This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

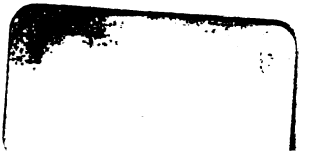
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Slav 610.4

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY



MÉLANGES RUSSES

TIRÉS DU

BULLETIN HISTORICO-PHILOLOGIQUE

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST.-PÉTERSBOURG.

(1851—1855.)

Tome II.

(Prix: 3 Rbl. arg. — 3 Thl. 10 Ngr.)

à St.-Pétersbourg,
de l'Imprimerie de l'Académie Impériale des Sciences.
1855.

Se vend chez MM. *Eggers* et *Comp.*, libraires, Commissionnaires de l'Académie, Perspective de Nevsky, No. 1/10, et à Leipzig, chez M. *Léopold Voss.*

Slav 610.4 1852, Feb 6.

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY

Publié par ordre de l'Académie.

En Décembre 1853.

A. de Middendorff,
Secrétaire perpétuel.

MICROFILMED
AT HARVARD

A 247
HB 187

CONTENU.

Page

P. v. Köppen. Der litauische Volksstamm. Ausbreitung und Stärke desselben in der Mitte des XIX Jahrhunderts 1

Kreutzwald. Bemerkungen über das Estnische Wort *natuke* ... 23

Böhtlingk. Beiträge zur russischen Grammatik.

I. Welche Laute kennt die heutige russische Sprache? 26

II. Vom Einfluss der moullirten Consonanten auf einen vorangehenden Vocal 54

III. Ueber ъ, ь und ы..... 65

IV. Das altrussische Pronomen ъ, а, о kann nicht, wie Hr. Pawskij annimmt, = sansk. *sa*, *sá* = griech. ὁ, ἡ, το = lat. *hi-c*, *hae-c*, *ho-c* sein 86

V. Was stellt der Anslaut der russischen Nominative dar?.. 89

Sjögren. Ueber die Bedeutung des ehstnischen Namens für den Regenbogen: wikkerkaar 105

P. v. Köppen. Ueber die Anfertigung der Ethnographischen Karte des europäischen Russlands 137

Kunik. Probe einer neuen Ausgabe der byzantinischen Chronologie von Philipp Krug 166

Castrén. Was bedeuten die Wörter Jumala und Ukko in der finnischen Mythologie? 176

de Muralt. Le monastère de Valaam; histoire et étymologie du nom 219

Schleicher. Extrait de deux lettres à M. Böhtlingk 226

Schiefner. Kleinere Beiträge zur finnischen Mythologie 229

Sjögren. Rapport sur son voyage 235

Minzloff. Recensio populorum Ponticorum, quos Ovidius exsul notos habuit 243

Büsch. Nachweis über eine angeblich litauische Inschrift mit griechischen Buchstaben 275

Bonnell. Die Chronologie Heinrich des Letten verglichen mit den Zeitangaben einiger russischen Chroniken 283

Kunik. Vorläufige Andeutungen über das Jahr der Schlacht an der Kalka, mit besonderer Rücksicht auf Heinrich den Letten 345

Page

P. v. Köppen. Die von Ingriern bewohnten Dörfer im St. Petersburgischen Gouvernement 355

— Die Bolgaren in Bessarabien. Ein Bruchstück aus einer noch ungedruckten Reise 369

Sjögren. Ueber das Werk: Ehstnische Volkslieder. Urschrift und Uebersetzung von H. Neus. Reval, 1850—1852. 8°... 379

P. v. Köppen. Der Rogwolod'sche Stein vom Jahre 1171 und die Steinschriften in der Düna. (Mit 1 Tafel.) 390

Schiefner. Zur ehstnischen Mythologie..... 406

Sjögren. Ueber 1) *Grammatik der Ehstnischen Sprache Revalschen Dialektes, von Eduard Ahrens, Pastor zu Kusal, Reval, 1853*, 8°, und 2) *Sprachfehler der Ehstnischen Bibel. Gesammelt und den Predigern der Ehsten zu unbefangener Prüfung empfohlen von Eduard Ahrens. Reval, 1853*, 8°.. 418

Grewingk. Ueber die in Granit geritzten Bildergruppen am Ostufer des Onega-Sees. (Mit einer lithographirten Tafel.) ... 427

Schiefner. An die Leser der deutschen Kalevala-Uebersetzung. 435

Kunik. Renseignements sur les sources et recherches relatives à la première invasion des Tatares en Russie 464

Vessélovsky. Des variations diurnes de la direction moyenne du vent à St.-Pétersbourg..... 469

P. v. Köppen. Ueber die Bewohner fremder Confessionen in Russland, im Jahre 1853 497

Brosset. Discours prononcé aux obsèques de M. l'académicien Sjögren..... 504

P. v. Köppen. Zahl und Vertheilung der Deutschen im Königreiche Polen, im Jahre 1851 508

Schiefner. Ueber die ethnographische Wichtigkeit der Eigenthumszeichen 531

Kunik. Ueber die chronologische Abhandlung des Hrn. A. Engelmann..... 540

August Engelmann. Beiträge zur Berichtigung der russisch-livländischen Chronologie..... 542

A. Schiefner. Ueber den Mythengehalt der finnischen Märchen 599

Vessélovsky. Du climat de la Russie. La grèle..... 625

Ferdinand Wiedemann. Ueber die neueste Behandlung der ehstnischen Grammatik..... 669

Der litauische Volksstamm. Ausbreitung und Stärke desselben in der Mitte des XIX. Jahrhunderts. Vom Akademiker P. v. KOEPPEN. (Lu le 7 février 1851.)

Als ich im J. 1826 meine Abhandlung über die Litauer [1]) schrieb, konnten weder die Wohnsitze noch die Kopfzahl der einzelnen Völkerschaften Litauischen Stammes [2]) ge-

1) О происхожденіи, языкѣ и литературѣ Литовскихъ народовъ, со включеніемъ краткаго обозрѣнія Литовской исторіи до XVI вѣка, — abgedruckt im 3ten Bande meiner Materialien zur Culturgeschichte Russlands (Матеріалы для Исторіи просвѣщенія въ Россіи. Спб. 1827. 4), S. 151 — 254.

Es erschienen von dieser Schrift zwei Uebersetzungen: eine Deutsche und eine Polnische.

Die erstere wurde abgedruckt im 3ten Stück des Magazins der Lettisch-Literarischen Gesellschaft, und zugleich besonders, unter dem Titel: Ueber den Ursprung, die Sprache und Literatur der lithauischen [oder lettischen] Völkerschaften, — übersetzt von Sr. Ex. dem Herrn wirkl. Staatsrath Peter von Schrötter und, auf Veranstaltung der Lettisch-Literärischen Gesellschaft, mit einigen Anmerkungen herausgegeben. Mitau, 1829. 112 S. in 8.

Die zweite erschien ebenfalls im J. 1829 zu Wilna, in der Polnischen Zeitschrift: O początkach, języku i literaturze narodów Litewskich, przez Piotra Keppena; przekład Leona Rogalskiego (mit Unterbrechungen von S. 1 — 443, in 8).

2) A. L. Schlözer und J. C. Adelung nennen ihn den Lettischen. Heinrich der Lette sagt (im Anfange des XIII Jahrhunderts) von seinen Landsleuten: «Letthi, qui proprie dicuntur Letgalli (s. Leitgalli)»; die Litauer aber heissen bei ihm Lettones (s. Let-

nigend angegeben werden. Besonders war dies der Fall mit den sogenannten polnischen Litauern, von denen sich zu jener Zeit, in diesen Beziehungen, nicht viel mehr sagen liess, als das, was Schlözer schon vor mehr denn einem halben Jahrhundert wusste [3]). Und wenn ich damals die Meinung aufstellte, dass die Gesammtzahl aller Individuen, welche diese Völkerschaften ausmachen, kaum 2 Millionen übersteigt, und diese mehr geahndete als begründete Angabe gegenwärtig ihre Bestätigung findet, so kann es mich nur freuen, dass ich meinen Lesern keine irrige Mittheilung gemacht habe. Erst in den letzten paar Jahren ist es, nach vielem Hin- und Herschreiben gelungen die Wohnorte der eigentlichen Litauer, gleich wie die der Letten, genauer auszumitteln, und über die Bewohnerzahl derselben beachtungswerthe Angaben zu erhalten.

Die Resultate der von mir in dieser Hinsicht angestellten Nachforschungen lieferten folgende Ergebnisse:

---

thones). Hr. v. Frähn vermuthet, dass schon im X. Jahrhundert unserer Zeitrechnung die Litauer, bei Orientalischen Schriftstellern, unter verunstalteten Namen, — von denen das Atlawa des Ibn-el-Wardy der ursprünglichen Lesart am nächsten stehen würde — vorkommen. Ja selbst die von Ermanric bezwungenen, von Jordanis als Volk genannten Athual, könnten Litauer gewesen sein. S. Ibn-Foszlan's und anderer Araber Berichte über die Russen älterer Zeit, von C. M. Frähn. St. Petersburg 1823. 4, S. 170 ff.

3) A. L. Schlözer's Allgemeine nordische Geschichte, Th. I (Halle 1771. 4), S. 322. — Ich glaube hier bemerken zu müssen, dass die Grossrussen sowohl, wie auch die Kleinrussen, die Wörter Литва und Литвинъ (Litauer) gebrauchen, um damit die Weissrussen zu bezeichnen, was dem Umstande zuzuschreiben ist, dass die Weissrussen einst unter Litauischer Botmässigkeit standen. Etwa zwei Drittheile des Smolenskischen Gouvernements sind von Weissrussen bewohnt. Auch im westlichsten Ende des Orel'schen Gouvernements befinden sich ihrer 5040 Individuen beiderlei Geschlechts, welche im J. 1847 die Bevölkerung von 13 Dörfern des Amtes Akulitschi (Акулицкая волость), im Brjanskischen Kreise, ausmachen. Diese nämlichen Weissrussen erstrecken sich, unter dem Namen Litauer, bis nach Kleinrussland hinein, wo sie sich über die Kreise Mglin und Surash, des Gouvernements Tschernigow, ausbreiten.

I. Die Litauer.

Gegenwärtig sind die Litauer im westlichsten Theile des Russischen Kaiserthums, im nordöstlichsten Theile des Königreichs Polen und in Ost-Preussen zu Hause. Alle insgesammt werden sie Litauer genannt, doch unterscheidet man darunter besonders die Schamaiter, welche wohl als der Kern des Litauischen Volkes angesehen werden dürften.

Der Schamaiter oder Samogitier (Polnisch: Żmudzin; Russ. Жмудь, Жмудинъ, auch Самогитянинъ) hat den westlichen, grösseren Theil des gegenwärtigen Kowno'schen Gouvernements inne. Es ist dies das alte Samogitien, welches im J. 1795 an Russland kam [4]), und seit jener Zeit, bis zum 18ten Dec. 1842, zum Wilna'schen Gouvernement gehörte [5]).

Die der Akademie der Wissenschaften, auf mein Verlangen, vom Hrn. Civil-Gouverneur von Kowno zugekommenen Nachrichten über die Wohnorte und die Zahl der Litauer im Allgemeinen, und der Schamaiter ins Besondere, stimmen mit

---

4) S. das Manifest vom 14 Dec. 1795, im XXIII Bde. der Gesetzsammlung, No. 17,418 (S. 845) und den Ukas vom 8 Aug. 1796, ebendaselbst, No. 17,494 (S. 922).

5) Das Wilna'sche Gouvernement erstreckte sich ursprünglich, gleich dem früheren Schamaiten, im Westen bis ans Baltische Meer, und im Norden bis an die Heilige Aa, welche damals, von ihrem Ursprung bis zur See, die südwestliche Gränze von Kurland ausmachte. Erst durch einen Ukas vom 13 (25) März 1819, wurde der über 26 Werst lange Küstenstrich, auf welchem sich Polangen befindet, und der von der Hl. Aa bis zur Preussischen Gränze reicht, zu Kurland geschlagen. Diese Verordnung wurde zwar am 12 Juni 1827, auf Anliegen des Besitzers von Polangen, widerrufen; doch ist die Ausführung dieser letzteren Anordnung, auf Vorstellung des General-Gouverneurs der drei Ostsee-Provinzen und des Pskow'schen Gouvernements, durch einen Allerh. Ukas vom 18 August des nämlichen Jahres, sistirt worden; worauf man denn diese Angelegenheit auf sich beruhen und den besagten Landstrich bei Kurland verbleiben liess. S. Полное Собрание Законовъ Т. XXXVI, No. 27,718 (S. 69), und Второе полное Собрание Законовъ Т. II, No. 1169 (S. 528), gleich wie No. 1303 (S. 673). — Von den Russen wird die Hl. Aa рѣка Шавель genannt, nach dem lettischen Swehts (heilig).

den älteren Karten von Polen [6]) darin überein, dass nach ihnen die Sitze der Schamaiter (Жмудь) nur innerhalb der Gränzen des alten Herzogthums Schamaiten (latein. Samogitia) angegeben werden.

Diese Gränzen umfassten — abgesehen von einem zur Linken des Niemen-Flusses befindlichen, gegenwärtig zum Königreich Polen gehörenden, Landstücke — die ganze Gegend zwischen Kurland und Preussen, landeinwärts bis zu einer etwas welligen Linie, die aus der Gegend von Bauske (in Kurland) zum Niemen-Flusse, unterhalb von Kowno, gezogen wird [7]).

Demnach bewohnen die Schamaiter folgende Kreise des gegenwärtigen Gouvernements Kowno:

Telsch, Schäwli, Rossiény } vollständig.
Ponewesh, Kówno } die westlichen Theile.

Der Rest des Gouvernements ist von andern, schlechtweg sogenannten Litauern bewohnt. Dieser östliche Theil der Provinz fasst folgende Kreise in sich:

Nowo-Alexándrowsk (früher Brazlaw), Wilkomir } vollständig von Litauern bewohnt.
Ponewesh, Kówno } Die Litauer bewohnen die östl. Theile dieser Kreise, in denen sich auch die Gouvern.-Stadt befindet.

Die beiden ersteren dieser vier Kreise gehörten zur Woiewodschaft Wilno, die letzteren aber, ihren östlichen Theilen nach, zur Woiewodschaft Troki.

Wenn die Schamaiter bisher wenig oder gar nicht von den übrigen Litauern getrennt wurden, so ist dies wohl nur dem

---

6) Z. B. die Jo. Jac. Kanter'sche Nova mappa geographica Regni Poloniae, Magni Ducatus Lituaniae etc. Regiomontani 1770. fol.

7) Mein ethnographischer (bisher nur in 3 Exemplaren angefertigter) Atlas gibt diese Linie genauer an.

Umstande zuzuschreiben, dass die Kenner ihrer Sprache und Sitten nicht die Feder führten; auswärtige Forscher aber, die nur die Liebe zur Sache mitbrachten, das Meiste so hingestellt sein lassen mussten, wie ihre Vorgänger in der Behandlung dieses Gegenstandes sich auszusprechen für gut fanden. Doch auch das blosse genaue Zusammenstellen der frühern Meinungen hat schon sein Gutes und will anerkannt sein, da es den nachkommenden Forschern Zeit — mithin einen Theil ihres Lebens — erspart.

Wenn ich nun aber mich gegenwärtig bewogen finde von meinen Vorgängern abzuweichen, so beruht dies auf dem Zeugnisse eines vieljährigen Bewohners von Litauen: des Beamten für statistische Aufträge beim General-Gouverneur von Wilna, Staatsrath Paul von Kukolnik, der mir am 4ten Febr. 1849 Folgendes schrieb:

»Селенія обитаемыя Литовцами вообще, конечно найдутся въ упомянутыхъ Вами губерніяхъ [8]); что же касается до собственно Жмуди, то ее рѣшительно нѣтъ въ означенныхъ губерніяхъ; ибо она живетъ преимущественно въ трехъ уѣздахъ Ковенской губерніи: Тельшевскомъ, Шавельскомъ, Россіенскомъ, и отчасти только въ Поневѣжскомъ. Она отличается отъ собственно Литовцевъ нарѣчіемъ, нравами, обычаями и повѣрьями, какъ Малороссы отъ Великороссіянъ.«

D. h. »Dörfer, die von Litauern im Allgemeinen bewohnt sind, werden sich allerdings in den von Ihnen genannten Gouvernements vorfinden [8]); doch die eigentlichen Schamaiter kommen da bestimmt nicht vor; denn diese bewohnen vorzugsweise drei Kreise des Gouvernements Kowno: Telsch, Schawli, Rossieny, und nur zum Theil auch den Kreis Ponewsh. Die Schamaiter (Shmud') unterscheiden sich von denen die schlechtweg Litauer genannt werden, durch ihre Mundart, Sitten, Gebräuche und ihren Volksglauben (повѣрья), wie die Klein-Russen von den Gross-Russen.«

8) Ich fragte nämlich an, ob und welche Dörfer auch in den Gouvernements Grodno, Wilna und Minsk (?) von Litauern oder Schamaitern bewohnt werden.

Ob dieser Unterschied wirklich so bedeutend sei, wird die Zeit lehren; dass solcher Beachtung verdient, dürfte wohl schon daraus zu schliessen sein, dass die Gouvernements-Regierung von Kowno, in den der Akademie zugefertigten Listen, den Schamaiten, neben den Litauern, besondere Spalten widmete [9]).

Da, den älteren Karten zufolge, das Herzogthum Schamaiten sich beinahe noch um einen halben Grad südlich von der Memel erstreckte, so kann daraus der Schluss gezogen werden, dass die Litauer des Königreichs Polen alle, oder doch grössten Theils zu den Schamaiten gezählt werden müssen.

* * *

Ehe ich nun die Zahl der Litauer im Allgemeinen angebe, will ich hier zuvörderst die der Akademie im J. 1847 zugekommenen Nachrichten über die Bewohner des Kowno'schen Gouvernements mittheilen [10]) und darauf die Angaben in Betreff der übrigen, von Litauern bewohnten Provinzen, folgen lassen [11]). (S. die beiliegenden Tabellen.)

---

9) Auf meinen Wunsch in den Besitz von correspondirenden Sprachproben des Schamaitischen und des Litauischen zu gelangen, schickte mir Hr. v. Kukolnik ein paar Sätze zu, die jedoch seine Meinung, wegen des bedeutenden Unterschiedes in den Dialekten, nicht zu bestätigen scheinen. Es waren dies Bruchstücke aus der in Wilna erschienenen, Wolontschewski'schen Beschreibung des Schamaitischen Bisthums (Zemajtiu Wiskupiste aprasze K. Mottejus Wolonczewskis. Wilniuj. 1848. 8, Th. II, S. 6). — Hr. v. Kukolnik gibt den daraus entlehnten Text als Beispiel des schlechtweg Litauisch genannten Dialekts (im Gegensatze zum Schamaitischen), während der Censor dieser Schrift, auf der Rückseite des Titelblattes sagt, dass das Buch in Schamaitischer Sprache (po Zmudzku) verfasst sei.

10) Diese Angaben machen einen Band von 270 beschriebenen Bogen aus. Durchgängig bilden zwei gegenüberstehende Seiten eine fortlaufende Tabelle, auf der man die Rubriken für Litauer, Schamaiter, Letten, Tataren, Zigeuner und Hebräer (Karaïmen und Polnische Juden) findet. — Das diese Sendung begleitende Schreiben des Hrn. Civil-Gouverneurs war vom 9 Juli 1847, sub No. 11,605.

11) Sporadisch vorkommende Spuren von Litauern, oder Preussen,

Da die von der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften gewünschten ethnographischen Nachrichten lange auf sich warten liessen, so hatte ich auch die K. Russ. Geographische Gesellschaft ersucht sich dieser Angelegenheit anzunehmen. Diese erhielt nun, auf ihr Verlangen, im November 1847 durch den Kriegs-Gouverneur von Wilna und General-Gouverneur von Grodno, Minsk und Kowno, andere Listen, gleichfalls mit Angabe der Bewohnerzahl, jedoch ohne Trennung der Schamaiter von den übrigen Litauern; ja die Ueberschriften der Verzeichnisse drücken sich so aus: Вѣдомость селеніямъ N. уѣзда, обитаемымъ настоящими Литовцами, или такъ называемою Жмудью[12]), d. h. Verzeichniss der Dörfer des N. Kreises, welche von wahren Litauern, oder sogen. Schamaitern (Shmud'), bewohnt sind. Die Namen der Dörfer sind alphabetisch geordnet, mit Angabe der Bewohnerzahl nach der 8ten Volkszählung vom J. 1834. Sollte man nun nicht glauben, dass im Allgemeinen die einen Listen, wie die andern, das nämliche Resultat in Beziehung auf die Zahl der Litauer liefern müssten? Doch dem ist nicht also; diese letztern Listen geben in den einzelnen Kreisen theils mehr, theils weniger Litauer an, als diejenigen, welche die Akademie erhielt, und für einen Kreis (namentlich den von Schawli) bezieht sich die der Akademie zugekommene Angabe wohl nur auf einen geringen Theil der Schamaiter, wie oben, bei der Tabelle über die Zahl derselben im Gouvernement Kowno, gesagt worden ist.

Unter solchen Umständen kann ich nicht umhin meinen

---

und deren einstmaligen Wohnsitzen in Russland, lasse ich hier unbeachtet, sehe jedoch keinen Grund ein die frühere Existenz derselben an solchen Orten, die ihren Namen führen, wegzuleugnen. So z. B. befindet sich im Tscherkassy'schen Kreise des Kijew'schen Gouvernements, am Fl. Tjasmen, ein Kirchdorf Namens Prussy (Прусы), und im St. Petersburgischen Gouvernement kommen die Dörfer Prussowo (Прусово, im Gdow'schen Kreise) und Prusska (Пруска, im Luga'schen Kreise) vor. Vergl. meine Abhandlung über die Deutschen im St. Petersburgischen Gouvernement: St. Petersburg 1850. 8, S. 44 (Mélanges russes, tirés du Bulletin historico-philologique etc. T. I, p. 506).

12) Die Wilkomirsche Liste hat: Жмудзь.

Lesern hier die aus beiden Sendungen hervorgehenden Resultate nebeneinander hinzustellen.

	Nach den der Geographischen Gesellschaft eingesandten Listen. Litauer überhaupt.			Nach den der Akademie zugekommenen Angaben. Schamaiter und Litauer zusammengenommen.		
	m. G.	w. G.	beidl. G.	m. G.	w. G.	beidrl. G.
Kowno	24,614	24,319	48,933	20,564	20,343	40,907
Nowo-Alexandrowsk . . .	39,843	39,965	79,808	42,943	44,068	87,011
Ponewesh . . .	52,883	49,816	102,699	45,753	42,737	88,490
Rossieny . . .	35,911	34,198	70,109	41,750	41,098	82,848
Schawli	40,494	42,334	82,828	4525	4768	9293
Telsch.	49,186	48,428	97,614	44,392	45,683	90,075
Wilkomir . .	40,566	40,232	80,798	47,091	49,528	96,619
	283,497	279,292	562,789	247,018	248,225	495,243
Zieht man von den der Akademie zu Theil gewordenen Angaben, die, bestimmt falschen, für den Schawli'schen Kreis ab[13]), und substituirt man denselben die der Geograph. Gesellschaft zugeschickten Zahlen für jenen Kreis, so erhält man.				282,993	285,801	568,794[14])

Das Mittel aus diesen beiden Summen gäbe 565,791 Individuen b. G.; doch glaube ich mich an die höhere Zahl halten zu müssen, da die von Litauern bewohnten Dörfer genannt sind und die angegebene Seelenzahl den Listen der 8ten Volkszählung (vom J. 1844) entnommen sein soll.

13) Es ist fürwahr nicht der Mühe werth die Falschheit dieser Angabe zu besprechen, wenn man bedenkt, dass fast alle Bewohner des Kreises Schawli Litauer sind, und dass die Steuerlisten für selbigen im J. 1839 nicht weniger als 57,592 männl. Individuen angaben. S. meine Abhandlung über Russlands Gesammt-Bevölkerung im Jahre 1838, in den Mémoires de l'Académie Imp. des sciences de St.-Pétersbourg. VI série. Sciences politiques etc. T. VI, p. 158.

14) Die Differenz von 6 männl. und 10 weibl. Individuen rührt von der in Tab. *B* für den Kreis Schawli angegebenen 16 Individuen her (s. oben).

Es würde demnach die Gesammtzahl aller Litauer im Gouvernement Kowno mit 568,794 Individuen beiderlei Geschlechts in Rechnung zu bringen sein, wobei ich noch glauben möchte, dass diese Zahl eher zu gering als zu hoch gestellt sei.

Die obigen Differenzen in den Angaben zeigen doch wohl deutlich genug, wie nothwendig es sei, auf Mittel zu denken die wahren Zahlen in Erfahrung zu bringen. Doch dieses kann, meiner Ueberzeugung nach, erst dann zu Wege gebracht werden, wenn bei einer Volkszählung auch die Angabe der Nationalität eines jeden verzeichneten Individuums angeordnet sein wird. Bis dahin werden die Statistiker, in ethnographischer Beziehung, sich grösstentheils mit nur approximativen Daten begnügen müssen.

Die andern Russischen Gouvernements, in welchen sich Litauer vorfinden sind: Wilna, Kurland und Grodno.

2. *Gouvernement Wilna.*

Kreise.	Wohnorte	Litauer.		
		männl. G.	weibl. G.	beiderl. G.
Lida	243	5544	5897	12,441
Sswenzjany	712	16,667	16,195	32,862
Troki	746	25,381	23,876	49,257
Wilna (Wilno), in 14 Kirchspielen	2978	21,725	22,035	43,760
Ueberhaupt	4679	70,317	68,003	138,320

3. *Gouvernement Kurland.*

Da die der Akademie zugekommenen Angaben über die Zahl der in Kurland ansässigen Litauer und Polen bis zur Unwahrscheinlichkeit gering waren, so entspann sich eine etwas langwährende Correspondenz, um, wo möglich, zu genügenden Nachrichten zu gelangen. Die neueren Mittheilungen ergaben Folgendes:

Hauptmanns-Gerichts-Bezirke.	Zahl der Litauer.		
	m. G.	w. G.	beiderl. G.
Bauske	13	3	16
Doblehn	75	51	126
Friedrichstadt	113	98	211
Goldingen	ke	i	ne
Grobin	616	546	1162
Hasenpoth	5	3	8
Illurt	2429	2594	5023
Talsen	1	—	1
Tukkum	8	7	15
Windau	ke	i	ne
Auf dem Lande	3260	3302	6562
Städte.			
Bauske	39	45	84
Goldingen	2	—	2
Grobin	1	2	3
Hasenpoth	3	2	5
Jacobstadt	—	—	—
Libau	15	9	24
Mitau	244	184	428
Polangen [15])	149	172	321
Tukkum	3	2	5
In den Städten	456	416	872
Ueberhaupt in Kurland	3716	3718	7434 [16])

4. *Gouvernement Grodno* [17]).

Hier finden sich Litauer nur in zwei Kreisen vor, und zwar:

15) Nach Angabe des Polangen'schen Polizeimeisters. — Die in Polangen befindlichen Litauer gehören übrigens alle zur Jurisdiction des Grobin'schen Hauptmanns-Gerichts, welches im Bereiche von Polangen 1069 Litauer b. G. angibt.

16) Wenn Hr. v. Obodowskij in seinem Schulbuche der Allgemeinen Geographie (*Учебная книга всеобщей географіи*, 2-е изд., 1846, c. 132) von mehr denn 20,000 Litauern in Kurland spricht, so kann dies nur dadurch erklärt werden, dass in dieser Zahl die von ihm nicht genannten Polen, mit inbegriffen sind.

17) Die im Grodno'schen Gouvernement befindlichen Litauer sind

	Ortschaften.	Individuen.		
		m. G.	w. G.	bdl. G.
Im Kreise von Grodno.	23	726	787	1513
» » » Slonim.	5	440	385	825
Ueberhaupt . .	28	1166	1172	2338

Somit betragen alle im Russischen Kaiserthume wohnenden Litauer:

In den Gouvernements.	Individuen zur Zeit der 8ten Volkszählung (1834).		
	männl. G.	weibl. G.	beiderl. G.
Kowno.	282,993	285,801	568,794
Wilna (in 4679 Ortschaften) .	70,317	68,003	138,320
Kurland	3716	3718	7434
Grodno (in 28 Ortschaften) .	1166	1172	2338
Zusammen .	358,192	358,694	716,886

* * *

Im Königreiche Polen beläuft sich die Zahl der Litauer, welche — wie die der Akademie, mit Genehmigung des Fürsten-Statthalters, zugestellten Nachrichten besagen — Scha-

zum Theil die Nachkommen derjenigen Preussen, die, sich der Gewalt der Deutschen entziehend, nach Litauen flohen, wo Trojden (der den Russischen Chroniken zufolge 12 Jahre schändlich regiert haben soll) sie, im J. 1276, in Grodno und Selonim, ansiedelte, wo wohl schon andere Litauer wohnten. S. die Ипатіевская лѣтопись, beim J. 6784 (1276), wo es heisst: «Придоша Пруси ко Тройденеви изъ своеи земли неколею передъ Нѣмци; онъ же пріѧ ѣ къ собѣ и посади часть ѝ въ Городнѣ (Grodno), а часть ихъ посади во Кѣслонимѣ (Sslonim).» S. Полное Собраніе Русскихъ лѣтописей, изданное Археографическою Коммиссіею T. II (Спб. 1843. 4), c. 206.

maitisch sprechen (употребляютъ Самогитскій языкъ) auf circa 184,000 Individuen beiderlei Geschlechts [18]).

Diese wohnen überhaupt nur in drei Kreisen des Augustow'schen Gouvernements, nämlich:

Kreise.	Zahl der Gemeinden.	Zahl der Ortschaften	Individuen. männl. G.	Individuen. weibl. G.	Individuen. beiderl. G.
Mariampol . . .	22	1494	54,816	57,946	112,562
Kalwaria	54	750	32,735 [19])	33,671	66,406
Seiny	3	40	2460	2488	4948
	79	2224	89,811	94,105	183,916

Sind nun alle im Königreich Polen wohnenden Litauer Schamaiter, so macht die Zahl dieser letzteren circa 493,000 Individuen b. G. aus.

* * *

Da ich seit dem Jahre 1821 Materialien zu einer ethnographischen Karte sammle, so konnte ich nicht umhin, im April 1824, auf dem Wege von Königsberg zur Russischen Gränze, in Erfahrung zu bringen, wie weit sich gegenwärtig noch die Litauische Bevölkerung, nach Westen hin, verbreitet [20]). Die ersten Wohnsitze der Litauer fand ich 9 Meilen östlich von Königsberg, hinter Taplaken, wo im Dorfe Norkiten auch

18) Die im October 1849 der Akademie zugekommenen 82 Folio-Seiten starken Listen führen die Ueberschrift: Вѣдомость Литовцамъ, проживающимъ въ Августовской губерніи, отличающимся отъ прочихъ жителей употребленіемъ Самогитскаго языка. Es werden darin die Wohnorte namentlich angeführt, mit Angabe zu welchem Kirchspiele sie gehören und wie gross die Zahl der sie bewohnenden Litauer ist.

19) Bei Controlirung dieser Angabe erhält man, durch Addition der einzelnen Zahlen, nur die Summe von 32,677, woraus wohl zu schliessen ist, dass der Abschreiber eine Zeile (oder mehrere Zeilen) übersehen hat.

20) Der Litauer unterscheidet sich hier von den übrigen Bewohnern durch sein langes Kastanienbraunes Haar. Da aber in Preussen

schon eine Kirche vorhanden ist, in welcher der Gottesdienst in Litauischer Sprache gehalten wurde [21]).

Dem hochverdienten Statistiker, Hrn. Geheimen Regierungsrathe, Professor Fr. Wilh. Schubert in Königsberg, verdanke ich, in Beziehung auf die litauische Bevölkerung von Preussen, — die Nachkommen der alten Pruzzen — folgende interessante Nachrichten, die ich hier meinen Lesern umsomehr mitzutheilen mich berechtigt glaube, als ich es für Pflicht eines jeden Ehrenmannes halte, seine wissenschaftlichen Errungenschaften nur als Gemeingut zu betrachten [22]).

«Eine sorgfältige Schilderung des Lithauischen Volkscharakters besitzen wir nicht; viele Andeutungen und vereinzelte Nachrichten befinden sich in der neuesten Ausgabe von Rhesa's Uebersetzungen des Lithauischen Dainos. Eine gedrängte Uebersicht eines bewährten Beobachters liefert A. E. Preuss in der Preussischen Landes- und Volkskunde, Königsberg 1835. 8. S. 224 bis 232, die ich Ihnen wohl empfehlen kann.»

«Meine Bemerkungen über die Lithauer werden Ihnen aus dem ersten Bande meiner Statistik Preussens bekannt sein: sie befinden sich S. 460 — 62. Eine besondere Karte der Lithauischen Bevölkerung besitzen wir nicht, indess ist ihre Abgränzung sehr leicht auf jeder Specialkarte der Regierungsbezirke Königsberg und Gumbinnen zu bezeichnen.»

«Von dem Regierungsbezirke Königsberg sind in dem einzigen landräthlichen Kreise Memel, dem nördlichsten der Provinz, die ländlichen Bewohner fast ausschliesslich Lithauer, die städtischen Deutsche. Dieser Kreis hat einen Flächeninhalt von 14,67 Quadr.-Meilen und im Dec. 1846 46,078 Einw., von denen 12,000 Deutsche und 34,000 Li-

jedermann militairpflichtig ist, so gewöhnen sich viele Litauer, während der Dienstzeit, an das kurze Haar so sehr, dass sie, nach Ablauf derselben, nicht mehr zum alten Brauch zurückkehren.

21) Norkiten gehörte damals (vielleicht auch jetzt noch) dem Herzoge von Anhalt-Dessau. — Auch in Königsberg soll sich, so viel ich weiss, eine Kirche befinden, in der Litauisch gepredigt wird.

22) Das an mich gerichtete Schreiben ist vom 6 März n. S. 1850 (aus Königsberg).

thauer sind. Ausserdem ist noch ein zweiter Kreis dieses Regierungsbezirkes, Labiau in seinem östlichen Theile, der durch die Deime begränzt wird, zu zwei Drittel seiner ländlichen Bewohner gemischt in jeder Dorfschaft, auf 12 D. Meil. mit 26,800 Lithauern bevölkert: also im gesammten Regierungsbezirk Königsberg leben auf 24,67 Q.-Meilen 60,800 Lithauer.»

«Im Regierungsbezirke Gumbinnen, der im gemeinen Leben schlechtweg Lithauen benannt wird und früher auch die beiden oben genannten Kreise Memel und Labiau bis an die Deime umfasste, sind die 8 nördlichen Kreise auf dem platten Lande grossentheils mit Lithauern bevölkert, bis auf die Deutschen Einzöglinge seit der Salzburger Emigration (vergl. meine Staatskunde; Preussen I, S. 461): nur die städtische Bevölkerung ist auch hier wieder fast ausschliesslich Deutsch! Die Dörfer lassen sich wegen der, durch die Deutschen Einzöglinge gemischten Bevölkerung nicht unterscheiden.»

	Quadr.-Meilen.	Lithauische Bevölkerung im Dec. 1846
Die Kreise heissen: 1. Heidekrug	18,39	16,500
2. Niederung	20,73	25,300
3. Tilsit	15,05	22,800
4. Ragnit	21,79	21,100
5. Pillkallen.	18,91	16,500
6. Stallupöhnen [23]) . . .	13,06	15,500
7. Gumbinnen	13,09	18,300
8. Insterburg	22,02	20,100
	143,02	156,100
«Ausserdem ist noch die Hälfte der Dorfbewohner in den beiden daran stossenden Kreisen Darkehmen und Goldapp, und zwar die nördliche, mit Lithauern, die andere mit Masuren oder Polen bevölkert.»		
9. Darkehmen.	7,00	16,200
10. Goldapp	9,05	19,500
	159,07	191,900

23) Der Director des statistischen Bureaus zu Berlin, W. Diete-

Es ist mithin die Lithauische Bevölkerung in dem östlichen Theile der Provinz Preussen auf 183,74 Q. M. mit 252,700 Köpfen vertheilt, wonach meine Angabe in der Statistik, nach einer genaueren Untersuchung, auf S. 462 zu berichtigen ist.[24])

Die Gesammtzahl der Litauer beträgt also gegen 1.154,000 Individuen beiderlei Geschlechts. Davon kommen

auf Russland 716,886
» Polen..... 183,916
» Preussen 252,700.

II. Die Letten.

Nachdem die Kuren, auf meine Veranlassung, vor wenig Jahren endlich auch aus den Schulbüchern verschwunden sind[25]), und die letzten Spuren derselben nur noch in Geogra-

---

rici, gibt für den Flächen-Inhalt des Kreises Stallupönen (sic) 12,42 Q.-M. an. S. dessen Neueste Uebersicht der Bodenfläche, der Bevölkerung und des Viehstandes der einzelnen Kreise des Preussischen Staats. Berlin 1845, 4. S. 5.

24) Dort werden nur circa 150 tausend Litauer angegeben, und der verstorbene, zu seiner Zeit so hoch geachtete Director des statistischen Bureaus zu Berlin, Hoffmann, gab in der allgemeinen Preussischen Staatszeitung No. 149 und 150, vom Jahre 1840, nur 146,000 an, jedoch mit der Bemerkung, dass jeder Versuch unsicher bleibt in bestimmten Zahlen anzugeben wieviel Einwohner einer jeden nicht Deutschen Sprache in Preussen angehören. S. Nachlass kleiner Schriften staatswissenschaftlichen Inhalts von J. G. Hoffmann. Berlin 1847. 8. S. 373 u. 394.

25) Die letzten, mir vom Ministerium des öffentlichen Unterrichts und von der K. Akademie der Wissenschaften zur Beurtheilung zugestellten Erdbeschreibungen Russlands, in denen noch die Kuren, als besonderes Volk in Kurland, genannt wurden, sind folgende:

1. Geographie des Russischen Reiches — von August v. Oldekop. St. Petersburg 1842. 8, S. 52 («Kuren in Kurland und Semgallen»).

phischen Benennungen (wie Kurland und das Kurische Haff) fortleben, kann zu den litauischen Völkern nur noch als Nebenzweig der Litauer, das Volk der Letten gezählt werden.

Die Letten bewohnen die Gouvernements Kurland, Livland, Witebsk, Kowno, Pskow und St. Petersburg.

1. *Kurland.*

Aus den, zu Anfang des Jahres 1843 der Akademie zugekommenen Nachrichten über die Bewohner Kurlands hat die hier angebogene Tabelle zusammengestellt werden können:

2. *Livland.*

Die Gesammtzahl der Letten in Livland betrug, den Angaben vom J. 1842 zufolge (welche sich auf die 8te Volkszählung vom J. 1834 stützen), 318,872 Seelen beiderlei Geschlechts. Ihre Vertheilung nach Kreisen zeigt folgende Tabelle:

---

2. Географія Россійской Имперіи, составленная Иваномъ Павловскимъ. Дерптъ 1843. 8. Ч. II, с. 48 («Латыши, Венды, Куры и Семигальцы»).

3. Учебная книга всеобщей Географіи. — составлена А. Ободовскимъ. Спб. 1844, с. 169 (Латыши [къ которымъ относятся Куншги и Кревинги], Венды, Куры, Семигальцы»). Die im J. 1846 erschienene 2te Ausgabe dieser Allgemeinen Geographie spricht von keinen Wenden, Kuren und Semgalen mehr.

Semgalen hiess bekanntlich der östliche Theil des gegenwärtigen Kurländischen Gouvernements (mit Einschluss von Mitau), während unter Kurland, früher nur der westliche Theil des jetzigen Gouvernements verstanden wurde.

Gouvernements-Kreise und Ordnungsgerichts-Kreise mit ihren Städten etc.	Zahl der Letten in Livland.		
	männl. G.	weibl. G.	beiderl. G.
Kreis Riga.			
Stadt Riga	4866	5903	10,769
Patrimonial-Gebiet der Stadt Riga	3283	3215	6498
O.-G.-Kreis Riga	32,253	35,670	67,923
Stadt Wolmar	122	94	216
» Lemsal	144	257	401
Marktflecken (nocaus) Schlok	97	69	166
O.-G.-Kreis Wolmar	32,744	33,751	66,495
	73,509	78,949	152,458
Kreis Wenden.			
Stadt Wenden	291	495	786
O.-G.-Kreis Wenden	43,700	47,900	91,600
Stadt Walk	97	136	233
O.-G.-Kreis Walk	33,624	36,894	70,518
	77,712	85,425	163,137
Kreis Dorpat.			
Stadt Dorpat	90	60	150
O.-G.-Kreis Dorpat	152	140	292
Stadt Werro	3	4	7
O.-G.-Kreis Werro	722	792	1514
	967	996	1963
Kreis Pernau.			
Stadt Pernau	—	—	
O.-G.-Kreis Pernau	28	22	50
Stadt Fellin	—	—	—
O.-G.-Kreis Fellin	609	655	1264
[27]	637	677	1314
Ueberhaupt	152,825	166,047	318,872

3. *Gouvernement Witebsk.*

Während Liv- und Estland durch den Frieden von Oliva im J. 1660 an Schweden kamen, verblieb das sogenannte Polnische Livland, welches die gegenwärtigen nordwestlichsten Kreise des Gouvernements Witebsk (Rjeshitza, Lützin und Dünaburg) umfasste, bei Polen, bis es im Jahre 1772 mit Russland vereinigt wurde [28]).

27) Im Arensburgischen Kreise (auf den Inseln Oesel, Moon und Runö) befinden sich keine ansässigen Letten.

28) S. die Gesetzsammlung, Bd. XIX, No. 13,850 (S. 553 ff.), wo, unter den von Polen acquirirten Provinzen, das Polnische Livland (Ливляндія Польская) zuerst genannt wird.

Die vom Hrn. General-Gouverneur von Witebsk, Mohilew und Smolensk, im J. 1847 der Akademie der Wissenschaften zugeschickten Listen der von Letten und Esten bewohnten Dörfer, liefern in Beziehung auf die Zahl der Letten im Witebskischen Gouvernement folgendes Ergebniss:

Namen der von Letten bewohnten Kreise.	Zahl der Individuen.		
	m. G.	w. G.	Sdl. G.
Rjeshiza (Reuiten)	24,078	24,298	48,376
Lützin	23,216	23,146	46,362
Dünaburg	20,722	20,733	41,455
	68,016	68,177	136,193
Ausserdem in den, im Dünaburg'schen Kreise befindlichen Militair-Ansiedelungen (laut der mir, mit Allerhöchster Genehmigung, vom Departement der Militair-Ansiedelungen gewordenen Mittheilung)	3034	3270	6304
Ueberhaupt	71,050	71,447	142,497

Diese Letten sind Römisch-Katholischer Confession; nur im Lützin'schen Kreise gehören 2784 derselben zur Griechisch-Russischen Kirche und 7 Individuen sind Lutheraner.

Die Zahl der von den Letten im Witebskischen Gouvernement bewohnten Ortschaften, kann ich nicht vollständig angeben, da in den Nachrichten über den Lützin'schen Kreis, immer nur ganze Güter-Complexe (80 an der Zahl), nicht aber die einzelnen Dörfer, genannt wurden. Im Rjeshiza'schen Kreise sollen alle oben angegebenen Letten 1067 Ansiedelungen bewohnen, welche zusammen 97 Güter ausmachen, und die 41,455 Litauer, welche im Dünaburg'schen Kreise zum Ressort der Civil-Verwaltung gehören, sind, den Verzeichnissen zufolge, in 784 Ortschaften (die 60 Güter bilden) ansässig.

4. *Gouvernement Kowno.*

Im nördlichen Theile des Ponewesh'schen Kreises, kommen, nach den von der Akademie erhaltenen Verzeichnissen, unter den Litauern noch in 41 Ortschaften 5789 Letten vor,

und die der Geographischen Gesellschaft zugesandten Listen führen auch im Nowo-Alexandrow'schen Kreise neun Dörfer namentlich an, in welchen sich Letten befinden. Die Zahl dieser letzteren belief sich, zur Zeit der 8ten Volkszählung (1834), auf 352 Individuen.

Kreise.	Römisch-Kathol.			Lutheraner.			Zusammen.		
	m. G.	w. G.	b. G.	m. G.	w. G.	b. G.	m. G.	w. G.	b. G.
Ponewesh [29])									
Auf 3 Krons-Dörfern	—	—	—	15	11	26	15	11	26
Auf 39 Privat-Dörfern	1822	1873	3695	1090	978	2068	2912	2851	5763
Summa . .	1822	1873	3695	1105	989	2094	2927	2862	5789
Nowo-Alexandrowsk	—	—	—	—	—	—	283	269	552
Ueberhaupt	—	—	—	—	—	—	3210	3131	6341

Im December-Hefte des Journals vom Ministerium des öffentlichen Unterrichts, vom J. 1847, ist (S. 314) die Rede von Letten im Wilkomir'schen Kreise des Kowno'schen Gouvernements; doch muss ich, bis auf Weiteres, diese Angabe unberücksichtigt lassen, gleich wie eine mir zugekommene Nachricht von Litauern im Oschmjany'schen Kreise des Wilna'schen Gouvernements.

5. *Gouvernement Pskow.*

Die Civil-Verwaltung des Pskow'schen Gouvernements nannte, in einer, im Mai 1846, an die Akademie der Wissenschaften geschickten Liste, 27 Ortschaften des Ostrow'schen Kreises, in welchen zusammen 458 Letten (248 männl. und 210 weibl. Geschlechts) wohnen. Ob die Zahl derselben nicht grösser sei, muss ich dahingestellt lassen [30]).

29) Die an die Geographische Gesellschaft gelangten Berichte geben überhaupt nur 2066 Letten beiderlei Geschlechts im Ponewesh'schen Kreise an (also weniger als die Hälfte).

30) Was die Zahl der Esten in diesem Gouvernement anbetrifft, so war solche gar zu gering angegeben, und erst durch die gütige Vermittelung des Hrn. Doctors Kreutzwald in Werro, ist es gelungen genügendere Nachrichten in dieser Hinsicht zu beziehen. — Das

6. *Gouvernement St. Petersburg.*

Obschon im Laufe der ganzen ersten Hälfte des XVIII. Jahrhunderts, in den Ukasen öfters die Rede von den im St. Petersburgischen Gouvernement ansässigen Letten (Латыши) ist [31]), so unterliegt es keinem Zweifel, dass diese Angaben auf einem Missverständnisse beruhen, welches nur in der damaligen geringen Beachtung der Nationalitäten und dem ethnographischen Dunkel jener Zeit seinen Grund haben kann. Spricht doch selbst der bekannte russische Ethnograph Jo. Gottl. Georgi in seinem Versuche einer Beschreibung der Russisch-Kaiserlichen Residenzstadt St. Petersburg und der Merkwürdigkeiten der Gegend (St. Petersb. 1790. 8; Th. II, S. 478) von Letten in Narwa. Acht Jahre später ist in seiner Beschreibung des Russischen Reiches (Königsberg 1798. 8; Th. II, S. 89), bei Aufzählung der »ländlichen Bewohner«, keine Rede mehr von diesen vermeinten Letten.

Die Zahl der gegenwärtig in St. Petersburg befindlichen Letten ist in meiner Schrift über die Deutschen im St. Petersburgischen Gouvernement [32]) angegeben. Die lettische Jesus-

---

in den Pskower und Nowgoroder Jahrbüchern genannte Dorf Opotschna in Lettland oder Letigallien (село Опочна въ Латыгол), wo von den Deutschen 5 Pskowische Gesandte getödtet wurden, halten einige für die gegenwärtige Kreisstadt Opotschka, im Pskow'schen Gouvernement. S. Исторія Княжества Псковскаго (Митрополита Евгенія Болховитинова); Кіевъ, 1831. 8; Ч. I, с. 30.

31) Die Ukasen, in welchen von Letten, als Bewohnern des St. Petersburgischen Gouvernements, die Rede ist, sind folgende:

Ukas vom 10. August 1703. In der Gesetzsammlung Bd. IV, No. 1940, S. 224.
» » 28. Aug. 1723. Ebendaselbst. Bd. VII, No. 4289, S. 105.
» » 13. Juli 1732. Ebend. Bd. VIII, No. 6126, S. 886.
» » 25. Sept. 1732. Ebend. Bd. VIII, No. 6191, S. 931.
» » 7. Juni 1733. Ebend. Bd. IX, No. 6432, S. 160.
Doklad » 11. Mai 1744. Ebend. Bd. XII, No. 8937, S. 104.
Ukas » 12. Juni 1745. Ebend. Bd. XII, No. 9173, S. 399.
» » 21. Febr. 1746. Ebend. Bd. XII, No. 9259, S. 515 f.

32) St. Petersburg 1850, S. 20 und 21 in der Anmerkung. Diese

Gemeinde zählte gegen 2000 Lutheraner [33]), und in den Angaben über die Gemeinde-Glieder der Römisch-Katholischen St. Katharinen-Kirche, wurden 250 Letten u. a. angegeben. Wenn dies nun auch zum Theil Soldaten sind, die schon bei der 8ten Revision mitgezählt sein müssen, so ist doch zu berücksichtigen, dass auch bei Gelegenheit der 8ten Volkszählung, alle diejenigen nicht mitgezählt wurden, die damals schon zum Militair gehörten, woher es denn wohl billig ist etwa 2000 Letten für das Gouvernement St. Petersburg anzunehmen.

Demnach beträgt die Gesammt-Zahl der Letten circa 872,000 Individuen beiderlei Geschlechts; nämlich:

Im Gouvernement	Kurland	401,939
» »	Livland	318,872
» »	Witebsk	142,497
» »	Kowno	6341
» »	Pskow	458
» »	St. Petersburg . .	2000
		872,107

Rechnet man hierzu circa 1.154,000 Litauer, so erhält man gegen 2.026,000 zum ganzen litauischen Volksstamme gehörende Seelen in Russland, Polen und Preussen. Davon kommen aufs eigentliche Kaiserthum Russland gegen 1.589,000 Individuen (wobei circa 717,000 Litauer und 872,000 Letten); die übrigen, ungefähr 437,000 Seelen ausmachenden Litauer, sind im Königreich Polen (circa 184,000) und in Preussen (circa 253,000) zu Hause.

Was nun aber den von den litauischen Völkerschaften eingenommenen Flächenraum anbetrifft, so lässt sich solcher kaum annähernd angeben. Nicht unwahrscheinlich möchte es

---

Abhandlung erschien zuerst im Bulletin der historischen Classe T. VII, No. 23 und 24 und darauf in den Mélanges russes tirés du Bulletin T. I, S. 465 — 509.

33) Gegen 1300 männl. und 700 weibl. Individuen.

sein, dass die Letten über 1200 [34]), die Litauer über 1100 Quadrat-Meilen [35]) verbreitet sind, was denn zusammen eine Fläche von 2300 Quadrat-Meilen abgeben würde.

34) Davon kämen auf Kurland 496, auf Livland über 400 und auf das Witebskische Gouvernement gegen 300.

35) Und zwar im eigentlichen Russland etwa 800, in Polen über 120 und keine 260 in Preussen.

(Aus dem *Bull. hist.-philol.* T. VIII. No. 18, 19.)

Bemerkungen über das Estnische Wort *natuke* *). Von Dr. Fr. KREUZWALD. (Lu le 6 juin 1851.)

Die Wurzel zu natuke finde ich mit Wiedemann im Estnischen selbst, und zwar in demselben Stamme nat, im Genitiv nata, *der Hamen*, das kleinste von den zum Fischfange gebräuchlichen Netzen. Dass wir im angeführten Worte die Wurzel zu natuke zu suchen haben, dafür dürften folgende Gründe sprechen: 1) in nat, i, *der Schleim*, wird in der Aussprache *a* mouillirt; wie bei allen ähnlichen Wörtern müsste der mouillirte Vokal des Stammes in die Ableitung übergehen, was hier nicht geschieht, sondern man hört in natuke das *a* überall rein, wie in nat, *der Hamen*. 2) In einem Estnischen Volksliede hören wir von einem Brautwerber unterwegs nachstehende Betrachtungen anstellen:

*) Als ich unlängst (s. dieses *Bulletin*, Tome VIII p. 183 oder *Mélanges russes*, Tome I p. 623) noch zwischen einer von mir früher versuchten Ableitung des gedachten Wortes aus dem Skandinavischen und einer anderen vom Oberlehrer am Gymnasium zu Reval Wiedemann vorgeschlagenen Etymologie aus dem Ehstnischen selbst schwankte, konnte ich nicht glauben, dass beide Erklärungen schon so bald einer neuen und so wohl begründeten, wie die hier folgende, ebenfalls aus dem Ehstnischen selbst, weichen müssten. Möchten auch andere ähnliche Wörter eine ebenso glückliche Herleitung und Erläuterung finden! A. J. Sjögren.

»Saaksin naudi nooda tåie,
Nooda tåie tengalista;
Kui ei nooda, liiwi tåie,
Liiwi tåie linna linti;
Kui ei liiwi, möra tåie,
Möra tåie mörsja wara;
Kui ei möra, nata tåie,
Nata tåie naise naudi.«

Hier wird die Grösse der Aussteuer oder des Geldsackes mit den üblichen Fischerwerkzeugen verglichen, wo ein Setz- oder Zugnetz, noot, oben als grösstes Maass angenommen und dann *gradatim* abwärts geschritten wird, bis auf das kleinste Handnetz, nat, *der Hamen*. Liiw, i, heisst ein zum Fisch- oder Krebsfang gebräuchliches grosses Handnetz, das über ein dreieckiges Holzgerüste gespannt 4 bis 5 Fuss lang ist. Mörd, möra, *die Reuse*, ein Setznetz, das häufig aus Weidenreisern geflochten und dann Fischkorb genannt wird; die grösseren sind immer wirkliche Netze. Nat, *der Hamen*, ein kleines, an einem Stiel befestigtes Handnetz (ähnlich dem Hamen der Schmetterlingsfänger), um Fische aus dem Fischkasten zu heben, und auch zum Krebsen. Der Ausdruck naud, i, für *Geld*, *Vermögen*, soll aus dem Lettischen stammen, ist aber in Estland häufig im Munde des Volks zu hören. 3) Es giebt ein Estnisches Sprichwort, das dem deutschen *ist es nicht gescheffelt, doch gelöffelt* entspricht: Kui ei ole noodaga, kůlap siiski natagá (wieder noot für die *Grösse*, nat für die *Kleinheit*). In Strand-Wierland wird nicht selten für *unbemittelt* — kehwa — der Ausdruck natakas gebraucht; wohl zu unterscheiden von narakas, *ein Lump*; im Gegensatze hört man daselbst für *wohlhabend* noodakas gebrauchen, z. B. peremees låheb pääw pääwalt noodakamaks, d. h. *der Wirth wird von Tag zu Tage netziger* (wohlhabender). 4) In bildlicher Bezeichnung, worin der Este besonders reich ist, habe ich häufig für *reich* und *arm*: nooda-mees und nata-mees gehört. 5) Die Estnische Sprache hat andere Bezeichnungen für *wenig*, die ganz auf dieselbe Weise gebildet wurden, z. B. von nok, *der Schnabel*,

stammt nokuke, *ein Schnabelvoll;* von öng, a, *die Angel*, önguke, gleichfalls Bezeichnung von *wenig*. Wenn die Leute in der Wiek, wie Wiedemann versichert, hie und da (was ich auch bisweilen gehört habe) natike statt natuke sprechen, so macht diese eine Schwalbe noch keinen Sommer und ich hoffe nach dem Vorgebrachten haltbare Gründe geliefert zu haben, dass wenn «eine specielle Wenigkeit zu einer allgemeinen erhoben» wurde, wir nat, a, *der Hamen* vor nat, i, *der Nasenschleim*, eine kleine Bevorzugung einräumen müssen.

Eine analoge Bildung lässt sich im Estnischen Worte pisuke, *klein*, nachweisen, das meines Erachtens von piho oder pihu, *der Staub*, herstammen und ursprünglich pihuke geheissen haben muss. Dass das *h* in *s* verwandelt wurde, macht keine Schwierigkeit, dergleichen Beispiele giebt es viele.

(Aus dem *Bullet. histor.-philol. T. IX. No.* 1.)

Beiträge zur russischen Grammatik. Von OTTO BOEHTLINGK. (Lu le 1 août 1851.)

1.

Welche Laute kennt die heutige russische Sprache?

Es ist öfters behauptet worden, dass im Russischen jeder Laut sein besonderes Zeichen habe. Wenn dieses vollkommen richtig wäre, würde unsere als Ueberschrift ausgestellte Frage leicht zu beantworten sein, indem man nur die vorhandenen Buchstaben zu überschauen brauchte. Betrachtet man aber das russische Alphabet mit unbefangenem Auge, so wird man gewahr werden, dass in der heutigen Schriftsprache ein Zeichen (ъ) ohne allen phonetischen Werth dasteht, dass ein anderes Zeichen (ь) keinen Laut für sich, sondern nur eine Eigenthümlichkeit des vorangehenden Consonanten bezeichnet, und endlich, dass eine Anzahl von Zeichen, je nachdem sie am Anfange einer Silbe oder nach einem Consonanten auftreten, einen verschiedenen Werth haben. Diese zweideutigen Zeichen sind: и, я, ю, ѣ und е (ё). Die russische Grammatik nennt die damit bezeichneten Laute — weiche Vocale und belegt die vier zuletztgenannten überdies mit dem Namen von Diphthongen. Am Anfange einer Silbe stellen die sogenannten Diphthonge stets einen einfachen Vocal mit vorangehendem consonantischen j dar; auch das и ist am Anfange einer Silbe häufig = ji, daneben aber auch = i. Wenn die ebengenannten Vocalzeichen einen Consonanten vor sich haben, bezeich-

nen sie gleichfalls nur einfache Vocale; der vorangehende Consonant aber ist in einer solchen Verbindung mouillirt zu sprechen. Die Mouillirung der Consonanten aber besteht nicht in der blossen Verbindung eines Consonanten mit j, sondern in der innigsten Verschmelzung beider Laute, so dass das Ohr nur einen einfachen consonantischen Laut zu hören im Stande ist. Die russischen Grammatiker erkennen die Mouillirung (смягченіе) der Consonanten theilweise an, sind aber der Meinung, dass mit dem Consonanten zugleich der Vocal erweicht werde. Diese letztere Ansicht ist nach meinem Dafürhalten durchaus nicht haltbar. Einen mouillirten Consonanten spricht der Russe am Ende einer Silbe und vor andern Consonanten, also auch dann, wenn nicht unmittelbar ein Vocal nachfolgt, gerade so aus wie vor den sogenannten weichen Vocalen. So lautet z. B. das л in соль nicht anders als in сом: Dass das ь in соль einen ehemals gesprochenen Vocal darstelle, darf nicht als Einwand benutzt werden, da heut zu Tage соль im strengsten Sinne des Wortes consonantisch auslautet. Auf welche Weise sich die Mouillirung in соль erzeugt habe, ist uns für den Augenblick auch ganz gleichgültig, da wir hier nur von dem phonetischen, nicht von dem etymologischen Werthe der Laute reden. Nun versuche man aber einen sogenannten weichen Vocal oder Diphthong ohne Consonanten allein auszusprechen. Man wird entweder die reinen Vocale a, ä, e, i, o, u hören, oder eben diese Vocale mit vorschlagendem consonantischen j. Dass aber я, е, и, ѣ, ю, wenn sie unmittelbar auf einen Consonanten folgen, nicht die Silben ja, jä, je, ji, jo, ju darstellen, davon wird sich Jedermann überzeugen können, wenn er die Aussprache des ѣ in съѣлъ mit der in сѣлъ vergleicht. Das ъ in съѣлъ hat eben so wenig wie in съумѣлъ einen phonetischen Werth für sich, sondern tritt nur als Wort- und somit für das Auge auch als Silbentheiler auf, damit das ѣ den ihm am Anfange einer Silbe zukommenden Laut erhalte. Wenn der Russe in den Fall gekommen wäre, erst heut zu Tage für seine Sprache eine Schrift zu erfinden: er wäre hier nie und nimmermehr auf das ъ verfallen, sondern hätte zwischen die deutlich vernehmbaren Laute e und ä in dem Worte съѣлъ ein Zeichen in dem Werthe eines Jod

eingefügt. Ольга unterscheidet sich von ольга nur dadurch, dass dort j deutlich zu vernehmen ist; hier dagegen mit dem o zu einem für das Ohr nicht mehr zerlegbaren Consonanten verschmolzen ist; der Vocal ist in beiden Fällen ein reines ä. Es haben russische Grammatiker sogar behauptet, dass auch im Lateinischen ein hartes und ein weiches a, ein hartes und ein weiches u vorhanden sei, dass aber die Schrift dieselben nicht zu unterscheiden pflege. So sollen z. B. das *a* in *illam* und das *u* in *illum* weich sein, weil das erstere Wort im Russischen durch иллям, das letztere durch иллюм umschrieben werde. Herrn Pawskij [1]), der dieser Eigenthümlichkeit des Lateinischen gedenkt, ist es offenbar entgangen, dass das lateinische *l* wie das ihm entsprechende deutsche und romanische vom russischen л eben so entfernt ist wie von dem harten л. Der Unterschied zwischen den Formen иллям, иллям, *illam* einerseits, und den Formen иллюм, иллюм, *illum* andererseits, liegt nicht in der Verschiedenheit der Vocale, die in beiden Fällen dieselben sind, sondern in der dreifachen Verschiedenheit des l.

Es stellt sich also heraus, dass die russische Schrift in Betreff der Vocale zu viele, in Betreff der Consonanten dagegen zu wenige Zeichen hat. Wenn aber auch durch diese Eigenthümlichkeit des russischen Alphabets uns der Blick in das höchst interessante Lautsystem der Sprache verdunkelt wird, so können wir doch von einer anderen Seite nicht anders, als mit Bewunderung ein Alphabet betrachten, das mit so geringen Mitteln sein Ziel vollkommen zu erreichen im Stande ist, indem es uns über die Aussprache eines Consonanten in der so eben besprochenen Beziehung niemals im geringsten Zweifel lässt. Mit den sogenannten weichen Vocalen я und ю und mit dem Zeichen der Mouillirung (ь) hat man, wie wir bald sehen werden, das j und 20 Zeichen für Consonanten, die mit diesem Jod vollkommen verschmolzen sind, ersparen können. Die weichen Vocale е, и und ѣ haben keine entsprechenden

1) *Филологическія наблюденія надъ составомъ Русскаго языка. Первое разсужденіе*, S. 38. Hier wie in der Folge citire ich immer nach der 2ten Ausgabe.

harten Vocale, weil die Laute e, i und ѣ nur mit mouillirten Consonanten verbunden zu werden pflegen. Für das am Anfange einer Silbe ohne Vorschlag von Jod gesprochene e hat man das umgekehrte ɛ (э) eingeführt; das ohne j gesprochene u am Anfange eines Wortes dagegen hat kein Abzeichen erlangt.

Wenn demnach die Aufgabe des russischen Alphabets nicht sowohl darin besteht, jeden in der Sprache vorhandenen Laut durch ein besonderes Zeichen und zwar immer durch ein und dasselbe auszudrücken, eben so wenig auch darin, die ehemalige Aussprache treu im Andenken zu erhalten (sonst wäre es z. B. den ehrwürdigen Nasalen der alten Sprache nicht so übel ergangen [2]), sondern vielmehr darin, mit den geringsten Mitteln die richtige Aussprache und hiermit das Verständniss des geschriebenen Wortes zu erzielen; dann sehe ich fürwahr nicht ein, wie die Beibehaltung des ъ am Ende der Wörter heut zu Tage noch zu rechtfertigen sei. Ich kann dem Gebrauch des ъ am Ende eines Wortes, so bedeutsam es hier auch in früherer Zeit gewesen ist, jetzt nicht einmal in historischer Beziehung das Wort sprechen, da es nicht etwa nur am Ende solcher Wörter mit unmouillirtem consonantischen Auslaut auftritt, die in einer älteren Periode der Sprache noch vocalisch auslauteten, sondern auch am Ende solcher Wörter, die seit ihrem Bestehen in der russischen Sprache immer auf einen Consonanten ausgegangen sind. So hat z. B. das ъ in полъ, будемъ u. s. w. noch einen historischen Werth, in профессоръ, офицеръ u. s. w. aber nicht einmal diesen. Statt das ъ überall nachhinken zu lassen, sollte man lieber in der

2) Da die Nasale in denjenigen slawischen Dialecten, wo sie heut zu Tage angetroffen werden, sich nicht erst nach der Trennung der Dialecte haben entwickeln können, indem wir sie an solchen Stellen antreffen, wo andere indogermanische Sprachen einen Vocal mit nachfolgendem m oder n darbieten, so muss auch die russische Sprache zu irgend einer Zeit die Nasale gekannt haben. Ich bemerke dieses hier, weil Hr. Sresnewskij in seinem bekannten Werke: Мысли объ исторіи Русскаго языка, auf S. 49. die Vermuthung ausspricht, dass das Russische schon zur Zeit seiner Absonderung von den westlichen Dialecten die Nasale nicht gehabt hätte.

Grammatik mit ein Paar Worten anmerken, dass in der Sprache des heiligen Cyrill kein Wort consonantisch ausgelautet habe. Dann hätte man eine interessante Thatsache zur Sprache gebracht, die nicht Jedermann aus der äusseren Gestalt des schon seit langer Zeit zum ewigen Schweigen verurtheilten ъ herauszulesen vermag. Die Beibehaltung des ь wäre nach wie vor, so lange man die Mouillirung nicht auf andere Weise zu bezeichnen vorzöge, vollkommen gerechtfertigt. Doch hüte man sich auch hier, jedes ь als Ueberbleibsel eines ehemals im Russischen gehörten Vocals aufzufassen.

Nach diesen einleitenden Bemerkungen schreite ich zur Aufzählung der in der russischen Sprache, wie sie heut zu Tage hier gesprochen wird, vorhandenen Laute. Ich ordne dieselben folgendermaassen an:

I. Vocale.

a) *Monophthongische.*

1. a, o, y
2. i, ѣ, ä
3. ы

b) *Diphthongische.*

ai, oi, yi, ѣi.

II. Consonanten.

a) *Einfache.*

Mutae { harte: к, т, п
weiche: г, д, б

Nasale: н, м

Spiranten { Halbvocal: j
harte: х, с, ш, ф
weiche: ꙗ, з, ж, в

l- und r-Laute: л, р.

b) *Verschmolzene.*

α) т + с: ц

β) т + ш: ч

γ) mit j (mouillirte Consonanten):

к̓, т̓, м̓
г̓, д̓, б̓
н̓, м̓
х̓, с̓, ш̓, ф̓
ꙗ̓, в̓, ж̓, з̓
л̓, р̓
ц̓, ч̓

Erläuterungen.

Monophthongische Vocale.

1) Die drei Vocale a, o, y könnte man die neutralen nennen, insofern sie sich sowohl mit mouillirten als auch mit unmouillirten Consonanten zu verbinden pflegen. Beispiele für die Verbindung mit mouillirten Consonanten: т̓ашко (тяжко), т̓отка (тетка), т̓у л̓ен̓ (тюлень); п̓атка (пятка), п̓остраја (пестрая); д̓ад̓а (дядя), ід̓ош (идешь), д̓ужаја (дюжая); л̓уб̓ат (любять); граб̓ош (грабежь), голу̓б̓у (голубю); н̓ан̓а (няня), д̓ен̓ок (денекъ), н̓ухат̓ (нюхать); м̓ахко (мягко), паім̓ош (поймешь), каім̓у (каймю); боіс̓а (бойся), н̓ес̓ош (несешь), с̓уда (сюда); р̓ешіотка (рѣшетка); т̓уф̓ак (тюфякъ), Ф̓одор (Ѳедоръ); з̓ат̓ (зять), в̓ез̓ош (везешь), з̓уз̓а (зюзя); саж̓ж̓оннаја (сожженная); ув̓азнут̓ (увязнуть), плыв̓ош (плывешь), ч̓ерв̓у (червю); вал̓ат̓ (валять), л̓он (ленъ), л̓уб̓л̓у (люблю); зар̓а (заря), б̓ер̓ош (берешь), гавар̓у (говорю); пач̓от (почетъ). Einige mouillirte Consonanten, wie к̓, г̓, х̓, ꙗ̓, ц̓, haben niemals a, o oder y nach sich; andere, wie ш̓, ж̓, ч̓ verbinden sich nicht mit a und y [3]); die mouillirten Labiale haben die grösste Abneigung gegen y, so dass п̓у und ф̓у ganz unerhört sind. O erscheint nach j, ш, ж, ц, ч und allen mouillirten Consonanten nur dann, wenn es den Ton hat.

---

3) In Moskau sollen чадо und чудо beinahe wie чядо und чюдо gesprochen werden; vgl. Каткова, *Объ элементахъ и формахъ Славяно-Русскаго языка*. Москва, 1845. 8. 98. Ein Werkchen, von dem sich manches Gute sagen liesse!

2) Durch i bezeichne ich den Laut и der Conjunction и, des Wortes икра u. s. w. Ich habe и aus dem Grunde vermieden, weil dieses sowohl zur Bezeichnung des i, als auch der Silbe ji und endlich des i mit Mouillirung des vorangehenden Consonanten gebraucht wird. Das и (H) im Cyrillischen Alphabet stimmt bekanntlich ganz mit dem Zeichen des griechischen Ἦτα überein. Ich vermuthe, dass der Erfinder des Alphabets ἦτα (das in seiner äusseren Gestalt gleichsam als aus zwei I zusammengesetzt erscheint und zur Zeit des h. Cyrill den Werth eines doppelten oder langen i darstellte) und nicht ἰῶτα, das übrigens im Cyrillischen Alphabet gleichfalls vorhanden ist, zur eigentlichen Bezeichnung des i-Lautes wählte, weil derselbe im Slawischen am Anfange einer Silbe meist oder vielleicht immer wie ji lautete und nach Consonanten stets die Mouillirung hervorrief. Wenn diese Deutung richtig sein sollte, hätte beim Erfinder des Alphabets H nicht nur lautlich, sondern auch graphisch auf einer Stufe mit den, in Wirklichkeit mit I zusammengesetzten Buchstaben Ѝ, Ѥ, Ю, Ꙗ, Ѧ gestanden. Hr. Katkow (a. a. O. S. 68.) ist der Ansicht, dass и im Altslawischen eine Länge bezeichne und dass aus diesem Grunde der h. Cyrill das ἦτα gewählt habe.

3) є stellt bei mir den Laut des e in mea dar, den ich mit dem franz. e in *aimer*, *voyez* vergleichen möchte. Ich habe statt des jetzt gebräuchlichen e das ältere є gewählt, weil jenes zu verschiedenartigen Werth hat. Es bezeichnet nicht nur unsern Laut є, sondern auch unser ä, z. B. in dem Worte честный; desgleichen den Laut je in ель; den Laut jä in ерь; den Laut jo in елка; den Laut є mit Mouillirung des vorhergehenden Consonanten in каретникъ; den Laut ä gleichfalls mit Mouillirung des vorangehenden Consonanten in dem Worte карета; schliesslich den Laut o ebenfalls mit vorhergehender Mouillirung in der zweiten Silbe des Wortes зеленый. Beinahe eben so vieldeutig ist das ѣ.

4) ä bezeichnet bei uns den Laut des э in этотъ, der ganz mit dem Vocal der ersten Silbe in ѣхать (nach unserer Schreibweise: jäxat') und in мѣстъ (nach unserer Schreibweise: mäct) zusammenfällt. Im Deutschen entspricht un-

serm ä das erste e in *berten* und das ä in *Hände*. Auf die Laute ε und ä, die, soviel ich weiss, kein russischer Grammatiker getrennt hat, komme ich später in einem besondern Artikel wieder zurück.

5) Die drei Vocale i, ε und ä verbinden sich beinahe ausschliesslich nur mit mouillirten Consonanten und mit j. Man könnte sie aus diesem Grunde die *erweichenden* oder *mouillirenden* Vocale nennen. Hr. Pawskij ist der Meinung, dass и, e und ѣ in einigen Verbindungen, namentlich mit к, г, х und den Labialen nicht weich, sondern hart ausgesprochen werden [4]). In unsere Anschauungsweise übertragen, würde dies heissen, dass к, г, х und die Labiale vor i, ε, ä nicht erweicht würden. Mein Ohr hört aber die Mouillirung des к in вѣки, сѣки und кѣмъ; desgleichen die des г in бѣги und die des х in грѣхи und грѣхъ. Man vergleiche doch nur das eben angeführte кѣмъ (d. i. käм) mit dem deutschen Imperativ *kämm'* statt *kämme*, und man wird finden, dass der lautliche Unterschied beider Worte einzig und allein nur darin besteht, dass in кѣмъ das к mouillirt, in *kämm'* dagegen unmouillirt gesprochen wird. Dass in вѣки, бѣги und грѣхи die Laute к, г und х mouillirt seien, bestätigt auch die durch diese Mouillirung hervorgerufene Aussprache des ѣ, von der wir in einem besondern Artikel später zu reden gedenken. Wenn Hr. Pawskij als Stütze seiner Ansicht, dass das к in легкій, далекій und емкій nicht erweicht werde, die Aussprache des dem к vorangehenden e als jo anführt (a. a. O. S. 131. Прим. 2.), so könnte gegen dieses Argument angeführt werden, dass, wie Hr. Pawskij selbst an verschiedenen Orten ausdrücklich bemerkt, in den Adjectiven auf кій der Diphthong als oй gesprochen wird, in welchem Falle das к natürlich unmouillirt bleibt. Der Pole kann k und g vor dem nichtnasalen e nicht anders als mouillirt sprechen und schreibt in Folge dessen: *wielkiego*, *ubogiego* u. s. w. [5]). Als Beispiele, wo ein Labial vor den in Rede stehenden Vocalen nicht erweicht

---

4) *Первое разсужденіе*. S. 28. S. 48. S. 64. Прим. 2. S. 65. Прим. 5. S. 91. § 83. S. 126. § 116. S. 131. Прим. 2.

5) Smith, *Grammatik der polnischen Sprache*, Berlin 1845. S. 11.

wird, führt Hr. Pawskij (a. a. O. S. 126. § 116.) бeзъ, бeй, пeй, пeнь, пeро an. Wenn diese Aussprache ganz allgemein sein sollte, was ich aber zu bezweifeln wage, würde es angemessen sein, hier den e-Laut durch э zu bezeichnen. Uebrigens ist zu bemerken, dass vor i, ѣ und ä die Mouillirung der Consonanten überhaupt nicht sehr vernehmbar ist. Ж, ш, ч, ц sollen gar nicht erweicht werden können; mein Ohr hört aber ganz deutlich die Erweichung in въ ножѣ, въ ершѣ, чѣмъ, четверо und на улицѣ. Dass übrigens die eben erwähnten Consonanten auch dann, wenn sie nicht erweicht gesprochen werden, als Erweichungen von Gutturalen oder Dentalen fungiren, ist allgemein bekannt. Im Ostromir'schen Evangelium finden wir Ѥ, das Zeichen für das erweichende e, wenn ich mich nicht irre, nach keinem andern Consonanten, als nach л und н und hier auch keineswegs durchgängig. So erscheinen z. B. alle mit лєжати in Verbindung stehenden Wörter, desgleichen die Fremdwörter лєвьгиты, лєгєона, лєнтии, лєптѣ mit є und nicht mit ѥ; in нѥго, нѥи, нѥмоу, нѥмь u. s. w. ist das н erweicht, dagegen hart in der Negation нє, in нєбєси u. s. w. Die Gutturale werden vor є erweicht: дроужє, чловѣчє u. s. w. Im Polnischen verbindet sich *e* noch heut zu Tage mit unmouillirten Consonanten, sogar mit ł, z. B. in dem Worte płeć [6]).

6) Der Vocal in dritter Reihe, das ы, folgt niemals auf

---

§ 8. Die Erweichung der Gutturale к, г, х im Russischen erkennt auch Hr. Sresnewskij an; vgl. a. a. O. S. 42.

6) Es wundert mich bei Hrn. Sresnewskij a. a. O. S. 61. zu lesen, dass im Polnischen *e* vor sich ein mittleres (d. i. deutsches) l erfordere. Bei Smith a. a. O. S. 9. heisst es: «das harte ł unterscheidet «sich merklich von dem weichen *l*; keines von beiden ist das deutsche «*l*, sondern dieses liegt zwischen beiden in der Mitte.» Wenn der Pole das ł in płeć wie das deutsche *l* sprechen sollte, was ich aber entschieden in Abrede stelle, würde er das Wort gewiss eher mit *l* als mit ł schreiben, da jenes, namentlich vor *i* und *e*, dem deutschen *l* bedeutend näher steht als das harte ł. Im J. 1845 sprach Hr. Sresnewskij das deutsche *l* den Polen ausdrücklich ab, während er dasselbe allen übrigen West-Slawen und den Kleinrussen zuerkannte; vgl. Журналъ Мин. Нар. Просв. Часть XLVIII. Отд. II. S. 157.

mouillirte Consonanten, eben so wenig auf к, г, х, ѕ und j. Im Alt-Slawischen dagegen verbindet sich к, г und х niemals mit и, wohl aber mit ы. Nach ш, ж, ч pflegt man niemals ы zu schreiben, wohl aber zu sprechen; vgl. Pawskij a. a. O. S. 121. Wenn irgend ein Vocal auf den Namen eines *harten* Ansprüche zu machen hat, so ist es das ы. Kopitar[7]) und auch russische Grammatiker nennen ы einen Diphthong. So gewiss das Zeichen ы (ъи) aus der Zusammensetzung von ь (ъ) + i entstanden ist, so gewiss ist der dadurch bezeichnete Laut in der heutigen russischen Sprache ein einfacher Vocal und kein Diphthong, da man denselben wie jeden andern einfachen Vocal in derselben Weise so lange zu dehnen im Stande ist, als es nur der Athem erlaubt. Dobrowsky's[8]) Ausspruch «vocalis ъı ab и seu ї ita differt, uti a solidum a liquida s» darf auf das Russische nicht angewandt werden. — Der Laut ы ist den Türken und Tataren ganz geläufig und erscheint in ihrer Sprache sogar am Anfange eines Wortes. Es verhält sich daselbst ы zu i, wie a zu ä, o zu ö, u zu ü. Im Jakutischen habe ich ы sogar nach einem mouillirten и (n) angetroffen.

Diphthonge.

7) Durch ai bezeichne ich den Diphthong аи, der auch in аи enthalten ist, wenn dieses nicht wie еи gesprochen wird; ei ist bei mir = ои und, wenn man von dem consonantischen Vorschlag oder der Mouillirung absieht, auch = еи und ъи; oi ist = ои (ёи), yi = уи. Dem Russen geht die Verbindung des ä mit i ab, während der Deutsche nur den Diphthong *äi*

---

7) *Glagolita Clozianus*, S. XXII. a: «Adde prodire hinc et aliud. «Nostrum nempe Glagolitam figuras Nro. 31 nec habuisse pro elemento «simplici, sed aperte pro diphthongo; id quod revera hodieque «est in ipso Russorum ore, qui suum ы, nostri Nr. 31 vicarium, &c «φθόγγως proferunt ut-ъи; quamquam, ut est leve et inconstans vulgus «grammaticorum, in grammatica tradunt pro vocali simplici, quae re«spondeat polonico y!» Ich möchte gern wissen, woher Kopitar so genau die Aussprache des ъ, über dessen ehemaligen Werth man bis jetzt noch nicht einig geworden ist, kannte.

8) *Institutiones linguae slavicae dialecti veteris*, S. 15.

kennt, obgleich er stets dafür ѣi schreibt. Die in den Grammatiken aufgeführten Diphthonge ыи und іи habe ich bei Seite liegen lassen, weil auch in dem Falle, wo man nicht oi und ѣi statt ihrer spricht, nur der erste Bestandtheil, d. i. ы oder i, hörbar ist. Das ыи in бѣлыи klingt meinem Ohre nur insofern anders als das ы in бѣлы, als jenes ыи unbetont, dieses ы dagegen betont ist. Dass die heutige russische Sprache die Diphthonge ыі und іі auf jegliche Weise zu umgehen sucht, ersieht man unter Anderm auch aus der Declination der weiblichen Adjectiva: aus den Genitiven добрыя (добрыја), синія (сі̀нија) und тонкія (тонкі̀ја) entsteht nach Abfall des auslautenden a nicht добрыі, сі̀нії und тонкії (vgl. weiter unten unter 11)), sondern доброі (доброй), сі̀нѣі (синей) und тонкоі (тонкой). Aus demselben Grunde spricht man wohl наіма (найма), aber nicht выіма (выйма) und пр̀ііма (пр̀ійма), sondern выјома (выема) und пр̀ијома (пр̀ієма). Aus на -+- іду (иду) entsteht наіду (найду), dagegen aus вы -+- іду und пр̀і (при) -+- іду nicht выіду (выйду) und пр̀ііду (пр̀йду), sondern выду und пр̀іду (приду). Der Imperativ von рыт (рыть) lautet nicht рыі (рый), sondern poi (рой), von п̀і (пить), nicht п̀іі (пій), sondern п̀ѣі (пей). Auch die Verbindung ыј und ij ist dem russischen Ohre nicht ganz angenehm; daher spricht er мојy (мою), роjy (рою) statt мыю, рыю; б̀јy (бью), л̀јy (лью) st. б̀ијy, л̀ијy; бр̀ѣjy (бр̀ѣю) st. бр̀ијy [9]). Im Ostromir'-

9) Bei Hrn. Pawskij (*Разсужденіе третье*, S. 148 fg.) finden wir folgende Erklärung der Formen мою u. s. w.: «Die Verbalstämme auf «ы verkürzen vor den Personalendungen ihr wurzelhaftes ы, indem «sie es durch ъ ersetzen. Da aber ъ in der Mitte eines Wortes nicht «stehen kann, so erhält dasselbe den Vocal o zur Hülfe: мою = мъою.» In eine allgemein verständliche Ausdrucksweise übertragen, heisst dieses: der Vocal ы wird zu einem Nichts (ъ) verkürzt und dieses Nichts erhält, damit es sich mit der Personalendung verbinden könne, den Vocal o zur Hülfe. In бью soll и ausgestossen und durch ь ersetzt sein; in брею (so schreibt Hr. Pawskij) soll dieses ь, weil zwei Consonanten vorhergehen, den Hülfsvocal e erhalten haben. Wenn mich der Leser hier und noch mehr in der Folge auf einer Polemik gegen Hrn. Pawskij betrifft, so muss er ja nicht glauben, dass ich die Verdienste, welche dieser rüstige Gelehrte um die russische Gram-

schen Evangelium finden wir оучимъ, оучимищи, кънигы; кънигахъ, кънигами u. s. w.; im Ruthenischen noch heut zu Tage: мыло, рыло.

8) Hr. Pawskij (a. a. O. S. 53. fg.) tadelt es, dass man den Verbindungen аӣ, оӣ u. s. w. den Namen von Diphthongen beilege. Er behauptet, dass ӣ hier kein Vocal sei, sondern eine Aspiration (придыханіе) wie das lateinische h und j. Die unglückselige Theorie von den slawischen Aspirationen hat hier wie anderwärts den Blick des Hrn. Pawskij getrübt. Wenn man nicht ohne alle Noth ein besonderes Gesetz für die Bildung des Imperativs aus vocalisch auslautenden Verbalstämmen aufzustellen gesonnen ist, wird man das ӣ in лаӣ, пеӣ, поӣ für einen Vocal ansehen, gerade so wie in бери, неси u. s. w. Ueberhaupt muss man bekennen, dass Hr. Pawskij eine ganz eigenthümliche Vorstellung von den Diphthongen hat, indem er nur die sogenannten Mischlaute für wahre Diphthonge gelten lassen will, während gerade diese von Rechtswegen den Namen von Diphthongen nicht verdienen. Jeder Mischlaut erscheint dem Ohr als einfacher Vocal, der nach Belieben gedehnt zu werden vermag, während ein wahrer Diphthong durch Dehnung nothwendig wieder zersetzt wird. Wenn die diphthongische Natur eines Lautes von seinem Ursprunge abhängig gedacht wird, so muss auch η, wo dieses an die Stelle von $\varepsilon\alpha$ getreten ist, ein Diphthong genannt werden. Wenn übrigens Hr. Pawskij der Meinung ist, dass auch Kopitar in seiner *Grammatik der Slavischen Sprache in Krain, Kärnten und Steyermark*, S. 173 und 175, dem eben erwähnten Idiom die Diphthonge abspreche, so sehe ich mich genöthigt offen herauszusagen, dass Hr. Pawskij hier Kopitar ganz missverstanden hat. Es heisst bei Kopitar a. a. O. S. 173: «Ja sie (j und v) beeifern sich sogar bei Doppellauten, ge-

matik sich erworben, zu gering anschlüge. Ich würde die schwachen Seiten der Филологическія наблюденія überhaupt gar nicht hervorheben, wenn dieses Werk, wegen seiner sonstigen Vorzüge, nicht eine so hohe Stellung in der grammatischen Litteratur der Russen einnähme. Je bedeutender aber die Autorität Hrn. Pawskij's ist, desto entschiedener müssen ganze Theoreme und einzelne Erklärungen, die eine strengere Kritik nicht bestehen können, bekämpft werden.

«gen den Brauch aller andern Teutonischen Orthographieen, «den Dienst des i und u zu übernehmen (wodurch sie machen, «dass wir, grammatisch genommen, gar keine Doppellaute «haben).» Kopitar hat offenbar hiermit nur sagen wollen, dass die Schrift den gesprochenen Doppellaut nicht als solchen darstelle. Dass dies seine Meinung sei, ersieht man ganz deutlich aus dem, was auf S. 174 und 175 folgt: «Wir Krai«ner gebrauchen also das j und v, wie die Kyrillianer ihr и «und в, nach Vocalen, welche Sylben also bey uns die «Diphthonge der übrigen Teutonischen Orthographieen vertre«ten: aj, ej, ij, oj, uj, und av, ev, iv, ov, uv sind bei uns, was «ai, ei u. s. w., und au, eu, ou u. s. w. im Deutschen sind; «(der Russe schreibt auch аи, еи, иі, ои, уи: nicht ам, ем, им, «ом, ум; und ay, ey, iy, oy, yy, statt ав, ев, ив, ов, ув zu «schreiben ist ihm nie eingefallen.) — Unsere Orthogra«phie kennt also keine Doppellaute.» Hr. Pawskij legt ein grosses Gewicht darauf, dass die Böhmen *ag*, *og*, *ug* statt аи, ои, уи schreiben, und wirft bei dieser Gelegenheit die Frage auf, ob denn g auch ein Vocal sei. Wenn der Böhme аи, ои, уи spricht, hat g in der Verbindung ag, og, ug natürlich den Werth eines i, so gewiss es in anderen Verbindungen ein Consonant ist. Es kommt bei der Bestimmung des phonetischen Werthes eines Lautes in einer noch lebenden Sprache überhaupt sehr wenig darauf an, wie die Schrift denselben zu bezeichnen pflegt. Die Schrift ist nur bei der Bestimmung des ehemaligen Werthes eines Lautes von Bedeutung. Doch muss man auch hierbei mit grosser Vorsicht verfahren, da jener bekannte und oft nachgesprochene Satz von Lepsius[10]) «dass nie ein Buchstabe geschrieben wurde, der «nicht wirklich einmal so ausgesprochen wäre», leicht zu ganz falschen Schlüssen hinführen kann, wenn er nicht mit grosser Vorsicht angewandt wird. Wenn der Tibeter las (ལས) schreibt, heut zu Tage aber lai spricht, so kann ich daraus wohl schliessen, dass in dieser Sprache ehemals las gespro-

10) *Paläographie als Mittel für die Sprachforschung zunächst am Sanskrit nachgewiesen*, S. 7.

eben worden sei; ich darf aber nicht behaupten, dass der Diphthong ai in dem eben angeführten Beispiele auch heut zu Tage gar nicht vorhanden sei, weil ihn die Schrift nicht als solchen darstelle. Ist das Cyrillische оу aus dem Grunde schon ein Diphthong, weil der Erfinder des Alphabets nach dem Vorgange des Griechischen ihn als solchen durch die Schrift bezeichnet [11])? Darf ich aus der Schreibart اردو schliessen, dass im Türkischen der Locativ in älterer Zeit auf ein hörbares *h* ausgelautet habe? Wenn ich aus der Schreibart wahrda, mehle, lihkš, nohma, ruhdsis im Lettischen den Schluss ziehen wollte, dass ḫ in den angeführten Worten ehe-

---

11) Was Kopitar (*Glag. Clos.* S. 49. b.) den Russen zum Vorwurf macht, dass sie nämlich statt des unbeholfenen oy das einfache y zur Bezeichnung des u-Lautes gewählt haben, möchte ich gerade loben, da dadurch ein altes Versehen wieder gut gemacht wurde. Da der Laut *v* im Slawischen gar nicht vorhanden war, so hätte das ihn darstellende Zeichen von Haus aus zur Bezeichnung des u-Lautes verwandt werden können. Wollte der Erfinder des Alphabets das griechische *v* in seiner ursprünglichen Bedeutung zur Schreibung von Wörtern, die aus dem Griechischen entlehnt wurden, durchaus beibehalten, so konnte er für den einfachen u-Laut auch ein neues einfaches Zeichen einführen. Kopitar geht in seinem Eifer gegen die Russen so weit, dass er jene Neuerung für eben so verkehrt erklärt, als wenn der Franzose in seiner Sprache flugs u statt ou schreiben wollte. Der gelehrte Slawist hat bei seinem Vergleich ganz übersehen, dass der Franzose in seiner eigenen Sprache sowohl den Laut des u, als auch den des ou hat, und dass überdies an die Schreibart ou sich eine historische Erinnerung knüpft, während das Cyrillische oy eine blosse Nachahmung griechischer Schreibweise und demnach von gar keiner Bedeutung für das Slawische ist. Wenn uns das einfache y in hohem Grade ansprach, so müssen wir auf der anderen Seite bedauern, dass der Russe zum Zeichen der Verbindung jy nicht ein aus ı-ѳ-y zusammengesetztes Zeichen einführte, sondern das alte ю beibehielt, das offenbar nur eine compendiöse Schreibart für оу ist. Dass die ältesten Handschriften (vgl. Kopitar a. a. O. S. 49. a.) niemals оу für ю darbieten, darf nicht als Argument dagegen angeführt werden, da die verkürzte Schreibart aller Wahrscheinlichkeit nach vom Erfinder des Alphabets selbst, in dessen Sprache die Verbindung jo unbekannt war, herstammt.

mals den ihm zukommenden selbständigen Laut gehabt hätte, so würde ich einen grossen Fehler begehen, da ђ hier von Anfang an in Nachahmung deutscher Schreibweise nur als Dehnungszeichen angewandt worden ist.

9) Es ist eine Eigenthümlichkeit der russischen Sprache, dass sie keine Diphthonge in geschlossener Silbe liebt. Die Genitive Plur. von тайна, яйцо und стойло lauten nicht einsilbig тайнъ, яйцъ und стойлъ, sondern zweisilbig таинъ, яицъ und стоилъ [12]). Man schreibt und spricht итти (идти), притти (придти) und вытти (выдти) mit zwei т, von denen das eine zum Ende der ersten, das zweite zum Anfang der zweiten Silbe gehört; wem wird es aber einfallen найти, зайти, пойти, пройти, уйти mit doppeltem т zu sprechen, obgleich Einige nach der Analogie auch найдти u. s. w. schreiben? Hr. Pawskij, dessen Aufmerksamkeit diese Eigenthümlichkeit der russischen Diphthonge entgangen ist, bricht über das allerdings unregelmässige идти unbarmherzig den Stab und sieht in найти u. s. w. nur Ueberbleibsel einer älteren und einzig richtigen Orthographie [13]). Hr. Pawskij geht hier,

---

12) Der Gen. Pl. бojäн (боенъ) von боiн'a (бойня) stimmt zu спал'äн (спаленъ) von спал'н'а (спальня), шtjäк (шеекъ) von шtiка (шейка) zu л'ул'äк (люлекъ) von л'ул'ка (люлька). In geschlossener Silbe erscheint ein Diphthong, wenn ich mich nicht irre, bloss in einigen Genitiven Plur., wie z. B. войнъ, коймъ (neben каемъ), войскъ, und in einigen Ortsnamen auf скъ, wie Вилюйскъ, Енисейскъ, Зарайскъ, Можайскъ, Ногайскъ, Суйскъ.

13) A. a. O. *Первое Разсужденіе,* § 97. Примѣчаніе. Der ganze Abschnitt, der die Ueberschrift führt: Пятый способъ устроять слоги пропускъ буквъ съ замѣною ихъ и безъ замѣны muss ich als in hohem Grade verfehlt bezeichnen. § 92. habe ich schon oben unter 8) berührt. In § 94. Прим. wird, damit eine auf der allerschwächsten Basis ruhende Theorie des Verfassers, dass nämlich in einer Wortform wohl ein wurzelhafter Laut, niemals aber ein jene Wortform characterisirender Laut ohne Weiteres verschwinden könne, nicht einen argen Stoss erleide, die beinahe an Ironie gränzende Behauptung aufgestellt, dass das Characteristicum des Partic. praet. nicht das л, sondern das ъ sei, dass л bloss eine Stütze des ъ sei; also wohl auch in росла, росло, росли. In § 96. Прим. 2. heisst es, dass das с in нести ein eingeschobenes und dass das wurzelhafte с in Folge des Zusam-

wie mir scheint, von einer falschen Ansicht aus, indem er dem Ursprung der Form ити kurzsichtigen Gelehrten zuschreibt, während diese Form vielmehr das Volk gebildet hat und der Gelehrte nur der Aussprache des Volkes nachzukommen, in der Schreibart идти aber auch die Etymologie zu berücksichtigen gesucht hat. Dass in иду die eigentliche Wurzel nur и sei, wie in буду nur бу, hat man schon lange vor Hrn. Pawskij gewusst und auch ausgesprochen. Die Unregelmässigkeit, dass der Dental in ити nicht wie in вести, брести, ѣсть u. s. w. in c übergegangen ist, erklärt sich, wie mir scheint, daraus, dass ити eine verhältnissmässig sehr junge Bildung ist. Zu verschiedenen Zeiten gelten auch verschiedene Gesetze für den Wandel der Laute. Im Polnischen lautet der entsprechende Infinitiv, der auch hier von der verstärkten Wurzel id gebildet wird, ganz regelmässig iść. Neben dem altslawischen Infinitiv ити führt Miklosich in seiner *Formenlehre der Altslovenischen Sprache*, S. 42, noch die seltene Form идити auf. Derselbe Gelehrte (a. a. O. S. 68.) hat in einer Wiener Handschrift auch für ѣдити einen, vielleicht auf die verstärkte Form mit д zurückgehenden Infinitiv ѣдисти angetroffen. — Die oben erwähnte Abneigung der russischen Sprache gegen die Stellung der Diphthonge in geschlossener Silbe giebt sich auch in der Re-

---

menkommens zweier c ausgefallen sei. Aergere grammatische Spielereien können wohl kaum getrieben werden. Die Form грѣсти wird als eine Erfindung der Abschreiber hingestellt, damit c als Vertreter von б auftreten könne. Wenn aber in вести das wurzelhafte c ausgefallen ist, also doch einmal dagewesen ist, warum soll nicht auch das wurzelhafte б früher ausgesprochen worden sein? Гребсти ist ohne Zweifel älter als грѣсти: das б ist nur ein zur Erleichterung der Aussprache eingeschobener Laut, da die Verbindung нт (бт) nicht beliebt war. Dieselbe Rolle spielt das s im lateinischen *absque* und im deutschen *Kunst*, das δ in ἀνδρός, das f in *Vernunft* u. s. w. Im Altslawischen werden л und б vor der Infinitivendung ти in der Regel ausgestossen: чрѣти, грѣти; doch findet man in alten Handschriften auch чрѣсти, грѣсти, тѣсти, дѣсти, зѣсти, скоусти; Miklosich, *Lautlehre der Altslovenischen Sprache*, S. 46. § 67. Id. *Formenlehre der Altslovenischen Sprache*, S. 44.

flexivform der diphthongisch auslautenden Imperative: kund. Man spricht z. B. бајуċ (боюсь) für бајуċа (боюся), aber niemals боiȯ (боiшь) für боiċа (боiтся). Will man den Endvocal des Reflexivpronomens hier unterdrücken, so muss man auch den Diphthong verkürzen und mit dem gemeinen Mann (ие) боċ sprechen.

Consonanten.

10) Durch r bezeichne ich den, dem k entsprechenden weichen Laut in готовъ u. s. w.; durch ŋ, das Sjögren für das Ossetische eingeführt und das ich später auch im Jakutischen angewandt habe, den dem x entsprechenden weichen Laut in господь, благо u. s. w. Man hat diesen letztern Laut häufig mit dem lateinischen und deutschen *h* verglichen, während derselbe vielmehr zu dem *g* in *wagen*, *wogen*, *Jugend* stimmt. Der entsprechende harte Laut dieses *g* ist das *ch* in *Fach*, *Loch*, *Buch*, das gerade so ausgesprochen wird wie das im Auslaut stehende und deshalb hart zu sprechende *g* in *Lug* und *Trug*. Das *ch* in *siech* steht dem wie *j* gesprochenen *g* in *liegen*, *kriegen*, *lügen* gegenüber, so dass das im Auslaut hart gesprochene *g* in *Sieg* und *Krieg* ganz mit dem *ch* in *siech* zusammenfällt.

11) Der Halbvocal j hat so wenig Körper, dass er sich am Ende einer Silbe gar nicht zu erhalten vermag. Er geht in einem solchen Falle in den ihm sehr nahestehenden Vocal i über. So entsteht z. B. aus двоjа (двое) und троjа (трое) nach Abfall des Endvocals vor dem Affix ка: двоiка (двойка) und троiка (тройка)[14]). Nach derselben Analogie ist четверка von четверо, пятерка von пятеро, шестерка von шестеро u. s. w. gebildet. Aus рукоjу (рукою) bildet sich nach Abfall des auslautenden у — рукоi (рукой), aus твајєjу (твоею) — твајєi (твоей); aus нашєja (нашея) nach Abfall des auslautenden a — нашєi (нашей). Nach einem Consonanten wird j häufig angetroffen: so heisst z. B. die 3te Pluralis Praesentis vom Verbalstamme ѣi (ѣи-ть) — ѣ'jут, wofür man in älterer Zeit,

14) Hr. Pawskij (*Разсужденіе второе.* Б. *Отдѣленіе второе.* S. 77.) nimmt bei der Erklärung von двойка und тройка seine Zuflucht zu den in der Sprache gar nicht vorhandenen Formen двой und трой.

wie nachzuweisen ist, ijyт (vgl. гнijyт = гніютъ, почijyт = почіютъ und oben unter 7)) gesprochen hat. Solche einfache und Jedermann verständliche Gesetze ergeben sich gleichsam von selbst, sobald man die sogenannten weichen Vocale am Anfange einer Silbe in ihre wahren Bestandtheile, d. i. in einfache Vocale mit vorschlagendem Jod, zerlegt und wenn man den so eben erwähnten consonantischen Laut überall und zwar immer auf eine und dieselbe Weise bezeichnet. Hält man sich dagegen streng an die gangbare Schreibweise und sieht man in dieser den treuen Abdruck des gesprochenen Wortes, so gelangt man aus der Zusammenstellung der Formen рукой, твоей, нашей und льютъ mit рукою, твоею, нашея und ли-ть, wie es Hrn. Pawskij ergangen ist, zu dem falschen und nichtssagenden Schluss, dass ь (й) als Ersatz sowohl für jeden in der Mitte eines Wortes ausgefallenen, als auch für jeden am Ende eines Wortes nach einem andern Vocal abgefallenen Vocal auftrete, dass es in льютъ den Verlust eines и, in рукой und твоей den eines ю, in нашей den eines я ersetze[15].

12) Wenden wir die unter 11 besprochene Rechtschreibung auf die Declination an, so stellt sich die Richtigkeit derselben sogleich heraus und Formen, die beim ersten Anblick unregelmässig erscheinen, verlieren diesen Anschein der Unregelmässigkeit; sobald die richtige Bezeichnungsweise angewandt wird. So fällt z. B. die Declination von сад (садъ) ganz mit der von абычај[16]) (обычай) zusammen, wenn man das allge-

---

15) Vgl. *Первое разсужденіе*, § 92: Пропускъ всѣхъ вообще гласныхъ въ срединѣ словъ, также пропускъ гласныхъ на концѣ словъ послѣ гласной буквы, вознаграждается однимъ и тѣмъ же ь-емъ (й); и потому нѣтъ возможности опредѣлить, которая именно гласная опущена, и чье мѣсто занимаетъ ь. Въ словахъ: *бью*, *ученье*, *дать*, *перье*, онъ замѣняетъ потерю *и*; въ словахъ *рукой*, *твоей* замѣняютъ *ю*; въ словѣ *нашей* (род. пад.) замѣняетъ *я* и т. д. Да и нѣтъ большой нужды знать, которую именно гласную замѣняетъ ь.

16) Hr. Sresnewskij (Журналъ Мин. Нар. Просв. Ч. XLVIII Отд. II. S. 164.) hält das unbetonte russische o für einen Laut, der in der Mitte zwischen a und o liegt; er bezeichnet denselben durch å. Ich habe beim besten Willen zwischen dem unbetonten o und dem unbetonten a keinen Unterschied wahrnehmen können.

meine Gesetze im Auge behält, dass i vor Vocalen in j übergeht, dass j wie die mouillirten Consonanten kein ь nach sich leidet und sich mit o nur dann verbindet, wenn dieses den Ton hat.

	Sing.		Plur.	
Nom. Acc.	сад	абычаі	сады	абычаји
Gen.	сада	абычаја	садоф	абычајаф
Dat.	саду	абычају	садам	абычајам
Instr.	садом	абычајам	садамі	абычајамі
Praep.	садѣ	абычајѣ	садах	абычајах

Keine grössere Verschiedenheit findet zwischen der Declination der Worte стрѣлец (стрѣлецъ), заец (заецъ) und вараб'ей (воробей) statt.

	Sing.		Plur.	
Nom.	стрѣлец	заец	вараб'ей	стрѣлцы	заецы	вараб'ји
Gen. A.	стрѣлца	заеца	вараб'ја	стрѣлцоф	заецаф	вараб'јоф
Dat.	стрѣлцу	заецу	вараб'ју	стрѣлцам	заецам	вараб'јам
Instr.	стрѣлцом	заецам	вараб'јом	стрѣлцамі	заецамі	вараб'јамі
Praep.	стрѣлцѣ	заецѣ	вараб'ја	стрѣлцах	заецах	вараб'јах

Wie der Genet. von кулок (кулёкъ) кулка (кулька) lautet, so der von наєм (наемъ) — наєма (наймa). So fällt auch unter den oben angegebenen Beschränkungen die Declination von рука mit der von шєја (шея) zusammen.

	Sing.		Plur.	
Nom.	рука	шєја	рукі	шєји
Gen.	рукі	шєјі	рук	шєі
Dat.	рукѣ	шєјѣ	рукам	шєјам
Acc.	руку	шєју	рукі	шєји
Instr.	рукоју	шєјеју	рукамі	шєјамі
Praep.	рукѣ	шєјѣ	руках	шєјах

Wenn nun auch nicht zu leugnen ist, dass die angenommene russische Schreibweise bedeutend einfacher als die meinige und insofern auch practischer ist, so kann doch kein Linguist in Abrede stellen, dass man nur durch die genauere Bezeichnungsweise in den Stand gesetzt wird, die wahren Lautgesetze der Sprache zu abstrahiren. Schreibe ich z. B.

обычая und обычаю, so erscheinen mir я und ю als Endungen und das и des Themas als verlorengegangen, während in Wirklichkeit я und ю den Auslaut des Themas mit der Endung verbunden darstellen. In заіма und заіну ist man geneigt, das я von заімъ für ganz ausgefallen und das и als hinzugetreten zu betrachten, während nur der vocalische Bestandtheil des я ausgefallen ist, der consonantische dagegen sich in seinen entsprechenden Vocal umgewandelt hat. In воробья und воробью stellt ь die schon in воробей vorhandene Mouillirung des б dar und die Endungen я und ю enthalten wie in обычая und обычаю den Auslaut des Themas und die Casusendung zugleich.

13) Ж kann als Verdickung von j und з, ш als Verdickung von j und с betrachtet werden. Ж erscheint als Verdickung von j in flexionslosen Comparativen nach б; ш dagegen nach з, д und р. So entstehen z. B. aus слабєjă (слабѣе) und глубєjă (глубѣе) durch die Mittelstufen слабjă und глубjă die Formen слабжă (слабже) und глубжă (глубже); aus тонєjă (тонѣе), болєjă (болѣе) und старєjă (старѣе) durch die Mittelstufen тоньjă, больjă und старjă — die Formen тоньшă (тоньше), большă (больше) und старшă (старше). Hr. Pawskij ist der Ansicht, dass слабже und глубже aus слабше und глубше entstanden seien und dass das ш der Endung ше in letzter Instanz auf das ш in der Endung ѣишій zurückzuführen sei[17]). Auf diese Weise müssten für die flexionslosen Comparative drei Endungen aufgestellt werden, nämlich ѣе, ше und е, während ich mit der einen Endung ѣе alle Erscheinungen weit einfacher zu erklären im Stande bin. So ist z. B. der Uebergang des з in ж in уже, des д in ж in глаже, des з in жд in дешевле, des с in ш in выше durch das einfache е gar nicht zu erklären, da vor diesem eine derartige Erweichung nicht stattzufinden pflegt: man spricht лѣзетъ und nicht лѣжетъ, сядетъ und nicht сяжетъ, живетъ und nicht живетъ, несетъ und nicht нешетъ. Führe ich dagegen die Formen уже, глаже, дешевле und выше auf узѣе (узєjă), гладѣе (гладjă), дешевѣе (дешевєjă), высѣе (высєjă) zurück, so erhält die

17) *Первое разсужденіе*, S. 129, 135, 136.

gesteigerte Mouillirung aus dem in den Consonanten aufgegangenen j ihre Erklärung. Nach demselben Gesetz heisst das Participium pass. von унизи-ть — униженный, das von гладь-ть — глаженый, das von объяви-ть — объявленный und das von носи-ть — ношеный. Wenn es uns aber befremdet, dass wir nicht nach der Analogie von деменае auch ein слабле und глубле antreffen, so müssen wir auf der anderen Seite nicht übersehen, dass es noch weit schwieriger ist, слабже und глубже aus слабше und глубше zu erklären, da im Russischen beim Zusammenstoss zweier Consonanten von ungleicher Quantität der vorangehende dem nachfolgenden, nicht aber dieser jenem sich anzupassen pflegt. Nach diesem Gesetz hätte man weit eher глупше und слапше erwartet.

14) Aus der Verbindung eines aus j hervorgegangenen т mit einem vorangehenden т (т̀) entsteht der verschmolzene Laut ч, den das Ohr als einfachen Consonanten vernimmt: муѝijy, муѝjy, мучу. Während т erst bei gesteigerter Mouillirung in ч übergeht, wird к schon vor einfach mouillirenden Vocalen — ч: плету, плетешь; aber пеку, печешь. Dass übrigens vor den mouillirenden Vocalen, namentlich in der Declination und im Imperativ, auch die einfache Mouillirung auftritt, ist allgemein bekannt: руѝi (руки), руѝй (рукѣ), пѐѝi (пѐки). Den Uebergang eines к in ч haben wir uns aus dem auch sonst erscheinenden Wechsel zwischen к und т, wie z. B. in Авдотья = Евдокія, zu erklären.

15) Den dem harten ч entsprechenden weichen, aus der Verschmelzung von д (д̀)+ж entstandenen Laut bezeichnet der Serbe durch џ, der Ruthene durch ж und ein darüber gesetztes д [18]). Dieser wie das ч einfach zu sprechende Laut дж bildet im Ruthenischen die gesteigerte Mouillirung von д, wie ч die von т: ходжѝ von ходити, wie молочѝ von молотити. Im Russischen erscheint an Stelle des дж der blosse Factor der Mouillirung, das j in seiner verdickten Gestalt (ж), ohne den Laut д. Im Altslawischen finden wir statt дж die Umstel-

18) Joseph Lewicki, *Grammatik der Ruthenischen oder Klein-Russischen Sprache in Galizien*. Przemysl, 1834. S. 21. in der Anmerkung.

lung жд [19]), von der sich auch im heutigen Russischen noch Spuren erhalten haben (стражду, жажду, награжду u. s. w.). Dieser weichen Verbindung entspricht im Altslawischen die aus ч (тш) gleichfalls durch Umstellung entstandene harte шт wofür der Erfinder des Alphabets das verkürzte Zeichen щ einführte [20]). Auf diese Weise entsprechen sich виждѫ *ich sehe* und хощѫ *ich will*. An Stelle eines solchen шт finden wir im Russischen in der Regel ч, nur ausnahmsweise щ [21]), das als eine nochmals gesteigerte Mouillirung des letzten Bestandtheils der Verbindung шт zu betrachten ist. Das russische щ ist lautlich eine lose Verbindung von ш mit ч [22]), so dass beide Laute deutlich vernommen werden. Aus diesem Grunde habe ich diese Verbindung auch nicht oben unter die verschmolzenen Laute aufgenommen. Die entsprechende weiche Consonantengruppe von щ (шч) ist жджж; sie soll in Moskau hörbar sein. Vgl. Katkow a. a. O. S. 97.

16) К sehen wir nicht nur im Russischen, sondern auch schon im Altslawischen in ч übergehen; in denjenigen Fäl-

---

19) Man vergleiche das Verhältniss des dorischen *σδ* (d. i. зд) zu dem aus γj und δj entstandenen ζ (d. i. дз).

20) Wenn ж und д sich eben so leicht wie ш und т zu einer zusammengesetzten Gruppe eignen würden, hätten auch sie ohne Zweifel ein compendiöses Zeichen erhalten.

21) Z. B. in клевещу, запрещу, освящу u. s. w. und in dem Participium praes. act. Die Participialendungen ѧщ und ѫщ, die im Nominativ Sg. Masc. sich zu ѧ und ѫ verkürzt haben, entsprechen bekanntlich den Endungen अन्त्, *οντ*, lat. *ent* u. s. w. Es vertritt also auch hier. шт ein mouillirtes т, das seinen Ursprung einem zur Endung getretenen i verdankt. Im Ruthenischen wird das Fragepronomen что nicht nur wie im Russischen што, sondern auch що gesprochen; Lewicki a. a. O. S. 91. Im Altslawischen steht щ (шт) bekanntlich auch an Stelle von шч; so z. B. in ищѫ.

22) Hr. Katkow (a. a. O. S. 98.) behauptet, dass щ im Munde der Russen ein gleichsam zugespitztes (заостренное) und ein wenig verstärktes ш und zwar ein einfacher (цѣльный) Laut sei, weit entfernt von der groben Verbindung шч. Mir ist щ nie anders denn als ein zusammengesetzter Laut erschienen, gleichwie жд und шт; ш und ч fasst mein Ohr als einfache Laute auf.

len, wo das Russische sich mit der einfachen Mouillirung begnügt, z. B. in der Declination vor den Vocalen i und ѣ, und im Imperativ vor i (руки, рукѣ, сѣки), da zeigt uns das Altslawische ц: въстоцѣ, кажєници, посѣци, рьци u. s. w. Nach der Analogie hätten wir nun erwartet, dass г im Russischen und Altsl. in den entsprechenden weichen Laut von ч, d. i. in дж, und im Altslawischen ausserdem in den entsprechenden weichen Laut von ц, d. i. in дз, überginge. Aber keines von beiden geschieht: die Laute дж und дз gehen sowohl dem Russischen als dem Altslawischen ganz ab. Das Russische kennt nur г̉ (другѣ, помоги), з̉ (друзья) und ж (поможетъ) als Mouillirungen von г, das Altslawische nur з und ж (дроузи, дроужє; помози, поможєть [23]). Da nun die entsprechenden harten Laute von з und ж, nämlich с und ш, im Altslawischen die beiden Stufen der Mouillirung des х bilden (доуси, доушє), an deren Stelle wir im Russischen х̉ (духи, духѣ) und ш (сушить) antreffen, so liegt der Schluss ganz nahe, dass im Altslawischen г nicht der entsprechende weiche Laut von к, sondern von х gewesen sei und dass im Russischen der Laut г sich erst in verhältnissmässig neuer Zeit aus ꙉ entwickelt habe. Man hat demnach keinen Grund sich über den Kleinrussen aufzuhalten, dass er das г wie ꙉ ausspricht. Im Polnischen, wo der g-Laut festern Fuss gefasst hat, als im Russischen, tritt dz (дз), der entsprechende weiche Laut von д, als Mouillirung desselben auf; so lautet z. B. der Dativ und Loc. von *noga* — *nodze*. Nach dem, was hier bemerkt wurde, wird man also streng zwischen dem ж, das an die Stelle von г oder ꙉ, und zwischen dem ж, das als gesteigerte Mouillirung von д auftritt, unterscheiden müssen: das erstere ж ist die letzte Stufe des mouillirten ꙉ und wohl zunächst aus einem mouillirten

23) к u. г sollen nach Hrn. Sresnewskij (Журн. М. Н. Пр. a. a. O. S. 179.) im Altslawischen auch in щ übergehen: z. B. могѫ-мощи, тєкѫ-тєщи. Wenn man die Infinitiva мош-ти und теш-ти richtig zerlegt, wird man leicht sehen, dass hier durchaus keine abnorme Veränderung stattgefunden, dass das ш in мош-ти aus ж, das ш in теш-ти dagegen aus ч hervorgegangen ist.

ä; wie ш aus dem mouillirten ċ, entstanden; das ж dagegen, das wir als letzte Stufe des mouillirten д antreffen, ist eine Schwächung entweder von дж oder von жд.

17) Ц entwickelt sich im Altslawischen und in einigen der neuern slawischen Dialecte, namentlich in der Flexion, aus к, wenn auf dieses ein и oder ѣ folgt. Dieser Uebergang ist auf die Weise erfolgt, dass das dem к nachtönende j sich allmählig zu c (ċ) verdichtete, das к selbst aber, wie auch sonst, in т überging. In дурацкій ist ц gleichfalls auf к + с (дурацкій) zurückzuführen. T + ċ wird heut zu Tage wie ein verdoppeltes ц gesprochen: злится und боится wie ȧjоцца und айоцца; vgl. Pawskij a. a. O. I. S. 130. §. 120. Прим. Im Ruthenischen erscheint ц als Mouillirung von т im Imperativ хцы = хотѣй von хотѣти; Lewicki a. a. O. S. 155.

18) Dass ж, ш und ч, die in der Regel als mouillirte Consonanten fungiren, bisweilen auch nicht diesen Werth haben, sondern nur zur Vermeidung eines Zusammenstosses zweier für das russische Ohr nicht verträglicher Consonanten an Stelle von г, х, к und ц auftreten, ist allgemein bekannt; so verhält es sich z. B. mit dem ж in влажный, mit dem ш in грѣшный und mit dem ч in лѣчный.

19) Die mit j verschmolzenen Consonanten entwickeln sich aus den entsprechenden einfachen durch Einwirkung eines nachfolgenden i oder der diesem nahe stehenden Vocale ɛ und ä. Trifft man einen mouillirten Consonanten (zu denen ich hier auch ж, ш, ч rechne) vor einem andern Vocal, als die eben genannten an, so ist anzunehmen, dass jener Vocal aus ɛ oder ä entstanden, oder dass vor diesem Vocal ein i oder j ausgefallen ist. So ist z. B. das o in iḋот (идетъ) aus e und das a in ṗаť (пять) aus dem Nasal ѧ, der aller Wahrscheinlichkeit nach ӓng gesprochen wurde, entstanden; in гаваṗу (говорю) dagegen verdankt das mouillirte ṗ seinen Ursprung dem i des Stammes гаваṗі (говори-ть): гаваṗіjу, гаваṗjу, гаваṗу. Auf solche Weise erklärt sich auch алчу aus алкаjу (алк̓jу), дȯіжу aus дȯігаjу (дȯіг̓jу), калышу (ко-) aus калыхаjу (калых̓jу), мачу aus макаjу (мак̓jу), машу aus махаjу (мах̓jу), прыщу (прыщу) aus прыскаjу (прыск̓jу), ċтеṅу (стеню) aus ċтенаjу (ċтеṅjу), ічу aus ікаjу (ік̓jу). Wo die

vollere Form in der Sprache nicht nachzuweisen ist, da ist entweder anzunehmen, dass dieselbe ausser Gebrauch gekommen sei, oder aber, dass die verkürzte Form von Anfang an allein bestanden habe und ihren Ursprung lediglich der Analogie verdanke. So ist z. B. bei важу (важу) kein важайу, bei ищу (ищу) kein искайу, bei мажу kein мазайу, bei орю (орю) kein арайу, bei нажу kein нахайу, bei ницу (ницу) kein ницайу nachzuweisen, aber theoretisch anzunehmen, da die Erweichung auf eine andere Weise nicht erklärbar zu sein scheint [24]). Der Ursprung dieser verkürzten Stämme mit mouillirtem Endconsonanten ist so verdunkelt, dass man z. B. den Imperativ geradezu aus diesen neuen Stämmen bildet; so kann z. B. пиши nicht aus писай erklärt werden, während пишешь, пишетъ u. s. w. ganz leicht auf писаешь, писаетъ zurückzuführen ist. Sieht man sich bei den Grammatikern um, so findet man entweder gar keine Erklärung jener, beim ersten Anschein höchst unregelmässigen Formen, oder eine solche, die uns nicht im Entferntesten zu befriedigen vermag. So heisst es z. B. in einem Artikel von Hrn. Sresnewskij im Журн. Мин. Нар. Просв. Ч. XLVIII. Отд. II. S. 180, dass з und с (*свистящіе*) nach einem allgemeinen slawischen Gesetze (на Обще-Славянскомъ основаніи) vor е und и, desgleichen auch vor ѣ und ѧ, in ж und ш (*шипящіе*) sich umwandeln. Als Beispiele werden aus dem Altslawischen angeführt: мажѧ von мазати, пишѧ von писати, каженъ von казити, прошенъ von просити. Da das ѣ sonst nirgends einen solchen Einfluss auf den vorhergehenden Consonanten ausübt (man vgl. nur грызѣ, безѣ, отъбрызѣ, мазѣ, несѣ, трясѣ, съпасѣ), so können wir ihm auch in dem vorliegenden Fall nicht die mouillirende Kraft zuschreiben. Auch dürfen wir die Mouillirung in кажень und прошень keineswegs dem е zuschreiben, da dasselbe Participium von der Wurzel вез — везень, von der Wurzel нес — несень lautet. Die Mouillirung in важень und прошень steht

24) Smith erklärt in seiner schon früher erwähnten polnischen Grammatik auf S. 87. płaczę, płaczesz u. s. w. gleichfalls aus płakaję, płakajesz u. s. w.

in genauester Verbindung mit dem in ш und c aufgegangenen и von кази-ти und проси-ти. Eine andere Erklärung von пи-шу finden wir bei Hrn. Pawskij. A. a. O. I. S. 97. heisst es: «In Folge einer Eigenthümlichkeit unserer Sprache, die «die Kürze liebt, muss vor y (der Endung der 3ten Pers. Sg.) «der Vocal a (= ъa) in писать abfallen. Nach dem Abfall des «harten Vocals a müsste als sein Stellvertreter ъ übrigblei- «ben: auf diese Weise erhielte man die Form писъy. Da aber «ъ in der Mitte eines Wortes vor einem Vocal nicht stehen «kann, so weicht es dem ь. Dieses ь verwandelt den nachfolgen- «den harten Vocal y in einen weichen, der ein zweites ь in sich «birgt. Das Zusammentreffen zweier ь mit einem c bewirkt, «dass das eine von ihnen in c übergeht und dass der reine «Zahnlaut c in den aspirirten Zahnlaut ш verwandelt wird. «Auf diese Weise entsteht die Form пишу.» Ich finde in dem Rechenexempel des Hrn. Pawskij den kleinen Fehler, dass für die Grösse ъ ohne Weiteres die Grösse ь substituirt, und dass dieser Grösse ь die Macht zugeschrieben wird, eine folgende Grösse (y) um eben diese Grösse ь zu vermehren. Dann möchte ich aber auch gern wissen, warum, wenn y = ъy ist und ъ in der Mitte eines Wortes in ь übergeht, nicht auch писъy zunächst in письy, dann in писььy und писсьy und zuletzt in пишу verwandelt wird. Eben so willkührlich ist es, dass писъy mit einem einzigen ъ geschrieben wird: mit weit mehr Recht würde man statt des einen ъ drei setzen können, da c=cъ und y=ъy ist; das dritte ъ würde der Stellvertreter des a sein. Dagegen, dass Hr. Pawskij das a von писа-ть vor y nicht schlechtweg ausfallen lässt, sondern sein ehemaliges Dasein durch einen unschuldigen Stellvertreter, der weder eine positive noch eine negative Grösse darstellt, bezeichnet, lässt sich kein anderer Einwand machen, als dass man im gewöhnlichen Leben in einem solchen Falle sich kürzer zu fassen pflege. Wenn ich meine ganze Baarschaft ausgegeben habe, so sage ich schlechtweg: *ich habe alles Geld, was ich hatte, ausgegeben*. Wollte ich nun noch hinzufügen, dass nach dieser Ausgabe mein baares Geld auf 0 reducirt sei, so würde kein Mathematiker dagegen Etwas einzuwenden haben, aber er würde doch den Zusatz nicht für ganz nothwendig erachten.

20) Nach einem Labial (п, б, м, в) sehen wir in der Verbalflexion und in der Wortbildung j häufig in ein mouillirtes *ľ* übergehen. Auf diese Weise entsteht aus *ľ*yбjy durch die Mittelstufe *ľ*yбjy die Form *ľ*yб*ľ*y (люблю), aus капjy (капју) — кап*ľ*y (каплю)[25]. Bei dieser Gelegenheit will ich versuchen, zwei Worte, die man meines Wissens bis jetzt nicht für verwandt gehalten hat, auf eine gemeinschaftliche Wurzel zurückzuführen, indem ich darthue, dass das in ihnen enthaltene mouillirte *ľ*, obgleich in dem einen Worte dieses *ľ* nicht auf einen Labial, sondern auf *e* folgt, auf die oben angegebene Weise entstanden sein könne. Diese beiden Worte sind слюна *Speichel* und das damit begrifflich in nächster Beziehung stehende плевать *speien*. Dem lateinischen Verbalstamm *spu*-o entspricht im Gothischen *speiv*-an, im Neuhochdeutschen *spei*-en, im Litthauischen *spjau*-ju, im Lettischen spłau-ju[26]. Hält man alle diese Formen zusammen, so kommt man unwillkührlich auf den Gedanken, dass auch плевать und слюна zu jenem lateinisch-deutsch-litthauischen Verbalstamme gehören, dass плевать im Anlaut ein с, слюна aber zwischen zwei Consonanten ein п (vgl. усну statt уснпу) eingebüsst habe. Сплюна könnte füglich auf сплевана, das Participium pass. fem. von сплевать zurückgeführt werden[27]. Das л in плевать und слюна wäre demnach eben so wenig wurzelhaft wie in плечо, das wohl kaum vom litthauischen pétis, péczio zu trennen ist; im Lettischen heisst die *Schulter* — plezze. Wenn плевать und блевать ursprünglich ein und dasselbe Wort sein sollten, wie ja auch das deutsche *speien* beide Bedeutungen in sich vereinigt, dann müsste man in der Folge, wenn die obige Herlei-

---

25) Hr. Pawskij (I. S. 97) gelangt zu люблю und каплю auf folgendem, etwas unebenem und langem Wege: любьjy, любьy, любьлy, любльy, люблю; капъy, капъy, капьy, капьy, капльy, каплю. Formen wie л'уб'јју sind im Altslawischen noch nachzuweisen: vergl. ИЗБАВИЮШЕ, ПРИСТАВИЮШЕ bei Miklosich, *Lautlehre* u. s. w. S. 9. § 14.

26) Das durchstrichene ł bezeichnet im Lettischen nicht wie im Polnischen das harte, sondern gerade umgekehrt das mouillirte *l*.

27) Hr. Pawskij (II. A. S. 147) identificirt слюна mit *saliva*, indem er einen Wechsel zwischen н und *v* annimmt.

tung gutgeheissen würde, nicht [illegible] unter [illegible], wie es Reiff in seinem vortrefflichen etymologischen Lexicon thut; sondern vielmehr [illegible] unter [illegible], als der älteren Form, aufführen.

21) Einige mouillirte Consonanten, wie z. B. die Gutturale, erscheinen nie am Ende eines Wortes. Die Labiale zeigen gleichfalls ein Bestreben, sich am Ende eines Wortes zu erhärten; doch geht Hr. Pawskij (I. S. 119. §. 109.), glaube ich, zu weit, wenn er behauptet, dass die Labiale am Ende eines Wortes immer hart ausgesprochen würden: sollte z. B. zwischen dem Imperativ составь und dem Substantiv составъ wirklich kein Unterschied in der Aussprache stattfinden [28])? In vielen Fällen ist schon die Schrift der Aussprache nachgekommen: so erscheint z. B. die Endung der 3ten Sg. immer als тъ, die Endung des Instr. Sg. als мъ; man schreibt wie man spricht спалень, сотенъ, пѣсенъ, кухонь u. s. w. Dass ein mouillirter Consonant die Mouillirung auch auf vorangehende Consonanten überträgt, ist eine bekannte Erscheinung; es ist jedoch schwer zu bestimmen, in welchen Fällen eine solche Einwirkung stattfindet, und in welchen nicht. Die Schrift pflegt eine solche Veränderung des vorangehenden Consonanten nur dann zu bezeichnen, wenn sie für den veränderten Laut ein besonderes Zeichen anzuwenden im Stande ist, wie z. B. in мщу, умерщвлёнъ u. s. w. Beschränkt sich die Veränderung auf eine einfache Mouillirung, die wir durch einen darüber gesetzten Spiritus lenis ausdrücken, so lässt die Schrift dieselbe in der Regel unbezeichnet. So schreibt man z. B. есть, пѣсня und мысль, obgleich man есьть, пѣсьня und мысьль spricht. Der Pole ist in dieser Beziehung genauer als der Russe, indem er pieśń und myśl schreibt; in jest spricht er beide Consonanten hart. Bei л und н wird die Mouillirung bezeichnet, weil sie hier am deutlichsten zu hören ist.

22) Zum Schluss dieses Artikels will ich noch an einigen Beispielen zeigen, wie die Declination ein viel einfacheres An-

28) Im Polnischen erhärtet sich ein Labial ohne Ausnahme sowohl am Ende eines Wortes, als auch vor Consonanten; vgl. Smith a. a. O. S. 11. § 7.

schein gewinnt, wenn man statt der sogenannten weichen Vocale die einfachen setzt und die Mouillirung am Consonanten bezeichnet. Ich stelle zu diesem Behuf die Declination von столъ mit der von конь (конь), die von волна (волна) mit der von пуля (пуля) und die von число mit der von море (море) zusammen.

	Sg.		Pl.	
Nom. Acc.	столъ	конь	столы	кони
Gen.	стола	коня	столовъ	коней
Dat.	столу	коню	столамъ	конямъ
Instr.	столомъ	конемъ	столами	конями
Praep.	столѣ	конѣ	столахъ	коняхъ

Nom.	волна	пуля	волны	пули
Gen.	волны	пули	волнъ	пуль
Dat.	волнѣ	пулѣ	волнамъ	пулямъ
Acc.	волну	пулю	волны	пули
Instr.	волною	пулею	волнами	пулями
Praep.	волнѣ	пулѣ	волнахъ	пуляхъ

Nom. Acc.	число	море	числа	моря
Gen.	числа	моря	чиселъ	морей
Dat.	числу	морю	числамъ	морямъ
Instr.	числомъ	моремъ	числами	морями
Praep.	числѣ	морѣ	числахъ	моряхъ

Einem ы nach harten Consonanten entspricht ein i nach mouillirten; einem o nach harten — ein e oder ä nach weichen, vorausgesetzt, dass die Silbe nicht den Ton hat.

II.

Vom Einfluss der mouillirten Consonanten auf einen vorangehenden Vocal.

Im ersten Artikel habe ich darzuthun versucht, dass die russische Sprache keine *weichen* Vocale im Sinne der Grammatiker besitze; dass die Eigenthümlichkeit der russischen

wie der übrigen slawischen Sprachen nicht in der Erweichung der Vocale, sondern in der der Consonanten bestehe; dass ein Consonant bald *hart*, bald *weich* gesprochen werde, dass aber der Vocal in beiden Fällen immer derselbe bleibe. In diesem Artikel beabsichtige ich den Leser auf eine Erscheinung hinzulenken, auf die meines Wissens kein russischer Grammatiker aufmerksam macht. Es wird mir, wie ich hoffe, gelingen, Jeden, der das Russische von Jugend an gesprochen und ein Ohr für die eigenthümlichen Laute der Sprache gewonnen hat, zu überzeugen, dass nicht der *nachfolgende*, sondern der *vorangehende* Vocal durch einen mouillirten Consonanten eine Modification erleide; dass mithin, wenn überhaupt von *weichen* Vocalen die Rede sein soll, ein solcher vorangehender Vocal auf jenen Beinamen weit mehr Ansprüche habe, als der nachfolgende. Damit auch ein weniger geübtes Ohr die Einwirkung eines mouillirten Consonanten auf einen vorangehenden Vocal sogleich zu vernehmen im Stande sei, beginne ich mit einem solchen Vocal, der am merklichsten verändert wird. Zu diesem Behuf ersuche ich den Leser zu vergleichen die Aussprache

des ѣ in	mit der in	und des e in	mit der in
вѣкомъ	вѣки	пеку	пеки
лѣта	лѣти	летать	летѣть
слѣпой	слѣпить	тепло	теперь
бѣгомъ	бѣги	берегу	береги
ѣду	ѣдетъ	веду	веди
хлѣба	хлѣбецъ	гребу	греби
сѣно	сѣни	жена	женѣ
тѣмъ	тѣми	темнота	темнѣть
грѣха	грѣхи	несу	неси
вѣсомъ	вѣсить	везу	везщ
рѣзво	рѣзьба	беру	бери
лѣвой	лѣвѣе	мелко	мельче
сѣрая	сѣренка	бѣглеца	бѣглецѣ
сидѣла	сидѣли		

Bei einiger Aufmerksamkeit wird man bemerken, dass in der ersten Reihe die Vocale ѣ und e wie ä, d. i. mehr zum

ä; in der zweiten dagegen wie ϵ, d. i. näher zum i, lauten. Diese Verschiedenheit der Aussprache steht, wie sich Jedermann aus den Beispielen selbst überzeugen kann, in keinem nähern Zusammenhange mit dem vorangehenden Consonanten, auch nicht mit dem nachfolgenden Vocal, da in einer geschlossenen Endsilbe sowohl ä (wie in мѣлъ) als auch ϵ (wie in мелъ) erscheinen kann; wohl aber mit dem unmittelbar nachfolgenden Consonanten: in der ersten Reihe folgt nämlich auf ѣ und е ein *unmouillirter Consonant* (к, т, п, г, д, б, в, м, х, с, з, ш, р, л, ц), in der zweiten dagegen ein *mouillirter* (к̀, т̀, м̀ u. s. w.). Und so ergiebt sich für das Russische folgendes Gesetz: ä *hört man nur im Auslaut eines Wortes oder vor unmouillirten Consonanten, ϵ nur vor mouillirten Consonanten.* Vor ш und ж spricht man bald ä, bald ϵ, je nachdem jene Consonanten die Stelle eines mouillirten oder eines unmouillirten Lautes einnehmen; einem ч und j geht niemals ä, sondern nur ϵ voran. Und eben dieses j, das in jedem mouillirten Consonanten als darin aufgegangen zu betrachten ist, bewirkt den Uebergang des von i (j) entfernteren ä in das dem i näher liegende ϵ, weil auf diese Weise der Weg zur leichteren Aussprache des nachfolgenden j oder eines damit verschmolzenen Consonanten angebahnt wird. Wie die Verbindung äj dem russi- Ohr durchaus unerträglich ist, so auch der Diphthong äi; ganz beliebt dagegen ist der Diphthong ϵi.

Der Einfluss eines mouillirten Consonanten auf einen vorangehenden Vocal erstreckt sich sogar über das Wort hinaus, und zwar nicht nur im Compositum, sondern auch auf die Negation не, wo diese an Stelle von нѣтъ steht und vielleicht sogar aus diesem Worte hervorgegangen ist. So hat z. B. das е in недругъ und in не́ (= нѣтъ) когда den Laut von ä; dagegen in до нельзя und in не́ (нѣтъ) чего дѣлать den Laut von ϵ. Dieselbe erweichende Kraft übt die enclitische Partikel ли aus: in всѣ ли вы здѣсь spreche ich das ѣ in всѣ wie ϵ, in они всѣ здѣсь dagegen wie ä.

Aus den verwandten Sprachen lassen sich für die Einwirkung eines mouillirten Consonanten auf einen vorangehenden Vocal schlagende Analogien beibringen. So erscheint z. B. im Polnischen ein aus e (ie) hervorgegangenes a (ia) oder o (io)

vor mouillirten Consonanten wieder in seiner ursprünglichen Gestalt: der Locativ von kościół, las (= лѣсъ), świat (= свѣтъ), obiad (= обѣдъ) lautet: kościele, lesie, świecie, obiedzie; der Dativ von miara (= мѣра) — mierze; der Comparativ von miałki (= мѣлкій) — mielszy (vgl. auch mędrszy von mądry, gorętszy von gorący); man spricht śmiała (= смѣлая), śmiało, śmiały und siała (= сѣяла) siało, siały, aber śmieli und sieli; von biały (= бѣлый) bildet man bieleć (= бѣлѣть), von czarny (= черный) — czernieć, von rzadki (= рѣдкій) — rzednieć, von blady (= блѣдный) — blednieć, von gniazdo (= гнѣздо) — gnieździć [1]. Vom Altböhmischen sagt Schafarik, dass a in e übergehe vor j und den weichen Consonanten: wajce wejce, tajný tejný, krajčí krejčí, wołaj wołej, naj nej u. s. w. [2]. Der Serbe soll in allen Fällen, wo a zwischen zwei weiche Consonanten zu stehen kommt, dasselbe in ein helles e verwandeln [3].

Bei dieser Gelegenheit sei es mir erlaubt, etwas näher auf das Vocalzeichen ѣ einzugehen. Heut zu Tage fallen im Russischen die durch ѣ und е bezeichneten Laute, wie auch die Grammatiker annehmen, ganz zusammen; dass aber im Altslawischen ein Unterschied bestanden habe, darüber scheinen die Meisten einig zu sein. Auch ist es allgemein bekannt, dass etymologisch ein wesentlicher Unterschied zwischen den beiden Vocalen wahrzunehmen ist. Kopitar umschreibt in seinem *Glagolita Clozianus* auf der Tabelle, wo er das glagolitische und cyrillische Alphabet zusammenstellt, ѣ und ꙗ auf gleiche Weise, nämlich durch *ja* in Uebereinstimmung mit Wostokow und Dobrowsky, bemerkt aber auf S. 51. e., dass in alter Zeit ѣ niemals mit ꙗ verwechselt werde und dass auch in neuerer Zeit nur ein Wechsel zwischen ѣ und є stattfinde; dass dagegen ein unbetontes ѣ in älterer Zeit in ь übergehe. Aus allem diesem schliesst Kopitar, das ѣ beim Methodius vielmehr das *é fermé* der Franzosen gewesen sei

1) Smith a. a. O. S. 15. 52. fg. 78. 102. fg.

2) *Elemente der altböhmischen Grammatik*, S. 14.

3) Jordan, *Grammatik der wendisch-serbischen Sprache in der Oberlausitz*, S. 11.

und dass demnach pisa nicht sowohl *rjeka*, als vielmehr *reka* gelautet habe. Hierbei wird auch auf das armenische *jetsch* (ե) hingewiesen, auf das schon Dobrowsky das ѣ zurückgeführt hatte. Schaffarik sprach im Jahre 1833 die Meinung aus, dass ѣ sich zu ѣ verhalte wie ѥ zu ь, und dass ѣь, das Hr. v. Köppen in dem Sbornik 1073 für ѣ gefunden hatte, nicht, wie dieser Gelehrte annahm, aus der Verbindung von і + ѣ entstanden sei, sondern vielmehr aus der von і + ь, demnach also die ursprüngliche Gestalt des ѣ darstelle [4]). Im Jahre 1847 finden wir in den *Elementen der altböhmischen Grammatik*, S. 10, von demselben Gelehrten folgende Ansicht über das ѣ ausgesprochen: «Der Vocal ẽ, oder «das cyrillische ѣ, welches jetzt für weich gilt, ist ursprüng«lich aus dem Diphthong ai entstanden: so führt z. B. das alt«slawische cẽsar auf das fremde καῖσαρ, Caesar; ebenso «wẽra, chlẽb, mẽna u. s. w. auf das ältere waira, chlaib, maina «u. s. w. Desswegen bleiben im Russischen und Slowakischen «die Kehllaute h, ch, k vor ẽ unverändert, gleichsam als ob «sie vor a ständen: im Russischen na rukẽ (auf der Hand) w «nogẽ (im Fusse) [5]); im Slowakischen na ruke, w nohe u. s. w. «Später wurde zwar durch Umstellung der Laute ia, ea ge«sprochen (jenes noch heutzutage bei den Polen, dieses bei «den Bulgaren), später schlichen sich je und viele unrichtigen «ẽ in die Sprache ein, woraus die Verwandlung der Kehllaute «erhellt: desswegen jedoch wird der aufmerksame Sprachfor«scher das ursprüngliche ẽ mit dem jotirten e oder je keines«wegs gleichstellen, will er nicht in endlose Verwirrungen ge«rathen.»

Wenn Schafarik unter ai, woran kaum zu zweifeln ist, den griechischen Diphthong αι versteht, so ist zu bedenken, dass diese Verbindung zur Zeit der Einführung des slawischen

4) *Serbische Lesekörner*, S. 37 und 72.

5) Hr. Pawskij (I. S. 62.) nennt ѣ einen *neutralen* Vocal, weil er sich mit allen Consonanten zu verbinden pflegt. Darnach hätte auch das и ein Recht auf den Namen eines neutralen Vocals. Hr. Pawskij (I. S. 64. Hptm.) ist aber der Ansicht, dass и dieses Recht in Folge seiner Verwandtschaft mit ѣ nur usurpirt habe.

Alphabets wohl schon ein Jahrtausend nicht mehr den Werth eines Diphthongs hatte, sondern wie der einfache Vocal ä oder e lautete. Wenn nun der Slawe das griechische αι oder das lateinische ae durch ѣ umschrieb, so haben wir kein Recht, diesem ѣ einen andern Laut zu geben, als den, den das αι oder ae zu jener Zeit hatte. Dass aber im Griechischen der Laut ä oder e aus einem ältern αι entstanden, und dass die Römer jenen Laut durch ae wiedergeben, berechtigt uns doch noch nicht zu behaupten, dass im Slawischen die Laute ia und ea aus ѣ (d. i. ä oder e) durch Umstellung von jenem αι oder ae hervorgegangen seien. Mit demselben Rechte könnte man das ü (ue) im niederd. *Lüde* durch Umstellung des hochdeutschen Diphthongs *eu* in *Leute* erklären. Es wäre doch endlich mal an der Zeit aufzuhören, die Uebergänge der Laute auf eine ganz mechanische Weise aus den todten Zeichen auf dem Papier zu erklären, wenn die Möglichkeit gegeben ist, diese todten Zeichen in lebende, dem Ohre vernehmbare Laute umzusetzen.

Daraus, dass die Russen und Slowaken vor ѣ die Gutturale nicht verändern, kann durchaus nicht gefolgert werden, dass ѣ ursprünglich ein harter Vocal gewesen sei, da vor и, das doch unleugbar ein weicher Vocal ist und im Slawischen immer war, die Gutturale im Russischen in der Flexion gleichfalls unverändert bleiben (бѣгъ, руки, грѣхи u. s. w.). Wenn ich sage, dass im Russischen die Gutturale vor ѣ und и unverändert bleiben, so räume ich dadurch nur ein, dass diese Consonanten nicht wie in anderen slawischen Sprachen in einen entsprechenden Spiranten übergehen: die einfache Mouillirung der Gutturale vor и und ѣ gestatte ich nicht in Abrede zu stellen. Dass ѣ im Altslawischen wie das и ein *erweichender* Vocal war, ersieht man daraus, dass vor ihm ein г in з, ein х in с, ein к in ц überging. Da nun vor и dieselbe Erweichung stattfand, vor е dagegen eine gesteigerte (боzи, бозѣ, боже; доуси, доусѣ, доуше; чловци, чловѣцѣ, чловѣче), so schliesse ich, dass im Altsl. ѣ dem и näher gestanden habe als das e, d. h. dass ѣ unserm ɛ mit dem Vorschlag von j, das altslawische ɛ dagegen unserm ä entsprochen habe. Ueberdies kann zwischen ѣ und ɪɛ auch ein Unterschied in der Quanti-

tät bestanden haben, wodurch die häufige Umschreibung des griechischen *αι*, das, wenn es auch zu jener Zeit schon kurz war, doch in den Augen der Gelehrten noch als Länge gelten konnte, durch ѣ seine Erklärung fände. Dass im Altslawischen kein Verbalstamm auf *e*, eben so wenig wie auf o, ѣ und ъ auslautet, spricht gleichfalls für die Länge des ѣ. Uebrigens ist zu bemerken, dass im Altslawischen bisweilen auch das griechische *e* durch ѣ umschrieben wird [6]), und umgekehrt das griechische *αι*, namentlich im Ostromir'schen Evangelium, durch das slawische e. — Hr. Katkow (a. a. O. S. 30.) hält ѣ für die entsprechende Länge von ъ und glaubt in dem Zeichen ѣ eine Bestätigung seiner Ansicht zu finden.

Bekanntlich trifft man im Altslawischen nach den Gutturalen niemals ѣ an; die einzige Ausnahme bildet das Wort хѣръ, der Name für den Buchstaben x. Dobrowsky sagt mit Entschiedenheit, dass ѣ hier für e (was eben so wenig nach Gutturalen erscheint) oder ы stehe: «est enim хыр apud Slovacos clamor [7]).» Kopitar giebt in seinem *Glagolita Clozianus*, S. 46, dem Worte хѣръ die Bedeutung von *fama*. Miklosich [8]) sagt, dass der Buchstabenname хѣръ wahrscheinlich entlehnt sei, giebt aber nichts Näheres an. Hr. Pawskij (I. S. 31. fgg.) erklärt sich mit Recht gegen die Dobrowsky'sche Interpretation, 1) weil zwischen ѣ und ы ein grosser Abstand sei und in den slawischen Sprachen ѣ mit ы nicht zu wechseln pflege; 2) weil dem h. Cyrill, wenn er den Buchstaben x mit einem slawischen Namen hätte belegen wollen, eine grosse Anzahl gebräuchlicherer Worte als das wenig bekannte Wort хыръ zu Gebote gestanden hätten; und 3) weil das ѣ oder e (das Wort wird auch херъ geschrieben) nach x im Slawischen unerhört sei. Wenn wir Hrn. Pawskij in seiner Polemik gegen Dobrowsky auch gern beipflichten, so müssen wir doch seine Erklärung von хѣръ, das er mit *χειρ* identificirt, entschieden verwerfen, da der Slawe das griechische *ει*, das schon seit zwei Jahrtausenden den Werth von i hat, re-

6) Vgl. Miklosich, *Lautlehre der altslovenischen Sprache*, S. 24.
7) *Institutiones linguae slavicae dialecti veteris*, S. 27.
8) *Lautlehre* u. s. w., S. 47.

gleichmässig durch и wiedergiebt. Eine solche Deutung aus χείρ gewinnt auch durchaus nicht an Wahrscheinlichkeit dadurch, dass im Hebräischen der Name für den Laut כ (ch, c) *hohle Hand* (nicht schlechtweg *Hand*, wie Hr. Pawskij angiebt) bedeutet. Es wundert mich, dass Hr. Pawskij nicht darauf gekommen ist, хѣръ mit χαῖρε, das jedem Slawen, der nur je einmal mit einem Griechen zusammengekommen war, bekannt sein musste, zusammenzustellen. Daran, dass in хѣръ das auslautende *ε* durch ъ ersetzt ist, konnte am wenigsten Hr. Pawskij Anstoss nehmen, da er den Buchstabennamen ферть auf die 2te Pl. Imper. von φερειν, die er in der epischen Form φερτε aufführt, zurückzuführen kein Bedenken trägt [9]).

Nach dieser Abschweifung über das ѣ kehre ich wieder zum eigentlichen Thema unseres Artikels zurück und fordere noch diejenigen von meinen Lesern, die sich eines geübten Ohres zu erfreuen haben, auf, sich zu überzeugen, dass ein mouillirter Consonant auch auf andere vorangehende Vocale einen erweichenden Einfluss übe. Das a in бами lautet bedeutend weicher als das a in бабы; das mittlere o in молоди weicher als das in молода; einen ähnlichen Unterschied wird man zwischen dem ы in была und dem in были, zwischen dem и in била und dem in били, und endlich zwischen dem у in дула und dem in дули vernehmen. Wen das Ohr hier im Stich lässt, beobachte nur die Stellung des Mundes, die bei der Aussprache einer und derselben Silbe (ба, ло, бы, би, ду) sehr bedeutend wechselt, je nachdem auf diesen

9) Den Buchstabennamen юсъ identificirt Hr. Pawskij (I. S. 32.) mit ους, das nach ihm имъ, d. i. *uns* (lat. *nos*) bedeuten soll. Er findet diesen Namen sehr passend, da auch ους (= ονς) einen Nasal berge. Hr. Pawskij hat übersehen, dass ους (οὑς) der Accus. Pl. vom Relativpronomen ist und dass erst durch die Vergleichung mit dem Sanskrit ν als ehemaliger Bestandtheil der Endung des Acc. Pl. sich herausgestellt hat. Der andere Nasal (ѧ) soll gleichfalls имъ bedeuten (wie verführerisch!), zwar nicht im Griechischen, aber doch im Altslawischen. Der slawische Accus. Pluralis vom Substantivpronomen der 3ten Person heisst aber nach richtiger Schreibweise nicht ѧ, sondern ѩ und dieses ѩ wird im Cyrillischen Alphabet neben dem ѧ noch besonders aufgeführt.

Vocal ein erweichter oder ein unerweichter Consonant folgt. Denselben Laut, den das a, o und y vor erweichten Consonanten haben, hören wir auch in den Diphthongen aй (z. B. in дай), oй (z. B. in мой) und yй (z. B. in пожалуй). A, o, y mit vorangehendem mouillirten Consonanten oder nach russischer Schreibart: я, ё, ю, wechseln unter den angegebenen Bedingungen gleichfalls in der Aussprache: das я in мало lautet, abgesehen von der Mouillirung des vorangehenden Consonanten, ganz wie das a in бабы, das я in мяли wie das a in баня; das ё in зелёный wie das mittlere o in молола, das ё in плёте wie das o in мололи; das ю in люто wie das y in дула, das ю in люди wie das y in дули.

Man könnte mir zum Vorwurf machen, dass ich die Doppelnatur der Vocale a, o, y, i, ы im Russischen erkannt und ihrer doch nicht im 1sten Artikel unter dem Verzeichniss der in der Sprache vorhandenen Laute erwähnt hätte. Ich will gern eingestehen, dass ich, um consequent zu sein, die harten a, o, y, i, ы von den erweichten dort hätte sondern müssen; aber ich besorgte, den Leser, bevor dieser noch seine weichen Vocale aufgegeben hätte, durch die Einführung von fünf weichen Vocalen ganz anderer Art, von denen ich ihm in der Kürze nicht einmal eine richtige Vorstellung geben konnte, sogleich gegen mich zu stimmen. Auch glaube ich nicht, dass eine Unterscheidung der erweichten Vocale durch die Schrift je anzurathen sei, da jene Erweichung unter bestimmten Bedingungen stets einzutreten pflegt und also durch ein Paar Worte in der Grammatik allen Missverständnissen vorgebeugt werden kann. Die Scheidung zwischen ɛ und ä in der Schrift wäre aus denselben Gründen nicht gerade nothwendig, aber vielleicht doch zu empfehlen, da beide Laute in einer grossen Anzahl von Sprachen neben einander bestehen und da ihr Erscheinen daselbst nicht an bestimmte Bedingungen wie im Russischen geknüpft ist. Je weniger streng man aber bei der Bezeichnung meiner sogenannten weichen Vocale zu sein braucht, desto strenger sollte man darauf achten, dass jeder erweichte Consonant, der nicht vor einem Vocal, sondern vor einem andern Consonanten steht, als solcher bezeichnet würde, da die Erweichung eines Consonanten vor einem andern

Consonanten oft viel schwieriger zu vernehmen ist als jene Erweichung der Vocale und da, wenn auch die Erweichung der Consonanten nicht durch die Schrift bezeichnet wird, das geschriebene Wort gar zu unvollständig das gesprochene Wort darstellt und leicht die Veranlassung zu einer falschen Aussprache geben kann, indem man in zweifelhaften Fällen sogleich bereit ist, an das geschriebene Wort wie an eine grosse Autorität zu appelliren. Wenn ich in естественный beide с und beide т mouillirt ausspreche, so muss ich auch die Mouillirung beider с und des zweiten т durch die Schrift bezeichnen, da nicht immer ein mouillirter Consonant einen andern vorangehenden ursprünglich harten Consonanten zu erweichen pflegt. Nun tritt aber sogar auch der Fall ein, dass man wie in перьвый vor einem unerweichten Consonanten einen erweichten, aber von der Schrift nicht als solchen bezeichneten Consonanten antrifft. Die häufige Wiederholung des ь würde, namentlich bei einer Verbindung von mehr als zwei Consonanten, nicht nur das Auge beleidigen, sondern auch bedeutenden Raum einnehmen. Wollte man diesem Uebelstande steuern, so könnte man statt des ь, das alsdann auch überall zu weichen hätte, ein diakritisches Zeichen über oder unter dem mouillirten Consonanten anbringen. Sollte man auch dieses für den gewöhnlichen Gebrauch nicht für zweckmässig erachten, so scheint mir doch die Anforderung nicht unbillig zu sein, dass in einem Thesaurus und in einer ausführlichen Grammatik der russischen Sprache neben der gangbaren Orthographie, wo diese uns nicht vollkommene Sicherheit über die Aussprache irgend eines Wortes gewährte, in Klammern eine genauere, die uns über alle Zweifel erhöbe, beigefügt würde. Wenn unsere Vorfahren auf solche scheinbar geringfügige Umstände geachtet hätten, würde den Linguisten ein gutes Stück saurer Arbeit erspart worden sein. Ich weiss recht gut, dass es eine missliche Sache ist, der Nachwelt eine richtige Vorstellung von den Lauten einer Sprache zu übergeben, da im Laufe der Zeit auch die Laute anderer Sprachen, die wir, um uns verständlich zu machen, zur Vergleichung herbeiziehen müssen, eine starke Veränderung erleiden; aber dem Linguisten kommt es oft nicht so-

wohl darauf an, dass das todte Zeichen ihm den genau entsprechenden lebendigen Laut vor das Ohr führte, als dass das todte Zeichen immer einen und denselben Laut bezeichne und dass mithin jeder Laut durch ein besonderes Zeichen dargestellt werde.

Nachschrift. Als dieser Artikel in der Druckerei schon beinahe ganz abgesetzt war, gerieth einem Freunde, mit dem ich über die hier besprochenen Erscheinungen in der russischen Sprache öfters zu reden die Gelegenheit hatte, ganz zufällig J. Nikolitsch's *Etymologischer Theil der russischen Grammatik bearbeitet für Deutsche.* Zweite, verbesserte und vermehrte Auflage. Mitau und Leipzig, 1851. in die Hände. Er durchlief sogleich den über die Aussprache handelnden Theil des Buches und wurde durch ein Citat in § 11. auf einen Artikel im Журналъ Мин. Нар. Просв. 1847. Ч. LVI. Отд. VI. S. 250. fg. aufmerksam, der einen in den Санктпетербургскія Вѣдомости vom J. 1847. № 173. erschienenen Aufsatz von Professor Grot in Helsingfors, betitelt: О произношеніи буквъ е, ѣ, э, im Auszuge mittheilt. Nach Einsicht dieses Artikels halte ich mich für verpflichtet nachträglich auszusprechen, dass Herr Professor Grot schon im J. 1847 auf die verschiedene Aussprache der Buchstaben e, ѣ, э aufmerksam gemacht und dieselbe als von dem unmittelbar nachfolgenden Laute abhängig dargestellt hat. Nur darin kann ich mit Herrn Grot nicht übereinstimmen, dass er so viel Gewicht auf den Vocal der nachfolgenden Silbe legt. Der Vocal der nachfolgenden Silbe hat nur insofern Einfluss auf die Aussprache der in Rede stehenden Vocale, als er unmittelbar oder mittelbar den auf e oder ѣ folgenden Consonanten erweicht. Wo die Erweichung des unmittelbar nachfolgenden Consonanten unterbleibt, wie in крѣпки, welches Beispiel der Verfasser selbst anführt, da hört man den Laut ä ungeachtet des weichen Vocals in der nachfolgenden Silbe. Aus diesem Grunde kann ich es auch nicht gutheissen, wenn Hr. Grot als Beleg, dass das für das Russische geltende Gesetz keine Anwendung auf andere

neuere Sprachen finde, aus dem Deutschen die Worte *verschmähen* und *Aehren*, aus dem Französischen *arrêter*, *mêler*, *pêcheur* als Beispiele aufführt. Wenn der Russe wie der Deutsche und Franzose die sogenannten *weichen Vocale* ohne Erweichung des vorangehenden Consonanten sprechen könnte, würde er in einer vorangehenden Silbe auch ä vor є leiden. Die Erweichung der Vocale a, o, y, i, ы vor einem mouillirten Consonanten scheint Hrn. Grot entgangen zu sein, da er derselben, so natürlich dieses auch hier gewesen wäre, nicht erwähnt. Der mit grosser Gewandtheit und Klarheit geschriebene Aufsatz des Hrn. Professor Grot hat so wenig Beachtung gefunden, dass mein Artikel, wenn er auch nichts Neues enthalten hätte, noch nicht zu spät gekommen wäre. Dass Hr. Nikolitsch, dem die Untersuchung des Hrn. Grot nicht entgangen ist, aus derselben nur etwas ganz Unwesentliches, was auch schon andere Grammatiker gelehrt hatten, entlehnt, die wandelbare Aussprache der Laute e, ѣ, э dagegen ganz mit Stillschweigen übergeht, kann ich nicht ungerügt lassen.

III.

Ueber ъ, ь und ьı.

So viel man auch über den ehemaligen und jetzigen Werth der Zeichen ъ und ь geschrieben hat, so ist man doch bis zum heutigen Tage über denselben noch immer nicht einig geworden. Während einige Gelehrte mit überzeugenden Gründen darzuthun versucht haben, dass ъ und ь bei Einführung der Schrift kurze Vocale und zwar der erste ein *harter*, der zweite dagegen ein *erweichender* gewesen sei, und dass gegenwärtig beide Zeichen nur zur Andeutung der *harten* oder *weichen* Aussprache eines Consonanten dienen; behaupten andre Gelehrte, dass ъ und ь noch bis zu diesem Augenblick Halbvocale seien. Nach einer dritten Ansicht, die Hrn. Pawskij eigenthümlich zu sein scheint, sollen ъ und ь bei Einführung der Schrift nicht Vocale, sondern Aspirationen gewesen sein und diesen ihren Werth auch noch bis heute bewahrt haben.

Im vorliegenden Artikel beabsichtige ich diese dritte Ansicht vom phonetischen Werthe der Zeichen ъ und ь, die hier und da schon Anklang gefunden hat, als ganz unhaltbar zurückzuweisen. Hierbei werde ich auch Gelegenheit haben, meine Ansicht über die Laute, die die Zeichen ъ, ь und ы zur Zeit der Einführung des slawischen Alphabets hatten, auszusprechen. Ein 4ter Artikel, den ich dem sogenannten postpositiven Artikel ъ (ь), а (я), о (е) zu widmen gedenke, wird mich auf ъ und ь wieder zurückführen.

Die Vocale, heisst es bei Hrn. Pawskij [1]), nenne man mit Recht die *Seele*, die Consonanten den *Körper* eines Wortes. Wie nun die menschliche Seele erst durch den Körper ihre Begränzung empfange und wie ohne diesen ihre Thätigkeit nicht wahrzunehmen sei, so könne auch ein Vocal nicht hörbar gemacht werden, bevor nicht der aus der Brust hervordringende Athem an irgend einem Theile des Mundes anstreife und einen bestimmten Laut erhalte. Ein Laut, der durch Anstreifen des Athems an den Mund entstehe, heisse *Aspiration*, wenn er schwach und kaum vernehmbar sei; *Consonant*, wenn er kräftig (твердъ) und vollkommen deutlich sei. Hieraus folge, dass jedes Organ seine *Aspiration*, wie auch seine *Consonanten* habe. Die gutturale Aspiration werde durch ъ bezeichnet, die gutturi-palatale durch ь (й), die labiale durch в, die dentale durch с und р, die linguale durch л, die nasale endlich durch м und н. Der Erfinder des slawischen Alphabets habe für die Aspirationen und Halbconsonanten в, с, р, л, м, н kein besonderes Zeichen (warum auch, wenn sie denselben Laut wie die vollen Consonanten hatten?) eingeführt und sie nicht durch einen besondern Namen von den vollen Consonanten unterschieden, wie es die lateinischen Grammatiker gethan, indem sie jene Buchstaben *ef*, *es*, *er*, *el*, *em*, *en* benannt hätten. Ъ und ь seien die untrennbaren Begleiter und Stellvertreter der Vocale. Von ihnen hänge die *harte* oder *weiche* Aussprache aller Vocale ab. Die Aspiration ъ bilde sich in der Kehle beim Austritt des Athems aus der Brust, bilde die Grundlage der Consonanten, bleibe aber selbst dick (но само остается дебе-

1) I. S. 39. fgg.

ѣмъ), unbestimmt und kaum vernehmbar [2]). Wenn dagegen derselbe Athem einigermaassen (частію) an den obern Theil des Mundes anstreife, dann erhalte die Aspiration eine grössere Bestimmtheit und mehr Körper (сжатость) und gehe in ein dünnes ь über. Durch die Aspirationen ъ und ь werde die *harte* und *weiche* Aussprache nicht bloss der Vocale, sondern auch der Consonanten bestimmt. In Verbindung mit Vocalen höre man sie *vorn*, in Verbindung mit Consonanten dagegen *hinten*. Vor Vocalen treten sie in ihrer wahren Form, als Aspirationen, auf, nach Consonanten dagegen seien sie sowohl Aspirationen, als auch Stellvertreter von Vocalen. Die dicke Aspiration ъ könne jeden *harten*, die dünne Aspiration ь jeden *weichen* Vocal vertreten.

Ich will nicht mit Hrn. Pawskij darüber rechten, dass er die Aspiration erst als einen kaum vernehmbaren Laut definirt und dann die scharf ausgeprägten Laute c, p, u. s. w. zu den Aspirationen rechnet; ich will aber nur die sich von selbst ergebenden Fragen aufwerfen, warum, wenn ъ und ь

---

2) *Dick* und dennoch *kaum vernehmbar!* Ich wundre mich, dass es Hrn. Pawskij, dem sonst so mancher Laut der russischen Sprache entgangen zu sein scheint, überhaupt gelungen ist, den Laut ъ im heutigen Russischen, von dem ich mir nicht einmal eine dunkle Vorstellung zu machen im Stande bin, mit den Ohren zu vernehmen. Nach der Meinung eines andern Gelehrten (vgl. Журн. Мин. Нар. Прос. Ч. XLVIII. Отд. II. S. 152. in der Note) soll schon Puschkin bemerkt haben, dass das ъ in der Interjection гмъ ein Vocal sei, indem er in dem Verse

Гмъ-гмъ! читатель благородный

die wiederholte Interjection zweisilbig gebrauche. Ausser гмъ soll nach Hrn. Sresnewskij (*Мысли объ исторіи русскаго языка*, S. 51.) noch die Interjection бръ und das Nomen чъловѣкъ (für человѣкъ) ein lautbares ъ bewahrt haben. In Folge einer mündlichen Besprechung mit Hrn. Sresnewskij füge ich, um allen Missverständnissen vorzubeugen, hinzu, dass dieser Gelehrte nicht sowohl hat sagen wollen, dass in гмъ und бръ das geschriebene ъ seinen alten Laut beibehalten habe, sondern vielmehr, dass in diesen Interjectionen überhaupt ein Vocal im Werthe des alten ъ zu hören sei. Er ist mit mir einverstanden, dass jene Interjectionen гъм und бър gesprochen werden, wenn man unter ъ einen kaum vernehmbaren dumpfen Vocal versteht.

Aspirationen sind, und kein Vocal anders als mit dem Vorschlag einer Aspiration oder eines Consonanten ausgesprochen werden kann, ъ und ь weder im heutigen Russischen noch im Altslawischen je am Anfange einer Silbe angetroffen werden; warum der Grieche Cyrill, in dessen Muttersprache jedes Wort entweder mit einem Consonanten oder mit einem der beiden Spiritus anlautete, im Slawischen kein vocalisch anlautendes Wort mit ъ oder ь versah [3]); warum ъ als Aspiration im heutigen Russischen nur am Ende eines Wortes erscheint und zwar immer nur nach Consonanten; warum ъ und ь als Aspirationen im Altslawischen im Innern und am Ende eines Wortes immer einen Consonanten vor sich, niemals einen Vocal nach sich haben [4]); warum der h. Cyrill als Grieche die normale unmouillirte Aussprache eines Consonanten, die weder in seiner Muttersprache noch in irgend einer anderen ihm bekannten Sprache durch ein besonderes Zeichen angedeutet wurde, im Slawischen durch ein besonderes Zeichen zu kennzeichnen für nöthig erachtete; warum der h. Cyrill, wenn er die normale Aussprache der Consonanten durch ein besonderes Zeichen anzudeuten für nöthig erachtete, nicht auch dasselbe Verfahren bei den Vocalen anwandte; warum ь als Aspiration im heutigen Russischen immer nur am Ende eines Wortes nach einem Consonanten erscheint, oder aber im Innern eines Wortes vor *weichen* Vocalen, die nach Hrn. Pawskij's eigener Ansicht schon mit einer Aspiration (j) versehen sind. Mit welchem Rechte behauptet ferner Hr. Pawskij, dass am Anfange eines Wortes a für ъа und я für ьа stehe [5]), da in keinem Dialecte und in keiner Periode der Sprache je so geschrieben wurde? Mit welchem Rechte wird ь mit й und beide Zeichen mit j identificirt, da ь und й niemals mit ein-

---

3) II. B. S. 271. wird gesagt, dass der Erfinder des Alphabets aus Schüchternheit die harten Vocale a, o nicht mit ъ vorn versehen habe.

4) Auf ѣ komme ich später zu reden; ТѢИ, ДОБѢИ u. s. w. sind Zusammensetzungen, in denen ъ den Auslaut des ersten Wortes bildet. In Verbindungen wie ьК, ьИ, ьІ steht ь nicht vor einem Vocal, sondern vor j.

5) I. S. 50.

ander alterniren und keines von beiden Zeichen den Werth von j hat [6])? Ist es wohl wahrscheinlich, dass das Zeichen ѝ, das immer nur *nach*, niemals *vor* Vocalen zu finden ist, eine Aspiration andeute? Hat nicht derjenige, der dieses Zeichen einführte, deutlich genug zu verstehen gegeben, dass er darunter einen Vocal meinte, indem er den Buchstaben и mit dem Zeichen der Kürze versah und ihm den Namen и съ краткоѝ (и *mit dem Kürzezeichen*) gab?

Hr. Pawskij [7]) weist die Ansicht derjenigen Gelehrten, die ъ und ь *lautlose* Buchstaben genannt haben, mit der Frage, was wohl den Erfinder des Alphabets bewogen haben könne, in dasselbe *lautlose* Buchstaben aufzunehmen, zurück und führt bei dieser Gelegenheit als Beweis, dass ъ und ь einen Laut für sich hätten, die verschiedene Aussprache von съѣлъ und сѣлъ, von князья und князя an.

Wer ъ und ь im heutigen Russischen lautlose Buchstaben nennt, sagt damit noch nicht, dass diese Zeichen auch zur Zeit der Einführung des Alphabets keine eigenthümlichen Laute dargestellt hätten. Wer hingegen den Zeichen ъ und ь im heutigen Russischen jeden selbständigen Laut abspricht, hat vollkommen Recht. Oder hat etwa das мъ in dem Worte кѣмъ oder das сь in адѣсь einen andern Laut als das normale *harte* м in мою und das *erweichte* с in сядь? Hr. Pawskij ist zwar sogleich bereit uns zu lehren, dass мою für мъою und сядь für сьадь stehe, aber er versucht uns nicht das Räthsel zu lösen, warum weder heut zu Tage noch in älterer Zeit je мъою und сьадь geschrieben wird. Daraus aber, dass Hr. Pawskij, um die Lautbarkeit der Zeichen ъ und ь zu beweisen, uns zur Vergleichung der Aussprache von съѣлъ und сѣлъ, von князья und князя auffordert, ersehe ich, was mir auszusprechen schwer wird, dass dieser, bei anderer Gelegenheit so klar sehende Gelehrte, die russische Orthographie in diesem Falle nicht in ihrem wahren Wesen erkannt hat. Es

6) Die schlechte Schreibart der entlehnten Worte Маѣоръ, Деѣокъ, Ёоръ (Pawskij a. a. O. I. S. 51.) wird man doch nicht dagegen anführen wollen?

7) I. S. 41. Прим.

ist nicht in Abrede zu stellen, dass съѣлъ anders als сѣлъ und князья anders als князя lautet, und dass die verschiedene Aussprache hier durch die Einschaltung des ъ und ь angedeutet wird; aber daraus folgt noch nicht, dass der Laut j, den wir in съѣлъ und князья hören, durch die Zeichen ъ und ь dargestellt werde. Ъ und ь sind in diesem Falle blosse Lesezeichen, künstliche Silbentheiler, die da anzuzeigen haben, dass der Leser den Vocalen ѣ und я die ihnen nur am Anfange einer Silbe zukommende Aussprache von jä und ja zu geben habe und dass der vorangehende Consonant in dem ersten Worte *hart*, in dem zweiten aber *erweicht* zu sprechen sei. Dieses ist ja auch der Grund, warum ъ im Innern eines mit einer consonantisch auslautenden Präposition zusammengesetzten Wortes am Ende dieser Präposition in der Regel nur dann geschrieben wird, wenn das zweite Wort mit einem sogenannten weichen Vocal beginnt. Man schreibt immer объятіе, подъемъ und разъѣхаться, weil die Zeichen я, е und ѣ eine verschiedene Aussprache haben, je nachdem sie am Anfange einer Silbe oder nach einem Consonanten auftreten; dagegen schreibt man подучить, обучать und разучить, weil а, о und у am Anfange einer Silbe dieselbe Aussprache haben wie nach einem Consonanten [8]). Das ъ in съѣлъ hat eben so wenig einen selbständigen Laut für sich wie der Worttheiler in *auf-essen*, wenn ich durch diese Schreibart ausdrücken will, dass das *f* zur ersten Silbe und nicht, wie es in einem nichtzusammengesetzten Worte der Fall sein würde, zur zweiten Silbe gehöre. Dass ь nicht den Laut j hat, ersieht man unter Anderm auch daraus, dass die Fremdwörter *Julianus*, *Tatiana*, *Σοφια*, *Massillon*, *pavillon* im Russischen nicht in der Form von Ульянъ, Татьяна, Софья, Массильонъ, павильонъ, sondern in der von Ульянъ, Татьяна, Софья, Массильйонъ oder Массильонъ, павильйонъ oder павильонъ [9]) auftreten. Ich entlehne

8) Warum man noch съумѣть, съузить u. s. w. schreibt, ist mir nicht ganz klar.

9) So schreibt Hr. Pawskij, I. S. 51. Ich für meinen Theil würde die Schreibart Массильонъ und павильонъ (so findet man das Wort im Wörterbuch der Akademie geschrieben) ohne Bedenken vorziehen,

diese Beispiele von Hrn. Pawskij, der dieselben als Beleg anführt für das Gesetz, dass im Innern eines Wortes die dünne Aspiration ь vor einem Vocal nur dann erscheine, wenn dieser Vocal ein weicher sei. Das Gesetz, auf diese Weise ausgesprochen, bringt eine ganz äusserliche, bloss mit den Augen wahrzunehmende Erscheinung zur Sprache. Versuche ich dieselbe auf ihre wahre Bedeutung zurückzuführen, so finde ich, dass im heutigen Russischen ь im Innern eines Wortes wie ъ immer ein Silbentheiler ist, dass es wohl die Erweichung eines vorangehenden Consonanten bezeichnet, aber keinen Laut für sich darstellt, und endlich, dass im Russischen wie in den meisten anderen Sprachen im Innern eines Wortes eine vocalisch anlautende Silbe niemals auf eine consonantisch auslautende folgt, d. i., dass ein einfacher Consonant im Innern eines Wortes immer an den Anfang der nachfolgenden, nicht an das Ende der vorangehenden Silbe gehört: князья darf nach den Gesetzen der russischen Orthographie nicht anders als князь-а, князья nicht anders als князь-я (mit consonantischem Anlaut in der zweiten Silbe: ḱńaź-ja) gelesen werden. Wenn mir Jemand dagegen einwenden sollte, dass bei der Aussprache von князья das а zur zweiten Silbe gezogen werde, so werde ich dieses sogleich einräumen, aber dessenungeachtet behaupten, dass die Schrift князь-я zu sprechen vorschreibe, weil nur auf diese Weise die beabsichtigte Aussprache von ja durch die Schrift angedeutet werden kann; бью und съѣлъ spreche ich auch einsilbig und dennoch stellt mir die Schrift diese Worte als zweisilbig dar, da ю und ѣ nur am Anfange einer Silbe den vollen Laut vom ju und jä haben [10]). Diese Beispiele mögen zugleich darthun, zu wel-

---

da dadurch das fremde Zeichen j verbannt und das ѣ, das eine ganz andere Bestimmung hat, vom Anfang der Silbe entfernt würde. Noch einfacher wäre es indessen, Массиьёнъ und павиьёнъ zu schreiben. Wer павильонъ, d. i. пав'іл'-он, schreibt, muss, wenn er consequent sein will, auch Ульянъ, Татьяна, Софья und князья schreiben.

10) Gäben wir auch zu, dass das ъ in съѣлъ und das ь in князья einen selbständigen Laut hätte, so kann dieser Laut doch nur das j sein. Also ein und derselbe Laut für beide Zeichen!

chen Widersprüchen zwischen der Schrift und der Aussprache der Mangel eines besondern Zeichens für das j im Russischen führt.

Hr. Pawskij erkennt, wie wir schon oben gesehen haben, an, dass ъ und ь auch gesetzt werden, um anzuzeigen, dass ein vorangehender Consonant *hart* oder *erweicht* zu sprechen sei. Den Ursprung dieses Gebrauchs erklärt er sich auf die Weise [11]), dass er annimmt, der Erfinder des slawischen Alphabets habe wahrgenommen, dass im Slawischen nicht nur die Vocale, sondern auch die Consonanten eine *harte* und eine *weiche* Aussprache hätten und dass diese verschiedene Aussprache der Consonanten von dem nachfolgenden Vocale abhänge. Nun sei es bekannt, dass ein Consonant nicht immer einen Vocal nach sich habe; dass er oft aus verschiedenen Ursachen desselben beraubt werde und dass er sich alsdann an einen andern Vocal in der Nähe anschliesse. Dieser Ausfall eines besondern Vocals sei nicht fühlbar für den Consonanten, da dieser auch leicht mit Hülfe eines andern Vocals (beim nachfolgenden Consonanten) hörbar gemacht werden könne. Wenn aber der Consonant mit dem Verlust seines Vocals auch das Kennzeichen seiner *harten* oder *weichen* Aussprache einbüssen sollte, dann wäre dieser Verlust für ihn nicht gering. So habe denn der Erfinder des Alphabets, um die *harte* oder *weiche* Aussprache eines Consonanten, der seinen Vocal eingebüsst hätte, hörbar zu machen, an Stelle des verschwundenen Vocals als Ersatz seine Aspiration stehen lassen. Wenn ein *harter* Vocal weggefallen wäre, habe er an seiner Stelle ein ъ gelassen; wenn ein *weicher* weggefallen wäre, — ein ь. Und so sehe man in Wirklichkeit in alten Handschriften bei jedem Consonanten entweder einen Vocal, oder das Zeichen seiner Abwesenheit, d. i. ein ъ oder ь. In älterer Zeit habe man правьдьныхъ, срьдьца, оусъпе, съниде u. s. w. geschrieben; die neuen Rechtschreiber hätten, um der häufigen Wiederholung des ъ und ь zu entgehen, dieselben nur am Ende des Wortes beibehalten; im Innern eines Wortes aber auch ь, wo dieses zu hören sei. Früher habe

11) I. S. 55.

man полъный, мъного, никъто geschrieben, heut zu Tage schreibe man aber: полный, много, никто. In вольный und горько fiele die Orthographie beider Zeiten zusammen.

Wo viel Licht ist, ist auch viel Schatten. Die Wahrheit dieses Spruches bewährt sich vollkommen auch an den philologischen Untersuchungen des Hrn. Pawskij, die bald das hellste Licht auf ein bisher dunkles Gebiet werfen, bald ein Gebiet, das schon aus seinem Halbdunkel getreten war, wieder mit der tiefsten Finsterniss zu bedecken drohen.

Was berechtigt Hrn. Pawskij zu der Annahme, dass das Zusammenkommen von zwei oder mehr Consonanten durch den Ausfall eines Vocals zwischen diesen Consonanten zu erklären sei? Mit welchem Rechte konnte Hr. Pawskij behaupten, dass in alten Handschriften jeder Consonant entweder einen Vocal oder eine der beiden Aspirationen bei sich habe, da sogar unter den vier von ihm aufgeführten Beispielen zwei (правьдьныхъ und срьдца) sind, in denen sich die Falschheit dieser Behauptung sogleich an den Tag stellt? Wenn ъ und ь nichts weiter darzustellen hatten, als die *harte* oder *weiche* Aussprache eines Consonanten, wenn sie demnach keine Vocale waren, wie hätte man die Worte блъгъкъ, шьвьчьскъ, тъгда, тъжде, въ тъ дьнь aussprechen können? Wie konnte der Erfinder des Alphabets wissen, dass in въ, тъ, дьнь u. s. w. ein Vocal weggefallen war, da diese Worte zu seiner Zeit niemals mit vollen Vocalen erschienen und da er die slawische Sprache, die vor ihm wahrscheinlich keine Schrift und also auch keine Litteratur besass, nur in der Gestalt, die sie zu seiner Zeit hatte, kennen konnte?

Hr. Pawskij sucht uns dieses Räthsel dadurch zu lösen, dass er annimmt, der Erfinder des slawischen Alphabets habe ъ und ь auch da gesetzt, wo wir heut zu Tage ein sogenanntes *wandelbares* (бѣглая гласная) o oder e antreffen, und dass er es dem Leser überlassen habe, zu errathen, wo o oder e in der Aussprache hinzuzufügen sei. Dieses bedeute aber durchaus nicht, dass ъ und ь jemals kurze Vocale dargestellt und wie o und e gelautet hätten. Wenn ъ und ь nichts anders als ein kurzes o oder e gewesen seien, dann müsse man ja die Ostromir'schen Worte сьрдьцьмь, дьньсь, дългъжни-

комъ [12]), мънѣ — сердецеме, денесе, доложникомо und монѣ aussprechen, womit wohl kaum Jemand einverstanden sein würde. Jene alte Orthographie sei allmählig aufgegeben worden dadurch, dass die Abschreiber gewagt hätten (осмѣлились) jene wandelbaren o und e, die zur leichteren Aussprache erforderlich gewesen seien, aber von dem Leser nur haben ergänzt werden müssen, offen hinzustellen. So schreibe man denn heut zu Tage überall o und e, wo man diese Vocale nur immer höre. In alten Zeiten sei es leicht gewesen зълъ, зълы und болъ, болы zu decliniren; jetzt aber, da man auch in золъ den Vocal o schreibe, müsse man in der Grammatik ausdrücklich bemerken, dass in золъ das o *wandelbar*, in волъ dagegen *unwandelbar* sei. Geborne Russen können zwar im Allgemeinen leicht finden, wo o und e wandelbar seien; aber es gebe auch Fälle, wo sogar der Russe nur aus der Vergleichung alter Handschriften die Wandelbarkeit jener Vocale erkennen könne. So sei z. B. das o und e in der Endung des Instrum. Sg. ein *wandelbares*, weil in alten Handschriften dafür ъмь und ьмь erscheine; so erkenne man die *Wandelbarkeit* des e in первый, сердце, дверь, пришедшій, воскресъ auch nur durch die alten Formen пьрвый, срьдьце, двьрь, шьдъше, въскрьсъ [13]).

Wer ъ und ь für kurzes o und kurzes e ausgiebt, müsste allerdings erst wahrscheinlich zu machen suchen, dass о und є im Altslawischen *lange* Vocale gewesen seien (zu Gunsten welcher Ansicht sich indessen nicht Vieles anführen liesse), da man sonst nicht wohl einsieht, warum bald о, bald ъ, bald є, bald ь geschrieben worden sei. Wenn übrigens Hr. Pawskij gegen die Form сердецеме u. s. w. nichts Anderes einzuwenden hat, als dass mit dieser Form wohl Niemand sich einverstanden erklären würde; so muss ich dieses Argument für ausserordentlich schwach erklären. Eine altslawische Form ist aus dem Grunde nicht schon unrichtig, weil sie dem Ohr des heutigen Russen fremd erscheint. Wenn die

12) Im Ostromir'schen Evangelium steht дълъжъникомъ, wofür aller Wahrscheinlichkeit nach длъжьникомъ zu lesen ist.

13) I. S. 71. fgg.

Abschreiber in der Mitte des Wortes o und e für ъ und ь schrieben, so geschah dieses nicht aus anmassender Besserwisserei, sondern deshalb, weil zur Zeit, da sie lebten, ъ und ь am Ende eines Wortes ihren selbständigen Laut eingebüsst hatten, im Innern eines Wortes dagegen in o und e übergegangen waren. Wenn heut zu Tage es dem Ausländer durch besondere Regeln beigebracht werden muss, wann ein e oder e in der Flexion oder Wortableitung ausfällt, so musste in alter Zeit, vorausgesetzt, dass in ЗѢЛѢ nach З ein Vocal gesprochen wurde, wie doch kaum anders zu denken ist, in ЗѢЛѢІ aber nicht, dem Fremden durch besondere Regeln beigebracht werden, wann о und ѣ und wann ъ und ь zu schreiben waren. Auch ist es etwas zu kühn anzunehmen, dass der h. Cyrill für ЗОЛѢ und ЛѢБѢ — ЗѢЛѢ und ЛЬБЪ geschrieben hätte, damit der Slawe den Genitiv und andere Casus leichter zu bilden im Stande sei, auf der anderen Seite aber wiederum zu rathen habe, welcher Vocal im Nominativ für ъ und ь zu sprechen sei. Wenn das o und e in der Endung des Instrum. Sg. ОМЪ und ЕМЪ[14]) und in den Worten ПЕРВЫЙ, СЕРДЦЕ, ДВЕРЬ, ПРИШЕДШІЙ, ВОСКРЕСЪ nur aus dem Grunde *wandelbar* genannt wird, weil in älterer Zeit dafür immer ъ und ь geschrieben wurde, und wenn Hr. Pawskij zugiebt, dass in alter Zeit in ХЛѢБЪМЬ, СЛОБЪМЬ, ПРЬВЫІИ, СРЬДЬЦЕ, ДВЬРЬ, ШЬДЪШІЕ, БЪСКРЬСЪ und in allen verwandten Formen o oder e oder irgend ein anderer Vocal, aber immer doch ein Vocal, zu hören war; so kann doch nur in Betracht dessen, dass man in späterer Zeit o und e schrieb, behauptet werden, dass in älterer Zeit ъ und ь hier *wandelbare* Vocale dargestellt hätten. Aber nein, der Erfinder des Alphabets schrieb nicht deshalb ХЛѢБЪМЬ, ДВЬРЬ und ШЬДЪШІЕ, damit ein Grammatiker der Jetztzeit irre geführt würde und das o in ХЛЪБОМЪ

14) Dass die Endung des Instrumentals vor ъ einen Vocal in ältester Zeit hatte, ersieht man aus dem Instrumental der Stämme auf ѧ, wie z. B. ЖЕНОЮ, БОДОЮ, БЛАДЫКОЮ, wo die aus ѧ mit vorangehendem Vocal entstandene Endung ю (vgl. Pawskij a. a. O. I. A. S. 281. fg.), um an einen Vocal treten zu können, das auch sonst zur Vermeidung des Hiatus erscheinende Jod zur Hülfe erhält.

und das e in дверь und медный für ein *wandelbares* erklärte; er schrieb, wie es wohl alle Unbefangenen gethan haben, denen die Aufgabe wurde, einer bis dahin nur gesprochenen Sprache eine Schrift zu geben, so wie er sprach. Wenn er aber so schrieb, wie er sprach, dann waren ъ und ь keine Aspirationen, sondern Vocale.

А, о, у soll in der Aussprache ganz dasselbe sein wie ъа, ъо, ъу, wie lat. *ha, ho, hu*, griech. ἁ, ὁ, οὑ [15]). Die Zeichen ъ und ь sollen aus H = h entstanden sein [16]).

Wenn а, о, у = lat. *ha, ho, hu* = griech. ἁ, ὁ, οὑ ist, welchen Werth sollen wir dann dem lat. *a, o, u*, dem griech. ἀ, ὀ, οὐ geben? Daraus, dass der Altslawe und der Russe kein lateinisches *h* = griech. Spir. asper in ihrer Sprache besitzen und demzufolge *ha* und *a*, *ho* und *o*, *hu* und *u* auf eine und dieselbe Weise wiedergeben, indem sie die schwache Aspiration *h* ganz unberücksichtigt lassen, folgt doch noch nicht, dass а, о, у dieselbe Aussprache habe wie das latein. *ha, ho, hu*. Der Franzose spricht *aben* für deutsches *haben*, aber daraus hat noch Niemand den Schluss gezogen, dass sein *a* mit dem deutschen *ha* zusammenfalle. Da die ganze Theorie des Hrn. Pawskij von der Aspiration ъ und ь, wie wir gesehen haben, Nichts aufzuhellen, wohl aber Alles zu verwirren geeignet ist, fällt auch alle Versuchung, die Zeichen ъ und ь auf H oder h zurückzuführen, von selbst fort. Ein anderer Gelehrter, Hr. Katkow, der bei seinen Untersuchungen gefunden, dass ъ etymologisch in naher Verwandtschaft mit dem Vocal оу stehe, dass es geradezu die entsprechende Kürze vom langen оу sei, wäre geneigt, einen Zusammenhang zwischen dem Zeichen ъ und denen für die labialen Consonanten ѳ und ѳ anzunehmen [17]). Ich will sehr gern einräumen, dass ъ und оу in etymologischer Beziehung einander nahe stehen, glaube aber nicht, dass uns schon dieses berechtigt, die beiden Vocale auch in phonetischer Beziehung so nahe zu rücken.

---

15) I. S. 24.

16) I. S. 23.

17) *Объ элементахъ и формахъ Славяно-Русскаго языка*, S. 25. in der Anm.

Nachdem wir gesehen haben, wie alle Erscheinungen so entschieden gegen die Hypothese des Hrn. Pawskij, als stellten die Zeichen ъ und ѣ ursprünglich blosse Aspirationen dar, sprechen, bleibt uns nichts Anderes übrig, als mit der grösseren Hälfte der Slawisten anzunehmen, dass ъ und ѣ im Altslawischen zur Zeit der Einführung der Schrift Vocale gewesen seien. Ueber den phonetischen Werth dieser Vocale sind die Gelehrten indessen unter sich nicht ganz einig. Kopitar [18]) giebt dem ъ den Laut eines verstummenden (mutescens) o (u), dem ѣ den eines verstummenden e (i) und stellt beide, wenn sie im Innern eines Wortes erscheinen, mit dem *Schva* zusammen. Šafařik und Palacky [19]) vergleichen ъ mit dem schwachen *o*, ѣ mit dem schwachen *e* und *i* anderer Sprachen und setzen als bekannt voraus, dass der Verfertiger des cyrillischen Alphabets von dem Grundsatze mehrerer orientalischen Sprachen (?), dass jede Silbe mit einem Vocal, sei es mit einem lauten, oder mit einem halblauten, schliessen müsse, ausgegangen sei und dass er dazu, analog dem armenischen *Jet*, die Zeichen ъ und ѣ erfunden habe. Miklosich [20]) giebt dem ъ den Werth eines kurzen *u*, dem ѣ den eines kurzen *i*; der häufige Wechsel zwischen о und ъ einerseits und zwischen е und ѣ andererseits hat, wie er glaubt, seinen Grund darin, dass ein kurzes u und i von einem schnell ausgesprochenen o und e kaum sehr verschieden sei. Jene Aussprache soll zur Zeit der Festsetzung des ältern slawischen Alphabets, als welches Miklosich das glagolitische ansieht, sicher gegolten haben; allmählig habe sie sich verloren und zwar zuerst im Auslaut und in leicht aussprechbaren Consonantengruppen. Derselbe Gelehrte möchte glauben, dass zur Zeit der Entstehung des cyrillischen Alphabets die Verbindungen ѧѧ und ѭѧ bereits wie weiches ѫ und ѭ gelautet hätten, dass daher der dem ѧ eigenthümliche Laut und eben so der oben dem ъ (überall?) zugeschriebene sich verloren hätte. Ein inlautendes ъ und ѣ nach ѫ und ѯ hält Miklosich

18) *Glagolita Clozianus*, S. 48 und S. 51. b.

19) *Die ältesten Denkmäler der böhmischen Sprache*, S. 66. fg.

20) *Lautlehre der altslovenischen Sprache*, § 31.

für stumm, indem er in diesem Fall ʌ und ƒ für Vocale ansieht. Die Gründe, die für diese letzte Ansicht geltend gemacht werden [21]), sind nicht der Art, dass das, was Miklosich selbst dagegen einzuwenden hat, etwas an seinem Gewicht verlieren könnte. Die Vergleichung mit den Sanskrit-Lauten ऋ und ऌ, von denen der letztere nur in Derivaten einer einzigen Wurzel vorkommt, ist schon deshalb unstatthaft, weil wir es hier mit Lauten einer schon seit mehr als zwei Jahrtausenden todten Sprache zu thun haben.

Von einem Kenner der slawischen Sprachen, der die verschiedenen Dialecte an Ort und Stelle zu untersuchen Gelegenheit hatte, Hrn. Professor Sresnewskij, erfahren wir [22]), dass bei den Serben, Tschechen, Slowaken, Karantanern und Bulgaren der Laut ъ noch heut zu Tage zu hören sei. Namentlich soll dieser Laut bei einigen Stämmen der Karantaner so um sich gegriffen haben, dass ganze Sätze mit keinem andern Vocal als mit ъ gesprochen werden. Dieses ъ soll in den lebenden Dialecten zwischen a, o, ы lauten, aber dessen ungeachtet kein Mischlaut, sondern ein vollkommen selbständiger (независимый) und voller (полный) Laut sein, der sogar der Dehnung fähig sei. Das ь soll in keiner slawischen Zunge mehr zu hören sein. Aus einem Werke, das mir so eben erst zu Gesicht kommt, ersehe ich, dass Miklosich im Neubulgarischen ein dumpfes *u* gefunden hat, das wie *u* im neuslovenischen *kup* und im englischen *but* (hier ist ja das *u* ein dumpfes *ŏ*) lauten soll. Diesen Laut bezeichnet der eben genannte Gelehrte durch ъ »wegen seiner Identität mit dem durch das altslawische ъ bezeichneten Laute« [23]).

Den Laut des ъ in den oben angeführten slawischen Dialecten der Jetztzeit ohne Weiteres mit dem ursprünglichen Laute des altslawischen ъ gleichzusetzen, verbietet uns nicht nur die allgemeine Erfahrung, dass ein Laut im Laufe der

---

21) Ebend. § 18.

22) Vgl. *Журн. Мин. Нар. Просв.* Ч. XLVIII. Отд. II. S. 154. und *Мысли объ исторіи русскаго языка*, S. 49. fg.

23) *Slavische bibliothek oder beiträge zur slavischen philologie und geschichte herausgegeben von Fr. Miklosich. Erster Band.* S. 47.

Zeit grossen Veränderungen unterworfen ist, als auch der Umstand, dass das heutige ъ nicht etwa nur da angetroffen wird, wo es im Altslawischen erscheint, sondern dass es auch als Vertreter einer ganzen Schaar anderer altslawischer Vocale auftritt. So soll z. B. der neubulgarische Laut ъ nicht nur einem alten ъ und ѣ entsprechen, sondern auch einem ѧ, einem ѫ und ѭ, einem о und ѧ, ja auch dem sogenannten Vocal *l*. Dargestellt wird der von Miklosich durch ъ bezeichnete Laut von den Bulgaren selbst: 1) durch a, 2) durch a mit einem darübergesetzten Längezeichen, 3) durch o, 4) durch u, 5) durch e, und 6) durch ѫ [24]). Mit eben so wenig Sicherheit kann, wie so häufig geschehen ist, aus dem etymologischen Werthe der Zeichen ъ und ѣ auf den phonetischen Werth derselben im Altslawischen geschlossen werden. Hr. Pawskij hat, wie wir schon oben zu erwähnen Gelegenheit hatten, noch auf einem dritten Wege den Werth des ъ bestimmen zu können geglaubt, indem er sowohl in dem Zeichen ъ als auch in ѣ das lateinische h zu erkennen wähnte. Als ich diese Zusammenstellung zurückwies, hatte ich keineswegs im Sinne, gegen ein solches Verfahren im Allgemeinen aufzutreten, da nach meinem Dafürhalten auf diesem Wege das Ziel noch am sichersten zu erreichen ist. Ich gehe hierbei von ѣ aus und wage die Vermuthung auszusprechen, dass dieses Zeichen aus і entstanden sei und nicht etwa geradezu ein kurzes i, sondern nur ein eben hörbares halbes i dargestellt habe. Die nahe Verwandtschaft zwischen den Zeichen ъ und ѣ liegt offen am Tage und berechtigt uns zu der Annahme, dass ъ wie in graphischer, so auch in phonetischer Beziehung dem ѣ sehr nahe gestanden, d. h. einen Laut dargestellt habe, der sich zum heutigen ы geradeso verhielt, wie ѣ zum heutigen и [25]). Dass das Zeichen ъі (ъі) aus der Ver-

24) Ebend. S. 47 und 48.

25) Es wäre immer der Mühe werth zu untersuchen, ob nicht der noch heute vorhandene Laut ъ, von dem oben die Rede gewesen ist, als halbes ы gefasst werden könnte. Der Franzose Viguier, Verfasser der *Élémens de la langue turque*, stellt den harten i-Laut der türkischen Sprache, dem das russische ы entspricht, mit dem französischen *e muet* zusammen.

bindung von ѣ + і entstanden, ist längst bekannt; wenn man aber aus dieser Verbindung hat schliessen wollen, dass ѣі ein Diphthong gewesen sei, so muss ich gegen diese Deutung offen mein Bedenken aussprechen und zwar aus folgenden Gründen: 1) weil sich in den neuern Dialecten keine Spur von diesem Diphthong erhalten hat, indem das heutige ы, wie ich schon im ersten Artikel ausgesprochen habe, ein einfacher Vocal ist [26]), der Diphthong ыи aber nicht dem alten ѣі, sondern dem ѣи oder ѣіи entspricht; 2) weil ѣі als Diphthong etymologisch schwer zu deuten ist; 3) weil das Verhältniss des russischen ы in der Präposition вы zu dem он in dem Adverb вонъ [27]) gerade dasselbe ist wie das des altslawischen ѣі in der Endung des Partic. praes. (несѣі) und des Accus. Plur. (дсбѣі) zu der aus der Vergleichung der übrigen indogermanischen Sprachen vorauszusetzenden vor-cyrillischen volleren Endung on; 4) weil es viel wahrscheinlicher ist, dass das Altslawische keinen einzigen Diphthong mit nachfolgendem і [28]), als dass es nur den Diphthong ѣі gehabt hätte, und zu diesem letzten Schluss gelangen wir, wenn wir ѣі für einen i-Diphthong ausgeben, da sonst nicht zu erklären wäre,

---

26) Das ѥ der Freisinger Handschrift entscheidet auch nicht für die diphthongische Natur des ѣі, da jenes ѥ nicht nothwendig einen Diphthong darzustellen braucht (man vgl. nur das deutsche ae, oe, ue, ie) und da neben ѥ auch ѧ und е erscheint. Das griech. οι, wodurch ѣі bisweilen umschrieben wird, spricht auch nicht gegen uns, da οι zu jener Zeit kein Diphthong mehr war.

27) Ich habe schon in meinem Werke «Ueber die Sprache der Jakuten», S. XVI in der Note, вы von вонъ (für БѢНЪ ist daselbst БѢНѢ zu lesen) hergeleitet, sehe aber nun, dass Hr. Katkow a. a. O. S. 59. schon lange vor mir dieselbe Vermuthung ausgesprochen hat. Wenn unsere Herleitung richtig ist, stürzt die von Hrn. Pawskij ausgesprochene Verwandtschaft zwischen вы und ви von selbst zusammen.

28) Es lässt sich durchaus nichts dagegen einwenden, dass и nach einem Vocal im Altslawischen immer eine Silbe für sich (ji) gebildet hätte. Formen wie даи u. s. w. lassen sich füglich aus даji durch Abschleifung erklären. Durch eine solche Annahme gewinnen wir auch eine Erklärung für имиь, das, wie ich im 1sten Artikel bemerkte, nicht füglich aus имсаи entstanden sein kann, wohl aber, wie ich jetzt nachträglich bemerke, aus имсаь (n'icaji), wie имму aus имсаѣ (n'icajy).

warum nur das ѣі die Ehre gehabt haben sollte in's Alphabet aufgenommen zu werden. Wenn ѣі ein Diphthong mit hinten nachtönendem і gewesen wäre, würde man auch, wie mich dünkt, von крѣі-ти nicht крѣѣнѫ, sondern крѣѭнѫ, von заѣді-ти nicht заѣѣѣнѫ, sondern заѣѣѭнѫ u. s. w. gebildet haben. Ich vermuthe, dass der Erfinder des Alphabets in ѣі das і bloss zur Bezeichnung der Quantität des Lautes beigefügt habe, da die Qualität desselben durch das vorangehende ѣ schon hinlänglich angedeutet war.

Von ѣі etymologisch und phonetisch verschieden ist das, wie ich glaube, zweisilbig zu sprechende ѣи, was weder Kopitar noch Miklosich erkannt haben. Jener macht sich über die russische Schreibart ый lustig und setzt ѣи, wofür er ѣй schreiben möchte, gradezu mit ѣі oder ді gleich [29]); auch Miklosich macht keinen Unterschied zwischen ѣі und ѣи, indem er тѣкѫти und das mit dem Pronomen и zusammengesetzte доброѣі auf ganz gleiche Weise schreibt [30]). Eine solche Gleichstellung ist mir um so unerklärlicher, als Miklosich selbst angiebt, dass der Nom. Sg. des definiten Adjectivs in den allerältesten Quellen häufiger auf ѣи ausgehe und dass daneben auch ѣи erscheine. Das ѣи in доброѣи verhält sich zu dem ии in тоуждии gerade so wie das ѣ in доброѣ zu dem ъ in тоужде, während sich das ѣі in тѣкѫти zu dem и in шити so verhält wie das ѣ in тѣкнѫти zu dem ъ in шьдѣ. Wenn, wie Miklosich glaubt, die Verbindung ъи nicht vorkommt, indem ъ vor и immer in и übergeht, dürfen wir vielleicht ѣи für eine compendiöse Schreibart von ѣіи ansehen. Тоужднимѣ und тоужднимѣ sehen wir in тоужднмѣ und тоужднмѣ zusammenfliessen, desgleichen доброѣіимѣ und доброѣіимѣ in доброѣімѣ und доброѣімѣ (vgl. das russ. доброму mit dem altsl. доброѹоуѹмоу); da wir aber neben тоужднии kein тоуждии antreffen, haben wir auch keinen Grund доброѣі für доброѣіи zu schreiben. Der stets besonnene und über Alles gewissenhafte Nestor der

29) *Glagolita Clozianus*, S. 50. a. 9.).

30) *Lautlehre der altslovenischen Sprache*, § 52. *Formenlehre der altslovenischen Sprache*, § 16.

Wostokow stellt in seiner Ausgabe des Ostromir'schen Evangeliums neben ъи nicht ъі, sondern das wohl allein richtige ъи auf. Neben den durch Zusammenfluss eines auslautenden ъ mit einem anlautenden и entstandenen ъі in възъігратн, възъімати, подъіти und възимъ [31]) finden wir in подъимати, подъити, съизбранъ und съизвѣштавати [32]) auch ъи, während für das ъі in дъімъ, тъікати, бъікъ, бъіти u. s. w. wohl schwerlich ein ъи anzutreffen sein möchte.

Man hat daraus, dass съиграть, изъ игры, въ игрѣ u. s. w. сыграть, изыгры, выгрѣ gesprochen werden, den Schluss ziehen wollen, dass ы auch im Russischen eine Verbindung von ъ + и und demnach ein Diphthong sei. Auf dem Papier betrachtet, hat die Sache ihre vollkommene Richtigkeit; in der Wirklichkeit aber verhält es sich damit etwas anders. Die *harten* Consonanten с, з und в der Präpositionen с, из und в mit einem nachhinkenden stummen ъ können sich mit einem nachfolgenden и nicht verbinden, weil dieser Vocal nur mit *erweichten* Consonanten sich zu verbinden pflegt. Wenn demnach с, з und в sich mit dem nachfolgenden Vocal zu einer Silbe verbinden sollen, muss entweder eine Erweichung jener Consonanten erfolgen oder das и sich den harten Consonanten anpassen, d. h. in das phonetisch zunächst liegende harte ы übergehen. Die Sprache schlägt hier den letztern Weg ein.

An der jetzt gangbaren Form des Zeichens ы hat man schon lange mit Recht Anstoss genommen und vorgeschlagen, das alte Zeichen ъı wieder einzuführen. Da ы jedenfalls heut zu Tage einen einfachen Vocal und keinen Diphthong darstellt, so würde ich das schon im Ostromir'schen Evangelium vorkommende Zeichen ꙑ, in dem beide graphischen Bestandtheile zu einem untrennbaren Ganzen verbunden sind, ohne Bedenken auch dem ъı vorziehen. Das Zeichen ы müsste auch aus dem Grunde verbannt werden, weil es zu Missverständnissen Anlass geben kann: nach 1000 Jahren werden die Phi-

---

31) Miklosich, *Lautlehre*, § 53.

32) Miklosich, *Lexicon linguae slovenicae veteris dialecti*, S. 113. b. 168. a.

logen vielleicht in Zweifel sein, wie das im Akademischen Wörterbuch vorkommende ПАВЕЛЬЯНЪ zu lesen sei, павельянъ oder павельонъ.

Wenn nun ъ und ь, wie kaum anders anzunehmen ist, in den ältesten slawischen Denkmälern Vocale waren, dann lautete in der Sprache der damaligen Zeit jedes Wort entweder vocalisch oder auf einen dem heutigen französischen n am Ende einer Silbe ähnlichen Nasal aus [33]). Diese Erscheinung darf uns durchaus nicht weiter befremden, da nachgewiesen worden ist, dass einem auslautenden ъ in der Regel, bisweilen aber auch einem auslautenden ь, ein voller Vocal mit darauf folgendem Consonanten in den verwandten Sprachen entspricht [34]). So finden wir z. B. im Lateinischen an Stelle des ъ im Nom. Sg. masc. — us, im Acc. Sg. — um, in der 1sten Plur. beim Verbum — us, u. s. w. In der Periode, wo wir das Slawische kennen lernen, waren also die alten consonantischen Auslaute mit Ausnahme der Nasale abgefallen; Vocale dagegen, sowohl solche, die auch in den verwandten Sprachen als auslautend erscheinen, als auch solche, die hier noch einen Consonanten nach sich haben, waren noch erhalten, voll, oder zu ъ und ь geschwächt. Dass man zu einer Zeit, wo alle Wortformen vocalisch auslauteten, auch consonantisch auslautende Fremdworte mit den schwachen

---

33) Wenn dieser consonantische Nasenlaut anders als am Ende einer Silbe oder in Verbindung mit allen Vocalen vorgekommen wäre, hätte er wahrscheinlich ein besonderes Zeichen für sich erhalten, während er jetzt mit dem vorangehenden Vocal durch ein Zeichen bezeichnet wird.

34) Ueber die im Litauischen dem altslaw. ъ und ь entsprechenden Laute, sowohl im Aus- als auch im Inlaut, findet man einen höchst beachtungswerthen Artikel von Schleicher in seinem Werke: *Die Sprachen Europas in systematischer Uebersicht*, S. 244 — 256. Ein 2ter Anhang in diesem Werke (S. 256 — 259) behandelt das Supinum, ein 3ter (S. 260 — 265) einige Participialformen im Slawischen. Die Participialendung -мъ, die Levicki in seiner *Grammatik der Ruthenischen oder Kleinrussischen Spçache*, S. 121, von der 1sten Pl. Praes. (sic!) ableitet, wird mit der litt. Participialendung *amas*, *omas*, *imas* zusammengestellt, wogegen nichts einzuwenden ist.

Vocalen ъ oder ь versah, darf Niemand Wunder nehmen. Als nicht nur die schwachen Endvocale, was sehr bald erfolgte, sondern auch volle Vocale, wie z. B. das и des Infinitivs, verstummten, erschienen wieder eine Unzahl von consonantisch auslautenden Wortformen, die sich bis zum heutigen Tage erhalten haben.

Wenn der Slawe jener alten Zeit keinen Consonanten im Auslaut eines Wortes duldete, hatte er aller Wahrscheinlichkeit nach überhaupt eine Abneigung gegen consonantisch auslautende Silben. Wenn wir nun überdies gewahren, dass im Innern eines Wortes zwei oder mehr Consonanten nur dann unmittelbar auf einander zu folgen pflegen, wenn diese Consonanten im Anlaut einer Silbe ohne die geringste Schwierigkeit auszusprechen sind, so scheint die schon von Andern ausgesprochene Vermuthung, dass im Altslawischen jede Silbe vocalisch ausgelautet habe und dass demnach alle im Innern eines Wortes erscheinenden Consonantenverbindungen immer zum Anlaut einer Silbe zu ziehen seien, eine willkommene Bestätigung zu finden. Dass ein Consonant niemals verdoppelt erscheint, erklärt sich gleichfalls dadurch, dass keine Silbe consonantisch auslautete. Um mir eine genaue Vorstellung von den im Altslawischen beliebten und geduldeten Consonantenverbindungen zu machen, habe ich mir nach dem *Lexicon linguae slovenicae veteris dialecti* von Miklosich alle im Anlaut eines Wortes vorkommenden Consonantenverbindungen zusammengestellt und bei dieser Zusammenstellung gefunden, dass die Verbindungen mit einem an zweiter Stelle stehenden р, л, в, н, м die beliebtesten sind.

Verbindungen mit р:

Кр, Тр, Ар, Пр, Бр; Нр (semel), Мр; Хр, Гр, Ср, Зр, Шр (semel), Жр, Фр (in Fremdworten), Вр; Цр, Чр.

Verbindungen mit л:

Кл, Тл, Дл, Пл, Бл; Мл; Хл, Гл, Сл, Зл, Шл, Жл, Вл; Чл.

Verbindungen mit в:

Кв, Тв, Дв; Хв, Гв, Св, Зв, Жв (semel); Цв, Чв.

Verbindungen mit н:

кн, мн; гн, сн, зн.

Verbindungen mit м:

км; см, зм, шм (semel).

Ist der zweite Consonant eine Muta, so geht immer ein с, з, ш oder ж voran: ск, ст, сп; зд, зб (semel); шт; жб (semel). Сц kommt nur in сцѣлъ = цѣлъ, чб nur in чбанъ = чьванъ vor.

Bei einer Verbindung von drei Consonanten ist der vorderste, mit einer einzigen Ausnahme (твр), immer ein Spirant (с, з, ж, х), der letzte aber ein р, л oder в: скр, стр, смр, здр, ждр, хкр; скл, стл, змл, (змлии = змии); скв. Скбр ist die einzige Verbindung von 4 Consonanten. Im Innern eines Wortes ist ств, das im Anlaut bei Miklosich nicht vorkommt, eine ganz beliebte Verbindung. Eine vollständige Zusammenstellung aller im Innern eines Wortes vorkommenden Consonantenverbindungen würde sehr belehrend sein. Muta vor Muta ist nirgends anzutreffen, eben so wenig м oder н vor einer Muta oder einem Spiranten. Aus solcher Abneigung erklären sich die Infinitivformen пешти vom Stamme пек; тепсти, длъпсти, запсти, скоупсти mit eingeschobenem с; погрети, чрѣти mit ausgefallenem Labial; клати, жати mit verflüchtigtem н und м. Die Formen длъпсти, запсти und скоупсти von den Stämmen длъб, заб und скоуб thun zugleich dar, dass man in der ältesten Zeit streng nach dem Gehör, nicht aber nach der Etymologie schrieb. Wenn dieses allgemeines Gesetz war, dürfte man vielleicht auch schon aus den häufig vorkommenden Endungen дъ, гъ, зь u. s. w. schliessen, wenn man überhaupt noch fernerer Beweise für die ursprünglich vocalische Natur der Zeichen ъ und ь bedürfte, dass д, г, з u. s. w. hier nicht den Auslaut bildeten, sondern dass noch ein Vocal diesen Consonanten nachklang.

IV.

Das altrussische Pronomen ъ, а, о kann nicht, wie Hr. Pawskij annimmt, = sanskr. *sa, sá* = griech. *ὁ, ἡ, το* = lat. *hi-c, hae-c, ho-c* sein.

Hr. Pawskij stellt vom altrussischen Pronomen ъ, а, о, das vor ihm kein Grammatiker erkannt hatte, eine vollständige Declination auf, belegt indessen nur den Dat. Sg. Masc. ому, den Acc. Sg. Fem. ну und den Acc. Pl. Masc. ны; vom Neutr. Sg. о und Pl. а wird gesagt, dass es überaus häufig vorkomme [1]). Ich habe kein Recht, die Existenz dieses selbständigen Pronomens irgend in Zweifel zu ziehen, kann aber doch nicht umhin, den Nom. Sg. Masc. ъ als im höchsten Grade verdächtig zu bezeichnen, da ъ immer nur als Nachhall eines Consonanten erscheint, niemals aber eine Silbe für sich bildet; ынъ, ы, ыхъ, ымъ wären auch die einzigen Formen, in denen ы im Anlaut stände.

Dieses altrussische Pronomen ъ, а, о wird zunächst mit dem griech. Artikel *ὁ, ἡ, το* zusammengestellt. Hr. Pawskij sagt, dass das griech. *ὁ* im Russischen in der Gestalt von о auftrete, dass aber dieses о selten in seiner vollen Gestalt erscheine, sondern sich häufiger zu ъ verkürzt habe. Genau genommen, wird wohl ъ als selbständiges Pronomen eben so häufig vorkommen wie о, d. i. — gar nicht. Nichtsdestoweniger erkennt Hr. Pawskij in dem von ihm erschlossenen Pronomen о den zweiten Bestandtheil des griech. Artikels *ὁ*, d. i. den Vocal о. Nun wird aber sogleich hinzugefügt: wenn der Begründer unsers Alphabets und unserer Orthographie, der das lat. *h* in der Gestalt von ъ aufgenommen und mit Hülfe dieses ъ den harten Vocal ы gebildet hatte, nicht mit Schüchternheit (sic!) verfahren wäre und jene Aspiration allen harten Vocalen beigefügt hätte, dann würden auch wir jetzt хо, ха wie die Lateiner *ho, ha* und die Griechen *ὁ, ἁ* schreiben, und dann würde unser Artikel, der aus *s* hervorgegangen ist, deutlicher sein [2]). Hier identificirt also Hr. Pawskij den rus-

1) II. B. S. 272 fg.

2) Ebend. S. 271: Это-то *ὁ* пришло у насъ видъ *о*, которое,

sischen Artikel ъ mit dem griech. Spiritus asper, der, wie dieser Gelehrte anzuerkennen bereit ist, auf ein ursprüngliches *s* zurückzuführen ist, das wir im sanskrit. Pronomen *sa*, *sâ* antreffen. Jeder Widerspruch verschwindet, sobald man das Pronomen ъ für eine Zusammenziehung aus ъъ, an welcher Form Hr. Pawskij nicht den geringsten Anstoss nehmen wird, erklärt.

Nun wollen wir aber auch das Verwandtschaftsverhältniss etwas genauer betrachten. Einem anlautenden sanskr. *s* entspricht, wie jedem Kenner der Lautgesetze der verschiedenen indogermanischen Sprachen bekannt ist, im Zend und im Griechischen regelmässig eine Aspiration (ه und Spir. asper, so = ﮨ), im Lateinischen und Slawischen dagegen wiederum ein *s*. Man vergleiche z. B.

Sanskrit	Lateinisch	Slawisch	Zend	Griechisch
sad	sid-o	сѣс-ти	had	ἕδ-ος
saptan	septem	седмь	hapta	ἑπτά
sva	suu-s	сво-и	hva, qa	ἑό-ς, ὅ-ς
svapna	somnu-s	сънъ	qafna	ὕπνο-ς
svâdu	suav-is	сладъкъ		ἡδύ
svasar	soror	сестр-а	qanha	
sama	sim-ilis	самъ		ὁμό-ς
sam		съ	ham	
san	(ab-)sens	сы	hât	ὤν [3])
santi	sunt	сѫть	henti	ἐντί [3])

появляясь изрѣдка въ полномъ своемъ видѣ, чаще сокращалось на ъ. Естьли бы составитель нашей азбуки и установитель правописанія, принявшій Лат. придыханіе h подъ видомъ ъ, и чрезъ то образовавшій твердую гласную ъı, поступилъ не робко (sic!) и, пошедъ далѣе, передалъ это придыханіе всѣмъ твердымъ гласнымъ, то и мы писали бы теперь ъо, ъа, подобно какъ Латины ho, ha и Греки ὁ, ἁ; и тогда нашъ членъ ъ, происшедшій отъ ъ, былъ бы явнѣе.

3) In ὤν und ἐντί ist, wie Bopp annimmt, ein anlautendes σ abge-

Wir haben demnach, wenn wir nicht der Willkühr Thür und Thor öffnen wollen, durchaus kein Recht, im altrussischen Pronomen den Verlust eines anlautenden *s* anzunehmen. Das lat. Pronomen *hi-c*, *has-c*, *ho-c* stellt Bopp zum Theil wohl auch deshalb, weil lat. *h* nicht mit sanskr. *s* zu wechseln pflegt, nicht mit dem sanskr. *sa* und dem griech. *ὁ* zusammen, sondern mit dem Interrogativ-Relativ *quis*, *qui* [4]). Das Pronomen ъ, а, о durfte um so weniger mit *ὁ*, *ἡ*, *τo* und स, सा identificirt werden, als diese Pronomina im Neutrum und in allen obliquen Casus für Spiritus asper und sanskr. *s* ein damit offenbar verwandtes *t* aufweisen und somit, wie schon Bopp gelehrt hat, ganz zum altslaw. ТЪ, ТА, ТО stimmen. Hr. Pawskij hält sich für berechtigt, hierbei ganz selbständig zu Werke zu gehen; überlässt es aber leider dem Leser selbst, die sich entgegenstellenden Bedenken zu entfernen. Oder sollte vielleicht Hr. Pawskij der Ansicht sein, dass das lat. *hi-c* und das russische ъ, а, о kein Vermächtniss aus ältester Zeit, wo die indogermanischen Sprachen noch ungetrennt im Mutterschoosse ruhten, sondern vielmehr in verhältnissmässig später Zeit aus dem Griechischen eingeschlichene Fremdlinge seien? So wenig Jemand mit einer solchen Ansicht sich einverstanden erklären möchte, so wenig wird Jemand, der sich mit eigenen Augen davon überzeugt hat, dass Hr. Pawskij das russ. небо *Himmel*, итн *gehen*, есть *er ist* für aus dem Griechischen entlehnte Wortformen (*νέφος*, *nubes*, *itum*, *ἐστί*) erklärt und dieselben in eine Reihe stellt mit Январь, Февраль, ангелъ u. s. w. [5]), in jener meiner Frage eine

---

fallen. Es könnte übrigens ὦν eine Zusammenziehung von ἐών sein und dieses für ἐσών stehen. Ein inlautendes σ zwischen Vocalen fällt bekanntlich häufig aus. ἐντί aus ἐσαντί zu erklären, würde vielleicht schwieriger sein.

4) *Vergleichende Grammatik*, 3te Abth. S. 570.

5) I. S. 139. Das Kapitel, in dem diese Ansicht ausgesprochen wird, führt die Ueberschrift: О передѣлкѣ словъ, переходящихъ къ намъ изъ чужихъ языковъ. Hr. Pawskij ist überhaupt sogleich bereit, wenn er irgend ein Wort nicht aus dem Russischen zu erklären vermag, dasselbe auf die allergezwungenste Weise, die uns nicht selten an solche Zusammenstellungen wie *Schornstein* = черная стѣна er-

Verdächtigung den Ansichten, die der auf sanskritischem Gebiete so bewanderte Gelehrte über das Verhältniss des Slawischen zu den übrigen indogermanischen Sprachen hat, zu suchen berechtigt sein. Man wird dieses noch um so weniger zu thun sich geneigt fühlen, wenn man in Erwägung zieht, dass Hr. Pawskij es für ganz wahrscheinlich hält, dass das definite Adjectiv, in dem man bis jetzt nur ein Pronomen gesehen hatte, Hr. Pawskij aber deren zwei entdeckt haben will, bloss aus knechtischer Nachahmung griechischer Redeweise entstanden sei, wo vor dem schon im Adjectiv enthaltenen angeblichen Artikel (ος [6]), η, ον) noch ein selbständiges ὁ, ἡ, τὸ erscheint, wenn von einer bestimmten Person oder Sache die Rede geht [7]).

Wenn die oben im Eingange erwähnten Pronominalformen ому, ну und ны nicht aus einem andern slawischen Pronomen hervorgegangen, sondern als Casus eines selbständigen Pronominalstammes zu betrachten sind, dann stehe ich keinen Augenblick an, diesen besondern Pronominalstamm dem sanskr. Stamme *a* gleichzusetzen. Dieser Pronominalstamm hat aber nichts mit dem sanskr. *sa* und nichts mit dem griech. ὁ zu schaffen.

V.

Was stellt der Auslaut der russischen Nominative dar?

Hr. Pawskij theilt die Nomina nach dem Auslaut im No-

---

immer; aus verwandten und nicht-verwandten Sprachen abzuleiten. So wird z. B. плюха vom deutschen *[illegible]*, ошлеуха von *abbleien* (II. A. S. 91.) abgeleitet, бесѣдую vom lakon. μυσίδδω (II. A. S. 95.), молоть von *flick-en* (II. A. S. 102.), невѣста von *nupta* oder νυμφευτη (II. A. S. 105.), будень vom engl. *busy day* (II. A. S. 220.), дешевъ vom engl. *dog cheap* (II. Б. S. 27.), u. s. w.

6) Das ς ist, wie wir später sehen werden, allerdings mit dem Spiritus asper von ὁ gleichgestellt worden, aber dieses Pronomen erscheint nur als Nominativzeichen und beim Adjectiv dreier Endungen nur beim Masculinum.

7) II. Б. S. 13 fgg.

nativ in drei Klassen ein. Zur 1sten Klasse, zu den Nominibus mit einem Artikel oder Genus-Charakter, rechnet er die Masculina auf ъ, ь und ѣ, die Feminina auf a und я und die Neutra auf o und e; zur 2ten Klasse, den artikellosen Nominibus, sollen die Masculina auf a und я, o und e, die Feminina auf ь und die Neutra auf я gehören; zur 3ten Klasse, die durch zwei Artikel gekennzeichnet sein soll, werden die definiten Adjectiva gezogen.

Die Endungen ъ, a, o der ersten Klasse werden mit अस्, आ, अम् im Sanskrit, ος, η (α), ον im Griech. und *us*, *a*, *um* im Lateinischen und in letzter Instanz mit dem Pronomen ъ, a, o, das, wie wir im vorigen Artikel sahen, = sanskr. स, सा = ὁ, ἡ, το = *hi-c*, *hae-c*, *ho-c* sein soll, gleichgesetzt. Da Hr. Pawskij damit einverstanden ist, dass die consonantischen Auslaute *s* und *m* (*n*) im Slawischen abgefallen sind und dass demnach ъ und o dem vocalischen Bestandtheil der Endungen अस्, ος, *us* und अम्, ον, *um* entsprechen [1]), so muss zur Begründung jener Hypothese nicht nur dargethan werden, dass in den volleren Endungen *as*, *d*, *am* u. s. w. ein Artikel oder Pronomen enthalten sei, sondern auch, dass der Vocal in diesen Endungen zu einem solchen Pronomen gehöre.

Bis jetzt hat man in den Endungen अस्, ος, *us* den Consonanten von dem vorhergehenden Vocal getrennt und jenen mit dem *s* des sanskr. Pronomens स und dem Spiritus asper von ὁ identificirt. Bopp hat in dem *s* ein bloßes Nominativzeichen gesehen, nicht aber einen allgemeinen Genus-Charakter, der etwa das Nomen durch alle Casus und Ableitungen begleitete, und zwar einfach aus dem Grunde, weil es eben nur im Nominativ erscheint. Das *s* treffen wir überdies nicht bloss beim Masculinum, sondern auch beim Femininum an [2]), wenn dieses nicht schon durch einen langen Vocal als solches gekennzeichnet ist.

---

1) II. A. S. 965.

2) Die seltenen Fälle, wo *s* im Griechischen und Lateinischen (z. B. in ἥλιξ und *felix*) auch beim Neutrum erscheint, hält Bopp mit Recht für spätere Entartung.

Das ursprünglich wohl überall lange *a* (*η*) des Feminins tritt als Länge ein Kennzeichen dieses Geschlechts, das sowohl beim Substantiv und Adjectiv, als auch bei dem in Rede stehenden Artikel (sanskr. *sá* = *ἡ*) als solches auftritt. Dasselbe die Pronomen zu deuten, würde zu gar nichts führen, da die Länge im Pronomen nicht leichter und nicht schwieriger als beim Substantiv und Adjectiv zu erklären ist. Die Endung आ und *η* gar auf स und *ἡ* zurückzuführen, wird wohl keinem besonnenen Etymologen je einfallen. Die Feminina auf ई (*i*) nehmen kein Nominativzeichen an, enthalten also auch im Nominativ kein Pronomen *sa* [3]).

Das *m* (*ν*) im Neutrum ist, worüber man ziemlich einig zu sein scheint, nicht Nominativ- sondern Accusativzeichen, das als solches auch bei Masculinis und Femininis auftritt. Dieses *m* des Accusativs hält Bopp, wie überhaupt alle Casusendungen, für ein Pronomen, das aber nichts mit स und *ὁ* zu thun hat und überdies keinen Genus-Charakter bildet. Da das Pronomen स = *ὁ* weder im Nom. noch im Acc. Neutr. jenes *m* (*ν*) annimmt, wird man die Endung अम् und *ον* noch weniger als die Femininendung आ und *η* aus dem Pronomen स = *ὁ* zu erklären wagen.

Den Vocal *a* in den Endungen अस् und अम्, dem im Griechischen ein *ο*, im Lateinischen ein *u*, im Slawischen ъ und ъ (e) entsprechen, und der bis jetzt immer zum Stamm gezogen wurde, weil man demselben sowohl in der Flexion, als in der Derivation und in der Composition begegnet, nennt Hr. Pawskij einen Bindevocal (соединительная гласная); desgleichen das *á* des Feminins, als wenn hier auch Etwas zu binden wäre [4]). Hr. Pawskij hält es nicht für nothwendig, uns zu sagen, was ihn berechtige, jenen Vocal für einen Bin-

3) Nach Hrn. Pawskij (II. A. S. 264.) hätten die Feminina auf *á* kein Nominativzeichen, damit der Nom. Sg. vom Acc. Pl. unterschieden werden könnte. Aus diesem Grunde hätten die Griechen und Römer im Nom. Sg. χωρα, *anima* und nicht χωρας, *animas* gesprochen. Es findet also bei der Bildung der grammatischen Formen ein Berechnen und Abwägen statt!

4) II. A. S. 265.

devocal zu erklären; warum er aber dieses thut, liegt ganz klar auf der Hand: er will in der Endung ъ, а, о, es koste was es wolle, den Artikel finden; da er nun diese Endungen auf keine Weise mit dem Artikel selbst, d. i. mit dem *s* und im Neutrum mit dem *m* (*n*) zu identificiren vermag, so sucht er auf eine künstliche Weise den diesen Consonanten vorangehenden Vocal zur Nominativendung zu ziehen [5]), indem er durch einen Machtspruch denselben die Rolle eines Bindevocals übernehmen lässt. Dass die Nominativendung ъ, wenn sie einem Bindevocal entspricht, nicht zugleich das russische Pronomen ъ, das, wie wir im 4ten Artikel gesehen, dem *s* des Sanskrit-Pronomens स und dem Spiritus asper von ὁ entsprechen soll, sein könne, scheint Hr. Pawskij ganz übersehen zu haben.

Indem Hr. Pawskij das einem sanskr. *as* gegenüberstehende ъ zur Casusendung zieht, gelangt er zu einer Unzahl von primitiven Wörtern, wie холъ, гробъ, воръ u. s. w. [6]), die in Wirklichkeit Derivata sind und sich von andern Derivaten auf ъ, wie бод-ръ, свѣ-лъ, би-тъ, да-нъ u. s. w., nur dadurch unterscheiden, dass bei ihnen das wortbildende Element aus einem blossen Vocal, in diesen dagegen aus eben einem solchen Vocal mit einem vorangehenden Consonanten besteht. Zu den nicht-abgeleiteten Wörtern werden auch

---

5) Daher heisst es denn auch, dass das Nominativzeichen nicht, wie Bopp annehme, im Slawischen vollkommen verschwunden sei. Hr. Katkow (a. a. O. S. 123. fg.) glaubt sogar Spuren des ursprünglichen *s* im russischen бѣлобрысъ, бѣлобрысый, пѣтухъ (х = स) und слеза entdeckt zu heben. In слеза soll з das alte Nominativzeichen, а der Charakter des Feminins sein. Mit demselben Rechte könnte man das *m* im griech. δάκρυμα und im lat. *lacryma* für die neutrale Nominativendung und das *a* für den Feminin Charakter ausgeben. Solche misslungene Erklärungen stehen in dem Werke des Hrn. Katkow ganz vereinzelt da.

6) II. A., S. 16. fgg. Zu den primitiven Wörtern wird auch словъ in Богословъ gerechnet (S. 21.), obgleich hier словъ aus слово, das wiederum aus словес = श्रवस् verkürzt ist, zurückgeht. Mit demselben Rechte hätte auch neben слава wegen Мѣтослявъ u. s. w. ein славъ und neben слива wegen черносливъ ein сливъ aufgeführt werden können.

сынъ, смъкъ, стухъ, знакъ u. s. w. gefühlt, indem hier ъ und ь für blosse Einschaltungen zum Schutz des Wurzelvocals und zur Stütze des ъ angesehen werden (!) [7].

Die Nominativendung ъ steht, wie schon lange anerkannt ist und wie auch Hr. Pawskij zuzugeben bereit ist, nicht bloss da, wo wir im Sanskrit *a* antreffen, sondern entspricht auch einem sanskr. *u*, das keinen Genus-Charakter bildet und das auch Hr. Pawskij nicht für einen Bindevocal, sondern als zum Stamme gehörig ansieht. Wenn in сынъ, das ganz das sanskr. *sûnu-s* ist, ъ gleichfalls der Artikel sein soll, dann muss dieses eine ъ an Stelle von zwei ъ stehen, von denen aber das eine als Bindevocal wieder nichts zu binden gehabt hätte. Hr. Pawskij ist geneigt anzunehmen, dass die *u*-Stämme im Slawischen durch die *a*-Stämme ganz verdrängt worden seien. Die umgekehrte Behauptung wäre eben so richtig. Alles ов und ев, das im Altslawischen im Dativ Sg. und im ganzen Plural sowohl bei denjenigen Substantiven, die im Nominativ auf ъ, als auch bei denen, die auf и und ь ausgehen, so oft auftritt, ist, wie schon der scharfsinnige Bopp erkannt hat, nichts weiter als eine Entwickelung jenes *u*. Im Russischen finden wir dieses ов und ев im Genitiv Pl. [8]), der heut zu Tage, nachdem das ъ völlig verstummt ist, nichts weiter

7) II. A. S. 20. fg.

8) Sehr launig ist Hrn. Pawskij's Erklärung der Genitive Pl. auf овъ (II. A. S. 295.). Charakter des Gen. Pl. ist auch nach ihm bloss ъ; dieses ъ könne aber, heisst es weiter, an das ъ des Nominativs nicht ohne Einschaltung eines wandelbaren Vocals treten. Auf diese Weise entstände оъ oder nach russischer Schreibweise оѣ. Die Endung оъ, die vollständig der weichen Endung еѣ = еъ entsprechen würde, sei nach der gangbaren Orthographie (als wenn Formen, die das Volk bildet, nach bestimmten Gesetzen der Orthographie abgecirkelt würden) unmöglich; die Endung оѣ aber sei deshalb nicht zulässig, weil die weiche Endung ѣ bei einem Worte, das auf eine harte Aspiration auslautet, gegen ein Grundgesetz der Declinationen (!!!) verstossen würde. Aus diesem Grunde sei die Aspiration в, die die Kraft habe das Zeichen des Genitivs ъ zu stützen, zu Hülfe genommen. Das ъ im Nominativ gehört nach Hrn. Pawskij's Ansicht, wie wir oben gesehen, zur Nominativendung, es tritt demnach eine Genitivendung an eine Nominativendung!

als den Stamm darbietet, gerade so wie die Gen. Pl. времен-ъ und ребят-ъ[9]) von den consonantischen Stämmen времен und ребят; ferner in den Adjectiven auf овъ und евъ[10]): Петров-ъ, Васильев-ъ, und in denen auf овій: слонов-ій, конев-ій, u. s. w.

Zu den Beispielen, in denen ein altslawisches ъ einem sanskr. u im Auslaut eines Nominalstammes entspricht, gehören auch die beiden Adjectiva льгъ-къ = लघु und сладъ-къ = स्वादु = ἡδύ, die nur mit der Verstärkung къ = क vorkommen. In den Derivaten льго-сть, льго-та, сладо-сть erscheint statt dessen о, das im Verein mit є in der Composition schon im Altslawischen den Sieg über alle andern Vocale davongetragen und sogar das charakteristische а des Femininus verdrängt hat: млато-биниць, мѫже-оубиниць, вое-вода, пѧте-вождь, славо-любие. Dieses о im Compositum, so wie das im Instr. Sg. Neutr. aus о geschwächte ъ (мѣ-стъмь) machen es, wie es scheint, wahrscheinlich, dass das ъ im Nominativ auch aus о, das an Stelle eines älteren а gestanden hätte, entstanden sei.

Zu Gunsten dieses Ursprungs des ъ sprechen auch einige noch im heutigen Russischen erhaltene Masculina auf о (е), wie карлo, гнѣдко u. s. w.[11]). Hr. Pawskij (II. A. S. 178.)

---

9) Bopp, *Vergleichende Grammatik*, S. 355.

10) Hr. Pawskij (II. A. S. 267.) hält das ов in барсовъ u. s. w. für die Endung des Gen. Sg., die mit *as* im Sanskrit und *ô* im Zend identificirt wird. Hr. Pawskij hat dabei übersehen, dass das ъ der Endung овъ noch einen Vocal repräsentirt, der ihn in grosse Verlegenheit bringen könnte.

11) Einen eben solchen Wechsel zwischen о und ъ gewahren wir in der 1sten Person Pl. im Ruthenischen: бѫдемо oder бѫдемъ, im Imperativ nur бѫдьмо; s. Lewicki a. a. O. S. 106. In glagolitischen Handschriften ist die Endung мо gleichfalls ganz gewöhnlich; s. Preiss im *Журн. Мин. Нар. Пр.* 1843. *Отд.* II. S. 211. Miklosich (*Formenlehre* u. s. w. S. 37.) glaubt, dass die Form auf мо den lebenden Dialecten entlehnt sei. Lebende Dialecte bieten bisweilen aber auch ältere Formen als die ausgestorbenen dar. So kommt z. B. schon im Ostromir'schen Evangelium neben несть das verkürzte не vor, das heut zu Tage, zum wenigsten hier in Petersburg, nicht gehört wird, wenn nicht etwa das не in не куда итти, не чего дѣлать aus der Verschmelzung

hält dieses σ mit Recht für älter als ъ, das aus eben diesem, dem o in der griech. Endung ος entsprechenden o, entstanden sei. Er führt, wie er sagt (II. A. S. 180.), die Masculina auf o (e) nur deshalb unter den artikellosen Nominibus auf, weil dieselben die Bedeutung und die Herkunft ihres Genus-Charakters (sic!) o vergessen hätten und gern in Nomina, die durch den charakterlosen Vocal a gekennzeichnet würden, übergingen. Später (II. A. S. 263) hat Hr. Pawskij wieder vergessen, dass er dieses o mit dem griech. o in ος identificirt hat und stellt dasselbe mit der Nominativendung *ó* im Zend zusammen, die, wie er recht gut weiss, nicht dem griech. *o*, sondern der vollen Endung ος entspricht. Da die alten auslautenden Consonanten im Slawischen überall spurlos verschwunden sind, finden wir durchaus keine Veranlassung, in der hier in Rede stehenden Endung o ein darin aufgegangenes *s* zu suchen.

Nun giebt es aber auch Fälle, wo die Endungen ъ und o einem Vocal gegenüberstehen, der in ältester Zeit nicht einmal den Auslaut des Stammes bildete, sondern noch einen Consonanten nach sich hatte. So entspricht z. B. ъ in братъ einem *ar* im Sanskrit (भ्रातृ) und einem *er* im Lateinischen (*frater*), das o in нєбо, слово u. s. w. einem zum Nominalstamm gehörigen *as* (नभस्, श्रवस्), das sich in der Form von єс noch im Plural (нєбєса, словєса) und in den Adjectiven нєбєсьнъ und словєсьнъ erhalten hat.

In Wörtern, die aus dem Griechischen entlehnt sind, steht ъ an Stelle eines stammhaften σ mit vorangehendem Consonanten männlicher Nomina, o an Stelle eines eben solchen o neutraler Nomina: ангєлъ = ἄγγελο-ς, муро = μύρο-ν.

Die Masculina auf a, wie воевода, вельможа u. s. w. vergleicht Hr. Pawskij nach Bopp sehr passend mit den lat. *scriba*, *parricida*, *transfuga*, *coelicola* und dem griech. νεφεληγερέτα. Dieses a ist, wie schon Bopp lehrt [12]), älter als das lat. *u* und das griechische o der 2ten Declination und als das

zung von не ѥ entstanden und demnach richtiger нѣ (vgl. нѣтъ) zu schreiben wäre.

12) *Vergleichende Grammatik*, 1ste Abth. S. 137. 2te Abth. S. 346.

slawische s, das in der Regel auch einem sanskr. s gegenübersteht. Wenn aber Hr. Pawskij uns berichtet (H. A. S. 172), dass es auch im Sanskrit eine Menge männlicher Nomina auf a gebe, die kein Nominativzeichen annehmen, so ersehen wir daraus, dass dieser Gelehrte sich durch das Bopp'sche Glossar hat irreleiten lassen. Dieses führt nämlich wie auch die übrigen Sanskrit-Wörterbücher immer das Thema oder den Stamm der Nomina auf, und giebt den Nominativ nur dann an, wenn er nicht ganz regelmässig aus dem vorliegenden Thema gebildet wird. Den regelmässigen Nominativ aber zu bilden versteht jeder Anfänger.

Warum im Altslawischen ein ursprüngliches a im Masculinum sich meist zu ъ schwächte und später gänzlich verstummte, während es im Neutrum sich noch bis zum heutigen Tage als o (e) erhalten hat, lässt sich, wie es scheint, durch ein euphonisches Gesetz nicht erklären. Ein Einfluss des abgefallenen Nominativ-s kann hier nicht stattgefunden haben, da dieselbe Schwächung der männlichen Stämme auch im Accusativ erfolgt ist, wo die verwandten Sprachen wie beim Neutrum ein m oder n aufweisen.

Ich gehe zu dem ѕ über. In den Femininis ist ь bekanntlich aus einem ältern i entstanden, das im flexionslosen Genitiv wieder zum Vorschein kommt: память, памяти. Im Sanskrit haben wir hier gleichfalls ein *i*: *mati* von *man* wie па-мя-ть = па-ма-т-ь von ман-т-ти. Nominative wie любовь und свекровь lauteten, wie man weiss, in älterer Zeit любы und свекры und folgten der consonantischen Declination wie sansk. Feminina auf t. Aus denjenigen obliquen Casus der consonantischen Stämme, die mit den *i*- (ь) Stämmen zusammenfielen, bildete sich später jener verstärkte Nominativ auf *i* (ь). In мать und дочь lässt sich das ältere т noch auf slawischem Gebiete nachweisen: мати und дъщи. Die Nominative матерь und дочерь sind wiederum aus den obliquen Casus hervorgegangen und späteren Ursprungs. Im Altslawischen gab es noch eine Anzahl männlicher Nomina auf ѣ, die wie путь in der Declination bis auf den Instr. Sg. und den Nom.

Pl. ganz mit den Femininis auf а zusammenfielen[13]). Heut zu Tage haben sich jene Nomina der Declination derjenigen Masculina angeschlossen, deren ь aus einem ursprünglichen *ja* entstanden ist. Dieses е, das im flexionslosen Genitiv wie bei den Stämmen auf ъ wieder auftaucht (мѫжа, мѫжа), schwächte sich nach *j* zuerst zu е, dann zu і und zuletzt zu ь[14]). Das alte мѫжь, das heut zu Tage мужъ geschrieben wird, entspricht dem sanskr. *manushja* und enthält ursprünglich eben so wenig einen Genus-Charakter wie das dem sansk. *ṛkâ* entsprechende влъкъ. Die volle Endung *ja* hat sich in вельможа erhalten, das sich zu вельможь gerade so verhält wie воевода zu на-водъ.

Das Affix арь in золотарь, мытарь, словарь entspricht dem lat. *ariu-s* und *ariu-m*[15]). Hier steht also ь an Stelle von *iu*, das wiederum einem sanskr. *ja* entspricht. Dieser Klasse von Wörtern haben sich auch solche Nomina angeschlossen, die auf *r* auslauten, wie z. B. царь = *Caesar*, деверь = sansk. *devar* = lat. *levir*. Wenn das Suffix тель (спаси-тель u. s. w.) mit dem sansk. *tar*, griech. τηρ, τωρ und lat. *tor* identisch ist, dann müssten wir auch dort mit Bopp[16]) eine Verstärkung annehmen.

---

13) Miklosich, *Formenlehre* u. s. w. S. 8 fg. Der Genitiv Pl. auf eй geht auf ein altslawisches ии zurück und kommt ursprünglich nur denjenigen Nominibus zu, deren Thema auf *i* ausging. In пѫтии, wo ich das zweite и als *ji* auffasse, gehört *i* zur Casusendung und entspricht dem litth. *ū* in *jaunikki-ū*; das j ist bloss euphonisch. Aus iji entstand zuerst durch Abfall des i — ій und dann eй. Hr. Pawskij hält й in eй für einen Stellvertreter des ь und sieht in e nur einen Bindevocal, der das ь des Nom. mit dem ь der Genitivendung zu verbinden hätte. Ueber eй, wo dieses an die Stelle von ій tritt, ist S. 36. zu vergleichen.

14) Miklosich führt a. a. O. мѫжь auf мѫжјъ zurück; Bopp (*Vergl. Gr.* S. 264.) stellt врачјъ als Thema auf. Beide Gelehrte haben nicht berücksichtigt, dass ъ und ъі mit *j* unverträglich sind. Das in der Declination von врача erscheinende еи verdankt seinen Ursprung nur einer Vermischung der Stämme.

15) Pawskij a. a. O. II. A. S. 139.

16) *Vergleichende Grammatik*, 2te Abth. S. 345.

Die Nominative камень und корень, die in älterer Zeit камѧ и корѧ lauteten, haben sich wie матерь und дочерь aus den obliquen Casus gebildet, denen ursprünglich ein consonantisch auslautendes Thema zu Grunde liegt.

Die gesteigerte Mouillirung in Formen wie кожда u. s. w. erklärt sich hinlänglich durch das *j*. Hr. Pawskij (H. A. S. 28.) erkennt in den Masculinis auf ъ bloss и als wortbildendes Element an und ist der Meinung, dass an das aus и entstandene ъ noch der Genus-Artikel (родовой члень) ъ, der nach ъ auch in ь übergehen müsse, getreten sei und dass aus diesen beiden zusammenkommenden ь die gesteigerte Mouillirung zu erklären sei [17]). Da wir überhaupt einen Artikel ъ im Sinne des Hrn. Pawskij im Slawischen nicht sehen können und da wir uns auch keinen Begriff von der phonetischen Bedeutung eines ъ nach einem ь zu machen im Stande sind, so verbleiben wir ohne alles Bedenken bei der oben erwähnten Deutung des ь, die Bopp angehört.

Ich komme nun zu der letzten Endung der Masculina, zu ѝ. Diesem ѝ entspricht im Altslawischen ein и, das uns Miklosich im Nom., Acc., Voc. Sg. und im Gen. Pl. als ѝ, in

17) Im Altslawischen finden wir, worauf schon Miklosich (*Lautlehre*, S. 43.) aufmerksam gemacht hat, in den Imperativen кѣжда, дажда und ижда sogar vor einem aus i entstandenen ь eine gesteigerte Mouillirung. Aus ижда oder кѣжда ist bekanntlich das russische жмь entstanden. Diese letztere Form beweist, dass Hr. Pawskij nicht einer provinciellen Aussprache, wie man hat annehmen wollen, gefolgt ist, als er uns das Wort дождь wie дошть auszusprechen lehrte. Bei Erwähnung der reduplicirten Form дажда = да-д-и will ich auf einen andern reduplicirten Verbalstamm im Slawischen aufmerksam machen, der bis jetzt, so viel ich weiss, nicht als solcher erkannt worden ist. Es ist dieses das Verbum гла-голa-ти, das ohne Zweifel identisch ist mit der Sanskritwurzel gar (गॄ) *sonum edere, canere, laudare*. Vom einfachen гла stammt гласъ *vox*, das schon Miklosich (*Radices linguae slovenicae veteris dialecti*) mit dem litth. *garsas* zusammengestellt hat. Derselbe Gelehrte hat auch гаголати mit sansk. *gar* verglichen, hält aber das 2te г für eine blosse Verstärkung und ола für ein Suffix. Das ältere ѓ hat sich in гѓан *cantus*, (кѣлно-гѓан *cantus corvi*) erhalten.

den übrigen Casus dagegen als *ji* auszusprechen lehrt [18]). Dobrowsky [19]) *schreibt* sogar вой, рай, змий, край u. s. w. Im Altslawischen wurde, wie ich jetzt mit Sicherheit zu behaupten wage, и nach einem Vocal und im Anlaut in ältester Zeit überall *ji* ausgesprochen. Ich kann mir nämlich keinen Grund denken, warum der Erfinder des Alphabets, der sonst die Vocale mit vorschlagendem Jod so genau von den reinen Vocalen geschieden hat, in diesem einen Falle die verschiedene Aussprache von *i* und *ji* in der Schrift gar nicht berücksichtigt haben sollte. Das Zeichen и (vgl. S. 32. 2.) spricht gleichfalls für die Aussprache von *ji*, desgleichen das entsprechende Fem. auf ꙗ und das Neutr. auf ѥ. In denjenigen Fällen, wo wir heut zu Tage das i mit einem vorangehenden Vocal diphthongisch aussprechen und й schreiben, wurde das *i* in *ji*, wie ich glaube, kürzer gesprochen als in dem *ji*, das sich noch bis zum heutigen Tage als *ji* erhalten hat. Diese Kürze des *i*, die ich in der Verbindung mit *j* für identisch mit dem alten ь in anderer consonantischer Verbindung halte, war auch die Veranlassung, dass sie später ganz verstummte wie das ь, und dass in Folge dessen das übrig bleibende *j* sich vocalisirte und mit dem vorangehenden Vocal sich zu einem Diphthong verband [20]).

Das *ji* im Nominativ ist eine Schwächung von *ja* [21]), das

---

18) *Formenlehre*, S. 6.

19) *Institutiones linguae slavicae*, S. 271.

20) Ich habe schon im 1sten Artikel entschieden behauptet, dass das й in ай, ой u. s. w. ein Vocal und kein Consonant *(j)* sei. Es sei mir hier nachträglich gestattet, diese meine Behauptung durch ein, wie mich dünkt, nicht unwichtiges Argument zu stützen. Im Russischen wird bekanntlich jeder weiche Consonant im Auslaut eines Wortes hart ausgesprochen: г wie к oder х, б wie п, д wie т, в wie ф u. s. w. Nun ist der entsprechende harte Laut von *j*, wie Raumer (*Die Aspiration und die Lautverschiebung*, S. 17.) sehr richtig gezeigt hat, das deutsche *ch* in *Sichel*, das auch dem *ch* in *mich, dich* und dem *g* in *Sieg* (in *siegen* lautet *g* zwischen zwei Vocalen wie *j*) entspricht. Wenn demnach das й in ай u. s. w. ein *j* wäre, müsste es nach dem allgemeinen Gesetz wie jenes *ch* gesprochen werden.

21) Miklosich (*Formlehre*, S. 8. § 4.) sagt, dass краи für краjъ stehe.

wir im flexionslosen Genitiv antreffen (кра-и, кра-ꙗ), und wie wir ъ und ѧ mit а wechseln sehen, so auch ji (и) mit ja (ꙗ): сѫдии = сѫдиꙗ, вѣтии = вѣтиꙗ, писчии = писчиꙗ [22]. Das Verhältniss von змиꙗ zu змии und das von вꙑꙗ zu вꙑи in жестовꙑи dura cervice ist genau dasselbe wie das von слава zu славъ in Мечиславъ und wie das von слива zu сливъ in чернословъ.

Das Suffix и (ji) in дѣ-и (злодѣи; книгодѣи), лѣ-и (кодолѣи), гно-и, бо-и (набои, прѣбои), кро-и (окрои); лоуча-и (полоучаи, приключаи), обꙑча-и, велича-и u. s. w., das sowohl den Thäter und das Instrument, als die Handlung und den Zustand in abstracto (величаи *superbia*, граи *cantus* [23]), знои *aestus*, избои *caedes*, многодѣи *magnificentia*) bezeichnet, entspricht genau dem wortbildenden ъ in доброрекъ, добротекъ, пророкъ, потокъ, моръ, наносъ, прѣемъ u. s. w., indem das vorangehende *j* nur zur Vermeidung des Hiatus eingeschoben ist. Wie das ъ heut zu Tage verstummt ist, so auch das *i* der Silbe *ji*.

Das Suffix ии = iй ist das sanskr. *ija* oder *tja*, das griech. ιο-ς, das lat. *iu-s*. Es bildet aus Substantiven Adjectiva, die bisweilen in Appellativa übergehen. Beispiele: вѣтии von вѣтъ (vgl. привѣтъ und сѫвѣтъ), сѫдии von сѫдъ, жрѣбии von жрѣбъ, змии *Schlange* vielleicht von земꙑ = земля (im Compositum земе; vgl. auch по вьсеи земи [24]) *Erde*, славии *Nachtigall* von слава *Ruhm* [25]), чьтии [26]) *lector* vom nicht belegbaren чьтъ *lectio*, Божии von Богъ, рабочій von

22) Miklosich, *Lexicon linguae slovenicae veteris dialecti* s. vv.

23) Vgl. Note 17.

24) Miklosich, *Monumenta linguae palaeoslovenicae*, S. 161.

25) Hr. Pawskij (II. Б. S. 38.) leitet славій von славить ab; dann stände слави-и auf einer Stufe mit велича-и

26) Hr. Pawskij (II. Б. S. 37.) führt das Adjectiv четій auf die Verbalwurzel zurück und vergleicht das Suffix mit dem im sansk. *bhavija* von *bhû sein*. Eine ältere Form *bhavija* ist wohl denkbar aber nicht zu belegen; die gangbare Form ist *bhavja*, die jetzt nicht mehr von der Wurzel *bhû*, sondern von einem daraus gebildeten *bhava* abgeleitet wird.

работа, охочій von охота, хожій (in Zusammensetzungen mit Präpositionen) von ходъ, ѣзжій (gleichfalls in Zusammensetzungen) von ѣзда, досужій von досугъ [27]), воложій von волокъ, dem verstärkten Thema von влкъ.

Mit dem Suffix атаи in возатаи = возотаи, златаи, оратаи, позоратаи, прѣлогатаи, съглагатаи und ходатаи [28]) hat schon Hr. Pawskij (II. А. S. 26.) das lettische Suffix *taja*, das im Nominativ Masc. *tais* lautet [29]), zusammengestellt. Im Litthauischen lautet das Affix *toja*, im Nominativ *tojis*: pradẽtojis *Anstifter*, padengtojis *Tüncher*, prabẽgtojis *Vorläufer*, waldytojis *Erbherr*, atpirktojis und iszganytojis *Erlöser*, sutwértojis *Schöpfer*, dûtojis *Geber* [30]) u. s. w. Wie das lettische *i* in *tais* und das litthauische *ji* in *tojis* keinen Artikel darstellt, sondern zum wortbildenden Suffix gehört, so auch das entsprechende и im Altslawischen und das й im Russischen.

Nirgends ist ein dem Russischem ъ, а, о entsprechendes Pronomen zu entdecken.

Dass das *i* in *ji* auf einer Stufe steht mit ь, beweist auch die Form vieler entlehnter Wörter: и (*i* mit euphonischem *j*) sehen wir wie ь an die Stelle eines harten Stammvocals treten; и nach Vocalen, ь nach Consonanten: Аньгель = ἄγγελο-ς, тоурь = ταῦρο-ς = *tauru-s*, олѣи = lat. *oleu-m* = litth. *alēju-s*, иерѣи = ἱερεύς. Später entlehnte Wörter wie борей = βορέα-ς mit verstummtem i und vocalisirtem Jod stehen ganz auf einer Stufe mit dem verkürzten consonantisch auslautenden Ликургъ = Λυκοῦργος [31]). In den oben

27) Warum Hr. Pawskij (II. Б. S. 38.) рабочій und die folgenden Worte vom Verbum ableitet, ist mir nicht recht klar.

28) Dieses sind, wenn ich mich nicht irre, alle Wörter auf атаи, die man im Lexicon von Miklosich verzeichnet findet.

29) Hr. Pawskij führt einen Nominativ *walditajas* an, wofür *walditeis* zu lesen ist: vgl. Rosenberger, *Formenlehre der lettischen Sprache in neuer Darstellung*, S. 44 fg.

30) Ich folge der Orthographie von Nesselmann.

31) In Дунай *die Donau*, scheint й aus einem ältern в entstanden zu sein; wenigstens findet man im Suprasler Codex die Form доунавъ; vgl. Miklosich, *Lexicon linguae slovenicae*, S. 40. b.

aufgeführten entlehnten Wörtern verhält sich die männliche Endung и zu ъ gerade so wie die neutrale Endung к im ostrom. евангелик = εὐαγγέλιο-ν zu dem о in муро = μύρο-ν. So wenig wir nun berechtigt sind, das dem о der griech. Endungen ος und ον und dem υ der lat. us und um entsprechende ъ und о ein Pronomen oder einen Genus-Artikel zu nennen, eben so wenig das и, da dieses an die Stelle desselben о und ъ tritt, wenn diesen Vocalen kein Consonant, sondern wiederum ein Vocal vorangeht.

Ueber den Auslaut der Adjectiva definita bleibt mir nicht viel zu sagen übrig. Da ich in den einfachen Adjectiven das Pronomen ъ, а, о nicht habe wahrnehmen können, so muss ich auch entschieden in Abrede stellen, dass die Adjectiva definita zwei Pronomina enthalten. Dass diese Adjectiva mit dem altslawischen Pronomen и, ꙗ, ѥ zusammengesetzt seien, darüber war man bis jetzt ganz einig, da man fast durch die ganze Declination das vollständige Pronomen zu verfolgen im Stande ist. Hr. Pawskij dagegen will sein neu entdecktes Pronomen ъ, а, о zu Ehren bringen und behauptet in Folge dessen, dass das definite Adjectiv damit zusammengesetzt sei. Während man bis jetzt добра-аго, добрóу-оумоу, добрѣи-имь, добрѣ-ема, добрѣи-ихъ, добрѣи-имъ, добрѣи-ими trennte, erfahren wir von Hrn. Pawskij (II. B. S. 161 fg.), dass eigentlich добр-аа-го, добр-уу-му, добр-ыи-мь, добр-ѣѣ-мь, добр-ыи-хъ, добр-ыи-мъ, добр-ыи-ми zu trennen sei, und dass der in der Mitte erscheinende verdoppelte Vocal wahrscheinlich eine Länge darstelle. Die Länge aber soll zum Ersatz der Bindevocale, die zur Verbindung von Wörtern nothwendig seien, sowie auch zum Ersatz derjenigen Vocale, die vor den Pronominalendungen го, му, мь, хъ, мъ, ми gestanden hätten, zugelassen worden sein. Diese jedenfalls höchst originelle Ansicht brauchen wir für's Erste nicht zu bekämpfen, da sie, wie es scheint, keinen Anklang weiter gefunden hat.

Das altslawische Pronomen и, ꙗ, ѥ hat schon Bopp [32]) mit dem litth. *jis*, *ji* und mit dem sansk. Relativum *ja* zusam-

32) *Vergleichende Grammatik*, 3te Abth. S. 553. fgg.

mengestellt. Sowohl das Masculinum и (*ji*) als auch das Neutrum е steht für älteres *ja* und unterscheidet demnach ursprünglich kein Geschlecht. Im Litthauischen wird das definite Adjectiv bekanntlich durch Zusammensetzung mit eben diesem Pronomen gebildet: *geras-is, gero-ji, gerám-jam, gerai-jei*, u. s. w. Wenn aber Hr. Pawskij (II. B. S. 23.) Bopp zum Vorwurf macht, dass er die Endung *as* in *geras* auf das sansk. Pronomen *ja-s* zurückführe, so muss ich dagegen bemerken, dass Bopp weder an dem von Hrn. Pawskij angeführten, noch an irgend einem andern Orte, so viel mir bekannt ist, eine solche wunderliche Ansicht ausgesprochen hat. Bopp sieht in dem definiten Adjectiv wie jeder andere unbefangene Linguist nur ein einziges Pronomen.

Fassen wir zum Schluss unsere Ansicht über den Auslaut der slawischen Nominative kurz zusammen:

1) Schon im Altslawischen ist, wie Bopp bereits 1835 gelehrt hat, keine Spur des alten Nominativzeichens nachzuweisen.

2) Die altslawischen Auslaute ъ, ѣ, и; о, е stellen ihrem Ursprunge nach eben so wenig wie das ѣ und ы der Masculina ein Pronomen mit ausgeprägtem Genus-Charakter dar.

3) Im Altslawischen hat ein altes *u*, *a* und *ja* nur in männlichen Stämmen sich zu ъ und и geschwächt, und nur in Folge dessen ist im Nom. Sg. eine Scheidung zwischen Masculinis und Neutris eingetreten.

4) Der alte Charakter der Feminina *á* hat bereits im Altslawischen sich vollkommen mit dem ursprünglich kurzen *a* der Masculina vermischt, so dass Masculina und Feminina auf *a* weder im Nom. Sg., noch in irgend einem andern Casus, in der Form von einander zu unterscheiden sind.

5) In den Adjectiven tritt das alte a (ə) als Feminin-Charakter auf, ist aber dessenungeachtet weder das altrussische Pronomen а, noch das griech. ᾱ, noch das sansk. *sá*.

6) Schon im Altslawischen werden die Endungen ъ, ѣ, и und о, е (ѥ) zur Genusbezeichnung verwandt, ohne dass

man deshalb berechtigt wäre, jene Vocale für ein Pronomen oder einen Artikel zu erklären [33]).

7) Im heutigen Russischen tritt das völlig verstummte ъ nur auf dem Papier als Genus-Charakter auf. Wenn man das ъ ganz unerwähnt liesse und statt dessen sagte, dass alle Nominative, die auf einen unerweichten Consonanten auslauten, Masculina seien, dann würde man ein für Jedermann verständliches Gesetz aussprechen, das sowohl für das Russische, als auch für das Polnische, das kein ъ kennt, allgemeine Geltung hätte. Das russische волкъ (= sansk. *vṛka-s*) steht ungeachtet seines ъ auf derselben Stufe der Verderbniss wie das polnische *wilk* und das franz. *loup* (= lat. *lupus*). In *wilk* und *loup* wird Niemand ein Pronomen, das zugleich Genus-Charakter wäre, suchen.

8) Das russische й stellt, obgleich es nur bei Masculinis angetroffen wird, bisweilen nicht einmal einen wesentlichen Bestandtheil eines ehemals volleren Suffixes ohne Genus-Charakter, sondern nur einen zur Vermeidung des Hiatus eingeschobenen Laut dar.

9) Die definiten Adjectiva im Slawischen enthalten nur ein Pronomen und zwar das alte и, ꙗ, ѥ, das nur im Femininum einen ursprünglichen Genus-Charakter darbietet.

---

33) Im neuen Nominativ колесо, der sich aus dem Plural oder aus einem ältern obliquen Casus des Sg. entwickelt und den alten Nominativ коло verdrängt hat, tritt die Endung о geradezu als Genusbezeichnung auf.

—

Nachschrift zu Note 11. So eben kommt mir № 11. Іюнь, Кн. 1, des Москвитянинъ vom Jahre 1851 zu Gesicht, und ich finde in der daselbst mitgetheilten Bittschrift von Tredjakovskij an den Senat vom Jahre 1744 auf S. 230. 6. in dem Satze для того, что оному въ той Канцелярiи дѣйствовать въ помѣну die von mir für richtiger gehaltene Schreibart въ.

(Aus dem *Bull. hist.-philol. T. VIII. No.* 3, 4, 6, 7.)

Ueber die Bedeutung des ehstnischen Namens für den Regenbogen: wikkerkaar; von A. J. SJOEGREN. (Lu le 7 novembre 1851.)

Trotz der Versuche, die in der neuesten Zeit gemacht worden sind, um dieses dunkle und räthselhafte Wort zu erklären, dürfte die neue Untersuchung, die ich hier darüber anzustellen beabsichtige, keinesweges überflüssig erscheinen, und ich fühle mich um so mehr dazu aufgefordert, als ich mich selbst früher an den gedachten Versuchen betheiligt habe und zudem auch neuerdings veranlasst worden bin der Sache von Neuem und genauer nachzuforschen. Sollte auch nichts eigentlich Neues herauskommen, so wird das immer ein nicht ganz unerheblicher Gewinn sein, wenn das Alte durch neue umständlichere Erörterungen in seiner Geltung sicher gestellt und befestigt wird.

Das Wort wikkerkaar ist offenbar ein Compositum und somit dessen eigentlicher Hauptbestandtheil kaar, insofern eben dadurch der der ursprünglichen Anschauung bei der Bildung des Wortes zu Grunde liegende Hauptbegriff ausgedrückt und dann durch den Zusatz wikker in Bezug auf den zu bezeichnenden Gegenstand nur noch näher bestimmt wird. Es frägt sich also bei unserer anzustellenden Untersuchung vor allen Dingen: was heisst kaar? Bisher hat man allgemein angenommen, es bedeute Bogen, und so hat es auch der verdiente Pastor Ahrens, meines Wissens der erste, der sich an eine Erklärung des Wortes wikkerkaar wagte, aufgefasst, indem er schrieb: «wikerkaar Regen-

bogen, vom F. wikkelä oder wipperä schnell, munter, lebhaft (wegen der Farben), und kaari (E. kaar) Bogen»[1]). Einen Nachweis der völligen Identität beider Wörter hat er für überflüssig gehalten. Wer sich jedoch davon selbst auch überzeugen will, möchte leicht irre werden, wenn er zwar für das finnische kaari die Bedeutungen: Bogen und Krümmung findet[2]); im Ehstnischen hingegen nicht nur für kaar bloss «Schwade, Schwad, Strich im Mähen. r. d. Weltgegend; Schiffs- oder Boots-Ribbe», sondern auch andererseits für Bogen bloss: «look. r. d.», und auch in dem darauf folgenden Verzeichnisse der Nebenbeziehungen verschiedene Wörter, nämlich: «zum Wolleschlagen sem. d. H. = (Papier) poog. leht. = der an der Wiege wibbo r. d. = zu Waffen s. Flitzbogen» und unter diesem Worte: «ambo, ammo»[3]), nirgends aber kaar! Dazu kommt noch, dass theils look (d. h. luok) selbst, theils verschiedene Sprossformen davon im Ehstnischen in mancherlei Ausdrücken und figürlichen Redensarten allerdings in der allgemeinen Bedeutung eines Bogens überhaupt gebraucht werden. So heisst der Violinbogen im Dörptschen nach Hupel namentlich wioli look (luok)[4]); mere look (luok) nennt man die Krümmung des Meerufers, tee loogad (tie luogad) die Krümmungen des Weges, loogeline (luogeline) geschlängelt, loogeti (luogeti) in Schlangenlinien oder Krümmungen[5]) und lookama (luokama) eig. Bogen schlagen, daher schiessen (wie Schlangen) oder kriechen (wie Raupen)[6]). Diesem allen nach müsste man glau-

1) S. dessen Grammatik der ehstnischen Sprache Revalschen Dialekts S. 133.

2) S. Renvall's Lexicon linguae Finnicae, Tom. I. p. 144.

3) S. das Wörterbuch zu Hupel's Ehstnisch. Sprachlehre, 2. Aufl. S. 60, 347 und 391. r. bedeutet Revalisch, d. Dörptisch, H. den Dialekt Harriens.

4) S. Rosenplänter's Beiträge zur genaueren Kenntniss der ehstnischen Sprache, Heft VII. S. 161.

5) S. Ebendaselbst, Heft IX. S. 48 f.

6) S. Ebendaselbst, Heft XVII. S. 173 und Hupel's Wörterbuch S. 127.

bem, look (luok) sei der einzige Ausdruck für den Bogen, den der Ehste wirklich kenne, Ahrens aber und andere hätten ohne Weiteres den Begriff des Bogens aus dem finnischen kaari, oder gar bloss nach dem Beispiele des Deutschen Regenbogen, auf das ehstnische kaar übertragen. Nichts könnte jedoch irriger sein als ein solcher hauptsächlich durch Hupel veranlasster Wahn. Um diess einzusehen, müssen wir beide Wörter, look (luok) sowol als kaar, wie sie namentlich Hupel behandelt hat, einer besonderen Prüfung unterwerfen.

Schlagen wir zuerst look nach [7]), so finden wir da: «look oder loog, g. looga Krummholz zum Anspannen; der Bogen r. d. Lauch d.», also mit drei verschiedenen Bedeutungen, die mit einander nichts zu schaffen haben, weil das ganze Wort look (luok) gar nicht genuin ehstnisch ist, sondern aus 2 oder, wenn man will, sogar aus 3 verschiedenen Fremdwörtern hervorgegangen, worunter 2 russische sind, nämlich: 1) лукъ eig. Bogen zum Schiessen, Flitzbogen, Armbrust; dann aber auch Bogen überhaupt, z. B. an der Wiege, ausserdem noch Lauch, und 2) лука Krümmung, Biegung, Krümmung am Sattel, des Meerufers oder Flusses, Bucht [8]). Look (luok) in der ersten Hupel'schen Bedeutung hingegen ist nichts anderes als das schwedische lok, loke und loka [9]), was noch jetzt allgemein in Schweden und besonders in Finnland eben vom Krummholz zum Anspannen gebraucht wird. In derselben Bedeutung ist es aus dem Schwedischen sowol in's Finnische, und zwar hier in der Form luokka oder luokki [10]), als auch

---

7) S. in seinem Wörterbuche S. 128.

8) S. Словарь Церковно-Славянскаго и Русскаго языка, составленный вторымъ отдѣленіемъ Императорской Академіи наукъ, Томъ II. стр. 267. — Vgl. oben S. 106 mere look u. s. w.

9) NB. das *o* wird gedehnt ausgesprochen.

10) Denselben Ursprung hat auch das finnische luokka in der Bedeutung von Classe, Abtheilung, Gesellschaft (vgl. Renvall l. c. Tom. I. p. 293 unter Luokka), nämlich aus einem anderen schwedischen loka, auch im Holsteinischen Look, aber mehr in ver-

in's Ehstnische übergegangen. In Finnland ist durch das entlehnte luokka oder luokki im Süden sogar ein genuines finnisches Wort für das Krummholz zum Anspannen, nämlich wemmel, ganz verdrängt worden, so dass es nicht nur nicht gebraucht, sondern in manchen Gegenden nicht einmal mehr gekannt wird.

Im Ehstnischen hat die Aufnahme von look (luok) als Bogen überhaupt aus dem russischen лукъ und лука zwar nicht dieselbe, aber doch eine ähnliche Wirkung gehabt, insofern dadurch der ursprüngliche genuine ehstnische Ausdruck für den Bogen überhaupt kaar theils verdrängt, theils aber und besonders in dieser Bedeutung verdunkelt worden ist, und zwar so sehr, dass dieselbe bereits dem Grammatiker und Lexikographen Hupel gänzlich entgehen konnte. Seit welcher Zeit namentlich look (luok) als Bogen existire, kann ich freilich nicht bestimmen, zumal da mir nicht alle dazu etwa nöthigen Hülfsmittel zu Gebote stehen; doch glaube ich nicht zu irren, wenn ich meine, dass das Wort nicht sehr alt sein könne. Und ist es in dieser Beziehung bemerkenswerth, dass in der von Gutsleff im Jahr 1732 herausgegebenen Anweisung zur ehstnischen Sprache von Helle S. 133 zwar lookama mit der Bedeutung «schiessen wie eine Schlange» vorkommt, look aber nur mit der von «Krummholz», woraus zu schliessen sein dürfte, dass dasselbe Wort als Bogen damals wenigstens noch jung gewesen sein möge. Dafür scheint auch der Umstand zu sprechen, dass Helle's Vorgänger Hornung, dessen Grammatica Esthonica ohne Jahreszahl 1693 erschien, S. 26 look gleichfalls nur als Krummholz gibt, da er doch sonst auch Nebenbedeutungen mit anzuführen pflegt [11]).

ächtlichem Sinne von einer Gesellschaft Trink- oder Saufbrüder. S. Schütze's Holsteinisches Idiotikon, Theil III. S. 47.

11) So z. B. auf derselben Seite 26: «Tark ein kluger Mensch, oder auch per analogiam *de brutis*, *it.* ein Warsager»; S. 20 «Sang die überbeugte Ruthe, daran man einen Eimer trägt, so auch dergleichen Eisen zu den Kesseln; Loom ein Fischzug, *it.* ein Geschöpff, *it.* Embryo»; S. 22 «Põlw das Knie, *it.* ein Geschlecht»; S. 23 «Kast

Ist denn aber auch wirklich, wie oben von uns behauptet ward, kaar in der Bedeutung Bogen durch look (luok) verdrängt und verdunkelt worden und haben wir Recht gehabt die Auslassung der Bedeutung Bogen bei kaar Hupeln als einen von ihm verschuldeten Fehler anzurechnen? Ich denke, diese Frage könne nicht anders als mit ja! beantwortet werden und man brauche nur etwas genauer über den inneren natürlichen Zusammenhang der von Hupel für kaar oben S. 106 bereits angeführten Bedeutungen nachzudenken, um einzusehen, dass ihre von ihm beliebte Anordnung nur eine rein zufällige, verkehrte sei und dass gerade die Hauptbedeutung, der allgemeine allen Nebenbeziehungen zu Grunde liegende Begriff, noch fehle. Für einen jeden, der sich mit sprachlichen Untersuchungen ernstlich beschäftigt hat, ist dieser allgemeine Begriff der des Bogens als Form überhaupt: den setzen ja die Welt- oder Himmelsgegenden sowol als die aus bogenförmigen Krummhölzern bestehenden Boots- und Schiffsrippen nothwendig voraus und auch die Heuschwaden lassen sich darauf zurückführen, so ein interessantes Analogon zu loog (luog, finnisch: luoko), d. h. abgemähtes, aber noch nicht eingesammeltes Gras, also eigentlich auch Heuschwaden collective gefasst, als neue Sprossform von look (luok) Bogen [12]), bildend. Zum Ueberfluss gibt es auch für die von Hupel ausgelassene Hauptbedeutung von kaar Belege genug aus dem Sprachgebrauche älterer und neuerer Zeit. Ich will hier zuerst statt meiner einen gelehrten Ehsten zeugen lassen, der die Sprache fleissig und gründlich studirt hatte und dessen Name daher einer allgemein anerkannten Autorität sich erfreut. Es ist der verstorbene Consistorial-Assessor A. Knüpffer, vor Zeiten Pastor

---

ein Baur-Gefängniss auff den Höfen, *it.* ein Kasten in den Kleten»; S. 25 «åår ein Rand, oder Ufer» u. a. m.

12) Im Finnischen sind das so eben erwähnte luoko und die davon gebildeten luowota Heu harken und luouta geharkt werden (auch vom Regen verderben) die einzigen Wörter, die man als neue Sprossen von luokki, den oben S. 106 angeführten ehstnischen von look (luok) entsprechend, betrachten kann. Vgl. Renvall l. c. Tom. I. p. 293.

zu St. Catharinen in Wierland. Von ihm war schon im Jahr 1816 unter Nachträgen und Berichtigungen zu dem Hupel'schen Wörterbuche[13]) namentlich Folgendes zu lesen: «Kaar bezeichnet überhaupt etwas Bogenförmiges; daher heina kaar, wikkerkaar. Ferner: pohja kaar, der nördliche Polarkreis. bl. Louna kaar der südliche. bl. Merre kaar, Landstrich am Meere. bl. Ma kared bl. — Karus oder kaardus, vom Holze, es hat sich geworfen», d. h. es hat sich krumm gebogen. Das bl. bedeutet, dass alle so bezeichneten Ausdrücke aus der ehstnischen Bibel angezogen sind. Dergleichen lassen sich auch noch andere finden, z. B. 2 Mos. XXVII, 12: «õhto kare pool» wörtlich: nach der Abendbogenseite für: gegen Abend oder Westen, und im folgenden 13. Verse statt: gegen Morgen oder Osten pleonastisch: «päwatousmisse kare pool wasto hommikut», wörtlich: nach der Tages - oder Sonnenaufgangsbogenseite gegen Morgen, nach dem Grundtexte: לְמִזְרַח קַדְמָה oder nach der lateinischen Uebersetzung von Tremellius und Junius: ad plagam anteriorem orientem versus. Eins der schlagendsten Beispiele aber ist für uns der schöne Spruch Hiobs XXVI, 7: «kes pohjakare wännitab tühja peäle, kes maad üllespannud rippuma ei ühhegi asja külge», d. h. wörtlich: «welcher den Nordbogen über das Leere ausdehnt, welcher die Länder der Erde an nichts zu hängen aufgestellt hat»[14]), wo der nördliche Bogen, d. i. der nördliche Himmel,

---

13) S. In Rosenplänter's Beiträgen, Heft V. S. 103.

14) Eine ähnliche Vorstellung spricht sich in den Versen Ovid's (Fastorum VI, 269 sq.) aus:

Terra pilae similis, nullo fulcimine nixa,
Aëre subjecto tam grave pendet onus,

und bei Lucretius II, 601. 603 sq. (Ed. Forbiger):

Hanc veteres Graiûm docti cecinere poëtae
— — — — — —
Aëris in spatio magnam pendere docentes
Tellurem, neque posse in terra sistere terram.

poetisch für das ganze über das Leere, d. i. die Luft und den Aether, ausgespannte Himmelsgewölbe steht, das bekanntlich dem Auge des Naturmenschen als eine grosse hohle Halbkugel erscheint, von der daher auch die einzelnen Himmels- oder Weltgegenden nur Theile oder einzelne beschränkte Bogen zu bilden scheinen. Kein Wunder also, dass namentlich die Himmels- oder Weltgegenden, so wie auch einige Winde, mit Beisatz des Wortes kaar in dessen Grundbedeutung Bogen benannt worden sind und noch heutiges Tages benannt werden, wie man selbst aus Hupel ersieht. So ist nach ihm pohja kaar und pohja kaare pool Nord, nördliche Gegend, auch Nordpool [15]); aber diess letztere unpassend und daher unrichtig, zumal da nach dem deutsch-ehstnischen Theile des Wörterbuchs der Nordpol eigentlich pohja kaare ots, d. h. des nördlichen Bogens Stirn oder Ende heisst [16]). Ferner: öhto kaar oder öhto kaare pool (eig. Abendbogen, Abendbogenseite) westliche Gegend, Westen [17]), der aber auch wesikaar, d. i. Wasserbogen od. Wassergegend, heisst [18]), weil dem Ehsten das Meer im Westen liegt. Aus demselben Grunde bezeichnete der Hebräer den Westen gleichfalls durch den Namen Meer, wie namentlich in der oben bereits angezogenen Bibelstelle 2 Mos. XXVII, 12: יָם — לִפְאַת nach der Seite des Meeres statt: gegen Westen (vgl. XXXVIII, 12. XXVI, 22. 1 Mos. XII, 8. XXVIII, 14. 4 Mos. II, 18. III, 23). — Im Gegensatze zu wesikaar heisst nach Hupel der Osten neben homiko kaar oder homiko kaare pool [19]), eig. Morgenbogen, Morgenbogenseite, auch maakaar [20]), d. i. eig. der Landbogen, und maakaare tuul daher der Ostwind [21]). Was die übrigen hier-

15) S. das Wörterbuch S. 188 unter pohja.
16) S. Ebendaselbst S. 493.
17) S. Ebendaselbst S. 159.
18) S. Ebendaselbst S. 283 und 620.
19) S. Ebendaselbst S. 46 und 497.
20) S. Ebendaselbst S. 134.
21) S. Ebendaselbst S. 497.

her gehörenden Benennungen Hupel's anbetrifft, so können sie unmöglich alle richtig sein. Analog mit maakaare tuul müsste wesikaare tuul Westwind bedeuten, wie auch schon Göseken hat [22]); Hupel erklärt es aber: Westnordwestwind![23]). Ida ja maakaare wahel, d. i. (nach Hupel's Uebersetzung von ida mit Nordost) zwischen Nordost und Ost, soll Ostnordost sein [24]); nach einer anderen Stelle dagegen Nordnordost [25]), abgesehen davon, dass an beiden zuletzt citirten Stellen für beide einander widersprechende Versionen obendrein noch zugleich zwei andere auch in etwas von einander abweichende Benennungen aufgeführt werden! Das ist nun doch jedenfalls zu arg, gesetzt auch, dass die Ehsten selbst in der Deutung derartiger Namen schwanken, oder auch in verschiedenen Gegenden verschiedene mehr oder minder von einander abweichende Wörter und Ausdrücke haben, wie es sich in der That ergibt, wenn man die Hupel'schen Benennungen und Bestimmungen mit denen des in Rosenplänter's Beiträgen, Heft X. S. 96 gelieferten Oeselschen Compasses und mit den Bemerkungen in Beziehung darauf von Hirschhausen [26]), Ebendaselbst Heft XII. S. 92 — 97, vergleicht. Dem sei nun übrigens wie ihm wolle; jedenfalls wird die hier aus Hupel angezogene Menge von noch jetzt im Ehstnischen üblichen mit kaar zu-

22) S. dessen Manuductio ad linguam Oesthonicam S. 467. Eigentlich steht da «wassikar Tuhl»; allein das «wassikar» ist offenbar ein unberichtigt gebliebener Druckfehler statt «wessikar», d. h. wesikaar.

23) S. Hupel's Wörterbuch S. 283 und 620.

24) S. Ebendaselbst S. 52 und 497.

25) S. Ebendaselbst S. 493.

26) Gelegentlich sei hier noch bemerkt, dass nach ihm auch an dem nördlichen Strande Ehstlands Westnòrdwest weskaar heisst und dass die dortigen Benennungen überhaupt weniger mit den des Oeselschen Compasses als mit denen Hupel's übereinstimmen, dessen Abweichungen und Widersprüche Hirschhausen dort zu erklären sucht. Schade übrigens, dass seine Wünsche in Betreff fernerer Untersuchungen zur besseren und völligen Erledigung des zweifelhaften und dunklen Gegenstandes meines Wissens von den ehstnischen Gelehrten unbeachtet geblieben sind!

zusammengesetzten Wörtern und Ausdrücken, nebst den in Hinsicht des Sinnes so zu sagen noch durchsichtigeren laewa kaared von den Krummhölzern an den Schiffen und lootsiko (luotsiko) kaared von den Krumm- oder Querhölzern im Boote [27]), dem Zwecke dienen, den ich damit hier im Auge gehabt habe, nämlich zur Bestätigung, dass die eigentliche Grundbedeutung von kaar namentlich Bogen sei, mag sich auch das klare Bewusstsein davon nunmehr bei diesem und jenem verloren haben, und in demselben Maasse natürlicher Weise sich trüben und verlieren müssen, als ein anderes eingedrungenes Fremdwort im Sinne von Bogen überhaupt sich an der Stelle von kaar im Sprachgebrauche festgesetzt hatte.

Durch die bisherigen Erörterungen wird nun hoffentlich auch die bisherige Auffassung des Hauptbestandtheiles kaar in dem Compositum wikkerkaar namentlich als Bogen hinlänglich gerechtfertigt erscheinen, und es liegt wenigstens in dem Worte kaar selbst an und für sich allein betrachtet durchaus nichts, was uns nöthigen könnte, demselben in dem Namen des Regenbogens wikkerkaar jene Bedeutung eines Bogens abzusprechen. Im Gegentheile ist es wol schon an und für sich am wahrscheinlichsten, dass es auch in jenem dunklen und daher gewiss sehr alten Namen am ehesten gerade seine eigentliche, wenn gleich nunmehr getrübte, Bedeutung eines Bogens haben werde — eine Bedeutung, die überdiess, einmal in ihrer Zulässigkeit und Gültigkeit erwiesen, sich hier so sehr durch ihre Natürlichkeit empfiehlt, dass es schon von vornherein als eitele Spitzfindigkeit aussehen würde, wollte man sie ohne weiteres bloss von dem trüben Standpunkte der Gegenwart aufgeben und statt ihrer, etwa durch künstliche Combinationen, Hupel's erste, der Natur der Sache nach aber allerletzte und am meisten entfremdete, Bedeutung einer Schwade substituiren. Doch gehen wir nun weiter, um

27) S. Hupel's Wörterbuch S. 506 unter Querholz. Auch im Libischen heissen diese Querhölzer schlechthin kârud (= kaarud), dessen Singular kâr, in der östlichen Mundart kôr, auch namentlich Bogen überhaupt, d. h. die Bogenform, bedeutet.

ferner zu untersuchen, welche von den beiden Bedeutungen, Bogen oder Schwade, hier passender und allen Umständen angemessener sein möge. Wir wenden uns daher zum übrigen oder ersten Bestandtheile des in Frage stehenden Namens des Regenbogens.

Wie oben S. 105f. bereits gelegentlich bemerkt wurde, hatte der Pastor Ahrens zuerst vermuthet, wikker stamme vom finnischen wikkelä oder wipperä schnell, munter, lebhaft her, indem er die Lebhaftigkeit auf die Farben bezog — eine Vermuthung, die leicht abzuweisen war, ohne dass ich jedoch etwas anderes als die auch in formeller Hinsicht allenfalls passenderen wikeroinen und wikuri, d. h. unstät, unbeständig, veränderlich, widerspenstig, an die Stelle setzen konnte [28]). Da das Finnische an und für sich allein selbstverständlich zur befriedigenden Erklärung nicht hinreicht, so gab ich natürlich selbst nicht viel auf meine Berichtigung des ersten Versuches dazu.

Eben nur auch ein erster Versuch wikker aus dem Ehstnischen selbst zu erklären, scheint dem eigenen Urheber desselben, dem verdienten Revalschen Oberlehrer Wiedemann, seine etymologische Zusammenstellung des wikker mit wihm gewesen zu sein, weshalb ich auch diese seine Hypothese billig auf sich selbst beruhen liess [29]). Auch bemerkt in Bezug hierauf der Doctor Kreuzwald in einem interessanten Schreiben an mich: «Sagar hat mit dem Finnischen und Dörpt-ehstnischen sako [30]) sedimentum, das Dicke in einer Flüssigkeit, gleichen Ursprung und bedeutet dick, dicht; denn sagar wihm und wihma-sagar heisst ein dichter, in grossen Tropfen fallender Regen, zum Unterschiede von wihm, gewöhnlicher, und udu-wihm, Staub-

28) S. diese Mélanges, Tome I. S. 231 f.

29) S. Ebendaselbst, S. 574 f.

30) Von sake dunkel, dick, das Hupel, der es nach der bisherigen fehlerhaften Orthographie sakke schrieb (in seinem Wörterbuche S. 215) namentlich dem dörptschen Dialekte zueignet, schreibt Kreuzwald, dass er es nirgends gehört habe. Ueberall werde, wie im Finnischen, sako gebraucht und wenn er die Leute gefragt, ob man nicht sake dafür sagen könne, so hätten sie verneinend geantwortet.

regen. Sagaras-iuuksed, dichtes Haupthaar (sagris iuuksed dagegen, von sagrima, verwühlen: unordentliches, verwühltes Haar, auch sagri pää). Rahwast oli sagaras, es war ein dichtes Volksgedränge; sagara oksadega puu, ein Baum mit dichten Zweigen; metsa sagarik, dichte, undurchdringliche Stelle im Walde; pilwe sagarik, dichte, dunkle Wolken. Dagegen kähara oksadega puu, ein Baum, dessen Zweige durcheinander gewachsen sind, käharad iuuksed [31]) lockiges Haar.»

Beachtenswerther als die Zusammenstellung des wikker mit wihm schien mir von Anfang an eine andere durch meine eigene Anregung hervorgerufene Vermuthung Wiedemann's von einem möglichen Zusammenhange des wikker mit dem ehstnischen Worte wikati Sense [32]). Für diese zweite Hypothese Wiedemann's stimmen, wie ich bereits in meiner vorläufigen umständlichen Erörterung derselben [33]) des Wei-

31) Nach einer Zurechtweisung vom Pastor Ahrens (s. diese Mélanges, Tome I. S. 623) hatte ich endlich geglaubt, dass iuksed, wie ich auch bereits selbst früher vermuthet, die richtigste, dem Finnischen conforme, Schreibweise sein müsste. Nun erscheint hier durchgehends, zwar nicht juuksed, aber doch iuuksed, als wenn u gedehnt ausgesprochen würde. Ist dem wirklich so, oder die bezeichnete Schreibart, wie ich eher glaube, eine Folge des bisherigen alten Schlendrians? Etwas Aehnliches möchte ich auch am liebsten von «kähara» und «käharad» glauben, keinesweges um Hrn. Kreuzwalds, sondern um der Sache willen, weil es zu bedauern wäre, wenn die Formen des Hrn. Kreuzwald wirklich die einzige und allgemeine gegenwärtige Volkssprache treu repräsentirten und wenn, was noch zu Hupel's Zeit im Dörptehstnischen kabar gegenüber schöner kähär lautete, jetzt bereits durchgängig käbar klingen würde. Uebrigens finden sich allerdings schon auch bei Hupel genug andere Beispiele von solcher Depravation und von eingetretenem Aufgeben der Vokalharmonie selbst im dörptischen Dialekte — einer Harmonie, die allerdings dem verstorbenen Doctor Fählmann als Unzierde und lästige Fessel und deren Abwerfen also als eine Vervollkommnung der Sprache den übrigen finnischen Dialekten gegenüber erschien! (S. in der von Frantzen in Riga veranstalteten Sammlung der *Scriptores rerum Livonicarum*, 2. Lieferung, S. 683.

32) S. diese Mélanges, Tome I. S. 574.

33) S. Ebendaselbst S. 575 ff.

teren ausgeführt habe, in formeller Hinsicht ganz besonders einerseits die Nebenformen des in Frage stehenden Wortes wikkerkaar, nämlich Göseken's »wickaar«, das Oeselsche »wikkaskaar« und das Dörptsche »wikkakaar«, andererseits auch die libische Nebenform wikart statt wikat; doch erregte bei mir gleich von vornherein der Umstand grosses Bedenken, dass ich selbst eingeborene Ehsten zwar die Sense wikati, aber den Regenbogen nicht wikerkaar, sondern wikkerkaar hatte nennen hören [34]), und zudem fehlte, was mir eine Hauptsache zu sein schien, ein positiver Nachweis, dass die Ehsten den Regenbogen selbst namentlich als eine Sense sich vorgestellt haben, da die von Wiedemann seiner in einer privaten Mittheilung geäusserten neuen Vermuthung hinzugefügte vage Bemerkung, die ehstnische (und wie er glaube auch die finnische) Mythologie lege dem wana isa (Altvater) eine Sense (wikati) bei, nicht füglich für einen solchen Nachweis gelten konnte.

So viel ich wüsste, kann Wiedemann bei seiner Bemerkung nichts anderes im Sinne gehabt haben, als die Angabe, welche in I. W. Boecler's, in der ersten Hälfte des letzten Viertels des XVII. Jahrhunderts Pastors zu Kusal, nach den Papieren eines Magister Joh. Forselius, aber unter seinem eigenen Namen, unter dem Titel: der einfältigen Ehsten abergläubische Gebräuche, Weisen und Gewohnheiten u. s. w. herausgegebenen, nachher aber confiscirten und daher äusserst seltenen, Schrift sich findet und so lautet: »Sie« (nämlich die Ehsten) »nennen den Regenbogen des Donners Sense, und geben vor, damit haue er die bösen Geister, so ihnen Leid zufügen wollen, darnieder« [35]). Trotz der verrufenen Hände,

---

34) Auch der Doctor Kreuzwald schreibt mir, dass er hinsichtlich der Rechtschreibung nach der Aussprache sich für wikkerkaar erklären müsse; selbst der Dörptehste sage nicht wika- sondern wikkakaar.

35) Siehe die vorher erwähnte Sammlung der *Scriptores rerum Livonicarum*, 2. Lieferung, S. 677, über die Schrift aber und über deren durch Lug und Trug berüchtigten Herausgeber ebendaselbst im Vorworte S. XX f., verglichen mit v. Recke's und Napiersky's allge-

durch welche die Schrift in die Welt gekommen ist, könnte die gedachte Angabe immer Gewicht haben, wenn sie nicht so isolirt dastände. Aber nicht nur hat sie weder durch alte Traditionen und Sagen noch durch alte Volkslieder oder sonst etwas bisher irgend welche Bestätigung finden können, sondern es weicht auch gerade derjenige Schriftsteller, welcher zuerst nach Boecler und mit selbstgestandener Benutzung seiner Schrift über denselben Gegenstand geschrieben hat, auffallend genug namentlich in dem fraglichen Punkte von Boecler ab. Es ist C. F. Scherwinsky, vormals Rector der Schule zu Pernau, der im Jahr 1788 zu Leipzig ein kleines, übrigens sehr oberflächliches, Werk unter dem Titel: Etwas über die Ehsten, besonders über ihren Aberglauben drucken liess, ohne seinen Namen zu nennen [36]. Darin heisst es S. 74: «Viele hielten den Regenbogen für die Sichel des Donners, welche von ihm zum Strafen böser Untergottheiten gebraucht würde, wenn sie den Menschen Schaden thun wollten [37].» Vermuthlich schien dem Verfasser eine Sichel in der angeblichen älteren Vorstellung der Ehsten dem Gegenstande selbst angemessener denn eine Sense. Ein neuerer Verfasser, Peterson, der gleichfalls Boecler als einen von ihm benutzten Quellenschriftsteller in seinen eigenen Anmerkungen zu der von ihm übersetzten *Mythologia Fennica* von Ganander aufführt, verwandelt sogar den Regenbogen in ein

---

meinem Schriftsteller- und Gelehrten Lexikon der Provinzen Livland, Esthland und Kurland, Band I. S. 204 ff. und 597. Nachdem übrigens die gedachte merkwürdige und immerhin sehr interessante kleine Schrift nunmehr in den *Scriptores rerum Livonicarum* dem Publikum zugänglicher geworden, wäre es ein sehr preiswürdiges Unternehmen, wenn sie jemand, der sich, wie z. B. der verdiente Doctor Kreutzwald, für das ehstnische Volksleben besonders interessirt und es genauer kennen zu lernen Gelegenheit hat, besonders edirte und mit Rücksicht auf den gegenwärtigen Stand des Volksglaubens und der Meinungen, Sitten und Gebräuche kritisch beleuchten wollte.

36) S. v. Recke's und Napiersky's Schriftsteller-Lexikon, Band IV. S. 58 und *Scriptores rerum Livon.* a. a. O. S. 660.

37) Dieses hat daher Jak. Grimm in seiner deutschen Mythologie, erste Ausgabe, Anhang S. CXXIII. No. 65 (vgl. S. CXX) sogar als noch

Schwert des Donners[38]). Alles also lauter verschiedene Muthmassungen, welche diese Herren Mythologen entweder sich selbst gestattet oder auch vielleicht zum Theil von Ehsten gehört haben mögen, und zwar auf Grund des alten Volksglaubens, dass der Altvater beim Donner den bösen Göttern oder Geistern nachjage und, wenn er sie ereilt, vernichte, — eines Volksglaubens, der bei den Ehsten noch heutiges Tages ziemlich verbreitet zu sein scheint. Ein aufgeweckter Nationale aus dem Laisschen Kirchspiele des dörptschen Kreises gab dem Doctor Kreuzwald an: «Wenn die bösen Geister (kurjad juuda waimud) des Altvaters Zorn erregen, sende er ihnen den Donnerer, müristaja, über den Hals, damit dieser die Bösewichter, kurjategijad, strafe. Die Geister hätten daher eine solche Angst vor dem Gewitter, dass sie vor ihm flüchteten und sich versteckten, letzteres gewöhnlich unter Steinen, in den Bäumen oder im Wasser, und wenn eines von diesen Gegenständen vom Blitze getroffen werde, könne man versichert sein, dass ein böser Geist vernichtet worden[39]). Wie viel an dieser von älteren Leuten gehörten Behauptung Wahres sei, könne er, der Erzähler, zwar nicht wissen, indessen sei es auffallend, wie die Gewitterwolken weit schneller sich bewegten als andere Wolken. Mit dieser Aussage», fügt Kreuzwald hinzu, «stimmt vollkommen überein, was in der Kalewi Sage erzählt wird. Der Kalewi poeg sass eines Tages am Meeresstrande und sah, wie die

---

bestehenden ehstnischen Aberglauben dargestellt und in der zweiten Ausgabe S. 696 «eine besonders merkwürdige Vorstellungsart» genannt.

38) S. Rosenplänter's Beiträge, Heft XIV. S. 17. Vgl. diese Mélanges, Tome I. S. 577. Bei Scherwinzky hingegen (S. 14) wäre der Donnerkeil das Racheschwert; doch setzt er unmittelbar darauf, nach seiner Quelle einlenkend, hinzu: «oder vielmehr der Hammer, womit ihr Gott die bösartigen Untergötter zerschmettere, wenn sie dem Wetter schaden oder der Aerndte allerley Hindernisse entgegensetzen wollten.» Bei Boecler (a. a. O. S. 676) ist nämlich nur von einem Hammer die Rede.

39) Man vergleiche Boecler a. a. O. und besonders S. 677, oder Scherwinzky S. 73 f.

Geister vor dem Donnerer sich ins Meer warfen und in den Wellen Zuflucht suchten. Er, nämlich der Kalewi poeg, stürzte sich auch ins Meer, trieb die Geister aus ihrem Schlupfwinkel und überlieferte sie der Rache des Alten.»

Mit dem dargelegten Volksglauben hängt es zusammen, dass Stücke von alten Steinwaffen der Vorfahren oder zugespitzte keilförmige Steine, welche man zuweilen in der Erde findet, die im Deutschen gewöhnlich sogenannten Donnerkeile, bei den Ehsten pitkse (oder kürzer: pikse) kiwed, pikse noolid (nuolid) und dörptisch pikse looti (luoti), d. h. des Donners Steine, des Donners Pfeile[40]) und des Donners Kugeln heissen[41]), und dass, wie man noch jetzt

---

40) Im Deutschen heissen sie ebenfalls Donnersteine, auch Donneräxte und Donnerhämmer. Von Pfeilen ist übrigens auch in älteren Gedichten die Rede, von ihnen aber glaubt Jak. Grimm, dass sie erst den κήλοις Διός nachgeahmt seien (S. dessen Deutsche Mythologie, 1. Ausg. S. 122 und 2te, S. 163 f.).

41) S. A. Knüpffer's Ergänzungen zum Wörterbuche Hupel's in Rosenplänter's Beiträgen, Heft IX. S. 80. Hupel hat nämlich nur pikse loot (luot) und zwar als Dörptisch; der alte Göseken hingegen im Supplemente zu p. 160 «Perckun Nohl», daneben aber auch «Waya Nickel», einen Ausdruck, der mir im Ganzen unverständlich ist. Es fällt auf, dass auch Knüpffer dem keine Aufmerksamkeit gewidmet hat, ob er gleich a. a. O. namentlich nach Göseken Perkunnool (Perkunnuol) aufführt. Diess ist ein sehr bemerkenswerthes Synonym, es mag dessen ganz abweichender erster Bestandtheil aus dem lettischen Namen des Donners Pehrkons (Litth. Perkunas, Altpreuss. Perkunos) entlehnt sein, oder vielleicht sogar im Zusammenhange mit dem der örtlich entfernteren, aber stammverwandten, Mordwinen stehen, womit schon Jak. Grimm (a. a. O. S. 116 f. oder 2. Ausg. S. 156 f.) die erstgedachten 3 Donnernamen verglichen hat, eben sowie andererseits mit dem gothischen Fairguns Berg und altnord. Fiörgyn in Bezug auf Thors Mutter, die Göttin Erde. Uebrigens steht bei Georgi in der deutschen Ausgabe seiner Beschreibung aller Nationen des Russischen Reichs (I, 51) nicht Porguini, wie Grimm nach der französischen Ausgabe hat, sondern Purgini. Eigentlich heisst der Donner purgine, nämlich im Dialekte des Stammes Ersa, und der Pfeil des Donners wäre darin purgine nal. Ob die Ersa-Mordwinen aber namentlich diesen Ausdruck gebrauchen, oder einen anderen und welchen, ist mir nicht

meint, der Blitz seine Pfeile aus den Wolken sendet, wenn er einen Gegenstand auf der Erde trifft. Aber Pfeile und Kugeln setzen nothwendig Waffe und Geschoss voraus, und zwar mit Rücksicht auf die älteren Zeiten namentlich einen Bogen. Auch schreibt mir Dr. Kreuzwald, es habe sich noch der Ausdruck wana isa ammo oder ammu, d. h. der Flitzbogen des Altvaters, erhalten. Damit muss also dem Vorhergehenden nach eben der Blitz gemeint sein, und diess um so mehr, als auch Herr Kreuzwald ausdrücklich bemerkt, er finde, so weit seine Kenntnisse im Ehstnischen reichen, nirgends einen Anknüpfungspunkt, vermittelst dessen wir eine Berechtigung erlangten, den Regenbogen selbst für eine Waffe des Altvaters anzusehen.

Nur der von uns bereits früher[42]) hervorgehobene öselsche Sondername für den Regenbogen, ammukaar, bildet eine merkwürdige ganz isolirt für sich dastehende Ausnahme, indem hier in dem von wikker gänzlich verschiedenen ersten Bestandtheile eine ganz andere Anschauung am Tage liegt und dieselbe mythische Vorstellung, welche sonst in dem oben erwähnten Ausdrucke wana isa ammu sich auf den Blitz

---

bekannt. In dem anderen Hauptdialekte, des Stammes Mokscha, heisst der Donnerkeil atjam kew, d. h. Donnerstein, von atjama oder atjam, Derivat. von atja alter Greis, eben so wie atjaj Grossvater, also im mythischen Sinne Stein des Altvaters. In Bezug auf purgine bemerke ich noch, dass in dem Ersa-Mordwinischen purga Schneegestöber heisst und purgima spritzen, besprengen. Die Mordwinen haben sich wohl Schneegestöber wie Regengüsse als von einem und demselben Altvater hervorgebracht gedacht, eben so wie die Griechen von ihrem Zeus; daher νιφάδες Διὸς Homer. Il. XIX, 357 und Διὸς ὄμβρος V, 91 und oft (vgl. Eurip. Troad. 78: Ζεὺς ὄμβρον πέμψει). Auch im Karelischen, Olonetzischen und Tschudischen des olonetzischen Gouvernements heisst purku oder purgu Schneegestöber und ist daher auch in das russische Idiom der nördlichen europäisch-russischen Gouvernements in demselben Sinne als Provincialism in der Form пурга übergegangen (vgl. Словарь Церковно-Славянскаго и Русскаго языка, Томъ III, стр. 578). Finnisch heisst Schneegestöber pyry; purku und pyrky Schneehaufen; purskua und pyrskyä gespritzt werden.

42) S. diese Mélanges, Tome I. S. 577.

bezieht, auf den Regenbogen übertragen ist. Ja, selbst die besondere Variante wikkaskaar, unter welcher der gewöhnliche Name des Regenbogens dort im äussersten Westen neben ammukaar auftritt, scheint durch ihre entartete Form auf getrübtes oder gar abhanden gekommenes Bewusstsein von der allgemeinen Denkweise des übrigen Ehstenlandes in diesem Punkte hinzudeuten. Und das darf uns wol nicht Wunder nehmen. Unterscheiden sich doch die auf ihrer Insel mehr isolirt gebliebenen Oeseler auch in manchen anderen Dingen von den übrigen Ehsten des Festlandes und herrscht ja auch selbst in Hinsicht des Regenbogens eine ähnliche Verschiedenheit nicht allein zwischen den Finnen und Lappen, sondern auch sogar zwischen den verschiedenen Zweigen der Finnen unter sich, insofern dieselbe mythische Vorstellung bei den Oeselern, bei den Lappen und Kareliern hervortritt, bei den südlichen Finnen aber nicht, mit Ausnahme der zugleich physischen Beziehung auf den Donner [43]). Möglich, dass die heutigen Oeseler, wie die Karelier [44]), der gedachten mythischen Beziehung sich selbst nicht mehr so bewusst sind, wie es die Lappen wenigstens noch im vorigen Jahrhundert waren; sie ist nichts desto weniger unmittelbar und sprachlich in dem Namen des Regenbogens selbst ammukaar eben so klar ausgedrückt, als in den lappischen Benennungen atja- oder atjan (= aca- oder acan) juoks, dierbmadawggie, tiermasdaug und äjjitäyk, welche alle Donnerbogen bedeuten, zugleich aber auch dem ehstnischen Ausdrucke wana isa ammu vollkommen entsprechen. Freilich fehlt im öselschen Namen der wana isa, jedoch nur scheinbar; denn die Beziehung auf ihn, von dem allgemeinen ehstnischen Volksglauben getragen, liegt implicite in dem Worte ammu, insofern dieses eben einen Bogen zum Schiessen bedeutet, wie im Lappischen juoks, dawggie, daug und täyk. Uebrigens passt ja auch die Vorstellung eines solchen

43) Vgl. Ebendaselbst S. 583 f.

44) Die einstige Uebereinstimmung dieser mit den Lappen in der mythischen Anschauung des Regenbogens ist nämlich, wie man ebendaselbst sieht, nur aus den alten Kalewala-Liedern zu entnehmen.

Bogens, gegenüber der einer Sense, Sichel oder Schwert, so vorzüglich auf den Regenbogen, dass die unmittelbare mythische Beziehung in dessen Namen selbst auch von der Seite hinlänglich motivirt erscheint. Vermittelst ammu wird gerade das Mythische an kaar geknüpft, durch welchen Hauptbestandtheil[45]) der ganze Name ammukaar wiederum auch mit dem Namen des Regenbogens bei allen übrigen Ehsten, bei den Liben, Olontsen und Finnen zusammenhängt und so ihre Verbindung mit den Lappen vermittelt, die ausser den oben angeführten juoks u. s. w. keinen Ausdruck für Bogen haben. In allen anderen ist dafür ein und dasselbe Wort und die sämmtlichen Namen des Regenbogens, nämlich Finnisch: taiwaskaari, wesikaari, sateenkaari, ukonkaari[46]), Karelisch ukonkaari, Olonetzisch ukonkaare, Libisch pitkiskaar neben dem alterirten pitkiskór = pitkiskoor, Ehstnisch wikkerkaar, wikkakaar und ammukaar, in Betreff ihres letzten Elementes also mit einander gleich. Sollte nun diese Gleichheit bloss eine äusserliche formelle, und die Bedeutung von kaar im Ehstnischen und zunächst in ammukaar, mit dem allein wir es hier einstweilen noch zu thun haben, eine verschiedene von der desselben Wortes im Finnischen, Karelischen, Olonetzischen und Libischen sein, trotzdem dass oben bereits erwiesen wurde, dass Bogen als Form auch im Ehstnischen als die eigentliche und ursprüngliche Bedeutung von kaar betrachtet werden müsse? Unmöglich!

Aber Bogen-Bogen! kann man einwenden und ausserdem etwa auch noch Folgendes. Stellt man sich den Regenbogen dem vorausgesetzten Volksglauben der Oeseler gemäss als eine geisterzüchtigende Waffe des Altvaters und als Bogen vor, immer wird, sobald er damit unter die Frevler schoss, bei der schaarenweisen Niedermetzelung eine Schwade, wie

---

45) Im Slawischen heisst der Regenbogen schlechtweg nur дига, Serb. дуга, Croat. und Bosn. duga, Böhm. und Slowakisch duha, d. h. Bogen. Eben so bei den Tschuden im olonetzischen Gouvernement nur karej, oder viembel, eig. Krummholz. Vgl. oben S. 106.

46) Vgl. diese Mélanges, Tome I. S. 231 und 582.

kaar heut zu Tage gewöhnlich aufgefasst wird, nachgeblieben sein, und ammukaar heisst also bildlich eine vom Bogengeschosse entstandene Schwade. Ich erwiedere: Bogen - Bogen kann man allerdings im Deutschen, wegen der Homonymie des Wortes, nicht sagen; allein diese Homonymie darf uns nicht irre machen, weil sie eben nur im Deutschen herrscht, im Ehstnischen nicht. Der Bogen als Werkzeug zum Schiessen heisst ehstnisch ammu; der Bogen als Gestalt oder Form hingegen eigentlich und ursprünglich kaar. Man setze daher für den Bogen im ersten Sinne den Altvater oder Donner, auf welchen namentlich ammu in dem ehstnischen Ausdrucke mythisch bezogen wird; so hat man auch im Deutschen als passenden und dem Sinne des ehstnischen Namens angemessenen Ausdruck: des Altvaters Bogen oder der Donnerbogen. An eine Schwade liesse sich allenfalls denken, wenn mit besseren Autoritäten als mit der alleinigen Boecler's nachgewiesen werden könnte, dass die Ehsten den Regenbogen für eine Sense des wana isa gehalten hätten; so aber ist die Schwade, abgesehen von dem Missverhältnisse einer relativ modernen Bedeutung für mythische und folglich alterthümliche Anschauungen durchaus unpassend und unangemessen. Soll ammukaar eine vom Bogengeschosse entstandene Schwade sein, so muss man sich ja auch den Regenbogen selbst als ein Abbild der ganzen Masse von schaarenweise wie abgemähtes Gras auf einmal niedergemetzelten bösen Geistern denken. Nun, poetisch mag diese Vorstellung sein; nur scheint sie gar zu überschwenglich und ausschweifend gegen die eben so poetische, aber dabei viel natürlichere Annahme, dass die Ehsten, resp. die Oeseler, sich unter dem Regenbogen allerdings ein herniederfahrendes Bogengeschoss des Altvaters gedacht haben, um diesen oder jenen bösen Geist in der Luft oder auf der Erde zu ereilen, aber zugleich auch die mit der Sache verbundene Form, in welcher sie die äussere Erscheinung des Geschosses wirklich mit ihren Sinnen wahrnahmen und ja auch nicht anders wahrnehmen konnten. Nur so lässt sich meines Dafürhaltens am natürlichsten und ungezwungensten erklären, dass ein solcher Name wie ammukaar für den Regenbogen entstehen konnte.

Eben kaar als der adäquate Ausdruck der äusseren concreten Erscheinung ist auch darin die Hauptsache; ammu hingegen das Accessorische, wodurch das Mythische an das Concrete geknüpft und das Ganze genauer bestimmt wird.

Nach dieser Abschweifung über den Sondernamen ammukaar bei den Oeselern kehren wir zu dem wikker in der revalschen Benennung des Regenbogens wikkerkaar zurück. Nachdem ich lange, aber stets vergeblich, wikker als einzelnes Wort im Ehstnischen gesucht hatte, ward ich durch die geneigte Eröffnung des Herrn Dr. Kreuzwald überrascht, dass es dennoch im Ehstnischen existire, freilich aber sehr selten gehört werde. In Jerwen namentlich sei ihm der Ausdruck ein paar Mal vorgekommen, wo für kangekaelne halsstarrig wikkerkaelne, auch schlechtweg wikker, gebraucht werde. «Vor einigen Tagen», schreibt er mir, «fragte ich einen hiesigen Esten, ob er das Wort wikker kenne.» «Ja, war die Antwort, es kommt in wikkerkaar vor.» «Wird es sonst noch gebraucht?» «Man sagt bisweilen auch wikkerpääga hobune von einem Pferde, das sich nicht bändigen lässt[47]), gewöhnlich kangepääga.» So erfreulich nun auch dieses interessante neue Ergebniss an und für sich ist, lässt sich doch meines Erachtens zur genügenden Erklärung des Namens wikkerkaar kein Gebrauch davon machen. Zwar könnte man entweder vermittelst natürlicher Ideenassociation nach Analogie des Finnischen die Bedeutung des Wortes wikker noch weiter ausdehnen und so, launisch, unstät, veränderlich voraussetzend, zu meinem ersten muthmasslichen Vorschlage unstäter, veränderlicher Bogen[48]) zurückkommen, oder aber widerspenstig auf die von dem Altvater verfolgten bösen Geister beziehen und, wie oben bei ammukaar eine vom Bogengeschosse entstandene Schwade, so hier etwa eine Schwade der Widerspenstigen annehmen; allein das eine ist eben so gesucht, unnatürlich und daher unwahrscheinlich, wie das andere. Besonders

47) Vgl. über die verwandten finnischen wikuri und wikeroinen diese Mélanges, Tome I. S. 232.

48) S. Ebendaselbst.

ist das Letztere auch deshalb schon unzulässig, weil die mythische Vorstellung namentlich vom Regenbogen als Waffe, wie wir vorher gesehen haben, ausschliesslich nur den Oeselern angehört, während die übrigen Ehsten in der Hinsicht mit den nächsten finnischen Stämmen und mit den Liven auf einer Stufe stehen. Es bleibt also nichts anderes übrig als schliesslich zu derselben Erklärung zurückzukehren, die ich schon früher zuletzt vorgeschlagen hatte [49]), indem ich annahm und durch analoge Beispiele zu erklären suchte, dass das erste Element wikker im Namen wikkerkaar wahrscheinlich nichts anderes sei als eine durch Uebergang des *p* in das verwandte *w* bewirkte Corruption eines alten und noch jetzt nicht ganz unbekannten ehstnischen Wortes für den Donner, Pikker; dass folglich die Bedeutung des ganzen Namens wikkerkaar Donnerbogen vollkommen übereinstimme mit dem Finnischen und Karelischen ukonkaari, Olonetzischen ukonkaare und, fügen wir jetzt hinzu, Libischen pitkiskaar, sowie Oesel. ammukaar, als Uebergangsform zu den lappischen rein mythischen atja- oder atjan (= aċa- oder aċam) juoks, dierbmadawggie, tiermasdaug und äjjitäyk, kurz mit dem Regenbogennamen sämmtlicher westtschudischer Völker [50]). Diese Erklä-

49) S. Ebendaselbst, Tome I. S. 580 ff.

50) In den Osttschudischen Sprachen sind diesen vollkommen analog nur die beiden Mordwinischen Regenbogennamen, nämlich Ersa: purgin jonks und Moksha: atjam jonks (vgl. oben S. 120). Statt purgin jonks hörte ich selbst einen Ersa-Mordwinen pizme jonks anführen, was dem deutschen Regenbogen, schwed. regnbåge und daher auch finn. sateen kaari entspricht. Denn Regen heisst Mordwinisch pizeme oder pizem (*z* ist gelindes *s*, russ. *s*), offenbar dasselbe Wort mit Ehstn. wihm (vgl. oben S. 114), Russisch-Karelisch wihma, Olonetzisch und Tschudisch im olonetz. Gouvernement wihmu, Libisch wim (= wiim), mit demselben Wechsel der verwandten Consonanten *p* und *w* wie in wikker gegenüber Pikker, und mit Aspiration statt *z*, welche Aspiration aber im Libischen verschwunden ist; zum Ersatz ist ź gedehnt worden. Auch der Finne gebraucht das Wort wihma, jedoch nur in der Bedeutung: feiner Regen, Staubregen, was wol auch die eigentliche und ursprüngliche gewesen sein mag, obgleich das Bewusstsein davon sich bei denjenigen gedachten tschudischen Völkern

rung scheint mir noch immer die natürlichste und in jeder Hinsicht annehmbarste zu sein, und ich glaube nunmehr um so fester daran halten zu müssen, je mehr ich über die Sache nochmals genauer nachgedacht habe. Ich werde nun einige weitere Erläuterungen nachfolgen lassen, welche hoffentlich dazu wenden dienen können, jene Ansicht auch Anderen einleuchtender zu machen.

Vorerst über Pikker, den Donnergott der heidnischen Ehsten, einige nachträgliche Aufklärungen, die ich, wie so manches andere Einzelne in diesem Aufsatze, der zuvorkommenden Regsamkeit des Hrn. Dr. Kreuzwald verdanke. »Als ich im Sommer 1849«, schreibt er, »einige Ehstendörfer im Pleskauschen Gouvernement besuchte, traf sichs, dass während die muntere Jugend eines Dorfes mit Gesang und Tanz im Freien beschäftigt war, eine Gewitterwolke aufstieg und ohne vorher bemerktes Blitzen plötzlich ein heftiger Donnerschlag erfolgte. Augenblicklich schwiegen Tanz und Gesang; die Leute bückten und bekreuzigten sich. Ein alter Mann, der als Zuschauer der Lustbarkeit beiwohnte, sprach beruhigend: wana Pikker isa töreleb oma latsi, mis se meie lusti puutub! (der alte Vater Pikker zankt mit seinen Kindern, was hat das mit unserer Lust zu schaffen). Es dauerte kaum fünf Minuten, so war die Fröhlichkeit wieder hergestellt. Ich fragte den Alten, wer der Pikker sei und erhielt zur Antwort, dass von wana rahwas der müristaja so genannt worden, er wisse zwar nicht wer dieser Pikker sei, glaube aber gehört zu haben, die Leute hätten früher unter diesem Namen Jumal verstanden. Ein anderer über diesen Gegenstand Befragter erzählte: Wenn es heftig gewittert, so soll

---

verloren hat, welchen das Wort nunmehr als ein generelles gilt, wie andererseits auch die Finnen sich nicht mehr der im Ehstnischen und Libischen noch erhaltenen eigentlichen und ursprünglichen Bedeutung (fallen) des Wortstammes sad bewusst sind, der dem finnischen generellen Namen für Regen, sade, zu Grunde liegt (vgl. diese Mélanges, Tome I. S. 229 f.). So erklärt sich auch der Zusammenhang und die Verwandtschaft aller oben aufgezählten Wortformen für den Regen, oder eig. Staubregen, mit Finn. pisara, Ehstn. pisar, Olonets. und Tschud. im Gouvernement Olonets pizar, Tropfen.

der Pikker die kurjad waimud taga ajavutama (die bösen Geister verfolgen), die sich häufig vor seinem Zorn ins Wasser flüchten [51]); daher käme es, dass der Blitzstrahl mitunter ins Wasser fahre. — Der nunmehr verstorbene Werroesche Prediger Kolbe erzählte mir, dass er in seinen Knabenjahren im Bartholomäusschen Kirchspiele im Munde des Volks Pikne und Pikker nebeneinander habe brauchen hören; dagegen ist mir in Estland durchgängig der Ausdruck Pikne vorgekommen und ausser dem angeführten Fall im Pleskauschen habe ich nirgends Pikker gehört. Diese Angaben beweisen, dass die Form Pikker nunmehr bereits sehr selten geworden ist. Sagte ja doch der alte pleskauische Ehste selbst geradeaus, der wana rahwas, d. h. die alten Leute oder die Vorfahren der heutigen Ehsten, hätten den müristaja, d. h. den Donnerer, so genannt. Ueber die traditionelle Bedeutung war er selbst nicht mehr völlig im Klaren. Unbezweifelt geht jedoch aus seiner Aeusserung, zusammengehalten mit der eines anderen Ehsten und mit der Aussage des vormaligen Predigers Kolbe, hervor, dass die alten Ehsten unter Pikker den Donner verstanden haben, ein Ergebniss, mit demjenigen ganz übereinstimmend, was auch frühere, ältere und neuere, Data über Pikker herausgestellt haben [52]).

Da ich früher zur formellen Bestätigung meiner Etymologie einstweilen nur 3 Beispiele vom Uebergange des *p* in *w* im Ehstnischen angeführt hatte und darunter eins, nämlich R. wärat, D. wärät und wära, das nicht einmal eigentlich hierher gehören dürfte, da es zunächst aus dem Russischen порота entlehnt zu sein scheint, so wie vielleicht auch warblane Sperling (Russisch: воробей), jedoch auch wärw [53]) gegenüber schwed. sparf, finn. warpunen; so füge ich hier noch 2 Wörter hinzu, die aus dem Deutschen entlehnt sind: Pfau E. wau und pfui E. wui. Sieht man aber von dergleichen Fremdwörtern ab, unter denen auch die ehst-

51) Vgl. oben S. 118.

52) Vgl. diese Mélanges, Tome I, S. 580 ff.

53) S. Rosenplänter's Beiträge, Heft V, S. 64.

nische Verwandlung des bekannten Familiennamens Wrangel umgekehrt in Prangel charakteristisch genug ist, so braucht man gar nicht verlegen zu sein um Belege für den Wechsel der Buchstaben *p* und *w* innerhalb des Ehstnischen selbst, besonders wenn man auch noch *b* mit heranzieht, worin das nachbarliche finnische *p* im Ehstnischen meist erweicht erscheint. Unter einer Masse hier nur einige rein ehstnische: von töbi Krankheit töpe und töwe; von haab Espe haawa und Haapsalo linn (die Stadt Hapsal); von kubo Bund kupo und bei Hornung kuwo, jetzt kuo oder koo; von abi Hülfe api, awi und die Derivata awitalik hülfreich, awitama helfen, awitamine das Helfen, Beistand; von leeb (lieb) weich, gelind leewi (liewi) und lepma oder leppima (weich werden) sich versöhnen; von närb, närp oder närw welk närwima, närwama verwelken; in der Verbalflexion 3. Sing. Praes. Indic. R. *b*, D. *p*, Plur. R. wad, D. wa, z. B. Sing. saab und saap wird, Plur. saawad und saawa; Sing. armastab und armastap liebt, Plur. armastawad und armastawa.

Die schönste Bestätigung für meine Erklärung des Namens wikkerkaar gewährt das Wort wikkerwihm in einem ehstnischen Volksliede [54]). Da es nicht lang ist, so setze ich das in mehrfacher Hinsicht interessante Denkmal des altehstnischen Volksglaubens ganz her [55]).

---

54) S. Ehstnische Volkslieder. Urschrift und Uebersetzung von H. Neus. 1e Abtheilung, S. 103, wo das Lied die passende Ueberschrift: Die Erbauer des Regenbogens trägt.

55) Dass ich hier, so wie schon vorher, der herkömmlichen Orthographie nicht ganz gefolgt bin, sondern sie etwas abgeändert habe, insoweit sich das nach meinen mehr bloss theoretischen Ansichten thun liess, wird man mir nach allem Dem, was ich darüber schon früher wiederholentlich vorgebracht habe, hoffentlich nicht verargen. Nicht aus Nachahmung des Finnischen, sondern nur um nicht sogleich gar zu sehr gegen den bisher herrschenden Gebrauch anzustossen, habe ich einstweilen noch die Länge der Selbstlauter, aber consequent überall und immer auf eine und dieselbe Art, durch Verdoppelung derselben bezeichnet, obgleich es besser und angemessener wäre entweder einen Haken ˘ oder auch einen einfachen Strich ¯ über dem Selbstlau-

Wiis oli wikkerwihma lapsi,
Kasulapsi harikala:
Üks elas mere mutiste peres,
teine järwe jänderikul,
kolmas oli kaewu kaswandikko,
neljäs jõgenal nejtsina.

Läksid aga pilwe pilkusela,
wihma silda seadamaje,
udu knubje kudumaje.
Tegid kaare kulla-karwa,
kaare sõrwad eha-karwa,
luogelista luoja tieda,
siñi-karwa Marja silda.

Hier tritt nun dasselbe bisher immer räthselhafte Wort wikker gerade in meiner neuen Fassung als historisches Factum auf, und das in einem solchen Zusammenhange, dass die Bedeutung von wikkerwihm als Donner- oder Gewitterregen mit einleuchtender Nothwendigkeit von selbst klar in die Augen springt, so dass ich schon vorher [55]) die vage, wenig oder nichts besagende, Deutung von Neus: «Unter wikkerwihm (Z. 1) scheint der Regen verstanden zu sein; der einen Regenbogen bringt, dessen gewöhnlicher Name wikkerkaar, Regenschwaden (Bogenschwaden), ist» sogleich berichtigen und vorschlagen konnte zu lesen: «unter wikkerwihm wird der Gewitterregen zu verstehen sein, den man sonst gewöhnlich pikne wihm nennt.» Bei so bewandten Umständen muss uns alles daran liegen, uns völlig zu überzeugen, dass das Wort wikkerwihm, welches ein wahres ἅπαξ λεγόμενον in der ehstnischen Literatur bildet, hier an und für sich sowol als im Einklange mit dem Inhalte des ganzen Volksliedes gesichert und an seinem Platze sei, in welcher Absicht wir nun noch den Gegenstand etwas genauer und kritisch beleuchten wollen.

---

ter einzuführen. Vgl. diese Mélanges, Tome I. S. 523, 534, 538 und 622 ff.

56) S. Ebendaselbst S. 525.

Für die ehstnische, wie die finnische, Volksdichtung sind bekanntlich Alliteration und Parallelismus der Gedanken, oder Buchstaben- und Gedankenreim, genau zu beobachtende Gesetze, kraft welcher einerseits, so viel als nur immer möglich, die einzelnen Wörter der Verse, ja sogar Sylben, mit einem und demselben Buchstaben oder Laute anfangen müssen, andererseits aber der im ersten Verse ausgesprochene Gedanke im folgenden mit anderen Worten wiederholt wird. In beiderlei Hinsicht steht wikkerwihm vollkommen regelrecht ganz an seinem Platze und als richtige Lesart gegen jede etwaige Verdächtigung geschützt. Denn wie nach dem Alliterationsgesetze karikala auf kasulapsi folgt, so erheischt auch wiis nothwendig wikkerwihma nach sich. Damit der allerdings etwas versteckte und auch, hauptsächlich wol wegen Mangel der richtigen Einsicht in die eigentliche Bedeutung des Wortes wikkerwihm, durch die nicht ganz gut gerathene deutsche Uebersetzung des Herrn Neus zum Theil getrübte Gedankenparallelismus um so klarer hervortrete, müssen wir uns in die nationale Vorstellungsweise der Ehsten und anderer tschudischen Völker versetzen und den Regenbogen uns als einen Saugapparat denken, der mit seinen beiden Enden das Wasser von der Erde in die Wolken zieht, damit es dann wieder als Regen zurückfalle. Ja, der gemeine Mann ist, wenigstens in Finnland und, wie ich glaube, auch in Ehstland, geneigt die Erscheinung des Regenbogens als ein Zeichen zu betrachten, dass es bald wieder regnen werde [57]). Der gedachten Vorstellungsweise gemäss ertheilt nun auch der Dichter des ehstnischen Volksliedes dem vom Pikker oder, in alterirter Form, wikker abhängigen Regen, also Gewitterregen (wikkerwihm), bei welchem ja gewöhnlich eben der Regenbogen zum Vorschein kommt, — und gerade vom Regenbogen im Zusammenhange mit dem Regen ist ja in unserem Volksliede hauptsächlich die Rede — fünf Kinder, die er an verschiedenen Orten wohnen lässt: ei-

57) Schon die Römer meinten es ebenso. *Ecce bibit arcus, pluet credo hercle hodie* sagt der Sklave Palinurus in Plauti Curculio I, 2. 41 f. spöttisch von einem alten zechenden gekrümmten Mütterchen.

nes im Meer, das zweite im See, das dritte im Brunnen, das vierte im Flusse und das fünfte in der Quelle. Aus allen solchen Stellen trinkt nach der ferneren nationalen Vorstellungsweise der Regenbogen selbst unmittelbar und in vollen Zügen, so viel ihn gelüstet und er gerade nöthig hat, wie ja auch die Bauern in Ehstland und Finnland sich namentlich des Ausdruckes: er trinkt aus dem Meere oder dem See u. s. w. bedienen, wenn sie den hellen Regenbogen in der Luft schweben und mit seinen beiden Enden Wasser und Land unmittelbar berühren sehen [58]). Somit wird der Regenbogen selbst zu einer Pumpe, wodurch dem Gewitterregen oder jedem Regen überhaupt aus den verschiedenen Wasserbehältnissen der Erde neuer Stoff zur Selbstreproduction zugeführt wird. Mit Berücksichtigung dieser auch dem ehstnischen Volksliede zu Grunde liegenden Anschauungen schlage ich hier neben der Uebersetzung von Neus eine neue vor, bei der ich mich zugleich bemüht habe in den eigentlichen Sinn der einzelnen Wörter genauer einzudringen und denselben nach Umständen und Kräften möglichst getreu wiederzugeben.

Neus.

Regen kannte fünf der Kinder
Pflegekinder bei dem Becher:
Lebte das ein in Meers Ursippe,
In des Sees Saumsal das andre,
War des Borns Pflegling das dritte,

---

58) Vgl. in dem der Grammatik von Göseken angehängten Wörterbuche S. 334 «wikkarkahr johb.» Die Wotjaken nennen sogar den Regenbogen selbst geradeswegs bloss wujuis (= wujuisj), d. h. Wassertrinker. — Oben oben haben wir aus einer Stelle des Plautus gesehen, dass dieselbe Vorstellungsart wie hier bei tschudischen Völkern auch bei den Römern herrschte. Zu ferneren Belegen mögen dienen: Virgil. Georg. I, 380 f.

— *et bibit ingens arcus,*

und Propert. (Ed. Lachmann) IV, 4. 32 (sonst III, 5. 32)

Purpureus pluvias aer bibit
arcus aquas.

In dem Flusse die Maid das vierte,
Sohn der Quellenwittwe das fünfte.

Zogen hehr sie zu den Wolken,
Aufzubaun des Regens Brücke,
An des Nebels Gewand zu weben.
Goldfarb schmückten sie den Schwaden,
Abendroth des Schwadens Ränder,
Bogengleich die Bahn des Schöpfers,
Glänzend blau Maria's Brücke.

Ich.

Fünf des Gewitterregens Kinder
waren, Wärter bei der Pumpe:
lebte eins in des Meeres Innung,
an dem stäten See das andre,
Pflegling war des Borns das dritte,
Jungfrau noch im Fluss ein viertes,
Sohn von der Quellenwittwe das fünfte.

Zogen sie am Saum der Wolke,
aufzubaun des Regens Brücke,
an dem Wamms des Nebels zu weben.
Goldgelb bauten sie den Bogen,
abendroth des Bogens Ränder,
grün wie Gras den Weg des Schöpfers,
glänzend blau Maria's Brücke.

Will man von der Wichtigkeit gänzlich absehen, welche namentlich der Ausdruck: Gewitterregen hier für uns in philologischer Beziehung hat, und will man das, was von dem Gewitterregen, der auch dem Dichter als solchem näher liegt, ausgesagt wird, auf den Regen überhaupt ausdehnen, wie ja auch die von uns dargelegte nationale Vorstellungsweise von der Entstehung des Regens diesem überhaupt gilt; so kann man den ersten Vers lesen:

Kinder fünf der Regen hatte,

oder aber zu Gunsten der Alliteration mit Hrn. Neus:

Regen kannte fünf der Kinder,

und dann auch in einer wörtlich allerdings treueren Fassung seinen zweiten Vers, nur mit der Aenderung des Bechers in eine Pumpe, so behalten:

Pflegekinder bei der Pumpe.

Diese Aenderung, resp. Berichtigung, wird durch die Natur der Sache nothwendig geboten, da bei dem bestehenden Volksglauben, dessen Repräsentant der Dichter ist, an keinen Becher gedacht werden kann. Uebrigens wird die erwähnte Berichtigung um so mehr gerechtfertigt sein, als auch Hupel unter den verschiedenen Bedeutungen des Wortes karikas namentlich Pumpen-Ventil anführt [59]). Ob karikas statt der entlehnten pump und pompa auch von der ganzen Maschine gebraucht worden oder werde, weiss ich nicht; aber jedenfalls konnte es in dichterischer Sprache in solchem Sinne gebraucht werden, zumal da der Buchstabenreim nach kasulapsi karikala erforderte. — Nun liegt auch der Gedankenparallelismus ganz klar am Tage. Denn der Gedanke des ersten Verses, dass der Gewitterregen fünf Kinder habe, wird ja auch im zweiten wiederholt, nur dass darin eine Angabe über die durch das Wort Wärter angedeutete Wirksamkeit der Kinder bei der Pumpe des Vaters, dem Regenbogen, hinzukommt — eine Angabe, die durch die unzertrennliche natürliche Verbindung des Regenbogens mit dem Gewitterregen selbst nach der nationalen Denkweise bedingt erscheint und ausserdem den Uebergang zu dem eigentlichen Hauptgegenstande des Liedes, dem Regenbogen, passend vermittelt und vorbereitet. Zur nothwendigen Erläuterung Dessen, was erst nur ganz im Allgemeinen ausgesprochen ist, werden zuvörderst die fünf Kinder im Speciellen namhaft gemacht, wobei selbstverständlich gerade die Oertlichkeit eben die Hauptsache bildet. — Jene Oertlichkeit ist im Allgemeinen klar bezeichnet; nicht so die nähere Bestimmung der Wohnsitze der ersten zwei Kinder im Meere und im See. »Meer«

59) S. das Wörterbuch S. 73 unter karrikas und im deutsch-ehstnischen Theile S. 589. Ventil.

muiste peres« scheint buchstäblich »im ehemaligen Gesinde des Meeres« zu sein, was Herr Neus durch den Ausdruck: »in Meers Ursippe« wiedergegeben hat. Ich habe dafür »in des Meeres Innung« gewählt, um im Anschluss an den Hauptsinn des Ganzen das Wesen des ersten und wol auch ältesten Kindes genauer anzudeuten. — Noch dunkler ist im Originale selbst »järwe jänderikul.« Nach Hupel[60]) soll jändrik ein bloss in Harrien gebräuchlicher Idiotismus sein, mit der Bedeutung »langsam wachsend«, was vermuthlich »in des Sees Saumsal« beim Hrn. Neus hervorgerufen hat. Was ist aber »des Sees Saumsal«? Vielleicht dürfte »an dem stäten See« formell treuer, ausserdem aber wenigstens verständlicher sein, ohne dass die in Hupel's Erklärung liegende dunkle, aber unsichere, Spur gänzlich aufgegeben würde. Sollte nicht jändrik vielleicht verwandt sein mit jänttärä, einem finnischen Worte, das zwar in allen bisherigen finnischen Wörterbüchern fehlt, aber hier um Petersburg herum in ganz Ingermanland häufig genug gebraucht wird im Sinne von stattlich, stämmig, dick und stark, z. B. jänttärä tyttö ein dickes und starkes Mädchen, wenn es auch noch nicht völlig erwachsen sein sollte? Auch in dieser Beziehung wäre »stät« nicht unpassend. Uebrigens könnte man, da es sich doch hier eigentlich bloss um *epitheta ornantia* handelt, die in Rede stehenden zwei Verse analog mit den nächst folgenden auch einfacher etwa so übersetzen:

eins im alten Meere lebte,
in dem Schooss' des Sees das and're.

Noch einen Stein des Anstosses bildet der den endlichen, directen Uebergang zu dem eigentlichen Hauptgegenstande, des Gedichtes, dem Regenbogen[61]), vermittelnde Vers: Läk-

60) S. Ebendaselbst S. 49.

61) Indirect war schon im Anfange, wie wir gesehen haben, unter dem Worte karikala der Regenbogen, als Pumpe des (Gewitter-) Regens, verstanden. Hier wird nun, nach der inzwischen eingeschalteten Aufzählung der fünf Kinder des Regens, der bereits früher ange-

sid aga pilwe pilkusela. Durch das unbegründete »hehr« ist mein ehrenwerther Vorgänger der Schwierigkeit aus dem Wege gegangen. Indem ich »am Saum der Wolke« übersetze, vermuthe ich, dass pilwe pilkune im Ehstnischen eben so gebraucht werden dürfte, wie pilwen pilkku im Finnischen von einem Wolkenflecke, Wölkchen[62]). Oder sollte der Dichter die Redensart: pilkane pime (Finn. pilkkoinen oder pilkoinen pimiä) stockfinster.[63]) im Sinne gehabt und, da der Vers so schon eigentlich übermässig war, das letzte Element der Redensart ausgelassen und daher pilwe pilkusela gesagt haben? Dann wäre zu übersetzen:

Zogen sie zur Zeit der finstern Wolke,

d. h. während die finstere Gewitterwolke am Himmel hing. — Kaar ist hier aus Gründen, die oben in diesem Aufsatze bereits umständlich auseinandergesetzt wurden, statt mit Schwaden sach- und naturgemässer mit Bogen zu geben. Herr Neus hat sich dadurch verleiten lassen kaar namentlich als Schwaden aufzufassen, dass er im folgenden Verse das Wort »logelista« (luogelista) vorfand und darin ein Derivatum von dem modernen Ausdrucke für Bogen look (luok), dasselbe »loogeline« (luogeline), welches wir schon oben S. 106 als wirkliches Derivatum davon mit der Bedeutung geschlängelt angeführt haben, vor sich zu haben glaubte — ein offenbarer Irrthum, von dem er sich selbst überzeugt haben würde, wenn er die Stellung des Wortes im Zusammenhange mit allem Vorangehenden und Nachfolgenden genauer beachtet und erwogen hätte. In allen vier letzten Versen ist nämlich von verschiedenen Farben des Regenbogens die Rede, und in jedem wird dieser selbst mit einer besonderen Farbe hervorgehoben, in einem durchgängigen Parallelismus, wo das eine und das andere überall ganz gleichförmig

---

deutete Gedanke an den Regenbogen von Neuem wieder aufgenommen. Daher auch zur Anknüpfung die Partikel aga aber.

62) Vgl. Renvall l. c. Tom. II. p. 67 unter Pilkku.

63) Vgl. Ebendaselbst pilkkoinen, Hupel's Wörterbuch S. 556 und Rosenplänter's Beiträge, Heft XVIII. S. 124.

einander gegenüber steht. Es muss also auch durch luogelista irgend eine Farbe vom Dichter bezeichnet worden sein. Welche diese sei, ergibt sich sogleich, wenn man das Wort auf loog (luog) abgemähtes Gras zurückführt und luogeline als Synonym und Analogon von rohiline (aus rohi Kraut, Gras, nämlich wachsendes) betrachtet. Es ergibt sich zugleich von selbst, dass das letztere Wort eigentlich hellgrün bedeutet, luogeline dagegen blassgrün, obgleich es hier, kraft der Alliteration durch luoja herbeigeführt, ohne die genauere Distinction gebraucht und daher auch meine Uebersetzung »grün wie Gras« motivirt erscheint. Offenbar wollte der Dichter die vier Hauptfarben des Regenbogens hervorheben und namhaft machen, und zwar ganz naturgetreu in derselben Ordnung, wie die Farben auch in der concreten Wirklichkeit von aussen nach innen auf einander folgen, nur dass er das Gelbe, vielleicht wegen des Vergleiches mit dem vorzüglichen Golde, dem Rothen vorangestellte und die zunächst zwischenliegende Schattirung des Gelben, Orange, so wie auch die übrigen Schattirungen des Blau und Roth, Violet und Purpur, im Innern des Regenbogens als untergeordnet ganz ausser Acht liess. Somit hätte ich denn auch am Ende unserem Dichter wegen eines ihm aus Missverständniss angethanen Unrechts gerechtfertigt und zugleich in seinem Liede zu guter Letzt zur Bereicherung des ehstnischen Wortschatzes ausser dem wikkerwihm noch ein altneues Wort und ein zweites ἅπαξ λεγόμενον luogeline entdeckt, mit dem ich nun um so zufriedener diesen Aufsatz beschliesse. Noch grösser würde jedoch meine Zufriedenheit sein, wenn es mir gelungen wäre, durch die hier entwickelten und ausgeführten Ergebnisse auch Andere befriedigt zu haben.

(Aus dem *Bull. hist.-philol. T. IX. No.* 10 und 11.)

Ueber die Anfertigung der Ethnographischen Karte des europäischen Russlands, von P. v. KOEPPEN. (Lu le 20 février 1852.)

In Beziehung auf die so eben der Oeffentlichkeit übergebene, unter meiner Leitung angefertigte und von der Kaiserlich Russischen Gesellschaft herausgegebene ethnographische Karte des Europäischen Russlands, glaube ich den Statistikern und Ethnographen Einiges mittheilen zu müssen, um sie auf den Standpunkt zu stellen, von dem aus ich diese vieljährige Arbeit angesehen haben möchte. Zugleich liegt es mir daran, dass man den Werth dieser Angaben weder überschätzen noch zu gering anschlagen möge. Das Für und Gegen wird der Leser hoffentlich aus dem hier Folgenden ersehen können.

Bekanntlich sind es der Flächen-Inhalt und die Bevölkerung eines Landes, die der Statistiker vor Allem möglichst genau kennen muss, worauf denn die Vertheilung des Areals und der Bewohner in verschiedenen Beziehungen zu ermitteln sind.

Was nun das Areal des Europäischen Russlands im Allgemeinen, und die Gesammt-Bevölkerung nach einzelnen Provinzen des Reiches betrifft, so ist darüber schon in den Schriften der Akademie von Hrn. v. Struve und von mir dasjenige mitgetheilt worden, was gegenwärtig als das der Wahrheit am nächsten kommende gegeben werden kann.

Ueber die Vertheilung des Bodens nach den Besitzern desselben, hoffe ich späterhin eine besondere Abhandlung zu liefern. Eine genauere Prüfung dieses Gegenstandes ist um so

nöthiger, als in Russland bisher noch Niemand versucht hat eine Zusammenstellung des Grundeigenthums nach den Besitzern desselben zu geben, und der Statistiker doch wissen muss, wie viel Land zu den Reichs-Domänen gehört, wie viel von dem Gesammt-Areal Privat-Eigenthum ist u. s. w.

In Hinsicht auf Classification der Bewohner des Europäischen Russlands nach verschiedenen Kategorien habe ich der Akademie für's Erste etwas über die Vertheilung derselben nach Ständen eingereicht [1]). Es wäre eigentlich Sache der Ethnographen, den Statistikern die, ihrer Nationalität nach so verschiedenen Bewohner Russlands vorzuführen, und die Wohnsitze derselben, nebst Zahl der Individuen, möglichst genau anzugeben. Die Ethnographie aber ist bisher den Geographen verfallen, und es dürfte vielleicht noch eine geraume Zeit hingehen, ehe sie sich als selbstständige Wissenschaft aufrichtet. Wie mangel- und wie fehlerhaft sind doch oft die ethnographischen Nachrichten, welche uns die Hrn. Geographen in ihren Schulbüchern geben! Wenn einerseits bei ihnen ganze Völkerstämme, oder einzelne Verzweigungen derselben vermisst werden, so führen sie dagegen auch solche Nationen auf, die gar nicht mehr auf dem Erdenrund zu finden sind. Nun kann aber der gründlichere Statistiker nicht umhin, nach den verschiedenen Völkern und ihrer Stärke zu fragen, und in Ermangelung befriedigender Antworten, sieht er sich genöthigt dasjenige selbst zu suchen, was ihm in dieser Beziehung nicht schon fertig geboten wird.

So musste auch ich denn an die Erforschung der ethnographischen Verhältnisse Russlands gehen. Die Schwierigkeit eines Unternehmens dieser Art war zu einleuchtend, um nicht der Befürchtung Raum zu geben, dass der gute Wille vielleicht bei Ausführung desselben scheitern könnte. Als ich jedoch einige Jahre nach einander mit dem Zusammenbringen des nöthigen ethnographischen Materials fortfuhr, da ward es mir immer wahrscheinlicher, dass am Ende doch noch mein Ziel erreicht werden dürfte.

---

1) Mémoires de l'Académie Imp. des sciences de St.-Pétersbourg, VI série, Sciences politiques etc. T. VI (1847. 4), p. 401—429.

Vor Allem war es die Kaiserliche Akademie der Wissenschaften, die mich bei Einholung der Nachrichten aus den Provinzen unterstützte. Doch auch vielen administrativen Behörden und verschiedenen Beamten und Privatleuten verdanke ich gütige Förderung meines wissenschaftlichen Zweckes.

Unwillkürlich musste ich, um sicher zu gehen, mich darauf beschränken die Wohnsitze und die Zahl der Nicht-Russen, nach der letzten (der achten) Volkszählung vom Jahre 1834 auszumitteln. Sibirien und den Kaukasus durfte ich nicht mit in den Kreis meiner Untersuchungen ziehen, die sich für's Erste nur über das Europäische Russland erstreckten [2]).

Was ich unterdessen von dem eingesammelten Material einzeln veröffentlichte, war Folgendes:

1. Ueber das Astrachan'sche Gouvernement und die Kalmyken in Russland [3]).

2. Ueber die Zahl der Hebräer in Russland und deren Verhältniss zur übrigen Bevölkerung, in denjenigen Provinzen, wo solche geduldet werden [4]).

3. Ueber die Zahl der Nicht-Russen (Tschuden, Karelier, Tscheremissen, Mordwinen, Tataren und Zigeuner) in den Gouvernements Nowgorod, Twer, Jarosslaw, Kostroma und Nishnij-Nowgorod [5]).

---

2) Was ich übrigens von den Sibirischen Völkerschaften zu sagen hätte, findet man in meiner Abhandlung unter dem Titel: Russlands Gesammt-Bevölkerung im Jahre 1838. S. Mémoires de l'Académie Imp. des sciences de St.-Pétersbourg; VI Série, Sciences politiques etc. T. VI. (1844. 4.) p. 205 ff.

Ebendaselbst befinden sich auch die Nachrichten über die Kaukasischen Völker. Den Bewohnern Armeniens ist ausserdem ein besonderer Artikel gewidmet, der im Bulletin scientifique, publié par l'Académie Imp. des sciences de St.-Pétersbourg 1840. T. VIII, No. 1 et 2, p. 16—20 abgedruckt wurde.

3) Im Bulletin scientifique T. VI (1840. 4.), No. 17, p. 271 f.; auf Grundlage einer Mittheilung des gewesenen Curators der Kalmyken, Wirkl. Staatsrathes A. M. Fadejew.

4) Ebendaselbst T. VII. (1840. 4.), No. 7, p. 91—96.

5) Im Bulletin de la Classe des sciences historiques, philologiques et politiques T. I (1844. 4), N. 6, p. 85—96. Nachdem dieser Aufsatz erschienen war, sind mir einige Nachträge dazu, die Gouvernements Nowgorod, Nishnij-Nowgorod und Twer betreffend, mitgetheilt worden.

4. Ueber die Nicht-Russische Bevölkerung der Appanage-Güter (Tschuden, Karelier, Mordwinen, Tschuwaschen, Tataren und Meschtscherjaken [6]).

5. Die Karatajen, ein Mordwinen-Stamm [7]).

6. Finnland in ethnographischer Beziehung [8]), und zur Kenntniss Finnlands in ethnographischer Beziehung [9]).

7. Die Bewohner Kur- und Livlands im Allgemeinen und die Liven insbesondere [10]).

8. Die Bewohner Estlands [11]).

9. Ueber die Deutschen im St. Petersburgischen Gouvernement. Mit einem Vorworte über die ethnographische Karte des St. Petersburgischen Gouvernements etc. St. Petersburg 1850. 8. [12]).

---

6) In den Mémoires de l'Académie Imp. des sciences de St.-Pétersb. VI série, Sciences politiques etc. T. VI (1844. 4.), p. 223—232.

7) Bulletin de la Classe des sciences historiques etc. T. I, (1844. 4.), No. 24, p. 369—372.

8) Zuerst im Auszuge in dem so eben genannten Bulletin T. IV. No. 1, p. 1—8. und darauf vollständig in den Mémoires de l'Académie Imp. des sciences de St.-Pétersbourg; VI série, Sciences politiques etc. T. VII, p. 431—463. Als Haupt-Quellen dienten die mir aus Helsingfors von den Herrn Professoren Baranowskij und Rein gewordenen Mittheilungen.

9) Bulletin de la Classe historico-philologique etc. (1848), T. V, No. 11, p. 161—166.

10) Im Bulletin de la Classe des sciences historiques etc. T. III, (1847. 4.) No. 17, p. 257—266. Mit einem Schreiben des Hrn. W. Hillner, (Pastor zu Popen, Angermünde und Pisen, im Goldingen'schen Kreise) über «Die Liven an der Nordküste von Kurland»; erhalten aus Mitau, durch gütige Vermittelung des Herrn Vice-Gouverneurs von Kurland, Wirkl. Staatsrath von Maydell.

11) Ebendaselbst T. III, No. 21 et 22, p. 346 f.

12) Es ist dies, gleich der unter No. 11 folgenden Schrift, ein Capitel des von mir beabsichtigten Textes zur ethnographischen Karte des St. Petersburgischen Gouvernements, welche auf Kosten der K. Akademie der Wissenschaften, im J. 1849, gestochen worden ist. S. Bulletin de la Classe historico-philologique de l'Académie Imp. des sciences de St.-Pétersbourg T. VII, No. 23 et 24, p. 359—390; daraus abgedruckt in den Mélanges Russes, tirés du Bulletin historico-philologique T. I, p. 465—509.

10. Der Litauische Volksstamm. Ausbreitung und Stärke desselben in der Mitte des XIX Jahrhunderts [13]).

11) Водь въ С. Петербургской губерніи. Отрывокъ изъ пояснительнаго текста къ Этнографической Картѣ С. Петербургской губерніи, d. h. Wod' (die Woten oder Watländer) im St. Petersburgischen Gouvernement. Ein Bruchstück des erklärenden Textes zur ethnographischen Karte des St.-Petersburgischen Gouvernements [14]).

Nachdem ich eine Reihe von wenigstens 10 Jahren fortwährend Nachrichten über die Wohnsitze und die Zahl der Nicht-Russischen Bevölkerung des Reiches gesammelt hatte, wagte ich es, der Geographischen Gesellschaft den Vorschlag zu machen, eine ethnographische Karte des Europäischen Russlands heraus zu geben, begleitet von einem erklärenden Texte. Dieser Vorschlag wurde am 24 April 1846 vom Conseil der genannten Gesellschaft genehmigt und die zur Anfertigung der Karte nöthigen Summen zu meiner Disposition gestellt.

Ehe an die Anfertigung der ethnographischen Karte gegangen werden konnte, musste, auf Grundlage des vorhandenen Materials, ein ethnographischer Atlas ausgearbeitet werden, wozu, ausser den 59 Blättern der Schubert'schen Special-Karte [15]), noch 39 Blätter der detaillirten Karte Russlands [16]) nöthig waren, um so das Europäische Russland vollständig zu haben. So wie neue Nachrichten einliefen, wurden die von Nicht-Russen bewohnten Ortschaften auf diesen Karten auf-

---

13) Desselben Bulletin T. VIII, No. 18 u. 19, S. 273—292 und der genannten Mélanges Russes T. II, p. 1—22.

14) Dies ist ein besonderer, 73 Seiten in 8. starker Abdruck aus dem Journal des Ministeriums des öffentlichen Unterrichts: Журналъ Министерства Народнаго просвѣщенія 1851, No. 5, Отд. II, с. 41—67; No. 6, Отд. II, с. 100—146.

15) Спеціальная Карта западной части Россійской Имперіи, составленная и гравированная въ $^1/_{420000}$ долю настоящей величины, при Военно-Топографическомъ депо, во время Генералъ-Квартирмейстера Нейдгарта, подъ руководствомъ Генералъ-Лейтенанта Шуберта. 1832. (10 Werst auf einen Engl. Zoll).

16) Подробная карта Россійской Имперіи и близлежащихъ заграничныхъ владѣній. 114 Bll. (Aus dem ersten Decennium dieses Jahrhunderts; 20 Werst auf einen Englischen Zoll).

gesucht und darnach die Blätter illuminirt, um späterhin, in vergüngtem Maasstabe, auf die ethnographische Karte übertragen zu werden.

Da die Post-Karte [17]), ihrer Grösse nach, am angemessensten erschien, so wurde solche meiner Karte zu Grunde gelegt, mit dem Unterschiede, dass bei mir dieselbe links (im Westen) mit Warschau beginnt, und sich rechts (im Osten) bis Tobolsk erstreckt. Um aber das Ganze auf 4 Blätter bringen zu können, wurde der untere Theil der Karte — nämlich Alles, was südlich vom Terek befindlich ist — weggelassen, indem dieses Gebiet ohnehin nicht mehr zu Europa gehört [18]).

Die Zeichnung der Post-Karte war jedoch in vieler Hinsicht nicht mehr zeitgemäss, woher denn folgende Verbesserungen vorgenommen werden mussten.

1. Die von den Russen sogenannte Murman'sche (d. i. Normännische) Küste, welche sich vom Waranger-Fjord, oder von der Norwegischen Gränze, bis zum Sswjatoj Noss (dem Heiligen Vorgebirge) erstreckt, wurde, auf Grundlage der im Jahre 1839 beim Hydrographischen Departement des See-Ministeriums gestochenen General-Karte der Norwegischen Küste, von der Insel Flagstad an bis zum Sswätoj Noss, verbessert.

2. Für das Innere der Lappländischen Halbinsel wurde eine im Ministerium der Reichs-Domänen befindliche Karte des Archangelschen Gouvernements benutzt, die im Jahre 1838, im Maasstab von 18 Werst auf einen engl. Zoll angefertigt ward.

3. Die Küsten des Weissen Meeres sind nach zwei Mercator'schen Karten umgemacht worden, die auf Grundlage von Beobachtungen und Vermessungen des Capitain-Lieutenants (gegenwärtig General-Major) v. Reinecke, im

17) Почтовая карта Россійской Имперіи, изданная Почтовымъ Департаментомъ въ 1842 году. (75 Werst auf einen Engl. Zoll).

18) In Beziehung auf die östliche Gränze des Europäischen Russlands glaube ich hier auf das hinweisen zu müssen, was ich in meiner Schrift über die Dichtigkeit der Bevölkerung in den Provinzen des Europäischen Russlands auseinandergesetzt habe. S. das Bulletin de la Classe historico-philologique etc. (1845), T. III, No. 1 u. 2, p. 6.

Jahre 1833, beim Hydrographischen Depôt des See-Ministeriums angefertigt und herausgegeben wurden [19]).

4. Die Küsten des Eismeeres sind neu gezeichnet, nach der beim Hydrographischen Departement des See-Ministeriums im Jahre 1843 erschienenen General-Karte eines Theiles des Nördlichen Oceans und des Karischen Meeres mit Nowaja-Semlja [20]), wozu die Angaben Russischer Seemänner aus den Jahren 1827 bis 1832 benutzt wurden.

5. Das Petschora-Land ist nach den Karten der Herren Alexander Grafen v. Keyserling und Paul v. Krusenstern berichtigt worden [21]).

6. Einige nachträgliche Berichtigungen oder Angaben für die nordöstlichen Gegenden des Archangel'schen Gouvernements, entnahm ich der zu Hrn. Isslawin's Schrift über die Ssamojeden gehörenden Karte des Tundra-Gebietes im Mesen'schen Kreise des Archangelschen Gouvernements [22]).

7. Der ganze nordöstliche Theil meiner ethnographischen Karte, — von Ssolikamsk und Tscherdyn', im Perm'schen Gouvernement, bis hinauf zum Kara-Flusse, — gründet sich auf die, für die Kaiserliche Russische Geographische Gesellschaft, auf meine Veranlassung, vom Ungarischen Reisenden,

---

19) Die erste dieser Karten führt den Titel: Карта восточной части Бѣлаго моря; составлена на основаніи наблюденій и промѣровъ, дѣланныхъ съ 1827 по 1831 г.; die zweite: Карта западной части Бѣлаго моря; составлена — съ 1829 по 1832 годъ.

20) Генеральная карта части Сѣвернаго океана и Карскаго моря съ Новою землею.

21) Diese Karten gehören zu den «Wissenschaftlichen Beobachtungen auf einer Reise in das Petschora-Land, im Jahre 1843». St. Petersburg 1846. 4., und führen die Titel:

1. Geognostisch-geographische Uebersicht des Petschora-Landes, zusammengetragen nach fremden und eigenen Beobachtungen von A. v. Keyserling und P. v. Krusenstern. 1846.

2. Karte der Flüsse Petschora, Ishma, Iytsch, Wytschegda, der nördlichen und südlichen Mylwa, nach Mercators Projection, aufgenommen und gegründet auf die astronomischen Ortsbestimmungen von Paul v. Krusenstern, Capitain der Kaiserl. Russischen Marine. 1846.

22) S. Самоѣды въ домашнемъ и общественномъ быту, Владиміра Исленьева. С. Петербургъ 1847. 8. Die Karte selbst führt den Titel: Карта тундры Мезенскаго уѣзда Архангѣльской губер. 1847 г.

Hrn. Anton v. Reguly im Jahre 1846, entworfene ethnographisch-geognostische Karte des nördlichen Ural-Gebietes, wozu von ihm die Materialien in den Jahren 1844 und 1845 gesammelt wurden [23]). Obschon ein grosser Theil der Reguly'schen Karte nicht mehr Europa betrifft, so habe ich selbige doch ganz benutzt, um so gleichsam den Anfang zu einer ethnographischen Karte von Ssibirien zu machen. Hr. Professor Dr. Castrén, der im Auftrage der Akademie der Wissenschaften Ssibirien bereisete, wird hoffentlich viel zur gründlichen Erreichung dieses Zweckes beitragen. Was nun aber die Ethnographie des Kaukasus betrifft, so wird die Kaukasische Abtheilung der Geographischen Gesellschaft dieselbe gewiss zu einem der Haupt-Gegenstände ihrer Untersuchungen machen.

8. In Beziehung auf die Küsten des Schwarzen Meeres folgte ich den Angaben des Manganari'schen, im Jahre 1841 beim Hydrographischen Depôt der Flotte des Schwarzen Meeres zu Nikolajew erschienenen Atlas [24]).

9. Ausserdem wurde noch eine bedeutende Zahl von Städten, deren geographische Lage auf der Post-Karte nicht genau angegeben war, neu aufgetragen, was denn natürlich auch andere Abänderungen nach sich zog. So z. B. war dies der Fall mit Nishnij-Nowgorod, Makar'jew an der Wolga, Neu-Tscherkask etc.

10. Für das Orenburgische Gouvernement richtete ich mich

---

23) Ein zur Erläuterung dieser Karte dienendes, an mich gerichtetes Schreiben des Hrn. v. Reguly sollte in den «Denkschriften der Russischen Geographischen Gesellschaft zu St. Petersburg», welche in Weimar, unter Hrn. Frorieps Leitung gedruckt werden, erscheinen. Es ist jedoch leider von diesen Denkschriften bisher nur ein Band herausgegeben. Die Russische Uebersetzung des v. Reguly'schen Schreibens ist im 3ten Bande der Записки Русскаго Географическаго общества (St. Petersburg 1849, S. 159—175) abgedruckt.

24) Атласъ Чернаго моря; гравированъ по Высочайшему повелѣнію въ С. Петербургѣ, съ описей произведенныхъ съ 1825 по 1836 годъ, Капитаномъ 1-го ранга Е. Манганари. Изданъ при Гидрографическомъ Черноморскомъ депо. Николаевъ 1841. (въ 6. листъ). Den Inhalt dieses Prachtwerkes habe ich, im J. 1845, in der St. Petersburgischen (deutschen) Zeitung, No. 37, angegeben.

nach der, im Jahre 1846 beim General-Stabe des Abgesonderten Orenburgischen Armee-Corps gezeichneten und zu Orenburg lithographirten Karte[25]), auf welcher unter Anderm auch das Land des Orenburgischen Kosaken-Heeres angegeben ist. Der Maasstab dieser Karte ist 20 Werst auf einen Engl. Zoll, also $^1/_{840000}$ der wahren Grösse.

11. Die Gränzen der übrigen Heeres-Länder (Войсковыя земли) gründen sich auf Angaben des Departements der Militär-Ansiedelungen, dessen Nachrichten ich, auf Ansuchen der Akademie, mit Allerhöchster Genehmigung benutzen durfte.

12. Für die Richtung des Ural-Gebirges wurden die Angaben der oben genannten Karten der Herren A. v. Reguly, Al. Grafen Keyserling, P. v. Krusenstern, W. Isslawin und des Obristen F. v. Blaramberg — denn diesem verdanken wir, so viel ich weiss, die Anfertigung der unter N. 10 genannten Karte der Orenburgschen Gegend — zu Grunde gelegt. In Hinsicht auf die Zeichnung dieses Gebirges, richtete ich mich, — den Rath meines Collegen, Hrn. Obrist v. Helmersen, befolgend — nach der Murchison'schen Karte «The Ural mountains», welche als VII Taf. bei seinem Werke The geology of Russia in Europe and the Ural mountains (London 1845. 4.) erschien.

Hierin bestehen die Haupt-Abänderungen, welche vorgenommen werden mussten, um die Zeichnung der Post-Karte zu vervollkommnen.

In Hinsicht auf die Angabe der Wohnsitze der verschiedenen Nicht-Russischen Völkerschaften boten sich mir, unter Anderm, noch folgende Hülfsquellen dar:

a) Das Ssimbirskische Gouvernement wurde mit der Karte des Apanage-Departements verglichen, zu dessen Ressort fast die Hälfte aller Bauern des Ssimbirskischen Gouvernements gehört.

b) Die fremden Ansiedelungen, namentlich die der Deutschen und der Bulgaren, gleichwie auch die der

25) Карта Оренбургскаго Края, составлена и литографирована въ $^1/_{840000}$ долю настоящей величины, при Генеральномъ Штабѣ Отдѣльнаго Оренбургскаго Корпуса. Оренбургъ. 1846.

Ackerbauenden Hebräer und die Ländereien der Mariupol'schen Griechen am Asow'schen Meere, wurden nach den im Ministerium der Reichs-Domänen befindlichen Karten und Plänen angegeben [26]).

c) In Beziehung auf das Taurische Gouvernement, diesseits wie jenseits der Perekop'schen Landenge, legte ich die von mir, in den Jahren 1837 und 1838, bei Besichtigung der Reichs-Domänen daselbst gesammelten Nachrichten zu Grunde.

d) Da für die Astrachan'sche Gegend die uns zu Gebote stehenden, bisher edirten Karten so sehr ungenügend sind, so sah ich mich im Jahre 1842 genöthigt, Herrn P. J. Tschistjakow, Kriegs-Gouverneur von Astrachan', zu bitten, auf den ihm von mir zugeschickten Karten, die in jener Gegend befindlichen Tatarischen Dörfer angeben zu lassen, was denn auch geschehen ist.

e) Für das Perm'sche Gouvernement liess, auf meine Bitte, der dortige Hr. Civil-Gouverneur, Geheimerath Ogarew, die ihm von mir zugeschickten Blätter der detaillirten Karte, den Nationen nach, illuminiren, was meine früheren Angaben theils bestätigte, theils vervollständigte.

f) Die Angaben über die Wohnsitze der Tschuden und der Karelier im Petrosawodskischen Kreise des Olonez'schen Gouvernements, verdanke ich der Gefälligkeit des Chefs des

---

26) Für die im Norden des Asow'schen Meeres befindlichen Deutschen Ansiedelungen im Taurischen Gouvernement, hielt ich mich an die im J. 1837 zu Berlin angefertigte Karte unter dem Titel: «Plan der Deutschen Colonie'n an der Molotschna, in Südrussland, herausgegeben von J. Wall in (der Colonie) Schönsee; lithographirt von L. Veit in Berlin». — Die Pläne des sogenannten Schwedischen Colonial-Bezirkes, bei Berisslaw im Chersson'schen Kreise, verdanke ich Hrn. Wirkl. Staatsrath v. Hahn, der früher im Tutele-Comité für Colonisten des südlichen Russlands präsidirte. Sein Nachfolger im Amte, der Wirkl. Staatsrath Baron Fr. v. Rosen, war so gut mir Auskunft über die neuesten Ansiedelungen der Hebräer mitzutheilen, gleichwie auch über die Griechische Ansiedelung Alexandrowka, im Odessa'schen Kreise des Chersson'schen Gouvernements. Ueber diese letztere holte, auf meine Bitte, auch Hr. Staatsrath Skal'kowskij einige Nachrichten ein; ich selbst besuchte dieselbe im J. 1850.

Stabes vom Corps der Berg-Ingenieure, Hrn. General-Major W. E. Ssamarskij Bychowez, während ich für die übrigen Kreise dieses Gouvernements alle Nachrichten über die dortigen Nicht-Russen, mit Genehmigung seiner Erlaucht des Herrn Ministers der Reichs-Domänen, von den respectiven Behörden verlangt und erhalten habe. Die Verification dieser Angaben ist gegenwärtig noch im Werke; es besorgt dieselbe Hr. Il'jinskij, Lector der Karelischen Sprache beim Olonez'schen Geistlichen Seminarium zu Petrosawodsk.

g) Ueber die Nicht-Russen des Pskow'schen Gouvernements verdanke ich die genaueren Angaben Hrn. Dr. Kreutzwald in Werro, gleich wie den gewesenen Mitgliedern der Kataster-Commission (Коммиссія уравненія денежныхъ сборовъ съ Государственныхъ крестьянъ Псковской губерніи), besonders Hrn. Collegien-Assessor Jürgensonn.

h) Hinsichtlich des Kasan'schen Gouvernements benutzte ich, zur Prüfung meiner früheren, auf Grundlage der mir zugekommenen Dorf-Listen gemachten Angaben, zwei verschiedene Karten. Die eine, vom einstmaligen Geschäftsführer des Statistischen Gouvernements-Comite's zu Kasan, Hrn. Alexandrow, angefertigte Karte des Kasan'schen Gouvernements, war der Geographischen Gesellschaft vom früheren Vice-Gouverneur von Kasan, Hrn. Staatsrath M. D. Sawjelejskij zugesandt; die andere war auf meinen Wunsch, bei dem Reichs-Domänen-Hofe zu Kasan, nach Nationen illuminirt worden.

i) Meine, das Wjatka'sche Gouvernement betreffenden Angaben, wurden beim Reichs-Domänen-Hofe in Wjatka revidirt. Dieser Behörde verdanke ich ein vollständiges Verzeichniss aller von Reichs-Bauern bewohnten Dörfer des Gouvernements, mit Angabe der Seelenzahl nach der achten Volkszählung vom Jahre 1834, und der Gewässer, an denen sich die Ansiedelungen befinden.

k) In Beziehung auf die, in den Gouvernements Nowgorod und Twer — namentlich in der Nähe von Wyschnij-Wolotschok und Waldaj — von Karelen bewohnten Dorfschaften, verdanke ich Hrn. D. Europeus einige berichtigende Mit-

theilungen [27]). Ueber die Nachkommen der einst im Koslow'schen Kreise des Tambow'schen Gouvernements angesiedelten Karelen, ist mir's bis jetzt noch nicht gelungen nähere Nachrichten einzuziehen [28]).

l) Der Gefälligkeit Sr. Exc. des Hrn. Vice-Gouverneurs von Kurland, Wirkl. Staatsraths v. Maydell, verdanke ich die, in Folge meines Ansuchens, von Hrn. W. Hillner (Pastor zu Popen, Angermünde und Piesen) zu Papier gebrachten Nachrichten über die Liven an der Nordküste von Kurland [29]).

m) Die Wohnsitze der Schweden in Estland, welche zuerst von den Civil-Behörden angegeben waren, sind späterhin, auf meine Bitte, durch Hrn. Gemeinde-Richter C. v. Middendorff genauer bestimmt worden.

n) In Betreff der Bewohner Finnlands habe ich, bekanntlich, zuerst auf die Angaben der Hrn. Professoren der Kaiserlichen Alexander-Universität zu Helsingfors, G. Rein und S. J. Baranowskij fussend, eine Karte veröffentlicht [30]). Um aber die Gränzen der verschiedenen Sprachgebiete in Finnland genauer zu bestimmen, bat ich die Akademie der Wissenschaften, einem von den genannten Professoren empfohlenen jungen Helsingforser Gelehrten, Hrn. Magister Al. Warelius, die Mittel zu einer Wanderung durch Finnland zu verschaffen. Dies geschah, und die Resultate der Warelius'schen Forschungen gestatteten nun die vorläufig gezogenen Gränzen der Dialekte mit mehr Bestimmtheit anzugeben und

---

27) Hr. Europäus gehört zu den enthusiastischen Söhnen Finnlands, die keine Opfer scheuen, wenn es darauf ankommt ethnographische oder linguistische, sich auf ihre Landsleute und deren Stammgenossen beziehende Untersuchungen zu machen. Ein Artikel über die reisenden Finnländer und die von denselben angestellten Forschungen, («Странствующіе Финляндцы и производимыя ими Этнографическія изслѣдованія»), der von mir in No. 154 der Russischen St. Petersburgischen Zeitung vom J. 1848 eingerückt war, ist bald darauf in die Gouvernements-Zeitungen von Archangelsk, Kasan, Nowgorod, Olonez, St.-Petersburg, Witebsk und Wjatka übergegangen.

28) S. den Ukas vom 2 Juni 1724, im Полное собраніе законовъ Россійской Имперіи T. VII, No. 4519, Art. 19. (S. 292).

29) Abgedruckt im Bulletin de la Classe historico-philologique T. III, No. 17.

30) S. oben Anmerkung 8.

ein neues dialektisches Sprach-Gebiet, das des Kainu-Volkes oder der Quänen, hinzuzufügen[31]). Auf den Wunsch eines guten Freundes von mir, der, eine Reise durch Finnland machend, meine Karte mitbekommen hatte, um dieselbe nöthigenfalls zu berichtigen, waren die Herren Castrén und Lönnrot so gut einige Verbesserungen vorzuschlagen, was mit Dank benutzt ward.

o) Ueber die Walachen, Serben, Letten und andere Nicht-Russische Bewohner der Militär-Colonie'n sind, mit Allerhöchster Genehmigung, durch das Departement der Militär-Ansiedelungen die Nachrichten eingesandt und mir gütigst zugestellt worden, was nicht wenig zur Vervollständigung des schon vorhandenen Materials beitrug, besonders in Beziehung auf die Gouvernements Chersson und Witebsk. Ueber die zum Civil-Ressort gehörenden Walachen u. a. in Podolien, fehlen noch die Angaben.

p) Am schwersten war es zuverlässige Nachrichten über die Wohnsitze und die Zahl der Litauer zu erhalten. Schon im Jahre 1827 hatte ich, bei Ausarbeitung der im dritten Hefte meiner Materialien zur Cultur-Geschichte Russlands [32]) abgedruckten Schrift über die Litauer [33]) vergebens gesucht, die

---

31) Mein Bericht über die Reise des Hrn. Warelius ist im V. Bande des Bulletin der historischen Classe, No. 11, S. 161—172 abgedruckt. Den ausführlichen Reisebericht, unter dem Titel: «Beiträge zur Kenntniss Finnlands in ethnographischer Beziehung von Andreas Warelius» findet man im XIII. Bande der von den Hrn. v. Baer und v. Helmersen bei der Kais. Akademie der Wissenschaften herausgegebenen Beiträge zur Kenntniss des Russischen Reiches, S. 73 ff. — Von den Quänen ist daselbst S. 122 bis 131 die Rede.

32) Матеріалы для Исторіи просвѣщенія въ Россіи. No. III (Спб. 1827. 4.), с. 152—254.

33) Uebersetzungen dieser Abhandlung Ueber den Ursprung, die Sprache und Literatur der Litauischen (oder Lettischen) Völkerschaften, gibt es in Deutscher und Polnischer Sprache. Die erste vom Wirkl. Staatsrath Peter von Schrötter angefertigte und im 3ten Stücke des Magazins der Lettisch-litterärischen Gesellschaft aufgenommene, erschien auch in besonderen Abdrücken (Mitau 1829, 112 S. in 8.). Die Polnische Uebersetzung des Hrn. Leon Rogal'ski, unter dem Titel: O początkach, języku i literaturze narodów Litewskich, wurde im «Dziennik Wileński» vom J. 1829 abgedruckt.

Zahl der Litauer auszumitteln. Auch bloss annähernd war es nicht gut möglich, die Zahl der zu diesem Volke gehörenden Individuen zu bestimmen, während wir doch in Professor Schübert's Handbuche der allgemeinen Staatskunde eine Angabe über die Zahl der Litauer in Preussen finden [34]). Erst seit dem Jahre 1848 fingen die erwünschten Angaben an einzulaufen, und zwar zuerst aus dem Gouvernement Kowno, wo die sogenannten Schamaiter (Жмудь) getrennt von den Litauern angegeben wurden. Späterhin langten ähnliche Nachrichten auch aus den Gouvernements Wilno und Grodno an. Um aber zu einer Gesammt-Uebersicht der Litauer zu gelaggen, ersuchte die Akademie der Wissenschaften die Regierunn des Königreichs Polen, ihr über die Litauer des Zarthums möglichst genaue Angaben zukommen zu lassen, was denn auch geschehen ist.

Doch von allen den Unterstützungen, welche mir, bei Gelegenheit meiner ethnographischen Arbeit, sowohl von öffentlichen Behörden als von Privatleuten zu Theil wurden, sei es mir erlaubt hier zu schweigen, um davon in dem erklärenden Texte zur ethnographischen Karte Rechenschaft abzulegen.

Selbst habe ich, bei meinen vielfachen Reisen durch Russland, stets, so viel ich konnte, notirt, wo in Beziehung auf die Bewohner Verschiedenheiten vorkamen, und noch im Jahre 1846 habe ich, vorzüglich in ethnographischer Hinsicht die Gouvernements Nishnij-Nowgorod, Kasan, Wjatka, Wologda, Nowgorod und Olonez besucht [35]).

---

34) Der Preussische Staat; Bd. I, S. 460—462. Der geehrte Verfasser meinte, als er diesen Band seines sehr geschätzten Werkes ausarbeitete, dass sich in Preussen keine 150,000 Litauer mehr befänden; doch als er auf meine Bitte diesen Gegenstand einer genaueren Prüfung unterwarf, so fand sich, (wie aus einem an mich gerichteten Schreiben vom 6. März 1850 hervorgeht), dass in dem östlichen Theile der Provinz Preussen, auf 183.74 Q.-Meilen, 252,700 Litauer leben. S. Bulletin historico-philologique T. VIII, p. 284—286, oder Mélanges Russes T. II, pag. 12—15.

35) Im J. 1827, bewirkte ich, bei einer Reise durch die westlichen Gouvernements des Reichs, die Zusendung von Nachrichten aus 277 Kirchsprengeln, über die Nationalität der Bewohner derselben, begleitet von Sprachproben. Die Verfasser der Berichte waren Katholische

Die auf der ethnographischen Karte angegebenen Völkerschaften sind folgende [36]):

		Ssamojeden	4,495	
		Lappländer	2,289	
Jugrier		Wogulen	872	
		Ostjaken (in Asien)		
Finnen	Tschuden, im weiten Sinne	*Tschuden*, im engern Sinne [37])	15,617	656,335
		Woten (Watialaiset)	5,148	
		Esten	633,496	
		Liven	2,074	
	Karelier, im weiten Sinne	*Äürämöiset*	29,375	261,849
		Sawakot	42,979	
		Ingrier (Ishoren, Ingrikot)	17,800	
		Karelier, im engern Sinne [38])	171,695	
				918,184
Biarmier		*Syrjanen*	70,965	314,484
		Permier	52,204	
		Wotjaken	186,770	
		Bessermjanen (?)	4,545	

und Unirte Geistliche, und von den Gemeinden befanden sich 101 im Wilna'schen, 1 im Kowno'schen, 5 im Kurländischen und 170 im Minskischen Gouvernement. Die Zahl aller bewohnten Orte in diesen Parochie'n betrug 4270, die der Einwohner 296,543.

36) Ich füge hier den Namen der Nationen die Zahl der sie ausmachenden Individuen bei, in so weit ich solche bisher ausmitteln konnte. Manche von diesen Zahlen dürfte durch eine andere — meist etwas grössere — im erklärenden Texte zur ethnographischen Karte ersetzt werden müssen, da mir noch einige Nachrichten fehlen, die hoffentlich doch früher oder später einlaufen werden.

37) Hr. Akademiker, Staatsrath Sjögren, hält diese Tschuden im engeren Sinne für Urfinnen. Im Olonez'schen Gouvernement, gleich wie im Bjeloserskischen Kreise des Nowgorod'schen, werden sie schlechtweg Tschuden (Чудь) genannt; im Tichwin'schen Kreise des Nowgorod'schen Gouvernements aber gibt man ihnen in der vielfachen Zahl den Namen Tschucharí (Чухари).

38) Zu den Kareliern im engern Sinne rechnet Hr. Sjögren auch die Olonzen, oder, was gleich viel ist, die im Olonez'schen Kreise befindlichen sogenannten Tschuden. In den mir zugekommenen officiellen Nachrichten werden sie nur Karelier genannt.

Wolgasche Völker	*Tscheremissen*	165,676	1.075,269
	Mordwinen (Ersa oder Ersja, Mokschá u. Karatajen)	480,241	
	Tschuwaschen	429,952	
Tatarische Völker	*Tataren*, im engern Sinne, mit Einschluss der Nogajer	1.284,234	1.838,247
	Baschkiren	392,072	
	Meschtscherjaken	79,941	
	Kirgisen (Kajssaken)	82,000	
Mongolen	*Kalmyken*		119,162
Litauische Völker	*Litauer*, im engern Sinne (Schamaiten)	716,886	1.588,993
	Letten	872,107	
	Walachen oder Moldauer [39]		498,469
Slawische Völker	*Bulgaren*	77,102	556,020
	Serben (Sserben)	1,383	
	Polen	477,535	
	Griechen		46,773
	Armenier		37,676
	Deutsche [40]		373,000
	Schweden		11,470

39) Die hier angegebene Zahl der Walachen ist unvollständig, da die Angaben über die, zum Ressort der Civil-Verwaltung gehörenden Nicht-Russen aus dem Podolischen Gouvernement fehlen.

40) Die Angaben über die Zahl der Deutschen sind für viele Gouvernements als ungenügend anzusehen. Die meisten derselben beruhen nicht auf genauen Zählungen, wie das z. B. in Betreff der Deutschen und anderer Colonisten im Reiche der Fall ist, sondern auf mehr oder weniger problematischen, von der Geistlichkeit gelieferten Berichten, der, wie die Erfahrung lehrt, nicht viel daran liegt zu wissen, welcher Nation ihre Pfarrkinder angehören. Die Protestantischen Prediger in St. Petersburg gründen ihre Angaben meist auf die Zahl der jährlichen Communicanten, welche sie verdreifachen. Wo, wie hier, die Schweden, Finnen, Esten, Letten und Engländer ihre besonderen Kirchen haben, da kann man annehmen, dass die von den Hrn. Pastoren erhaltenen Zahlen sich nur auf Individuen von einer und derselben Nationalität beziehen: doch in den Provinzen ist's anders; da bilden z. B. in der Regel Protestanten aller Nationen nur eine Gemeinde, und der Prediger unterscheidet höchstens die Reformirten von den zahlreicheren Lutheranern, was leider! dem Ethnographen wenig nützt.

Was nun die Katholiken betrifft, so ist der ethnographische Forscher noch übler daran, und selbst die Oberverwaltung der geistlichen

Hebräer	*Talmudisten* (Polnische und Türkische Juden[41])	1.054,407	1.060,132
	Karaïmen	5,725	
	Zigeuner		48,247
		In Allem	8.493,782

Rechnet man hierzu noch die in den Russischen Städten befindlichen und andere Bewohner fremder Abkunft, gleich wie diejenigen Nicht-Russen, welche nur in geringer Zahl vorhanden, und in dieser Zusammenstellung nicht mit aufgeführt sind [42]), und berücksichtigt man den Umstand, dass über ei-

---

Angelegenheiten fremder Confessionen besitzt, so viel ich weiss, bis jetzt noch keine Nachrichten über die Nationalität der zum Bereiche ihres Geschäfts gehörenden Bewohner Römisch-Katholischen Glaubens. Nur für die fast ausschliesslich Deutschen Bewohner der Colonie'n, sind in dieser Beziehung genaue Angaben vorhanden, welche denn doch beweisen, dass ein Gleiches auch sonst nicht unmöglich wäre.

Da alle von meiner Seite angestellten Versuche, Nachrichten über die Zahl der Katholiken, ihrer Nationalität nach, zu erhalten, scheiterten, so fand ich mich bewogen, die von den Protestantischen Predigern gegebenen Zahlen durch die Bank als Zahl der Deutschen anzunehmen, in der Hoffnung, dass das dabei Ueberflüssige wenigstens hier und da zur Deckung der fehlenden Angaben über die Katholiken dienen würde. Auf diese Weise mussten natürlich viele Angaben falsch ausfallen; dem war aber für's erste nicht abzuhelfen. Mögen die unrichtigen Zahlen dazu dienen uns genauere zu verschaffen, von gebildeten Personen, die nicht gleichgültig für vaterländische Ethnographie sind.

41) Die Zahl der Hebräer gebe ich nach meiner, sich auf das Jahr 1838 beziehenden, im Bulletin der Akadèmie abgedruckten Abhandlung (S. oben Anm. 4). Nur sind hier 58 Individuen, die sich im Wjatka'schen Gouvernement vorfanden, zugegeben. In der tabellarischen Uebersicht der Nicht-Russen nach den verschiedenen Provinzen sind in den sogenannten Nordwestlichen Gouvernements (Wilna, Grodno, Kowno und Minsk) die früheren Angaben denen gemäss repartirt worden, die sich in der Schrift «Ueber die ökonomische Organisation und den Zustand der Hebräischen Gemeinden in Russland» vorfinden. S. Журналъ Министерства Внутреннихъ дѣлъ, 1850, кн. 2.

42) Diese sind Arnauten, in Bessarabien; Bucharen, in den Gouvernements Astrachan und Orenburg; Chiwenser, in den Gouvernements Astrachan und Ssaratow; Franzosen, in Bessarabien; Grusiner, in den Gouvernements Astrachan und Stawropol'; Indier, im Gouvernement Astrachan; Karakalpaken, in den Gouvernements

nige Nicht-Russen die Nachrichten noch nicht vollständig vorliegen; so wird man die Gesammt-Zahl der Nicht-Russen, im Europäischen Russland, auf mehr denn $8^1/_2$ Millionen Individuen beiderlei Geschlechts anschlagen müssen. Da die meisten Angaben sich auf die Zeit der achten Volkszählung vom Jahr 1834 beziehen, wo die Gesammt-Bevölkerung des Europäischen Russlands gegen $56^1/_2$ Millionen betrug, so folgt daraus, dass die Nicht-Russen etwa 15 Procent, — d. h. mehr als den siebenten Theil — aller Bewohner des Europäischen Russlands ausmachen.

Die Vertheilung der Nicht-Russen durch die verschiedenen Gouvernements ist aus der beifolgenden Tabelle zu ersehen.

Um eine Idee davon zu geben, wie das gegenseitige Zahlen-Verhältniss der Nationen sich von einer Volkszählung zur andern verändern kann, will ich hier nur ein paar Beispiele anführen.

Die Zahl der Deutschen Ansiedler betrug in den Gouvernements	Bei der 8ten Volks-Zählung 1834	Bei der 9ten Volks-Zählung 1850	Die Zunahme d. Bevölkerung in Procenten betrug
Saaratow	62,217	94,295	51.56
Ssamara	46,686	71,440	53.02
Jekaterinosslaw	13,029	19,656	50.86
Chersson	23,163	34,298	48.07
Taurien	21,475	31,866	48.39
Bessarabien (Provinz)	10,038	19,139	90.66
	176,680	270,694	53.274

Hiernach wären denn gegenwärtig statt der 373,000 in der Tabelle angegebenen Deutschen, etwa 470,000 im Europäischen Russland anzunehmen.

Astrachan, Orenburg und Perm; Osseten, im Gouvernement Stawropol'; Perser (Kysylbaschen), in den Gouvernements Astrachan und Ssamara; Truchmenen (Turkomannen), in den Gouvernements Astrachan, Stawropol und Taurien; Tscherkessen, in den Gouvernements Ssamara und Ssimbirsk, gleich wie im Lande der Donischen Kosaken; endlich auch Holländer (Голендры), in den westlichen Gouvernements etc.

Ganz anders erscheint die Bewegung der Bevölkerung bei einigen andern Völkern. So z. B. finden wir im Jahre 1850 im Taurischen Gouvernement nur um 3 Procent mehr Tataren, als im Jahre 1834, denn die Zahl derselben unter den Reichs-Bauern ist von der achten zur neunten Volks-Zählung nur von 238,126 auf 245,373 Individuen beiderlei Geschlechts gestiegen.

Aus dem hier gegebenen Verzeichnisse der verschiedenen Völkerschaften, ist denn auch das System zu ersehen, welches ich, im Einverständnisse mit meinem als Sprachforscher so hochgeschätzten Collegen, Hrn. v. Sjögren, im erklärenden Texte zur ethnographischen Karte zu befolgen gesonnen wäre. Dass in dieser Beziehung die Zusammenstellungen von Rask[43]) und Klaproth[44]) nicht unberücksichtigt blieben, versteht sich von selbst.

Auf die Ssamojeden und Lappländer folgen, unter dem gemeinschaftlichen Namen der Jugrier, die Wogulen und, so viel dies bis jetzt beurtheilt werden kann, ihre Stammgenossen, die Ostjaken. Rask führt diese Völker unter dem Namen der Kondier[45]) auf.

Wenn hier die im eigentlichen Russland ansässigen Finnen in zwei Haupt-Abtheilungen — als Tschudische und Karelische Völkerschaften — aufgezählt werden, so wird sich dies hoffentlich genügend rechtfertigen lassen.

Die öfters sogenannten Finnisch-Tatarischen Völker erscheinen hier als zwei verschiedene Völker-Classen:

Zuerst kommen die den Finnen zunächst stehenden, von

---

43) Samlede tildels forhen utrykte afhandlinger af R. K. Rask. Udgivne efter forfutterens dod af H. K. Rask. Kiobenhavn. 1834—1838. (Sammlung bisher zum Theil noch unedirter Abhandlungen von Rasmus Rask); III Theile in 8.

44) Jul. Klaproth, Asia Polyglotta. Paris 1823. 4.

45) So genannt nach der im Tobolskischen Gouvernement in den Irtysch fliessenden Konda, die auch im Kaiserlichen Titel eine Rolle spielt. Dies ist der Fall auch mit Jugrien, und ich bemerke hier nur, dass der Name Jögra (in der vielf. Zahl Jögrajas) noch heut zu Tage von den Syrjanen zur Bezeichnung der Wogulen sowohl, als der Ostjaken, gebraucht werden soll.

Rask sogenannten Biarmischen Völker: die Syrjanen und ihre Brüder die Permier, nebst den Wotjaken (mit den Bessermjanen, von denen weiter unten die Rede sein wird).

In die zweite Classe bringe ich hier — bis auf Weiteres — die der Wolga zunächst wohnenden Tscheremissen, Mordwinen [46]) und Tschuwaschen, welche letztere einige Schriftsteller wohl mit Recht schon ganz zu den Tatarischen Völkern zählen.

Die Teptéren (Тептери) kann ich, eben so wenig als die, gewöhnlich zugleich mit ihnen genannten Bobyli (Бобыли), als besonderes Volk aufführen, da unter diesem Namen nur Leute eines gewissen Standes zu verstehen sind. Die Tepteren bilden nämlich, ihren Rechten und Pflichten nach, ein Mittelglied zwischen den Reichs-Bauern und den Individuen des Baschkirisch-Meschtscherjakischen Heeres. Im Perm'schen Gouvernement bestehen sie aus Tscheremissen, Wotjaken und Tschuwaschen; Bobyli aber heissen dort die mit Wotjaken untermengten Tataren. Im Orenburgischen Gouvernement versteht man unter Tepteren Tatarische Ueberläufer, die, nach Verfall des Kasan'schen Reiches, sich zu den Baschkiren flüchteten [47]); wogegen dort ähnliche Tscheremissische,

---

46) Die Verzweigung der Mordwinen in Ersen, Mokschanen und Karatajen konnte nicht besonders berücksichtigt werden. Der ersteren von diesen Völkerschaften verdankt Arsamas (im Nishegorod'schen Gouvernement) seinen Namen, der zweiten die Stadt Mokschan (im Gouvernement Pensa), während die Karatajen noch in den Namen der Fürsten Karatajew (Князья Каратаевы) und der Kolomna'schen Kaufleute Korotajew (Коротаевы) fortleben.

47) Der als Zuzügler bei den Baschkiren vorhandenen Tataren, Tschuwaschen und Tscheremissen (пришлые въ Башкирцы Татары, Чуваши и Черемисы) erwähnt die Gesetzsammlung, in einem Aktenstücke vom 1 Mai 1734 (S. Полное собраніе законовъ T. IX, No. 6571, c. 312, n. 4.)

Die Zahl aller Tepteren im J. 1844 betrug:

Im Gouvernement	Orenburg	209,761	Indiv.	beiderlei Geschlechts
«	Perm	927	«	« «
«	Wjatka	5,748	«	« «
	überhaupt	216,436	«	« «

Dabei befinden sich 109,432 männliche und 107,004 weibliche Seelen. Im Orenburgischen Gouvernement findet man unter den Tepteren

Mordwinische und Tschuwaschische Ueberläufer Bobyli genannt werden. Im Wjatkischen Gouvernement endlich sind die Tepteren sowohl Tscheremissen als Tataren, die, gleich den übrigen Tepteren unter den Befehlen des Orenburgischen Kriegs-Gouverneurs stehen.

Was die Bessermjanen für ein Volk sind, ist noch unentschieden. Georgi erwähnt der Besarmier als gleichbedeutend mit den Syrjanen und Permiern [48]). Hr. Akademiker Sjögren sagt in seinem Reise-Berichte vom Jahre 1829, dass die, in geringer Anzahl unter den Tataren wohnenden »Besermänen», mit den Tataren nicht viel mehr gemein haben, als die Muhammedanische Religion; denn im übrigen scheinen sie mehr den Wotjaken ähnlich, so wie sie auch mehr unter sich Wotjakisch reden, obzwar sie zugleich die Tatarische Sprache kennen [49]). Dagegen berichtet der gewesene Civil-Gouverneur von Wjatka, Th. Kornilow, in seiner Beschreibung des Sslobodskoj'schen Kreises, dass die Bessermjanen ganz abgesondert leben, und dass die Tataren sie sich nicht gleich stellen, indem sie wohl Bessermjaninnen heirathen, nicht aber ihre Töchter an Bessermjanen weggeben. Zu Hause bedienen sie sich der Wotjakischen Sprache (Вотскій языкъ), die sie mehr in ihrer Gewalt haben als die Tatarische [50]).

Dies bewog mich in der ethnographischen Tabelle die Bessermjanen den Wotjaken anzureihen, obschon der gewesene Di-

---

einige Christen; die übrigen sind Muhammedaner und Heiden (diese letzteren sind Tscheremissen). Im Perm'schen Gouvernement sind wohl alle Tepteren Muhammedaner; Christen befinden sich keine dabei, wohl aber könnten heidnische Tscheremissen darunter sein. Im Wjatka'schen Gouvernement sind die Tscheremissen theils getauft, theils ungetauft.

48) Jo. Gottl. Georgi, Russland. Beschreibung aller Nationen des Russischen Reiches etc., Leipzig 1783. Bd. I, S. 72. — Sollte Georgi zu dieser Zusammenstellung nicht durch die Aehnlichkeit der Laute Biarmier und Besarmier, oder wie er selbst schreibt, Biarmen und Besarmier, verleitet worden sein?

49) St. Petersburgische Zeitung 1829, No. 125, S. 849.

50) S. das Journal des Ministeriums des Innern (Журналъ Министерства Внутреннихъ дѣлъ) 1843, No. 12, S. 417.

rigirende der Reichs-Domänen zu Wjatka, Hr. Staatsrath A. D. Ignat'jew, in einem an mich gerichteten officiellen Schreiben der Meinung ist, dass die Bessermjanen nichts Anderes seien, als Tataren, die zur Zeit des Zaren Johann des Schrecklichen (im XVI Jahrh.) getauft wurden, woher sie denn Griechisch-Russischen Glaubens sind; den Namen Bussurmanen (d. h. Muselmänner) aber bekamen sie, weil sie noch lange Zeit Sprache und Gebräuche der Tataren beibehielten. Diejenigen unter ihnen (schreibt Hr. Ignat'jew), welche neben Tataren wohnen, sprechen Tatarisch; die aber, welche Nachbarn der Wotjaken sind, reden Wotjakisch; alle sind sie jedoch im Stande sich mehr oder weniger im Russischen verständlich zu machen. In ihrer Lebensweise unterscheiden sie sich von den Russen; hierin nähern sie sich aber mehr den Tataren als den Wotjaken; die Kleidung der Männer ist theils Russisch, theils Tatarisch; von den Tataren unterscheiden sie sich besonders dadurch, dass sie ihr Haar nicht rasiren. Die Tracht der Weiber gleicht der der Tatarinnen.

So interessant diese Angaben auch sind, so wage ich es doch nicht mich, ohne Weiteres, unbedingt Hrn. Ignat'jew's Meinung anzuschliessen. Wenigstens muss die Ansicht, dass die Bessermjanen nur von den Tataren abstammen, bezweifelt werden, da Falk († 1774) in seinen Papieren die Notiz hinterliess, dass sich im Jahre 1770 unter den »Besarmen« noch einige Familien Schamanischer Heiden befanden [51]).

Jedenfalls verdient die Frage, wer die Bessermjanen sind, Berücksichtigung, und es ist zu wünschen, dass die Geographische Gesellschaft Maasregeln zu ihrer Lösung treffe

Einen andern, bisher noch nicht vollständig untersuchten Gegenstand, dessen ich hier zu erwähnen für Pflicht halte, machen die Finnen des St. Petersburgischen Gouvernements aus. Wer sollte wohl glauben, dass die meisten Bewohner unserer

---

51) Jo. P. Falk's Beiträge zur topographischen Kenntniss des Russischen Reiches. St. Petersburg 1785 und 1786. 4; Bd. III, S. 462. (Vergl. Bd. I, S. 164). — Hier scheinen übrigens die Besarmen auch Permier bedeuten zu sollen. Die Bearbeitung der Falk'schen Materialien geschah übrigens durch J. G. Georgi.

Residenz von den, gleich vor den Thoren der Stadt ansässigen Landleuten[52]), kaum mehr wissen, als von den verschiedenen Eskimo-Stämmen im Russischen Amerika: den Aglegmüten, Kwichpakern u. s. w. — Schon der Umstand ist bemerkenswerth, dass zwei von diesen, sich über 6 Kreise verbreitenden Finnischen Völkerschaften, und zwar die beiden älteren: die Woten (Watialaiset und Russ. Чудь), die Ingrier, oder die Ishoren (Ingricot) zur Griechischen Kirche gehören, während die beiden später hier ansässig gewordenen Karelischen Stämme, die Äürämöiset und die Sawakot Lutheraner sind.

Ueber die Wohnsitze und die Zahl der Woten (oder Watländer[53]) und der Ingrier hatte die Akademie zuerst vom Civil-Gouverneur mehrere Nachrichten bekommen, die später, durch die Correspondenz mit einigen Kreis-Hauptmännern (Земскіе Исправники), und besonders durch Nachforschungen, die ich selbst im August des Jahres 1848, bei einer Reise durch's St. Petersburgische Gouvernement machte, vervollständigt wurden. Was nun aber die Evangelisch-Lutherischen Finnen — die Äürämöiset und die Sawakot — anbelangt, so ging ich geradezu an die beste Quelle, indem ich, auf Empfehlung von Seiten des Hrn. General-Superintendenten Dr. D. Flittner, von allen Predigern der Land-Gemeinden die mir nöthigen Nachrichten erhielt. In Betreff der Wohnsitze und Zahl der Finnen Griechisch-Russischen Glaubens, sammelte ich selbst bei der sehr gefälligen Geistlichkeit, auf einer Tour

---

52) Die Russen nennen den Protestantischen Finnen Majmist (in der Mehrzahl Majmisty, Маймисты), d. i. Landmann (vom Finnischen Maamies); auch geben sie ihm den Namen Tschuchónez, oder verächtlicher Weise Tschuchná.

53) Diese Woten nennen sich selbst Waddjalaiset; die Finnen gebrauchen dafür die Form Watialaiset (S. Sjögren, über die Finnische Bevölkerung des St. Petersburgischen Gouvernements etc. 1833. S. S. 27). In den Russischen Chroniken finden wir Водь und Вотская пятина; Wer in dem Wechsel der Buchstaben *d* und *t* eine Inconsequenz finden möchte, den verweise ich auf die Russischen Sprachlehren, aus denen zu ersehen ist, dass vor einem harten Laute ein vorangehender weicher ebenfalls in einen harten über zu gehen pflegt, und umgekehrt.

durch die Kreise Zarskoje-Sselo, Oranienbaum und Jamburg, die zuverlässigsten Nachrichten ein. Was die im nördlichen Theile des Luga'schen Kreises wohnenden Ingrier betrifft, denen ich jahrelang vergebens nachspürte, so erhielt ich die Nachrichten über dieselben vom Dirigirenden der Schloss-Verwaltung zu Oranienbaum, Hrn. v. Engelhardt. Die Mittheilungen über die Protestantischen Esten im Gdow'schen Kreise verdanke ich dem Hrn. Dirigirenden des St.-Petersburgischen Domänen-Hofes D. P. Chruschtschow, während mir die Angaben über die ebendaselbst befindlichen Esten Griechisch-Russischer Confession, vom Gdow'schen Bezirks-Chef der Reichs-Domänen, Hrn. S. A. Popow, zugestellt wurden.

Auf der von mir angefertigten ethnographischen Karte des Europäischen Russlands war es nicht gut möglich diese vier Unterabtheilungen anzugeben, woher ich bei der Kaiserl. Akademie der Wissenschaften die Herausgabe einer besonderen ethnographischen Karte des St. Petersburgischen Gouvernements beantragte. Diese ist nun, mit Beibehaltung der Finnischen Dorfnamen, wie solche in den Protestantischen Kirchen-Büchern verzeichnet sind, erschienen; sollte sie in Russischer Sprache herausgegeben werden, so müssten natürlich die Russischen Namen der Dörfer gegeben werden. Für den Fall, dass die Geographische Gesellschaft dieses übernehmen wollte, wäre zu wünschen, dass die Karte von einem genügenden Texte begleitet würde, der die Resultate gründlicher Forschungen über die Finnen-Stämme des St. Petersburgischen Gouvernements enthielte, nebst treuen Abbildungen der Trachten der vier genannten Völkerschaften [54]).

---

54) Ich kann nicht umhin hier den Leser auf die merkwürdige Abhandlung Hrn. Akademikers Dr. A. J. Sjögren, «Ueber die Finnische Bevölkerung des St. Petersburgischen Gouvernements und über den Ursprung des Namens Ingermannland (1833. 4.)», aufmerksam zu machen. Diese Abhandlung findet man in den Mémoires de l'Académie Impériale des sciences de St.-Pétersbourg, VI Série, Sciences politiques etc. T. II, p. 123—242. — Ein von D. J. Jasykow besorgter Auszug aus dieser Schrift steht im IV. Bande der vom Professor Pogodin redigirten historischen Sammlung: Русскій Историческій Сборникъ, из-

Doch ich wende mich nochmals einem, in Beziehung auf die ethnographische Karte nicht unwichtigen Umstande, nämlich der Art wie solche illuminirt ward, zu. Es war mir nicht möglich in Hinsicht auf den Farbenwechsel ein bestimmtes System zu befolgen, woher denn nur drei Farben als Repräsentanten reiner Nationalität gewählt wurden: Gelb für die Finnen, Blau für die Tataren, Roth für die Deutschen. Da aber auf der Karte nicht weniger denn 38 Verschiedenheiten anzugeben waren, so musste ich zur Einfassung der illuminirten Felder mit Kanten von verschiedener Farbe meine Zuflucht nehmen, um so durch die verschiedenen Verbindungen der Farben freies Spiel zu gewinnen. Nachdem ich in dieser Hinsicht mit dem frühern Hrn. Inspector der Vermessung der Krons-Ländereien (dem gegenwärtigen Kriegs- und Civil-Gouverneur von Irkutsk) General C. v. Wenzel, Rücksprache genommen hatte, wurde die Karte in der Art illuminirt, wie sie gegenwärtig erschienen ist.

Da, wo Deutsche oder Hebräer für sich allein ganze Ortschaften inne haben, wurden dieselben auf der Karte angegeben, nicht aber wo sie, — wie z. B. die Deutschen in den Ostsee-Provinzen, und die Juden in den Westlichen Gouvernements [55]) — nur einen Theil der Bewohner ausmachen [56]).

Die über ganz Russland zerstreuten Zigeuner konnten auf der Karte nur in zwei von ihnen bewohnten Ortschaften Bessarabiens angegeben werden [57]).

Die im Europäischen Russland vorkommenden Arnauten

даваемый Обществомъ Исторіи и древностей Россійскихъ (Москва 1840), S. 300—325.

55) S. oben Anmerkung 34.

56) Obgleich die Zahl der Hebräer in einigen Provinzen sehr bedeutend ist, wie z. B. in Wolynien, wo sie den siebenten Theil der gesammten Bevölkerung ausmacht, so war es doch nicht gut möglich, ihr Dasein auf der Karte anzugeben, — ein Uebelstand, dem der erklärende Text möglichst abhelfen soll.

57) Es sind dies zwei Kosaken-Flecken oder so genannte Stanizen des Donau-Heeres: Kaïry und Faraonowo, oder Faraonowka, im Akkerman'schen Kreise des Bessarabischen Gebiets.

oder Albaneser, Bucharen und andere in unbedeutender Zahl vorhandenen Nicht-Russen, konnten von mir weder auf der Karte noch in der tabellarischen Uebersicht angegeben werden [58]).

Von Slawischen Völkern sollten ursprünglich auf der Karte gar keine angegeben werden; da es jedoch schade wäre mehrere von den, im Laufe der Zeit auch über diese Nationen zusammen gekommenen Nachrichten unbenutzt zu lassen, so entschloss ich mich auch Polen, Bulgaren und Sserben mit aufzunehmen, und bitte nur mir die möglichen Mängel in dieser Beziehung nicht hoch anrechnen zu wollen. Die Gross-, Klein- und Weiss-Russen aber sind nicht besonders angegeben, da selbige die Mehrzahl der Bewohner, also gleichsam die Grundlage des Ganzen ausmachen; ihnen gehört all' der Raum an, der auf der Karte unilluminirt geblieben ist. Wo ein weisses Feld bloss von einem schwarzen, gravirten Strich umgeben ist, da ressortiren die Ländereien von der Militär-Verwaltung, indem sie entweder zu den Militär-Ansiedelungen oder zu Kosaken-Heeren gehören.

Im Medyn'schen Kreise des Kaluga'schen Gouvernements ist ein Dorf-Amt, das Dorochowsche (Дороховская волость) orange eingekantet, um zu zeigen, dass die Bewohner desselben, welche Russen sind, im gemeinen Leben Karelier genannt werden [59]). Im nördlichen Finnland konnten die Gränzen der nomadisirenden Lappländer nicht angegeben werden, woher denn die Streifzüge derselben in die Ländergebiete der Karelier und der Quänen gezackt angedeutet worden sind.

Für die Rechtschreibung der Ortsnamen kann ich nicht einstehen, da ich in dieser Beziehung grösstentheils nur der Orthographie der Einsender folgen musste. Ohne Zweifel wer-

58) In den unter meiner Aufsicht angefertigten drei grossen ethnographischen Atlassen, von denen einer der Kaiserl. Akademie der Wissenschaften, der zweite der Kaiserl. Russischen Geographischen Gesellschaft und der dritte mir gehört, haben diese nationalen Verhältnisse möglichste Berücksichtigung gefunden.

59) Wenn diese Russen nicht geradezu von Kareliern herstammen, so werden ihre Väter wohl, ehe sie hier angesiedelt wurden, in der Nähe von Kareliern gelebt haben.

den hier und da fehlerhafte Benennungen vorkommen; doch unbedeutende Irrthümer dieser Art können bei neuen Ausgaben leicht verbessert werden, wenn nur diejenigen, die solche bemerken, so gut sein wollten dieselben anzuzeigen.

In Betreff der Schrift dürfte die von mir angefertigte Karte vor den bisher erschienenen Karten den Vorzug haben, dass auf ihr die Flecken (мѣстечки и посады) sich von anderen Ortschaften unterscheiden, was bisher nicht genau zu thun möglich war, da ich erst vor Kurzem, durch Vermittelung der Kaiserl. Akademie der Wissenschaften, ein vollständiges Verzeichniss solcher Flecken zu Stande gebracht habe.

Das IV. Blatt der Karte war schon gestochen, als am 6ten December 1850 der Allerhöchste Befehl, wegen Errichtung des Samara'schen Gouvernements erging. Dies bewog mich für die erste Auflage die Gränzen des neuen Gouvernements roth anzugeben, während alle übrigen Gouvernements-Gränzen blau sind.

Noch glaube ich des erklärenden Textes zur ethnographischen Karte erwähnen zu müssen. — Da finde ich mich denn genöthigt, nochmals daran zu erinnern, dass ich nur in statistischer Beziehung an diese Arbeit ging. Daher werde ich, vor Allem, mich bestreben die von den Nicht-Russen eingenommenen Gebiete und die Zahl der zu jedem Volksstamme gehörenden Individuen, so genau ich dies thun kann, anzugeben. Mehr als dies, bitte ich von mir weder zu verlangen, noch zu erwarten. Die Untersuchungen über die physischen und die moralischen Zustände der Völker sind Sache der Ethnographen. Kein Zweifel, dass sich solche für und in Russland finden werden; möchten es nur parteilose, scharfsichtige Beobachter, keine Redner, sondern treuherzige Forscher und Berichterstatter sein, die sich weder durch den Gegenstand ihrer Untersuchung, noch durch falschen Patriotismus hinreissen lassen.

Für solche Männer eben wäre es wünschenswerth, dass Alles, was wir aus verschiedenen, besonders aus Russischen Quellen, von einer jeden Nation wissen können, zusammengestellt würde. Aus den Jahrbüchern, aus den schon in so bedeutender Zahl veröffentlichten Urkunden und, für die neuere

Zeit (seit 1649), aus der Gesetz-Sammlung, könnte eine Fülle von Nachrichten über die im Russischen Reiche vorhandenen Völkerschaften zu Tage gefördert werden: ein Schatz, der bisher noch tief vergraben liegt. Wird die Akademie, wird die Geographische Gesellschaft ihn heben und läutern? Früh oder spät muss es geschehen. Was mich betrifft, so konnte ich für's Erste nur an einen blossen Versuch dieser Art gehen, indem ich für den Text zu der, auf Kosten der Kaiserl. Akademie gestochenen, ethnographischen Karte des St. Petersburgischen Gouvernements die oben genannten Quellen benutzte. Doch solch' eine Untersuchung über alle Völker des Europäischen Russlands auszudehnen, wage ich nicht, so alleinstehend, zu unternehmen.

Dank sei es der Geographischen Gesellschaft für die gütige Unterstützung, welche sie meinem Vorhaben, eine ethnographische Karte des Europäischen Russlands auszuarbeiten, in reichen Maasse angedeihen liess. Möchte es mir nur gegönnt sein, das mir geschenkte Zutrauen vollkommen zu rechtfertigen.

Schliesslich ersuche ich alle Freunde der vaterländischen Statistik und Ethnographie, der Kaiserlich Russischen Geographischen Gesellschaft, oder mir unmittelbar, ihre Bemerkungen und Berichtigungen zur ethnographischen Karte des Europäischen Russlands gütigst zukommen zu lassen, um mit Hülfe wohlwollender Beurtheiler die Karte und den erklärenden Text verbessern und vervollständigen zu können.

(Aus dem *Bullet. hist.-phil. T. IX. No.* 21, 24.)

Probe einer neuen Ausgabe der byzantinischen Chronologie von PHILIPP KRUG.

(Lu le 10 octobre 1851.)

Vorbemerkungen des Herausgebers.

In der Sitzung der historisch-philologischen Classe vom 18ten Mai 1849 wurde von mir ein Antrag gestellt, worüber das bis jetzt im Archiv der Akademie aufbewahrte und hier abgedruckte Papier nähere Auskunft giebt.

»Der verstorbene Akademiker Krug hat i. J. 1812 unserer Akademie eine Abhandlung vorgelegt, in welcher er zu beweisen suchte, dass der Anfang des russischen Staates nicht in das J. 862 gesetzt werden könnte, sondern in das J. 852 vorgerückt werden müsste. Ich habe diese Abhandlung im 1sten Bande der Krug'schen »Forschungen« (S. 129 — 141) vollständig abdrucken lassen, zugleich aber in der Einleitung (p. CCXXVIII) bemerkt, dass ich den Ausgangspunkt, welchen Krug für die russische Chronologie gewonnen zu haben glaubte, für unsicher hielte und dass ich gelegentlich meine Beweise dem historischen Publicum zur Prüfung vorlegen würde.«

»In der historischen Literatur Russlands ist schon öfters die Rede von dem Herannahen des tausendjährigen Jubiläums der Stiftung des russischen Staates gewesen, — eine Feier, gegen die sich kein gebildeter Bewohner des russischen Reiches gleichgültig verhalten könnte. Wäre nun das von Krug angegebene Jahr — 852 — richtig,

so ständen wir bereits am Vorabende einer Feier dieses welthistorischen Ereignisses.»

«Es ist ohne Zweifel eine Ehrensache für die russischen Historiker, dass der Zeitpunkt, wo das erste Jahrtausend des Bestehens des russischen Staates ablaufen wird, so genau als möglich bestimmt werde. Die Untersuchungen, welche ich über den Anfang der russischen Chronologie angestellt habe, sind theils gedruckt, theils ihrem Abschlusse nahe. Bevor ich den ungedruckten Abschnitt derselben den Kennern der russischen und byzantinischen Geschichtsquellen zur Prüfung vorlege, scheint es mir nothwendig zu sein, dass ein Abschnitt der Krug'schen Münzkunde [und byzantinischen Chronologie], der eine sich auf den Anfang der russischen Chronologie beziehende Untersuchung enthält, mit den Zusätzen veröffentlicht werde, welche der verstorbene Krug in die durchschossenen Exemplare jener zwei Werke eingetragen hat.»

Dieses Vorschlages wurde zunächst in dem *Bulletin des Séances de la Classe* (s. Bulletin de la Classe des Sc. hist. Tome VI. [№ 18 et 20] pag. 288 et 319), so wie in dem *Compte rendu de l'Ac. Imp. des Sciences, Année* 1849. *Par P. Fuss. St.-Pét.* 1850. gedacht, wo es pag. 42 heisst:

«L'approche du jubilé millénaire de l'existence de l'empire de Russie impose aux historiens du pays le devoir de préciser, autant que faire se peut, l'époque de laquelle doit être compté le commencement de l'état, et que Krug avait placée à l'an 852. Bien que le point de départ de la conjecture de ce savant ne paraisse pas absolument à l'abri de toute contestation, M. Kunik, avant de publier son opinion à ce sujet, a jugé utile de réimprimer un chapitre de l'ouvrage numismatique et un chapitre de la Chronologie byzantine de Krug, renfermant des recherches relatives au commencement de la chronologie russe, et d'y ajouter les nombreuses additions que l'auteur y a faites, dans le cours de trente-neuf ans, dans un exemplaire interfolié de ses ouvrages.»

Diese wenigen Zeilen des *Compte rendu*, in dem zufälliger Weise die von mir nur nach russischen Zeitschriften obenhin berührte Jubiläumsfrage an die Spitze des Berichts gestellt worden war, haben in Deutschland und Frankreich Veranlassung zu ganz sonderbaren Voraussetzungen und Schlüssen gegeben. Ich fühle mich durchaus nicht berufen, dieselben umständlich zu widerlegen, da sie, wie es keinem Zweifel unterliegt, ihren eigentlichen Grund nur in der mangelhaften Kenntniss der französischen Sprache eines mir unbekannten Uebersetzers in Wien haben.

Obgleich nun von mir die Krug'sche Beweisführung hinsichtlich der Richtigkeit des J. 852, als des angeblichen Stiftungsjahres des russischen Staates, nie gutgeheissen worden ist, so hat man doch zu wiederholten Malen im Laufe dieses Jahres behauptet, dass ich mit Krug, dessen Tüchtigkeit auf dem Gebiete der Chronologie ich am gehörigen Orte gebührend anerkannt habe, auch in diesem Falle übereinstimmte. Ich bin indessen in meinem Zweifel an der Richtigkeit der Jahre 852 und 862 in der letzten Zeit noch mehr bestärkt worden. Das Bequemste ist allerdings, sich für die eine oder andere Zahl zu entscheiden. Unter denen, welche sich der Krug'schen Ansicht zuwenden, nenne ich den Prof. Cepr. Соловьевъ (Исторія Россіи. I. Москва 1851. pag. 91), der es gleich Hrn. Kruse nicht der Mühe für werth hält, über meine Warnung nachzudenken, welche ich in Betreff jenes Jahres an kritisch gestimmte Historiker gerichtet habe.

Meine eigenen Untersuchungen über jenen chronologischen Streitpunkt habe ich bis jetzt hauptsächlich aus dem Grunde nicht veröffentlicht, weil ich dabei gern Rücksicht auf den 2ten Band der in Kopenhagen erscheinenden Antiquités russes nehmen möchte. Da dem Vernehmen nach das Erscheinen desselben nahe bevorsteht, so schreite ich einstweilen zur Veröffentlichung jenes Cap. der Krug'schen Chronologie, in welchem ich die von Krug herrührenden handschriftlichen Zusätze durch [ ] bezeichnet habe. Ich bin jedoch weit davon entfernt, diese »Probe« für den Anfang einer neuen Ausgabe der »byzantinischen Chronologie« anzusehen. Hier kam es nicht darauf an, aus dem Neuen und Alten ein harmonisches

Ganze zu bilden, sondern es galt nur anschaulich zu machen, in welchem Verhältniss die «Zusätze» zu den früher gedruckten Untersuchungen Krugs ständen. Den Abschnitt aus der «Münzkunde», welchen ich gleichfalls in ähnlicher Form druckfertig gemacht und der 3ten Classe der Akademie vorgelegt hatte, habe ich zurückgelegt, weil mir für den vorliegenden Zweck die Erklärung genügend zu sein scheint, dass keiner von den zu jenem Abschnitte gemachten Zusätzen des durchschossenen Exemplars der Münzkunde streng chronologischen Inhaltes ist.

Kunik.

Theophilus.

Der griechische Kaiser Theophilus [1]) kam zur Regierung «im Monat October der 8ten Indiction» [2]) (*Cont.* 53), also im Jahre der Welt nach Constantinopolitanischer Aere 6338 [3]); das ist, im Jahre Christi 829; und starb «nach 12 Jahren und 3 Monaten [4]), am 20sten [5]) Januar» (*id.* 86), folglich im J. d. W.

1) [Ueber Theophilus s. *Caer.* 373. A B. 374 B. C. — *Schlosser* (Geschichte der bilderst. Kaiser. Frankf. 1812) schreibt p. 478: «So zu«verlässig auch Krug dem Simeon folgt, so würde ich es dennoch «nicht thun, weil ich oft sehe, dass er fehlt, (z. B. was er im 21en «Jahr des Theophilus erzählt, konnte sich *unmöglich* damals ereignen) «wenn nur eine andre Bestimmung da wäre.»]

2) [Die auch unter den Imperatoren Roms lange fortgeübte alte Gewohnheit, die Jahre und Ereignisse nach den Consuln der Stadt zu bezeichnen, hörte mit dem Jahre 566 nach Christi Geburt, 25 Jahre nach dem Consulate des Flavius Basilius des Jüngern, gänzlich auf, nachdem Kaiser Constantin bereits die Neuerung der Indictionen, d. i. die Gewohnheit, Zeiträume von 15 Jahren, seit dem 3ten Jahre vor Christi Geburt gerechnet, zu bezeichnen eingeführt und zugefügt hatte.]

3) [*Genes.* 24: «ϛτλη' ἰνδ. η'.» = 6338. Ind. 8.]

4) [*Genes.* pag. 36. lässt ihn 12 Jahre und 3 Monate regieren. — *Nicetas*, in vita Ignatii (Acta Conciliorum. T. V. p. 948. Paris 1714. fol.): ἐπὶ δέκα καὶ τρεῖς χρόνους. — Грамматикъ (Sabak. Chronogr.) pag. 450: «Феофилъ лѣтъ 12 и мѣсяца 3.»]

5) Nicht 20sten *Februar*, wie *Ritter* 471 und *Schläzer* II. 177 sa-

6350[6]), d. i. im J. C. 842[7]). — Dem Theophilus war im 10ten Jahre seiner Regierung[8]) (Sept. 838 — 839) ein Sohn, Michael, geboren[9]), welcher im folgenden Jahre gekrönt worden war (*Sym. L.* 427).

Michael.

Michael folgte seinem Vater am 21sten Januar 842[10]), in dem Alter von 3 Jahren, unter Vormundschaft seiner Mutter Theodora[11]). In der Folge ward diese vom Hofe ent-

---

gen. Es kann dieses bei dem ersten nur ein Schreib- oder Druck-Fehler sein; denn weder einer der von ihm citirten byzantischen Schriftsteller, noch auch *Pagi*, giebt diesen Tag an. *Ritter* selbst nennt an zwei andern Orten, S. 461 und 486 den 20sten *Januar*.

6) [*Genes.* 37: «ϛτμ' ἰνδ. ε΄» = 6340. Ind. 5. Das J. 6340 fällt in die 10te Ind. Da Theophilus nach dem Genes. selbst 6338 zur Regierung gekommen war und sie 12 J. 3 Mon. hindurch geführt hatte, so ist es klar, dass es «ϛτι» = 6350 heissen müsse, welches die 5te Ind. ist.]

7) [Der Todestag Motassem Billah's ist Donnerstag der 18te Rebiulewwel des J. 227 = 5 Jan. 842. Die Epoche der Hig'ret muss vom 16. Juli Freitags anfangen. S. *Wiener Jahrb.* LIII, 69: «Die Morgenländer rechnen den Tagesanfang immer vom Sonnenuntergange unseres vorhergehenden Tages an.»]

8) [*Cardonne*, Gesch. von Afrika. Nürnb. 1768 I. 179: Theophilus eroberte den Geburtsort des Khalifen Motasem Billah, Sohns von Harun ar Raschid, Zabatra, Zabtara, oder Sozopetra. Der Khalif zog gegen ihn zu Felde, und nahm Amorium in Cilicien, die Geburtsstadt des griechischen Kaisers. Es kam bei Dacymenum zu einem Haupttreffen, in welchem die Griechen geschlagen wurden, und 30,000 Mann verloren. Dieses geschah im 223sten Jahre der Hedschrah, so mit dem dritten December des 837ten Jahres Christi angehet.]

9) [Theophilus war früher mit Ikasia vermählt, die er verstiess. Aus dieser Ehe ist Maria, die den Moseles heirathete. S. *Anst. Cpl.* lib. III. pag. 53. Er hatte auch (s. *Caerim.* 374) eine Tochter Anna. — In das Jahr 839 fällt auch die bekannte Gesandschaft (s. Pertz I. p. 134) an Ludwig den Frommen.]

10) [S. oben Anm. 6.]

11) [*Nik.* II. 291: отъ корене блаrаго блаrыі возрасте плодъ, якоже великій Костянтинъ отъ святыя Елены, якоже Царь Михаилъ отъ блаженныя Феодоры! — Sie liegt im Kloster τὰ *Γαστρία* mit ihren

fernt[12]), und Michael[13]) herrschte allein[14]). Da er keine Kinder hatte, liess er den Basil zum Mitkaiser krönen »am Pfingst-

drei Töchtern Thekla, Anastasia und Pulcheria begraben. Dort liegt auch ihr Bruder Petronas, ehemals Domesticus Scholarum, und ihre Mutter Theoctista. S. *Caerim.* p. 374.]

12) [*Schlosser* Gesch. der bilderst. Kaiser S. 572: «Er regierte mit Theodora 14 Jahr 1 M. 25 Tage, allein 11 Jahre 6 M. 9 Tage. *Krug* p. 2. berührt dies nicht, weil es nicht in seinem Wege liegt, ich wollte er hätte es erörtert.» Vgl. *Schlosser* Weltgesch. Bd. II. Th. I. S. 524: Jahr 856.

Scr. post Theoph. p. 157: «mille centenariorum numerum ... *annis quatuordecim, ac ne integris quidem*, quibus solus ipse rerum potitus est, plane distraxit» etc.]

13) [Ueber Michael s. *Caerim.* 364. D. 365. A. D. 366. 371. A. B. 372. D.

14) [Ueber die Schlacht a. 249 (23. Febr. 863) sagt *Abulfeda* II. 209: «Contigit praelium Marg-al-Ascafi (sic dictum a loco, in quo commissum fuit: significat autem ea appellatio campum episcopi), quo a Graecis fusi, partim et caesi fuerunt Muslemi, et ipse dux, Omar, filius Abdallae ... cecidit. Haec victoria viam aperuit Romanis, qua suas excursiones ad ipsos usque limites Mesopotamiae proferrent». — *Lorsbach* im Archiv für die morgenländische Literatur. 1. Bd. Marburg 1791. 8. p. 281 in den Bemerkungen zu Bar Hebraei Chron. Syr. p. 170 der Version: «Anno 249 irruerunt Romanae copiae in Margam Husiae, quae urbs est in limitibus Malatiae, et occiderunt Omarum». Im Syrischen liest man: «Das Römische Heer stiess auf der sogenannten Bischofswiese, im Amte Malatia, auf den Omar und tödtete ihn». Im Arabischen heisst der Ort Mardsch al oskof. — *Reiske* sagt II. 701: «Memorat hunc locum, Marg-al-ascaf, Geogr. Nubiensis p. 290. lin. 14. ubi viam a Tarso ad Abydum describit». p. 702: Nullius alterius victoriae Graecis in Saracenos partae regnante Michaële Ebrioso reperio memoriam, quam illam, qua Petronas domesticus Amerem Melitenes regulum vicit et sustulit. Vid. Scr. p. Th. p. 82 sq. Sed illam expeditionem Sym. Log. p. 330 ad an. Mich. quintum, h. e. Chr. 846 refert. Procul dubio, quem Noster Omarum appellat, is est Continuatori Constantiniano et Symeoni dictus *Ἀμερ ὀν οὑτω πως συμφθειροντες τα στοιχεια οἱ πολλοι Ἀμβρον λεγουσι*, ut ib. p. 76. legitur, ubi clades ab eo Christianae rei illatae maximae exponuntur, et alii duces Saraceni Graecis graves nominantur. Inde quoque constat, locum, quem Noster Marg-el-Ascaf appellat, eundem cum Lalaçone, quod nomen Graeci edunt, esse. — Reiske irrt hier, denn es ist nicht von Mich. Reg. mit der Mutter die Rede; aber das

tage [15]), den 26sten [16]) Mai, der 14ten Indictions (*Cont.* 129), d. i. im J. d. W. 6374 = J. C. 866. — Die Angabe der Ind. ist richtig: Pfingsten fiel im J. 866 auf den 26sten Mai (*Pilgr.* 92).

Beide regierten [17]) gemeinschaftlich 4 Jahr und 4 Monate [18]) (*Georg. M.* 543); dann ward Michael umgebracht «am 23sten «September der 1sten Ind. im J. d. W. 6376» (*Cont.* 130. vgl. mit *Sym. L.* 452), d. i. im J. C. 867 [19]).

[*Ueber den Tag der Ermordung Michaels* [20]).]

[Nach der obigen Berechnung ward Michael also am 23sten Sept. umgebracht und] nicht, wie *Ritter* 484 u. 486 schreibt, am 24sten September. Beim *Cont.* ist zwar in der That dieser Tag angegeben, aber irrig [21]). *Sym. L.* hat hier sehr ge-

---

Factum bleibt wichtig, wegen der Zeitbestimmung, da Sym. das Jahr 863, also das 21ste seiner Regierung zum 5ten Jahr der Alleinregierung macht. 859 würde also das erste sein, und Theodora wäre 858 verstossen.]

15) [*Nicetas, vita Ignatii* (in Act. Conc. V col. 982.)]

16) Nicht «16ten Mai.» *Banduri* XLVI.

17) [Am 1. Sept. der 15. Ind. ward Leo geboren. *Georg M.* 541 d. i. im J. 6375 = 866. — *Leo Gramm.* p. 468 hat: *μηνὸς Δεκεμβρίου πρώτῃ Ἰνδ. ιε*, also am 1. Dec.]

18) [*Sabak. Chronogr.* fol. 455: «Михаилъ сматерію своего лѣта четыре. а единъ десять. а василіемъ Македонянинъ лѣто едино и четыре мѣсяцы. — In Zosim. Chr. 1020 Rückseite: «Царьство 45-е Василія Македонянина самодержца, иже царьствова въ Коньстантинѣ градѣ въ лѣто 6387. Василій царьствова съ Михаиломъ лѣто едино и четыре мѣсяцы. а единъ лѣтъ девять надесять.]

19) [Annal. Bertin. an. 867: «Praefati autem Hincmari Clerici in mense Augusto Romam venientes, Nicolaum papam jam valde infirmatum et in contentione, quam contra Graecorum imperatores Michaëlem, et Basilium, sed et contra orientales episcopos habebat, magnopere laborantem invenerunt; quapropter usque ad mensem Octobrium ibidem sunt immorati. — Nicolaus † 13 Nov. 867.]

20) [Der folgende Abschnitt bildet in der Ausgabe von 1810 eine Note.]

21) [*Nicetas* in vita Ign. (bei *Baron.* ad an. 867. no. XCII): Erat initium primae Indictionis vigesima quarta mensis Septembris, cum Basilius ad palatium evectus, Imperator proclamatur.]

naue Data. Nach ihm ward Michael ermordet «am 3ten Wochentage (also Dienstage), «in der 3ten Nachtstunde [22]) (etwa 9 Uhr Abends), «am Vorabende der heil. Thekla.» — Der 23ste Sept. des J. 867 ist ein Dienstag (*Pilgr.* 77), und das Fest der h. Thekla wird am 24sten Sept. gefeiert [23]). Ueberdem erzählen *Leo Gr.* 468 und *Georg. M.* 541: Michael sei an dem Tage seiner Ermordung von seiner Mutter zur Tafel geladen worden, und habe auf die Jagd geschickt, um Wildpret dazu fangen zu lassen. Wie hätte dieses geschehen können, wenn das Mahl den 24sten September, Mittwochs, an einem Fasttage, gegeben worden wäre! — Auch darf man nicht etwa glauben, der 24ste Sept. sei deshalb genannt, weil die Griechen ihre Tage vom Untergange der Sonne an gerechnet hätten. In den *Basiliken* heisst es ausdrücklich: «der Tag fängt an von der 7ten Stunde der Nacht»; d. i. von Mitternacht. (S. a. *Theoph.* 194) [24]).

Bayer (VI. 367) und *Schlözer* (II. 228. III. 11.) setzen den

---

22) [Vgl. *Ист. Русск. Іерарх.* V. 268. Diese Art zu zählen war in Solikamsk bis zum J. 1780 im Gebrauch. S. Путеш. въ города Чердынь и Соликамск. СПб. 1821. pag. 214. — Auch die Franken rechneten so. *Annal. Bert.* ad an. 861: «Quarto Kalendas Aprilis luna post horam noctis octavam tota in nigredinem vertitur.» 4 Kal. Apr. ist der 29te März. Die Finsterniss fand Statt den 30. März um 3 Uhr Morgens. Das Datum ist immer das des vorhergehenden Tages.]

In Zosima's Chronogr. Blatt 1020 heisst es von dem Leichnam Michaels: «и в лодейцу вложивше его и привезъ въ корусополіи (Χρυσοπολις) монастырь. погребе его въ день второй. такожь тоже нощи въ 3 часа индикта 1-го наставъша. внегда свѣтающи въ день на память святыя первомученицы Феклы отъ седьмаго собора до оумертвія Михаила Царя лѣтъ 9 и седмь мѣсяць.»

23) [*Anna Comnena* p. 90: erat enim is vicesimus quartus Septembris dies, quo Theclae magnae martyris memoria celebratur.]

24) [*Theoph.* 194 «Μηνὶ Αὐγούστῳ ιε', ἰνδικτιῶνος β'. ὥρᾳ μεσονυκτίου διαφανούσης κυριακῆς.....» mensis Augusti decimo quinto, indictione secunda, illucescentis jam dominici diei post mediam noctem tempore ... 554, 2 Ind. 15. Aug. Sonnabend.

Schilt. 194: Romani a media nocte diem inceperunt, L. «Placuit». 1. π. de manumiss. L. 1. π. de usucap. et ex Varrone A. Gell. L. III. c. 2. atque inde Macrob. L. 1. Saturn. c. 3.]

Tod Michaels auf «den 23sten [25]) *April*» 867, welcher gleichfalls ein Mittwoch war, und schon deshalb, aus der oben angeführten Ursache, nicht Statt finden kann. Bayer sagt nicht, woher er diese Angabe nimmt. Vielleicht berechnete er sie aus dem Fortsetzer des *Nicephorus* 403, welcher die Regierung Michaels mit Theodoren «14 Jahr, 1 Monat und 22 Tage», (nach des *Camerarius* Ausgabe, pag. 78: «14 J. 1 Mon. u. 23 Tage»,) und seine Selbstherrschaft «11 J. 1 Mon. und 9 Tage» dauern lässt [26]). Wären diese Angaben richtig, und wäre nicht das erste Mal statt «μῆνα ἕνα» zu lesen «μῆνας ἕξ» [27]) 6 Mo-

25) [Vgl. *Karamsin* I. 510.]

26) [*Schlosser* G. d. bild. K. 571: «Ich werde mich an das Zeugniss «des Nicetas in vita S. Ignatii, Colect. Concil. Tom. X. p. 729 χρόνους «μὲν πεντεκαίδεκα καὶ μῆνας ὀκτὼ συμβεβασιλευκὼς τῇ μητρὶ, ἐννέα «δὲ παρὰ βραχὺ μόνος ἔτη κεκρατηκώς, gar nicht kehren, und «lasse den Michael 857 seine Mutter verstossen, dann hatte er vier«zehn Jahr mit ihr, und 11 Jahr allein geherrscht. Dies wird 1) «durch innere Wahrscheinlichkeit, dass er nicht 3 Jahre nach Theo«etistus Tode damit gewartet, 2) durch Sym. L. ausdrückliches Zeugniss «p. 327, 335; 3) dadurch, dass wenn man mit Pagi ἐννέα in der Stelle des «Nicetas gewaltsam in ἑνδεκα ändert, 26 Jahre der Regierung heraus«kommen, bestätigt. Genau regierte er mit Theodora, 14 Jahr 1 Mon. «25 Tage, allein 11 J. 6 Mon. 9 Tage. *Krug* Chronolog. der Byz. p. «2. Note **) berührt diess nicht, weil es nicht in seinem Wege liegt, «ich wollte er hätte es erörtert. Meine Rechnung ist nur gegen Pagi «ad Baron. Annal. Tom. XIV. pag. 455. und hernach ad an. 858 pag. «492. Auf Bolland will ich mich nicht berufen; aber darauf, dass 26 «Jahre herauskommen, wenn man die Aenderung annimmt, was Pagi «l. c. für die Auctorität des Nicetas in chronologischen Dingen sagt, «möchte wohl nicht gut sich rechtfertigen lassen, hier um so weniger, «da Zonaras Tom. II. lib. XVI. N⁰ VIII in vita Basilii p. 131 sagt: «Ὃς σὺν τῇ μητρὶ μὲν ἐβασίλευσεν ἔτη δέκα καὶ τέσσαρα, ἐν δὲ ἐπὶ «δέκα μόνος ἦρξεν αὐτός, wo er wohl die Monate der runden Zahl «wegen weglässt.»]

27) [Es ist vielmehr zu lesen: μῆνας ἑπτά, 7 Monate. Michael kam zur Regierung 21 Jan. 842. Nach 14 Jahren 7 Mon. und 25 Tagen ward er Autokrator, also 14. Sept. 856. Dann würde er noch regiert haben, bis zum 23. Sept. 867, 11 Jahre und 9 Tage, und der Monat beim Nic. fiele aus. — Wollen wir aber diesen Monat beibehalten, so ist μῆνας ἓξ zu lesen, und dann wäre er am 14. Aug. 856 Selbstherrscher geworden.]

nate[28]): so würde Michael allerdings im April gestorben sein. Aber auch selbst dann hätte sich Bayer verrechnet, indem er sagt: «regnavit Michael annos in universum XXV, menses *quatuor*, diea tres»; denn vom 20sten Januar 842, an welchem Tage er, nach ihm selbst, die Regierung antrat, bis zum 23sten April, sind nur 3 Monate. — Vielleicht folgte *Bayer* in jener Angabe auch blos dem Augustiner, *Onuphrius Panvinius*, welcher (Rom. Princ. 134. 136) den Michael sterben lässt «IX Calend. Maii 867», d. i. den 23sten April. In einem andern Werke desselben Verfassers (*Fast.* p. 321) ist 877 ein Druckfehler. Des *Panvini* Quelle ist ebenfalls keine andre, als der fortgesetzte *Nicephorus*, Patr. v. Kpl.; denn von den übrigen byz. Schriftstellern, die Panvini benutzte (S. 110. 331), reicht *Theophanes* nicht so weit, und *Nicet. Chon.* fängt seine Geschichte erst später an; *Zonaras* aber hat jene Angabe so wenig, als irgend ein andrer der bekannter Byzantier. — In der Series chronol. Imp. Or. des Jesuiten *Labbe* heisst es p. 26: «Michael imperare coepit 20 Jan. 841.! occisus est 23 April.! «Ind. 2.! an. Chr. 867.» — *Du Cange* (Fam. Byz. 134) setzt den Tod Michaels auf den «24 Sept. 1. Ind 867; quod alii in 23 April. Ind. 15. reiiciunt».

---

28) *Schlosser* in seiner Rec. 405: «In Absicht des Einzelnen hätten «wir sehr gewünscht, dass sich H. Krug, der in einer Note Seite 3 «die Abweichungen der Schriftsteller über die Dauer der gemeinschaft-«lichen Regierung Michaels und der Theodora erwähnt, erklärt hätte, «was er davon halte, wenn Pagi (zu der Ausg. der Anal. Baron. «von Mansi XIII. p. 492) sich darüber allein auf das Zeugniss des Ni-«cetas stützt, welcher SScta Concilia Venet. 1730. Tom. X. p. 729 [ed. «Paris. Tom. V. p. 982] sagt: Michael sey gestorben *χρόνους μὲν πεν-«τεκαίδεκα καὶ μῆνας ὀκτὼ συμβεβασιλευκὼς τῇ μητρί* gegen das «Zeugniss aller andern Schriftsteller, von denen Hr. Krug S. 3 nur «Einen anführt. Hier ist wieder zu bemerken, dass man aus Sy-«meon Logotheta darüber keine Belehrung erhalten kann, weil er S. «326 ed. Venet. nur eines dreyzehnten Jahres erwähnt und dann bis «ins zweyte Jahr der Alleinherrschaft Michaels Alles durcheinander «mischt.»]

(Aus dem *Bull. histor.-philol. T. IX. No.* 14 und 24.)

Was bedeuten die Wörter Jumala und Ukko in der finnischen Mythologie? von Prof. M. A. CASTRÉN. (Lu le 16 avril 1852.)

Unter unsern älteren Mythologen sind Lencqvist und Ganander darin einverstanden, dass das Wort *Jumala* bei den Finnen der Vorzeit nicht irgend eine besondere Gottheit bezeichnet, sondern die Bedeutung Gottheit, göttliches Wesen im Allgemeinen gehabt und dem lateinischen *deus*, dem deutschen Gott, dem schwedischen *gud* entsprochen habe *). Diese Meinung ist noch heut zu Tage die allgemein angenommene, und es muss auch zugegeben werden, dass sie von wichtigen Gründen unterstützt wird. Unter diesen beruft sich Lencqvist auf den weitverbreiteten Sprachgebrauch, welcher die Anwendung des Wortes *Jumala* in der Mehrzahl zulässt, um einzelne göttliche Wesen zu bezeichnen, was natürlicher Weise nicht der Fall sein könnte, wenn »*Jumala*, wie Lencqvist sich ausdrückt, so wie *Jupiter*, *Thor*, *Odin* die eigenthümliche Benennung einer heidnischen Gottheit wäre.» Dass dieser Sprachgebrauch noch aus dem Heidenthum herstamme, glaubt Lencqvist durch die Lieder unserer Vorzeit beweisen zu können und er führt zu diesem Zweck aus einem Jagdlied folgende Aeusserung eines Jägers an: »*julki tulin jumalista, kanssa saalin* (*saaliin*) *iloisesti*» d. h.

*) Lencqvist, *De superstitione veterum Fennorum theoretica et practica.* p. 1. pag. 12. Ganander, *Mythologia Fennica*, S. 25. Vergl. *Schefferi Lapponia*, S. 58.

Sichtlich komm' ich von den Göttern (*jumalat*) sammt der Beute freuderfüllet.

Nach meinen Beobachtungen wird *Jumala* zwar nicht allzu oft in der Mehrzahl in den Runen gebraucht, doch kann ich noch einige Beispiele ausser den von Lencqvist angeführten namhaft machen. So wird in der neuen Kalewala-Ausgabe, Rune 12 Vers 229 folg. von einem Schwerte gesungen, «*jok' oli Hiiessä hiottu, jumaloissa kuuraeltu*» d. h. das geschliffen bei den Hiisi's, bei den Göttern war gescheuert. In der ältern Kalewala-Ausgabe, Rune 4 Vers 352, ruft der Zauberer die Götter unter dem Namen *jumalat* an, wenn er sagt «*jumaloista turva tulko*» d. h. von den Göttern komm' der Beistand. Hier kann auch Rune 10 Vers 230 der frühern Ausgabe angeführt werden, wo es heisst: «*saakohon joku jumala, tuhatkunta perkeleitä*» d. h. irgend eine Gottheit komme, tausend Teufel mögen kommen (um die Schmerzen zu vertreiben).

Als Stütze der von Lencqvist u. m. a. geäusserten Ansicht über die ursprüngliche Bedeutung des Wortes *Jumala* kann ferner angeführt werden, dass es in den Runen auch hin und wieder angewandt wird als Epithet für einzelne männliche Gottheiten. Besonders wird *Ukko* mit diesem Epithet beehrt, bisweilen wird es aber auch *Hiisi* (Kalewala, Rune 14, V. 83), *Paha* (Topelius, *Run.* Heft 2, S. 3), *Koi* oder der Morgenröthe (Kalew. Rune 17, V. 478) u. s. w. zuertheilt. In der alten Kalewala-Ausgabe, Rune 18, Vers 456 wird sogar *Lemminkäinen jumala* benannt. *)

Dagegen können aber auch aus den Runen viele solche Stellen angeführt werden, wo *Jumala* in der Bedeutung eines einzelnen, bestimmten Gottes aufgefasst ist; es möchte jedoch scheinen, als wenn mindestens in den meisten Fällen der Einfluss der christlichen Lehre Anlass zu einer solchen Auffassung gegeben habe. Das erhellt schon daraus, dass *Jumala* in dieser Bedeutung gewöhnlich den Beinamen *kaikkivalta*

---

*) Auch *Wäinämöinen*, Rune 4, Vers 12; s. Stuhr, Ueber die Bedeutung der finnischen Götternamen *Jumala* und *Ukko* in Schmidt's Zeitschrift für Geschichtswissenschaft, B. VI. S. 270. Anmerkung des Uebers.

(allmächtig), *autuas* (selig), *armollinen* (gnädig), *pyhä* (heilig) und mehrere andere Epithete erhält, welche augenscheinlich dem Christenthum entlehnt sind. Zu der Zahl solcher Epithete gehört wahrscheinlich auch *luoja* (Schöpfer); denn die Vorstellung von Gott als dem Urheber und Schöpfer der Welt ist ursprünglich nicht in der finnischen Mythologie. Wie die Schöpfung in diesen Runen dargestellt ist, hat *Jumala* keinen Antheil dabei, sondern Himmel und Erde, Sonne, Mond und Sterne sind nach den verschiedenen Lesarten entweder von der Tochter der Luft, der sogenannten *Ilmatar*, oder von *Wäinämöinen* hervorgebracht, welche beide nicht der Ehre und der Würde eines *Jumala* theilhaft sind. Bei dieser Gelegenheit kann bemerkt werden, dass das Wort *luoja* in unsern Runen nicht immer eine Theilnahme an der Schöpfung voraussetzt; denn erstens wird es bisweilen als Epithet dem Sonnensohn (*päivän-poika*) und andern mythischen Personen zuertheilt, welche mit der Erschaffung der Welt nichts zu thun hatten, und zweitens gehört auch nicht die Bedeutung «Schöpfer» unbedingt zur Etymologie des Worts *luoja*, sondern dieses kann auch einen Vertheiler, Verleiher bezeichnen, und wahrscheinlich in diesem Sinne werden die Gottheiten des Waldes *antoluojat*, d. h. Gabenverleiher genannt. Obwohl ich diese Unbestimmtheit in der Bedeutung des Wortes *luoja* anerkenne, sehe ich es doch für unzweifelhaft an, dass, wenn in den Runen *Jumala* als ein bestimmter Gott vorkommt und er *luoja* benannt wird, die Vorstellung immer auf den christlichen Gott, den Schöpfer der Welt, zurückgeht.

Dass das Wort *Jumala* in den finnischen Runen oft den christlichen Gott bezeichnet, davon zeugen auch zahlreiche an ihn gerichtete Gebete, unter denen die meisten einen christlichen, sehr resignirten Charakter haben. Beispielsweise will ich folgendes in der Kalewala Rune 9, Vers 567 — 586 vorkommende Dankgebet für die wiedererlangte Gesundheit anführen:

Tuoltap' aina armot käyvät,
Turvat tuttavat tulevat,
Ylähältä taivahasta
Luota luojan kaikkivallan.

Ole nyt kiitetty jumala,
Ylistetty luoja yksin,
Kun annoit avun minulle,
Tuotit turvan tuttavasti
Noissa tuskissa kovissa,
Terän rauan raatamissa. — —

Jumalass' on juoksun määrä,
Luojassa lopun asetus,
Ei uron osoannassa
Vallassa väkevänkänä.

Dorther kommet stets die Gnade,
Dorther die bewährte Hülfe,
Dorther von dem Himmel droben,
Von dem machterfüllten Schöpfer.

Sei gepriesen nun, o Höchster,
Hochgelobet du, o Schöpfer,
Dass du Hülfe mir gewähret,
Deinen Schutz mir zugewendet
Bei den überharten Schmerzen,
Bei dem Leid durch Eisenschärfe. — —

Gott nur setzt dem Lauf ein Ende,
Nur der Schöpfer giebt Vollendung,
Nimmer wird der Held sie finden.
Wird des Mächt'gen Hand sie bieten.

Obwohl es aus den angeführten Gründen unbestreitbar zu sein scheint, dass *Jumala*, wenn er als Gott aufgefasst wird, gewöhnlich in den Runen einen christlichen Ursprung verräth, so kann ich doch unmöglich der Ansicht derer beistimmen, welche meinen, dass dieses Wort nach seiner ursprünglichen Bedeutung den abstracten Begriff Gottheit, Gott im Allgemeinen ausdrücke.

Rohe und ungesittete Völker haben gewöhnlich keinen Ausdruck für die alltäglichsten abstracten Begriffe. Es giebt Nationen, welche keine Benennung für Fluss haben, wohl aber für jeden einzelnen Fluss; keine Benennung für Finger, wohl aber für den Daumen, den Zeigefinger u. s. w.; nicht für

Beere, wohl aber für Heidelbeere, Moltebeere, Blaubeere u. s. w.; nicht einmal für Baum, wohl aber für Birke, Fichte, Vogelkirschbaum. Noch weniger können sie natürlicher Weise einen so hohen Begriff wie Gott in seiner allgemeinen, abstracten Bedeutung auffassen und ausdrücken, sondern für sie existirt bloss dieser oder jener einzelne Gott. Nun ist aber *Jumala* ohne Zweifel der älteste und ursprünglichste Götternamе, den die finnische Mythologie aufzuweisen hat; denn er ist nicht nur den Lappen, Ehsten, Syrjänen, Tscheremissen, sondern auch den Samojeden Sibiriens bekannt, während die übrigen Gottheiten der Finnen diesen Völkerschaften grösstentheils fremd sind. Man hat folglich schon in diesem Umstande einen Grund zu der Vermuthung, dass *Jumala* ursprünglich nicht einen allgemeinen, sondern einen gewissen und bestimmten Gott bezeichnet habe.

Auch diese Ansicht hat ihre Vertreter gehabt, doch die meisten unter ihnen haben sich in einem Labyrinth leerer Vermuthungen verirrt und ihre Resultate bloss auf philologische Haarklaubereien begründet. Jemand hat *Jumala* von dem hebräischen Worte *jom* Tag und *el* Gott hergeleitet und in Folge dessen dem finnischen Götternamen die Bedeutung »Gott des Lichtes« beilegen wollen. Ein Anderer dagegen ist der Meinung, dass *Jumala* den »Herrn des Himmels« bezeichnen könnte und leitet das Wort von dem hebräischen *jum* »Himmel« und *bal* »Herr« ab. Auch hat man Analogien aufgestellt zwischen *Jumala* von der einen Seite und den schwedischen Wörtern *himmel, gammal, Ymer* (Vater der Riesen) u. s. w. von der andern. Scheffer führt nach Tornaeus eine Tradition an, der zufolge ein Mann Namens *Jumi* oder *Jumo* der Stammvater der Lappen und Finnen gewesen sein soll [2]), und es ist die Hypothese aufgestellt worden, dass er nach seinem Tode als Gott unter dem Namen *Jumala* verehrt worden sei [3]). Mit Uebergehung vieler anderer in demselben Geiste gemachten Herleitungsversuche will ich hinzufügen, dass Lönnrot das Wort *jumala* auf denselben Stamm mit *jumu, jumaus* (Donner,

2) *Schefferi Lapponia*, Cap. VI p. 43.

3) Lencqvist a. a. O.

Gottöse) zurückführt und in Folge dessen vermuthet, dass die Finnen mit *Jumala* ursprünglich den Donnergott bezeichnet haben [4]). Auf diese interessante Hypothese werde ich noch zurückkommen, glaube jedoch, dass ich zuvor zum Behuf meiner Betrachtung das Wort *Jumala* einer sorgfältigeren etymologischen Untersuchung, als die von Lönnrot und Andern angestellten, unterwerfen muss.

Hiebei zeigt sich zuerst, dass *Jumala*, da es aus drei Sylben besteht, kein Grundwort sein kann, sondern sich aus einem andern, einfacheren Stamm entwickelt haben muss. Leicht erkennt man darin auch die Ableitungsendung *la* wieder, welche so wie *lä* häufig im Finnischen vorkommt und einen Ort, eine Localität im Allgemeinen, auch einen Wohnort bezeichnet. Nach dieser Herleitung ist *juma* der Stamm von *Jumala*, und bei den Tscheremissen kommt noch heut zu Tage *juma* in der Bedeutung »Gott« vor. In den meisten übrigen mit dem Finnischen verwandten Sprachen fehlt dieser Stamm, und der Begriff Gott wird durch abgeleitete Formen ausgedrückt, wie im Ehstnischen durch das nahverwandte *jummal*, im Lappischen durch *jubmel*, *ibmel*, *immel*, im Syrjänischen durch *jen* (eigentl. *jemel*) [5]). Inzwischen kann ich auch nicht einmal *juma* für den ursprünglichen Stamm ansehen, sondern vermuthe, dass der auslautende Vocal *a* nur ein euphonischer Zusatz ist. Ich kann jetzt nicht auf eine nähere Auseinandersetzung der Gründe eingehen, welche mich zu dieser Vermuthung berechtigen, sondern muss es mir vorbehalten, sie bei einer andern Gelegenheit auseinanderzusetzen. Hier will ich nur anführen, dass der Consonant *m* nach der Natur der finnischen Sprache nicht gut ein Wort schliessen kann, sondern gewöhnlich einen Hülfsvocal hinter sich annimmt. Der wahre Stamm von

4) *Mehiläinen*, 1836 Januar, (vergl. Magazin für die Litterat. des Auslands, 1846, No. 146).

5) Das Wort *jen* hat augenscheinlich ein *n* im Auslaut verloren, denn es bildet seinen Instruct. Casus durch *jenn-än* statt durch *jen-än*, den Inessiv. durch *jenn-yn* statt *jenyn*. Nun ist aber der Stamm *jenn*, da er auf zwei Consonanten ausgeht, durchaus sprachwidrig und setzt eine ursprünglichere Form voraus, die ohne Zweifel *jemel* war, woraus sich nachmals *jeml*, *jemm*, *jen* und *jen* entwickelte.

Jumala wäre demnach *jum* — eine Benennung, welche die Samojeden nach dem Zeugniss älterer Schriftsteller Gott beilegen [6]). Ich selbst habe bei diesem Volke nie die in Frage stehende Benennung bemerkt, sondern statt ihrer *num*. Ungeachtet der Verschiedenheit im Anlaut ist denpoch *num* höchst wahrscheinlich desselben Ursprungs, wie das finnische *jum*, denn in der samojedischen Sprache ist der Wechsel von *j* und *n* (*nj*) nicht ungewöhnlich.

Nachdem wir durch die bisherige Darstellung zu der Einsicht gekommen sind, dass das Wort *jumala* nicht allein mit dem ehstnischen *jummal*, dem lappischen *jubmel* und dem syrjänischen *jen*, sondern auch mit dem tscheremissischen *juma* und dem samojedischen *num* lautlich verwandt sei, wollen wir uns nun in Kürze Rechenschaft geben über den Begriff, welchen die verschiedenen Völker und zumal die Samojeden mit dem genannten Worte verknüpfen, in der Hoffnung, dass wir dadurch den einen oder den andern Wink zur Aufhellung der ursprünglichen Vorstellung der Finnen von *Jumala* erhalten werden. In Betreff des lappischen *jubmel* giebt uns Högström folgenden uns willkommenen Aufschluss: »welches Wort ausser der Bedeutung, welche sie (die Lappen) als Christen nun demselben geben, nicht so sehr dem *deus*, sondern vielmehr dem *Jupiter* bei den Lateinern entspricht [7]).« Gegenwärtig hat das Wort dieselbe Bedeutung wie das finnische *Jumala*, d. h. man bezeichnet damit sowohl den christlichen Gott, als auch jede heidnische Gottheit. Gleicher Weise wird von den Ehsten *jummal* und von den Syrjänen *jen* als ein Epithet zur Bezeichnung aller Götter im Allgemeinen und des christlichen Gottes insbesondere gebraucht. Wahrscheinlich in Folge des Einflusses des Christenthums wird er auch von den heidnischen Tscheremissen als Schöpfer und Erhalter der Welt, als Verleiher von Glück und Wohlstand u. s. w. verehrt.

Wie bei den so eben genannten Völkerschaften ist auch bei den Samojeden die Auffassung des dem Worte *Jumala* ent-

---

6) Lencqvist, *De superstit.* etc. p. 14.

7) Högström, *Beskrifning öfver de till Sveriges Krona lydande Lappmarker*, S. 171 in der Anmerkung r.

sprechenden *num* mit christlichen Vorstellungen untermischt. Viele ungetaufte Samojeden sogar verehren in ihm den Schöpfer der Welt und haben den christlichen Glauben, dass er ein allmächtiges, allwissendes Wesen sei, welches seine Geschöpfe mit Gerechtigkeit beherrscht, welches die Unschuld beschützt, die Tugend belohnt, das Laster bestraft u. s. w. Sondert man aber von *num* alle in späterer Zeit durch den Einfluss des Christenthums hinzugekommenen Vorstellungen ab, so verehren die Samojeden in ihm eigentlich den Himmel. Die Verehrung des Himmels entweder des sichtbaren, materiellen Himmels oder gewisser in ihm verborgener Mächte ist in Asien gäng und gebe gewesen. Die Chinesen sind diesem Cultus ergeben gewesen, und nach Herodot, Strabo und mehreren chinesischen Schriftstellern sollen auch die alten Perser dem Himmel geopfert haben. Ueber die ältere Religion der Mongolen weiss man sehr wenig, jedoch ist es erweislich, dass auch sie den Himmel unter dem Namen *tengri* (s. unten) angebetet haben. Die Tungusen verehren in *Buga* noch heut zu Tage eine himmlische Gottheit, und mehrere türkische Stämme zollen auf gleiche Weise Anbetung gewissen himmlischen Mächten, welche *Kudai* genannt werden und deren es sieben geben soll. Auch von den Vorfahren der jetzigen Türken, den von den Chinesen sogenannten *Tu-kiu*, wird erzählt, dass sie den Himmel angebetet haben, und dasselbe soll nach einer chinesischen Angabe der Fall gewesen sein mit dem Volke der *Hiongnu*. Es hat mit einem Worte innerhalb der weitgestreckten Gränzen Asiens kaum ein einziges heidnisches Volk gegeben, welches nicht, sofern wir von seiner Religion einige Kenntniss haben, den Himmel und dessen göttliches Wesen verehrt hätte. Und nicht nur in Asien ist dieser Cultus herrschend gewesen, sondern alle wilden Völker sind stets Naturverehrer gewesen und haben ihre Huldigung vor allem andern dem Himmelsraume dargebracht. Was kann es auch wohl in der Natur geben, das geeigneter wäre die Bewunderung des Wilden zu wecken und ihn zur Verehrung zu bewegen, als der Himmel mit seiner Sonne, seinem Monde und seinen Tausenden von Sternen? Es sind ja auch die himmlischen Regionen, in denen der Donner ertönt, das Feuer des Blitzes erstrahlt

und die Flammen des Nordlichts lodern. Schnee, Regen und Hagel, Sturm und Unwetter sammt vielen andern Naturwundern leiten ihren Ursprung aus den obern Räumen her. Und viele unter diesen Wundern sind von der imposanten Beschaffenheit, dass selbst die Schamanen, welche bei ihrer Unkunde der Naturordnung sich zutrauen sogar die Elemente durch die Kunst der Zauberei beherrschen zu können, dennoch ihnen und namentlich dem Donner gegenüber ihre eigene Ohnmacht anerkennen und ihnen eine demüthige Verehrung zollen.

Dass die Samojeden wirklich den Himmel anbeten, das bezeugt die Sprache selbst, denn im Samojedischen werden Gott und Himmel durch ein und dasselbe Wort, das oben angeführte *num* bezeichnet — ein Sprachgebrauch, der seinen Grund natürlich darin haben muss, dass der Himmel als göttliches Wesen betrachtet wird. Zur Bezeichnung des Begriffes Gott bedienen sich zwar gewisse Samojedenstämme auch des Wortes *jilibeambaertje*, doch dieses Wort ist eigentlich nur ein Epithet von *num* und bezeichnet seine Eigenschaft als Wächter oder Beschützer der Heerden. Die Vorstellung dieser Eigenschaft von *num* ist ohne Zweifel späteren Ursprungs, und das Wort *jilibeambaertje* wird meist von civilisirteren, zum Christenthum bekehrten Stämmen gebraucht, welche dieses Wort bisweilen mit Christus vergleichen. Die uncivilisirteren Stämme wissen nicht viel von *jilibeambaertje*, sondern sprechen stets von *num*, was sie fast immer in der Bedeutung Himmel brauchen. Sie stellen sich jedoch den Himmel nicht als ein todtes Ding, sondern als ein lebendes, persönliches Wesen vor, zu dessen Natur es gehört Donner und Blitz, Regen, Schnee, Hagel, Wetter und Wind u. s. w. hervorzubringen. Das Wort *num* drückt demnach, wenn wir die Sache von unserem Standpunkt aus betrachten, den Himmel und den Gott des Himmels aus, bei den Samojeden sind diese beiden Begriffe meist noch ungeschieden, in so fern es der sichtbare Himmel selbst ist, den sie als eine lebende und persönliche Gottheit verehren.

Ausser dem Angeführten hat das Wort *num* bei einzelnen Stämmen noch einige andere Bedeutungen, die ich kurz berühren will. Bemerkenswerth ist insbesondere seine Be-

deutung »Donner«. In dieser Bedeutung kommt *num* besonders bei einem Stamm, den *Kagmāshi* oder den *Kamassen*, *Kamasintsen* vor. Es giebt zwar keinen einzigen Samojedenstamm, der nicht die Macht des Donners mit einer besonderen Ehrfurcht verehrte, aber wie ich schon gesagt habe, betrachten die meisten dieses Phänomen als eine der Eigenschaften des Himmels oder des himmlischen Gottes. Die *Kamasintsen* dagegen halten den Donner für eine besondere Gottheit und brauchen das Wort *num* nur zu deren Bezeichnung. Es ist möglich, dass diese Bedeutung des Wortes auch im Samojedischen so wie im Finnischen die ursprüngliche ist; wenn das aber auch nicht der Fall wäre, so muss man dennoch annehmen, dass es vorzugsweise die donnernde Eigenschaft von *num* war, welche die Samojeden verehrten; denn nur dadurch können die verschiedenen Bedeutungen des Wortes ermittelt werden.

Ausnahmsweise habe ich auch das Wort *num* oder *jilibeambaertje* von den Samojeden mit der Sonne identificiren hören. So erzählte mir ein samojedisches Weib, dass sie jeden Morgen und Abend aus ihrem Zelt zu treten und sich vor der Sonne zu verbeugen pflege, wobei sie am Morgen spreche: »Wenn du *jilibeambaertje* dich erhebst, erhebe auch ich mich aus meinem Bett«, am Abende dagegen: »Wenn du *jilibeambaertje* niedersinkst, begebe auch ich mich zur Ruhe.« Das Weib führte das als einen Beweis für ihre Behauptung an, dass man auch bei den Samojeden sein Morgen- und Abendgebet verrichte, fügte jedoch mit Bedauern hinzu, dass es auch unter ihnen solche Wilde gäbe, welche nie ein Gebet zu Gott emporsendeten.

Bisweilen geben die Samojeden auch andern als himmlischen Gegenständen die Benennung *num*. Hiervon überzeugte ich mich einst während einer Fahrt an der Küste des Eismeers. Denn als ich hier mit einem samojedischen Begleiter am Strande des Meeres stand und meinen Blick auf die unermesslichen Gewässer richtete, fiel es mir ein an den Samojeden die Frage zu richten: »Wo ist *num*?« — »Dort«, erwiederte er kurz, indem er auf die dunkle Meeresfläche hinwies. Sogar die Erde habe ich einst von den Samojeden mit der Benennung *num* beehren hören. Wahr ist es freilich, dass dieses

Wort höchst selten in einer so umfassenden Bedeutung gebraucht wird; dass jedoch dieser Gebrauch nicht ganz ungewöhnlich sei, davon haben sich auch die Missionäre bei den Samojeden überzeugt. Auch finde ich hierin nichts Unwahrscheinliches, denn gleich den Samojeden verehren ja auch die meisten andern verwandten Völkerschaften, welche noch dem Heidenthum ergeben sind, Himmel, Erde, Wasser, Sonne, Donner und unzählige andere Naturgegenstände. Der Unterschied besteht nur darin, dass, während die übrigen Völkerschaften die einzelnen Gegenstände gewöhnlich mit den verschiedenen, jedem eigenthümlichen Namen anbeten, die Samojeden dagegen gern das Wort *num* zur Bezeichnung aller anwenden. Natürlich haben auch sie in ihrer Sprache verschiedene Benennungen für Erde, Sonne, Meer, Donner u. s. w.; diese schliessen jedoch nicht unbedingt den Begriff eines göttlichen Wesens in sich. Sie werden den in Rede stehenden Gegenständen vorzugsweise in den Fällen beigelegt, wenn diese bloss als todte, materielle Dinge betrachtet werden. Treten sie dagegen als göttliche Wesen vor die Vorstellung, so erhalten sie dieselbe Benennung wie der Himmel. Solchergestalt geht das Wort *num* von dem besondern Begriff Himmel oder himmlische Gottheit zur Bezeichnung eines göttlichen Wesens im Allgemeinen über. Innerhalb niederer Begriffssphären sind solche Uebergänge in den Bedeutungen der Wörter sehr gewöhnlich. So haben die meisten Völker mit dem Worte Mensch ursprünglich nur ein Individuum ihres eigenen Stamms bezeichnet, nachdem man aber die Einsicht von der Uebereinstimmung der menschlichen Natur bei allen Stämmen gewonnen hatte, hat das Wort seine jetzige, alle Menschen-Individuen umfassende Bedeutung erhalten. Auf dieselbe Weise sind in vielen Sprachen die Namen einzelner Gewächse und Bäume angewandt worden um ein ganzes Genus zu bezeichnen. In Folge dieses allgemeinen Entwickelungsprocesses der Sprachen hat z. B. im Samojedischen das Wort Daumen nach und nach die Bedeutung Finger, das Wort Kratzbeere (*empetrum nigrum*) die Bedeutung Beere u. s. w. erhalten. Was nun insbesondere die Entwickelung des Begriffs Himmel oder Gott des Himmels zu Gott im

gemeinen betrifft, so werde ich sie in dem Folgenden näher zu motiviren suchen und schreite nun zur Fortsetzung meiner begonnenen Untersuchung über die Bedeutung des Wortes *jumala* im Finnischen.

So wie nach meiner nächstvorhergesandten Darstellung die Benennung *num* bei den Samojeden, *jubmel* bei den Lappen, *juma* bei den Tscheremissen einen himmlischen Gott bezeichnet, der vorzugsweise Beherrscher des Donners ist, so glaube ich auch, dass die Finnen der Vorzeit *Jumala* in der Eigenschaft eines Gottes des Himmels verehrt haben. Dass dieses Wort mindestens anfänglich nicht nur ein allgemeines, abstractes Götter-Epithet ausdrückte, sondern den Namen einer besonderen Gottheit ausmachte, das scheint man schon aus einigen Angaben in den Erzählungen der altnordischen Sagen schliessen zu dürfen. So heisst es in der König Olof's Sage: «*I gardenom stander god Bjarma, er heitir Jumala*» in der Herrauds und Boses Sage: «*Ther er gofgad gud, thet er jumala heitir.*» War nun *Jumala* der Name des gefeierten Götterbilds der Biarmier, so ist es ziemlich klar, dass dieses Wort nicht den abstracten Begriff eines Gottes ausdrückte, welcher nur der Reflexion zugänglich ist und mindestens von den Finnen der Vorzeit nicht in einem Bilde dargestellt werden konnte. Doch aus unsern eignen Liedern der Vorzeit erhalten wir einen zuverlässigeren Beweis der von uns geäusserten Ansicht, dass *Jumala* nicht nur ein bestimmter Gott war, sondern auch zugleich eine himmlische Gottheit bezeichnete. Es liegt schon ein grosses Gewicht in dem oben bemerkten Umstande, dass die Benennung *Jumala* als Epithet gewöhnlich dem in der Luft thronenden *Ukko* beigelegt wird. Man kann in unserer ganzen bisher herausgegebenen Runenlitteratur nur höchst wenige Stellen nachweisen, an denen *Jumala* als Epithet bei andern Gottheiten gebraucht wird und eben so selten findet man es auch in der Mehrzahl zur Bezeichnung verschiedener Götter angewandt. Dagegen wird *Ukko* höchst selten in den Runen genannt, ohne dass *Jumala* (*taivahan jumala*, *ylijumala*, *ilmojen juma'a* u. s. w.) ihm als Beinamen gegeben wird. Es ist mit einem Worte *Ukko*, der vorzugsweise als ein *Jumala* gilt.

Ich habe oben bemerkt, dass *jumala* in der That nicht immer in unsern alten Liedern als Epithet, als *nomen appellativum* gebraucht wird, sondern auch als ein *nomen proprium* vorkommt, sich in diesem Fall aber gewöhnlich auf den christlichen Gott bezieht. Doch kommen auch einige solche Runenstellen vor, wo *Jumala* als ein persönlicher Name auftritt und dieselbe Bedeutung wie *Ukko* oder Gott des Himmels hat. So wird er in der Kalewala, Rune 45, Vers 221 folgg. von der Pohjola-Wirthin, als sie in Geburtsnöthen ist, mit einem Gebet angerufen, welches also anfängt: «*Tule nyt löylyhyn jumala, Iso ilman lämpimähän*» d. h. Komm' nun in das Bad Jumala, In die Wärme, Herr der Lüfte! Wie der Ausdruck *ilman iso* zu erkennen giebt, wird hier unter *Jumala* nicht eine Gottheit im Allgemeinen, noch weniger der christliche Gott, sondern einzig und allein der Gott der Luft oder des Himmels verstanden, welcher sonst *Ukko* benannt und unter diesem Namen auch bisweilen bei den Geburten angerufen wird; vergl. Kalewala, Rune 1, Vers 169 ff.

Wegen des Windes pflegten die Finnen der Vorzeit sich fast immer mit ihren Gebeten an denselben himmlischen *Ukko* zu wenden. Doch habe ich in der Kalewala eine Stelle gefunden, wo Wäinämöinen sich an Jumala wendet mit einem Gebet um günstigen Wind. Es ist freilich wahr, dass *Jumala* bei dieser Gelegenheit das Epithet *armollinen* (gnädig) erhält und dass das Gebet sonst noch einen christlichen Charakter trägt, doch wegen eines solchen Zwecks pflegt der Gott der Christen nicht in den Runen angerufen zu werden. Das besagte Gebet kommt vor in der Kalewala, Rune 18, Vers 29—37 und lautet folgender Maassen:

Tule nyt purtehen jumala,
Aluksehen armollinen,
Väeksi vähän urohon,
Miehen pienen miehuoksi
Noilla väljillä vesillä,
Lakeilla lainehilla.

Komme nun ins Boot, o Höchster,
In das Schiff, Erbarmungsreicher,

Zu dem Schutz des schwachen Helden,
Zu des kleinen Mannes Stütze
In den weiten Wogenflächen,
Auf den ausgedehnten Fluthen.

Dass *Jumala*, als *nomen proprium* gebraucht, bisweilen das Epithet *ilmoinen* erhält, dient ferner dazu, seine Identität mit *Ukko* zu beweisen. Dem Gotte der Christen kann dieses Epithet wohl nicht beigelegt werden, am mindesten in Gebeten solcher Beschaffenheit, wie das in der Kalewala, Rune 15, Vers 351—362 vorkommende:

Itse ilmoinen jumala
Valjastele varsojasi,
Rakentele ratsujasi,
Aja kirja-korjinesi
Läpi luun, läpi jäsenen,
Läpi liikkuma-lihojen,
Läpi suonten soljuvaisten,
Liitä luu lihoa myöten,
Suoni suonen päätä myöten,
Luo hopea luun lomahan,
Kulta suonen sortumahan.

Selbst, o Gott du in den Lüften,
Mach zurecht du deine Füllen,
Rüste deine raschen Renner,
Fahre her im bunten Schlitten
Durch die Knochen, durch die Glieder,
Durch das Fleisch, das sich beweget,
Durch die Adern, die zerrissen,
Bind' das Fleisch fest an die Knochen,
Bind' die Adern an die Adern,
Senk' du Silber in die Fugen,
Gold du in die Aderspalten.

Hiebei kann auch daran erinnert werden, dass schon der im Finnischen gangbare Ausdruck *jumalan ilmia* (Jumala's Luft, Wetter) auch darauf hinweist, dass *Jumala* bei den Finnen der Vorzeit ursprünglich nicht jeden Gott bezeichnete,

sondern die bestimmte Bedeutung Gott des Himmels hatte. Denn nicht jedes göttliche Wesen herrschte über die Luftregion, sondern deren Herrschaft gehörte hauptsächlich einem einzigen, mächtigen Gott, der in den Runen gewöhnlich *Ukko* benannt wird, ursprünglich jedoch *Jumala* geheissen zu haben scheint. Es braucht wohl nicht erst bemerkt zu werden, dass der besagte Ausdruck nicht eine Uebersetzung des schwedischen *herrans väder* (des Herrn Wetter) sein kann; denn erstens hat dieser Ausdruck eine verschiedene Bedeutung [8]) und zweitens kommen ähnliche Redeweisen bei mehreren mit den Finnen verwandten Stämmen vor. In demselben Geiste drücken sich unter andern auch die Samojeden in Betreff des Wetters aus; z. B. *tanser numgana* es ist Unwetter bei *Num*.

Bei der Frage über die ursprüngliche Bedeutung des Wortes *Jumala* ist es ein bemerkenswerther Umstand, dass so viele unter den Gelehrten dessen Wurzel bei ihren etymologischen Versuchen in einem Worte gesucht haben, das die Bedeutung Himmel oder etwas dazu Gehörendes, so wie Licht, Donner u. s. w. hatte. Das ist ganz gewiss kein Zufall, sondern gründet sich ohne Zweifel auf eine dunkle Vorstellung davon, dass *Jumala* während des Heidenthums eine himmlische Gottheit bezeichnete. Was insbesondere Lönnrot's Herleitung des Worts betrifft, so hat er unläugbar die wahre Wurzel in dem Onomatop. *jum* (*jumu*) »Getöse, Donner« angegeben; denn abgesehen davon, dass diese Wörter lautlich nahe mit einander zusammenhängen, ist es auch sehr wahrscheinlich, dass das Rollen und Getöse des Donners unter allen Naturereignissen am mächtigsten in dem rohen Naturmenschen die Vorstellung von einer höheren Macht in's Leben rufen musste.

Ich habe in dem Vorhergehenden gezeigt, dass das in dem Worte *Jumala* vorkommende Affix *la*, welches nach einem weichen Stammvocal *lä* lautet, eine Localendung sei. Doch aus welcher Ursache hat *Jumala* diese Endung erhalten? das

8) In der Runensprache bezeichnet *jumalan ilma* nicht ein heiteres Wetter (nicht ein Wetter des Herrn) sondern die Luft des *Jumala* Gottes. So z. B. in der Kalewala, Rune 13, Vers 97: *elp'ole ilmalla jumalan, tämän taivon kannen alla* u. s. w. Nicht ist in der Luft *Jumala's*, unter dieses Himmels Deckel u. s. w.

ist eine wichtige Frage, auf welche unsere Alterthumsforscher meines Wissens ihre Aufmerksamkeit nicht gerichtet haben. Es scheint, als habe man verzweifelt darauf eine zufriedenstellende Antwort zu finden, und dennoch ist nichts leichter als die Beantwortung dieser Frage. Wenn *jum* (*jumu*) die Bedeutung «Donner» hat, so drückt *jumala* die Stelle (den Ort, die Gegend) aus, wo sich der Donner befindet, das will sagen, den Himmel oder durchaus denselben Begriff wie das samojedische *num*. Das Wort *Jumala* ist somit nach seiner Etymologie mit dem im Finnischen gebräuchlichen *taivas* synonym, und man hat allen Grund zu vermuthen, dass der materielle Himmel von den alten Finnen wirklich *jumala* benannt worden sei. Denn wie auch Schott bemerkt, ist das Wort *taivas* im Finnischen ohne Zweifel den indogermanischen Sprachen entlehnt. Innerhalb der ganzen altaischen Sprachklasse kommt dieses Wort meines Wissens nur im Finnischen und Ehstnischen vor. Sogar dem Lappischen ist es fremd.

Leicht sieht man ein, dass das besagte Affix *la* (*lä*) in dem Worte *jumala* nicht ganz und gar dieselbe Bedeutung wie in verschiedenen andern mythologischen Benennungen hat, z. B. in *Ahtola*, *Tapiola*, *Tuonela*, *Manala*, *Kalevala*, *Wäinölä* u. s. w. In diesen Wörtern hat *la* (*lä*) die beschränktere Bedeutung «Wohnort, Heimath.» Wie ich in dem Folgendem näher auseinanderzusetzen suchen werde, herrscht in der finnischen Mythologie die Vorstellung, dass auch die Götter im Besitz einer Wohnstube seien, entweder eines Hofs, wo der Gott gleich einem reichen Hausvater lebt, oder einer Burg, wo er gleich einem mächtigen Könige herrscht. Ungefähr dieselbe Vorstellung trifft man auch in der lappischen Mythologie, obwohl sie hier nicht durch die Localendung *la* (*lä*), sondern durch ein selbständiges Wort *aimo* oder *aibmo* bezeichnet wird, z. B. *Jabme-aimo*, *Sarakka-aimo*, *Saivo-aimo*, des Todes, Sarakka's, Saivo's Heimath. Klemm vermuthet, dass die besagte Vorstellung bei den Lappen und folglich auch bei den Finnen der Eddalehre entlehnt sei. «In der gesammten Lehre von den Aimos», äussert er, «möchte ich eine Nachbildung der germanischen Eddalehre und ihrer verschiedenen Heime (Muspelheim, Niflheim, Iotunheim) wiedererkennen, zumal da die

Zauberer wenig Uebereinstimmung in ihren Lehren beobachten und ihre armselige Umgebung mit fremden Erzeugnissen ausschmücken.» [9]). Dieselbe Ansicht ist auch bei mir lange schon aufgekommen und hat eine starke Stütze darin, dass die Vorstellung von den Götterheimen bei keinen andern finnischen Völkern als nur denen hervortritt, welche in naher Berührung mit den germanischen Stämmen gestanden haben. Es scheint auch, als müsste die genannte Vorstellung, wenn sie wirklich bei den finnischen Völkern ursprünglich wäre, auch auf eine analoge Weise ausgedrückt werden, oder mindestens keine so grosse Verschiedenheit in der Bezeichnungsart zeigen, wie sie im Finnischen und Lappischen vorliegt.

Wie es sich hiemit auch verhalten mag, so glaube ich, dass *Jumala* ein in jeder Hinsicht ächt finnisches Wort ist, und dieses schliesse ich sowohl aus der angegebenen Verschiedenheit der Bedeutung, welche nicht im Geringsten an die germanischen Götterheime erinnert, als auch aus dem Umstande, dass das besagte Wort bei verschiedenen finnischen Völkern vorkommt und mindestens einige Spuren der Ortsendung *la* auch in den Sprachen solcher Völkerschaften beibehält, welche in keiner Verbindung mit germanischen Völkern gestanden haben, wie es z. B. mit den Syrjänen der Fall ist. **)

Wenn nun alles Angeführte seine Richtigkeit hat, so findet man, dass das Wort *jumala* bei den alten Finnen sogar eine dreifache Bedeutung hatte und 1) den Himmel, 2) den Gott des Himmels, 3) eine Gottheit im Allgemeinen bezeichnete. Die beiden erstgenannten Bedeutungen findet man auch in manchen andern Sprachen in einem und demselben Worte vereinigt. So bezeichnet im Chinesischen *tien* zugleich den Himmel und den Gott des Himmels. Dieselbe doppelte Be-

9) Allgemeine Kultur-Geschichte der Menschheit, B. 3. S. 76.

**) Höchst beachtungswerth ist auch eine bei den Wotjaken vorkommende Spur; in dem bei F. J. Wiedemann's Grammatik der wotjakischen Sprache befindlichen Wörterbuche wird S. 308 *jumal ston* in der Bedeutung «Opferspeise» geboten; die buchstäbliche Bedeutung kann nur «Gottesspeise» sein.

Anmerkung des Uebers.

deutung hat auch in einigen türkischen Dialekten das Wort *tengri*, im Mokschanschen (einem mordwinischen Dialekt) das Wort *ekei*, im Jenisei-Ostjakischen *es* u. s. w. Im Samojedischen hat, wie ich im Vorhergehenden gezeigt habe, das Wort *num* sämmtliche drei Bedeutungen, ganz so wie im Finnischen, obwohl die zuletzt genannte weniger gebräuchlich ist bei den nichtchristlichen Samojeden. Eine nahe Uebereinstimmung mit dem *Jumala* der Finnen bietet in seiner Bedeutung auch das *tengri* oder *tegri* der Mongolen, welches nach Kowalewsky 1) den Himmel (*ciel*) und den Gott des Himmel (*génie du ciel*), 2) eine Gottheit im Allgemeinen (*divinité*), 3) alle Arten guter und böser, himmlischer und irdischer Geister (*esprits, génies terrestres et célestes, bons et mauvais*) bezeichnet. [10])

Unter den angeführten Bedeutungen muss man natürlicher Weise in jeder Sprache die sinnliche, materielle als die erste und ursprüngliche auffassen; denn es gehört zu dem Wesen des menschlichen Geistes, dass er sich nach und nach von dem Sinnlichen zu dem Uebersinnlichen, von dem Besondern zu dem Allgemeinen, von dem Concreten zu dem Abstracten erhebt. Diese Bedeutung ist auch noch heut zu Tage die allgemein herrschende in vielen der hier besprochenen Sprachen, wie z. B. im Samojedischen, Jakutischen, im Jenisei-Ostjakischen, in mehreren Sprachen der südsibirischen Tataren u. s. w. Doch die mächtigen und grossartigen Ereignisse, die sich im Raume zutragen, haben nach und nach die Vorstellung hervorgerufen, als wäre der Himmel ein göttliches Wesen, und wir haben im Vorhergehenden gesehen, dass es bei den Samojeden eigentlich nur der Himmel ist, welcher in der Eigenschaft eines Gottes verehrt wird. Ohne Zweifel ist es ursprünglich eben so bei andern verwandten Stämmen gewesen. Mindestens behauptet Lönnrot in Betreff der Finnen, dass *Jumala* ihr ältester Gott gewesen sei, und ich halte diese Vermuthung für sehr wahrscheinlich, zumal da die übrigen Götter der Finnen, wie schon bemerkt worden, den andern verwandten Stämmen meistentheils unbekannt sind und folglich einen spätern Ursprung haben müssen. Es liegt aber in der

10) *Dictionnaire Mongol-Russe-Français*. T. III, p. 1763.

Natur der Sache, dass die ausschliessliche Verehrung des Himmels nach und nach einem allgemeinen Naturkultus weichen musste. Denn der Himmel ist mit all seiner Macht und Pracht ein einzelner, endlicher Gegenstand und seine Verehrung kann desshalb das religiöse Bedürfniss des Menschen nicht zufriedenstellen. Instinktartig tappt auch der Wilde nach dem Unendlichen als dem wahren Gegenstand seiner Verehrung. Die tägliche Erfahrung belehrt ihn auch, dass es in der Natur ausser den himmlischen Erscheinungen noch viele andere Dinge giebt, welche seinem Willen nicht gehorchen und sich seinen Wünschen nicht fügen. Des Meeres wildschäumende Wogen, des Feuers zehrende Flammen, die Erde mit ihren hohen Bergen, ihren düstern Wäldern, ihren wilden Thieren, alles dies und unzählige andere Gegenstände zeigen dem rohen Naturmenschen gleichsam ihre Ueberlegenheit und mahnen ihn mit mächtiger Stimme niederzufallen und anzubeten. So erweitert sich die Vorstellung von dem Göttlichen immer mehr, die Anzahl von Gegenständen, die angebetet werden, kann auf diesem allgemeinen Entwicklungswege der Naturreligionen leicht unendlich werden. Es giebt aber keine wahre Unendlichkeit ohne innere Einheit. Die Verehrung von isolirten Naturgegenständen, wenn sie ihrer Anzahl nach auch unendlich sind, kann desshalb nicht das religiöse Bedürfniss befriedigen. Der Mensch fängt allmählig an zu ahnen, dass in diesen zerstreuten Gegenständen ein und dieselbe Kraft wirkt, dass sie alle von derselben göttlichen Natur durchdrungen sind. Es ist ohne Zweifel eine solche Vorstellung, welche hin und wieder den Samojeden veranlasst, die Sonne, die Erde, das Meer, wenn sie als Gottheiten aufgefasst werden, mit demselben Namen zu bezeichnen, der ursprünglich dem Himmel oder der himmlischen Gottheit angehört. Und aus demselben Grunde hat im Mongolischen *tengri*, im Finnischen *jumala*, welche ursprünglich den Himmel und den Gott des Himmels bezeichneten, nach und nach die abstracte Bedeutung eines Gottes im Allgemeinen angenommen. Seitdem aber der letztgenannte Begriff dem Worte *jumala* beigelegt worden ist, hat seine ursprüngliche, besondere oder concrete Bedeutung sich nach und nach verloren und neue Wörter

sind zu deren Bezeichnung angenommen worden. Ein solches Wort ist für den Himmel *taivas* und für den himmlischen Gott *Ukko*.

II. Ukko.

In meiner vorhergehenden Darstellung habe ich die Ansicht geltend zu machen gesucht, dass das Wort *Jumala* im Finnischen nicht ursprünglich ein allgemeines Götterepithet war, sondern die specielle Bedeutung «Himmel» und «Gott des Himmels» hatte. Indessen hat dieses Wort, wie ich auch schon in dem Vorhergehenden zu entwickeln gesucht habe, schon während des Heidenthums die abstracte Bedeutung eines göttlichen Wesens im Allgemeinen erhalten, und nun trat an dessen Stelle das Wort *Ukko* als eine persönliche Bedeutung des himmlischen Gottes. Lencqvist [11]) äussert die Vermuthung, dass *Ukko* der älteste Gott der Finnen gewesen sei, und diese Ansicht habe auch ich soeben in Hinsicht auf den Begriff des Wortes ausgesprochen; was jedoch den lautlichen Ausdruck selbst betrifft, so kann ich demselben in der Bedeutung «Gott des Himmels» kein allzu hohes Alter zuerkennen. Denn wie wir sogleich in dem Folgenden sehen werden, setzt *Ukko* durch seine eigentliche Grundbedeutung die Vorstellung von einem persönlichen Gott voraus. Eine solche Vorstellung von der Gottheit dürfte aber kaum bei einem heidnischen Volke die älteste sein, und was insbesondere die Finnen betrifft, so leuchtet in ihren Runen überall eine Verehrung der Naturmächte als die früher herrschende hervor. Würde die Benennung *Ukko* wirklich aus einer fernen Vorzeit herstammen, so würde sie sich wohl auch bei mehreren andern mit den Finnen verwandten Völkerschaften wiederfinden; soviel mir aber bekannt ist, kommt die besagte Benennung in der Bedeutung einer Gottheit ausser Finnlands Gränzen nur noch in Ehstland und in einer ein wenig veränderten Form auch in Lappland vor. In andern Bedeutungen ist jedoch dasselbe Wort sehr weit unter den verwandten Völkern verbreitet. Es wird in der Sprache der Magyaren in der Form *agg*, die Greis, alt bedeutet, angetroffen. Bei den ugrischen Ostjaken

11) *De superstitione* etc. I. p. 27.

lautet dasselbe Wort *jig* und hat in ihrer Sprache die Bedeutung «Vater», wird jedoch auch als Epithet für den mit göttlicher Würde verehrten Bären gebraucht. Im Jakutischen giebt es ein verwandtes Wort *aga*, welches auch einen Vater bezeichnet. In andern osttürkischen Sprachen drückt *aga* oder *aka* die verschiedenen Begriffe eines ältern Bruders, Vater- oder Mutterbruders, Grossvaters von väterlicher oder mütterlicher Seite und eine ältere Person überhaupt aus. Die Osmanen kennen diese Bedeutung des Wortes *aga* oder *aka* nicht, sondern brauchen es als ein Ehrentitel für höhergestellte Personen, besonders für solche, welche dem Kriegerstande angehören. Bei den Osttürken und Mandshu's sollen *agu*, *age* die Bedeutung «Herr» haben [12]). Im Mongolischen giebt es auch ein verwandtes Wort *aka*, *acha*, welches nach Kowalewsky eigentlich einen ältern Bruder bezeichnet, aber auch von einer ältern Mannsperson überhaupt gebraucht wird und überdiess zur Bezeichnung eines höhergestellten Individuums dient. «*C'est une expression respectueuse, comme en français Monsieur* [13]).» Der Zusammenhang zwischen den verschiedenen Bedeutungen in den genannten Sprachen ist leicht einzusehen. In seiner Grundbedeutung drückt das Wort einen für älter geachteten Anverwandten männlichen Geschlechts aus, einen Grossvater, Vater, Vater- oder Mutterbruder, einen ältern Bruder. Hieraus hat sich später die Bedeutung einer entweder durch ihr Alter oder durch ihr Amt geachteten Mannsperson entwickelt. Beide Bedeutungen hat auch im Finnischen das Wort *ukko*, denn es bezeichnet 1) einen Grossvater von väterlicher oder mütterlicher Seite, auch einen verheiratheten Mann; 2) einen alten Mann, einen Greis, einen Altvater.

Durch die über die wirkliche Bedeutung des Wortes angestellten Betrachtungen wird man unwillkürlich auf den Gedanken gebracht, dass *Ukko* ursprünglich nicht ein persönlicher Göttername, sondern nur ein ehrfurchtsvolles Epithet (*une expression respectueuse*) für eine oder mehrere Gottheiten

---

12) Schott, Ueber das Altaische oder Finnisch-Tatarische Sprachengeschlecht, S. 65.

13) *Dictionnaire Mongol-Russe-Français*, S. 22.

gewesen sei, gerade eben so wie die verwandten Wörter im Türkischen, Mongolischen und im Mandshu Ehrentitel angesehener Männer ausmachen, oder wie das Wort *jig* von den Ostjaken und *äsä* (Grossvater) von den Jakuten dem Bär als ein ehrendes Epithet beigelegt wird [14]). Es ist bei den heidnischen Völkern eine sehr gewöhnliche Sache, den Göttern auf diese Weise seine Ehrfurcht zu bezeugen. So erhält bei den Ostjak-Samojeden der Gott *num* oft das Epithet *ildja* oder *ildscha*, welches mit dem finnischen *ukko* in beiden Bedeutungen zusammenfällt. Unter den übrigen mit uns befreundeten Stämmen nennen die Schweden noch heut zu Tage den donnernden Gott *god gubben, gofar*. Im Lateinischen bezeichnet *Jupiter* buchstäblich Gott Vater und im Deutschen wird Gott bisweilen der alte Gott, der alte Vater benannt [15]). Ja sogar in der christlichen Lehre wird ja Gott in der Vorstellung eines Herrn aufgefasst.

Meine so eben ausgesprochene Ansicht, dass *Ukko* ursprünglich nur ein Götterepithet war, wird auch dadurch bestätigt, dass mehr als eine Gottheit in unsern alten Runen mit diesem Namen beehrt wird. Dieser Umstand ist der Aufmerksamkeit des scharfsinnigen Porthan nicht entgangen. Während Lencqvist in seiner oben genannten Abhandlung *Ukko* als den höchsten himmlischen Gott der Finnen (*totius aulae coelestis senior et praeses*) auffasst, fügt er dennoch in einer Anmerkung hinzu, dass diese Ansicht Porthan als gewissen Zweifeln unterworfen vorgekommen sei und unter diesen wird ausdrücklich angeführt, dass der Name *Ukko*, Greis auch als ein *appellativum* gebraucht und Ehren halber auch irgend einem andern Gott (*alii cuidam numini*) beigelegt werden könne. Und ausser den Göttern, fährt der Verfasser fort, werden auch andere Gegenstände (*aliae res*) hin und wieder mit der Benennung Greis (*ukko*) beehrt, wenn man ihnen gleichsam eine ge-

14) In demselben Sinne wird ein grosser Fluss oder See von den Jakuten *äbä* benannt, was eigentlich die Grossmutter mütterlicherseits bezeichnet; s. Böhtlingk's Wörterbuch, S. 14.

15) S. Grimm, deutsche Mythol., S. 15. 113. (1ste Ausgabe = S. 153 der 2ten Ausgabe. Vergl. dagegen Pott, Etymol. Forschungen I, 100.)

wisse Ehrfurcht bezeugen will (*venerationis quasi testandae caussae*). Will man z. B. den Bären sich geneigt machen, so redet man ihn mit freundlichen Worten an und nennt ihn in einem Liede: *ukkoiseni, linduiseni* (*lintuiseni*), *kaunoiseni, kuldaiseni* (*kultaiseni*), d. h. mein (lieber) Alter, mein Vöglein, mein Schöner, mein goldner (Freund). Ein anderes Mal, wo man sich eine glückliche Hasenjagd ausbittet, und es folglich wahrscheinlicher ist, dass *Tapio*, als *Ukko* angerufen wird, wird der in Rede stehende Gott also angeredet:

Anna ucko (ukko) uuhiansi,
Anna oinahat omansi, — — —
Ukko kullainen kuningas
Tuuros ilman tuusimata,
Varomata vaaputtele.

Gieb mir deine Schaafe, Ukko,
Gieb mir deine eignen Hammel,
Ukko, du, o goldner König,
Treib' sie, dass sie es nicht ahnen,
Ohne dass sie etwas merken.

Obwohl diese und auch andere in derselben Hinsicht von Porthan gemachte Beobachtungen ihre volle Richtigkeit haben, waren sie doch allzu unvollständig, um ihn zu einer klaren Einsicht in die Bedeutung zu bringen, welche das Wort *Ukko* in der finnischen Mythologie hat. Mit Hülfe der reichhaltigeren Runensammlungen, welche in jetziger Zeit zugänglich geworden sind, ist es uns möglich, dieser Bedeutung näher auf die Spur zu kommen.

Ganz deutlich geht aus unsern alten Liedern in Betreff der mächtigen Götter die Vorstellung hervor, dass sie nicht nur, wie bereits oben bemerkt worden ist, entweder Höfe oder Schlösser besassen, sondern auch eine mehr oder minder zahlreiche Familie um sich hatten. Unter den Gliedern einer solchen Familie wird fast immer ein *Ukko* oder Hausvater und eine *Akka* oder Hausmutter genannt. *Ukko* wird auch *isäntä*, Hauswirth, *vanhin* der Aelteste, *taatto* oder *isä* Vater, bisweilen auch *kuningas* König, *valtiainen* oder *hallitsia* Herrscher u. s. w. benannt. Die Benennung *akka* wechselt ihrerseits ab

mit *eukko*, eine ehrwürdige Alte (*matrona vetula* Renvall), *emäntä* Wirthin, *emo*, *emonen* Mutter u. s. w. So wird der Meeresgott *Ahti* in den Runen *veen ukko* des Wassers Alter, *aaltojen kuningas* Wogenkönig, und die Wassergöttin *Wellamo veen emäntä* Wasserwirthin benannt. Der Waldgott *Tapio* heisst *metsän ukko* Waldgreis, *Tapiolan ukko* Tapiola's (Tapioheim's) Greis, *kummun ukko* Hügelgreis, *metsän kuningas* Waldkönig und die Waldgöttin *Tellervo* tritt unter dem Namen *metsän emäntä* Waldwirthin auf. *Tuoni*, der Todesgott, heisst auch *Tuonen*, *Tuonelan ukko* der *Tuoni*-, *Tuonela*-Greis und sein Weib *Tuonen akka* die *Tuoni*-Alte. Auch ist in den Runen die Rede von *peri-isäntä* dem Urhauswirthen, *mannun eukko* der Erde Alte, *maan emo*, *emonen* Erdenmutter u. s. w. Auf dieselbe Weise wird auch der Gott des Himmels *taivahan ukko* Himmelsgreis, *ilman ukko* Luftgreis, *taivon taatto* oder *taatto taivahinen* Himmelsvater, *mies vanha taivahinen* des Himmels alter Mann, *ilman kullanen kuningas*, *hopeinen hallitsia* der goldene König, der silberne Beherrscher der Luft, *taatto taivon valtiainen* der den Himmel beherrschende Vater u. s. w. benannt. Wie nun *metsän ukko* ein Epithet für *Tapio*, *veen ukko* für *Ahti*, *Tuonen ukko* für *Tuoni* ist, so wurde ursprünglich auch *taivahan ukko* als ein Epithet für den Gott des Himmels oder *Jumala* gebraucht. Als aber das Wort *jumala* nach und nach die umfassendere Bedeutung Gott im Allgemeinen erhielt, fing man an an *Ukko* die persönliche Bedeutung Gott des Himmels zu knüpfen. Man glaubte wohl, dass er, als der wichtigste unter allen Göttern, vorzugsweise den Beinamen *ukko*, Altvater, Greis vor allen Greisen verdiene. Nach Lencqvist soll er auch an einigen Orten *isäinen* benannt werden, was ein Deminutiv von *isä* Vater ist. Auch im Ehstnischen wird *Ukko* gewöhnlich *vanna issa* oder *vanna taat* der alte Vater genannt. Niemand wird nun wohl daran zweifeln können, dass *isäinen*, *vanna issa*, *vanna taat* ursprünglich als Epithete gebraucht worden sind, dasselbe muss aber auch natürlicher Weise von *ukko* gelten, da dieses Wort in seiner Bedeutung wenig von den übrigen Epitheten abweicht.

Für meine Ansicht, dass *ukko* ursprünglich nur als ein Epithet der Götter gebraucht worden sei, spricht auch der Um-

stand, dass der Gott des Himmels höchst selten so in den Runen benannt wird, ohne dass irgend ein anderes Wort oder ein anderer Ausdruck hinzugefügt wird um anzudeuten, dass es sich um den himmlischen *Ukko* handelt. Er heisst oft *ylijumala* der obere Gott, *taivahan jumala* der Gott des Himmels, *ilmojen jumala* der Gott der Lüfte, bisweilen auch *taivahan napanen* der Nebel des Himmels, *pilvien pitäjä* Wolkenlenker, *hattarojen hallitsia* Beherrscher der Lämmerwolken, vieler anderer Benennungen zu geschweigen, welche schon im Vorhergehenden angemerkt worden sind. Ohne Zweifel sind diese Benennungen gerade aus dem Grunde so häufig angewandt worden, weil das Wort *ukko* eigentlich kein Eigenname war und dennoch an und für sich nicht bezeichnend genug für den Gott des Himmels angesehen wurde. Doch kommen in den Runen noch verschiedene Stellen vor, an denen *Ukko* ohne alle erklärende Epithete den Gott des Himmels ausdrückt, z. B. in der Kalewala, Rune 18, V. 421 *laske ukko uutta lunta* Sende frischen Schnee, o Ukko, V. 425: *laskip' ukko uutia lunta* Frischen Schneefall sandte Ukko; Rune 45, V. 237: *jos ei minussa miestä liene, ukon pojassa urosta - - - Onp' on itsessä ukossa, joka pilviä pitävi,* wenn ich selbst ein Mann nicht scheine, nicht ein Held ich Sohn des Alten - - - Ist ein Mann noch Ukko selber, der die Wolken selber lenket, Rune 47, V. 46 *ukon ilman istumilla* in den Luftregionen Ukko's, V. 50 *ikävä ihen ukonki* Lange Weile hatt' auch Ukko (in der Finsterniss zu leben) u. s. w. Wir werden im Folgenden sehen, dass *Ukko* auch als ein Eigenname gebraucht wird um den Donnergott zu bezeichnen. Sein persönlicher Begriff tritt auch in verschiedenen allgemein gangbaren Ausdrücken hervor, z. B. *ukon kaari* Ukko's Bogen, d. h. der Regenbogen, *ukon kivi, ukon pii* Ukko's Feuerstein, d. h. Kieselstein, *ukon tahnio* Lykoperdon bovista, *ukon lehti, ukon lummet* caltha palustris.

Nachdem ich im Vorhergehenden die verschiedenen Bedeutungen, welche das Wort *ukko* in den finnischen Runen hat, zu bestimmen gesucht habe, steht mir nun bevor, näher einzugehen auf die Vorstellungen, welche die Finnen mit diesem Worte verknüpften, wenn es als Eigenname eines besondern göttlichen Wesens gebraucht wurde. Ich habe bereits in dem

Vorhergehenden gesagt, dass man sich *Ukko* als den Beherrscher des Himmels, des Raumes der Luftregionen, vorstellte und dass er in Folge dessen die Epithete erhielt: *taivahan jumala* Gott des Himmels, *taivon taatto* Vater des Himmels, *taivahan ukko* Ukko des Himmels, *ylijumala* der obere (in der Höhe weilende) Gott, *ilmojen jumala* der Gott der Luftregionen, *ilman kuningas* der König der Luft, *mies taivahinen* der himmlische Mann u. s. w. Man glaubte, dass er seinen Sitz auf einer Wolke hätte, und nannte ihn deshalb *pilven päällinen jumala*, den auf der Wolke weilenden Gott. Die Stelle des Himmels, wo er sich vorzugsweise aufhielt, war die Mitte selbst, und deshalb wird er bildlich des Himmels Nabel (*taivahan napanen*) genannt. Man scheint sich auch vorgestellt zu haben, dass er auf irgend eine Weise das Firmament trage, denn er wird in der Rune oft *ilman kaikken kannataja* der Träger der ganzen Luft (des Firmaments) genannt. Vermuthlich glaubte man, dass er gleich einem andern Himmelskörper in dem Raume ruhend das ganze Firmament auf seinen kräftigen Schultern trage. Er war jedoch nicht streng an diese Beschäftigung gebunden, denn man glaubte, dass er sich im Raum bewegen könnte wohin er wollte. So wird in der Kal. Rune 47, V. 59 folg. gesungen, dass er am Horizont an dem Wolkenrande dahinwanderte, um Sonne und Mond zu suchen, welche die Pohjolawirthin in einem Berge versteckt hatte. Dabei soll er blaue Strümpfe und bunte Schuhe angehabt haben (*sukassa sinertävässä, kirjavassa kaplukassa*). Uebrigens wird er als ein in jeder Hinsicht wohlgerüsteter und gewappneter Mann geschildert. Er soll mit einem feurigen (feuersprühenden) Hemde versehen gewesen sein. Der Regenbogen ist sein Bogen und wird, wie schon bemerkt ist, *ukon kaari*, Ukko's Bogen genannt. Mit ihm schiesst er seine Pfeile ab, die von Kupfer sind und gleich dem Bogen feurig genannt werden. Der Blitz wird wie sein Schwert vorgestellt und in den Runen *tulinen miekka* Feuerschwert, *miekka tuliteränen* Schwert mit Feuerschneide, *säkehinen säilä* blitzende Schwertschneide genannt. Zu seinen Waffen gehört auch ein Hammer, der an den Hammer Thors in der skandinavischen Mythologie erinnert.

Ukko scheint nicht wie die meisten andern finnischen Götter mit einer Wohnung versehen gewesen zu sein, und die Runen erwähnen auch gar nichts Bestimmtes über seine Familie. Dennoch melden ältere Mythologen, dass auch er seine *akka* hatte, welche vom Bischof Agricola *Rauni* genannt wird und von dem karelischen Stamm als Donnergöttin verehrt worden sein soll. «*Qvin Rauni ukon naini härsky, Jalosti ukoi pohjasti pärsky*» d. h. Wenn Rauni, Ukko's Gattin donnerte, so donnerte auch Ukko selbst mit allen Kräften, heisst es in dem bekannten Gedicht Agricola's über die Abgötter der alten Finnen. Wie Lencqvist bemerkt, wird *Rauni* nie in unsern alten Liedern genannt und man hat deshalb die Aechtheit des Namens bezweifeln wollen [16]), zumal da auch verschiedene andere der von Agricola angeführten Götternamen nicht allein sowohl den Liedern als den Sagen unbekannt sind, sondern zum Theil auch gegen die Lautgesetze der finnischen Sprache streiten; z. B. *Kratti, Rongoteus, Egres* u. s. w. Wenn nun aber auch der Name *Rauni* unfinnisch ist, so wird man doch mit Ganander annehmen dürfen, dass *Ukko* mit einer Gemahlin versehen war, die *Akka* (auch *Akko*) hiess — eine Benennung, die an verschiedenen Orten mit *ämmä*, wie *ukko* mit *äijä* abwechselt. Als Beweis für das Vorhandensein einer solchen Gottheit führt Ganander ein Runenfragment an, worin *mehiläinen* (die Biene) ermahnt wird, ihre Schwingen in den kleinen Korb der alten *Akka* zu stecken (*Akan vanhan vakkasehen*) und dorther Honig zu holen. Wir werden gleich im Folgenden sehen, dass viele Flüsse, Seen, Wasserfälle u. s. w. der *Akka oder Ämmä* geheiligt waren und noch heut zu Tage ihren Namen tragen, dass sie aber Ukko's Gattin war, dafür brauche ich nur die in Lapp- und Finnland gangbare Tradition anzuführen, dass *Ukko* und *Akka* wirklich ein Götterpaar ausgemacht haben. Ob sie so wie viele andere unter den übrigen Göttern und Göttinnen der Finnen irgend

16) Nicht ohne Grund vermuthet Finn Magnusen, dass *Rauni* mindestens dem Namen nach eine und dieselbe Göttin mit der *Rán* der Eddalehre sei, welcher Name im Isländischen *Raun* ausgesprochen wird. *Edditaurer og dens Oprindelse*, K. 4, S. 247.

Kinder erzielt haben, ist eine Frage, die ich nicht gänzlich mit Stillschweigen übergehen kann, da *ukon poika*, Ukko's Sohn, oft in den Runen genannt wird, und dieser Ausdruck sogar von J. Grimm in seiner buchstäblichen Bedeutung aufgefasst worden ist. Mir will es dennoch scheinen, als wäre die Benennung *ukon poika* eine figürliche Ausdrucksweise, die angewendet wird um mächtige Individuen, besonders Zauberer, zu bezeichnen, welche in demselben Sinne auch *jumalat* Götter oder *maa-jumalat* Erdgötter benannt werden. Diess schliesse ich aus dem Umstande, dass dieser Ausdruck nur in dem Fall gebraucht wird, wenn Krankheiten, Plagegeister, feindliche Mächte gebannt werden sollen und man den Feind davon überzeugen will, dass er gegen eine gewaltige Macht zu kämpfen habe und am Klügsten handele, wenn er sich bei Zeiten besiegen lasse. Doch, meint der Zauberer, wenn in mir kein Mann steckte, in Ukko's Sohn kein Held, um dich in die Flucht zu treiben, so verschaffte ich mir wohl Beistand von andern Mächten, z. B. von *Ukko*, *Lempo* u. s. w., welche dich auf das Schlimmste zurichten würden. Es scheint also nur zu sein, um dem Feinde einen Schreck einzujagen, dass der Zauberer sich *ukon poika* nennt. Dass dieser Ausdruck nicht buchstäblich zu nehmen sei, sieht man auch daraus, dass *Wipunen* in der alten Kalewala-Ausgabe, Rune 10, V. 178 sich *ukon poika*, in dem nächsten Verse aber *Ukko* seinen *veikko* nennt, welches Wort sowohl »Bruder« als auch »Kamerad, Freund« bedeutet, aber nicht einem Vater als Epithet beigelegt werden kann. Auch *Wäinämöinen* legt sich in der neuen Kalew. Rune 45, V. 237 die Benennung *ukon poika* bei, und dennoch wird es ausdrücklich in der ersten Rune dieses Gedichts gesagt, dass der Wind und die Jungfrau Ilmatar seine Eltern waren. In der älteren Kalewala-Ausgabe Rune 4, V. 257 rühmt sich sogar ein gewöhnlicher Zauberer ein *ukon poika* zu sein. Wie klar es ist, dass der Ausdruck *ukon poika* an allen angeführten Stellen nur einen mächtigen Zauberer bezeichnet, eben so dunkel kommt es mir vor, weshalb der widrige Meerriese *Turso*, den *Wäinämöinen* in der Kalewala, Rune 42, V. 450 folg. beschwört, nie wieder sein Haupt aus den Wellen zu erheben, das Epithet *äijön* (*äijön*) *poika* erhält.

Vielleicht verehrten die alten Finnen unter dem Namen *Äiö* eine von *Ukko* verschiedene Gottheit; doch darüber geben uns die Runen keinen Aufschluss. Bei der Frage über Ukko's Familie mag noch im Vorbeigehen bemerkt werden, dass er einige weibliche Gottheiten geschaffen haben soll, welche *Luonnottaret* benannt und in den Runen als Ukko's gehorsame dienstbare Geister geschildert werden. Ihre Darstellung werde ich bis zu einer andern Gelegenheit aufschieben.

Dass sich unsere alten Lieder überhaupt wenig mit den Familienverhältnissen Ukko's befassen, davon liegt die Ursache darin, dass er wichtigere Geschäfte als die häuslichen zu besorgen hatte. Den mächtigen Gott des Himmels dachte man sich über alle gewöhnlichen Beschäftigungen erhaben; alles, was er zu Wege brachte, musste etwas Grosses und Ausserordentliches sein. Eins seiner wichtigsten Geschäfte war, den Lauf der Wolken zu lenken, und deshalb erhält er die in den Runen unaufhörlich wiederkehrenden Epithete *pilvien pitäjä* Wolkenlenker, und *hattarojen hallitsia* Beherrscher der Lämmerwolken. Nach den Vorstellungen der alten Finnen war es eine grosse und mächtige Eigenschaft, eine Herrschaft über die luftigen Wolken ausüben zu können, welche von einem so grossen Einfluss bei den Unternehmungen der Seeleute, Jäger und Ackerbauer sind. Die Annalen der Chinesen erzählen von dem Hiongnu-Volke, dass seine Schamanen das Vermögen hatten, die Wolken zu beherrschen und aus ihnen Schnee, Hagel, Regen und heftige Sturmwinde herabzusenden. Ungefähr dasselbe wird in den skandinavischen Sagen von unsern eigenen Vorfahren erzählt. Ziehen wir jedoch die Runen zu Rath, so legen sie dieses Vermögen keinem andern, als dem mächtigsten der Götter bei. Selbst Wäinämöinen vermag es nicht durch eigene Kraft Regen über seine Saaten zu bringen, sondern ruft zu diesem Zwecke Ukko's Beistand an, indem er sagt:

Oi ukko ylijumala,
Tahi taatto taivahinen,
Vallan pilvissä pitäjä,
Hattarojen hallitsia!

Piä pilvissä keräjät,
Säkehissä neuvot selvät,
Jätä iästä pilvi,
Nosta lonka luotehesta,
Toiset lännestä lähetä,
Etelästä ennättele,
Vihmo vettä taivosesta,
Metiä pilvistä pirota
Orahille nouseville,
Touoille tohiseville!

Ukko, du, o Gott dort oben,
Du, o Vater in dem Himmel,
Der du in den Wolken waltest
Und die Wölklein alle lenkest!
Halte Rath du in der Wolke,
Guten Rath du in den Lüften,
Schick' aus Osten eine Wolke,
Lass aus Nordost sie erscheinen,
Sende andre her aus Westen,
Schneller welche aus dem Süden,
Sende Regen von dem Himmel,
Lass die Wolken Honig träufeln,
Dass die Aehren sich erheben,
Dass die Saaten munter rauschen.

(Kalew. R. 2, V. 317—330.)

Eben so muss *Ilmarinen*, als er sich anschickt die Freierfahrt nach *Pohjola* zu unternehmen und deshalb Winterbahn vonnöthen hat, seine Zuflucht zu Ukko nehmen und ihn um Schnee anrufen (Kal. Rune 18, Vers 421—24). Bei einer andern Gelegenheit betet *Ilmarinen* gleichfalls zu Ukko, dass er die Wolken aus Osten und Westen an einander treiben und aus denselben Eis und Schnee als Heilmittel für seine Brandwunden herabsenden möge (Kalew. R. 48, Vers 356 folg.) Als *Lemminkäinen* sich vom Pohjola-Volke verfolgt sieht, verwandelt er sich in einen Adler und fliegt in die Luft empor; hier aber versengen die Strahlen der Sonne seine Wangen, und er ruft deshalb Ukko an, damit er trübes Wetter zu Wege bringe

und ein wenig Gewölk sende, unter dessen Schutz er zu seiner Mutter zurückkehren könne (Kalew. R. 28, Vers 27—46). Im Begriff Hiisi's rasches Ross zu fangen, wendet sich *Lemminkäinen* wiederum mit einem Gebete an Ukko und bittet, dass der Alte des Himmels Fenster öffne und durch dieselben Hagel von Eisen und Eis herabsenden möge, um das davoneilende Ross aufzuhalten (Kalewala, Rune 14, Vers 394 folg.) Gebete solcher Art kommen zahlreich in den Runen vor. Doch mit Uebergehung aller übrigen will ich hier nur ein einziges anführen, in welchem die Pohjolawirthin Ukko um Sturm und Unwetter anruft. Es kommt vor in der Kalewala, Rune 42, Vers 358 - 366 und lautet also:

Oi ukko ylijumala,
Ilman kultainen kuningas,
Hopeinen hallitsia!
Rakenna rajuinen ilma,
Nosta suuri säien voima,
Luo tuuli, lähetä aalto
Aivan vastahan venettä,
Jott 'ei päästä Wäinämöisen,
Kulkea Uvantolaisen.

Ukko, du, o Gott dort oben,
Goldner König in den Lüften,
Silberreicher Machtinhaber!
Mache Wetter voller Stürme,
Und erheb' die Kraft der Lüfte,
Sende Wind und sende Wogen
Jenem Boote du entgegen,
Dass davon nicht Wäinämöinen,
Nicht der Freund der Wogen komme.

Als Beherrscher des Himmels und der Luft muss Ukko natürlicher Weise auch über Donner und Blitz gebieten, und gerade in diesen Phänomenen schien er seine mächtigste Eigenschaft auszuüben. Ich habe in dem Vorhergehenden die Vermuthung ausgesprochen, dass es vielleicht der Donner gewesen ist, welcher bei dem Naturmenschen den ersten Gedanken an ein göttliches Wesen erweckte, und dass diess aus-

drücklich der Fall gewesen bei unsern Voreltern, ist mir um so wahrscheinlicher vorgekommen, als selbst die Benennung des ältesten Gottes bei den Finnen, des *Jumala*, auf das Gebiet des Donners Bezug hat. Dass man nun auch an Ukko, wie *Jumala* in einer späteren Zeit benannt wurde, den Begriff des Donnergottes knüpfte, geht ganz klar daraus hervor, dass *ukko* oder *ukkonen* (Deminutiv von *Ukko*) nach dem jetzt herrschenden Sprachgebrauch das Donnerwetter selbst bezeichnet. Die Entstehung einer solchen Bedeutung setzt nothwendig eine Verehrung von Ukko, als dem Donnergotte vor allen andern, voraus. In dieser Eigenschaft wird er auch in den Runen *pauannet* der Donnerer, *remupilven reunahinen* der Donnerwolke Nachbar, *jymypilvien piitäjä*, der Beherrscher der tosenden Wolke benannt. Als Herr des Blitzes hat er, so viel ich weiss, kein besonderes Epithet, in sofern nicht *pitkäinen* [17]) vielleicht diese Bedeutung hat, und das beweist deutlich, dass er mehr der Gott des Donners und Donnergetöses als des Blitzes war, den man in der Person Ukko's anbetete und verehrte. Unsere einheimischen Quellen geben keinen vollkommenen Aufschluss, durch welche Handlung Ukko den Donner zu Wege gebracht habe, denn die Ausdrücke *ukko* oder *ukkonen pauhaa*, *jyskyy* Ukko donnert, *ukon* oder *ukkosen jylinä*, *jyrinä* Ukko's Donner, beweisen in dieser Hinsicht nichts. Bei unsern nächsten Stammverwandten, den Ehsten, wird der Donner durch den Ausdruck: *vanna issa hüab*, *mürristab* der alte Vater ruft, brummt, ausgedrückt, was deutlich an den Tag legt, dass man die Vorstellung hatte, als wenn der Donner von dem mächtigen Rufe Ukko's herrühre. Dahin zielen vielleicht auch in der Kalewala seine Epithete: *puhki pilvien puhuja*, *halki ilman haastelia* der durch die Wolken Redende, durch die Luft Sprechende. Was den Blitz betrifft, so glaubte man, dass er seinen Grund darin hätte, dass Ukko sein funkelndes Schwert in der Luft schwinge, oder auch davon herrühre, dass er Feuer anschlug als es zu dunkel in seiner himmlischen Wohnung wurde, und hierauf geht der noch

17) *Pitkäinen* ist ein Deminutiv von *pitkä* und scheint auf Ukko's langen, grossen Wuchs zu gehen. Vielleicht bezieht sich dieses Epithet auch auf den langen Strahl des herabeilenden Blitzes.

heut zu Tage im Finnischen gangbare Ausdruck: *ukko iskee tulta, valkiata* es blitzt, eigentlich: Ukko schlägt Feuer an (vergl. Kalewala, Rune 47, Vers 67 folg.). Es ist bemerkenswerth, dass Ukko nie in den Runen angerufen wird, um Donner zu erregen. Die Ursache davon liegt wohl in der ausserordentlichen Furcht, die man vor diesem Phänomen hatte, eine Furcht, die an verschiedenen Orten Finnlands noch jetzt in so hohem Grade fortlebt, dass man sich beim Donnerwetter nicht getraut Ukko's Namen zu nennen, es nicht wagt einen Fluch oder irgend ein anderes unschickliches Wort über seine Lippen gehen zu lassen, noch weniger sich erdreistet durch irgend eine ungebührliche Handlung den Alten zu beeinträchtigen [18]). Insbesondere ist es sowohl von den Finnen als deren übrigen Stammverwandten als eine höchst sündhafte und ungebührliche Handlung angesehen worden, durch Beschwörungen den Donner entfernen zu wollen, und eben so scheint man sich auch in Acht genommen zu haben, zu welchem Zweck es auch wäre, dieses schreckliche Naturphänomen hervorzurufen, da man sich im Bewusstsein seiner eignen Schuld nie recht sicher glaubte vor seiner vernichtenden Wirkung. Den Blitz hielt man für weit weniger furchtbar und deshalb wird auch bisweilen Ukko angerufen, damit er mit seinem feuerschneidigen Schwerte dem Nothleidenden zu Hülfe eile und alle feindlichen Mächte bekämpfe. Noch öfter bittet der Hülfsbedürftige, dass er selbst in Besitz dieses Schwertes komme und damit alle Plagegeister, alle feindlichen Wesen vernichten könne. So singt z. B. Lemminkäinen in der Kalewala, Rune 12, Vers 279 folg.:

Oi ukko ylijumala,
Taatto vanha taivahinen,
Puhki pilvien puhuja,
Halki ilman haastelia!
Tuo mulle tulinen miekka

18) Hier mag im Vorbeigehen bemerkt werden, dass bei dem Hiongnu-Volk das Waschen der Kleider und anderer Gegenstände zu den Handlungen zu gehören schien, welche dem Donnergott nicht wohlgefällig waren, sondern von ihm mit Donner und Blitz bestraft wurden.

Tulisen tupen sisässä,
Jolla haittoja hajotan,
Jolla riitsin rikkehiä,
Kaa'an maalliset kattehet,
Ve'elliset velhot voitan,
Etiseltä ilmaltani,
Takaiselta puoleltani,
Päältäpääni viereltäni,
Kupehelta kummaltani u. s. w.

Ukko, du, o Gott dort oben,
Alter Vater in dem Himmel,
Der du durch die Wolken redest,
Durch die Luft dich offenbarest!
Reiche mir ein Schwert voll Feuer,
In der Scheide voller Feuer,
Das den Schaden ab ich wende,
Dass den Unfall ich verhindre,
Dass die Zaubrer aus der Erde,
Aus dem Wasser ich bezwinge,
Alle die nach vorne stehen,
Und die hinten sich befinden,
Ueber mir und an den Seiten
An den Hüften sich versammelt u. s. w.

Auch Wäinämöinen fleht Ukko um sein feuersprühendes Schwert an, um damit alle die leidigen Krankheitswesen zu vertreiben, welche Louhi, die Pohjolawirthin, erzeugt und abgesandt hatte, um Kalewa's Geschlecht zu vernichten (Kalew. Rune 45, Vers 253 folg.). Eben so bittet Kullerwo um das beste Schwert des Ukko-Gottes, welches er auch erhält und es mit solchem Erfolge anwendet, dass alle Schaaren Untamo's als ein Opfer seiner Hiebe fallen.

Ausser dem Donner und Blitz gehörte zu dem Gewitterphänomen nach den Vorstellungen der Griechen und Römer noch ein Drittes, was man *fulmen*, κεραυνός nannte und das Herabschlagen des Donners, den niederfahrenden Blitzstrahl ausdrückt. Verschiedene Völker stellen sich diesen Strahl entweder als einen scharfen Pfeil oder als einen keilförmigen

Stein oder als eine Axt, einen Hammer u. s. w. vor. Wie ich bereits in dem Vorhergehenden bemerkt habe, werden auch in unsern finnischen Runen Ukko's feurige Kupferpfeile, Ukko's Steine, Ukko's Hammer genannt. Unter diesen Waffen und Geräthschaften waren besonders die Pfeile sehr gefürchtet. Wünschte man seinem Feinde Verderben, so wurde Ukko bisweilen angerufen, seinen Bogen zu nehmen, darauf einen Kupferpfeil zu legen und den Feind niederzuschiessen. Hierum bittet die Ilmari-Wirthin in der Kalewala, Rune 33, Vers 264 bis 276 mit folgenden Worten:

Oi ukko ylijumala!
Jou'uttele jousi suuri,
Katso kaaresi parahin,
Pane vaskinen vasama
Tuon tulisen jousen päälle,
Työnnytä tulinen nuoli,
Ammu vaskinen vasama,
Ammu kautta kainaloien,
Halko hartio-lihojen,
Kaa'a tuo Kalervon poika,
Ammu kurja kuoliaksi
Nuolella teräsnenällä,
Vasamalla vaskisella.

Ukko, du, o Gott dort oben!
Spanne deinen grossen Bogen,
Wähl' den besten deiner Bogen,
Lege einen Pfeil von Kupfer
Auf den Bogen voller Feuer,
Lass den Feuerpfeil dann fahren,
Schiess den Kupferpfeil vom Bogen,
Schiess ihn durch des Mannes Arme,
Durch das Fleisch der beiden Schultern,
Stürze so den Sohn Kalerwo's,
Schiess den schlechten so zu Tode
Mit dem stahlbespitzten Pfeile,
Mit der kupferreichen Waffe.

Ein angefähr ebenso lautendes Gebet sendet später auch

der Kalerwo-Sohn gegen die *Ilmari*-Wirthin. Ukko's Steine werden nicht in den Runen genannt und auch sein Hammer (*kullanen kurikka*) kommt meines Wissens nur in einem einzigen Gebete vor, worin *Tuonela's* böse Tochter den Alten anruft, dass er mit dieser Waffe den Plagegeistern den Weg bahne, welche sie im Begriff war zur Welt zu befördern (Kalewala, Rune 45, Vers 139—146). Auch Ukko's feuriges Hemd wird nur in der Kalewala, Rune 43, Vers 197 folg. erwähnt, wo *Ilmarinen* um diese Rüstung bittet, um sich damit in dem Streit gegen die *Pohjola*-Wirthin zu schützen. Die Vorstellung dieser Bekleidung ist ohne Zweifel von einer feuerfarbenen, rothschimmernden Wolke hergenommen, welche Ukko's Hemd oder Pelz genannt wird, da sich das Gewitter in einer solchen Wolke zu verbergen und gleichsam einzuhüllen pflegt. Aus demselben Grunde erhält *Ukko* bisweilen das Epithet *poutapilvessä asuva* der in der Hitzwolke Wohnende.

Als Beherrscher des Blitzes hatte *Ukko* natürlicher Weise auch Gewalt über das Feuer. Als es einst geschah, dass das Feuer von der *Louhi* gestohlen wurde, schuf Ukko neues Feuer, indem er das feuerschneidige Schwert gegen seinen Nagel schlug. Auf diesen Punkt werde ich später wieder zurück kommen und will hier nur hinzufügen, dass Ukko in der Eigenschaft eines Herrn des Feuers in den Runen ein Feuerschwert, einen Feuerbogen, einen Feuerpfeil, ein Feuerhemd u. s. w. zuertheilt erhält.

Dadurch dass Ukko über Wind und Wetter, Regen, Schnee, Hagel u. s. w. gebot, übte er, wie *Kudortscha Juma* oder der Donnergott bei den Tscheremissen und Ukko bei den Ehsten einen mächtigen Einfluss auf die Erde, besonders auf ihren Wachsthum aus. Wir haben bereits in dem Vorhergehenden gesehen, wie *Wäinämöinen*, nachdem er sein Feld besäet hat, sich mit einem Gebet an Ukko wendet, in welchem er den himmlischen Gott anruft, durch Regen den Wachsthum seiner Saaten zu befördern. Auch Agricola spricht in seinem obenerwähnten Liede davon, dass es Ukko war, der den Wachsthum in seinen Händen hatte. «*Se sis* (*siis*) *annoi ilman ja woden* (*vuoden*) *tulon*» d. h. er gab also (günstiges) Wetter und (gute) Ernte, heisst es im Gedichte. Aus diesem Grunde

feierten auch die Finnen ehemals zu der Zeit der Frühlingssaat zu Ukko's Ehren ein Fest, auf welchem man auf die Gesundheit des Alten trank. «*Ja qvin* (*kuin*) *kevätkyluö kyluettin, Silloin ukon malja juotiin*» d. i. und wenn die Frühlingssaat gesäet wurde, dann wurde Ukko's Schale (d. h. sein Wohl) getrunken, heisst es in demselben Gedichte. Noch jetzt lebt an einigen Stellen das Andenken an dieses Fest fort, das ich später näher zu beschreiben gedenke. Hier mag bloss erwähnt werden, dass man bei dieser Gelegenheit verschiedene Gerichte und andere Gaben auf hohen Bergen und Anhöhen aussetzte, welche Ukko geheiligt waren. Vielleicht ist es gerade aus diesem Grunde, dass in Finnland verschiedene Berge den Namen *Ukonvaara* tragen.

Ukko's Macht dachte man sich so umfassend, dass sie sich hin und wieder sogar auf das Wasser erstreckte. Diese Macht zeigt sich nicht bloss darin, dass Ukko Regen aus der Luft herabsendet und dass er als Beherrscher der Winde die Wogen aufzuregen und zu beschwichtigen vermag, sondern auch in andern seiner natürlichen Wirksamkeit fremden Thätigkeiten. So wird er unter dem Namen Ukko Gott des Himmels (*ukko taivahan jumala*) in der Kalewala, Rune 40, Vers 17 folg. von *Lemminkäinen* angerufen, damit er mit seinem feuerschneidigen Schwert ein Boot durch einen brausenden Wasserfall leite. Bei derselben Gelegenheit wird auch *Akka* angerufen, welche hier *aaltojen alainen* (die unter den Wellen Wohnende) genannt wird, damit sie sich über dem Wasser erhebe und mit ihren Händen das Boot aus den schäumenden Wogen befreie. Dass *Ukko* oder *Äijä* und *Akka* (*Akko*) oder *Ämmä* in einem gewissen Verhältniss zum Wasser stehen mussten, das beweisen auch zahlreiche diesen Wörtern entnommene Benennungen von Seen, Wasserfällen, Buchten u. s. w., z. B. *Akon järvi* (*Akko's* See), *Akka* (ein Binnensee), *Akon koski* (*Akko's* Wasserfall), *Ämmä* (ein Wasserfall), *Äijän paikka* (*Äijä's* Stelle — ein grosser Wasserfall), *Akon lahti* (*Akko's* Bucht), *Ämmän lahti* (*Ämmä's* Bucht) u. s. w. Im Finnischen kommt auch der Ausdruck *ukon virta* (Ukko's Strom) vor, was den Lauf der Strömung den Fluss hinab bezeichnet und *ämmän*

virtä (*Ammä's* Strom), wodurch eine gegen den Fluss gehende Strömung wiedergegeben wird. Ueber diese Benennungen giebt es eine Sage, der zu Folge jeder Fluss ursprünglich so beschaffen war, dass die Strömung auf der einen Seite stromabwärts und auf der andern aufwärts ging, der Böse aber, der so vieles andere in der Welt verdorben hat, hat auch zum Schaden der Menschen den Flüssen ihre jetzige Richtung gegeben.

Da Ukko von den alten Finnen als der mächtigste ihrer Götter verehrt wurde, wird seine Hülfe unaufhörlich in den Runen angerufen und nicht selten bei solchen Gelegenheiten, wo er nicht der rechte Helfer zu sein scheint. Ich habe schon vorher bemerkt, dass sein Beistand hin und wieder in Kindesnöthen in Anspruch genommen wird. Dies geschieht jedoch nie bei gewöhnlichen Fällen, sondern wenn die Niederkunft von einer schwereren Beschaffenheit ist und einen mächtigern Beistand erfordert, z. B. als *Ilmatar* den siebenhundertjährigen *Wäinämöinen* zur Welt bringen soll, oder als die *Tuonela*-Tochter in Begriff war neun der schlimmsten Plagegeister hervorzubringen. Eben so wird er angerufen, um das Blut zu stillen, als *Wäinämöinen* sich so schlimm in den Fuss gehauen hatte, dass der fluthende Blutstrom nicht mit gewöhnlichen Mitteln gestillt werden konnte. *Lemminkäinen* wendet sich an Ukko mit einem Gebet um gute, leichte Schneeschuhe, durch deren Hülfe es ihm möglich würde Hiisi's schnelles Elenn zu fangen (Kalew. Rune 14, Vers 13 folg.). Von der *Ilmari*-Wirthin wird er sogar in der Kalew. Rune 32, Vers 441 folg. angerufen, damit er ihre Heerde gegen den starken und mächtigen Bären beschütze, was eigentlich zu dem Geschäfte des Waldgottes gehören müsste. Man sieht aus dem Angeführten, dass eine gewisse Wahrheit in Gananders Worten liegt, wenn er sich also über Ukko äussert: »Ihm werden verschiedene Eigenschaften und Thätigkeiten beigelegt. Er wurde bei allen Unternehmungen angerufen und wegen seines Alters und seiner Macht gefürchtet.« Ganander will damit sagen, dass Ukko wegen seiner ausserordentlich grossen Macht bei allen möglichen Gelegenheiten und sogar

bei solchen angerufen wurde, wo er in den Wirkungskreis der übrigen Götter eingreifen musste.

Was ich in dem Vorhergehenden über den *Ukko* der Finnen angeführt habe, fast dasselbe gilt auch von dem *vanna issa, vanha taat, tara, ukko* der Ehsten, wo er mit verschiedenen Namen bezeichnet wird. Auch er herrschte vorzugsweise über die himmlischen Regionen und hatte in seiner Gewalt Donner und Blitz, Wolken und Winde, Regen, Schnee, trübes und klares Wetter [19]). Zugleich glaubte man, dass er die bösen Plagegeister verfolge und sie mit seinem Blitz, seinem Schwerte, seinem Bogen zerschmettere [20]). Ferner wird er geschildert als ein Beförderer des Wachsthums und in dieser Eigenschaft wurde er zu Anfang des Frühlings mit einem ähnlichen Feste, wie der finnische Ukko beehrt. In einem von Gutslaff 1644 aufgezeichneten Gebete wird er unter dem Namen *Picker* (*Picken*) auf folgende Weise angerufen: Lieber *Picker* (*woda Picker*), wir opfern dir einen Ochsen, der zwei Hörner und vier Hufe hat und wollen dich bitten wegen unsers Pflügens und Säens, dass unser Halm roth wie Kupfer und unsere Saat goldgelb werde. Schicke anderswohin alle schwarzen, dicken Wolken; jage sie fort über grosse Moräste, hohe Wälder und weitgestreckte Sümpfe. Gieb uns zum Pflügen und Säen schönes Wetter und honigsüssen Regen. Heiliger *Picken*, bewahre unsere Aecker, so dass sie gute Halme unten, gute Aehren oben und gutes Korn inwendig hervorbringen.« Man findet leicht, dass dieses Gebet eine nahe Uebereinstimmung mit den Gebeten der Finnen zu Ukko hat, obwohl er hier unter dem ungewöhnlichen Namen *Picker* und *Picken* auftritt. Diese Benennung dürfte aus *Pikkens* entstanden sein, welche letztgenannte Form im Ehstnischen neben *Pikne* vorkommt und dem finnischen *pilkäinen* entspricht, welches eins der vielen Epithete Ukko's ist. Es wäre eine leichte Sache noch eine Menge anderer Uebereinstimmungen in den Vorstellungen der Finnen und Ehsten über Ukko nach-

19) Kreuzwald, Verhandlungen der gelehrten Estnischen Gesellschaft zu Dorpat. B. II, Heft 3, S. 45.

20) Ganander, Finnische Mythologie von Peterson, S. 17.

zuweisen, da jedoch eine solche Darstellung nur zu einer Wiederholung des bereits Angeführten führen würde, will ich mich nicht länger bei diesem Gegenstande aufhalten. Hier mag bloss im Vorbeigehen als etwas Abweichendes in der Auffassung Ukko's bei beiden Völkern bemerkt werden, dass er unter dem Namen *vanna issa* oder *vanna taat* in der ehstnischen Mythologie als Urheber und Schöpfer der Welt dargestellt wird, was in der finnischen nicht der Fall ist.

Bei den alten Lappen war Ukko allgemein unter dem Namen *Aija* oder *Aije*, *Aijeke* (Deminut. von *Aije*) bekannt, was dem finnischen *Äijä* entspricht und eigentlich Grossvater und auch Donner bedeutet, z. B. *Aija jutsa* oder *klibma* der Donner geht, *Jupiter tonat* [21]). Diese Benennung soll an einigen Orten mit *atzhie*, *attje* abwechseln, dessen Grundbedeutung »Vater« an Ukko's Epithet *isä* im Finnischen und *vanna issa*, *vanna taat* im Ehstnischen erinnert. In dem norwegischen Finmarken kommt er unter dem Namen *Radien-attje*, d. h. der gebietende, herrschende, mächtige Vater vor; doch diese Benennung kann nicht ursprünglich sein, denn *Radien* ist offenbar ein Fremdwort, das dem schwedischen *råd*, dem dänischen *raad* (Rath) u. s. w. entspricht [22]). Nach den Angaben einiger älterer Schriftsteller soll dieselbe Gottheit früher auch *Tiermes* oder *Diermes*, *Djermes* genannt worden sein. Dass dieses mit so vielen verschiedenen Namen bezeichnete göttliche Wesen in derselben Eigenschaft wie der Ukko der

---

21) Lindahl et Öhrling, *Lexicon Lapponicum*, p. 4.

22) »Von diesem *Raddien-Atzhie*« sagt Jessen, »glaubten die Lappen, dass er mit unumschränkter Macht und Gewalt über Himmel und Erde, ja über alle andern Götter und über die Lappen selbst mit allem dem, was auf Erden ist, gebiete. Deshalb hatten sie ihm auch den Namen *Radien* gegeben, welches Macht und Gewalt bedeutet.» — Wie der Name selbst, ist auch die Vorstellung von den Eigenschaften dieser Gottheit nach der Darstellung *Jessen*'s spätern, christlichen Ursprungs. Er schildert *Radien-Atzhie* als einen allmächtigen Gott, als Schöpfer und Erhalter der Welt, legt ihm einen einzigen Sohn *Radienkiedde* oder *Rarara-kied* bei, welcher offenbar der Erlöser ist, spricht auch von gewissen ihnen untergeordneten *Ailekes olmak* oder Heiligen (von *ailek*, das schwed. *helig*, altnord. *heilägr* und *olmak* Geschöpf) u. s. w.

Finnen und Ehsten verehrt worden sei, davon finden wir zahlreiche Beweise bei Scheffer, Ganander, Högström und mehreren anderen Schriftstellern. Unter ihnen giebt Ganander an, dass *Tiermes* ein «lappischer Obergott» sei, welcher die Winde, Meere und Wasser beherrscht, über den Donner so wie auch über Gesundheit, Leben und Tod der Menschen gebietet [23]). Ebenso erzählt auch Samuel Rheen, dass derselbe *Tiermes* oder der von ihm sogenannte *Thor* oder *Thordoen* von den Lappen als ein lebendes Ding angesehen wird, welches im Himmel donnert und Macht über das Wohl und die Gesundheit, das Leben und den Tod der Menschen hat. «Sein Amt ist, sagt Rheen, alle Zauberer zu tödten und zu vernichten» und fügt hinzu: «den Regenbogen nennen sie *Thors* Bogen, mit welchem er schiessen und alle Zauberer vernichten soll, welche ihnen irgend einen Schaden zufügen wollen [24]). Scheffer bemerkt hiebei, dass dieselbe Gottheit auch im Besitz eines Hammers Namens *Aijeke vetschera* sein sollte, mit denen sie, wie man glaubte, die Zauberer erschlug und ihre Köpfe zerschmetterte. Lindahl und Öhrling geben über *Aija* folgenden Aufschluss: «Die Lappen waren früher davon überzeugt, dass der Donner (*aija*) ein lebendes Wesen sei, welches sich in der Luft aufhielt und genau auf die Reden der Menschen Acht gab. Aeusserten sie über ihn irgend etwas Böses oder verunglimpften sie ihn auf die eine oder die andere Art, so unterliess er es nie ihr Verbrechen zu bestrafen. Es gab auch Lappen, welche glaubten dass der Donner selbst ein Gott wäre, welcher einen Zauberer verfolgte und aus dem Himmel vertriebe, und ein Geräusch durch die hiebei angewandten Geschosse hervorbrächte [25]). Ebenso berichtet Högström [26]), dass *Aijeke* der Donnergott sei, des-

23) Ganander, *Mythol. Fennica*, S. 90.

24) *Schefferi Lapp.* p. 96. 97.

25) *Lexicon Lappon.* p. 7; vergl. Kreuzwald in Sjögren's Aufsatz Ueber die Bedeutung des ehstnischen Namens für den Regenbogen: *vikkerkaar*. S. oben S. 105.

26) *Beskrifning öfver de till Sveriges krona lydande Lappmarker* S. 177—178.

sen vornehmlichstes und eigentliches Geschäft es sei, allen Zauber und allen Spuk zu vernichten — — was er nach ihrer Meinung mit seinem Bogen, dem Regenbogen ausrichtet, den sie *ajan joksa* nennen.«

Wie die soeben angeführten Aeusserungen verschiedener Schriftsteller deutlich darthun, verehrten die Lappen in ihrem *Aija* oder *Tiermes* den Gott des Himmels und vorzüglich des Donners. Scheffer bemerkt, dass eben nur in der Eigenschaft des Donnergottes *Aija* unter dem Namen *Tiermes* verehrt worden sei (*qui cum tonat, est Tiermes*). Ungefähr derselben Ansicht scheint auch Leem gewesen zu sein; denn er übersetzt das Wort *Diermes* durch Donner (*tonitru*). Dagegen fasst Ganander dieses Wort in der umfassenderen Bedeutung Gott des Himmels auf und Högström behauptet ebenso, dass der *Tiermes* Scheffer's derselbe sei, den die Lappen sonst *Aijeke* (*Aja, Atja*) nennen [27]). Obwohl das Wort *Tiermes* mir nie in Lappland zu Ohren gekommen ist, zögere ich doch nicht im geringsten der Meinung Högström's aus dem Grunde beizupflichten, weil fast von allen verwandten Völkerstämmen der Gott des Himmels und des Donners als eine und dieselbe Person, als ein und dasselbe Wesen aufgefasst wird. Es giebt ausserdem unter den genannten Volksstämmen auch solche, welche für dieses Wesen gewisse mit *Tiermes* (von dem Stamme *Tierm* oder *Dierm*, *Djerm*) lautlich verwandte Benennungen haben. Dennoch bezeichnet bei den ugrischen Ostjaken das Wort *Türm*, (*Törm*, *Törom*) wie *Num* bei den Samojeden und *Jumala* bei den Finnen, den Gott des Himmels, des Donners und in umfassenderer Bedeutung den Gott des Weltalls. Dieselbe Bedeutung hat im Tschuwaschischen das Wort *Tora* und im Ehstnischen ist *Tara*, wie schon oben bemerkt worden ist, ein mit *Ukko* gleichbedeutendes Wort. Es will auch scheinen, als wenn *Tiermes*, *Türm*, *Tora*, *Tara* bei den obengenannten Völkern eine persönliche Benennung des himmlischen Gottes ausmachten, denn irgend eine Appellativbedeutung kann für diesen Wortstamm in ihrer Sprache nicht nachgewiesen werden. Folglich muss der

27) A. a. O. S. 177.

himmlische Gott bei den Lappen und Ehsten zwei persönliche Benennungen: *Jubmel* (*Ibmel*) und *Tiermes*, *Jummal* und *Tara* gehabt haben. Ich finde es keineswegs unwahrscheinlich, sondern sehe es im Gegentheil für ziemlich glaublich an, dass die Benennungen *Tara* und *Tiermes* an die Stelle von *Jummal* und *Jubmel* traten, nachdem diese ihre ursprüngliche Bedeutung, die des himmlischen Gottes verloren hatten. Ob aber *Tara*, *Tiermes* u. s. w. wirklich einheimisch oder den indogermanischen Sprachen entlehnt sind, das ist eine Frage, die ich für den Augenblick mir nicht zu beantworten getraue.

RECTIFICATION.

p. 159. l. 7. lisez: (Watialaiset, Russ. Чудь) und die Ingrier.

(Aus dem *Bull. histor.-philol. T. X. No.* 2. 3. und 4.)

Le monastère de Valaam; histoire et étymologie du nom, par Edouard de Muralt, Dr. en th. (Lu le 7 mai 1852.)

Ce n'est que vers l'an 990 que l'on trouve la première notice positive au sujet de ce monastère, bâti au milieu des flots inhospitaliers du Ladoga, qui ressemble par-là au Pont-Euxin, appartenant par moitié à la Russie, comme ce lac, il y a encore 150 ans, était partagé entre le dit empire et la Suède. A la date indiquée plus haut on rencontre déjà un hégumène *Théoctiste*, qui baptisa Abraham de Rostov, d'après la biographie de ce Saint. — Il n'est plus question de ce monastère que lors de la conquête de la Carélie par les Suédois. Les reliques des Saints de l'endroit, qui étaient déjà alors S. Serge et S. Germain, furent transportées à Novgorod chez l'archevêque Jean, installé en 1110 selon la chronique de cette ville, copie de S.-Sophie, mais rapportées en 1170 [1]).

1) Selon les traditions rapportées par M. Mouraviev dans ses pélerinages aux lieux saints de la Russie (Путешествіе къ святымъ мѣстамъ), *S. Serge* «élève des apôtres du temps de S. Olga», c'est-à-dire des premiers prêtres venus en Russie, alla avec des gens de Novgorod baptiser les païens de cette contrée, dont l'un était *Mung*, Germain (Scandinave) et qui fut nommé plus tard S. Germain. Les voyages antérieurs de missionnaires grecs, entrepris par toute la Russie actuelle, jusqu'au Ladoga, et pas seulement à Cherson comme celui de 875, sont peu probables, vu les difficultés de ce chemin notées par les annales de S.-Bertin, en 839, comme par Adam de Brème, De situ Daniae p. 58.

En 1192 *S. Martyrius* bâtit une église en pierre sur la même île, d'après un manuscrit du monastère, cité par Mouraviev et dans la description de ce monastère publiée par l'archimandrite de S.-Serge.

Une inscription tumulaire, du 18ème siècle, qui se voit dans le cimetière, parle d'un roi suédois qui fut baptisé ici. L'inscription est en vers russes [2]) et de cette teneur: «C'est ici que fut enterré, en 1371, le corps de Magnus, roi du Nord, nommé Grégoire lors de son baptême. Il était né en 1336, en Suède, et devint roi en 1360. Il fit deux fois la guerre à la Russie et la trompa par une paix jurée, qu'il enfreignit, en faisant une nouvelle expédition. Alors une tempête engloutit sa flotte, et il ne fut sauvé qu'après avoir flotté sur une planche pendant 3 jours et 3 nuits. Jeté sur la côte de l'île, il fut recueilli par les moines, qui lui conférèrent le baptême et le ceignirent du skhéma, après quoi il ne vécut que 3 jours.» Suivant les chroniques suédoises, ce Magnus périt en effet dans un naufrage, mais en 1373 et sur les côtes de la Norvége.

S. Arsène vint à Valaam avant de fonder son monastère de Konovets, sur une autre île du Ladoga, vers l'an 1393, comme on le voit dans la vie de ce Saint qui se vend dans son monastère. Puis *S. Sabbatius* passa par Valaam, en allant de Solovets à Biéloséro avant 1450, et S. *Alexandre Svirsky* vécut en anachorète sur l'île dite *Sainte*, dans une caverne, après s'être fait consacrer par l'hégumène Joachim. Ceci arriva dans la seconde moitié du 15ème siècle, d'après la biographie de ce saint, écrite par son disciple Hilarion.

Les Suédois ayant fait une seconde irruption sous la conduite de La Gardie, les moines de Valaam et de Konovets se réfugièrent avec leurs images jusque vers le monastère de S.-Nicolas, au Vieux-Ladoga. La tradition dit que plusieurs des moines furent tués par les Suédois, qui peuplèrent Valaam de gens de leur confession, de sorte que l'on

---

2) Publiés par Mouraviev dans les pélerinages mentionnés ci-dessus. Nous avons pu vérifier l'exactitude de sa copie.

ne sait pas, si les ossements trouvés près du cimetière appartiennent à ces derniers ou à des Russes.

Ce n'est qu'en 1717 que le monastère fut rétabli par ordre de Pierre-le-Grand, qui y envoya des moines de S. Cyrille, à Biéloséro [3]). Une inscription tumulaire nomme un hégumène *Innocent*, décédé en 1762. Pourtant il ne se trouva ici, en 1785, que deux ecclésiastiques avec l'hégumène *Ephraïm*, dans une église de bois, lorsque le métropolitain Gabriel, sur le conseil de son cellerier octogénaire, nommé Théophane, y appela l'hermite *Nazaire*, du désert de Sarov. A celui-ci succéda un autre *Innocent*, mort le 22 septembre 1828, après 19 ans de ministère, puis *Jonathan*, *Barlaam* [4]) et enfin *Jean Damascène*, l'hégumène actuel, qui avait été anachorète non loin de l'ermitage (skite, d'après les cellules du désert de Scété en Egypte) [5]), nouvellement construit à l'ouest du monastère en l'honneur de tous les saints, mais qui date de Nazaire. On voit encore à l'est du monastère trois cabanes abandonnées, habitées jadis par des anachorètes, dont le premier avait nom Philarète, le troisième Séraphim, décédé le 2 août 1830; le second, Nicolas, vivait dans une hutte longue de 7 à 8 pieds, avec une porte de 4 pieds de hauteur. Il y mourut en 1823, d'après l'inscription de son tombeau qui se trouve tout auprès. C'est par cette porte

3) C'est par-là qu'il faudrait chercher l'original de l'Oukaz par lequel le monastère fut rétabli, comme celui de Konovets le fut par un autre Oukaz, du 6 mai 1718, publié par Ozéretskovsky, dans son Voyage imprimé en russe. S. P. 1792. in-8vo.

4) Voir les inscriptions tumulaires de l'endroit.

5) C'est celui que les anciens nomment Nitrique à cause du nitrum qu'on y trouvait. C'est là que Tattam a découvert l'extrait syriaque des Epitres de S. Ignace enfoui dans un caveau d'un des monastères de S.-Macaire. Cette région Nitrique était au N. O. de Memphis, entre le 30. et le 31ème degré de latitude. Strabon XVII. 1 Ὑπὲρ δὲ Μωμέμφεως — νομὸς Νιτριώτης; Pline IV. 9; Socrate H. E. IV. 23: ἐπληρώθη τὸ τῆς Νιτρίας ὄρος καὶ τὸ τῆς Σκίτεως ἐκ τοῦ πλήθους τῶν μοναχῶν, Sozomène I. 14: πρὸς μεσημβρίαν τῆς Μαρείας λίμνης καταλαβὼν ἔρημον τόπον, ἀμφὶ τὴν σκήτην καὶ τὸ καλούμενον τῆς Νητρίας ὄρος (Ἀμοῦς). D'après le ch. 13 il y avait des moines, disciples de S. Antoine, en Egypte, en Libye, en Palestine, en Syrie et en Arabie.

si étroite que l'Empereur *Alexandre* entra le 10 août 1819, pour jouir de la conversation de l'ermite. Cette date est marquée sur une colonne, qui se trouve devant l'église principale du monastère, de même que les dates de la visite du métropolitain Michel, le 17 mai 1819, de Son A. I. le Grand-Duc Constantin, le 14 mai 1844, et du métropolitain Nicanor, le 16 août 1850.

—

Mais arrivés à ce terme, nous nous demandons d'où vient le nom de ce S. Saba de la Russie septentrionale, jeté comme une station de missionnaires au milieu de la population finnoise des côtes du Ladoga? Ce n'est pas de *Biléam*, fils de Béor, dont le nom dans la Bible grecque est Βαλαάμ (Nombres XXII. 5 — XXIV. 25, Deut. XXIII. 4, 5, Jos. XXIV. 9, Neh. XIII. 2, Micha VI. 5), qui fut obligé de bénir les Israélites et fut tué par ceux-ci (Nombres XXXI. 8, 16, Jos. XIII. 22). Ce même faux prophète est aussi nommé dans le N. T. comme aimant le gain de l'iniquité et parlant pour de l'argent (2. Pierre II. 15, Jud. 11), enseignant à manger des animaux sacrifiés aux idoles et à se livrer à la débauche (Apoc. II. 14), d'où vient le nom de Biléamites.

On pourrait plutôt penser à la ville de *Bilhan* (Βαλαάν) citée 1 Chr. VII. 10, ou bien à *Balaam*, capitale des Huns Cidarites, entre la Perse et l'Ibérie, vers l'an 472, nommés par Priscus dans son histoire Byzantine (ch. 22), ou à *Balas*, Hun au service de Bélisaire en Afrique (d'après Procope I. 11).

Mais une indication bien plus positive et plus rapprochée nous est donnée par l'avant-dernier hégumène, qui portait le nom de *Barlaam*, et qui regardait l'histoire de l'ermite Barlaam et de la conversion du prince Josaphat, en Orient, opérée par lui, comme son modèle; ce saint, disait-il, était son précurseur ou son ange, d'après Mouraviev, auquel il raconta toute cette légende. Nous-même, avons trouvé chez l'hégumène actuel, nommé d'après l'auteur supposé de cette histoire, une traduction slavonne de ladite légende. Le premier chapitre de cette version, imprimée in-fol., à Mos-

cou, en 1681, Indiction 14, commence avec le passage de l'Epitre aux Romains VIII. 14, et le dernier ou 40ème chapitre finit avec les mêmes paroles qui se trouvent dans l'original grec, publié par Boissonade, à Paris, 1832, 8vo.

Dans cette légende le S. ermite habite les endroits déserts du *Sénaar*[6]), qui touchent aux montagnes de la Perse. C'est le Sinéar, nom biblique de la Mésopotamie, ou Sénaar chez les traducteurs grecs (Gen. X. 10, Sennaar: Dan. 1. 2), et non pas le pays autour de la ville de Sennaar, situé au 14e degré de latitude, sur le Nil occidental, au pied des Alpes de l'Abyssinie, comme on l'a supposé d'après l'introduction (p. 5), où il est dit que Barlaam vécut du temps, et non pas à l'endroit, où les premiers monastères furent fondés dans les déserts de l'Egypte, et que leur renommée s'étendit jusque dans les Indes. C'est ce qui arriva depuis S. Paul de Thèbes, 250 — 340, S. Antoine, 251 — 357, Ammonius, mort en 357, Pachomius, † 348, Macaire I. 300 — 391 et Macaire II, † 404, dont aucun n'alla plus loin que les cataractes de Syène. D'ailleurs le nom de Sennaar sur le Nil ne se trouve chez aucun auteur ancien, pas même chez Nonnose, dans son rapport sur sa légation en Abbessinie, où il remonta le Nil jusqu'à Auxum. Enfin la légende dit que le roi indien Abenner fit instruire son fils dans toute la science des Ethiopiens et des Persans (p. 29) et dans l'astrologie des Chaldéens (p. 19), et il y est plusieurs fois question de Mages, précisément comme en Perse, du temps des Sassanides. En tout cas il n'y a aucune trace de la *domination musulmane*, qu'on devrait reconnaître dans un écrit de S. Jean Damascène. Cet auteur, qui mourut au monastère de S.-Saba, vers 760, surnommé Chrysorrhoès, le fleuve d'or, à cause de son éloquence, fut banni de l'empire

6) p. 36: ἐν τῇ πανερήμῳ τῆς Σεναρίτιδος γῆς — ἐκ τῆς ἠπείρου προσεγγίζει τοῖς ὁρίοις Περσίδος. Comparez Malalas d'Antioche 434, 10 et Procope P. I. 19 sur les Indiens ou Arabes limitrophes de la Mésopotamie. Les noms des personnages figurant dans la légende étant tous Syriens, (d'après Schubert, Wiener Jahrbücher LXII. 51), on est forcé de supposer la localité de cette histoire dans un pays plus voisin de la Syrie que ne le serait le Sennaar actuel.

grec par les iconoclastes, comme le plus fervent défenseur de l'adoration des images, p. ex. dans ses 3 discours pour les images, conservés dans ses oeuvres. Il serait donc à présumer, si la légende de Barlaam eût été écrite par ce S. Jean, qu'on y verrait souvent mentionné le *culte des images;* mais il n'en est question nulle part, et même dans la description d'une église fondée par Joasaph, selon les conseils du S. ermite, on ne parle que d'une croix, érigée comme objet d'adoration. Ces deux raisons nous font douter que la légende doive être attribuée à J. Damascène; elle aura été trouvée au dit monastère, ce qui peut avoir donné lieu d'en faire honneur à ce célèbre écrivain, qui y est enterré.

La légende distingue expressément l'ermite Barlaam de «l'ancien Balaam» (p. 19, 36), ainsi que du saint Barlaam fêté à Antioche comme martyr, ayant tenu ses mains au-dessus d'un brasier, comme autrefois Mucius Scévola, sans renier la foi (voir S. Basile le Grand, homélie 17 et S. Jean Chrysostome, II. 681, 229 C); l'ermite au contraire mourut d'une mort naturelle (p. 358). L'on trouve une porte de Barlaam, à Edesse, mentionnée par Procope (P. II. 27), ainsi nommée en l'honneur d'un de ces deux saints, en tout cas antérieurs au 7ème siècle.

La légende grecque, recueillie dans cette langue sur des traditions orales, comme il est dit expressément à la fin de l'ouvrage, et non pas traduite d'une autre langue, se retrouve dans une quantité de *versions*, d'abord dans une traduction latine de Georges de Trébisonde, reproduite dans le poème de Rodolphe d'Ems, vers 1223, composé sur la demande de l'abbé de Cappel, près de Zurich, et dans deux autres poèmes, l'un du 12. [7]) l'autre du 14. s. [8]), en ancien allemand. C'est aussi l'époque assignée au poème de Kong Haakon Sverresön, publié à Christiania en 1851. Une série

7) D'un évêque Otton; voir Diffenbach, Mittheilungen, Giessen, 1836, et Pfeiffer, Leipsic 1843. Il y a un MS. de la version latine à la bibliothèque I. P. sous le numéro Lat. Q. v. 1, 136.

8) Pfeiffer, dans le journal de Haupt, et Rückert, dans le Liederbuch de Wackernagel II, 1544.

d'autres versions plus ou moins directes a été énumérée par M. Minzloff, dans un article de la Gazette-allemande de S. P. 1851 No. 112, à propos de la version arabe copiée au 18. siècle et rapportée de Palestine par S. E. M. Norov. Dans cette version, dont l'idiome n'est pas antérieur au 9. siècle, d'après M. Dorn [9]), il y a une image de J. Damascène comme auteur de la légende. Ce même original grec se trouve aussi reproduit en langue arménienne [10]), tandis que les Juifs en ont fait un traité philosophique [11]).

Les deux exemplaires slavons, que nous avons découverts au monastère de Valaam, nous prouvent que c'était le saint le plus en honneur dans ce désert. Il méritait aussi plus que bien d'autres de servir de modèle aux habitants de ces îles, séparées du reste du monde pendant la plus grande partie de l'année et plus fréquentées seulement depuis l'introduction de la navigation à vapeur pendant l'été. L'activité de Barlaam et de Joasaph comme missionnaires, célébrée dans ladite légende, a encore servi de modèle aux moines de Valaam, dont plusieurs se sont voués à la conversion des Indiens de l'Amérique septentrionale [12]), tandis que d'autres sont occupés des Finnois du voisinage.

---

9) Bulletin de la Classe des Sciences historiques etc., Tome IX. No. 20,

10) M. Brosset, Rapports sur un voyage arch. dans la Géorgie, S. P. 1849. 3e Rapp. p. 59. No. 13, 18.

11) Ibn Chisdai, publié en Hébreu à Shitomir 1850, 8vo, traduit en allemand par W. A. Meisel, sous le titre «Prinz und Dervisch», Stettin 1847.

12) Mouraviev, Pélerinages. Le dictionnaire des SS.-Russes, Словарь историческій о святыхъ прославленныхъ въ россійской церкви, C.-Π. 1836.) cite un moine du nom de Варлаамъ à Kiev en 1062, un autre à Novgorod en 1192, qui bâtit une église sur le Volkhov, un troisième dans le monastère de Choutin en 1243. Voir l'histoire de la hierarchie russe VI. 609 — 624. Le nom, écrit partout en entier Varlaam, ne parait être changé en Valaam que dans la région tchoude, la lettre *r* manquant devant les linguales dans la langue finnoise.

(Aus dem *Bull. hist.-phil. T. X. No.* 6).

Extrait de deux lettres de M. SCHLEICHER, professeur de Prague, à M. Böhtlingk. (Lu le 20 août 1852.)

Gr. Kakschen bei *Ragnit*, den 5. Juli 1852.

Gegenwärtig bin ich auf kosten der k. k. österreichischen Akademie der wissenschaften in preuss. Litauen um die vorbereitungen zu einem handbuche der litauischen sprache zu treffen: grammatik, reichhaltige chrestomathie — die viel noch ungedrucktes enthalten soll — und glossar. Grossen entberungen und mühseligkeiten bin ich aussgesetzt, die aussbeute verspricht jedoch mir diese plage zu ersetzen. Auf bisher gedrucktes litauisch können Sie Sich wenig verlassen, nur Kurschat's sachen (namentlich seine beiträge zur lit. sprache II. Kngsb. 1849) sind wirklich brauchbar. Täglich fast gehen mir neue aufschlüsse zu, obschon ich bereits so ziemlich litauisch sprechen kann. Es mag mir auss der grammatik verstattet sein nur zwei wichtige punkte herauszuheben, nämlich 1) dass der unorganische unterschied im loc. plur. zwischen masc. und femin. eine schulmeisterei ist, die dem volke fremd ist: es heisst *pónûse* (sprich *póno^{a}sä*) von *pónas* dominus wie *rânkose* (nicht wie die bücher wollen: ranko*sa*); 2) endung der 1 pers. sg. fut. ist niemals und nirgends *-su*, sondern *-siu*. Freilich hört ein deutsches or diesen unterschied schwer, aber er ist doch vorhanden und zwar ser stark vernemlich. Demnach z. b. *dûsiu* (spr. *dû^{a}siu; si* ist *ein* laut, palatales *s*, von dentalem ser zu unterscheiden) vollkommen einem दास्यामि entsprechend. Hinsichtlich der unterscheidung von (um mich slawisch auszudrücken)

ʒ und ʒь, p und pь, c und cь, m und mь u. s. f., eine so wichtige und etymologisch massgebende sache, sind alle bisherigen drucke, von wenig kundigen, schwerhörigen deutschen pfarrern verfasst, durchaus unbrauchbar. Doch ich breche ab, denn wolte ich alles notieren, was auf litauischer heide für sprachkunde für schätze zu heben sind, so gäbe es ein buch. Bis october gedenke ich in Litauen zu bleiben, ich neme einen dialect nach dem andern vor; die dialecte sind auch hier vom grösten werte und erläutern vieles. Dass es mir besser geht mit dem litauischen als andern, verdanke ich dem slawischen.

Kurschen bei *Pillkallen*, den 5. August.

Hier samle ich jetzt sagen, märchen, rätsel, sprichwörter, lieder auss dem munde des volkes. Der litauer ist an solcher, zum teil überauss schöner nationalliteratur überreich. Die paar bis jetzt ungenau und teilweise felerhaft gedruckten volkslieder geben von diesem schatze eine ser ungenügende vorstellung. Der litauer teilt gern mit, hält nicht geheim mit seinen sachen, nur muss man in zu behandeln verstehen; vor allem litauisch kennen. Vieles wird mir nachgeschickt im winter; jetzt bin ich, bei überdiess kurz zugemessener zeit, noch ser mit grammatischen studien und besonders studien der dialecte beschäftigt.

Gern gienge ich ins żamaitische hinüber, da das żamaitische (nicht so ser das russisch-litauische, welches unserem litauisch sehr nahe steht) höchst wichtig ist. Es ist auf einer älteren stufe der lautentwickelung stehen geblieben und klärt vieles auf. Vielleicht hole ich künftige herbstferien das versäumte nach; merere żamaitische drucke leisten mir indess trefliche dienste. Dass ich grammatik, chrestomathie und glossar wo möglich beider hauptdialecte (preuss. lit. und żamaitisch) und der unterdialecte des preuss. litauischen zu schreiben beabsichtige, habe ich Inen vielleicht schon mitgetheilt.

Vorläufige mitteilungen über lautlere, so wie besonders über sitte und art der litauer dürften wol demnächst in den Sitzungsberichten der Kaiserl. Akademie zu Wien erscheinen. Ob ich Inen schon früher schrieb, dass in żamaitischen drucken sich alle futura auf -*siu*, alle locative pl. auf -*se* finden, erinnere ich mich nicht. Erst nachdem ich die beobachtung hier gemacht hatte fand ich die erwänte bestätigung. — Die sprache zeigt namentlich in den westlichen und nördlichen teilen ires gebietes (kurisches Haff, Memel) neigung zum übergange in jüngere formation; die vollen bildungsendungen werden da verkürzt (der litauer spricht überhaupt die unbetonten endsylben ser leise), der ton beherscht fast immer nur die wurzelsylbe u. s. f. Germanismen in grammatik und mer noch im lexicon finden sich bereits überall, wenn auch in echt altlitauischen orten weniger. Meine chrestomathie wird in den von mir selbst treu niedergeschriebenen stücken, hoffe ich, treue anschauung von alle dem geben. Könte ich soviele jare als jetzt monate meinem unternemen zuwenden!

(Aus dem *Bull. histor.-philol. T. X. No.* 12.)

Kleinere Beiträge zur finnischen Mythologie. Von A. SCHIEFNER. (Lu le 18 juin 1852.)

I.

Steht es fest, dass die Ausscheidung von entlehnten Wörtern gar manchen Aufschluss über die früheren Geschicke und namentlich über die Wanderungen eines Volkes bieten kann, so wird bei Betrachtung solcher Wörter wohl nicht mit geringerer Vorsicht zu verfahren sein, als bei gesunden etymologischen Studien auf dem Gebiete einer bestimmten Sprache oder eines ganzen Sprachstamms. Unmittelbare Veranlassung zu solchen Gedanken hatte ich, als ich bei der deutschen Uebersetzung des von meinem verewigten Freunde Castrén verfassten Aufsatzes: «Was bedeuten die Wörter *Jumala* und *Ukko* in der finnischen Mythologie» auf folgende Stelle stiess: «wie auch Schott bemerkt, ist das Wort *taiwas* im Finnischen ohne Zweifel den indo-germanischen Sprachen entlehnt. Innerhalb der ganzen altaischen Sprachklasse kommt dieses Wort meines Wissens nur im Finnischen und Ehstnischen vor. Sogar dem Lappischen ist es fremd» (oben p. 190). Obwohl nun nicht näher angegeben ist, wo Schott diese Bemerkung ausgesprochen hat, so vermuthe ich, dass damit die auf S. 126 seiner Abhandlung über das Altaische oder Finnisch-Tatarische Sprachengeschlecht vorkommende Stelle gemeint ist, wo Schott ausdrücklich sagt: «Scheint unserem Sprachstamm entlehnt» und in einer Note Vergleichungen mit dem Sanskrit anstellt, im Texte selbst jedoch eine Erklärung

aus dem finnischen *taipua* «sich biegen» (Gegenwart *taiwun*) ungezwungener findet. Sollte das Wort dem indo-germanischen Sprachstamme entlehnt sein, so wäre es mindestens gerathener, auf das littauische *dẽwas* «Gott» zurückzugehen, dessen Deminutiv *dẽwaitis* den Donnergott zu bezeichnen pflegte.

Doch sollte das Wort durchaus ein entlehntes sein müssen? Jedermann würde sich wundern, wenn man auf ähnliche Weise das jakutische таңара «Himmel» mit dem littauischen *dangùs*, das dieselbe Bedeutung hat, zusammenstellen wollte. Ist nicht vielmehr eine Erklärung aus der finnischen Sprache selbst möglich? Sollte die von Schott dargebotene keinen Anklang finden, so giebt es ja noch andere Wege.

In Aufrecht's und Kuhn's Zeitschrift für vergleichende Sprachenkunde, Jahrgang 2 Heft 1 S. 44 folg. hat vor kurzem Rudolph Roth eine sehr glückliche Erläuterung von *Akmon*, dem Vater des Uranos gegeben und den Namen mit dem Sanskrit अश्मन्, das ebenso Ambos und Himmel bedeutet, zusammengestellt. Bekannt ist es, dass nach der finnischen Mythologie Ilmarinen den Himmel geschmiedet hat, wie Ilmarinen sich in der Kalewala, Rune X Vers 279 folg. ausdrückt:

Kun olen taiwoa takonut,
Ilman kantta kalkuttanut.

Da den Himmel ich geschmiedet,
Ich der Lüfte Dach gehämmert.

Es könnte also nahe liegen *taiwas* mit dem Zeitworte *tawon* «ich schmiede» in Zusammenhang zu bringen, was aber eben nur auf ein blosses Spiel mit gleichlautenden Wörtern hinauslaufen würde.

Beachten wir aber, dass in dem eben angeführten Verse der Kalewala als gleichbedeutend mit *taiwas ilman kansi* eig. der Deckel der Luft gebraucht wird, wie auch das ebenangeführte littauische *dangùs* im nächsten Zusammenhange mit *dengiu* decken steht. Ebenso kommt auch in der Kalewala, R. XXVII Vers 110 und XLIX Vers 51 *kirjokansi* «bunter Deckel» neben *taiwas* vor. Es ist also wohl vorzugsweise der

Begriff des Deckels, den wir im Worte *taiwas* irgendwie nachzuweisen hätten. Der Deckel kann flach oder, wie es bei dem Himmel nicht leicht anders denkbar ist, hohl dargestellt werden. Aehnlich also wie sich das lateinische *coelum* auf κοῖλος zurückführen lässt, möchte ich *taiwas* in den nächsten Zusammenhang mit *kaiwan* »ich grabe« bringen. Der Wechsel der Dentalen mit den Gutturalen ist zwar im Finnischen nicht sehr häufig, aber doch nicht unerhört. So bietet schon Renvall *kihisen — tihisen* zische, *kihinä — tihinä* Gezische, *tiiru* neben *kirri* Meerschwalbe, *tinkki — tintti* Kohlmeise. Interessant ist es freilich zu sehen, dass die finnische Wurzel der lateinischen für den verwandten Begriff *cavare* sehr nahe kommt. Hiezu kommt, dass wie die Form *kaiwo* für Brunnen die gewöhnliche ist, es auch neben *taiwas* eine seltenere, in den Runen vorkommende *taiwo* giebt; vgl. z. B. Rune XIII Vers 97, wo wir *taiwon kansi* finden. Unter den andern Sprachen des sogenannten altaischen Stammes scheint mir das im Mongolischen für Himmel vorkommende Wort *oktarghoi* beachtenswerth, da es durch das Mandschu-Wort *oktshin* »Deckel« eine Erklärung finden könnte.

II.

Ein zweiter Fall von einem Anklange eines Worts aus dem westfinnischen Sprachgebiet an ein indo-germanisches könnte ebenfalls durch die genannte Abhandlung Castrén's p. 215 herbeigeführt werden, wo es heisst, dass der Donnergott der Lappen im Besitz eines Hammers sei, der *Aijeke vetschera* genannt werde. Wer nur einiger Maassen an den indischen Donnergott denkt, würde nicht umhinkönnen, in dem *vetschera* वज्र den Donnerkeil des Indra wiederzuerkennen. Ueber letztern habe ich vor einigen Jahren in T. V No. 2 des *Bull. histor.-philol.* Einiges beigebracht. Hängt nun aber das lappische Wort damit zusammen? Schwerlich. Zunächst steht das finnische *wasara* Hammer, das sich im Dörpt-Ehstnischen in *wassar* erhalten hat. Zu beachten ist, dass im Finnischen auch eine Form *wasama* in der Bedeutung »Pfeil« vorkommt, die

jedoch auch *wäkärä* (wird auch *wekärä* und *wekara* bei Renvall geschrieben) haben kann.

III.

Das in derselben Abhandlung S. 190 vorkommende *Jabmeaimo* als Bezeichnung der Unterwelt oder Heimath des Todesgottes könnte, wenn man das nur als Verstärkung eingeschaltete *b* beseitigt (s. Castrén, Vom Einflusse des Accentes in der lappländischen Sprache in den *Mém. des sav. étrangers T. VI S.* 3 *folg.*), sehr leicht auf *Jama*, den Gott der Unterwelt bei den Indern, führen. Hiezu kommt, dass in Ganander's *Mythologia fennica* S. 22 als unterirdische Geister *Jami-kiatse's* genannt werden, denen die Lappen Knochen und andere Opferreste freilich in dem Glauben darbringen, dass diese Geister die geopferten Knochen wiederum mit Fleisch umgeben und sie zu lebenden Wesen umschaffen. Doch auch hier finden wir auf dem Gebiet des Lappischen selbst noch hinlängliche Auskunft. *Jabmet* heisst «sterben» und neben *jabmes* «todt» kommt noch das einfachere *james* vor. Auf Fische angewandt hat letzteres Wort die Bedeutung «mager», so wie das ebenfalls nur von Fischen gebrauchte Zeitwort *jabmot* «mager werden». — Wie Roth in der Zeitschrift der Deutschen morgenl. Gesellschaft B. IV S. 429 folg. nachgewiesen hat, war *Jama* nach der ältesten den Ariern gemeinsamen Sage der Urmensch, die Vorstellung von *Manu* aber, den man seither als indischen Urmenschen anzusehen gewohnt war, ein zweiter Ansatz zur Bildung einer anderen Seite desselben Mythus, welche in *Jama* nur einen unvollkommenen Ausdruck gefunden hat. Durch dieses Verhältniss von *Jama* und *Manu* zu einander könnte man leicht versucht werden, den in der Kalewala, Rune XVI Vers 184 als gleichbedeutend mit *Tuoni*, dem Todesgotte, vorkommenden *Mana* mit *Manu* zusammenzustellen. *Manu* ist aber eigentlich «der Verständige» oder schlechtweg der Mensch. Auch eine Zusammenstellung mit den *manes* dürfte misslich sein, da diese nach dem Zeugniss alter Grammatiker (s. Hartung, Religion der Römer. Thl. II, S. 147) mit «*boni*» synonym sind, *Mana* aber nur eine durch den Vers gebotene Verkürzung von *Manalainen* ist,

welcher Name aus *Manala* «Unterwelt» und dieses nach Renvall aus *maan-ala* «unter der Erde» entstanden ist.

IV.

Sollte denn jeder Zusammenhang mit Indien schwinden? Heissen doch nach Ganander S. 20 die Zauberer im Finnischen *indomiehet*, worin man indische Männer wittern könnte. Doch statt *indo-mies* bietet schon Renvall in seinem Wörterbuch die richtigere Schreibart *into-mies; into* hat die Bedeutung «Geisteskraft», dann aber wird damit auch die Ekstase der Zauberer bezeichnet.

V.

Weit verbreitet ist unter den Völkern Asiens der Glaube, dass Sonnen- und Mondfinsterniss einem nachstellenden Dämon ihren Ursprung verdanken. Vergl. darüber Grimm, *Mythologie pag.* 668 *folg.* Bei den Indern führt er den Namen *Râhu*. Davon ist das bei den Kalmücken vorkommende *Aracho* (s. Grimm S. 670) herzuleiten; das bei Georgi im *Alphabetum Tibetanum pag.* 189 befindliche *Tracehn* (das aber im Tibetischen nicht དྲག་ཅན་ sondern སྒྲ་གཅན་ zu schreiben ist) ist nur die tibetische Benennung *Râhu's*. Wie sollen wir es erklären, dass auch bei den Finnen der Mondverfinsterer *Rahkoi* heisst? Ich möchte das Wort in den nächsten Zusammenhang mit *rahko* «Pocken oder Masernausschlag» bringen; vielleicht sind die Flecken der vermittelnde Begriff. Im Ehstnischen heisst noch jetzt *päwa rak* ein Sonnenfleck.

VI.

Als Gemahlin *Ukko's* tritt uns *Akka* entgegen. Castrén's Untersuchungen haben dargethan, dass so wie *Ukko* ursprünglich den Alten, den Hausvater bezeichnete und erst nach und nach aus einem blossen Götterepithete zu einem Götternamen geworden ist, auch *Akka* ursprünglich als «Alte», «Hausmutter» zu fassen ist. In der Bedeutung «Mutter» führen indische Grammatiker merkwürdiger Weise auch ein Wort अक्का *Akkâ* an; s. Böhtlingk, Sanskritwörterbuch S. 12; doch ist dieses

bisher noch nicht als mythologische Bezeichnung nachgewiesen worden. Die aus den Anfängen römischer Geschichte hinlänglich bekannte *Acca Larentia* könnte so manchen Anlass geben, mit einer finnischen oder lappischen *Akka* verglichen zu werden und ihr Name *Larentia* weist ohnehin schon auf einen Zusammenhang mit den Laren. Ihre von Macrobius in den Saturnalien I, 10 und Augustinus de Civitate Dei VI, 7 näher besprochene Beziehung zu Hercules dürfte zwar auf den ersten Blick dem Geiste einer Familienmutter nicht sehr angemessen scheinen; doch ist hierüber die sinnreiche Auffassung Th. G. Pfund's (Altitalische Rechtsalterthümer in der römischen Sage S. 75) zu vergleichen, nach welcher in diesem Mythus die freie plebejische Ehe durch den *Usus* ihren Ausdruck fand. Was die Herleitung des Namens *Acca* betrifft, so stellt Hartung a a. O. S. 147 die Vermuthung auf, dass *Acca* mit *Ancus* zusammenhängen und mit Rücksicht auf *anculus*, *ancilla* als synonym mit *servilis* aufgefasst werden könnte. Auch in dem griechischen Ἀκκώ könnte man, wenn man die von Plutarch *De Stoicorum repugnantiis* c. 15 beigebrachte Stelle des Chrysipp gelten lassen wollte, ein mythisches Element annehmen. Doch scheint Lobeck (*Verborum graecorum et nominum verbalium technologia* p. 325 folg.) in der Ἀκκώ mit Glück «eine einfältige Alte» nachgewiesen zu haben.

(Aus dem *Bull. histor.-philol. T. X. No.* 17.)

Rapport de M. SJÖGREN sur son voyage. (Lu le 8 octobre 1852.)

Nach glücklicher Beendigung meiner mit geneigter Unterstützung der Akademie unternommenen Reise erachte ich es für meine Pflicht darüber folgenden Bericht zu erstatten, zum Beweise, dass ich meinerseits wenigstens nichts unterlassen habe, dem auf mich gesetzten Zutrauen zu entsprechen und so durch Thaten meine Dankbarkeit an den Tag zu legen.

Wie ich schon vorher der Conferenz vorzustellen die Ehre hatte, sollte der eigentliche Hauptzweck der Reise darin bestehen, die Nachrichten über die namentlich in Kurland wohnhaften Liwen und ihre Sprache, welche ich während eines kürzeren Aufenthaltes unter ihnen auf der bereits im Jahr 1846 auf Kosten der Kaiserlich russischen geographischen Gesellschaft in verschiedenen Gegenden der Ostseeprovinzen ausgeführten Reise gesammelt hatte, zu ergänzen und zu vervollständigen, worauf ich dann noch, insofern Zeit und Umstände es gestatten würden, auch die namentlich von Schweden bewohnten Inseln und Gegenden in Liv- und Ehstland, wie Runö, Dagö, Worms u. a. besuchen wollte. Demnach ging ich von hier am 22. Mai (3 Juni) mit dem Dampfschiffe direct nach Riga ab, und zwar in der Absicht, von dort über Mitau meine Reise gerade nach Windau fortzusetzen, wo ich wusste, dass derselbe Mann, der bekannte Liwische Ex-Küster und Autodidakt Printz, welcher mir im Jahr 1846 ein ganz ausgezeichneter Lehrer für die westliche Mundart der liwischen Sprache gewesen war, auch jetzt noch am Leben und wohnhaft sei, und daher die angenehme Aussicht hatte, den Faden meiner früheren liwischen Studien an demselben Orte, wo er hatte abgebrochen werden müssen, wieder aufnehmen zu können. Indessen traten schon in Riga

Umstände ein, die mich bewogen der weiteren Reise eine ganz veränderte Richtung zu geben. Zufälliger Weise fand ich nämlich dort nicht nur mehrere Bauern von der Insel Runö, sondern auch ihren Pastor Hellén, einen geborenen Finnländer, der gekommen war um seine Jahreseinkäufe zu machen und nur auf günstigen Wind wartete um mit seinen Eingepfarrten zurückzusegeln. Da ich von ihnen erfuhr, dass es äusserst unsicher sei, ob ich meinen Plan, erst später im Verlaufe des Sommers von Kurland aus ihre mitten im Rigischen Busen ganz isolirt belegene Insel zu besuchen, ausführen könne, so entschloss ich mich die mir vom Glücke dazu gebotene Gelegenheit sogleich zu benutzen, ging daher am 29 Mai (10 Juni) von Riga ab und langte am letzten des Monats in Runö an. Dort ward es nun meine Aufgabe das merkwürdige und bisher literarisch ganz unbekannte schwedische Idiom, welches von der Bevölkerung der Insel gesprochen wird, näher kennen zu lernen, und zwar um so mehr, da gerade die Sprache die schwächste und überaus kärgliche Partie in der sonst überhaupt mit lobenswerther Ausführlichkeit und Genauigkeit schwedisch geschriebenen anziehenden Monographie bildet, welche der Finnländer Dr. Fr. Joach. Ekman, nachdem er eine kurze Zeit (1841 — 1842) das Predigeramt in Runö verwaltet hatte, im Jahr 1847 zu Tavastehus in Finnland unter dem Titel: *Beskrifning om Runö i Liffland* (326 Seiten in 8°) herausgegeben hat mit der aus Homer's Odyssee entlehnten sehr treffenden Devise:

Ῥουνώ τις γαῖ' ἐστὶ, μέσῳ ἐνὶ οἴνοπι πόντῳ,
καλὴ καὶ πίειρα, περίῤῥυτος· ἐν δ' ἄνθρωποι
— — — — — —
ἄλλη δ' ἄλλων γλώσσα μεμιγμένη.....,

wo der Verf. nur Homer's Κρήτη in Ῥουνώ abgeändert hat. Der das ἐν δ' ἄνθρωποι ergänzende Vers:

πολλοὶ ἀπειρέσιοι, καὶ ἐννήκοντα πόληες

auf Kreta musste allerdings ausgelassen werden, da die Bevölkerung von Runö in dem Jahr 1842, als der Verf. die Insel verliess, nur 389 Individuen betrug. Bei meiner Anwesenheit daselbst war die Zahl nur 383 (200 männl. und 183

weibl.), also noch um 6 weniger als vor einem Jahrzehend. Leider war es mir nicht vergönnt länger als $1^1/_2$ Wochen auf der Insel zu verbleiben, während welcher Zeit ich jedoch eine beträchtliche Anzahl von Wörtern sammelte und so ein Idiotikon zu Stande brachte, welches ich später mit gehörigen Erläuterungen zu publiciren gedenke.

Am 11. (23.) Juni ging ein Boot mit Runöern nach der Kurländischen Küste ab, eine Gelegenheit, die ich nicht versäumen durfte, wollte ich mich nicht der Möglichkeit aussetzen, später länger als es mir lieb sein möchte auf eine ähnliche Gelegenheit oder auf günstigen Wind warten zu müssen und so gar zu viel von der mir abgemessenen Zeit für den Hauptzweck meiner Reise zu verlieren. Ich fuhr also auch mit dem gedachten Boote von Runö und liess mich an dem zunächst gegenüberliegenden Punkte der Kurischen Küste in Domesnäs ans Land setzen, hatte aber das Unglück auf der Fahrt dahin in dem offenen Boote vom Regen überfallen zu werden, wodurch ich mir eine Erkältung zuzog, die, durch einen neuen Unfall gleich nach der Landung in Kurland vermehrt, eine Krankheit begründete, welche in dem 17 Werste weit westlich von Domesnäs belegenen Liwendorfe Koschtraggen, wo ich mich auf längere Zeit niederliess, dergestalt einwurzelte, dass ich unfehlbar auf das Siechbett geworfen worden wäre, wenn nicht ein gütiges Schicksal es so gefügt hätte, dass ein geschickter Arzt des Dondangenschen Gutes, zu welchem der ganze östliche Liwendistrict in Kurland gehört, der Doctor Baar, dessen Bekanntschaft ich bereits vorher im Jahr 1846 gemacht hatte, mit seiner ganzen Familie in dasselbe Haus, wo ich mich eingemiethet hatte, einzog um einen Monat lang die Seebäder zu gebrauchen. Seiner Anwesenheit und theilnehmenden medicinischen Behandlung hatte ich es zu verdanken, dass meine Gesundheit allmählich wiederhergestellt wurde, ohne dass meine unter der Hauptleitung des temporären Wirthes des Hauses, eines jungen liwischen Schulmeisters Pollmann, der auch schon im Jahr 1846 mein Lehrer gewesen war, getriebenen liwischen Studien durch mein Unwohlsein irgend einen wesentlichen Abbruch erlitten. Doch nicht bloss in physischer Hinsicht

war mir das Verhältniss der zufälligen Hausgenossenschaft, worin mich ein gütiges Schicksal mit dem gedachten Dr. Baar gebracht hatte, von unschätzbarem Nutzen. Ausser dem Genusse, den mir der nähere Umgang mit diesem vielseitig gebildeten und kenntnissreichen Manne gewährte, sah ich mich selbst in meinen speciellen Beschäftigungen durch ihn wesentlich gefördert. Selbst ein geborner Lette gilt er nämlich allgemein für einen der grössten und gründlichsten Kenner der lettischen Sprache, deren Verzweigungen und Phasen er mit besonderer Lust und Liebe studirt hat, und so konnte es nicht fehlen, dass gerade er in Hinsicht der natürlichen vielfachen Beziehungen des Liwischen und Lettischen auf einander mir die einzige oder doch bessere Belehrung geben konnte als das bei aller Verdienstlichkeit doch sehr mangelhafte und für die Jetztzeit nicht mehr ausreichende lettische Lexicon Stender's.

Da ich bei dem früheren Aufenthalte in Kurland mein Augenmerk hauptsächlich auf den grammatischen Bau der liwischen Sprache in den beiden Mundarten, der östlichen und westlichen, gerichtet und Stoff zur umständlichen Darstellung derselben, wenigstens in allgemeinen Grundzügen, gesammelt hatte, wobei nur Einzelnheiten zu ergänzen oder zu berichtigen übrig blieben; so ging mein Bestreben jetzt darauf aus, den lexikalischen Vorrath der vorhandenen Wörter auszubeuten, theils und vorzüglich, um den noch erhaltenen alten und ursprünglichen Kern der Sprache genauer zu ermitteln, theils um zu versuchen, was sich mit Hülfe jenes echten alten Kernes bei einem methodischen auf den eigenen Geist der Sprache begründeten Verfahren zum Behufe einer etwanigen Fortbildung der Sprache erreichen liesse, falls ihr in der Zukunft irgend eine Literatur beschieden sein sollte. Zur Erreichung dieses doppelten Zieles musste ich mich natürlich der möglichsten Vollständigkeit befleissigen. Auch bin ich mir bewusst diese mit allen mir zu Gebote stehenden Kräften redlich angestrebt zu haben, wie auch aus dem Umstande geschlossen werden kann, dass trotz aller Anstrengung, womit ich arbeitete, indem ich in der Regel stets wenigstens um 4 Uhr schon mein Tagewerk begann, dennoch ganze 8 Som-

merwochen vergingen, ehe ich nach meinem Plane mit der östlichen Mundart fertig werden und Koschtraggen am 6 (18) August verlassen konnte, um mich endlich dem westlichen Sprachgebiete zuzuwenden. Zur genaueren Kenntnissnahme der darin herrschenden Mundart hatte ich mit Rücksicht auf meine früheren Erfahrungen und Bekanntschaften das nur 42 Werste von Windau am westlichen Gestade der Nordküste von Kurland belegene liwische Kirchdorf Piisen und die eben gedachte Stadt Windau selbst ausersehen, und an diesen beiden Orten wurde, mit Beihülfe des vorher erwähnten Printz und zwei seiner Söhne das gesammte in Koschtraggen eingesammelte Material nochmals durchgenommen, um die Verschiedenheiten der westlichen Mundart von der östlichen zu ermitteln, ein Geschäft, das nicht bloss zur Vollständigkeit im Allgemeinen, sondern auch besonders deshalb unerlässlich war, weil gerade die westliche Mundart sich im Ganzen noch reiner erhalten hat als die östliche, obgleich jene einen weit geringeren Raum einnimmt und nur von 724 (365 männl. und 359 weibl.) Individuen in 3 Dörfern gesprochen wird, während dagegen 1600 (789 männl. und 811 weibl.) in 11 Dörfern die östliche Mundart reden, wie es sich aus den genauen Zählungen des gegenwärtigen Bestandes der liwischen Bevölkerung ergab, welche ich mit Hülfe der beiden Herren Pastoren, U. Hillner zu Angermünde und E. Kupffer zu Klein-Irben, anstellte, unter deren Gemeinden die gedachten und hier in ihrer lokalen Reihenfolge von Westen nach Osten und (von Domesnäs an) nach Süden längs der nördlichen und nordöstlichen Küste von Kurland aufgeführten 14 Liwendörfer mit ihren Einwohnern in kirchlicher Hinsicht folgender Maassen vertheilt sind. Zur Gemeinde von Angermünde, unter dem Gute Popen und mit einer besonderen Filialkirche zu Piisen, gehören die Dörfer:

1. Luuschen (Liwisch Luuscha),
2. Piisen (Liw. Piisa) und
3. Gross-Irben (Liw. Iira); zu der Gemeinde von Klein-Irben aber, unter dem Gute Dondangen, die Dörfer:
4. Jaunzeem (Liw. Uutkyla, d. h. lettisch, wie liwisch, Neudorf),

5. Siikraggen (Liw. Siikryg),
6. Klein-Irben (Liw. Iraj),
7. Koschtraggen (Liw. Kuoschtryg),
8. Pitraggen (Liw. Pytryg),
9. Saunaggen (Liw. Säänag),
10. Waiden (Liw. Wajd, von wajt zwischen),
11. Kolkken (Liw. Kuolkka) bei Domesnäs, mit einer besonderen Filialkirche),
12. Lejes Krusts (Liw. Luojkkyla, d. h. Thaldorf),
13. Kalne Krusts (Liw. Mäkkyla, d. h. Hügeldorf) und
14. Melsillen (Liw. Mustaa numm, d. h. Schwarzheide).

Die wenigen vereinzelten älteren Liwen, welche im Jahr 1846 noch in den 2 weiter nach Süden am Rigischen Meerbusen belegenen lettischen Dörfern Gipken und Schohzen lebten, sollen nach der Angabe des Pastors Kupffer nunmehr bereits verstorben sein, weshalb bei der oben angeführten allgemeinen Zahl von 14 Liwendörfern mit überhaupt 2324 Seelen auf die hier zuletzt erwähnten 2 Dörfer keine Rücksicht genommen worden ist. Zur Charakteristik der liwischen Wohnsitze mag hier noch bemerkt werden, dass die Liwen nicht etwa alle vereinigt in den aufgezählten 14 Dörfern leben, sondern auch sporadisch in vielen zwischen denselben zerstreuten Gesinden, wie es auch unter den angränzenden Letten allgemein gebräuchlich ist. Was die Liwen betrifft, so macht sich dieses Verhältniss gerade bei dem auch sonst jetzt schon mehr mit Letten untermischten östlichen Zweige derselben bemerkbar; daher auch die fast fünffach grössere Zahl der Dörfer im östlichen Dondangenschen Gebiete, während doch die Zahl der liwischen Bevölkerung in denselben gegen die des westlichen Gebietes nicht viel mehr als doppelt grösser ist.

Diesem Verhältnisse entsprechend war auch die Zeit, welche ich, bei gleichem Aufgebote von Fleiss und Ausdauer, auf die nochmalige Revision meines neuen linguistischen Materials zum Behufe der westlichen Mundart verwenden musste, indem ich zwar schon innerhalb eines Monats meine neue Arbeit mit dem angenehmen Gefühle eigener Zufriedenheit in Folge glücklich erfüllter Pflicht abschliessen und am 4 (16) September meine Rückreise aus Windau über Mitau nach

Riga antreten und mich dort am 10 (22) hierher einschiffen konnte, jedoch zu spät für den andern untergeordneten Zweck der Reise, die verschiedenen von Schweden bewohnten Inseln Ehstlands zu besuchen, da mir von der zur ganzen Reise bestimmten Zeit nur $1^1/_2$ Wochen übrig blieben. Indessen ist dadurch nichts verloren, da ich mich verpflichtet fühle und dem gemäss auch die Absicht habe künftig, so Gott will, das, was jetzt versäumt werden musste, nachzuholen, wodurch, wie ich hoffe, die Wissenschaft und die Akademie nur gewinnen können.

Es bleibt mir noch übrig von den Resultaten der diesjährigen Reise wenigstens einige Worte hinzuzufügen. In Betreff derselben kann ich einstweilen nur im Allgemeinen sagen, dass ich durch meine neue Reise noch mehr in den Ansichten bestärkt worden bin, welche ich als Ergebniss der früheren Untersuchung der sämmtlichen Ueberreste der Liwen bereits in meinem, in den Denkschriften der russischen geographischen Gesellschaft, Band I. S. 453 — 605 abgedruckten, ausführlichen Berichte über die Reise vom Jahr 1846 dargelegt und des Weiteren ausgeführt habe, dass nämlich die Liwen einst ein zahlreicheres Volk und viel weiter nach Süden verbreitet gewesen seien, von dort aber im Verlaufe der Zeiten theils durch die Letten allmählich nach Norden verdrängt worden, theils aber sich mit ihnen gemischt haben und mit Einbusse ihrer Sprache und sonstiger Nationalität in ihnen aufgegangen seien. Dies beweisen, so wenig auch in der Regel die heutigen Letten und beider Völker Herren, die Deutschen, davon etwas wissen wollen, weil beide von Kindesbeinen an gewohnt sind auf die nunmehr schon längst auf das äusserste Gestade des Meeres beschränkten armen Fischer (wie die Liwen von den Letten spottweise genannt werden) mit Stolz und Geringschätzung herabzublicken, dies beweisen dennoch, sage ich, neben dunkeln Traditionen und den gegenseitigen nationalen Antipathien zwischen Letten und Liwen, so manche unverkennbare echt liwische oder tschudische Spuren in den Oertернamen des ganzen westlichen Theiles von Kurland und sogar noch weiter, so manche tschudische Wörter, die selbst in die lettische Sprache übergegangen sind, und nebst

manchen Zügen von Aehnlichkeiten in körperlicher Bildung, in Sitten und Gebräuchen, besonders die echt tschudischen Eigenheiten, wodurch sich namentlich der lettische Dialekt in den an die Liwen zunächt gränzenden lettischen Districten mehr oder minder weithin nach Süden auszeichnet, wozu endlich noch das merkwürdige Zeugniss kommt, welches ein späterer sachkundiger Historiker für unsere Sache ablegt. Es ist Moritz Brandis, der gegen Ende des XVI. Jahrhunderts 13 Jahre lang sich in Livland aufgehalten hatte und dann bis ins XVII. Jahrhundert Secretär der ehstländischen Ritterschaft war. Er besagt nämlich in seiner Chronik oder ältesten livländischen Geschichte (S. *Monumenta Livoniae antiquae*, Band III, S. 13 f.) ausdrücklich, dass das damalige Kurländische Fürstenthum, mit Ausnahme des Littauischen und Samogitischen an der Gränze, eine «eigene Sprache gehabt habe, die doch etlichermassen der lettischen sich vergleiche», also ein sehr verdorbenes und damals noch mit Liwischem sehr vermischtes Lettisch, zumal da es noch, was hier am Wichtigsten ist, in demselben Satze und in unmittelbarem Zusammenhange mit dem Angeführten weiter bei Brandis heisst, dass man noch, ausser dem gedachten verdorbenen lettischen Idiome, «auch die liwische Sprache längs dem Strande bis an die preussische Gränze» gefunden habe; «daher abzunehmen», fügt Brandis selbst hinzu, «dass Liwen nicht allein diesseit, sondern auch jenseit der Düna am Meere hin gewohnet und gesessen haben». — Ueber andere speciellere Resultate meiner Reise lässt sich vor der Hand noch nichts Bestimmtes sagen, obschon es in der Natur der Sache liegt, dass mehrfachen neuen Aufklärungen über den Zusammenhang der sämmtlichen westtschudischen Völker und Sprachen unter sich und über ihre Beziehungen auf einander mit Zuversicht entgegengesehen werden könne, welche Aufklärungen aber erst dann sich offen herausstellen werden, wenn das nun aufgespeicherte sprachliche Material einst gehörig verarbeitet und der Oeffentlichkeit übergeben sein wird.

(Aus dem *Bull. hist.-phil. T. X. No.* 17).

20 Aug. / 1 Sept. 1852.

Recensio populorum Ponticorum, quos Ovidius exsul notos habuit. Scripsit Rud. Minzloff, Dr. Ph.

Quum inter omnes, qui gentium primordiis investigandis operam navavere, constet, Ovidii libros, quos exsilii tempore Tomis conscripsit, fontibus Scythicarum et Sarmaticarum rerum adnumerandos esse, nemo tamen haec carmina eo animo perlustravit, ut huc illuc dispersas regionum populorumque descriptiones accurate enucleatas, collectas et dijudicatas oculis subjiceret. Multi doctique viri de Ovidii exsilio ejusque causa latente verba fecerunt, nec defuere, qui poetae relegato epistolas querelarum plenas dedecori verterent [1]); ab aliis

1) Quorum in numerum etiam lumen clarissimum germanicorum poetarum, *Schillerum* (*Ueber naive und sentimentalische Dichtung.* Ed. Stuttgart 1844. X p. 281) incidisse, ductum errore quodam insolito, quae ejus erat humanitas, maxime dolendum est. Uberius hanc rem disputavit *Loersius* in prolegomenis editionis suae Tristium p. 19 sq. Illis Stoica virtute praeditis viris, qui indignantur, quod exsul inter barbaros frigore et morbo cruciatus Catonem agere noluerit, opponam tantum haec ipsius poetae verba: *Impositо calcas quid mea fata pede?* et illud τοὺς ἀϑλίους τιμᾶν δεῖ. Legant praeterea elegiam Perillae poetriae scriptam (Trist. III. 8. 45 sq.) ubi poeta summo ingenii et virtutis vigore fulget.

omnia quae Tristium elegiis de vita et carminibus suis et aequalium sibi poetarum latinorum refert, pulchre exhausta sunt; Ovidium ethnographum vero nescio quis, nisi obiter, adierit.

Veteres scriptores innumera fere nobis tradiderunt nomina populorum meridionalem imperii Rossici partem antiquitus incolentium; at de divisione et origine eorum, nec non de gentium, quae nunc vigent, cum illis affinitate multum usque ad hunc diem disceptatum est. Omnino quidem pro certo habetur, primis, quorum memoria ad nos pervenerit, temporibus Scythicas, Sarmaticas et Germanicas nationes illa loca habuisse, minime autem liquet cuinam harum trium gentium unusquisque populus adjudicandus sit. Getarum nomen imprimis rixarum doctarum causam fuisse et adhuc esse, nemo est qui nesciat; quippe de quorum origine neque veteres neque recentiores auctores inter se consentiunt. Veterum maxima pars, Herodoto praeeunte, eos in Thracibus numerant, solus Dio Cassius, cujus testimonium magni aestimandum est, quum in Trajani provincia praetoris munere fungens Getas praesentes cognoscere potuerit, Scythas *quodam modo* esse dicit. (Lib. LI. 22: Εἰσὶ δ'οὗτοι (Σουῆβοι) μὲν Κελτοὶ, ἐκεῖνοι (Δακοὶ καὶ Γέται) δὲ δὴ Σκύθαι τρόπον τινά.) A medii aevi scriptoribus Gothorum et Getarum nomina bona fide confunduntur. Cluverius et Danville inter recentiores geographos Scythicam originem Getarum probant; Spener contra communem sententiam eos cum Bastarnis Germanorum genti vindicare conatus est, quam opinionem nuperrime vir celeberrimus Jacobus Grimm [2]) novis ex linguarum praecipue petitis argumentis suasit. Verumtamen argumentationi ejus, quamvis argutissimae doctissimaeque, non omnes [3]) album calculum adjicere voluere, quum in tam gravi causa non prius in sententiam pedibus eundum esset, quam omnibus, quae consulere conveniret, documentis orientalium aeque atque

2) *Geschichte der deutschen Sprache.* 1848. I p. 176 sq.

3) *Kunik. Pseudorussische Roxolanen und ihre angebliche Herrschaft in Gardarik.* Bulletin hist. phil. de l'Acad. Imp. des sciences de St.-Pétersbourg. T. VII No. 18 — 23.

occidentalium gentium exploratis. Quod ut factum sit, tantum abest, ut duo ex potissimis rerum Geticarum testibus, Ovidius et Dio Chrysostomus — utrumque nempe inter ipsos Getas sex septemve annos vixisse compertum habemus — nondum adhibiti sint. Ne vero diutius sileant, quos audivisse tantum refert, amborum scripta mihi tractanda sumpsi, ut quid frugi attulerint de antiquis Ponti Euxini accolis accuratissime cognosci possit. De Dione Chrysostomo, cujus orationem Borysthenitican edere institui, alio loco agam. Ovidii Tristia et Epistolas e Ponto scriptas jam hoc opusculo disquisiturus sum ea quidem ratione, ut omnia nomina geographica, quae apud poetam exulem leguntur, enumerem et quo sensu iis usus sit perscruter; simul quae de locorum natura populorumque Ponticorum indole, moribus et rebus gestis enarravit concinne referam. Non autem in animo mihi est alia adferre quam quae ex ipso Ovidio petita sint. Ultra poetae nostri fines non progrediar. Hanc tantum materiam rite digestam praebere studui; ex qua quid, aliunde sumtis additamentis, aedificari possit, videant viri docti de nationum Ponticarum origine disputantes. Equidem neque uni neque alteri parti, sed scientiae gratum facere volui, id solum cupiens efficere, ut nonnulla ad solutionem hujus diu disceptatae quaestionis facientia extra dubitationem ponantur.

Hac in disquisitione id mihi potissimum cavendum esse haud nescio, ne poeta cum geographo confundatur, qua re facillime accidere posset, ut ficta pro visis, falsa pro veris haberentur. Nec minus distinguendum mihi erit inter eas Ponticarum rerum notiones, quas Ovidius habere potuerit antequam Tomos veniret, et illas, quas non nisi propriis oculis et auribus inter Getas ipsos eum colligere potuisse manifestum est. Inter ea etiam, quae apud Tomitanos scripsit exsul, necesse est tribuamus plus auctoritatis posterioribus libris, quam prioribus, quos e Ponto paulo post adventum Romam misit. Ante omnia igitur paucis agere debemus de tempore, quo singuli Tristium et Ponticarum libri editi sint nec non de ipso itinere poetae. Quas res etiamsi Ovidius satis diserte expresserit, tamen interpretes ejus inter se non omnino consentiunt.

Omnes conveniunt, Ovidium in exsilium profectum esse quinquaginta unum annos natum, Q. Sulpicio Camerino, C. Poppaeo Sabrino Coss., sub finem anni U. c. DCCLXII sive p. Ch. n. IX. Navi, qua ab Italia per mare Adriaticum delatus erat, Lechaei, occidentali Corinthi portu, relicta, alteram navim Cenchreis conscendit, quae per sinum Saronicum et mare Aegaeum in Hellespontum usque viam fecit, unde vero, quam ob causam non liquet, reversa, a Troade ad Imbrum insulam cursum flexit et litus Thraciae a Zeryntho ad Samothraciam legit, ubi appulit. Inde poeta in tertia navi Tempyra trajecit, dum altera iter suum sola per Propontidem et Pontum Euxinum Tomos dirigebat. Se in animo habuisse terra per Thraciam proficisci, refert Ovidius Trist. I. 10. 23:

Nam mihi Bistonios placuit pede carpere campos.

Quin autem totum reliquum iter, usque ad locum exsilii, per barbaram regionem, quae plus periculorum quam mare habebat, perfecerit, in dubium revocandum esse videtur. Verisimilius est, eum per orientalem Thraciae partem, qua est angustior, iter fecisse et quarta denique navi conscensa, portum Tomitanum nactum esse. Apertissime enim ex ultimis primi libri Tristium versibus elucet, exsulem in navi Tomos advenisse.

Attigero, inquit, *portum, Portu terrebor ab ipso.*
Plus habet infesta terra timoris aqua.

et mox:

Barbara pars laeva est.

Interpretes omnes persuasum sibi habentes (propter versum, quem modo citavi) poetam per totam Thraciam terra ivisse, intelligunt portum quemdam inferioris Thraciae. Sed laevum litus Ponti Euxini et portum Tomitanum hic significari, nullum est dubium. Nempe alium intrare portum, quo plus quam ab ipso mari territus esset, Ovidius nequaquam coactus erat.

Quae utcunque sunt, Ovidium vere anni X p. Ch. n. apud Tomitanos reperimus. Totum primum librum Tristium in itinere conscripserat, quod ipse dixit Trist. I. 11. 1:

Litera quaecunque est toto tibi lecta libello,
Est mihi sollicitae tempore facta viae.

Non recte autem doctissimus Loersius, nuperrimus Tristium editor, statuit, hunc librum ab Ovidio, priusquam Tomos pervenisset, e Thracia Romam missum esse; nam pluribus locis poeta loquitur tanquam itinere perfecto, non solum hoc versu Trist. I. 5. 62:

Sors tulit in Geticos Sarmaticosque sinus.

et altero ibid. 8. 41:

... scopulis, Ponti quos haec habet ora sinistri.

quos ambos per prolepsin explicare placuit Loersio, sed etiam sequentibus Trist. I. 10. 41:

Adveniat (navis altera) *Miletida sospes in urbem,*
Offensi quo me compulit ira dei.

et ibid. 10. 9:

Ipse ego nunc miror, tantis animique marisque
Fluctibus ingenium non cecidisse meum.

Quo alio modo tempus perfectum *compulit* et vocem *nunc* interpretari licet, nisi subaudiendo: *in fine totius itineris?* Id quod eadem elegia se in navi scribere dicit poeta, intelligendum est, eum Tomis retractasse quae in itinere scripserat, nonnullosque, ut fieri solet, mutasse vel addidisse versus, qui si cum tota structura hujus primi libri quodam modo pugnare videantur, referendi sunt inter peccata poetica, quorum veniam Ovidius plus semel a candido lectore petivit.

Statuendum igitur videtur, Ovidium primum Tristium librum ex urbe Tomis, initio anni p. Ch. n. X, revisum et auctum Romam misisse. De ceteris Tristium libris constat, secundum, qui est ad Caesarem Augustum, eodem anno haud multo post adventum exsulis, tertium vere anni XI, quartum sub finem anni XII, quintum hieme anni XIII absolutum esse. Ponticas epistolas inter annum XIII et XVI composuit Ovidius; decimo sexto, qui erat octavus exsilii et secundus post

Augusti obitum annus, poeta diem supremum obiisse creditur, non compos factus votorum, quae de reditu suscipere nunquam desiverat.

Quum Romam reliquit Ovidius, de loco exsilii vix aliud quid noverat, quam oppidum Tomos in extremis terrarum finibus (*nescio quo orbe* ipse dicit) in Scythia apud Getas Sarmatasque situm esse. Certe primis elegiis, quas in itinere eum scripsisse diximus, his solis utitur nominibus; nec credere licet, poetam plura, quamquam non eloquutus sit, cognovisse, quam quorum ipsi Caesari tribuit notitiam Pont. I. 2. 77:

Nec vacat, in qua sint positi regione Tomitae,
Quaerere, finitimo vix loca nota Getae.

Post aliorum populorum nomina, prout ea cognovit, adjicere coepit, Getarum vero vocabulum ita frequenter talique conjunctione, ut facile colligere possimus, poetam Getas fere solos praesentes vidisse, ceteras contra nationes barbaras potius ex ore Tomitanorum vel fama antiquitus per poetas et scriptores divulgata notas habuisse.

Nomina regionum et nationum Ponticarum, quae apud Ovidium reperiuntur, haec sunt: *Pontus*, *Moesiae* et *Thraciae* populi omnino, *Scythia*, *Sarmatae*, *Getae*, *Colchi*, *Meterei*, *Jazyges*, *Bastarnae*, *Bessi*, *Coralli*, *Heniochi*, *Achaei*, *Tauri*.

Ponti nomine, sive *Ponticae terrae*, *Ponticorum littorum*, Ovidius e more Latinorum vulgato omnes, quae circumdant Pontum Euxinum, terras comprehendit; quod quum multis aliis exemplis, ut Trist. V. 10. 1. *ut sumus in Ponto* . . . ibid. 2. 1. *e Ponto nova venit epistola*, tum hoc apparet loco Pont. I. 4 24:

Adspice, in has partes quod venerit Aesone natus,
Quam laudem a sera posteritate ferat.

ubi Colchidem tanquam ejusdem, qua ipse degebat, terrae partem intelligit.

Moesiae populos communi nomine semel tantum insignit simulque distincte a Getis secernit Pont. IV. 9. 77:

Hic (Flaccus) *tenuit Mysas gentes in pace fideli.*
Hic arcu fisos terruit ense Getas.

Vocabulum *Thraciae* et quae inde ortae sunt voces latinas ex industria evitasse dicerem Ovidium, forte ne Romanis de gladiatoribus loqui videretur, nisi in Metamorphoseon libris hoc vocabulo plus semel usus esset. In elegiis Ponticis tantum graecam adjectivi formam sibi permisit Trist. I. 10. 20, *Threïciam Samon*. Pont. II. 9. 52: *Threïcium juvenem*. all. Ceterum Thraciam *Bistonis terram* (ab heroe indigeno, Martis filio, ita dictam) vocat et e jure poetarum partem pro toto interponens, adjectivis *Bistonius*, *Sithonius*, *Odrysius* ut Thracii nominis supplementis utitur.

Scythiae, *Sarmatarum* et *Getarum* ceteris longe frequentior mentio fit, et quidem primo libro Tristium nullo inter haec nomina discrimine facto. Quam rationem omnino sequutus sit Ovidius in designanda terra exsilii, colligere est ex infra positis exemplis, quae ex ordine temporis, quo scripta sunt, enumeravi eo animo, ut verum sensum horum nominum, quae mira arte variat poeta, melius perspicere liceat. Elegi primum omnes locos, quibus Ovidius sine certa regionum distinctione, more poetico totam Ponticam regionem insignit. Quae exempla si oculis percurras, velim animadvertas has praesertim res: Scythicum nomen nusquam populo cuidam, sed regioni, mari et coelo convenire, geographicum igitur, non ethnographicum esse; Sarmaticum vero de incolis quidem, sed sensu generali usurpatum esse, ita ut plures nationes sive gentem designare videatur; Getarum denique nomen multo frequentius occurrere et hoc solum cum epithetis jungi. Nomen gentile Scytharum nusquam invenies. Sarmatis contra ea proprium nomen terrae nullum apud Ovidium est.

Jam sequantur eo quo dixi ordine exempla:

Trist. I. 2. 82:

Sarmatis est tellus, quam mea vota [4]) *petunt.*

---

4) Scripsi *vota*, non *vola* et infra Trist. III. 11. 55. *Scythiasque*, non *Scythiamque*, sequutus, ut ubique, Aldinam editionem anni 1533, quam nescio quoties meliorem esse recentioribus Ovidii editionibus, non possum facere quin paucis licet exemplis evidentissime ostendam. Totus hic locus, v. 75 — 86, ex prelo Aldino sic prodiit.

Ibid. 3. 61:

Scythia est, quo mittimur.

Non ego divitias avidus sine fine parandi
Latum mutandis mercibus aequor aro;
Nec peto, quos quondam petiit studiosus Athenas;
Oppida non Asiae, non mihi visa prius.
Non ut, Alexandri claram delatus in urbem,
Delicias videam, Nile jocose, tuas,
Quod facile est, opto ventos. Quis credere posset?
Sarmatis est tellus, quam mea vota petunt.
Obligor, ut tangam laevi fera littora Ponti,
Quodque sit a patria jam fuga tarda queror.
Nescio quo videam positos ut in orbe Tomitas,
Exsilii facio per mea vota viam.

Quibus in versibus ne iota quidem mutandum fuisset, nisi nimis doctis editoribus placuisset poetam ipsum emendare e fide corruptissimorum codicum manuscriptorum. Nemo, credo, in dubium vocabit, editoribus saeculi typographici, et imprimis Aldis, longe meliores ad manus fuisse codices quam Heinsio, cujus apparatu critico undique congesto recentiores editores ad unum omnes nixi sunt. Codices praecipuos ipsos post Heinsium nemini adire contigit; nec Jahnii, Merkelii et Loersii curae aliud quid relictum erat, quam totam farraginem scripturarum ab Heinsio collatarum, perpaucis novis lectionibus auctam, retractare. Quod quidem a viro doct. Loersio multo solertius quam ab Heinsio ipso et Burmanno factum esse, exploratum est; ideoque haud raro evenit, ut inter innumeras lectiones optimam eligens, inscius Aldinam repeteret. Hanc tamen editionem cum ceteris veteribus libris non ita magni facere videtur vir cl., neque unquam qua par erat aequitate laudavit. Jam vero videamus quid his Ovidii distichis facere ausi sint editores. Versum *nec peto, quas quondam petiit* etc., in *non peto, quas petiit quondam* a Burmanno et Heinsio mutatum, restituit Loersius aeque ac sequentem, in quo *loca* pro *mihi* interposuerat Heinsius. Initium quarti distichi contra omnium veterum codicum et editionum fidem in *Quod faciles opto ventos* mutatum, quae Heinsii conjectura etiam Loersio elegantissima et certissima visa est. At vide quid ex hac mutatione illicita sequatur. Primum necesse est duo praecedentes versus, *Non ut.... tuas*, intelligantur sine ope verbi finiti. Subaudiendum, nescio quo jure, dicunt verbum *proficiscor*, nolentes concipere planissimum sensum quo poeta disposuit sententiam hunc in modum: *Non aro aequor divitiarum causa, nec peto Athenas*

Ibid. 5. 62:

Sors tulit (nos) *in Geticos Sarmaticosque sinus.*

Ibid. 8. 39:

Non ego te (amicum qui me destituit) *genitum placida reor urbe Quirini...*
Sed scopulis, Ponti quos haec habet ora sinistri,
Inque feris Scythiae Sarmaticisque jugis.

Ibid. 10. 14:

Getici littoris intret (navis) *aquas.*

Trist. II. 189:

Solus ad egressus missus septemplicis Istri,
Parrhasiae gelido virginis axe premor.

---

studiorum causa, non oppida Asiae quae antea non videram, non opto ventos (num opus erat addere *secundos?*) *ut videam, quod facile est, Alexandriam deliciarum causa: quis credere posset? Sarmatia est quam mea vota petunt.* Deinde *vota* cum *velis* permutanda erant, ne esset tautologia vocum *opto* et *vota*, quae in naturali, quam indicavi, enunciationis structura vel optime quadrant. Praeterea loco *posset* Heinsius perperam scripsit *possit* et antepenultimo versu *jam* mutavit in *tam*. Denique ultimi versus prima vox *Exstiti*, quam omnes veteres editiones praebent, Heinsio displicuit, qui codicum scripturam *exilem* cum applausu omnium recepit. De latinitate minime dubitant. Re vera nihil forte impedit, quominus dicatur *exilis* pro *parva* via, alia autem est quaestio num *viam facere* bene possit non significare *viam aperire* vel *proficisci*, sed *viam reddere*, ita ut versus ille, quemadmodum volunt editores, exprimat: *viam meis votis reddo breviorem, dum mea interesset eam quam longissimam optare.* Qui sensus, etiamsi latinitas ab omni parte salva esset, sane non valde aptior et elegantior videtur illo, quem scriptura veterum editionum praebet: *exstiti viam facio cum meis votis.* — Ut opus hujus metamorphoseos Ovidii coronaretur, unus ex Tristium editoribus ultimum versum emphatico interrogationis signo ornavit. — Hisce etiam locis omne acumen poetae ereptum esse, quis est qui non sentiat? Trist. III. 12. 5: *Jam violam puerique legunt hilaresque puellae, ruraque quae nullo nata segente ferunt.* Sic Aldina; Burmannus mutavit: *Rustica quam nullo terra segente gerit.* — Ibid. 6. 27, et Pont. I. 6. 21: *Nec breve, nec tutum, peccati quae sit origo, scribere* (recentiores: *nec leve*). — Trist. V. 10. 16: *Innumerae circa gentes fera bella minantur, quae nisi de rapto vivere turpe putant* (Mitscherlich et alii: *quae sibi non*) etc.

Trist. III. 2. 1:

Ergo erat in fatis Scythiam quoque visere nostris,
Quaeque Lycaonio terra sub axe jacet?

Ibid. 3. 6:

Quid mihi nunc animi, dira regione jacenti,
Inter Sauromatas esse Getasque putes?

Ibid. 3. 63:

Inter Sarmaticas Romana vagabitur umbras,
Perque feros manes hospita semper erit.

Ibid. 4. 46:

Nasonisque tui, quod adhuc non exsulat unum,
Nomen ama. Scythicus cetera Pontus habet.

Ibid. 11. 55:

Quid mihi cum Siculis (scilicet de Phalaridis bove modo loquutus est) *inter Scythiasque Getasque?*

Ibid. 12. 14:

Nam procul a Getico littore vitis abest.

Ibid. 12 16:

Nam procul a Geticis finibus arbor abest.

Ibid. 12. 51:

Heu mihi! jamne domus Scythico Nasonis in orbe?

Trist. IV. 1. 45:

Ille (altior poetae spiritus) *nec exsilium, Scythici nec littora Ponti,*
Ille nec iratos sentit adesse deos.

Ibid. 8. 16:

Non ita Dis visum, qui me terraque marique
Actum Sarmaticis exposuere locis.

Ibid. 8. 25:

Tempus erat nec me peregrinum ducere coelum (pro aëre)
Nec siccam Getico fonte levare sitim.

Trist. V. 1:

Hunc quoque de Getico, nostri studiose, libellum
Littore, praemissis quatuor adde meis.

Ibid. 1. 13:

Sic ego Sarmaticas longe projectus in oras
Efficio, tacitum ne mihi funus eat.

Ibid. 1. 21:

Scythicique in finibus Istri
Ille pharetrati lusor Amoris abest.

Ibid. 1. 46:

Barbariem rigidos effugiamque Getas.

Ibid. 2. 61:

Arva relegatum jussisti visere Ponti
Et Scythicum profuga findere puppe fretum.

Ibid. 3. 11:

Geticis circumsonor armis.

Ibid. 3. 21:

Ad usque nivosum
Strymona venisti (de Baccho loquitur poeta) *Marticolamque Geten.*

Ibid. 5. 27:

Fieri quis posse putaret,
Ut facerem in mediis haec ego sacra Getis.

Ibid. 10. 13:

Quem tenet Euxini mendax cognomine littus
Et Scythici vere terra sinistra freti.

Ibid. 10. 48:

Quodque hic in Scythicis finibus esse queror.

Ibid. 12. 10:

Solus in extremos jussus abire Getas.

Pont. I. 1. 1:

Naso Tomitanae jam non novus incola terrae
Hoc tibi de Getico littore mittit opus.

Ibid. 1. 79:

Inque locum Scythico vacuum mutabor ab arcu.

Ibid. 2. 47:

Aut ego Sarmaticas videor vitare sagittas,
Aut dare captivas ad fera vincla manus.

Ibid. 2. 60:

Ne mea Sarmaticum contegat ossa solum.

Ibid. 2. 108:

Non adimat (mihi vitam) *stricto squalidus ense Getes.*
Denique, si moriar, subeam pacatius arvum;
Ossa nec a Scythica nostra premantur humo;
Nec male compositos, ut scilicet exsule dignum,
Bistonii cineres ungula pulset equi;
Et ne, si superest aliquis post funera sensus,
Terreat hic manes Sarmatis umbra meos.

Ibid. 3. 37:

Scythico quid frigore pejus?

Ibid. 5. 12:

Nec venit ad duros Musa vocata Getas.

Ibid. 5. 49:

Moris an oblitus patrii contendere discam
Sarmaticos arcus et trahar arte loci.

Ibid. 5. 74:

Adspicit hirsutos cominus Ursa Getas.

Ibid. 7. 2:

A saevis attulit (litera salutem) *usque Getis.*

Ibid. 7. 9:

Nos satis est inter glaciem Scythicasque sagittas
Vivere: si vita est mortis habenda genus.
Nos premat aut bello tellus, aut frigore coelum,
Truxque Getes armis, grandine pugnet [5]) *hiems.*

---

5) *Pugnet.* Recentiores editiones exhibent *pulset,* quod quidem bene ad *grandinem,* minus vero, si sensum poeticum spectes, ad *arma* quadrat.

Ibid. 8. 5:

Vivimus assiduis experles pacis in armis,
Dura pharetrato bella movente Geta.

Ibid. 8. 27:

Ut careo vobis, Scythicas [6]) *detrusus in oras,*
Quatuor autumnos Pleïas orta facit.

Ibid. 9. 45:

Hoc est, quod possum Geticis tibi mittere ab arvis.

Ibid 10. 31:

Non epulis oneror, quarum si tangar amore,
Est tamen in Geticis copia nulla locis.

Pont. II. 1. 19:

Gratia, Fama, tibi, per quam spectata triumphi
Incluso mediis est mihi pompa Getis.

Ibid. 1. 65:

Imbuero Scythicas si non prius ipse sagittas,
Abstuleritque ferox hoc caput ense Getes.

Ibid. 2. 3:

Pulsus ad Euxini Naso sinistra freti
Mittit ab indomitis (Getis) *hanc Messaline, salutem.*

Ibid. 2. 113:

Eximar ut Scythici [7]) *de feritate loci.*

Ibid. 4. 1:

Accipe colloquium gelido Nasonis ab Istro.

Ibid. 7. 72:

Frigore perpetuo Sarmatis ora riget.

Ibid. 8. 36:

---

6) *Scythicas.* Heinsius correxit *stygias.* Sunt forte qui talem hyperbolen Ovidii ingenio non alienam esse contendant, nemo autem credet metamorphoseon cantorem Pleïades in Stygiis oris oriri jussisse

7) Mitscherlich ex recensione Burmanni dedit: *Eximat ut Scythica me feritate loci.* Equidem nec *Scythicam feritatem* nec verbum *eximere* cum solo ablativo junctum Ovidio imputare ausus sum.

Daque procul Scythico qui sit ab hoste locum.

Ibid. 8. 69:

Vos (numina Caesarum) *ego complectar, Geticis si cingar ab armis.*

Ibid. 10. 30:

Eheu, quam dispar est locus ille (Sicilia) *Getis.*

Ibid. 10. 50:

Inque Getas media missus[8]) *ab Urbe venis.*

Pont. III 4. 91:

Nec mea verba legis, qui sum submotus ad Istrum,
Non bene pacatis flumina pota Getis.

Ibid. 5. 6. Salutem mittit Maximo Cottae *ab hirsutis Getis.*

Ibid. 5. 45:

Getico peream violatus ab arcu.

Ibid. 7. 19:

Venimus in Geticos fines, moriamur in illis.

Ibid. 7. 29:

Cur ego concepi Scythicis me posse carere
Finibus?

Ibid. 7. 40:

Fortiter Euxinis immoriemur aquis.

Ibid. 8. 19. Maximo mittit *Scythica tela* inclausa pharetra.

Ibid. 9. 32. Vix sibi videtur sanus, quod faciat carmina *in feris Getis.*

Pont. IV. 2. 2:

Quod leges . . .
Venit ab intonsis usque . . . Getis.

Ibid. 3. 51:

Littus ad Euxinum, si quis mihi diceret, ibis
Et metuens arcu ne feriare Getae.

---

8) *Missus.* Recentiores vicus.

Ibid. 4. 8:

Naufragus (ego) *in Getici littoris actus aquas.*

Ibid. 6. 5:

In Scythia nobis quinquennis Olympias acta est.

Ibid. 9. 81:

Quaere loci faciem, Scythicique incommoda coeli.

Ibid. 10. 1:

Hic mihi in Euxino [9]) *bis tertia ducitur aestas*
Littore pellitos inter agenda Getas.

Ibid. 10. 38:

Nec te causas nescire sinemus,
Horrida Sarmaticum cur mare duret hiems.

Ibid. 10. 70:

In mediis nec nos sensimus esse Getis.

Ibid. 14. 13:

Frigus minus odit hirundo,
Proxima Marticolis quam loca Naso Getis.

Ibid. 15. 40:

Transit nostra feros si modo Musa Getas.

Scythia.

In brevius si contrahimus quae his locis allatis de Scythia dicta sunt, habemus nomen regionis nullis finibus circumscriptae, quam tamen e contextu orationis intelligimus Ovidio fuisse Ponticae terrae superiorem partem, quae ab Istri ostiis ad orientem et septentrionem vergit; habemus *Scythicum Istrum* et *Pontum*, *Scythicas oras*, *Scythicum orbem et locum*, *Scythicos fines*, *Scythicam humum*, *Scythicum coelum* et *frigus*, *Scythica arma*, *Scythicum arcum* et *Scythicas sagittas*. Quae omnia, quum poeta easdem res et *Sarmaticas* et *Geticas*, nullo interposito discrimine, vocet, demonstrant eum a Grae-

9) *Euxino*. Recentiores editiones *Cimmerio*.

cis perceptum nomen *Scythiam* dedisse terrae, quam a variis populis, inter quos Sarmatae cum Getis praecipuum locum tenebant, habitatam vidit. Consentaneus fere est, si recte intelligitur, notissimus ille locus Plinii VI. 25. *Scytharum nomen usquequaque transiit in Sarmatas atque Germanos; nec aliis prisca illa duravit appellatio, quam qui extremi gentium harum ignoti prope ceteris mortalibus degunt*-qui multis obscurus videtur, quia particulam *nec* (quae optimis scriptoribus nonnunquam pro *nec tamen* est) male interpretantur. Plinius dictum vult: Sarmatas et Germanos priscas Scytharum sedes obtinentes aliquamdiu Scythas appellatos esse; hanc tamen appellationem illis non durasse, sed iis tantum relictam esse qui re vera Scythae essent. De Scythis vero ipsis apud Ovidium verbum nullum est. Quod *Scythicum hostem* (Pont. III. 8. 36) et *Scythicum vulgus* (Trist. IV. 6. 47) nominat, necesse est interpretemur *Scythicum* quoad mores et habitum, non ad originem. Ceterum constat et Scythiae et Scytharum nomen inter Graecos diu post Ovidium remansisse regionibus, quas Sarmaticae et Germanicae incolebant nationes.

Vox *Scythiae*, semel (Trist. III. 11. 15) plurali numero usurpata, mera poetica licentia; nec ulli in cogitationem venire potest, Ovidium parvam et majorem vel Europaeam et Asianam Scythiam in mente habuisse.

Significatio Scythici nominis in his carminibus semper impropria est, non aliter ac si *septentrionalium barbarorum terram* dixisset poeta.

Sarmatae.

Duplex hujus nominis forma Ovidio frequentata est: *Sarmata* et *Sauromates*; praeterea adjectiva *Sarmaticus* et *Sarmatis* ei in usu sunt. Inter exempla supra collecta inveniuntur *Sarmatis tellus*, *Sarmatica juga*, *Sarmatica loca*, *Sarmaticum solum*, *Sarmaticae orae*, *Sarmaticum mare*, *Sarmatici arcus*, *Sarmaticae sagittae*, *Sarmaticae umbrae*, *Sarmatis umbra* eodem modo et sensu, quo *Scythicae orae* etc. usurpata, eo autem discrimine, ut gentis etiam vocabulum interveniat, quod quidem Ovidius lubentissime cum Getarum nomine sociat (cf. illa: — *sors tulit in Geticos Sarmaticosque sinus; — inter Sauromatas esse*

Getasque; et Trist. IV. 1. 95. *An mea Sauromatae scripta Getaeque legent?*). Praeterea Sarmaticam oram Geticae junctam esse disertis verbis dixit Trist. IV. 10. 109:

Tacta mihi tandem longis erroribus acto
Juncta pharetratis Sarmatis ora Getis.

et Trist. V. 3. 8:

Quem nunc suppositum stellis Erymanthidos Ursae
Juncta tenet crudis Sarmatis ora Getis.

In ipsa Tomitana regione Sarmatarum et Getarum multitudo mixta apparet Trist. V. 7. 12:

Sarmaticae major Geticaeque frequentia gentis
Per medias in equis itque redítque vias.

Quae documento sunt, Getas cum Sarmatis non solum vicinitate sedium, sed etiam societate quadam conjunctos fuisse.

Quoties de Sarmatis separatim loquitur, quod rarissime fit (ex. gr. Trist. V. 1. 74: *Inter Sauromatas ingeniosus ero;* et Pont. II. 2. 95: *At mihi Sauromatae pro Caesaris ore videndi*) facile elucet, poetam inter multos, quibus circumdatus erat, populos gentem praecipuam nominasse, vel hoc uno nomine plures complexum esse nationes. Qua de re infra, ubi de Jazygibus et Bastarnis sermo erit, pluribus agam.

Getae.

Primis Tristium libris Getarum nomen bis tantum occurrit inter Sarmatarum et Scythiae vocabula, quae exsul secum Roma attulerat. Postquam vero accuratiorem Ponticae regionis notitiam sibi paravit Ovidius, in Getas fere solos considerationem intendit. Jam non tantum *Geticos fines, Geticum littus, Getica arma* reperimus, sed Getas ipsos quasi praesentes et maxima varietate epithetorum ab aliis populis distinctos. Repeto breviter exempla: *Getae extremi, rigidi, duri, Getes Marticola* (bis), *Geta squalidus, trux, pharetratus, Getae saevi, hirsuti* (bis), *intonsi, indomiti, male pacati, inhumani, feri, pelliti* apud Ovidium audiunt. Homo Romanus barbaros intonsos et pellibus vestitos singulari taedio contemplari debebat, nec

mirum igitur, quod Pont. II. 7. 31. toto orbe nullam gentem Getis truculentiorem esse ait.

A Getis pacatis sive colonis distinguendi sunt Getae nomades. Illos in regione Tomitana, nec non in ipsa urbe inter Graecos habitasse colligimus e Trist. V. 7. 10:

Mixta sit haec (Tomitana) *quamvis inter Graecosque Getasque,*
A male pacatis plus trahit ora Getis.

et Trist. V. 10. 27:

... et tamen intus
Mixta facit Graecis barbara turba metum.
Quippe simul nobis habitat discrimine nullo
Barbarus et tecti plus quoque parte tenet.

(intellige *maximam partem*). Getae nomades (cf. Trist. II. 191 et III. 14. 41) vix mediis aquis Danubii, custodia muri clausaque porta submoveri poterant. Ideo manifestum est, partem Getarum cis Istrum, ubi jam Alexandri Magni temporibus reperiuntur, remansisse et Romanorum imperio subjectos fuisse, alteram vero partem trans flumen praedonum vagorum vitam egisse.

Quum Getica lingua inter Tomitanos praevaleret (cf. Trist. V. 2. 65: *Graecaque quod Getico victa loquela sono est;* et ibid. 7. 51: *In paucis exstant Graecae vestigia linguae. Haec quoque jam Getico barbara facta sono est.*) exsul non facere potuit, quin, aliquot annis praeterlapsis, Getico sermone imbutus esset. Non sine quodam pudore confitetur poeta, se hanc barbaram linguam, non studio sed auribus, concepisse et carmen Geticum de laudibus Caesaris Augusti scripsisse. Timor ejus ne dedisceret vernaculam linguam tantus erat, ut ipse secum alta voce Latine loqueretur. *Si quis in hac ipsum terra posuisset Homerum*, ait Pont. IV. 2. 21, *esset, crede mihi, factus et ille Getes.* Quae quum ita sint, minime credibile videtur, Ovidium tali modo, nempe invitum, aliam adhuc quam Geticam linguam edidicisse. At quum plus semel referat, se *Getice Sarmaticeque* loqui, quaestio moveri potest, utrum unam an duas linguas intelligendum sit.

Omnes, qui ad hanc rem dijudicandam pertinent, poetae locos oculis lectorum subjiciam: Trist. III. 14. 47:

Threïcio Scythicoque fere circumsonor ore
Et videor Geticis scribere posse modis.
Crede mihi, timeo, ne sint immixta Latinis
Inque meis scriptis Pontica verba legas.

Trist. V. 10. 37:

Barbarus hic ego sum, quia non intelligor ulli;
Et rident stolidi verba Latina Getae:
Meque palam de me tuto mala saepe loquuntur;
Forsitan objiciunt exsiliumque mihi;
Utque fit, in me aliquid, si quid dicentibus illis
Abnuerim quoties adnuerimque, putant.

Ibid. 12. 58:

Omnia barbariae loca sunt vocisque ferinae,
Omnia sunt Getici plena timore soni.
Ipse mihi videor jam dedicisse Latine,
Nam didici Getice Sarmaticeque loqui.

Priorum amborum versuum scriptura incertissima. In multis codicibus loco vocum *sunt Getici* legitur *Sarmatici.*

Pont. III. 2. 38:

Quumque ego de vestra (Cottae et amicorum) *nuper probitate referrem,*
Nam didici Getice Sarmaticeque loqui . . .

Trist. V. 7. 55:

Ille ego Romanus vates, ignoscite Musae,
Sarmatico cogor plurima more loqui.

Pont. IV. 13. 17:

Nec te mirari, si sint vitiosa, decebit
Carmina, quae faciam paene poeta Getes.
Ah, pudet! et Getico scripsi sermone libellum,
Structaque sunt nostris barbara verba modis.
Et placui, gratare mihi, coepique poetae

Inter inhumanas nomen habere Getas.
Materiam quaeris? Laudes de Caesare dixi....
Et caput et plenas omnes movere pharetras
Et longum Getico murmur in ore fuit.

Quibus bene perpensis haec pro certo haberi possunt: in Tomitana regione Latina lingua prorsus ignota, Graeca, quam callebat Ovidius, Getico sermone corrupta erat. Inter varias Ponticas linguas distinxit poeta Thraciam ab alia, quam proprie Geticam, improprie vero Scythicam et Sarmaticam vocat eodem jure poetico, quo Pontum Euxinum his tribus nominibus insignit et Geticos Sarmaticosque sinus et oras non nisi conjunctim commemorat.

Getae Ovidii procul omni dubio eadem lingua usi sunt, qua Sarmatae, nec illum, ut intelligeretur Sarmaticis barbaris, opus erat aliam quam hanc unam discere linguam, cujus de natura conjecturas facere, quum injuria temporis Geticum Ovidii carmen perdiderimus, aliis relinquo.

Quodsi hunc populum, quem sedibus et societate cum Sarmatis junctum fuisse supra indicavi, etiam Sarmatice loquutum esse comperimus, quaestio num Getae fuerint origine Sarmatae, post haec forte superflua videbitur.

Reliquum est, ut de ipso nomine Getarum, cujus Graecam et Latinam formam, *Getes* et *Geta*, Ovidius aeque frequentat, addam, id in aliquibus codicibus *Gethae* scriptum inveniri. Nomen terrae *Geticum* hoc uno loco exstat: Trist. V. 13. 1:

Hanc tuus e Getico mittit tibi Naso salutem.

Dacorum nomen, quod postea et Getis a Romanis datum, nusquam in his carminibus obviam est.

Colchi, Meterei, Jazyges, Bastarnae.

Populorum trans Istrum incolentium mentio fit Trist. II. 191:

Jazyges et Colchi, Metereaque turba Getaeque
Danubii mediis vix prohibentur aquis.

et paulo post:

Hactenus Euxini pars est Romana sinistri.
Proxima Bastarnae Sauromataeque tenent.

Bastarnarum et Sauromatarum nominibus auctor noster videlicet omnes ab hac parte vicinos barbaros comprehendit, quorum nationes singulas paulo ante enumerare conatus est non valde solerter, immiscuit enim longe remotos *Colchos* et inauditos quosdam *Metereos*. Falluntur tamen qui augurantur, Ovidium illos a Phasi ad Danubium transferre voluisse propter veterem fabulam, qua manus Colchorum persequens Medeam Tomis consedisse traditur. Ovidium omnia Ponti Euxini littora ut unam terram Ponticam animo concepisse, jam supra diximus. Non necessario igitur credendum est, poetam sibi Colchos multo propiores finxisse quam revera erant.

De *Metereis* nullus alius in tota antiquitate locus exstat, ex qua quidem re concludi non potest scripturam nominis non sanam esse; at varietas lectionum hoc loco sane maxima est. Editio princeps habet *Mezerea*, Venetiana anni 1486 *Metea*, codex Leidensis *Mezea*, codex Lovaniensis *Vitrea*, alii *Miterea*, *Metera*, *Metrea*, *Mecherea*, *Melt'a*, *Vicea*, *Metheia*, *Medii*, Aldina cum ceteris codicibus *Metereaque turba*. Nomen Metereorum igitur non tanti faciendum videtur. Merula corrigere voluit *Neureaque* et commemorat oppidum *Metonium* a Ptolemaeo supra flumen Tyram prope Daciam positum.

In nomine *Jazygum* scribendo aeque magna est codicum inconstantia. Veteres editiones exhibent et *Jaziges* et *Laziges*, codices manuscripti *Latiges*, *Jasides*, *Jazides*, *Jasiges*, *Jatides*, *Janges*, *Jaïdes*, imo *Zizices*, *Zezipdes* et *Japides*. Nominativus singularis, quem invenis Pont. IV. 7. 8:

Ipse vides, onerata ferox ut ducat Iazyx
Per medias Istri plaustra bubulcus aquas.

scribitur vulgo *Jazyx*, in Aldina Jazis. Ovidius ipse hoc nomen variat; in primo enim, quem supra exscripsi, versu literae *Ja* unam efficiunt syllabam, altero autem, Graeco more, duas. Utroque modo legi potest hoc tertio et ultimo loco Pont. I. 2. 77:

Nec vacat (Caesar) *in qua sint positi regione Tomitae,*
Quaerere, finitimo vix loca nota Getae;
Aut quid Sauromatae faciant, quid Iazyges acres
Cultaque Oresteae Taurica terra deae.

Getae, Sarmatae, Jazyges et Tauri hic inter se distincti apparent, dum antea Jazyges et Getae, si missos facimus Colchos et Metereos, potius Bastarnis et Sarmatis adnumerandi visi sunt. Quominus Jazygum eam partem, cui a Latinis *vagis*, a Graecis μετανάσταις (inquilinis) nomen datum, cum Bastarnis jungamus, Ovidii auctoritas non impedit. Sed ne obliviscamur nobis cum poeta, non cum geographo rem esse. In nominibus propriis enumerandis metri necessitudini aliquid concedendum est, etiamsi Ovidium inter omnes versuum architectos vel maxima ingenii facilitate frui, nec aliter dactylis quam pedestri oratione ingredi noverimus. Ideo affirmare non possumus, poetam Bastarnas, quos hoc uno tantum loco commemorat, a Sarmatis segregasse, nec, si fecerit, liquet utri genti Jazyges adnumerare voluerit. Satis habeamus, quod ex illis versibus colligimus, Ovidium laevam Istri ripam imprimis Sarmatis tribuere, quibus fere semper Getas associat, Jazyges et Bastarnas semel bisve sive adnumerat sive opponit.

Bessi et Coralli.

Dextram Istri ripam Ovidius Thracibus dat, inter quos Bessos separatim nominat. Quae res optime perspicitur, si comparamus haec verba poetae Pont. I. 3. 57:

Hostis adest dextra laevaque a parte timendus,
Vicinoque metu terret utrumque latus.
Altera Bistonias pars est sensura sarissas,
Altera Sarmatica spicula missa manu.

cum illis Trist. III. 10. 5:

Me sciat in media vivere barbaric.
Sauromatae cingunt, fera gens, Bessique Getaeque.

Cinctus erat a Sarmatis cum Getis vagis dextram ripam tenentibus, ab altera parte a Getis colonis et a Bessis. Bessi, de quibus semel adhuc verba facit Trist. IV. 1. 67:

Vivere quam miserum est inter Bessosque Getasque.

Tomitanis propiores fuisse videntur quam ceteri Thraciae populi.

Sub finem horum carminum Ovidius *Corallos* introducit in numerum infestorum Tomitanis Istricorum populorum. Hanc nationem ab aliis antiquitatis auctoribus inter Sarmatas in ora Ponti Euxini poni scimus. Ex Ovidio tantum discimus, eos flava coma et, more Getarum ceterorumque Sarmatarum, pellibus vestitos fuisse. Duo de iis sunt loci: Pont. IV. 2. 37:

Hic mea cui recitem, nisi flavis scripta Corallis,
Quasque alias gentes barbarus Ister habet?

et ibid. 8. 83:

Littora pellitis nimium subjecta Corallis,
Ut tandem saevos effugiamque Getas.

Flavae comae inter omnes Ponticos populos ab Ovidio solis Corallis tribuuntur, aeque atque ab Herodoto solis Budinis. Non deerunt forte, qui etiam illos hanc ob causam Germanicae genti adnumerare velint. Equidem de iis non aliam conjecturam facere ausim, quam movenda suspicione, propter illud *littora nimium subjecta* (h. e. nimis prope sita) Corallos fortasse piratas fuisse.

Henlochi et Achaei.

Haec nomina simul inveniuntur cum nomine *Phyaces* Pont. IV. 10. 21:

Nec tu conferis urbem Laestrygonis unquam
Gentibus, obliqua quas obit Ister aqua.
Nec vincet saevum Cyclops feritate Phyacen,
Qui quota terroris pars solet esse mei.
Scylla feris trunco quod latrat ab inguine monstris,
Heniochae nautis plus nocuere rates.
Nec potes infestis conferre Charybdin Achaeis, . . .
Qui quamquam dextra regione licentius errant,
Securum latus hoc non tamen esse sinunt.

Phyaces, unicum nomen proprium Ponticum in his carminibus (si eximis illud notissimum Cotyis, Thraciae regis) quod viro conveniat, variis modis scriptum invenitur. Aldina editio

exhibet *Phyacem* (a nominativo *Phyax*) codex vetustissimus *Piachen*, alii *Phareten*, *Phylacum*, *Phylacem*, *Pyacem*, *Piacem* et *Phaeacem*, optimi *Phyacen*. Hoc nomine utebatur sine dubio famosissimus quidam dux Getarum vel alius vicini populi, unus ex fulminibus Istri, quorum oblivionem scientia, non humanitas, dolet.

De *Heniochis* et *Achaeis*, quum in hac tantum paradiastole poetica personas agant, non est quod dicamus. Ovidii tempore eos floruisse credendum est, quia scriptores illo seriores eorum meminerunt.

Tauri.

Hoc nomen, horribile quid involvens et ex antiquis traditionibus poetarum Romanis notissimum, Ovidius saepius ad commovendos amicorum animos adhibet, imprimis hoc loco (Pont. III. 2. 45) quem totum colore poetico perfusum esse, nemo non videbit:

Est locus in Scythia, Tauros dixere priores,
Qui Getica longe non ita distat humo.
Hac ego sum terra, patriae non poenitet, ortus.
Consortem Phoebi gens colit illa deam.
Templa manent hodie vastis innixa columnis,
Perque quater denos itur in illa gradus.
Fama refert illic signum coeleste fuisse.
Quoque minus dubites, stat basis orba dea.
Araque, quae fuerat natura candida saxi,
Decolor affuso tincta cruore rubet.
Femina sacra facit, taedae non nota jugali,
Quae superat Scythicas nobilitate nurus.
Sacrifict genus est, sic instituere priores,
Advena virginea caesus ut ense cadat.
Regna Thoas habuit etc. etc.

Sic loquentem introducit senem e turba Tomitanorum, qui de fuga Iphigeniae fabulam refert quemadmodum fere apud Euripidem legitur. Certo in hac narratione ante omnia fictio poetica apparet, nisi forte in Chersoneso Taurica effodiantur rudera templi Dianae, quod poeta satis accurate descripsit. Si

vastae ejus columnae et quadraginta gradus alia quam poetica argumenta fuere, necesse est in solo Crimeae ad nostra usque tempora aliquid eorum lateat. Basin statuae et aram lapideam humano sanguine ex alba penitus rubram factam lubentius edacibus saeculis condonaremus.

Eandem rem brevius exposuit poeta Trist. IV. 4. 60:

Sunt circa gentes, quae praedam sanguine quaerunt;
Nec minus infida terra timetur aqua.
Illi, quos audis hominum gaudere cruore
Paene sub ejusdem sideris axe jacent.
Nec procul a nobis locus est, ubi Taurica dira
Caede pharetratae spargitur ara deae.
Haec prius, ut memorant etc. etc.

Narratio de Oreste ea re differt quod hic *vice sermonis*, non literis datis, Iphigenia fratrem agnoscit. Cacumen narrationis quid sit, elucet ex conclusione:

Haec igitur regio, magni paene ultima mundi,
Quam fugere homines dique, propinqua mihi est.
Atque meam terram prope sunt funebria sacra;
Si modo Nasoni barbara terra sua est.
O utinam venti, quibus est ablatus Orestes,
Placato referant et mea vela deo!

Exsul Caesarem tangere studet. Ceterum de funebribus Taurorum sacris non sine alia quadam causa Ovidium loquutum esse dicerem, quum (Pont. IV. 9. 84) Proconsulem L. Pomponium Flaccum, quem bis Moesiae praefuisse scimus, hujus rei, *fiat an humanum victima dira caput*, testem proferat.

Tomi.

Vulgata hujus nominis forma, *Tomi*, Ovidio ignota fuisse videtur. Scriptura codicum variat inter *Tomis* et *Tomos* sive *Tomus;* prior vero, Τέμις, Straboni accepta et, aeque ac Τομεύς, nummis probata (cf. Mionnet Descript. des méd. ant. I. p. 361 sq. Suppl. II, p. 183 sq.), post etiam Τομεῖς, Τόμοι, *Tomi* et *Tomoe* scribebatur. Incolae Ovidio sunt *Tomitae* et *Tomitani*, quae duplex nominis forma, TOMITΩN sive TO-

MЄITΩN et TOMITHNΩN sive TOMЄITHNΩN, et in nummis eorum invenitur. Ovidius *Milesida* appellat urbem, quam Milesiorum esse coloniam refert. Hi versus Tristium

Hic quoque sunt igitur Grajae, quis crederet, urbes
Inter inhumanae nomina barbariae?
Huc quoque Mileto missi venere coloni
Inque Getis Grajas constituere domos.

ad Tomitanos spectant. Quae sequitur ibidem narratio de Absyrti a sorore Medea consectis membris, unde regio et post urbs nomen accepissent, inter apparatum poeticum releganda videtur. Tomitanis non minus quam ceteris graecis civitatibus heroem indigetem fuisse, quem ἀρχηγέτην et urbis conditorem haberent, testatur nomen ejus TOMOC KTICTHC et TOMOY HPΩOC in nummis servatum.

De situ urbis post ea quae vir cl. Schaffarik (Wiener Jahrbücher XLVI. pag. 49 an. 1846) attulit, non dubitari potest. Posita erat in littore Ponti Euxini haud procul ab Istro, ubi hodie Mankala Silistriae. Hoc ipsum oppidum indigenis Bulgaris *Tomisvar* vocatur, quamquam tabulae geographicae aliud, paulo altius septentrionem versus falso collocatum, monstrent; et nomen turcicum Man-Kale (turcicum *kale* et bulgaricum *var* est *castellum*) vir cl. ortum esse ostendit ex antiquo urbis vocabulo, quod Byzantinis, abjecta syllaba το, quasi esset articulus, in Μέα πόλις abiisset. Ovidiopolin in Bessarabia errore nomen accepisse, non necesse est dicere[10]).

Urbes Graecae in laevo littore Ponti Euxini sitae nunquam ad majorem prosperitatem pervenere. Tomi oppidum Augusti tempore divitiis minime florebat. Rarae naves portum appellebant, nec fere aliae quam ex propinquis regionibus (Trist. III. 12. 31). Non erat quod ibi quaererent mercatores. Praeter Scythicam pharetram cum sagittis (quas ridens *calamos et libellos hujus orae* vocat Pont. III. 8. 21) poeta nihil invenit, quod amico Maximo Romam mitteret. Tómi-

10) Cf. Sommer. Taschenbuch für Verbr. Geogr. Kennt. 1832 p. 133 et Bibliotheca Italiana Tom. LXXXV. No. 253 (Januar. 1837) p. 148. De situ urbis Tomorum cf. etiam Archaeol. Zeitung, 1850 p. 140.

tana regio neque arbores, nec vitem, nec metalla proferebat; vellera pecudum ibi erant dura. Ars textoria et tinctoria incolis ignota. Cultura terrae ingratae, quam *alteram formam maris* [11]) et absynthio, quo abundet, *vere amaram* esse conqueritur poeta, hostium timore perpetuo ita impediebatur, ut infelices coloni, qui rus colere auderent, una manu ararent, altera arma tenerent. Pastores sub galea sequebantur gregem et oves non lupum sed hostem verebantur (Trist. V. 10. 21), nec aquam potabilem quidem in tota regione inveniebant nautae (Pont. III. 1. 17) [12]). Accedit quod hieme barbarorum turbae, a laeva parte Istrum glacie obductum cum equis trajicientes, Tomitanos perpetua obsidionis conditione tenebant. Oppidum, in parvo colle situm, neque loci natura nec exiguis muris satis defendebatur (Trist. III. 14. 41 et V. 10. 17). Portis clausis opus erat et custodia in muris. Signo tumultus a custode e specula dato, omnes arma capere, Ovidio ipso, qui militiae minime amans erat, non exempto, in muros properare (Trist. IV. 1. 73). Extra nihil erat tutum. Quum minime credebatur, hostis densissimo grege, avium instar, advolabat et praedam vix bene visus agebat. Saepe intra muros per medias vias tela injecta legebantur et tecta rigebant velut vallata fixis sagittis (Pont. I. 2. 10). Si quem in campis reperiebant barbari, aut captum, conjectis in collum vinculis, secum trahebant, aut interficiebant.

Tales incursiones hostium mirabili arte depinxit Ovidius, ex. gr. Trist. III. 10. 53:

---

11) His verbis naturam ipsam expressisse Ovidium, convenient omnes, qui planities illas, quibus hodie *stepis* nomen est, viderint.

12) Uva et spicae, quae in nonnullis Tomitanorum nummis excusae sunt, cum Ovidii testimonio quodammodo pugnare videntur; at regio illa etiam nunc talis est, qualem in elegiis Ponticis videmus. Ceterum credendum est, urbem Tomos sequentibus saeculis ad paulo majorem prosperitatem efflоruisse, quam rem ideo augurari licet, quod in nummorum serie, quae ab Antonino Pio usque ad Philippum Imperatorem (ab an. 138 usque ad an. 249) pertinet, μητρόπολις Πόντου vocatur. Post barbarorum migrationem urbs Tomi, jam ipsa penitus barbara facta, caput fuisse traditur Scythiae Ponticae, ejus Imperii Constantinopolitani partis, quae Jornandi Scythia parva et minor.

Protinus, aequato siccis Aquilonibus Istro,
Invehitur celeri barbarus hostis equo.
Hostis equo pollens longeque volante sagitta
Vicinam late depopulatur humum.
Diffugiunt alii, nullisque tuentibus agros,
Incustoditae diripiuntur opes,
Ruris opes parvae, pecus et stridentia plaustra,
Et quas divitias incola pauper habet.
Pars agitur vinctis post tergum capta lacertis,
Respiciens frustra rura Laremque suum;
Pars cadit hamatis misere confixa sagittis,
Nam volucri ferro tinctile virus inest.
Quae nequeunt secum ferre aut abduere, perdunt
Et cremat insontes hostica flamma casas.

Ex his similibusque picturis (Pont. I. 2. 83 all.) necesse est eligamus nonnulla ad mores cultumque Istricorum barbarorum pertinentia. Omnes erant habiles equites; equi quamlibet longis cursibus apti. Jazyges et Sarmatae et plaustra (*stridentia*) bovibus ducta secum habere solebant. Thraces, si scriptura Pont. I 3. 58 sana, sarissis instructi erant, Sarmatae arcubus, quos in corytis (arcuum thecis) portabant et nervo equino tendebant, utebantur; sagittas habebant hamatas et veneno (*vipereo felle*) tinctas. His armis confisi, *quodque sitim didicere diu tolerare famemque, quodque sequens nullas hostis habebit aquas*, Romanos milites parum timebant. Alio more quam de rapto vivere sibi dedecori esse putabant (Trist. V. 7. 17). Praedam cum maxima crudelitate agebant. De epithetis Getarum *hirsutorum* et *pellitorum* jam supra loquuti sumus. Eodem corporis cultu et Getas colonos, qui Graecis mixti Tomis habitabant. fuisse testatur poeta Trist. III. 10. 19; V. 7. 17 et 10. 31. Pellibus et sutis braccis ita tegebantur, ut de toto corpore sola facies pateret; et quae facies! Neque coma, neque barba unquam resecta erat, *trux vultus, fera vox, teterrima Martis imago.* Adde quod nunquam sine cultro erant et, manu prompti, saepe in medio foro vulnera dabant. Graecos colonos ipsos vehementer reprehendi Ovidius, quod, patrii cultus obliti, a *Persica bracca* non abstinerent.

Hi μιξέλληνες Tomitani, etiamsi barbaris habitu et lingua similes fuerint, moribus tamen cultiores erant, nec civitas eorum sine legibus. Tomitae favebant poetae relegato, decrevere ei publice coronam et donavere eum immunitate (Pont. IV. 9. 101 et 14. 47). Eodem honore affecere eum *proxima oppida*. Tanta erat in semi-barbaris clari nominis et infortunii reverentia.

Quum Tomitae, malum forte interpretem aliquarum Ponticarum epistolarum nacti, auctori succenserent propter odium, quo locum exsilii haberet, Ovidius hospitalitatem eorum summis efferens laudibus respondit: se loca odisse, non cives, quibus tam molliter exceptus esset, ut regio sua natalis Sulmo sibi non lenior esse potuisset. Hospitam fidam Tomos tam sibi caram esse ait, quam Latonae Delum, addens:

Di modo fecissent, placidae spem posset habere
Pacis, et a gelido longius axe foret.

De moribus Geticorum colonorum superest ut memorem, mulieres minus muliebribus operibus indulsisse, quam domesticorum servorum vice functas esse. Ovidius Pont. III. 8. 9. refert, eas ruri opus fecisse, messem curantes et aquam in capite ferentes.

De religione Getarum apud Ovidium verbum nullum est, nisi quod eos *Martícolas* passim vocat, quae vox et simpliciter pro *bellicosis* usurpata esse potest.

Aegypsos.

Oppidum Moesiae inferioris, ab aliis *Aegypsos*, quod a Caspio Aegypso conditum esse credebatur, ab aliis *Aegissus* et *Aegysus* dictum, in dextra Istri ripa, ubi hodie fere *Chersenech* Bulgariae, situm erat; tempore exsilii poetae nostri bis scena belli factum (cf. Pont. I 8. 11 et IV. 7. 20). Bene munitum et fere inexpugnabile oppidum (*urbs erat in summo nubibus aequa jugo*) Thraces tenebant. Quarto exsilii anno, h. e. XIII p. Chr. n., Getae praesidium interfecere et contra regem Thraciae ultro arma ferre conati sunt. Nomen regis poeta non addidit; patrem vero ejusdem Cotyis fuisse, cui, poetae regi,

poeta exsul postea, nona alterius Ponticarum libri epistola, se commendat, haud incredibile videtur. Ille cum magno exercitu obviam factus Getas vicit (*nec prius abscessit merita quam caede nocentum se nimis ulciscens exstitit ipse nocens*). Paulo post Getae Aegypsum iterum expugnavere et obtinuere donec Vestalis [13]) Propraetor (*ad jura reddenda*) in Moesiam missus est, quod ante annum XVI p. Chr. n. evenit. Hic cum Vitellio [14]), Moesici exercitus Legato, qui navibus advectus erat, oppidum utrinque aggrediens, Getas acerrima pugna ejecit.

Epistolam ad ipsum Vestalem scriptam, qua ejus victoriam celebrat, Ovidius non sine justa superbia terminat his verbis:

Vincitur Aegypsos: testataque tempus in omne
Sunt tua, Vestalis, carmine facta meo.

Re vera horum factorum memoria sine ope poetae ad nostra tempora non erat perventura.

Trosmis.

Nomen hujus oppidi, quod prope ostium fluvii Sereth, ubi hodiernum Galatz, sive in dextra Istri ripa, ubi Maczim, positum fuisse augurantur, respondens Graeco Τρισμίς sive Τρῳσμίς, conjecturae Heinsii debetur. In veteribus libris variis modis scribitur: editio princeps habet *Troeson*, Aldina *Roezen*, codices *Trosanem*, *Trezenam*, *Troisen*, *Troecen*, *Tresmen* exhibent.

Ovidius ejus mentionem fecit in epistola, quam Graecino scripsit eo anno, quo frater ejus L. Pomponius Flaccus iterum Consul erat, h. e anno XVI p. Chr. n Paulo ante, igitur post Vestalem, idem hic Flaccus Proconsul Moesiae fuerat et Trosmin Getis eripuerat. De qua re audiamus poetam Pont. IV. 9. 75:

Praefuit his, Graecine, locis modo Flaccus, et illo
Ripa ferox Istri sub duce tuta fuit.

---

13) Quidam e gente Fabia.

14) Forte Aulus Gellius, patruus Caesaris Vitellii, qui sub Tiberio, anno U. C. DCCLXXXIV, consulatum gessit. Cf. Heinsium ad h. l.

Hic tenuit Mysas gentes in pace fideli;
Hic arcu fisos terruit ense Getas.
Hic captam Trosmin celeri virtute recepit
Infecitque fero sanguine Danubium.

Getarum nationem his temporibus valentissimam fuisse, manifestum est, ut qui oppida munita expugnare et cum Romanis, iteratis certaminibus, dimicare ausi sint.

Pontus Euxinus.

Pontum Euxinum, quem etiam simpliciter vel Pontum vel Euxinum vocat, poetice *fretum Scythicum*, *Sarmaticum* et *Geticum*, bene cognitum habebat Ovidius ab ipso exitu Bospori Thracii usque ad ostia Istri. In hac occidentali parte Maris Nigri ab illo commemorantur: *Cyaneae insulae* sive *Symplegades*, *Thynniacus sinus*, *Apollonia*, *Anchialus*, *Mesembria*, *Odessus* (prope Varnam), *Dionysiopolis* (*Arces nomine Bacchi dictae* Ovidio), *Tomi*. Ulterius nihil esse affirmat (Trist. II. 4. 46) nisi inhabitabile frigus et pauca nomina fere ignotorum locorum addens:

Bosporus et Tanaïs superant Scythicaeque paludes.

Pont. IV. 10. 35. poeta inauditam Romanis rem, quam sexcenties commemorat, mare ipsum glacie obtectum, doctis causis explicare studet. Primam causam a situ Boreali petiit, alteram ab eo, quod Ponto ab omni parte clauso tot flumina miscerentur, ut aqua marina adulteraretur et propriam suam vim perderet. At hanc Ovidii doctrinam physicis dijudicandam relinquo cum his aliis plus minusve verisimilibus ostentis, quae Trist. III. 10. 50. sq. retulit, nempe de nive perpetua, de vino frustatim ad bibendum dato atque de vi Aquilonis, qui altas turres humo aequasset.

Nostra pluris interest cognoscere flumina in Pontum labentia, quae eodem loco enumerantur:

Huc Lycus, huc Sagaris, Peniusque, Hypanisque, Cratesque
Influit et crebro vortice tortus Halys;
Partheniusque rapax et volvens saxa Cynapes
Labitur, et nullo tardior amne Tyras.

Et tu, femineae Thermodon cognite turmae,
Et quondam Grajis Phasi petite viris.
Cumque Borysthenio liquidissimus amnis Dyraspes
Et tacite peragens lene Melanthus iter.
Quique duas terras Asiam Cadmique sororem
Separat et cursus inter utramque facit.
Innumerique alii, quos inter maximus omnes
Cedere Danubius se tibi, Nile, negat.

Ex his fluminibus Rossiae hodiernae tribuenda sunt: *Sagaris*, Plinii *sinus Sagaricus* inter Tyram et Borysthenem, incognito nunc nomine (alii hunc fluvium in Phrygia quaerunt); *Hypanis*, sive *Bog*, sive *Cuban* intelligis, *Tyras*, *Penius* et *Phasis* in Colchide, *Borysthenes* cum *Dyraspe* et *Melantho*, incertis hodie nominibus, *Tanaïs* inter Asiam et Europam, et *Ister* quem sine discrimine Ovidius et *Danubium* appellat.

Crati et *Cynapi* propter nimiam scripturae varietatem vix regio certa vindicari potest. Codices habent: *Orates*, *Cares*, *Cates*. Vossius conjecit *Cales* prope Heracleam in Bithynia. *Cynapis* mutatur in *Cynaphis*, *Cynapes*, *Cimimphes*, *Synapes*, *Synaphis*, *Niphates*, *Cinnolis*.

Lycus aliis Phrygiae, aliis Mysiae vel Ponti flumen est.

(Tiré du *Bullet. histor.-philol. T. X. No.* 20. 21.)

21 Januar / 2 Februar 1853.

Nachweis über eine angeblich litauische Inschrift mit griechischen Buchstaben. Mitgetheilt von K. BÜSCH.

Im K. K. Münz- und Antiken-Cabinet zu Wien befindet sich eine im J. 1799 im Banate in der Torontaler Gespanschaft ausgegrabene goldene Schale mit einer Inschrift in griechischen Buchstaben. Diese Inschrift wurde im *Tygodnik Peterburgski* für 1846 № 25. vom Verfasser der Geschichte des litauischen Volkes, Hrn. Narbutt, mitgetheilt, und zwar nebst einer von ihm gutgeheissenen Erklärung des Herrn Tadeusz v. Wolański (welcher gegenwärtig die «Denkmale der Slaven vor Christi Geburt» herausgiebt), nach der die Inschrift, in heutiges Litauisch übertragen, also lautet:

Walda. zupan. tjese. daugie.
Tajgi. tagul. bus. zupan
Tagro-Getzige. tajse.

Polnisch: Rządź. zupanie. prawnie. wielce.
Takim bądz. zupanie
Tagro-Jadźwingi. zrobili.

[Das heisst: Regiere, Zupan, gerecht, gross! So (ein solcher) sei, Zupan! die Tagro-Jatzwinger machten es.] Folgende Abschrift hatte dieser Erklärung zu Grunde gelegen: ΒΟΥΛΔ. ΖΟΑΠΑΝ. ΤΕCΗ. ΔΥΓΕ. ΤΟΙΓΗ. ΒΟΥ. ΤΑΟΥΛ. ΖΩΟΠΑΝ. ΤΑΓΡΟΗΤΖΙΓΗ. ΤΑΙCΗ.

Die wenigen Forscher, welche sich mit den Schicksalen der Jatwägen beschäftigen, könnten geneigt sein, weitreichende Folgerungen zu ziehen, wollten sie sich bei dieser Erklärung beruhigen. Eine solche Geneigtheit glaube ich namentlich bei dem Professor Jaroszewicz voraussetzen zu dürfen, welcher in der *Biblioteka Warszawska* № 141 (Septemberheft 1852), wo er eine neue Ausgabe seines Werkes *Obraz Litwy* in Aussicht stellt, in einer Anmerkung nur geringe Einwendungen gegen die obige Version macht, jedoch nebenher angelegentlich wünscht, dass Jemand Zeichnung wie Beschreibung treu liefern möchte. Dieser Wunsch ist indess schon seit zwei Jahren erfüllt; es findet sich Alles auf das Vollständigste in dem Prachtwerke: «Die antiken Gold- und Silber-Monumente des K. K. Münz- und Antiken-Cabinettes zu Wien. Beschrieben durch Joseph Arneth. Wien 1850.», und gewiss ist es wünschenswerth, dass das in jenem nur Wenigen zugänglichen Werke auf den fraglichen Gegenstand Bezügliche in das *Bulletin* der Akademie aufgenommen und so zur Kunde derjenigen gebracht werde, deren Aufmerksamkeit nun schon wiederholt auf diese Inschrift hingelenkt worden ist. Dort findet sich:

«№ 18. Eine Schale, von innen mit einer durchbrochenen, wahrscheinlich mit Pasta ausgefüllt gewesenen, Verzierung, um welche die Schrift: ΒΟΥΗΛΑ· ΖΟΑΠΠΑΝ· ΤΕΣΗ· ΔΥΓΕΤΟΙΓΗ· ΒΟΥΤΑΟΥΛ· ΖΩΑΠΠΑΝ· ΤΑΓΡΟΓΗ· ΗΤΖΙΓΗ· ΤΑΙΣΗ· (Β erscheint beide Mal monogrammartig aus Β und ⊥) mit dem Griffel eingegraben ist. Die Schale hat eine Schnalle zum Anhängen; rückwärts zerreisst ein Greif einen niedergestürzten Hirsch. *En relief* durch Guss gearbeitet $60^5/_8$ Dukaten in Gold, $4^1/_2''$ Durchmesser, $1''$ hoch.»

«Im Banate in der Torontaler Gespanschaft 1799 gefunden.»

«Unwillkührlich denkt man bei Lesung dieser Schrift (die ich für später eingeschnitten halte, als die Schale

verfertigt wurde) an Bela den Zupan an der Theiss und Butaul den Zupan der Jazygen [1]).»

«Diesen ähnliche Schalen werden noch heute nach der Aeusserung des Herrn Mac-Neil, englischen Gesandten in Persien, häufig zum Wasserschöpfen gebraucht. — Nicht leicht reitet ein Perser oder eine Perserin aus, ohne eine solche Schale mit gleichen Schnallen am Sattel des Pferdes hängen zu haben.»

So weit die Beschreibung und die trefflichen Fingerzeige des Herrn Herausgebers zur Erklärung der Inschrift.

Da die Inschrift dem Herrn v. Wolanski in einer unrichtigen Abschrift vorgelegen, so brauche ich mich nicht in eine Polemik über die Erklärung, die er ihr gegeben, oder den einem gedrängten Lapidarstyl so unangemessenen Sinn, in welchem die zweite Strophe eine Tautologie mit der ersten bildet, einzulassen, um so weniger, da ich keine eigene Erklärung zu vertheidigen habe. Gleich das erste Wort war falsch geschrieben und darauf beruht der ganze Sinn dermassen, dass Herr v. Wolanski schwerlich einen neuen Erklärungsversuch aus dem Litauischen wagen dürfte. Nur möchte ich bemerken, dass, wenn man die Inschrift mit vorurtheilsfreiem Blick ansieht und den Titel Zupan zwei Mal für erklärt und Boutaoul, so wie Bouela für Namen nimmt, bei den übrigen Wörtern nur die Endungen ση, γη, γη, γη, ση übrig bleiben, und man es hier also überhaupt nur mit Namen zu thun habe.

Belohnender erscheint die Aufsuchung von Spuren der Jatwägen in Ortsnamen, wie sich auch deren Zusammenstellung im Werke des Prof. Jaroszewicz (*Obraz Litwy* S. 29 folg.) findet. Der gelehrte Verfasser weiset diesen Namen nach: 1) Im gewesenen Grodnoschen, jetzt Wilnaischen Gouv., im Lidaschen Powiat Schuczyno und Kamionka, die beiden Dör-

1) «ΔΑΓΚΡΙΓΟΙ des Dio-Cassius LXXI. 12 und der ΙΑΖΥΓΕΣ desselben I. c. 13. — Einige glauben ΒΟΥΤΑ. Boyta Unterzupan, der im 10. Jahrhunderte zum Christen getauft wurde. Die Arbeit würde ich aus dem fünften Jahrhunderte halten. Die Schrift könnte etwa aus dem 10. Jahrhunderte sein.»

fer *Jatwesk Polski* und *Jatwesk Ruski*. 2) Im Powiat von Wolkowijsk des Grodnoschen Gouv., eine Meile etwa von Swislocz, auch ein Dorf *Jatwiesk*. 3) Im Powiat. Bjalostock, im Grodnoschen Gouv., nicht weit von Suchodoli (Суха Воля), sind zwei Dörfer *Wielki* und *Maly Jacwież* (auf der Karte übrigens «Ясвичь»). Zu № 1 lässt sich noch erinnern, dass sich daselbst ganz in der Nachbarschaft der beiden andern noch ein drittes Dorf *Ятвескъ* findet (ich citire durchweg nach der Спеціальная карта западной части Россійской Имперіи сост. подъ руков. Ген. Лейт. Шуберта), ferner giebt es ein *Ятвезь* (Karte XXXIV.) unter Ружаны, Дрогичинъ und Литовиске. Endlich von Nowogrudek nach Süden über Walewka an dem See liegt ein *Ятвисъ*.

Prof. Solowiew berichtet von Jatwägen, die sich, obgleich sonst zu Weiss-Russen geworden, doch durch ihr braunes Aussehen vor den Weiss-Russen ihrer Umgebung auszeichnen (Исторія Россіи T. I. Москва 1851. Seite 78). Diese sollen an den Flüssen Котра und Пеляса (also nordöstlich von Grodno) ihren Sitz haben; ihr Name hat sich aber dort nur in einem Sprichworte erhalten und ist sonst an keinem Orte haften geblieben.

Die oben angeführten werden wohl so ziemlich alle Ortsnamen sein, welche den Namen der *Jatwägen* in den Gegenden, wo man ihre Spuren zu suchen gewohnt ist, noch erhalten. Doch finde ich ihn noch in Gegenden, wo man sie, meines Wissens, bisher nicht gesucht hat — in Galizien, am linken Ufer des Dniestr in seinem obern Lauf; und zwar 1) *Ядвеги* (Karte 39) im rechten Winkel zwischen Lemberg und Бржежане, 2) *Ядвеги* (Karte 39) über Grudek bei Кучерчинъ, 3) *Ятвинги* (Karte 39) über Самборъ, Лоновица und Ратаровице. Und zwar stehen diese Namen nicht ganz vereinzelt: es sind in den Gegenden mehrere, die, wenn nicht an Jatwägen, so doch näher oder entfernter an Litauen erinnern, wie, ausser Вулка Мазовецкая, Пружаны und Пруссы, z. B. Диднатыча, Каленица, Литвиновъ, Литовка, Лутовиско und Лютовиски, Люцины, Мединыца, Медыня, Пинкулъ, Рокатинъ, Хербутовъ und Холобутовъ, Шавле (das gleichnamige in Samogitien), Цемержинце (Czemerei, Gentiana rubra, oder

auch Helleborus albus, Czemeryczei ist Diminutiv), Цукель, Цуцоловце. Man vergleiche auch noch die Flussnamen Ясель, Попрадъ und Стрый mit Ясіолда, Припетъ und Стыръ.

Die geschichtlichen Quellen bleiben uns wohl die Antwort schuldig, wie man das Vorkommen dieser Ortsnamen erklären soll; es könnten Uebersiedlungen in Folge der Vernichtungskriege des Danila Romanowitsch von Halitsch sein [2]), oder auch Ueberbleibsel einer ursprünglichen Bevölkerung, durch deren Vorkommen sich die Ausdehnung der Eroberungen der ohne Zweifel verwandten Litauer bis an den San auch mit aus einem Zuge der Stammverwandtschaft erklären liesse.

Anhang.

In meiner im J. 1850 gedruckten Abhandlung über die Roxolanen (s. Bullet. historico-philologique, Tome VII oder

---

2) Manchem wohl wird in der Erzählung von diesen Kriegen in der «Ипатіевская Лѣтопись» neben so vielen andern der Erklärung bedürftigen Stellen auch die folgende auf Seite 186 aufgefallen sein. Danila Romanowitsch ruft hier seinen Kriegern zu: «О мужи вонстіи! Не вѣсте ли, яко крестьяномъ пространство есть крѣпость, погаными же есть тѣснота, *деряждье* обычай есть на брань.» Auf folgende Weise liesse sich diese Stelle vielleicht aufhellen: درجه (*дередже*) heisst nach Meninski erste Ausgabe pag. 2050 unter Anderem auch: musculus bellicus, sub quo tecti milites proserpunt ad suffodiendum murum. (Dass hier von einem Versteck die Rede ist, geht aus dem Folgenden hervor. Nur möchte ich lesen: *Деряждье обычай не брань.*) So wäre erstens der Gegensatz von «пространство» und «тѣснота» erklärt (freier Spielraum und Beengung), zweitens das gleich darauf Folgende «и приде на чиста вѣста» (und er kam ins Freie). Nach dem Orient sich um Erklärung des dunkeln Wortes hinzuwenden, wird man auf eine natürliche Weise aufgefordert, denn gleich auf der nächsten Seite steht: Нѣмьци же дивящеся оружію *Татарьскому*, бѣша бо кони въ личинахъ и *ноярцѣхъ* кожаныхъ (etwa قيوراق, kuwrak, velum, Schleier?). Beiläufig bemerkt, eine Art die Pferde zu vermummen, welche, wie der Verfasser des Budas Senowes-Letuwiu St. Petersb. 1845. Seite 188, berichtet, alte Leute sich noch erinnern gesehen zu haben, als die Samogitier im J. 1794 in's Feld rückten.

Mélanges russes, Tome I) habe ich im Vorbeigehen auf die sogenannte jazygische Inschrift hingewiesen; doch kannte ich damals nur die früheren Abdrücke, von denen einer durch die russische Uebersetzung der Schafarik'schen Alterthümer auch in Russland allgemein verbreitet worden ist. Von dem Arneth'schen Abdrucke jener Inschrift war bis jetzt in der russischen Literatur noch nicht die Rede, so dass die Mittheilung desselben im Bulletin und in den Ученыя Записки der Akademie vollkommen gerechtfertigt erscheint. Ueber die Deutung jener Inschrift aus dem Litauischen ist weiter kein Wort zu verlieren, Ich kann aber bei dieser Gelegenheit den Wunsch nicht unterdrücken, dass irgend Jemand, der des Polnischen und der Sprache der russischen Chroniken kundig ist, alle Nachrichten zusammenstellen und prüfen möge, die über das räthselhafte Volk der Jatwingen oder Jatwjagen auf uns gekommen sind. Hennigs Commentatio ist veraltet und die Aufsätze gewisser polnischen Schriftsteller über «Jaćwiż» verrathen zwar eine ziemlich vollständige Kenntniss des historischen Materials, jedoch keine Vertrautheit mit dem gegenwärtigen Standpunkte der vergleichenden Völkergeschichte. Einstweilen kann ich noch immer nicht die herrschende Meinung billigen, nach welcher die Jatwingen (Ятвяги) Stammverwandte der alten Preussen und Litauer [1]) (und, wie Einige sogar glauben, der alten Jazygen) gewesen sein sollen. In einem kurzen Aufsatze über die Jatwingen in den Gouvernementsblättern für 1845 [2]) wird die herkömmliche Meinung ohne nähere Begründung wiederholt.

Die oben mitgetheilte Inschrift würde mir hier zu einigen Bemerkungen Anlass geben, wenn ich nicht die Absicht hätte, nach dem Erscheinen einer bereits angekündigten [3]) und zunächst für die *Mémoires* der Kopenhagner Alterthumsgesell-

---

1) Zu dieser Ansicht bekannten sich auch Danilowitsch und Preiss.

2) S. die «Гродненскія Губернскія Вѣдомости». Jahrg. 1845. № 36. Dieser Aufsatz wurde wieder abgedruckt in den «Кіевскія Губернскія Вѣдомости» für 1845. № 43.

3) *Antiquités Russes.* Tome deuxième. Copenhague 1852. pag. VII.

schaft bestimmten Abhandlung des scharfsinnigen norwegischen Gelehrten P. A. Munch noch einmal auf die Roxolanen zurückzukommen. Ob J. Grimm seine frühere Hypothese aufgegeben oder modificirt hat, ist mir zur Zeit noch unbekannt; die Munch'sche Ansicht aber kommt mir auch in ihrer jetzigen Gestalt[4]) ganz unhaltbar vor. Möge das *asiatische* Reitervolk der *Roxolanen*, mit denen der Anonymus Ravennas als classischer Pedant das Seevolk der schwedischen Ῥῶς des 9. Jahrhunderts identificirt, auch noch so früh in Südrussland in Berührung mit Gothen gekommen sein, — die Zeugnisse der germanischen Heldensage, auf welche sich J. Grimm und Munch vorzugsweise berufen, verlieren bedeutend an Gewicht, sobald sich zwischen *Roxolanen* und den (alten) *Jazygen* noch ein näherer Zusammenhang, als ich früher annahm, nachweisen lässt. Leider existirt noch keine gründliche Monographie über die *Jassen* oder die (modernen) *Jászyger*, welche unter magyarischer Herrschaft standen und unter derselben fast ihre ganze Eigenthümlichkeit verloren haben. Der Weg, den Horwath, Gamauf[5]), Reméle[6]) und Andere eingeschlagen haben, ist ein ganz verkehrter. Nichtsdestoweniger wäre es im Interesse der Völkergeschichte Russlands sehr zu wünschen, dass die Untersuchungen von G. Fejér über den Ursprung der Kumanen in Ungarn[7]) in lateinischer oder in einer andern Sprache allgemein zugänglich gemacht würden. Es ist zwar noch sehr die Frage, ob die heute einander benachbarten und längst magyarisirten *Jászyger* und *Kumanen* ursprünglich, wie

4) S. das eine Fülle von neuen historischen Anschauungen bietende Werk: *Det norske Folks Historie fremstillet af P. A. Munch. Förste Deel. Christiania* 1852, *pag.* 41 — 45. 239. 290.

5) S. s. Art. *Jazyger* in der Encyclop. von Ersch und Gruber. II. Sect. 14. Th. Leipzig 1837. pag. 482 — 494.

6) S. s. am 29. Nov. 1848 in der Wiener Akademie vorgelesenen Aufsatz: «*Ueber die Identität* (!) *der Magyaren und Jazygen*» in den «Sitzungsberichten der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften». 5. Heft. Wien 1849. pag. 10 — 13. —. Die 2te Ausgabe der *Mailath'schen Geschichte der Ungarn* ist mir noch nicht zur Hand.

7) *A Kunok eredete.* Pest. 1850.

ungarische Schriftsteller wähnen, stammverwandt waren; die Geschichte der türkischen Polowzer (Kumanen) aber dürfte ein allgemeineres Interesse erregen, sobald man sich davon überzeugen sollte, dass, wie ich seit längerer Zeit glaube, die Entstehung des Kosakenthums zum Theil mit dem Untergange versprengter Polowzerhorden zusammenhängt. Diese Vermuthung gewinnt, abgesehen von andern Gründen, dadurch an Wahrscheinlichkeit, dass jetzt auch ein gewisser Zusammenhang zwischen einem Reste der türkischen Petschenegen und «den Tscherkassen der grossrussischen und kleinrussischen Städte» nachgewiesen ist. S. darüber den Aufsatz: «Открытіе о Печенѣгахъ» von Прозоровскій im Москвитянинъ für 1853. Часть I. Отд. III. pag. 121 — 122.

St. Petersb. 1853.

Kunik.

(Aus den *Mélanges russes T. II.*)

18 Februar / 2 März 1853.

Die Chronologie Heinrichs des Letten verglichen mit den Zeitangaben einiger russischen Chroniken, von ERNST BONNELL.

Die zuerst von Gruber im Jahr 1740 herausgegebenen *Origines Livoniae sacrae et civilis* sind bisher von den russischen Historikern zu wenig oder gar nicht nach der Bedeutung gewürdigt worden, welche ihre Chronologie hat. Karamsin zwar hat in seiner Исторія Государства Россійскаго angemerkt, dass die Zeitangaben der *Origines* mit denen der Nowgorodschen Chronik nicht übereinstimmen; aber er giebt, ohne eine Untersuchung anzustellen, der russischen Geschichtsquelle den Vorzug. Andrerseits ist von einem Dorpater Gelehrten, dem im J. 1849 gestorbenen Privatdocenten Hansen, ohne Rücksicht auf die russischen Chroniken, nachgewiesen, dass die Chronologie der *Origines* durch viele fremde Zeugnisse beglaubigt wird; cf. die vollständige zweite Ausgabe der *Origines*, welche zusammen mit der Hansenschen deutschen Uebersetzung und mit den Zusätzen des Staatsraths Dr. C. E. Napiersky als dritte Lieferung der *Scriptores rerum Livonicarum* im J. 1849 in Eduard Franzen's Verlags-Comptoir zu Riga erschienen ist. — Um den Gegensatz dieser Behauptungen zu beseitigen, habe ich die Differenzen zwischen den erwähnten Chroniken einer Prüfung unterzogen und zu beweisen

versucht, dass die Zeitangaben der livländischen, auch im Widerspruche mit den russischen, vollkommen zuverlässig sind. Eine solche Prüfung anzustellen war wohl der Mühe werth, weil die *Origines Livoniae* eine sehr wichtige Quelle für einen dreissigjährigen Zeitraum der Geschichte des nordwestlichen Russlands sind. Es ist nämlich in ihnen von einem Zeitgenossen umständlich erzählt, wie seit dem Ende des zwölften Jahrhunderts bis zum J. 1227 die heidnischen Liwen, Letten und Eesten durch deutsche Geistliche und deutsche Krieger für das römischkatholische Christenthum gewonnen wurden. Dieser Zeitgenosse war, wie Gruber und Hansen erwiesen haben, der Priester Heinrich, ein Lette von nicht vornehmer Herkunft, welcher in einem deutschen Kloster und am Hofe des riga'schen Bischofs erzogen und gebildet, dann der Bekehrer und Priester eines Theils seiner Landsleute wurde, und in diesem Amte als Feldgeistlicher, Dolmetscher und Missionär vielen öffentlichen Begebenheiten beiwohnte. Für die nachfolgenden Untersuchungen wird ein fortlaufender Auszug aus dem Werk Heinrichs des Letten die Grundlage bilden. Dabei sollen die in diesem nicht enthaltenen Angaben, so wie die bestätigenden abendländischen Zeugnisse in Klammern oder in unmittelbar darauf folgenden Absätzen kurz erwähnt, aus den russischen Chroniken aber, so weit sie mir zugänglich sind, an den betreffenden Stellen ebenfalls Auszüge gegeben werden. Solcher Gestalt mag die Untersuchung für nichts Anderes gelten als für eine Vorarbeit zu einem umfangreicheren Werke.

§ 1.

Im ersten Capitel berichtet Heinrich der Lette ohne Angabe eines Jahres von den Erfolgen, welche die Bekehrungsversuche des ersten livländischen Bischofs Meinard hatten: Ein Priester des Augustinerordens aus dem holsteinischen Kloster Sigeberg (Meinard) kam als Missionär nach Liwland in Begleitung deutscher Kaufleute, welche seit kurzer Zeit (d. h. wahrscheinlich seit dem aus Capitel XXIX § 9 zu berechnenden Jahre 1159) mit den Liwen in Handelsverkehr standen. Nachdem er von dem Könige

(Fürsten) Wladimir von Polozk, dem die heidnischen Liwen Tribut zahlten, die Erlaubniss erhalten., predigte er unter diesen das Christenthum und baute im Dorfe Ykescola eine Kirche auf einem von ihm selbst gekauften Platze. Im nächsten Winter verheerten die Littauer Liwland. Daher gingen die Liwen auf Meinards Ermahnungen ein und versprachen das Christenthum anzunehmen, wogegen er ihnen zur Erbauung von Schlössern behülflich sein wollte. Im nächsten Sommer wurde das Schloss Yxcul erbaut, von welchem Meinard ein Fünftel als Eigenthum erhielt, und später das Schloss Holm. In der Zeit zwischen dem Bau beider Schlösser wurde Meinard von dem bremischen Erzbischof Hartwig (II) zum Bischof geweiht. Da die schon getauften Liwen ins Heidenthum zurückfielen, und die andern nicht zum Christenthum übertreten wollten, vielmehr gegen den neuen Bischof Gewaltthaten begingen, wollte dieser mit den Geistlichen und Mönchen zu Ostern — *in Pascha* — auf den Schiffen der Kaufleute nach Gotland zurückfahren. Aber die Liwen, die nach seiner Abreise den Angriff eines Kreuzheeres fürchteten, bewogen ihn durch heuchlerische Bitten noch zu bleiben. Als sie aber nach der Abfahrt der Kaufleute ihre Gewaltthätigkeiten fortsetzten und ihm sogar nach dem Leben trachteten, schickte er seinen Mitarbeiter, den Ciscterciensermönch Dietrich, welcher früher schon in Thoreida und nach während einer Sonnenfinsterniss am St. Johannistage — *in die Johannis Baptistae* — in Estland Todesgefahren überstanden hatte, heimlich nach Rom, wo der Papst ihm eine Kreuzbulle ausstellte. Schon damals war ein Bischof (?) mit dem Herzoge von Schweden (Birger Jarl I), mit Deutschen und Gotländern, auf einer Kriegsfahrt gegen die Kuren, nach Wirland verschlagen worden, und der Herzog hatte von den Kuren Tribut empfangen. Indessen starb Meinard, nachdem er noch auf dem Sterbebette von allen Aeltesten in Liwland und Thoreida die Versicherung erhalten hatte, dass sie nach seinem Tode gern wieder einen Bischof haben wollten.

Der Inhalt des zweiten Capitels ist: Der bremische Erzbischof bewog durch inständige Bitten den Cisterciensermönch

Bertold von Loccum, das schwere Amt eines Missionärs und Bischofs von Liwland zu übernehmen. Dieser versuchte anfangs durch freundliche Zureden und durch Geschenke die christlichen und heidnischen Liwen zu gewinnen, und erst dann, als ihm dies nicht gelang und die Holmenser sogar seinem Leben nachstellten, sammelte er in Sachsen, mit Hülfe einer vom Papste erlassenen zweiten Bulle, eine grosse Schaar Kreuzfahrer und führte diese nach Liwland. Das Heer der Liwen wurde auf dem Rigafelde in die Flucht geschlagen, aber Bertold starb in der Schlacht den Märtyrertod, am 24. Juli 1198 im zweiten Jahre seines Amtes — *Nono Kalendas Augusti CIↃ.C.XCVIII. versus: Hasta necans anno Bertoldum Livo secundo* —. Darauf liessen sich hundert und funfzig Liwen in Holm und Ykescola taufen, nahmen Geistliche bei sich auf und verpflichteten sich zu Abgaben an diese; aber als das Kreuzheer Liwland verlassen hatte, nach Verlauf eines Monats, raubten die wieder rückfälligen Liwen den Geistlichen ihre Habe. In den nächsten Fasten beschloss die Gesammtheit der Liwen, jeder Geistliche, der nach Ostern im Lande bleibe, soll getödtet werden. Darauf eilten die Geistlichen nach Deutschland.

Das eben angeführte Jahr 1198 kann wegen des beigesetzten Tages kein andres als das J. 1198 der heutigen Zeitrechnung sein, nach welcher die Jahre mit dem ersten Januar beginnen. Demnach darf man als Todesjahr des Bischofs Meinard das J. 1196 annehmen, welches auch eine noch vorhandne alte Grabschrift in der Domkirche zu Riga als solches angiebt (cf. Mittheilungen aus der livländischen Geschichte, Band VI, Heft 3 p. 413 — 428). Meinard und das Bisthum Ixcola und der Erzbischof Hartwig als Metropolit desselben werden in einigen päpstlichen Urkunden namentlich genannt (cf. Liv-, Esth- und Curländisches Urkundenbuch nebst Regesten, herausgegeben von Dr. Friedrich Georg von Bunge. Reval 1852, NN. 9, 10, 11). Die erwähnte Sonnenfinsterniss ereignete sich im J. 1191 (cf. Brinckmeier's praktisches Handbuch der historischen Chronologie, Leipzig 1843). Dass Heinrich der Lette in dem Leben Meinards nicht eines einzigen Jahres gedenkt,

beweist von vorn herein seine Vorsicht in den chronologischen Bestimmungen.

§ 2.

Die Erneuerung der Bekehrungsversuche würde keinen bessern Erfolg gehabt haben, wenn nicht jetzt von Hartwig ein mit grosser staatsmännischer Einsicht begabter Mann, der bremische Domherr Albert, zum dritten liwländischen Bischof geweiht worden wäre. Dieser unterzog sich der ruhmwürdigen, aber schweren Aufgabe, die christliche Kirche und die deutsche Ansiedlung in Liwland wiederherzustellen und weiter auszubreiten, mit aller Hingebung. Wie durch seine Thätigkeit, durch die von ihm angewandten zweckmässigen Mittel, durch die von ihm gewonnenen Mitarbeiter und Gönner, unter Gottes Beistand, das Ziel erreicht wurde, erzählen die folgenden acht und zwanzig Capitel, von denen jedes ungefähr ein Amtsjahr Alberts umfasst.

Cap. III: Im Jahre des Herrn 1198 (*anno domini M.C.XCVIII*) wurde der bremische Domherr Albert zum liwländischen Bischof gewählt. Derselbe begab sich im nächsten Sommer (d. h. im Jahre 1199) nach der Insel Gotland, von hier nach Dänemark, wo der König Kanut, der Erzbischof Absalon und der Herzog Waldemar von Schleswig ihn beschenkten, und zu Weihnachten zum deutschen Könige Philipp, der damals zu Magdeburg einen Fürstentag hielt. (Das J. 1199 für das letzte Factum bestätigen Böhmer's Regesten, nach Hansen, und mehrere in Hurter's Geschichte des Papstes Innocenz III, Band I, p. 289 citirte Quellen. — Da der Chronist in einigen folgenden Capiteln das Frühjahr die Anfangszeit eines bestimmten Amtsjahres Alberts nennt, und da er die Jahre Christi in oder nach den grossen Fasten, wahrscheinlich am 25. März beginnt, so muss der Bischof in einem der ersten Monate des vom 1. Januar an gerechneten Jahres 1199 geweiht sein. Indem Hansen durch die eben mitgetheilten Gründe Gruber's Annahme, Albert sei im Herbst des Jahres 1198 geweiht, widerlegt, vielmehr den Monat Februar des Jahres 1199 als die einzig mögliche Zeit der

Weihe hinstellt, weist er zugleich nach, wie die Gruber-sche Chronologie fast überall um ein Jahr von den urkundlichen und andern bewährten abendländischen Zeugnissen differirt, welche mit Heinrichs des Letten Zeitangaben übereinstimmen. Diese Zeugnisse sind hier noch um einige vermehrt, aber die meisten urkundlichen nach dem von Dr. Friedrich Georg von Bunge herausgegebenen Liv-, Esth- und Curländischen Urkundenbuch citirt).

Cap. IV: Im 2. Jahr seines Bisthums (also im J. 1200) fuhr Albert mit drei und zwanzig Schiffen nach Liwland, besetzte die Burg Holm und schloss nach nicht unblutigen Kämpfen mit den Liwen einen Friedensvertrag. Dann kehrte er nach Deutschland zurück, um wieder Pilger zu werben. Der Papst Innocenz, an welchen er den Mönch Dietrich gesandt hatte, verbot durch eine Bulle den lateinischen Kaufleuten, des Handels wegen in die semgallische Aa zu fahren.

Cap. V: Im 3. Jahr seiner Weihe (1201) begab sich der Bischof wieder nach Liwland, begann in demselben Sommer den Bau der Stadt Riga, belehnte die Ritter Conrad Meindorp und Daniel Bannerow mit den Schlössern Ikescola und Lenewarden und schloss mit den Curen und Littauern Verträge.

Cap. VI: Im 4. Jahre seiner Weihe (1202) kehrte er nach Deutschland zurück, und sein Bruder Engelbert traf mit den ersten riga'schen Bürgern in Liwland ein. Dieser Engelbert wurde der Propst des Augustinerconvents, welchen Albert schon im dritten Jahre seines Amtes von Ikescola an die St. Marienkirche nach Riga verlegt hatte. Albert stiftete auch den Convent der Cisterciensermönche zu Dünamünde, und in derselben Zeit zusammen mit dem über diese gesetzten Abte Dietrich den Verein der *fratres militiae Christi*. Die einige Zeit feindselig gewesenen Semgallen schlossen einen Friedensvertrag. (Jener drei Vereine gedenkt ein päpstliches Schreiben vom 12. October 1204, cf. Livl. Urk. n. 14.)

Cap. VII: Im 5. Jahre seines Bisthums (1203) siegten die den Bischof nach Liwland begleitenden Pilger bei Wisby über oeselsche Seeräuber, welche die dänische Provinz Ly-

stria ausgeplündert hatten. Nach der Ankunft der Pilger traten der Abt Dietrich und der Liwenhäuptling Caupo eine Reise nach Rom an. In demselben Sommer kämpfte der Fürst von Polozk gegen die Liwen der Burg Ikescola, bis sie versprachen, ferner Tribut zu zahlen; der Fürst von Gercike streifte mit Littauern bis Riga. Holm hatten die Deutschen besetzt.

Cap. VIII: Im 6. Jahre (1204) fuhr Albert wieder nach Deutschland. Darauf versuchten mehre hundert Littauer und Liwen aus Ascheraden und Lenewarden Riga zu überrumpeln. Im Herbst führten der Abt Dietrich und Caupo neue Pilger aus Deutschland herbei.

§. 3.

Cap. IX: »*Anno septimo pontificatus episcopi Alberti, qui erat dominicæ MCCIV, circa quadragesimam*« zogen fast zweitausend littauische Reiter vor Riga vorbei gegen die Eesten. (Der Chronist fügt, wie Hansen vermuthet, hier das Jahr 1204 hinzu, um den Leser zu warnen, »dass er sich im Beginn des neuen Capitels noch nicht in ein neues Jahr nach Christi Menschwerdung versetzen solle.« Doch bezeichnet der Zusatz *circa quadragesimam* die mit dem 23. Februar beginnende Fastenzeit des nach heutiger Gewohnheit vom 1. Januar an gerechneten Jahres 1205). Bei ihrer Rückkehr wurde den Littauern von den verbündeten Deutschen und Semgallen, welche Letztern der Fürst Westhard anführte, eine Niederlage beigebracht. Als darauf der Bischof mit den diesmal sehr zahlreichen Kreuzfahrern in Liwland angekommen war, baute er das Kloster Dünamünde auf, setzte den Ritter Conrad in die Burg Ikescola ein, züchtigte die Liwen von Lenewarden und Ascheraden, und schloss mit dem russischen Fürsten Wjatscheslaw von Kokenhusen einen Friedensvertrag.

Cap. X: Im Anfang des 8. Jahres (*anno octavo inchoante*) schickte Albert den Abt Dietrich als Gesandten nach Polozk, um die Freundschaft des Fürsten Wladimir zu gewinnen; aber dieser war wegen der Anklagen der heidnischen Holmenser gesonnen, beim Beginn der Schifffahrt (also im Frühling 1206) einen Feldzug nach Liwland zu

unternehmen, und verschob dies nur desswegen, weil Albert mit einem Theil der Pilger in Liwland blieb. Gleichwohl versuchten die von russischen Gesandten aufgereizten Liwen einen Kampf gegen die Deutschen und besetzten Holm. Albert liess im Juni (*quinta decima die post Pentecosten*) diese Burg wiedererobern und die Liwen an der Treidener Aa durch einen Streifzug schrecken, dann reiste er nach Deutschland ab. Nun erst zog Wladimir selbst mit einem Heere vor die Burg Holm, kehrte aber nach elf Tagen aus Furcht vor den Dänen nach Polozk zurück. In derselben Zeit hatte der Dänenkönig Waldemar II eine Kreuzfahrt gegen die Oeseler unternommen. Bei seiner Rückkehr von der Insel fuhren der Erzbischof Andreas von Lund und der Bischof Nicolaus mit zahlreicher Mannschaft und mit Lebensmitteln nach Riga, wo sie während des ganzen folgenden Winters verweilten und die Bekehrung aller Liwen zum Christenthum vollbringen halfen. Es wurden namentlich die Liwen von Lenewarden, Remine, Ascheraden, die im Gebiet der Treidener Aa und in der Landschaft Metsepole, auch die Idumäer und Wenden von den deutschen Priestern Daniel, Alobrand und Alexander getauft. In demselben Winter fand eine Sonnenfinsterniss statt. Indessen wurde der Bischof Albert in Deutschland mit dem Lande der Liwen als deutscher Reichsfürst belehnt.

Cap. XI: Im 9. Jahr, «da ganz Liwland getauft war,» begaben sich die dänischen Bischöfe in ihre Heimath zurück, erreichten Gotland am Palmensonntag (15. April 1207) und feierten das Osterfest schon in Dänemark. (Fast alle dänischen Chronisten setzen diese Kreuzfahrt ins J. 1206: cf. Gruber's Anmerkungen *n* und *r* zu Cap. X, Müller's *Vita Andreae Sunonis* p. 18—21; Dahlmann's Geschichte von Dänemark, Band I, p. 368. Dessen ungeachtet nehmen eben dieselben Gelehrten wegen irrthümlicher Auffassung der Chronologie Heinrichs des Letten, das Jahr 1205 an. Müller lässt sich in diesem Irrthum nicht wankend machen durch ein päpstliches Schreiben vom 13. Januar 1206, in welchem dem Erzbischof von Lund, in Rücksicht auf die beabsichtigte Kreuzfahrt die Vollmacht gegeben wird,

in dem bekehrten Lande Bischöfe zu weihen. — Die von Heinrich dem Letten erwähnte Sonnenfinsterniss ist in den astronomischen Tafeln unter dem 28. Februar 1207 verzeichnet; cf. Brinckmeier's Praktisches Handbuch der historischen Chronologie. — Dass im J. 1207 ganz Liwland bekehrt war und dass einige Nachbarvölker sich bereit zeigten, das Christenthum anzunehmen, berichtete Andreas selbst an den Papst, cf. die von Gruber mitgetheilte Stelle aus Raynald's kirchlichen Annalen zu dem genannten Jahr). Der riga'sche Bischof traf erst zu Pfingsten (10. Juni) in Liwland ein, schloss mit dem Fürsten von Kokenhusen einen Vertheidigungsbund gegen die Littauer, setzte in einigen der bekehrten Landschaften Geistliche und Richter ein, musste aber den Ordensrittern ein Drittel des noch nicht vergabten Landes mit vollkommenen Herrenrechten überlassen (nämlich das Liwenland an der linken Aa von Segewolde und Wenden; er selbst behielt das untere Dünagebiet und die Landschaften zwischen der Aa und Salis). Die Littauer, welche am Weihnachtstage einen Raubzug über die Aa ins Treidensche ausgeführt hatten, wurden an der Düna geschlagen. Um das räuberische Volk besser abwehren zu können, bemächtigten sich die Deutschen der Burg der Selen (wahrscheinlich im Januar 1208). In dieser Zeit war der Priester Alobrand zu den Unganniern gesandt. Auf dem Rückwege bewog derselbe die Letten an der Sedde, sich für den lateinischen Glauben zu erklären; kurz zuvor aber hatten die Russen von Pskow angefangen, die ihnen tributpflichtigen Letten von Tholowa nach dem griechischen Ritus zu taufen. Der Priester der lateinisch Getauften ward des Bischofs Scholar Heinrich. Zu dieser Zeit nahm Daniel von Lenewarden den Fürsten von Kokenhusen gefangen. Aber der darüber erzürnte Bischof nahm den Fürsten am Osterfest (6. April 1208) zu Riga freundlich auf und entliess ihn nach Kokenhusen, begleitet von zwanzig wohlausgerüsteten Deutschen, welche gegen die Littauer Beistand leisten sollten. Doch Wjatscheslaw liess diese fast alle tödten und suchte den Fürsten von Polozk zu einem Angriff auf Riga zu bewegen. Als nun der Bischof Albert, der

noch nicht nach Deutschland abgesegelt war, zum Schutze Riga's von Dünamünde zurückkehrte und die allgemeine Landwehr aufbot, steckte der Fürst sein Schloss in Brand und entfloh.

Cap. XII: Im 12. Capitel holt der Erzähler die Zeitbestimmung nach, dass es schon im zehnten Jahr (*anno consecrationis jam decimo*) des Bischofs war, berichtet dabei von dessen Abreise nach Deutschland, dann von einem unglücklichen Feldzuge der Deutschen und Semgallen gegen die Littauer, und von den verheerenden Streifzügen, welche die rachsüchtigen Letten und die mit ihnen verbündeten Deutschen und Liwen gegen die Esten von Saccala und Ungannien unternahmen, bis der treidensche Landrichter Hermann einen einjährigen Waffenstillstand vermittelte (der muss nach dem 13. December 1208 geschlossen sein).

Cap. XIII: Im 11. Jahre (1209) kam der Bischof Albert wieder mit vielen Pilgern nach Liwland, unter diesen Walter von Hamersleve und Rudolph von Jericho. Mit Hülfe derselben baute er das Schloss Kokenhusen auf. Zu derselben Zeit wurden von dem Ordensritter Wigbert der Ordensmeister Viano und ein Ordenspriester Johannes ermordet. Zu Vino's Nachfolger wählte man den tapfern Volquin. In die Stelle des in demselben Jahr gestorbenen Dompropstes Engelbert setzte Albert den Augustiner-Canonicus Johannes. Als die Herbsttage herannahten, beschlossen der Bischof und der Kriegsrath, den Fürsten Wsewolod von Gercike, welcher das Bündniss mit den Littauern nicht aufgeben wollte, als einen offenbaren Feind mit Krieg zu überziehen. Gercike wurde von den Lateinern eingenommen und geplündert, und Wsewolod erlangte nur unter der Bedingung Frieden, dass er sein Erbland von der liwländischen Kirche zu Lehen nahm und öffentlich zu Riga den Lehnseid leistete. Darnach als der mit den Esten geschlossene Waffenstillstand abgelaufen war, begannen der Ordenscomthur Bertold von Wenden und der Lette Russin wiederum Krieg gegen die Ungannier und Saccalanen, der Bischof aber und seine Liwen und Letten schlossen mit denselben Frieden.

(Von Westwolod's Belehnung und von den Friedensbedingungen handelt umständlicher eine vom Bischof Albert selbst in Riga ausgestellte Urkunde, deren Schlussworte sind: *anno dominicae incarnationis* 1209, *praesidente apostolicae sedi papa Innocentio tertio, regnante gloriosissimo imperatore Ottone, pontificatus nostro undecimo.* — Unter den vielen Zeugen kommen auch vor: *Joannes praepositus Rigensis ecclesiae, Walter de Amelewe, Volquinus cum suis fratribus, Rodolphus de Jerichb.* Die Urkunde ist im livl. Urkundenbuch unter No. 15 nach dem in der Kaiserl. öffentlichen Bibliothek zu St. Petersburg befindlichen Original abgedruckt.) Wären in dem vorstehenden kurzen Auszuge die genaueren Umstände der Begebenheiten berücksichtigt, so würde noch deutlicher ersichtlich sein, dass die Chronologie derselben durchaus richtig sein muss; doch kann diese schon aus dem Grunde keinem Zweifel unterliegen, weil so viele andre Zeugnisse sie bestätigen.

Da von dem folgenden Capitel an mehrere Zeitangaben Heinrichs des Letten von denen einiger russischen Chroniken abweichen, so sollen diese von hier an in Betracht gezogen werden, und zwar hauptsächlich folgende fünf:

1) Die Лаврентіевская Лѣтопись.
2) Die Троицкая Л.
3) Die Ипатіевская Л.
4) Die Новгородская первая Л., alle vier abgedruckt in der von der archaeographischen Commission herausgegebenen Sammlung russischer Chroniken (Полное Собраніе Русскихъ Лѣтописей, Томы I — III. С. Петербургъ 1841, 1843, 1846).
5) Der von dem Fürsten Obolenski herausgegebene Лѣтописецъ Переяслава-Суздальскаго. Москва 1851.

Alle diese Chroniken bestimmen die Zeit nach Jahren der Welt, welche mit dem ersten März beginnen (wenigstens in dem behandelten Zeitraume). Um nun zu ermitteln, in welches der mit dem ersten Januar beginnenden Jahre Christi die erzählten Begebenheiten zu setzen sind, pflegt man von den Jahren der Welt die Zahlen 5509 oder 5508 zu subtrahiren; aber diese Gewohnheit soll hier

nicht beachtet, sondern es soll bei den einzelnen Jahren der Welt nach dem pragmatischen Zusammenhang der Thatsachen oder nach gewissen Zeitbestimmungen oder nach der liwländischen Chronik festgestellt werden, welchen Jahren Christi der allgemein angenommenen abendländischen Chronologie sie entsprechen.

Der J. II.-C. und die Jasp. (d. h. alle drei Handschriften derselben: die Радзивилловская, die Троицкая und die J.) stimmen bis zum J. 6714 in der Chronologie überein. Sie erwähnen unter dem J. 6694 die Sonnenfinsterniss am 1. Mai, einem Mittwoch, und den 18. Mai als einen Freitag, was beides für das J. 1185 zutrifft; ferner unter dem J. 6696 den 18. März als den Mittwoch der Palmenwoche, und unter dem Jahr 6707 den 25. Juli als einen Sonnabend, woher beide Jahre die Jahre Christi 1187 und 1198 sein müssen. Also kann man für den entsprechenden Zeitabschnitt der genannten Chroniken bis zum J. 6714 die Regel aufstellen, dass aus ihren Jahren der Welt die Jahre der heutigen abendländischen Zeitrechnung durch Subtraction der Zahlen 5509 oder 5508 gefunden werden, je nachdem die Begebenheiten zwischen dem 1. März und dem darauf folgenden 1. Januar, oder zwischen dem 1. Januar und dem darauf folgenden 1. März sich zugetragen haben. Dass dies wohl begründet ist, beweist namentlich das Jahr 6714 (in der Jasp. das erste J. 6714), dessen Inhalt folgender ist: Am 1. März sandte Wsewolod, der Grossfürst von Wladimir-Susdal, seinen Sohn Constantin nach Nowgorod, wo dieser am 20. März, einem Sonntage, ankam; in demselben Jahr fiel der galizische Fürst Roman Mstislawitsch im Kampf gegen die Polen (an der Weichsel); darauf verliess Rurik Rostislawitsch das Kloster (zu Kiew) und machte sich mit den Olegowitschen nach Galizien auf; jedoch vermochten sie Roman's unmündigen Sohn Daniel nicht zu verdrängen; in demselben Jahr vermählte Wsewolod seinen Sohn Jaroslaw mit einer polowzischen Prinzessin. — Wegen des 20. März, der im J. 1205 ein Sonntag war, kann das J. 6714 nur gleich dem Jahr vom 1. März 1205 bis zum 1. März 1206 sein. Dasselbe ist noch

aus dem Zusatz des J. II.-C. zu folgern, dass der Fürst Roman von Rjasan im April am Mittwoch der Charwoche gegen die Polowzen kämpfte; denn da Ostern im J. 1205 auf den 10. April, im J. 1206 aber auf den 2. April fiel, so konnte nur in jenem Jahre der Mittwoch der Charwoche ein Tag des genannten Monats sein. Wären noch fremde Zeugnisse nöthig, so könnte auf Röpell's Geschichte Polens, Band I, p 407, 408 verwiesen werden, wo nach abendländischen Quellen als Datum der Schlacht von Zawichost, in welcher Roman fiel, der 19. Juni 1205 angegeben wird. — In der Hosr. aber entspricht das J. 6713, unter welchem dieselbe Sendung Constantin's nach Nowgorod erwähnt wird, dem erwähnten J. 6714 der Jasp. und des J. II.-C., so dass aus dem Jahr der nowgorodschen Chronik das Jahr der heutigen Zeitrechnung durch die Subtraction der Zahlen 5508 (oder 5507) gefunden wird (wie auch die frühern Jahre 6693 und 6695 gleich den Jahren 1185 und 1187 sein müssen, weil unter jenen Jahren die zwei Sonnenfinsternisse erwähnt werden, die sich am 1. Mai 1185 und im September 1187 ereignet haben).

Die Radziwillsche Handschrift bricht mit dem J. 6714 ab, von welchem an die Троицк. und Jasp. und der J. II.-C. in der Chronologie und auch im Inhalt differiren. Die Jasp. erzählt unter einem zweiten J. 6714 weiter: Der dem jungen Daniel zu Hülfe geeilte König Andreas von Ungarn schützte Galizien nicht auf die Dauer vor den feindlichen russischen Fürsten. Als er mit den Polen Frieden geschlossen hatte und nach Ungarn zurückgekehrt war, gewann Wladimir Igorewitsch die Herrschaft in Galitsch. Darauf bemächtigte sich Wsewolod der Rothe, das Haupt der Olegowitschen, Kiew's und nöthigte den Jaroslaw Wsewolodowitsch zu seinem Vater nach Susdal zurückzukehren, wo er am 22. September eintraf. Aber die vereinigten Rostislawitschen brachten Kiew wiederum in ihre Gewalt und behaupteten diese Stadt auch, als Wsewolod der Rothe sie im Winter drei Wochen belagerte. In demselben Winter fand eine Sonnenfinsterniss statt am 28. Februar, am Mittwoch der Butterwoche. An ebendemselben Tage kam Con-

stantin aus Nowgorod zu seinem Vater. (Der genannte Tag war ohne Zweifel der 28. Februar 1207, so dass dies Jahr 6714 mit dem 1. März 1206 begann). Der J. II.-C. erwähnt unter dem J. 6715 allein die Rückkehr Jaroslaws zu seinem Vater. Da dieser aber im J. 1206 (am 22. September) in Susdal eintraf, so bleibt der Chronist in der Chronologie consequent. — In der Hnat., d. h. in der sogenannten wolynischen Chronik, sind die Jahre der ersten Decennien des dreizehnten Jahrhunderts ganz willkürliche; in die Jahre 1205 und 1206 gehört, was mit den Zahlen 6709, 6710 und 6711 bezeichnet ist; der Abschnitt unter der letzten Zahl enthält noch die Fortsetzung zu dem von der Jasp. Erzählten, nämlich dass Wladimir Igorewitsch Roman's Wittwe nöthigte, aus Wolynien zum polnischen Fürsten Leschek zu entfliehen, und dass er seinen Bruder Roman in Wladimir Wolynsk einsetzte.

Unter dem J. 6715 erzählt die Jasp.: Die Olegowitschen erneuerten den Kampf gegen die in Südrussland herrschenden Fürsten aus dem Hause Wladimir's Monomach. Es unterlagen ihnen Jaroslaw Wladimirowitsch in Tripol, Mstislaw Romanowitsch in Belgorod und Mstislaw Mstislawitsch in Tortschesk; Rurik räumte Kiew, in welches Wsewolod der Rothe wieder einzog. Nun beschloss der Grossfürst Wsewolod einen Feldzug gegen die tschernigowschen Fürsten und entbot dazu seinen Sohn Constantin mit den Nowgorodern, so wie seine andern Söhne und die rjasanschen Fürsten. Er brach am 19. August, einem Sonntage, aus Wladimir auf, vereinigte sich bei Moskwa mit Constantin's Heer, verhaftete am 22. September, einem Sonnabend, die sechs des Einverständnisses mit den Olegowitschen überführten rjasanschen Fürsten, zwang die Stadt Pronsk nach einer mehrwöchentlichen Belagerung am 18. October, einem Donnerstage, zur Uebergabe und kehrte, nachdem auch die Stadt Rjasan sich unterworfen, nach Wladimir zurück, wo er am 21. November, einem Mittwoch, eintraf. Indessen hatte Rurik, der von den Erfolgen des Grossfürsten gehört, den tschernigowschen Fürsten wieder aus Kiew vertrieben. Der Grossfürst setzte seinen

Sohn Constantin über Rostow und sandte an seiner Stelle den jüngern Swjatoslaw nach Nowgorod. Im Winter am 3. Februar fand eine Mondfinsterniss statt. — Alle diese genauen Zeitangaben treffen zu für das Jahr vom 1. März 1207 bis zum 1. März 1208, in welchem letztern Jahre sich die Mondfinsterniss an demselben Tage ereignete. Die Genauigkeit der Beschreibung verräth einen Mann, welcher Augen- und Ohrenzeuge der Begebenheiten des Feldzugs war. — Der J. II.-C. erzählt diesen folgerichtig unter dem J. 6716, aus welchem durch Subtraction der Zahl 5509 das Jahr Christi 1207 ermittelt wird.

Wenn nun die Jasp. unter dem J. 6717 fortfährt, — Wsewolod habe seinen Sohn Jaroslaw nach Rjasan geschickt, und als die Rjasaner gegen denselben aufrührerisch geworden waren, deren Stadt zerstört; im Winter seien die rjasanschen Fürsten Kjur Michail und Jaroslaw ins susdalsche Gebiet eingefallen, von Georgi Wsewolodowitsch aber geschlagen; — so wird man auch dies Jahr der Welt (wie die Jahre 6715 und 6714) durch Subtraction der Zahl 5508 (5507) in ein Jahr Christi verwandeln dürfen, d. h. in das vom 1. März 1208 bis zum 1. März 1209. Doch widersprechen hier der J. II.-C. und die Воскресенская, von denen der erstere dieselben Ereignisse in die drei Jahre 6716, 6717, 6718, die letztere in die Jahre 6716 und 6717 verlegt (die Воск. ist hier nur nach Citaten in Arzybyschew's Werk Повѣствованіе о Россіи berücksichtigt).

Die Widersprüche vervielfältigen sich noch bei den folgenden Jahren. Nach der Лаврентіевская wurde Mstislaw Mstislawitsch im Winter des Jahres 6717 Fürst von Nowgorod, nach der Воскресенская schon im Winter des Jahres 6716, nach dem J. II.-C. aber erst im Jahr 6720. Eben so auffallende Abweichungen kommen in der Новг. vor. Dieselbe erzählt, ziemlich übereinstimmend mit der Троицк., unter dem J. 6716: Der Grossfürst liess am 17. März, einem Sonnabend, (also im J. 1207, wie schon Karamsin und Arzybyschew bemerken) einen vornehmen Nowgoroder hinrichten; unter dem J. 6717: Die Nowgoroder und ihr Fürst Constantin nahmen an Wsewolod's

Feldzuge gegen die rjasanschen Fürsten Theil; nach ihrer Rückkehr erhoben sie Aufruhr gegen die Familie Miroschka's, beschenkten den in der Butterwoche in Nowgorod eingetroffenen Fürsten Swjatoslaw mit einem Theile der eingezogenen Güter und setzten den Twerdislaw Michalkowitsch zum Possadnik ein; (alle diese Ereignisse fallen nach der Jasp. in das Jahr vom 1. März 1207 bis zum 1. März 1208, wie ebenfalls Karamsin und Arzybyschew schon bemerken. Da im J. 1208 am 6. April Ostern war, so kam Swjatoslaw zwischen dem 9. und 16. Februar nach Nowgorod); unter dem J. 6718: Der Possadnik Twerdislaw und der Fürst Wladimir (von Pskow) schlugen die eingefallenen Littauer; Wsewolod zerstörte die widerspänstigen rjasanschen Städte; im Winter machten die Nowgoroder den Mstislaw Mstislawitsch zu ihrem Fürsten und sandten den Sohn Wsewolod's gegen die Freilassung der von diesem festgenommenen Kaufleute zurück. —

§ 4.

Man könnte alles das, was die Hosr. unter dem J. 6718 erzählt, in das Jahr vom 1. März 1208 bis zum 1. März 1209 setzen. Aber es ist zu bedenken, dass dann Mstislaw in einem andern Jahr, als die Jasp. angiebt, Fürst von Nowgorod geworden sein müsste, während unmittelbar vorher die Chronologie der Hosr. erst aus der Jasp. berichtigt war. Es ist also angemessener, dies letzte Factum mit der Jasp. als im Winter am Ende des Jahres 1209 oder im Anfange des Jahres 1210 geschehen anzunehmen. Dazu kommt, dass die Троицк. unter dem J. 6718 im übrigen Inhalt mit der Hosr. übereinstimmt, aber nichts von Mstislaw erwähnt, ferner unter dem J. 6719 mit der Hosr. die Absetzung und Verbannung des Erzbischofs Mitrofan durch Mstislaw, aber nichts von Mstislaw's Aufenthalt in den Städten Torshok, Toropetz und Welikije Luki, nichts von der Ernennung des Possadnik Dmitri, nichts von der grossen Feuersbrunst in Nowgorod berichtet. Noch entscheidender ist es, dass in der Hosr. auch die folgenden Jahreszahlen 6720, 6721 und 6722 unrichtig sind, wie aus der Vergleichung mit der liwländischen Chronik hervorgeht.

Heinrich der Lette fährt in seinem vierzehnten Capitel also fort: Im zwölften Jahre trat der riga'sche Bischof die Rückreise nach Deutschland an; die ihn begleitenden Pilger erlitten an der Nordspitze von Curland eine Niederlage durch die Curen (Frühjahr 1210). «In derselben Zeit kamen der Grosskönig von Nowgorod und zugleich der König von Pskow mit allen ihren Russen, einem grossen Heere, nach Ungannien, und indem sie das Schloss Odempä belagerten, kämpften sie mit ihnen (d. h. mit den Unganniern) acht Tage, und da im Schlosse Mangel an Wasser und Nahrungsmitteln sich einstellte, baten sie die Russen um Frieden, und diese gaben ihnen Frieden und tauften einige mit ihrer Taufe und empfingen von ihnen 400 Mark Nagaten und zogen von ihnen ab.» In Deutschland angelangt, warb Albert viele Pilger. Indessen hatte der Sieg der Curen die Folge, dass die aufrührerisch gesinnten Liwen sich mit ihnen, mit den Semgallen, Littauern, Esten und Russen von Polozk verbanden, um die deutsche Herrschaft zu vernichten. Grade an demselben Tage, als viele der im J. 1209 gekommenen Pilger, unter ihnen der Graf von Sladem, von Dünamünde aus heimschiffen wollten, fuhren die Curen auf mehrere hundert Schiffen in die Düna und griffen Riga an, kehrten aber, da sie muthigen Widerstand fanden, und da auswärtige Hülfe anlangte, nach einigen Tagen zurück. Der Rettungstag war der 12. Juli. Nach fernern Kämpfen zwischen den Esten und Liwländern, welche letztern an der Sedde eine Niederlage erlitten, bat der riga'sche Senat den Fürsten von Polozk um Frieden und erkannte in einem Vertrage an, dass die eingebornen Liwländer dem Fürsten tributpflichtig wären. In der Adventzeit wurde von den Liwländern und den Russen von Pskow, «welche damals mit Jenen Frieden hatten,» ein Feldzug gegen die Strandesten unternommen. Bei dem folgenden Mondlicht, (d. h. um den 2. Januar 1211, an welchem Tage Vollmond war) versammelte sich das liwländische Heer abermals am burtnecker See; doch unterliess man den beabsichtigten Feldzug, weil die Esten auf dem Strandwege in Liwland einfielen. Beim dritten Mondlicht (d. h. um den 1. Februar

1211) rüstete man sich zur Belagerung des festen Schlosses Fellin.

Cap. XV. »*Anno incarnationis dominicae* 1210, *Praesulis Alberti XIII°, facta est obsidio prima castri Viliende in Saccale.*« (Da hier mit dem neuen Cap. offenbar ein neues Jahr des Bischofs und zwar das dreizehnte im Februar 1211 beginnt, so folgt daraus, dass Albert im Februar 1199 geweiht ist). Nachdem diese Burg erobert war, traten alle eestnischen Stämme in einen Bund zusammen und zogen mit einer grossen Streitmacht vor das Schloss Treiden an der Aa. Indessen waren der Bischof und der Ordensmeister Volquin nach Rom gereist und hatten dort vom Papste urkundliche Briefe über die Theilung Liwlands und Lettlands erhalten. Als Beide (im J. 1211 nach Ostern) nach Liwland zurückkehrten, begleiteten sie die drei Bischofe von Ratzeburg, von Paderborn und von Verden, die beiden Grafen Helmold von Plesse und Bernhard von Lippe und viele andre Wallfahrer. Diese und die Liwen erfochten bei Treiden über die Eesten einen glänzenden Sieg. Darauf weihte Albert, gemäss einer päpstlichen Vollmacht, den Abt Theoderich zum eestnischen Bischof und ernannte zum Dünamünder Abt den Cisterciensermönch Bernhard von Lippe; den Liwen, welche durch die Verheerungen der Feinde sehr viel gelitten, stellte er einen Freibrief aus, dass sie statt des Zehnten nur ein gewisses Mass Getreide zu entrichten hätten. Dann begab er sich noch in demselben Jahre nach Deutschland. Die in Liwland gebliebenen vier Bischöfe versammelten in den ersten Tagen des Januars (1212) das achttausend Mann starke liwländische Heer am burtnecker See; dasselbe zog nach dem 6. Januar durch Ungannien über den Embach, verheerte die dortigen eestnischen Landschaften drei Tage lang, brach am vierten nach Jerwen auf, plünderte auch hier drei Tage und kehrte dann über den zugefrornen Wirzjerw nach Liwland zurück. Als der Grosskönig Mstislaw von Nowgorod hörte, dass ein deutsches Heer in Liwland sei, zog er mit einem Heer von funfzehntausend Mann eben dorthin, und weil er sie nicht mehr antraf, weiter durch Jerwen nach Harrien, und zwang die

Esten in der Burg Warbola, ihm siebenhundert Nogaten Tribut zu entrichten. Die Abwesenheit der Russen in Estland benutzten die Saccalanen und überfielen die Stadt Pskow. Bald darauf schlossen die Liwen und Letten mit den Esten Frieden. Darauf kehrten die Bischöfe von Verden und von Paderborn nach Deutschland zurück, der Bischof Philipp von Ratzeburg aber blieb in Riga. Nach der Abreise jener vertrieben die Russen von Pskow ihren Fürsten Wladimir, unwillig darüber, dass er seine Tochter dem Ritter Dietrich, dem Bruder des riga'schen Bischofs, zur Gemahlinn gegeben. Wladimir begab sich zum Fürsten von Polozk. und da er von diesem wenig Unterstützung erhielt, nach Riga zu seinem Schwiegersohne. (Dass alle diese Facta in den von Heinrich dem Letten angegebenen Zeiten sich zugetragen haben, dafür sprechen auch folgende Zeugnisse:

1) Den Grafen von Sladen nennt die oben angeführte Urkunde vom J. 1209.

2) Auf Alberts Anwesenheit in Deutschland im J. 1210 weisen päpstliche Schreiben vom 30. October 1210 hin, welche über die in demselben Jahr vollzogene Wahl des Erzbischofs von Bremen und über die Betheiligung des livländischen Bischofs an derselben sprechen. (Cf. Hamb. Urkundenbuch n. 378, 379, 380).

3) Den Aufenthalt Alberts und Volquins in Rom bezeugen die vom Papste an sie gerichteten Briefe, durch welche der Streit über die Theilung Liwlands und Lettlands vermittelt wird (Liwl. Urk. n. 16 und 17).

4) Noch andre Facta beweisen die im Liwl. Urk. abgedruckten Urkunden n. 18, 20, 23, 35 und 36. Also darf man glauben, dass auch das die Nowgoroder und Pskowiter Betreffende in die rechte Zeit gesetzt ist. (Es ist hier nicht zu verschweigen, dass in einer Urkunde, welche in zwei Transsumten bei Dogiel vorhanden ist — cf. Livl Urk. n. 21 — der 25. Juli des vierzehnten Jahres des Bischofs Albert ins Jahr Christi 1211 gesetzt ist, also schon der 25. Juli 1198 im ersten Jahre des Bisthums Alberts liegen müsste. Aber die vielen in den Dogielschen Abschriften vorkommenden Fehler berechtigen zu der Vermuthung, dass

für das Jahr 1211 vielmehr 1212 zu lesen ist, wofür auch noch andere vom Staatsrath Dr. C. E. Napiersky angeführte Gründe sprechen).

Die russischen Chroniken berichten über dieselben Ereignisse unter andern Jahren. Die Hosr. und Троицк. unter 6720: Der Fürst Mstislaw von Nowgorod zog gegen die Tschuden, die sogenannten Torma, und (so fährt die Hosr. allein fort) im Winter gegen die Burg Odempae oder Bärenhaupt und trieb Tribut ein. Die Hosr. unter 6721: An St. Peters Fasttage, als die Pskowiter nach Vertreibung ihres Fürsten Wladimir auf dem See waren, verbrannten die Littauer die Stadt. Die Hosr. und Троицк. unter 6722 und der J. II.-C. unter 6721: Mstislaw zog mit den Nowgorodern, mit den Pskowitjanen unter ihrem Fürsten Wsewolod Borissowitsch und mit den Toroptschanen unter Wladimirs Bruder Dawid gegen die jerwischen Tschuden (на Чюдь на Ерву), eroberte die festen Plätze und belagerte die Burg Worobiin so lange, bis die Einwohner Tribut zahlten. — So abweichend diese Zeitangaben von denen der liwländischen Chronik erscheinen mögen, so giebt doch die Hosr. selbst mehrere Belege für die Richtigkeit der letztern. Sie sagt nämlich, Mstislaw habe seinen Feldzug gegen die jerwischen Tschuden am 1. Februar in der Butterwoche angetreten. Aber nicht im J. 1214, in welchem am 30. März Ostern war, sondern nur im J. 1212, dessen Osterntag der 25. März war, konnte der 1. Februar in die Butterwoche fallen. Und dieser 1. Februar 1212 stimmt nun aufs Beste zur Erzählung Heinrichs des Letten. In der ersten Hälfte des Januars 1212 war das liwländische Heer über den Embach gezogen; noch in demselben Monat kam die Nachricht davon nach Nowgorod, und Mstislaw brach von hier am 1. Februar auf, um die Deutschen aus Estland zu vertreiben; und gerade in der Zeit, als er hier verweilte (so sagt Heinrich der Lette), wurde die Stadt Pskow von den saccalamischen Esten überfallen. Das wird aber derselbe Ueberfall Pskows gewesen sein, den die Hosr. unter dem J. 6721 den Littauern zuschreibt mit Angabe des bestimmten Tages St. Peters Fasten, des 22. Februars.

Nur weicht hier die Angabe der Hosr., der Fürst Wladimir sei vorher schon vertrieben gewesen, von Heinrichs des Letten oben mitgetheiltem Bericht ab. Folgt man dem letztern, so kann die Vertreibung Wladimirs doch nicht nach dem Monat März statt gefunden haben. Denn die Anfangsworte des sechzehnten Capitels sagen, dass der Bischof Albert noch im J. 1211 der Menschwerdung Christi, aber im Anfange seines vierzehnten Amtsjahres — *annus erat dominicae incarnationis millesimus ducentesimus undecimus, sed antistitis initium decimi quarti* — mit Pilgern in Liwland eintraf, und dass unter den Begrüssenden auch der Flüchtling Wladimir ihm entgegenzog. Das Ende des Jahres 1211 nahm der Verfasser gewiss nicht nach dem 25. März an, da im Jahre 1212 der heutigen Zeitrechnung der erste Osterntag auf den 25. März fiel. Also muss Wladimirs Vertreibung wenigstens mehrere Wochen vor diesem Tage angenommen werden, da der genannte Fürst zuerst nach Polozk und von dort nach Riga sich begab, wo er vor der Ankunft Alberts anlangte. Aber vielleicht hat Heinrich der Lette sich eine kleine Nachlässigkeit zu Schulden kommen lassen und gesagt: Nach der Abreise der zwei deutschen Bischöfe vertrieben die Russen von Pskow ihren König Wladimir — und dieser fuhr nach Riga, anstatt: Nach der Abreise der Bischöfe kam der von den Russen aus Pskow vertriebene Wladimir nach Riga.» Unter dieser Voraussetzung ist die Angabe der Hosr., dass Wladimir vor dem 22. Februar schon vertrieben gewesen, haltbar, ohne dass der Auctorität Heinrichs des Letten Eintrag geschieht, da doch seinetwegen auch nicht ein früherer Monat als der Februar angenommen werden darf.

Von demselben Fürsten wird in Cap. XVI noch Mehreres erzählt, worüber die russischen Chroniken schweigen: Im Sommer des Jahres 1212 hatte der riga'sche Bischof eine Zusammenkunft mit dem Fürsten von Polozk, und Beide schlossen unter Vermittelung Wladimirs von Pskow einen Handelsvertrag und ein Bündniss gegen die Littauer, zugleich hob Wladimir von Polozk die Tributpflichtigkeit der Liwen und Letten auf und räumte den Deutschen die landesherrliche

Gewalt über dieselben ein. Darauf, zur Herbstzeit, musste Albert die Empörung einiger heidnisch gesinnten Liwen und Letten bekämpfen. An den Unterhandlungen mit diesen Empörern betheiligten sich der Bischof Philipp von Ratzeburg und der halberstädtische Decan Burchard. Darauf ward Wladimir von Pskow als Landrichter über Antine eingesetzt, bis die Ordensritter durch einen Tauschvertrag ihr Drittel des Schlosses Kokenhusen an den Bischof Albert überliessen und dafür Antine erhielten. Nun übernahm Wladimir die Vogtei seines Schwiegersohns Dietrich über Idumäa, dieser aber ging nach Deutschland. (Das Genauere über jenen Tausch enthält die darüber abgefasste Urkunde, cf. Liwl. Urk. n. 38, in welcher unter den Zeugen auch der Bischof Philipp und der halberstädtsche Decan Burchard genannt werden).

Wenn demnach das J. 1212 für Mstislaws Feldzug gegen die jerwischen Tschuden feststeht, so hindert nichts, die Belagerung der Burg Odempae nach Heinrich dem Letten ins J. 1210 zu setzen. Nun sind die Jahre der Hosr. 6717, 6718, 6720, 6722 gleich den Jahren 1207, 1208, 1210 und 1212. Also darf man mit Recht die unter 6719 erzählten Begebenheiten in das Jahr vom 1. März 1209 bis zum 1. März 1210 verlegen, in welches das entsprechende J. 6717 der Jasp. mehrere ähnliche setzt, nämlich dass Mstislaw in Torshok gegen angreifende Feinde (die Söhne des Grossfürsten Wsewolod) kämpfte, und dass er sich von Nowgorod nach Toropetz begab. Die Jasp. aber fügt hinzu, dass Mstislaw von Torshok nach Nowgorod ging, welches Factum die Hosr. unter 6718 mit dem Zusatz erzählt, dass Mstislaw in Nowgorod zum Fürsten erhoben und Swjatoslaw Wsewolodowitsch im erzbischöflichen Palast eingesperrt wurde. Ausserdem sagt die Hosr. unter dem J. 6719 (und die Троицк. und die vom Fürsten Obolenski herausgegebne Супрасльская Рукопись einer nowgorodschen Chronik nur dies unter dem J. 6719), dass Mstislaw und die Nowgoroder im Winter am 22. Januar (also im J. 1210) den Erzbischof Mitrofan, mit dem sie unzufrieden waren, nach Toropetz brachten und als dessen Nachfolger den aus

Constantinopel gekommenen Dobrünja einsetzten, der bei der Weihe den Namen Antoni annahm. — Ist es nun nicht wahrscheinlich, dass jener Zusatz der Hosr. vom J. 6718, welchen die Tpolitan. nicht hat, ins J. 6719 d. h. 1209 gehört, und dass die Verbannung Mitrofans mit der Erhebung Mstislaws im Zusammenhang steht, dass Mstislaw also die fürstliche Würde in Nowgorod nach dem J. 1208 und vor dem 22. Januar 1210 erhielt? — Arzybyschew folgt der Hosr. ohne Consequenz, da er 6717 für 1207, und 6718 für 1208, aber 6719 für 1211, 6720 für 1212, 6721 für 1213, 6722 für 1214 hält.

Der Jasp. lassen sich auch in den nächstfolgenden (drei) Jahren noch keine Irrthümer nachweisen. Sie erwähnt unter dem J. 6718, zum Grossfürsten Wsewolod sei im Winter der Metropolit Matwei aus Kijew gekommen und habe einen Frieden vermittelt, nach welchem Wsewolod der Rothe im Besitz Kiews verbleiben, Rurik aber Tschernigow erhalten sollte; unter 6719, dass Georgi, der Sohn des Grossfürsten, sich mit einer Tochter Wsewolods des Rothen vermählte, und dass am 15. Mai, einem Sonntage, eine Feuersbrunst fast ganz Rostow verzehrte. (Da nach dieser genauen Angabe das J. 6719 nur gleich dem J. 1211 sein kann, so darf man wohl 6718 für 1210 und 6720 für 1212 halten) Die Boск. stimmt unter dem J. 6719 mit der Jasp. überein. Eben so wird von beiden Chroniken unter dem J. 6720 erzählt, dass der Grossfürst Wsewolod im April gestorben sei; nur hat die Jasp als Datum den dreizehnten (welche Zahl die Herausgeber wegen des Zusatzes «am Tage des heiligen Martin des römischen Bischofs» in vierzehn verwandelt haben), die Boc. den funfzehnten, einen Sonntag. Letzteres trifft für das J. 1212 zu. An das J. 1213 aber wird man schon deswegen nicht denken dürfen, weil in demselben Ostern auf den 14. April fiel, auf welchen Festtag die Chronisten gewiss hingewiesen hätten, wenn der Todestag derselbe gewesen wäre oder ihm nahe gelegen hätte. Der J. H.-C. giebt den 16. April 6721 an, welches Jahr nach der consequenten Chronologie desselben Chronisten dem J. 6720 der Jasp., d. h. dem J. 1212,

entspricht. — Für die Richtigkeit des Jahres 1212 mag noch angeführt werden, dass die Boc. unter dem J. 6720 und die Hosr. unter dem J. 6722 auch berichten, dass Mstislaw Mstislawitsch einen Feldzug nach dem südlichen Russland unternahm. Es waren in Galizien zwei Vettern Wsewolods des Rothen getödtet worden, und dieser darüber erbittert, vertrieb die Rostislawitschen aus dem südlichen Russland, d. h. vielleicht nur den Rurik und seine Söhne. Die Vertriebenen wandten sich an Mstislaw Mstislawitsch um Hülfe. Der brach nun (nach der Hosr. am 8. Juni) von Nowgorod auf und zog zuerst nach Smolensk. Hier entstand Streit zwischen den Seinigen und den Smolnjanen; auf Twerdislaws Zureden aber zogen die Nowgoroder weiter nach Südrussland mit. Ihre Verbündeten waren Mstislaws Vettern: Mstislaw Romanowitsch von Smolensk, Wladimir Rurikowitsch, die zwei Dawidowitschen Constantin und Mstislaw-Feodor, auch Ingwar Jaroslawitsch von Luzk. Sie nahmen Rjatschiza und einige andere Städte am Dnjepr ein, besiegten die Gegner bei Wyschegorod, worauf diese Stadt und Kiew sich unterwarfen, verfolgten den aus Kiew entwichenen Fürsten Wsewolod den Rothen, und erzwangen, nachdem sie fast zwei Wochen Tschernigow belagert, einen vortheilhaften Frieden. Wsewolod der Rothe starb bald darauf. In Kiew ward zuerst Ingwar Jaroslawitsch, später Mstislaw Romanowitsch eingesetzt. (Tschernigow scheint an Rurik gegeben zu sein). Mstislaw Mstislawitsch kehrte nach Nowgorod zurück. Es ist nicht gut möglich hier der Chronologie der Bos. zu folgen, welche die Gefangennahme und Ermordung der Igorewitschen unter dem J. 6716 berichtet. Doch da die mit den Zahlen 6717, 6718 und 6719 bezeichneten Abschnitte Ereignisse enthalten, welche entweder im J. 1213 (wie die Ermordung der ungarischen Königinn) oder spätestens im J. 1214 (wie das zwischen dem Könige Andreas und dem Polenherzoge Leschek über die Besitznahme Galiziens getroffene Uebereinkommen) sich zugetragen haben (cf. Röpell I, p. 412 und 413): so können die Igorewitschen nicht in einem spätern Jahr als 1212 ermordet sein. Doch sprechen einige

Gründe dafür, dass diese Thatsache ins J. 1210 fällt. Denn zu der Zeit soll (nach der Boch.) Rostislaw Rurikowitsch zur Herrschaft in Galitsch gelangt sein, und seit dem Winter desselben Jahres begann (nach der Jasp.) eine engere Verbindung zwischen den Olgowitschen und dem Grossfürsten Wsewolod, dessen Sohn Georgi sich mit einer Tochter Wsewolods des Rothen vermählte. Derselbe Georgi folgte, wie die Jasp. und Boch. übereinstimmend unter 6720 und der J. II.-C. unter 6721 erzählen, beim Tode des Grossfürsten als Herrscher in Wladimir-Susdal', während von seinen Brüdern der älteste, Constantin, nichts mehr als Rostow, und Jaroslaw Perejaslawl' Saljesski erhielt.

§ 5.

Wird nach der vorstehenden Auseinandersetzung das J. 1212 als das angenommen, in welchem die Nowgoroder den Feldzug nach dem südlichen Russland unternahmen, so ist Mstislaw Mstislawitsch wenigstens noch im folgenden J. 1213 im Besitz seiner fürstlichen Gewalt in Nowgorod zu denken. Dafür scheint auch die liwländische Chronik zu sprechen. Sie sagt in Cap. XVII: Im funfzehnten Jahr nach seiner Weihe (im J. 1213) ging der Bischof Albert nach Deutschland. Bald darauf zeigten sich die Littauer feindselig. Einer ihrer Fürsten Dangeruthe (der Schwiegervater des Fürsten Wsewolod von Gercike), welcher den Fürsten von Nowgorod zu einem Bündniss zu bewegen versucht hatte, gerieth in die Gefangenschaft der Ordensritter. Der Landrichter von Idumäa, Wladimir, ging auf einige Zeit nach Russland, kehrte im Winter von dort zurück und schlug seinen Wohnsitz in Metimne auf. Er half die über die Düna eingefallenen Littauer bekämpfen. — Da in diesem Capitel nicht der Name eines andern nowgorodschen Fürsten genannt wird, so hat man denselben für den früher erwähnten Mstislaw zu halten. — Auch der J. II.-C. tritt hier als Zeuge auf; denn nach ihm wurde im J. 6722, welches dem J. 1213 entspricht, Mstislaws Tochter Rostislawa aus Nowgorod dem Fürsten Jaroslaw von Perejaslawl' als Gemahlinn zugeführt; und Jaroslaw half die Streitigkeiten zwischen seinen Brüdern Georgi und Constantin vermit-

teln; welches Letztere auch die Jaup. unter dem J. 6721 (d. h. 1213) sagt.

Im J. 1214 dann (nach der Hosr. im J. 6723) mag Mstislaw den Nowgorodern erklärt haben, dass er sich nach Südrussland begeben müsse, und dass sie einen andern Fürsten wählen sollten. (Veranlasste ihn dazu etwa der Tod Ruriks von Tschernigow, der nach der Jaup. im Jahr 6723, aber vielleicht nicht im Jahr 1215, sondern früher, im Jahr 1214, erfolgte?) Die Wahl der Nowgoroder fiel nach langem Bedenken, also wohl erst im Jahr 1215, auf Mstislaw's Schwiegersohn Jaroslaw, der sich nun nach Nowgorod begab. In dasselbe J. 1215 fällt das Meiste von dem, was den Inhalt des Jahres 6723 der Hosr. ausmacht: Der Aufstand des prussischen Stadttheils bewog den neu eingesetzten Fürsten, nach Torshok zu gehen und von hieraus seine fürstliche Gewalt geltend zu machen, zugleich mit der Absicht, diese Stadt zum Haupthandelsplatz zu erheben. Er suchte die Nowgoroder zur Unterwürfigkeit zu zwingen, indem er bei dem in ihrer Stadt herrschenden Kornmangel keine Zufuhren dorthin liess und die zahlreichen an ihn abgeordneten Gesandtschaften bei sich behielt. Als so das volkreiche Nowgorod zu veröden anfing, und als es sich um das politische Fortbestehen der Stadt handelte, traf Mstislaw Mstislawitsch dort als Retter ein, am 11. Februar (also im J. 1216). Nach vergeblichen Versuchen, Jaroslaw zu einem billigen Frieden und zur Zurückgabe der Gefangenen zu bewegen, brach er am ersten März, einem Dienstag, gegen diesen auf. — Von diesem Tage an setzen die sehr ausführliche Tpoïцк. und die Hosr. unter dem J. 6724 die Erzählung grossen Theils übereinstimmend fort: Auf Jaroslaw's Seite standen seine Brüder Georgi und Swjatoslaw. Mit Mstislaw vereinigten sich Wsewolod der Sohn des Mstislaw Romanowitsch von Kiew, Wladimir Rurikowitsch aus Smolensk und Wladimir aus Pskow, und am Sonnabend vor Ostern, dem 9. April, Constantin mit den Rostowern. Georgi und Jaroslaw wiesen wiederholte Friedensanträge Mstislaws zurück, erlitten aber in der Nähe des Jurjewberges bei Lipizy eine

blutige Niederlage am 21. April, einem Donnerstage, in der zweiten Woche nach Ostern; die Sieger erschienen am 24. April, einem Sonntage, vor Wladimir, welche Stadt Georgi nicht mehr vertheidigen konnte; er trat jetzt die grossfürstliche Würde an Constantin ab; auch Jaroslaw unterwarf sich und erkannte Constantin's Senierat an. Mstislaw kehrte nach Nowgorod, sein Bruder Wladimir nach Pskow und Wladimir Rurikowitch nach Smolensk zurück. (Alle angegebnen genauen Zeitbestimmungen treffen für das J. 1216 zu, so dass auch das J. 6723 der Hosr. das J. vom 1. März 1215 bis zum 1. März 1216 ist).

Die *Origines Livoniae* widersprechen dem mitgetheilten Inhalt des Jahres 6724 der Hosr. und Tpoïu nicht. Sie fahren im achtzehnten Capitel fort: Es war das sechzehnte Jahr des Bischofs (1214), als dieser wieder mit Pilgern in Liwland ankam, aber bald nach Deutschland zurückeilte, *ut facilius ad concilium Romanum venire posset in sequenti anno.* Der russische Fürst Wladimir, den der idumäische Priester Alobrand wegen seiner Habsucht getadelt hatte, verliess nach einiger Zeit das Land. Die Söhne des Häuptlings Thalibald von Tholowa traten vom griechischen Glauben zum lateinischen über und unterwarfen sich der liwländischen Kirche. Im Winter (zu Anfang des Jahres 1215) begann der Krieg gegen die Eesten wieder. Die Oeseler blokirten im Frühjahr fast alle Flussmündungen; die Littauer siegten über die nach Gercike gezogene Kokenhusensche Besatzung.

Cap. XIX. Im 17ten Jahre des Bischofs (1215) kehrte die Flotte der Oeseler aus der Dünamündung zurück, als zwei Schiffe mit Pilgern in Liwland eintrafen. Die in Lettland eingefallenen Eesten ermordeten den Häuptling Thalibald. Darauf wurde im Sommer von dessen Söhnen Ungannien schrecklich verheert und nebst Saccala zur Unterwerfung gezwungen. Während dieser Kämpfe hatten die Bischöfe Philipp von Ratzeburg und Dietrich von Eestland ihre Reise angetreten, um das grosse Concil in Rom zu besuchen; Philipp starb (in Italien), ehe er das Ziel der Reise erreichte. Die Bischöfe Albert und Dietrich waren auf dem im J. 1215 abgehaltenen Concil anwesend, in derselben Zeit, als die Priester Peter Kake-

wald und Otto die Provinzen Saccala und Ungannien tauften. Nach Weihnachten zogen die Liwländer gegen die Strandeesten und belagerten die Burg Sontagana. Einige Tage später zogen sie über das Eis nach Oesel. Nach dem Osternfest (nach dem 10. April 1216) beabsichtigte der mit den Eesten verbündete Fürst Wladimir von Polozk auf der Düna nach Liwland hinabzufahren; aber er starb plötzlich. (Die Abhaltung des grossen Concils in Rom im November 1215 steht durch viele Zeugnisse fest, cf. Hurter, Papst Innocenz III, Band II).

Im Folgenden finden sich wieder chronologische Differenzen zwischen der liwländischen und den russischen Chroniken. Im zwanzigsten Capitel der erstern heisst es zuerst: Im achtzehnten Jahre seines Bisthums (1216) kam Albert, der nach der Abreise von Rom auch den deutschen König Friedrich in Hagenau besucht hatte, nach Liwland zurück, mit ihm der Bischof Dietrich. (Den Aufenthalt Friedrichs in der Nähe von Hagenau zu Anfang des Jahrs 1216 beweisen Böhmer's Regesten (nach Hansen); der Bischof Dietrich hatte noch am 27. April 1216 die Kirche des St. Pantaleons-Klosters in Cöln geweiht, cf. Gruber's Anmerkung *a* zu Cap. XXII).

§ 6.

Der weitere Inhalt des zwanzigsten Capitels ist: Am 15. August machten die Liwländer einen verheerenden Einfall in Harrien. Darauf begann der Fürst Wladimir von Pskow von den Unganniern wieder Zins und Tribut einzufordern und nahm die Burg Odempä in Besitz. Die von Osten her drohende Gefahr bewog die Ordensritter mit den Bischöfen Albert und Dietrich in Einigkeit einen Theilungsvertrag über Eestland zu schliessen. Dann besetzten sie gemeinschaftlich die von den Russen wieder verlassene Burg Odempä. Der wendensche Comthur Bertold hatte die russischen Boten, welche den gewöhnlichen Tribut aus der Landschaft Tholowa erhoben, aber diesmal die Burgen der Letten in Brand zu stecken anfingen, ins Gefängniss geworfen, und gab sie erst auf die Forderung des Fürsten von Nowgorod (Mstislaw's) wieder frei. Doch fielen die Ungannier und einige

Ordensritter ins nowgorodsche Gebiet ein, grade am Fest der Erscheinung Christi (6. Januar 1217) und richteten grosse Verheerungen an. Bald darauf plünderte ein grosses liwländisches Heer die Landschaft Jerwen aus. Nach der Rückkehr desselben, in der Fastenzeit, drang ein grosses nowgorodsches Heer, bei welchem sich auch Wladimir von Pskow befand, in Ungannien ein und begann Odempä zu belagern. Die Oeseler und alle andern heidnischen Eesten und auch die schon getauften aus Saccala sandten den Russen Hülfstruppen, so dass deren Streitmacht zwanzigtausend Mann betrug. Die Eesten in der Burg und die bei ihnen befindlichen Deutschen vertheidigten sich siebzehn Tage hindurch sehr tapfer. Da erschienen zu ihrem Entsatz dreitausend Streiter aus Liwland unter Anführung des Ordensmeisters Volquin. Diese näherten sich, von einem Wegweiser geführt, der Burg früh Morgens, und indem sie die Oeseler zur Rechten liessen, gingen sie auf die Russen los und kämpften mit ihnen; aber da sie deren Heer zu gross und stark fanden, zogen sie in die Burg ab; — und es fielen einige von den Ordensrittern, tapfre Männer, Constantin, Bertold (der wendensche Comthur) und Elias, und einige von den Dienstmannen des Bischofs; aber die Andern alle kamen wohlbehalten ins Schloss. Und wegen der Menge der Männer und der Pferde entstand im Schloss Mangel an Nahrungsmitteln und Heu. — Da auf gleiche Weise auch im Lager der Russen Alles mangelte, unterredeten sie sich endlich am dritten Thge nach dem Gefecht mit den Deutschen — und sie machten zuletzt auf die Bedingung Frieden, dass die Deutschen alle die Burg verlassen und nach Liwland zurückkehren sollten. Und der König Wladimir berief seinen Schwiegersohn Dietrich, dass er zur Bestätigung des Friedens mit ihm nach Pskow gehen sollte; — die Nowgoroder aber rissen ihn aus seinen Händen und führten ihn als Gefangenen mit sich weg. Die Deutschen aber kehrten mit den Liwen und Letten nach Liwland zurück.

Cap. XXI. Im 19ten Jahr seines Bisthums (Frühling 1217) sandte Albert seine Boten nach Nowgorod und nach Saccala, um den in Odempä geschlossenen Frieden bestätigen zu lassen und die Freigebung seines Bruders zu erlangen. Diese

letztere aber wurde noch nicht gewährt, und die Nowgoroder blieben mit den heidnischen Eesten eines feindseligen Sinnes gegen die liwländische Kirche. Daher machte sich der riga'sche Bischof wieder eilig nach Deutschland auf, um neue Vertheidiger zu werben. Und es zog alsbald der Graf Albert von Lauenburg nach Liwland, und mit ihm kamen der Abt Bernhard von Dünamünde und Pilger, obgleich wenige. Nachdem diese in Riga angelangt waren (wohl erst im Sommer), schickten die Eesten an die Russen viele Geschenke mit der Bitte, sie möchten mit einem Heere kommen, die liwländische Kirche zu zerstören. Aber der Grosskönig Mstislaw von Nowgorod hatte zu der Zeit fern einen langen Feldzug angetreten gegen den König von Ungarn, wegen des Fürstenthums Galatien (Galitsch) zu kämpfen, nachdem er einen neuen König in seiner Residenz Nowgorod gelassen. Dieser schickte Boten nach Eestland und versprach mit einem grossen Heere zu kommen nebst dem Könige Wladimir und möglichst vielen andern Königen. Voll Freude über diese Botschaft sammelten sich die Eesten aus den Landschaften Rotalien, Harrien, Revalien, Wirland, Jerwen und Saccala, sechstausend Mann, unter dem obersten Häuptling Lembit, und warteten fünf Tage an der Pala auf den Heranzug der Russen. Als die Liwländer von diesen Rüstungen Nachricht erhielten, brachen sie, dreitausend Mann stark, unter Anführung des Grafen Albert, des Ordensmeisters und des Abtes Bernhard eilig gegen die Eesten auf, ehe die Russen sich mit denselben vereinigen könnten, schlugen sie am 21. September in der Nähe von Fellin und nöthigten die Saccalanen und Jerwenser, den christlichen Glauben wieder anzunehmen. In dieser Schlacht war Caupo gefallen. In den Fasten (des Jahrs 1218) unternahmen die Liwländer noch einen Streifzug in die Strandprovinzen. (Die Wallfahrt des Grafen Albert im J. 1217 bezeugt der Chronist Albert von Stade bei demselben Jahr und auch ein Schreiben des Papstes Honorius III vom 25. Januar 1217, in welchem dem Grafen die Erlaubniss gegeben wird, auf seiner Pilgerreise nach Liwland zehn seiner Leute mitnehmen zu dürfen, welche die Wallfahrt nach Jerusalem gelobt hatten, cf. Livl. Urk. n. 39; deren Ueberschrift freilich Albrecht einen Grafen

von Elsass, statt von Holstein, nennt, eine irrthümliche Uebersetzung des *comes «de Alsatia»* statt des richtigen *«c. de Olsatia»*, welches wie *comes de Holtsezzen*, *c. Orlamundae*, *c. Nordalbingiae*, *c. de Louenburg* zur Bezeichnung desselben Albert in Urkunden vorkommt).

Im Widerspruch mit dieser durchaus glaubwürdigen Erzählung Heinrichs des Letten steht die der zuverlässigen Erzählung der Троицк. vom J. 6724 hinzugefügte Schlussbemerkung, dass Wsewolod, der Sohn des Mstislaw Romanowitsch von Kiew, mit den Nowgorodern gegen Riga gezogen sei (dies Factum gehört in das J. 1221). Die Новг. dagegen, welche jene Schlussbemerkung unter dem J. 6724 nicht hat, fährt unter dem J. 6725 fort: Mstislaw Mstislawitsch ging nach Kiew und liess seine Gemahlinn und seinen Sohn Wassili in Nowgorod; darauf begab sich Wladimir von Pskow nach Nowgorod; und als die Littauer in die schelonschen Gebiete eingefallen waren, zog er mit den Nowgorodern unter deren Possadnik Twerdislaw gegen Odempä. Die Tschuden thaten, als wollten sie sich unterwerfen, aber sie baten die Deutschen um Hülfe. Das deutsche Heer stürzte sich, zwischen der letzten Nacht- und der ersten Tagwache, plötzlich auf das Lager der Russen; diese aber schlugen sie zurück, trieben sie in die Burg, tödteten zwei der deutschen Anführer, nahmen einen dritten gefangen, erbeuteten siebenhundert Pferde und kehrten glücklich heim. Mstislaw, der ohne das Heer in Nowgorod erschien, bestrafte hier zwei vornehme Bürger mit Gefängniss und mit Confiscation des Vermögens. Unter dem J. 6726: Mstislaw ging nach Torshok und bestrafte einen der dortigen Bürger; damals starb der junge Wassili Mstislawitsch und wurde in der Sophienkirche zu Nowgorod bestattet. Mstislaw erklärte darauf der Volksversammlung, dass er Galitsch erobern wolle. Die Nowgoroder erwählten nun des Mstislaw Romanowitsch Sohn Swjatoslaw zu ihrem Fürsten, welcher am 1. August nach Nowgorod kam. Die Троицк., in der das J. 6725 ganz fehlt, stimmt unter dem J. 6726 mit der Новг. grossen Theils überein. — Dieses letztere Jahr muss wegen der liwländischen Chronik für das vom 1. März 1217 bis zum 1. März 1218 gehalten und der Kampf

bei Odempä (da der 6. Februar 1217 der Sonntag der ersten Fastenwoche war) in den Februar 1217 gesetzt werden. Darauf deutet auch die Новг. insofern hin, als sie unter dem J. 6725 von einer am 31. Mai, einem Mittwoch (also im J. 1217) in Nowgorod ausgebrochenen Feuersbrunst nach dem Feldzuge gegen Odempä erzählt. Ferner lässt sich für das J. 1217 als das, in welchem Mstislaw nach Galizien zog, der wohl aus andern Gründen zustimmende Katona in dessen *historia critica* anführen (cf. Röpell I p. 416). Ein entscheidendes Zeugniss aber ist die Thatsache, dass in demselben J. 1217 der König Andreas von Ungarn mit einem zahlreichen Heere seine schon lange gelobte Kreuzfahrt nach Jerusalem antrat. Da Andreas aber erst im August aufbrach, zu welcher Zeit, wie aus des Papstes Schreiben bei Raynald unter dem J. 1217 hervorgeht, Koloman noch in Galitsch herrschte, und ferner da Andreas schon im J. 1218 wegen Kränklichkeit und wegen der aus seinem Königreich erhaltenen schlechten Nachrichten zurückkehrte (cf. Friedrich von Raumer: Geschichte der Hohenstaufen, zweite Aufl. B. III p. 168): so wird Mstislaw's Angriff auf die Ungarn in einem der letzten Monate des Jahrs 1217 erfolgt sein. Im folgenden J. 1218 aber, und zwar wahrscheinlich in der ersten Hälfte desselben, errang Mstislaw den von der Новг. und Тропцк. unter 6727 erzählten grossen Sieg über Koloman und dessen Bundesgenossen, welcher Sieg ohne Zweifel eine der Ursachen war, die den König Andreas zur schnellen Rückkehr in sein Reich veranlassten. In der Воск. wird der Beginn der Herrschaft Mstislaw's in Galitsch ganz willkürlich ins J. 6721 gesetzt, und in der Лавр. unter 6729 von einem Siege Mstislaw's über die Ungarn berichtet; doch ist das J. 1218 schon darum unzweifelhaft, weil die Новг. unter demselben J. 6727 von einem liwländischen Feldzuge erzählt, der nach den *Origines Livoniae* ins J. 1218 gehört.

Die *Origines* fahren nämlich in Cap. XXII also fort: Im zwanzigsten Jahre seines Bisthums (Frühling 1218) begab sich Albert mit dem Bischof Dietrich und dem dünamünder Abt Bernhard, welcher in demselben Jahre zum Bischof von Semgallen geweiht wurde, und mit dem aus Liwland zurück-

gekehrten Grafen Albert zu dem Könige von Dänemark und bat ihn, mit seiner grossen Seemacht der liwländischen Kirche gegen die Nowgoroder und Eesten zu Hülfe zu kommen. Der König versprach dies im nächsten Jahr zu thun. In demselben Jahre aber ging der wendische Fürst Heinrich Burewin (ein Vasall Waldemar's II) nach Liwland. Als die Liwländer nach dem 15. August einen Feldzug gegen die Eesten in Revalien und Harrien antraten, erhielten sie die Kunde, dass ein nowgorodsches Heer von 16000 Mann im Begriff sei, in ihr Land einzufallen: die Anführer desselben waren der Fürst von Nowgorod, der Fürst Wladimir von Pskow und noch ein anderer Fürst. Die Deutschen waren zu schwach, einer so grossen Streitmacht zu widerstehen. Die Russen verheerten nun das Land der Letten und Liwen, wurden aber vom Schlosse Wenden zurückgeschlagen, und sahen sich dann durch einen plötzlichen Angriff der Littauer auf Pskow genöthigt, das Land zu räumen. (Die jetzt vom Pskowschen Fürsten kundgegebne Neigung Frieden zu schliessen, scheint man in Riga nicht beachtet zu haben). Im Winter um den Anfang der Fasten (17. Februar 1219) zog das liwländische Heer durch die Strandprovinzen bis in die Gegend, wo später das Schloss der Dänen gebaut wurde, und kehrte in einem zehntägigen Marsche auf dem Eise des Meeres zurück. (Der König Waldemar beschloss die Kreuzfahrt gegen die Eesten auf der grossen Reichsversammlung zu Schleswig. Darauf sprach ihm eine päbstliche Bulle vom 9. October 1218 alles Land zu, welches er den Ungläubigen abgewinnen würde; cf. Dahlmann I p. 369. — Den Grafen Bernhard nennt schon eine Urkunde aus dem J. 1219 *episcopus Selonicnsis*, cf. Hamb. Urk. n. 432).

Die Hoer. erwähnt am Schluss des Jahres 6726 noch, dass ein Theil der Nowgoroder im Januar (d. h. 1218) einen Aufruhr gegen den Possadnik Twerdislaw erhob; dass aber die Bürgerschaft sich weigerte, denselben auf das Verlangen des Fürsten Swjatoslaw abzusetzen, vielmehr diesem selbst Lebewohl sagte. Unter dem J. 6727 heisst es dann weiter: Mstislaw Romanowitsch von Kiew schickte seinen Sohn Wsewolod nach Nowgorod mit der Forderung, die Nowgoroder sollten

denselben als ihren Fürsten annehmen und den Swjatoslaw zu ihm entlassen, was diese auch thaten. (Das hat auch die Троицк. unter dem J. 6727). Im Winter sollte der Nowgoroder Emin mit vierhundert Mann gegen die Toimakaren ziehen; aber die Fürsten Georgi und Jaroslaw liessen ihn nicht durch ihr Gebiet, und er musste nach Nowgorod zurückkehren. Hier klagten sie den Possadnik Twerdislaw und den Tysjatski Jakun als Urheber der Verhinderung an, und in Folge eines Aufruhrs wurden diese abgesetzt, und ihre Aemter dem Simeon Borissowitsch und dessen Sohn Emin gegeben. In demselben Jahre zogen Wsewolod und die Nowgoroder gegen Pertujew (Bertolds Burg oder Wenden), schlugen die Deutschen, belagerten aber zwei Wochen vergeblich die Burg und kehrten zurück. Darauf setzten sie den Twerdislaw und Jakun in ihre Aemter wieder ein. — Für diesen Feldzug ist die von Heinrich dem Letten angegebne Zeit (der August 1218) festzuhalten, weil sie in Verbindung mit der durch fremde Zeugnisse beglaubigten Chronologie angegeben wird. Aber es fragt sich, ob der von der liwländischen Chronik nicht mit seinem Namen genannte Fürst von Nowgorod Wsewolod Mstislawitsch sein konnte? Dieselbe weist durch die Worte: *erant Ruthenorum sedecim millia armatorum, quos rex magnus Nogardiae convocaverat — jam per biennium* (wenn auch das letzte Wort nicht ganz streng zu nehmen ist) offenbar auf denselben neuen Fürsten hin, welcher von Mstislaw Mstislawitsch im J. 1217 in Nowgorod eingesetzt war und schon in jenem Jahr den Eesten zu Hülfe zu kommen versprochen hatte, d. h. auf Swjatoslaw Mstislawitsch. Ferner sagt der liwländische Chronist Cap. 25 § 2, dass der Grosskönig von Nowgorod «*qui Livoniam prima vice spoliavit*», sogleich darauf von den Nowgorodern schimpflich vertrieben wurde, — und meint hiermit ebenfalls den Swjatoslaw, der im J. 1218, zum ersten Mal, Liwland verheerte und (nach seiner Rückkehr, wie die Hosr. sagt) aus Nowgorod verwiesen wurde (nicht den von Hansen vermutheten Mstislaw, der ja Liwland niemals verheert hat, und der auch nicht aus Nowgorod vertrieben worden ist). Demnach war Swjatoslaw vom 1. August 1217 bis zum September 1218 Fürst von Nowgorod.

Die Liwländische Chronik erzählt in Cap. XXIII so weiter: Im ein und zwanzigsten Jahr seines Bisthums (1219) kam der riga'sche Bischof Albert wieder nach Liwland, von vielen Pilgern begleitet, unter denen der angesehenste der Herzog Albert von Sachsen-Anhalt war. In demselben Jahr unternahm der Dänenkönig Waldemar seine Kreuzfahrt gegen die Eesten mit einer grossen Flotte, auf der ausser andern Bischöfen der Erzbischof Andreas und der Bischof Dietrich sich befanden. Waldemar liess das alte Schloss der Revaler, Lindanisse, niederreissen und dafür ein neues grösseres bauen. Während des Baues überfielen die Eesten plötzlich das dänische Lager, wurden aber durch die Tapferkeit des rügenschen Fürsten Wenceslaw besiegt. In die Stelle des bei dem Ueberfall getödteten Bischofs Dietrich ernannte der König den revalschen Bischof Wesselin. Der Bischof Albert suchte indessen seine Macht und das Christenthum in Semgallen auszubreiten. Im Herbst fielen die von Pskow ins Land der Letten ein. Nach dem 2. Februar (1220) eroberten die Deutschen die von den Semgallen hartnäckig vertheidigte Burg Mesothen. Bald nach des Bischofs Dietrich Tode hatte der riga'sche Bischof seinen Bruder Hermann, den Aht des bremischen St. Pauls-Klosters, zum eestnischen Bischof (von Leal) bestimmt; der König Waldemar aber hinderte denselben, nach Liwland zu reisen. (Waldemar's Kreuzfahrt im J. 1219 ist durch viele von Gruber und Müller citirte Zeugen beglaubigt, nämlich: durch Albert von Stade, durch den Anonymus in Mencken und durch siebzehn dänische Chroniken. Alberts Bruder Hermann wird als Abt des St. Pauls-Klosters noch in einer Urkunde vom 20. April 1218 aufgeführt, cf. Hamb. Urk. n. 414. Den Bischof von Leal betreffen zwei päpstliche Schreiben vom 18. April 1220, deren eins den König von Dänemark erinnert, den nach Liwland Reisenden seine Häfen nicht zu verschliessen).

Cap. XXIV hat folgenden Inhalt: Im zwei und zwanzigsten Jahr seines Bisthums (1220) (eine vom Bischof Albert ausgestellte Urkunde nennt das J. 1220 ausdrücklich das zwei- und zwanzigste seines Bisthums; cf. Livl. Urk. n. 48) fuhr der Bischof Albert fort, in die eestnischen Landschaften Mis-

sionäre zu senden. Aber da er gegen die Uebermacht der Dänen nichts ausrichten konnte, beschloss er persönlich beim Papste Recht und Beistand zu suchen. Er traf in Rom ein, als der deutsche König Friedrich eben zum Kaiser gekrönt war; aber der Papst und der Kaiser halfen ihm nicht, und es blieb ihm und seinem Bruder Hermann nichts Anderes übrig, als sich dem Könige von Dänemark zu fügen, und demselben die Oberhoheit über Liwland einzuräumen, mit dem Vorbehalt, dass die liwländischen Stände darein willigten. In demselben Winter starb die Königinn von Dänemark bei ihrer Entbindung. Damals hatten die Kreuzfahrer Damiette erobert und bewohnten es. (Friedrich wurde am 22. November 1220 zum Kaiser gekrönt, cf. Böhmer's Regesten. Die Königinn von Dänemark starb im J. 1220 nach Allen's Geschichte von Dänemark, welche Hansen citirt. Damiette hatten die Lateiner vom 5. November 1219 bis zum Ende des Augusts 1221 inne, cf. Rehm's Abriss der Geschichte des Mittelalters p. 393). In demselben Jahre (1220) zogen der König Johann von Schweden, der Herzog Carl (von Ostgothland) und mehre Bischöfe mit einem grossen Heere nach Rotalien und nahmen die Burg Leal in Besitz; aber als der König mit dem grössern Theil des Heeres nach Schweden zurückgekehrt war, griffen die Oeseler die in der Burg als Besatzung zurückgelassenen fünfhundert Mann an und tödteten fast alle, auch den Herzog Carl und den Bischof (Carl von Linköping, des Herzogs Neffen). (Dass der König Johann im J. 1220 über Schweden herrschte, bezeugt ein Schreiben des Papstes Honorius III vom J. 1220 in Raynald's Annalen und eine von Lagerbring angeführte Urkunde von demselben Jahr. Ebenso nennen das J. 1220 als das der Niederlage in Rotalien: Das *Chronicon rerum Sueo-Gothicarum incerti scriptoris Sueci* in den *Scriptores rerum Suecicarum t. I*, auch andre schwedische Chroniken und Ericus Olai; also nicht, wie Gruber meint, Messenius allein; cf. v. Bunge's Archiv für die Geschichte Liv-, Ehst- und Curlands B. IV p. 157, 158). Im folgenden Jahre des Bischofs, nach Ostern (11. April 1221) belagerten die Oeseler die Dänen im Schloss Revalia, wo auch der Erzbischof

Andreas noch verweilte; aber als sie vier Schiffe auf der See kommen sahen, fuhren sie nach ihrer Insel zurück.

Cap. XX: Es war das drei und zwanzigste Jahr der Weihe des Bischofs Albert, als er mit wenigen Pilgern nach Liwland zurückkehrte (1221). Bald nach seiner Ankunft theilte er den versammelten liwländischen Ständen mit, dass nicht nur Estland, sondern auch Liwland in die Gewalt des Königs von Dänemark übergeben sei. Aber Alle erklärten einmüthig, dass sie dies nicht gutheissen könnten; die Deutschen wollten lieber das Land verlassen, als den Dänen unterworfen sein. Indessen war der Erzbischof Andreas durch die in Reval bestandnen Bedrängnisse zu der Erkenntniss gekommen, dass es doch besser sei, die Deutschen zu Freunden zu haben, und er beschloss bei dem Könige von Dänemark Fürbitte einzulegen. Zunächst schloss er mit dem riga'schen Bischof und mit den Ordensrittern einen besondern Vertrag, durch welchen Letztere alle weltlichen Rechte in Saccala und Ungannien, Ersterer alle geistlichen erhalten sollten. Darüber wurden die andern Stände: die rigaschen Bürger, die Kaufleute, die liwischen und lettischen Häuptlinge gegen jene erbittert; sie wiesen den über Riga gesetzten dänischen Vogt Gottschalk ab und verschworen sich zu Treiden gegen die Dänen und gegen alle ihre Widersacher. Diese Verhältnisse benutzten die Nowgoroder. Sie schickten den bei Odempä geschlossenen Friedensvertrag zurück und alsbald, zur Erntezeit, folgte der Fürst von Nowgorod an der Spitze eines Heeres von zwölftausend Mann nach; er wartete in Lettland vierzehn Tage auf die Ankunft der mit ihm verbündeten Littauer, kämpfte dann gegen die Ordensritter bei Wenden und zog über die Aa bis Treiden; auf demselben Wege folgten die Littauer und vereinigten sich mit den Russen. Nun brach der Ordensmeister aus Riga gegen diese auf, obgleich ihm wegen des Unfriedens im Lande nur Wenige folgten. Bald mussten auch die Liwen aus Nothwehr die Waffen ergreifen. Darauf zogen sich die Russen, ohne die Aa wieder zu überschreiten, durch die Landschaften im Süden der Sedde und durch Ungannien nach Pskow zurück. Die Littauer warteten hier einen Monat, um vor einem Hinterhalt der Deutschen sicher, in ihr Land zu-

rückkehren zu können, doch wurden sie, sechshundert Mann stark, von einer sechsmal kleinern Streifschaar der Deutschen und Letten geschlagen.

Da Alles bis hierher Erzählte in Cap. XXV mit dem in Cap. XXIV pragmatisch zusammenhängt, und da die Chronologie dieses und des drei und zwanzigsten Capitels durch so viele Zeugnisse bewahrheitet ist; so kann für den von den Nowgorodern unternommenen Feldzug nur das J. 1220 die richtige Zeitbestimmung sein. Folglich ist das J. 6730, unter welchem die Hosr. und die Tpoïцк. dasselbe Factum erzählen, in kein anderes Jahr Christi als das eben genannte umzuwandeln. Aber beide Chroniken weichen noch in einem andern Punkte von der liwländischen ab. Sie berichten nämlich (die Hosr. unter 6729, die Tpoïцк. unter 6730), dass Wsewolod, der Sohn des Mstislaw Romanowitsch, aus Nowgorod ausgewiesen wurde und zu seinem Vater nach dem südlichen Russland ging, und ferner (unter dem J. 6730), dass die Nowgoroder den Grossfürsten Georgi um seinen Sohn Wsewolod baten, der ihnen auch als Fürst zugesandt wurde; dass Georgi dann im Sommer den Nowgorodern seinen Bruder Swjatoslaw zu Hülfe schickte, mit welchem sie gegen die Burg Kis (Wenden) zogen und Liwland verheerten; und dass der Fürst Wsewolod im Winter sich mit seinem ganzen Hofe bei Nacht aus Nowgorod entfernte, worauf die Nowgoroder den Grossfürsten Georgi um dessen Bruder Jaroslaw baten. — Heinrich der Lette nun sagt, derselbe nowgorodsche Fürst, welcher Liwland das zweite Mal (d. h. im J. 1221 verheerte, sei in der Tatarenschlacht (an der Kalka) getödtet worden. Da das wohl eine unzweifelhafte Thatsache ist, so ist es unmöglich, dass im J. 1221 Swjatoslaw, der Bruder des Grossfürsten Georgi, oder Wsewolod, des Letztern Sohn, die Nowgoroder nach Liwland führten; denn Beide lebten noch lange nach der Schlacht an der Kalka (cf. Karamsin und Arzybyschew). So bleibt nur Wsewolod, der zweite Sohn des Mstislaw Romanowitsch übrig. Von dem meint freilich Arzybyschew, dass er im J. 1239 Fürst von Smolensk geworden sei. Aber die Stelle der Лавр. (unter 6747), auf die er sich stützt, spricht nur von einem Wsewolod, und der könnte auch ein

Sohn des Mstislaw Dawidowitsch gewesen sein. Doch drängt sich die Frage auf: In welchem Jahre wurde die Tatarenschlacht geliefert?

§ 7.

Die *Origines Livoniae* weichen von den russischen Chroniken auffallend dadurch ab, dass sie die Schlacht an der Kalka ins vierundzwanzigste Jahr des riga'schen Bischofs Albert, d. h. in das J. 1222 setzen. Oder lieber umgekehrt. Es ist auffallend, dass die Zeitbestimmung dieser für ganz Russland bedeutungsvollen Begebenheit in den russischen Chroniken eine andre ist als in der liwländischen. Diese hat bis zu dem genannten Jahre eine beglaubigte und beglaubigende Chronologie, während in Jenen viele Zeitangaben irrthümlich sind, und man darf mit Recht vermuthen, dass bei dem einen Jahr nicht das Umgekehrte Statt findet. Doch haben die russischen Geschichtschreiber, Männer von ausgezeichneter Gelehrsamkeit, das Jahr 1224 (als das dem J. 6732 der Hosr. entsprechende) für das richtige angenommen. In neuerer Zeit aber hat ferner von Hammer in seiner Geschichte der goldnen Horde zu beweisen versucht, das J. 1223 sei das einzig mögliche, und Friedrich von Raumer stimmt ihm bei (in der zweiten Auflage der Geschichte der Hohenstaufen). Gegen solche und so viele Auctoritäten ist es nothwendig, die Behauptung, dass die Jahreszahl 1222 der liwländischen Chronik nicht eine irrthümliche sein kann, durch eine ausführliche Untersuchung zu beweisen.

Es möge erlaubt sein, zuerst einige von den Ereignissen der mongolischen Geschichte voranzuschicken, welche von Hammer in seinem eben angeführten Werk auf den Seiten 37 bis 86 erzählt: Der furchtbare Mongolenchan Jesugei, der nach zwanzigjährigen blutigen Kämpfen sich fast alle Völker und Reiche Hochasiens unterworfen hatte, begann im J. 1218 einen Vernichtungskrieg gegen den Schah Mohammed von Chuaresm. Unter seinen gewaltigen Schlägen sanken die grossen Städte zwischen dem Sihun und Dschihun (Bochara, Samarkand u. a.) in Trümmer, hunderttausende von Leichen, Ströme Bluts bezeichneten den Weg des barbarischen Erobe-

rera. Als der Schah Mohammed nach Persien zurückfloh, entsandte Tschengis-Chan zu seiner Verfolgung zwei Heeresabtheilungen, die eine unter den ausgezeichneten Feldherren Tschepe und Subutai, die andre unter seinem jüngsten Sohne Tuli. Der flüchtige Fürst hätte bei dem Fürsten von Luristan Unterstützung finden können, aber er wandte sich nach Norden, nach Gilan und Masanderan. Jene beiden Feldherren sollen Balch im Juli des Jahres 1220 (nach Reschideddin), und Meragha, das äusserste westliche Ziel ihres Eroberungszuges, im April des Jahres 1222 erreicht haben (nach Mirchond). Inzwischen war Mohammed am 10. Februar 1221 bei Abisgjan auf einer Insel des caspischen Meeres gestorben. Tschengis-Chan verfolgte seinen zum Nachfolger bestimmten ältesten Sohn Dschelaleddin Mankburni am Sind bis zum Juli 1222 (nach Abulfaradsch) und setzte dann die Unterwerfung des östlichen Persiens fort. Im Frühjahr 1223 versammelte er seine Söhne und seine Heere an den Ufern des Flusses von Dschend oder Binaket zu einem grossen Kurultai. Darauf ging er selbst wieder nach dem Süden; und seine Söhne Dschudschi, Tschagatai und Ogotai blieben zur Belagerung von Kjurkendsch zurück, das sich erst nach sieben Monaten ergab. Von hier zog Dschudschi wiederum nach Kiptschak, dem Lande im Norden des caspischen Meeres, welches ihm zur Herrschaft bestimmt war. Eben dahin kamen die beiden Feldherrn Tschepe und Subutai, die mit den Völkern auf der Westseite des caspischen Meers und mit den Russen blutige Kämpfe bestanden hatten.

Ueber diese Kämpfe mit den Völkern am Kaukasus berichtet der Araber Ibn-Alathir, ein Zeitgenosse, Folgendes (cf. *Fragments de géographes et d'historiens arabes et persans inédits — traduits par M. Defrémery. Paris* 1849, p. 73-80, 94, 95): Im Winter des Jahres 617 (1220-1221) marschirten die Tataren (unter den oben genannten Feldherrn?) vor Tebris vorbei zum caspischen Meere, an dessen Ufern sie Weideplätze und ein besseres Klima fanden. (Verfolgten sie nicht auch den Schah Mohammed, der hierher geflüchtet war?). Die Statthalter und Fürsten der benachbarten Landschaften verbanden sich nun mit einander, um im Frühjahr über die Feinde herzufallen.

Aber diese setzten sich schon im Winter gegen die Georgier in Marsch und schlugen deren Heer in einer blutigen Schlacht nahe bei Tiflis, im Monat Dzou'lkadah (Januar 1221). Auch einen grossen Theil des Jahres 618 brachten sie in diesen Gegenden zu, in beständigen Kämpfen gegen die Georgier und deren Verbündete. Darauf wandten sie sich gegen Derbend und Schirwan, erstürmten die Stadt Schamachi und gelangten auf einem Fusswege glücklich über das Kaukasusgebirge. Jenseit der Pässe griffen sie zuerst die Lesgier, dann die Alanen an. Letztere würden einen längern Widerstand geleistet haben, wenn nicht ihre Bundesgenossen, die Polowzer, sich durch Geschenke der Tataren hätten bewegen lassen, sich von ihnen zu trennen. Aber kaum hatten die Tataren die Alanen besiegt, als sie über die Polowzer herfielen, eine Schaar nach der andern niedermachten und sie nach allen Seiten zersprengten; ein Theil der Besiegten zog sich in die Sümpfe zurück, andre in die Gebirge, andre flohen in das Land der Russen; die reiche polowzische Handelsstadt Sudak (Soldaja) wurde eine Beute der Sieger.

Es ist wohl am besten, von diesen Ereignissen an die russischen Chroniken zu vernehmen. Von diesen enthält die Ипат. den Bericht eines Augenzeugen, wie die Worte «нами Днѣпръ перемедишась» beweisen. Die Erzählung der Лавр. ist davon unabhängig, aber viel kürzer. Die Новг. und Тропцк. sind ausführlicher, mit Benutzung jener beiden, ohne vollständig mit einander übereinzustimmen. Der Inhalt von allen vier ist kurz zusammengefasst dieser: Als die Tataren die flüchtigen Polowzer bis zum Dnjepr verfolgt hatten, kehrten sie um. Kotjak (oder Kotjan), einer der entronnenen polowzischen Fürsten, begab sich zu seinem Schwiegersohn Mstislaw Mstislawitsch und zu andern russischen Fürsten und bat sie um Hülfe. Diese nahe Verwandtschaft, die drohende Gefahr, das Versprechen mehrerer Polowzer, zum Christenthum überzutreten und der den Russen angeborene Muth bewogen die Fürsten, sich schnell gegen das unbekannte Volk mit einander zu verbinden und zu rüsten. Namentlich thaten dies Mstislaw Mstislawitsch von Galizien, Mstislaw Romanowitsch von Kijew und dessen Sohn Wsewolod (welcher in Nowgorod

Fürst gewesen war), Mstislaw Swjatoslawitsch von Tschernigow, Daniel Romanowitsch von Wolynien. Im Monat April zogen die meisten der Verbündeten mit ihren Schaaren zu Pferde am rechten Dnjepr abwärts, die Galitschanen und Wolynier aber fuhren auf tausend Schiffen den Dnjestr hinunter ins Meer und so in die Mündung des Dnjepr und diesen hinauf bis zum Flüsschen Chortiza unterhalb der Wasserfälle. Zu ihnen stiess der Rest des polowzischen Volkes. Als die mongolischen Feldherren von der Versammlung des russischen Heers hörten, schickten sie an die Russen eine Gesandtschaft mit dem Verlangen, sie sollten von dem beabsichtigten Feldzuge abstehen, vielmehr sich mit ihnen gegen die Polowzer als ihre gemeinschaftlichen Feinde verbinden. Die Antwort der Russen war, dass sie die Gesandten niedermetzelten. Nun kündigten die Mongolen durch eine zweite furchtlose Gesandtschaft den Krieg an. Durch eine kleine zum Recognosciren abgeschickte Heeresabtheilung reizten sie die Russen, über den Dnjepr zu gehen. Das geschah an einem Dienstag. Indem sie dann scheinbar scheu immer weiter zurückwichen und die grossen früher erbeuteten Viehheerden preis gaben, wurden die Russen immer mehr in dem Glauben bestärkt, dass sie es mit einem unbedeutenden Feinde zu thun hätten, und verfolgten sie hitzig acht (oder neun) Tage hindurch bis zum Flüsschen Kalka. Hier stellte sich wiederum eine tatarische Heeresabtheilung entgegen, die aber nach einem blutigen Scharmützel über den Fluss zurückwich. Der kühne Mstislaw Mstislawitsch, der wie Daniel Romanowitsch bisher allen andern Fürsten vorangeeilt war, setzte mit seiner Heeresabtheilung und mit den Polowzern auch auf die linke Seite des Flusses über, während die Fürsten von Kiew und Tschernigow auf der rechten Seite ein Lager aufzuschlagen anfingen. Plötzlich fand er vor sich das ganze Heer der Tataren. Dennoch nahm er, von der Begierde den Siegesruhm allein zu gewinnen fortgerissen, allein mit den Seinigen die Schlacht an, ohne Mstislaw Romanowitsch und Mstislaw Swjatoslawitsch davon zu benachrichtigen. Durch den stürmischen Angriff der an Zahl überlegenen Tataren wurden die Polowzer bald zum Weichen gebracht. Dieselben stürzten sich in unordentlicher

Flucht auf die Russen. Nun geriethen auch diese in Unordnung und erlitten trotz der verzweifelten Tapferkeit der Anführer eine völlige Niederlage. Mstislaw Romanowitsch und die bei ihm befindlichen Fürsten kamen ihren Landsleuten nicht zu Hülfe; sie vermochten es auch wohl nicht; denn es wandten sich sogleich zwei mongolische Anführer Tschegirkan und Teschjukan gegen sie, während andre die geschlagenen Russen verfolgten. Drei Tage hindurch wehrten sich die im Lager gegen die wiederholten stürmischen Angriffe. Darauf liessen die Mongolen mit ihnen unterhandeln und ihnen das Leben zusichern, wenn sie sich ergeben würden. Aber die dem Vertrage Vertrauenden wurden alsbald getödtet, so dass Keiner mehr entkam. Von den flüchtigen Russen erlagen auch noch viele dem Schwerte der Sieger, unter ihnen sechs oder acht Fürsten. Nicht der zehnte Theil der Krieger erreichte die Heimath wieder. Die Mongolen verfolgten nur bis zum Dnjepr, dann wandten sie sich nach Osten zurück, weil sie Tangut und andere Länder bekriegen wollten. Der Grossfürst Georgi von Susdal hatte auch ein Hülfsheer unter Wassilko Constantinowitsch abgesandt; aber dies war, ohne den Marsch verzögert zu haben, erst bis Tschernigow gelangt, als es von dem unglücklichen Ausgang des Kampfes hörte und wieder umkehrte.

Aus dieser Erzählung geht hervor, dass das Datum der Schlacht nicht ein einzelner Tag sein kann, da dieselbe drei bis vier Tage dauerte, und da die zweite Abtheilung des russischen Heeres drei Tage später vernichtet wurde, als die erste aus dem Felde geschlagen war. Dennoch geben die russischen Chroniken am Schluss ihrer Erzählung einen einzelnen Tag als den des «Unglücks» an: die Лавр. den 30. Mai unter dem J. 6731, die Новг. unter 6732 den 31. Mai, beide mit dem Zusatz на святово Еремья, die Троицк. unter 6731 den 16. Juni, die Супр. unter 6733 den 16. Juni, die Воск. den 16. Juli unter 6731. Die Verschiedenheit dieser Zeitbestimmungen beweist, wie wenig dieselben bekannt waren. Auch sind die Monate Juni und Juli gewiss nicht richtig, weil nach der Ипат. schon im April die meisten russischen Heerhaufen sich vereinigt hatten und voreilig, ehe die Susdalschen Hülfstrup-

pen eingetroffen waren (die man doch wohl in einigen Wochen erwarten konnte), die Verfolgung der Mongolen begannen und in der zweiten Woche nach dem Uebergange über den Dnjepr die Schlacht lieferten. Diese also muss entweder noch im April oder spätestens in den ersten Tagen des Mais geliefert sein. Für das Letztere scheint auch der angeführte Name des Heiligen (Еремѣя) zu sprechen, welcher doch eher für Jeremias als für Hermes zu halten ist; der Jeremias-Tag aber ist der erste Mai. (Das і, welches die Лавр. hat, konnte leicht aus а, und aus і dann ія entstehen).

Aber es fragt sich nun, welches Jahr anzunehmen ist? Von Hammer sagt in seiner Geschichte der goldnen Horde p. 549. 550: «Die Schlacht konnte nur i. J. 1223, und nicht i. J. 1224 Statt gefunden haben: erstens, weil der ganze Feldzug, welcher i. J. 1220 begann, nach der einstimmigen Angabe aller orientalischen Quellen nur drei Jahre dauerte, und folglich im Herbste des Jahres 1223 vollendet sein musste; zweitens weil die Rückkehr Subutai's und Dschebe Nujans aus Kiptschak mit der Tschengis-Chans von seinem Feldzuge aus Indien zusammentraf, welcher wie aus der chronologischen Uebersicht Reschideddins zu Ende der Regierung Tschengis-Chans erhellt, i. J. 620 (1223) Statt hatte; drittens, weil im Sommer des folgenden Jahres 621 (1224) Tschengis-Chan auf dem Rückzuge (aus dem Lande Tesek) begriffen war, auf welchem, wie Reschideddin ausdrücklich sagt, die beiden Feldherrn zu seinem Dienste eintrafen —; wie hätte also die Schlacht an der Kalka im Mai (1224) sich begeben, und im Sommer die Feldherrn schon dem Chan aufwarten können, was nur mit dem Datum der Schlacht am 16. Junius 1223 und mit der einstimmigen Angabe aller morgenländischen Quellen von der dreijährigen Dauer des Feldzuges vereinbar, welcher, wenn das Datum vom 31. Mai 1224 das richtige wäre, vier Jahre gedauert haben müsste.» Von Hammer hätte für seine Meinung auch den Ibn Alathir und von den russischen Chroniken die Ипат., die Троицк., die Вос., die Сунр. (die ausserdem das J. 6733 hat), und besonders die Лавр. anführen können, da alle diese das J. 6731 angeben.

Obgleich die angeführten Auctoritäten und Beweise so viel

Gewicht haben, dass sie das J. 6732 der Hedsr. oder 1224, welches der Akademiker Krug gegen von Hammer festgehalten hat, als zweifelhaft erscheinen lassen: so lässt sich doch auch das J. 1223 bei allen eben genannten bezweifeln. Erstens: Von Hammer selbst bleibt sich nicht treu; er sagt p. 86, dass die beiden mongolischen Feldherren im Frühjahr 617 (1220) ihren Feldzug begannen, und dass dieser drei Jahre dauerte; folglich mussten sie schon im Frühjahr 1223 von demselben zurückgekehrt sein, und das stimmt auch recht gut dazu, dass Tschengis-Chan im Frühjahr 1223 seine Söhne (d. h. also auch seine Heere) zu einem Kurultai am Flusse Dschend versammelte; vor dieser Versammlung aber musste Tschengis-Chan aus Indien zurückgekehrt sein, welche Rückkehr (nach Reschideddin) mit der der beiden Feldherrn zusammentraf. So darf man aus von Hammer's Beweisgründen die weitere Folgerung ziehen, dass die Schlacht an der Kalka wohl schon im J. 1222 geliefert wurde. Zweitens: Gegen die Zeitangaben des Ibn-Alathir lassen sich aus seinen eignen Berichten Zweifel erheben. Seine mit den russischen Chroniken im Allgemeinen übereinstimmende Erzählung von dem Kampfe der Russen gegen die Tataren ist folgende (Defr. p. 80—82): — «Als die flüchtigen Polowzer («Kifdshaks») zu den Russen gekommen waren, verband sich deren Nation und kam einmüthig überein, die Tataren zu bekämpfen, wenn dies Volk sich gegen sie wendete. Die Tataren verweilten einige Zeit in Kifdshak. Darauf setzten sie sich gegen das Land der Russen in Marsch, im J. 620 (1223). Die Russen und die Polowzer erhielten die Nachricht von ihrem Heranzuge. Da sie ganz gerüstet waren, sie zu bekämpfen, rückten sie ihnen entgegen, um mit ihnen zusammenzutreffen, ehe sie ihr Land beträten, und um sie von ihren Grenzen zurückzuschlagen. Als die Nachricht von ihrem Marsch zu den Tataren gelangt war, wandten diese sich wieder rückwärts. Die Russen und die Polowzer schmeichelten sich, sie zu besiegen, und da sie glaubten, dass ihr Rückzug die Furcht zum Beweggrunde habe, verfolgten sie sie lebhaft. Die Tataren unterliessen nicht, sich zurückziehend zu kämpfen, indem der Feind sie während zwölf Tage verfolgte. Darauf wandten sie sich gegen die

Russen und Polowzer um. Diese erhielten von dieser angreifenden Bewegung nicht eher Kenntniss, als indem sie sich unvermuthet angegriffen sahen; denn sie hatten aufgehört, die Tataren zu fürchten, und hatten in ihren Gedanken die Hoffnung gefasst, sie zu besiegen. Ehe sie sich zum Streit gesammelt, hatten die Tataren Zeit, eine grosse Menge von ihnen zu tödten. Beide Heere zeigten einen Muth ohne Gleichen. Der Kampf zog sich mehrere Tage hin. Aber am Ende blieben die Tataren Sieger. Die Polowzer und Russen erlitten eine vollständige Niederlage, nachdem die Tataren unter ihnen ein grosses Blutbad angerichtet hatten. Viele Flüchtlinge wurden niedergehauen; nur ein sehr kleiner Theil derselben war so glücklich zu entkommen. — Die Tataren verfolgten sie, mordend, plündernd, brennend und verheerend, dergestalt dass der grösste Theil des Landes von seinen Einwohnern verlassen wurde. Viele der ersten Kaufleute nahmen ihre kostbarste Habe und stachen auf mehrern Schiffen in See, um sich ins Land der Muselmänner zu begeben. — Diese Kaufleute erzählten die vorstehenden Ereignisse. Als die Tataren das Land der Russen geplündert hatten, räumten sie es und wandten sich gegen Bulgarien am Ende des Jahres 620 (Januar 1224). Als die Einwohner Bulgariens ihren Anmarsch erfuhren, legten sie ihnen an mehrern Orten Hinterhalte, gingen ihnen entgegen und kämpften mit ihnen. Sie zogen dieselben sich nach bis über die Hinterhalte hinaus. Darauf sahen sich die Tataren von vorn und von hinten gefasst, und der Tod umgab sie von allen Seiten. Der grösste Theil wurde getödtet; Wenigen von ihnen gelang es zu entkommen. Man sagt, dass dieser Rest aus ungefähr viertausend Mann bestand. Sie marschirten nach Saksin, um zu ihrem König Dschengis-Khan zurückzukehren, und Kifdshak wurde von ihrer Anwesenheit befreit.» — Es fällt zuerst auf, dass nach dieser Erzählung die Schlacht ungefähr am Ende des Jahres 1223 geliefert wurde, obgleich die Tataren schon seit dem Anfange des Jahr 1222 im Lande der Polowzer weilten. Dies Letztere deutet Ibn Alathir nicht bloss in dieser Stelle an, sondern sagt es auch offen in einer folgenden, nämlich (cf. Defr. p. 86): «Im J. 619 [Februar 1222 bis Februar 1223], als die Tataren sich

des Landes Kifdshak bemächtigt hatten, zerstreuten sich die Polowzer. Ein Theil dieses Volks wandte sich nach dem Lande der Russen, ein andrer zerstreute sich in die Gebirge; ein dritter sehr zahlreicher Theil endlich vereinigte sich und marschirte nach Derbend in Schirwan. Wenn hiernach die Mongolen schon im J. 1222 ihre Kämpfe mit den Polowzern begonnen hatten, so konnte das auch nicht in den letzten Monaten desselben Jahres geschehen sein, weil wenigstens einige Monate verfliessen mussten, ehe die Polowzer sich wieder sammeln und dann nach demselben Lande ziehen konnten, von wo die Tataren in ihr Land eingefallen waren. Und wenn ein Theil der Polowzer schon im J. 1222 die Russen um Hülfe bat, wie kam es doch, dass diese, welche das fremde Volk ausserhalb ihrer Grenzen angreifen wollten, erst am Ende des Jahres 1223 mit ihnen in Kampf geriethen? Warum trieben die Polowzer nicht früher dazu an? Ferner: Ist es nicht auffallend, dass Ibn Alathir erzählt (Defr. p. 70), noch vor dem Kampf mit den Russen hätten die Tataren die reiche Handelsstadt Sudak am schwarzen Meer, die Hauptstadt der Polowzer eingenommen, worauf deren Einwohner zum Theil in die Gebirge, zum Theil übers Meer nach Kleinasien geflohen seien, und nachher in der oben mitgetheilten Stelle wiederholt, nach der Schlacht seien viele der reichsten Kaufleute nach Kleinasien hinübergeflohen? Diese reichsten Kaufleute wohnten doch wohl nicht in einer russischen Stadt, sondern in der polowzischen Seestadt Sudak; und wenn sie erst nach der Schlacht sich und ihre Habe auf die Schiffe retteten, so geschah dies höchst wahrscheinlich daher, weil Sudak vor der Schlacht noch als ein haltbarer Ort erschien. Durch dieselbe Annahme, dass Sudak vor der Niederlage der Russen noch nicht erobert war, erklärt sich auch, warum die Russen und die Polowzer sich nicht weit von der Mündung des Dnjeprs sammelten, nämlich um die bedrohte Stadt zu schützen. Nimmt man nun die oben gegen von Hammer's Beweis gemachten Einwendungen hinzu, so ist wahrscheinlich, dass die Schlacht an der Kalka schon im J. 1222 geliefert wurde, wie auch die Eroberung Sudaks durch die Tataren von Ibn Alathir ins J. 1222 gesetzt zu sein scheint. — Drit-

tens: Bei der Mehrzahl der russischen Chroniken lassen sich deren Jahreszahlen gar nicht vertheidigen. Dass in der Волынская die Zahlen willkürlich beigeschrieben sind, zeigen mehrere derselben ganz offenbar, z. B. 6721, für Mstislaw's Feldzug nach Galizien, welcher im J. 1217 unternommen wurde; ferner ist von dem Beischreiber ganz willkürlich angenommen, dass unter einigen Jahren, nämlich 6722, 6724, 6726, 6728, 6730, sich gar nichts ereignet habe, und er hat dadurch das in den bessern Handschriften der Вол. ohne Jahreszahlen in Zusammenhang Stehende aus einander gerissen, (woher Arzybyschew sich die Freiheit nimmt, alles unter den Zahlen 6723, 6725 und 6727 Stehende, so wie einen Theil von 6721 unter dem J. 1220 zusammenzufassen). Ungeachtet jener Auslassungen sind die Jahreszahlen für die spätern Ereignisse nicht zutreffend. Denn unter der Zahl 6734 wird von einer Vermählung der jüngsten Tochter des Mstislaw Mstislawitsch mit des ungarschen Königs Andreas II. Sohn Andreas erzählt, welche Vermählung schon ein päpstliches Schreiben vom J. 1222 als beabsichtigt erwähnt, so dass sie entweder im J. 1222 oder nicht lange nachher vollzogen wurde. Aus allen diesen Gründen würde man das in der Вол. für die Mongolenschlacht angenommene J. 6731 für unrichtig halten können, auch wenn man unbeachtet liesse, dass der Inhalt des mit dieser Zahl bezeichneten Abschnitts mit der vorhergehenden und nachfolgenden Erzählung in keinem Zusammenhang steht, also nicht von demselben Verfasser niedergeschrieben ist. Wahrscheinlich wollte derjenige, der als Augenzeuge von dem Kampf seiner Landsleute mit den Tataren nicht lange nach demselben berichtete, die Ursachen angeben, welche die Niederlage herbeiführten, und er konnte daher Mstislaws und Daniels Schuld nicht verschweigen, den letzteren Fürsten aber rühmt er als einen heldenmüthigen Jüngling, den nur die ringsum unvermeidliche Todesgefahr und der überwältigende stürmische Angriff der Feinde in die Flucht trieb. Diesen Bericht nun, welchem der Verfasser eine Jahreszahl nicht beigefügt hatte, eben weil er in dem Jahre der Schlacht schrieb, schob der später lebende Verfasser der Вол. oder ein Abschreiber an der ihm passend

scheinenden Stelle ein. — Da der erwähnte Bericht in der Ипат. für den in der Новг. und Троицк., auch wohl für den in der Воск. zur Grundlage gedient hat, so ist er in diesen Chroniken eben so ein Einschiebsel, wie in der Ипат. Bei der Новг. ist das von grosser Bedeutung, weil der Verfasser der in dieser Chronik unter den Jahren 6735, 6737 und 6738 erzählten Ereignisse sich als einen Zeitgenossen kund giebt, und weil das unter den Jahren 6731 und 6732 vor dem Bericht über die Tataren Stehende nach der liwländischen Chronik in die Jahre 1223 und 1224 gehört. — In gleicher Weise muss die Супр., welche der Tatarenschlacht unter den beiden Jahren 6731 und 6733 gedenkt, als eine unzuverlässige Auctorität für diese Chronologie angesehen werden, obgleich hier nichts aus der Ипат. entlehnt ist. — Eher könnte man sich auf die Лавр. stützen, deren Erzählung vielleicht von dem unter dem J. 6735 sich als Zeitgenossen kundgebenden Chronisten und zwar unabhängig von der Ипат. niedergeschrieben ist. Doch setzt dieselbe Лавр. ins J. 6726 jene grosse Schlacht am Jurjewberge, welche nach der Erzählung der Новг. und Троицк. unter 6724 nothwendig ins J. 1216 gehört; ferner sagt sie unter dem J. 6726, dass der Fürst Constantin am 2. Februar, einem Freitag starb, d. h. nach dieser Zeitbestimmung im J. 1218 der jetzigen Zeitrechnung, woher das J. 6726 das vom 1. März 1217 bis zum 1. März 1218 sein muss; auch, ist das J. 6733 kein andres, als das vom 1. März 1224 bis zum 1. März 1225, wenn, wie es unter diesem Jahre heisst, der nowgorodsche Fürst Jaroslaw am Sonntag der Butterwoche die Schlacht bei Wswjat gegen die Littauer lieferte, für welche die Новг. als Datum den 9. Februar desselben Jahres 6733 angiebt. Man darf also vermuthen, dass, wie aus den angeführten Jahren, so auch aus dem zwischen ihnen liegenden J. 6731, unter welchem die Tatarenschlacht erzählt wird, das entsprechende Jahr Christi durch Subtraction der der Zahl 5509 (für die zwischen dem 1. März und dem darauf folgenden 1. Januar liegenden Ereignisse) gefunden wird, dass demnach die Tatarenschlacht ins J. 1222 gesetzt ist. So giebt eine zuverlässige russische Chronik das J. 1222 wahrscheinlich richtig an, während die andern russischen Chroni-

ken in diesem Falle nicht eine hinreichende Auctorität haben, um die Richtigkeit dieser Angabe zweifelhaft zu machen.

Ungeachtet der eben hervorgehobenen Gründe und Zeugnisse, die das J. 1222 und den Monat April oder Mai als die wahrscheinlich richtigen Zeitbestimmungen für die Schlacht an der Kalka hinstellen, würde man doch noch ein ganz entscheidendes Zeugniss wünschen müssen, wenn nicht die liwländische Chronik ein solches enthielte. Das sechs und zwanzigste Capitel derselben beginnt mit folgenden Worten: «Schon das vier und zwanzigste Jahr des Bischofs war herangekommen, und noch nicht ruhte das Land in stillem Frieden. In eben demselben Jahre sind die Tartaren im Lande der heidnischen Valven (Polowzer) gewesen; die werden von Einigen Parther genannt, sie essen nicht Brod, sondern leben von dem rohen Fleisch ihres Viehes. Und es kämpften die Tartaren mit ihnen und besiegten sie völlig und schlugen Alle mit der Schärfe des Schwertes; und die Andern flohen zu den Russen und baten diese um Hülfe. Und es ging ein Aufgebot durch ganz Russland, dass man streiten sollte gegen die Tartaren. Und es zogen die Könige von ganz Russland aus gegen die Tartaren, und sie bestanden den Kampf mit ihnen nicht und flohen vor ihnen. Und es fiel der Grosskönig Mysceslaw von Kijow mit vierzigtausend Mann, welche zu ihm standen. Aber der andere Mysceslaw, der König von Galacien, entkam durch die Flucht. Und von andern Königen fielen in eben dem Kriege an funfzig. Und sie verfolgten sie während sechs Tage und tödteten von ihnen im Ganzen mehr als hunderttausend Mann, deren Zahl Gott allein weiss; und die übrigen entkamen. Und es schickten der König von Smolensk, und der König von Ploscekow (Polozk) und einige andre Könige von Russland ihre Gesandten nach Riga und baten um Frieden. Und es wurde in allen Punkten der Friede erneuert, der schon lange geschlossen war.» Da Heinrich der Lette in jedem Capitel die Aufeinanderfolge der Ereignisse genau berücksichtigt, so giebt er durch die Voranstellung dieser Erzählung zu verstehen, dass der Kampf zwischen den Tataren und Russen schon in einem der ersten Monate des vier und zwanzigsten Jahres des Bischofs statt fand, d. h. des Jah-

res vom Februar 1222 bis zum Februar 1223. Darauf weist der Chronist auch durch den Schluss des fünf und zwanzigsten Capitels hin, dessen Inhalt ist: »Im Winter (1221-1222) fielen die Deutschen mit den Liwen, Letten, Unganniern und Saccalanen ins nowgorod'sche Gebiet ein und drangen über Pskow hinaus (was nie zuvor geschehen war) bis in die Nähe Nowgorod's vor, bei welcher Stadt die Letten eine Kirche ausplünderten; nachdem Alle eine grosse Beute gesammelt, ohne dass sie irgend einen Verlust erlitten, kehrten sie in ihr Land zurück; doch wiederholten bald noch einzelne lateinische Streifschaaren nach einander diese Raubzüge; namentlich drangen die Ungannier und nach ihnen die Saccalanen mitten im Winter (Februar 1222) über die Narowa tief in Ingarien ein und richteten hier ungeheure Verheerungen an; in dem einen Jahre sind alle die Uebel, welche die Russen den Liwländern angethan, ihnen doppelt und dreifach vergolten worden.« Wie aber waren diese verheerenden Raubzüge der Liwländer möglich? Wo war denn das zwölftausend Mann starke russische Heer geblieben, welches einige Monate vorher die Deutschen in ihre Burgen gescheucht hatte? Eine genügende Antwort auf diese sich von selbst aufdrängenden Fragen ist nur die: Der nowgorodsche Fürst Wsewolod Mstislawitsch war schon im Winter (1221-22) mit einem Theile der nowgorod'schen Streitmacht nach Südrussland gezogen. Diese Thatsache, welche hier aus der liwländischen Chronik vermuthet wird, giebt die Hosr. unter dem J. 6730 ausdrücklich an, nämlich dass in dem Winter nach dem gegen die Deutschen unternommenen Feldzuge der Fürst Wsewolod mit seinem ganzen Hofe, d. h. auch mit seiner Leibwache, dem Kern der damaligen Heere, Nowgorod verlassen habe, (nur dass derselbe Wsewolod dabei ein Sohn des Grossfürsten Georgi genannt ist). Ueberdiess nöthigt Heinrich der Lette selbst durch einige vorangeschickte Worte dazu, das Vermuthete vorauszusetzen. Nämlich in Cap. XXV. § 2 weist er auf einen nowgorod'schen Fürsten hin, den Gott wegen seiner Feindschaft gegen die liwländische Kirche durch die Tataren umkommen liess; im folgenden Paragraphen aber giebt er sogleich genauer an, dass der Anführer des (im Spätsommer

1221) in Liwland eingefallenen Heeres derselbe König von Nowgorod war, welcher *statim anno sequenti* von den Tataren getödtet wurde, d. h. im Anfange des im Februar 1222 beginnenden vier und zwanzigsten Jahres des Bischofs Albert; dann folgt die Erzählung von den Einfällen der Liwländer ins nowgorod'sche Gebiet, und unmittelbar darauf die von der Tatarenschlacht. Dadurch bestätigt also der Chronist, sowohl dass Wsewolod Mstislawitsch in der Tatarenschlacht fiel, als auch dass diese im J. 1222 geliefert wurde. Das Erstere ist in keiner der russischen Chroniken gesagt, so wie auch nicht, dass die Fürsten von Smolensk und von Polozk nach der Schlacht Gesandte nach Riga schickten, um sich des Friedens mit den Deutschen zu versichern. Doch stimmen die russischen Chroniken in so fern mit den liwländischen überein, als sie erwähnen, Wsewolod, der Sohn des Mstislaw Romanowitsch, und Wladimir Rurikowitsch von Smolensk seien Theilnehmer an dem Feldzuge gegen die Mongolen gewesen, und die Fürsten von Näswish und von Dubrowna in der Schlacht gefallen; die beiden letztern Oerter liegen in den heutigen Gouvernements Minsk und Mohilew, und es herrschten hier vielleicht zwei der polozkischen Theilfürsten, (cf. Karamsin, Theil III, Note 303 und 304). Ist demnach nicht zu bezweifeln, dass Wsewolod Mstislawitsch im J. 1222 in der Schlacht gegen die Mongolen seinen Tod gefunden, so steht auch fest, dass eben derselbe vom Herbst des Jahres 1218 (bis zum Ende des Jahres 1221 oder) bis zum Anfang des Jahres 1222 Fürst von Nowgorod war.

Wenn nun die von Heinrich dem Letten zweimal gegebne Zeitbestimmung mit der zusammengehalten wird, welche aus den oben angeführten morgenländischen und russischen Zeugnissen als die wahrscheinlich richtige gefolgert war, so ergiebt sich unleugbar, dass sie sich gegenseitig beglaubigen, dass also das J. 1222 durchaus dasjenige gewesen sein muss, in welchem die Schlacht an der Kalka geliefert wurde. Um aber genauer den Monat zu ermitteln, können noch zwei abendländische Chronisten herzugezogen werden, welche Gruber in der Anmerkung *a* zu Cap. XXVI der *Origines Livoniae* citirt. Nämlich Heinrichs des Letten Zeitgenosse Cae-

sarius sagt: »*Quaedam etiam gens anno praeterito intravit regna Rutenorum et totam ibidem gentem Unam* (d. h. die Polowzer) *delevit.*« Das verflossene Jahr wird durch die folgenden Worte: »*In anno praesenti, qui est millesimus ducentesimus vicesimus secundus ab incarnatione domini*« als das J. 1221 bezeichnet. Ferner heisst es in *Eccard. Scriptor. t. I, p.* 1403, zum J. 1221: »Bi disselven Keisers Tiden vor en Here von Asia — den quamen de Ruzen to Helpe — Dar ward der Ruzen unde Valwen geslagen mer denn hundert dusent.« Dies J. 1221 darf höchstens bis zum Ostertage, dem 3. April, 1222 reichend angenommen werden. Also muss der Kampf der Tataren gegen die Polowzer jedenfalls vor dem 3. April 1222 begonnen haben. Ja es liesse sich, wenn man die beiden citirten abendländischen Chroniken für ganz zuverlässige Autoritäten ansehen und sie nur mit der liwländischen Chronik zusammenhalten wollte, der Monat März als derjenige herausfolgern, in welchen die Schlacht fallen müsste. Aber hier ist die Hnar. nicht zu übersehen. Sie sagt ausdrücklich, dass die russischen Heerhaufen im Monat April sich am Dnjepr versammelten. Also kann die Schlacht, wie oben schon bemerkt, nur in die zweite Hälfte desselben Monats (oder in die ersten Tage des Mai) gesetzt werden; aber nicht auf einen einzelnen Tag, da sie ja mehrere Tage dauerte. Aus dem letztern Grunde ist es auch überflüssig, die Meinung einiger neuern Historiker, der Tag sei ein Freitag gewesen, zu berücksichtigen; denn diese Meinung ist wohl nur daher entstanden, weil die von den russischen Chroniken angegebenen Tage: der 16. Juni 1223 und der 31. Mai 1224 Freitage waren. Vielmehr sind nach der Hnar., welche sagt, das russische Heer sei an einem Dienstag über den Dnjepr gegangen und habe den Feind acht Tage lang verfolgt, der Dienstag, Mittwoch, Donnerstag und Freitag als die wahrscheinlichen Schlachttage anzunehmen; der Sonntag aber ist auszuschliessen, obgleich im J. 1222 der 1. Mai, der Jeremias-Tag, welcher oben noch für möglich gehalten war, auf einen Sonntag fiel. Mit der so festgestellten Zeit, dem April, oder genauer: den letzten Tagen des Aprilmonats 1222, lässt sich die in der Geschichte der goldnen Horde mitgetheilte Notiz,

die beiden mongolischen Feldherrn hätten im April 1222 das äusserste westliche Ziel ihres Eroberungszuges erreicht, in Uebereinstimmung bringen, wenn man statt der persischen Stadt Meragha die polowzische Stadt Sudak das Ziel nennt.

Bei so vielen Beglaubigungen, die das J. 1222 der liwländischen Chronik enthält, würde die Zuverlässigkeit derselben auch dann keinem Zweifel mehr unterliegen, wenn sich etwa noch in ihrem letzten Theile irgend eine unrichtige chronologische Angabe fände. Aber sie stimmt überall mit sich selbst und mit guten Geschichtsquellen überein, wie nun noch im Nachfolgenden gezeigt werden soll.

§ 8

Unmittelbar nach dem oben übersetzten ersten Paragraphen des Cap. XXVI, in welchem schliesslich die Anwesenheit russischer Gesandten in Riga erwähnt wird, heisst es weiter: Auch der König von Dänemark kam nach Oesel mit dem Grafen Albert und mit einem grossen, starken Heere und sie fingen an eine steinerne Burg zu bauen. Zu ihm begaben sich der Riga'sche Bischof, der Ordensmeister und Deputirte der liwländischen Stände. Letztere erklärten entschieden, dass sie eine Oberhoheit des Königs über Liwland nicht anerkennen würden. Waldemar gab auf Anrathen des Erzbischofs von Lund seine Ansprüche auf Liwland auf, verlieh jedoch an die Ordensritter alle weltlichen Rechte über Saccala und Ungannien, an den Bischof Albert alle geistlichen, und ging mit beiden Machthabern ein Bündniss gegen die Russen und Eesten ein. Sie legten dann gemeinschaftlich eine Besatzung in die Burg. Diese aber wurde, da sie noch nicht völlig ausgebaut war, nach der Abfahrt der dänischen Flotte von den Oeselern erobert und zerstört. (Die Kreuzfahrt der Dänen nach Oesel erzählt, wie Gruber anmerkt, Albert von Stade bei demselben J. 1222, was zugleich eine neue Bestätigung des Jahres 1222 für die Tatarenschlacht ist, da diese von Heinrich dem Letten einmal durch die Voranstellung in Cap. XXVI, dann durch die Worte «auch-kam» in dasselbe Jahr mit der Kreuzfahrt der Dänen und zwar vor die letztere gesetzt ist). Als die Oeseler ihre Freiheit wieder gewonnen, reizten sie die auf dem Festland wohnenden Eesten zum Aufstand. Dieser

brach am vierten Sonntage nach Heiligen drei Könige (29. Januar 1223) in Fellin aus. Die Eesten ermordeten überall die christlichen Geistlichen und einen Theil der Ritter und Kaufleute und bemächtigten sich aller früher besessenen Burgen (Fellins, Dorpats, Warbolas etc.) mit Ausnahme Revals. Die Russen unterstützten ihren Rückfall ins Heidenthum. Die furchtbare Gefahr, die jetzt allen Deutschen drohte, stellte unter ihnen die Einigkeit völlig her, und die Ordensritter gelobten jetzt, dem Bischof Albert und dessen Bruder Hermann ein Drittel der weltlichen Herrschaft über die eestnischen Landschaften überlassen zu wollen.

Cap. XXVII. Als im 25sten Jahr des Bischofs Albert der semgallische Bischof Bernhard eine grosse Pilgerschaar nach Liwland geführt hatte, wurde den hier eingefallenen Eesten an der Sedde eine Niederlage beigebracht, und dann durch ein achttausend Mann starkes christliches Heer am 15. August (1223) Fellin erobert. Bald darauf ergab sich die Burg Pala. Indessen waren auch saccalanische Aelteste nach Nowgorod gegangen. Und es schickte der König von Susdal seinen Bruder und ein zahlreiches Heer mit ihm den Nowgorodern zu Hülfe, und es folgten ihm die Nowgoroder und der König von Pskow mit seinen Bürgern, und das Heer betrug an zwanzigtausend Mann. Der Fürst von Nowgorod wandte sich auf den Rath der Oeseler nicht gegen die Deutschen, sondern gegen Reval; aber nach vierwöchentlicher vergeblicher Belagerung musste er von dieser Burg wieder abziehen, (im September oder October). Die Ordensritter kämpften in der Zeit fünf Tage gegen das Schloss Dorpat und fielen nach dem Rückzuge der Russen in Jerwen ein. Darauf setzten die Nowgoroder den Fürsten Wjatscheslaw, der früher zu Kokenhusen residirt hatte, in Dorpat ein und gaben ihm die Herrschaft über Ungannien und die andern Landschaften, die er sich unterwerfen könnte. Im Januar (1224) eroberten die Liwländer die Burg der Harrier, Lone. Gegen Wjatscheslaw aber vermochten sie in diesem Winter noch nichts auszurichten, sondern mussten neue Pilgerschaaren aus Deutschland erwarten.

Cap. XXVIII. Im 26sten Jahre des Bischofs nach Ostern (14. April 1224) machten die Ordensritter einen wiederum

fruchtlosen Angriff auf Dorpat. Indessen trafen der Bischof Albert und sein Bruder Hermann mit grossem Gefolge in Liwland ein. Beide hatten den damals in Sachsen gefangen gehaltenen König Woldemar besucht und theilten nach ihrer Ankunft in Liwland die (von ihm zugestandenen) eestnischen Landschaften mit den Ordensrittern so, dass Hermann Ungannien, der Orden Saccala und Albert das Strandgebiet erhalten sollte. Da der Fürst Wjatscheslaw Dorpat nicht gutwillig räumen wollte, begann das zahlreiche liwländische Heer am 15. August die Belagerung dieses festen Schlosses und erstürmte es unter schrecklichem Blutvergiessen (noch in demselben Monat), als das zum Entsatz heranziehende nowgorodsche Heer erst bis Pskow gekommen war. Jetzt nahmen die Eesten des Festlandes fast alle das Christenthum an. Der Bischof Hermann vertraute das neu aufgebaute Schloss Odempae vier tapfern Rittern: seinem Bruder Dietrich, seinem Schwager Engelbert von Tiesenhausen, Helmold von Lüneburg und Johann von Dolen; ferner stiftete er in Dorpat ein Domcapitel, zu dessen Propst er seinen Bruder Rotmar ernannte. Die Russen von Nowgorod und von Pskow schlossen Frieden mit den Deutschen, in welchem diese ihnen den bisher aus der Landschaft Tholowa erhobenen Tribut bewilligten; von Tholowa aber theilte sich der riga'sche Bischof zwei Drittel und der Schwertorden ein Drittel zu.

Auch diese aus den Capiteln XXVI bis XXVIII mitgetheilten Ereignisse haben eine durch den pragmatischen Zusammenhang und durch urkundliche Zeugnisse vollkommen beglaubigte Chronologie. Der König Waldemar wurde in der Nacht vom 6. auf den 7. Mai 1223 gefangen genommen und erst am 21. December 1225 in Freiheit gesetzt (cf. Dahlmann I p. 382-387, Lübecker Urkundenbuch n. 26. 28). Die vor der Eroberung Dorpats geschlossenen Theilungsverträge sind der Inhalt dreier von den Bischöfen Albert und Hermann am 21., 23. und 24. Juli 1224 ausgestellten Urkunden (cf. Livl, Urk. n. 61. 62. 63; in der letzten Urkunde wird das J. 1224 fälschlich das fünf und zwanzigste anstatt das sechs und zwanzigste des Bisthums Alberts genannt. Die Bischöfe Albert und Hermann wurden mit den ihnen durch die Theilung zugefallenen Landschaften vom deutschen Könige Heinrich am

6. Nov. und 1. Dec. 1229 belehnt, cf. Livl. Urk. n. 64, 67, 68.). Den Feldzug der Nowgoroder nach Kolywan (Reval) erwähnen die Hosr. und Tpoïцк. unter dem J. 6731, welche auch den Namen des Fürsten von Nowgorod, nämlich Jaroslaw von Perejaslawl', (den Bruder des Grossfürsten von Susdal) nennen. Ferner erzählt die Hosr. unter dem Jahr 6732, dass die Deutschen Jurjew (Dorpat) eroberten und den Fürsten Wjatscheslaw tödteten. Wäre die Chronologie der Hosr. vor den Jahren 6731 und 6732 nicht eine so irrthümliche, dass sie einer Berichtigung durch die liwländische Chronik bedarf, durch welche auch die genannten Jahre erst als richtig, den Jahren Christi 1223 und 1224 gleich, erkannt werden; so könnte man aus dem Umstande, dass die Eroberung Dorpats durch die Deutschen von der Hosr. richtig ins J. 6732=1224 gesetzt ist, den Schluss ziehen, auch die Schlacht an der Kalka, welche unter demselben J. 6732 erzählt ist, sei im J. 1224 geliefert. Aber abgesehen von den oben angeführten Gründen sprechen auch die zuletzt ausgezogenen Capitel gegen das J. 1224 und für das J. 1222. Denn in den Jahren 1223 und 1224 ist von dem Mongolenschrecken nichts mehr wahrzunehmen; die Nowgoroder, die zu Anfang des Jahres 1222 nicht einmal die Verheerung ihres Landes zu verhindern vermochten, erscheinen nun mit grosser Kriegsmacht im Felde, so dass die Deutschen vor ihnen Besorgniss hegen und sogar nach der Wiedereroberung aller eestnischen Burgen den Nowgorodern einen vortheilhaften Vertrag bewilligen. Ein andrer, noch entscheidenderer Punkt ist folgender: In Cap. XXV § 2 nennt Heinrich der Lette ohne chronologische Ordnung die heidnischen Häuptlinge und die russischen Fürsten, die wegen ihrer Feindschaft gegen die Kirche der heiligen Jungfrau Maria von Gott mit Tod und Unglück bestraft seien; bei denjenigen aber, deren Schicksale noch nicht in frühern Capiteln erzählt sind, wird die Zeit der göttlichen Strafe angemerkt, so bei dem einen nowgorod'schen Fürsten «*statim*», bei dem zweiten nowgorod'schen Fürsten «*statim anno sequenti*», bei dem ebenfalls genannten Wjatscheslaw: «*qui postmodum, sicut infra dicetur, in Tarbeto interiit.*» Das *postmodum* weist, im Unterschied von dem *statim anno sequenti*, unleugbar auf einen fernern Zeitpunkt hin. Wenn aber die Jahre, in

welchen Wsewolod Mstislawitsch und Wjatscheslaw ihren Tod fanden, so bestimmt auseinandergehalten werden, wie können nun die beiden Ereignisse, bei denen die beiden Fürsten umkamen, nämlich die Eroberung Dorpats und die Tatarenschlacht in ein Jahr fallen? Sie müssen durchaus in die von einander entfernten Jahre 1224 und 1222 gesetzt werden. Also überall bestätigt der liwländische Chronist sich selbst.

Auch thut er das noch in den beiden letzten Capiteln. Der Inhalt des neun und zwanzigsten ist folgender: Im sieben und zwanzigsten Jahr des Bischofs Albert waren die Liwen, die Letten, ein Theil der Semgallen und die Eesten des Festlands getauft, und fast alle den Deutschen unterworfen, nur ein Theil der Eesten den Dänen. Ausser dem riga'schen waren vier Bisthümer (Selburg, Leal d. h. Dorpat, Reval und Wirland-Jerwen) errichtet. Diese und eine grosse Menge christlicher Kirchen sorgten für die Weiterentwicklung der christlichen Religion über den rauchenden und mit Blut getränkten Trümmern des unterdrückten Heidenthums. So weit war das Werk Alberts und seiner Mitarbeiter gediehen, als der Papst Honorius III (um die zwischen den Herren der bekehrten Länder obwaltenden Misshelligkeiten zu schlichten und zugleich um die neugetauften Völkerstämme unter die unmittelbare Schutzherrlichkeit des apostolischen Stuhls zu nehmen) den Bischof Wilhelm von Modena als seinen Legaten nach Liwland sandte, um welchen der Bischof Albert schon im J. 1224 durch den Priester Moritz hatte bitten lassen. (Dieser Legat war ein durch Bildung, Verstand, Milde und Besonnenheit ausgezeichneter Mann, den schon sein Herz antrieb, seine ganze Autorität anzuwenden, um — was ihm auch seine Instruction vorschrieb — die neubekehrten Völkerstämme in eine solche Lage zu versetzen, wie sie für dieselben angemessen war. Die päpstlichen Briefe, die darüber sich aussprechen, sind vom 31. Dec. 1224 und vom 3. und 9. Januar 1225 datirt, cf. Livl. Urk. n. 69, 71, 72).

Als Wilhelm in Liwland angekommen war, — (wahrscheinlich über Gotland, wo er am 6. Juli 1225 eine Urkunde ausgestellt haben soll, cf. n. 84 der Regesten des Liwländischen Urkundenbuchs) —, durchreiste er die für die römisch-katholische Kirche neu gewonnenen Landschaften in allen Richtun-

gen. Die erste Reise machte er über Cubbesele, Vitisele und Lethegore, durch Metsepole, Idumaea und Lettland bis Odempae in Ungannien, von da nach Fellin, und zurück über Tricatia, Wenden und Segewolde nach Riga; überall feierte er das Sacrament der Messe, hielt Anreden an das Volk und nahm in seinen Ermahnungen auf die besonderen frühern Schicksale und Handlungen der Ermahnten Rücksicht. In Riga empfing er dann Gesandte und Fürsten aus den Nachbarländern und alle diejenigen, welche um Gunstbewilligungen und Entscheidung von Streitigkeiten zu bitten hatten. (So entschied er im August 1225 eine zwischen dem Ordensmeister und dem Procurator des Bischofs Hermann bestehende Meinungsverschiedenheit über das Wort *iurisdictio* in den im Jahr 1224 geschlossenen Theilungsverträgen, cf. Liwl. Urk. n. 74). Die zweite Reise machte er (im Spätsommer oder zu Anfang des Herbstes) an der Düna aufwärts über die Burgen Holm, Ikescola, Lenewarden, Ascheraden bis Kokenhusen und wieder zurück. In den darauf folgenden Herbstmonaten verweilte er zu Riga; von hier aus nöthigte er die Dänen, die zwischen ihnen und den Deutschen streitigen Provinzen Wirland, Jerwen, Harrien und Rotalien in seine Hand zu geben. (Zu Riga entschied er im December 1225 Streitigkeiten, welche die Bürgerschaft dieser Stadt mit den Bischöfen Albert von Riga und Lambert von Semgallen hatte cf. Liwl. Urk. n. 75, 76). Nach dem Epiphaniasfest (6. Januar 1226) trat er eine dritte Reise an: durch Lettland, Saccala, Jerwen, Wirland nach Reval, wo er jetzt den Dänen Harrien zu behalten gestattete, und von da durch Saccala zurück nach Riga. Auf jeder dieser Reisen begleiteten ihn inländische Geistliche und Ritter und Eingeborne, (die mit der Geschichte der vorangegangenen Kämpfe bekannt waren, und von denen er gewiss Vieles erfragte). In den grossen Fasten wurde dann ein allgemeiner Synodal-Landtag zu Riga abgehalten, auf welchem die lateinischen Geistlichen, Ritter und Bürger anwesend waren. Darauf trat Wilhelm seine Rückreise aus Liwland an. (Seinen Aufenthalt zu Riga beweisen noch Urkunden vom 15., 16., 17. März 5., 11., 20, vielleicht auch 22. April 1226, cf. Liwl. Urk. n. 78 — 86). — Hier schliesst der neun und zwanzig Capitel enthaltende Haupttheil der Origines Livoniae. — Das dreissig-

ste Capitel fügt dann noch Folgendes hinzu: Im acht und zwanzigsten Jahr des Bischofs Albert, nachdem jener Hauptheil geschrieben war (*Bisdenus octavus, postquam haec conscripsissemus, sequitur annus unius praesulis Alberti*), musste der päpstliche Legat, durch widrige Winde aufgehalten, noch lange zu Dünamünde verweilen. (Hier stellte er noch drei Urkunden aus, am 7. und 23. Mai und eine ohne Tagesangabe, cf. Liwl. Urk. n 87, 88, 89). Dann fuhr er nach Gotland und predigte von hier aus das Kreuz gegen die Oeseler. Mit Hülfe der sich sammelnden Pilger wurden zuerst die Dänen, welche wegen der ihnen entrissenen Provinzen mit dem hier eingesetzten Befehlshaber des Legaten, Johannes, Krieg angefangen hatten, zum Frieden genöthigt. (Diesen Befehlshaber des Legaten erwähnen auch spätere päpstliche Briefe, cf. Liwl. Urk. n. 117, 147). Darauf versammelten sich im Winter, nach dem Feste Fabians und Sebastians (20. Januar 1227), am Embach 20000 christliche Krieger, Deutsche und Eingeborne. Diese zogen unter des Bischofs Albert Anführung nach der Insel Oesel, erstürmten am Tage nach dem Feste der Reinigung (3. Februar 1227) das Schloss Mone, und nöthigten nach einigen Tagen die Bewohner der Burg Waldia, bald auch die aller übrigen Theile der Insel, sich zur Annahme des Christenthums zu verstehen. Mit dem Bericht von dem Fortgange der Taufe der Oeseler in den übrigen Theilen der Insel endet das letzte Capitel, das also noch im Februar oder im März des Jahres 1227 geschrieben ist, und zwar wie die Sprache und mehrere Eigenthümlichkeiten beweisen, von dem Verfasser der vorhergehenden Capitel.

Aus dem Anfang des Cap. XXX geht unleugbar hervor, dass der vorhergehende Hauptheil der Chronik zur Zeit der fast einjährigen Anwesenheit des päpstlichen Legaten in Liwland, und zwar vor dem Mai 1226, noch während der grossen Fasten desselben Jahres geschrieben ist. Dem aus Rom abgeordneten Gesandten musste sich der Wunsch aufdrängen, das ihm von so vielen Personen mündlich Erzählte als ein Ganzes schriftlich abgefasst zu besitzen, woran auch der Bericht über seinen Aufenthalt und seine Wirksamkeit in Liwland als der letzte rechte Schluss angereiht wäre. Es bedurfte ja seine Berichterstattung an den Papst, der die Protocolle

der in Riga gepflogenen Verhandlungen und die in Rom zu bestätigenden Urkunden beigegeben wurden, einer historischen beglaubigenden Grundlage, gleichsam als eines fremden Zeugnisses. Desgleichen wünschten die Herren des Landes, die Bischöfe und Ordensritter, dass die von ihnen vollbrachten Thaten jetzt, da noch viele Augenzeugen derselben lebten, durch die Schrift der Vergessenheit entzogen würden, wohl nicht ohne die Nebenabsicht, zugleich ihre Verhältnisse zu den Eingebornen, zu den Russen und zu den Dänen in ein vortheilhaftes Licht gesetzt zu sehen (z. B. wird in der Chronik nachdrücklich hervorgehoben, dass die Deutschen schon viele Jahre vorher einen grossen Theil Estlands bekehrt und unterworfen hatten, ehe die Dänen von Reval aus dasselbe mit Erfolg unternehmen konnten). An Männern, die im Reden und Schreiben Fertigkeit besassen, fehlte es nicht; waren doch Priester genug im Lande, die in deutschen Klöstern oder zu Riga gebildet waren. Ein solcher war auch der als Verfasser erwiesene Lettenpriester Heinrich. Da dieser ausserdem ein Eingeborner war, der bei unparteiischem Urtheil in Demuth und Dankbarkeit die Bekehrung der Heidenvölker als ein mit Gottes Hülfe und zu Gottes Ehre vollbrachtes Werk ansah, musste auch der päpstliche Legat ihn für einen geeigneten Berichterstatter halten. So wurde die Chronik auf den Wunsch und unter der Aufsicht der höchsten Würdenträger und mit Unterstützung aller wohlerfahrnen Männer mit einer ausserordentlichen Gewissenhaftigkeit und Sorgfalt niedergeschrieben, so dass man wohl hie und da Ausstellungen an der Form, aber keine an dem Inhalt und an der Chronologie machen konnte. Ob das Werk auf dem Synodal-Landtage zu Riga vorgelesen und dabei einer öffentlichen Beurtheilung unterzogen wurde, ist ungewiss.

Die Glaubwürdigkeit und Zuverlässigkeit aber, von der die Chronik in allen Capiteln Beweise enthält, wird unumstösslich festgestellt durch die Worte, mit welchen Heinrich der Lette am Ende des neunundzwanzigsten Capitels den Haupttheil des Werkes schliesst: *Multa quidem et gloriosa contigerunt in Livonia tempore conversionis gentium ad fidem Jesu Christi per annos LXVII praeteritos, ex quibus primo inventus est a mercatoribus Bremensibus portus Livonicus, quae cuncta*

conscribi vel ad memoriam reduci non possunt, ne legentibus existeret etiam taediosum. Sed haec paucula conscripta sunt ad laudem eiusdem Domini nostri Jesu Christi, qui fidem et nomen suum perferri ac deportari vult ad omnes gentes, ipso cooperante et confirmante, per quem talia sunt operata; qui tot victorias magnas et gloriosas de paganis semper concessit suis in Livonia, et magis semper in paucitate virorum, quam in multitudine, de gratia suae dilectae genitricis, cuius honori una cum Filio suo, eodem Domino nostro Jesu Christo, omnes terrae istae noviter conversae sunt asscriptae. Et ne laus eadem, sibi de gestis tam gloriosis debita, per negligentiam pigrorum oblivioni in posterum traderetur, placuit historiam eam rogatu et instantia Dominorum et sociorum fidelium humili stilo et scriptura conscribere, et posteris, qui diligentius et doctius sequentia persequerentur, relinquere, ut et ipsi laudem Deo tribuant et ponant in eo spem suam et non obliviscantur operum Dei et mandata eius exquirant. Nihil autem hic superadditum est, nisi ea omnia, quae vidimus oculis nostris fere cuncta, et, quae ipsi non vidimus propriis oculis, ab illis intelleximus, qui viderunt et interfuerunt. Et non hoc adulationis alicuius aut lucri alicuius temporalis gratia, neque in amorem aut odium alicuius, sed nuda et plana veritate conscripsimus, et in delictorum nostrorum remissionem, ad laudem ipsius Domini nostri Jesu Christi et beatae virginis Mariae, genitricis eiusdem Domini, qui cum Patre et Spiritu Sancto fuit semper, et est, et erit benedictus per omnia secula seculorum. Amen.

Diese feierliche Versicherung Heinrichs des Letten in seinem und seiner Mitarbeiter Namen, dass nur das niedergeschrieben sei, was sie mit eignen Augen gesehen oder von denen, die es gesehen und miterlebt, erkundet hatten, dass es niedergeschrieben sei nicht aus Schmeichelei oder eines zeitlichen Gewinnes wegen, auch nicht aus Vorliebe noch aus Hass gegen Jemand, sondern in nackter schlichter Wahrheit, zur Vergebung der Sünden, zum Lobe der heiligen Jungfrau Maria und ihres Sohnes des Herrn Jesu Christi, welcher mit Gott dem Vater und dem heiligen Geiste in Ewigkeit zu preisen sei — diese Versicherung ist eine vor Gott gegebne eidliche Bestätigung alles dessen, was die Chronik enthält, also auch der ganzen Chronologie.

wolod zerstört (2. auch von Hosr. 6
Трои. 6718 und П.-С. 6717).

3) Im Winter Kampf des Georgi Wse
lodowitsch gegen die rjasanschen Für
Kjur, Michael und Isjaslaw (3. auch П
unter 6718).

§ 4.

Jaur. 6717. Hosr. 6719. Тр. 67
Mstislaw Mstislawitsch kämpft in T
aber gegen Freunde (die Söhne Wsewolo
geht [illegible]
nach Nowgorod, wo er zum Fürsten
von Nowgorod [illegible] hoben wird, darauf br
nach Toropez. [illegible] er den Erzbischof Mi
[illegible] nach Toropez
28. Jan. Hosr. 6720,
6720 Mstislaw gegen
Torma-Tschuden,
Winter gegen die Be
Odempae.

12) Liwl. Urk. No. 15 nennt das J. 1209 das elfte Jahr des Bisthums Alberts.

13) Hamburger Urkundenbuch No. 378, 379. 380: Albert betheiligte sich im J. 1210 in Deutschland an der Wahl des Erzbischofs von Bremen.

einrich der Lette ahrscheinlich vom 25. März beginnend, ischofs Albert, im Februar beginnend).	Die fremden Zeugnisse.
§ 3.	
VII pontificatus episcopi Alberti, qui *IV*, in den Fasten, Sieg der Deutschen ber Littauer, welche gegen die Eesten nternommen hatten. Albert nach Riga; namünder Klosters begonnen; Feldzug die Liwen von Lenewarden und Ascher- t Wjatscheslaw von Kokenhusen; Con- Ykescola eingesetzt, im Spätsommer.	
octavo inchoante sendet Albert den Abt sten Wladimir von Polozk. Grosse Ver- ufstand der heidnischen Liwen *III. Kal.* oberung des Schlosses Holm durch die *a decima die post Pentecosten;* darauf utschen und Semgallen ins Treidensche; lberts nach Deutschland; darauf Belage- ch Wladimir von Polozk während elf en Zeit hatten der Dänenkönig Walde- rzbischof Andreas von Lund eine Kreuz- Oeseler unternommen [8]). Andreas fährt ilft während des Herbstes und Winters ller Liwen vollbringen [9]). In demselben ie Sonnenfinsterniss Statt [10]). Indessen eutschland mit Liwland belehnt. unten Jahre des Bisthums, als ganz Liw- [9]), reist Andreas aus Liwland ab, er- *dominica Palmarum* und ist am Oster- Albert trifft zu Pfingsten in Riga ein, tscheslaw von Kokenhusen ein Bündniss, t den Schwertrittern.	7) Am 19. Juni 1205 nach Röpell: Geschichte Polens, Band I p. 407. 408. 8) Schreiben des Papstes Innocenz III vom 6. Januar 1206.
auer ins Treidensche *in ipso die nati-* sie werden auf dem Rückzuge geschla- eujahr Eroberung der Selenburg. In t Alobrand zu den Ungannern; auf dem er Letten an der Sedde, zu denen dann ich gesandt wird. (Vorher schon waren holowa durch die Russen von Pskow Glauben bekehrt und getauft). ommene Wjatscheslaw von Kokenhu- iga, lässt die Deutschen in Kokenhu-	8) Mehrere dänische Chroniken, cf. Grubers Annotationes *n* und *r* zu Cap. X; Müllers Vita Andreae Sunonis p. 18 — 21, Dahlmanns Geschichte von Dänemark, Band I p. 368. 9) Raynaldi annales ecclesiastici beim Jahre 1207. 10) Brinkmeier. [Cf. Изслѣдованія о русской исторіи. М. Погодина. Томъ IV. Москва 1850. стр. 136, 139. Die Untersuchungen des Hrn. Pogodin über die Geschichte der Theilfürstenthümer von 1054—1240 hat Hr. Bonnell noch nicht benutzen können. *K.*] 11) Brinkmeier.

Hosr. 6726. Swjatoslaw aus Nowgorod verwiesen.

Hosr. 6727. Wsewolod, dessen Bruder, Fürst von Nowgorod.

23) Schreiben des Papstes norius III. vom 9. October 18, cf. Dahlmann I, p. 369.

23) Albert von Stade zum 1219, — Anonymus bei ncken, — Siebzehn däni- e Chroniken; cf. Gruber, iller, Dahlmann.

24) Episcopus Seloniensis einer Urkunde vom Sep- nber 1219, cf. Hamb. Urk. 432.

25) Hamb. Urk. No. 414. l. Urk. No. 51. 52.

26 Liwl. Urk. No. 48 nennt Jahr 1220 das zwei und anzigste des Bischofs Al- t.

Die russischen Ch (Jahre der Welt, vom beginnend)	r beginnend, r beginnend).	Die fremden Zeugnisse.
	Pilger, unter n wollen, An- ne der Befrei- zk. (Nach Cap. r Adventszeit	14) Um den 20. October

rich der Lette (scheinlich vom 25. März beginnend, ofs Albert, im Februar beginnend).	Die fremden Zeugnisse.
einenzehnten J. seines Bisthums kommt Jarosnig Friedrich in Hagenau besucht grossischof Dietrich [19]) nach Liwland zu- gebei nach (S' seine	18) Im Anfange des Jahres 1216 verweilte Friedrich am Rhein, cf. Böhmer. 19) Dietrich war noch am 27. April 1216 in Cöln, cf. Grubers annot. *a* zu Capitel XXII.
§ 6.	
H*Mariae virginis* Einfall der Liwländer sein Wladimir von Pskow in Ungannien. dimi Dietrich und der Schwertorden die als n Landschaften. eingd einige Liwländer fallen *in festo Epi*- gorood'sche ein. Darauf Feldzug der Liw- pae. und Wirland. res v Odempä von den Russen von Pskow fang von einem eestnischen Hülfsheer be- ren n Tagen Angriff eines liwländischen sen . Drei Tage später Uebergabe der aucher Dietrich als Geissel nach Nowgo-	20) Schreiben des Papstes Honorius III. vom 25. Januar 1217, cf. Liwl. Urk. No. 39.
Hem neunzehnten Jahr schickt Albert 672gorod und Saccala wegen des Odem- Mai nach Deutschland. Ankunft der Pil- roba Albert von Lauenburg, in Liw- land itten in Nowgorod um Hülfe. Msti- Rom Feldzug angetreten, um mit den goroens zu kämpfen [21]). Der neue Fürst richt Hülfe. Das Heer der Eesten *in* H nahe bei Fellin geschlagen. Aufs Twe (S tag dzug der Liwländer in die Strand- H	20) Albert von Stade zum J. 1217. 21) Im J. 1217, cf. Röpell I, 416 nach Katona, u. Fried. von Raumer, Geschichte der Hohenstaufen, zweite Auflage III. p. 168. Der König Andreas II. von Ungarn trat im August 1217 seinen Kreuzzug an.
die nzigsten J. begeben sich der Bischof Dietrich und der in demselben Jahr ngallen geweihte [24]) Bernhard nach :mar versprach im nächsten Jahre en J. Heinrich Burewin nach Liw-	22) Um Johanni auf der grossen dänischen Reichsversammlung zu Schleswig, cf. Dahlmann I, 365.
H*ptionis b. Mariae virginis* fällt ein ter r dem Fürsten von Nowgorod, dem tujen Pskow und einem andern Fürsten sie tland und Liwland ein, wird aber	

Die russischen Chron (Jahre der Welt, vom ers beginnend).	beginnend, beginnend).	Die fremden Zeugnisse.
	seinem Ab- en Oeselern n eben ge- önige Wal- arb Walde- n die Oese-	27) Am 8. August 1220 nach scandinavischen Chroniken, cf. Fried. v. Bunge's Archiv für die Geschichte Liw.-, Esth.- und Curlands, Band. IV p. 157, 158. 28) Friedrich am 22. Nov. 1220 gekrönt, nach Böhmer.

30 September / 12 October 1853.

Anhang.

Vorläufige Andeutungen über das Jahr der Schlacht an der Kalka, mit besondrer Rücksicht auf Heinrich den Letten.

Die liwländischen Historiker haben bis jetzt im Allgemeinen die russischen Geschichtsquellen viel zu wenig in den Kreis ihrer Forschungen gezogen, so dass schon aus diesem Grunde das Unternehmen des Hrn. Bonnell, die zuerst von dem verstorbenen Hansen richtig aufgefasste Chronologie Heinrich des Letten in Uebereinstimmung mit den russischen Chroniken zu bringen, allseitige Anerkennung verdient. Der erste derartige Versuch eines so vorurtheilsfreien Arbeiters, wie Hr. Bonnell, lässt uns hoffen, dass es ihm mit der Zeit gelingen wird, eine empfindliche Lücke in der russischen wie der liwländischen Geschichtsforschung auszufüllen, besonders wenn ihm gestattet sein sollte, seine Untersuchungen unter günstigeren Umständen fortzusetzen [1]). Ungeachtet der

1) Schon Daniel Graber, der Müllers «Sammlung russischer Geschichte» zu schätzen verstand, hoffte, dass die russischen Jahrbücher Heinrich den Letten bedeutend — was indessen auch umgekehrt in einem gleich starken Grade der Fall sein dürfte — erläutern würden, und richtete in der Vorrede zu seiner Ausgabe an unsre Akademie die Aufforderung, dieselben herauszugeben. Ueber die Wir-

ungenügenden Hülfsmittel, welche ihm in seinem vom literarischen Verkehr entfernten Wohnorte zu Gebote standen, hat er — worauf es ihm auch besonders ankam — den Glauben an das Jahr 1224, als das bis jetzt bei uns allgemein angenommene Datum der Schlacht an der Kalka, bereits gründlich erschüttert. Nehmen wir auch an, dass er die Hauptaufgabe, welche er sich gestellt hatte, in *positiver* Hinsicht noch nicht auf eine ganz befriedigende Weise gelöst hat, so wird dennoch seine «Vorarbeit» zu einem grösseren Werke über die Chronologie Heinrich des Letten, verglichen mit den russischen Jahrbüchern, ihre Stelle in der Geschichte der Wissenschaft der russischen Chronologie behaupten, d. h. Hr. Bonnell hat zuerst überzeugend nachgewiesen, dass die im Ganzen so beglaubigte Chronologie Heinrich des Letten ein schätzenswerthes Hülfsmittel für die Berichtigung der Chronologie der *russischen* Jahrbücher jener Zeit ist. Zugleich liefert der Aufsatz des Hrn. Bonnell neue schlagende Beweise, dass es ganz verkehrt ist, gewisse chronologische

---

kungen, welche dieser Aufruf gehabt zu haben scheint, werde ich mich vielleicht einst an einem andern Orte aussprechen. Hier bemerke ich nur, dass die allgemein verbreitete Schlözer'sche Auffassungsweise der Entstehung und des Fortgangs der historischen Studien in Russland von 1725 — 1760 gar mancher Berichtigung bedarf. Vgl. einstweilen die von mir verfasste literarhistorische Einleitung in die Ученыя Записки Акад. по I и III Отдѣленіямъ. Томъ I, стр. XXIV — XXVI.

Die Bibliothek der Akademie besitzt ein Exemplar der Origines, das folgende eigenhändige Inschrift Grubers ziert:

«Augustissimae Russorum omnium Imperatrici ac Dominae, Dominae Annae Magnae, testem hunc Liuoniae Russorum Imperio antiquitus subiectae omni exceptione maiorem demississime offert Editor.»

Dieses Exemplar langte wahrscheinlich kurz vor oder nach dem Tode der Kaiserin († $\frac{17}{28}$ Oct. 1740) hier an. Damals gehörte die einzige russische und ausländische Buchhandlung, welche in St. Petersburg bestand, der Akademie. In dem «Verzeichniss allerhand Teutscher und Lateinischer Neuen Bücher welche in dem Buchladen bey der Kayserl. Academie der W. zu bekommen sind. St. Pet. 1750», werden auch die Origines angeführt.

Streitfragen in der ältern russischen Geschichte einzig und allein für einfache Rechenexempel anzusehen, während es doch die Aufgabe des Geschichtsforschers ist, da, wo die Quellen es gestatten, bei jenem mechanischen Verfahren nicht stehen zu bleiben, sondern zugleich auf kritisch-chronologischem Wege den innern Zusammenhang der Begebenheiten so zu reproduciren, dass die äussern oder sogenannten absoluten Data gleichsam von selbst sich als probehaltig oder falsch ergeben. Dieser Weg ist freilich schwieriger und mühsamer, als das mechanische Verfahren der chronologischen Rechner oder Dogmatiker; allein nur er führt in so verwickelten Fragen, wie die von Hrn. Bonnell in Angriff genommene über die Schlacht an der Kalka ist, zu einem sichren Endergebniss.

Anfangs (s. Bulletin historico-philologique T. XI pag. 47) war es meine Absicht, den Aufsatz des Hrn. Bonnell mit mehreren berichtigenden und ergänzenden Bemerkungen zu schliessen. Da es mir aber ganz neuerdings gelungen ist, meine bisherige Kenntniss von den Quellen zur Geschichte der ersten Mongoleninvasion noch beträchtlich zu erweitern, so werde ich, sobald es mir meine Zeit gestattet, die Streitfrage über das Jahr der Schlacht an der Kalka besonders behandeln. Einstweilen erlaube ich mir nur, auf einen Umstand aufmerksam zu machen, der mir von Hrn. Bonnell und Andern zu wenig oder gar nicht in Anschlag gebracht worden zu sein scheint.

Heinrich setzt (s. oben pag. 113) in Cap. XXVI. § 1. (cf. Cap. XXV. §§ 2. 3.) zwei allerdings mit einander zusammenhängende Ereignisse in ein und dasselbe Jahr, während sie offenbar in *chronologischer* Hinsicht streng von einander geschieden werden müssen. Es lässt sich nämlich schon aus den russischen Jahrbüchern allein, so sehr sie auch sonst hinsichtlich des Jahres, des Monats und des Tages der Schlacht einander widersprechen, nachweisen, dass die russischen Fürsten seit mehr als einem Monate Vorbereitungen zu ihrem Zuge in die Steppe getroffen hatten, ehe die Mehrzahl derselben mit ihrem Aufgebote «im Monat April» — sei es *nach* dem 3ten oder 23sten April — ins Feld rückte.

Dieses Ausrücken der russischen Fürsten zur Zeit des Frühlings hat zum Theil wol darin seinen Grund, dass ein Winterfeldzug in den baumlosen und obdachlosen Steppen zwischen Dnepr und Don damals jedes nur etwas zahlreiche Heer leicht den grössten Gefahren aussetzte. Selbst Horden, wie die türkischen Polowzer und Tataren, verhielten sich in der Regel während der rauhen Winterstürme und des Schneegestöbers — die буранъ der Steppe sind bekannt — ruhig: anstatt Streifzüge in entferntere Gegenden zu unternehmen, zogen sie sich, wie es scheint, in vereinzelten Schaaren in Niederungen oder an die Meeresgestade zurück, wo ihre Rinder und Pferde, die zugleich ihr Hauptnahrungsmittel waren, weniger Futtermangel litten. Ausserdem ist noch zu berücksichtigen, dass nach mehreren — und zwar gleichzeitigen — Quellen *sämmtliche* Polowzerhorden eher eine geraume Zeit als kurz vor der Schlacht an der Kalka von den Tataren versprengt oder aufgerieben wurden. Wenn es demnach keinem Zweifel unterliegt, dass der Feldzug der Russenfürsten nach längeren Vorbereitungen *im Frühling* vor sich ging, so kann der Polowzerchan, welcher bei Mstislaw Mstislawitsch von Galizien eine Zufluchtstätte suchte, nur im Sommer oder Herbst des *vorhergehenden* Jahres von den Mongolen oder den den Polowzern stammverwandten Tataren besiegt worden sein.

Steht es aber einmal fest, dass die Besiegung sämmtlicher Polowzerhorden durch die Tataren und der gemeinschaftliche Feldzug der Ueberreste der Kotjak'schen Horde und der Russenfürsten *in zwei verschiedene Jahre* der christlichen Zeitrechnung fällt, so kann natürlich auch nur *eins* von diesen zwei Ereignissen in das 24ste Jahr des Bischofs Albert oder in die Zeit vom Febr. 1222 bis Febr. 1223 fallen. Heinrich der Lette ist aber in dieser Hinsicht so wenig unterrichtet, dass er gar nicht einmal die Absicht zeigt, beide Ereignisse *in chronologischer Hinsicht* zu trennen: er verknüpft sie vielmehr ausdrücklich durch bestimmte Data. Der 1ste § des XXVI. Cap. beginnt bei ihm mit den Worten:

»*Bisdecimus quartus* iam Praesulis adfuit *annus*, et nondum »terra tranquilla pace quievit. *Eodem anno* fuerunt Tartari in »terra Valvorum paganorum ... Et pugnaverunt Tartari cum

»eis ... et alii fugerunt ad Ruthenos, petentes auxilium ab »eis. Et pervenit verbum per universam Russiam, ut pugna»rent cum Tartaris. Et exiverunt Reges de tota Russia con»tra Tartaros. § 2. Rex *quoque* Daciae... venit in Osiliam ...«

Im XXV. Cap. § 3 aber, wo er vom 23sten Regierungsjahre Alberts — also von der Zeit vom Febr. 1221 bis Febr. 1222 — handelt und der Plünderung der Russen in Liwland *während der Ernte* (des J. 1221) gedenkt, lesen wir bei ihm:

»... et praeerat exercitui Rex Nogardiae, qui *statim anno sequenti* a Tartaris occisus est.«

Kurz vorher (Cap. XXV § 2) wirft er die Frage auf:

»Numquid [Maria non] .... alium regem Nogardiae, qui *secunda vice* Livoniam depraedavit, per Tartaros occidit?«

Diese *zweite* Plünderung, welche Liwland 3 Jahre nach der ersten erlitt, kann keine andre sein, als die, welche unmittelbar darauf in § 3 erwähnt wird und *während der Ernte* (d. J. 1221) Statt fand, und der Fürst, welchen Heinrich an die Spitze dieses Zuges stellt, kann kaum ein andrer gewesen sein, als Wsewolod, der zweite Sohn von Mstislaw Romanowitsch von Kiew [2]). Hr. Bonnell glaubt, dass Heinrich des Letten Nachricht, (Wsewolod Mstislawitsch) sei von den Tataren erschlagen worden, wenigstens indirect durch die russischen Chroniken (s. oben p. 334) bestätigt werde. In dem Bericht über die Schlacht, der theils in erweiterter theils in abgekürzter Form in die sog. Nikon'sche Chronik aufgenommen worden ist, heisst es sogar ausdrücklich, dass der Grossfürst Mstislaw Romanowitsch *mit seinen Söhnen* von den Tataren umgebracht wurde [3]). Demnach wäre in der liw-

2) S. oben pag. 316, 320 (wo aber Zeile 8 v. o. 1220 für 1221 verdruckt ist), und 333. An sich wäre es denkbar, dass Heinrich zwei gleichzeitige Fürsten verwechselt hätte.

3) «Князь великийже Мстиславъ Мстиславичъ Галичскиі преже всѣхъ прибеже за Днепръ, а князь великиі Смоленскиі Володимеръ Рюриковичъ Ростиславича прибеже в Кіевъ, и сяде на великомъ княженіи, повеже князь великиі Кіевскиі Мстиславъ Романовичъ и з дѣтми и з зятемъ убіенъ бысть от Татаръ.» S. Русск. Лѣт. по Никонову списку. Часть I. СПб. 1767. p. 354. Dieser Theil der Nikon'schen Chronik wurde von Schlözer her-

ländischen Chronik der Tod Wsewolods da zum *dritten* Male erwähnt, wo es heisst, dass in der Schlacht, ausser Mstislaw Romanowitsch «circiter quinquaginta» Fürsten gefallen seien.

Aus den angeführten Stellen geht deutlich hervor, dass Heinrich der Lette auf eine ganz bewusste Weise die Schlacht an der Kalka in das J. 1222 setzte und nicht minder bestimmt «eodem anno» — oder, was hier dasselbe heissen würde, «eadem aestate» — *sämmtliche* Polowzerhorden durch die Tataren versprengt werden liess. Letzteres fällt um so mehr auf, da er selbst den Feldzug der Russenfürsten nicht sogleich nach der Ankunft der versprengten Polowzer beginnen lässt, sondern ausdrücklich meldet, dass erst «per universam Russiam» ein Aufruf zum Kampfe erging, ehe die «reges de tota Russia» ins Feld rückten.

Was bewog aber Heinrich den Letten, das XXVI. Cap. oder die Geschichte des 24sten Jahres des Bischofs gerade mit der Schilderung der Tatareninvasion zu beginnen? Wir wissen, dass er die Geschichte der einzelnen Jahre Alberts gewöhnlich mit Ereignissen beginnt, die in das Ende des Winters oder in den Frühling fallen. Diesmal hatte er dem Anschein nach kein Ereigniss der Art zu melden. Zu beachten ist aber, dass er das XXV. Cap., welches die Ereignisse des 23sten J. Alberts (vom Febr. 1221 — Febr. 1222) schildert, mit zwei Einfällen estnischer Stämme in das nowgorod'sche Gebiet schliesst: beide Züge wurden noch während des Winters $12\frac{2}{2}\frac{1}{2}$ unternommen und ausgeführt. Von den Unganniern heisst es ausdrücklich, dass sie «*circa mediam hyemen*(!)... in profunditate nivis magna», also spätestens wol um Weihnachten, aufbrachen und Wirland zur Seite lassend über die Narowa gingen. Als sie mit ihrer Beute zurückkehrten (quibus revertentibus), drangen auch die Saccalanen, ebenfalls die Narowa überschreitend, (via remotissima) in Ingrien ein, von wo sie mit ungeheurer Beute — also wol

---

ausgegeben, welcher sich auf dieselbe berufend die Schlacht an der Kalka stets in das J. 1225 setzte. Schlözer gehörte als Chronologe noch ganz zur alten Zifferschule.

fast gegen Ende des Winters oder des 23sten Jahres Alberts — in ihre Heimath zurückkehrten. An diese Rückkehr sogleich in Cap. XXVI § 1. die *Landung* des Dänenkönigs Waldemar des II. in Oesel anzuknüpfen, — davon hielt Heinrich den Letten entweder ein gewisser chronologischer Tact ab, oder er zog es vor, die mit einander zusammenhängenden dänisch-deutschen Angelegenheiten und den während des 24sten J. Alberts fast ununterbrochen fortdauernden Kampf der Eingebornen gegen die Fremdenherrschaft nicht durch eine Episode zu unterbrechen. Wie dem auch sein möge, — er hielt es für angemessen, in § 1 nur die Niederlage der Polowzer, den Feldzug der Russenfürsten und die Ankunft russischer Gesandten in Riga zu berichten und dann erst (§ 2) zu melden: Rex quoque Daciae venit... in Osiliam. Ob der König im Mai oder Juni in Oesel landete, wird nicht gesagt. Nachdem Waldemar den Besuch des Bischofs Albert empfangen und in der Eile (cum festinatione) Anstalten zum Bau einer Burg getroffen hatte, reiste er — also wahrscheinlich noch im eigentlichen Sommer — zur See wieder ab. Zugegeben aber auch, dass Heinrich aus chronologischer Gewissenhaftigkeit die Landung Waldemars nicht vor den Kämpfen der Tataren mit den Polowzern und den Russen anführen wollte, so würde doch nur ein Theil dieser Kämpfe in den Beginn des 24sten Jahres Alberts fallen. Endlich sind wir keineswegs berechtigt, zu vermuthen, dass er den Kampf der Tataren mit den Polowzern, anstatt ihn in das vorhergehende Cap. XXV einzuschalten, nur deshalb in dem folgenden angebracht habe, um den Zusammenhang der ganzen Erzählung nicht zu unterbrechen: *iam* und *eodem anno* — letzteres ist hier streng von dem unbestimmteren und häufig bei ihm vorkommenden eo (eodem) *tempore* zu unterscheiden — sollen offenbar darauf hinweisen, dass wir uns nicht mehr im 23sten Jahre des Bischofs, sondern in dessen 24stem, wenn auch noch im Frühjahr oder Frühsommer des J. 1222, befinden. Kurz, *Heinrich der Lette hat entweder die Versprengung der Polowzer durch die Tataren* — und sie ist für uns ein wichtiger chronologischer Anhaltspunkt — *um ein*

Jahr zu spät oder die Schlacht an der Kalka um ein Jahr zu früh angesetzt.

Herr Bonnell lebt der Ueberzeugung, dass die Chronologie Heinrich des Letten im Ganzen eine ungewöhnlich zuverlässige sei, und hegt die gewiss nicht zu kühne Hoffnung, dass noch manche der bis jetzt nicht anderweitig beglaubigten Daten dieses Chronisten mit der Zeit sich als unumstöslich beweisen lassen werden [4]). Es darf daher gar nicht befremden, dass er bei der Unzuverlässigkeit der russischen Chroniken ihm auch im vorliegenden Falle Glauben schenkte. Wir unsrerseits, die wir bis jetzt Heinrich den Letten zu wenig beachtet haben, müssen es Hrn. Bonnell nur Dank wissen, dass er in die Wissenschaft der russischen Chronologie ein neues kritisches Ferment gebracht und dass er insbesondre uns Veranlassung gegeben hat, ein so wichtiges Datum, wie das der Schlacht an der Kalka, einer *allseitigen* Prüfung zu unterwerfen. Was meine persönliche Ansicht über die Richtigkeit des J. 1222 betrifft, so nehme ich nach den obigen Auseinandersetzungen natürlich keinen Anstand, freimüthig zu erklären, dass dasselbe noch ganz andrer Stützen bedarf, wenn es an die Stelle des herkömmlichen, bis jetzt auf Treu und Glauben angenommenen J. 1224 oder an die Stelle eines dritten Datums treten soll. An solchen Stützen scheint es zwar nicht zu fehlen und ich kann nicht läugnen, dass mehrere Hrn. Bonnell unzugänglich gebliebene Quellen, die zu seinen Gunsten sprechen, mich einstweilen noch in einige Verlegenheit setzen. Indessen könnte man eben so gut das Zeugniss Ibn al-Athirs, dessen *werthvollen* Bericht ich schon im J. 1846 auf meinen Wunsch handschriftlich aus Paris erhalten und den die Akademie Hrn. Bonnell zugeschickt hatte, durch andre orientalische und ausserdem noch durch byzantinische Nachrichten sicher stellen.

4) Weitere Aufschlüsse der Art haben wir von Hrn. Pabst zu erwarten. Möchte er uns auch bald einen nach Handschriften berichtigten Text Heinrichs geben! Auch ein Glossar, in dem unter andern auch auf den synonymen Gebrauch einzelner Ausdrücke und vielleicht auch auf gewisse Letticismen Heinrichs Rücksicht zu nehmen wäre, würde eine nicht unnütze Arbeit sein.

Nehmen wir einstweilen auch an, dass Heinrich der Lette, der seinen Bericht über die Tatareninvasion wahrscheinlich nicht nach dem J. 1225 niederschrieb, sich in der Bestimmung der Schlacht um ein Jahr geirrt hat, so wird dadurch die günstige Ansicht von der Zuverlässigkeit seiner Chronologie im Allgemeinen nicht untergraben. Wir haben es hier nur mit einem *einzelnen* Datum und mit einem Ereigniss zu thun, das streng genommen nicht in das Werk eines *livländischen* Annalisten jener Zeit gehört. Auch darf man dabei nicht ausser Acht lassen, dass Heinrich der Lette die erste Tatareninvasion nicht als Augenzeuge, sondern als ein den damit zunächst zusammenhängenden Ereignissen *fernstehender* Zuschauer schildert. Vielleicht aber hat er uns in seinem Werke selbst, ohne dass er es beabsichtigte, ein Mittel an die Hand gegeben, vermöge dessen wir seinen Bericht über die Tatareninvasion in zwei Hälften zerlegen können und von denen dann die zweite in dem Abschnitte über das 25ste Regierungsjahr Alberts (oder bestimmter im J. 1223) ihre passende Stelle finden würde. Ob uns eine gewisse Andeutung Heinrich des Letten zu einem solchen Verfahren berechtigt, — das dürfte noch so lange unentschieden bleiben, bis der erste Einfall der Tataren in das Polowzerland *in chronologischer Hinsicht* keinem Zweifel mehr unterliegt. Jedenfalls ist aber Heinrichs Gesammtbericht der Art, dass das gewöhnliche Datum 1224 für die Schlacht an der Kalka von nun an mehr als verdächtig erscheint und den Zifferchronologen zu beliebigem Gebrauch überlassen werden kann.

—

PS. Die definitive Entscheidung dieser in mehrfacher Hinsicht wichtigen chronologischen Frage wird erst dann möglich sein, sobald sämmtliche Quellen über die Geschichte der ersten Mongoleninvasion näher untersucht sein werden. Da eine nicht unbeträchtliche Zahl dieser Quellen unter andern auch in orientalischen Sprachen abgefasst ist, so hat die 3te Classe der Akademie der Wissenschaften in ihrer Sitzung vom 30. Sept. auf meinen Vorschlag mich ermächtigt, die

nöthigen Maassregeln zu treffen, dass wenigstens die wichtigsten jener Quellen unter Mitwirkung verschiedener Gelehrten in möglichst treuen Uebersetzungen in den «Ученыя Записки» der 1sten und 3ten Classe allmählich zugänglicher gemacht werden [5]). In dem ebengenannten periodischen Organ der Akademie werde ich bei grösserer Musse meine Ansicht näher begründen und später auch in diesen Blättern die Ergebnisse meiner Untersuchungen mittheilen.

St. Petersburg, den 1. October 1853.

Akademiker Kunik.

---

5) In der die Fortsetzung der Analectes historiques bildenden Abtheilung: Историческіе Матеріалы и Разысканія. Der Anfang dieser Mittheilungen ist bereits gemacht. S. Уч. Зап.. Band II. pag. 317 u. figd. Auch ist einstweilen daselbst Seite 298 u. figd. die chronologische Tabelle des Hrn. Bonnell in russischer Uebersetzung mitgetheilt worden.

(Aus dem *Bull. histor.-philol. T. XI. No.* 4. 5. 6. 8. 9.)

$\frac{\text{30 September}}{\text{12 October}}$ 1853.

Die von Ingriern bewohnten Dörfer im St. Petersburgishen Gouvernement. Vom Akademiker P. von KOEPPEN.

Aus meinen Abhandlungen über die Deutschen im St. Petersburgischen Gouvernement und über die Woten (Watialaiset), ist schon bekannt, dass die Zahl der Ingrier sich im J. 1848 auf 17,800 Individuen beiderlei Geschlechts belief [1]). Wie diese durch die verschiedenen Kreise des Gouvernements vertheilt waren, ersieht man aus folgendem Dörfer-Verzeichnisse, für welches ich die Angaben theils selbst einsammelte [2]), theils zuverlässigen Mittheilungen verdanke.

---

1) S. meine Abhandlungen: «Ueber die Deutschen im St. Petersburgischen Gouvernement» im Akademischen Bulletin historique T. VII, No. 23 u. 24, S. 359 ff. und «Водь и Ботская пятина», im Журналъ Министерства Народнаго просвѣщенія 1851, Май и Іюнь».

2) Dies geschah im J. 1848 bei Gelegenheit meines Ausfluges in einige Kreise des St. Petersburgischen Gouvernements. S. das Bulletin historique T. VI, No. 22, S. 344 ff.

Verzeichniss der im J. 1848 von Ingriern (Fin. Ingrikot, Russ. Ижоры) bewohnten Dörfer des St. Petersburgischen Gouvernements.

Anm. Die Cursiv-gedruckten Namen sind solche, die ich nur aus Russischen Verzeichnissen kenne.

I. *Kreis St. Petersburg.*	Zahl der Bewohner.			
	m. G.	w. G.	b. G.	
1. Dorf Wanhakylä, ein Theil des Dorfes Wartiamäki (Старожиловка)	45	50	95	
2. *Rybazkaja* (Рыбацкая)	55	54	109	
3. *Staroshnaja* (Старожная)	32	36	68	
4. *Lawriki* (Лавряки)	14	20	34	
5. Rewonnenä (мыза Лисій носъ)	68	77	145	Ausserd. befinden sich in diesem Dorfe 298 Individuen Sawakot beiderl. Geschlechts.
6. Korpselki (Корпсельки)	20	15	35	Ausserdem 164 Sawakot b. G.
7. Sutela? (Волково)	8	9	17	
8. Kylänjatko (Кюлеятка)	11	16	27	Ausserdem 103 Äürämöiset (Finn. Äyrämöiset) b. G.
9. Termola (Термолова)	14	19	33	
10. Mistola (Мистолово)	15	15	30	Nebst 314 Sawakot b. G.
11. *Welkkola?* (Вейколово)	18	23	41	
12. Rokansaari (Рогосары)	5	6	11	Nebst 56 Äürämöiset b. G.
13. Haapasaari (Гобсары)	9	17	26	Nebst 49 Äürämöiset b. G.
14. Harpala (Гарбалово)	23	25	48	
15. *Markela?* (Маркелово)	8	14	22	
16. Perämäki (Перемяки)	6	6	12	Nebst 46 Äürämöiset b. G.
17. Oinala (Ойнолово)	6	6	12	Nebst 99 Äürämöiset b. G.
18. Kiiskilä (Кискюля, Кискилева)	5	7	12	Nebst 28 Äürämöiset b. G.
19. Osselki (Осельки)	2	3	5	Nebst 169 Äürämöiset b. G.
20. Kuiwais (Куйвази)	6	6	12	Nebst 409 Äürämöiset b. G.
21. Lembola oder Lempala (Лемболово)	47	49	96	Nebst 379 Äürämöiset b. G.
22. *Nenämäki*, Herrensitz (мыза Неневяки)	5	4	9	
23. Dorf Nenämäki (дер. Неневяки)	19	16	35	
24. Waskela (Васкелово, Васкелево)	20	31	51	
25. Juskela (Юшкелово, Юшколово)	19	22	41	
26. *Simanolowo* (Симанолово, Симанова)	6	14	20	
	486	560	1046	

	m. G.	w. G.	b. G.	
Transport...	486	560	1046	
27. *Miskilä* (Мискюля).....	23	24	47	
28 *Pekkola* (Пеккола, Пекколово)	12	9	21	
29. *Komula* (Комула, Коммулово) .	5	9	14	
30. Pajarinmäki (Баярнмяки, Вояръ Маки)	4	11	15	
31. Howinmäki Гови-Маки).....	19	26	45	
32. *Ristula* (Ристула)..... ..	10	14	24	
33. *Lukaschi* (Лукашя)	7	6	13	
34 Mäkis, Herrensitz (мыза Маки или Варварина).....	1	2	3	Nebst 94 Äürämöiset.
35. Koronsaari (Коросаари).....	7	6	13	Nebst 114 Äürämöiset.
Ueberhaupt im St. Petersburgischen Kreise	574	667	1241	
II. *Kreis Zarskoje-Sselo.*				
Kirchspiel Dylizy (Дылицкаго Владимірскаго прихода).				
1. Luiskinitz (Луйсковицы)	13	15	28	Nebst 35 Sawakot b. G.
2. Tarowitz (Таровицы).....	8	10	18	Nebst 44 Sawakot b. G.
3. Wojskowitz, Herrensitz (мыза Войсковицкая).....	7	7	14	
4. Siconiemi (Цыгонеми).....	16	17	33	Ausserdem 35 Sawakot b. G.
Kirchspiel Gatschina (Гатчинскаго Госпитальнаго Павловскаго прихода).	44	49	93	
5. Myllyn Kylä (Гатчинская мельница).....	9	12	21	Ausserdem 30 Sawakot b. G.
6. Klein (Pien-?) Kolppana (Малое Колпино).....	5	5	10	Nebst 147 Sawakot u. 24 Äürämöis. b. G.
7. Paritz (Парицы)	25	30	55	Nebst 268 Sawakot u. 72 Äümämöis. b. G.
8. Däglinä (Тяглины)....	12	6	18	Nebst 186 Sawak b. G.
Kirchspiel Krassnoje-Sselo (Красносельскаго Троицкаго прихода).	51	53	104	
9. Peräkylä (Перекюля).....	22	30	52	Ausserdem 21 Äürämöiset und 11 Sawakot b. G.
Kirchspiel Pulkowa (Пулковскаго Богородицкаго прихода).				
10. Pien' Kattilais (Катлино)	32	30	62	Ausserdem 64 Sawakot b. G.

	m. G.	w. G.	b. G.	
Kirchspiel Siworizy (Сворицкаго Николаевскаго прихода).				
11. *Ssogina* (Согина)	11	15	26	
12. Tichkowitz (Тиховицъ)	11	19	30	Nebst 171 Sawak. b. G.
Ueberhaupt im Zarskosselschen Kreise	22	34	56	
	171	196	367	
III. *Kreis Oranienbaum.*				
Kirchspiel Bjegunizy (Бѣгуницкаго Михаиловскаго прихода).				
1. Tehlitz oder Tehlitza (Теглицы)	54	52	106	
2. Rukolitz oder Rukkolitz (Рукулицы)	37	47	84	Ausserd. 9 Äürämöiset b. G.
3. *Laschkowizy* (Лашковицы)	48	50	98	
4. *Korostowizy* (Коростовицы)	49	67	116	Ausserdem 58 Sawakot b. G.
5. Raditz (Радицы)	13	12	25	Nebst 80 Sawak. b. G.
Kirchspiel Djatlizy (Дятлицкаго Покровскаго прихода).	201	228	429	
6. Suokylä od. Pihkowitz (Сокулы)	18	15	33	Nebst 10 Äürämöiset u. 116 Sawakot b. G.
7. Makkola (Малое Косино)	45	33	78	Ausserdem 10 Sawakot b. G.
8. *Suur Kossino?* (Большое Косино)	73	80	153	
9 *Lapinskaja*, Herrensitz (мыза Лапинская)	2	2	4	
10. Wilpusi (Вильпузи)	37	38	75	Ausserdem 25 Sawakot b. G.
11. Lewola (Левволово)	26	27	53	Ausserdem 9 Sawakot b. G.
12. Wainkylä (Чуиново, Чудинова)	8	16	24	
13. Kiwikko (Каменка)	7	7	14	Ausserd. 3 Äürämöiset, 31 Sawakot und 2 Russen b. G.
14. Gorku (Горки)	1	7	8	Nebst 37 Äürämöiset und 7 Russen b. G.
Kirchspiel Dylizy (Дылицкаго Владимірскаго прихода).	217	225	442	
15. *Ishora* (Ижора)	23	30	53	
16. Smolkowa (Смолькова)	12	17	29	Ausserdem 27 Sawakot b. G.
17. Sapolja (Заполье)	9	8	17	Ausserdem 17 Sawakot b. G.
18. Jaskylä (Яскюле)	8	6	14	
	52	61	113	

	m. G.	w. G.	b. G.	
Transport...	52	61	113	
19. Holobitz oder Kolodits (Колодицы).....	7	13	20	
20. Spanko (Шпанькова).....	7	9	16	Die Ingrier wohnen in dem Theile von Spanko, der *Adujewskaja* genannt wird. Ausserdem befinden sich in dieser 4ten Sloboda noch 15 Sawakot b. G.
Kirchspiel Globitz (Глобицкаго Спасскаго прихода).	66	83	149	
21. Kirchdorf Globitz (с. Глобицы)	51	71	122	Ausserd. 8 Äärämöiset b. G.
22. Woronina (Воронина).....	57	58	115	Ausserdem 133 Äärämöiset b. G.
23. Kerbowitz (Горбовицы)....	85	84	169	
Kirchspiel Gostilizy (Гостилицкаго Троицкаго прихода).	193	213	406	
24. Joenkylä (Большое Горлово)..	97	109	206	
25. Gorlowa (Малое Горлово)....	25	30	55	
Kirchspiel Koporje (Копорскаго Успенскаго прихода).	122	139	261	
26. Pernuska (Перкушка).....	23	28	51	
27. Kernowa, Herrensitz (мыза Керновская).....	2	10	12	
28. Neu-Kernowa (Новое Керново)	40	50	90	
29. Alt-Kernowa (Старое Керново)	23	30	53	
30. Gross-Kaporka (Капорки Большія).....	35	29	64	
31. Klein Kaporka (Капорки малыя)	14	21	35	
32. Lutski (Верхнія Лужки).....	46	47	93	
33. *Srednija* (Mittlere) *Lushki* (Среднія Лужки).....	23	34	57	
34. Nishnija (Untere) Lushki (Нижнія Лужки).....	24	22	46	
35. Gadebusch (Гатобужи).....	42	35	77	In den Dörfern Klein und Gross Gadebusch befinden sich 56, und auf der Papierfabrik Gadebusch 72 Äärämöiset b. G.
36. Kernowa, Papierfabrik (Керновская бумажная фабрика)..	15	19	34	Ausserdem 10 Sawakot b. G.
Kirchspiel Kowaschi (Ковашскаго Благовѣщенскаго прихода).	287	325	612	
37. Kowaschi, Herrensitz (мыза Ковашя).....	2	1	3	
	2	1	3	

	m. G.	w. G.	b. G.	
Transport...	2	1	3	
38. Wepsa, Wopsa oder Wopscha (село Ковашя)	108	117	225	Der Pastor zu Kaporia, Joh. Wiren, schreibt *Wopsa*, und fügt hinzu, dass dieses Dorf auch *Hewa* und *Kowasi* genannt wird. Hr. Akademik. Sjögren schreibt *Wepsa*, und im Описаніе С.-Перерб. губ. (Спб. 1838, S. 140) findet man *Вялма*.
39. Tönttölä (Тентелева)	49	51	100	
40. Lendisi (Лендовщина)	110	128	238	
41. Murdowa (Мордовщина)	13	20	33	
42. Harjawala (Горы Валдан).....	29	41	70	Ausserdem 20 Äürämöiset b. G.
43. *Pulkowa* (Пулково).....	20	29	49	
44. *Schepelewa* (Шепелева)	21	28	49	Nebst 62 Äürämöiset b. G.
45. *Sishina* oder *Schischkina* (Шишкино)	54	46	100	
46. *Lomonossowa* (Ломоносова, Нов. Шишкино)	19	20	39	
47. *Perekylä* (Перекюля)	33	33	66	
48. Ssürji (Сырьи)	14	18	32	
49. Wåskälä (Старыя Калищи) ...	50	52	102	Ausserdem 74 Äürämöiset b. G.
50. Neu- (Uusi-) Wåskälä (Новыя Калищи)	19	24	43	Ausserdem 72 Äürämöiset b. G.
	541	608	1149	
Kirchspiel Medusch (Медушкаго Троицкаго прихода).				
51. Ruditz (1. Усть-Рудицъ)	80	73	153	
52. Sawolsina (Савольшина).	25	28	53	Ausserdem 21 Äürämöiset und eben so viel Sawakot, nebst 159 Russen b. G. (in Sawolsina).
53. Globitz (Голубовицы).....	31	31	62	
54. Ruditz (2. Усть Рудицъ)	26	26	52	
55. Starodworja (Стародворье) ...	64	68	132	
56. Dessjatzkaja (Десятская)	67	57	124	
57. Ruditz (Рудицы).....	27	27	54	
58. Neu Boru (Новая Буря).... .	41	58	99	
59. Neu Medusch (Новыя Медуши)	34	39	73	
	395	407	802	
Kirchspiel Oranienbaum (Ораніенбаумскаго прихода).				
60. Uhinmäki (Красная горка)....	50	44	94	Ausserdem 52 Äürämöiset b. G.
61. Asikkala (Новая Красная горка)	42	41	83	Nebst 100 Äürämöiset b. G.
62. *Klein-Borki* (Малыя Борки)...	36	50	86	Ausserdem 1 Russin.
63. Kangais (Большія Борки)	34	40	74	Ausserdem 3 Russen b. G.
	162	175	337	

	m. G.	w. G.	b. G.	
Transport...	162	175	337	
64. *Gr. Ishorskaja* (Большая Ижорская)	95	112	207	
65. Kukkois (Кукуси).....	7	7	14	Ausserdem 45 Äürämöiset, 2 Sawak. b. G.
66. *Kl. Ishorskaja* (Малая Ижорская)	61	66	127	
67. Penikkala (Пѣшкяла)	32	33	65	Ausserdem 26 Äürämöiset und 33 Sawakot b. G.
68. Pronna (Бронная).....	77	77	154	Ausserdem 2 Russen, 14 Äürämöiset u. 2 Sawakot b. G.
69. Hännis (Коновалова)	57	62	119	Ausserdem 120 Äürämöiset b. G.
70. Tammenkontu (Таменгонтъ) ..	7	7	14	Nebst 130 Äürämöiset b. G.
71. *Bolottno* (Болотино)....	20	34	54	Ausserdem 1 Russin.
72. Latikan Suokas? (Латкин)	30	34	64	Ausserdem 1 Russin u. 24 Äürämöis. b. G.
73. Uusikylä (Ускуля)	1	—	1	Nebst 43 Äürämöiset b. G.
74. Liimois (Лимуси)	1	—	1	Nebst 72 Äürämöiset b. G.
75. Gr. Konowalowa (Большая Коновалова)	1	—	1	
	551	607	1158	
Kirchspiel Peterhof (Петергофскаго прихода).				
76. Tyris (Мартышкина)	32	28	60	Ausserdem 26 Äürämöiset und 139 Sawakot b. G.
77. *Tenjaschkina* (Теняшкина)....	23	17	40	
78. Notkola (Нотколово).....	27	27	54	Nebst 87 Äürämöiset b. G.
79. *Bobyl'skaja* (Бобыльская)	21	19	40	
80. Kylänpää (Бабій Гонъ).....	5	8	13	Nebst 86 Äürämöiset b. G.
81. Kapakanmäki (Кабацкая).....	23	17	40	Nebst 90 Äürämöiset b. G.
82. Porsas? (Порлово, Порзолово).	41	42	83	
83. Kuusioja (Новая)	15	17	32	Nebst 81 Äürämöiset b. G.
Kirchspiel Ropscha (Рощинскаго Благовѣщенскаго прихода).	187	175	362	
84. Uusikylä (Ильина).....	19	12	31	Ausserdem 62 Äürämöiset b. G.
85. Korowina (Коровина).....	4	5	9	Ausserdem 17 Äürämoiset b. G.
86. Wolossowa (Волосова).....	5	9	14	Ausserdem 224 Sawakot b. G.
87. *Krassnaja*, Herrensitz (мыза Красная).....	3	1	4	
88. Äitilä (Клагина)	19	18	37	Ausserdem 16 Sawakot b. G.
	50	45	95	

	m. G	w. G.	b. G	
Transport...	50	45	95	
89. Malkunaisi (Малкунова)....	32	38	70	Ausserdem 12 Sawakot b. G.
90. Isala (Исаева).....	30	30	60	
91. Wainkylä (Чудинова).....	6	7	13	
Kirchspiel Snamenskaja (Знаменской мызы Петропавловскаго прихода).	118	120	238	
92. Snamenskoje (село Знаменское)	—	2	2	131 Russen b. G.
93. Pohjois (Поззи).....	37	45	82	7 Russen u. 79 Äärämöiset b. G.
94. Kirpula (Коркули, Коркули, Коркулова).....	10	12	22	106 Äärämöis. b. G.
Kirchspiel Strelna (Стрѣлинскаго Преображенскаго прихода).	47	59	106	
95. Mielis? (Ижорская, Мелизи или Кикинка?).....	96	113	209	
Kirchspiel Wyssozkoje (Высоцкаго Николаевскаго прихода).				
96. Uusikylä oder Timola (Ускула)	29	41	70	Ausserdem 2 Äärämöiset.
Ueberhaupt im Oranienbaumschen Kreise.....	3050	3343	6393	
IV. *Kreis Jamburg.*				
Kirchspiel Kejkino (Кейкинскаго Петропавловскаго прихода).				
1. Haawikko (село Кейкино)....	100	107	207	Ausserdem 22 Sawakot b. G.
2. Kejkino, Herrensitz (мыза Кейкино).....	10	6	16	
3. Tiesuu (Извозъ).....	84	93	177	
4. Mannowka (Манновка).....	57	69	126	
5. Kotko (Орелъ).....	98	105	203	
6. Kurowitzy (Куровицы).....	158	161	319	
7. Feodormaa (Федоровка).....	15	12	27	
8. Wanhakylä (Илькино).....	63	64	127	Aus. 41 Sawak. b. G.
9. Sutela (Волкова).....	36	36	72	» 29 Sawak. b. G.
10. Kosemkina (Кузёмкина).....	114	121	235	» 70 Sawak. b. G.
	735	774	1509	

	m. G.	w. G.	b. G.	
Transport.. .	735	774	1509	
11. Parsipää (Лишово)	105	92	197	Aus. 49 Sawak. b. G.
12. Takawäljä (Новая)	70	63	133	» 45 Sawak. b. G.
13. Laukansuu (Островъ)	85	100	185	» 39 Sawak. b. G.
14. Ropsa, Herrensitz (мыза Рóпша)	9	5	14	
15. Ropsa, Dorf (дер. Ропша)	67	65	132	» 22 Sawak. b G.
16. Kurkula (Кýрголово)	11	20	31	» 130 Saw. b. G.
17. Hamala? (Гамолово или Хамолово)	22	33	55	
18. Kalliwieri (Фитцика)	33	22	55	
Kirchspiel Kopor'je (Копорскаго Преображенскаго прихода).	1137	1174	2311	
19. Kolokka (Головка)	41	51	92	
20. Näkowa (Нахкова)	58	66	124	
21. Ingere (Собинки, Собиньки, Сабино)	29	20	49	
22. Muiskula (Мышкино)	59	63	122	
23. Tatza (Семейско)	121	107	228	
24. Pawela (Павлово)	66	52	118	
25. Ilmola (Ильмово)	81	90	171	
26. Keskema Rakkowa (Среднее Райково)	27	34	61	
27. Koppena (Копаница)	34	36	70	
28. Kylmä oja (Новая дача, или Холодные ручьи)	30	27	57	
29. Pien Raikowa (Малое Райково)	24	21	45	
30. Suur Raikowa (Больш. Райково)	81	78	159	
31. Neshnowa (Niesnowa? Нежинская)	—	3	3	
32. Nurmisto (Урмизно)	68	87	155	Ausserd. 21 Saw. b. G.
Kirchspiel Kotly (Kattila; Котельскаго Николаевскаго прихода).	719	735	1454	
33. Glubokaja (Глубокая, Глыбоково)	6	5	11	
Kirchspiel Ssojkino (Сойкинскаго Николаевскаго прихода).				
34. Soikkala (село Сойкино)	36	48	84	
35. Wenakontza (Вотскій Конецъ).	69	86	155	Ausserdem 12 Ärkimõist b. G.
	105	134	239	

	m G	w.G.	b. G.	
Transport....	105	134	239	
36. Tarinsisi (Андреевщина).....	139	155	294	Ausserdem 29 Äürämöiset b. G.
37. Mättäkisi (Горки).....	38	65	103	
38. Loas (Лóги).....	104	103	207	
39. Sawimäki (Глинки).....	78	87	165	
40. Kolkapää (Кóлгощпа).....	51	46	97	
41. Loukkola (Лóвколово).....	88	84	172	
42. Pätzinä (Пятчино).....	40	53	93	
43. Uuskylä (Кушля).....	51	64	115	Ausserdem 164 Äürämöiset b. G.
44. Rutza (Ручьи).....	116	116	232	
45. Obsomäki (Евсеева гора).....	75	99	174	
46. Tammikondu (Дубки).....	18	24	42	Ausserd. 1 Äürämöiset.
47. Otzowa (Смешкова).....	21	15	36	Ausserd. 5 Äürämöiset b. G.
48. Koskina (Кошкино).....	42	38	80	
49. Sädinä (Слободка).....	122	120	242	Ausserdem 16 Äürämöiset b. G.
50. Koskinen (Косколово).....	134	157	291	Ausserdem 68 (32 m. u. 36 w.) Deutsche.
51. Repola (Рѣпино).....	25	18	43	
52 Hamala (Гамолово).....	24	24	48	
53. Rolli (Александровка).....	19	12	31	
54. *Krasnaja*, Herrensitz (мыза Красная).....	22	15	37	
55. Wolotza (Волóницы).....	32	40	72	Ausserdem 17 Äürämöiset b. G.
56. Wistinä (Вистино).....	69	72	141	Ausserd. 4 Äürämöiset b. G.
57. Suija (Сýйда).....	50	55	105	Ausserdem 13 Äürämöiset b. G.
58. Mäkkylä (Мишино).....	47	46	93	Ausserdem 15 Äürämöiset b. G.
59. Sarowe (Югáнтово).....	43	51	94	
60. *Saljess'je*, Herrensitz (мыза Заѣсье).....	4	3	7	
61. Metzäkylä (дер. Заѣсье).....	25	23	48	
62. Somero (Большое Стремленье)	104	124	228	
63. Harkola (Сельцо Забалканское, früher Гарколово genannt)...	78	64	142	Ausserdem 11 Äürämöiset b. G.
64. Ilieshi (Гарколово, früher Ильéши).....	22	24	46	
	1786	1931	3717	
Ueberhaupt im Jamburgschen Kreise.....	3648	3845	7493	
V. *Kreis Luga.*				Die hier folgenden Angaben sind zuerst abgedruckt worden im Bull. de la Classe histor.-philolog. de l'Académie impériale des Sciences de St.-Pétersb. (1849), T. VI, No. 22, p. 352.
1. *Nesterkowa* (Нестеркова).....	107	99	206	
2. *Tarassino* (Тарасино).....	119	130	249	
	226	229	455	

	m. G.	w. G.	b. G.	
Transport.. .	226	229	455	
3. *Kremena* oder *Kremino* (Кремена, Кремино)	164	165	329	
4. *Wezko* oder *Nowoselki* (Вощко или Новоселки)	18	19	37	
5. *Ol'chowez* (Ольховецъ)	78	77	155	
6. *Ossereschno* (Озеречно).....	96	113	209	
7. *Nowénka* (Новенка)	77	87	164	
8. *Tschaschtscha* (Чапа)	105	129	234	
9. *Nisowka* (Низовка)	25	28	53	Die Bewohner dieses Dorfes gehörten bis zum Jahre 1840 zum Dorfe Tschaschtscha (No. 8).
10. *Lugi* (Луги)..... ...	94	103	197	
11. *Tscherwiza* (Червица)..	25	24	49	Die Bewohner dieses Dorfes schieden im Jahre 1842 von Lugi aus.
12. *Pelkowo* (Пелково).....	127	170	297	
Ueberhaupt im Luga'schen Kreise.....	1035	1144	2179	
VI. *Kreis Schlüsselburg.*				
1. Wuoles (Вуолы, Волы).....	61	47	108	Ausz. 843 Äürämöiset.
2. Ssloboda (Сергѣевка)	5	7	12	Ausz. 145 Äürämöiset.
3. Toxowa (Токсова).....	5	2	7	Ausz. 968 Äürämöiset.
Ueberhaupt im Schlüsselburg'schen Kreise.....	71	56	127	

Summarische Uebersicht der Ingrischen Bevölkerung.

	männl. Geschl.	weibl. Geschl.	beiderl. Geschl.
In 35 Dörfern des St. Petersburg. Kreises..	574	667	1241
In 12 Dörfern des Zarskossel'schen Kreises.	171	196	367
In 96 Dörfern des Oranienbaum'sch. Kreises	3050	3343	6393
In 64 Dörfern des Jamburg'schen Kreises ..	3648	3845	7493
In 12 des Luga'schen Kreises.....	1035	1144	2179
In 3 Dörfern des Schlüsselburg. Kreises..	71	56	127
Also überhaupt In 222 Dörfern des St. Petersburgischen Gouvernements	8549	9251	17,800

Im Durchschnitt kommen auf jedes Dorf 80 Ingrier beiderlei Geschlechts.

Kein von Ingriern bewohntes Dorf zählt mehr denn 329 Bewohner dieser Nation. Mit einer Bevölkerung von mehr als 200 Individuen findet man nur 22 Dörfer, wovon 5 im Oranienbaum'schen, 11 im Jamburg'schen und 6 im Luga'schen Kreise.

In der Regel findet man keine Russen und Ingrier in einem und demselben Dorfe beisammen, wohl aber kommen Ingrier und Protestantische Finnen (Äürämöiset und Sawakot) oft nebeneinander wohnend vor.

Die Zahl der Individuen männlichen Geschlechts verhält sich zu der des weiblichen, wie 100 : 108.21.

—

Ausser den im obigen Verzeichnisse angegebenen Ingriern sollen sich solche noch vorfinden:

1. Im St. Petersburgischen Kreise:

In den Dörfern: Naakkala (Наккола́во) } Nach Angabe des Pastors zu Lembala.
Toiwakkala od. Lukkarinmåki (Тойвакала) } Nach Angabe des Pastors zu Lembala.
Liiha (Лигова) } Nach Angabe des Pastors der Gemeinde Tyris.
Panowa (Панова) } Nach Angabe des Pastors der Gemeinde Tyris.
Raswala (Новая) } Nach Angabe des Pastors der Gemeinde Tyris.

2. Im Zarskossel'schen Kreise:

In den Dörfern: Uusikylå (Нижняя Коерова Пустошь); nach Angabe des Pastors zu Slawanka.
Kalentina (Калитина) } Nach Angabe des Pastors zu Spankowa.
Ragelitz (Раглицы) } Nach Angabe des Pastors zu Spankowa.

3. Im Oranienbaum'schen Kreise:

In den Dörfern: Pihilå (Пигелево); nach Angabe des Pastors zu Duderhof.
Metsola (Липицы) } Nach Angabe des Pastors zu Skworitz.
Hapuni (Хабони oder Габуни) } Nach Angabe des Pastors zu Skworitz.

In den Dörfern: Löütüis (Левдузи)
Lebjashi (Lebiasi oder Lebesi?) Лебяжи, od. Новая Лебежья
Kikinka (Mielis? Кикинка)
Kanasi (Канаси?)
Lukkala (Лукколова)
} Nach Angabe des Pastors zu Tyris (lies Türis)[3].

4. Im Schlüsselburg'schen Kreise:

In den Dörfern: Kyråhaka (Кюрегака); nach Angabe des Pastors zu Wuoles.
Kopittala (Копитолова); nach Angabe des Pastors zu Toxowa.

—

Ich glaube hier noch sagen zu müssen, dass alle Ingrier des St. Petersburgischen Kreises, welche in den unter No. 14 bis 35 genannten Dörfern ansässig sind, zum Kirchspiele Maatoxi (приходъ Александра Невскаго въ Селѣ Александровкѣ, Мáтоксѣ тожъ), im Schlüsselburg'schen Kreise, gehören. Alle diese Ingrier machen 570 Individuen b. G. aus, während im Schlüsselburg'schen Kreise zu dieser Gemeinde nur 127 Ind. b. G. gehören. Ausserdem gehören zu diesem Kirchspiele auch noch 689 Individuen b. G., die im Süd-Keksholm'schen Kreise des Grossfürstenthums Finnland, namentlich in folgenden Dörfern, zu Hause sind[4]:

---

3) Die auf meinen Wunsch im J. 1846 angefertigte Liste nennt auch Wentki (Вентки) als ein von Ishoren bewohntes Dorf ($5^1/_2$ Werst westl. von Oranienbaum); doch soll schon im J. 1849 dieses Dorf nicht mehr existirt haben, da die Bewohner desselben anderswohin versetzt sind. Nur eine Windmühle, die zum Dorfe Wentki, oder Wenki, gehörte, steht noch da, ein paar hundert Schritt NO. vom Dorfe Latikan-Suokas (Латикя). S. oben Kreis Oranienbaum, N. 72.

4) Der Russische Geistliche zu Maatoxa, dem ich diese Nachricht verdanke, nennt auch seine in Finnland wohnenden Pfarrkinder Ingrier. Die meisten der hier angegebenen Dörfer findet man verzeichnet in Knorring's Beschreibung des Wiborg'schen Gouvernements (Gamla Finland eller det fordna Wiborgska Gouvernementet; Åbo 1833. 8., S. 242 f.).

	Zahl d. Bewohner [5]).			
	m G	w. G.	b. G.	
1. Sirkiensaari (Сиркіенсаари) .	22	21	43	Officiellen Angaben zufolge befinden sich diese Dörfer im Besitze der Erben eines Obristen v. Fock.
2. Petrola (Петрола)	5	4	9	
3. Huhtis (Гухты)	11	12	23	
4. Andrusmäki? (Андрус-маки)	18	21	39	
5. Palkeala (Палкелы)	51	55	106	
6. Uusikylä? (Гуикулы)	6	9	15	
7. Kuningaanselkä (Куниган-Сельки)	17	15	32	
8. Keripata (Керипады)	22	30	52	Gehören den Erben des Generals v. Fock.
9. Sunikkala (Сунникалы)	16	16	32	
10. Wakkila (Ваккелы)	55	43	98	
11. Rasuli (Рассоли)	13	10	23	
12. Maanselkä (Маасельки)	6	4	10	Im Besitze des Gener. Bon. Friedericks.
13. Wepsa (Вѣпсы)	8	10	18	
14. Lapanais (Лабанаисъ)	66	72	138	Gehören den Erben des Artillerie-Obristen Bon. Fredericks.
15. Timola (Тимола)	8	12	20	
16. Koeola (Коеола)	15	16	31	
	339	350	689	

5) Es sind dies freie Landleute, die auf herrschaftlichem Grunde wohnen.

(Aus dem *Bull. hist.-phil. T. XI. No.* 10.)

$\frac{2}{14}$ September 1853.

Die Bolgaren in Bessarabien. Ein Bruchstück aus einer noch ungedruckten Reise. Vom Akademiker P. von KOEPPEN.

Um die Mitte des XVIII. Jahrhunderts fingen die, unter Türkischer Herrschaft sich nicht wohl fühlenden, Bolgaren an, ihre Wohnsitze zu verlassen. Die ersten 620 Familien, welche nordwärts über die Donau zogen, versuchten ihr Heil zuvörderst in Polen, wo es ihnen jedoch nicht behagte; woher sie sich denn beeilten die Vortheile in Anspruch zu nehmen, welche von der Kaiserin Elisabeth denjenigen zugesagt waren, die sich in den damals Neuserbien genannten Gränzländern Russlands ansiedelten.

Je weiter Russland seine Gränzen nach Süden hinausschob, und so die unwirthbaren Steppen in bebauete Felder verwandelte, je siegreicher es in den Kriegen mit der Pforte war, um so mehr fühlten sich die von den Osmanen bedrängten Christen bewogen, in die Länder zu ziehen, die, ihrer Berechnung zufolge, Russland anheimfallen mussten. So waren denn auch, während der Kriege in den Jahren 1787 bis 1791, und 1806 bis 1812, Bolgarische Auswanderer nach Bessarabien gezogen. Ihre Hoffnung, Russische Unterthanen zu werden, ging hier jedoch erst durch den zu Buckarest am 16 (28) Mai 1812 geschlossenen Frieden in Erfüllung.

Bis dahin war ihr Aufenthalt in Bessarabien eigentlich nur precair, da sie daselbst als Fremdlinge sich verschiedenen Zweigen der Landwirthschaft widmeten, theils auf Grundstücken, die den Nogajern gehörten, theils auf Parcellen, die Eigenthum verschiedener Städte waren. Noch andere, namentlich diejenigen, welche nach dem Jahre 1806 einwanderten, liessen sich auf solchem Boden nieder, den Moldau'sche Bojaren beanspruchten, woher sie denn alle kein Land besassen.

Bei der Abtretung Bessarabiens an Russland war es allen früheren Türkischen Unterthanen frei gestellt davon zu ziehen, was denn die Nogajer zum Theil auch thaten; doch auf die Bolgaren hatte dies keinen Einfluss; sie waren, nach Wunsch, Russische Unterthanen geworden und blieben in Bessarabien, wenngleich ihr Schicksal noch ungewiss war. Hatten doch ihre in den ersten Jahren dieses (XIX.) Jahrhunderts nach Russland geflüchteten Landsleute daselbst ein sicheres Unterkommen und Schutz vor allerlei Bedrängnissen gefunden [1]).

In den ersten 8 Jahren Russischer Herrschaft in Bessarabien mögen es diese Bolgaren nicht besonders gut gehabt haben; ja ihr Loos hätte sich fast noch verschlimmert, statt sich zu bessern, da, auf Ansuchen Bessarabischer und Moldau'scher Bojaren, auch hier die, auf Privatleuten gehörendem Lande Wohnenden, gleich den herrschaftlichen Bauern Russlands, an die Scholle gebunden werden sollten [2]). Doch die Vorsehung wollte es anders: in Bessarabien gibt es heut zu Tage so gut wie keine Leibeigene. Nur von den Zigeu-

---

1) Die zwischen den Jahren 1801 und 1806 nach Russland gekommenen Bolgaren waren in den Gouvernements Chersson und Taurien untergebracht worden. Im Chersson'schen Gouvernement gründeten sie sechs Colonie'n (Klein- und Gross-*Bujalyk*, *Ternówka*, *Kubánka*, *Parkány* und *Katarshina*), im Taurischen drei (*Kischlau*, *Eski-* [Alt-] *Krym* und *Baltà-Tschokrák*).

2) Eine Anordnung, die von den Local-Behörden Bessarabiens ausgegangen zu sein scheint, wie dies auch Hr. Skal'kowskij in seiner Schrift über die Bolgaren-Colonie'n (S. 16) ausspricht.

nern waren es bis auf die neueste Zeit einige Tausend Seelen geblieben, nebst einigen Russen, die mit ihren Herren hinkamen.

Die im südlichen Russland immer zunehmende Zahl fremder Ansiedler, bewog die Regierung, eine besondere Curatele für dieselben zu errichten [3]), an deren Spitze der hochselige Kaiser Alexander den General-Lieutenant Insow (Иванъ Никитичъ Инзовъ) setzte.

Zum Ressort dieser Curatele sollten denn auch die im Chersson'schen und im Taurischen Gouvernement angesiedelten Bolgaren gehören. Als nun die Bessarabischen Bolgaren dieses hörten, fleheten sie, durch Insow's Vermittelung, den Kaiser um die Gnade an, ebenfalls als Colonisten betrachtet zu werden. Es waren nicht weniger denn 6532 Familien, für deren Wohl Insow im Mai 1818 das Wort ergriff, zu einer Zeit, wo der Monarch sich ins südliche Russland begeben hatte, um seine neue Provinz, seine neuen Unterthanen kennen zu lernen. Der damalige Minister des Innern, Graf Kotschubej, unterstützte Insow's Fürsprache, und so wurden denn die Vorschläge des menschenfreundlichen Beschützers der Fremdlinge, am 29. December 1819 Allerhöchst genehmigt [4]).

Kraft dieses Gesetzes sind alle früheren und künftigen Transdanubischen Uebersiedler Griechischer Kirche in ihren Rechten den übrigen Colonisten gleichgestellt, auch diejenigen nicht ausgenommen, welche sich in Städten oder auf Pri-

---

3) S. das Reglement vom 22. März 1818 im XXXV. Bande der Gesetzsammlung No. 27,312 (S. 154): Высочайше утвержденное положеніе о главномъ управленіи колонистовъ южнаго края Россіи. — Die Curatele sollte ihren Sitz in Jekaterinoslaw haben (laut Ukas vom 5. Januar 1819); doch wurde dieselbe im J. 1834 nach Odessa übergeführt, wo sie sich gegenwärtig, unter dem Namen eines «Fürsorge-Comité's für fremde Ansiedler im südlichen Russland» (Попечительный комитетъ объ иностранныхъ поселенцахъ южнаго края Россіи) befindet.

4) S. der Gesetz-Sammlung Th. XXXVI, No. 28,054 (S. 517 f.): О поселеніи въ Бессарабской области Болгаръ и другихъ Задунайскихъ переселенцевъ, съ присовокупленіемъ вѣдомости округамъ назначаемымъ для поселенія ихъ.

vat-Ländereien angesiedelt hatten. Der diesen Ansiedlern überlassene Landstrich sollte in Bezirke getheilt werden, und zum Sitz der Verwaltung ward die Colonie Tabak, unter dem von den Bolgaren gewählten Namen Bolgrad, bestimmt [5]). Alle, innerhalb dieser Bezirke ansässigen ursprünglichen Bewohner (старожилы или коренные жители), wurden der nämlichen Rechte theilhaftig, woher es denn kommt, dass man in den Bolgarischen Colonie'n ganze Dörfer findet, die nicht von Bolgaren, sondern von den hier Moldauer genannten Walachen und von Kleinrussen bewohnt sind. Uebrigens haben 100 Familien Griechen es vorgezogen Städter zu werden und sich in Reni als Bürger zu etabliren, während die im Kagul'schen Bezirke wohnhaft gewesenen Nekrassower [6]) im Bereiche des Ismail'schen Stadt-Gouvernements angesiedelt wurden, wo ihre Wohnsitze «Staraja-Nekrássowka» mit 103 und «Nowaja-Nekrássowka» mit 85 Höfen (oder Familien) zu den Vorstädten (предмѣстья) von Ismail gerechnet werden [7]).

Die Bolgaren fanden an dem bekannten Statistiker Skal'kowskij einen Schriftsteller, der zuerst die Nachrichten über ihre Uebersiedelung zusammenstellte. Nebst andern historischen und statistischen Schilderungen Neurusslands, verdient seine Schrift über die Bolgaren-Colonie'n [8]) als gutes Buch genannt zu werden, für welches dieser unermüdete Forscher auch in späteren Zeiten noch den Dank seiner Landsleute einernten wird. — Die Quellen, an die Hr. Skal'kowskij gegangen ist, sind, wie ich mich davon zu überzeugen Gelegen-

---

5) Gegenwärtig bildet *Bolgrad* eine von *Tabak* getrennte, besondere Colonie.

6) Nekrassow, nach dem diese Altgläubigen benannt werden, war ein Donischer Kosak, der im ersten Decennium des vorigen (XVIII-ten) Jahrhunderts entfloh und sich zuerst am Kuban-Flusse aufhielt. Vergl. meine Statistische Reise ins Land der Donischen Kosaken etc. (St. Peterb. 1852 8.) S. 149.

7) Die hier angeführten Zahlen entlehne ich den von mir im J. 1850 an Ort und Stelle gesammelten Nachrichten.

8) Болгарскія колоніи въ Бессарабіи и Новороссійскомъ краѣ; статистической очеркъ А(поллона) Скальковскаго. Одесса 1848. 8. (156 Seiten).

heit hatte, rein, und ich kann in den meisten Fällen nur seine Ansicht theilen.

Aus dieser Schrift, welche ich nicht anstehe zu benutzen, geht hervor, dass im J. 1821 die Zahl der Bewohner in den Bessarabischen Bolgaren-Colonie'n — mit denen ich mich hier ausschliesslich beschäftige — folgende war:

	Häuser	Familien	Zahl der Bewohner		
			Männl.	Weibl.	B. Gesch.
Im Prut'schen Bezirke	1220	1462	3626	3255	6881
Im Kagul'schen Bezirke	906	1076	2778	2521	5299
Im Ismail'schen Bezirke	2082	2599	6922*	5744	12,666
Im Budshak'schen Bez.	2078	2598	7385	5792	13,177
	6286*	7735*	20,711	17,312*	38,023*[9])

Der Krieg, welcher in den Jahren 1828 und 1829 zwischen Russland und der Pforte Statt hatte, und die zahlreichen, über die Türken in der Bolgarei erfochtenen Siege, bewogen abermals eine Menge Bolgaren ihr Vaterland zu verlassen, um im Russischen Reiche eine neue Heimath zu suchen.

Gegen 3900 Familien dieser neuen Ankömmlinge sollen in den Bessarabischen Colonie'n ihrer früheren Landsleute ein sicheres Unterkommen gefunden haben, wozu die schon vorhandenen Colonisten auch dadurch beitrugen, dass sie sich bereit erklärten mit 50 Dessjatinen (213.9 Preuss. Morgen) statt der ihnen für jede Familie zugestandenen 60, fürlieb zu nehmen. Mehr denn 3000 andere Familien fanden jedoch nicht ihr Heil in Bessarabien, von wo Hungersnoth und Pest sie wieder in ihr Vaterland zurücktrieb[10]).

Während meiner Anwesenheit in Bessarabien, im J. 1850, belief sich die Bewohnerzahl aller 83 sogenannten Bolgaren-Colonie'n auf 85,461 Seelen beiderlei Geschlechts.

9) Die hier durch ein Sternchen bezeichneten Zahlen stimmen nicht mit den in Hrn. Skal'kowskij's Schrift (S. 34) vorkommenden überein. Es unterliegt aber, bei näherer Ansicht der Tabelle, keinem Zweifel, dass dieselbe mehrere Druckfehler enthält, die ich nicht unverbessert lassen konnte.

10) Ich hörte selbst von etwa 5000 solcher Familien sprechen.

Davon gehörten 44,115 dem männlichen und 41,346 dem weiblichen Geschlechte an, woher denn die Zahl der Männer zu der der Frauen sich wie 100 zu 93.72 verhält.

Dass diese Colonie'n nicht von Bolgaren allein bewohnt sind, geht schon aus dem früher Gesagten hervor. Ja, nicht bloss die früheren Bewohner der Gegend, wo sich die jetzigen Bolgaren-Colonie'n befinden, waren keine Bolgaren, sondern es zogen auch andere Uebersiedler orthodoxen Glaubens mit ihnen nach Russland, wie Griechen, Arnauten und Russen, deren Vorfahren ihrem Vaterlande untreu geworden waren.

Wie die Bewohner der Bolgaren-Colonie'n, ihrer Nationalität nach, vertheilt sind, ersieht man aus der hier beigelegten tabellarischen Uebersicht, die auf meinen Wunsch von Hrn. Panow, Bezirks-Ältestem des Ismail'schen Bezirkes [11]), angefertigt worden ist. Hr. Panow war so gut die Colonie'n in der Absicht zu bereisen, um mir möglichst genaue Nachrichten in dieser Beziehung zu verschaffen. Da er selbst geborner Bolgar ist, und Theil nimmt an der Verwaltung der Colonie'n, so hätte wohl schwerlich jemand Anders als er, so zuverlässige Angaben einsammeln können; und dass er Aufforderungen wie diese *con amore* entspricht, beweiset auch die Schrift des Hrn. Skal'kowskij, der ihm seinen Dank für gemachte Mittheilung öffentlich an den Tag legt.

Die 85,461 Bewohner, welche sich am 1. September 1850 in den Bessarabischen Bolgaren-Colonie'n vorfanden, waren, wie die Tabelle zeigt, ihrer Nationalität nach folgende:

---

11) Окружной Старшина Измаильскаго Колонистскаго Округа Бессарабскаго Болгарскаго водворенія Степанъ Семеновичъ Пановъ. Die Russische Ueberschrift der mir zugekommenen Tabelle lautet: Свѣдѣніе о колонистахъ Бессарабскаго Болгарскаго водворенія, къ 1-му числу Сентября 1850 года на лицо находящихся и о землѣ въ надѣленіи ихъ состоящей.

	Zahl der Individuen			Dies gibt, in Procenten ausgedrückt:
	M. G.	W. G.	Bdl. G.	
Bolgaren.....	35,908	33,617	69,525	81.355
Bolgarische Zigeuner .	29	27	56	0.066 [12])
Moldauer (Walachen)	6619	6186	12,805	14.983
Kleinrussen	732	708	1440	1.685
Arnaúten	686	642	1328	1.554
Griechen	141	166	307	0.359
	44,115	41,346	85,461	100.000

Dass die Sprache, welcher sich der Mensch zu Hause bedient, nicht immer für seine Nationalität entscheidet, dies beweisen die hiesigen Bolgaren, bei denen man zweierlei Sprache und dreierlei Schrift im Gebrauche findet. Während ein Theil derselben Bolgarisch spricht, ist bei den Andern das Türkische gebräuchlich.

Diejenigen, welche Bolgarisch reden, stammen aus Makedonien und Rumelien her, und heissen in Bessarabien Schwarze Bolgaren (Черные Болгары); die türkisch sprechenden kommen aus der Gegend von Warna, namentlich aus Dobrudshi, und sind bekannt unter dem Namen von Gagaúsen (Гагаузы), wie sie sich auch selbst nennen. Diese letzteren wanderten in den Jahren 1807 bis 1812 ein, während von den Schwarzen Bolgaren die Rumelier erst im J. 1830 nach Bessarabien kamen; die Makedonier aber verliessen das türkische Gebiet zugleich mit den Gagaúsen.

Die Ankömmlinge aus Makedonien und Rumelien unterscheiden sich besonders dadurch von einander, dass die Ersteren sich der Slawischen Schrift bedienen, während die gewesenen Rumelier mit Griechischen Lettern schreiben. Die Gagaúsen aber gebrauchen, — wiewohl sie Türkisch sprechen — die Walachischen Schriftzeichen [13]).

12) Hr. Skal'kowskij gab im J. 1848 in den Bolgaren-Colonie'n 67 Zigeuner an, und zwar: in der Colonie Waissal 48, in Tasch-Bunar 12, in Erdek-Burnu 7.

13) Den Gebrauch verschiedener Schriftzeichen bei einem und demselben Volke finden wir auch bei den Albanesen, von denen die Geghiden sich der Lateinischen, die Toskiden aber der Griechischen Lettern bedienen.

Was die Tracht anbelangt, so richteten sich die früheren Rumelier mehr nach den Türken, die Makedonier aber gebrauchen die Bolgarische Tracht.

Da in der beifolgenden Tabelle die aus Rumelien herstammenden Bolgaren nicht durchgängig von denen, die aus Makedonien kamen, getrennt angegeben sind, so lässt sich das Zahlen-Verhältniss derselben nicht ganz genau feststellen; man erhält nämlich, wenn man die Colonie'n einzeln durchgeht, in Beziehung auf die Bolgaren folgendes Resultat:

1) Makedonier . . .	12,056	d. i. 17.341	Proc.	Zusammen
2) Rumelier	18,816	d. i. 27.064	»	48,001 Seelen oder 69.042 %.
3) Makedonier u. Rumelier ungetrennt	17,129	d. i. 24.637	»	
4) Gagaúsen	21,424	d. i. 30.958	»	

Die Zahl der Bolgarisch sprechenden Makedonier und Rumelier verhält sich demnach zu der der Gagaúsen, deren Muttersprache das Türkische ist, wie 100 : 44.81.

Vorausgesetzt, dass von den unter No. 3 angegebenen 17,129 Individuen eben so viel zu den Makedoniern wie zu den Rumeliern gehören, so erhält man 20,620 Makedonier und 27,381 Rumelier, woher denn diese letzteren sich zu den ersteren verhalten wie 100 : 75.308; von allen diesen Bolgarisch sprechenden Bolgaren bedienen sich also

der Slawischen Schrift 20,620 Seelen oder 42.957 Proc. Makedonier,

der Griechischen Schriftzeichen 27,381 Seelen oder 57.043 Procent Rumelier.

Die Übrigen gebrauchen, wie gesagt, die Walachischen Lettern. (S. die Tabellen I — IV.)

—

Somit hätte man denn überhaupt

	Individuen bdl. Geschl.
1) In den 16 Colonie'n des Ismail'schen Bezirkes	25,106.
2) In den 19 Colonie'n des Kagulo-Prut'schen Bezirk.	17,875.
3) In den 28 Colonie'n des Nieder-Budshaker Bezirk.	20,611.
4) In den 20 Colonie'n des Ober-Budshaker Bezirkes	21,869.
In allen 83 Bolgaren-Colonie'n Bessarabiens	85,461.

	Quadr. Saash.							
	1503	703	1451	2394	1251		2 (also ... e An-	... ruhen
79. Karanóntijewka ...								
34. ... Als Colonie seit 18.. ... Salatsch, der sich in den Prut ergiesst.					—	—	—	
35. Wolkanéscht (Волканешть). Als Colonie seit ... Am Kagul Flusse.					3	23	18	
Summ					4	29	21	

III. Nieder-Budshak'er Bezirk.

36. Iwanowa (Иванова). 1822. Am Kurgysh-F... gegenüber dem Ende der Steppen-Schlucht Pershi.	—	—	—
37. Dimitrijewa (Димитріева). 1821. An der ...pen-Schlucht Wale-Pershi.	—	—	—
38. Dül'men oder Gülmen (Дюльмень Тюлон...) 1830. An der Steppen-Schlucht Hajdolui (Га...луй), die zum Flusse Kurgysh ausläuft.	—	—	—

Zu pag. 376.

— I

...rabiens, mit D.

...EINRUSSEN.		
...hl der Bewohner		
...nl. ...hl.	weibl. Geschl.	beiderl. Geschl.

	Unbrauchb		
	Dessjat.	Quadr. Ssash.	
	146	1420	Es sind dies Makedonier, die Bolgarisch, Türkisch und Russisch sprechen.
	148	914	Die Bolgaren sind Gagaúsen, die, gleich den übrigen, Türkisch, Bolgarisch und Walachisch sprechen.
	66	1844	
	90	722	Die Bewohner sprechen ausser ihrer Muttersprache auch Türkisch und zum Theil auch Russisch.
	180	452	Makedonier, die Bolgarisch, Türkisch und Russisch sprechen.
	190	850	Gagaúsen, die Türkisch und zum Theil auch Russisch sprechen.
	324	797	Diese Colonisten sprechen Bolgarisch, Türkisch, Griechisch, Walachisch und Arnautisch; zum Theil auch Russisch.
	464	2073	Sprechen ihre Muttersprache.
	318	436	Sprechen Bolgarisch, Türkisch u. Walachisch.
	286	1396	Sprechen Bolgarisch, Türkisch, Walachisch und zum Theil auch Russisch.
	217	878	Sprechen Walachisch.
	311	1974	Sprechen Bolgarisch, Walachisch, Kleinrussisch und Griechisch.
	264	2152	Sprechen Walachisch.
	183	550	

79. Ferapontijewka (Феп… 1830. … te… der Lungaza.	508	—	—	—
80. …(Ажарма). Als Colonie seit 18… Anfang der Steppen-Schlucht dieses Name… dem Bette der Lungaza zuläuft.	13	—	—	—
81. Batchkalii (…). 1830. An der S… dieses Namens, die der Lungaza zuläuft.	24	—	—	—
82. Tschok-majdán (Чокмайдань). Als Colo… 1819. An der Steppen-Schlucht Karlyk.	15	—	—	—
83. Disginshé (Дизгинжé). Als Colonie seit 18… gründet 1812. An der Schlucht dieses N…	2	—	—	—
Summ…	663	31	96	85
Ueber…	1440	154	686	642

	Zahl männl. Geschl.	Unbrauchb. Quadr. Ssash.	
65.	73	315	Ein Theil der Kirssow'er Bolgaren stammt aus Rumelien her, welches sie im J. 1830 verliessen. Alle sprechen Bolgarisch, Türkisch, Walachisch und zum Theil auch Russisch.
66.	25	1950	Bolgaren-Gagaúsen, die Türkisch und Walachisch sprechen.
67	13	1544	Gagaúsen in allen 3 Colonie'n; sie sprechen Türkisch, Walachisch und auch etwas Russisch.
68	35	—	
69	29	1820	
70	40	2000	Stammen aus Rumelien her und sprechen Bolgarisch, Türkisch und Russisch.
71	09	1792	Gagaúsen; sprechen Walachisch u. Türkisch.
72	25	1200	Gagaúsen, die Türkisch, Walachisch, Armenisch und zum Theil auch Russisch sprechen.
73	283	1190	Bolgaren aus Rumelien; ausser ihrer Muttersprache sprechen sie Türkisch, Russisch und Walachisch.
74	153	2310	Gagaúsen; sprechen Türkisch u. Walachisch.
75	85	1225	Kamen im J. 1830 aus Rumelien; sie sprechen Bolgarisch und Türkisch.
76	06	14	Gagaúsen; sprechen Türkisch u. Walachisch.
77	45	326	Desgleichen.
78	60	1146	

Ausser dem in der Tabelle angegebenen brauchbaren Lande befinden sich, im Bereiche der Colonie'n, noch 10,320 Dessjatinen guten den Kirchen überwiesenen Landes, woher denn das Ganze den Colonie'n überlassene brauchbare Areal 537,752 Dessjatinen ausmacht. Wie in jedem Bezirke das unbrauchbare Land sich zu dem Brauchbaren verhält, ist aus Folgendem zu ersehen:

	Brauchbares Land.				Unbenutzbares Land.				Überhaupt.	
	Im Besitze der Colonisten.		Kirchenland.		Im Besitze d. Colonisten.		Wege, Seen u. s. w.			
	Dessjat.	Quadr. Ssash.	Dessjat.	Quadr. Ssash.	Dessjat.	Quadr. Ssash.	Dessjat.	Quadr. Ssash.	Dessjat.	Quadr. Ssash.
Im Ismail'schen Bezirke	127,004	1402	2040	—	1964	1207	23,709	1294	154,728	1503
Im Kagulo-Prut'schen Bezirke ...	97,302	1704	2400	—	4904	385	20,807	1014	125,414	703
Im Nieder-Budshaker Bezirke ..	165,305	286	3360	—	2392	350	1550	815	172,607	1451
Im Ober-Budshaker Bezirke ..	137,820	755	2520	—	3067	1823	2534	2216	145,942	2394
	527,432*)	1747	10,320	—	12,338	1365	48,602	539	598,693	1251

*) Statt dieser 527,432 Dessjatinen, findet man in der vorhergehenden grösseren Tabelle nur 527,272 (also 160 Dessjatinen weniger) brauchbaren Landes angegeben. Diese Differenz kommt daher, dass die geringere Angabe aus dem Jahre 1850 herstammt, während diese grössere, welche auf neueren Vermessungen beruhen muss, mir erst jetzt im Jahre 1853 zugekommen ist.

Diese 598,693 Dessjatinen machen 118.79 □ Meilen aus, so dass in den Bolgaren-Colonie'n auf jede □ Meile 719 Bewohner kommen. Auf jede männliche Seele aber kommen im Durchschnitt 13.87 Dessjatinen Land, und dabei 11.96 brauchbaren Bodens.

(Aus dem Bull. T. XI. No. 13. 14.)

Ueber das Wesa-Ehstnische Volkslieder. Urschrift und Uebersetzung von Neus. Reval 1850—1852. 8vo. Vom Akademiker Sjoegren [1]).

Es wäre überflüssig hier von der grossen Wichtigkeit der Volkslieder für die Geschichte, Ethnographie und Philologie zu sprechen: dieselbe ist von dem gebildeten Publicum anerkannt, und deshalb ist man für die Sammlung, Herausgabe, Erklärung und Vergleichung solcher Denkmäler vergangener Jahrhunderte bei verschiedenen Völkern seit langer Zeit fast überall eifrig thätig. Lange ist es bekannt, dass auch die Ehsten in ihrer Sprache eigne Lieder haben: ein Theil dieser Lieder ist auch gedruckt worden; aber bisher geschah dies nur zufälliger Weise; ehstnische Volkslieder sind in verschiedenen periodischen Schriften, die von Zeit zu Zeit zu verschiedenen Zwecken erschienen, zerstreut. Ein anderer, weit grösserer Theil derselben existirt nur in verschiedenen handschriftlichen Sammlungen, die sich in Privathänden befanden und deshalb in Gefahr waren verloren zu gehen: es ist bekannt, dass eine bedeutende Privatsammlung ehstnischer Lieder bereits unwiderbringlich verloren gegangen ist. Leider kann man nicht darauf rechnen, diesen Verlust durch neue Sammlungen aus dem Munde des Volkes zu ersetzen, weil die ehstnische Volksdichtung in ihrer frühern eigenthümlichen Gestaltung, wie zu Anfang der Einleitung des vorlie-

1) Russisch in: Двадцать-второе присуждение учрежденныхъ П. И. Демидовымъ наградъ, p. 133—146.

genden Werkes bemerkt wird, gegenwärtig ihrem Untergange mehr und mehr entgegengeht. Noch gegen Ende des vorigen Jahrhunderts und im Anfang des gegenwärtigen begleiteten und belebten Volkslieder alle gemeinsamen Feldarbeiten und Lustbarkeiten der Ehsten; jetzt hört man sie nur selten und in vielen Gegenden sind sie sogar ganz verstummt.

Unter solchen Umständen verdient Herr Neus, der schon früher seine Liebe zu dem Alterthum und der Dichtkunst seines Vaterlandes durch einige Arbeiten beurkundet hat, unsere volle Dankbarkeit und Anerkennung dafür, dass er es unternommen und ausgeführt hat, eine Auswahl aller bisher bekannter sowohl gedruckter als nicht gedruckter ehstnischer Volkslieder, deren es, wenn man alle Varianten der einzelnen Lieder mitrechnet, bis gegen 1800 giebt, zu veröffentlichen. Wollen wir nun sehen, wie er diesen schönen Gedanken ausgeführt hat, und zugleich eine allgemeine Uebersicht über den Inhalt des Werkes geben, das der Herausgeber dem Dr. Kreutzwald als Zeichen der Anerkennung für die vielfache Mitwirkung an demselben gewidmet hat.

Auf die Dedication folgt eine umständliche Einleitung, die zwanzig Seiten umfasst. In derselben bespricht der Herausgeber die Eigenthümlichkeiten der ehstnischen Volkslieder hinsichtlich ihrer Form, ihres Inhalts und ihrer Sprache und weist auf die merkwürdige Alterthümlichkeit der grammatischen Formen und ihre auffallende Aehnlichkeit mit dem Finnischen hin. Die ganze Auseinandersetzung ist lehrreich, einsichtsvoll und gründlich, ohne übertriebenen Patriotismus, aber auch mit gerechter Würdigung alles Ausgezeichneten und Originellen in diesen Liedern. Ferner spricht der Herausgeber über die Quellen seiner Sammlung und giebt Rechenschaft über die Grundsätze, die ihn bei der Auswahl der Lieder, bei ihrer Vertheilung in verschiedene Classen und endlich bei der Uebersetzung und Erklärung der einzelnen Stücke leiteten. In den drei Hauptabtheilungen lauten die Überschriften der einzelnen Abschnitte folgender Maassen.

Erste Abtheilung. Erinnerungen aus dem Heidenthum, S. 1 — 64, 17 Nummern, 22 Lieder; Beschwörungen und Lieder von der Zaubermacht, S. 65 — 86, No. 18 — 27,

15 Lieder; katholische Erinnerungen, S 87 — 106, No. 28 — 33, 9 Lieder; Episches und Geschichtliches, S. 107—136, No. 34 — 41, ebenfalls 9 Lieder.

Zweite Abtheilung. Elegisches, S. 137 — 168, No. 42 — 48, 19 Lieder; Liedes Lust und Leid, S. 169 — 192, No. 49 — 55, 19 Lieder; aus der Natur und dem Alltagsleben, S. 193 — 238, No. 56 — 71, 70 Lieder, wobei die letzte Nummer aus Gedenkreimen und Sprichwörtern besteht; Liebe und Freierei, S. 239 — 270, No. 72 — 83, 22 Lieder; Hochzeit, Ehe, Kindesliebe, S. 271 — 302, No. 84 — 90, 26 Lieder.

Dritte Abtheilung. Kriegslieder, S. 303 — 328, No. 91 — 93, 5 Lieder; Hohn-, Spott- und Scherzlieder, S. 329 — 360, No. 94 — 99, 36 Lieder; Lieder der Geselligkeit, S. 361 — 394, No. 100 — 104, 50 Lieder; Kinderlieder, S. 395 — 422, No. 105 — 112, 34 Lieder; vermischte Lieder, S. 423 — 446, No. 113 — 119, 15 Lieder; im Ganzen 351 Lieder in 119 oder vielmehr 120 Nummern.

Vor jeder Unterabtheilung findet der Leser allgemeine Einleitungen und sehr lehrreiche Bemerkungen, die sich auf die einzelnen Abtheilungen und ihr Verhältniss zu gleichartigen finnischen Volksliedern beziehen; ebenso stehen vor jeder Nummer ähnliche Bemerkungen rücksichtlich des Inhalts und Verweisungen auf ähnliche Volkslieder oder Märchen bei anderen verwandten und nichtverwandten Völkern, denen solche Lieder oder Märchen bekannt sind. Ueberhaupt hat der Herausgeber die grösste Sorgfalt auf die Erklärung des Sachlichen in den von ihm herausgegebenen und übersetzten Liedern und der in ihnen enthaltenen Vorstellungen verwandt, wobei er eine grosse Belesenheit und Bekanntschaft mit der umfassenden Litteratur dieses Faches an den Tag legt.

Nicht weniger sorgfältig und gewissenhaft ist auch der Abschnitt behandelt, welcher unter dem Titel: «Anmerkungen und Berichtigungen» (S. 447 — 468) auf die Lieder und deren Uebersetzung folgt. Hier werden zuerst die bisher bekannten Sammlungen sowohl gedruckter als handschriftlicher ehstnischer Volkslieder und Sprichwörter aufgezählt und zugleich angegeben, von wem und wo beiderlei Sammlungen veranstaltet worden sind. Solche Angaben finden sich auch

vor jeder einzelnen Nummer, wobei auf alle früher gedruckten Varietäten verwiesen wird; darauf werden alle an und für sich oder durch ihre Formen und Endungen in Vergleich mit dem jetzigen Zustande des Ehstnischen merkwürdigen Wörter besonders besprochen und nach Möglichkeit erklärt. Hiebei ist die Vergleichung mit dem Finnischen, dem sich die Sprache der ehstnischen Volkslieder grösstentheils sehr nähert, von grossem Nutzen gewesen und das um so mehr, als dieses Verhältniss um so inniger ist, je älter die einzelnen Erzeugnisse sind. Dennoch darf man sich nicht wundern, dass viele einzelne Wörter und sogar ganze Redeweisen in den ehstnischen Volksliedern dunkel geblieben und auf das Gerathewohl übersetzt worden sind; solche Wörter und Stellen sind jedoch gewissenhaft mit einem Fragezeichen versehen worden. Zu den Bemerkungen ist ein besonderes Register (S. 469 — 474) hinzugefügt, worauf endlich noch ein Inhaltsverzeichniss (S. 475 — 477) folgt.

Aus dem Gesagten erhellt, dass das Werk des Herrn Neus einen grossen und unbestreitbaren Werth hat, wenn man auf die Hauptsache, d. h. auf die Originallieder, als wichtige Denkmäler der Volkspoesie, des Volkslebens und der Sprache Rücksicht nimmt. Als Herausgeber dieser Lieder ist Herr Neus mit Sachkenntniss, einsichtsvoll und gewissenhaft verfahren. So viel man nach den Quellen, aus denen er seine Lieder schöpfte, urtheilen kann, ist die von ihm getroffene Auswahl sehr gut und zweckgemäss. Ebenso verdient auch die Anordnung derselben unsere Billigung. Wenn sich aber bei einer solchen Masse des gesammelten Materials und bei den vielen Schwierigkeiten nicht nur in einzelnen Wörtern, sondern auch in ganzen Strophen und Liedern einige Versehen einschleichen konnten, so wird dadurch doch sein

2) So ist z. B. No. [illegible] nicht ganz an seiner Stelle, wie Herr Neus auch selbst jetzt nach Veröffentlichung meiner Abhandlung über die Bedeutung des daselbst vorkommenden, etymologisch räthselhaften ehstnischen Wortes für den Regenbogen *wikkerkaar* (im *Bull. hist.-phil. T. IX, No.* 10. 11 = *Mélanges russes T. II, S.* 105 — 136) zugeben würde.

Hauptverdienst durchaus nicht geschmälert. Auch kann man es dem Herausgeber nicht zum Vorwurf machen, dass er im Allgemeinen die Orthographie seiner Quellen beibehalten und sich nur dann eine Abweichung d. h. eine Verbesserung erlaubt hat, wenn er auf offenbare Fehler stiess oder dass er mit Vorsicht die bisher herrschende alte Orthographie in den Fällen wiederherstellte, wo eigentlich gar keine vorhanden war oder wo sie durch Sorglosigkeit und Inconsequenz verletzt war. Ein solches Verfahren des Herausgebers ist um so weniger zu tadeln, als die Ansichten über diese jetzt herrschende Rechtschreibung sehr verschieden sind und es ohne Zweifel noch lange Zeit dauern dürfte, bis die Orthographie eine gründliche Umgestaltung erleidet.

Oben haben wir schon gesagt, dass Herr Neus alle Sorgfalt darauf gewandt hat, das Sachliche in den von ihm in seine Sammlung aufgenommenen Liedern aufzuhellen; wir halten es für unsere Pflicht hinzuzufügen, dass er in dieser Hinsicht allen gerechten Forderungen entspricht. Dies kann man aber von seiner Uebersetzung nicht sagen. Diese ist im Ganzen ungelenk und ungenau und hält sich rücksichtlich der Form lange nicht mit der schönen und treuen schwedischen Uebersetzung der finnischen Kalevala durch den verstorbenen Castrén messen. Herr Neus motiviert (Einleitung XV), dass er eine treue Uebersetzung der Lieder angestrebt habe, und man kann zugeben, dass er dieses Ziel erreicht hat, jedoch auf seine Weise, der er über die Treue der Uebersetzung seine besondern, eigentlich unrichtigen Ansichten hat. Hören wir, wie er sich selbst über seine Grundsätze in dieser Hinsicht ausdrückt. Nachdem er sich darüber ausgelassen hat, wie es unmöglich und unstatthaft wäre ehstnische Volkslieder nach dem Vorbilde der deutschen Uebersetzungen von Voss, Luther und Teut wiederzugeben, fährt er auf S. XVI also fort: „Ich habe mich darauf beschränkt, so viel mir und Andern möglich, den wahren Sinn überall mit Genauigkeit wiederzugeben und zugleich Färbung und Ton eines jeden Liedes andeutend zu spiegeln. Darum schien mir unbedenklich dichterisches Ausdrücken und Wendungen, seltenere und altertümliche Wörter und For-

»men mit Maass einfliessen zu lassen, freilich zuweilen auf »die Gefahr hin, altfränkisch und dunkel zu werden. Noth»wendiger noch dünkte mich's, den Buchstabenreim, als der »ehstnischen Volksdichtung wesentlich, beizubehalten, aber »auch mit der ihr eignen Freiheit, ohne peinliche Wahrung »von Zahl und Stellung, zu behandeln. Darum glaubt' ich es »mir erlauben zu dürfen, ihn auch gehäuft auftreten zu las»sen, wenn er sich von selbst darbot; ihn fehlen zu lassen, »wenn er zu theuer gekauft worden wäre. Dieses schien mir »aber nicht der Fall zu sein, wenn ich einen Begriff im Ehst»nischen, der an sich gleichgültig nur durch den Reim veran»lasst war, im Deutschen durch einen andern Begriff um des »Reimes willen ersetzte. So habe ich z. B. für ein braunes »Pferd auch wohl ein graues, für eine Fichte auch wohl eine »Birke, für sechs auch wohl fünf u. dergl. mehr sagen zu »dürfen gemeint.« Allerdings spielt die Allitteration in der ehstnischen Volkspoesie ebenso wie in der finnischen eine wichtige Rolle, jedoch durchaus nicht in dem Maasse, als Herr Neus annimmt: ihm ist die Form wenn auch nicht Alles, so doch wenigstens ausschliesslich die Hauptsache, so dass ihr sogar der Inhalt untergeordnet werden soll. Es versteht sich von selbst, dass solche Ansichten nicht als richtig anerkannt werden können und dass man im schlimmsten Fall lieber die Form als umgekehrt den Inhalt und die Genauigkeit, das Wesentliche der blossen äussern Formen opfern muss. Hiemit will ich indessen nicht gesagt haben, dass man die Form vernachlässigen soll; denn nach meiner Meinung ist es die Pflicht eines guten Uebersetzers ebensowohl die Form als den Inhalt im Auge zu behalten, um wo möglich beide nach dem Vorbild des Originals genau wiederzugeben. Diess ist freilich sehr schwer, aber doch nicht ganz unmöglich, wenigstens lässt es sich einiger Maassen und annäherungsweise erreichen. Herr Neus hat den ihm bequemsten Weg eingeschlagen, indem er sich eine Willkühr erlaubt hat und dies sogar hin und wieder in solchen Fällen, wo er dazu nicht durch die von ihm sich selbst auferlegten weniger bindenden Fesseln der Allitteration gezwungen war.

Die daraus entstehenden Mängel glaubte er gut zu machen, indem er, um die Färbung der Originale besser wiederzugeben, eine Menge veralteter und provincieller Wörter anwandte, die zum Theil nicht nur in den gewöhnlichen, sondern auch in den vollständigern deutschen Wörterbüchern fehlen und demnach der Mehrzahl der Leser völlig unverständlich sind. Dahin gehören: *Atzung* (S. 130), *ätzte* (S. 172) und *Aetzerin* (S. 300), *Bühel* (S. 134), *Nesteln* (S. 286) und *Nestelnakendohle* (S. 243), *firn* (S. 286), *pfetzten* (S. 130), *Ranft* (S. 344 und 435 folg.), *Asch* und *Branke* (S. 445), *Hafen* in der Bedeutung: *Gefäss* (S. 130), *Selde* (S. 438), *Matte* in der Bedeutung *Wiese* (S. 189 und 218), *Dung* (S. 255), *Windeständer* (S. 21), *Blott* (S. 236), *quästet sich* (S. 276), *erbidmeten* (S. 270), *heimsen* (S. 350), *Bühne* von den Querbalken in Dörrhäusern (ebendaselbst), *Stärke* (S. 232), *Imme* (S. 390), *Fant* (S. 257), *Holm* (S. 367), *Tümpel* (S. 67), *Himte* (S. 422) u. dgl. m. Viele derselben kommen sehr häufig vor, z. B. *Stadel* (SS. 11, 14, 53, 300), *Rune* von Pferden (SS. 372, 420, 432), *Friedel* (SS. 188, 246, 342, 384), *wälschen* (SS. 180, 275, 371 und 433), und besonders *Hag* von einem *Zaun* (SS. 20, 144, 146, 149 folg., 166, 376, 390 folg., 404) und *Ahle* vom *Bier* (SS. 8, 19, 119, 121, 123, 287, 373, 376 folg., 383 und 448). In Fällen metrischen Zwanges sind *Manne* (SS. 18, 306 und 407), *Fraue* (S. 94), *Glücke* (S. 95), *Herre* (SS. 219 und 359), *geflinke* (S. 283), *Adeler* (S. 313) und *Monde* (S. 449) anstatt der richtigen und gewöhnlichen Formen: *Mann*, *Frau*, *Glück*, *Herr*, *flinke*, *Adler* und *Mond* gebraucht worden, während wir dagegen auf S. 354 «*Spätzchen rannt' um's Recht Riga*» statt: *Spätzchen rannt um's Recht nach Riga* und S. 386 «*habe Gänsekindlein waschen*» lesen; in letzterem Falle hätten andere mindestens *habe Gänsekindlein g'waschen* geschrieben. Dadurch ist denn auch die Uebersetzung im Ganzen keine glückliche und in vielen Fällen auch ohne alle Vergleichung mit den Originalliedern wenig ansprechend und sogar missfällig.

Wir haben nur noch den speciellen philologischen Commentar ein wenig zu betrachten. Dieser, der wie oben gesagt ist, gegen Ende des Buchs in einem besondern Abschnitt unter dem Titel «Anmerkungen und Berichtigungen» enthalten

ist, verräth eine andere schwache Seite der Arbeit des Hrn. Neus, welche natürlicher Weise auch nicht ohne Einfluss auf die Uebersetzung des Originals bleiben konnte, welches an vielen jetzt bereits fremden Formen und Wörtern reich ist, so dass es unmöglich war solche Wörter und Stellen anders als auf das Gerathewohl zu übersetzen, wobei es indessen sonderbar ist, dass ein solches Wort (*marga*) zuerst (S. 21) *Bach*, dann aber (S. 25 folg.) *Weiten* und zwar beide Male der Allitteration wegen übersetzt wird! Um die Bedeutung zu ermitteln und die einzelnen Formen zu erklären, war, wie ebenfalls oben bemerkt worden ist, dem Übersetzer die finnische Sprache von grossem Nutzen, auf welche er denn auch mit Recht sehr häufig verweist; leider sind aber seine Kenntnisse in dieser Sprache nicht ausreichend, da sie nicht auf einem gründlicheren Studium derselben beruhen. Im Verhältniss zum Finnischen ist die ehstnische Sprache gegenwärtig bereits sehr verunstaltet und ihre Formen zu sehr verändert, als dass es möglich wäre durch blosse oberflächliche Vergleichung immer die gegenseitigen Beziehungen beider Sprachen zu einander richtig aufzufassen. Als Beweis des Gesagten wollen wir noch die beiden ersten Seiten der Anmerkungen (S. 448 und 449) durchgehen, welche sich auf die drei ersten Nummern der Liedersammlung beziehen.

1, 10. Nicht *salaan* entspricht dem ehstnischen *sallaja* im Finnischen, sondern *salaa*.

2, 7. Auf welche Weise «*Karre rauad*» in der hier verbesserten Übersetzung genauer «*Griff des Eisens*» wiedergegeben wird, kann ich nicht begreifen.

3, A. 16. Das ehstnische *kolmi* wird mit dem finnischen *kolmiä* (*kolmii*) zusammengestellt; *kolmiä* ist aber gar keine finnische Form. In Folge der Vocalharmonie, von der zu Anfang der nächstfolgenden Seite (449) ohne Grund bei *helledaste* die Rede ist, muss es nothwendig *kolmia* heissen. — Von *helledaste* glaubt Herr Neus, dass es statt *helledasta* stehe und dass das End-*e* vielleicht eine Spur alter Vocalharmonie sei; *helledaste* ist jedoch ebenso ein Adverb wie in dem vorhergehenden Verse *pallawaste*, und das *e* ist folglich nichts

anderes, als eine sehr gewöhnliche (und auch in andern Sprachen vorkommende) Corruption des finnischen *i*.

66. Ganz richtig wird *honessa* als Inessiv aufgefasst; doch die hinzugefügte Bemerkung, dass dieser Casus hier statt des Illativs (Wohinfalls) steht, ist eben so unrichtig wie die Übersetzung: «*in das Haus hinein vom Hofe*». In dem vorhergehendem Verse rief Salme aus der Vorrathskammer, und derselbe Sinn steckt auch in dem Worte *honessa*, zufolge des gewöhnlichen Gedankenparallelismus, welcher der Tschudischen Poesie ebenso eigen ist als die Allitteration. Demnach muss die Übersetzung eigentlich lauten: *über'n Hof hinaus im Hause* (vergl. auch S 10, 13 — 14).

Die Erklärung der Worte *raudesse süddame* ist zu kurz, um so mehr, da die Verweisung auf S. 72 (als ähnliche Stelle) wahrscheinlich durch irgend einen Druckfehler falsch ist, so wie auch vor den Worten *raudesse süddame* 85 statt 78, zwei Zeilen weiter unten *B.* 12 statt *B.* 23, noch weiter unter *C.* in der Bezeichnung der Verse 77 statt 75 und 80 statt 81, auf der vorhergehenden Seite 448 aber Z. 14 von oben: 30 ff. statt 50 ff. gedruckt ist.

In der Anmerkung zu *B.* 22 wird in den Wörtern *päwaleni*, *pöllejeni* und *rüppejeni* von *gehäuften Suffixen* gesprochen — ohne Grund und irrthümlich, um so mehr, da wenigstens eins der hier aufgenommenen Volkslieder, namentlich No. 47 A. 13 — 14 (S. 162) in *kuuldakseni* und *nähjakseni* noch offenbare echte Suffixe darbietet, wofür sie auch Herr Neus selbst in den Anmerkungen zu diesen Versen (S. 458, vergl. S. 457. 41. 1.) anerkannt hat. In Folge dieser Entdeckung entsteht natürlicher Weise die Frage, ob man nicht auch die Endung *na* in *aidastana* (A. 13 u. 65, S. 10 u. 12), in *nurgastana* (B. 58, S. 15), in *rinnassana* und *kaelassana* (73. 6 f. S. 243) und sogar in *ouestana* (B. 79, S. 16) nicht für ein Essiv-Suffix, wie Herr Neus wiederum mit einem unstatthaften Ausdruck annimmt, oder für einen euphonischen Zusatz, wie er obwohl mit geringerer Wahrscheinlichkeit anzudeuten scheint, wenn ich sein Citat aus Kellgren's Grundzügen der finnischen Sprache S. 51 recht verstehe, sondern für ein eben solches obwohl minder offenbares Suffix der dritten Person

(wobei die obengenannten Formen aus den finnischen *aitastansa*, *nurkastansa*, *rinnassansa*, *kaulassansa*, *ovestansa* verkürzt wären) halten soll wie in den obengenannten Wörtern *kuuldakseni* und *nähjakseni ni* für das Suffix der ersten Person? Meine Annahme scheint um so wahrscheinlicher, als wenigstens 49, 9 und 11 (S. 171) *kasassana* und *hölmassana* weder als Essive noch als euphonische Formen aufgefasst werden können, obwohl *na* an vielen andern Stellen solche Geltung hat z. B. 3. B. 48 und 60, S. 15, in *römullana*), sondern vielmehr als wahre Suffixe der dritten Person, so dass sie den finnischen Wörtern *kanssansa* (nicht *kansassa*, wie bei Neus in seiner Anmerkung zum ersten Worte auf S. 458) und *helmassansa* entsprechen. Neus selbst übersetzt, wie man auch gerade übersetzen muss, *kasassana* «mit sich»; auch *hölmassana* muss man durchaus genauer und richtiger *in seinem Schooße* wiedergeben. Doch kehren wir zu den Wörtern *päwaleni*, *pöllejeni* und *rüppejeni* zurück, um die Frage aufzuwerfen: ob man nicht auch bei ihnen die Endung *ni* für ein reines Suffix nicht bloss der ersten Person halten soll, was es ursprünglich war und noch jetzt in *päwaleni* ist, sondern auch in Folge späterer Entwicklung d. h. eigentlich Verunstaltung der Sprache, als solche Suffixe schon in derselben zu verschwinden anfingen, für ein Suffix aller drei Personen überhaupt, gleich dem entsprechenden russischen Possessivpronomen *ceoй* und dem lettischen *saws*? Eine ähnliche Erscheinung bietet sich auch noch C. 88 f. und 95. 97 (S. 20) dar, wo man *ni* in *issani* und *emmani* für ein Suffix der zweiten Person (wenigstens eher als dass *i* aus *e* entstanden und beide Wörter Deminutiva wären; vergl. S. 449), in *sanijeni* und *körwajeni* aber für ein Suffix der dritten oder der ersten und dritten Person halten kann. Doch wie dem auch sein mag, jedenfalls bezeichnet die Endung *ni* am Ende der Wörter *päwaleni*, *pöllejeni* und *rüppejeni* etwas ganz anderes als die vorhergehenden Sylben *le* und *je*, welche Herr Neus selbst an andern Stellen richtig als Casusendungen aufgefasst hat (s. S. 451 unter 11, 23, S. 458. 51 A. 11 und S. 460, 69, 9).

Zu 3 B. 64 wird bemerkt, dass *ta'ad* in der Handschrift undeutlich ist und dass man *ta'nd* = *tahhand* lesen kann; doch

diese Annahme ist unstatthaft. Denn aus *takha* in dem vorhergehenden Verse (62) ersieht man, dass *ta'ad* in V. 64 obwohl nicht ganz deutlich geschrieben, dennoch ganz richtig ist.

Ebenso offenbar ist in C. 1 f. das *m* in *tantsigem* und *sötkugem*, und ebenso auch in (D. 1 f. S. 20 f.) *weregem*, *hakkagem* und *jättagem*, eine Verkürzung der volleren finnischen Endung *-mme*, und es war kein Grund dies zu bezweifeln, zumal da zur Bestätigung in D. nach den letzten Worten noch *hoidageme* folgt und ausserdem auch in der Handschrift, nach Angabe von Herrn Neus, ursprünglich *weregeme* war, dann aber irgend ein neuerer Kritiker das auslautende *e* ausgestrichen zu haben scheint.

In C 3 wäre *endisella* ebenso auffallend und schwer verständlich als das factische *endiselle*.

In Vers 4 kann das Wort *hobbose* nicht von dem Worte *kutsarilla* in V. 5 abhängen, wie Herr Neus meint; sondern entweder ist hier, wie auch in den folgenden Parallelstellen: 22 f., 38 f. und 52 f., überall *l* ausgefallen (vergl. A. 11 f., 39 f., wo überall richtiger *wiekümmenel hobbosel*, *kuekümmenel kutsarilla* gelesen wird) oder man muss den ersten Vers durch die Partikel *ga* ergänzen (*wiekümmene hobbosega*) und dann auch den zweiten in *kuekümmene kutsariga*, wenn nicht in *kuekümmenel kutsarilla* verändern. Beide Mittel könnten gewaltsam scheinen; anders wäre aber wohl dieser offenbar verdorbenen Stelle nicht zu helfen.

Wir wollen uns auf diese wenigen Bemerkungen beschränken, um darzuthun, dass auch der philologische Commentar des Herrn Neus seine Mängel und Unvollkommenheiten hat. Ungeachtet dieser letztern und ungeachtet der eben nicht gelungenen Übersetzung halte ich es für meine Pflicht die Aufmerksamkeit der Akademie auf die Wichtigkeit und Reichhaltigkeit der Materialien für die Geschichte und Philologie zu lenken, die der Autor, bei seiner bekannten Augenschwäche mit dem edelsten Eifer und Fleiss hier der gelehrten Welt zugänglich gemacht hat, und ich wage es seine Arbeit der Akademie zur Verleihung einer Demidowschen Aufmunterungs-Prämie zu empfehlen, wenn der diesjährige Concurs es erlauben sollte.

(Aus dem *Bull. histor.-philol. T. XI. No.* 21.)

24 Februar / 8 März 1854.

Der Rogwolod'sche Stein vom J. 1171 und die Steinschriften in der Düna.

Vor ungefähr 35 Jahren suchte ich im Mohilew'schen Gouvernement den sogenannten Rogwolod'schen Stein auf, den eine Slawische Inschrift aus dem Jahre 1171 zu einem der ältesten Denkmale Russlands macht. Die von mir am 29. Mai a. S. 1819 angefertigte, auf beifolgender Tafel wiedergegebene Abbildung mit der Inschrift gehört zu meiner Sammlung Russischer Alterthümer, deren Verzeichniss, während meiner Reisen im Auslande, von meinem verstorbenen Freunde, dem als Alterthumsforscher rühmlichst bekannten Konstantin Kalajdowitsch in Moskau herausgegeben wurde [1]). Diese Abbildung ist, so viel ich weiss, bis auf die gegenwärtige Zeit noch unedirt geblieben, und es hat wohl nach mir kein Forscher dies Denkmal in Augenschein genommen und davon gesprochen: Grund genug, glaube ich, diese Inschrift zu Tage zu fördern. Da ich nun aber nicht mehr den antiquarischen Studien, sondern der Statistik lebe, so sei es mir erlaubt hier, nur mit wenigen Abänderungen und Zusätzen, das wieder zu

1) Dieses Verzeichniss erschien unter dem Titel: Списокъ Русскимъ памятникамъ, служащимъ къ составленію исторіи художествъ и отечественной палеографіи, собраннымъ и объясненнымъ Петромъ Кеппеномъ. Напечатанъ иждивеніемъ Его Сіятельства Графа Ѳедора Андреевича Толстова. Москва 1822. 8.

geben, was sich in Betreff des Rogwolod'schen Steines im erläuternden Texte zu meiner genannten Sammlung vorfindet.

Der Rogwolod'sche Stein [2]) mit der Jahrzahl 6679 (1171) befindet sich 19 Werst von Orscha, zur Rechten von der über den Flecken Kochanowo nach Minsk führenden Strasse, namentlich etwa ½ Werst vor dem zum Kopys'schen Kreise gehörenden Dorfe Djatlowka, in einer den hll. Boriss und Gljeb geweihten kleinen hölzernen Kirche [3]). Die auf demselben befindliche Inschrift ist, wie die hier beigegebene Abbildung zeigt, mit breiten Zügen tief eingehauen.

Dieses Denkmal soll im J. 1792 aufgefunden worden sein [4]), also um die nämliche Zeit wo auch der mit Unrecht verdächtigte Tmutarakan'sche (oder Tamatarcha'sche) Stein mit der Jahrzahl 1068 entdeckt ward.

Bald darauf (im J. 1794) erwähnte dieser Inschrift Mal'gin, in der 3ten Ausgabe seines Spiegels der Russischen Regenten [5]), und hier fand der um die historische Kunde Russlands so hochverdiente Reichskanzler, Graf Nikolaj Petrowitsch

---

2) Ein dunkelgrauer fester Sandstein, 9 Fuss lang und 8¼ Engl. Fuss breit.

3) Nach dieser Capelle, die man von der grossen Strasse aus sehen kann, wird dem Steine auch der Name des Borisso-Gljeb'schen (Борисоглѣбскій камень) gegeben; sonst heisst er auch wohl der Orscha'sche Stein (Оршанскій камень).

4) Eine Nachricht von diesem Funde soll in der Russischen St. Petersburgischen Zeitung vom J. 1792 stehen; doch habe ich dieselbe darin vergebens gesucht. Es sei denn dass sie in einer besonderen Beilage erschienen wäre, die nicht aufbewahrt wurde. — Auch in der Deutschen St. Petersburgischen Zeitung vom J. 1792 findet sich kein Bericht über diesen Fund vor.

5) Зерцало Россійскихъ Государей — Тимое. Мальгина. Изд. 3-е. Спб. 1794 г. въ 8, с. 168. Mal'gin's falsche Leseart mag ich hier nicht wiederholen; ich bemerke nur, dass er aus den, zum Worte Rogwolod gehörenden Sylben *wolod*, den Namen *Woloxtmir* (Wladimir) machte. — Mal'gin hielt die Jahrzahl 6979 (1171) für das Sterbejahr des in der Inschrift genannten Wassilij (Basilius), der nach ihm ein Sohn Swjatoslaws gewesen wäre. Die richtige Leseart dient zum Beweise, dass dieser Wassilij mit dem Rogwolod Borissowitsch, den Mal'gin für seinen Nachfolger hielt, eine und dieselbe Person ist.

Rumjanzow, die Nachricht vom Rogwolod'schen Steine, dem er nachzuspüren nicht unterliess. Mehrere Jahre blieben seine Nachsuchungen erfolglos. Erst nachdem er selbst den 9. Mai 1818 in Orscha zugebracht und daselbst Alles in Bewegung gesetzt hatte um die Auffindung des genannten Steines zu bewirken, gelang es dem Vice-Rector des dasigen Jesuiten-Collegiums, einem gewissen Pater Desiderius Richardot, diesem Denkmale auf die Spur zu kommen.

Die erste ministerielle Zeitung Russlands, die vom damaligen Minister des Innern Kosodawlew ins Leben gerufene Сѣверная почта (die Nordische Post) vom J. 1818, gab, in No. 74, einen Artikel aus Orscha vom 2. September, der die erste Nachricht von diesem Funde erhielt.

In diesem Artikel wurde die Inschrift des vermeinten Grabsteines so wieder gegeben:

> Въ лѣто 6679 (1171 года) мѣсяца Маія въ 7 день успе; Господи помози рабу своему Василію въ Крещеніи, именемъ Рохволду сыну Борисову
>
> d. h.
>
> Im Jahre 6679 (A^no^ 1171), im Monat Mai, am 7ten Tage, entschlafen; Herr hilf Deinem Diener Basilius in der Taufe, genannt Rogwolod [6]), Sohn des Boriss.

Darauf erschien in No 89 desselben Blattes ein ausführlicher Artikel aus Schklow (Шкловъ) vom 25. October, welcher unter Andern die Bemerkung enthielt, dass das für успе (entschlafen) gehaltene Wort, eigentlich доспенъ (vollendet) gelesen werden müsse, woher denn die Inschrift so laute:

---

6) Gleich wie im ältesten auf uns gekommenen Denkmale mit Kyrillischer Schrift, — dem Ostromir'schen Evangelistarion vom J. 1057 — finden wir hier den Christlichen Taufnamen vor dem sogenannten weltlichen angegeben. In der Nachschrift (послѣсловіе) der genannten Handschrift heisst es nämlich: Написахъ же Єѵ̑лие се рабоу б̑жию нареченоу сѫщоу въ кр̑щении иосифъ. а мирьскы остромиръ d. h. Geschrieben ist dieses Evangelium für den Diener Gottes genannt in der Taufe Joseph, weltlich aber Ostromir.

Въ лѣто 6679 мѣсяца Маія въ 7 день доспенъ храмъ или крестъ сей. Господи помози рабу своему Василію въ крещеніи, именемъ Рогволоду, сыну Борисову.

d. h.

Im Jahre 6679 den 7 Mai ward vollendet (dieser Tempel oder) dieses Kreutz. Herr hilf deinem Diener Basilius in der Taufe, genannt Rogwolod, Sohn des Boriss.

Der Schklow'sche Berichterstatter widersetzt sich mit Recht der Meinung, dass das in Rede stehende Denkmal ein Grabstein sei, da nicht успе (entschlafen), sondern ganz deutlich доспенъ (vollendet) zu lesen ist. Auch erklärt er sich dafür, dass die Bedeutung des beschädigten Wortes хр̃ъ oder кр̃ъ, крестъ (Kreutz) sei, wofür auch das Datum (der 7. Mai) spricht, da nämlich an diesem Tage die Feier vom Zeichen des himmlischen Kreutzes Statt findet [7]). — Referent meint weiter, dass der Ort, wo der Rogwolod'sche Stein liegt, einst zum Druzkischen Gebiete gehört haben kann, da die Bewohner von Druzk (Друцкъ, dem alten Дрьютьскъ), nach Vertreibung ihres Fürsten Rosstisslaw, den Rogwolod als ihren Fürsten anerkannten. In Beziehung auf diesen Rogwolod wird bemerkt, dass sein Vater Boriss und sein Sohn Gljeb hiess, womit der Umstand in Verbindung stehen könne, dass seit Alters her, am Tage dieser Heiligen (also am 24. Juli a. S.) öffentliche Gebete (молебствіе) über diesem Steine verrichtet wurden. — Alles dieses hat der damals in Schklow befindliche General-Lieutenant Cancrin dem Reichskanzler, Grafen Rumjanzow, mitgetheilt, noch ehe es in die Zeitung kam [8]).

Karamsin benutzte diese Nachricht für die Anmerkungen

7) Das Fest, welches aus dem IV. Jahrhundert herstammt, führt eigentlich den Namen «Воспоминаніе на небесѣ явльшагося знаменія Честнаго Креста въ градѣ Іерусалимѣ». (Erinnerung an das zu Jerusalem am Himmel erschienene ehrwürdige Kreutz.)

8) Ganz vor Kurzem noch habe ich diese Cancrin'schen Schreiben an den Grafen N. Rumjanzow in dem Rumjanzow'schen Museum gesehen.

zum 2ten Bande der 2ten Ausgabe seiner Geschichte des Russischen Reiches [9]). Der Historiograph las die Inschrift folgender Maassen:

> Въ лѣто 6679 (1171) Маія въ 7 день доспѣнъ (сдѣланъ, совершенъ, въ старинномъ смыслѣ глагола доспѣть) крстъ сій: Господи! помози рабу своему Василію въ крещеніи, именемъ Рогволоду, сыну Борисову.
>
> d. h.
>
> «Im Jahre 6679 (1171), am 7. Mai, ist verfertigt (oder «vollendet, — [10]) dieses Kreutz. Herr hilf Deinem in «der Taufe Wassilij genannten Diener, namens Rogwo«lod, Sohn des Boriss.»

Karamsin fügt hinzu dass der Polozkische Fürst Rogwolod wohl bei der Taufe den Namen Wassilij erhalten haben könne, und wiederholt die Bemerkung dass am 7. Mai die Feier vom «Zeichen des himmlischen Kreutzes» (Знаменіе Креста) Statt findet.

Gern stimme ich der Karamsin'schen Erklärung bei, wiewohl das leider beschädigte Haupt-Wort nicht bloss кръ oder хръ, sondern auch жръ gelesen werden kann [11]). Ja der Ab-

---

9) S. Н. Карамзина, Исторія Государства Россійскаго изд. 2-го, Т. II, примѣч. 386.

10) Diese Erklärung wird besonders durch eine auch im Akademischen Wörterbuche, beim Worte доспѣть aufgenommene Stelle eines Nowgoroder Jahrbuches bestätigt, wo es heisst: Новгородцы же скопиша всю волость, а около города острогъ доспѣша, d. h. «die Nowgoroder versammelten das ganze Gebiet, und um die Stadt machten sie einen Phalzaun». Siehe Полное собраніе Русскихъ лѣтописей изданное — Археографическою Коммиссіею. T. III (1841. 4), c. 41.

11) In der ältesten Urkunde des Moskau'schen Haupt-Archivs, vom J. 1265, findet man das Wort крестъ (Kreutz) so geschrieben: хъ, was sonst für Христосъ (Christus) gebräuchlich war. — An *Кóрота* (Sarg, das alte Leichkahr) ist hierbei wohl nicht zu denken.

bildung nach ist hier mehr an ein ж, als an к oder х zu denken, und in diesem Falle wäre es nicht unmöglich dass жертвенникъ Altar (für Kirche) als richtige Leseart anzunehmen sei. — Für Kreutz aber stimmt der Gebrauch solche Kreutzes-Zeichen in Stein zu hauen, wie wir weiter unten sehen werden.

Meinen Reise-Notizen vom J. 1819 entnehme ich folgende, den Rogwolod'schen Stein betreffende Nachrichten:

Um's Jahr 1805 erhielten ein paar fromme Gläubige, ein Landvogt (Poln. Landwoyt oder Starosta) und der Geistliche der Goloschew'schen Dorfkirche [12]), vom Mohilew'schen und Witebskischen Erzbischofe Anastasius die Genehmigung eine den Heiligen Boriss und Gljeb geweihte Kirche über den Rogwolod'schen Stein aufzubauen, zu welchem lange vorher aus der Umgegend Wallfahrten Statt fanden.

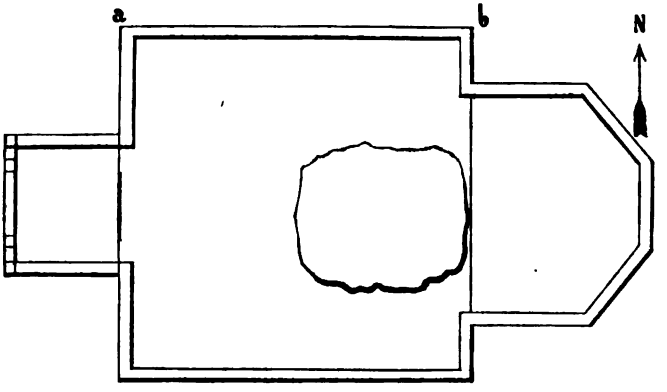
Im nämlichen Jahre schickte sowohl der genannte Bischof Anastasius, als auch der im Flecken Schklow ansässig gewesene General-Major Soritsch (Зоричъ), Leute nach Djatlowka, die den Stein besehen und abbilden mussten.

Zur Zeit der Französischen Invasion, im J. 1812, wurde auch die den Stein bergende Kirche von den Feinden nicht verschont. Die Bilder-Wand, welche den Altar-Raum von der übrigen Kirche trennt (*Euconostasis*) wurde beschädigt, das Gitter um den Stein vernichtet, die Dielen herausgehoben, so dass zu meiner Zeit (1819) noch kein Gottesdienst gehalten werden konnte. Doch hiess es, dass sich schon Leute fänden die bereit wären die Kirche in guten Stand zu bringen. Die dem Steine zunächst befindlichen Bohlen waren indessen noch vorhanden und lagen so hoch, dass nur die obere Seite desselben zu sehen war. Die Schriftzüge selbst waren mit Erde angefüllt. — Wie der Stein in der Kirche liegt, zeigt folgende Abbildung [13]).

---

12) Die Dörfer Gross- und Klein-Golowaschewo (Большое- и Малое-Головашево) befinden sich südwestlich vom Dorfe Djatlowka, oder Djatlowo (Дятлово), zur Linken von der aus Orscha nach Minsk führenden Strasse.

13) Die Länge der Linie *ab* beträgt 22 Engl. Fuss, wonach denn das übrige zu beurtheilen ist.



Einige Zeit vor mir soll der nachmalige Finanzminister, Graf Cancrin, diesen Stein selbst besucht und abgebildet haben, und auch der Reichskanzler, Graf Rumjanzow, verweilte einige Stunden bei diesem merkwürdigen Denkmale.

Der Russische Fürst Rogwolod Borissowitsch wurde von den Polozkern im J. 1151 entthront und nach Minsk exilirt, dessen Fürsten Rosstisslaw sie bei sich einsetzten; doch im J. 1158 ward Rogwolod wieder nach Polozk berufen; sein Nachfolger aber ging selbst nach Minsk, welches darauf in den J. 1159 und 1160 von Rogwolod belagert wurde. Rogwolod opferte bei seinen Feldzügen so viele Polozker auf, dass er es nicht wagte nach Polozk zurückzukehren, woher denn ein anderer ihn ersetzte. So lauten die Nachrichten über Rogwolod, welche Karamsin aus verschiedenen Quellen schöpfte. Der Historiograph sagt nur noch, dass ein Rogwolod im J. 1127 Fürst von Polozk wurde, und dass Rogwolod sich im Jahr 1144 mit der Tochter des Fürsten Is'jasslaw Mstisslawitsch vermählte. Striykowski sagt in seiner Polnischen Chronik, dass auf Boriss, den Sohn Ginwils, welcher als Fürst von Polozk den Polozkern ihre frühern Freiheits-Rechte wiedergab, dessen Sohn Rechwold, in der Taufe Wassilij genannt, folgte. Dieser Rechwold (oder Rogwolod) nöthigte die Pskower, in Folge eines lange währenden Krieges ihm zinsbar zu werden und die den Polozkern entrissenen Lande zurückzugeben, worauf er denn in Polozk ruhig

noch viele Jahre herrschte. — Sein Sohn Hleb (Gljeb † 1235) folgte ihm in der Regierung, und seine Tochter Praxedes (Poroskawia), welche sich dem Klosterleben widmete, wurde im J. 1273 vom Papst Gregorius X. heilig gesprochen [14]). Ob nun, in Beziehung auf die letzten Lebensjahre Rogwolods, der Russische oder der Polnische Chronograph recht hat, dies muss ich dahingestellt lassen.

Ehe ich schliesse, glaube ich hier noch ähnliche mit Kreutzen und zum Theil auch mit Inschriften versehene, in der Düna befindliche Steine besprechen zu müssen.

Im Jahre 1818 wurden durch den damaligen General-Lieutenant Cancrin, mehrere solche Steine aufgefunden, von denen die genannte «Nordische Post» folgendes berichtete [15]):

«Drei Werst unterhalb der Stadt Dissna [16]) befindet sich in der Düna, zwischen dem am rechten Ufer derselben gelegenen Dorfe Pakowniki und dem zur Linken des Flusses vorhandenen Dorfe Beresowaja, ein Stein von ungefähr 6 Ssashen (42 Engl. Fuss) im Umfange und über 1 Ssashen Höhe. Auf der obern Seite ist ein Kreutz eingehauen mit der Inschrift Господи помози рабу своему Борису (Herr hilf Deinem Diener Boriss). Die obere Hälfte des Kreutzes fehlt, da, wie es heisst, Jemand versucht haben soll diesen Stein mit Pulver zu sprengen. Die Inschrift ist jedoch unbeschädigt geblieben».

14) S. Kronika Polska, Litewska, Żmodzka, y wszystkiey Rusi Kijowskiey, Moskiewskiey, Siewierskiey, Wolinskiey, Podolskiey... Macieia Osostewicivsa Striykowskiego. Drukowano w Krolewcu MDLXXXII, S. 274; vergl. auch: Geschichte von Littauen, Kurland und Liefland von Aug. Lud. Schlözer und Lud. Alb. Gebhardi. Halle 1785. 4. (oder Schlözers Allgemeine Nordische Geschichte) Th. 2, S. 38.

15) Сѣверная Почта 1818 г., No. 91, im Artikel aus Schklow vom 2. November a. S.

16) Dissna (Дисна), ein Marktflecken, der bis zum J. 1793 zu Polen gehörte, wurde unter dem Namen Дзисна (Dzisna) am 3. Mai 1795 zu einer Kreisstadt des damals neu errichteten Gouvernements Minsk erhoben. Bei der, durch Ukas' vom 18. Dec. 1842 erfolgten neuen Eintheilung der sogenannten Nord-Westlichen Gouvernements, ging Dissna als Kreisstadt zum Wilna'schen Gouvernements über, zu welchem es gegenwärtig gehört.

«Ein zweiter, noch drei Werst weiter, zwischen dem Dorfe Bolotki und dem Hofe eines gewissen Russezkij (Русецкій) befindlicher Stein, war $^1/_2$ Arschin unter der Oberfläche des Wassers. Es scheint solcher den ersteren an Grösse zu übertreffen und auf seiner flachen Oberseite ist ebenfalls ein Kreutz und eine Inschrift eingehauen. Was diese besagt, konnte wegen des Wasserstandes nicht ausgemittelt werden».

«Nicht weit von diesem Steine befindet sich ein dritter Stein».

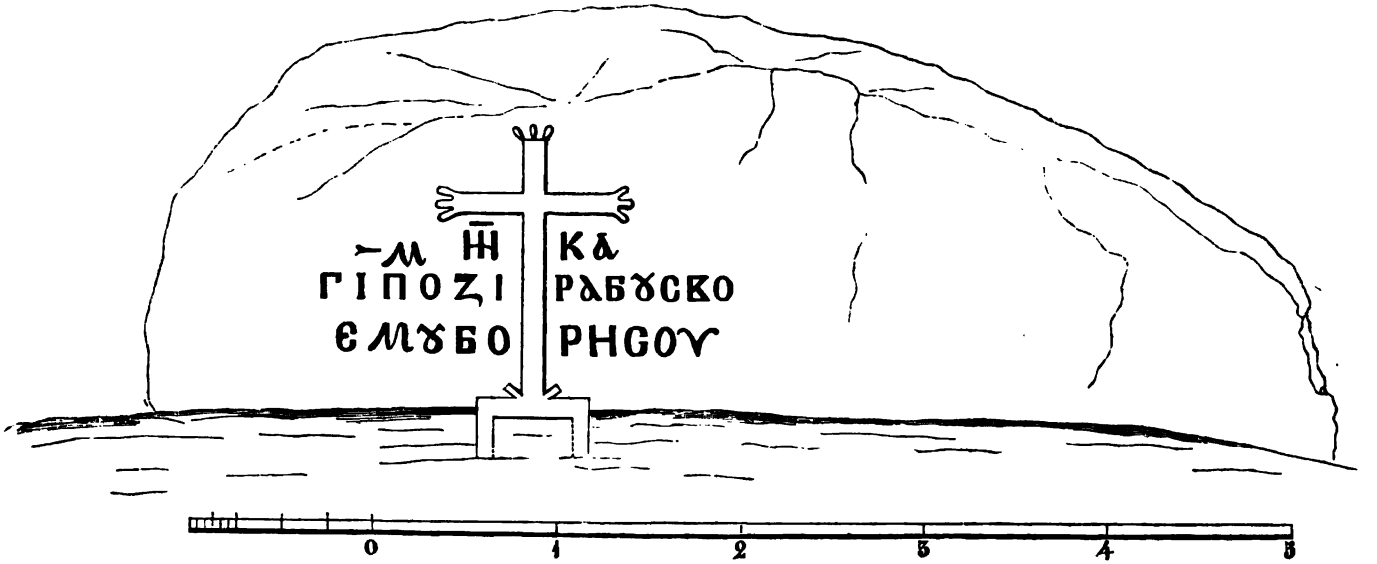
«Ferner findet man in der Dissenka[17]), zwischen zwei kleinen Inseln, noch einen vierten Stein; doch diese beiden letzteren entbehren der Inschriften und sind nur mit eingehauenen, nicht grossen Kreutzen versehen; beide befanden sich unter dem Niveau des Wassers».

Das an den Reichskanzler Grafen Rumjanzow gerichtete Schreiben des Generals Cancrin[18]), welchem diese Angaben entnommen sind, befindet sich gegenwärtig zu St. Petersburg im Rumjanzow'schen Museum aufbewahrt. — Es war demselben folgende Abbildung beigegeben, welche ich meinen Lesern nicht vorenthalten kann.

---

17) Дисенна; so wird amtlich der Fluss genannt, an welchem, gleich wie an der Düna, die Kreisstadt Dissna liegt.

18) Aus Schklow vom 24. October 1818.



Maasstab in Polnischen Ellen (Łokiec) [19].

19) Durch die am 13. Mai 1754 und am 25. Mai 1766 erlassenen Landmesser-Instructionen wird die Polnische (Wilnaer) Elle [Russ.

Dies soll der erste von den vier genannten Steinen sein: da jedoch in der vorstehenden Abbildung der obere Theil des Steines und des eingehauenen Kreutzes nicht fehlt, so ist zu glauben, dass die Zeichnung noch vor der Sprengung verfertigt ward, oder dass der Zeichner das fehlende nach früherer Ansicht ergänzt habe.

Der General Cancrin hatte seine Nachrichten in Betreff der Düna-Steine durch den Aufseher eines Proviant-Magazins, Namens Katkow, bezogen, der zugleich berichtete, dass ein Officier vom Corps der Wasser-Communication, der Second-Lieutenant Debonal, die Sprengung des Steines bewirkte.

Aus dem Tagebuche der Arbeiten dieses Officiers befinden sich im Rumjanzow'schen Museum noch folgende zwei nicht uninteressante, Auszüge über die, unter seiner Leitung, zwischen Dissna und Dünaburg, in der Düna bewerkstelligten Arbeiten.

1) «Mittwoch den 2. October (1818). Heute wurde an den so wichtigen Steinbänken der Narow'schen Wasser-Schwellen [20]) gearbeitet. Bei Beseitigung derselben sind aus dem

---

Локоть, Poln. Łokiec] gleich 14 Werschok, also $^7/_8$ Arschin gross angenommen. S der Gesetzsammlung (Полн. Собр. Законовъ) Th. XIV, No. 10,237 (S. 154), Cap. 33, Art. 2 und Ebendaselbst Th. XVII, No. 12,659 (S. 737), Cap. 5, Art. 15. — Doch war im Grunde die Polnische (Wilnaer) Elle um ein Geringes grösser als 14 Werschok, da, wie in den nämlichen Instructionen gesagt wird, eine Schnur 23 Ssashen oder 75 Poln. Ellen ausmachte; 23 Ssashen aber enthalten 1104 Werschok, während 75 mal 14 nur 1050 gibt. Nach Hrn. v. Kupffer's *Travaux de la commission pour fixer les mesures et les poids de l'Empire de Russie* (*St.-Pétersbourg* 1841. 4, *T. I, S.* 506) beträgt die Wilnaer Elle 2 Franz. Königl. Fuss, oder 0.9135 Arschin.

20) «У важныхъ каменныхъ грядъ Наровскихъ пороговъ.» Bemerkenswerth ist hier die Benennung «Narow'sche Schwellen — in der Düna». Sollte etwa Nar oder Nor hier ursprünglich Fluss-Schwelle, Untiefe oder Enge bedeutet haben und auch der Name der durch ihre Wasserfälle bekannten Narowa gleichen Ursprungs sein? Dass die Narowa auch Norowa (Норова) genannt wurde, beweiset eine Urkunde vom J. 1535, welche Karamsin in der 18ten Anmerkung zum VIIIten Bande seiner Geschichte des Russischen Reiches bespricht. Und heisst es doch in J. Ihre's *Glossarium Suiogothicum*

Fahrwasser 7 Steine, ein jeglicher von 2 Ssashen bis 7 Ar. im Umfange und 1 bis $1^1/_4$ Arschin Höhe, auf 30 Ssashen weit aus dem Wasser und 32 Ssashen am Ufer aufwärts gezogen und auf dem Berge niedergelegt worden. In der Zwischenzeit ist ein, 7 Werst von Dissna entfernter Stein, der den Namen des Borissogljeb'schen führt, durchbohrt worden. Auf diesem Steine sah man ein Kreutz eingehauen mit dem Namen dieses Fürsten [21]) und der Jahrzahl ѓАФЛД (? [22])); es wurden fünf Bohrlöcher eine Arschin tief und zwei Bohrlöcher $^3/_4$ Arschin tief gemacht. Der Stein hat 18 Ssashen im Umfange und ist $2^1/_2$ Ssashen hoch.

2) «Freitag den 25. October. An diesem Tage wurde an der Vernichtung der Steinbank gearbeitet, die sich mitten in der Düna, bei dem Flecken Kresslawka [23]) befindet. Es wurden 9 Steine, von $2^1/_2$ bis 3 Ssashen im Umfange und $1^1/_2$ bis 2 Arschin Höhe aus derselben gehoben. Unterdessen ist ein

---

(S. 257): «Nor, *fretum angustum inter duos lacus, quod non congelatur*». — Ebendaselbst heisst es auch: «*Vadum et fretum*» (also Untiefe und Enge). Zugleich bemerkt Ihre dass bei den Engländern noch heut zu Tage narrow soviel als *arctum, angustum* (eng) bedeutet. — Auch das *non congelatur* dürfte wohl auf die in Rede stehende Localität passen, da die Düna hier wahrscheinlich eben so wenig zufriert wie die Newa bei Pella. Das Gefälle vor der Stadt Dissna soll auf ungefähr 150 Faden (Ssashen) 4 bis 5 Fuss betragen. Aus Hrn. J. Ch. Stuckenberg's Hydrographie des Russischen Reiches (I, 216) ersieht man, dass hier eine Steinbank queer durch den Fluss streicht und dass weiter hin kein so starkes Gefalle mehr vorkommt.

21) Der Schreiber des Tagebuches dachte wohl nicht daran, dass die Benennung des Steines sich auf zwei Fürsten — Boriss und Gljeb — zugleich bezog.

22) Diese Jahrzahl scheint jedenfalls schlecht wiedergegeben zu sein. Wollte man Statt ѓАФЛД (1534 n. C.), ѓѕФЛД (6534) lesen, so würde dies dem J. 1026 n. Chr. entsprechen, was auch nicht auf Boriss, den Vater Rogwolods passen konnte, da die Rogwolod'sche Steinschrift um ganze 145 Jahre jünger wäre.

23) Кресславка; richtiger wohl Kresslawl' (Кресславль), ein Marktflecken am rechten Ufer der Düna, im Dünaburg'schen Kreise des Witebskischen Gouvernements. Die Schubert'sche Karte (Bl. XXII) hat Кресланъ.

platter Stein von 16 Ssashen (im Umfange) und $1^1/_2$ Ssashen Höhe angebohrt worden. Auf demselben war ein altes Ritter-Schild eingehauen mit dem Bilde der Sonne und der Sslawischen Inschrift [24]): да неубоится душа моя врага моего ако твердою рукою десницы отросль Святополка Александръ [25]). Dieser Stein bekam 6 Bohrlöcher von $1^1/_2$ Arschin Tiefe und zersprang in Splitter, so dass nur 3 Stück von $1^1/_2$ Ssashen Grösse abfielen.»

Als ich im J. 1821, vor einer Reise ins Ausland, einen Ausflug in die westlichen Provinzen des Reiches machte, war es mir nicht vergönnt diese Steine zu sehen, da damals, nach fast drei Monate lang anhaltendem Regenwetter, die Gewässer stark ausgetreten waren.

Der zweite von den im Cancrin'schen Briefe, und daraus in der «Nordische Post» angeführten Steinen ist, höchst wahrscheinlich, der nämliche von dem Striykowski im J. 1582 die erste Nachricht ertheilte. In seiner Polnischen Chronik [26]) findet man in dieser Beziehung, nach Aufzählung der vom Polozkischen Fürsten Boriss Ginwilowitsch mit grossen Kosten errichteten Christlichen Kirchen, folgendes:

> A tego káżdy naydzie y dźiś iáwne swiádectwo, kámień w Dźwinie wyniosły, od Dźisny dzisieyszego nászey pámięci założonego miástá milá, á od Połocká siedm, miedzy Drissą á Dzisną, ná niż do Rygi płynąc, ná ktorym kámieniu iest Krzyż Ruskim wyryty xtałtem táki, ✠ á tego Xiążęcia Borissá napis pod nim Wspo-

---

24) Der Text hat eigentlich: «mit Sslawischen Lettern» (Славянскими литерами), was in Russland so viel heisst als «mit Kyrillischer Schrift».

25) d. h. Es fürchte meine Seele meinen Feind nicht denn mit fester Hand der Rechten vom Stamme Swjatopolk's Alexandr. Die Erklärung dieser Worte muss ich Andern überlassen. Die Wortsetzung des Tagebuches lässt den Leser darüber in Zweifel ob sich die Inschrift auf oder neben dem Schilde befand; doch konnte wohl nur das letztere Statt gefunden haben.

26) Kro[illegible] eia Striykowskiego, S. 274.

moży Hospody Roba swoioho, Borissá syná Gynwiloweho, ruskimi literámi, co mnie vkázował ieden Kupiec z Dzisny, gdy nas kilko Zołnierzow z Witebská w Strugu iechało do Dinamuntu nád Inflandckie Morze, A iżesmy tám w tym mieyscu z przygody nocowáli, Strugi do brzegu przypchnąwszy, do tegosmy, się Kámieniá w czołnie woźili, chcąc widzieć stárożytną dawność rzeczy.

d h.

Davon (nämlich von Ginwil's Gottesfürchtigkeit) findet man auch heute noch einen klaren Beweis, an einem aus der Düna hervorragenden Steine, von Dissna — einem zu unserer Zeit angelegten Flecken — eine Meile weit, von Polozk aber 7 Meilen, zwischen Drissa und Dissna nach Riga abwärts schiffend, wo auf dem Steine ein nach Russischer Art (Gestalt) so ausgehauenes Kreutz ✠ ist, mit der darunter in Russischen Lettern eingegrabenen Inschrift: Herr hilf Deinem Diener Boriss, Sohn des Gynwil's, was mir ein Kaufmann aus Dissna zeigte, als unserer einige Soldaten aus Witebsk in einer Struse [27]) nach Dünamünde, am Livländischen Meere (dem Riga'schen Meerbusen), schifften, und wir zufällig an jenem Orte übernachteten. Unsere Struse hatten wir ans Ufer gezogen, zum Steine aber fuhren wir in einem Boote, um diesen Gegenstand des Alterthumes zu sehen.

Koialowicz, der in seiner Geschichte Litauens [28]) zum Theil den Striykowski übersetzte, sagt, vom «*Borysus Ginvilonides*» redend, in Beziehung auf den Düna-Stein:

---

27) Struse (Strug); so werden die auf der Düna, gleich wie in Preussen gebräuchlichen platten Fluss-Schiffe genannt. S. Adelung's Wörterbuch.

28) Historiae Litvanae pars prior. Auctore P. Alberto Wiivk Koialowicz, Soc. Jesu — Dantisci 165[illegible] p. 74 et 7[illegible]

«Monumentum Christianae in eo pietatis, nunc etiam ostenditur, ingens saxum, è mediis Dunae vorticibus eminens, quina cruce signatum, cum rudi hac, sed solidae ac excultae pietatis, inscriptione. *Miserere Domine mancipio tuo, Boryso Ginvilonis filio.*»

Der um die Russische Geschichte so verdiente A. L. Schlözer hat, bei Herausgabe des 2ten Theiles seiner Allgemeinen nordischen Geschichte, welcher die von ihm und L. A. Gebhardi verfasste Geschichte von Littauen enthält, nicht darauf Rücksicht genommen, dass Striykowski von der in Rede stehenden Inschrift sagt, sie sei mit Russischen Buchstaben geschrieben, was Koialowicz, den Schlözer vor Augen hatte, verschweigt. Daher kommt es denn, dass Schlözer dieselbe für «eine zwar unlateinische aber doch fromme Aufschrift» erklärt [29]).

Schlözers Worte sind diese:

«In Polotzk regierte indessen Boris Ginwilsson. Dieser heirathete die Tochter des Fürsten von Twer; und ist unter allen littauischen Fürsten der erste, der das Christenthum angenommen [30]). Der Fluss Berezina schied damals seinen Polotzker Staat von Littauen: an diesem Flusse legte Boris einen neuen Ort an, der nach ihm Boryszow hiess (jetzo in der Wojewodschaft Minsk) [31]). Ihn griffen die Russen aus Smo-

29) Allgemeine Nordische Geschichte, ... herausgegeben von Aug. Ludw. Schlözer (Th. I). Halle 1771. 8.; (Th. II) Geschichte von Littauen, Kurland und Liefland von A. L. Schlözer und Lud. Albr. Gebhardis. Halle 1785. 4. S. 37 (beim J. 1225). — Dieser 2te Theil macht bekanntlich auch den 50sten Theil der Allgemeinen Welthistorie aus.

30) Striykowski sagt dagegen (S. 273) dass Ginwil, Sohn des Mingailo, der erste Litauische Fürst gewesen sei, welcher die Christliche Religion annahm, als er, nach seines Vaters Tode, die Regierung zu Polozk antrat und eine Russische Fürsten-Tochter zur Frau nahm. — Schlözer folgt auch hierin seinem Führer Koialowicz, dessen Seitenzahlen er am Rande angibt.

31) Die Wojewodschaft erreichte bekanntlich im J. 1793 ihr Ende, als sie durch ein Manifest vom 27. März an Russland kam. Gegenwärtig ist dieses [illegible] Kreisstadt des Minskischen Gouvernements.

Mélanges russes Stein vom J. 1871.

lensk und Pskov an; aber beide schlug er ab. Den Bürgern von Polotzk gab er ihre Freiheit wieder. Seine alten Tage brachte er mit Beten und Kirchenbauen zu. Noch zu des Verfassers (Koialowicz) Zeiten sah man mitten in der Düna einen grossen Stein, auf den er (Boris) ein fünffaches Kreutz hatte hauen lassen, mit der zwar unlateinischen aber doch frommen Aufschrift: *miserere Domine mancipio tuo Boryso Ginvilonis filio.*

Da es Jahre gegeben an denen die, die Inschrift führende obere Seite des Steines über dem Wasser hervorragte, so lässt sich wohl mit Sicherheit erwarten, dass früh oder spät die genaue Leseart dieser Inscription bekannt sein wird. Wünschenswerth wäre es, dass sich dabei, wie auf dem Rogwolod'schen Steine, auch eine Jahrzahl befände. Diese könnte entweder den Polnischen Geschichtschreiber Striykowski rechtfertigen, oder des Historiographen Karamsin's Zweifel an der Genauigkeit der Striykowski'schen Angabe bestätigen [32]).

Schliesslich glaube ich bemerken zu müssen, dass die in der Düna befindlichen Steine dafür sprechen, dass in der Rogwolod'schen Inschrift das beschädigte Wort nichts anders als крестъ (Kreutz) bedeutet.

---

32) Schlözer legte seiner «Geschichte von Littauen» das Koialowicz'sche Werk zu Grunde; Koialowicz aber folgte mehrentheils dem Striykowski, woher denn Schlözer ihn auch nur einen sehr gelehrten Abkürzer desselben nennt. Striykowski selbst ist, wie Schlözer sich in den Vorerinnerungen zu seiner Litauischen Geschichte ausdrückt, nur ein Stoppler vom J. 1582, aber er stoppelte aus geschriebenen Chroniken und zwar aus sehr vielen in- und ausländischen Chroniken, zusammen. Karamsin sagt in der 103ten Anmerkung zum IV. Bande seiner Geschichte des Russischen Reiches, dass die Anfänge der Litauischen Geschichte durch die leeren Muthmassungen des Striykowski verdunkelt wurden, indem er Traditionen und Zeiten durcheinander mischte. — Jedenfalls muss es auffallen, dass man bei Koialowicz, neben der Nachricht von dem Steine des Boriss, am Rande die Jahrzahl 1225 angegeben findet, während es doch keinem Zweifel unterliegt, dass die Inschrift auf dem Steine Rogwolods, eines Sohnes des Boriss, aus d. J. 1171 ist.

(Aus dem *Bull. hist. phil. T. XII. No. 3.*)

21 April / 3 Mai 1854.

Zur ehstnischen Mythologie; von A. Schiefner.

Es war im Jahre 1809 als Thiersch im Taschenbuch für Liebe und Freundschaft die ehstnische Sage vom See *Eim* mittheilte, welche jedoch erst nach einer guten Reihe von Jahren, nämlich 1835 durch Grimms deutsche Mythologie eine grössere Verbreitung erhielt. Wie in seiner Mythologie so hat Grimm auch in seiner kurz zuvor (1834) erschienenen Ausgabe des *Reinhart Fuchs* die ganze Bedeutung der ehstnischen Sagen- und Märchenwelt anerkannt. Die wenigen in ehstnischen Originalen gesammelten Märchen fanden sich bis zu der Zeit in Rosenplänters Beiträgen zur genauern Kenntniss der ehstnischen Sprache und zwar namentlich im 4ten und 6ten Hefte derselben. Im Jahr 1836 entstand in Dorpat die Wochenschrift »das Inland«, welche seit ihrer Begründung eine Reihe verschiedener ehstnischer Sagen und Märchen in deutscher Uebersetzung oder Bearbeitung geliefert hat. Die Mittheilung derselben verdanken wir grösstentheils den Bemühungen der Herren Kreutzwald und Neus. Im Jahre 1840 brachte das erste Heft der Verhandlungen der gelehrten Ehstnischen Gesellschaft zu Dorpat drei von dem damaligen Präsidenten derselben Dr. Fählmann niedergeschriebene Sagen, die sich einer weiten Verbreitung zu erfreuen hatten. Die im dritten Hefte der genannten Verhandlungen (S. 3 – 85) ebenfalls von ihm mitgetheilte Sage von

Koit und *Ämarik* aber, die auch Kruse in seiner Ur-Geschichte des Ehstnischen Volksstammes S. 185 folg. und andere wiederholt haben, dürfte leicht das schönste Erzeugniss der ehstnischen Muse sein. Doch gerade die von Fählmann mitgetheilten Sagen sind zum Theil mit sehr misstrauischen Augen betrachtet worden. Die Sage vom Kochen der Sprachen bietet in der Gestalt, wie sie Kohl in seinem Werke »Die deutsch-russischen Ostseeprovinzen« mitgetheilt hat, einiges dar, was gegen eine volksthümliche Darstellung streitet. »Die *Wanemuine*-Sage wird, schreibt mir Kreutzwald, von »mehreren Seiten als Diebstahl aus dem Finnischen betrachtet, doch darüber kann ich der Wahrheit gemäss berichten: »Fählmann hatte seine Sage zu einer Zeit niedergeschrieben, als er noch keine Ahnung von der Sage des Schwestervolks hatte.« Der Sage von *Koit* und *Ämarik* ist es aber am schlimmsten ergangen. Castrén in seinen Vorlesungen über die finnische Mythologie S. 64 äussert sich also: »Obwohl »wie an Form so an Inhalt unendlich schön, trägt diese Sage »dennoch in ihrer jetzigen Gestalt deutliche Spuren einer »neuern Kultur«. Ed. Ahrens in der zweiten Auflage seiner Grammatik der ehstnischen Sprache (Reval 1853) S. 8 bezeichnet diese Sage geradezu als unehstnisch, aus dem Grunde, weil dem Ehsten so wie dem Finnen der Liebeskuss nicht poetisch, sondern unanständig erscheine. Kruse a. a. O. S. 184 findet in den »ganz griechischen Namen« von *Koit* und *Ämarik* (die er mit κοίτη und κοῖτος der Schlaf, und ἡμέρα der Tag zusammenstellt) eine Erinnerung an die Griechen. Konrad Schwenck aber in seiner Mythologie der Slawen p. 417 baut also auf Kruse weiter fort: »Da die Namen aus »dem Griechischen entlehnt sind, und den Tag und Schlaf bezeichnen (ἡμέρα, κοῖτος), so ergiebt es sich von selbst, dass »diese Erzählung, welche den Charakter des Volksmährchens »nicht hat, in Finnland ihren Ursprung in der Volksdichtung »nicht habe.« Was nun namentlich das Küssen anbelangt, so beruft sich Ahrens auf das Zeugniss von Warelius (in *Suomi*, Jahrgang 1847 S. 102), welchem zufolge dasselbe der reinen finnischen Natur ekelhaft ist; doch ist die Anmerkung nicht zu übersehen, in welcher Warelius zugiebt, dass dies

von denjenigen Finnen nicht gelte, die sich für Herrschaften halten, sowie auch nicht von einem Theile der Strandbauern. Dagegen scheint ein Theil der Strandbauern an der ehstnischen Küste es, nach Ahrens, ganz mit den unvermischten Finnen zu halten. Anders ist es im Fellinschen, wo nach Angabe des Kronslandmessers J. Lagos das Küssen durchaus nicht für eine unanständige Handlung angesehen, sondern eben so ungenirt wie in der mitzutheilenden Sage auch im praktischen Leben von den Liebenden ausgeübt wird. Bedeutsamer ist der Umstand, dass sich im Finnischen keine Spur dieser Sage findet. Entweder ist sie bei den Finnen ganz verschwunden oder aber bei den Ehsten selbständig oder durch Berührung mit irgend welchen Nachbarn entstanden. Soviel steht fest, dass Fählmann sie nicht gedichtet hat, und wir thun am besten in diesem Punkte der Aussage Kreutzwalds Glauben zu schenken. Er äussert sich in einer brieflichen Mittheilung also: «In der poetischen Auffassung der «Sagen mag immerhin manche Schmuckfeder als Fählmann-«sches Eigenthum sich geltend machen, doch Diebstahl und «absichtliche Verfälschung waren Dinge, die mit seinem «Charakter nicht im Einklange standen». Auf meine Anfrage, wo Fählmann wohl die Sage von *Koit* und *Ämarik* aufgezeichnet haben könnte, antwortete mir Kreutzwald, dass sie wahrscheinlich aus Wierland stamme. Zu gleicher Zeit machte er mir die Mittheilung, dass der ebengenannte eifrige Lieder- und Sagensammler Lagos die *Koit*- und *Ämarik*-Sage im Fellinschen aus dem Munde des Volks gehört hätte, ehe noch die Fählmannsche Bearbeitung veröffentlicht war. Nicht wenig erfreut war ich, als ich vor einiger Zeit durch die Güte Kreutzwalds die Sage so wie sie Lagos ehstnisch niedergeschrieben hatte und eine wörtliche Uebersetzung derselben erhielt. Wegen der reichen Ausbeute, die dieselbe für die ehstnische Mythologie darbietet, halte ich es für meine Pflicht sie unverkürzt mitzutheilen. Lagos verdankt sie der Erzählung des Tarwastschen Bauern Andres Rennesk im Dorfe Ülenise, nach welcher er sie wörtlich niedergeschrieben hat. Der Erzähler gehörte seiner eigenen Angabe nach zu einer Bettlerfamilie, die bis auf die neuesten Zeiten, wenn

gleich kein Priesterthum, doch die Ausübung von Zauberformeln und Gebeten erblich gewesen ist. Die Familie nennt sich daher auch *wana targa sugu* d. h. das alte Weisengeschlecht.»

Muiste oli emal kaks tütart, nimega Widewik ja Ämarik; mõlemad ilusad, kenad ja wiisakad, nii hästi näo kui kombede tõtu, nõnda kui laulosõna ütleb:

«Pää walge, põsed punased,
Sitikmustad silmakulmud.»

Päikese loojamineki aeal tulnud wanem tütar kahe ärjaga kündmast ja wiinud neid, kui iga mõistlik inimene, jõe kaldale jooma. Aga nii kui tännini kenadus tütarlaste esimene käsk on, ja wiisakad sagedaste peeglisi katsuwad, nõnda oli ka wiisaka Widewiko kombe ja usk. — Ta laskis ärjad ärjad olla, astus jõe kalda ja waata! jõewee hõbe peeglist pajstsid sitikmustad silmakulmud kulla-karwa põskiga nii armsaste tagasi, et süda ilutses. Kuu, kes praego looja käsu ja seädmise pära, loojale hingama läinud päikese asemel maad pidi walgustama, unustas oma ammeti auusaste ülespidamist ära, ja heitis ennast noolilt armastusega salamahti sügawase maarüppe — jõe põhja maha, — ja ühe suu oli teise man ning ühe uuled olid teise külles. Kosis sumandmisega Widewiko eneselle mõrsjaks, aga unustas senis kõik, kõik oma tallitused — ja waata! pilkane pimedus katis maad kunni ta Widewiko rinna külles wiibis. — Seni sündis üks hale õnnetus. Kiskja-metsaline, hunt, kellel selle wahe sees kõik woli käes oli, sest et keegi teda ei näinud, murdis Widewiko teise ärja, kes oma pääd metsa toitu korjama roitnud, ja päris teda eneselle roaks. Ehk kül ella sisaski kuulus ja hele laulo heal metsast läbi pimeduse älkis: «Laisk tüdruk, laisk tüdruk, õõpik! kiri-küüt, waule, waule, too piits, too piits! tsäh, tsäh, tsäh!» — siiski ei kuulnud Widewik sisaski õiskamist, waid unustas kõik ära, mis mite armastus ei

olnud. Aga armastus on kurt, pime ja ilma mõistuseta, kellele wiest meelest üksnes tundmine jäetud. — Kui Widewik wiimaks omast armu-unestusest ärkades hundi kurjategu nägi, nutis ta ärdaste, et silmawee pisarist terwe järw wet sai. — Aga need süüta silmapisarad ei jäänud Wana-isast mite nägemata ega warjule. Tema tuli oma kuld taewast maha, kurjatööd karistama ja käsuwastotegijaile walitsust seadlema. Kurja hunti nuhtles ta ja pani teda igaweste ärja kõrwa ike, põhja-naela raudkepi sunduse alla, wet wedama, ja kuu sai Widewiko eneselle naiseks. — Weel tänapääwal paistab Widewiko lahke nägu kuu küllest, waatab igatsetes weepeeglisse tagasi, kus tema suudandes peio armu esimest korda maitses.

Siis ütles Wana-isa: «Et niisugust hooletust walguse juures enam ei sünni ja et pimedus wõimust ei wõta, sellepärast panen mina teile walitsejad, kelle käsu peale igaüks oma ammetile lähäb. Kuu ja Widewik muretsego kord korralt ödele walgust. Koit ja Ämarik! teite käsu ning walitsuse alla usutan mina nüüd pääwade walguse taewa lautuse al, pidage oma ammetit auusaste üles. Sino hooleks, tütreke Ämarik, annan mina allaweerewa päikese; kustuta igaõhtu kõik tulekibemed ära et kahju ei sünni ja saada teda loojale minema. Ja sino mure olgo, poeoke Koit, uuel pääwal uut walgust jälle põlema sütitada, et kunagi walgus ei puuduks.»

Mõlemad päikese orjad walitsesid oma ammeti auusaste, nõnda et ühelgi pääwal päike taewa lautuse al ei puudunud. Need lühikesed suweööd hakasid nüüd lähenema, kus Koit ja Ämarik teine teisele suud ja kät pakuwad, kus kõik maailm ennast rõemustab, linnukesed metsas — igaüks oma keeli — heletaid laulusi laulawad, kus lilled õitsewad ja kauniste kaswawad. Sel aeol tuli Wana-isa oma kuldjärjelt maha Lijoni rõemu-püha pidama. Leidis kõik tallitamised ning walitsused korrapärast olewad, rõemustas ennast wäga oma loodud loomuse üle. Ütles siis Koido ja Ämariko wasto: «Mina olen ka teie walitsusega rahul ja soowin teile jäädawad õnne; olge

siis nüüd naine ja mees.» Aga mõlemad ütlesid kui ühest suust: «Isa! ära eksita meid mite, meie oleme oma seisusega rahul, tahame jääda peig ja mõrsja; sest selles seisuses oleme õnne leidnud, mis ika uueks ja ika nooreks jääb.»

Wana-isa jätis neid nende tahtmise järele ja läks jälle tagasi oma kuldtaewa.

Wörtliche Uebersetzung.

Vormals hatte eine Mutter zwei Töchter, mit Namen Widewik und Ämarik; beide (waren) schön, schmuck und zierlich, sowohl dem Gesichte wie den Sitten nach, gerade wie des Gesanges Wort besagt:

«Kopf blond, die Wangen geröthet,
Käferschwarz die Augenbrauen.»

Zur Zeit des Sonnenunterganges war die ältere Tochter mit zwei Ochsen vom Pflügen gekommen und hatte sie, wie jeder vernünftige Mensch, zum Bachufer zur Tränke geführt. Aber so wie bis heute die Schönheit bei den Mädchen das erste Gebot ist, und die Zierlichen häufig den Spiegel beanspruchen, so war's auch bei der zierlichen Widewik Sitte und Glaube. Sie liess die Ochsen Ochsen sein, trat zum Bachufer und siehe! aus des Bachwassers Silberspiegel schauten die käferschwarzen Augenbrauen mit den goldfarbigen Wangen so lieblich zurück, dass das Herz sich freute. Der Mond, der eben auf des Schöpfers Geheiss und Anordnung als Stellvertreter der zum Schöpfer zur Ruhe gegangenen Sonne die Erde beleuchten sollte, vergass die ehrsame Pflege seines Amtes und warf sich pfeilschnell mit Liebe heimlich tief in der Erde Schooss — auf des Baches Grund nieder, — und des Einen Mund war bei der Andern, und des Einen Lippen hingen an der Andern. Er freite küssend Widewik sich zur Braut, vergass jedoch unterdessen alle, alle seine Geschäfte — und siehe da! undurchdringliche Finsterniss verhüllte so lange die Erde als er an Widewiks Busen weilte. Während dessen ereignete sich ein beklagenswerthes Unglück. Der reissende Waldling, Wolf, welcher in diesem Zwischenakt

alle Gewalt in Händen hatte, indem Niemand ihn sah, zerriss Widewiks zweiten Ochsen, der auf eigenen Kopf in den Wald gegangen war Nahrung zu schnüffeln, und ererbte ihn (den Ochsen) für sich zur Speise. Obgleich der holden Nachtigall vernehmliche und helle Singstimme aus dem Walde durch die Finsterniss erschallte: »Laisk tüdruk, laisk tüdruk, ööpik! kiri-küüt, waule, waule, too piits, too piits! tsäh, tsäh, tsäh!« (Träge Maid, träge Maid, Nachtlang! buntet Rückstreif! zur Furche, zur Furche, bring Peitsch', bring Peitsch', tsäch, tsäch, tsäch!) Hörte Widewik dennoch nicht ihr helles Jauchzen, sondern vergass alles, was ausser der Liebe war. Doch die Liebe ist taub, blind und ohne Verstand, der von den fünf Sinnen nur einer, das Gefühl, geblieben ist. Wie Widewik zuletzt aus ihrer Liebesvergessamkeit erwachend des Wolfs Frevel gewahrte, weinte sie kümmerlich, dass aus diesen Thränen ein ganzer See Wasser bekam. Aber diese unschuldigen Augenzähren blieben vom Altvater nicht ungesehen und verborgen. Er kam von seinem goldnen Himmel herunter, die Frevelthat zu bestrafen und den Gesetzesübertretern die Regierung einzurichten. Den bösen Wolf bestrafte er, indem er ihn ewig neben dem Ochsen ins Joch spannte, unter des Nordnagels eisernen Stockes Herrschaft, Wasser zu schleppen; der Mond bekam die Widewik zum Weibe. — Noch heutiges Tages schaut Widewiks freundliches Gesicht vom Monde herab, blickt sehnsüchtig in den Wasserspiegel zurück, wo sie küssend des Bräutigams Liebe zum ersten Male genoss.

Dann sprach Altvater: »Damit solche Nachlässigkeit bei dem Lichte nicht weiter geschehe und die Finsterniss nicht wiederum Gewalt erlange, will ich euch Herrscher geben, auf deren Befehl Jedermann sein Amt verrichte. Der Mond und die Widewik sollen abwechselnd sorgen für die Helligkeit der Nächte. Koit und Ämarik! unter euern Befehl und Herrschaft vertraue ich nun des Tages Licht unter des Himmels Raume; verwaltet ehrbar euer Amt. Deiner Sorgfalt, Töchterlein Ämarik, gebe ich die unterwallende Sonne; lösche jeden Abend alle Feuerfunken sorgfältig aus, damit kein Unglück geschehe, und begleite sie dann zum Schöpfer.

Und deine Sorge sei, Söhnlein Koit, am neuen Tage neues Licht wieder anzufachen, damit das Licht niemals fehle.»

Beide Sonnendiener verwalteten ihr Amt ehrbar, so dass an keinem Tage die Sonne am Himmelsraume fehlte. Die kurzen Sommernächte begannen jetzt zu nahen, wo Koit und Ämarik einander Mund und Hand bieten, wo alle Welt sich freuet, die Vöglein im Walde — ein jedes nach seiner Sprache herrliche Lieder singen, wo die Blumen blühen und üppig wachsen. In dieser Zeit kam Altvater von seinem goldnen Throne herunter Lijons Freudensfest zu feiern. (Er) fand alle Verrichtungen und Verwaltungen in gehöriger Ordnung, freute sich sehr über seine erschaffene Schöpfung. Dann sagte er zu Koit und Ämarik: «Ich bin auch mit eurer Verwaltung zufrieden und wünsche euch dauerndes Glück. Seid fortan Weib und Mann.» Aber beide riefen wie aus einem Munde. «Vater! mache uns nicht irre; wir sind mit unserm Stande zufrieden, wir wollen Bräutigam und Braut bleiben, denn in diesem Stande haben wir das Glück gefunden, das immer neu und immer jung bleibt.»

Altvater liess sie bei ihrem Willen und begab sich wieder zurück in seinen goldnen Himmel.

—

Kreutzwald ist der Ansicht, dass vorstehende Sage aus den Bruchstücken zweier verschiedener Sagen zusammengewürfelt sei; die Mondsage hat er theilweise auch in Wierland gehört. Dieser zu Folge führt Widewik mit ihrem Gemahl, dem Monde, eine unglückliche Ehe, weshalb sie ihrem Eheherrn die Herrschaft beständig streitig macht. Nur im Vollmonde fühlt er sich frei, sonst ist er genöthigt die halben Hosen und mehr der Weiberherrschaft (*pooled püksid ja enam naise walitsuse alla*) zu überlassen.

Betrachten wir die einzelnen Elemente dieser Sage, so haben wir es zuerst mit Widewik zu thun, deren Schwester augenscheinlich Ämarik ist; beide sind Töchter einer und derselben Mutter. Wenn Hupel in seinem Wörterbuch *ämarik* durch Morgendämmerung, *widewik* aber durch Abenddämmerung übersetzt, so steht die erstere Erklärung nicht allein mit

der vorstehenden Sage, sondern auch mit einer mir von Kreutzwald mitgetheilten Redensart im Widerspruch. Wenn nämlich nach dem Sonnenuntergang der Abendhimmel schön geröthet erscheint, sagt der Ehste *Ämariko palge punetab* — Ämariks Wange röthet sich. Weder in den bisher veröffentlichten Volksliedern noch in den finnischen Runen erscheint Ämarik als Person [1]). Das mit diesem Worte verwandte finnische *hämärä* bezieht sich sowohl auf die Morgen- als Abenddämmerung. Zur Erklärung von *widewik* fügt Hupel hinzu: «das Ausruhen während der Dämmerung.» Auf jeden Fall müssen wir aber noch die von ihm dargebotenen Wörter *widak*, abschlägig (Weg), *widakas* in derselben Bedeutung und ferner auch «dunkel» berücksichtigen, obwohl Hupel die letztere Bedeutung voranstellt. In ein helleres Licht tritt die Etymologie dieses Wortes, wenn wir nicht so sehr das finnische *widet* obliquus Renvall als das lappische *widdotet* untergehen (von der Sonne) zur Vergleichung herbeiziehen. Nach Lindahl und Öhrling's *Lexicon Lapponicum* bedeutet *peiwe widdot* die Sonne geht unter, *widdotak* aber Sonnenuntergang. Im Gegensatz zu diesen beiden weiblichen Erscheinungen tritt uns der männliche *Koit* entgegen, der unter dem Namen *Koi* in der Kalevala Rune 17 Vers 478 als Gottheit (*jumala*) bezeichnet wird und lautlich in mehr oder minder veränderter Gestalt bei den nähern und fernern Stammverwandten der Finnen vorkommt; s. Castrén, Versuch einer ostjakischen Sprachlehre S. 82. Einerseits hat man den Namen mit dem jakutischen кытар roth werden zusammengestellt, andererseits mit dem ungarischen *gyujtás* Anzünden, was denn gar schön zur ehstnischen Auffassung des *Koit* stimmen würde. Vergl. *Suomi* Jahrgang 1852 S. 42. Doch wenden wir uns von diesem unsichern Felde der Vergleichung wiederum zum ehstnischen Volksliede, so kommt das Wort *koit* sowie eine Deminutiv-

1) In den ehstnischen Volksliedern kommt das Wort S. 145 unpersönlich vor; auf die Göttin Ämarik bezieht Neus, Revals sämmtliche Namen S. 51 Ämariko mois, den frühern Namen des Landgutes Habbinem in Westharrien. Vergl. denselben im *Inland*, Jahrgang 1852 Spalte 617.

form desselben in der Neus'schen Sammlung [2]) und in den soeben im Drucke beendigten mythischen und magischen Liedern der Ehsten gesammelt und herausgegeben von Kreutzwald und Neus auf S. 35 vor, persönlich könnte es aber höchstens nur in letztgenannter Sammlung No. 28 Vers 2 gefasst werden: *Koit kerkib, Koit* erhebt sich. Wie Castrén in seinen Vorlesungen über die finnische Mythologie S. 65 bemerkt, geben auch die finnischen Runen keine nähere Auskunft, wie sich die Finnen diese Gottheit gedacht haben. Kommen wir nun auf den Mond, so hat er in den Salme-Liedern (bei Neus No. 3) den Vorwurf zu hören, dass sein Erscheinen sich an keine bestimmte Tageszeit binde, während ein finnisches Lied (*Kanteletar* Bd. III, No. 1) an ihm die beständige Veränderung der Gestalt auszusetzen hat. In vorstehender Sage lässt er sich sogar dazu fortreissen seines Amtes zu vergessen. Bei der hereinbrechenden Finsterniss stürzt der Wolf auf einen von Widewiks Ochsen und zerreisst ihn. Wem fällt hiebei nicht der den Mond verfolgende *Mánagarmr* (Mondhund) ein? Vergl. Grimm, Mythologie. S. 224. 668, Castrén a. a. O. S. 65. Während also das eine von Widewiks Rindern anstatt des Mondes verzehrt wird, scheint das andere darauf angewiesen zu sein mit dem bösen Widersacher zusammen unter der Herrschaft des Eisenstockes des Nordnagels Wasser zu schleppen. Dieses Zwiegespann am Himmel, der Wolf mit dem Ochsen, ist das Sternbild des grossen Bären, wie Lagos angiebt; in einigen Gegenden führt es bei den Ehsten auch den Namen *vana wanker* alter Wagen und *Rootsi-kalu* Schwedens Stier [3]). *Põhja-nael* Nordnagel heisst, nach Lagos, der

2) Sieh namentlich S. 10 Vers 17, S. 14 V. 26, S. 17 V. 17 folg., S. 174 V. 9, S. 268 V. 12, S. 278 V. 32, S. 280 V. 10, S. 432 V. 96 und 98. Die Bezeichnung *koidu tähi* für Morgenstern finden wir S. 133 V. 83 und S. 432 V. 84.

3) Zu den von Grimm a. a. O. S. 687 folg. angeführten Namen dieses Sternbilds wäre noch hinzuzufügen, dass dasselbe in einigen Gegenden Russlands als Elennthier (лось), in andern als Stangenwerk eines Heuschobers (стожары) betrachtet wird, wiewohl nach einer andern Angabe die letztere Beziehung auf die Plejaden angewandt wird.

Polarstern. Aehnlich fassen ihn auch die Lappen auf, die ihn nach Stockfleth S. 458 *čuoldanaste* d. h. Pfahlstern nennen. Die Mongolen aber bezeichnen ihn Goldpfahl oder Goldnagel (*altan ghadasun*); s. Kowalewski, mongol. Wörterbuch S. 992 [4]). Soviel von den Licht- und Dämmerungserscheinungen des ehstnischen Himmels.

Ueber die Nachtigall bemerkt Lagos, dass sie im Fellinschen *kiri-küüt*, im Revalschen *ööpik*, in Wierland, im Pernauschen und auf Oesel *künni-lind* (Pflüge-Vogel), im Dörptschen und Werroschen *sisask* heisse. Ueber die Nachtigallnamen vergl. man Neus, Ehstnische Volkslieder S. 413 folg. woselbst auch eine nicht sehr abweichende Nachahmung des Nachtigallenschlags gegeben wird. *Kiri-küüt*, das Lagos als Ochsenname (von *kirju* Scheck und *küüt* ein weisser Streif über den Rücken) erklärt, ist als eine Lautnachahmung aufzufassen. Aehnlicher Weise ist bei den Finnen der Pfingstvogel (*Oriolus galbula*), der in der ehstnischen Embachsage eine Rolle spielt, zu dem Namen *kuhan keittäjä* Sander-Kocher gekommen, weil, wie mir Mag. P. Tikkanen in Helsingfors mittheilt, der Ruf dieses Vogels dem finnischen Ohre wie *kuha kiehuu, kuha kiehuu* der Sander kocht, der Sander kocht, zu klingen scheint. Ueber Lijon vergl. man die obengenannten mythischen und magischen Lieder S. 10 und Kreutzwald zu Boecler S. 11 und 138 folgg. Wie wäre es aber,

---

Als Elennthier (*sarv*) fassen es auch die Lappen auf, die ausserdem noch die Bezeichnung Bogen (*juoks*) dafür haben; s. Lindahl und Öhrling *Lex. Lapp.* u. dgl. m. In letzterer Bedeutung brauchen die Lappen in Norwegen *davgak;* s. Stockfleth *Norsk-lappisk Ordbog* S. 339. Die Jakuten sehen in dem Sternbilde eine Vorrathskammer; s. Böhtlingk Jakut. Wörterb. S. 8 unter dem Worte *arangas*.

4) Vergl. auch Wilhelm Schott, Ueber das Altaische oder Finnisch-Tatarische Sprachengeschlecht S. 108, wo aus dem Türkischen Bezeichnungen des Polarsterns als Eisenpflock oder Eisenpfahl beigebracht werden. Wenn nun aber, wie ebendaselbst und auf S. 61 bemerkt wird, auch der Planet Jupiter bei den Mongolen schlechthin *ghadasun* Pflock heisst, so ist dies wohl nur als eine Uebersetzung der tibetischen Bezeichnung desselben Planeten ཕུར་བུ d. h. kleiner Pflock anzusehen.

wenn Lijons Freudenfest (*Lijoni rõemu püha*) seine Entstehung einer Erinnerung und unrichtigen Auffassung des Frohnleichnamsfestes verdankt? Doch könnte mit Berücksichtigung des bei Grimm, deutsche Mythologie S. 158 folg. Gesagten eher an eine Verbindung mit dem h. Elias zu denken sein, wobei die russische Form des Namens *Ilja* ins Gewicht fallen dürfte.

(Aus dem *Bull. hist.-phil. T. XII. No.* 3. 4.)

$\frac{17}{29}$ April 1854.

UEBER: *1) Grammatik der Ehstnischen Sprache Revalschen Dialektes, von Eduard Ahrens, Pastor zu Kusal, Reval 1853. 8vo und 2) Sprachfehler der Ehstnischen Bibel. Gesammelt und den Predigern der Ehsten zu unbefangener Prüfung empfohlen von Eduard Ahrens. Reval 1853. 8vo;* VON A. J. SJOEGREN.

Schon im Jahr 1843 hatte der Verfasser, Pastor zu Kusal in Ehstland, nach vorangegangenen fleissigen Studien nicht allein des Ehstnischen sowohl in der Schrift als im Munde des Volkes, sondern auch des damit nächst verwandten Finnischen, den ersten, die Formenlehre umfassenden, Theil einer neuen ehstnischen Sprachlehre nach dem Revalschen Dialekte veröffentlicht, die endlich eine rationellere und wissenschaftlichere Behandlung der Sprache als bisher anzubahnen bestimmt war, ganz neue Gesichtspunkte eröffnete und wenn sie auch noch selbst *in praxi* die alte herkömmliche Schreibart beibehielt, doch wenigstens theoretisch ihre Mängel und Verkehrtheit unumwunden erkannte und auf die Nothwendigkeit angemessener Reformen darin hinwies.

Zur weitern Empfehlung dieser vor Allem nothwendigen Reformen in der Rechtschreibung nach der ungleich richtigeren finnischen Schreibart und zur Erläuterung seiner sonstigen neuen grammatischen Lehren gab Hr. Ahrens zwei

Jahre später 1845 eine neue kleine Schrift von 51 Seiten in 8vo heraus unter dem Titel: Johann Hornung, der Schöpfer unserer ehstnischen Kirchensprache. Zur Ehrenrettung des Unterdrückten. Sie enthält höchst interessante Beiträge zur Geschichte der ehstnischen Grammatik und Literatur, nebst Nachweis, wie meist richtig schon Hornung, ein junger Geistlicher, der gegen Ende des XVII. Jahrhunderts eine Grammatik, eine Erklärung des Katechismus und ein Gesangbuch herausgab und ausserdem auch das ganze neue Testament aus dem griechischen Grundtexte übersetzte, seinen Vorgängern und Nachfolgern gegenüber, das rein Ehstnische gekannt und geschrieben habe und wie es jetzt mit der ehstnischen Schriftsprache und Grammatik ganz anders stehen würde, wenn man Hornung mehr nachgeahmt und seine Fehler verbessert hätte, anstatt seine Schriften wenigstens in der Form, wie sie von ihm gegeben waren, methodisch zu beseitigen, bloss weil man sich schon zu sehr an eine andere, aber aus purem Deutschthum mehr als aus Unkunde von Haus aus absichtlich verunstaltete und verderbte Schriftsprache gewöhnt und dieselbe bei der grossen Menge der Geistlichkeit, die selbst meist aus Deutschen stammte und daher das Ehstnische mehr nur aus Büchern lernte, eine Auctorität erlangt hatte, die man natürlich aus Bequemheit und Befangenheit aufrecht zu halten suchte. «Jede Neuerung ist unbequem», sagt Ahrens in seiner Ehrenrettung Hornungs S. 12 sehr wahr, «und wird darum missgünstig aufgenommen, zumal von der ältern Generation, welche das Alte liebt, und es auch mit Erfolg vertheidigen kann, weil sie im Besitz der amtlichen Macht ist, und einen grossen Einfluss auf ihre Untergebenen ausübt».

Es war natürlich zu erwarten, dass auch Ahrens an sich selbst die nämliche Erfahrung machen sollte. Auch seine neuen Lehren sind, sowohl in formeller als realer Beziehung, mit weit mehr Missgunst als Beifall und Zustimmung aufgenommen worden, wie aus der gedachten Ehrenrettung Hornungs, noch mehr aber aus der mit Gereiztheit geschriebenen scharfen Brochure genugsam hervorgeht, welche der, wie es scheint, auch überhaupt Widerspruch und Tadel

schwer vertragende Verfasser, nach dem Erscheinen zweier Aufsätze in den Verhandlungen der gelehrten ehstnischen Gesellschaft zu Dorpat, als Entgegnung unter dem Titel: Zur ehstnischen Declinationslehre im Jahr 1848 drucken liess. Seitdem ist nun im vorigen Jahre die Grammatik des Verfassers in einer zweiten umgearbeiteten Auflage von Neuem erschienen und zwar mit einem zweiten Theile vermehrt, der die Satzlehre in sich begreift.

Ueber das Verhältniss dieser zweiten Auflage zur ersten lässt sich der Verf. selbst in der Vorrede so vernehmen: «Diese zweite Auflage unterscheidet sich von der ersten, ausser vielen einzelnen Verbesserungen und Nachträgen, durch folgende Veränderungen:

1) An die Stelle der herkömmlichen Orthographie ist die Finnische Schreibart getreten, ohne welche die Gesetze der Formenlehre nicht richtig gefasst werden können.
2) Die Declinationslehre ist nach meiner Abhandlung über diesen Gegenstand («Zur Declinationslehre. Reval 1848.») umgearbeitet worden.
3) Der Anfänger findet zu seiner Erleichterung neben den Ehstnischen Wörtern deren Deutsche Uebersetzung.
4) Zwei neue Abschnitte sind hinzugekommen: über die Dialekte, und über die Volkslieder.»

Auch der äussere Umfang ist von 134 Seiten, wie die erste Auflage, mit Einschluss des Titelblattes und des Inhaltsverzeichnisses, betrug, jetzt bis 173, also 39 oder, wenn man die jetzt unpaginirten Titelblatt, Vorrede und Inhaltsverzeichniss mitzählt, eigentlich 45 Seiten mehr, angewachsen. Die Vertheilung und Anordnung des Stoffes sind dieselben, wie in der ersten Auflage, nämlich zuerst eine Einleitung in zwei Abschnitten: Orthoepie und Orthographie, nach einem geschichtlichen Ueberblicke, worin das Verhältniss der ehstnischen Sprache zur finnischen und die Hauptdialekte jener kurz besprochen, die Hülfsmittel zur Erlernung des Finnischen[1])

1) Unter den neuesten scheint jedoch der Verf. des verstorbenen

verzeichnet und darauf die vorangegangenen ehstnischen Sprachlehren nebst anderen grammatischen Arbeiten mit kritischer Würdigung aller derselben aufgezählt werden; dann unter der Aufschrift: Erster Theil: Formenlehre in fünf Abschnitten: Mutation, Declination, Conjugation, Partikeln und Wortbildung, worauf dann die bereits nach der Vorrede erwähnten zwei neuen Abschnitte über die Dialekte und die Volkslieder folgen und zuletzt der erste Theil, wie in der ersten Auflage, mit einem mit vielen neuen Wörtern vermehrten, Anhange: Etymologisches Wörterbüchlein beschlossen wird. Der zweite neu hinzugekommene Theil (VIII und 138 Seiten) behandelt in fünf besonderen Abschnitten: Subject, Prädicat, Attribut, Object und Satzverbindung. Als Anhang ist zuletzt ein Register von zwei Seiten beigegeben.

Betrachten wir nun genauer die nach dem Verf. selbst bereits angegebenen Veränderungen, so nimmt allerdings darunter die nunmehr vom Verf. an die Stelle der herkömmlichen Orthographie eingeführte finnische Schreibart den ersten Rang ein. Sie ist zwar nach finnischen Gesichtspunkten nicht durchgängig und darf es nicht einmal nach den Ansichten des Verf. sein, der sie in gewissen Stücken sogar im Finnischen selbst (!) ganz verkehrt (!) findet [2]); bei allem dem ist die finnische Schreibart auch so, wie sie vom Verf. in die neue Auflage seiner Grammatik eingeführt ist, ein entschiedener Fortschritt, ja ein Epoche machender Fort-

---

Fab. Collan's unvollendete: *Finsk Språklära.* Helsingfors 1847. 8vo nicht gekannt zu haben.

2) S. S. 149, verglichen mit S. 11. Ich will mich hier in keinen neuen Streit mit dem Verf. einlassen, und zwar um so weniger, da ich schon vorher sowohl über die finnischen Diphthonge ie, uo und yö als über manche andere einzelne Ansichten und Behauptungen des Verf. mich öffentlich ausgesprochen und zu wiederholten Malen, obgleich vergeblich, wie ich sehe, gegen ihn angekämpft habe und wol auch dazu künftig — sollte es sich in Folge neuer und besserer praktischer Kenntnisse der wirklichen Aussprache nationeller Ehsten, als ich zur Zeit aus eigener Erfahrung besitze, noch lohnen — einen geeigneteren Ort als hier finden werde.

schritt und von der grössten Wichtigkeit, indem bei der neuen Schreibart nicht nur die Gesetze der Formenlehre richtiger gefasst werden können, wie der Verf. namentlich hervorhebt, sondern auch die erste Erlernung der richtigen factischen Aussprache des Ehstnischen für die Ehsten selbst und andere, die sich für ihre Sprache, sei es aus welchem Grunde immer, interessiren, ungemein erleichtert wird, statt dass es nach der bisherigen herkömmlichen Schreibart in manchen Fällen rein unmöglich ist die richtige Aussprache zu treffen, wenn man sie nicht schon im Voraus praktisch kennt.

Einen eben so entschiedenen und gleichfalls Epoche machenden Fortschritt gegen die früheren Grammatiken bietet in realer Beziehung die neue Declinationslehre und überhaupt die ganze Formlehre des Verf. dar. Nichts konnte leichter sein als jene Declinationslehre wegen ihrer allerdings grossen Complication und Schwierigkeit für das Gedächtniss zu tadeln statt dem Verf. Rechnung zu tragen und Dank zu zollen für die ungeheuere Mühe, der er sich unterziehen musste und unverdrossen unterzogen hat, um sie, wenn auch vorerst nur als vollgültiges wissenschaftliches Material, zu Stande zu bringen. Hören wir den Verf. selbst, wie er dabei verfahren ist, um auch die reale Seite seiner neuen Grammatik recht würdigen zu können! »Zu meiner Rechtfertigung«, schreibt er in der Vorrede, »sei mir gestattet schliesslich noch zu berichten, auf welche Art meine Declinationslehre entstanden ist. Ich bin einen sehr mühseligen Weg gegangen, weil kein anderer bequemerer mich ans Ziel geführt hätte. Es war nur durch drei saure langweilige Vorarbeiten zu erreichen. Zuerst machte ich aus dem Wörterbuche einen Auszug sämmtlicher Nomina und fügte manches Fehlende aus dem eigenen Vorrath hinzu. Darauf ging ich die ganze Sammlung mit den Ehsten durch, und liess mir jedes einzelne Wort von ihnen vordecliniren, indem ich durch angemessene kurze Fragen die Casus der Reihe nach hervorlockte. Endlich verglich ich die Flexionen aller einzelnen Wörter mit einander, und stellte diejenigen zusammen, welche auf einerlei Art flectirt werden. So entstanden, ohne mein Wissen und Wollen, achtzehn verschiedene Abtheilungen von

Wörtern. Nun erst war ich des Stoffes Herr geworden, und konnte ihn geistig durchdringen. Das Ungleichartige war geschieden, das Gleichartige war vereinigt; die verborgenen Gesetze der Sprache lagen mir offen vor Augen, und ich hatte nur nöthig, das Allgemeine vom Besondern ab zu lösen und in Worte zu fassen. Durch die Freuden dieser Schlussarbeit wurden die Leiden jener Vorarbeiten reichlich aufgewogen. Die ganze Eintheilung meiner Declinationslehre ist also nicht künstlich gemacht, sondern naturgemäss entstanden; sie ist nicht erfunden, sondern entdeckt, und von der Sprache selbst vorgeschrieben. Es ergab sich ohne mein Zuthun, dass der Definitiv und Relativ in achtzehn verschiedenen Formen vorkommen, während der Indefinitiv ihrer nur vier hat. Darum mussten achtzehn Klassen sein, aber diese konnten in vier Declinationen vereinigt werden. — Auf gleiche Art sind die sechs Klassen meiner Conjugationslehre entstanden. Ich war also vollkommen berechtigt, jene Worte aus zu sprechen, an welche man sich gestossen zu haben scheint (Zur Decl. S. 11): «Dass achtzehn Klassen gelernt werden müssen, daran bin ich nicht Schuld. Habe ich sie denn etwa gemacht? Nein, ich habe sie fertig vorgefunden, und nur aus dem Munde des Volkes aufs Papier übertragen. Man versuche doch nur, eine einzige derselben aus zu märzen! Wems gelingt, dem will ich unverzüglich als meinem grammatischen Herrn und Meister huldigen.»

Es wird nun wol einem jeden vorurtheilsfreien und unparteiischen Würdiger der Sache einleuchten, wie sehr man mit der Wissenschaft dem Verf. dankbar verpflichtet sein muss, dass er eine solche durchgängige kritische Revision der sämmtlichen grammatischen Formen in dem gesammten ehstnischen Sprachschatze, nachdem er einmal jene Revision mit Recht als nothwendige *Conditio sine qua non* für eine neue Sprachlehre bei dem bisherigen Standpunkte der ehstnischen Schriftsprache der wirklichen factischen Volkssprache gegenüber erkannt, auf sich genommen und mit eiserner Geduld und Beharrlichkeit durchgeführt hat. Hoffentlich werden nun, wenigstens mit der Zeit, alle diejenigen, welche sich mit der ehstnischen Sprache ernstlich beschäftigen wollen, sich des

durch die Arbeit des Verf. aufgespeicherten tüchtigen Materials erfreuen, das daraus vom Verf. schon aufgeführte Gebäude statt des bereits verfaulten und durchlöcherten alten mit benutzen und nur darauf bedacht sein, es allenfalls vielleicht noch bequemer und einfacher einrichten zu können.

Von dem zweiten Theile oder der Satzlehre des Verf. ist vorerst zu bemerken, dass eine solche bisher in den ehstnischen Sprachlehren eigentlich gefehlt hat, wenn auch in der des Verf. nächst vorhergehenden von Hupel »der Syntax beider Dialekte« als vierter Theil derselben auf 23 Seiten figurirt. Für Hrn. Ahrens wäre es also schon überhaupt ein nicht geringes Verdienst, die ehstnische Grammatik mit der ersten ausführlicheren und vollständigen Syntax bereichert zu haben; allein er hat auch diesem Theile seines Werkes grosse Mühe und Sorgfalt gewidmet, um denselben so vollständig und zuverlässig als nur immer möglich machen zu können. Zu dem Behufe hatte er, wie er in der Vorrede sagt, »sich fest vorgenommen, auch nicht den kleinsten Satz selbst zu machen, sondern nur solche Beispiele auf zu nehmen, welche aus dem Munde der Ehsten im Laufe des Gesprächs gehört waren.« Dabei leisteten ihm gute Dienste die aus zwei Quartbänden bestehenden grammatischen Sammlungen seines verstorbenen literarisch sehr fleissigen Amtsbruders Knüpffer, welche Wörter und Phrasen aller Art enthielten, gesammelt theils von Knüpffer selbst, theils von mehreren anderen und darunter dem ebenfalls bereits verstorbenen durch seine tiefe und gründliche Kenntniss des Ehstnischen bekannten Propst Glanström zu St. Michaelis. Ausser den gedachten zwei Quartbänden hatte Knüpffer selbst einen namentlich Phrasen zum Behuf der Syntax nach dem alten grammatischen Fachwerk enthaltenden Auszug in einem Octavbande gemacht, der Hrn. Ahrens gleichfalls zu Gebote stand. Diese Knüpfferschen Sammlungen wurden so benutzt, dass jede Phrase mit den Ehsten besprochen und nur solche aufgenommen wurden, die sie ohne allen Widerspruch für sprachrichtig anerkannten. So entstand etwa die Hälfte der Beispiele in der neuen Satzlehre, die andere Hälfte hat der Verf. unmittelbar aus dem Munde der Ehsten nieder-

geschrieben und dann noch vor dem Drucke das Ganze von dem bekannten Sprachforscher, Collegienrathe von Wiedemann, Oberlehrer am Gymnasium zu Reval, prüfen lassen.

Als ein ergänzender Nachtrag zur ganzen Grammatik des Verf. muss schliesslich noch die zweite und neueste, gleichfalls im vorigen Jahre gedruckte, Sprachfehler der ehstnischen Bibel betitelte, Schrift betrachtet werden, so wie auch die aufgezählten Sprachfehler nach den Paragraphen der Grammatik in deren fortlaufender Reihenfolge geordnet sind. Man braucht nur einige Blicke in das Buch hineinzuwerfen, um sich zu überzeugen sowohl von der ungeheueren Mühe, welche auch die 94 Seiten, woraus das Buch besteht, dem Verf. gekostet haben, wie von den erstaunlichen, grenzlosen Massen von allerlei Sprachfehlern, womit die ehstnische Bibel nebst anderen religiösen Hauptbüchern der Ehsten selbst in den neuesten für die besten gehaltenen Ausgaben noch behaftet sind. Wir leben mit dem Verf. der Hoffnung, dass die Vorschläge zur Reform der Kirchensprache, auf die er mit edlem Feuereifer hier wieder so nachdrücklich dringt, endlich einmal beherzigt werden und dazu führen werden, dass auch das bis zur Entehrung unreine Gefäss, worin das heilige Wort Gottes bisher den armen Ehsten geboten worden und noch geboten wird, in einer würdigeren Gestalt hervortreten und damit zugleich die ganze Schriftsprache mit der wirklichen Sprache des Volkes selbst in Einklang kommen werde. Gegen die Wissenschaft würde ich aber meinerseits schlecht meine Pflicht wahrnehmen, wenn ich es versäumte diese neuesten Arbeiten des Verf., in Betracht ihrer hohen Wichtigkeit, ihres wissenschaftlichen Gehaltes und der horrenden bewundernswerthen Mühe, womit sie zu Stande gebracht worden sind, zu einem vollkommen verdienten Aufmunterungspreise zu empfehlen, obgleich der in Beziehung auf solche Anerkennung anspruchlose Verf. weder selbst jene Arbeiten zum Concurse eingesandt, noch auf irgend welche Art zu meiner Empfehlung mich veranlasst hat, der ich übrigens ihn persönlich noch gar nicht kenne und bisher in keinen anderen Beziehungen zu ihm gestanden, als dass ich, wie oben bereits angedeutet wurde, manche von seinen einzelnen

gelehrten Ansichten und Behauptungen öffentlich und wiederholentlich bekämpft habe *).

*) Vorstehender Bericht erscheint russisch in: Двадцать третіе присужденіе учрежденныхъ П. Н. Демидовымъ наградъ.

(Aus dem *Bull. hist.-phil. T. XII. No.* 6.)

$\frac{5}{17}$ Mai 1854.

Ueber die in Granit geritzten Bildergruppen am Ostufer des Onega-Sees; von C. Grewingk.

(Mit 1 lithographirten Tafel).

Auf einer geognostischen Reise in den Gouvernements Olonez und Archangel, während des Jahres 1848, fand ich am Ostufer des Onega-Sees drei dem wissenschaftlichen Publikum früher unbekannte, in den anstehenden Granit geritzte Bildergruppen. Ich erwähnte derselben in einer Notiz über meine Reise im *Bulletin physico-mathématique de l'Académie de St.-Pétersbourg T. VIII. p.* 45 und übergab gleichzeitig der ökonomischen Gesellschaft zu St. Petersburg einen umständlichern Reisebericht in russischer Sprache, mit Abbildung und Beschreibung der Bildergruppen, welcher Bericht indessen bisher nicht gedruckt wurde.

Später veröffentlichte die geographische Gesellschaft in ihren Nachrichten (географическія извѣстія) 1850 p. 68, eine durch Hrn. P. Schwed in Petrosawodsk mitgetheilte Abbildung und kurze Beschreibung derselben Bildergruppen, welche mich veranlassen, aus meinem ungedruckten Reiseberichte die denselben Gegenstand behandelnde Stelle abgesondert in den Druck zu geben. Mögen Historiker und Ethnographen ein wohlbegründeteres und entscheidenderes Urtheil über Ursprung und Alter dieser anziehenden Denkmäler abgeben, als es mir möglich war.

—

Besonders erwähnungswerth sind die merkwürdigen, in den nackten Granitfels gehauenen oder geritzten Bildergruppen an dem, Petrosawodsk gegenüberliegenden *Bessow*-Noss oder Müss (Teufels-Nase oder Vorgebirge), welchen sowohl dieses Vorgebirge als das nahegelegene Dorf *Bessowez* ihre Namen verdanken. Im Munde des Volkes geht die Sage, als hätten vor langen langen Jahren hier der Teufel und seine Ehehälfte (Bess und Bessicha) gehaust und ihre Anwesenheit durch die wunderlichen Figuren auf dem Felsen beurkundet. Da sei aber der leibhaftige Christ und der wahre Glaube eingezogen und hätte über die teuflischen Bilder Kreuze geschlagen. Flugs mussten nun die bösen Geister weichen, wollten indessen, da sie sich auf den Weg machten, gar gerne noch eine Erinnerung, d. i. ein Felsstück, von der ihnen lieben Stätte mitnehmen, stürzten aber bei diesem Vorhaben, zusammt dem Felsblocke — der noch gezeigt wird — in den See und ertranken.

Veranlassung zu dieser Sage gab die Bildergruppe am *Bessow-Noss*, in welcher sich eine menschliche Figur befindet, über deren linken Arm ein Kreuz geschlagen ist, sowie denn noch ein anderes kleineres Kreuz über den Hals eines Schwanes geht. Südlich von dieser Gruppe fand ich eine zweite, schlecht erhaltene und dann noch weiter südlich, am *Peli*- oder *Peri* [1])-Noss eine dritte, aus mehreren Abtheilungen bestehende.

Die Figuren dieser Bilder sind entweder nur mit 1 — 2 Linien tiefen Umrissen oder Furchen in den glatten, ausserordentlich harten und zähen porphyrischen Granit gekratzt, oder es ist das Gestein auch innerhalb der Contouren in derselben Tiefe herausgearbeitet. Man erkennt in den Figuren: Menschen, Rennthiere, Elenn, Hund, Fuchs, Eichhörnchen, Otter, Schwäne, Enten, Kranich und Fisch, die mit wenigen Ausnahmen im Profil dargestellt sind. An symbolischen Zeichen fehlt es nicht, doch scheinen Schriftzeichen vollkommen zu mangeln.

1) Das r wird von den Bewohnern dieser Gegend häufig schnarrend ausgesprochen und könnte daher Peri hier richtiger sein als Peli.

Aller Wahrscheinlichkeit nach stammen diese Bildergruppen von Jägern her, welche theils zum Andenken an ihre Jagden, an die Ausbeute derselben, die Art des Wildes, seine Anzahl, die Richtung in welcher Zugvögel und Hochwild strichen, und die Weise, wie und wo die Jagd veranstaltet wurde, — theils ihrem Jagd- und Fischerei-Gotte zu Ehren, hier mit nicht geringer Mühe und im Verlaufe längerer Zeit eine Steinmetzarbeit ausführten, die sich Jahrhunderte lang erhielt und sich, wie die gewöhnlich nicht tiefern Diluvialschrammen, wohl noch manches Jahrtausend erhalten wird.

Auf der Bildergruppe (Tab. I) dés *Peli-Noss* oder des auch *Bessicha* genannten Vorgebirges sehen wir in der obersten, durch eine Spalte im Gestein von der nächsten getrennten Abtheilung (*A*) zwei Jäger, die umgekehrt gegeneinander gestellt sind und dadurch sowohl die Jagdselbständigkeit eines Jeden, als die durch entsprechende Stellung des Wildes Jedwedem zukommende Ausbeute bezeichneten. Sie hatten ausserdem die Annehmlichkeit, bei ihrer Steinmetzarbeit die Gesichter gegeneinander zu kehren und besser mit einander plaudern zu können. Der eine Jäger ist bedeutend kleiner als der andere und war seine Ausbeute weit geringer, daher es auch möglich, dass hier Vater und Sohn dargestellt sein sollen. Die Jagd ging an zwei Seen oder einem See (1) und einem Sumpf (2) vor sich, welche durch einen Fluss mit einander verbunden sind [2]). Der grössere Jäger hatte, nach den mit ihm gleichgestellten Thieren zu urtheilen, vier Renn- oder Elennthiere erlegt, welche man sowohl wegen nicht sehr gelungener Darstellung als auch deshalb nicht gut unterscheiden kann, weil wir uns hier beiläufig auf der südlichen Grenze des Verbreitungsbezirks der Rennthiere und auf

2) Hr. Schwed (a. a. O.) glaubt, dass dieses und zwei ähnliche Zeichen auf der nächsten Abtheilung derselben Gruppe Spiegel vorstellen und leitet davon die Benennung Peli ab. Sollte in der That das finnische peili (nach dem Schwedischen *spegel*, im Ehstnischen *pegel*) nicht ein zufälliges Gleichlauten mit dem hier anders zu deutenden Peli oder Peri sein, so müsste diese irrige Deutung und Benennung der Zeichen von den Finnen auf die hier gegenwärtig nicht karelisch sprechende Bevölkerung übergegangen sein.

der nördlichen des Elenns befinden. Die Anzahl des von ihm überhaupt erlegten Hochwildes hatte er an einer langen Linie (rechts) mit Strichen angemerkt, welche sich aber leider nicht so erhalten haben, um seinen Ruhm singen zu können, sowie es denn auch schwer ist, die Kühe von den Ochsen zu unterscheiden. Das Zeichen neben dem obersten, rechtsgelegenen Thiere kann sowohl ein verwischtes Rennthiergeweih bezeichnen, als auch darauf hinweisen, wie der Fang geschah. Ausserdem hatte der Jäger, wie der gekerbte Strich bei dem Schwane (links oben) beweist, eine grosse Anzahl dieser Thiere gefangen.

Sein Sohn oder der kleinere Jäger stellte seine Fallen (3) an dem obenerwänten Sumpfe auf, die nur ein Kranich besucht zu haben scheint. Von Hochwild erlegte er nur ein Stück.

Die zwei symbolischen Zeichen zur Linken dieser Abtheilung mögen die Chiffres der beiden Jäger bezeichnen.

Auf der zweiten Abtheilung (*B*) derselben Gruppe erkennen wir wieder zwei umgekehrt gegeneinander gestellte Jäger, von welchen der rechte sein Haupt mit einer Hülle umgeben hat, die entweder ein Jagdkunststück oder einen Schwan bezeichnet, während der andere zu seinen Füssen mit zwei Schwänen oder symbolischen Zeichen in naher Verbindung steht. Die Hauptjagd ging zwischen zwei Seen (Ladoga- und Onega-See) und ihren Zuflüssen vor sich; die Nebenjagden an ihren äussern Seiten. Ein Rennthierochse und zwei Kühe hinter ihm sind dargestellt; erlegt wurden nach dem gekerbten Striche vier Stück. Eine Otter beweist, da sie abgesondert dasteht, dass sie unter besondern Verhältnissen lebte und gejagt wurde. Zwei Schwanenpärchen sind nicht zu verkennen, doch ob die kleinen Figuren (rechts) Eichhörnchen sind und die Striche an der Linie ihrer Anzahl gelten sollen, möge unentschieden bleiben. Ebenso wird die Deutung der im Kampf befindlichen Thiere (links) nicht leicht. Vielleicht waren es Hund und Fuchs, letzterer der besiegte Theil.

In der dritten Abtheilung (*C*) dieser Gruppe wird ein Jäger dargestellt, der entweder in einer Hütte lebte oder sich mit einer trügerischen Hülle umgab, um auf diese Art einen Fuchs leichter erlegen zu können; das geschwänzte Thier,

rechts von ihm, mag wieder ein Hund sein; dann folgt ein Viertelmond-ähnliches Zeichen, vielleicht die Chiffre des Jägers und noch weiter rechts ein Elenn.

Von dieser Abtheilung abgesondert sehen wir die Chiffre der Abtheilung *A*, einen Kopf und zwei Füsse darstellend, sich noch zwei Mal wiederholen, woraus man schliessen könnte, dass derselbe Jäger drei Mal das Peli-Vorgebirge besucht hat.

Die Bildergruppe am *Bessow*- oder *Krestowoj*-Noss (Tab. II) beginnt 21 Fuss vom Spiegel des Sees, breitet sich auf der niedrigen Granitkuppe über einen Raum von 46 Fuss Breite aus, und misst ihr durch Spalten deutlich begrenztes Mittelstück 22 Fuss Breite und 10 Fuss Höhe. Sie unterscheidet sich von der Gruppe am Peli-Noss dadurch, dass hier keine Jagdereignisse dargestellt wurden und Wasserbewohner ebenso, ja zahlreicher vertreten sind, als Renn- und Elennthiere. Die ungeschlachte, von den menschlichen Figuren am Peli-Noss verschiedene Gestalt mag einen gewaltigen Jagd- und Fischerei-Gott darstellen. Mit seinen ausgespreizten Armen beurkundet er sowohl seine Herrschaft über alle Bewohner des Trockenen und Flüssigen, als auch das Anrecht an die ihn umgebenden Opfergaben. Letztere wurden ihm, nach ihrer verschiedenen Stellung, auch von verschiedenen Seiten dargebracht, ausserdem aber setzten die Darbringer noch ihre Chiffres hin, wie: Schneeschuh (1), Baum (2), Feder (3) und das Zeichen (4). Auf dieser Gruppe sind zwei Ottern besonders hervorgehoben, stehen symmetrisch zur menschlichen Figur und begrenzen das Hauptstück; ähnlich verhalten sich zwei grosse Schwäne von verschiedener Stellung. An Schwänen und Enten fehlt es auf der Gruppe überhaupt nicht, doch sind nur ein grosses Elenn und zwei kleinere Renn- oder Elennthiere dargestellt. Der Hecht ist der einzige Fisch, den wir auf den Bildergruppen am Onega-See finden und beweist, dass die wandernden Jagdvölker mit Fischfang weniger zu thun hatten.

Von allen andern mir bekannten nordischen Bildergruppen gleicher Art hat Tab. I im Styl und den Combinationen die meiste Aehnlichkeit mit den zuerst von Strahlenberg (*Da*

nördliche und östliche Theil von Asien. Stockholm 1730. 4°. *p.* 337 und 339 mit *Tab. III A.*) und später von Spassky (*Inscriptiones Sibiriacae, ed. Krug. Petropoli* 1822. *Tab. I.* 1. 2) bekanntgemachten Abbildungen am rechten Ufer des Tom, oberhalb Tomsk nach Kusnetzkoj hin. Der Fels ist ein grüner Schiefer von 70 Fuss Höhe. Die Bilder befinden sich auf einem glatten, hervortretenden Theile des Felsens und beginnen 21 Fuss über der Sohle desselben. 14 Fuss über dieser Sohle ist ein 3 Fuss breiter, gangbarer Vorsprung, von welchem man die Bildergruppen besonders gut sieht. Vergleicht man Strahlenberg's und Spassky's (auf Tab. III und IV beigegebenen) Zeichnungen genauer, so erkennt man, dass sie ein und dieselbe Bildergruppe darstellen sollen. Der ältern Strahlenberg'schen Skizze ist jedenfalls mehr Originalität zuzuschreiben und scheinen, wenn Spassky's Zeichnung nicht zum Theil Phantasiegebilde ist, in 100 Jahren manche der Figuren verwischt, andere neu hinzugekommen und wieder andere mehr ausgeführt worden zu sein. Die symbolischen Zeichen in der linken, untern Ecke von Tab. III fehlen auf Spassky's Zeichnung und sieht man dafür Menschen und Thiere, so wie einen Hirsch mit Geweihen neuerer Arbeit. Diese symbolischen Zeichen berichten wahrscheinlich vom Absterben und Begräbniss eines Menschen, indem unter dem Herzen (aus welchem auf Tab. IV ein gehörnter Menschenkopf geworden) ein Sarg, zu seiner Seite der aufgehängte Kessel einer Nomadenbehausung und über ihm vielleicht Pfeil und Bogen, letzterer zerbrochen und mit zerrissener Sehne, dargestellt sind [3]). Die symbolischen Zeichen *a* und *b* finden wir am Bessow-Noss und dem Mittelstück des Peli-Noss wieder; *c* nähert sich der Chiffre bei der Abtheilung *A* des letztern Vorgebirges; *d*, woraus bei Spassky eine Krone über dem Haupte eines Thieres gemacht wurde, bezeichnet offenbar Herz und Kopf, die wichtigsten Theile

3) Schoolcraft (ethnographical researches, respecting the red man of Amerika. Philadelphia. P. I. 1847. p. 424. Tab. 64. *C.*) erkennt in denselben Figuren Waarenballen etc. und in den Thieren den Sibirischen Haasen und das Moschusthier.

des menschlichen Körpers. Wo Spassky einen Kunstreiter auf langgeschweiftem Pferde abbildet, sehen wir bei Strahlenberg ein eberartiges Geschöpf mit zweifelhaftem Reiter. Uebrigens erkennt man auf beiden Darstellungen Ochsen und Pferde, wenn auch nicht in denselben Figuren.

Nächst dieser Bildergruppe erinnern an die unsrigen jene, welche Strahlenberg (a. a. O. p. 338. Tab. VII) in Gross-Permia unweit Tscherdün angiebt. «Sie sind mit einer rothen, unauslöschlichen Farbe entweder eingebrannt oder geschrieben gewesen.» Auf der beiliegenden Tafel V erkennen wir ausser Rennthier, Fuchs und Bär mehrere Zeichen, welche sowohl an die Bildergruppen vom Onega-See als vom Tom erinnern. Hierher gehören die Zeichen 1, 2, 3, 4, 5, 6 und die ganze Figur 7. Strahlenberg meint, diese Figuren wären «der Art, wie die Lappen Zauberzeichen und unbekannte Figuren auf ihre Trommeln zu machen pflegen», doch kann er dieses nur ganz allgemein verstanden haben, da nach Prof. Scheffer's 125 Figuren [4]) nur äusserst wenige eine entfernte und wohl nur zufällige Verwandtschaft mit den Strahlenberg'schen und unsern haben.

Aus diesen Vergleichen geht hervor, dass die Bildergruppen am Onega-See, bei Tscherdün und am Tom, in einer Zeit entstanden sind, wo von Sibirien bis zum Bothnischen Meerbusen verwandte Finnische oder Tschudische Jagdvölker lebten. Da wir aber von der Existenz der Karelier am Onega-See schon seit dem neunten Jahrhunderte sichere Kunde haben, so könnte man mit einiger Wahrscheinlichkeit diesem Finnischen Volksstamme die Bildergruppen am Onega-See zuschreiben.

Eine weitere und genauere Bestimmung des Alters dieser Bilder versuche ich, weil sie geognostisches Interesse hat, indem die Bilder zugleich Pegel sind, die uns darüber belehren können, ob sich das Land in dieser Gegend während einer gewissen Zeit gehoben oder gesenkt hat, oder unverändert geblieben ist. Ich benutzte dazu die Kreuze und die Geschichte dieser Gegend, weil die im Verhältniss zu den übrigen Abbildungen nur wenig frischere Oberfläche der Kreuze,

4) Lapponia. Francofurti 1673. Vgl. Schoolcraft a. a. O. p. 425. Pl. 68.

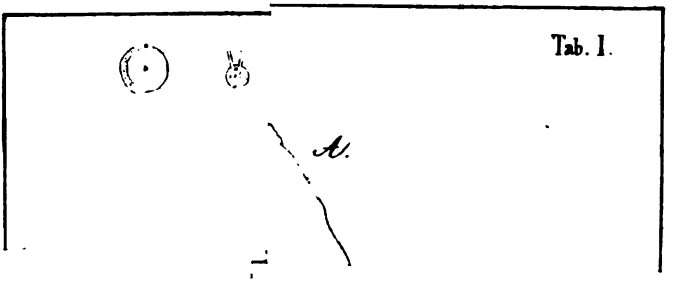
sowie ihre Verschiedenheit unter sich, weder eine relative, noch directe Altersbestimmung erlaubt.

Im Jahre 1227 sollen auf Befehl des Nowgoroder Fürsten Jaroslaw Wsewolowitsch die ersten Geistlichen abgesandt worden sein und ohne Zwangsmaassregeln den grössern Theil der Karelischen Bevölkerung getauft haben. Diese Nachricht ist indessen zu kurz und dunkel, um annehmen zu müssen, dass die Geistlichen auch gerade in dieser Gegend wirkten. Aus der Form der Kreuze erkennt man ferner, dass sie nicht von Hanseaten herstammen, die hier in Verbindung mit den Holländern, bis zum Eindringen der Schweden im J. 1293, Handel trieben. Viel Wahrscheinlichkeit hat es dagegen, dass die Mönche des ehemaligen, 25 Werst südlich vom Bessow-Müss, am Muromsky-Noss gelegenen Klosters, welches vor Solowetsk gegründet wurde, jene Kreuze über die ihnen ärgerlichen Figuren schlugen, was in den Anfang des 14ten Jahrhunderts fallen würde. Will man aber auch dieses nicht gelten lassen, so muss man doch zugeben, dass die Bildergruppen wenigstens 300 Jahr alt sind, da zur Zeit des Falles der Nowgoroder Herrschaft durch den Grossfürsten Johann Wassiljewitsch, von Kargopol aus, im ersten Drittel des 16ten Jahrhunderts fleissig für Verbreitung des christlichen Glaubens gearbeitet wurde und ausserdem zur Bildung einer Volkssage, wie die oben angegebene, kaum weniger als 300 Jahre nöthig gewesen sind.

Wenn wir also den Kreuzen mit einigem Grunde ein Alter von wenigstens 300 Jahren beilegen, so sind die übrigen Abbildungen wenigstens eben so alt, können aber andererseits auch 1000 Jahre zählen. Das Mittel dieser Zahlen wäre 650 Jahre; mag aber diese in der Geschichte kaum erlaubte Mittelzahl auch zu gross sein, so beweist die Höhe der Anlage der Bilder am Onega-See (welche der am Tom entspricht) und die Art der Anlage, welche so ist wie man sie auch heut zu Tage machen würde, dass hier im Laufe von wenigstens drei Jahrhunderten weder von einer allmäligen noch plötzlichen Hebung oder Senkung des Bodens die Rede sein kann, sondern derselbe in seiner Stellung unverändert und an seiner Oberfläche kahl und unbewachsen geblieben ist.

(Aus dem *Bullet. histor.-philol. T. XII. No. 7.*)

Tab. I.



$\frac{16}{28}$ Juni 1854.

An die Leser der deutschen Kalevala-Uebersetzung. Von ANTON SCHIEFNER.

Auf den Wunsch meines verstorbenen Freundes Castrén unternahm ich im J. 1849 eine von verschiedenen Seiten her vergeblich erwartete deutsche Uebertragung des finnischen Epos *Kalevala*. Da mir während des Drucks der neuen Ausgabe die Aushängebogen derselben zugesandt wurden, gestatteten es mir die Umstände meine Arbeit wenige Wochen nach dem Erscheinen des finnischen Originals zu beendigen. Meine Hülfsmittel bei der Uebersetzung waren ausser dem Renvall'schen Wörterbuch fast ganz und gar auf die von Castrén veranstaltete schwedische Uebersetzung der ersten Ausgabe beschränkt. Obwohl ich nun namentlich der letztern Quelle eine Menge von Worterklärungen verdankte, so war es dennoch nothwendig, dass meine Uebersetzung vor dem Druck einer prüfenden und bessernden Durchsicht unterworfen würde. Eine solche unternahmen durch Castrén's Vermittlung mehrere Mitglieder der finnischen Litteraturgesellschaft in Helsingfors. Ungeachtet so mancher Berichtigungen, die ich den Bemühungen dieser Freunde verdankte, war noch gar vieles stehn geblieben, was erst das wachsame Auge des Hrn. C. G. Borg, der die einzelnen Druckbogen einer nochmaligen Prüfung unterwarf, aufdeckte. Dass auch nach Beseitigung dieser Unrichtigkeiten noch eine Nachlese gehalten werden konnte, beweist eine kleine nächstens in dem Jahrgang 1853 der Zeitschrift *Suomi* (S. 49 — 99) erscheinende

Abhandlung des Hrn. August Ahlqvist, unter dem Titel: *Granskning af Hr. Schiefner's öfversättning af Kalevala.* Der Verfasser dieser kleinen Schrift, der sich sowohl früher durch Runensammeln Verdienst erworben hat als auch jetzt auf einer ähnlichen Reise durch Ingermannland begriffen ist und der im vorigen Jahre die fünf ersten *Kalevala*-Runen mit einem schwedischen Wörterbuche[1]) herausgegeben hat, ist von dem Wunsche beseelt die *Kalevala*, «das einzige grosse Werk, das die Finnen seines Wissens bisher ausführen konnten», bestmöglichst in der Sprache wiedergegeben zu sehen, in deren Gewande sie den Kritikern Europa's am zugänglichsten sei. Er dürfte seinen Zweck aber dann erst erreichen, wenn der Inhalt seiner Bemerkungen den genannten Kritikern ebenfalls in deutscher Sprache geboten worden ist. Da mir noch vor dem Erscheinen des genannten Jahrgangs durch die Gütte des Verfassers ein Sonderabdruck zu Händen gekommen ist, will ich es nicht unterlassen diejenigen seiner Bemerkungen, die wesentliche Missgriffe rügen, zu einer Berichtigung der betreffenden Stellen zu benutzen.

Ehe Hr. Ahlqvist an die Besprechung der einzelnen minder glücklich wiedergegebenen Stellen geht, berührt er einige Punkte, welche die ganze Uebersetzung betreffen.

Dahin gehört erstens, dass das Wort *kypäri* oder *kypärä* überall durch *Mütze* wiedergegeben worden ist. Wie Hr. Ahlqvist richtig bemerkt, ist mir Castrén in der schwedischen Uebersetzung mit dieser Auffassung vorangegangen. Wenig hilft es, dass auch *Mütze* im Deutschen früher eine umfassendere Bedeutung gehabt hat, da man *Bischofsmütze*, *Doctormütze* u. s. w. sagte (s. Weigand, Wörterbuch der deutschen Synonyme, Bd. II S. 30). Dagegen bezeichnet das dem Finnischen entsprechende lappische *kapper* eine Mütze, das ehstnische *kübar* aber wohl meist einen Hut und es dürfte an einen Zusammenhang mit dem littauischen *keppure*, *Hut*, und dem russischen киверъ (im Poln. *kiwior*), *Soldatenhut*, *Helm*, gedacht werden. In letztgenannter Bedeutung fassen

1) De fem första sångerna af Kalevala vid svensk ordbok. Helsingfors 1853. 8°.

nach Hrn. Ahlqvist's Ansicht die Finnen das in Rede stehende Wort auf und in der *Kalevala*, Rune 25, Vers 599 folg.:

Onpa meiän patvaskalla
— — — — —
Päässa pystyinen kypäri,
Puhki pilvien puhuja,
Läpi metsän läiköttäjä

scheint ihm das Wort *pystyinen*, *gerade*, *aufrechtstehend*, welches Epithet an mehreren Stellen der *Kalevala* (z. B. Rune 18, V. 375; R. 19, V. 497 u. a.) bei *kypäri* vorkommt und *läiköttäjä*, *glänzend*, *schimmernd*, anzudeuten, dass diese Kopfbedeckung aus irgend einem Metall verfertigt war. Mit dieser Annahme scheint er jedoch zu rasch gewesen zu sein, denn an den genannten Stellen handelt es sich nur um höchst friedliche Leute, und zwar R. 25 V. 399 um den Freiwerber, der seinen *Hut* recht wohl auch, ohne dass er von Metall war, mit einer Metallzierath ausstatten konnte, an den beiden andern Stellen aber ist von Freiern die Rede. Am sichersten ist also wohl die Auffassung des Wortes als *Hut*; dass aber mit diesem Worte grössere metrische Schwierigkeiten verknüpft sind als mit *Mütze*, wird man leicht einsehen. Eine andere ebenfalls nur aus metrischen Rücksichten entstandene und Hrn. Ahlqvist missfällige Erscheinung ist die allerdings dem Geiste der finnischen Sprache widerstrebende Betonung der Wörter *Karjala*, *Wellamo*, *Luotola*, *Pohjola*, *Ainikki*, *Kyllikki* u. a. m., die den Ton sämmtlich auf der Stammsilbe haben, in meiner Uebersetzung aber nicht selten so gebraucht sind, dass die zweite Silbe in der Arsis steht und somit der Stammsilbe ihre Betonung entzieht. Auch die dritte allgemeine Bemerkung geht auf eine durch Rücksicht auf das Versmaass in Anwendung gebrachte Abweichung von dem Herkömmlichen. Die Namen *Tuoni* und *Suomi* habe ich, obwohl sie ursprünglich nur zweisilbig sind, hin und wieder dreisilbig gebraucht, und zwar den ersten R. 16 V. 277, 285, 317, 331 und sonst, den letztern R. 46, V. 642 und sonst.

Nach den allgemeinen Bemerkungen bespricht Hr. Ahl-

qvist die einzelnen Stellen, an denen er Anstoss genommen hat.

Rune 1.

V. 79 folg.

werden die Worte

Wiikon on virteni vilussa,
Kauan kaihossa siaisnut

also wieder zu geben sein:

Lagen lange in der Kälte,
Weilten lange in dem Dunkel

Kaiho hat nämlich diese Bedeutung; es könnte Einem aber wohl *kaho*, *Herbstfrost*, einfallen, da auch V. 81 folg. *vilu* und *pakkanen*, die beide *Frost* bedeuten, auf einander folgen.

V. 267.

Kussa ilman kuplistihe

nimmt Hr. Ahlqvist Anstoss an der Uebersetzung »*Wo ins Wasser sie sich tauchte*«, da das Wort *kuplistain* vielmehr *sich erheben* bedeuten soll, weil es von *kupla*, *Blase*, und *kuplistan*, *Blasen bilden*, herkommt. Kommen denn beim Untertauchen keine Blasen vor? Auch ist es nicht leicht einzusehen, wie die Lufttochter durch Emportauchen Meerestiefen (*syöverit*) bilden konnte.

V. 294

wird *utuisilla lainehilla* besser heissen:

Auf den nebelreichen Wogen

da *utuinen* ursprünglich diese Bedeutung hat; später bedeutet es *weich*.

V. 320

begleitet Hr. Ahlqvist die Worte *Sormella nimettömällä*, „*mit dem Finger ohne Namen*, mit der Bemerkung, das *nimetön sormi*

der sogenannte Ringfinger sei; wir dagegen machen ihn und andere, die es nicht wissen sollten, auf die weitverbreitete Bezeichnung des Ringfingers als *namenlosen* aufmerksam; worüber ausser Pott, Die quinäre und vigesimale Zählmethode S. 284 folg. Böhtlingk im Jakutischen Wörterbuch S. 3 nachzusehen ist

Rune 2.

V. 157 — 160.

Syltä oli silmien välitse,
Syltä housut lahkehesta,
Puolta toista polven päästä,
Kahta kaation rajasta.

werden mit Benutzung der Ahlqvist'schen Ausstellungen so in der Uebersetzung lauten:

Klafterweite trennt die Augen,
Klafterbreit stehn ihm die Hosen,
Zweithalb Klafter von dem Kniekopf,
Zwei der Klafter von der Hüfte.

Rune 3.

V. 64.

Kivi-harkon hartioille übersetze ich durch:

Steines Blöcke auf die Schultern

Ueber die Bedeutung von *harkko* s. Renvall.

V. 144.

Sano korvin kuullakseni:

Sage du, damit ich's höre.

V. 301 — 304.

Lauloi nuoren Joukahaisen,
Wesat lauloi vempelehen,
Paju-pehkon länkilöihin,
Raiat rahkehen nenähän

Sang auf Joukahainens Krummholz
Zaubernd junge Baumessprossen,
Weidenbuschwerk auf das Kummet,
Weiden an des Riemens Ende.

V. 313 — 314

findet Hr. Ahlqvist, dass die deutsche Uebersetzung:

Bannt des Bogens bunte Wölbung
Singend auf des Wassers Fluthen

nicht ganz den Sinn des Originals:

Siitä jousen kirja-varren
Kaariksi vesien päälle

wiedergiebt, da der Bogen Joukahainens in einen Regenbogen verwandelt wird. Der zweite Vers wäre also zu ändern:

Auf die Fluth als Regenbogen

Uebrigens glaube ich, dass auch die frühere Uebersetzung durch den Zusammenhang mit dem Vorhergehenden an nichts anderes denken lässt.

Vers 420.

Joka vakkanen varottu,

Jede Kiste angefüllet,

vakkanen bedeutet nicht *Nagel*, sondern *Kiste*, oder *Korb*.

V. 523 — 524.

Turvaksi tutisevalle,
Suojaksi sopen kululle

Ihm dem Schwankenden zur Stütze,
Und zum Schutz dem Winkelhocker.

Sopen kulu bedeutet nach Hrn. Ahlqvist's Erklärung einen, der beständig im Stubenwinkel sitzt und denselben abschleisst.

V. 547 — 548.

Ikkunoillen istujaksi,
Lautsoille laverujaksi

Um am Fenster dort zu sitzen,
Auf den Bänken dort zu tändeln.

Lavertaja drückt nämlich eine *Tändlerin* aus, nicht, wie ich es gefasst hatte, *eine Scheuererin*. Es sollte die Gattin des alten Wäinämöinen eben ein gar leichtes und träges Leben haben.

Rune 4.

V. 25 — 28.

Huoli en haahen haljakoista,
Wehnän viploista valita,
Asun kaioissa sovissa,
Kasvan leivän kannikoissa

Brauche ja nicht Schiffes Röcke,
Sehn' mich nicht nach Weissbrot-Schnitten,
Geh' in einfachem Gewande,
Nähre mich von Brotes Kanten.

Haahen haljakka bezeichnet einen zu Schiff eingeführten, ausländischen Rock.

V. 157 — 158.

Tulin kukkana kotihin,
Ilona ison pihoille

Kam als Blume dann nach Hause,
Freudig nach des Vaters Höfen.

V. 205 — 207.

Niinpä on poloisten mieli,
Niinpä allien ajatus,
Kuin on hanki harjan alla

Also ist der Armen Stimmung,
So der Sinn der grauen Ente,
Wie der Schnee in Daches Schatten.

Buchstäblich: «wie der Schnee unter der Dachesfirste», wo er nur mit Mühe schmilzt; nach Renvall ist *hanki* eigentlich «mit einer Eiskruste überzogener Schnee», weshalb ich es früher durch «Eisstück» wiedergegeben hatte.

V. 285 — 288.

Ei mua isoni itke,
Ei emo pane pahaksi,
Ei kastu sisaren kasvot,
Veikon silmät vettä vuoa.

Nicht beweinet mich mein Vater,
Nicht betrübt sich meine Mutter,
Nicht wird feucht der Schwester Wange,
Trocken bleibt des Bruders Auge.

Rune 6.

V. 7 — 8.

Pisti suitset kullan suuhun,
Päitsensä hopean päähän

Legte an den Zaun dem Goldnen,
That die Halfter an dem Schmucken,

Kulta, *Gold*, und *hopea*, *Silber*, sind hier Epithete des Rosses.

V. 120.

Lankoni sisaren poika

Ist ein Schwestersohn des Schwagers.

Während Joukahainens Mutter den alten Wäinämöinen hier den Schwestersohn ihres Schwagers nennt, bezeichnet sie ihn in der ersten Ausgabe der *Kalevala* R. I V. 210 als den Sohn von Joukahainens Vaterschwester: *tätisi poika*, *deiner Base Sohn*.

Rune 7.

V. 363 — 365.

Siitä vanha Wäinämöinen
Löi orosen juoksemahan,
Harjan liina liikkumahan

Schlug der alte Wäinämöinen
Dann sein Ross, auf dass es liefe,
Dass der Mähne Flachs sich rührte,

nach Hrn. Ahlqvist's Bemerkung steht *harjan liina* statt *liina-harjan*, eine Umstellung, die in der Runenpoesie häufig vorkommen soll, um Wörter gleichen Anlauts zum Behuf der Alliteration näher an einander zu bringen. *Liina-harja*, *Flachsmähne*, ist aber ein Epithet des Rosses. Vergl. das zu Rune 19 Vers 412 Bemerkte.

Rune 8.

V. 145 — 147.

Veikaten venettä veisti,
Purtta puista uhkaellen

Zimmert um die Wett' am Boote,
Bauet prahlerisch den Nachen.

Eben der Umstand, dass Wäinämöinen das Boot »um die Wette« (*veikaten*) und »prahlerisch« (*uhkaellen*) baute, war die Ursache, dass seine Arbeit einen so unglücklichen Ausgang nahm. Darauf bezieht sich auch seine Warnung R. 9 V. 579 bis 586.

Rune 9.

V. 458.

Sa'an taipalen takoa

ist von mir nur annäherungsweise durch »Wohl aus hundert Meilen Ferne« übersetzt worden. Hr. Ahlqvist findet diese Entfernungsangabe nicht bedeutend genug und zu begränzt, da das finnische *taival* 1) Landzunge und 2) die Strecke Weges zwischen zwei Rastplätzen bedeutet. Nach seiner Ansicht muss derjenige, der die bewussten Kräuter gebracht hat, sein Boot über hundert Landzungen (*taipalet*) gezogen oder hundertmal auf dem Wege gerastet haben.

V. 474 — 478.

Kun lie näissä voitehissa
Vian päälle vietävätä,

Vammoille valettavata,
Haapa yhtehen paratkos,
Ehommaksi entistäsi!

Ist die Salbe dazu tauglich
Auf die Wunde sie zu streichen,
Auf den Schaden sie zu giessen,
Mögst du, Espe, dann genesen,
Kräftger als du je gewesen!

Genauer wäre es freilich, den Schluss also zu gestalten:

Wachse, Espe, dann zusammen,
Unversehrter du als früher.

Rune 11.

V. 50 — 52.

En lähe, lupoakana
Wiron vettä soutamahan,
Saarellista sauomahan,

Werd' nicht gehen, werd' nicht wollen
In dem Wasser Ehstlands rudern,
Nicht das eilandreiche messen

Saarellinen ist hier nicht von dem Wohnort der *Saari*-Jungfrau, sondern von *saari, Insel*, abzuleiten.

V. 87 — 92.

Kyllä hää'än naisten naurun,
Soppityrskyt tyttärien,
Potkaisen pojan povehen,
Käsikannon kainalohon,
Siin' on pää hyvänki pilkan,
Parahanki parjauksen.

Werd' der Weiber Lachen hemmen,
Werd' der Mädchen Kichern dämpfen,
Werf' ein Kindlein an den Busen,
Eine Bürde auf die Hände,

Das beendigt wohl das Schmähen,
Setzet wohl dem Spotten Schranken.

In der frühern Uebersetzung war durch ein gänzliches Missverständniss der beiden mittleren Verse das Charakteristische von Lemminkäinens Drohung verwischt worden. Eine Verbesserung betrifft auch

V. 94 — 97.

Woi poloinen päiviäni!
Nauraisitko Saaren naiset,
Pitäisit pyhäiset piiat,
Niin siitä tora tulisi!

Weh mir Armen um mein Leben!
Solltest du die Saari-Weiber,
Du die keuschen Jungfraun schänden,
Wird ein grosser Streit entstehen!

V. 385 — 392.

Puhas on pulmonen lumella,
Puhtahampi puolellasi,
Valkea merellä vaahti,
Valkeampi vallassasi,
Sorea merellä sorsa,
Soreampi suojassasi,
Kirkas tähti taivahalla,
Kirkkahampi kihloissasi.

Rein ist auf dem Schnee die Ammer,
Eine Rein're dir zur Seite,
Weiss der Schaum zwar auf dem Meere,
Weisser die dir Untergebne,
Schlank im Meere wohl die Ente,
Eine Schlankre dir befohlen,
Strahlend ist der Stern am Himmel,
Strahlender die dir Verlobte.

Rune 13.

V. 225 — 230.

Selkeä silittelevi,
Taljoa taputtelevi:
Oisi tuossa ollakseni,
Sopisipa maatakseni
Nuoren neitosen keralla,
Kanssa kasvavan kanasen.

Streichelt dann des Elenns Rücken,
Klopfet ihm das Fell liebkosend:
Hierauf wär's mir gut zu weilen,
Hierauf thät mirs wohl zu ruhen
An des jungen Mädchens Seite,
Bei dem Hühnchen, das nun wächset.

Lemminkäinen denkt hiebei an das Fell des Elenns, das er schon ganz in seiner Gewalt zu haben glaubte. In der frühern Uebersetzung ist dieser Gedanke verwischt.

Rune 15.

V. 17 — 18.

Joss' on verta säärivarsi,
Polven korkeus punaista

Wo das Blut in Wadenhöhe,
Wo das rothe kniehoch fluthet.

V. 145.

Oi tiehyt Jumalan luoma

Weglein du, das Gott geschaffen.

Tiehyt ist ein Deminutiv von *tie*, *Weg*.

V. 155 — 156.

Joka koiran juostavaksi,
Ratsahan ajeltavaksi

Dass von Hunden ich durchlaufen,
Dass von Reitern ich durchstrichen.

Ratsas, *ratsahan* bedeutet, nach Rennvall, *reitend*, wird jetzt jedoch ausser Zusammensetzungen wie *ratsasmies*, *Reitersmann*, u. a. nur noch im Instr. Plur. *ratsain*, *zu Ross*, gebraucht.

Rune 16.

V. 332 — 334.

Siinä mies makaelevi,
Uros unta ottelevi,
Mies makasi, vaate valvoi

Dorten lag der Mann in Schlummer,
Lag der Held in Schlaf versunken,
Schlief der Mann, die Kleidung wachte.

In der frühern Uebersetzung war mir diese sinnreiche Bemerkung entgangen, durch welche, wie Hr. Ahlqvist zeigt, der Gesang andeuten will, dass Wäinämöinens Wachsamkeit selbst durch einen Zauberschlaf nicht ganz bewältigt werden konnte.

V. 339 — 340.

Kehräsi sataisen nuotan,
Tuhantisen tuuritteli

Spann ein Netz von hundert Klaftern,
Schaffte eins von tausend Klaftern

V. 345 — 348.

Rautaverkkojen kutoja,
Vaskinuotan valmistaja,
Se kutoi sataisen nuotan,
Tuhantisen tuikutteli.

Knütten konnt' er Eisennetze,
Kupfernetze er bereiten,
Knüttet' eins von hundert Klaftern,
Schaffte eins von tausend Klaftern.

V. 353 — 354.

Se veti sataisen nuotan
Poikki Tuonelan joesta

Zog das Netz von hundert Klaftern
Durch den Fluss im Reich Tuoni's.

An den drei Stellen bezeichnen *satainen* und *tuhantinen* etwas aus hundert und tausend Bestehendes; es muss hier an ein Längenmass gedacht werden und Hr. Ahlqvist hält Klafter für das wahrscheinlichste.

Rune 17.

V. 253 — 254.

Napoa navertamasta,
Ohimoita ottamasta

Meinen Nabel undurchbohret,
Meine Seiten ungefährdet.

In der frühern Uebersetzung war fälschlich Schläfen (finn. *ohimet*) gesetzt worden.

V. 437 — 446.

Jost' et pääse päivinäsi,
Selviä sinä ikänä,
Kun en pääsne päästämähän,
Kerinne kerittämähän
Yheksällä oinahalla,
Yhen uuhen kantamalla,
Yheksällä härkäsellä,
Yhen lehmäsen vasoilla,
Yheksän oron keralla,
Yhen tamman varsasilla.

Dass du nie in deinem Leben
Von der Stelle dort entkommest,
Wenn ich selbst dich nicht befreie,

Dich zu lösen mich beeile
Fahrend mit neun fetten Hammeln,
Die ein einzig Schaaf getragen,
Fahrend mit neun starken Stieren,
Die dieselbe Kuh geworfen,
Fahrend mit neun hübschen Hengsten,
Welche Füllen einer Stute.

In der frühern Uebersetzung hatte ich die genannten Thiere als Mittel angesehen, die zur Befreiung Wäinämöinen's dem Todesgotte von Wipunen geboten werden sollten.

V. 485 — 494.

Kun et vääjänne välehen,
— — — —
Saan minä kokolta kourat,
— — — —
Joilla konnat kouristelen,
Ilkeät iki asetan,
Pään pärisemättömäksi,
Hengen huokumattomaksi

Fliehst du, Böser, nicht von hinnen,
— — — — — — —
Nehme ich des Adlers Klauen,
— — — — — — —
Dass den Schlechten ich zerdrücke,
Dass das Scheusal ich bezwinge,
Dass der Kopf nicht mehr erbrause,
Nicht der Athem überwalle.

Rune 18.

V. 359 — 361.

Siihen sarka-kauhtanaisen,
Weroin neljin vieritetyn
Päälle haljakan sinisen

Dann den Rock aus wollenem Zeuge,
Wohl verbrämt mit Tuchesstreifen
Auf den Rock von blauer Farbe.

Leider kann ich in dieser neueren Fassung nicht ausdrücken, dass es Streifen aus viererlei Tuch waren, mit denen der Rock verbrämt war.

Rune 19.

V. 400.

Verevimmän, valkeimman,
Auf die frischste, auf die weisste.

V. 409 — 412.

Mistä tiesit teltameinen,
Kuulit kultainen omena
Tämän neien kasvavaksi,
Tukan liina liikkuvaksi

Woher wusstest du, Geliebter,
Hörtest du, o goldner Apfel,
Dass die Jungfrau hier gewachsen,
Dass der Flachskopf sich beweget.

Tukan liina ist nach Hrn. Ahlqvist eine eben solche Umstellung für *liina-tukka* (Flachshaar), wie oben R. 7 V. 365 *harjan-liina* für *liina-harja*.

Rune 20.

V. 95 — 96.

Alle maljan maata mahtui,
Alle seulan seisomahan,

Unter einer Schaale schlief er,
Unter einem Siebe stand er,

was ein wenig deutlicher ist, als die frühere Uebersetzung, ohne jedoch dem Original ganz zu entsprechen.

Runo 22.

V. 63.

Käpäs käymähän kylähän

Rasch zu ziehen in die Fremde.

Kylä bedeutet eigentlich Dorf, erstens an und für sich und zweitens im Gegensatz zum eignen Hause, woher das Wort die Bedeutung »Fremde« hat, wie es auch an folgenden Stellen zu übersetzen sein wird: Runo 23, V. 430, 481, 830; Runo 24, 245, 257, 258; Runo 32, V. 165, 168.

V. 117 — 120.

Jopa jou'ut viikomaksi,
Kuuksi päiväksi katosit,
Iäksi ison majoilta,
Elin-ajaksi emosi

Bist auf längre Zeit gewandert,
Gingst auf Tage und auf Monde,
Auf dein Leben von des Vaters,
Von der Mutter Wohngebäuden.

V. 263 — 268.

Äsken sie hyvä olisit,
Äsken kerta kelpoaisit,
Utuna ulos menisit,
Savuna pihalle saisit,
Lehtisenä lenteleisit,
Kipunoina kiättaisit.

Dann erst würd'st du gut erscheinen,
Würde man dich gelten lassen,
Stiegest du als Dampf nach aussen,
Kämest du als Rauch gezogen,
Flögest du gleichwie ein Blättlein
Eiltest du gleich einem Funken.

V. 321 — 328.

Teki työtä työn ajalla,
Väänti hartion väellä,
Hipeä hien väessä,
Otsa vaahen valkeassa;
Kun tulevi toinen aika,
Niin tulehen tuomitahan,
Ajetahan ahjoksehen,
Sen kätehen käsketähän

That sie auch zur Zeit die Arbeit,
Müht sich ab nach Kraft der Schultern,
Dass der Schweiss das Antlitz decket,
Dass die Stirn von Schaum erglänzet;
Kommet dann die Ruhestunde,
Wird zum Feuer sie verurtheilt,
In die Esse sie getrieben,
Sie den Hunden übergeben.

Eine ganz ähnliche Stelle ist Rune 23 Vers 630 folg., wo man also ändern könnte:

Kam darauf die Ruhestunde,
Ward zum Feuer ich verurtheilt,
Ich den Hunden übergeben.

Rune 23.

V. 441 — 446.

Ellös konsana sanoko:
«Ei anna anoppi voita;»
Sano aina annettavan,
Kapustalla kannettavan,
Jos kerran kesässä saanet,
Senki toisen talvellista.

Darfst du nicht gerade sagen:
«Nein, sie giebt mir keine Butter!»

Sage, dass sie stets gegeben,
Mit dem Löffel dir gereichet,
Ist's auch einmal nur im Sommer
Und dazu noch Winterbutter.

V. 491 — 494.

Heill' on kultansa kotona,
Aina luona armahansa,
Minä kullatoin, koitoin,
Ajan kaiken armahatoin

Jene sind im Haus der Theuren,
Stets im Schoosse der Geliebten,
Ich bin ohne Schatz und ohne Stätte,
Alle Zeit ich ohne Liebe.

V. 613.

Kesät kontuja keräsin
Sommers brachte ich ein Haus ein.

Nach Hrn. Ahlqvist's Erklärung will die unglückliche Schwiegertochter hiemit ausdrücken, dass ihre Sommerarbeit den Schwiegereltern so grossen Gewinn brachte, dass sie sich ein neues Haus kaufen konnten; *konno* oder *konnu*, im Karelischen *konto* oder *kontu*, heisst nämlich nach Renvall ein Bauerhof, ein Haus, ein Landgut.

V. 623 — 626.

Ei uskottu uupuvani,
Ei varattu vaipuvani,
Vaikka uupuivat urohot,
Vaipuivat hevosen varsat,

Niemals ward an mein Ermatten,
Nie geglaubt an meine Schwäche,
Traf Ermattung selbst die Männer,
Sanken kräft'ge Füllen nieder.

In der frühern Uebersetzung waren die beiden letzten

Verse mit Unrecht als eine allgemeine Reflexion aufgefasst worden.

V. 649 — 650.

Kylin söi, selin makasi,
Selin työnsä toimitteli

Abgekehrt mir ass und ruhte,
Abgekehrt die Arbeit abthat.

Rune 24.

V. 31 — 32.

Pulski poukkujen pesiä,
Varski vaate-valkasia

Stattlich um mit Kraft zu waschen,
Mit Bedacht das Zeug zu bleichen.

V. 281 — 282.

Nainen kun tuli tupahan,
Tuli kuin tukan repiä

Kam mein Weib in unsre Stube
Gleichwie eine Haarzersaus'rin.

In der frühern Uebersetzung hatte ich *kuin*, *wie*, übersehen.

Rune 25.

V. 677 — 678.

Laulelevi virsissänsä,
Laulelevi, taitelevi

Sang beständig seine Lieder,
Sang beständig, kunsterfahren,

Das Zeitwort *taitelen* kommt nach Hrn. Ahlqvist's Bemerkung nie in der Bedeutung «zaubern, Zauber üben» vor, wenngleich *taitaja* einen Zauberkundigen, einen Zauberer bezeichnet.

Rune 26.

V. 441 — 442.

Jo hepo höröstelеikse,
Luppakorva luonteleikse

Da begann das Ross zu schnaufen,
Fing das Schlappohr an zu stutzen.

Diese Uebersetzung schliesst sich an die der ähnlichen Stelle Rune 38, Vers 181 — 182 an, obwohl *höröstelеikse*, das sowohl C. G. Borg in dem auf Lemminkäinen bezüglichen Liedercyclus aus der Kalevala [2]) S. 99 als auch ich durch «wiehern» wiedergegeben hatte, nach Hrn. Ahlqvist die Unruhe bezeichnet, mit der das Pferd unter Schnaufen und Ohrenspitzen die Anwesenheit irgend eines ihm furchtbar scheinenden Gegenstandes zu erkennen giebt.

V. 633 und V. 759.

Mato musta, maan-alainen
Schwarze Schlange, unterird'sche.

Vergl. hierüber Kreutzwald und Neus, mythische und magische Lieder der Ehsten S. 72 folg.

Rune 27.

V. 109 — 113.

Muut ne kantoi kauhasilla,
Muut ne tiiskinä tiputti,
Minä määrin mätkäelin,
Puolikkoisin putkaelin
Omiani ohriani

Andre brachten sie in Kellen,
Liessen sie gar spärlich rinnen,
Während ich gefüllte Maasse,
Ganze Viertel ausgeschüttet
Von der eignen guten Gerste.

2) Lemminkäinen, en sång-cykel ur Kalevala. Öfversatt af Carl Gust. Borg. Helsingfors 1852.

Obwohl *puolikko* ursprünglich ein Gefäss von einer halben Tonne Inhalt bezeichnet hat, soll es jetzt in dieser Bedeutung nicht vorkommen, sondern der Bedeutung eines schwedischen Viertelmaasses nahe kommen.

V. 215.

En ole vaimojen vasikka

Bin kein Kalb, das Weiber pflegen.

Die frühere Uebersetzung «Kalb von einem Weibe» könnte missverstanden werden.

Rune 28.

V. 33 — 34.

Päivä poltti poskipäitä,
Kuuhut kulmia valaisi

Doch die Sonne dörrt die Wangen,
Und der Mond bescheint die Brauen.

Rune 29.

V. 491 — 496.

Ei kokko mitänä muista,
Eikä tunne tuhma lintu;
Kokko tiesi kuolleheksi,
Ja kaarne kaonneheksi,
Miekalla menetetyksi,
Tapetuksi tapparalla

Gar nichts wusste da der Adler,
Wusste nichts der dumme Vogel;
Meinte nur, dass er gestorben,
Und der Rab', dass er verschwunden,
Mit dem Schwerte fortgeschaffet,
Mit dem Beile er getödtet.

Rune 30.

V. 23 — 24.

Lienet täynnä soutajia
Päirän huomenen perästä

Bist vielleicht schon voll von Rudrern
Bei des nächsten Tages Ende.

V. 159.

Pieni on peiponen selällä
Ist ein Finklein auf der Fläche.

Hr. Ahlqvist nimmt an der frühern Uebersetzung «auf dem Rücken» Anstoss, und das mit Recht, wenn wir auch «Meeres-Rücken» als finnische Anschauungsweise leicht verstehen können.

V. 266.

Panun alle paulojeni
Gluth ich unter meine Riemen.

Ueber *panu*, das auch Rune 48 Vers 302 in der Bedeutung «Feuer» vorkommt, s. Castrén's Vorlesungen über die finnische Mythologie S. 55 und meine Anmerkung S. 326.

Rune 30.

V. 467 — 474.

Varjele vakainen luoja,
Kaitse kaunoinen Jumala,
Auta armo-kourallasi,
Väkevällä vallallasi
Miesten mieli-juohtehista,
Akkojen ajatuksista,
Pakinoista partasuien,
Pakinoista parratointen

Schirme mich; o starker Schöpfer,
Hüte mich, o Gott voll Schönheit,
Schütz mit deinen Gnadenarmen,
Mich mit deinen mächt'gen Kräften
Vor den Anschlägen der Männer,
Vor der Weiber bösen Plänen,
Vor der Bartgeschmückten Reden,
Vor der Bartberaubten Reden.

Rune 32.

V. 181 — 182.

Vihan suovan sortamatta,
Katehen kaehtimatta

Dass nicht Missgunst sie beträfe,
Nicht der böse Neid ereilte.

V. 213 — 214.

Anna maito Mairikille,
Omenalle uuet piimät

Milch verleihe der Mairikki,
Frische Milch du der Omena.

Sowohl *Mairikki* als *Omena* (eigentlich Apfel) sind Kuhnamen; beide haben den Ton auf der Stammsilbe, die leider hier nur in der Thesis stehen kann.

V. 399 — 406.

Kun tevisi ruoan tarvis,
Syöä ulmiele tehevi,
Syö'ös sieniä metsästä,
Murra muurahais-kekoja,
Juuria punaisen putken,
Metsolan mesi-paloja,
Ilman ruoka-ruohojttani,
Minun henki-heinittäni

Hast Verlangen du nach Nahrung,
Und verlangt dein Sinn nach Speise,
Friss du Schwämme in dem Walde,
Mach dich an der Ameis' Haufen,
Raffe rother Stengel Wurzeln,
Honigbissen von Metsola,
Nur nicht meine Nahrungs-Kräuter,
Nur nicht meine Lebens-Gräser.

Die beiden letzten Verse enthalten nach Hrn. Ahlqvist's Bemerkung ein gar kühnes Bild, da Ilmarinens Weib ihre

Kühe ihre Nahrungs-Kräuter und Lebens-Gräser nennt.

Rune 34.

V. 107 — 108.

Tuli akka vastahansa
Siniviitta viian eukko

Kam ein Mütterchen des Weges,
Blaubekleidet eine Alte.

Diese Uebersetzung ist zwar ungenügend, da ich *viian eukko, des Laubwaldes Alte*, nicht in dem zweiten Verse unterbringen konnte; Hr. Ahlqvist irrt aber, wenn er glaubt, ich wolle aus ihr «ein Mütterchen des Weges» machen; er wird sich in der deutschen Construction geirrt haben. Man könnte also abhelfen:

Kam des Weges eine Alte,
Blaugeschürzt die Waldesmutter.

Rune 36.

V. 281 — 284.

Et kuulle emo minua
Jos ma silmillä siherrän,
Eli kulmilla kujerran,
Päälaella lausaelen

Doch nicht hörst du mich, o Mutter,
Seufze ich bei deinen Augen,
Klage ich bei deinen Brauen,
Spreche ich bei deinem Scheitel.

Vergl. eine ähnliche Stelle Rune 24, Vers 395 — 404, die nicht die Missgriffe hat, die ich hier nach Borgs Vorgang in seiner schwedischen Uebersetzung der *Kullervo*-Episode [3]) mir habe zu Schulden kommen lassen. Schott, über die fin-

3) Kullervo öfversatt af Carl Gust. Borg. Helsingf. 1851. (Sonderabdruck aus der Zeitschrift *Suomi*, Jahrg. 1850.)

nische Sage von *Kullervo* (Berlin 1852) S. 13, hat es unterlassen, die genannten vier Verse deutsch wiederzugeben.

Rune 45.

V. 50 — 51.

Ympäri yheksän kuuta
Vaimon vanha'an lukuhun

Trug sie etwa neun der Monde
Nach der alten Weiberrechnung.

Rune 46.

V. 47 — 48.

Mieleni minun tekevi,
Mieli käyä Metsolassa

Mich ergreift die Lust zu gehen,
Hin nach Metsola zu ziehen.

V. 182.

Verkanuttu vienemässä

Der im Tuchrock hier erscheinet.

Verkanuttu ist ein Compositum, wie Vers 252 *verka-housu*, *Tuchhose*. Beide Bezeichnungen sind Ehrennamen des Bären mit Rücksicht auf seinen kostbaren Pelz. *Nuttu*, das nach Renvall jetzt einen groben wollenen Kittel bezeichnet, scheint sich an das lappische *naute*, *Thierfell*, *wildes Thier*, anzulehnen und könnte somit noch eine Erinnerung an die Tracht der Finnen während des Hirtenlebens enthalten. Ist das Wort so alt, so kann man damit auch das Mandshuwort *notcho*, *Haut*, *Rinde*, zusammenstellen.

So sehr es im Interesse der Sache liegt, die *Kalevala* durch eine recht treue Uebersetzung den Freunden der Volkspoesie und der vergleichenden Mythologie zugänglich zu machen, so schwer dürfte es sein auch den übrigen von Hrn. Ahlqvist gestellten Anforderungen zu entsprechen. Mit Recht findet er, dass sowohl die schwedische Uebersetzung der ersten

Ausgabe, als auch die deutsche der zweiten in Rücksicht auf die äussere Form noch manchen Wunsch aufkommen lassen. Namentlich ist es das Ermüdende des trochäischen Rhythmus mit den weiblichen Versausgängen, woran er Anstoss nimmt. »Der finnische Runenvers, sagt er S. 50, so einfach er auch »mit seinen vier Trochäen scheinen möchte, bietet durch die »oft angewandten Cäsuren und deren wechselnde Stelle in »dem Verse eine solche Mannigfaltigkeit und soviel Abwechs»lung dar, dass er selten ermüdend vorkommt, was in guten »Runen auch dadurch vermieden wird, dass der Accent, die »Quantität und Cäsur in zwei auf einander folgenden Versen »nie zusammenfallen oder wenn dies der Fall sein sollte, so »geschieht es bloss um auf einen besondern Umstand auf»merksam zu machen. Nicht selten vermag es der Runenvers »mit besonderem Glück durch die innerhalb des Gebiets der »menschlichen Articulation befindlichen Laute nicht nur un»articulirte Naturlaute auszudrücken, sondern auch verschie»dene Abstufungen der Form, Farbe, Schwere, Geschwindig»keit u. s. w. anzudeuten und zu charakterisiren. Er schmückt »sich ausserdem mit der wohlgefälligen Zierde der Allittera»tion und des Reimes, von welchen erstere regelmässig in je»dem Verse vorkommt, letzterer jedoch nur selten und oft im »Verein mit einem Zusammentreffen des Accents und der Cä»sur auftritt, um wie dieses, die Aufmerksamkeit auf etwas »Besonderes, Ungewöhnliches zu richten.« Natürlich liegt hierin viel dem Uebersetzer nichts Erreichbares. Hr. Ahlqvist macht den Vorschlag, dass man, falls man das trochäische Versmaass beibehalten will, einige Dactylen einfliessen, den weiblichen Ausgang der Verse mit dem männlichen abwechseln und auch statt der oft nicht wiederzugebenden Allitteration den Reim eintreten lassen möge. Ausserdem räth er den Parallelismus bei einigermaassen schwierigen Fällen aufzugeben. Als Probe einer solchen Uebersetzung, jedoch ohne Anwendung des Reims, theilt er die 36ste Rune mit. An die Castrén'sche Uebersetzung zu gewöhnt, vermag ich es nicht diese Probe unbefangen zu beurtheilen und muss ein solches Urtheil einem schwedischen Ohre anheimstellen.

So lange es keine den von Hrn. Ahlqvist aufgestellten Anforderungen einigermaassen genügende deutsche Uebersetzung giebt, mag man es sich an der meinigen genügen lassen. Die Erklärung des Sachlichen ist nun wohl auch durch die Veröffentlichung von Castrén's Vorlesungen über die finnische Mythologie gefördert worden. Fortgesetzte Runensammlungen und mythologische Untersuchungen dürften noch manches Licht verbreiten. Ein vom ästhetischen Standpunkt ausgehender gehaltvoller Aufsatz von F. Cygnaeus in seinen *Afhandlingar i populära ämnen*, Heft 2 (Helsingfors 1853) S. 69 — 131 unter dem Titel: *Det tragiska elementet uti Kalevala* behandelt die Kullervo-Episode.

—

Nachträgliche Bemerkung. In der zu Helsingfors erscheinenden Zeitschrift «*Morgenbladet*» No. 67 vom 31. August werden bei Besprechung der von Ahlqvist in Vorschlag gebrachten Modification des Runenmetrums einige Proben sowohl seines Uebersetzungsversuchs als auch des Borg'schen mitgetheilt und darauf Folgendes hinzugefügt:

«Was sagt man bei der Vergleichung dieser Uebersetzungen? Ohne Zweifel lautet Hrn. Ahlqvist's Uebersetzung lebendiger, kräftiger, rascher, sie hat einen freieren Schwung. Der Uebersetzer will sie jedoch selbst nicht für ein Meisterstück ausgeben und sie ist sogar ohne den von ihm vorgeschlagenen Reim, der ihre Schönheit ausserdem noch erhöhen sollte.»

«Wir fragen jedoch anderer Seits: ist denn wirklich viel gewonnen durch eine Uebersetzung der Kalevala, wie die des Hrn. Ahlqvist, um diese Dichtung für ein grösseres Publicum in unsern Tagen geniessbar zu machen? Sollte eine solche Uebersetzung auf die Länge an einer viel geringeren Einförmigkeit leiden, als die gewöhnliche? Dies zu glauben fällt uns schwer. — Die Kalevala wird sicherlich nie, in welche Form immer sie gekleidet werden mag, in einer fremden Sprache ein Gedicht werden, das von der grossen Menge gelesen und genossen wird. Diese hat so viele neuere Dichtungen zu

lesen, die ihren Sinn mehr ansprechen. Für diejenigen aber, welche die Kalevala in einer fremden Sprache lesen wollen, ist es besser, wenn sie ein möglichst treues Bild von dem ganzen Geist und Charakter des Originals erhalten. Die Form ist eine wichtige Sache; verändert man dieselbe, so wird zugleich der Charakter der Dichtung verändert. Unsern Ohren klingt auch Hrn. Ahlqvist's Uebersetzung fremd genug; und so rasch und trefflich sie auch ist, so würden wir jedoch, falls ein Fremder uns fragte, wie denn die finnische Dichtung eigentlich wäre, nicht anstehen, ihm Castrén's oder Borg's und nicht eine nach Hrn. Ahlqvist's Probe veranstaltete Uebersetzung der Kalevala in die Hand zu geben.»

(Aus dem *Bull. hist.-phil. T. XII. No.* 9. 10.)

$\frac{19}{31}$ Janvier 1855.

RENSEIGNEMENTS SUR LES SOURCES ET RECHERCHES RELATIVES A LA PREMIÈRE INVASION DES TATARES EN RUSSIE. PAR E. KUNIK.

ARTICLE PREMIER.

Il existe depuis bien des années une excellente monographie, composée par M. Palacky, sur des sources relatives à l'invasion des Tatares en Moravie, en 1241 [1]. L'histoire de la première invasion intéresse, il est vrai, presque exclusivement les historiens de la Russie et ceux qui s'occupent de l'histoire de la Transcaucasie. Cependant il serait à désirer que des savants d'autres pays nous offrissent leur part de coopération, pour que nous puissions nous rendre maître de sources inconnues et propres à répandre un nouveau jour

1) Der Mongolen Einfall im Jahre 1241. Eine kritische Zusammenstellung und Sichtung aller darüber vorhandenen Quellennachrichten, mit besonderer Rücksicht auf die Niederlage der Mongolen bei Olmütz. Prag 1842. In-4° (Tiré à part des Abhandlungen der K. Böhmischen Gesellschaft der Wissenschaften V. Folge. Bd. 2).

L'auteur de cette monographie, ayant en vue particulièrement l'expédition des Tatares en Moravie, n'a pu épuiser le sujet en question. Il a passé sous silence un bon nombre de sources russes et orientales relatives à la seconde invasion des Tatares en Europe.

Plusieurs des sources discutées par M. Palacky renferment aussi des notices relatives à la première invasion des Tatares.

sur le sujet en question. La note de Klaproth [2]) ainsi que les recherches de M. Brosset [3]) concernent exclusivement l'invasion des Tatares dans la Transcaucasie pendant les années 1220 et 1221 et M. Bérézine [4]) s'occupe presque uniquement de l'extrait fait par Raschid-Eddin des chapitres d'Ibn el-Athir. En outre, on trouve quelques notices relatives à la première invasion des Tatares en Russie dans l'ouvrage de M. de Hammer [5]). Le récit d'Ibn el-Athir a été extrait d'abord par M. d'Ohsson [6]) et puis traduit presque complètement par M. Defrémery [7]).

Ce n'est qu'en 1853 que l'essai de M. Bonnell [8]) de fixer l'an 1222, comme date de la bataille sur la Kalka, par le moyen du récit de Henri le Letton, donna lieu à traiter le

---

2) Aperçu des entreprises des Mongols en Géorgie et en Arménie dans le XIII siècle. Traduit de l'arménien. Publié et accompagné de notes. Par M. Klaproth Par. 1833 (Tiré à part du Journ. Asiat.). Comp. l'article critique de M. Peterman dans les Jahrbücher für wissenschaftliche Kritik. Berlin 1835. Nov. N° 85 et 86.

3) Précis de l'histoire des invasions des Mongols dans l'Asie occidentale, au XIII^e^ siècle, par M. Brosset. Paris 1834. (Tiré à part du Tome XVII de l'ouvrage intitulé: Histoire de Bas-Empire, par Lebeau).

Comp. encore l'ouvrage intitulé: Additions et Eclaircissements à l'Histoire de la Géorgie, par M. Brosset. St.-Pét. et Leipsic 1851.

4) Первое нашествие Монголовъ на Россію (Première invasion des Mongoles en Russie). Voy. Журн. Мин. Народн. Просв. 1854. Часть LXXIX, Отд. II, pag. 221 — 250).

5) Geschichte der goldenen Horde. Pesth 1840, pag. 76 et 549.

6) Histoire des Mongols. Tome premier. Paris, 1824. On a donné, en 1852, une nouvelle édition de tout l'ouvrage avec des augmentations pour le premier tome.

7) Fragments de géographes et d'historiens arabes et persans inédits relatifs aux anciens peuples du Caucase et de la Russie méridionale. Traduits et accompagnés de notes critiques par M. Defrémery. Paris 1849. (Tirés du Journal Asiatique).

8) Die Chronologie Heinrich des Letten, verglichen mit den Zeitangaben einiger russischen Chroniken (Voy. Bulletin historico-philologique, Tome XI, N° 6. 8. ou Mélanges Russes, Tome II [Livraison 3^e^] pag. 321 — 336).

sujet dont nous parlons, sur une plus vaste échelle. Le mémoire de M. Bonnell fut d'abord suivi d'une Note [9], dans laquelle je révoquai en doute l'an 1222, comme date de la bataille de la Kalka, tout en convenant que ce savant laborieux avait écarté pour toujours les années 1224 et 1225, prises autrefois pour date de ladite bataille. En 1854, j'ai tâché [10] d'approfondir le sujet abordé par M. Bonnell. Ce-

9) Vorläufige Andeutungen über das Jahr der Schlacht an der Kalka, mit besonderer Rücksicht auf Heinrich den Letten (Voy. Bulletin historico-philologique, Tome XI, N° 9 ou Mélanges Russes Tome II [Livraison 3e], pag. 345 — 354).

Хронологическая Таблица, составленная Э. Бонвелемъ на основаніи Генриха Латышскаго и нѣкоторыхъ русскихъ лѣтописей (Table chronologique composée par M. Bonnell d'après les dates de Henri le Letton et de quelques chroniqueurs russes, insérée dans les Ученыя Записки по I и III Отдѣленіямъ Импер. Акад. Наукъ, Томъ II, pag. 297 — 317).

Выписки изъ Генриха Латышскаго о русскихъ событіяхъ 1224 — 1223 годовъ (Extraits de Henri le Letton insérés dans les Ученыя Записки, Томъ II, pag. 317 — 330).

10) Voy. les articles insérés dans le Journal russe des Ie et IIIe Classes de l'Académie (Ученыя Записки по I и III Отдѣл. Томъ II) et intitulés:

Выписки изъ Ибн эль-Атира о первомъ нашествіи Татаръ на кавказскія и черноморскія страны, съ 1220 по 1224 годъ (Traduction du récit complet d'Ibn el-Athir sur l'invasion des Tatares de 1220 à 1224, faite d'après l'original arabe par M. le prof. Il'minski). Томъ II, pag. 636 — 668.

О связи трапезунтско-сельджукской войны 1223 года съ первымъ нашествіемъ Татаръ на сѣверное Черноморье (Sur la liaison existant entre la guerre de l'empereur de Trébisonde contre les Seldjoukides, en 1223, et la première invasion des Tatares sur les côtes septentrionales de la Mer Noire), pag. 734 — 746.

О пренесеніи иконы св. Николая изъ Корсуня въ Новгородъ, въ 1223 году. Матеріалы, служащіе къ возстановленію первобытной Новгородской лѣтописи съ 1208 по 1224 годъ (Sur le transport de l'image de St.-Nicolas, de Cherson [en Crimée] à Novgorod, en 1223. Matériaux pour servir à la restauration de la chronique originale de Novgorod de 1208 à 1224), pag. 747 — 759.

О походѣ Татаръ въ 1223 году, по нейбургской лѣтописи (Expédition des Tatares en 1223, d'après la chronique de Klosterneuburg), pag. 760.

pendant je suis bien loin de croire que j'aie réussi à mettre l'an 1223, comme date de la bataille de la Kalka, à l'abri de toute contestation. Pour que la question soit entièrement vidée ou du moins mieux que par le passé, il me paraît désirable que l'on réussisse à découvrir et à soumettre à l'examen de la critique des sources européennes qui nous ont encore échappé. C'est dans un second article, qu'il sera d'abord question des sources orientales, grecques, russes et latines, qui ont été examinées jusqu'à présent par rapport à la première invasion des Tatares dans la Transcaucasie et dans les pays situés au Nord de la Mer Noire.

О тожествѣ пресвитера Іоанна и царя Давида съ Чингисханомъ (Sur l'identité du prêtre Jean et du roi David avec Tchingiskhan), pag. 761 — 764.

О признаніи 1223 года временемъ битвы при Калкѣ (L'an 1223 reconnu comme date de la bataille de la Kalka), pag. 765 — 787.

Дополненія къ статьямъ о трапезунтскихъ и татарскихъ дѣлахъ (Suppléments aux articles sur les affaires de Trébisonde et des Tatares), pag. 788 — 798.

Хронологическая Таблица (Table chronologique), p. 810 — 815.

(Tiré du *Bull. Mst.-phl. T. XII. No.* 13.)

$\frac{10}{22}$ Novembre 1854.

Des variations diurnes de la direction moyenne du vent à S.-Pétersbourg; par M. VESSÉLOVSKY.

On sait que pour obtenir des moyennes exactes de la température d'un endroit, de la pression atmosphérique, de l'état hygrométrique de l'air etc., il est indispensable de faire les observations à des heures convenablement choisies. En effet, la connaissance très positive que nous avons acquise sur la manière dont les hauteurs du thermomètre, du baromètre et du psychromètre sont réparties entre les diverses heures de la journée nous permet, en n'observant ces instruments que deux ou trois fois par jour, d'arriver à des résultats qui ne s'écartent pas trop des véritables moyennes, c.-à-d. de celles qu'on obtiendrait en observant d'heure en heure, jour et nuit.

La direction du vent est ordinairement notée dans les registres météorologiques aux mêmes heures auxquelles on observe les autres phénomènes atmosphériques. Mais alors se présente d'elle même cette question: à quel point la direction moyenne du vent déduite d'une série de pareilles annotations approche-t-elle, dans nos climats, de la vérité? En d'autres termes: existe-t-il pour la direction du vent dans l'espace de la journée la même périodicité, qui a été observée pour la plupart des autres phénomènes météorologiques, périodicité qui, si elle existe, devrait guider dans le choix des heures des observations? La solution de ce problème est très importante pour savoir quel dégré d'exactitude peuvent avoir les nombreux résultats obtenus jusqu'à ce jour sur la direction moyenne du vent dans nos climats.

Ce problème a été posé par les météorologues, mais n'a pu être résolu d'une manière positive faute d'observations suffisantes. Ainsi Schouw [1]), après avoir compulsé les registres météorologiques de Copenhague pour le mois de juillet des quatres années, 1801 — 2, 4 — 5, penche à croire que dans nos climats il n'y aurait pas lieu d'admettre que certains vents soient dans une partie de la journée plus fréquents que dans une autre. Il ne donne cette opinion que comme une supposition, sentant bien que les observations

1) *Beiträge zur vergleichenden Klimatologie.* Copenhagen. 1827. p. 7.

dont il s'est servi n'étaient pas assez nombreuses. Le professeur Kämtz [2]), par l'examen des mêmes observations de Copenhague, a démontré que la conclusion qu'en a tirée Schouw n'était pas exacte; s'appuyant ensuite sur les observations qui ont été faites à Stockholm (10 années) et à Manheim(12 années), où la direction moyenne du vent, déduite d'après la formule de Lambert, présente pour chacune des trois heures auxquelles on a observé (à 7 h. du matin, à 2 h après midi et à 9 h. du soir) des différences remarquables, il arrive à cette conclusion que, pour ce qui regarde la direction des vents, les heures de la journée ont la même importance que pour la plupart des autres phénomènes météorologiques. «Mais jusqu'à présent, ajoute Kämtz, nous manquons d'observations suffisantes pour pouvoir évaluer cette influence des heures. Cependant, si l'on observe le vent plusieurs fois dans la journée, il est probable que les moyennes générales ne s'écartent pas trop de la vérité.»

Il est évident que le rapport entre les différentes heures de la journée et la direction du vent ne pouvait être apprécié d'une manière positive qu'au moyen des observations horaires: encore fallait-il que celles-ci fussent faites pendant une assez longue série d'années. Pour déduire les lois de la marche diurne de la température, il a suffi d'abord d'avoir observé pendant un laps de temps assez restreint. Les premières tables qui expriment cette loi (celle de Ciminello pour Padoue, basée sur les observations de 1778 — 79, celle de Madras — 1823, celle de Leith 1824 — 25, de Salzuflen 1828, de Plymouth 1833 — 34 etc.) ont été calculées d'après les observations d'une ou de deux années, et malgré cela elles ont représenté, avec une approximation suffisante, la loi d'après laquelle la température moyenne est répartie entre les diverses heures de la journée. Il n'en saurait être de même pour le vent; pour un phénomène aussi variable que celui-là dans nos latitudes, on ne pouvait raisonnablement s'en rapporter qu'aux observations horaires faites pendant une série d'années assez longue [3]). Par cette raison, la solution du

2) *Lehrbuch der Meteorologie.* Halle. 1831. Tom. I. p. 216.

3) M. Nicolas Khanikoff, dans son excellent mémoire *Sur le climat de Tiflis* (v. *Кавказскій Календарь* на 1848 годъ), s'est occupé de rechercher, au moyen des observations horaires, l'influence des heures de la journée sur la direction du vent dans cette ville; mais il n'avait alors à sa disposition que deux années de pareilles observations (du 1 décembre 1844 jusqu'au 30 novembre 1846).

problème que nous avons posé en commençant cet article est possible seulement depuis que nous avons, pour la première fois, dans l'*Annuaire Magnétique et Météorologique du Corps des Mines de Russie* et dans les *Annales de l'Observatoire physique central*, des observations horaires sur le vent, qui embrassent déjà des périodes assez considérables; notamment à S.-Pétersbourg, Cathérinenbourg, Barnaoul et Nertchinsk.

Pour les recherches dont je présente ici les résultats, je me suis servi des observations horaires de St.-Pétersbourg pendant la période décennale de 1841 à 1850 inclusivement, ayant de cette manière un total de 87,426 observations [4]).

Le tableau I montre combien de fois chaque vent a soufflé pour chaque heure séparément, pendant 10 ans [5]). Il est à remarquer que les observations ont été faites non pas aux heures justes, mais à midi 20′, à 1 h. 20′, à 2 h. 20′, et ainsi de suite. J'ai cru pouvoir omettre l'indication des minutes pour ne pas surcharger le tableau, d'autant plus que ces parcelles de temps peuvent être négligées, comme étant de peu d'importance relativement au phénomène qui nous occupe [6]). Les directions moyennes du vent dans ce tableau ont été calculées d'après la formule de Lambert [7]).

---

4) La somme totale des heures de ces 10 années est égale à 87,648; mais pour 222 heures qui manquent la direction du vent n'a pas été observée.

5) Une partie des calculs nécessaires pour dresser le tableau I ont été faits, sur mon invitation, par M. Toumascheff, premier observateur de l'Observatoire physique central à St.-Pétersbourg.

6) Il est presque superflu de remarquer que dans ce tableau I, comme dans les suivants, tous les calculs sont faits d'après le nouveau style.

7) Si l'on compte, à partir du N et en allant par l'E, 360° dans la périphérie de l'horizon, si ensuite on désigne par les lettres initiales du nom des vents le nombre de fois que chacun d'eux a soufflé, et si enfin φ est l'angle compris entre la résultante et le méridien, — on a pour la direction moyenne du vent

$$\operatorname{tang}\varphi = \frac{A}{B}$$

où

$$A = E - O + (NE + SE - SO - NO)\sin 45°$$
$$B = N - S + (NE + NO - SE - SO)\cos 45°.$$

Pour la résultante R, on a

$$R = \sqrt{A^2 + B^2} = \frac{A}{\sin\varphi}.$$

Direction des vents à St.-Pétersbourg. Période décennale, de 1841 à 1850 incl.

Janvier.

Heures	Nombre des vents								Calme	Directions moyennes du vent		
	N	NE	E	SE	S	SO	O	NO		A	B	φ
Midi	11	27	21	64	38	37	35	9	68	+ 17,5	— 72,5	S 13°34′ E
1	11	23	28	62	33	40	40	12	61	+ 11,1	— 68,9	S 9 9 E
2	12	21	31	60	30	40	43	10	63	+ 9,7	— 66,3	S 8 20 E
3	13	20	31	58	31	39	42	10	66	+ 9,3	— 64,9	S 8 10 E
4	9	22	36	60	32	37	40	11	63	+ 19,8	— 67,8	S 16 17 E
5	9	23	33	61	32	38	39	12	63	+ 17,8	— 67,8	S 14 43 E
6	9	23	32	61	31	38	38	11	67	+ 18,5	— 67,5	S 15 20 E
7	10	21	30	64	29	39	37	11	69	+ 17,5	— 68,7	S 14 18 E
8	7	20	30	64	30	39	36	11	73	+ 17,8	— 73,4	S 13 38 E
9	6	21	28	63	30	42	33	10	77	+ 17,4	— 75,8	S 12 56 E
10	6	24	24	66	28	36	33	11	82	+ 21,0	— 68,9	S 16 57 E
11	5	25	25	68	27	35	33	12	80	+ 24,2	— 68,2	S 19 32 E
Minuit	3	23	22	60	30	37	34	11	90	+ 12,5	— 71,1	S 9 58 E
1	4	21	18	64	26	42	30	10	95	+ 11,1	— 74,5	S 8 29 E
2	5	20	21	61	27	44	30	11	91	+ 9,2	— 73,8	S 7 6 E
3	6	21	23	56	30	44	28	10	92	+ 11,1	— 72,3	S 8 44 E
4	8	23	23	58	28	45	28	9	88	+ 13,9	— 69,7	S 11 17 E
5	8	23	22	58	28	46	27	10	88	+ 12,5	— 69,7	S 10 10 E
6	7	23	23	62	31	46	24	10	84	+ 19,3	— 76,5	S 14 10 E
7	9	22	23	63	30	43	26	10	84	+ 19,4	— 72,8	S 14 55 E
8	12	21	26	62	32	43	36	8	70	+ 12,4	— 73,2	S 9 37 E
9	12	18	26	65	34	41	33	10	71	+ 15,4	— 76,6	S 11 22 E
10	12	26	21	64	34	42	33	9	69	+ 15,3	— 71,7	S 12 3 E
11	12	28	20	66	34	39	35	7	69	+ 18,6	— 71,0	S 14 41 E
Sommes	206	539	617	1490	735	972	813	245	1823	+372,4	—1703,6	S 12°20′ E

Février.

Midi	13	25	17	46	44	33	44	7	53	— 5,3	— 63,9	S 4 44 O
1	13	28	16	46	41	34	44	9	51	— 6,3	— 58,1	S 6 12 O
2	11	32	14	48	39	33	44	11	50	— 4,8	— 54,6	S 5 2 O
3	13	32	15	51	36	32	40	10	53	+ 3,7	— 51,7	S 4 5 E
4	14	31	15	51	35	33	40	10	53	+ 2,3	— 51,1	S 2 34 E
5	11	30	17	48	36	32	42	8	58	+ 1,6	— 54,4	S 1 41 E
6	12	28	18	46	34	35	40	6	63	+ 1,1	— 54,9	S 1 9 E
7	13	27	18	47	33	38	39	6	61	± 0,0	— 56,4	S 1 1 E
8	13	24	19	43	33	40	39	5	66	— 4,6	— 57,8	S 4 33 O
9	13	24	21	40	33	41	38	4	68	— 3,7	— 57,1	S 3 43 O
10	13	22	20	40	32	42	39	4	70	— 7,8	— 58,2	S 7 38 O
11	13	21	20	42	32	40	34	5	75	— 1,4	— 58,2	S 1 22 O
Minuit	15	19	20	39	33	41	32	6	77	— 4,3	— 56,5	S 4 21 O
1	16	18	23	36	35	43	29	5	77	— 1,8	— 58,2	S 1 46 O
2	16	19	24	37	33	47	31	6	69	— 4,9	— 58,3	S 4 48 O
3	11	20	21	38	35	44	32	5	76	— 4,7	— 63,9	S 4 12 O
4	11	21	21	37	36	43	31	5	77	— 3,0	— 62,8	S 2 44 O
5	13	21	21	37	38	44	31	4	73	— 3,0	— 64,2	S 2 41 O
6	14	21	22	37	40	44	33	2	69	— 2,6	— 66,6	S 2 14 O
7	14	22	21	43	39	41	35	3	64	+ 0,7	— 66,3	S 0 36 E
8	13	22	20	45	41	34	33	3	71	+ 8,0	— 65,8	S 6 56 E
9	10	27	22	42	38	38	36	3	66	+ 5,6	— 63,0	S 5 5 E
10	8	27	21	45	41	34	42	6	58	+ 1,4	— 65,2	S 1 14 E
11	9	29	19	48	39	36	43	7	52	— 0,2	— 63,6	S 0 11 O
Sommes	302	590	465	1032	876	922	891	140	1550	—34,0	—1430,8	S 1°22′ O

Mars.

Heures	Nombre des vents.								Calme	Directions moyennes du vent		
	N	NE	E	SE	S	SO	O	NO		A	B	φ
Midi	29	37	30	57	38	15	45	12	47	+ 31,9	— 25,1	S 51°48′ E
1	30	44	23	60	36	21	49	8	39	+ 26,5	— 26,3	S 45 13 E
2	28	42	23	63	34	23	49	9	38	+ 25,1	— 30,5	S 39 27 E
3	26	46	20	66	31	20	49	12	39	+ 27,0	— 24,6	S 47 40 E
4	26	43	20	65	31	22	49	12	41	+ 22,8	— 27,4	S 39 46 E
5	24	41	21	63	27	23	49	12	49	+ 20,3	— 26,1	S 37 53 E
6	24	41	24	58	24	29	43	14	53	+ 20,2	— 22,4	S 42 3 E
7	20	41	21	58	24	32	37	15	62	+ 20,4	— 27,8	S 36 16 E
8	19	40	21	57	22	32	37	13	69	+ 20,4	— 28,2	S 35 53 E
9	20	40	22	49	22	33	30	15	79	+ 20,7	— 20,9	S 44 44 E
10	21	37	23	50	22	34	29	12	82	+ 22,7	— 25,5	S 41 41 E
11	21	37	22	48	22	32	27	13	88	+ 23,0	— 22,0	S 46 16 E
Minuit	20	36	26	49	21	30	25	11	92	+ 31,8	— 23,4	S 53 39 E
1	19	34	27	48	21	32	24	10	95	+ 31,0	— 27,2	S 48 44 E
2	18	36	25	48	17	32	25	11	98	+ 28,7	— 22,1	S 52 24 E
3	17	32	27	48	15	31	24	10	106	+ 30,3	— 23,9	S 51 44 E
4	18	30	30	48	19	30	22	14	99	+ 31,8	— 24,8	S 52 3 E
5	20	30	34	48	23	28	20	17	90	+ 37,1	— 23,3	S 57 52 E
6	21	33	31	51	28	26	24	13	83	+ 38,5	— 28,7	S 53 18 E
7	24	32	31	55	30	24	28	13	73	+ 38,0	— 29,8	S 51 54 E
8	28	30	31	54	31	24	30	12	70	+ 34,6	— 28,2	S 50 49 E
9	29	31	32	54	30	25	32	12	65	+ 33,6	— 26,2	S 52 3 E
10	29	29	32	58	31	25	34	12	60	+ 33,0	— 31,4	S 46 25 E
11	29	34	32	54	37	20	39	13	52	+ 31,5	— 26,9	S 49 0 E
Sommes	560	876	628	1309	636	643	820	295	1669	+680,9	—622,7	S 47°33′ E

Avril.

Midi	30	49	28	43	23	22	52	13	35	+ 15,9	+ 4,9	N 72 52 E
1	34	48	31	45	22	17	51	12	34	+ 24,8	+ 10,6	N 66 51 E
2	38	49	28	45	21	16	53	13	31	+ 20,5	+ 17,7	N 49 11 E
3	37	59	23	41	22	21	49	12	30	+ 20,9	+ 21,3	N 44 27 E
4	34	59	22	41	21	18	54	13	32	+ 16,3	+ 22,1	N 36 25 E
5	34	60	21	41	16	19	45	14	44	+ 23,6	+ 27,8	N 40 20 E
6	35	57	24	40	15	13	42	16	52	+ 29,6	+ 34,0	N 41 3 E
7	32	54	24	40	14	12	41	14	63	+ 30,6	+ 29,2	N 46 21 E
8	28	53	29	35	15	12	34	13	75	+ 39,1	+ 26,3	N 56 5 E
9	26	50	26	34	14	12	31	12	89	+ 37,0	+ 23,2	N 57 55 E
10	23	46	24	33	15	12	24	9	108	+ 40,6	+ 15,0	N 69 43 E
11	25	41	26	30	15	11	25	7	119	+ 38,1	+ 9,9	N 75 26 E
Minuit	17	40	27	31	12	13	26	6	122	+ 37,4	+ 6,4	N 80 17 E
1	18	40	27	27	13	14	25	5	125	+ 35,6	+ 7,8	N 77 38 E
2	15	36	30	24	14	13	25	4	133	+ 35,1	+ 3,1	N 84 58 E
3	15	39	31	20	15	14	20	8	133	+ 36,9	+ 9,1	N 76 9 E
4	21	36	30	20	15	16	23	7	127	+ 30,1	+ 10,9	N 70 5 E
5	21	38	30	24	16	14	25	8	119	+ 33,0	+ 10,6	N 72 11 E
6	23	43	31	25	13	17	29	8	106	+ 32,1	+ 16,3	N 63 5 E
7	25	48	31	29	16	21	31	6	88	+ 35,0	+ 11,8	N 71 22 E
8	28	51	31	30	16	23	31	7	78	+ 35,7	+ 15,5	N 66 32 E
9	27	51	32	31	18	26	35	7	68	+ 31,3	+ 9,7	N 72 47 E
10	32	46	30	41	18	26	36	9	57	+ 30,4	+ 5,6	N 79 34 E
11	32	44	28	41	24	25	44	12	45	+ 17,6	+ 1,0	N 86 45 E
Sommes	645	1137	664	811	403	407	851	235	1913	+727,2	+349,8	N 64°19′E

Mai.

Heures	Nombre des vents								Calme	Directions moyennes du vent		
	N	NE	E	SE	S	SO	O	NO		A	B	φ
Midi	30	55	23	24	21	20	97	17	23	— 34,6	+ 28,6	N 50° 26′ O
1	26	58	13	30	20	29	99	17	18	— 56,6	+ 17,2	N 73 6 O
2	33	58	12	28	18	27	103	15	16	— 60,2	+ 27,6	N 65 22 O
3	35	62	13	26	15	22	109	14	14	— 59,6	+ 39,6	N 56 24 O
4	31	63	15	27	12	21	107	18	16	— 56,3	+ 42,1	N 53 13 O
5	32	65	19	28	14	15	102	17	18	— 50,3	+ 45,3	N 47 59 O
6	34	75	15	23	11	14	94	19	25	— 33,5	+ 62,9	N 28 2 O
7	32	74	17	21	13	13	81	20	39	— 20,6	+ 61,0	N 18 39 O
8	28	75	19	20	10	17	72	15	54	— 8,9	+ 55,1	N 9 11 O
9	24	67	18	22	10	17	59	14	79	— 0,4	+ 43,4	N 0 32 O
10	19	64	16	21	13	13	48	13	103	+ 9,3	+ 36,1	N 14 27 E
11	20	56	16	16	14	14	40	12	122	+ 8,2	+ 32,6	N 14 7 E
Minuit	17	55	17	15	17	16	33	11	129	+ 14,1	+ 24,3	N 29 55 E
1	16	52	17	21	17	15	35	11	126	+ 14,9	+ 17,9	N 39 47 E
2	19	53	15	25	17	17	35	10	119	+ 15,7	+ 16,7	N 43 13 E
3	22	51	20	24	19	15	37	11	111	+ 17,3	+ 19,1	N 42 10 E
4	22	56	16	27	18	23	34	13	101	+ 14,9	+ 17,3	N 40 44 E
5	25	57	19	26	19	21	38	12	93	+ 16,0	+ 21,4	N 36 47 E
6	30	55	21	29	18	26	40	14	77	+ 11,8	+ 21,8	N 28 26 E
7	30	57	22	27	19	23	49	14	69	+ 5,9	+ 25,7	N 12 58 E
8	33	56	20	20	21	23	60	11	60	— 6,4	+ 24,6	N 14 35 O
9	28	57	21	30	17	29	72	12	44	— 18,8	+ 18,0	N 46 15 O
10	30	55	22	34	18	28	80	11	32	— 23,0	+ 14,8	N 57 14 O
11	29	51	25	30	19	21	89	14	32	— 31,8	+ 19,8	N 58 5 O
Sommes	645	1427	431	600	390	479	1613	335	1520	—332,9	+733,1	N 24° 26′ O

Juin.

Midi	21	34	10	28	23	32	127	24	1	— 112,8	— 3,4	S 88 16 O
1	18	40	10	22	20	32	130	23	5	— 115,1	+ 4,3	N 87 52 O
2	20	43	10	24	20	32	128	19	4	— 106,8	+ 4,2	N 87 45 O
3	18	42	9	24	19	34	128	24	2	— 113,4	+ 4,6	N 87 40 O
4	20	40	7	21	21	34	128	27	2	— 120,3	+ 7,4	N 86 29 O
5	20	44	8	20	17	32	130	24	5	— 116,4	+ 14,2	N 83 3 O
6	19	50	7	20	15	31	128	25	5	— 111,2	+ 20,8	N 79 25 O
7	20	50	10	18	13	26	121	27	15	— 100,5	+ 30,1	N 73 20 O
8	21	47	14	16	14	28	114	22	24	— 90,9	+ 24,5	N 74 55 O
9	21	39	21	21	15	25	90	20	48	— 58,5	+ 15,1	N 75 32 O
10	17	37	26	20	10	30	73	19	68	— 41,4	+ 11,2	N 74 52 O
11	21	36	22	19	10	31	69	18	74	— 42,8	+ 13,8	N 72 8 O
Minuit	17	33	25	21	12	35	67	15	75	— 39,2	— 0,6	S 89 8 O
1	15	34	21	25	16	35	63	18	68	— 37,8	— 6,6	S 80 6 O
2	17	36	24	22	16	39	64	19	63	— 40,7	— 3,2	S 85 31 O
3	17	33	25	25	16	42	59	25	57	— 40,3	— 5,3	S 82 31 O
4	20	31	23	27	15	46	62	25	50	— 48,1	— 6,9	S 81 50 O
5	22	32	25	28	17	44	64	24	44	— 44,6	— 6,2	S 82 5 O
6	25	36	20	31	18	53	63	23	31	— 49,3	— 10,5	S 77 59 O
7	24	42	20	33	17	50	72	26	16	— 52,7	— 3,5	S 86 12 O
8	23	38	20	35	19	46	82	25	12	— 60,6	— 8,6	S 79 52 O
9	25	36	17	33	19	43	92	25	10	— 74,3	— 4,5	S 86 32 O
10	21	32	12	32	25	38	111	25	4	— 98,3	— 13,1	S 80 29 O
11	21	33	12	29	25	35	116	28	1	— 104,7	— 6,1	S 86 40 O
Sommes	483	918	398	594	412	873	2281	550	664	—1820,7	+ 71,7	N 87° 45′ O

Heures	Nombre des vents								Calme	Directions moyennes du vent		
	N	NE	E	SE	S	SO	O	NO		A	B	φ
Midi	26	66	16	27	28	42	91	12	8	— 51,9	+ 0,1	N 88° 51′ O
1	27	59	10	36	22	29	107	15	5	— 61,3	+ 11,3	N 79 33 O
2	25	58	14	31	17	34	108	15	8	— 66,0	+ 13,6	N 78 22 O
3	26	60	11	28	18	28	113	15	11	— 70,5	+ 21,3	N 73 11 O
4	25	63	9	30	19	22	117	16	9	— 69,5	+ 24,9	N 70 17 O
5	33	64	5	29	13	27	113	15	11	— 72,3	+ 36,1	N 63 28 O
6	30	66	8	28	13	22	108	22	13	— 65,0	+ 43,6	N 56 9 O
7	31	65	12	26	13	22	108	18	15	— 60,3	+ 42,5	N 54 50 O
8	24	67	11	25	18	20	94	19	32	— 45,9	+ 34,7	N 45 46 O
9	23	60	14	26	19	20	76	14	52	— 21,4	+ 27,8	N 37 35 O
10	20	62	16	24	24	27	65	11	61	— 15,4	+ 11,4	N 53 29 O
11	20	54	19	27	24	30	56	12	68	— 9,7	+ 2,3	N 76 40 O
Minuit	19	57	18	24	26	32	51	10	73	— 5,7	+ 0,7	N 83 0 O
1	20	52	22	22	26	37	43	11	75	— 2,8	— 3,2	S 41 11 O
2	21	48	22	22	21	40	45	12	78	— 10,4	— 1,4	S 82 20 O
3	21	50	19	27	25	36	49	10	72	— 8,3	— 6,1	S 53 41 O
4	19	51	19	27	27	33	52	12	69	— 9,9	— 5,9	S 59 12 O
5	20	52	24	29	24	36	54	12	58	— 6,9	— 4,7	S 55 44 O
6	21	55	25	26	25	42	52	14	49	— 9,5	— 3,3	S 70 51 O
7	25	58	25	27	30	38	62	15	30	— 14,6	+ 0,6	N 87 39 O
8	19	64	24	31	29	36	67	12	28	— 10,1	— 3,7	S 69 53 O
9	21	64	21	30	32	38	72	14	18	— 21,6	— 4,0	S 79 30 O
10	20	65	22	29	28	39	84	13	10	— 32,6	— 1,0	S 88 15 O
11	20	67	17	34	28	38	85	15	6	— 34,4	— 1,0	S 88 20 O
Sommes	556	1427	403	665	549	768	1872	334	859	—776,0	+236,6	N 73° 3′ O

Août.

Midi	13	37	27	32	44	57	70	11	17	— 42,3	— 89,7	S 35°19′O
1	12	43	17	45	35	48	83	12	14	— 46,4	— 49,6	S 43 6 O
2	10	44	14	47	33	44	96	15	11	— 59,6	— 45,4	S 52 42 O
3	8	46	13	44	37	38	94	15	14	— 55,1	— 43,7	S 51 35 O
4	5	50	15	40	36	36	91	17	19	— 50,1	— 37,3	S 53 20 O
5	5	54	14	42	29	34	87	14	30	— 39,4	— 29,6	S 53 5 O
6	5	51	24	39	28	33	75	10	44	— 18,1	— 30,7	S 30 31 O
7	12	43	24	43	24	31	63	9	59	— 6,8	— 28,4	S 13 28 O
8	7	41	24	42	29	27	49	7	83	+ 9,3	— 36,7	S 14 13 E
9	5	37	22	41	29	23	43	9	99	+ 11,2	— 36,6	S 17 1 E
10	5	32	26	40	24	24	41	7	109	+ 13,7	— 36,5	S 20 34 E
11	4	33	25	39	27	21	33	5	121	+ 24,2	— 38,4	S 32 13 E
Minuit	5	30	26	39	22	25	33	6	122	+ 19,6	— 36,6	S 28 10 E
1	6	28	27	34	22	22	34	8	127	+ 15,4	— 30,0	S 27 11 E
2	6	27	28	35	24	28	30	6	124	+ 17,6	— 39,0	S 24 17 E
3	7	25	33	40	23	26	26	7	121	+ 29,4	— 39,8	S 36 27 E
4	7	29	34	34	30	31	31	9	103	+ 19,1	— 41,9	S 24 30 E
5	7	32	36	36	24	36	28	9	99	+ 24,1	— 38,7	S 31 55 E
6	9	35	34	38	30	35	32	9	86	+ 22,3	— 41,3	S 28 22 E
7	9	36	33	42	28	38	35	9	78	+ 19,7	— 43,5	S 24 22 E
8	11	39	32	41	31	38	45	12	58	+ 8,0	— 39,6	S 11 25 E
9	13	40	32	40	28	51	53	14	37	— 10,5	— 40,9	S 14 24 O
10	12	41	29	47	32	52	65	9	21	— 17,1	— 54,3	S 17 29 O
11	12	38	29	40	36	60	66	11	16	— 32,1	— 59,7	S 28 16 O
Sommes	195	911	618	960	706	858	1303	240	1612	—143,9	—977,9	S 8°22′O

Septembre.

Heures	Nombre des vents								Calme	Directions moyennes du vent		
	N	NE	E	SE	S	SO	O	NO		A	B	φ
Midi	18	38	18	55	35	47	53	17	19	— 14,7	— 49,9	S 16°25′O
1	19	40	13	47	40	44	64	24	12	— 35,6	— 42,0	S 40 17 O
2	17	42	11	50	42	40	64	25	9	— 34,1	— 41,1	S 39 41 O
3	20	43	12	47	38	41	62	27	10	— 34,6	— 30,6	S 48 31 O
4	17	41	11	54	38	37	66	25	11	— 31,9	— 38,5	S 39 39 O
5	18	42	12	48	43	34	59	25	19	— 25,3	— 35,5	S 35 29 O
6	17	42	12	59	43	32	52	23	30	— 14,8	— 37,2	S 21 42 O
7	13	41	16	55	33	33	44	21	54	— 5,6	— 31,2	S 10 11 O
8	9	41	18	52	29	30	38	20	63	+ 10,1	— 34,7	S 16 14 E
9	8	38	18	54	25	31	32	21	73	+ 14,0	— 35,2	S 21 41 E
10	8	33	21	49	24	36	29	19	81	+ 10,9	— 39,1	S 15 35 E
11	8	27	23	47	25	34	27	21	87	+ 9,3	— 40,1	S 13 3 E
Minuit	10	30	20	41	26	33	27	20	92	+ 5,6	— 32,8	S 9 41 E
1	8	30	20	44	23	30	25	20	100	+ 11,8	— 31,8	S 20 21 E
2	7	31	16	45	25	31	22	19	104	+ 12,2	— 36,2	S 18 37 E
3	9	28	15	46	27	32	23	21	99	+ 6,7	— 38,3	S 9 55 E
4	9	30	17	46	29	35	22	25	87	+ 6,2	— 38,2	S 9 13 E
5	11	28	17	53	34	31	21	30	75	+ 10,0	— 41,2	S 13 39 E
6	9	29	16	52	39	30	22	31	72	+ 8,0	— 45,4	S 10 0 E
7	13	28	18	53	41	35	24	28	60	+ 6,6	— 50,4	S 7 28 E
8	14	32	18	54	37	39	28	26	52	+ 4,7	— 47,5	S 5 39 E
9	14	36	20	50	34	46	34	24	42	— 2,8	— 45,2	S 3 33 O
10	13	41	21	51	33	47	43	23	28	— 6,6	— 43,8	S 8 34 O
11	15	38	22	52	34	48	51	18	22	— 12,2	— 49,8	S 13 46 O
Sommes	304	849	405	1184	797	876	932	550	1301	—102,1	—955,7	S 6° 6′O

Octobre.

Midi	15	21	25	62	59	41	36	31	19	— 3,3	— 79,7	S 2 22 O
1	18	28	20	50	51	44	44	28	17	— 13,5	— 65,9	S 11 35 O
2	16	28	25	56	54	44	40	28	18	— 6,6	— 68,8	S 5 29 O
3	15	27	27	57	54	44	36	32	17	— 3,4	— 68,4	S 2 51 O
4	13	28	25	60	50	38	39	30	26	± 0,0	— 65,0	S 0 53 O
5	12	31	23	63	46	33	38	29	34	+ 7,4	— 59,2	S 7 8 E
6	12	32	21	70	43	31	34	28	38	+ 17,1	— 59,7	S 15 59 E
7	12	29	25	64	45	33	27	28	46	+ 20,4	— 61,0	S 18 29 E
8	14	30	23	60	47	35	27	27	46	+ 15,6	— 60,6	S 14 26 E
9	13	30	23	60	42	39	24	26	52	+ 16,5	— 59,1	S 15 36 E
10	13	31	23	58	40	37	25	28	54	+ 14,8	— 52,2	S 15 49 E
11	13	32	20	57	37	38	24	27	61	+ 12,8	— 49,2	S 14 35 E
Minuit	12	33	20	59	36	37	23	27	62	+ 16,6	— 49,2	S 18 39 E
1	12	29	20	61	39	37	22	28	69	+ 15,5	— 55,7	S 15 33 E
2	13	26	20	66	42	37	19	31	55	+ 17,8	— 61,2	S 16 13 E
3	13	28	20	69	43	37	20	29	50	+ 21,7	— 64,3	S 18 39 E
4	15	26	22	68	39	42	21	30	46	+ 16,4	— 61,8	S 14 52 E
5	16	24	23	66	39	45	19	31	46	+ 13,8	— 62,2	S 12 31 E
6	14	25	20	67	43	41	24	32	43	+ 9,3	— 64,7	S 8 11 E
7	13	26	19	70	40	41	21	36	39	+ 11,3	— 58,5	S 10 56 E
8	12	27	17	70	43	46	20	43	31	+ 2,6	— 63,2	S 2 22 E
9	13	25	18	68	51	44	20	41	32	+ 5,7	— 68,1	S 4 47 E
10	12	26	19	67	57	41	20	37	30	+ 9,5	— 76,5	S 7 5 E
11	15	24	20	64	62	39	29	33	23	+ 2,2	— 79,2	S 1 35 E
Sommes	326	668	518	1521	1102	941	652	742	954	+ 220,2	— 1513,4	S 8° 17′ E

Novembre.

Heures	Nombre des vents								Calme	Directions moyennes du vents		
	N	NE	E	SE	S	SO	O	NO		A	B	φ
0	2	52	38	93	10	33	15	1	5			
Midi	8	28	19	64	46	56	26	15	46	+ 2,1	— 93,3	S 1°17′E
1	8	25	19	65	47	62	24	17	37	— 0,1	— 95,7	S 0 4 O
2	9	23	17	60	49	59	30	20	33	— 10,2	— 93,2	S 6 15 O
3	9	23	20	58	50	57	31	19	34	— 8,2	— 91,4	S 5 7 O
4	9	22	19	59	47	59	22	18	45	+ 1,2	— 91,2	S 0 46 E
5	8	22	24	63	49	56	22	19	46	+ 6,7	— 87,9	S 5 22 E
6	6	23	24	58	46	58	23	20	46	+ 1,1	— 91,1	S 0 42 E
7	6	22	24	59	44	61	22	21	43	— 1,9	— 91,2	S 0 38 O
8	6	20	23	60	45	54	19	24	54	+ 4,4	— 84,0	S 2 0 E
9	5	20	20	58	46	58	14	24	60	— 0,2	— 86,0	S 0 12 O
10	3	20	20	54	44	57	16	26	63	— 2,3	— 83,5	S 1 35 O
11	5	20	18	55	40	59	18	22	63	— 4,2	— 85,4	S 2 49 O
Minuit	3	22	19	55	41	63	16	24	56	— 4,0	— 88,4	S 2 36 O
1	4	22	19	50	46	60	15	24	60	— 4,4	— 86,8	S 2 54 O
2	4	24	19	49	45	60	17	21	59	— 3,6	— 85,8	S 2 24 O
3	5	24	17	45	43	66	17	18	63	— 10,5	— 86,3	S 6 56 O
4	5	25	17	47	45	61	17	17	64	— 4,2	— 86,2	S 2 48 O
5	5	25	17	52	45	63	16	18	57	— 1,8	— 90,4	S 1 9 O
6	8	26	16	49	44	63	14	18	61	— 2,2	— 83,6	S 1 30 O
7	6	25	19	56	44	59	16	20	57	+ 1,4	— 87,0	S 0 55 E
8	7	23	20	57	48	60	14	20	51	+ 6,0	— 92,8	S 3 42 E
9	6	23	19	56	45	60	17	17	57	+ 3,4	— 92,2	S 2 7 E
10	6	24	19	56	47	55	19	17	57	+ 5,6	— 90,0	S 3 34 E
11	6	25	20	61	45	[illegible]	15	15	47	+ 5,5	— 92,9	S 3 23 E
Sommes	147	555	455	1332	1077	1421	469	474	1259	— 19,6	—2136,8	S 0°32′O

Décembre.

Midi	6	21	41	64	40	37	37	12	52	+ 29,2	— 81,6	S 19 41 E
1	9	15	40	70	36	37	43	13	47	+ 21,5	— 82,3	S 14 58 E
2	7	19	41	68	37	37	42	13	46	+ 24,9	— 81,1	S 17 4 E
3	6	19	37	68	35	37	41	14	53	+ 21,2	— 79,4	S 14 57 E
4	5	20	36	67	32	39	38	15	58	+ 21,1	— 76,7	S 15 23 E
5	5	20	38	61	34	35	38	14	65	+ 22,4	— 72,4	S 17 12 E
6	2	22	37	58	37	32	40	17	65	+ 18,7	— 70,7	S 14 42 E
7	2	21	33	59	37	33	39	18	68	+ 14,3	— 72,1	S 11 13 E
8	3	17	32	59	35	35	38	16	75	+ 11,5	— 74,4	S 8 45 E
9	3	16	31	64	31	41	33	14	77	+ 15,5	— 80,5	S 10 54 E
10	2	15	31	62	33	44	30	14	79	+ 14,3	— 84,9	S 9 34 E
11	2	16	29	57	37	43	28	14	84	+ 12,2	— 84,0	S 8 16 E
Minuit	2	20	31	58	37	44	30	13	75	+ 15,7	— 83,3	S 10 41 E
1	3	19	31	59	33	40	37	11	77	+ 12,9	— 78,3	S 9 24 E
2	3	18	31	64	32	37	41	11	73	+ 13,8	— 79,4	S 9 51 E
3	4	17	31	63	33	34	42	10	76	+ 14,2	— 78,0	S 10 19 E
4	4	15	31	65	33	35	42	13	72	+ 11,4	— 79,4	S 8 10 E
5	3	15	33	65	31	37	43	13	70	+ 14,0	— 79,8	S 7 54 E
6	4	13	34	68	31	38	40	12	70	+ 15,7	— 83,7	S 10 38 E
7	4	16	34	67	34	38	39	14	60	+ 16,7	— 92,5	S 11 27 E
8	2	19	37	62	36	37	41	12	64	+ 18,4	— 81,6	S 12 43 E
9	3	22	38	64	38	35	39	12	59	+ 26,3	— 80,5	S 18 6 E
10	5	25	38	63	40	33	42	12	52	+ 26,1	— 76,3	S 18 53 E
11	5	22	41	64	37	35	37	14	55	+ 29,9	— 76,1	S 21 27 E
Sommes	94	442	836	1519	839	893	920	321	1572	+438,9	—1899,3	S 13° 1′ E

Heures	Nombre de vents								Calme	Directions moyennes du vent			
	N	NE	E	SE	S	SO	O	NO		A	B	φ	R [8]
Midi	200	427	275	563	439	439	713	180	388	— 178,3	— 515,5	S 19° 4' O	545,4
1	225	451	240	583	403	437	778	187	340	— 251,0	— 445,4	S 29 24 O	511,3
2	226	439	240	583	394	429	800	193	327	— 266,0	— 420,0	S 32 21 O	497,2
3	206	479	231	567	386	413	794	204	343	— 262,7	— 387,9	S 34 6 O	468,4
4	208	483	230	575	374	393	791	212	375	— 248,1	— 358,5	S 34 41 O	438,0
5	211	497	232	557	349	378	764	203	442	— 200,9	— 302,5	S 33 35 O	363,1
6	205	519	243	550	337	368	716	211	501	— 136,3	— 269,9	S 26 48 O	302,4
7	203	489	251	544	323	373	659	208	594	— 91,5	— 274,0	S 18 29 O	288,9
8	179	473	249	539	326	389	697	192	714	— 17,9	— 315,7	S 3 14 O	316,2
9	167	449	264	526	316	382	703	183	853	+ 48,0	— 342,2	S 7 59 E	345,5
10	130	423	270	517	306	392	752	173	960	+ 80,5	— 375,1	S 12 7 E	383,6
11	132	393	263	505	310	388	714	168	1042	+ 93,9	— 386,9	S 13 39 E	398,1
Minuit	140	398	271	491	313	406	697	180	1063	+100,1	— 410,3	S 13 43 E	422,3
1	141	379	272	491	317	407	682	161	1094	+101,4	— 426,6	S 13 23 E	438,5
2	144	374	275	498	313	425	684	161	1066	+ 91,2	— 440,6	S 11 42 E	450,0
3	147	368	282	501	324	421	677	164	1036	+103,8	— 430,0	S 12 59 E	461,8
4	159	373	283	504	334	440	685	179	983	+ 78,6	— 449,4	S 9 55 E	456,1
5	171	377	301	522	338	445	686	188	912	+101,2	— 448,4	S 12 43 E	459,7
6	183	394	293	535	360	461	697	186	831	+ 93,4	— 466,2	S 11 20 E	475,4
7	196	414	293	565	368	451	686	196	718	+ 87,4	— 456,2	S 10 51 E	464,5
8	202	422	296	567	384	449	687	191	645	+ 53,3	— 464,1	S 6 33 E	467,1
9	201	430	298	564	384	473	685	191	569	— 6,0	— 474,2	S 0 43 O	474,2
10	200	437	286	587	404	460	609	183	478	— 56,3	— 502,9	S 6 24 O	506,0
11	205	432	285	583	420	452	659	187	420	—110,8	— 506,2	S 12 21 O	518,2
Sommes	4463	10339	6438	13017	8522	10053	12417	4461	16716	—789,6	—9848,0	S 4°35'O	
Moyennes	186	431	268	542	355	419	559	184	697	— 32,0	— 411,2	S 4°27'O	412,4

8) Pour les directions annuelles, correspondantes aux différentes heures de la journée, j'ai calculé la valeur de R, sans ré-

TABLEAU II.

Fréquence et direction moyenne du vent à S.-Pétersbourg, calculées d'après les observations horaires de 10 années (1841—1850).

	Nombre de fois que chaque vent a soufflé en supposant la somme totale de toutes les observations pendant un mois, pendant l'année etc., égale à 100.								Direction moyenne	
	N	NE	E	SE	S	SO	O	NE	φ	R
Janvier	3,67	9,60	10,98	26,53	13,09	17,30	14,47	4,36	S 12°21′ E	31,05
Février	5,79	11,31	8,91	19,78	16,79	17,67	17,07	2,68	S 1 20 O	27,43
Mars	9,71	15,19	10,89	22,70	11,03	11,15	14,22	5,11	S 47 33 E	16,01
Avril	12,32	22,06	12,89	15,74	7,82	7,90	16,51	4,56	N 64 20 E	15,67
Mai	10,89	24,10	7,28	10,13	6,59	8,09	27,25	5,66	N 24 28 O	13,60
Juin	7,42	14,10	6,12	9,13	6,33	13,41	35,04	8,45	N 87 46 O	27,98
Juillet	8,46	21,71	6,13	10,12	8,35	11,68	28,47	5,08	N 73 0 O	12,32
Août	3,37	13,73	10,67	16,57	12,19	14,82	22,50	4,15	S 8 25 O	17,06
Septembre	5,16	14,40	6,87	20,08	13,51	14,85	15,80	9,33	S 6 4 O	16,28
Octobre	5,04	10,32	8,01	23,51	17,03	14,54	10,08	11,47	S 8 17 E	23,62
Novembre	2,48	9,36	7,67	22,46	18,16	23,96	7,91	8,00	S 0 32 O	36,02
Décembre	1,60	7,54	14,26	25,90	14,31	15,23	15,69	5,47	S 13 1 E	33,25
L'année	6,34	14,62	9,22	18,55	12,10	14,22	18,75	6,19	S 2 25 O	14,14
Hiver	3,69	9,48	11,38	24,07	14,73	16,73	15,74	4,17	S 8 30 E	30,38
Printemps	11,04	20,45	10,35	16,19	8,48	9,05	19,33	5,11	N 67 36 E	7,31
Été	6,42	17,18	7,64	11,94	8,96	13,30	28,67	5,89	S 73 55 O	14,65
Automne	4,23	11,36	7,52	22,02	16,23	17,78	11,26	9,60	S 1 2 E	23,19

On voit, d'après le tableau I, qui est moyenne pour toute l'année, la direction du vent qui est S 19° O à midi, tend à

---

duire la somme des observations pour chaque heure à 100; mais les sommes des observations pour chaque heure étant à très peu de chose près égales entre elles (de 3633 à 3683), les petites différences de nombre qui s'y trouvent ne peuvent pas avoir d'influence appréciable

tourner plus à l'Ouest à mesure qu'arrive le maximum de température; après ce moment l'angle commence de nouveau à diminuer jusqu'à 9 heures du soir où le vent passe dans la direction SE, qu'il conserve pendant toute la nuit jusqu'à 9 heures du matin, où il revient de nouveau dans le quadrant SO. En d'autres termes, les vents d'Est dominent pendant la nuit, les vents de l'Ouest pendant le jour. La cause de ce phénomène est facile à saisir. Pendant le jour la terre s'échauffe beaucoup plus que la surface du Golfe de Finlande qui est à l'ouest de St.-Pétersbourg, et l'air plus froid qui est en contact avec cette surface liquide étant aussi plus pesant que l'air qui se réchauffe et se dilate audessus de la terre, il s'ensuit que dans la partie inférieure de l'atmosphère il doit s'établir un courant venant de l'Ouest. Pendant la nuit a lieu le même phénomène, mais dans le sens opposé.

Tel est le résultat fourni par les moyennes annuelles. Si nous examinons chaque mois séparément nous y voyons des différences notables,

	Direction moyenne du vent		Différences
	le jour	la nuit	
Janvier	S 11° 9′ E	S 12° 48′ E	1° 39′
Février	S 0 54 E	S 2 43 O	3 17
Mars	S 46 41 E	S 48 29 E	1 48
Avril	N 59 4 E	N 71 18 E	12 14
Mai	N 37 12 O	N 22 34 E	59 46
Juin	N 87 59 O	N 85 52 O	2 7
Juillet	N 72 10 O	N 85 58 O	13 48
Août	S 25 17 O	S 25 26 E	50 43
Septembre	S 19 9 O	S 12 53 E	32 2
Octobre	S 0 22 E	S 14 44 E	14 22
Novembre	S 0 19 E	S 0 58 O	1 17
Décembre	S 18 19 E	S 11 33 E	6 46
Moyennes de l'année	S 33° 56′ O	S 12° 50′ E	46° 46′

sur la valeur de R; par conséquent les nombres contenus dans la dernière colonne verticale sont parfaitement comparables entre eux, et signifient que les 3640 vents observés à une heure quelconque produisent un effet mécanique égal à celui que produirait le vent, venant dans la direction moyenne et répété le nombre de fois indiqué par R.

Les plus grandes différences se remarquent pendant ou immédiatement après les deux équinoxes, et les moindres — aux deux solstices. Ce phénomène s'explique par l'effet simultané de deux causes: 1) les différences de température du jour et de la nuit, et 2) les variations de durée de la nuit et du jour — dans les différents mois de l'année.

St.-Pétersbourg.

	Températures moyennes (période de 5 années 1841 — 1845)		Différences	Durée (le 15 chaque mois)
	du jour	de la nuit		
Janvier	— 5,28	— 5,62	0,34	17 20
Février	— 6,54	— 7,20	0,66	14 50
Mars	— 3,52	— 4,94	1,42	12 20
Avril	1,60	— 0,71	2,31	9 30
Mai	7,98	5,25	2,73	7 0
Juin	12,36	9,50	2,86	5 30
Juillet	14,00	11,61	2,39	6 0
Août	14,40	12,00	2,40	8 20
Septembre	9,05	7,23	1,82	11 40
Octobre	3,97	2,94	1,03	13 50
Novembre	— 1,15	— 1,50	0,31	16 30
Décembre	— 2,70	— 2,94	0,24	18 0

Dans les mois où le golfe est couvert de glaces, qui forment comme une prolongation du continent, les masses d'air qui sont en contact avec cette surface congelée se réchauffent et se refroidissent presque de la même manière que celles qui reposent sur la terre ferme, couverte de neige; et comme de plus, dans ces mêmes mois, les différences de température entre la nuit et le jour atteignent leur minimum, cela nous explique pourquoi, dans les mois de Novembre, Décembre, Janvier, Février et Mars, la direction moyenne du vent durant la nuit ne présente pas de différences sensibles avec celle du jour.

Au printemps, le golfe est déjà dégagé de glaces; le soleil, montant de plus en plus, réchauffe la terre, mais n'a pas encore eu le temps de réchauffer l'eau de la mer. Les différences de volume que prend l'air au-dessus des masses pélasgiques et des continents, par suite de cette inégalité de

chauffement, arrivent à leur maximum. Aussi voyons-nous qu'en Avril la direction moyenne du vent, pendant la nuit, dévie 12° plus à l'Est que pendant le jour, ce qui est dû à la prédominance des vents du Sud, du Sud-Ouest et de l'Ouest, dont le nombre grandit graduellement depuis la fin de la nuit jusqu'à midi, pour décroître ensuite d'une manière tout aussi régulière jusqu'à la nuit et jusqu'au moment du minimum de température. Au mois de Mai les différences dans la direction moyenne du vent atteignent leur maximum; cette direction pendant le jour est N 37′ O, pendant la nuit à peu près N 23° E, ce qui fait que les points de l'horizon sur lesquels tombent les directions moyennes sont à 60° l'un de l'autre.

Après cette époque, vers le solstice d'été, au mois de Juin, la différence pour les vents entre le jour et la nuit est presque nulle, ce qui me paraît s'expliquer par la courte durée de la nuit; la transmission de la chaleur par la surface de l'eau et de la terre aux couches de l'air qui y reposent demandant un certain laps de temps pour s'effectuer, et le rayonnement du calorique de la terre vers les espaces célestes étant limité par la courte absence du soleil, l'échange des masses d'air entre la mer et la terre n'a pas le temps de s'établir d'une manière assez marquée pour influer sur la direction du vent.

A partir du solstice d'été jusqu'à l'équinoxe d'automne, à mesure que les nuits deviennent plus longues, les différences entre la direction moyenne du vent pendant le jour et pendant la nuit deviennent de plus en plus considérables; au mois de Juillet cette différence est presque de 14°, au mois d'Août elle atteint à peu près 51°; le vent moyen venant du S 25½° O pendant le jour, et du S 25½° E pendant la nuit. Après l'équinoxe d'automne elle décroit de nouveau; elle est de 32° au mois de Septembre et de 14° au mois d'Octobre. Ces différences ne sont pas l'effet de causes accidentelles, puisqu'elles sont toutes tournées dans le même sens. — Au mois de Juillet la différence est déterminée par la prédominance des vents de l'Ouest, qui pendant le jour sont plus fréquents que pendant la nuit; de même aux mois d'Août et de

Septembre les vents de l'Ouest soufflent plus souvent le jour, les vents d'Est — la nuit.

Le tableau I nous montre aussi la répartition des heures de calme dans la journée; on y voit les nombres qui indiquent les heures marquées par l'absence du vent, croître à partir de 2 h. après midi (époque du maximum de température) jusqu'au milieu de la nuit, et puis décroître tout aussi régulièrement depuis le milieu de la nuit jusqu'à l'époque du maximum de température. Les mois présentent sous ce rapport les différences suivantes:

Si, pour éliminer les différences de nombre produites par les inégalités de durée de la nuit et du jour, de même que des différents mois, nous supposons le nombre des observations faites dans chaque mois pendant le jour égal à 100, et pareillement le total des observations nocturnes égal à la même somme, nous trouvons que:

St.-Pétersbourg (période de 1841 à 1850).

Sur 100 observations, le calme a été observé

	le jour	la nuit
Janvier	22	26
Février	20	25
Mars	17	28
Avril	20	38
Mai	14	36
Juin	6	23
Juillet	8	23
Août	13	36
Septembre	10	28
Octobre	8	16
Novembre	15	19
Décembre	16	22
L'année	14	27

	le jour	la nuit
L'hiver	19	24
Le printemps	17	34
L'été	9	27
L'automne	11	31

Ainsi, pendant le jour, le calme est moins fréquent dans les mois d'été et d'automne que dans les mois d'hiver et de printemps; pendant la nuit c'est le contraire, il est plus fréquent pendant le printemps et l'été que pendant l'hiver et l'automne.

Après cette analyse des observations de St.-Pétersbourg, nous pouvons conclure que, quand on veut connaître quels sont les courants atmosphériques dominants, il n'est pas indifférent d'observer à des heures quelconques; mais que, bien au contraire, le choix des heures convenables est d'une grande importance, du moins pour tout endroit qui serait placé dans les mêmes conditions topographiques que St.-Pétersbourg. En est-il de même pour tout autre endroit, qui n'aurait pas à proximité une vaste nappe d'eau? C'est ce qu'on ne saurait décider *a priori*. Il est donc désirable que les observations horaires des stations méditerranées, comme Cathérinenbourg, Barnaoul ou Nertchinsk, soient soumises à un calcul qui permette de résoudre cette question.

J'ai calculé pour les cinq stations météorologiques suivantes, qui se trouvent dans des conditions topographiques différentes, les directions moyennes du vent séparément pour chacune des heures auxquelles on a observé.

Cathérinoslav.

10 années d'observations (1833 — 1842); *Annales de l'Observatoire Physique Central de St.-Pétersbourg, pour l'année*, 1847.

	Nombre de fois que chaque vent à soufflé en supposant le total des observations pendant l'année égal à 100								Direction moyenne du vent	
	N	NE	E	SE	S	SO	O	NO	φ	R
10 h. du matin	4,93	9,26	19,85	15,18	15,22	12,89	15,14	7,53	S 22°29′ E	19,68
2 h. ap. midi	5,42	8,67	18,36	15,86	16,15	12,37	16,15	7,02	S 16 35 E	20,35
10 h. du soir	5,64	7,30	18,77	12,35	18,87	12,11	19,17	5,79	S 2 14 E	21,21

Archangel.

18 années et 7 mois (1813 — 1831); *Mém. de l'Acad. Imp. de Sc. de St-Pétersb.* VI Sér. Tom. III.

7 h. du matin	10,92	7,93	14,91	15,81	11,19	15,34	17,01	6,89	S 6 12 O	9,68
2 h. ap. midi	13,00	6,39	9,54	15,61	11,10	13.74	14,74	15,87	S 73 47 O	10,97
9 h. du soir	14,13	8,78	11,82	13,25	9,57	15,58	16,94	9,95	S 71 44 O	7,96

Irkoutsk.

15 années (1830 — 1844); *Annales de l'Obs. Phys. Centr.* 1847.

7 h. du matin	46,28	0,08	5,58	2,48	36,61	0,85	0,23	7,88	N 4 34 E	12,95
2 h. ap. midi	48,34	0,20	1,35	1,74	39,75	0,66	0,15	7,81	N 15 5 O	12,96
10 h. du soir	52,53	0,08	0,68	0,90	38,28	0,44	0,24	6,85	N 12 21 O	18,59

Tara.

10 années (1832 — 1841); *Annales de l'Obs. Ph. Centr.* 1847.

9 h. du matin	16,31	12,05	20,03	11,76	7,28	10,18	9,66	12,79	N 44 53 E	15,61
3 h. ap. midi	16,26	12,17	20,30	11,91	7,22	10,09	9,48	12,57	N 47 9 E	16,11
9 h. du soir	15,59	12,36	20,53	12,45	7,37	10,16	9,18	12,36	N 53 14 E	16,17

Jakoutsk.

15 années (1829 — 1844); *Annales de l'Obs. Phys. Centr.* 1848.

7 h. du matin	37,11	6,33	6,97	4,13	18,78	3,38	14,34	8,96	N 20 4 O	25,31
1 h. ap. midi	24,31	6,25	16,18	6,58	20,99	3,94	14,58	7,17	N 27 40 E	6,04
10 h. du soir	47,79	5,44	7,00	2,87	7,10	2,33	16,19	11,28	N 14 49 O	30,43

On voit dans ces exemples qu'à l'exception de Tara, dans tous les autres endroits les heures de la journée ont une influence notable sur la direction du vent. A Archangel, l'échange des masses d'air entre la terre et la mer s'exprime par la prédominance des vents de terre: SE, S, SO à l'époque du minimum de température (7 h. du matin), et des vents de mer: N, NO et O au milieu de la journée, au moment du maximum de température. La direction moyenne du vent le matin est presque du Sud (S 6° O), et à 2 h. de l'après-midi presque de l'Ouest (S 74° O): donc les points de l'horizon d'où vient le vent moyen sont à une distance de 68° l'un de l'autre. A Irkoutsk la différence entre la direction du vent le matin et celle de 2 h. après-midi est égale à 20°, et à Jakoutsk à 48°. — Tara et Cathérinoslav présentent les plus petites différences sous ce rapport; mais il faut se rappeler que les observations du matin dans la première de ces villes ont été faites à 9 h., et dans la seconde à 10 h., et ces heures-là sont déjà assez éloignées des moments de minimum de température.

Les vents ont été observés à St.-Pétersbourg par M. l'Académicien Vesselovsky, pendant une période de 13 années (de 1822 à 1834 incl.), trois fois par jour: à 7 h. du matin, à 2 h. de l'après-midi et à 9 h. du soir [9]). Ces observations donnent pour la fréquence et la direction moyenne du vent les valeurs suivantes.

9) *Mém. de l'Acad. de St.-Pétersb.* VI Sér. sc.-math. et phys. Tom. II. p. 42.

TABLEAU III.

Fréquence et direction moyenne du vent à St.-Pétersbourg, calculées d'après les observations de 13 années (1822—1834).

	Nombre de fois que chaque vent a soufflé, en supposant la somme totale de toutes les observations pendant le mois, pendant l'année etc., égale à 100								Direction moyenne	
	N	NE	E	SE	S	SO	O	NO	φ	R
Janvier	3,70	11,49	10,21	13,29	15,52	23,67	18,35	3,77	S 20° 15′ O	28,95
Février	4,02	10,85	8,95	11,98	16,93	29,09	17,12	1,96	S 24 20 O	36,09
Mars	5,15	15,11	4,89	11,00	17,99	26,64	17,12	2,10	S 27 19 O	30,70
Avril	4,67	19,25	10,93	9,16	15,76	21,26	16,04	2,93	S 7 10 O	17,04
Mai	6,02	24,34	9,55	7,43	8,23	17,08	24,78	2,57	S 85 36 O	6,68
Juin	7,17	21,66	12,29	6,61	6,80	17,51	24,95	3,07	N 84 2 O	7,30
Juillet	4,53	19,52	11,53	7,19	6,66	25,46	22,18	2,93	S 51 44 O	15,08
Août	3,91	14,31	12,74	13,60	11,62	21,34	20,00	3,38	S 13 24 O	20,04
Septembre	8,64	14,27	9,27	8,36	13,45	26,00	15,55	4,46	S 36 42 O	19,78
Octobre	6,75	8,38	4,70	10,63	20,10	33,19	12,57	3,68	S 29 47 O	41,27
Novembre	7,40	9,32	6,80	10,71	22,39	26,83	13,33	3,22	S 22 38 O	35,39
Décembre	5,71	8,16	6,31	12,45	25,40	24,80	12,11	5,12	S 18 43 O	38,74
L'année	5,64	14,71	8,91	10,20	15,02	24,41	17,85	3,27	S 27 13 O	23,82
Hiver	4,48	10,15	8,19	12,57	19,28	25,85	15,86	3,62	S 21 6 O	34,62
Printemps	5,28	19,57	8,46	9,20	13,99	21,66	19,31	2,53	S 26 58 O	16,75
Été	5,20	18,48	12,69	9,13	8,46	21,44	22,38	3,13	S 41 6 O	12,37
Automne	7,60	10,66	6,92	9,90	18,65	28,67	13,82	3,79	S 28 35 O	32,09

Pour juger à quel point la direction moyenne calculée d'après ces observations triboraires approche de la véritable direction moyenne, qui serait obtenue au moyen des observations horaires, vous avons pour la période décennale, de 1841 à 1850, à St.-Pétersbourg:

	Direction moyenne, calculée d'après les observations des 24 heures	Direct. moy., calc. d'après les observ. de 7 h. du matin, 2 h. ap. midi et 9 h. du soir.	Différences
Janvier	S 12° 20′ E	S 0° 12′ 13′ E	0° 7′
Février	S 1 22 O	S 2 30 O	1 8
Mars	S 47 33 E	S 45 54 E	1 39
Avril	N 64 19 E	N 60 20 E	3 59
Mai	N 24 26 O	N 29 30 O	5 4
Juin	N 87 45 O	N 85 52 O	1 53
Juillet	N 73 3 O	N 67 37 O	5 26
Août	S 8 22 O	S 12 53 O	4 31
Septembre	S 6 6 O	S 6 5 O	0 1
Octobre	S 8 17 E	S 6 31 E	1 46
Novembre	S 0 32 O	S 4 5 O	3 33
Décembre	S 13 1 E	S 13 10 E	0 9
L'année	S 4° 35′ O	S 6° 42′ O	2° 7′

Les différences étant, comme on voit, tout-à-fait insignifiantes, il s'ensuit que les trois heures différentes auxquelles M. Visnievsky a observé donnent pour la direction moyenne du vent (comme pour la température moyenne) des résultats qui ont presque la valeur de *véritables* moyennes. Je suis porté à croire qu'en général les heures que l'on emploie le plus souvent, et qui donnent assez exactement la véritable température moyenne, donnent aussi, si la série des années d'observations est assez longue, de bons résultats pour la direction moyenne du vent.

Si l'on réunit les 13 années, observées par M. Visnievsky, avec les 10 années pour lesquelles nous possédons des observations horaires, on obtient le résultat suivant:

TABLEAU IV.

Fréquence et direction moyenne du vent à St.-Pétersbourg, calculées d'après les observations de 23 années (1822—1834, 1841—1850).

	Nombre de fois que chaque vent a soufflé, en supposant la somme de toutes les observations pendant le mois, pendant l'année etc., égale à 100								Direction moyenne	
	N	NE	E	SE	S	SO	O	NO	φ	R
Janvier	3,69	10,66	10,54	19,05	14,46	20,90	16,67	4,03	S 5°35′ O	28,59
Février	4,79	11,05	8,42	15,37	16,87	24,13	17,10	2,27	S 15 54 O	31,62
Mars	7,13	15,14	7,50	16,09	14,96	19,91	15,85	3,41	S 8 0 O	20,24
Avril	8,08	20,47	11,78	12,02	12,31	15,45	16,24	3,64	S 36 47 E	8,22
Mai	8,14	24,24	8,56	8,80	7,52	13,17	25,85	3,91	N 50 54 O	8,06
Juin	7,28	18,34	9,61	7,71	6,60	15,73	29,33	5,41	N 86 51 O	16,31
Juillet	6,24	20,47	9,18	8,46	7,39	19,47	24,92	3,87	S 72 48 O	12,39
Août	3,68	14,93	11,67	14,89	11,53	18,50	21,09	3,71	S 12 42 O	18,63
Septembre	7,13	14,33	8,22	13,45	13,47	21,15	15,66	6,58	S 24 55 O	17,56
Octobre	6,01	9,22	6,14	16,23	18,77	25,08	11,49	7,06	S 18 20 O	31,90
Novembre	5,26	9,34	7,18	15,82	20,55	25,58	10,97	5,30	S 12 54 O	34,90
Décembre	3,92	7,86	9,77	18,30	20,58	20,64	13,66	5,27	S 6 6 O	34,93
L'année	5,94	14,37	9,04	13,83	13,75	19,98	18,24	4,54	S 19 35 O	19,14
Hiver	4,14	9,86	9,58	17,57	17,30	21,88	15,91	3,86	S 9 12 O	31,58
Printemps	7,78	19,95	9,28	12,24	11,59	16,18	19,32	3,65	S 10 57 O	7,32
Été	5,73	17,91	10,15	10,35	8,51	17,90	25,11	4,33	S 56 57 O	12,81
Automne	6,13	10,96	7,18	15,17	17,60	23,94	12,71	6,31	S 17 27 O	28,08

Or, d'après tout ce qui précède, nous pouvons envisager les résultats contenus dans ce tableau comme exprimant d'une manière très exacte la *véritable* direction moyenne du vent à St.-Pétersbourg pour les 23 années pendant lesquelles on a observé; en tant du moins que la formule de Lambert le comporte. — Pour analyser ce tableau et donner l'explication

des phénomènes qu'il représente, il faudrait le comparer aux résultats analogues fournis par les observations des autres localités en Russie; mais cela nécessiterait une foule de développements, qui seront l'objet d'un travail ultérieur.

(Tiré du *Bull. Meteor.-philol.* T. III. No. 12. 13.)

und Sibiriens im J. 1858.

N.	Zusammen.		Ueber-	Anmerkungen.
	ännl. schl.	Weibl. Geschl.	haupt.	
1.	1806	708	2514	1.
2.	,535	46,608	98,143	2.
3.	),029	44,903	93,932	3.
4.	948	776	1724	4.
5.	),007	46,898	95,905	5. 1) Dabe 218 *Karaïmen* 143 männl.
6.	),149	152,793	291,942	6. und715 weibl. Geschl.
7.	),576	203,779	399,355	7.
8.	),338	44,564	93,902	8. 2) Davon 16,901 *Buddhisten* (Ламаиты)
9.	18	8	26	9. (8546 m. und 8355 w. G.) und 73,412
10.	588	56	644	10. Anhänger der *Schamane* (37,925 m. und 35,487 w. G.).
11.	,212	16,297	35,509	11. 3) Dabei 9643 *Mennoniten* (4848 männl.
12.	6216	5055	11,271	12. u. 4795 weibl. Geschl.).
13.	301	144	445	13.
14.	599	470	1069	14.
15.	,313	190,035	381,348	15.
16.	,479	137,533	273,012	16.
17.	466	207	673	17.
18.	,511	481,709	937,220	18. 4) Dabei 251 *Karaïmen* (131 männl. u.
19.				
20.				

$\frac{9}{21}$ Februar 1855.

Ueber die Bewohner fremder Confessionen in Russland, im Jahre 1853; von P. v. KOEPPEN.

Da schon seit einer Reihe von Jahren keine allgemeine, nach Provinzen geordnete Uebersicht der Bewohner sogenannter fremder Confessionen in Russland veröffentlicht worden ist, so ersuchte die Akademie das Ministerium des Innern ihr eine solche gefälligst zukommen zu lassen. Die uns hierauf mitgetheilte Zusammenstellung bezieht sich aufs ganze Russische Reich, mit Ausnahme von Trans-Kaukasien, Polen, Finnland und den Amerikanischen Besitzungen, gleich wie den Ländern der Donischen und der Tschernomor'schen Kosaken [1]).

Das Original der uns gewordenen Mittheilung soll in unsern statistischen Materialien abgedruckt werden; hier aber lasse ich eine nach dem Deutschen Alpbabet geordnete Uebersicht der Angaben folgen: (s. die Tabelle).

---

1) Was das Land der Donischen Kosaken anbetrifft, so ist aus der von mir im J. 1850 gemachten «Statistischen Reise» etc. (St. Petersb. 1852. 8.) zu ersehen, dass sich daselbst, zu jener Zeit, nur 11 Evangelische Christen (Deutsche), zwischen 6 und 7 hundert Muhammedaner (Tataren) und über 20,000 Götzendiener (Kalmyken) befanden.

Da haben wir:	Männl. G.	Weibl. G.	Béid. Gesch.
Evangelische Christen (Lutheraner, Reformirte u. a.) ...	908,525	983,911	1.892,436
Römisch-Katholische	1.386,054	1.417,179	2.803,233
Armenisch-Gregorianische ...	22,049	20,841	42,890
Armenisch-Katholische	1459	1197	2656
Muhammedaner	1.080,470	1.034,914	2.115,384
Hebräer	644,038	678.898	1.322,936
			+ 59
			1.322,995
Götzendiener	151,017	145,255	296,272
			+ 32,000
			328,272
	4.193,612	4.282,195	8.475,807
			+ 32,059
			8.507,866

Dies würde denn im angegebenen Bereiche ungefähr 15.3% der gesammten Bevölkerung ausmachen.

Von der Gesammtzahl dieser Bewohner fremder Confessionen machen die Evangelischen Christen ..... 22.24 Proc. aus

— Römisch-Katholischen..... 32.95
— Armenisch-Gregorianischen ... 0.50
— Armenisch-Katholischen 0.03
— Muhammedaner 24.86
— Hebräer 15.55
— Götzendiener..... 3.86

Wie bei den Evangelischen Christen die Reformirten nicht von den Lutheranern, den Mennoniten u. a. getrennt sind, so sind auch die Muhammedaner nicht in Sunniten und Schiiten, die Hebräer nicht in Talmudisten[2]) und Karaïmen getheilt. Diesem Mangel wird zum Theil durch die beigefügten Anmerkungen abgeholfen, aus denen ich hier, der leichtern Uebersicht wegen, die Angaben über die Zahl der *Mennoniten* und *Karaïmen* zusammenstelle.

2) Die Talmudisten zerfallen in Russland wieder in sogenannte Polnische und Türkische Juden; die Ersteren bedienen sich der Deutschen Sprache, die Letzteren der Tatarischen Sprache sowohl als Kleidung; der Sitz derselben ist die Stadt Karassu-Basar in Taurien.

Mennoniten.

In den Gouvernements:	Männl. G.	Weibl. G.	Beid. Gesch.
Jekaterinoslaw	4848	4795	9643
Taurien	8931	8489	17,420
Ueberhaupt	13,779	13,284	27,063
Ausserdem *Pietisten* im Taur. Gouv. ...	785	777	1562

Karaïmen.

In den Gouvernements:			
Chersson (mit Einschluss des Stadt-Gouvernements Odessa)	410	316	726
Kowno	131	120	251
Taurien	2110	1939	4049
Wilna	261	245	506
Wolynien	198	121	319
	3110	2741	5851

Fragt man nach den Provinzen, in welchen die absolute Mehrzahl dieser oder jener Glaubensgenossen vorhanden ist, so findet man:

die meisten *Evangelischen* Christen in den Gouvernements:

	Ind. b. G.		Ind. b. G.
Livland	706,087	Ssaratow	81,753
Kurland.....	454,303	Ssamara	48,583
Estland	291,195	Chersson	35,527
St. Petersburg...	130,205	Kowno	32,207

die meisten *Römisch-Katholischen* Christen in den Gouvnts.:

	Ind. b. G.		Ind. b. G.
Kowno	804,459	Minsk	189,231
Wilna	602,468	Wolynien	177,060
Grodno	286,605	Kijew.....	84,867
Witebsk	223,004	Kurland	47,709
Podolien	216,314	Mohilew	46,697

die meisten *Armenisch-Gregorianischen* Christen:

Im Stadt-Gouvernement Taganrog	17,306	Ind. b. G.
im Gouvnt. Stawropol'	12,692	» »
» » Astrachan'	5278	» »
» » Taurien	2291	» »
im Gebiete Bessarabien	2174	» »

die meisten *Armenisch-Katholischen* Christen:

im Gouvnt. Taurien	1140	Ind. b. G.

die meisten *Muhammedaner* in den Gouvernements:

	Ind. b. G.		Ind. b. G.
Orenburg	762,959	Perm	78,204
Kasan	371,473	Ssimbirsk	76,441
Taurien, mit dem Stadt-Gouvernmt. Kertsch-Jenikalè	316,335	Wjatka	69,796
		Tobol'sk	42,859
Ssamara	122,113	Ssaratow	42,571
Stawropol'	88,035	Pensa	41,210
		Nishnij-Nowgorod	31,012

die meisten *Hebräer* in den Gouvernements:

	Ind. b. G.		Ind. b. G.
Podolien	188,062	Bessarabien . .	67,672
Kijew	187,033	Chersson, mit Einschluss des Stadt-Gouv. Odessa . .	57,141
Wolynien	185,532		
Grodno	105,534		
Kowno	100,208	Witebsk	55,629
Minsk	99,516	Tschernigow	29,402
Mohilew	98,965	Poltawa	24,354
Wilna	69,216	Kurland	21,229

die meisten *Götzendiener* in den Gouvernements:

	Ind. b. G.		Ind. b. G.
Irkutsk	90,313	Transbajkal'sches Gebiet	12,502
Astrachan'	65,227		
Orenburg	57,051	Perm	9422
Stawropol'	32,000	Wjatka	9419
Tomsk	22,120	Kamtschatka	9161
		Jenissejsk	8520

Nicht uninteressant dürfte es sein zu sehen, wie sich da, wo die meisten Bekenner fremder Confessionen vorhanden sind, die Zahl derselben zur Gesammt-Bevölkerung verhält. Dies zeigt nun folgende Uebersicht.

Provinzen:		Verhältniss zur Gesammt-Bevölkerung d. Provinz.	
Kowno	937,220	?	Proc.
Orenburg	822,469	55.27	»
Livland	711,904	86.66	»
Wilna	675,105	85.84	»
Kurland	523,241	97.08	»
Podolien	406,110	25.74	»
Grodno	399,355	50.20	»
Kasan	381,348	28.30	»
Wolynien	368,630	25.09	»
Taurien, mit Einschluss d Stadt-Gouv. Kertsch-Jenikalè	353,452	58.05	»
Minsk	292,144	31.22	»
Estland	291,942	?	»
Witebsk	290,569	39.12	»
Kijew	273,012	16.67	»
Ssamara	197,270	14.94	»
St. Petersburg	162,501	28.69	»
Mohilew	145,943	17.48	»
Ssaratow	143,525	9.94	»
Stawropol'	138,181	26.80	»

Als ich an diese wenigen Erläuterungen ging, war es meine Absicht bloss die mitgetheilten Zahlen zu benutzen und mich jeder Prüfung derselben zu enthalten, zumal es bei uns dem Statistiker, bei so allgemeinen Zusammenstellungen, auf 5% mehr oder weniger nicht ankommen darf. Nun aber, wo ich auf ein paar Angaben stosse, die vielleicht übertrieben sein dürften und daher die von mir im diesjährigen Kalender mitgetheilten Resultate der 9ten Volkszählung verdächtigen, kann ich nicht umhin, meine Leser darauf aufmerksam zu machen. Es betrifft dies die Gesammtzahl der Bewohner fremder Confessionen in den Gouvernements Kowno und Estland.

Die Gesammtzahl der Bewohner des Gouvernements Kowno betrug im J. 1851, den Berichten der Cameralhöfe zufolge

welche die Volkszählungen zu überwachen haben, 424,399 männliche Seelen, was, mit Hinzufügung der weiblichen Bevölkerung (450,797 Ind.), etwa 62,000 Individuen weniger ausmachen würde als obige Angabe. Dass die auf der Volkszählung basirenden Steuerlisten und Verzeichnisse des Finanzministeriums, im vorliegenden Falle den bloss approximativen Angaben der Geistlichkeit vorzuziehen sind, kann wohl nicht bezweifelt werden, wenn man weiss, dass diese Letztern bisweilen ganz auf blossen Combinationen beruhen, während bei den Ersteren dies nur zum Theil Statt findet. Die Art, wie die kirchlichen Berichte in den Hauptstädten angefertigt werden, habe ich schon in meiner Schrift »Ueber die Deutschen im St. Petersburgischen Gouvernement« auseinandergesetzt [3]).

Wie im Kowno'schen Gouvernement, so ist auch in Estland die Zahl der Bewohner fremder Confessionen zu hoch angegeben; zwar nicht um mehr denn 7 Proc., wie dies beim Kowno'schen der Fall ist, jedoch um 2142 Individuen, was einen Ueberschuss von $^{7}/_{10}$ Proc. abgibt.

Etwas Aehnliches finden wir in Finnland, wo im Jahre 1851, den Angaben der Gouverneure zufolge, um 74,934 Individuen weniger Bewohner sein sollten als die Geistlichkeit deren zählte [4]).

---

3) S. das Bulletin de la Classe Historico-philologique de l'Académie Imp. des sciences de St. Pétersbourg. T. VII, p. 371 (S. 18 der Separat-Abdrücke), wo es heisst:

»In Beziehung auf die Lutherischen Gemeinden wird bekanntlich »von einigen Predigern die Zahl der, im Laufe eines Jahres das heil. »Abendmahl geniessenden Personen, für ein Drittel der Gesammtzahl »der Gemeindeglieder gehalten.«

»Bei den Katholiken, wo die Darreichung des heil. Abendmahles »schon in jüngerem Alter beginnt, dürfte die Zahl der Communi»canten mehr denn $^{1}/_{2}$ der Gesammtzahl betragen; da hier jedoch »die zum Tische des Herrn Gehenden nicht notirt werden, manche »Personen nicht alle Jahre communiciren, andere dagegen dies öfters, »ja wohl allwöchentlich thun; so lässt sich die Zahl der Beichtenden »weder aus Kirchenbüchern, noch durch die Zahl der dargereichten »Hostien, genau ausmitteln. Nur in Betreff des Militairs findet hier »eine Ausnahme Statt, da jeder Soldat einen Beichtzettel erhält.«

4) Die Evangelisch-Lutherischen Prediger und die Priester Grie-

Doch ich will mich nicht länger bei solchen problematischen Aufgaben aufhalten, deren Hauptwerth, wie bei Menschen und Dingen, darin besteht, dass man keine besseren hat. Das Einzige was ich hier noch berühren will, ist das, der obigen Tabelle nach, bestehende numerische Verhältniss der Geschlechter bei den Bewohnern verschiedener Glaubens-Bekenntnisse.

	Männl. Ind.	Weibl. Ind.
Bei den Evangelischen Christen	100 :	108.30
» » Römisch-Katholischen	100 :	102.25
» » Armenisch-Gregorianischen .	100 :	94.52
» » Armenisch-Kotholischen ..	100 :	82.04
» » Muhammedanern	100 :	95.78
» » Hebräern	100 :	105.41
» » Götzendienern	100 :	96.48.

Zum Schluss glaube ich nur nochmals darauf zurückkommen zu müssen, dass obige Data und Resultate keineswegs als fest begründete Wahrheiten, sondern nur als approximative Angaben anzusehen sind.

St. Petersburg, den 6. Febr. 1855.

---

chisch-Russischer Kirche zusammen genommen, gaben 1.636,915 Individuen beid. Geschl. an, während aus den Berichten der Gouverneure nur 1.561,981 Ind. hervorgingen, was einen Unterschied von 4.79 Proc. ausmacht. Hier möchte ich den Angaben der Prediger den Vorzug vor denen der Gouverneure geben.

(Aus dem *Bull. hist.-phil. T. XII. No.* 14.)

DISCOURS

prononcé

aux obsèques de M. l'académicien *Sjögren* par M. *Brosset*

le 11 janvier 1855 *).

Vous le savez, Messieurs, la science compte aussi ses adorateurs passionnés, ses héros, ses victimes. L'homme qui, au prix de pénibles privations, de travaux incessants, au péril même de ses jours, poursuit la recherche de vérités d'un ordre élevé, appréciables seulement au point de vue du progrès intellectuel, et qui, après avoir usé ses forces à ce labeur quotidien, tombe, non foudroyé comme le guerrier, mais ruiné par la méditation, à cet homme la conscience publique ne refuse pas la même sympathie, la même admiration qu'elle accorde au citoyen mort au champ d'honneur. Telles ont été, j'en appelle à vos souvenirs, la vie et la mort de l'honorable collègue dont la tombe nous réunit aujourd'hui.

Né en avril 1794, dans cette Finlande si recommandable par ses moeurs patriarcales, par ses simples vertus, par son amour d'une instruction solide, Anders Sjögren appartenait à une famille honnête, mais peu favorisée de la fortune. Les germes déposés dans son âme par la première éducation y fructifièrent si bien, qu'en 1819 l'Université

*) Quelques erreurs de faits et plusieurs fautes typographiques s'étant glissées dans la première impression de ce Discours, j'ai trouvé utile de rectifier ici les unes et les autres.

d'Abo lui confiait le soin de sa bibliothèque. En 1824 deux illustres protecteurs des sciences, les comtes Roumiantsoff, et Rehbinder, excellents appréciateurs et des espérances que donnait le jeune homme, et des plans qu'il avait formés pour la recherche des origines finoises, obtenaient l'assentiment de S. M. l'Empereur Alexandre, et les fonds nécessaires pour l'exécution d'un voyage littéraire dans les contrées du N. et de l'E. de l'empire russe, que M. Sjögren devait entreprendre sous leurs auspices. Ce qu'il eut à souffrir de privations durant cinq années de courses continuelles dans des régions peu visitées, habitées par des peuplades qui ne connaissent guère le confort européen, nous pouvons nous le figurer en nous rappelant que vingt ans après lui Castrén, le compatriote et l'ami de Sjögren, s'il n'y laissa la vie, y ruina du moins sa forte santé, et en revint pour la seconde fois, atteint avant le temps de germes de mort. Plus heureux que lui, Sjögren survécut longtemps à ses fatigues, mais croyez bien que sa jeunesse avait dévoré prématurément les espérances de sa vieillesse.

Ces beaux travaux lui ouvrirent les portes de l'Académie: correspondant en 1827, adjoint en 1829, M. Sjögren s'était voué d'abord spécialement à l'histoire et aux antiquités russes, mais ses prédilections philologiques et la variété de ses connaissances agrandissant chaque jour le cercle de ses recherches, il fut successivement chargé de représenter au sein de l'Académie l'encyclopédie des connaissances relatives aux races finoises et caucasiennes, à leur ethnographie, aux langues si variées dont elles font usage. Son courage se nivelant avec le flot toujours croissant de ses occupations, il finit par méconnaître les bornes de la nature. Un jour d'hiver, acharné au travail, il poursuivait la trace lumineuse d'une idée, avec cette ténacité que nous lui avons connue; en vain ses yeux se voilent, il prend l'obscurité qui lui dérobe la vue de son écriture pour celle que dans nos contrées le solstice d'hiver ramène si promptement. L'infortuné! il avait, sans le savoir alors, perdu l'usage de son oeil droit.

Pour recouvrer la santé qui lui échappe et utiliser le temps qu'il se verra forcé de lui consacrer, il forme le plan d'un

voyage au Caucase, en Crimée et dans la Transcaucasie. Là encore, au lieu de chercher à tempérer les difficultés inhérentes à de pareilles excursions, de suivre les routes les moins âpres, on le voit avec stupéfaction franchir, sans armes et presque seul, les horribles montagnes entre Piatigorsk et Ghébi, dans le haut Radcha, entre Oni et Vladikavkaz, protégé par la simplicité de son vêtement, par la loyale franchise de son langage. Si ce voyage, qui dura deux ans et demi, juillet 1835 — janvier 1838, ne lui rendit pas la santé, il valut au monde savant cette Grammaire de la langue osse, l'un de ses plus beaux ouvrages, et à lui, outre une marque précieuse de la munificence Impériale, les suffrages de l'Institut de France, qui lui décerna spontanément, en 1846, le prix Volney, pour la philologie comparative.

Ce n'est pas ici le lieu d'énumérer en détail les travaux de notre collègue: parlons plutôt de ses nobles qualités. Dur à lui-même, indifférent aux bagatelles de la vie, au luxe des vêtements, à la chère et aux plaisirs, sous une écorce rude il cachait un coeur d'or. Les pauvres ne recouraient jamais en vain à sa générosité; les nombreux amis qui recherchaient sa société n'étaient point attirés auprès de lui par les afféteries d'une politesse superficielle, par les élégances recherchées de la parole, par ces démonstrations d'une bienveillance qui ne rapproche que les surfaces, mais bien par cette simplicité d'une nature bonne et vraie, par la solidité du sens et de la science, par l'expression accentuée du sentiment et de la conviction. Nous, ses collègues, qui pouvions apprécier de plus près ses énormes travaux, ses vastes connaissances, nous trouvions toujours en lui un ami sûr, un coeur honnête, un confrère encore plus incapable de nuire aux autres par des voies détournées, que de se diriger lui-même dans celle de ses propres intérêts, dont il était parfaitement oublieux.

Le délabrement de sa santé ne l'empêcha pas, en 1846 et en 1852, d'entreprendre deux pénibles et curieuses excursions en Livonie et en Courlande, pour y étudier les traces, prêtes à s'éteindre des Lives, les aborigènes du pays, de leur langue et de leurs traditions; ces voyages, fort intéressants au point de vue de la science, achevèrent d'ébranler sa constitution,

mais fournirent un nouvel aliment à ses spéculations ethnographiques.

Dans ses dernières années, deux préoccupations absorbaient tous les loisirs de M. Sjögren: l'amour des livres et les soins que réclamait l'éducation de sa jeune famille. Ses filles devront à ses leçons une seconde vie, cette force morale, ce développement intellectuel, qui complètent et embellissent la vie matérielle; il fut doublement leur père, en se faisant leur instituteur. Sa bibliothèque, qui fut peut-être son seul excès, forme un riche trésor de philologie comparée, d'histoire de la Scandinavie et de la Russie.

Cher collègue, puissent au fond de la tombe vous parvenir les derniers hommages de l'estime profonde et de l'affection sincère de l'Académie! Votre souvenir et vos exemples nous restent; vos ouvrages, fruits de consciencieux efforts, transmettront à la postérité votre nom, environné de suffrages honorablement acquis.

M. Sjögren s'est éteint dans la soirée du 6 janvier; quelques heures avant sa mort, il avait encore donné un dernier coup-d'oeil à l'un de ses savants Mémoires.

(Aus dem *Bull. hist.-phil. T. XII. No.* 14.)

27 Januar / 8 Februar 1854.

Zahl und Vertheilung der Deutschen im Königreiche Polen, im Jahre 1851; von P. v. KOEPPEN.

Die Sr. Majestät dem Kaiser alljährlich vom Statthalter des Königreichs Polen zukommenden Berichte über die Verwaltung des Königreichs, enthalten jedesmal mehrere Angaben über Bevölkerungs-Verhältnisse. — Vor allem findet man darin die Gesammt-Bevölkerung angegeben, welche ich hier nach den mir vorliegenden Berichten mittheile [1]):

Im Jahre	Gesammt-Bevölkerung			Dabei Hebräer
	Männl. Geschl.	Weibl. Geschl.	Beiderl. Geschl.	
1829	2.066,445	2.071,189	4.137,631	.....
1832	1.933,590	1.981,275	3.914,665	.....
1834	.....	.....	4.103,196	420,062
1835	2.077,201	2.110,911	4.188,112	427,625
1836	2.114,526	2.136,808	4.251,334	440,145
1837	2.130,369	2.168,593	4.298,962	411,307
1838	nicht an	gegeben	4.358,509	453,646
1839	nicht an	gegeben	4.428,546	469,930
1840	2.214,849	2.273,160	4.488,009	474,698
1841	2.240,725	2.306,978	4.547,703	494,921

1) Nur für die Jahre 1835 und 1836 gebe ich hier die in Hrn. Sawjelejski's Statistik des Königreichs Polen vorkommenden Zahlen, aus Tab. 6, welche die Bevölkerungs-Verhältnisse von 1819 bis 1838 enthält. Seine Angaben stimmen übrigens nicht immer mit denen der officiellen Jahresberichte überein, und selbst beim J. 1837, wo Hr. S. die Gesammt-Bevölkerung eben so angibt wie wir solche im Jahres-

Im Jahre	Gesammt-Bevölkerung			Dabei Hebräer
	Männl. Geschl.	Weibl. Geschl.	Beiderl. Geschl.	
1842	nicht an	gegeben	4.623,312	509,197
1843	2.311,170	2.382,338	4.693,508	523,420
1844	nicht an	gegeben	4.761,253	.....
1845	2.355,446	2.443,212	4.798,658	550,197
1846	2.388,705	2.478,424	4.867,129	557,895
1847	2.382,543	2.475,157	4.857,700	560,363
1848	2.341,832	2.448,229	4.790,061	548,777
1849	2.327,083	2.454,272	4.781,355	544,005
1850	2.343,110	2.467,625	4.810,735	554,984
1851	2.356,434	2.495,205	4.851,639	563,970

Da ich nicht die Absicht habe in nähere Beleuchtung der vorstehenden Angaben einzugehen, so will ich hier nur folgendes bemerken:

Im Laufe der letzten zwei Decennien (1831 — 1851) hat die Gesammt-Bevölkerung um 936,974 Seelen, d. i. um 23.93 Proc. zugenommen.

Die merkliche Abnahme der Bevölkerung im J. 1848 ist hauptsächlich der Cholera zuzuschreiben.

Die weibliche Bevölkerung ist, im Ganzen genommen, der Zahl nach bedeutender als die männliche (so z. B. im letzten der angeführten Jahre fast um 6%). Doch finden, in Beziehung auf die Hebräer, einige Ausnahmen statt: So z. B. soll deren Zahl

im J. 1841 .... 248,527 männl. und 246,394 weibl.
im J. 1847 .... 282,796 » » 277,567 weibl. Individuen

betragen haben, während doch auch Jahre vorkommen, für welche mehr Frauen als Männer angegeben werden, wie z. B.

im J. 1845, wo von 274,573 m. und 275,624 w. Seelen

die Rede ist.

Berichte finden, weicht er in der Angabe der Zahl der Hebräer ab, indem er deren 450,568 anführt. Für die Jahre 1830 und 1831 fehlen die Angaben. Die Gesammt-Bevölkerung von 1851 wird im St. Petersburger Kalender für das Jahr 1853 um 416 Individuen grösser angegeben. Für 1852 hat der Rechenschafts-Bericht 4.812,577 Einwohner mit Einschluss von 564,031 Juden), also 39,062 weniger als im J. 1851.

Die Muhammedaner, welche wohl nur Tataren sein können, finden sich, gleich den Zigeunern, in sehr unbedeutender Zahl vor.

Die Zahl der Muhammedaner wird so angegeben:

Ind. b. G.	Ind. b. G.	Ind. b. G.
1841.... 329	1845.... 288	1848.... 275
1842.... 285	1846.... 303	1850.... 274
1843.... 279	1847.... 280	1851.... 291

Zigeuner soll es gegeben haben:

Ind. b. G.	Ind. b. G.
1843.... 327	1850.... 236
1848.... 204	1851.... 162

Die Zunahme der Bevölkerung bei den Hebräern ist etwas stärker als bei den Christen, denn im J. 1834 machten die Juden 10.21% der Gesammt-Bevölkerung, im J. 1851 aber 11.62% aus.

Die Christliche Bevölkerung besteht aus Polen, Litauern, Deutschen und Russen.

Die Slawischen Stämme bei Seite lassend, will ich hier nur das wiederholen, was ich schon in Kürze über die Litauer im Bulletin der historischen Classe [2]) gesagt habe, und darauf zu den Angaben in Betreff der Deutschen übergehen.

Die Litauer finden sich nur im nordöstlichen Theile des Königreichs, — im Augustow'schen Gouvernement vor, und zwar folgender Maassen durch drei Kreise vertheilt:

Kreise	Zahl der		Individuen		
	Gemeinden	Ortschaften	männl. G.	weibl. G.	beiderl. G.
Mariampol.....	22	1434	54,616	57,946	112,562
Kalwaria	54	750	32,735	33,671	66,406
Ssejny	3	40	2,460	2,488	4,948
	79	2224	89,811	94,105	183,916

2) Bulletin de la Classe des sciences historiques etc. T. VIII, No. 18, Sp. 283 f.

Die Zahl der Deutschen ist nicht viel geringer als die der Litauer, denn sie betrug im J. 1851 nur 10,321 Individuen, — also keine 6% — weniger.

Nachdem die Akademie aus der Kanzlei Sr. Durchl. des Statthalters von Polen, im J. 1849 die von mir gewünschten Nachrichten über die Wohnsitze und die Zahl der Litauer erhalten hatte, lag es mir daran noch einen Schritt weiter in der Erforschung der ethnographischen Verhältnisse des Königreichs Polen zu machen.

Da ersuchte ich denn die Akademie für ähnliche Nachrichten in Beziehung auf die im Königreiche ansässigen Deutschen sorgen zu wollen. Dies geschah, und, während meines Aufenthaltes in Taurien, langten, im Herbst 1852, die erbetenen Mittheilungen an, welche ich hier in gedrängtem Auszuge wiedergebe.

Wie bei den Angaben über die Litauer, so nennen die uns zugekommenen Listen auch hier alle Ortschaften, welche von Deutschen bewohnt sind. Da sich in vielen derselben nur wenige, in einigen aber selbst nicht mehr als 2 oder gar nur 1 Individuum deutscher Nationalität vorfinden, so will ich hier, auf eine Gesammt-Uebersicht, nur die Namen derjenigen Ortschaften folgen lassen, in denen mehr denn 100 Deutsche beiderlei Geschlechts ansässig sind.

Den Gouvernements nach waren im J. 1851 die Deutschen im Königreich Polen folgender Maassen vertheilt, und ihr Verhältniss zur Gesammt-Bevölkerung dieser Gouvernements war folgendes:

	Gesammt-Bevölkerung	Zahl der Deutschen			Zahl der Deutschen im Verhältniss zur Gesammt-Bevölkerung.
Gouvernements:		männl.	weibl.	beid. G.	Proc.
Augustowo	626,594	8801	9403	18,204	2.91
Ljublin.....	1.028,383	2559	2595	5154	0.50
Plozk.....	548,413	14,803	16,001	30,804	5.62
Radom.....	939,344	2687	2686	5373	0.57
Warschau (ohne die Stadt)....	1.544,790	52,423	55,506	107,929	6.99
Stadt:					
Warschau	164,115	3466	2665	6131	3.74
	4.851,639	84,739	88,856	173,595	3.58

Es ist demnach kaum der 28ste Bewohner in Polen ein Deutscher, während die Litauer beinahe den 26sten Theil der Gesammt-Bevölkerung ausmachen.

Berücksichtigen wir nun die Deutschen Bewohner in den einzelnen Kreisen eines jeden Gouvernements, so erhalten wir folgende Zahlen:

1. Gvt. Augustowo (Poln. Augustowo.)

Kreise	Zahl der Orte in denen sich Deutsche vorfinden	Zahl der Deutschen		
		männl.	weibl.	beid. G.
1. Augustowo [3]), poln. Augustowo	71	739	817	1556
2. Kalwaria, Kalwarya	220	2264	2252	4516
3. Lomsha, Lomża	30	523	523	1046
4. Mariampol, Maryampol.....	27	3726	4082	7808
5. Ssejny, Seyny.....	141	1549	1729	3278
	489	8801	9403	18,204

2. Gvt. Ljublin (Lublin).

1 Bjala, p. Biała.....	9	27	14	41
2. Hrubjeschow, Hrubieszow ...	3	18	11	29
3. Krassnosstaw, Krasnystaw ...	7	213	194	407
4. Ljublin, Lublin	18	438	346	784
5. Lukow, Łukow.....	11	275	279	554
6. Radsin, Radzyn	3	158	152	310
7. Samosc (Kr. Stadt), Zamość ..	15	422	439	861
8. Ssjedlce, Siedlce	36	1008	1160	2168
	102	2559	2595	5154

3) Alle Ortsnamen gebe ich hier deutsch in schmaler Schrift treu nach dem russischen Original, mit Beifügung der Polnischen Schreibweise; weiter unten findet der Leser auch die Russische Schreibart, nach welcher ich mich zuerst richten musste. Ein Fragezeichen nach der Polnischen Benennung beweist, dass die genannte Ortschaft im gedruckten Verzeichnisse entweder gar nicht, oder doch im resp. Kreise nicht vorkommt.

3. Gvt. Plozk (Płock).

Kreise	Zahl der Orte in denen sich Deutsche vorfinden	Zahl der Deutschen		
		männl.	weibl.	beid. G.
1. Lipno, p. Lipno	326	7240	8289	15,529
2. Mława, Mława	66	1001	981	1982
3. Ostrolenka, Ostrołęka	39	1063	1119	2182
4. Plozk, Płock	213	3517	3714	7231
5. Pultusk, Pułtusk	69	1276	1278	2554
6. Prassnysch oder Prshasnysch, Przasnysz	84	706	620	1326
	797	14,803	16,001	30,804

4. Gvt. Radom (Radom).

1. Kjelce, p. Kielce	25	212	203	415
2. Mjechow, Miechow	7	26	21	47
3. Ol'kusch, Olkusz	22	204	175	379
4. Opatow, Opatow	11	443	421	864
5. Opotschno, Opoczno	31	375	371	746
6. Radom, Radom	43	1033	1098	2131
7. Ssandomir, Sandomierz	7	117	109	226
8. Stopnitza, Stopnica	9	277	288	565
	155	2687	2686	5373

5. Gvt. Warschau (Warszawa).

1. Gostynin (Kr.-Stadt Kutno), p. Gostynin	218	5488	5734	11,222
2. Kalisch, Kalisz	69	4432	4713	9145
3. Konin, Konin	323	7509	8045	15,554
4. Lentschiza, Łęczyca	144	11,398	12,555	23,953
5. Lowitsch, Łowicz	129	3536	3662	7198
6. Piotrkow, Piotrkow	77	4383	4718	9101
7. Rawa, Rawa	58	2088	2274	4362
8. Sjerads, Sieradz	120	4380	4439	8819
9. Stanislawow (Kr.-St. Minsk), Stanisławow	60	1678	1673	3351
10. Warschau, Warszawa	159	3585	3695	7280
11. Wjelun' (Велюнь), Wieluń	81	1793	1729	3522
12. Wlozlawek, Włocławek	81	2153	2269	4422
	1519	52,423	55,506	107,929
Hauptstadt Warschau	1	3466	2665	6131
	1520	55,889	58,171	114,060

Da die Zahl der Ortschaften, in denen Deutsche ansässig sind, 3063 beträgt [4]), so kommen im Durchschnitt auf jeden dieser Orte 57 Deutsche beiderlei Geschlechts.

Der Orte, in denen nicht weniger denn 100 Deutsche beiderlei Geschlechts ansässig sind, gab es im J. 1851 überhaupt 411 [5]). — Als solche wurden in den, der Akademie zugekommenen Listen folgende genannt:

I. Im Gouvernement Augustowo (Augustowo).

Kreis Augustowo, Уѣздъ Августовскій, Augustowo.

Ind. b. G.

1. Augustowo, Августово [6]), p. Augustowo, Stadt.....134
2. Filipowo, Филиппово, Filipowo, Stadt.....121

---

4) Die Gesammt-Zahl aller bewohnten Orte im Königreiche Polen wurde im Jahre 1840 so angegeben:

	dem Staate gehörend	im Privat-Besitze befindlich	zusammen
Städte....	214	239	453
Dörfer ...	5373	16,992	22,365
	5587	17,231	22,818

S. M. Завелѣйскаго Статистика Царства Польскаго. Спб. 1842. 8. Таб. I. Die von Hrn. Sawelejskij hier angegebene Zahl scheint mir jedoch um ein paar tausend Ortschaften zu gering angegeben zu sein, da in dem jetzt sehr selten gewordenen, im J. 1827 zu Warschau gedruckten Oerter-Verzeichnisse gegen 25,000 Ortschaften genannt sind. Siehe: Tabella Miast, Wsi, Osad, Królestwa Polskiego, z wyrażeniem ich położenia i ludności alfabetycznie ułożona w Biórze Kommissyi Rządowéy Spraw Wewnętrznych i Policyi. W Warszawie. 1827. 2 Thle. in kl. quer-Fol.

5) Davon befinden sich:

im Gouvernement	Augustowo..	32
» »	Ljublin	19
» »	Plozk	82
» »	Radom	10
» »	Warschau ..	268

6) Die Russische Schreibart der Namen ist die der officiellen Liste; die Deutsche ist der Russischen gleichlautend wiedergegeben.

Ind. b. G.

3. Ssuwalki, Сувалки, Suwalki 446
4. Tscherwonki, Червонки, Czerwonki, Stadt 100

Kr. Kalwaria, У. Кальварійскій, Kalwarya.

1. Geischtoryschki, Гейшторышки, p. Gieisztoryszki 113
2. Karkliny, Карклины, Karkliny 396
3. Pojewon' und Lankupjany, Поевонь и Ланкупяны, Poiewoń i Lankupiany 746

Kr. Lomsha, У. Ломжинскій, Lomża.

1. Jedwabno, Едвабно, p. Jedwabno 124
2. Krasskà und Lomshiza, Краска и Ломжица, Kraska i Łomżyca . 136
3. Srebrnyborek, Сребрныборекъ, Srebrny bórek 290

Kr. Mariampol, У. Маріампольскій, Maryampol.

1. Antonowo, Антоново, p. Antoniewo 231
2. Blogosslawjenstwo, Благославѣньство, Błogosławieństwo 311
3. Freda, Фреда, Freda 496
4. Gelgudyschki, Гѣлгудышки, Giełgudyszki 974
5. Jakimischki, Якимишки, Jakimiszki 395
6. Kidule, Кидулѣ, Kidule 179
7. Kwjezischki, Квѣцишки, Kwieciszki 946
8. Lesniztwo, Лесництво, Leśnictwo 939
9. Mariampol, Маріамполь, Mariampol, Stadt 157
10. Pogjermon', Погѣрмонь, Pogiermoń 450
11. Ponjemon' Fergissa, Понѣмонь Фергисса, Poniemoń Fergissa .. 126
12. Ponjemon' Frentselja, Понѣмонь Френтзеля, Poniemoń Frendzela (?) 232
13. Poshajsze, Пожайсцѣ, Pozaysie 100
14. Preny, Прены, Preny 197
15. Schilgalle, Шилгаллѣ, Szyłgale 635
16. Syple, Зыплѣ, Zyple 806
17. Wladysslawow, Владыславовъ, Władysławow 112

Kr. Ssejny, У. Сейненскій, Seyny.

1. Grshybina, Гржыбина, p. Grzybina 117
2. Lodsje, Лоздзѣе, Lodź, Stadt 106
3. Okliny, Оклины, Oklina 100
4. Rakowek, Раковекъ, Rakowek 104
5. Ssereje, Серей, Sereje 212

II. Im Gouvernement Ljublin (Lublin).

Kreis Krassnosstaw, Уѣздъ Красноставскій, Krasnystaw.

Ind. b. G.

1. Nadrybje, Надрыбѣ, p. Nadrybie 135
2. Tschultschyze, Чулчыце, Czułczyce.....105

Kr. Ljublin, У. Люблинскій, Lublin.

1. Kon'skowolja, Коньсковоля, p. Końsko wola, Stadt 110
2. Ljublin, Люблинъ, Lublin, Stadt 292

Kr. Lukow, У. Луковскій, Łukow.

1. Kempa [7]) Skarshezka, Кемпа Скаржецка, Kępa Skarżecka 153
2. Kempa Zeljejewska, Кемпа Целѣевска, Kępa Cieleiewska? 155
3. Sakrshew, Закржевъ, Zakrzew.....104

Kr. Radsin, У. Радзинскій, Radzin.

1. Michelsdorf, Михельсдорфъ, p. Michelsdorf 171
2. Salutsche, Залуче, Załucze.....112

Kr. Samosc, У. Замосцьскій, Zamość.

1. Dorbossy, Дорбосы, p. Dorboxy, Colonie [8]) 161
2. Horyschow, Хорышовъ, Horyszów 115
3. Rogus'no, Рогузьно, Rogużno 158
4. Ssitanjez, Ситанѣцъ, Sitaniec.....133

Kr. Ssjedlce, У. Седлецскій, Siedlce.

1. Ozjente, Оцѣнте, p. Ocięte 368
2. Platkowniza, Платковница, Płatkownica.....470
3. Sajeser'she, Заѣзѣрже, Zaieziorze 104
4. Ssadoles, Садолесь, Sadoleś 388
5. Ssojkowek, Сойковекъ, Sojkowek? 164
6. Wjelgje Oyrodniki, Вѣльгѣ Огродники, Ogródniki Większe ...120

---

7) Kempa ist hier das Polnische Kępa, gleichbedeutend mit Werder (Insel), z. B. Saska Kępa «der Sächsische Werder» bei Warschau. Vergl. G. S. Bandtke's Poln.-deutsches Wörterbuch, und Kamp, plur. Kämpe, im Adelung.

8) Hier, wie mehrmals weiter unten, füge ich, dem in der 4ten Anmerkung genannten Oerter-Verzeichnisse folgend, das Wort «Colonie» bei, welches im Originale fehlt.

In den Kreisen Bjala und Hrubjeschow befinden sich keine Ortschaften die mindestens 100 Deutsche Bewohner aufweisen könnten.

III. Im Gouvernement Plozk (Płock).

Kreis Lipno, Уѣздъ Липновскій, Lipno.

	Ind. b. G.
1. Balin, Балинъ, p. Balin	110
2. Brshesno, Бржезьно, Brzezno	245
3. Brshosowka, Бржозовка, Brzozówka	107
4. Bughpomush nowy, Бугпомужъ новы, Bóg pomóż nowy	346
5. Bughpomush stary, Бугпомужъ стары, Bóg pomóż stary	229
6. Chodoroński, Ходороньскъ, Chodorążek	220
7. Glodowo, Глодово, Głodowo	168
8. Glowinsk, Глованьскъ, Głowińsk	153
9. Gosdy, Гозды, Gozdy	423
10. Grsheby, Гржебы, Grzęby	195
11. Jachowo, Яхово, Jackowo?	110
12. Janowo, Яново, Janowo	123
13. Jartschewo, Ярчево, Jarczewo	111
14. Jastrshembe, Ястржембѣ, Jastrzębe	532
15. Karnkowo, Карнково, Karnkowo	109
16. Komorowo, Коморово, Komorowo	123
17. Krobja, Кробя, Krobia	164
18. Leg (od. Legh), Легъ, ?	113
19. Lej, Лей, ?	115
20. Lizyschewy, Лицышевы, Licyczewy	214
21. Lonkje, Лонкѣ, Łąkie	576
22. Masowsche, Мазовше, Mazowsze	129
23. Morgowo, Моргово, Morgowo	184
24. Mukawjez Rumuzki, Мукавѣцъ Румуцки, ?	323
25. Nowogrodek, Новогродекъ, Nowogródek	185
26. Oborki, Оборки, Oborki	166
27. Obory, Оборы, Obory	108
28. Orlowo, Орлово, Orłowo	277
29. Ossjek, Осѣкъ, Osiek	123
30. Ossowka, Осовка, Osowka	108
31. Radomize, Радомице, Radomice	112
32. Schimssjory, Шимсіоры, ?	100
33. Shochowo, Жохово, Żochowo	359
34. Ssadki, Садки, Sadki	202
35. Stajentschinki, Стаѣнчинки, Staięczynki	138
36. Theodorowo, Теодорово, Teodorowo	330
37. Tomaschewo, Томашево, Tomaszewo	145

Ind. b. G.

38. Tschartownja, Чартовня, Czartownia 140
39. Tupadly, Тупадлы, Tupadły 289
40. Tusha Wiltscha, Туша Вильча, Tusza wilcza? 102
41. Wiltschewjez, Вильчевѣцъ, Wilczeniec 141
42. Witkowo, Витково, Witkowo 241
43. Wolja, Воля, Wola 209
44. Wrsheschewo, Вржешево, Wrzeszewo 131

Kr. Mlawa, У. Млавскій, Mława.

1. Budy Gisinskje, Буды Гизиньскѣ, ? 127
2. Jusefowo, Юзефово, Józefowo 124
3. Kondrajez Schljachezki, Кондрацъ Шляхецки, Kondrajez Szlachecki 143
4. Ostrow, Островъ, Ostrów 131
5. Ssokolowy Kont, Соколовы Конть, Sokołowy Kąt [9]) 334
6. Wolja, Воля, Wola 108

Kr. Ostrolenka, У. Остроленскій, Ostrołęka.

1. Kalinowo, Калиново, p. Kalinowo 125
2. Kowalewko, Ковалевко, Kowalówka, Colonie 226
3. Krolje, Кролѣ, Króle 124
4. Krolje, Кролѣ, Króle, Colonie 165
5. Paproz bol'schaja, Папроць большая, Paproć duża 405
6. Paproz malaja, Папроць малая, Paproć mała 358
7. Penchratka, Пенхратка, Pęchratka, Colonie 215

Kr. Plozk, У. Плоцкій, Płock.

1. Bjala Kolonija, Бяла колонія, p. Biała Kolonia 259
2. Blendowo, Блендово, Błędowo 111
3. Boguschin, Богушинъ, Boguszin 224
4. Boryschewo nowe, Борышево нове, Boryszewo nowe 267
5. Chelpowo, Хелпово, Chełpowo 153
6. Drwaly, Дрвалы, Drwały 205
7. Dsjershousna, Дзѣржовзна, Dzierząznia 164
8. Grabje, Грабѣ, Grabie 111
9. Kjempa Njemezka, Кѣмпа Нѣмецка, Kępa niemiecka 171
10. Maschewo, Машево, Maszewo 591
11. Modlin, Модлинъ, Modlin, Colonie 310
12. Plozk, Плоцкъ, Płock, Stadt 172
13. Podol'schize, Подольшице, Podolszyce 160
14. Powssino, Повсино, Powsino 280

---

9) Das Poln. Kąt bedeutet, gleich dem Russischen Уголъ, — Winkel.

Ind. b. G.

13. Sakrotschim, Закрочимъ, Zakroczym, Stadt 109
16. Wizejewo, Вищѣево, Wycieiewo Kolonia 236
17. Wyschegrod, Вышегродъ, Wyszogród, Stadt 128
18. Zjeschkowo, Цѣшково селеніе, Cieszkowo, Kirchdorf 113

Kr. Pultusk, У. Пултускій, Pułtusk.

1. Dembinki, Дембинки, p. Dembiny 156
2. Maryanowo, Марьяново, Maryanowo 218
3. Mogowo, Могово, Mogowo 155
4. Ssewerynowo, Северьяново, ? 109
5. Winzentowo, Винцентово, Wincentowo 147

Unter den Angaben für diesen Kreis befindet sich auch die Nachricht, dass sich in den verschiedenen Dörfern desselben 108 Deutsche Tagelöhner aufhalten.

Kr. Prshasnysch, У. Пржасныщскій, Przanysz.

1. Lipiny, Липины, p. Lipiny 120
2. Wolja Wodsyn'ska, Воля Водзынска, Wola Wodzyńska 142

IV. Im Gouvernement Radom (Radom).

Kreis Ol'kusch, Уѣздъ Олькушскій, Olkusz.

1. Sel'ze, Селце, p Sielce 114

Kr. Opatow, У. Опатовскій, Opatow.

1. Danischow, Данишовъ, p. Daniszew 165
2. Jawor Ssolezki, Яворъ Солѣцки, Jawór Solecki? 390

Kr. Opotschno, У. Опочинскій, Opoczno.

1. Unewel', Уневель, p. Unewel 130
2. Wjel'ka Wolja, Вѣлька Воля, Wielka Wola 108

Kr. Radom, У. Радомскій, Radom.

1. Chyshow, Хыжовъ, p. Chyszow 219
2. Gruschtschin, Грущинъ, Gruszczyn 117
3. Klementynow, Клементыновъ, ? 105

Kr. Stopniza, У. Стопницкій, Stopnica.

1. Ogljendow, Оглѣндовъ, p. Oględów 200
2. Prshetschow, Пржечовъ, Przeczów 173

In den Kreisen Kjelce, Mjechow und Ssandomir befinden sich keine Ortschaften mit 100 oder mehr Deutschen Einwohnern.

V. Im Gouvernement Warschau (Warszawa).

Kreis Gostynin, Уѣздъ Гостынскій, Gostynin.

Ind. b. G.

1. Annajewo, Аннаѣво, ? 110
2. Augustopol, Аугустополь, p. Augustopól.....389
3. Bjalotarsk, Бялотарскъ, Białotarsk.....123
4. Dol'ne Budy, Дольне Буды, ? 151
5. Donnerschruch, Доннершрухъ, Donerszruk.....228
6. Ernestynowka, Ернестыновка, Ernestynowka?.....142
7. Gombin, Гомбинъ, Gombin 343
8. Gostynin, Гостынинъ, Gostynin.....758
9. Grabje Njemezkje, Грабѣ Нѣмецкѣ, Grabie niemieckie 213
10. Heinleben, Хейнлебенъ, Heinleben.....139
11. Koschelewka, Кошелевка, Koszelew 113
12. Krshywje, Кржывѣ, Krzywie.....135
13. Kutno, Кутно, Kutno, Kreisstadt 182
14. Legarda, Легарда, ? 140
15. Lwuwek, Львувекъ, Lwowek.....277
16. Marzinow, Марцинновъ, Marcinów.....111
17. Mjechowice, Мѣховице, Miechowice 109
18. Mokre Njemezke, Мокре Нѣмецкѣ, Mokre niemieckie.....111
19. Nagodow, Нагодовъ, Nagodów.....103
20. Nowa Wess', Нова весь, Nowa Wieś 218
21. Sgushe, Згуже, ? 111
22. Ssady, Сады, Sady.....277
23. Sswinjary, Свиняры, Swiniary.....216
24. Sswinjary, Свиняры, Swiniary.....151
25. Syzk Njemezkij, Зыцкъ Нѣмецкій, Zyck (niemiecki?) 323
26. Wiontschemin Njemezkij, Віончемінъ Нѣмецкій, Wiączymin niemiecki.....179
27. Wiontschemin Pol'skij, Віончемінъ Польскій, Wiączymin polski 265
28. Wolja Brwilen'ska, Воля Брвиленьска, Brwileńska Wola.....156
29. Wymyssle Njemezkije, Вымысле Нѣмецкіе, Wymyśle niemieckie 234

Kr. Kalisch, У. Калишскій, Kalisz.

1. Blaschki, Блашки, p. Błaszki.....223
2. Celestiny, Целѣстины, Celestyny.....136
3. Danowice, Дановице, Danowice.....190
4. Dobrshez welki, Добржецъ вельки, Dobrzec wielki 464

Ind. b. G.

5. Holendry Myzjelinskije, Холѣндры Мыцѣлинскіе, Mycielińskie Holendry [10]) 167
6. Holendry Dembske, Холѣндры Дембскѣ, Dębskie Holendry ...141
7. Kalisch, Калишъ, Kalisz, Stadt 1643
8. Koshenjew, Кошенѣвъ, Koźeniew 123
9. Kosminek, Козьминекъ, Kozminek 184
10. Kotwocice, Котвоцице, Kotwasice 153
11. Mlyn Pjekar, Млынъ Пѣкаръ, Młyny piekarskie 107
12. Njemezka wes', Нѣмецка весь, Niemiecka wieś [11]) 244
13. Opatowek, Опатовекъ, Opatowek 477
14. Prashuchy, Пражухи, Prażuchy 160
15. Prshespolew, Пржеспольвъ, Przespolew 315
16. Prshyrowje, Пржыровѣ, ? 161
17. Samenta, Замента, Zamenta 251
18. Skashyn, Скажынъ, Skarzyn? 319
19. Ssobjessenki, Собѣсенки, Sobieszęki 147
20. Stawischyn, Ставищынъ, Stawiszyn 127
21. Stawki, Ставки, Stawki 110
22. Stok, Стокъ, Stok 178
23. Strshalkow, Стржалковъ, Strzałków 123
24. Theodorow, Теодоровъ, Teodorowo 129
25. Tlokinija, Тлокинія, Tłokinia 513
26. Turek, Турекъ, Turek 816
27. Wjeliopolje, Вѣліополѣ, Wielopole 183

Kr. Konin, У. Конинскій, Konin.

1. Bjalobloty, Бялоблоты, p. Białobłoty (Białobłockie holendry?) .213
2. Bil'tschew, Бильчевъ, Bilczewo 201
3. Boretschna welka, Боречна велька, Boreczna Wielka 131
4. Borowiez, Боровѣцъ (Borowice Holendry?) 558
5. Budki nowe, Будки нове, Budki nowe 185
6. Droshymjez, Дрожымѣцъ, ? 153
7. Gadowskoje, Гадовское селеніе, Gadowskie Holendry? 240

---

10) «Holendry», Холендры oder Голендры, Poln. Holendrzy, werden die Nachkommen der Holländer genannt, welche nach Polen übersiedelten; man findet solche auch in den westlichen Gouvernements des Kaiser-Reiches (z. B. im Brest'schen Kreise des Gvt. Grodno). Das Wort holendry kommt in Polnischen Ortsnamen oft vor, wie z. B. Borowice holendry, Holendry Dębskie etc., was wohl als Beweis dienen kann, dass im Königreiche Polen die Holländer an gar vielen Orten angesiedelt waren.

11) D. h. Deutsches Dorf.

Ind. b. G.

8. Gawrony, Гавроны, Gawrony 114
9. Holendry Lasjenskije, Холендры Лазѣньскіе, ? 627
10. Kischewskje, Кишевскѣ селеніе, Kiszewskie 120
11. Kochowo, Коховó, Kochowo 120
12. Kolo, Коло, Koło 336
13. Konary, Конары, Konary 233
14. Konin, Конинъ, Konin, Stadt 356
15. Konstantynow, Константыновъ, Konstantynowo 101
16. Kotschelewska Lenka, Кочелевска Ленка, ? 111
17. Lipiny, Липины, Lipiny 110
18. Lissewka, Лисевка, Lisewo? 185
19. Malenez, Маленецъ, Malinice? 100
20. Michalinow, Михалиновъ, Michalinowo 197
21. Mjelniza, Мѣльница, Mielnica 132
22. Nowe Grondy, Нове Гронды, Grądy nowe 235
23. Oborskije Holendry, Оборскіе Холендры, Obory Holendry 675
24. Petrkowize, Петрковице, Piotrkowice 381
25. Pysdry, Пыздры, Pyzdry 202
26. Sakrshewek, Закржевекъ, Zakrzewek 127
27. Slotkow. Kljetschewskij, Злотковъ Клѣчевскій, Złotkow Kleczewski? 147
28. Sswjenciza, Свѣнцица, Święcica (Święcia?) 365
29. Stare Grondy, Старе Гронды, Grądy stare 296
30. Starozjemjerowskoje, Староцѣмѣровское селеніе, Starociemierowskoie? (Ciemierow?) 168
31. Wengljew, Венглѣвъ, Węglewo 149
32. Wjershchy, Вѣржхы, Wierzchy 115
33. Wronbtschynkowo, Вронбчынково, Wrąbczynek (Wrąbczyńskie Holendry?) 102
34. Ziswiza, Цисьвица, Ciźwica 122

Kr. Lentschiza, У. Ленчицкой, Łęczyca.

1. Alexandrow, Александровъ, p. Alexandrow 203
2. Andrespol, Андресполь, ? 126
3. Andshejow, Анджеёвъ, Andrzeiewo 229
4. Antonjew Dorf, Антонѣвъ деревня, Antoniew 218
5. Antonjew Kirchdorf, Антонѣвъ селеніе, Antoniew 130
6. Augustow, Аугустовъ, Augustowo 138
7. Babischtsche, Бабище, Babiszcze? (Babice?) 1100
8. Bjala, Бяла, Biała (Biała wieś?) 175
9. Budy Stokowskije, Буды Стоковскіе, Budy Stokowskie? 130
10. Dombe, Домбѣ, Dąbie 239
11. Dombrowa, Домброва, Dąbrowa 336
12. Eufeminow, Еуфеминовъ, ? 178

Ind. b. G.

13. Gordanow, Гордановъ, Gordanow 219
14. Gorki, Горки, Górki .....S. No. 25 und 26 .....
15. Janow, Яновъ, Janów 177
16. Janowka, Яновка, Janówka 146
17. Justynow, Юстыновъ, Justynowo 105
18. Konstansinowek, Константиновекъ, Konstantynów 111
19. Konstantynow, Константыновъ, Konstantynow, Stadt 1616
20. Ljuzmjesh, Люцмѣжъ, Lućmierz 640
21. Lodz, Лодзь, Lodź, Stadt 5760
22. Nowossol'na, Новосольна, Nowosolna 1144
23. Osorkow, Озорковъ, Ozorkowo 1765
24. Poddembice, Поддембице, Poddębice 268
25. Sawadka nowa, Завадка нова, Zawadka nowa } mit Gorki (No. 14) 575
26. Sawadka Stara, Завадка стара, Zawadka stara }
27. Sgjersh, Згѣржъ, Zgierz 4957
28. Srebrna, Сребрна, Srebrna 143
29. Wilkow, Вильковъ, Wilków 154
30. Wiontschyn gurny, Вiончынь гурны, ? 306
31. Wygoshele, Выгожеле, Wygorzele 133

Kr. Lowitsch, У. Ловичской, Łowicz.

1. Arciechow, Арцѣховъ, p. Arciechów 119
2. Bednary, Беднары, Bednary 186
3. Bjeliny, Бѣлины, Bieliny 172
4. Bronisslawy, Бронислявы, Bronisław 139
5. Brshosowka, Бржозовка, Brzozówka 231
6. Felixow, Феликсовъ, Felixów 183
7. Franzischkow, Францишковъ, Franciszków 160
8. Gongolin, Гонголинъ, Gągolin 112
9. Hermanow, Германовъ, ? 168
10. Januschew, Янушевъ, ? 343
11. Karolinow, Каролиновъ, Karolinów 133
12. Karolow, Кароловъ, ? 110
13. Kempa Karolinska, Кемпа Каролиньска, Kępa Karolińska 107
14. Kromnow, Кромновъ, Kromnów polski 124
15. Marywil, Марывиль, Marywil 251
16. Myschory, Мышоры, Myszory 130
17. Nowa wjes', Нова весь, Nowa wieś 222
18. Ol'schinki, Ольшинки, Olszyny 158
19. Rybno, Рыбно, Rybno? (Rybno Holendry?) 282
20. Ssezymin Njemezkij, Сецыминъ Нѣмецкій, Secymin (niemiecki) 278
21. Ssljadow, Сляковъ, ? 249
22. Ssobota, Собота, Sobota 103
23. Teklinow, Теклиновъ, Teklinów 140

Kr. Piotrkow, У. Петрковскій, Piotrkow [12]).

	Ind. b. G.
1. Belchatow, Бѣлхатовъ, p. Bełchatów	116
2. Belchatowek, Бѣлхатовекъ, Bełchatówek	184
3. Brojce, Бройце, Broice?	100
4. Brshoza, Бржоза, Brzoza	378
5. Dobshelew, Добжелевъ, Dorbzelów	587
6. Drushbice, Дружбице, Drużbice	323
7. Grabiza, Грабица, Grabie	447
8. Hoshenice (oder Choshenice), Хоженице, ?	130
9. Kaschewice, Кашевице, Kaszewice	151
10. Kjetlin, Кѣтлинъ, Kietlice	131
11. Kljeschtschew, Клѣщчевъ, Kleszczów	521
12. Kocischew, Кощишевъ, Kocierszew	629
13. Koncik, Концикъ, Końcik?	215
14. Kotliny, Котлины, Kotliny	503
15. Lentschno, Ленчно, Łęczno	237
16. Masslowice, Масловице, Masłowice	139
17. Myssliwtschew, Мысливчевъ, Myśliwczow	101
18. Osiny, Осины, Osiny	289
19. Pabianice, Пабіанице, Pabianice?	214
20. Pashnjewice, Пажнѣвице, ?	258
21. Petrkow od. Piotrkow, Петрковъ, Piotrków, Stadt	200
22. Sapolice, Заполице, Zapolice	215
23. Starostwo Petrkowskoje, Старосты Петрковское, Piotrkow wóytostwo	188
24. Studsjanki, Студзянки, Studzianki?	267
25. Trshepniza, Тржепница, Trzepnica	104
26. Tscharmocin, Чармоцинъ, Czarnocin	233
27. Uschtschin, Ушчынъ, Uszczyn	248
28. Wiskitno, Вискитно, Wiskitno?	120
29. Wituwek, Витувекъ, Witowek	258
30. Wol'bosh, Вольбожъ, Wolborz	198
31. Zjenshkowice, Цѣнжковице, Ciężkowice	155

Kr. Rawa, У. Равскій, Rawa.

1. Annopol Lit. B., Аннополь лит. Б., p. Annopól	100
2. Annow, Анновъ, (Annosław?)	104
3. Brshosow, Бржозовъ, Brzozów	316
4. Chodnow, Ходновъ, Chodnów	119

12) In diesem Kreise befindet sich ein Ort Namens «Deutschland» (Poln. Deutszland), der jedoch nicht unter denen genannt wird, in welchen Deutsche vorhanden sind.

Ind. b. G.

5. Dombrowka, Домбровка, Dąbrówka....269
6. Gluchow, Глуховъ, Głuchów....446
7. Gutkowice, Гутковице, Gutkowice....105
8. Kolacinek, Колацинекъ, Kołacinek....107
9. Mos'kule, Моськуле, Moskule....141
10. Nessulkow, Несулковъ, Niesułkow....142
11. Popen', Попень, Popień....131
12. Stanisslawow, Станиславовъ, Stanisławów....100
13. Stanisslawow, Станиславовъ, Stanisławów....125
14. Warschewice, Варшевице, Warszewice....498
15. Wul'ka Jageltschynska, Вулька Ягельчыньска, Wólka iagielczynek 108

Kr. Sjerads, У. Сѣрадзкій, Sieradz.

1. Anjelin, Анѣлинъ, p. Annielin....186
2. Bechischtsche, Бехище, Bechcice....111
3. Jasionna, Ясіонна, Jasionna....101
4. Isabellow, Изабельловъ, Izabelów?....184
5. Jusefatow, Юзефатовъ, Juzefatow Kolonia....121
6. Lobudsice, Лобудзице, Lobudzice....246
7. Markowka, Марковка, Markówka....168
8. Mikolajewice, Миколаѣвице, Mikołaiewice....141
9. Okup maly, Окупъ малы, Okup mały....172
10. Okup wjelki, Окупъ вѣлькы, Okup duży....125
11. Oljechow, Олѣховъ, Olechów....479
12. Opjessin, Опѣсинъ, Opiesin?....129
13. Pabianice, Пабіанице, Pabianice....1365
14. Rokitniza, Рокитница, Rokitnica....226
15. Sdony, Здоны, ?....177
16. Sdun'ska wolja, Здуньска воля, Zduńska wola....1622
17. Sdun'ska wolja, Здуньска воля, Zdunska wola....184
18. Wol'ka Bentkowska, Вулька Бентковска, Wolka Bętkowska ...120
19. Wol'niza Grabowska, Вольница Грабовска, Wolnica Grabowska 216
20. Wysjerads, Высѣрадзъ, Wysieradz....115
21. Xawerow, Ксаверовъ, Xawerów....609

Kr. Stanisslawow, У. Станиславовскій, Stanisławow.

1. Grabie, Грабѣ, p. Grabie....292
2. Kiciny, Кицины, Kiciny (Kiczni?)....225
3. Ljesnjakowisna, Лѣсняковизна, ?....112
4. Majdan, Майданъ, Maydan....119
5. Mcryjanki, Марыянки, Marynki....102
6. Mrosy, Мрозы, Mrozy....165
7. Nadbjel', Надбѣль, ?....146

Ind. h. G.

8. Otwozk, Отвоцкъ, Otwock wielki 220
9. Peltschanka, Пелчанка, Pełczanka 110
10. Rentschaje Njemezkije, Ренчае Нѣмецкіе, Ręczaie 248
11. Rosalin, Розалинъ, ? 233
12. Tschubojowisna, Чубоёвизна, ? 129

Kr. Warschau, У. Варшавскій, Warszawa.

1. Alexandrow, Александровъ, p. Alexandrów 152
2. Augustowek, Аугустовекъ, Augustów? (Augustowka?) 156
3. Blendow, Блендовъ, Błędów 214
4. Dshekanow Njemezkij, Джекановъ Нѣмецкій, Dziekanów Kolonia 134
5. Gonski, Гонски, Gąski 310
6. Grabow, Грабовъ, Grabów 108
7. Gnjewnjewice, Гнѣвнѣвице, Gnieniewice 288
8. Gshegoshewice, Гжегожевице, Grzegorzewice 130
9. Jusefosslaw, Юзефославъ, Józefosław (Ludwigród) 155
10. Karolew, Каролевъ, Karolew? 234
11. Kasun' Njemezkij, Казунь Нѣмецкій, Kazuń niemiecki 131
12. Kempa Oborskaja, Кемпа Оборская, Kępa oborska 102
13. Konty, Конты, Kąty (Kolonia?) 206
14. Ljudow, Людовъ, ? 136
15. Markoschtschysna, Маркошчызна, Markowszczyzna 104
16. Nowaiwitschna, Новаивична, Nowaywiczna 113
17. Nowa wolja, Новаволя, Nowa wola 138
18. Parchominskaja Kempa, Пархоминская Кемпа, Parchominska Kępa? 145
19. Prussy, Пруссы [13]), Prusy 116
20. Rajschew, Райшевъ, ? 224
21. Sawadowskaja Kempa, Завадовская Кемпа, Kępa Zawadzka....207
22. Tscharnow, Чарновъ, Czarnów 101
23. Stanisslawow, Станиславовъ, Stanisławów 365
24. Staroiwitschna, Старовична, Stara Iwizna 167

Kr. Wjeljun', У. Вѣлюнскій, Wieluń.

1. Huta [14]) Stara, Хута стара, p. Huta stara 153
2. Kamjeniza Pol'ska, Каменица Польска, Kamienica polska 1518
3. Prshystajn, Пржыстайнъ, Przystayn 310
4. Rendsiny, Рендзины, Rędziny 106

---

13) D. h. Preussen; so hörte ich im J. 1821, im Borsna'schen Kreise des Tschernigow'schen Gouvernements die Deutschen Kolonisten nennen, obschon die meisten derselben keine Preussen waren.

14) Huta ist das Deutsche Hütte, Schmelz-, Eisen-, Glas-Hütte.

5. Ssokol'niki, Сокольники, Sokolniki 155
6. Tschenstochowa, Чѣнстохова, Częstochowa, Stadt 106
7. Wjeljun', Вѣлюнь, Wieluń, Stadt 236

Kr. Wlozlawek, У. Влоцлавскій, Włocławek.

1. Bjale Bloto, Бяле блото, p. Białebłota 102
2. Bodsije, Бодзіе, (Bodzanowek? Bodzanowo?) 201
3. Ciechocinek nowyj, Цѣхоцинекъ новый, Ciechocinek Nowe Holendry 128
4. Duninow Nowyj, Дуниновъ новый, ? 144
5. Duninow, Дуниновъ, ? 224
6. Isbiza, Избица, Izbica 124
7. Karolewo, Каролево, Karolewo-Holendry 110
8. Moshytschyn, Можычынъ, ? 115
9. Ruda, Руда, Ruda Kolonia 216
10. Rudsk wel'ki, Рудзкъ вельки, Rudzk wielki 148
11. Rybno, Рыбно, Rybno 117
12. Sagrodniza, Загродница, Zagrodnica 311
13. Ssarnow, Сарновъ, Sarnów? (Sarnowka Holendry?) 100
14. Ssarnowki, Сарновки, Sarnowo (Sarnówka holendry?) 101
15. Sslon'sk, Слоньскъ, Słónsk 234
16. Wlozlawek, Влоцлавекъ, Włocławek 148

Diesen Angaben zufolge sind die Deutschen folgendermaassen in den 3063 von ihnen bewohnten Orten vertheilt:

Gouvernements	Weniger als 100	1–200	2–300	3–400	4–500	5–600	6–700	7–800	8–900	900–1000	1–2000	4–5000	5–6000	Zusammen
Augustowo	437	16	4	3	3	—	1	1	1	3	—	—	—	489
Ljublin	83	15	1	2	1	—	—	—	—	—	—	—	—	102
Plotzk	715	52	18	7	2	3	—	—	—	—	—	—	—	797
Radom	145	7	2	1	—	—	—	—	—	—	—	—	—	155
Warschau	1252	159	61	19	6	6	5	1	1	—	8	1	1	1520
Ueberhaupt	2652	249	86	32	12	9	6	2	2	3	8	1	1	3063

Eine nicht unbedeutende Zahl von Ortschaften führt den Beinamen der Deutschen, Niemiecka, niemiecki, niemieckie so z. B.

Im Gouvernement Plozk

Im Kreise Pultusk:

Deutsche beid. G.

Kanja Njemezka, Кања Нѣмецка, p. Kania niemiecka 74

Im Gouvernement Warschau

Im Kreise Gostynin:

1. Grabje Njemezkje, Грабѣ Нѣмецкѣ, p. Grabie niemieckie 213
2. Syzk Njemezkij, Зыцкъ Нѣмецкій, Zyck 323
3. Wymyssle Njemezkije, Вымысли Нѣмецкіе, Wymyśle niemieckie 234

Im Kreise Lowitsch:

1. Kromnow Njemezkij, Кромновъ Нѣмецкій, p. Kromnów niemiecki 25
2. Wil'kow Njemezkij, Вильковъ Нѣмецкій, Wilków niemiecki ... 93

Im Kreise Stanisslawow:

Rentschaje Njemezkije, Ренчае Нѣмецкіе, p Ręczaie.....248

Im Kreise Warschau:

1. Dshekanow Njemezkij, Джекановъ Нѣмецкій, p. Dziekanów Kolonia 134
2. Kasun' Njemezkij, Казунь Нѣмецкій, Kazuń niemiecki 131
3. Schopy Njemezkje, Шопы Нѣмецкѣ, Szopy niemieckie 4
4. Tschonstkow Njemezkij, Чонстковъ Нѣмецкій, Częstków 74

Hierher gehört denn auch der sogenannte Sächsische Werder, Саска Кеппа, Saska Kępa, — da Sächsisch und Deutsch hier als gleichbedeutend zu nehmen ist, wie das Sachsenland in Siebenbürgen, wenn nicht etwa der Name aus der Zeit der Sachsen-Herrschaft herstammt.

Nicht unbemerkt darf es gelassen werden, dass im Verzeichnisse der Deutschen Bewohner des Königreichs Polen, offenbar mehr denn einmal auch die Nachkommen der Holländer, welche einst nach Polen zogen, mit aufgenommen sind. Dies beweisen, unter Andern, folgende im Warschau'schen Gouvernement vorkommende Orts-Namen:

Im Kreise Kalisch:

1. Holendry Dembske, Холендры Дембскѣ, Dębskie Holendry 141
2. » Myzjelin'skije, » Мыцѣлиньскіе, Mycielińskie Holendry 167

Im Kreise Konin:

1. Holendry Kowaljewskije oder Smjeshnyje, Холендры Ковалевскіе или Смежные, Kowalewek? 17

			Zahl der Deutschen.
2.	Holendry Lasjenskije,	Голендры Лазьенские, ?	627
3.	» Pyzdrskije,	» Пиздрские, Pyzdrskie Holendry	67
4.	» Sashyn'skije,	» Зашынские, ?	67
5.	» Sslawskije,	» Славские, Slawskie Holendry	54
6.	» Smaatschewskije,	» Смачевские, Smaszewskie Holendry	82
7.	Oborskije Holendry,	Оборские Голендры, Obory Holendry	675
8.	Pontnowskije »	Понтновские » Pątnowskie Holendry	13

Die Einwanderung der Deutschen im Königreich Polen gehört zum Theil der neueren Zeit an. So findet sich in dem Berichte des Statthalters für das Jahr 1842 die Angabe, dass von den 7859 Familien mit 30,696 Seelen ausmachenden Colonisten, 2200 Individuen im J. 1842 zukamen. Der Bericht für das J. 1844 spricht schon von 42,392 Colonisten, deren Zahl im vorhergehenden Jahre um 1659 Seelen geringer war [15]).

Von diesen Colonisten hiess es, dass sie, so wie auch grösstentheils die Zins-Bauern (Чиншевые Крестьяне), sich von den übrigen Landleuten durch gute Bearbeitung ihrer Felder auszeichnen; nur waren sie im J. 1844 durch Viehseuchen in ihrem Wohlstande etwas zurückgegangen.

Die Zuzüge aus der Fremde betrugen im J. 1844: 619 Individuen, während aus Russland nur 378 Seelen nach Polen übersiedelten. Dagegen zogen im nämlichen Jahre 1044 ins Ausland, und nur 10 nach Russland.

Was die sich temporär im Königreiche aufhaltenden Ausländer anbetrifft, so belief sich die Zahl derselben, den officiellen Angaben zufolge:

im J.	1842	auf 24,361	Individuen,
» »	1843	» 20,725	»
» »	1844	» 27,465	»
» »	1852	» 20,677	»

In den Jahresberichten für 1844, 1845, 1846 und 1852 wurde die Zahl der Individuen nach Glaubens-Bekenntnissen angegeben. Ich theile hier, ohne Weiteres, die Zahlen des letztgenannten Jahres für beide Geschlechter mit, und füge denselben, zum Vergleich, die Gesammtzahlen der J. 1844, 1845 und 1852 bei.

15) S. C. Петерб. вѣдомости 1849, № 70, с. 280.

Gemeinde-Glieder im J. 1846.	männl.	weibl.	beid. Geschl.	Beiderlei Geschlechts		
				1844	1845	1852
Römisch-Katholischer Kirche..	1.856,817	1.938,070	3.794,887	3.708,412	3.740,818	
Griechisch-Russischer » ...	2388	1911	4299	} 249,567 {	4211	
Griechisch-Unirter » ...	117,884	122,027	239,911		241,363	
Philiponen (Филипоны).....	2038	2032	4090	4115	3836	} 4.248,088
Lutherisch-Evangelische.....	128,566	133,931	262,497	251,351	252,009	
Reformirte.....	896	827	1723	2837	3790	
Mennoniten.....	582	579	1161	1014	1252	
Herrnhuter.....	14	12	26	672	546	
Hebräer.....	279,184	278,711	557,895	542,732	550,197	564,031
Muhammedaner.....	147	156	303	281	288	296
Zigeuner.....	169	168	337	272	348	162
	2.388,705	2.478,424	4.867,129	4.761,253	4.798,658	4.812,577 [16]

16) Diese Zahl scheint etwas zu gering zu sein, da, wie der Kalender vom J. 1855 zeigt, die Gesammt-Bevölkerung des Königreichs Polen im J. 1851 schon 4.852,035 Ind. b. G. betragen haben soll.

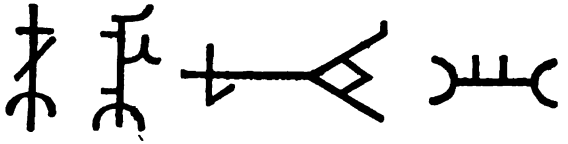
Aus dem *Bull. hist.-phil. T. XII. No. 15. 16.*)

$\frac{18}{30}$ Mai 1855.

Ueber die ethnographische Wichtigkeit der Eigenthumszeichen; von A. Schiefner.

Sjögren hat bereits im Jahre 1842 in seinem Bericht über Finn Magnusen's Werk: *Runamo og Runerne p.* 67 es als ein sehr verdienstliches Unternehmen angesehen, »soviel als »möglich von den noch jetzt gebräuchlichen *Puumerkit* der »finnischen Bauern aus verschiedenen Gegenden zu sammeln, »sie mit einander und mit den skandinavischen Runen von »verschiedenen Arten genau zu vergleichen, um zu irgend ei»nem bestimmten Resultat auch über ihren ersten Ursprung »und über ihre ursprüngliche Bedeutung in der finnischen »Vorzeit zu gelangen — einem Resultate, wozu eine um so »gegründetere Hoffnung auch deshalb allerdings zu sein »scheint, dass solche *Puumerkit* überhaupt gewöhnlich mit »dem Besitze des Hauses oder vielmehr des Grundstückes bei »den Familienvätern sich forterben, und folglich grössten»theils schon aus viel älteren Zeiten her sich datiren müssen.« Diese *Puumerkit*, die Finn Magnusen S. 230 seines Werks für bestimmte, aus Runenbuchstaben zusammengesetzte Binderunen zu halten scheint, sind sowohl der Sache als dem Namen nach aus dem schwedischen *bomärke*, Hauszeichen, entstanden, wie dies Sjögren p. 58 ausführlicher dargethan hat. Es ist mir unbekannt, ob die eben angeführten Worte

Sjögren's in Finnland eine Beachtung gefunden haben und ob irgendwie eine Sammlung solcher Hauszeichen daselbst erfolgt ist. In neuester Zeit hat Professor Homeyer durch seine in der Berliner Akademie im J. 1852 gelesene Abhandlung über die Heimath und das Handgemal nach altdeutschem Rechte und einige kleinere Mittheilungen (in den Monatsberichten der Berliner Akademie 1853 S. 747, wie auch in einem Aufruf an Alterthumsfreunde und namentlich historische Vereine in Wolf's Zeitschrift für deutsche Mythologie und Sittenkunde Bd. I. S. 185) die Aufmerksamkeit der Forscher auf die Haus- und Hofmarken gelenkt. Diesem Umstande verdanken wir das Erscheinen einer besondern, sehr lehrreichen Abhandlung Michelsen's: «Die Hausmarke» (Jena 1853). In dieser Abhandlung S. 11 spricht letzterer sich dahin aus, dass man entschieden viel zu weit ginge, wollte man die Hypothese wagen, die Hausmarken, welche freilich stark an die Runen erinnern, wären aus den Runen hervorgegangen: wozu, wie wir oben gesehen haben, Finn Magnusen, seiner Liebhaberei für die Binderunen zu sehr nachgehend, sich gar sehr hinneigt; jedoch stellt Michelsen eine Aufnahme des literalen Elementes in die Haus- und Personenzeichen durchaus nicht in Abrede. Lassen wir die Bedeutung dieser Zeichen in rechtsgeschichtlicher Hinsicht ganz bei Seite, so bieten sie uns dennoch eine Menge interessanter Forschungen dar, sobald wir dieselben nicht nur bei den der skandinavischen oder germanischen Cultur nähergerückten Völkern, sondern vielmehr bei den mehr oder minder der Cultur fern stehenden Stämmen untersuchen. Ohne Zweifel im innigsten Zusammenhange mit Skandinavien stehen die von Russwurm in seinem Werke: «Eibofolke oder die Schweden an den Küsten Ehstlands und auf Runö» auf Taf. V mitgetheilten Hauszeichen. Auch möchten die von Middendorff im J. 1840 von seiner Sommer-Expedition nach Lappland aus dem nördlichen Lappland und von der Küste des Eismeers mitgebrachten Handzeichen an einen skandinavischen Ursprung erinnern. Man vergleiche die in Baer und Helmersen's Beiträge zur Kenntniss des Russischen Reichs Bd. XI S. 181 mitgetheilten Zeichen.



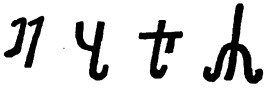
In der südlichen Hälfte Lapplands scheinen, nach Middendorff's Bemerkung, die Bogenstriche zu verschwinden, dagegen Haken, Y-Figuren, Kreuze und Sterne die Oberhand zu haben. Wenden wir unsere Aufmerksamkeit den östlicher gelegenen Völkern zu, so lässt es sich fragen, ob die Samojeden, bei denen wir ebenfalls Handzeichen antreffen, deren Gebrauch die Gesetze den Analphabeten statt der Namensunterschrift gestatten, sich dieselben willkürlich geschaffen oder von benachbarten Völkern entlehnt haben. Alex. Schrenk in seiner Reise nach dem Nordosten des europ. Russland Bd. I. S. 510 sieht diese Zeichen, mit denen die Samojeden auch ihre Rennthiere an Weichen und Ohren zeichnen, für Schnörkel an, die jedes Familienhaupt sich erfunden oder von seinem Vater ererbt hat, und durch Islawin in seinem Werke: Самоѣды въ домашнемъ и общественномъ быту (Санктпетербургъ 1847) S. 45 erfahren wir, dass die Samojeden der bol'schesemel'schen Tundra und die Syrjänen »phantastische« Stempel haben, während die Samojeden der timanschen und kaninschen Tundra, die in näherer Verbindung mit den Russen stehen, grösstentheils Namenstempel haben, z. B. СК Степанъ Коськовъ, ФС Федоръ Соболевъ, ТТМ Петруха Марюевъ, ИА Иванъ Аницынъ. Von den sogenannten phantastischen Stempeln theilt er uns leider nur drei mit, nämlich:

deren erstes einem Samojeden aus dem Geschlechte *Tyssi*, das zweiten einem Samojenden aus dem Geschlechte *Wyutschei* und das dritte einem Samojeden aus dem Geschlechte *Lohei* angehört. In dem vierten Bande der Reisen Lepechin's, welcher nicht in deutscher Uebersetzung erschienen ist, befinden sich auf S. 285 folg. aus dem Jahre 1785 eine Anzahl von 26 Handzeichen, die Samojeden von 6 verschiedenen Ge-

schlechtern angehören. Von diesen gehören den ustjzylmschen und pustoserskischen (oder bol'schesemel'schen) Samojeden:

1) dem Geschlechte *Wyutschei*

2) dem Geschlechte *Hatynsei*

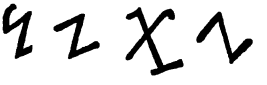


3) dem Geschlechte *Tyssi*

Die andere Hälfte der Zeichen gehört den timanschen und kaninschen Samojeden an und zwar:

1) dem timanschen Geschlechte *Wanoita*

2) dem kaninschen Geschlechte *Lohei*



3) dem kaninschen Geschlechte *Walei*

Vergleichen wir diese Zeichen mit einander, so finden wir, dass das timansche *Wantoia*-Geschlecht, das nach Islawin (a. a. O. p. 135) zu den kleinsten gehört, gerade die meisten Buchstabenstempel zu haben scheint; doch sind von den acht angeführten Zeichen die meisten dem Namen ihrer Besitzer wenig entsprechend; wenn auch das zweite Zeichen einem Пронька Варницынъ, das fünfte einem Мишка Соболевъ gehört, so passt das vierte, das offenbar TH ist, nur halb zu

Ванька Тутинъ, das sechste nicht zu Ванька Соболевъ, das siebente (НТТ) nur halb zu Якунка Пилковъ, das achte (ХЭ) allenfalls zu Ефимъ Хабаровъ. Das einem Samojeden Ванька Ардѣевъ aus dem wenig zahlreichen *Waleige*schlecht gehörige Zeichen könnte auch aus ᛃ entstanden sein. Wie nun diese Incongruenz der Zeichen und Namen sich leicht aus der Erblichkeit oder auch aus Entlehnung des Nichtverstandenen erklären lässt, so muss es uns wichtig sein, zu ermitteln, ob die nicht auf russische Schriftzeichen zurückzuführenden Stempel von andern Nachbarn entlehnt sind [1]), und ist dies der Fall, so von welchen. Am nächsten läge es an die Syrjänen zu denken, und da könnte man an das von dem heiligen Stephan, dem Apostel der Permier, um das Jahr 1375 für das Syrjänische erfundene Alphabet denken. Doch bietet dies von Karamsin in den Anmerkungen zum ersten Capitel des fünften Bandes (Ausgabe von Smirdin, St. Petersb. 1852 p. 77) mitgetheilte und auch in Sawwaitow's Grammatik der syrjänischen Sprache p. 2 folg. abgedruckte Schrift nichts Aehnliches dar, wie dieselbe auch anderer Seits schwerlich trotz der Hypothesen Klaproths in dem Aufsatz *sur quelques antiquités de la Sibérie* (Paris 1823) p. 13 ihren Weg über den Ural genommen haben wird und durchaus gar nichts zur Aufhellung der räthselhaften Zeichen in den von ihm mitgetheilten Inschriften aus der Nähe von Abakansk hilft. Castrén, welchem die Akademie eine genaue Copie dieser Inschriften verdankt, ist gleich Klaproth geneigt, diese Zeichen den Kirgisen zuzuschreiben, spricht jedoch die Vermuthung aus, dass sie, wie manche andere an den Felsen befindliche Figuren, alte Handzeichen gewesen seien. Diese Vermuthung beruht

1) Schrenk a. a. Orte hat Recht, wenn er den Samojeden eine eigne Schrift abspricht; eine solche haben sie wohl nie besessen. Wenn er aber das Wort *padr* (oder vielmehr *pádar*) Buch, von *pád* «lederner Ränzel» herleitet und zwar wegen des ledernen Einbands von der äussern Gestalt eines Ränzels, so muss ich bemerken, dass es vielmehr mit *pádda* bunt machen, schreiben, zusammenhängt. Die Samojedischen Sprachen schliessen sich in dieser Hinsicht an die Finnischen an; s. über diese Sjögren a. a. O. p. 68 folg.

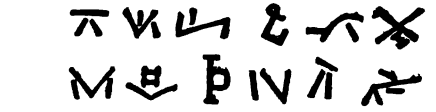
theils auf der Tradition der Tataren, theils auf dem Vorkommen dieser Zeichen auf alten Kurgansteinen [2]). So wenig ich behaupten darf, dass Castrén diese Vermuthung festgehalten habe, eben so wenig darf ich es verschweigen, dass diese Inschriften einige Zeichen darbieten, die eine auffallende Aehnlichkeit mit den Handzeichen der bol'schesemel'schen Samojeden darbieten [3]). Auf jeden Fall wird es also wünschenswerth, eine Sammlung von solchen ererbten, wenn auch im Laufe der Zeit theilweise umgestalteten Familienzeichen oder Handzeichen der verschiedenen Samojedenstämme zu veranstalten. Sollten diese Zeichen auch nicht auf eine Buchstaben- oder Silbenschrift zurückzuführen sein, so sind sie vielleicht Reste einer Bilderschrift, die irgend ein südlicher wohnendes Volk gehabt hat. Ausserdem kann aber eine solche Sammlung der verschiedenen Eigenthumszeichen, mögen diese nun an Rennthieren, Pferden oder anderen Thieren, an Geräthschaften u. s. w. vorkommen, zu interessanten Resultaten führen. Es wird sich herausstellen, dass bei Annahme solcher Zeichen weit weniger willkürliche Erfindung als Nachahmung oder Entlehnung stattgefunden habe. Wie wichtig diese Vergleichung für die Ethnographie werden kann, brauche ich wohl nicht erst zu bemerken. Erste Pflicht ist es also, zur Sammlung in dem ganzen weiten Reiche aufzufordern und die gesammelten Data an einen Ort einzusenden. Sollten jedoch gelehrte Gesellschaften, wie z. B. die sibirische oder caucasische Abtheilung der Kaiserlichen geographischen Gesellschaft, die ihnen zunächstliegenden Gebiete einer Durchforschung unterwerfen und das gewonnene Material verarbeiten wollen, so wäre es zu wünschen, dass man wo möglich nicht allein die Namen der Inhaber der einzelnen Zeichen, sondern auch die Namen der Geschlechter auf das

2) Bulletin historico-philol. T. V No. XIII Sp. 205 folg.

3) Tychsen in Pallas Neuen Nordischen Beiträgen Bd. 5 S. 240 folg. findet in den von Pallas mitgetheilten Inschriften manche Buchstaben, die mit den celtischen und gothischen viele Aehnlichkeit haben» und Klaproth a. a. O. p. 5 steht ihnen mehr einen europäischen als asiatischen Charakter an.

Genaueste aufzeichne. Aber auch andere gelehrte Gesellschaften des Reichs könnten das Ihrige zur Sammlung solcher Eigenthums- oder Handzeichen beitragen. Wo dergleichen noch auf Hausgeräthschaften oder am Vieh vorkommen, wäre es wünschenswerth, eine genaue Angabe der Oertlichkeit und Nationalität der Einwohner zu haben. Vieles würde auch noch aus Archiven in den auf Analphabete bezüglichen Urkunden aufzutreiben sein.

Interessant sind z. B. die in den von der archäographischen Commission 1838 herausgegebenen Акты юридическіе unter No. 202 veröffentlichten Marken (знаки) der tscheremissischen Bienenwärter (бортники) aus den Jahren 1663 und 1664:



Das letzte der genannten Zeichen scheint jedoch keinem Tscheremissen, sondern einem Russen anzugehören; es wird S. 213 als Gabel mit zwei Kerben (вилы съ двѣма рубежи) beschrieben, S. 212 wird aber eine andere Marke посѣдка (посѣка?) съ двуми рубежи (vielleicht Bienenstock mit zwei Kerben) beschrieben.

Pallas theilt in dem ersten Bande seiner Reise in die südlichen Statthalterschaften des Russischen Reichs auf Taf. 21 vier und fünfzig verschiedene auf tscherkessischen und abchasischen Pferden vorkommende Racenstempel oder sogenannte *Tamgha's* mit. Diese Zeichen sind, wie Pallas S. 393 beiläufig bemerkt, den einzelnen fürstlichen und Ritterfamilien, die sich einer besonderen Race zu rühmen haben, eigen. Sehen wir auf den allgemeinen Charakter solcher Zeichen, wie er z. B. in

d. h. des *Rucan Schabasgirei*, *Tabii*, *Kandruk* und *Mudon* hervortritt, so können wir eine gewisse Aehnlichkeit mit den von

Frähn auf den Dschutschidenmünzen (Münzen der Chane vom *Ulus Dschutschi's*) Tab. XIII gefundenen nicht in Abrede stellen. Man vergleiche z. B.

von welchen das zuerst stehende das *Tamgha Usbek Chans* ist. Das ebenfalls daselbst mitgetheilte *Tamgha Batu Chans*

erscheint auch auf der von Strahlenberg (der Nord- und Oestliche Theil von Europa und Asien) S. 338 mitgetheilten und noch kürzlich von Grewingk in dem *Bulletin histor. phil. T. XII No.* 7 (= den *Mélanges Russes T. II ad p.* 434 Tafel XII No. 5) wieder abgedruckten Inschrift von Tscherdyn. Doch ist hierauf vielleicht kein zu grosses Gewicht zu legen, da das genannte Zeichen nur zu häufig vorkommen kann und bedeutend an eine Rune erinnert (s. Finn Magnusen a. a. O. S. 306), welche auch in dem neuerlich von Lenormant in der alten Normandie gemachten Funde (s. J. Grimm in den Monatsberichten der Berliner Akademie 1853 S. 527 folg.) entgegentritt. Ueberhaupt dürfte es aber rathsam sein, mit jenen Vergleichungen nicht gar zu rasch bei der Hand zu sein und eine reiche Sammlung von Materialien abzuwarten.

Die so eben erwähnte, von Strahlenberg mitgetheilte Felsschrift, die einen nicht unwichtigen Beitrag zur Bilderschrift giebt, hat offenbar eine ziemliche Anzahl von Handzeichen, die in näherer Beziehung zu den in ihrer Nähe befindlichen Thiergruppen stehen müssen. Wie Schoolcraft in seinem Prachtwerke *Historical and statistical information of the Indian tribes of the United States Part. I p.* 424 folg. (Plat. 64 und 65) mehrere andere der von Strahlenberg mitgetheilten Bilderschriften mit ähnlichen Erzeugnissen der Nordamerikaner zusammenstellt, so muss es für uns lehrreich sein, dass auf den amerikanischen Bilderschriften verschiedene Thiere die Namen der einzelnen Stämme andeuten. In-

teressant ist es, dass diese Symbole den Namen *Totem* führen, welches auf S. 420 des genannten Werkes aus dem Worte *do daim*, *a town or village or original family residence* erklärt wird. Dem grössern Publicum des Abendlandes dürfte ein anderer interessanter Beitrag zur Geschichte der Entwicklung der Schrift, in Betreff welcher wir auf die geistreiche Schrift Steinthals (Die Entwicklung der Schrift, Berlin 1852.) verweisen, unbekannt sein, weshalb wir ihn hier aus dem obenerwähnten Bande der Reisen Lepechins (S. 293) abdrucken wollen.

Auf diesem Brettchen bezeichnen nämlich die Kerben (*B*) die Anzahl der verlangten Rennthiere, diesen gegenüber stehen die Handzeichen (*A*) der einzelnen Samojeden, von denen Rennthiere verlangt werden, ganz unten aber das Handzeichen des Samojedenältesten (*C*), welcher, statt schriftlicher Meldung, das Brettchen den einzelnen Samojeden zur Lieferung von Rennthieren zuschickt.

(Aus dem *Bull. hist.-phil. T. XII. No.* 21.)

$\frac{4}{16}$ Mai 1855.

Ueber die chronologische Abhandlung des Hrn. A. Engelmann; von E. Kunik.

..... Die chronologische Abhandlung, welche ich hiermit der Classe vorzulegen die Ehre habe, führt den Titel: *Beiträge zur Berichtigung der russisch-livländischen Chronologie Von Aug. Engelmann* und besteht aus zwei Abschnitten:

1. Ueber einige Daten der russisch-livländischen Chronologie aus den Jahren 1260—1299.
2. Einiges über die Jahresrechnung in Livland während des XIII. und XIV. Jahrhunderts.

Der noch junge Verfasser wandte sich unlängst an mich mit der Bitte, ihm einige Aufklärungen über das Datum einer Vertragsurkunde Nowgoroda mit den deutschen Kauffahrern zu geben, die Krug in das Jahr 1269 gesetzt hatte, aber vor Kurzem in einer von einem Rechtshistoriker abgefassten Dissertation in den Winter $12^{70}/_{71}$, obgleich ohne genügende Beweise, gerückt worden war. Es ergab sich sogleich, als ich mit Hrn. Engelmann die Krug'sche Beweisführung revidirte, dass Krug sich in seiner sonst lehrreichen Abhandlung hauptsächlich deswegen verrechnet hatte, weil ihm das Verhältniss der russischen Märzjahre zu den julianischen Januarjahren nicht ganz klar gewesen war. Ich machte darauf Hrn. Engelmann den Vorschlag, die Frage über die Zeit des Vertrags im Zusammenhange mit andern chronologischen Daten nach russischen und sonstigen Quellen umständlich zu untersuchen. Nach Verlauf weniger Tage hatte ich die Freude zu sehen, dass der junge Arbeiter im Stande war, die ganze Frage selbständig zu behandeln und so ist die obige Abhandlung zu Stande gekommen, die ich als eine in chronolo-

gischer Hinsicht beachtenswerthe zu bezeichnen keinen Anstand nehme und die auch die liwländischen Historiker, namentlich die Herren Napiersky und Bunge als gediegene Kenner des liwländischen Urkundenschatzes, veranlassen dürfte, die einst in Liwland üblich gewesenen Jahresanfänge einer umständlicheren Untersuchung zu würdigen.

—

PS. Der obige kurze Bericht war ursprünglich nur dazu bestimmt, die historisch-philologische Classe der Akademie im Allgemeinen von der Tendenz und dem innern Gehalt der Engelmann'schen Abhandlung in Kenntniss zu setzen. Auch jetzt, wo derselbe der Oeffentlichkeit übergeben wird, dürfte es überflüssig sein, in Specialitäten einzugehen, da die ganze Untersuchung von selbst die Aufmerksamkeit von Fachgelehrten auf sich ziehen und ihnen zu weiteren Erörterungen Anlass geben wird. Es sei mir aber gestattet, hier noch einige Stellen aus einem Schreiben eines der correspondirenden Mitglieder der 3ten Classe mitzutheilen, an das ich mich gewandt hatte, um zu erfahren, ob mir nicht neuere Aufsätze über die einst im Mittelalter üblich gewesenen Jahresanfänge entgangen wären. Zu meiner Beruhigung erhielt ich die Nachricht, dass meine Besorgniss, namentlich in Betreff Norddeutschlands, ungegründet gewesen war.

»Die Jahresanfänge, deren Sie gedenken, sind noch gar »wenig beachtet. In Riedel kennen Sie wohl die sorgfäl»tigste Arbeit [1]) ... Was *L'art de vérifier les dates*, Ideler »u. A. berührt haben, ist Ihnen bekannt. Für England und »Schottland findet sich Einiges in N. Nicholas *Chronology of »History*.

»Dass specielle Abhandlungen über den Gegenstand existi»ren, ist mir nicht bekannt. Auch Koner's Repertorium der »Abhandlungen in Zeitschriften und Walther's systemat. Re»pertorium haben keine nachgewiesen.«

1) Da ich selbst Riedel's Werk (Zehn Jahre etc.) in meinem Schreiben erwähnt hatte, so ist wohl dieses damit gemeint.

(Aus dem *Bull. hist.-phil. T. XII. No.* 21.)

$\frac{4}{16}$ Mai 1855.

Beiträge zur Berichtigung der russisch-livländischen Chronologie. Von AUGUST ENGELMANN.

1. Ueber einige Daten der russisch-livländischen Chronologie aus den Jahren 1260—1299.

Der Vertrag Nowgorod's mit den deutschen Kaufleuten ward bisher nach dem Vorgange Krug's[1]) in das Jahr 1269 gesetzt. Seine in mehr als einer Hinsicht lehrreiche Untersuchung konnte aber deshalb nicht das letzte Wort in dieser Sache bleiben, weil er einerseits mit der Berechnung der russischen Märzjahre noch nicht im Klaren war, und andrerseits die einschlagenden lübischen und livländischen Urkunden ihm nicht zu Gebote standen. Daher konnten sich gegen seine Berechnung neuerdings andere Bestimmungen geltend machen. Zunächst sucht F. G. v. Bunge in seinem Livländischen Urkundenbuch[2]) auf Grund verschiedener Documente als die Zeit des Vertrages den Winter $12^{68}/_{69}$ festzustellen, wobei er als äusserste Grenze des Abschlusses den 1. April 1269 annimmt. Dagegen ist in einer ganz neuerdings erschienenen

1) Forschungen in der älteren Geschichte Russlands II. 621—626. Vergl. Sartorius-Lappenberg, Urkundliche Geschichte d. Urspr. der deutschen Hansa II. (= hanseat. Urkundenb.) S. 96 Anm.

2) Liv-, Esth- und Curländ. Urkundenb. I. 518. Cf. Regesten S. 113.

Ausgabe des Tractats [3]), die schon früher [4]) angedeutete Ansicht erneuert worden, wonach der Tractat in den Winter $12^{7}/_{71}$ fallen soll. Diese Differenz in der Zeitbestimmung macht eine nochmalige Revision des Gegebenen nothwendig, um so mehr, da mit der Sicherstellung der Zeit des Friedensschlusses mehrere zunächst stehende Daten der russisch-livländischen Chronologie ihre Berichtigung finden können.

Alexander Newski war am Tage des h. Ap. Philippus, den 14. November 1263 = 6771 v. E. d. W. [5]) gestorben und am 23. desselben Monats, Freitag, am Feste d. h. Amphilochus begraben worden. Im folgenden Jahr, 6772 seit E. d. W. (welches vom 1. März 1264 bis 28. Februar 1265 geht), vertrieben die Nowgoroder seinen minderjährigen Sohn, Dmitri Alexandrowitsch, und fertigten eine Gesandtschaft nach Twer ab, ihren Thron dem Bruder Alexander's, Jaroslaw Jaroslawitsch anzubieten, welcher auch darauf einging, und am 27. Januar 1266 (6773 = 1. März 1265 bis 28. Februar 1266) feierlich auf den Nowgoroder Fürstenstuhl gesetzt wurde [6]), nachdem er den ältesten der uns aufbehaltenen Ver-

---

3) О договорѣ Новагорода съ Нѣмецкими городами и Готландомъ, заключенномъ въ 1270. Соч. И. Андреевскаго СПб. 1855. p. 16. S. meine vor einigen Monaten geschriebene Recension dieser Ausgabe im Maiheft der Отечественныя Записки, wo schon für die Zeitbestimmung des Vertrags das Hauptsächlichste der hier weiter geführten Untersuchung geliefert ist.

4) Die ältesten Tractate Russlands. Von Dr. E. S. Tobien. Dorpat 1844. S. 79. Der Herausgeber, in dessen Beweisführung sich eine irrthümliche Ansicht über die russischen Märzjahre kund gibt, stützt sich auch auf eine falsche Angabe der späteren Nowg. Chronisten über die damals in Nowgorod beobachtete Sonnenfinsterniss.

5) Die sogen. Erste Nowg. Chron. rechnet durchweg nach altrussischen Märzjahren, über deren Verhältniss zum byzantinischen Septemberjahre und julianischen Januarjahre auf die klare Auseinandersetzung in Ученыя Записки Академіи Наукъ по I и III Отд. Bd. II, Heft 5, S. 766—770, zu verweisen ist. Hr. Akad. Kunik nennt seine Ansicht eine unwiderlegbare (неопровержимое положеніе), worin ihm auch die beiden mathematischen Chronologen, die Herren Akademiker Wisniewski und Perewostschikow beistimmen.

6) I. Nowg. Chron. 58 (Новг. I Лѣт. in Полн. Собр. Русск. Лѣтоп.

träge Nowgorod's mit seinen Fürsten unverbrüchlich zu halten geschworen.[7]) In diesem Vertrage wird Nowgorod vertreten durch den Possadnik Michael und den Tyssäzkoi (тысяцкой, wörtlich Tausendmann) Konrad. Statt dieser Männer nun begegnen wir in dem uns niederdeutsch aufbewahrten Vertrage der deutschen Kaufleute mit Nowgorod, neben dem Grossfürsten Jaroslaw Jaroslawitsch, zwei andern Namen, dem »*borchgreuen pauces*« (посадникъ Павша) und dem »*hertogen, heren ratiboren*« (тысяцкой Ратиборъ). Der erstere war nach der Schlacht bei Wesenberg (18. Februar, Sonnabend in der Butterwoche[8]), also 1268 n. Chr. = 6775 n. Erschaffung der Welt[8a]) an des gefallenen Michael Statt zum Possadnik gewählt worden. Die Stelle des seit derselben Schlacht verschollenen Tyssätzkoi Konrad ward im Herbst des folgenden Jahres 1269 (6777) dem Ratibor Klukowitsch gegeben, und zwar auf Wunsch von Jaroslaw, der nach längerer Abwesenheit wiederum im Sommer 1269 nach Nowgorod gekommen war.[9]) — Hieraus ergiebt sich, dass der Tractat mit den deutschen Kaufleuten nicht vor dem Herbst 1269 abgeschlossen sein kann. Andrerseits kann er nicht über das J. d. W. 6778 hinausfallen, welches sich vom 1. März 1270 bis zum 28. Febr. 1271 erstreckte, weil im Winter dieses Jahres (also Ende 1270, oder Anf. 1271) der Grossfürst Jaroslaw Jaroslawitsch Nowgorod verliess, um nicht mehr dahin zurückzukehren. Er begab sich nach Wladimir und von dort in die goldene Horde und starb auf dem Heim-

T. III. Ich citire die russischen Chroniken stets nach dieser Ausgabe, wofern nicht ausdrücklich das Gegentheil angegeben ist): Въ лѣто 6773. Посадиша въ Новѣгородѣ на столѣ князя Ярослава Ярославича, мѣсяца генваря въ 27.

7) Собр. Гос. Грам. и Дог. I, No. 1 und 2.

8) Новг. I. Л. 60. мѣсяца февраля 18, на память святого отца Ава, въ суботу сыропустную.

8a) Nicht, wie durch einen Fehler in der Chronik steht, im J. 6776; denn dieses beginnt erst mit dem 1. März 1268.

9) Новг. I Л. 61. того же лѣта (6777 nach dem Juni) пріѣха князь Ярославъ въ Новъгородъ... и поѣха проче... и въспятиша и съ Броньницы. Тогда же даша тысячьское Ратибору Клуксовичю, по княжи воли. Того же лѣта, на зиму, и пр.

weg, worauf seine Leiche in Twer beigesetzt wurde.[10]) Von den Chronisten setzen die einen[11]) seinen Tod in das J. d. W. 6779, die andern in d. J. 6780[12]). Für die zweite Hälfte des Märzjahres 6779 (= 1. März 1271 bis 29. Februar 1272) spricht die Nachricht des in Anm. 10 citirten Chronisten, dass dem verstorbenen Grossfürsten ein Sohn nachgeboren worden.[13]) Wenn sich hieraus auch nicht mit Arzybyschew[14]) folgern lässt, dass Jaroslaw's Tod vor dem November 1271 erfolgt sei, (denn die Zeit seiner Abreise aus Wladimir ist nicht genauer bestimmt), so ist doch so viel gewiss, dass der Grossfürst noch nicht $^3/_4$ Jahr von Hause abwesend war, als der Tod ihn ereilte. Er muss also Ende 1271 oder Anfang 1272 verstorben sein.

Zwischen den Daten von Jaroslaw's Abreise und Tod findet sich in der Ersten Nowgoroder Chronik eingeschoben

10) Новг. I. Лѣт. 62: Того же лѣта (6778), на зиму, иде князь Ярославъ въ Володимиръ, и оттолѣ иде въ орду. Въ лѣто 6780. Преставися князь великыи Новгородъскыи Ялославъ Ярославичь, въ Татарѣхъ, и положиша ѝ въ Тферп у св. Козмы и Демьяна.

Лѣтописецъ, содержащій Россійскую Исторію отъ $\frac{6711}{1203}$ лѣта до $\frac{7213}{1705}$... Москва. 1784. p. 43: Тое же зимы (6779) преставись В. Кн. Ярославъ .... ядый изъ Татаръ, державъ Великое Княженіе ... семь лѣтъ. Hiebei ist übrigens zu bemerken, dass wenn in den Chroniken des westeuropäischen Mittelalters die Rechnung nach Regierungsjahren der Landesregenten sich durchschnittlich als genauer erweist, denn sonstige chronologische Angaben, die erst nach jenen berechnet zu werden pflegten, dagegen bei den russischen Annalisten, welche gewissenhaft Jahr für Jahr in ihren Aufzeichnungen fortschritten, die Angabe von Regierungsjahren keine so zuverlässige ist, sondern ihren Ursprung meist erst in späterer Berechnung findet. So schreiben z. B. in unserm Fall die Chronisten, welche Jaroslaw's Tod in d. J. d. W. 6779 setzen, ihm eine siebenjährige Regierung zu, während die übrigen mit dem Vorrücken seines Hinscheidens in d. J. 6780, auch seine Regierungszeit um ein volles Jahr verlängern.

11) Троицк. Лѣт. 227. Новг. IV. Лѣт. 42, so wie der Anm. 10 angeführte Annalist.

12) Новг. I. Л. 62; Софійск. I. Л. 197. — S. Повѣствованіе о Россіи. II. Москва 1838, p. 44. Anm. a.

13) По преставленіи же его (Ярослава) родися сынъ его Михаилъ.

14) Siehe die Anmerk. 12.

die Nachricht von einer Sonnenfinsterniss am Sonntag der 5. Fastenwoche (въ недѣлю 5 недѣли поста. ist die einzig richtige Lesart der Akad. Hdschr.), also im Jahr 1270 (6778), wofür die gedruckte Chronik fälschlich 6779 (1271) setzt. Das Datum dieser Finsterniss, die auch der Schreiber des Nowg. Evangeliums von 1270[15]), am Tage des h. Märt. Nikon, dem 23. März, sowie der Continuator Albert's v. Stade am Sonntag Laetare 1270[15a]) beobachtet haben, ist schon von Krug festgestellt worden, wobei auch die abweichende Angabe einiger späteren Chronisten, die das Phänomen auf einen Mittwoch setzen, ihre Erklärung gefunden hat[16]). Da nun in der Nowgoroder Chronik die gedachte Finsterniss nicht nur unter einem falschen Jahr angegeben sondern auch in der Reihenfolge der Begebenheiten an eine Stelle gesetzt ist, welche ihr nicht gebührt[17]), so liegt am Tage, dass daraus nicht, wie wohl geschehen, gefolgert werden kann, Jaroslaw habe Nowgorod noch vor ihrem Eintritt verlassen. Wir haben daher keinen Grund, des Chronisten Zeitangabe dieser Abreise in Zweifel zu ziehen.

Somit geht aus dem Bisherigen hervor, dass der von Jaroslaw ratificirte Tractat Nowgorod's mit den deutschen Kaufleuten in der Zwischenzeit vom Herbst 1269 (6777) bis zum Winter $12^{70}/_{71}$ (6778) zu Stande gekommen sein muss. Mit Hülfe lübischer und livländischer Urkunden wird es gelingen, sein Datum noch genauer zu bestimmen.

---

15) Die ganz richtige Angabe des Schreibers lautet im Original: „Въ лѣто 6778 кончаны быша книгы сия мѣсяца Марта, въ 23, на память святаго мученика Никона. Тонъ же дни бысть знамение въ съльнци. Писахъ же книгы сия азъ Гюрги, сынъ поповъ глаголемаго Лотыша, съ городища..."

15a) *Continuatio annalium Alberti Stadensis. Hafniae 1720. p. 6: Eo anno (1270) fuit Eclipsis Solis in Dominica Letare* (23. März).

16) Krug's Untersuchung über die Sonnenfinsterniss vom 23. März 1270 wurde zuerst in den «Библіографическіе Листы П. Кеппена» 1825. No. 13 gedruckt.

17) Aehnliche Versetzungen von Begebenheiten aus einem Jahr in das andere finden sich auch sonst in der Ersten Nowgoroder Chronik. Siehe Учен. Зап. Акад. Н. по I и III Отд. p. 751. — Извѣстія II Отд. Ак. Н. Т. II, Л. 5.

Im *Cod dipl. Lubec.* ist abgedruckt ein Schreiben des Landmeisters von Livland Otto (von Lutterburg), worin er die Stadt Lübeck ersucht, Gesandte zu ihm zu senden, behufs eines definitiven Friedenschlusses mit den Nowgorodern, welche in Folge der Belagerung von Pskow sich dazu geneigt erklärt hätten. [18]) Da nach der Nowgoroder Chronik [19]) die Ritter am Sonntag Allerheiligen 6777 (въ недѣлю Всѣхъ Святыхъ = Sonntag nach Pfingsten, also den 19. Mai 1269) vor Pskow erschienen und nach einigen Wochen (im Juni) wieder abzogen, nachdem ein vorläufiger Friede geschlossen, — so kann die lübische Gesandtschaft nicht vor dem Spätsommer oder Herbst 1269 abgefertigt sein. Sie erreichte ihren Zweck, wie ersichtlich aus einem andern Schreiben desselben Meister Otto vom Montag nach Quasimodogeniti [20]). Obgleich dabei keine Jahreszahl angegeben ist, so gehört die Urkunde doch unzweifelhaft in das Jahr 1270, in welchem der genannte Montag auf den 21. April fiel. Denn von 1269 (wo Montag nach Quasimodo am 1. April war) kann sie nicht sein, weil sonst der Frieden noch vor der Belagerung Pskows geschlossen worden wäre, die der Ereignisse Zusammenhang nicht aus dem J. 1269 zu verweisen erlaubt, wie weiter unten noch ersichtlicher werden wird. Noch weniger kann die Urkunde in das Jahr 1271 gesetzt werden, weil schon am 27. August dieses Jahres Walter v. Norteck als Ordensmeister urkundlich vorkommt [21]) und zwischen ihm und Otto v. Lut-

18) Lüb. Urkdb. I, 297. No. CCCXV. — Livl. Urkdb. I, 514. No. CDX. — Ein gleichlautendes Schreiben festigte auch die Stadt Riga nach Lübeck ab (Lüb. Urkdb. No. CCCXVI.). Beide Urkunden sind ohne Datum.

19) Hosr. I. Jhr. 61.

20) Lüb. Urkdb. I, 335. No. CCCLIX. — Livl. Urkdb. I, 527. No. CDXV: *Datum Riga, secunda feria post Quasimodogeniti.* Dass dieses die Gesandtschaft war, welche den Tractat mit Nowgorod abschloss, beweisen zum Ueberfluss die Namen der in Otto's Schreiben erwähnten Gesandten Heinrich Wullenpund, Ludolf (Dobricike) und Jakob (Curing) — dieselben, die auch im Eingang des Jaroslaw'schen Vertrages aufgeführt werden.

21) Livl. Urkdb. I. 536, No. CDXXV.

terburg noch der Vicemeister Andreas v. Westphalen Platz finden muss, welcher in einer gleichfalls von Montag nach Quasimodogeniti (*secunda feria post octavam paschae*, d. i. für d. J. 1271 d. 13. April) datirten Urkunde[22]) schon vom *Magister Otto recordationis felicis* spricht. Ist demnach jenes Schreiben Otto's unstreitig vom 21. April 1270, so kann der Landmeister nicht schon am 16. Februar dieses Jahres umgekommen sein, wie bisher angenommen wurde; es muss vielmehr, da der Tag seines Todes festzustehen scheint[23]), derselbe im Jahr 1271 seine Stelle erhalten. Dieser Zeitbestimmung widerspricht keineswegs die mit Recht auf jene Schlacht bezogene Nachricht der kleinen Dünamünder Chronik[24]): «*Anno Domini MCCLXX*° *prelium fuit contra lettowiwinos in Osilia in die beate juliane virginis*» (d. i. den 16. Februar), denn ihr Jahr 1270 kann ein Marienjahr (Verkündigungsjahr) sein und sich vom 25. März 1270 bis zum 24. März 1271 erstrecken, so dass ihr 16. Februar schon in dieses letztere Jahr gehört. Für solche Zeitrechnung spricht der Umstand, dass die sogenannte kleine Dünamünder Chronik aller Wahrscheinlichkeit nach nur eine Sammlung von Notizen

---

22) Livl. Urkdb. I, 530, No. CDXVIII. — Lüb. Urkdb. I, 324, No. CCCXLVII.

23) Zweifelsohne blieb er in der Schlacht gegen die Litthauer, welche die kl. Dün. Chron. «in Osilia» vorfallen lässt, während Alnpeke V. 7817 — 7850) genauer das Eis der Meerenge als den Kampfplatz angiebt. Die Herrmeisterchronik (Archiv. IV, p. 293) hat: «bei Karks auf dem Ise.» Dies kann nun weder Karkus in Jerwen, noch die ehemalige Ordensburg Karkus in der Nähe von Fellin sein. Besser würde mit Osilia zusammenstimmen Karki auf Sworbe; aber nach Alnpeke's Darstellung kann der Kampf nicht weit von der Wiek stattgefunden haben, also auf dem grossen Sunde bei Moon. — Beiläufig bemerkt, lässt sich aus der Nachricht der Herrmeisterchronik schliessen, dass dieselbe nicht blos, wie ihr Herausgeber meint, ein Auszug aus der Grefenthalschen ist, denn diese hat an der betreffenden Stelle ganz falsch «bei Kokenhusen», was eher umgekehrt durch eine falsche Copie der Worte «bei Karks auf dem Ise» entstanden sein kann.

24) v. Bunge's Archiv für die Geschichte Liv-, Esth- und Curlands. IV, 271.

aus einer grössern Dünamünder Klosterchronik ist, deren Aufzeichnungen, nach der Genauigkeit der ihr entnommenen Nachrichten zu urtheilen[25]), mit dem Laufe der Begebenheiten Schritt gehalten haben müssen. Gehört aber die Nachricht von der Schlacht einem Zeitgenossen an, so rechnete er sein Jahr zweifelsohne von Mariä Verkündigung, d 25. März, als dem im 13. Jhd. in Livland üblichen Jahresanfang, wovon eines Weiteren unter No. II.

Aus der bisherigen Untersuchung ergiebt sich nunmehr, dass der Vertrag Nowgorod's mit den deutschen Kaufleuten in die Zeit vom Herbst 1269 bis zum 21. April 1270, d. h. in den Winter $12^{69}/_{70}$, oder noch genauer in die ersten Monate des J. 1270 gesetzt werden muss, denn die lübecker Boten gingen wahrscheinlich gleich nach Bestätigung desselben nach Riga ab, wo ihnen O M. Otto am 27. April ein Belobigungsschreiben an den Rath von Lübeck ausstellte. Der klareren Uebersicht wegen geben wir die besprochenen Facta, so weit sie den Vertrag betreffen, in ihrem Zusammenhang, wo derselbe seine nothwendige Stelle finden wird. •

---

25) So wird z. B. das Datum der Schlacht bei Durben, wo O.M. Burchard v. Hornhusen fiel, durch die mühsamen, vor Auffindung der kl Dün. Chron. angestellten Berechnungen Th. Kallmeyer's in seiner «Chronologie der O.M. Livlands im XIII. Jahrh.» (Mittheilungen aus dem Gebiete der Gesch. Liv-, Esth- und Curlands III, 433—441) verbürgt. Ebenso stimmt das Jahr 1297, in welches die Chronik den Ausbruch des Kampfes der Stadt Riga mit dem Orden um ihre Selbstständigkeit setzt, vollkommen mit den Nachrichten der aus dieser Zeit erhaltenen Urkunden. Livl. Urkdb. I, 708, No. DLXVII; 712, No. DLXVIII; 744. No DLXXV; cf. Regesten I, 168, No. 649; II, 28, No. 737. Gleiche detaillirte Genauigkeit zeichnet die übrigen Zeitangaben der Chronik aus, so dass die Quelle, der sie entlehnt sind, offenbar aus wohlunterrichteter, höchst wahrscheinlich gleichzeitiger Feder geflossen sein muss. Einige Fehler in den Ziffern der Jahreszahlen sind augenscheinlich der Flüchtigkeit des Abschreibers beizumessen, welcher zu einem augenblicklichen Zwecke einige Daten der ursprünglichen Chronik exerpirte; z. B. die letzte Ziffer VI des Datums der Schlacht bei Rahden, in welcher der O. M. Volkwin blieb (1236), mag durch das Zusammentreffen mit dem Anfangsbuchstaben der darauf folgenden Partikel *in* zu VII geworden sein.

Im Jahr 1267 war zwischen Nowgorod und den dänischen Vasallen in Esthland ein Krieg ausgebrochen, in den auch der Orden verwickelt ward, und am 18. Februar 1268, am Sonnabend in der Butterwoche (въ субботу сыропустную) kam es zur Schlacht bei Wesenberg, wo der Possadnik von Nowgorod Michael erschlagen ward, und der Tysätzkoi Konrad verscholl. An des ersteren Statt ward alsbald Pawel (Павша) gewählt, die Stelle des andern blieb für's Erste unbesetzt. — Im folgenden Frühling erschien der O.M. Otto von Lutterberg mit einem ansehnlichen Heer vor Pskow, d. 29. Mai 1269 (въ недѣлю всѣхъ Святыхъ), konnte es aber nicht nehmen, da die Nowgoroder unter Anführung des Fürsten Juri Andrejewitsch zum Entsatz herbeieilten. Obgleich nun die Dowmontsage ihren Helden einen glänzenden Sieg erfechten lässt, andererseits wiederum Otto den Lübeckern schreibt, er habe Pskow gänzlich zerstört, so geht doch aus Allem hervor, dass keine Partei in entschiedenem Vortheil war, daher es um so leichter zum Frieden kommen konnte, der unter Vermittelung des Fürsten Juri vorläufig auf die Bedingungen des zur Zeit Meister Volkwin's und Bischof Albert's eingegangenen Vertrages[25a]) abgeschlossen ward. Ohne Zweifel waren die Nowgoroder auch durch die Unterbrechung aller Handelsverbindungen mit den Deutschen zum Frieden geneigter gemacht worden, eine Unterbrechung, zu welcher sich der gemeine Kaufmann in Folge der Unterhandlungen des gewesenen O. M. Konrad von Mandern zu Lübeck verstanden hatte, unter der Bedingung, dass der Friede nicht ohne sein Zuthun abgeschlossen werden solle (Urk. v. 30. Mai 1268: *feria quarta dierum sacrorum Pentecosten.*[26]) Demzufolge fertigten nun Otto und die Stadt Riga Briefe nach Lübeck ab, mit der Aufforderung, behufs definitiven Friedensschlusses, Gesandte zu ihnen zu schicken. Unterdessen war auch (noch im Sommer 1269) der Grossfürst Jaroslaw Jaroslawitsch nach Nowgorod gekommen, wo er seinen

25a) Es kann hier der Vertrag gemeint sein, dessen der Nowgoroder Annalist unter d. J. 6736 (1228) gedenkt. (Hosr. I. J. 43.)

26) Lüb. Urkdb. I, 290, No. CCCV. — Livl. Urkdb. I. 512, No. CDVIII.

Liebling Ratibor zum Tyssätzkoi wählen liess. Da noch kein definitiver Friede geschlossen war, (еще бо недобрѣ ся бяху умирили съ Нѣмци, sagen bei einer Gelegenheit die Nowgoroder ihrem Fürsten), so sammelte der Grossfürst im Winter $12^{69}/_{70}$ Truppen, um einen neuen Feldzug zu unternehmen, wenn der Friede nicht zu Stande käme.[27]) Da erschienen in den letzten Tagen des Jahres 1269, oder zu Anfang 1270 die Gesandten der Deutschen, unter ihnen Heinrich Wullenpund, Ludolf Dobricike und Jakob Curing, die Boten des gemeinen Kaufmannes, mit dem vollständig ausgearbeiteten Project eines Handelsvertrages[28]), auf dessen Grundlage der Tractat von 1270 in den ersten Monaten dieses Jahres zu Stande kam. Eines Friedensschlusses in dieser Zeit (Ende des Märzjahres 6777) erwähnt auch der Nowgoroder Chronist (a. a. O.), hat aber dabei nur die Esthländer im Auge (кланяемся на всей воли вашей, Нарокы всей отступаемся, sprechen bei ihm die fremden Gesandten), was sich dadurch erklärt, dass der Grossfürst sich vorher zu einem Zuge gegen Reval gerüstet hatte. Nach dem Friedensschlusse, am 23. März 1270 (въ недѣлю 5-оѣ недѣли поста, на память мученика св. Никона) ereignete sich die Sonnenfinsterniss, von der die Nowg. Chron., der Schreiber des Nowg. Evang., sowie der Continuator Albert's v. Stade berichten. Den nach glücklich vollendetem Auftrage über Riga heimkehrenden Gesandten der Kaufleute gab der Ordensmeister ein für sie ehrenvolles Schreiben an Lübeck mit, datirt vom 21. April (*secunda feria post Quasimodogeniti*). So war der Friede wieder hergestellt und die Handelsverbindungen mit Nowgorod nach fast zweijähriger Unterbrechung auf's Neue angeknüpft. Doch bald wurden die angereisten Kaufleute Gegenstand verschiedener Bedrückungen und Zeugen stürmischer Auftritte. Es kam in Nowgorod zur Empörung und Jaroslaw Jaroslawitsch, dem man unter anderm Bedrängung der Fremden vorwarf, (чему выводишь отъ насъ иноземца, которыи у насъ жи-

27) Новг. I. Лѣт. 61.

28) Hans. Urkdb. 29, No. XI, b. — Lüb. Urkdb. I, 694, B. — Livl. Urkdb. I, 517, No. CDXIII.

путь?), war genöthigt, die Stadt zu verlassen. Er sammelte ein Heer und bat durch seinen Günstling Ratibor den Chan um Hülfe, die kaum bewilligt von Wassili Jaroslawitsch wieder hintertrieben ward. Der Grossfürst suchte nun auf dem Wege der Unterhandlung nach Nowgorod zurückzukehren, aber die Nowgoroder wollten von nichts hören und rückten ihm mit gewaffneter Hand entgegen. Doch kam es zu keiner Schlacht und die Heere standen eine Woche einander unthätig gegenüber, bis endlich durch Vermittelung des Metropoliten ein Vergleich zu Stande kam[29]), der uns erhalten ist[30]). Er gehört also in das Ende des Jahres 1270, denn im folgenden Winter (6778 = $12^{70}/_{71}$) begab sich der Grossfürst über Wladimir nach der Goldenen Horde, um des Chan's schwankende Gunst wieder zu erwerben. Auf der Rückreise starb er im Winter $12^{71}/_{72}$ und ward im Frühling 1272 zu Twer beigesetzt. Einige Zeit vorher war auch O.M. Otto v. Lutterburg umgekommen, in der Schlacht bei Oesel den 16. Februar 1271. An seine Stelle trat der Vicemeister Andreas v. Westphalen, der einige Monate dem Orden vorstand, bis auch er von den Lithauern erschlagen ward. Anfang April (*feria secunda post octavam paschae*, für das Jahr 1271 d. 13. April) kommt er noch urkundlich vor[31]); sein Tod muss aber nach Alnpeke (V. 7962 — 7988) sehr bald erfolgt sein, wahrscheinlich noch im April 1271. Wie hier, so müssen wir, da Ernst's v. Rassburg Todestag (5. März 1279) feststeht, auch für Walter's v. Nortek Regierungszeit wieder zu Napiersky's ursprünglicher Angabe zurückkehren, wonach sie in die Jahre 1271—1273 zu setzen ist. Damit stimmen auch die Urkunden; denn die erste, in der seiner als Landmeister von Livland Erwähnung geschieht, ist vom 27. August (VI. Cal. Sept.) 1271[32]) und die letzte von ihm in Livland ausgestellte[33]) trägt das Datum 1273. Dieses Da-

29) Новг. I. Л. 61. 62.

30) Собр. Гос. Гр. и Дог. Т. I. No. 3.

31) Lüb. Urkdb. I, 324. No. CCCXLVII. — Livl. Urkdb. I, 530. No. CDXVIII.

32) Livl. Urkdb. I, 536, No. CDXXV.

33) Livl. Urkdb. I, 547. No. CDXXXIII: anno MCCLXXIII.

tum lässt sich noch genauer so bestimmen, dass die Urkunde nach dem 25. März des genannten Jahres ausgefertigt sein muss, weil sie sonst, bei der damals üblichen Jahresrechnung von Mariä Verkündigung an, (s. Abh. No. II), sogar in's Jahr 1274 fallen würde, was der Rückrechnung der Jahre seit O. M. Ernst's Tode allzu sehr widerspräche. Da nun Alnpeke (V. 8088 — 8145) die Kämpfe mit den Lithauern gleich nach Walter's Abreise, und zwar das erste Zusammentreffen noch vor den Sommer setzt, so hat der Ordensmeister Livland im April oder Mai 1273 verlassen, wäre demnach daselbst möglicherweise etwas über 2 Jahre gewesen. Wenn ihm daher Alnpeke (ungefähr) drittehalb Jahre Regierungszeit zuschreibt (V. 8080), so zählt er sie wahrscheinlich von seiner Ernennung. Ebenso kommen die sechs Jahre, die Alnpeke (V. 8512) dem Meister Ernst v. Rassburg giebt, ungefähr heraus, wenn man sie von seiner Erwählung im April oder Mai 1273 bis zum März 1279 rechnet, zudem in der Reimchronik (V. 8511—14) etwa gelesen werden könnte: »Meister Ernst, das ist war, Der hatte geraten sechs iar, Nicht lanc! Dar nach wart her geslagen.« — So treffen wir bei Ernst's Todestag wieder mit Kallmeyer's Chronologie zusammen.[34])

Aber die neue Bestimmung von Meister Otto's Todesjahr bringt auch in die Regierungszeit der ihm vorangehenden Landmeister einige Modificationen, die ich hier kurz angebe. Da Otto's Meisteramt, dem er nach Alnpeke (V. 7954) $3^1|_2$ Jahr vorstand, von Mitte 1267[35]) bis zum 16. Februar 1771 reicht, so sind seines Vorgängers, Conrad v. Mandern, 3 Jahre (Alnpeke V. 7552) von der ersten Hälfte des Jahres 1264 (Urk. v. 28. Juli (V. Cal. Aug) 1264[36]) bis Mitte 1267 zu rechnen, während Werner v. Breithausen Mitte 1262 bis Mitte 1264 und V. M. Juries v. Eichstädt Mitte 1260 bis Mitte 1262 zu setzen ist, wonach uns der sichere To-

34) S. Kallmeyer zu Alnpeke in Scr. rer. Liv. I, 773.

35) Seine erste Urk. ist v. August d. J. 1267. — Livl. Urkdb. I, 508, No. CDV.

36) Mittheil. III, 66. No. 39. Livl. Urkb. Regest. I, 104. No. 429,

destag O.M. Burchard's v. Hornhusen (13. Juli 1260) wiederum mit der bisherigen Chronologie der livländischen Landmeister in Einklang bringt. Auf die nähere Begründung der drei zuletzt gegebenen Zeitbestimmungen komme ich in der Abhandlung No II. zurück.

Wenden wir uns wieder zu den russischen Chroniken, so bieten die oben in unsere Untersuchung aufgenommenen Daten der Schlacht bei Wesenberg und der Belagerung von Pskow und ihr Zusammenhang einen sichern Ausgangspunkt zu einiger Sichtung der Nachrichten über die russisch-livländischen Kriegszüge aus dem Ende des 13. Jhdts. Die Chronisten berichten zwischen den J. 1267 und 1299 von mehreren Kämpfen der Nowgoroder und Pskower mit dem Orden, wo sich besonders die Heldengestalt des Fürsten Dowmont oder Domant von Pskow hervorthut. Karamsin[37]) schon hat ein wenig unter den Nachrichten der Chronisten aufgeräumt; aber einestheils finden nicht alle Angaben derselben von Schlachtentagen bei ihm ihre gehörige Stelle, während sie doch zu genau sind, um ohne weiteres bei Seite geschoben zu werden; andrerseits scheint Karamsin auch die in der Sage von Dowmont und den späteren Chroniken unter dem Septemberjahr 6807 berichteten Kämpfe zum Krieg von 1269 zu rechnen, wenigstens geschieht ihrer bei ihm weiter keine Erwähnung. Es wird also nicht überflüssig sein, die erwähnten Data einer nochmaligen Revision zu unterwerfen. Sie sind, mit Einschluss der schon oben betrachteten, folgende[38]):

6775 (1267 Herbst). Streifzug Juri's und der Nowgoroder, in's Estländische bis Wesenberg (Новг. I. л.)

(1268) 23. Jan. Die vereinigten russischen Fürsten ziehen gegen Wesenberg (Новг. I. л.)

---

37) Ист. Гос. Росс. Над. Эйнерлинга СПб. 1842 Т. IV. стр. 64. Vgl. Прим. къ Т. IV. стр. 48. No. 128. Von der letzteren Anm. findet man eine deutsche Uebersetzung in Scr. rer. Liv. I, 770.

38) Новг. I. Л. 59 — 61. 66. — Новг. IV. Л. 40 — 42. 45. Sage von Dowmont in Полн. Собр. Русск. Лѣт. V, 6. — Пск. I. Л. 180 — 183. Соф. I. Л. 192—198. 203. Vergl. Arzybyschew's Повѣств. о Россіи II. p. 37—41 und p. 68.

18. Febr., на память св. Льва, въ субботу сыропустную Schlacht am Bache Kohhala in der Nähe von Wesenberg (Новг. I. л.)

Bei diesen Angaben schwanken die Chroniken zwischen den Jahren 6774—76.

6776 Dowmont verwüstet Wierland.

(1268) 23. April, на память св. Георгія. Einige Tage nach Dowmont's Rückkehr zerstört der Ueberrest (останокъ) der Lateiner (von der Schlacht bei Wesenberg), der sich gesammelt, einige Grenzdörfer, wird von Dowmont verfolgt und am genannten Tage am Flusse Miropowna geschlagen.

In offenbarem Widerspruch mit ihrer eigenen Erzählung versetzen die Chroniken diese Begebenheit in's J. 6779.

6777 (1269) 19. Mai, въ недѣлю всѣхъ Святыхъ, (Sonntag Aller Heiligen = Sonntag nach Pfingsten) erscheinen die Deutschen mit grosser Macht vor Pskow.

(29. Mai.) Nach 10 Tagen kommt Entsatz von Nowgorod und bald darauf wird Friede geschlossen (Новг. I. л.).

6780 8. (nicht 18.) Juni, на память св. Ѳедора Стратилата. Dowmont schlägt den Meister von Riga. der mit grosser Macht vor Pskow erschienen, und verwundet ihn selbst im Gesicht.

(Nach 6780.) Danach wieder Streifzüge der Deutschen.

Dowmont brennt einige Esthnische Dörfer auf.

Nach 6780 oder im (September-Jahr) 6807. } 8. Sept. Mondfinsterniss.

6806 oder 6807 } Winter (Новг. I. л.) 4. März, на память св. Павла и Ульяны (die übrigen Chron.) } Die Deutschen verheeren das Pskow'sche Gebiet und zerstören die Vorstadt (посадъ) von Pskow, werden aber

den folgenden Tag (5. März) von Dowmont am Ufer (der Welikaja) bei der Peter-Paulskirche geschlagen, wobei die Dowmontsage und nach ihr die späteren Chronisten den Ordensmeister abermals von Dowmont's Hand am Haupt verwunden lassen.

Seuche in Pskow.

(1299) 20. Mai, на память св Фалелея. Dowmont †.

Was zunächst die Kriegszüge der J 1267 und 1268 betrifft, so ist der Hauptgang der Ereignisse in K. H. v. Busse's Aufsatz darüber [39]) genügend dargelegt, und wir hätten nur Folgendes hinzuzufügen. Nach der Schlacht bei Wesenberg (18. Febr. 1268) [40]) zogen die Nowgoroder heim, Dowmont aber verwüstete Wierland und das Land am Meer, поморье (Wiek oder auch Jerwen) und kehrte mit Beute und Gefangenen nach Pskow zurück. Die Deutschen wiederum fielen ihrerseits in sein Gebiet und zerstörten mehre Grenzdörfer, worauf es am 23. April 1268 zum Gefecht an der Miropowna kam, welche Arzybyschew für die von Südwesten in den Pskowschen See sich ergiessende Pimsha (Пимжа) hält. Der Landmeister Otto entbot nun einen Ordenstag, wo eine allgemeine Heerfahrt gegen Pskow beschlossen ward, an der auch die dänischen Vasallen sich betheiligten (Alnpeke V. 7677—81). Im folgenden Frühling überschifften ihre verbündeten Schaaren theils den Peipus, theils umgingen sie ihn, fielen verheerend ins Pskowische ein, verbrannten Isborsk, und vereinigten sich (18,000 Mann stark) am Sonntag Aller Heiligen (= Trinitatis), den 19. Mai 1269, vor den Mauern von Pskow, dessen Vorstadt die Bewohner anzündeten. Nach zehntägiger Berennung erschien den Pskowern am 29. Mai

39) Mittheil. IV, 213—252.

40) Statt 6775 setzt die Erste Nowg. Chron. durch einen Fehler die Begebenheit in das Jahr 6776. v. Busse erklärt diese Zahl durch die Annahme, dass ein Septemberjahr gemeint sei. Aber, anderer Beweise zu geschweigen, zeigen schon die Abschnitte dieser Chronik deutlich, dass in ihr noch durchweg Märzrechnung herrscht.

Entsatz von Nowgorod und bald darauf kam es aus den schon oben besprochenen Gründen zum Frieden, in Folge dessen am 8. Juni (на память св. Ѳедора Стратилата) die Ritter wieder abzogen. Das Datum hat uns der Pskowsche Annalist aufbehalten, welcher, der Dowmontsage folgend, die Deutschen von Dowmont nach einem glänzenden Siege vertreiben lässt, und überdem den ganzen Kampf willkürlich in das J. 6780 setzt. Uebrigens ist in der Legende von Dowmont nicht gesagt, wie behauptet worden, dass der Einfall der Ritter ins Pskow'sche dem Gefechte an der Miropowna unmittelbar gefolgt sei; im Gegentheil widerspricht der Chronist durchaus nicht dem Wortlaut der Sage, wenn er beide Ereignisse durch ein Jahr von einander trennt. Was endlich die Wunde betrifft, die der Landmeister von Dowmont's Schwerdt im Gesicht erhalten haben soll, so lassen wir es dahin gestellt, ob sie ein historisches Factum, ob Ausschmückung der Sage, die diese That ihres Helden bei der nächsten sich darbietenden Gelegenheit zu wiederholen nicht verabsäumt[41]).

Bis hieher gehören die Nachrichten der Chroniken dem Kampf von 1269 an. Was nun weiter in ihnen berichtet wird, ist einer andern Periode zuzuweisen. Als Anhaltspunkt dafür bietet die Erste Nowg. Chronik den Winter 6806[42]) (welches Jahr vom 1. März 1298 bis d. 28. Februar 1299 währte), wofür die übrigen Chroniken, die schon nach Septemberjahren rechnen, 6807 (1. Sept. 1298 bis d. 31. Aug. 1299) setzen. Vorher erwähnt die Erste Pskower Chronik einer Mondfinsterniss, die man versucht sein könnte zur Feststellung der Chronologie zu benutzen, wenn ihre höchst fehlerhafte Angabe nicht selbst der Berichtigung bedürfte. Sie soll nämlich am 8. Sept. eingetreten sein und zwar nach einer Handschrift im Septemberjahr 6807, während in den übrigen es heisst: «Und wiederum (nach 6780) zur Zeit seiner (Dowmont's) Regierung begannen die verwünschten Lateiner

41) Ст-ав. о Довм. 7. Иск. І. л. 183.

42) Новг. І. Л. 66: Въ лѣто 6806. Зимъ сущи, изгониша Нѣмци Плесковъ... посадъ пожженъ бысть... и Плесковичи же, съ княземъ Домонтомъ... прогнаша ихъ, давше имъ рану не малу.

die Pskower zu bedrängen .... Und bald darnach war ein Zeichen im Mond (Mondfinsterniss), im Monat September (eine Hdsch. liest: am 8. Tage). Denselben Winter, im J. 6807, den 4. März zerstörten die Deutschen das Hakelwerk von Pskow etc.[43]) Nun fand aber nach den astronomischen Tabellen im ganzen Zeitraum von 1267—1300 keine Mondfinsterniss am 8. Sept. statt, der Tag kann also nicht richtig sein. Mehr vor Anfechtung geschützt scheint auf den ersten Blick das (September-) Jahr 6807, da wirklich am 21. Sept. desselben (= 21. Sept. 1298) eine Mondfinsterniss eintrat — eine Uebereinstimmung, die geneigt machen könnte jenes Datum (8. Sept.) als gänzlich unbegründet und nichtig bei Seite zu schieben; denn eine Corrumpirung von 21 (҃ка) in 8 (҃и) ist nicht wohl anzunehmen. Zieht man aber in Betracht, dass in den russischen Chroniken gerade die Tagesdaten es sind, die sich als Stützpunkte der Chronologie erweisen, und dass sie allein schon oft hinreichen, schwankende Jahresangaben zu fixiren, so wird man Bedenken tragen, ohne gewichtige Gegengründe jenen 8. Sept. der Chronik als gänzlich grundlos zu ignoriren. Es erheben sich also zwei Fragen: zunächst, hat das J. 6807 mit seiner Finsterniss vom 21. Sept. hinlängliches Gewicht, um das ihm entgegenstehende Tagesdatum völlig zu entkräften? sodann, in wieweit kann jene Tagesangabe der Chronik für sich eine Geltung beanspruchen? Auf die erste Frage antworten wir mit Karamsin's[44]) Worten, dass der Pskower Chronist hier durchweg der Dowmontsage nachschreibt und nur willkürlich anderweitig entlehnte Jahreszahlen und Nachrichten einschiebt. Diese bieten also an sich noch wenig Gewähr dafür, dass sie an der Stelle, wohin sie gerathen, auch am rechten Orte seien, was vielmehr erst bewiesen werden müsste. Betrachten wir jenes J. 6807 von diesem Gesichtspunkte aus

---

43) Пск. I. Л. 182: Въ лѣто 6780 ... (folgt die Berennung Pskow's). И паки же по времѣнехъ княженія его, начаша поганая Латына силу дѣяти на Псковичехъ... И потомъ по малѣ времени бысть знаменіе въ лунѣ мѣсяца септября (8 день). Тоя же зимы ... изгониша Нѣмци изгонною ратью посадъ у Пскова въ лѣто 6807, мѣсяца марта въ 4 день, на память св. муч. Павла и Ульяны.

44) A. a. O. T. IV. прим. 128.

und fragen wir nach seiner Berechtigung, so ergiebt sich aus andern Chroniken, dass die Begebenheiten, denen es vorgesetzt ist, in der That ihm angehören. Keineswegs aber ist dieses auch von der Mondfinsterniss zu behaupten. Hier kann nur die Prüfung des uns vom Chronisten aufbehaltenen Tagesdatums entscheiden, — die Lösung unserer zweiten Frage Es ist nämlich zu beantworten, wie beim Chronisten das falsche Datum, d. 8. Sept. entstanden sei. Ausser der erwähnten Mondfinsterniss vom 21. Sept. 1298 geben die astronomischen Tabellen aus der Zeit von 1267—1400 noch folgende an: 30. Sept. 1270, 21. Sept. 1279, 10. Sept. 1280. 11. Sept. 1299. Die beiden letzten dieser Finsternisse traten nach pariser Zeit um 10 und 11 Uhr Morgens ein, waren also in Europa nicht sichtbar. Von den Daten der drei ersten bietet für eine Corrumpirung zu 8 (и҃) der 21. Sept. mit seinen Zahlzeichen к҃а, wie schon bemerkt, wenig Wahrscheinlichkeit. Es bleibt uns also nur noch der 30. Sept. 1270, dessen Zeichen л҃ unter der Feder des Abschreibers leicht zu и҃ werden konnte. Sonach gehören die Mondfinsterniss und die dann folgenden Begebenheiten zwei ganz verschiedenen Perioden an. Zu den vorhergehenden approximativen Zeitangaben des Chronisten könnte das J. 1270 ganz gut passen, mit den darauf folgenden Worten aber steht es in völligem Widerspruch, wobei ausserdem zu bemerken, dass es wider allen Sprachgebrauch der Chroniken läuft, zuerst zu sagen: «Denselben Winter», und dann doch noch hinterher die Jahreszahl anzugeben. Die Nachricht von der Mondfinsterniss ist also offenbar an unrechter Stelle eingeschoben. Danach würden die Worte «denselben Winter» sich auf den kurz vorher erwähnten Einfall Dowmont's ins Gebiet der Deutschen beziehen, und der Begebenheiten Zusammenhang folgende Gestalt gewinnen. Im Winter $12^{98}/_{99}$ (6806. Новг. I, л.) brachen, in Folge entstandener Uneinigkeiten die Deutschen ins Pskowische, plünderten und machten Gefangene, was Dowmont durch Verheerung livländischen Gebietes erwiederte. Nun rüsteten die Ritter in den ersten Monaten von 1299 (Märzjahr 6806. Новг. I. л.) einen grösseren Heereszug, verwüsteten das Land der Russen, brannten die

Vorstadt von Pskow nieder und zerstörten mehrere daselbst befindliche Klöster, am 4. März 1299 (Septemberjahr 6807. Пск. I. л. 182) на память св. Павла и Ульяны. Am Tage darauf aber (den 5. März) wurden sie am Ufer des Flusses Welikaja, bei der Peter-Paulskirche (vgl. Пск. I. л. 184) von Dowmont vollständig geschlagen. Doch nicht lange überlebte dieser Fürst seinen Sieg. An einer Seuche, die in Pskow ausbrach, starb wahrscheinlich auch er, den 20. Mai 1299[45]).

II. Einiges über die Jahresrechnung in Livland während des XIII. und XIV. Jahrhunderts.

Es bedarf für die Wissenschaft nicht mehr des Beweises, dass eine sichere Feststellung der Chronologie die unumgänglich nothwendige Grundlage aller historischen Forschung bildet, und doch ist erst zu unserer Zeit an den Bau eines solchen Fundamentes kräftig Hand angelegt worden. Gleicherweise unterliegt es keinem Zweifel, dass jede Chronologie schwankend bleiben muss, so lange nicht die zu verschiedenen Zeiten an den betreffenden Orten üblich gewesene Jahresrechnung erforscht und aufgedeckt ist, und trotzdem ist in dieser Hinsicht noch so wenig geschehen. Die chronologischen Handbücher bieten für viele Länder nur höchst Ungenügendes. Selbst die neuesten unter ihnen enthalten nicht mehr, als was die älteren französischen Chronologen oder Helwig[46]) schon bekannt gemacht haben. In den zahlreichen Urkundensammlungen findet man, so viel mir bekannt, kaum etwas über diesen Gegenstand. Die Meister vom Fach beschränken sich auf wenige, gelegentliche, wenn auch dankenswerthe Bemerkungen. So Böhmer in seinen Kaiserregesten[47]).

---

43) 6807. Новг. I. л. 67. Пск. I. л. 184. Новг. IV. л. 43. Соф. I. л. 203

46) I. Helwig, Zeitrechnung zu Erörterung der Daten in Urkunden für Deutschland. Wien 1787. S. 61—73.

47) *Reg. Imp.* 1246—1313. Stuttg. 1844. p. V. Die daselbst unter andern ausgesprochene allgemeine Regel, dass im XIII. sec. in der Mainzer Diöcese das Jahr jedesmal mit dem 25. Dec. begann,

Einige brauchbare Andeutungen giebt v. Lang [48]). Dagegen fehlt es für die einzelnen Gegenden fast gänzlich an solchen Erörterungen über die Jahresrechnung, wie sie Riedel in seinem neuesten Werk [49]) für die Mark Brandenburg geliefert hat.

Eine ähnliche Aufdeckung des allmählichen Wechsels der Jahresanfänge in den norddeutschen Städten und Landen, so wie in den scandinavischen Reichen wäre eine eben so wünschenswerthe als nothwendige Vorarbeit zu einer erfolgreichen Berichtigung der Chronologie des Nordens von Europa, mit Einschluss von Livland und Nowgorod [50]).

Seit Hansen den Schlüssel zur Chronologie Heinrich des Letten gefunden, ist allgemein anerkannt, dass zu An-

---

wird Ausnahmen erleiden müssen. Z. B. die zu Hildesheim geführten Acten in dem Processe des Hamburgischen gegen das Bremische Domcapitel über die Wahl des Erzbischofs Gerhard II. (Hamb. Urkdb. I, 380, No. CDXXXVI) beginnen mit den Worten: *Anno dominice incarnationis MCCXIX recepimus litteras domini pape in hac forma.* Die darauf folgende Bulle Honorius III. aber ist datirt: *Rome II kalendas Januarii. Pontificatus nostri anno quarto*, d. i. den 31. Dec. 1219; sie kann also erst 1220 nach Hildesheim gelangt sein und das obige Jahr der Eröffnung des Processes ist somit ein Marienjahr oder vielleicht Osterjahr, jedenfalls aber kein Weinachtsjahr.

48) Sendschreiben an J. Fr. Böhmer. Nürnberg 1823, p. V.

49) Zehn Jahre aus der Geschichte der Ahnherrn des Preussischen Königshauses. Berlin 1851. S. 313—319.

50) In der russischen Literatur ist zuerst mit Entschiedenheit vom Hrn. Akademiker Kunik im russischen Journal d. 1. u. 3. Class der Akademie (Ученыя Зап. Т. II. СПб. 1854, pag. 772) darauf gedrungen worden, dass man da, wo man livländische und überhaupt abendländische Quellen und Urkunden zur Berichtigung der russischen Chronologie benutze, vor Allem die einst bei den Bekennern der katholischen Kirche üblichen *Jahresanfänge* (новолѣтія) mehr in Betracht ziehe, als dies bis jetzt selbst von berühmten europäischen Historikern geschehe. Nach einer im Bulletin Historico-philologique mitgetheilten Nachricht hat ein um die urkundliche Erforschung der norddeutschen Geschichte hochverdienter Historiker neuerdings die Behauptung Kunik's bestätigt, dass es an gründlichen Untersuchungen über die früher in katholischen Ländern üblichen Jahresanfänge noch so gut wie ganz fehle.

fang des XIII. Jhd. in Livland das Jahr mit Mariä Verkündigung, d. 25. März begann. Dieser Jahresanfang lässt sich aber durch das ganze XIII. Jhd. hindurch verfolgen und verliert sich erst mit seinem Ausgang und dem Beginn des XIV Jhd.

Im Juli 1252[51]) hatten sich der Bischof Heinrich von Curland und der Statthalter des Hochmeisters für Livland Eberhard v. Seyne nebst allen Brüdern in Betreff der zu errichtenden Memelburg dahin geeinigt, dass der Bischof den Bau 5 Jahre lang, von dem Tage an, wo er beginnen würde, gerechnet, mit gewissen namhaft gemachten Einkünften unterstützen, so wie ein Jahr lang auch seine Leute dazu stellen sollte. Nach Verlauf des ersten Jahres sollte die Burg zwischen dem Orden und dem Bischof getheilt werden. Da also am 1. Aug. 1252 der Bau als noch bevorstehend bezeichnet wird, so konnte er, laut der Abmachung, nicht vor dem Aug. 1253 getheilt worden sein. Nun begegnen wir aber schon im Febr. 1253 zwei Documenten, in welchen über die vollzogene Theilung geurkundet wird (Livl. Urkb. I, 314. No. CCXLIV: *Geschehen und gegeven to Mimelborgh, do si jerst gebuwet ward, under den jaren unses heren dusent twehundert drie und vijftich in dem harden wande*, und No. CCXLV: *acta sunt haec in castro Mimelburch primitus aedificato, anno Domini MCCLIII, VI idus Februarii* (= 8. Febr.) Hier das Jahr 1253 mit dem 1. Januar dieses Jahres oder dem 25. Dec. des vorhergehenden beginnen lassen, hiesse mannichfache Widersprüche hervorrufen, welche von selbst wegfallen, sobald wir darin ein Marienjahr erkennen, das also vom 25. März 1253 bis 24. März 1254 währte. Danach gehören denn die beiden letztgenannten Urkunden in den Februar 1254, was sehr gut zum Inhalt der beiden vorhergehenden passt.

Johann II. (v. Fechten) Erzbischof von Riga (früher rigischer Probst) urkundet: *in Thoreyda anno Domini MCCLXXXVI, pridie cal. Januarii* (= 31. Dec.), *archipraesulatus nostri anno secundo* [52]). Es fragt sich, wann begann das in der Urkunde

---

51) Livl. Urkb. I, 295, No. CCXXXVI: *a. D. MCCLII, quarto cal. Augusti*, und No. CCXXXVII: *anno Domini MCCLII, cal. Augusti.*

52) Ib. 631, No. DIX.

genannte Jahr 1286? Vier Möglichkeiten bieten sich dafür: 1) am 1. Jan. 1286; 2) d. 25. Dec. 1285; 3) Ostern 1286 (14. April); 4) Mariä Verkündigung, 25. März 1286. Das Januarjahr kam frühestens in der 2. Hälfte des 14. Jhdts. in Livland auf, wovon weiter unten. Noch weniger kann jenes Jahr von Ostern 1286 begonnen haben; denn erstens hat, so viel mir bekannt, die Osterrechnung schwerlich jemals in Livland Eingang gefunden, sodann geht speciell für Johann v. Fechten aus einer seiner Urkunden hervor, dass er nicht nach Osterjahren rechnete. Dieselbe ist datirt: *Riga anno incarnationis Dominicae millesimo ducentesimo octuagesimo septimo, quarto calendas Aprilis*, (= 29. März), *vigilia Palmarum*[53]). Im Jahre 1287 fällt in der That der Sonnabend vor Palmsonntag auf den 29. März, während Ostern damals am 6. April statt hatte; folglich kann das in der Urkunde genannte Jahr kein Osterjahr sein, weil sonst 1286 stehen müsste. So bleibt uns also die Wahl zwischen dem 25. Dec. oder 25. März als Jahresanfang. Am 21. Dec. des Weihnachtsjahres 1286 (v. 25. Dec. 1285 bis 24. Dec. 1286) kann aber die obenerwähnte Urkunde Johann's nicht ausgefertigt sein, da sie zugleich von seinem 2ten Jahr datirt ist, sonst müsste er spätestens am 31. Dec. 1284 den erzbischöflichen Stuhl bestiegen haben, während doch nach einer andern Urkunde, datirt *in ecclesia nostra Rigensi, anno incarnationis Dominicae MCCLXXXVIII, mense Septembri, pontificatus nostri anno tertio*[54]), sein erstes Jahr frühestens im September 1286 geendet, also nicht vor dem September 1285 begonnen haben kann. Hieraus folgt, dass das Jahr der besprochenen Urkunde mit dem 25. März 1286 angefangen haben muss und sich demnach bis zum 24. März 1287 erstreckte.

Fast gleiches Gewicht, wie den Urkunden jener Zeit, wird man ohne Zweifel auch dem in der zweiten Hälfte des XIII. Jhds. sich durchweg als authentisch erweisenden Verfasser der Reimchronik zugestehen, denn mag er nun Alnpeke oder sonst wie geheissen haben, so ist doch in seinem Sang

53) Livl. Urkb. Reg. I, 145. No. 583.
54) Livl. Urkb I, 650, No. DXXIV.

der Zeitgenosse nicht zu verkennen [55]). Von seinen sparsamen Jahresangaben tritt eine offenbar für die Rechnung nach Marienjahren in die Schranken.

Die Schlacht bei Ascheraden, in welcher O.M. Ernst v. Rassburg und Eilard v. Oberg, Hauptmann von Reval fielen, und deren Datum (5. März 1279) anderweitig sicher begründet ist [56]), setzt Alnpeke in das J. 1278 [57]), und zwar mit vollem Recht, weil sein Marienjahr 1278 bis zum 24. März 1279 währte. Hier drängt sich nun wiederum eine Urkunde vor, um für das Marienjahr Zeugniss abzulegen: *Rigae, anno Domini MCCLXXVIII, pridie nonas Februarii* (4. Febr.) [58]) richten Ernst und Eilard ein Schreiben an Lübek, welches schwerlich dem Jahr 1278 nach heutiger Rechnungsweise angehört, denn Alnpeke zufolge kam Eilard wohl zur gemeinsamen Heerfahrt gegen Litthauen 1279 nach Riga, nicht aber im Jahr vorher, wo viel eher O.M. Ernst in Reval gewesen sein mag [59]) Daher ist jene Urkunde wohl vom 4. Febr. d. J. 1279 nach heutiger Rechnung oder, was dasselbe, ihr Jahr 1278 ist ein Marienjahr.

Auch eine andere bei Alnpeke sich findende Jahresangabe lässt sich mit der Marienrechnung vereinen. Ein Jahr vor O.M. Willekin's Tode († 26. März 1287), also Anf. 1286 war das Haus Heiligenberg in Semgallen erbaut [60]), von wo aus die anwohnenden Semgallen von den Rittern so bedrängt wurden, dass sie 4 Jahre darauf ihre Burgen Racken, Doblen und Sydobren aufgaben und sie niederbrennen lassen mussten [61]). Dabei nennt Alnpeke das Jahr 1290 [62]). Rech-

55) Vgl. Scr. rer. Liv. I, 505. 775.
56) Ib. 774. — Voigt, Geschichte Preussens III, 369. Anm. 3.
57) V. 8499: Tusent vnd zwei hundert iar,
Nach gotes geburt, das ist war,
Vnd achte sibenzic iar darzu,
Zu mitte vaste nicht vru.
58) Livl. Urkb. I, 575, No. CDLVII.
59 Alnpeke, V. 8295—8308. 8321—25.
60) Id. V. 9939. 10945 10951.
61) V. 11366—11600.
62) V. 11635—37:

nete er nach Marienjahren, so muss also die Zerstörung der letzten Burg nach dem 25. März 1290 stattgefunden haben. Dem widerspricht nicht, dass Alnpeke jenes Ereigniss noch in die Regierung O.M. Kono's v. Herzogenatein setzt, und doch schon im Mai 1290 sein Nachfolger, der zu Mergentheim erwählte Landmeister Halt urkundlich in Riga vorkommt [63]), denn Alnpeke berichtet zugleich, dass Kono damals nicht in Livland gewesen, und lässt alle Massregeln durch den vom Landmeister eingesetzten Vicemeister ergreifen [64]). Kono muss also schon im Winter $12^{89}/_{90}$ nach Deutschland gegangen sein, um dem Hochmeister über Livland Bericht zu erstatten und seine Entlassung zu erbitten, worauf gleich die Wahl des neuen Landmeisters erfolgte. —

Schon früher ist erwiesen worden, dass O.M. Otto's v. Lutterberg Todestag (d. 16. Febr.) in's Jahr 1271 gehört, und dass der kl. dünam. Chron. [65]) J. 1270 sehr wohl damit übereinstimmt, sobald wir nur in ihm ein Marienjahr erblicken. Zugleich wurde angedeutet, dass die dünam. Chronik sich durchweg als aus guter, zweifelsohne den in ihr berichteten Ereignissen gleichzeitiger Quelle geschöpft erweise. Ihre erwähnte Angabe liefert somit einen neuen Beleg, dass das Neujahr auch damals noch auf den 25. März fiel. Dazu gesellt sich die Folgerung, die aus einer andern Stelle derselben Chronik gezogen werden kann, wo es heisst: *Anno Domini MCCLX dimicatum est in durben in die beate margarete virginis* (13. Juli). *Sequente hyeme fuit conflictus contra Lettowinos in lenewarden in die beati blasii* (3. Febr.) Man wird es kaum einen zu kühnen Schluss nennen wollen, wenn wir in der Ausdrucksweise des Chronisten an dieser Stelle eine Hinweisung darauf finden, dass für ihn der 13. Juli mit dem 3. Febr. des darauf folgenden Winters in ein Jahr, 1260, fiel, dieses Jahr demnach ein Marien- oder Verkündigungsjahr gewesen

---

Von gotes geburte tusent iar
Vnd drittehalb hundert, das ist war,
Vierzic iar mere.

63) Livl. Urkb. I, 661—666, NNo. DXXXII—DXXXIV.
64) Alnpeke, V. 11535—43. 11547.
65) Bunge's Archiv. IV, 271.

sein muss. Man könnte aber einwenden, dass hinwiederum auf das Gegentheil gleich aus den darauf folgenden Worten zu schliessen sei: *Anno domini MCCLXIII devastata fuit maritima et perona in die purificationis* (sc. Mariae = 2. Febr.) *a lettowinis. Et in octava predicte sollempnitatis dimicatum est contra eos apud dunemundis. Eodem anno Kalendis Junii conflagrata est igni ecclesia dunemundis in die Nycomedis.* Abgesehen davon, dass im letzten Datum ein Fehler ist (denn Nicomedes ist am 25. Juni, den 1. Juni dagegen Nicodemus) und ein Fehler den andern vermuthen liesse, kann in der ursprünglichen Dünamünder Chronik der Kirchenbrand jenen Kämpfen vorausgegangen sein und doch mit ihnen in ein (Marien-) Jahr 1263 gehören, die jetzige Anordnung der Begebenheiten dagegen dem Ausschreiber der Chronik beigemessen werden, zu dessen Zeit (frühestens zweite Hälfte des XIV. Jahrhunderts) schon nicht mehr nach Marienjahren gerechnet ward, und dem daher auch nicht einleuchten konnte, dass der 1. Juni 1263 dem 2. Febr. desselben (Marien-) Jahres vorausgehen müsse.

Ein ferneres Argument gegen das Neujahr vom 25. März in der kl. Dün. Chr. könnte auf den ersten Blick ihre Nachricht von O.M. Ernst's Todestag zu bieten scheinen, welcher unzweifelhaft in den Anf. März 1279 (also Marienjahr 1278) fällt. *Anno Domini MCCLXXVIII dimicatum est in lettowia, ubi occubuit magister fratrum militie Ernestus et capitaneus dominus Eylardus et alii quam plures christiani III nonas marcii* (5. März). Zieht man aber in Betracht, dass der Excerpator, der sich sonst einer consequenten Schreibart befleissigt (so bezeichnet er die Zahl 4 zu vier Malen mit IIII, kein Mal mit IV), bei drei Angaben[66]) die Zahl 9 durch das gewöhnliche Zeichen IX wiedergiebt, so fühlt man sich versucht, es für wahrscheinlich zu halten, dass er in vorliegendem Falle mit der I ebenso freigebig gewesen, wie bei den Daten der von ihm unter den J. 1237 und 1307 aufgeführten Begebenheiten.

Da hier gerade von den Gründen die Rede ist, die aus dem XIII Jhdt. *gegen* den Gebrauch des Marienjahres in Livland

66) A. a. O. 270. 271.

vorgebracht werden könnten, so mögen einige Urkunden nicht unerwähnt bleiben, deren Jahre offenbar von Weihnachten gerechnet sind, zumal eben aus diesen Urkunden die Behauptung des damals allgemein üblichen Jahresanfangs vom 25. März neue Bestätigung empfangen kann. Sie sind nämlich sämmtlich von Personen ausgestellt, die in Livland entweder als Fremdlinge auftraten, oder doch ein anderes Land als ihre eigentliche Heimat betrachteten und dessen Jahresrechnung folgten. So erweist sich der 25. Dec. als offenbarer Jahresanfang in den Urkunden der Legaten Wilhelm v. Modena und Balduin v. Alna, welcher letztere dieselbe Jahresrechnung auch nach seiner Ernennung zum Bischof von Semgallen beibehielt, ein Bisthum, von dem er übrigens schwerlich viel zu Gesicht bekommen. Desgleichen ist in einer Urkunde des Bischofs Nikolaus von Riga, (Domherrn aus Magdeburg): *in Riga anno Domini MCCXXXII, XIV. cal. Martii* (= 16. Febr.) *pontificatus nostri anno primo*[67]), ersichtlich nicht nach Marienjahren gerechnet, weil sonst 1231 stehen müsste, da Nikolaus seine Jahre anfangs von seiner Bestätigung durch den Legaten Otto 1231 (zwischen d. 17. Febr. und 8. April) zählte[68]). Ob späterhin, als er für den Beginn seines Pontificats den Tod Albert's I. und seine Erwählung durch das rigische Domcapitel angenommen (z. B.: *anno Domini millesimo quadragesimo octavo, pontificatus nostri anno nonodecimo*[69]), auch zugleich die Marienrechnung bei ihm in Gebrauch gekommen, muss dahin gestellt bleiben. Eben so muss es aus Mangel an entscheidenden Daten unbestimmt bleiben, ob Johann I. von Lünen das Jahr mit dem 25. März begann.

Mit mehr Wahrscheinlichkeit lässt sich dies von Albert Suerbeer annehmen. Denn im Bremischen Erzstift, wo er seine Laufbahn begonnen, findet sich zu Anf. des XIII. Jhdts. noch erweislich das Marienjahr, wie aus Folgendem zu er-

67) Livl. Urkb. I, 160, No. CXXV.

68) Vgl. ib. I, 143, No. CVIII mit I, 160, No. CXXV; 144, No. CIX; 210, No. CLXII.

69) Ib. I, 257, No. CXCVIII. — Vgl. 233, No. CLXXVIII; 256, No. CXCVII; 291, CCXXXI.

sehen. Gerhard II. war daselbst im August 1219 zum Erzbischof gewählt worden[70]), und rechnete von dieser Zeit die Jahre seiner Regierung[71]). Eine Urkunde aus seinem 3ten Jahre: *anno incarnationis Domini MCCXXI, pridie idus Januarii* (12. Jan.), *indictione decima, pontificatus nostri anno tertio*[72]), kann daher unmöglich in das Jahr 1221 nach heutiger Rechnung gehören, wohl aber in das Marienjahr 1221 (25. März 1221 bis 24. März 1222), dessen 12. Januar schon in das Januarjahr 1222 fällt. Aus der in der Urkunde genannten Indiction X kann weder für noch wider die Marienrechnung ein Beweisgrund entlehnt werden, da im ersten Falle die Frage wäre, ob geistliche Fürsten sich auch der kaiserlichen Indiction bedient haben, andrerseits aber die Zählung der Indictionen sich als zu fehlerhaft erweist, um aus ihr eine sichere Folgerung zu ziehen. Erheblicher wäre der Einwand, dass die betreffende Urkunde uns nur in einer Copie erhalten ist, weshalb auch Lappenberg[73]) keinen Anstand nimmt MCCXXII zu lesen. Dieser Einwand aber wird entkräftet durch das Zeugniss einer andern Urkunde, wo, wie in jener, die Jahre Gerhard's II. sich nicht anders mit den J. n. Chr. G. in Uebereinstimmung bringen lassen, als wenn man in letzteren Marienjahre erkennt. Ihr Datum lautet: *Bremis, anno dominice incarnationis MCCXLV, XIX kal. Februarii* (= 14. Jan.), *Pontificatus nostri anno XXVI*[74]). Dass hier das Jahr 1245 nur ein Marienjahr sein kann, die Urkunde also nach heutiger Rechnung vom 14. Januar 1246 ist, geht daraus hervor, dass sonst der 14. Januar 1219 schon im ersten Jahre Gerhard's II. liegen müsste, während sein Vorgänger doch erst im August dieses Jahres starb. Ist aber das Jahr

70) Hamb. Urkb. I, 375, Anm. 2. Vgl. 375, No. CDXXXII. — Wenn aber ib. 831, Sp. 1 das Jahr 1217 angegeben ist, so scheint dies auf einem Druckfehler oder ähnlichem Versehen zu beruhen.

71) Z. B. *anno incarnationis Domini MCCXXIIII. Indictione XI* (lies: XII) *VIII kalendas Julii. Pontificatus nostri anno IV.* (Hamb. Urkb. I, 418, No. CDLXXX).

72) Hamb. U. I, 399, No. CDLIV.

73) Ibid. 460. Anm. a.

74) Lüb. Urkb. I, 105, No. CVI.

der letztgenannten Urkunde ein Marienjahr, so gilt dasselbe auch von den Urkunden B. Johann's I. v. Lübek und der Mönche des St. Johannisklosters daselbst, über deren im Auftrag Gerhard's II. verfügte Versetzung nach Cismar, datirt: *Acta sunt hec anno dominice incarnationis MCCXLV, in ecclesia sancti Johannis apostoli et euangeliste in Lubeke, IIII Non. Januarii* (= 2. Jan.)[75] — zwei Urkunden, welche in jener ersten ihre unmittelbare Bestätigung empfingen. Ebenso ist in einem Datum des B. Ludolf v. Ratzeburg vom 25. Dec. 1240: *in Raceburg, in die natalium domini, anno domini MCCXL, pontificatus nostri anno quarto*[76] kein Weihnachtsjahr 1240 (25. Dec. 1239 bis 24. Dec. 1240), sondern ein Marienjahr (25. März 1240 bis 24. März 1241) zu erblicken; denn vom Januarjahre 1240 kann hier schwerlich die Rede sein, und doch verlangt das vierte Jahr Ludolfs das Jahr 1240 heutiger Rechnung, da nach einer andern Urkunde[77]: *Datum Raceburg, XVI kalendas Junii, anno gratie MCCXLVII, pontificatus nostri anno undecimo*, der 17. Mai 1236 in Ludolfs erstem Jahre liegt, und Albert von Stade[78] den Tod seines Vorgängers und seine Wahl ins J. 1236 setzt. Diese Andeutungen über den Jahresanfang im Erzstift Bremen genügen, um zu zeigen, dass sich daselbst zu Anfang des XIII. Jhdts. das Marienjahr nachweisen lässt. Die genauere Untersuchung der Frage über den Jahresanfang in den norddeutschen Städten bleibt Andern überlassen.

Für unsern Zweck ergiebt sich somit aus dem Gesagten, dass dem ehemaligen Scholasticus von Bremen die Marienrechnung nichts Ungewöhnliches sein konnte. Auch in Irland, wohin Albert Suerbeer als Bischof von Armagh gegangen war, hatte er sie vorgefunden. In den preussischen Ordenslanden freilich begegnete er dem Jahresanfang von Weihnachten, der dort gleich beim ersten Auftreten des Ordens üblich

75) Ib. 104, No. CV und 102, No. CIV.

76) Ib. 92, No. XC.

77) Hamb. Urkb. I, 454, No. DXXXVII.

78) *Chronicon Alberti, Abbatis Stadensis. Helmaestadii* 1587, p. 210, a. 1236.

geworden zu sein scheint. Aber war auch seit seiner Ernennung zum Erzbischof von Preussen sein Hauptaugenmerk auf dieses Land gerichtet, so weilte er doch in den Grenzen desselben immer nur vorübergehend, während sein beständiger Aufenthalt das ihm vom Papst zum Unterhalt angewiesene Bisthum Lübek blieb, ja er musste in einem Vertrag mit dem Orden sich, wie bekannt, sogar schriftlich verpflichten, nie ohne der Gebietiger ausdrücklichen Willen in preussischem Ordensgebiete seinen beständigen Sitz zu nehmen [79]). Jedenfalls ist klar, dass wenn Albert in seiner neuen Metropolitanstadt Riga, wo er sich nach B. Nicolaus' Tod niederliess, das Marienjahr vorfand, er keinen Grund hatte, von diesem Gebrauche abzuweichen, da es für ihn etwas längst bekanntes war.

Sind, wie aus dem vorhergegangenen ersichtlich, nur einige wenige von Ausländern in Livland ausgestellte Urkunden nach Weihnachtsjahren datirt, so lässt sich dagegen eine solche Abweichung von der Marienrechnung bis zum Ende des XIII. Jhdts. bei keinem einzigen Bewohner dieses Landes nachweisen, dem dasselbe als die rechte Heimat galt. Wohl aber sind oben Proben des Gegentheils vorgelegt worden, Beweise, die, wenn erst an die Ausbeutung des Inhalts der hieher gehörigen Urkunden gegangen wird, ohne Zweifel um ein Bedeutendes sich werden vermehren lassen. Demnach erscheint, so lange nicht das Entgegengesetzte erwiesen wird, die Folgerung hinlänglich gerechtfertigt, dass im XIII. Jhdt. in Livland das Jahr mit dem 25. März begann, woraus für uns die Befugniss entspringt, einige Daten der Livländischen Chronologie zu besprechen, für deren richtige Auffassung dieser Jahresanfang von Wichtigkeit ist.

Bischof Albert's I. Urkunden sind in die vorliegende Untersuchung nicht mit aufgenommen worden, weil sie schon von Hansen [80]) beleuchtet worden sind. [81]). Doch kann ich bei Albert's letztem Lebensjahr nicht vorübergehen, ohne den Tractat mit Smolensk zu berühren, der damals ver-

79) Voigt, III, 8.

80) Scriptt. rer. Liv. I, 26. Anm.

81) Es liesse sich übrigens in Betreff ihrer noch Manches sagen.

handelt ward, da auch bei ihm der Jahresanfang vom 25. März zur Sprache kommt.

Dass Albert's im *Necrologium Hamburgense* auf d. 17. Jan. gesetzter Todestag in das J. 1229 fällt, kann keinem Zweifel unterliegen. Denn von 1230 darf schon desshalb hier nicht die Rede sein, weil Gregor IX. schon am 4. April 1230 [82]) seinen Legaten in Dänemark, den Kardinal Otto mit der Ausgleichung des Streites zwischen dem Bremer Erzbischof und dem rigischen Domcapitel über des erledigten Bisthums Besetzung beauftragte, und das Bekanntwerden von Albert's Tod, Suerbeer's Ernennung durch Gerhard von Bremen, des rigischen Capitels Protestation dagegen und Appellation an den Pabst, so wie Gregor's Auftrag an den Cardinallegaten, nothwendig in ihrer Aufeinanderfolge bedeutend geraumere Zeit erfordern mussten, als zwei karge Monate bieten konnten.

Ist aber B. Albert am 17. Jan. 1229 gestorben, so gehört sein Todestag nach dem Marienjahr so wohl, wie nach der damals in Russland üblichen Märzrechnung [83]) noch in das Jahr 1228.

Wenn es demnach im Eingange des Tractats heisst, dass

---

82) S. *Porthani Ad recensionem Bullarii Romano-Sveogothici a nobil. a Celse editam accessio. Aboae* (1797), p. 23.

83) Die Angabe im Livl. Urkb. Regest. I, 27, No. 115, wonach Albert's Tod und der Vertrag in das russische Septemberjahr 1228 gehören soll, enthält eine doppelte Unrichtigkeit, die der gelehrte Herausgeber ohne Zweifel selbst schon eingesehen hat und die wir hier nur deshalb erwähnen, weil das Verhältniss der Septemberjahre zu den Märzjahren auch anderwärts noch nicht richtig begriffen wird. Erstens nämlich war damals wenigstens im nordwestlichen Russland noch durchweg die Märzrechnung herrschend. Sodann aber hat das byzantinisch-russische Septemberjahr überhaupt nie mit dem 1. Sept. des gleichnamigen Januar- oder Märzjahres begonnen. Eine solche irrthümliche Ansicht, die die Chawskischen Tabellen völlig unbrauchbar macht, widerstrebt allen sicheren historischen Daten, aus welchen vielmehr hervorgeht, dass das Septemberjahr stets mit dem 1. September des vorhergehenden Januar- oder Märzjahres begann. S. oben Abh. I, Anm. 5.

in Albert's Todesjahr der Fürst Mstislaw seine Gesandten nach Riga und von dort gen Gothland geschickt habe [84]), so kann dies nur im Sommer 1228 geschehen sein. Aus der Erwähnung von Albert's Tod folgt aber weiter, dass der Vertrag nicht nur später als den 17. Jan. 1229, sondern sogar nicht vor dem April dieses Jahres abgeschlossen sein muss, da in dem einen der beiden uns erhaltenen Texte als Ausfertigungsort Gothland angegeben wird [85]), wohin jene Nachricht erst nach Eröffnung der Schifffahrt gelangen konnte. Damit stimmt auch das Datum dieses Textes: «Als dieser Brief geschrieben ward, waren verflossen seit Christi Geburt bis zu diesem Jahr, 1000 Jahr und 200 Jahr und 8 Jahr und 20» [86]). Mag nun der russische Schreiber [87]) das auf 1228 folgende, laufende Jahr nach heimischem Brauch vom 1. März gerechnet, oder sich, wie der Zeitrechnung von Christi Geburt (statt der gewohnten Aera seit Erschaffung der Welt), so auch dem Marienjahre bequemt haben, jedenfalls ist die Urkunde im Frühling 1229 ausgefertigt, denn nach der Ausdrucksweise des Datums zu urtheilen, kann dieses März- oder Marienjahr noch nicht weit vorgeschritten gewesen sein, und es ist somit der April 1229 mit ziemlicher Wahrscheinlichkeit als Zeit der Uebereinkunft anzusehen.

Da diese erste Uebersetzung des deutschen [88]) Original-Entwurfs, deren Unbehülflichkeit einen mit der juristischen Sprache damaliger Zeit nicht ganz vertrauten Schreiber verräth, wahrscheinlich an vielen Stellen nicht klar genug erschien, so ward zur Vermeidung künftiger Missverständnisse,

---

84) Livl. Urkdb. I, 119, 120. No. CI.

85) Ib. 134: Ся грамота есть выдана на Гочкомъ берьзѣ пьрьдъ Роускимь посломь и пьрьдъ всеми Латинескими коупци.

86) Ib. 132: Коли ся грамота писана, ишлъ былъ ѿ рѫтва Гня до сего лѣта, А лѣто и С лѣто и И лѣто и К.

87) Man ist versucht, dafür den Priester Jeremei zu halten. So liesse sich erklären, warum bei Erwähnung der Zeugen des Tractats nur von einem russischen Gesandten die Rede ist (s. Anm. 84), während ihrer doch zwei waren: der Aussteller zählte sich natürlich nicht zu den Zeugen.

88) Livl. Urkdb. Regest. I. 27., No. 115.

nach der Rückkehr der Boten, zu Riga oder vielleicht gar in Smolensk eine zweite verbesserte Uebersetzung angefertigt, die uns ebenfalls erhalten ist[89]), und in der man vergeblich einen neuen Tractat hat erblicken wollen. —

B. Heinrich von Oesel publicirt seinen Vertrag mit dem O.M. Herrmann[90]) über Abtretung eines Theiles der Wiek: *in Maritima, anno gratiae MCCXXXVIII, pridie cal. Martii.* Ist dieses nach dem Vorhergehenden ein Märzjahr, so wäre Hermann Balk am 28. Februar 1239 noch in Livland gewesen, was freilich der bisherigen Ansicht schnurstracks zuwiderläuft, ob aber auch dem Gang der Ereignisse, ist noch die Frage, da dieselben sich etwa folgendermassen ordnen könnten:

Im März oder April 1237 ward die Aufnahme der Schwertritter in den Deutschen Orden vom Papst in Viterbo vollzogen[91]). Als Gregorius IX. darüber urkundete (12. und 13. Mai 1237)[92]) war der H M. Hermann von Salza ohne Zweifel noch in Viterbo. Darauf begab er sich an den Hof des Kaisers und von dort zu dem nach Marburg ausgeschriebenen Ordenskapitel, welches somit schwerlich vor dem Juli oder August 1237 gehalten worden ist, und bei der Wichtigkeit der zu berathenden Punkte nicht von kurzer Dauer gewesen sein kann. Gegenstand der Verhandlungen war gewiss auch das Verhältniss des Ordens in Livland zum Dänischen König und die Beilegung des Streites mit demselben, da der Papst sich auf die Seite des Königs neigte und die gefährdete Lage des Ordens in Livland eine Ausgleichung des Zerwürfnisses mit Dänemark nothwendig machte, um so mehr als Waldemar seinen Rechten auf Esthland mit gewaffneter Hand Geltung zu verschaffen entschlossen war. Sobald daher Hermann Balk zum Landmeister auch über Livland ernannt war, und er die nöthigen Anordnungen für Preussen getroffen, wo wir ihn noch am 13. Jan. 1238 für Elbing thätig fin-

89) Livl. Urkb. I, p. 119, No. CI, Text. I.
90) Ib. I, 200, No. CLVI.
91) Voigt II, 341, Anm. 2.
92) Livl. Urkdb. I, 191, No. CXLIX und 193, No. CL.

den[93]), eilte er nach Dänemark. Waldemar, davon im Voraus in Kenntniss gesetzt, hatte den Erzbischof von Lund und andere Würdenträger zu einer Versammlung nach Stensbye entboten, wo sich auch der von Seiten Hermann's benachrichtigte Legat Wilhelm v. Modena aus Riga einfand, und so kam d. 7. Juni 1238[94]) daselbst die bekannte »Landscheide« zu Stande. Gegen Dänemark gesichert, begab sich O.M. Hermann sofort nach Livland, um die inneren Angelegenheiten des Ordens in die Richte zu bringen und demselben auch den übrigen Nachbarn gegenüber eine feste Stellung zu geben. So betreffen wir ihn hier unter anderm bei dem erwähnten Vergleich mit B. Heinrich von Oesel, am 28. Febr. 1239 nach unserer Rechnung. Doch schon im Frühling dieses Jahres ging er, nachdem er zu seinem Stellvertreter oder Nachfolger im Amt Dietrich v. Grüningen (der als solcher am 19. April 1239[95]) urkundlich vorkommt eingesetzt hatte, nach Preussen und von dort nach Deutschland zum Hochmeister, dessen Boten[96]) wahrscheinlich mit der letzten Schifffahrt des vorhergegangenen Herbstes zu ihm gelangt, denn die Landreise war damals der feindlichen Kuren wegen wohl nicht möglich[97]). Aber er kam zu spät. Hermann von Salza weilte nicht mehr unter den Lebenden.

Die hier versuchte Anordnung der Begebenheiten braucht keineswegs den Widerspruch einer Würzburger Urkunde vom 13. Febr. 1239 zu fürchten, in welcher nach Voigt[98]) unter den Zeugen auch Hermann Balk genannt wird; denn das Datum derselben kann nach der auch in jenen Gegen-

---

93) Voigt II, 348, Anm. 2.

94) Livl. Urkb. I, 205, No. CLX: *anno domini millesimo CC. tricesimo octavo, septimo idus Junii.* Andere lesen *septimo idus Maii* (= 9. Mai). S. Voigt II, 350, Anm. 1.

95) Livl. Urkb. I, 210, No. CLXIII: *in Thoreidhia, anno Dominicae incarnationis M ducentesimo tricesimo nono, tertiodecimo calendarum Maii.*

96) Voigt II, 362.

97) Waissel, S. 59.

98) A. a. O. II, 369. Anmerk.

den [99]) damals sich findenden Marienrechnung ausgestellt sein, so dass sie in d. Jahr 1240 gehören würde. Freilich, wenn aus ihrem mir unbekannten Inhalt oder sonstigen Gründen mit Nothwendigkeit erwiesen werden könnte, dass sie aus dem Jahre 1239 sei, so würde auch für O.M. Hermann's Abreise aus Livland wiederum zum Jahre 1238 zurückzukehren sein.

Jedenfalls aber kann der grosse Heereszug nach Russland, welcher gemeiniglich in Hermann's Regierungszeit gesetzt wird, erst nach dem Vertrag zu Stensbye unternommen worden sein, da der Orden in demselben von einem dänischen Hülfscorps unterstützt ward [100]) — ein Beistand, der nach dem obigen, für den ersten Theil des Jahres 1238 nicht wohl denkbar ist. Die Behauptung dieses Jahres für jenen Feldzug [101]) muss demnach als unhaltbar bezeichnet werden. Ueberhaupt will mir nicht einleuchten, warum es nothwendig Hermann Balk gewesen sein soll, der das Ordensheer nach Isborsk führte. Denn wenn von den $5\frac{1}{2}$ Jahren, die Alnpeke (V. 2292) den O.M. Hermann regieren lässt, nach Kallmeyer [102]) der grösste Theil Dietrich v. Grüningen zufällt, so müsste consequenter Weise auch in der Darstellung der Ereignisse jener sechstehalb Jahre auf die Trennung beider Regierungen Rücksicht genommen werden und eine oder die andere That nicht blos deshalb Hermann Balk zugeschrieben werden [103]), weil Alnpeke sie in seine Zeit setzt. Hingegen darf nicht eingewandt werden, dass die Sage jene Unternehmung an Hermann's Person geknüpft habe: Alnpeke nennt keinen Namen, sondern spricht nur vom «meister», der also, wenn auch nicht in des Dichters Vorstellung, so doch in der That eben so gut Dietrich v. Grüningen gewesen sein kann.

Achtet man auf den Zustand, in welchem Hermann Liv-

99) S. oben Anm. 1.
100) Voigt II, 350.
101) Scr. rer. Liv. I, 744. 877.
102) Mittheil. III, 417. 418.
103) Scr. rer. Liv. I, 744.

land fand, (seine Regierung möge nun in die Jahre 1237—1238 oder 1238—39 gesetzt werden), so wird man schwerlich glauben wollen, dass der mit der innern Organisation des Landes vollauf beschäftigte Ordensmeister Zeit für die Rüstungen gefunden habe, die eine so bedeutende Unternehmung wie der Zug nach Isborsk erforderte, der Frage gar nicht zu gedenken, ob denn der von den letzten Kämpfen erschöpfte Orden solche Rüstungen in Zeit von wenigen Monaten habe zu Stande bringen können. Dietrich v. Grüningen dagegen überkam ein im Innern geordnetes Land, welches mittlerweile von den frühern Anstrengungen sich einigermassen hatte erholen können; er konnte daran denken dem Orden auch nach aussen hin Ansehn zu verschaffen. Diesen Gründen für die Vorrückung der Schlacht von Isborsk in die Zeit Dietrich's von Grüningen gesellt sich als ein gewichtiges Argument der Bericht des Nowgoroder Chronisten über diese Vorgänge, mit dessen Hülfe sich für jene Schlacht ein sicheres Datum gewinnen liesse — eine Erörterung, die uns zu weit führen würde. Hier genüge die Bemerkung, dass durchaus nicht so frischweg, wie nach Karamsin in den Erläuterungen zu Alnpeke [104]) geschehen, behauptet werden darf, die russischen Chroniken seien zu dieser Zeit immer um ein paar Jahre voraus. —

Das rigische Domcapitel tritt mit Einwilligung des Erzbischofs (Albert Suerbeer) dem deutschen Orden 150 Haken Land in Semgallen ab und bezeugt daneben eine gleiche Schenkung von Seiten des Erzbischofs: *anno Domini MCCLX, idus Januarii* [105]), also nach der Marienrechnung am 13. Jan. 1261, was zur damaligen Sachlage sehr gut stimmt. Gegen Ende 1259 waren die Semgallen abgefallen und hatten ihre Vögte vertrieben [106]). Sogleich unternahm O.M. Burchard v. Hornhusen noch im Winter einen Kriegszug gegen sie, der zwar nicht ganz befriedigend ausfiel, aber doch den in demselben Winter ausgeführten Bau der Burg Doben möglich

104) S. die vor. Anm.
105) Livl. Urkb. I, 439, *No.* CCCXLIV.
106) Scr. rer. Liv. I, 759.

machte, von wo aus man hoffen konnte, mit der Zeit des Landes wieder Herr zu werden. Ungeachtet dass von dem günstigen Fortgang der Unternehmung die Wiedererlangung auch der geistlichen Besitzungen in Semgallen abhing, so hatten doch, wie aus der gleich zu erwähnenden Bulle des Papstes hervorgeht, weder beim Feldzug dorthin, noch beim Bau der Feste der Erzbischof und die geistlichen Lehensleute den Landmeister gehörig unterstützt, — ein Umstand, der seine genügende Erklärung in Albert Suerbeer's Persönlichkeit und seiner damaligen Stellung zum Orden findet. In Folge der Beschwerden der Ordens-Vertreter beim Papste darüber erliess Alexander IV., an dem der deutsche Orden einen entschiedenen Gönner und eifrigen Schirmherrn fand, am 21. Febraar 1260 ein ernstes Schreiben an den Erzbischof und die Bischöfe in Livland mit der nachdrücklichen Vermahnung, den Ordensbrüdern in ihren Unternehmungen nach Kräften förderlich zu sein [107]) und zu keinem neuen Verweis hierüber Anlass zu geben [108]). Hierauf musste, nachdem so viele päbstliche Bullen umgangen waren, von Albert's Seite etwas geschehen, wenn er nicht geradezu des Papstes Missfallen und strenge Ahndung auf sich ziehen wollte. Andrerseits musste die bedeutende Niederlage des Ordens bei Durben (13. Juli 1260) mit ihren Folgen ihn über das allzuschnelle Anwachsen der Macht desselben beruhigen, und zugleich ihn daran erinnern, dass um seines eigenen Besten willen es gerade jetzt nicht an der Zeit sei, sich dem Orden allzu feindselig zu zeigen. So entschloss er sich denn zu der gedachten Schenkung, über die sein Capitel am 13. Jan. 1261 urkundet, und willigte in eine gleiche Landesabtretung von Seiten des letzteren. Das

107) Livl. Urkb. I, 445, No. CCCL: *Anagniae, X cal. Martii, pontificatus nostri anno sexto.* Unter anderm heisst es darin: (*mandamus*), *quatinus omnibus feudatariis et subditis vestris, quod ipsi... in expeditionem contra paganos... cum praedictis fratribus, quandocumque necesse fuerit, sine aliqua difficultate procedant... ac fratres eosdem... juvare studeant, pro faciendis contra insultum hostium munitionibus opportunis, firmiter indungatis.*

108) *Quod super hoc non aliud adhibere consilium... teneamus.*

geschenkte Land musste der Orden sich doch erst selbst erobern und versprach dafür die übrigen geistlichen Besitzungen zu schützen; der Forderung des Papstes aber war, wenigstens äusserlich, ein Genüge geschehen. —

O.M. Otto v. Lutterburg vergleicht sich mit dem rigischen Domcapitel über gewisse Streitpunkte: *apud Thoreydam anno Domini MCCLXVIII, Marcelli papae* [109]), also den 16. Jan. 1269. Für dieses Jahr und gegen das Januarjahr 1268 spricht auch der Umstand, dass am 16. Jan. 1268 Otto schwerlich in Treiden gewesen ist. Am Kampfe mit den Russen, die gegen Ende dieses Monats in Esthland einfielen [110]) nahm er keinen Theil, weil er, wie Alnpeke (V. 5590) sagt, »anderswa mit here kegen den vienden lac«. Er muss also in Curland oder Semgallen gewesen sein, wohin die Kriegszüge gleich beim Eintritt des Winters unternommen zu werden pflegten. Wäre er am 16. Jan. 1268 noch in Treiden gewesen, so hätte ihn die bald darauf dort eintreffende Nachricht vom Anmarsch der Russen, die nach der Nowgorod'schen Chronik am 23. Jan. gegen Wesenberg aufbrachen, gewiss noch zeitig genug ereilt, um ihn auf das ungleich wichtigere Schlachtfeld von Wesenberg zu führen.

In der vorhergehenden Abhandlung ist unter anderm für O.M. Otto's v. Lutterburg Todestag (d. 16. Febr.) unabhängig von der Marienrechnung das Jahr 1271 festgestellt worden [111]), und zugleich kurz angegeben, wie danach die Regierungszeiten der drei ihm zunächst vorangehenden Landmeister mit Alnpeke's als zuverlässig sich erweisenden Angaben ihrer Dauer in Uebereinstimmung zu bringen seien.

Wenden wir uns zuerst zu Conrad v. Mandern, so erstreckt sich, da Otto's v. Lutterburg $3^1/_2$ Jahre [112]) von Mitte 1267 [113]) bis zum 16. Febr. 1271 gehen, Conrad's

---

109) Livl. Urkb. I, 511. No. CDVII.

110) Новг. I. л. 59: повдома къ Раковору мѣсяца генваря 23 (Märzjahr 6775 = 1 März 1267 — 28. Febr. 1268). S. ob. Anm. 8a.

111) S. oben S. 548.

112) Alnpeke V. 7953—55.

113) Seine erste Urkunde ist vom Aug. 1267. Livl. Urkb. I, 508.

dreijährige Regierungszeit [114]) von Mitte 1264 bis ebendahin 1267. Hiemit stimmt ganz gut, dass Alnpeke von Mindowg's Ermordung, die mit den folgenden Begebenheiten in engem Zusammenhang steht, gleich nach Conrad's Regierungsantritt erzählt, und sagt: «Der hatte gelebet an dise zit» (V. 7123). Der Nowgoroder Annalist setzt den Mord in das Märzjahr 6771 [115]) (= 1. März 1263 bis 29. Febr. 1264). Alnpeke's (auch eines Zeitgenossen) Worte führen uns auf das Ende dieses Jahres d. h. auf den Anfang 1264.

Seines Vaters Tod zu rächen verliess Woischelg das russische Kloster, wo er bisher als Mönch gelebt, sammelte ein Heer, und brach, nachdem er von O.M. Conrad das Versprechen der Hülfe erlangt [116]), 1265 in Litthauen ein, wo er bald seiner Feinde Herr ward [117]). Als der Landmeister mit seinem Hülfscorps eben von Riga aufbrechen wollte, erschienen schon Woischelg's Siegesboten, was frühestens im Sommer 1265 geschehen sein kann, da ihr Herr unterdessen ganz Litthauen unterworfen, und seine Gegner theils getödtet theils vertrieben hatte. Daher gehören die Expeditionen nach Grösen und Semgallen [118]), die statt jenes litthauischen Feldzuges unternommen wurden, in die Mitte d. J. 1265, und die Erbauung Mitau's in d. J. 1266 [119]). Bei der feindseligen Gesinnung des Erzbischofs hielt Conrad v. Mandern, als er im Anfang dieses Jahres den Bau begann, es nicht für überflüssig, sich zugleich an den Papst mit der Bitte um Bestätigung

---

No. CDV: *to Rige, under den iaren unses heren dusent twe hundert seven und sestich, in dem mande des oisten.*

114) Alnpeke V. 7552.

115) Новг. I. л. 58: Того же лѣта (6771) въ Литвѣ бысть мятежь... убиша князя велика Миндовга свои родици, свѣщавшеся отаи всѣхъ.

116) Alnpeke V. 7144—49.

117) Новг. I. л. 58: Того же лѣта (6773) бысть мятежь велик въ Литвѣ... Миндовга князя Литовскаго сынъ... Воишелгъ... по убіеніи... отца своего... съвкупи около себе вои отца своего и пріятели..., шедъ на... Литву и побѣди я, и стоя на земли ихъ все лѣто ...всю бо землю ихъ оружіемъ поплѣни.

118) Alnpeke V. 7209—7390.

119) Ib. V. 7391—7420.

der vom Legaten Wilhelm 1242 ertheilten Erlaubniss zur Erbauung eines Schlosses an der Semgaller-Aa zu wenden, die Clemens IV. auch am 25. Mai gewährte [120]). In dasselbe Jahr 1266 fällt der zweite unglückliche Zug nach Semgallen [121]), da O.M. Conrad um die Mitte des folgenden Jahres sein Amt schon niedergelegt hatte. Hier greift nun eine Urkunde ein, worin er mit dem rigischen Domcapitel ein Freundschaftsbündniss errichtet: *anno Domini MCCLXVI, tertio nonas Februarii* [122]), also d. 3. Febr. 1267. Während der Jahre 1265 und 1266, wo der Landmeister gegen die Semgallen zu Felde lag, hatte Albert Suerbeer die Zeit zu neuen Machinationen gegen den Orden benutzt [123]), das Capitel jedoch, welches das Verderbliche dieses Treibens einsah, und zugleich des Papstes Wohlwollen gegen den Orden [124]) wahrnahm, entschloss sich endlich, durch die neulichen Erfolge der Semgallen gemahnt, wie doch der Orden des Landes einzige Schutzwehr gegen die Heiden sei, mit demselben den erwähnten Separatvergleich zu schliessen, da der hartsinnige Erzbischof von nichts hören wollte. Noch denselben Frühling aber bat Conrad v. Mandern, des Zwistes mit Albert müde, den Hochmeister um seine Entlassung.

Da Conrad sein Amt Mitte 1264 angetreten hatte, nimmt die zweijährige Regierung seines Vorgängers Werner v. Breithausen die Zeit von Mitte 1262 bis Mitte 1264 in

---

120) Livl. Urkb. I, 501. No. CCCXCVI: *Viterbii, VIII cal. Junii, pontif. nostri anno secundo.* Es heisst darin unter anderm: *Sane vos considerantes attente, quod si castrum in dicto flumine fieret, multa negotio fidei utilitas proveniret, illud ibidem prompto spiritu et virili animo in Christi nomine construere incepistis.*

121) Alnpeke V. 7421—7512.

122) Livl. Urkb. I, 497. No. CCCXCIII.

123) *Cum in unico homine discensionis seminante Zizania inter eos* (den Orden und das Capitel) *lites, contentiones, rixaeque succrescunt et discordiae in alterutrum oriuntur*, heisst es in der Vertragsurkunde.

124) S. d. Bullen v. 25. und 28. Mai und 4. Juni 1266 (Livl. Urkb. I, 501—504. NNo. CCCXCVI—CCCXCIX.

Anspruch [125]). Am 23. April 1262 ist er wohl noch nicht in Livland gewesen, denn in einer Urkunde von diesem Tage [126]) wird der *magister* als Zeuge genannt, und doch ist sein Siegel unaufgedrückt geblieben [127]), ein Umstand, der sich kaum erklären liesse, wenn mit dem *magister* O.M. Werner gemeint wäre. Für seinen Vorgänger dagegen, Juries v. Eichstädt böte sich etwa folgende Erklärung: Albert Suerbeer hatte ihn nebst einigen andern zu Schiedsrichtern in seinem Streit mit der Stadt Riga erwählt, und in dieser Eigenschaft hatte er jenen Vergleich zu Stande bringen helfen, weshalb auch in die auszufertigende Urkunde sein amtlicher Titel eingetragen ward [128]). Mittlerweile war er jedoch erkrankt [129]) und daher konnte, als es zum definitiven Abschluss des Vergleichs kam, sein Name nicht ausgefüllt und sein Siegel nicht beigedrückt werden. Man gedachte wahrscheinlich dies nachträg-

125) Der *Frater Andreas s. Mariae Theutonicorum in Livonia magister humilis*, welcher im Jahre 1263 mit B. Heinrich v. Curland einen Vertrag über die curländischen Häfen und das Schloss Jesusburg schliesst (Livl. Urkb. I, 475. No. CCCLXXIII: *Sub anno Domini MCC sexagesimo tertio*), scheint mir derselbe Magister Andreas zu sein, den wir in Mindowg's Schenkungsurkunde (Livl. Urkb. I, 449, No. CCCLIV.) antreffen, nämlich der ehemalige O.M. Andreas v. Stirland. Er mag in obigem Fall in besonderem Auftrag gehandelt haben, wie einige Jahre früher Ludwig v. Queden und später Conrad v. Mandern.

126) Livl. Urkb. I, 466, No. CCCLXV: *Rigae, anno Domini MCCLXII, die Georgii.*

127) S. *Index Corp. hist.-dipl. Livon., Esthon., Curon. I*, p. 45. Anm.

128) Die neuerdings (P. v. Götze, Albert Suerbeer. St. Petersburg 1854. S. 110. Anm. 252) ausgesprochene Ansicht, wonach der im Anfang der Urkunde genannte *Commendator* und der zu Ende als Zeuge genannte *Magister* zwei verschiedene Personen sein sollen, scheint mir nicht haltbar. Denn nur das Magistersiegel ist unausgefüllt geblieben; der Commendator, in dem v. Götze den Komthur von Riga sieht, wäre also leer ausgegangen, was um so unwahrscheinlicher, da der Komthur ein Amtssiegel besass (s. d. Abbildung bei v. Götze, Tab. IV. No. 20.)

129) Ordenschronik, Kap. 228 (Scr. rer. Liv. I, 858): he krech gebreck van eyner qwessingh, die he Vor gehatt hadde.

lich zu thun, sobald er genesen. Als aber einmal der neue Landmeister Werner in Livland war, konnte Juries nicht mehr als *magister* auftreten, und so blieb die Urkunde ohne seinen Namen und Siegel.

In das Ende von O.M. Werner's Regierung, also in den Anfang 1264 setzt Alnpeke's Bericht (V. 6907 — 6943) Troynat's Zug in die Wiek und den Kampf bei Dünamünde, womit vollständig übereinstimmt der kl. dünam. Chron. Angabe: *Anno Domini MCCLXIII devastata fuit maritima et perona in die purificationis* (*sc. Mariae* = 2. Febr.) *a letthowinis; Et in octava predicte solempnitatis dimicatum est contra eos apud dunemundis*, — also am 9. Febr. 1264 (Marienjahr 1263[130]). Diese Uebereinstimmung giebt demnach einen neuen Beleg für die damalige Marienrechnung.

Kam Werner v. Breithausen erst im Sommer 1262 in's Land, so muss V.M. Juries v. Eichstädt dem Orden von Mitte 1260 bis zum Sommer 1262 vorgestanden haben, da O.M. Burchard v. Hornhusen ihn noch vor seinem Tod (13. Juli 1260) zum Vicemeister ernannt hatte, in welcher Eigenschaft er am 28. April 1261 mit Lübeck unterhandelte[131]). Auf der Ordenschronik Angabe für Juries Regierungszeit: »nicht vele mehrr, Dan eyn Jhar«[132]), wird Niemand viel geben wollen, der da weiss, wie es mit ihrer Chronologie beschaffen ist.

In der vorhergehenden Abhandlung ist gezeigt worden, wie aus den feststehenden Todestagen der Landmeister Otto (16. Febr. 1271) und Ernst (5. März 1279) sich für Walter's v. Norteck Regierung die Periode vom Frühling 1271 bis zum Frühling 1273 ergebe. Vergleichen wir hiemit das Zeugniss einer seiner Urkunden, datirt: *Anno Domini MCCLXXII, mense*

130) Dass Kojalowicz für die Schlacht v. Dünamünde das J. 1263 angibt, beweist nichts; denn er schreibt Strykowski nach, welcher aus den mannigfaltigsten Quellen schöpfte, und daher bei chronologischen Angaben mit Vorsicht zu gebrauchen ist. In vorliegendem Falle kann auch er ein Märzjahr oder ein Marienjahr 1263 vorgefunden haben.

131) Livl. Urkb. I, 460. No. CCCLXII: *in Riga, anno Domini MCCLXI, V cal. Maii.*

132) Scr. rer. Liv. I, 858, Cap. CCXXXVIII.

Martio[133]), also höchst wahrscheinlich vor dem 25. März 1273, so gewinnt daraus das Marienjahr ein neues Hülfsargument. Denn Anf. 1272 rüstete O.M. Walter eine grosse Heerfahrt gegen die Semgallen[134]), welche vollständig unterworfen wurden (Vertrag über die Zinspflichtigkeit, vom 6. Juli 1272[135]). Gegen das Ende seiner Regierung wandte er sich im Verein mit Erzbischof Albert ganz den innern Angelegenheiten Livlands zu[136]). In diese Zeit gehört also auch jene Urkunde vom März des Marienjahres 1272 oder nach heutiger Rechnung 1273. Ihr zufolge muss Albert Suerbeer 1273 noch gelebt haben, kann also nicht, wie bisher angenommen ward, schon 1272[137]) gestorben sein, was auch weit besser zum Regierungsantritt seines Nachfolgers, Johann's I. v. Lünen passt, der seine Jahre von der zweiten Hälfte 1274 (zwischen 21. Aug. und 5. Nov.) zählte, wie aus folgenden Daten ersichtlich: *in Riga, anno Domini MCCLXXV, XIII. calend. Septembris* (= 20. Aug.), *pontificatus nostri anno primo*[138]), (also frühestens seit dem 21. Aug. 1274) und *anno Domini MCCLXXVI,*

---

133) Livl. Urkb. I, 541. No. CDXXIX.

134) Nach der Eroberung von Terweten im Sommer 1271 (Vgl. Livl. Urkb. I, 536, No. CDXXV: *anno Domini MCCLXXI, VIcal. Sept.* = 27. Aug.) heisst es bei Alnpeke (V. 8028—30): «er dachte sider Vm eine andere hereuart Hin kegen mezoten wart», die zu Ostern 1272 zu Stande kam (V. 8031—60).

135) Livl. Urkb. I, 542, No. CDXXX. *Gegeven under den iaren unses Heren dusend twe hundert twe unde seventich, in dem achten tage der apostelen Petri und Pauli.*

136) Vgl. Livl. Urkb. I, 545, No. CDXXXII (7. Oct. 1272); 547, No. CDXXXIII (1273) und 544, No. CDXXXI (21. Sept. 1272); Mittheil. III, 67, No. 44 (1272).

137) In der neuesten Schrift über Albert Suerbeer (s. Anm. 128) heisst es zwar (S. 119), er habe wenige Wochen nach Erlass des Gnadenbriefs für Riga v. 21. Sept. 1272 sein Leben beschlossen; woher aber diese Angabe entnommen, ist nicht gesagt. Aller Wahrscheinlichkeit nach stützt sich der Herr Verfasser auf das pag. 213 sich findende Datum, welches aber, wie man aus analogen Fällen darthun könnte, an und für sich nicht entscheidend ist.

138) Livl. Urkb. I, 559, No. CDXLVII.

nonas Novembris (= 5. Nov.), *pontificatus nostri anno tertio* [139]) (Johann's erstes Jahr beginnt also spätestens d. 5. Nov. 1274).

In der ganzen bisherigen Untersuchung hat sich der 25. März als der in Livland während des XIII. Jhdts. allgemein übliche Jahresanfang erwiesen. Erst mit den letzten Jahren dieses Säculums und dem Anfang des XIV. macht sich ein Schwanken zwischen der Marienrechnung und dem Weinachtsjahr bemerkbar, bis um die Mitte des XIV. Jhdts. dieses letztere den Sieg davonträgt und das Marienjahr aus dem Gebrauch verschwindet.

Das erste Beispiel einer von einem Inländer ausgestellten Urkunde, in der nach Weihnachtsjahren gerechnet wird, giebt derselbe Erzbischof Johann II. v. Fechten, aus dessen früheren Jahren oben ein entscheidendes Argument für die Marienrechnung angeführt ist. Ihr Datum lautet: *Anno incarnationis Dominicae millesimo CC nonagesimo IIII, in die beatae Agathae virginis et martyris* (= 5. Febr.), *pontif. nostri anno nono* [140]). Aus den oben [141]) besprochenen Urkunden Erzb. Johann's ergiebt sich, dass sein erstes Jahr mit Ende 1285 (zwischen Anf. Sept. und 31. Dec.) begonnen hatte. Sein neuntes Jahr geht also von Ende 1293 bis Ende 1294. Folglich kann das Jahr der fraglichen Urkunde kein Marienjahr sein, weil sonst der 5. Februar desselben in d. J. 1295, also schon ausserhalb Johann's neunten Regierungsjahres zu stehen käme.

Ein zweites Beispiel der überhand nehmenden Rechnung von Weihnachten liefert ein Notariatsinstrument aus der Streitsache des Domcapitels und der Stadt Riga über die Stiftspforte mit dem Datum: *anno (Domini) MCCCvicesimo sexto, indictione VIII, pontificatus ... Johannis ... papae XXII, anno X, mense Februarii, die XII* [142]) (Johann's XXII zehntes Jahr geht vom August 1335 bis ebendahin 1336), so wie die Vergleichung

139) Ibid. I, 562, No. CDXLVII.
140) Ibid. I, 689, No. DL.
141) S. 562. 563.
142) Livl. Urkb. II, 213, No. DCCXXII. Vgl. 210, No. DCCXXI.

der Daten mehrerer in derselben Sache ausgefertigter Documente [143]). Ebenso erscheint das Weihnachtsjahr in den die Uebergabe Riga's an den Orden betreffenden Urkunden vom J. 1330 [144]).

Wiederum lässt sich aber das Marienjahr noch weit in's XIV. Jhdt. hinein verfolgen. Es tritt uns entgegen in einer Urkunde B. Engelbert's von Dorpat: *in castro Lealis anno Domini MCCC vicesimo septimo, feria quarta post Dominicam Invocavit* [145]) (für das Jahr 1328 d. 23. Februar), worin er bezeugt, dass zur Entscheidung einer zwischen B. Jakob von Oesel und dem deutschen Orden obschwebenden Streitsache, folgende Uebereinkunft getroffen sei: «*quaestio praedicta per modum concambii vel per mutationem usque ad Dominicam proximam post festum beatorum Petri et Pauli* (für 1328. d. 3. Juli) *est dilata: medio tempore tractatores duo, a qualibet parte electi ... cuncta terminabunt et perquirant, aut secundum statuta ... per nos ... negotium terminetur et decernatur*». Gemäss dieser Abmachung erfolgte der Vergleich zwischen V.M. Reimar und B. Jakob [146]) *anno Domini MCCCXXVIII in die b. Viti* (= 15. Juni). Es muss also, wenn nicht Wider-

143) Ib. 208, No. DCCXIX: *anno Domini MCCCXXVI, sabbato Quadragesimae* (= 8. Febr.); 209, No. DCCXX: *anno Domini MCCCXXVI, Dominica invocavit* (= 9. Febr.); 216, No. DCCXXIII. *anno Domini MCCCXXVI, feria tertia proxima post Dominicam, qua cantatur Quasimodogeniti* (= 1. April.)

144) Ib. 247, No. DCCXXXIX (18. März 1330); — 250, No. DCCXL (23. März 1330); — 252, No. DCCXLI (30. März 1330); — 261, No. DCCXLIV (16. Aug. 1330). Vgl. die in den Klagepunkten des Ordens von 1266 angegebenen Daten (756, No. MXXXVI).

145) Ib. 222, No. DCXXVIII.

146) Ib. 229, No. DCCXXXIV. Im Anfang dieses Abdrucks wird der Bischof von Oesel Nicolaus genannt, was offenbar fehlerhaft; denn weiter unten heisst es: *dicti domini Jacobi Osiliensis Episcopi*, ebenso wie der Streitpunkt: *quarta bonorum feudalium vasallorum etc.* wiederholt wird mit den Worten: *ratione dictae quartae* und doch ist in der Urkunde durchaus nur von einem Bischof die Rede. Zudem erscheint Jakob als Bischof v. Oesel noch in Urkunden vom 5. September 1334 (Livl. Urkb. II, 285, No. DCCLXIII) und 15. Juli 1336 (ib. 296, No. DCCLXXIV).

sprüche entstehen sollen, auch jenes erste Document vom Jahr 1328 sein, d. h. sein Datum ist nach der Marienrechnung ausgestellt.

Seit Ende 1329 ward Riga vom Orden hart belagert. In ihrer Noth wandte sich die Stadt zu Anfang 1330 an den Papst durch Vermittelung des rigischen Erzbischofs, der seinerseits über den Orden bittre Klage führte. Hierauf erfolgte, für Riga freilich zu spät, eine Bulle Johann's XXII vom 7. Mai 1330 [147]), worin den Bischöfen von Oesel und Dorpat aufgetragen ward, den Orden zur Rechenschaft zu ziehen und dafür zu sorgen, dass den päpstlichen Anordnungen und Befehlen Genüge geschehe. Dieser päpstlichen Vorschrift nachzukommen, ordneten die genannten Bischöfe zwei ihrer Domherren ab, welche in einer Citation, datirt: *in castro Dunemundensi, die XXVIII Decembris, Anno* 1330 [148]), O.M. Eberhard (v. Munheim) aufforderten, am 2. Januar in Riga zu erscheinen. Dass das Jahr der Citation kein Weihnachtsjahr sein kann, ist an sich klar, weil sie sonst in's J. 1329 fiele; es muss also das Marienjahr 1330 gemeint sein.

Desgleichen ist in einer Urkunde des rigischen Domcapitels: Datum *Rigae anno Domini MCCCXXXVI, in die purificationis b. virginis* [149]) (= 2. Febr.) das Marienjahr nicht zu verkennen. Denn am 30. April 1336 [150]) hatte Papst Benedict XII. dem Bischof von Dorpat die Execution gegen den Orden aufgetragen, wegen der von diesem occupirten Schlösser und Besitzungen des Erzbischofs und rigischen Domcapitels, in welcher Sache der Entscheidung des Papstes Johannes XXII. vom 13. Juli 1332 [151]) nicht Folge geleistet sei. Auf Grund dieses schrieb B. Engelbert d. 15. Nov. 1336 [152]) dem Orden

147) Ib. II, 257. No. DCCXLII: *Datum Avinione, nonis Maii, pontificatus nostri anno XIV.*

148) Ib. Regest. II, 86. No. 879. Mittheil. III, 70. No. 71.

149) Ib. 290, No. DCCLXVIII.

150) Ib. 293, No. DCCLXXIII. *Datum Avin., II. cal. Maii, pontif. nostri anno sec.*

151) Ib. 281. No. DCCLIX. *die Lunae, XIII m. Julii, anno Domini MCCCXXXII.*

152) Ib. 299. No. DCCLXXVIII: *sub anno Domini a nativitate ejus-*

vor: *mandamus... infra statutum per nos terminum, videlicet a presenti die usque ad finem mensis Decembris, praesentem immediate sequentem inclusive, ... castra, villas et territoria, possessiones et animalia et bona alia quaecunque, ad ... archiepiscopum, praepositum et ecclesiam Rigensem, ac colonos et homines ipsorum spectantia, ... cum omnibus juribus et pertinentibus suis integre restituatis ... et de fructibus, redditibus, proventibus et obventionibus universis ex eisdem ... perceptis, ac de illatis injuriis atque damnis infra quatuor menses, praedictum terminum per nos statutum immediate sequentes, respondeatis ipsis et satisfaciatis competenter.* Darauf nun bescheinigen am Mariä-Reinigungstage, d. 2. Febr. 1337 (Marienjahr 1336) der Propst und das rigische Domcapitel über die *ante festum b. Andreae apos oli* von Seiten des Ordens erfolgte *restitutio in integrum* ihrer Güter, sowie, dass ihnen *secundum ordinationem sedis apostolicae pro fructibus et proventibus inde habitis* Genugthuung geschehen sei [153]).

Wenn dergestalt der Ausgang des XIII. Jhdts. und die erste Hälfte des XIV. sich als die Uebergangsperiode erweisen, wo der Jahresanfang vom 25. März allmählich durch den 25. Dec. verdrängt ward, so muss es für's Erste bei manchen Urkunden dieser Zeit unentschieden bleiben, welcher von beiden fraglichen Jahresrechnungen ihr Datum angehört, und das dadurch entstehende Schwanken, ob eine oder die andere Jahresangabe, so wie sie aufgezeichnet ist, der heutigen Rechnung entspreche, oder ob sie dazu erst um ein Jahr vor- oder zurückgesetzt werden müsse, kann nur durch ein genaueres Eingehen in den Inhalt der Urkunden und die ganze damalige Sachlage beseitigt werden, als uns Raum und Zeit jetzt verstatten. Hierher gehören, unter andern, mehrere Urkunden Emund's, B. von Curland, in Betreff des von ihm gestifteten Domcapitels [154]), Johann's II. v. Fechten Vertrag mit O.M.

---

dem millesimo trecentesimo tricesimo sexto, indictione quarta, die XV mens. Novembris, pontificatus... Benedicti XII, anno II.

153) S. Anm. 148.

154) Ib. I, 658, No. DXXX; 660, No. DXXXI; 671, No. DXXXIX; 672, No. DXL.

Halt [155]), das Vertheidigungsbündniss des Ordens mit den Bischöfen von Dorpat und Oesel und den dänischen Vasallen in Esthland aus dem Anfang des XIV. Jhdts. [156]), ein paar Documente aus den Wedekin'schen Händeln [157]) u. e. a.

Bis hieher ist immer nur von Marienjahren und Weihnachtsjahren die Rede gewesen, weil als unzweifelhaft angenommen wurde, dass um jene Zeit der Jahresanfang vom 1. Jan. in Livland noch nicht gebräuchlich war. Er gehört überhaupt einer späten Zeit an. In Deutschland kam er erst im XVI. Jhdt. zu allgemeinerer Gültigkeit. In einzelnen Gegenden (besonders des Südens) taucht er freilich schon lange vorher auf, kann aber nach dem Norden kaum vor dem XV. Jhdt. gedrungen sein. In Brandenburg z. B. begann, nach Riedel [158]), das Januarjahr erst gegen Ende des XV. Jhdts. sich einzubürgern. In Dänemark erscheint der Neujahrstag zu Anfang des XV. Jhdts. [159]), doch behauptete, besonders in Documenten der Landsthinge, die Rechnung nach Weihnachten, die sich an das alte Juljahr schloss, noch lange ihren Platz [160]); eben so findet sie sich auch in Schweden noch im XVI. Jhdt. [161]). Dasselbe liesse sich für die norddeutschen Städte erweisen, wo übrigens im XIV. Jhdt. auch das Marienjahr noch nicht ganz verschwunden war [162]).

In Preussen scheint das Januarjahr erst nach Auflösung

---

155) Ib. 678—682, No. DXLIV und DXLV: *anno Domini MCCXCII, feria quarta post Dominicam, qua cantatur Reminiscere* (1292 März 2, oder 1293 Febr. 22).

156) Ibid. II, 7—12, No. DCVIII: *anno Domini millesimo trecentesimo quarto in die Matthiae apostoli* (= 25. Febr.).

157) Ib. 33. No. DCXVIII. Vergl. 38, No. DCXXII. — 60. No. DCXXXV.

158) A. a. O. S. 318. 319.

159) Z. B. Urk. v. 31. Dec. 1417 (Regest. dipl. Hist. Dan. No. 3324).

160) Ib. No. 4032: 1458. *Paa Siaelandsfar Landsthingh, odhensdagh naest effter 20 Dagh Iwle* (= 18. Jan. 1458). Vgl. NNo. 3533 3688. 3804. 4322. 4324. 4639. 4657. 4898. 6109. 6481 (a. 1519).

161) Reg. Dan. II, 595, No. 5316; 657, No. 6010.

162) Ib. I, 216. No. 1788. 1789.

des Ordens Eingang gefunden zu haben; wenigstens tritt uns die Jahresrechnung von Weihnachten daselbst in einer Reihe von Beispielen nicht nur aus der zweiten Hälfte des XV. Jhdts., sondern auch aus dem XVI. Jhdt. entgegen [163]).

Hatte dort der langjährige Brauch an seinem Rechte festgehalten, so konnte in Livland, wo schon einmal ein Wechsel in der Jahresrechnung stattgefunden, eben deshalb das Januarjahr leichter eindringen und Geltung erlangen. Und in der That erscheint es hier schon zu Anfang des XV. Jhdts [164]). Das XIV. Jhdt., besonders die 2te Hälfte desselben bildet die Periode der Jahresrechnung nach Weihnachten, welche übrigens durch das ganze XV. Jhdt. neben dem Januarjahr gültig blieb und ihm nicht vor dem XVI. Jhdt. das Feld überlassen zu haben scheint [165])

Genaueres über das Weihnachtsjahr in Livland, seinen Kampf mit dem Januarjahr, so wie dieses letzteren endliche Alleinherrschaft wird sich mit Bestimmtheit erst dann feststellen lassen, wenn v. Bunge's Urkundenbuch uns eine hinreichende Anzahl Documente aus jener Zeit geliefert haben wird. Dasselbe gilt von der Einführung des Jahresanfangs vom 1. Jan. in Esthland, wohin übrigens das Weihnachtsjahr wohl schon gleich mit der dänischen Herrschaft gelangte; wenigstens ist es mir nicht gelungen, das Marienjahr in Urkunden aufzufinden, welche innerhalb des dänischen Theils von Esthland ausgestellt worden sind [166]).

---

163) S. z. B. *Index corporis historico-diplomatici Livoniae, Estoniae, Curoniae I*, No. 1162. 1395. 2207. 2247. 2248. 2462. 2560.

164) Vgl. Index No. 997 mit 695. 700. 704; 815 und 816 mit 825 und 826; 970; 2034 mit 2035.

165) Ib. No. 1234: Riga, am Sonntage nach dem heil. Christ-Tage 1427 (= 29. Dec. 1426); Vgl. No. 1216 u 1217. — No. 2512: Wenden am Donnerstag nach Weihnachten 1503 (= 29. Dec. 1502); vgl. No. 2497. 2500. 2503. 2505. 2508. 2510. — No. 2915: Dorpat, am Montag nach Weihnachten 1523. (= 29. Dec. 1522); vgl. No. 2913

166) Kund giebt sich das Weihnachtsjahr hier z. B. in den Urkunden bei Bunge: I, 601. No. CDLXXXVII: *Revaliae anno Domini millesimo ducentesimo octuagesimo tertio, in die sanctorum innocentium* (= 28. Dec. 1282). Vgl. 583, No. CDLXVII; 589, No. CDLXXV.

Jedenfalls ist es an der Zeit, auf die Jahresanfänge mehr Rücksicht zu nehmen, als bisher geschehen, und es steht daher mit vollem Recht zu erwarten, dass für Livlands Geschichte die nächsten Bände von Bunge's Urkundenbuch uns mit den Urkunden des XIV—XVI. Jhdt. auch eine auf das Einzelne eingehende, definitive Erörterung über den Wechsel des Weihnachtsjahres und Januarjahres in den Ostseeprovinzen bringen werden.

—

Zusammenstellung der in der Abhandlung angeführten chronologischen Daten.

Jahr. Mon. u. Tag.		Seite.
1219 August	Gerhard II. wird zum E. B. von Bremen erwählt.	568
— Dec. 31	Bulle P. Honorius III. in Betreff dieser Wahl. . . . . Anm.	47
1220 Anfang	Eröffnung des Processes des hamburgischen Domcapitels gegen das bremische .	—
1222 Jan. 12	E. B. Gerhard II. v. Bremen urkundet . .	568
1224 Juni 24	liegt in Gerhard's II. von Bremen viertem Jahre. . . . . Anm.	71
1228	Vertrag O. M. Volkwin's und B. Albert's I. mit Pskow.	572
— Sommer	Mstislaw von Smolensk schickt Gesandte nach Riga und Gothland.	—
1229 Jan. 17	B. Albert I. v. Livland †	571
— April	Vertrag der Deutschen Kaufleute mit Smolensk.	572
1230 April 4	Bulle Gregor IX. an den Legaten Otto in der Streitsache des rigischen Domcapitels mit dem E. B. von Bremen über die Bischofswahl.	571

— Ib. II, 390, No. DCCCXL: *anno Domini MCCCXLVI, octava b. Johannis apostoli et evangelistae* (= 2. Jan.).

Jahr. Mon. u. Tag.		Seite.
1231 zw. Feb. 17 u. Ap. 8	Nikolaus wird vom Legaten Otto als Bischof v. Riga bestätigt	567
1232 Febr. 16	Urk. aus B. Nikolaus v. Riga erstem Jahr	—
1236 Mai 17	liegt in B. Ludolf's v. Ratzeburg erstem Jahr	569
1237 März od. April	Vereinigung der Schwertritter mit dem D. O.	573
— Mai 12 u. 13	wird von Gregor IX. bestätigt.	—
— Juli oder Aug.	Sitzung des Ordenscapitels zu Marburg.	—
1238 Jan. 13	Hermann Balk trifft Verfügungen in Betreff Elbings	—
— Juni 7	Vertrag zu Stensbye (die Landscheide) . .	574
1239? Febr. 28	B. Heinrich v. Oesel und O. M. Hermann schliessen einen Vergleich.	573
—? Frühl.	Hermann Balk kehrt nach Deutschland zurück	574
1240? Febr. 13	Hermann Balk unterzeichnet eine Urkunde in Würzburg	—
— Dec. 25	Urkunde aus B. Ludolf's von Ratzeburg viertem Jahr	569
1242	Der Legat Wilhelm von Modena ertheilt dem D. O. die Erlaubniss zum Bau eines Schlosses an der Semgaller-Aa	580
1246 Jan. 2	B. Johann I. von Lübeck urk. über die Versetzung der Mönche des St. Johannisklosters nach Cismar	569
— — 14	E. B. Gerhard II. von Bremen bestätigt diese Versetzung.	568
1247 Mai 17	Urk. aus B. Ludolf's v. Ratzeburg elftem Jahr	569
1248	B. Nikolaus von Riga urkundet	567
1252 Juli 29 u. Aug. 1	Vertrag B. Heinrich's v. Curland mit dem D. O. über den Bau der Memelburg. . .	562
1254 Febr. 8	Theilung der Memelburg	—

Jahr. Mon. u. Tag.		Seite.
1259 Ende	Die Semgallen vertreiben ihre Vögte. Winter-Feldzug O. M. Burchard's von Hornhusen gegen sie. Doben wird erbaut . . .	576
1260 Febr. 21	P. Alexander's IV. Bulle an den E. B. und die Bischöfe von Livland	577
— Juli 13	Schlacht bei Durben. O. M. Burchard von Hornhusen † . . . . . 554. 565. 577.	582
— Mitte bis 1262 Mitte	V. M. Juries v. Eichstädt . . . . . 553.	582
1261 Jan. 13	E. B. Albert Suerbeer und sein Domcapitel schenken dem D. O. Land in Semgallen 576.	577
— Febr. 3	Kampf mit den Litthauern bei Lennewarden	565
— April 21	Juries v. Eichstädt unterhandelt mit Lübeck	582
1262 April 23	E. B. Albert Suerbeer vergleicht sich mit der Stadt Riga. — O. M. Werner v. Breithausen noch nicht in Livland	581
— Mitte bis 1264 Mitt.	O. M. Werner v. Breithausen . . . 553.	580
1263?	O. M. Andreas (v. Stirland?) und B. Heinrich von Curland schliessen einen Vergleich über die curländischen Häfen und das Schloss Jesusburg *) . . . . . Anm.	125
— Juni 1	Brand der Dünamünder Kirche	565
— Nov. 14	Gf. Alexander Newski †	543
— — 23	und wird bestattet	—
1264 Febr. 2	Troynat verheert die Wiek und zerstört Pernau . . . . . 566.	582
— — 9	Schlacht bei Dünamünde.	—
— Anfang	Mindowg v. Litthauen †	579

*) In dem so eben erscheinenden 1. Hefte des 8. Bd. der Mittheilungen etc. finde ich einen Aufsatz über diese Urkunde, worin Hr. E. Bonnell aus inneren Gründen dieselbe dem Jahre 1252 zu vindiciren sucht. Wie gewichtig auch des Verfassers Beweisführung ist, so enthält doch die Urkunde zu mannichfaltige Widersprüche, als dass die Frage über ihr Datum schon für erledigt zu halten wäre.

Jahr. Mon. u. Tag.		Seite.
1264 Mitte bis 1267 Mitt.	O. M. Conrad v. Mandern	553. 579
— Juli 28	Conrad v. Mandern urkundet	Anm. 35
— oder Anf. 1265	Dmitri Alexandrowitsch wird aus Nowgorod vertrieben.	543
1265	Conrad von Mandern verspricht Woischelg Hülfe.	579
1265	Woischelg unterwirft sich Litthauen . . .	—
— Sommer	Seine Gesandten erscheinen mit Siegesbotschaft in Riga	—
— —	Conrads von Mandern Expeditionen nach Grösen und Semgallen.	—
1266 Jän. 27	Gf. Jaroslaw Jaroslawitsch besteigt den Fürstenstuhl von Nowgorod.	543
	Sein Vertrag mit Nowgorod	544
—	Erbauung Mitau's	579
— Mai 25	Bulle Clemens V. über den Bau von Mitau	580
—	Conrad's v. Mandern unglücklicher Zug gegen die Semgallen.	—
1267 Febr. 3	Freundschaftsbündniss O. M. Conrad's mit dem rigischen Domcapitel.	—
— Mitte bis 1271 Febr. 16	O. M. Otto v. Lutterburg	553. 578
1267 August	Otto v. Lutterburg urkundet . .	Anm. 35. 113
1268 Jan. 23	Die vereinigten Heere der Russen fallen in Esthland ein	578
— Febr. 18	Schlacht am Bache Kohhala bei Wesenberg	544. 550
—	Dowmont verwüstet Wierland	556
—	Pawscha Onanjewitsch wird Possadnik . .	544
— April 23	Gefecht an der Miropowna	556
— Mai 30	Conrad von Mandern bewegt die Lübecker alle Handelsverbindungen mit Nowgorod abzubrechen	550
—	O. M. Otto entbietet einen Ordenstag, wo der Feldzug gegen Pskow beschlossen wird	556

Jahr. Mon. u. Tag.			Seite.
1269	Jan. 16	Otto v. Lutterburg vergleicht sich mit dem rigischen Domcapitel	578
—	Frühl.	Die Liv- u. Esthländer fallen in das Pskowische ein und verbrennen Isborsk	556
—	Mai 19	Berennung Pskow's	—
—	— 29	Die Nowgoroder entsetzen Pskow.	—
—		Vorläufiger Friedensschluss.	550. 556
—	Juni 8	Die Deutschen ziehen von Pskow ab . . .	557
—		Otto v. Lutterburg fordert Lübeck auf Gesandte zum Friedensschluss mit Nowgorod zu schicken.	547
—	Sommer	Gf. Jaroslaw kommt nach Nowgorod	544. 550
—	Herbst	Ratibor Kluksowitsch wird Tyssäzkoi	— —
—	Winter	Jaroslaw rüstet sich	551
—	Ende od.	} Lübische Gesandte in Nowgorod .	547. 551
1270	Anfang		
—	—	Vertrag der Deutschen Kaufleute mit Nowgorod	—
—	März 23	Sonnenfinsterniss, beobachtet in Nord-Deutschland und in Nowgorod . . .	546. 551
—	April 21	O. M. Otto entlässt die lübischen Gesandten mit einem Belobigungsschreiben.	547. 551
—		Empörung in Nowgorod. Jaroslaw verlässt die Stadt	551
—	Ende	Gf. Jaroslaw's zweiter Vertrag mit Nowgorod	552
$12^{70}/_{71}$	Wint.	Gf. Jaroslaw geht nach Wladimir und von dort in die Goldene Horde	—
1271	Febr. 16	Schlacht auf der Meerenge bei Oesel. O.M. Otto v. Lutterburg †	548. 552
—	April 13	V. M. Andreas v. Westphalen urkundet .	548
—	April ?	Andreas von Westphalen †	552
—	Frühl. bis	} O. M. Walter v. Norteck	552. 582
1273	Frühl.		
—	Sommer	Eroberung von Terweten . . . . . Anm.	134
—	Aug. 27	O. M. Walter urkundet in Bezug auf Terweten	—

Jahr. Mon. u. Tag.		Seite.
1271 Ende od. 1272 Anfang	Gf. Jaroslaw Jaroslawitsch † . . .	545. 552
— Ostern	O. M. Walter's Heerfahrt nach Semgallen und Eroberung von Mesothen . . .	Anm. 134
— Juli 6	Vertrag des Ordens mit den Semgallen über die Zinspflichtigkeit	583
1273 zw. 1 u. 25 März	Walter von Norteck urkundet. Albert Suerbeer lebte noch	—
— nach 25 März	Urkunde O. M. Walter's	553
— Apr. od. Mai	O. M. Walter v. Norteck verlässt Livland	—
— Frühl. bis 1279 März 5	O. M. Ernst v. Rassburg	—
— od. 1274	E. B. Albert II. Suerbeer †	583
1274 zw. 21 Aug. u. 5 Nov.	Johann I. v. Lünen wird E. B. v. Riga .	—
1275 Aug. 20	Urkunde aus E. B. Johann's I. erstem Jahr	—
1276 Nov. 5	» » » zweit. Jahr	—
1278 Anfang	O. M. Ernst in Reval?	564
1279 Febr. 4	O. M. Ernst und Eilard v. Oberg schreiben an Lübeck	—
— März 5	Schlacht bei Ascheraden. Ernst von Rassburg und Eilard v. Oberg †	—
1285 zw. Sept. u. 31 Dec.	Beginnt E. B. Johann's II. v. Fechten erstes Jahr	563. 584
1286 Anfang	Das Haus Heiligenberg in Semgallen wird erbaut	564
— Dec. 31	E. B. Johann II. v. Fechten urkundet . . .	562
1287 März 26	O. M. Willekin v. Schurburg †	564
— — 29	E. B. Johann II. v. Fechten urkundet . . .	563
$12^{89}/_{90}$ Wint.	O. M. Kono geht nach Deutschland	565
1290 nach 25 März	Die Semgallen verlassen ihre Burgen Racken, Doblen und Sydobren	564
— Mai	O. M. Halt in Riga	565
1292 März 2 od. 1293 Febr. 22.	Vertrag zwischen E. B. Johann II. und O. M. Halt	Anm. 155

Jahr. Mon. u. Tag.		Seite.
1294 Febr. 5.	E. B. Johann II. v. Fechten urkundet . . .	584
1297	Ausbruch des Kampfs der Stadt Riga mit dem D. O. um ihre Selbständigkeit. Anm.	25
$12^{98}/_{99}$ Winter	Die Deutschen brechen ins Pskowsche ein Dowmont verwüstet Livlands Grenzen . .	559 —
1299 Anfang	Heereszug der Ritter gegen Pskow	—
— März 4	erscheinen sie vor Pskow und brennen das Hakelwerk nieder	560
— — 5	Dowmont siegt am Ufer der Welikaja bei der Peter-Paulskirche	560
—	Seuche in Pskow.	—
— Mai 20	Dowmont †	—
Ende d. XIII u. Anf. d. XIV Jhd.	Das Marienjahr weicht in Livland dem Weihnachtsjahr	584
XIV Jahrhd.	Das Marienjahr ist noch in Norddeutschland im Gebrauch	588
1304 oder 1305 Febr. 25	Der D. O. in Livland, die Bischöfe von Dorpat u. Oesel und die dänischen Vasallen in Esthland schliessen ein Schutz- und Trutzbündniss.	—
1326 Febr. 12	Notariatsinstrument aus der Streitsache des rigischen Domcapitels mit der Stadt Riga über die Stiftspforte	584
1328 Febr. 23	B. Engelbert v. Dorpat fällt einen schiedsrichterlichen Spruch zwischen dem D. O. und dem B. v. Oesel.	585
— Juni 15	Vergleich zwischen V. M. Reimar und B. Jacob v. Oesel	—
1329 Ende	Riga wird vom Orden belagert	586
1330 März 18 — — 23 — — 30	Documente, die Uebergabe Riga's betreffend. . . . . Anm.	144
— Mai 7	Bulle P. Johann's XXII. gegen den D. O. in Livland	586
— Aug. 16	O. M. Eberhard v. Munheim bestätigt die Privilegien der Stadt Riga . . . . . Anm.	144

Jahr. Mon. u. Tag.		Seite.
1330 Dec. 28	Die Bischöfe v. Oesel und Dorpat citiren den O. M. Eberhard v. Munheim vor den geistlichen Richterstuhl	586
1332 Juli 13	P. Johannes XXII. fällt eine Entscheidung zwischen dem D. O. und dem E. B. von Riga	—
1336 Apr. 30	Benedict XII. trägt dem B. v. Dorpat die Execution gegen den D. O. auf	—
— Juli 15	B. Jacob v. Oesel urkundet	585
— Nov. 15	B. Engelbert v. Dorpat setzt dem Deutschen Orden eine peremtorische Frist, den Ansprüchen des rigischen Domcapitels Genüge zu leisten.	586
1337 Febr. 2	Das rigische Domcapitel urkundet über die vom Orden erhaltene Genugthuung	587
XV Jhd. Anf.	Das Januarjahr erscheint in Dänemark so wie in Livland . . . . . 588.	589
1426 Dec. 29	O. M Cysse v. Rutenberg schreibt dem H. M. über die Eröffnung des Concils in Riga . . . . . Anm.	165
XV Jhd. Ende	Das Januarjahr bürgert sich in Brandenburg ein	588
1502 Dec. 29	Wolter v. Plettenberg berichtet dem H. M. über seine Friedensunterhandlungen mit Moskau . . . . . Anm.	165
1522 Dec. 29	B. Johann v. Dorpat schreibt dem H. M. in Betreff der polnischen Angelegenheiten	—
XVI Jahrhd.	Das Januarjahr erhält in Deutschland allgemeinere Geltung und verdrängt in Livland das Weihnachtsjahr . . . . . 588.	589
	In Schweden wird noch nach Weihnachtsjahren gerechnet	588

(Aus dem *Bull. hist.-phil. T. XII. No.* 21. 22. 23.)

$\frac{3}{15}$ August 1855.

Ueber den Mythengehalt der finnischen Märchen; von A. Schiefner.

Nach Herausgabe der epischen Lieder der Finnen, deren Wichtigkeit für die Mythologie aus den Vorlesungen Castrén's zur Genüge erkannt wird, musste man im Interesse mythologischer Forschung eine baldige Veröffentlichung der finnischen Märchen wünschen. Dieser Arbeit hat sich im Auftrage der Finnischen Litteratur-Gesellschaft zu Helsingfors der hoffnungsvolle Gelehrte Erik Rudbeck (mit finnischem Namen *Eero Salmelainen*) unterzogen und bis jetzt zwei Bände unter dem Titel: *Suomen Kansan Satuja ja Tarinoita* herausgegeben. In dieser Sammlung werden nach Möglichkeit die gleichartigen Märchen aneinandergereiht, namentlich wenn sie nur Variationen eines und desselben Themas sind. Die Ueberschriften der bisher veröffentlichten sind: im ersten Bande (250 Seiten in 8°), der 1852 in Helsingfors erschien: 1) die Freierei des Schmieds *Ilmarinen*, Seite 1 — 8 (aus Olonez); 2) *Lippo* und *Tapio*, S. 8 — 12 (aus Ilomantz im finnischen Karelien); 3) der Sohn des Waldes, S. 12 — 37: *a*) *Mikko Metsolainen* (aus Ilomantz), *b*) *Mikko Mieheläinen* (aus Olonez); 4) *Hiisi's* Schiff, S. 37 — 45, aus Kihtelysvaara in Karelien; 5) *Tuhkamo*, S. 45 — 55, aus Sodankylä in Kemi-Lappmarken; 6) die drei Brüder, S. 55 — 76: *a*) *Tuhkimo* (aus Suistamo in Karelien), *b*) die Tochter im dritten Stockwerk der Burg (aus Kihtelysvaara); 7) *Tuhkimus Tähkimys* hinter dem Ofen, S. 76 — 100:

a) die wunderbare Birke (aus dem russischen Karelien), *b*) die Wundereiche (ebendaher), *c*) die drei Schwestern (aus Tavastland); 8) die dem Meer entsteigende Jungfrau, S. 100 — 112 (aus dem russischen Karelien); 9) die neun Söhne eines Weibes, S. 112 — 140: *a*) die ihren Bruder Suchenden und als Schwäne Fliegenden (aus dem russischen Karelien), *b*) die auf der Insel Lebenden (aus Jakimvaara am Ladogasee), *c*) der im Fasse aufgewachsene Knabe (ebendaher); 10) das Mädchen ohne Hände, S. 140 — 154: *a*) das Mädchen im Garten des Königs (aus Wuokkiniemi im Archangelschen Gouvernement), *b*) das Mädchen im Erbsenfelde (aus Liexa in Karelien); 11 das Mädchen, das die Brüder sucht, S. 154 — 165 (aus Ilomantz); 12) die Fliehenden, S. 165 — 195: *a*) die dem *Wetehinen* gelohten Kinder (aus Pangajärvi in Karelien), *b*) die aus den Ochsenohren entstandenen Hunde (aus Wuokkiniemi), *c*) der in einen Hengst verwandelte Knabe (aus Savolax nebst einer Variante aus Tavastland); 13) der Kasten ohne Schlüssel, S. 195 — 204 (aus Karelien); 14) die Flucht aus dem Berge, S. 204 — 234; *a*) der Zauberstab (aus Libelitz in Karelien), *b*) die Zauberflöte (aus Satakunda); 15) *Hiisi's* Gaben, S. 234 — 250: *a*) die von *Paholainen* gegebenen musikalischen Instrumente (aus Libelitz), *b*) der Gold-Hengst, der Gold-Besen, das Netz und die Flöte (aus Kihtelysvaara). Den zweiten 1854 erschienenen Band (218 Seiten) bilden folgende Märchen: 1) die Kameraden, S. 1 — 46: *a*) *Leppäpölkky* (Erlenklotz), (aus Wuokkiniemi), *b*) das über Land und Meer einherziehende Schiff (aus Ilomantz), *c*) Alles kann man auf der Reise brauchen (aus Ilmes bei Kexholm), *d*) die Schiffbauer (aus Satakunda); 2) der Fuchs als Freiwerber, S. 46 bis 67: *a*) die Schlangenburg (aus dem russ. Karelien), *b*) das Haus des Bösen (aus dem finnischen Karelien); 3) Gar nichts, S. 67 — 87 (ebendaher); 4) die Vorhersagungen, S. 87 — 92 (aus Ilomantz); 5) die sprechenden Fichten, S. 92 — 97 (aus Iakimvaara); 6) die Heirath der Brüder, S. 98 — 127: *a*) die Maus als Braut (aus dem finnischen Karelien), *b*) die Namensbäume (aus Tavastland), *c*) der Frosch als Braut (aus dem russ. Karelien); 7) *Antti Puuhaara*, S. 127 — 143, aus Tavastland und Satakunda; 8) der Tod als Gevatter, S. 143 — 160:

a) der in den Himmel Gehende (aus Tavastland), *b*) Entstehung der Himmelsziege (aus Karelien); 9) der seine Kuh als Ziege Verkaufende, S. 160—169 (aus Tavastland u. Karelien), nebst einer Variante aus Tavastland, S. 169—171; 10) Schlimm ist der Lohn des Betrügers, S. 171 — 186: *a*) Wahrheit und Lüge (aus Savolax), *b*) *Riuta* und *Rauta* (aus Karelien); 11) die schwere Kiste, S. 186 — 197 (ebendaher); 12) das geschwätzige Weib, S. 198 — 200 (ebendaher); 13) der Arzt und die Krankheit, S. 200 — 204 (ebendaher); 14) die Tochter des Mannes und die Tochter der Frau, S. 204 — 218: *a*) die an der Wuhne Spinnenden (aus Karelien), *b*) die Stiefschwestern (aus Satakunda) [1]).

Aus der von dem Herausgeber jedem Märchen beigegebenen Notiz über den Ort seiner Aufzeichnung ersehen wir, dass der grössere Theil des bisher Mitgetheilten aus der östlichen Hälfte Finnlands und namentlich aus den an die Gouvernements Archangel und Olonez stossenden Gegenden wie auch aus diesen Gouvernements selbst stammt. Der Herausgeber hat ausserdem bei den einzelnen Märchen die entsprechenden oder ähnlichen in den Sammlungen verschiedener Völker namhaft gemacht. Wenn er aber bei diesen Notizen Müllenhoff's Sagen, Märchen und Lieder der Herzogthümer Schleswig, Holstein und Lauenburg den Dänen (*Tanskalaisille*) zuschreibt, so hat er irrthümlicher Weise die politischen Verhältnisse statt der ethnographischen vor Augen gehabt. B. I. S. 165 hat er durch ein Versehen anderer Art das von Dr. Friedrich Kreutzwald in den Verhandlungen der gelehr-

1) Der erste Band ist in Erman's Archiv für wissenschaftliche Kunde von Russland, B. XIII. S. 476 — 491 angezeigt worden und eine Uebersetzung von drei Märchen beigegeben: 1) die vom Bösen geschenkten Instrumente (S. 478), 2) das Mädchen im dritten Stockwerk der Hofburg (S. 483), 3) *Lippo* und der *Tapio* (S. 489). Ebendaselbst S. 580 ist eine Uebersetzung des Märchens: die auf der Insel Lebenden. Ausserdem sind drei Märchen deutsch wiedergegeben in dem Büchelchen: Jenseits der Scheeren oder der Geist Finnlands, von Dr. Bertram, Leipzig 1854: 1) die sonderbare Fleudouse, S. 3 bis 17, 2) das Mädchen aus dem Meere, S. 18 — 29, 3) der vigilante Jäger (*Lippo* und *Tapio*) (S. 30 — 36).

ten ehstnischen Gesellschaft zu Dorpat B. II. mitgetheilte ehstnische Märchen »der dankbare Fürstensohn« einem Dr. Fr. Kreuz zugeschrieben. Freilich waren dem Herausgeber auch manche andere Sammlungen zur Zeit der Herausgabe nicht zugänglich. Wer nur einigermaassen in der Märchenlitteratur bewandert ist, wird bei einer Durchsicht der vorliegenden finnischen Märchen finden, dass, was das Stoffliche anbelangt, das eigenthümlich Finnische gegen das Fremdgut sehr in den Hintergrund tritt; was jedoch dem Werth der Sammlung keineswegs schaden soll. Sind die Märchenstoffe überhaupt der Art, dass sie Heimathlosen gleich sich überall eine neue Heimath schaffen, so hat doch gerade die Art und Weise ihrer Gestaltung in jeder neuen Heimath ein eigenes Interesse dadurch, dass sich das Volksleben und der Volksgeist in derselben auf das Schönste abspiegeln. Ein grosser Theil der uns in dieser Sammlung gebotenen Märchenstoffe ist dem scandinavischen Norden, ein anderer der russischen Bevölkerung der Gouvernements Archangel und Olonez entlehnt. Gerade die aus diesen Gegenden und dem östlichen Theile Finnlands stammenden Märchen sind es, die für die mythologische Forschung reichliche Ausbeute darbieten, obwohl im Ganzen genommen der diesen Märchen zu Grunde liegende, mehr oder minder ächt finnische Mythenschatz weniger beträchtlich ausfällt, als der in den epischen Liedern befindliche.

Es ist natürlich, dass man vor allen Dingen den Spuren der durch die epischen Lieder bekannten Mythen auch in der Märchenwelt nachgeht. Aus diesem Grunde hat wohl auch der Herausgeber an die Spitze der Sammlung das Märchen von der Freierfahrt des Schmieds *Ilmarinen* gestellt, welches bereits im Jahre 1847 in der finnischen Wochenschrift *Suometar* No 40 in der *Lyydin kieli* benannten Mundart des Dorfs *Pväsha* im Olonezschen Gouvernement veröffentlicht und danach von mir in der zu Dorpat erscheinenden Zeitschrift »das Inland«, Jahrgang 1852 No. 15 in deutscher Uebersetzung mitgetheilt worden ist. Die Freierfahrt findet nicht nach dem Nordlande *Pohjola* Statt, sondern zum König *Hiihto*, in welchem der Herausgeber *Hiisi* wiedererkennen möchte; der Gegenstand ist nicht die namenlose Tochter des Nordlands,

sondern die schöne *Katrina*, wie auch in dem Märchen *Leppäpölkky* (B. II. S. 20 folg.) die schöne *Katrina* aus dem schönen *Kiijoki* (d. h. *Kii*-Fluss, ob aus *Kiew* corrumpirt?) heimgeführt wird [2]). Die beiden Mitbewerber *Ilmarinens* werden nicht namentlich genannt. *Ilmarinen* muss ein Schlangenfeld pflügen, einen See mit grossen und kleinen Fischen hervorzaubern und drittens die Kiste mit dem Heirathsgut der schönen *Katrina* herbeischaffen. Diese Kiste war am Strande im Sande vergraben an einer Stelle, wo drei Jungfrauen sassen, wie er dies von dem alten *Untamoinen* erfuhr, auf dessen Zunge er tanzen musste; von dem Alten verschluckt, errichtete er in seinem Innern eine Schmiede und hämmerte aus seiner kupfernen Hemdspange einen Vogel mit eisernen Krallen und stählernem Schnabel; der Vogel schlägt mit seinem stählernen Schnabel ein Loch in *Untamoinen's* Wanst, so dass *Ilmarinen* endlich aus demselben entkommt. Als dieser mit der schönen *Katrina* heimfährt, verwandelt sich die Ungetreue an dem jedesmaligen Nachtlager nach einander in eine Ente, in einen Baum und in einen Stein. *Ilmarinen*, dem die Geduld ausgeht, verwandelt sie endlich selbst in eine Möve. Dann schmiedete er sich eine Frau aus Kupfer. Da diese ihm jedoch nicht behagte und keine Wärme hatte, gab er seiner *Katrina* ihre menschliche Gestalt wieder und eilt mit ihr nach Hause, wo die Schwiegertochter freundlich empfangen wird. Wie es in der *Kalevala* (Rune 17.) *Wäinämöinen* ist, der in den Leib des alten *Wipunen* hinabsteigt, um die zum Zimmern des Bootes fehlenden drei Worte zu holen, so muss hier *Ilmarinen* in ähnlicher Absicht zu dem alten *Untamoinen*, der uns aus der *Kalevala* schon unter dem kürzern Namen *Untamo* bekannt ist. Ziemlich wahrscheinlich ist es, dass *Untamo* und *Wipunen* Namen eines und desselben Wesens sind. In der *Kalevala* (Rune 5. Vers 17 folg.) wendet sich auch *Wäinämöinen* an *Untamo*, um von ihm Auskunft zu erhalten. Castrén

---

2) Seit Einführung des Christenthums ist der Name *Katharina* bei den Finnen in hohe Ehren gekommen; s. Gananander *Mythologia Fennica* S. 28 und S. 33, wo *Katrinatar* in einer Rune «*Yön tytti, hämärän neitti*» Mädchen der Nacht, Jungfrau der Dämmerung genannt wird.

in seinen Vorlesungen über die finnische Mythologie S. 242 ist nicht ungeneigt, *Wipunen* für den eigentlichen Namen des sogenannten *Kaleva* oder *vanha Kaleva* anzusehen [3]). Es darf aber wohl nicht übersehen werden, dass in der *Kullervo*-Episode, Rune 31, Vers 14, *Untamo* als Bruder, aber auch als Feind *Kalervo's*, des Vaters von *Kullervo*, auftritt. Bestätigt sich die Identität von *Wipunen* und *Untamo*, so dürfte der erstere Name ursprünglich wohl im Gegensatz zu *Kaleva* gestanden haben, wie *Untamo* zu *Kalervo* und *Untamola* vielleicht zu *Kalevala*. Dass *Untamola* (*Kalevala*, Rune 15, Vers 576) vielleicht mit dem Nordlande (*Pohjola*) identisch sei, habe ich bereits im Namensverzeichniss zur *Kalevala*-Uebersetzung S. 299 vermuthungsweise aufgestellt. Das Heirathsgut der schönen *Katrina* bildet im Märchen der Kasten mit der Morgengabe (*kuomenlahja-lipas*), der im Sande des Meeresufers vergraben war. Dies ist wohl eine schwache Spur des *Sampo*, des geschmiedeten Quells jeglicher Wohlfahrt, der nicht im lockern Sande, sondern »hinter neun der stärksten Schlösser« im Kupferberg *Pohjola's* verborgen war.

Wohl zu beachten ist es, dass die Wirthin von *Pohjola*, *Louhi*, die eine so grosse Rolle in der *Kalevala* spielt, aus diesem Märchen ganz verschwunden ist. Dagegen tritt sie in einem andern aus Tavastlande und Satakund »*Antti Puuhaara*« (B. II, S. 128 — 143) auf. Der Held des Märchens wird nämlich zu ihr nach *Pohjola* abgesandt, um von ihr zu erfahren, worin der Mensch sein grösstes Glück finden könnte. Als er dort angelangt ist, empfängt ihn in Abwesenheit der wie es scheint nicht sehr gastfreundlichen Mutter die Tochter und weiss es so einzurichten, dass er, von der Mutter unbemerkt, deren Antwort auf diese so wie einige andere Fragen hört. Die Antwort auf die Hauptfrage enthält folgende Weisheit: »Am besten erlangt der Mensch sein Glück, wenn er den Boden gräbt; die Bäume muss er sammt der Wurzel aus dem

3) In einem Aufsatze von Fählmann in den Verhandlungen der gelehrten ehstnischen Gesellschaft zu Dorpat B. 1 Heft 2 S. 63 folg. tritt unter den von *Wanna issa* erschaffenen Helden der Bogenschütze *Wibboane* mehr in den Hintergrund.

Boden ziehen, die Steine alle zusammentragen und das Feld reinigen lassen.» Ich glaube nicht zu irren, wenn ich in dieser Antwort eine leise Erinnerung an den *Sampo* wahrnehme, dessen Zusammenhang mit dem Ackerbau wohl nicht ganz in Abrede zu stellen ist; vgl. meinen Aufsatz: Zur *Sampo*-Mythe im finnischen Epos, im *Bulletin hist.-phil. T. VIII. No.* 5 und Castrén a. a. O. S. 264.

Andererseits ist aber auch die physikalische Bedeutung der *Sampo*-Mythe festzuhalten, über welche ich mich in dem eben angeführten Aufsatz ausgelassen habe. Es ist das finstere Nordland, welches die Sonne nur so kurze Zeit über dem Horizonte sieht, gar sehr geeignet, ihr langes Ausbleiben durch ein Gefangenhalten des wohlthätigen Himmelslichts zu erklären. Aus der *Kalevala*, Rune 47, ist es bekannt, wie dieselbe *Louhi*, welche den *Sampo* im Kupferberg verbarg, Sonne und Mond gefangen nimmt, sie im Steinberg von *Pohjola* verbirgt und ausserdem noch das Feuer aus den Stuben *Wäinölä's* raubt. In dem aus der Heimath so vieler Runen, aus *Wuokkiniemi* im Gouvernement Archangel stammenden Märchen *Leppäpölkky* (B. II, S. 1 — 28) sind Sonne, Mond und Morgenroth schon drei Jahre in der Gewalt dreier Drachen, und zwar das Morgenroth in der Gewalt eines dreiköpfigen, der Mond eines sechsköpfigen und die Sonne eines neunköpfigen. Die drei Himmelslichter leuchten nur so lange, als ihre Räuber aus dem Meere ans Ufer kommen, um ein Opfer — eine Königstochter in Empfang zu nehmen. Die drei Drachen werden hinter einander von drei kühnen Jünglingen mit Hülfe von Wölfen getödtet, ihre Opfer vom Tode errettet und Morgenroth, Mond und Sonne der Welt wiedergegeben.

Diese drei Lichträuber werden Kinder der *Syöjätär* genannt. Es liegt also nahe, in dieser eine Spur der *Louhi* zu sehen. *Syöjätär* kommt zwar auch schon in der *Kalevala* vor und zwar Rune 26, Vers 693, als Mutter der Schlange, die aus ihrem Speichel entstand. Sie tritt aber nicht handelnd auf, sondern kommt nur in Beschwörungen vor. In den Märchen dagegen spielt sie eine Hauptrolle, indem sie gewöhnlich Urheberin alles Bösen ist. Ganander in seiner *Mythologia Fennica* S. 88 schildert sie als Menschenfresserin, und als solche er-

scheint sie auch in dem eben angeführten Märchen, wo nicht allein die beiden Genossen *Leppäpölkky's*, sondern auch neun Schwestern verzehrt, die sie geblendet und denen sie nur ein Auge zum Gebrauch gegeben hatte[4]). In einem andern Märchen aus dem Gouvernement Olonez (B. I. S. 31) erscheint sie jedoch einfach als Fresserin, wie es ihr Name (von *syön*, essen) mit sich bringt. In andern ebenfalls karelischen Märchen (B. I. S. 85 folg., S. 107) kommt in einem Parallelverse auch *Juojatar* (von *juon*, trinken) neben *Syöjätär* vor, der auch (S. 107) wahrscheinlich in Bezug auf ihre Gefrässigkeit in einem Verse der Name *Pükähäntinen* «Langschwanz» gegeben wird, was sonst offenbar ein Epitheton des Wolfes ist. In einem Märchen aus Ilomantz (B. I. S. 17) tritt sie unter dem Namen *Ropa* auf, die als altes Weib mit eisernen Zähnen (*vanha akka*, *rauta-hammas*) geschildert wird (S. 14). B I. S. 128 wird *Syöjätär* geradezu «des Bösen Weib» (*kehnon akka*) genannt, wodurch man wohl berechtigt wird, auch *Paholaisen akka*, *Paholainens* Weib (B. I. S. 151) mit ihr zu identificiren. Alle ihre Handlungen sind aber der Art, dass die von Ganander a. a. O. gegebene Bezeichnung *naaris-Piru*, ein weiblicher Teufel, gerechtfertigt wird. Zu beachten ist es dabei, dass sie hauptsächlich in Märchen auftritt, die im russischen Karelien oder dessen unmittelbarster Nachbarschaft aufgezeichnet worden sind. Häufig erscheint sie als böse Stiefmutter oder Verdrängerin der wahren Mütter (B. I. S. 77, 88, B. II. S. 205); dann als schlechte Schwägerin, die den Mann so bethört, dass er der eignen Schwester die Hände abhaut (B. I. S. 141); sie bietet sich als Kindswäscherin und Hebamme an, um die neugebornen Kinder gegen Thiere zu vertauschen (namentlich B. I. S. 113 gegen junge Raben, Krähen und Elstern, S. 128 gegen junge Wölfe, Ferkel und Hunde), um dann nach Verstossung der verläumdeten Mutter ihre eigne Tochter als Frau anzubringen (B.I. S. 132); sie nimmt andern Weibern die Gestalt, um dieselbe selbst zu brauchen, so B. I. S. 77, wo sie ein Weib in ein schwarzes Schaaf verwan-

4) Es finden sich auch noch einige andere Stellen, die darauf hindeuten; z. B. B. I, S. 111.

delt, um selbst in ihre Rechte einzutreten, S. 159 aber tauscht sie mit dem Mädchen, das ihre Brüder sucht, durch Besprengen mit Wasser ihre Gestalt. Demselben Mädchen nimmt sie die Sprache und lässt sie ihr nur auf die Zeit des Viehhütens, nimmt ihr dieselbe am Abend und giebt sie erst am Morgen wieder, damit sie sich in der Zwischenzeit nicht den Brüdern zu erkennen gebe [5]). Den Bruder, der seine Schwester dem Königssohn als Braut zuführt, macht sie sammt der Schwester taub und veranlasst letztere ins Wasser zu springen, um dann an ihre Stelle zu treten (B. I. S. 102). Für diese und andere Missethaten muss sie aber büssen. Entweder wird sie an einen Pferdeschweif gebunden und geschleift (B. I. S 150) oder mit dem Schwerte in Stücke gehauen (B. II. S. 26), in der Regel aber findet sie, so wie ihre Tochter, ihren Tod in einer mit Feuer und Theer gefüllten Grube in der Badstube oder unter deren Schwelle (B. I. S. 87, B. III. S. 135, S. 165). Doch selbst bei ihrem Untergange schafft sie noch Böses. B. I. S. 87 schlägt sie im Versinken mit dem kleinen Finger auf den Boden und ruft aus: «Auf die Erde mögen Schlangen, in die Lüft Mücken kommen den Menschen zur Qual.» S. 112 rauft sie sich im Verbrennen das Haar aus und schreit: «Mein Haar werde in der Luft als Mücken, auf der Erde als Schlangen, als *Tuoni*-Würmer (vergl. Castrén a. a. O. S. 129) den Menschen alle Zeit zur Qual.» S. 165 aber ruft sie aus der feurigen Grube, dass ihre Augen zu Grillen, ihre Ohren zu Raben, ihre Haare zu Elstern, ihre Zehen zu Krähen werden sollen, um die Menschen zu quälen und deren Habe zu verzehren. — Gegen dieses böse Wesen stehen dem Menschen besonders zwei Mächte bei: *Leski-akka*, d. h. die Wittwe und der treue Hund. *Leski-akka* wird überhaupt um Rath und Auskunft in allen schweren Dingen gefragt und steht wie ein Orakel da, so B. I. S. 18, 84, 105, 108, B. II. S. 3, 123. Der Hund *Pilkka* steht dem Mädchen bei, das die Brüder sucht, wird aber von

5) Sehr ähnlich ist ein von Schleicher in den Sitzungsberichten der hist.-phil. Classe der Wiener Akademie 1853 im Juniheft p. 112 abgedrucktes litthauisches Märchen, wo eine *Laumé* die Rolle der *Syöjättär* hat.

Syöjätär verstümmelt und unschädlich gemacht (B. I. S. 159); so vermittelt ebenfalls ein Hund *Pilkka* (B. I. S. 105) die Wiederauffindung der ins Meer versunkenen Braut des Königssohns. B. I. S. 132 ist ebenfalls ein Hund ein treuer Bundesgenosse gegen die Tochter der *Syöjätär* und in einem andern Märchen (B. I. S. 129) sind es die aus den Ochsenohren entstandenen Hunde, die dem *Paholainen* zusetzen und ihn zerreissen.

Neben der weiblichen bösen Macht ist es am Orte von der männlichen zu reden. Castrén a. a. O. S. 84 hielt auf Grundlage von *Kalevala*, Rune 26, Vers 693 folg.:

Syöjätär sinun emosi, *Syöjätär* ist deine Mutter,
Wetehinen vanhempasi *Wetehinen* deine Alte

Wetehinen und *Syöjätär* für ein und dasselbe Wesen. Mag auch in dem Beschwörungsliede der Schlange *Wetehinen* weiblich gefasst werden, im Märchen ist es der Name eines männlichen Wesens. In der *Kalevala* kommt *Wetehinen* noch einmal vor Rune 19, Vers 217 folg., wo sich *Wetehinen* aus dem Wasser erhebt, um *Ilmarinen* zu packen, aber vom Adler gebändigt wird. In einem Märchen aus Olonez (B. I. S. 27) ist er so dumm, in eine Angel zu beissen, worauf er dem *Mikko Mieheläinen* Fische holen muss, um nicht getödtet zu werden. In einem Märchen aus Pangajärvi unfern der Gränze des russischen Kareliens (B. I. S. 166) bleibt das Schiff eines Königs mitten im Meere sitzen und wird nicht früher flott, als bis der König dem *Wetehinen* das gelobt, was in seiner Abwesenheit zu Hause geboren worden wäre. Dies waren aber ein Sohn und eine Tochter. Vergebens suchte der König statt der eigenen Kinder ihm andere darzubringen. Er weiss sich endlich derselben zu bemächtigen und erkennt sie an ihren Antworten auf seine Fragen. «Was ist das Süsseste?» fragte *Wetehinen*. — Das ist das Süsseste, die Muttermilch. — «Was ist das Weichste?» — Der Mutter Schoss. — «Was ist das Härteste?» — Des Vaters Herz.» Der Knabe denkt an eine Flucht und findet an Wolf, Bär und Fuchs treue Verbündete. Die Geschwister entkommen glücklich, *Wetehinen* findet sich aber dennoch in der Abwesenheit des Bruders wieder bei der

Schwester ein, lebt mit derselben und verwandelt sich in eine Nadel, sobald der Bruder erscheint. Dem letzteren gelingt es endlich, als *Wetehinen* ihn gerade verzehren will, ihn gleich der *Syöjätär* in der Badstube zu verbrennen. Der einzige nachgebliebene, in der Asche gefundene Knochen *Wetehinens* fährt aber auf Veranstaltung der Schwester in des Bruders Schläfe, worauf dieser stirbt, aber, nachdem seine treuen Kampfgenossen nach einander den Knochen durch ihren eigenen Kopf in eine Tanne geschafft haben, kommt er wieder zum Leben. In einem dritten Märchen aus Karelien (B. II. S. 187 folg.) weiss er einem Vater, den er hart bedrängt, nach und nach seine drei Töchter abzulocken, mit denen er gleich Ritter Blaubart verfährt. Die jüngste, welche die beiden ältern durch Lebenswasser wieder zum Leben bringt, bereitet ihm den Tod, nachdem er zuvor ihre Schwestern und sie selbst in drei verschiedenen Kisten nach dem Elternhause getragen hat. Unter den Künsten, mit denen er den Vater zu bestimmen weiss, steht die oben an, dass er den Alten, als er Wasser aus dem See trinkt, am Bart fasst und nicht früher loslässt, als bis er ihm die älteste Tochter versprochen hat. Aehnlicher Weise wurde auch *Mikko Metsolainen* (B. I. S. 22), als er aus einer schönen Quelle trinken wollte, von einer Eisenkatze (*rauta-kissa*) am Bart gerupft. Als er vor derselben in eine Schmiede flieht und die Eisenkatze vor derselben harrt, stösst ihr der Schmied eine glühende eiserne Harke in den Rachen. Wer denkt hiebei nicht an die *Kalevala*, Rune 49, Vers 348 folg., wo *Ilmarinen* der in Gestalt eines Habichts vor der Schmiede weilenden *Louhi* auf ihre Frage, was er schmiede, antwortet:

«*Tuon kaula-renkahaista*
Tuolle Pohjalan akalle,
Jolla kiinni kytketähän
Vaaran vankan liepehesen.»

«Schmiede einen starken Halsring
Für die Alte von *Pohjola*,
Dass sie angeheftet werde
An den Saum des festen Berges.»

Auf ähnliche Weise muss in einem Märchen aus Karelien ein Mann, dem der Weg nach Hause gezeigt wird, dem *Wääräpyörä* (B. I. S. 199) das daheim geborene geloben. Kommen wir aber auf *Wetehinen* zurück, so ist es wohl richtig, dass er, wie Castrén a. a. O. S. 85 bemerkt, sowohl begrifflich als etymologisch dem von den Russen *Wodjänoi* genannten Wasserkobold entspricht.

In einem Märchen aus *Wuokkiniemi* (B. I. S. 179) will *Paholainen* (der Böse) gleich *Wetehinen* im Einverständniss mit der Schwester den Bruder, nach Beseitigung seiner ihm treuen, aus den Ochsenohren entstandenen Hunde, verzehren, nachdem dieser seinen Leib in der Badstube erweicht hat. Die Hunde zerreissen den *Paholainen*, dessen Backenzahn den Tod des Bruders herbeiführt, und dann, in den See getaucht, den *Paholainen* wieder zum Leben bringt. Die Hunde bringen aber ihren Herrn ebenfalls zum Leben und zerreissen dann nochmals *Paholainen* sammt seiner Braut. In einem Märchen aus Libelitz (B. I. S. 234) flieht *Paholainen* (der S. 241 auch *Ukko-Paholainen* heisst) vor den Wölfen, die an seinen Fersen nagen, und ist gegen seinen Befreier dankbar, sowie in einem andern Mährchen aus *Kihtelysvaara* in Karelien (S. 242) *Hiiden poika* in einem ähnlichen Falle. Seine Raben, *Paholaisen korpit*, fressen Menschen (B. I. S. 239).

Ein in Tavastland aufgezeichnetes Märchen (B. I. S. 192) bietet uns *Pahanen* (den Bösen) dar, wie er, nachdem er seine drei grossen Spürhunde vergeblich ausgesandt hat und das seiner Gewalt entfliehende Geschwisterpaar verfolgt, endlich seinen Tod findet: in einem andern aus Savolax (B. I. S. 183) ist es *Perkele*, dem ein von ihm in einen Hengst verwandelter Königssohn sammt einem Bettelknaben entflieht. *Perkele*, der bei der Verfolgung durch einen aus einem Fichtenreis hervorgezauberten Wald aufgehalten wird, holt sein Beil, um den Wald zu fällen. Als er nach geschehener Arbeit das Beil zurücklassen will, um die Fliehenden um so schneller zu erreichen, droht ihm der Fuchs das Beil zu stehlen. Als er den Fliehenden wiederum sehr nahe ist, werfen diese eine Schaale Wasser hinter sich, aus dem sofort ein See entsteht, den *Perkele* austrinkt, worauf der Fuchs ihm ein Loch in den Wanst

beisst, so dass er dennoch in dem herausströmenden Wasser seinen Tod findet. Wie die Namen *Paholainen*, *Pahanen* und *Perkele* dem Teufel im christlichen Sinne beigelegt zu werden pflegen, so auch das wie *Perkele* ursprünglich entlehnte *Piru*, welcher Name als Bezeichnung des Teufels auch in einem Märchen aus Tavastland (B. II. S. 176) auftritt, wo er im Kartenspiel besiegt und in einem Sack gefangen wird. In dem Märchen »Wahrheit und Lüge« aus Savolax kommen mindestens drei *Piru's* vor, die unter einer Föhre versammelt sind und einander verschiedene Geheimnisse mittheilen (B. II. S. 175). *Pirun emäntä*, *Piru's* Wirthin, die in einer von Ganander a. a. O. S. 67 angeführten Beschwörungsformel in einem Parallelverse neben *Wuoren eukko* (Berges-Alte) vorkommt (s. Castrén a. a. O. S. 167), erscheint in einem Märchen aus Satakunda (B. II. S. 214) als Weib des *Hiiden isäntä* (*Hiisi*-Wirth). In dem Märchen »der Zauberstab« aus Libelitz in Karelien kommt *Ukko-Piru*, der *Piru*-Alte (B. I. S. 208) in einem Berge wohnend vor, woneben sich in dem Märchen »die Zauberflöte« aus Satakunda (B. I. S. 228) *Wuoren Peikko*, der Berg-*Peikko*, stellen lässt, der ein grosses Horn auf dem Kopfe und nur ein Auge auf der Stirn hat. Ueber *Peikko*, das bereits Ganander a. a. O. S. 68 als synonym mit *Piru*, *Perkele* u. s. w. betrachtet hat, s. Castrén a. a. O. S. 125.

Schon Castrén hat S. 111 darauf aufmerksam gemacht, dass *Hiisi* in besonderer Beziehung zu Berggegenden steht, woher denn auch viele Berge in Finnland den Namen *Hiiden vuori*, Hiisi's Berg, tragen. Auch in dieser Märchensammlung kommt *Hiiden vuori* vor, einmal (B. I. S. 242) als Wohnsitz des *Hiisi*-Sohns (*Hiiden-poika*), dem ein Wolf zusetzt (s. oben), dann B. I. S. 37 folg. ebenfalls in einem karelischen Märchen als Aufenthaltsort der *Hiitolaiset*, deren Eltern gestorben sind und die bei der Erbschaftstheilung um das goldene Schiff zanken, das von selbst über Land und Meer fährt. In dem Märchen *Antti Puuhara* kommt statt dessen ein *Hiiden kallio*, ein Hiisi-Fels, vor, auf welchem ein riesiger Mann sitzt, der eine grosse Wolkenmasse trägt und in dessen Mütze acht Wirbelwinde ihr Nest haben (B. II. S. 134). Von diesem erhält *Antti Puuhara Hiisi's* Hengst (*Hiiden ori*). Das synonyme *Hiiden*

hevoinen, *Hiisi's* Pferd, finden wir in dem Märchen *Leppäpölkky* (B. II. S. 11) aber nur als Fluch wieder; gleichbedeutend ist auch ebendaselbst (S. 6 und 9) *Häjyn hevoinen*, des Bösen Pferd; über *Häjy*, das auch *Häijy* geschrieben wird, vergl. Castrén a. a. O. S. 108.

Endlich wäre noch zu erwähnen, dass in drei verschiedenen, aus Karelien stammenden Märchen der Name *Kehno* als Bezeichnung des Teufels und zwar alle dreimal des betrogenen auftritt (B. II. S. 69, 159 und 183); an der letztgenannten Stelle kommen deren sogar drei vor. Schon oben sahen wir *Kehnon akka* als Bezeichnung der *Syöjätär*.

In nahem Zusammenhange mit dem bösen Princip wird der Tod gedacht, der in zwei verschiedenen Märchen als Gevatter auftritt und überlistet wird; in dem einen derselben, aus Tavastland, trägt er (B. II. S. 152) den Namen *Kuolema*, in dem andern, aus Karelien (B. II. S. 156), heisst er *Surma*. In In dem letztern setzt der Sterbliche den Tod auf die als Pathengeschenk erhaltene Bank, von der er sich nicht erheben kann; nach Ablauf von 300 Jahren lässt er ihn endlich von derselben, damit er selbst die Welt verlassen könne. Da er aber Gott gelästert und den Teufel gelobt hat, wird er weder im Himmel noch in der Hölle aufgenommen, bleibt zwischen beiden, wird zur Himmelsziege (*taivaan vuohi*), die noch jetzt in der Luft meckert. Vefgl. Grimm, Mythologie S. 168, 1208. Ausser der Bezeichnung *Perkuno ožys* (lettisch *Perkohna kasa*), Perkuns-Ziege, heisst sie litthauisch auch *dangaus ožys*, Himmelsziege (Nesselmann p. 31).

Von den übrigen Gottheiten der epischen Lieder tritt nur *Tapio*, der Waldgott, in einem Märchen aus Ilomantz (B. I. S. 8) entgegen, wo er den kühnen Jäger *Lippo*, der ein Rennthier verfolgend nach *Tapiola*, Tapioheim, gerathen ist, zu seinem Schwiegersohn macht. *Lippo* sehnt sich nach dreijährigem Aufenthalt in *Tapiola* nach Hause, kommt aber nicht früher fort, als bis er dem *Tapio* die gewünschten Schneeschuh geschafft hat. Mit Weib und Kind zieht er von dannen als aber bei der dritten Nachtruhe die Sterne als Himmels durch die Reiserhütte schienen, ging das Weib verloren. Von

dem Sohne stammen die Lappen ab [6]). *Tapio's* Tochter, *Tapiotar*, zwingt in einem Märchen aus Olonez (B. I. S. 24) einen in des Waldes Dickicht gerathenen Mann mit ihr in *Tapiola* zu leben. Der aus dieser Verbindung entstandene Sohn *Mikko Mieheläinen* flieht mit seinem Vater, macht diesem aber durch seine *Kullervo*-Natur viel zu schaffen. In einem Märchen aus Ilomantz (B. I. S. 13) ist es eine Waldesjungfrau (*metsän impi*, s. Castrén S. 99), die Mutter des *Mikko Metsolainen* wird. In einem Märchen aus Satakunda (B. II. S. 42) kommt ein Waldgeist (*metsän haltija*) vor, worüber Castrén S. 170 zu vergleichen ist.

Soviel von den mehr oder minder in Gestalt einer den Menschen meist feindlichen Gottheit auftretenden Wesen. In freundlicherem Verhältniss zu den armen Sterblichen stehen die Thiere des Waldes, des Wassers und der Lüfte. Schon oben sahen wir, wie Wolf, Bär und Fuchs den der Gewalt *Wetehinens* Entfliehenden treulich beistehen. Bär und Fuchs treten auch in einem Märchen aus *Sodankylä* (B. I. S. 48) als Helfer in der Noth auf. *Tuhkamo*, dem es auferlegt war, zu Ross Goldwolle vom Himmel zu holen, stürzte, durch die Schwere des Goldes herabgedrückt, so tief in die Erde hinab, dass nur sein Haar ein wenig hervorguckte. Da kam eine Ente herbei und baute ihr Nest auf seinem Kopfe, legte ihre Eier hinein und fing an zu brüten. Da kam der Fuchs herbei und begann die Eier zu fressen. *Tuhkamo* ergriff ihn am Schweif und wurde so ein wenig emporgezogen. Am folgenden Tage kam der Vielfrass und machte sich ebenfalls an die Eier. An seinem Schweife zieht sich *Tuhkamo* noch etwas

---

6) *Lippo* und *Lappi* werden hier aneinandergerückt, wie ähnliches in verschiedenen Ablautformeln (vergl. Diez in Höfer's Zeitschrift für die Wissenschaft der Sprache T. IV. S. 400), (ob durch germanischen Einfluss?) bei den Finnen wie bei den Ehsten vorkommt. So im Finnischen *nilkis nalkis* (Lönnrot, *Suomen Kansan Sanalaskuja* S. 345 folg.), *nurtukset, nartukset* (S. 348); *lippu liinaa, lappu lautaa* (S. 295) u. a.·m.; im ehstnischen Räthsel (bei Hupel S. 172) *lip lippi peäl, lap lappi peäl* (Fahne auf Fahne, Lappen auf Lappen), *nikker nakker naeste nou* Schnickschnack, Weiberrath (ebend. im Wörterb. S. 152).

mehr empor. Am dritten Tage erscheint der Bär, um die übriggebliebenen Eier zu verzehren. An seinem Schweif hilft sich *Tuhkamo* vollends empor. Wir brauchen wohl nicht erst daran zu erinnern, dass es auch die Ente war, die auf *Wäinämöinens* aus dem Wasser hervorguckenden Knie ihr Nest baute (*Kalevala*, Rune 1, Vers 201 folg.), so dass uns in dem angeführten Märchen eine Spur alter Mythe vorliegt. Der Fuchs ist es auch, der, wie wir oben sahen, *Perkele* in der Verfolgung aufhält, indem er ihm droht sein Beil zu stehlen, und der ihm später ein Loch in den Wanst beisst (B. I. S. 186 folg.); in einem andern Märchen (B. II. S. 48 — 56) tritt er als Freiwerber auf und verhilft durch seine List dem *Jussi Juholainen* zu einer Königstochter und zum Besitz der Schlangenburg (*Madon linna*), in der es an nichts als an Vogelmilch (*linnun maito*) [7]) fehlte. In einem aus Schenkursk im Gouvernement Archangel in der Zeitschrift Москвитянинъ, Jahrgang 1844, Januarheft S. 122 mitgetheilten ähnlichen Märchen Бухтанъ Бухтановичь sind Schlange (Змѣй Змѣевичь), Rabe (Воронъ Вороновичь) und Kater (Кокотъ Кокотовичь) Inhaber dieser Burg und werden auf Veranstaltung des Fuchses ersäuft. Ein anderes aus dem finnischen Karelien stammendes Märchen (B. II. S. 57 folg.) hat dagegen eine den Thieren feindliche Tendenz, da ein Mann sich hintereinander in einen Fuchs, einen Wolf und einen Bären verwandelt und dann jedesmal funfzig seiner Kameraden in des Königs Burg lockt, wo sie ihren Tod finden, um durch ihre Bälge den Sinn des Königs zur Verheirathung der Tochter zu bewegen.

Auch die Vögel der Luft nehmen sich des Menschen an. So trägt ein Vogel, den *Mikko Mieheläinen* (B I. S. 36) in der Unterwelt anruft, denselben auf die Erde. So trägt auch ein Adler den *Tuhkamo* (B. I. S. 52) übers Meer in ein fernes Land; unterwegs wirft *Tuhkamo* Steine ins Meer, die zu Ruhefelsen des Adlers werden. Eine Meise (*tiainen*) giebt dem *Lippo* Anweisung, wie er die von *Tapio* verlangten Schneeschuh schaffen soll (B. I. S. 10) und derselbe Vogel bereitet

7) Es kommt auch B. II. S. 120 vor. Vergl. Aristophanes Aves 733 ὀρνίθων γάλα und die Erklärer dieser Stelle.

dem *Wetehinen* einen Aufenthalt bei der Verfolgung der flüchtigen Geschwister, da er den Versteck seiner Hacke zu kennen vorgiebt (B. I. S. 170, 172) [8]). Als *Wetehinen* nahe daran ist den Bruder zu verzehren, meldet diesem ein Rabe das Näherkommen seiner Befreier (S. 175). Eine Möve, die um ihr Leben gebeten hatte, trägt zum Dank zwei Brüder über das Meer, lässt sie aber im Fluge mehrmals fallen, um sie die Schrecken der Todes fühlen zu lassen (B. I. S. 121 — 123). Nicht selten erscheinen auch Menschen in Vogelgestalt. So ist es in einem Märchen aus Karelien (B. I. S. 195) ein in einen Auerhahn verwandelter Mensch, der sich von einem Knaben, der ihm das Leben geschenkt hatte, drei Jahre ernähren lässt und ihn dann zur goldenen Burg trägt, wo er einen wundervollen Kasten ohne Schlüssel erhält, aus dem eine wohlausgestattete Burg emporwächst. In dem Märchen *Tuhkamo* aus *Sodankylä* (B. I. S. 46) erscheinen drei Gänse in der Morgenröthe, die nach Ablegung der Flügel schöne Jungfrauen werden, deren eine in *Tuhkamo's* Gewalt geräth. In einem Märchen aus dem finnischen Karelien (B. I. S. 67 folg) sind es drei Enten, die sich niederlassen, sich in schöne Jungfrauen verwandeln und ihre Kleider ablegen, um ins Bad zu steigen. In dem Märchen aus dem russischen Karelien «der Frosch als Braut» (B. II. S. 118) hat der Frosch, den *Tuhkimo* zur Braut erhält, acht Schwestern in Schwanengestalt und nimmt auch selbst nach Verbrennung der Froschhülle die Gestalt eines Schwans an. In einem andern ebenfalls aus dem russischen Karelien stammenden Märchen «die neun Söhne eines Weibes» (B. I. S. 125) kommen sieben Brüder vor, die bei Tage in Schwanenhülle auf dem Meere fliegen, bei einbrechender Nacht aber ans Land kommen und die Hülle ablegen. Von dem in die Himmelsziege verwandelten Mann sprachen wir schon oben. Auch müssen wir eines Vogels erwähnen, der unter dem Namen *vaaka-lintu* auftritt. Seinen Rücken besteigt *Mikko Metsolainen*, der ihn einst hatte schiessen wollen (B. I. S. 14); der Vogel lässt ihn, wie oben die Möve, die Todesangst fühlen (S. 21); derselbe Vogel kommt auch noch

8) Vergl. Grimm, Mythologie S. 647.

S. 124 vor. Er scheint eben so fabelhaft zu sein wie die (B. I. S. 203) von *Wääräpyörä* verlangten drei eisenschnabligen Auerhähne, die der zukünftige Schwiegersohn hinter neun der Meere her zum Frühstück herbeischaffen soll.

Unter den Fischen ist es der auch in den epischen Liedern gefeierte Hecht, der eine Hauptrolle spielt. In einem karelischen Märchen fängt *Tuhkimo* (B. I. S. 62) einen Hecht, der ihm aus Dank dafür, dass er ihm das Leben lässt, wichtige Zauberworte verleiht; ebenso ertheilt der Hecht dem Mädchen ohne Hände aus Dankbarkeit guten Rath, damit sie wieder zu ihren Händen gelangen könne (B. I. S. 148); in dem Märchen «die neun Söhne eines Weibes» befiehlt der Hecht selbst (B. I. S. 117) ihm den Bauch aufzuschlitzen, um aus demselben eine blaue Binde und ein Schnupftuch herauszunehmen. Beide Märchen stammen aus dem russischen Karelien. In einem Märchen aus *Jakimvaara* am Ladogasee, «die sprechenden Fichten» (B. II. S. 93), verleiht eine Schlange einem Waldmann als Lohn für einen erwiesenen Dienst das Vermögen, die Sprache aller Thiere und Pflanzen zu verstehen. Vergl. Grimm a. a. O. S. 637. In einem karelischen Märchen (B. II. S. 74) kann ein alter Frosch allein die gewünschte Auskunft ertheilen.

Wie wir oben gesehen haben, kommt eine Verwandlung von Menschen in Thiere häufig vor. Freiwillig verwandelt sich *Leppäpölkky* (B. II. S. 14) in ein Hermelin, um durch ein Loch zu kriechen und das Gespräch der *Syöjätär* mit ihrer Tochter zu belauschen. Die böse *Syöjätär* ist es auch, die, nachdem ihre eigne Tochter in eine Brücke verwandelt worden war (B. I. S. 85), *Tuhkimus* in eine Rennthierkuh verwandelte. Auf den Rath der *Leski-akka* verbrennt ihr Mann die Rennthierhülle, als sie dieselbe abgelegt hat, um sich den Kopf absuchen zu lassen. *Tuhkimus* verwandelt sich darauf aus Furcht vor *Syöjätär* nach Proteus-Art in einen Spinnrocken, ein Waschholz, eine Spindel u. s. w. Auch das durch *Syöjätär's* Bosheit ins Meer versenkte Mädchen (B. I. S. 101 folg.) nimmt, um dem Königssohn zu entfliehen, hinter einander die Gestalt einer Schlange, einer Mücke, einer Eidechse, eines Raben, einer Spindel u. s. w. an. Die unfreiwilligen Verwand-

lungen bewerkstelligt die böse Macht: *Perkele*, der (B. I. S. 183) einen Königssohn in einen Hengst verwandelt, welcher mit vier Sprüngen eine Werst Weges zurücklegte, *Paholainen* aber giebt einer Königin die Gestalt einer Stute (B. I. S. 239); B. II. S. 111 ist es ein Zauberer, der die Königstochter in eine Maus verwandelt, S. 117 ein böses Zauberweib (*paha noitaakka*) oder sogar (B. II. S. 124) die erzürnte Mutter selbst, welche den Töchtern eine Frosch- und Schwanenhülle giebt. Schon oben sahen wir, wie *Syöjätär* ähnliche Bosheit übt. Ihr Fluch ist es auch, der den armen *Leppäpölkky*, der freilich erst durch drei Jahre langes Wiegen eine Seele in seinen Leib aus Erlenholz erhalten hat, wiederum, als er nach Tödtung der *Syöjätär* seine Leiden erzählt, in Hols — in ein blaues Kreuz verwandelt.

Was die handelnden Personen anbetrifft, so ist der ächte Märchenheld ein Aschenbrödel: *Tuhkamo* oder *Tuhkimo* (von *tuhka*, Asche), der der jüngste von drei Brüdern ist (B. I. SS. 46, 56, B. II. SS. 28, 118), wofür auch noch (B. II. 37) der Name *Hölö* (nach Renvall = Lärm, Geheul) vorkommt. Die weibliche *Tuhkimus* erscheint dagegen als zurückgesetzte ältere Tochter (B. I. SS. 77, 88). Nur ein Märchen aus Tavastland (B. I. S. 95) hat eine zurückgesetzte dritte Schwester, jedoch ohne diesen Namen. Die Dreizahl, die wir hier bemerken, kommt am häufigsten in Anwendung. Die Zahl geht durch alle Verhältnisse hindurch und erleidet nur wenige Ausnahmen. Es findet aber auch eine Steigerung der Dreizahl Statt; namentlich ist die Progression 3, 6, 9 sehr beliebt. B. I. S. 19 folg. und B. II. S. 5 erscheinen nach einander eine drei-, eine sechs- und eine neunköpfige Schlange. B. II. S. 3 sind die Bezwinger dieser Ungethüme einer der drei Becher, ein anderer der sechs, und ein dritter der neun getrunken hat; sie bekommen vom Könige, nach Verhältniss, drei-, sechs- und neunhundert an Reisegeld. B. II. S. 131 folg. treten hinter einander drei, sechs und neun Bettler auf. Die höchste dieser Zahlen kommt öfters bei Geschwistern vor: so (B. I. S. 113) neun Söhne eines Weibes, die dreimal Drillinge geboren hatte, ferner (B. I. S. 155) neun Brüder einer Schwester; ebenso neun Schwestern (B. II. S. 124) und (B. II. S. 18) neun andere.

denen *Syöjätär* nur ein Auge zum Gebrauch gelassen hat. Wie in der *Kalevala* Rune 39, V. 17 der *Sampo* hinter neun Schlössern verborgen war, so werden die dem *Paholainen* feindlichen Hunde hinter neun Schlössern eingesperrt (B I. S. 185), wofür an einer entsprechenden Stelle neun eiserne Thüren vorkommen (B. I. S. 175). Wie die Biene in der *Kalevala* (Rune 15, Vers 424) über neun Meere nach Salben fliegen muss, so befiehlt *Wäräpyörä* die eisenschnabligen Auerhähne (B. I. S. 203) hinter neun Meeren herzuholen. — In andern Fällen tritt an die Stelle der Dreizahl auch die Einzahl [9]). Während in einem Märchen aus dem russischen Karelien und aus *Jakimvaara* eine der drei Schwestern sich rühmt, mit drei Gerstenkörnern ein Heer zu speisen (B. I. S. 113) oder aus drei Weizenkörnern Brot für eine ganze Stadt zu backen (B. I. S. 127), die andere aber mit zwei Flachsfasern ein Heer zu kleiden oder mit Hemden zu versehen, wollen sie in einem andern Märchen aus *Jakimvaara* (B. I. S. 136) dasselbe mit einem Gerstenkorn und einer Flachsfaser leisten. Ein Gerstenkorn war ja auch einer der Bestandtheile des *Sampo* (*Kalevala*, Rune 10, Vers 265). Während gewöhnlich drei Gefährten auftreten, kommen in einem Märchen aus Ilomantz (B. II. S. 32) und deren Variante aus Satakunda (B. II. S. 44) deren fünf vor, welche Zahl nochmals wiederkehrt, da einer der Gefährten fünf Winter in sich und fünf Pelze am Leibe hat. Wenn es in einem Märchen aus dem russischen Karelien (B. I. S. 108) heisst, dass man ein Geräusch fünf Werst weit (*viideltä virstalta*) hört [10]), so spielt dabei vielleicht die Allitte-

9) Sprachlich interessant ist die Abwerfung des auslautenden *t* in den beiden Zahlen *yksi*, eins, und *kaksi*, zwei, in der Redensart *eikä sinä ollut kun ykskaks, kun hame tuli pol'an kästin* und es war nicht (länger) als eins, zwei, bis das Hemd in des Knaben Hände kam (B. I. S. 213); vergl. auch B. II. S. 104.

10) Beiläufig bemerke ich, dass mir ein durch Lappland gereister Freund erzählt hat, dass man dort die Entfernung, auf die man Hundegebell hört, auf fünf Werst angiebt und nach solchen Strecken den Weg berechnet; daher also das Wort für Meile *peni-kuulema* (d. h. so weit man den Hund hört) der Form *peni-kuorma* (Hunde-Fuder) vorzuziehen ist.

ration eine Rolle. Andere Zahlen kommen nicht häufig vor. In einem Märchen aus dem russischen Karelien finden wir (B. II. S. 52) 10 Holzhacker, 20 Rosshirten und 30 Kuhhirten hinter einander. B. I. S. 247 werden 30 Kühe getödtet, um mit deren Fleische die Thiere des Waldes bei der Flucht abzuwehren. B. II. S. 58 folg. werden 50 Füchse, 50 Wölfe und 50 Bären, wie wir oben sahen, das Opfer einer List.

Hin und wieder scheint die Farbe nicht ohne Bedeutung zu sein. *Syöjätär* verwandelt ein Weib in ein schwarzes Schaaf (B. I. S. 77), B. I. S. 106 scheint die schwarze Kuh insofern eine Bedeutung zu haben, als ihr Brüllen vielleicht Unglück bringen könnte. B. I. S. 247 muss aus dem weissen Berge (*Walkea vuori*) ein weisser Wallach herbeigeschafft werden. B. I. S. 117 wird aus dem Magen des Hechts eine blaue Binde hervorgeholt, die Wunder thut, *Leppäpölkky* wird (B. II. S. 27) in ein blaues Kreuz verwandelt. In einem karelischen Märchen (B. II. S. 184) soll aus einem rothen Frosch unter der Kirchenschwelle eine Salbe bereitet werden. Beide Farben kommen in einem Verse als Schmeichelworte vor B. I. S. 851 *Sinikkisein*, *Punikkisein!* etwa: blaues Beerlein, rothes Beerlein! Andere Farbenverbindungen fehlen auch nicht. In einem Märchen aus dem finnischen Karelien (B. I. S. 58 folg.) ruft *Tuhkimo* auf Geheiss seines verstorbenen Vaters mit der Stimme des Bösen ein schwarzes Pferd hervor, mit der Stimme des Mädchens ein wasserfarbenes, mit der Stimme des Mannes ein schneeweisses; in einem andern eben daher stammenden zaubert er (B. I. S. 70 folg.) mit einem rothen Stabe ein rothes Pferd mit Stern-Stirn, mit einem grauen Stabe ein graues Pferd mit Mond-Stirn, mit einem schwarzen Stabe ein schwarzes Pferd mit Sonnen-Stirn hervor. Die hier vorkommende Steigerung der Himmelslichter ist der finnischen Poesie mit der ehstnischen gemeinsam und schon aus der *Kalevala* bekannt; vergl. Castrén a. a. O. p. 54.

Bedeutungsvolles und Sinnreiches kommt sowohl in Wort als That manches vor. Das Mädchen will nicht früher heirathen, als bis der Mühlstein ganz zerrieben, das Fussbrett des Spinnrockens abgetreten, der Mörser beim Mahlen zer-

rieben und die Schwelle durch den Saum ihres Kleides abgeschlissen ist (B. I. S. 201). Auf der Flucht vor *Pahanen* lässt das Mädchen drei Blutstropfen aus dem namenlosen, d. h. vierten Finger auf die Schwelle fallen (B. I. S. 192). Die Bedeutung dieses Fingers in der finnischen Mythe ist uns schon aus der *Kalevala* bekannt; vergl. Grimm in Höfer's Zeitschrift B. I. S. 38 Anmerkung und Böhtlingk im Jakutischen Wörterbuch S. 3. Wie aber *Louhi* in der ersten Ausgabe der *Kalevala*, Rune 23, Vers 378 nur den kleinen Finger (*yksi sakarisormi*) nachbehält, so schlägt auch *Syöjätär* (B. I. S. 87) bei ihrem Versinken mit dem kleinen Finger auf den Boden. In einem Märchen aus Tavastland (B. II. S. 112) kommen drei Namens- oder Glücksbäume eben so vieler Brüder vor. Die Richtung, in der sie beim Fällen niederstürzen, ist für die Wahl der Braut entscheidend. In einem Märchen aus dem russischen Karelien müssen die drei Brüder zu diesem Zweck mit geschlossenen Augen einen Pfeil abschiessen (B. II. S. 118). In einem andern Märchen aus Karelien soll bei der Geburt eines Knaben ein Beilschaft, bei der Geburt eines Mädchens aber eine Spindel an die Pforte gelegt werden (B. II. S. 155).

Es kann meine Absicht nicht sein, den ganzen reichen Stoff der vorliegenden Märchensammlung nach seinen einheimischen und fremden Elementen zu sondern oder denselben vergleichend zu behandeln. Einzelne Züge der verschiedenen Märchen, die uns als alte Bekannte aus den epischen Liedern der Finnen entgegentreten, darf ich aber nicht ganz übergehen. Schon oben erwähnten wir der *Kullervo*-Natur des *Mikko Mieheläinen*. In einer ähnlichen Weise benimmt sich *Mikko Metsolainen*, indem er gleich *Kullervo* (*Kalevala*, Rune 31, Vers 309 folg.) einen Zaun aus den schönsten, höchsten Föhren zieht und dabei die Pforte weglässt (B. I. S. 13). Ein anderer aus der *Kullervo*-Episode bekannter Zug ist es, wenn *Syöjätär*, wie *Ilmarinen's* Wirthin (Rune 32, Vers 24), einen Stein ins Hirtenbrot backt (B. I. S. 161). Wie *Kullervo*, als er zu Hause nicht gut thut, vom Vater abgesandt wird, um die Steuer zu entrichten (Rune 35, Vers 65 folg.), so muss *Mikko Mieheläinen* auf Geheiss seines Vaters (B. I. S. 28) zum Warägerkönig

(*Warjakainen kuningas*) ins Warägerland (*Warjakan maa*) gehen, um eine Schuld von zwei Tonnen Goldes einzufordern. Wie in der *Kalevala* (Rune 27, Vers 389 folg.) *Lemminkäinen* auf dem Hofe von *Pohjola* alle Pfosten bis auf einen einzigen mit Menschenköpfen besetzt findet, so giebt es in einem karelischen Märchen (B. II. S. 72) einen Zaun mit Menschenköpfen, an welchem nur ein einziger Pfosten noch unbesetzt ist. In dem Kampf mit dem *Pohjola*-Wirth wendet *Lemminkäinen* List an, um den letztern zu vermögen, sich umzusehen (Rune 21, Vers 368):

«Ohoh Pohjolan isäntä!
Niinp' on kaulasi katalan,
Kuni koite ruskeana.»

«O du Hauswirth von *Pohjola!*
Also strahlt dein Hals, o Armer,
Wie der Morgen von der Röthe.»

worauf er ihm den Kopf von den Schultern schlägt. Aehnlich spricht auch *Leppäpölkky* zum Schlangenungethüm (B. II. S. 12): «Sieh, die Sonne geht dort auf, so roth ist, goldene Schlange, dein Hals wie es der von Gott geschaffene Sonnenaufgang ist.» Auch *Mikko Metsolainen* (B. I. S. 19) sagt der Schlange: «Sieh, wie dein Kopf der Sonne gleich im Meer einhergleitet.» In dem Märchen «das Mädchen im Königsgarten» ruft der durch eine Welle ins Meer gespülte Königssohn, als er wieder zum Vorschein kommt; während die Mutter auf den Rath des Hechts den Meeresschaum durch ihre Hände fliessen lässt: «Ohoh! wie lange habe ich geschlafen.» — «Noch länger hättest, Söhnchen, du geschlafen ohne mich» (B. I. S. 148) Aehnlich ist auch das Erwachen des durch seine treuen Bundesgenossen wieder zum Leben gebrachten Bruders, der durch den Knochen *Wetehinens* getödtet war (B. I. S. 177). Unwillkürlich denkt man hiebei an die Worte *Lemminkäinens*, als seine Mutter seinen zerstückelten Leib aus dem Wasser aufgefischt und zum Leben gebracht hatte, sowie an ihre Antwort (*Kalevala*, Rune XV, Vers 565 folg.):

Oisit maannut kauemminki
Vielä viikomman venynyt

Ilman äitiltä pahatta,
Katalatta kantajata.

Länger hättest du geschlafen,
Hättest länger noch gelegen
Ohne deine arme Mutter,
Ohne mich, die dich getragen.

Diese Beispiele werden genügen, um darauf aufmerksam zu machen, wie Lied und Märchen, was den Stoff anbelangt, bei einander zu Borg gegangen sind und wohl noch bis auf diesen Tag in solchem Verhältniss zu einander stehen.

Mag die Verbreitung der Märchenstoffe, wie Castrén in seinen Reiseerinnerungen S. 85 andeutet, durch christliche Mönche oder, was eben so viel für sich hat, durch andere Verbreiter der Cultur und auf dem Wege des Handelsverkehrs vor sich gegangen sein, so bleibt es doch unwiderleglich, dass so manches hoch ins Griechenthum hinaufreichende Märlein uns im finnischen Norden und sogar bei den Lappen entgegentritt. Einiges der Art, namentlich in Betreff der Polyphemsage, habe ich im «Inland» Jahrgang 1852 No. 22 namhaft gemacht. Anderes, was an Odysseussagen anklingt, findet sich auch in diesen Märchen. Die Jungfrau, die *Mikko Metsolainen's* Gefährten ihm in seiner Abwesenheit abwendig machen wollen, will keinen heirathen, bevor er den eisernen Bogen des Abwesenden gespannt hat (B. I. S. 23). Wie Odysseus sich an dem Mastbaum binden lässt, um dem Gesange der Sirenen zu widerstehen, so lässt sich in einem karelischen Märchen (B. I. S. 244) der König an einen Baum binden, um nicht bei dem Spiel der von *Pakolainen* verliehenen Flöte mit dem übrigen Volk zum Tanze fortgerissen zu werden. Auch die Oedipussage tritt in ächt finnischer Färbung auf. Zwei Seher kehren zur Nacht in einem Hause ein, wo die Wirthin einen Sohn, ein Schaaf ein Lamm zur Welt bringt. Sie sagen einander vorher, dass das Lamm das Schaaf verzehren, der Sohn seinen Vater tödten und seine Mutter heirathen werde. Diese Rede hört des Kindes Vaters, will das Kind tödten, lässt es aber am Leben. Als aber der Herbst herangekommen war, wurde das Schaaf geschlachtet und eine Brühe aus seinem

Fleisch gekocht. Schon spottet der Wirth, als er bei der Brühe sitzt, der falschen Vorhersagung: als er aber nach dem aufs Fenster gestellten Fleische schickt, hat das Lamm dasselbe verzehrt. Aus Furcht vor der Zukunft will der Vater sein Kind jetzt tödten, zieht das Messer und verwundet das Kind auf der Brust. Auf Bitten der Mutter wird das Kind auf einem Brettchen ins Meer geworfen. Die Welle trägt das Kind zum Ufer eines Klosters im Meere. Die Mönche erziehen den Knaben, der, als er herangewachsen ist, aus dem Kloster fortzieht und auf dem ersten Hofe, auf den er stösst, um Arbeit bittet. In Abwesenheit des Wirths nimmt die Frau ihn an ein Rübenfeld gegen Diebe zu hüten. Mit dem Bogen begiebt er sich aufs Feld, wo bald ein alter Mann erscheint, den er für einen Dieb hält und ihn erschiesst. Leider war es der Wirth des Hofes, dessen Weib den Knecht im Hause behält, ihn heirathet und endlich in der Badstube an der Narbe auf der Brust erkennt. Voll Verzweiflung begiebt der Unglückliche sich auf den Weg, um von den Schriftkundigen zu erfahren, ob Sohn und Mutter Vergebung finden würden. Zwei Mönche, die ihm verneinend antworten, tödtet er und erfährt vom dritten, dass ihm und der Mutter Vergebung zu Theil würde, wenn er, im Felsen grabend, Wasser aus dem Gestein hervorlocken und ein auf dem Schooße seiner Mutter ruhendes schwarzes Schaaf weiss werden würde. Beides geschieht, als er eines Tags einen Rechtsverdreher so vor die Stirn schlägt, dass er todt niederfällt (B. II. S. 81 — 89). Hieran reiht der Herausgeber eine andere Erzählung von einem Manne, der neunfachen Todschlags schuldig war und dem Vergebung zu Theil werden sollte, wenn er Wasser im Siebe tragend eine Kohlengrube gefüllt hätte und aus einem Theerklotz Blätter ausschlagen würden (B. II. S. 89 — 92). Beide Stücke sind in Karelien aufgezeichnet.

Endlich füge ich ein Paar originelle Züge hinzu. Die uns hinlänglich bekannte *Syöjätär* giebt dem Königssohn, als er sich beim Erwachen wundert, ein goldenes Hemd, das ihm seine wahre Braut geschickt hatte, unter seinem Kissen zu finden, folgende Antwort, indem sie sich selbst für die Verfertigerin des Hemdes ausgiebt: »Selbst schlafe ich, die Hände

aber sind mir wach« (*itse minä makaan, kädet mulla valvovat*) (B. I. S. 109). — Als die Königstochter ihrem Befreier beim Erkennen an den Hals stürzt, gab sie ihm, wie es B. I. S. 21 heisst; Mund und Nase (*suuta, nenää antoi*). Das Mundgeben erklärt sich leicht durch Küssen, das Nasegeben ist, wie es scheint, in Europa nur in anderer Bedeutung bekannt. — Nachdem *Leppäpölkky* in ein blaues Kreuz verwandelt ist, feiert der König seine Hochzeit mit der schönen *Katrina*. Der Erzähler schliesst das Märchen dann also: »Auch ich war dort auf der Hochzeit. Man gab mir ein Pferd aus Schaum, einen Sattel aus Rüben, eine Peitsche aus Erbsen. Das Gastgebot währte lange, viele Tage hintereinander. Auf dem Wege zu demselben gerieth ich an das Dreschhaus von *Riettilä* [11]); das Dreschhaus gerieth in Brand und ich machte mich daran es zu löschen. In der Gluth schmolz mein Pferd, mein Sattel wurde zu gleicher Zeit gebraten und die Dorfbuben verzehrten ihn. — Ich trieb sie fort; man hetzte aber die Hunde auf mich, und als ich diese mit meiner Peitsche schlagen wollte, bissen die Hunde dieselbe zu Schanden. — So ist denn alles dahin! Ich Armer schleppe mich in meiner Müdigkeit fort; es wird doch ein Mann aus mir! — Das Märchen ist aus.«

Wir wollen hoffen, dass der fleissige Herausgeber uns bald eine Fortsetzung dieser dankenswerthen Sammlung liefern werde. Früher dürften jedoch schon einige von Ahlqvist bei den *Watjalaisel* oder sogenannten Tschuden im St. Petersburgischen Gouvernement aufgezeichnete, höchst originelle Märchen veröffentlicht werden. Auch wollen wir die Hoffnung nicht ganz aufgeben, dass der ehstnische Märchenschatz dem Publicum nach und nach zugänglicher werde. Was bisher davon in den Rosenplänterschen Beiträgen, im Inland und in den Verhandlungen der gelehrten ehstnischen Gesellschaft zu Dorpat erschienen ist, hat genugsam dargethan, dass auch in diesem Volke eine reiche poetische Ader schlage.

---

11) *riettilä* (auch *riehtilä*) heisst eine Bratpfanne.

(Aus dem *Bull. histor.-philol. T. XII. No.* 24.)

$\frac{1}{13}$ Juin 1855.

Du climat de la Russie; par C. VESSÉLOWSKY[1].

La grêle.

La grêle est à la fois une énigme pour la météorologie et un sujet d'étude des plus importants pour la statistique. Malgré la fréquence de ce phénomène en Europe, malgré les progrès si remarquables des sciences naturelles pendant le siècle dernier, l'origine de la grêle est encore un des problèmes les plus embarrassants de la météorologie, une véritable énigme scientifique, quoiqu'il existe plusieurs théories sur la formation de la grêle. Dans un tel état de choses, réunir le plus grand nombre possible de faits, étudier le sujet sous toutes ses faces d'après les observations les plus authentiques et les plus sûres, voilà le seul chemin, malgré sa longueur et ses difficultés, qui puisse avec le temps conduire à la solution du problème. Cependant une statistique fidèle et complète sur la grêle n'intéresse pas exclusivement les sciences physiques; elle serait d'une utilité pratique incontestable, surtout dans un pays principalement agricole. Quelle est la fréquence de la grêle, quels pays sont le plus exposés à ce fléau, quelle est la valeur des dommages occasionnés par cette cause, et leur répartition sous le double rapport des années et des

1) Extrait d'un ouvrage étendu que l'auteur prépare sur le climat de la Russie.

lieux; telles sont les questions dont la solution statistique non seulement satisferait la curiosité, mais aurait la plus grande importance pour le cultivateur et le publiciste éclairés. Faire connaître la proportion et la fréquence des ravages exercés par la grêle, c'est appeler la prévoyance publique, sinon à prévenir le mal, du moins à le réparer.

C'est dans ce but que nous avons réuni toutes les données qu'une recherche exacte nous a fait trouver dans les matériaux publiés ou inédits sur ce sujet, et qui peuvent conduire à la solution des questions principales que présente la statistique de la grêle.

Quelle est en Russie la quantité des dégâts causés par la grêle, ou, plus exactement, quelle est la fréquence de la grêle elle-même? La solution de cette question nous oblige à recourir aux journaux météorologiques; et cela même présente des difficultés, dont la principale est le manque de précision suffisante dans les indications. Ainsi, n'a-t-on pas compris dans l'expression de grêle également le grésil? Ce manque de détermination précise provient de ce que, dans le sens météorologique, il est fort difficile d'établir les signes auxquels on peut distinguer la grêle du grésil.

Le grésil se compose de grains presque toujours parfaitements ronds; cette forme n'est que rarement modifiée par de petites aspérités, et le diamètre de ces grains, qui ordinairement ne dépasse pas une ligne, s'élève quelquefois jusqu'à deux. Le grain du grésil n'est jamais transparent; il approche de la blancheur de la neige, et, lorsqu'il devient un peu gros, il est quelquefois revêtu d'une mince enveloppe de glace [2]). La grêle, au contraire, présente des grains plus ou moins gros, en forme de poire, et composés d'une masse opaque de neige durcie. Quand les grêlons sont gros, ils sont le plus souvent enveloppés d'une épaisse couche de glace; il arrive même souvent que les couches de neige alternent avec les couches de glace. Cependant ces deux aspects de la grêle sont considérés par Kämtz et la plupart des météorologues comme

2) Kämtz, *Lehrb. d. Met.* II, 495. – *Vorles. üb. Met.* 445.

un seul et même phénomène, la seule différence entre la grêle et le grésil consistant dans le plus ou moins de grosseur des grains et, par suite, dans le plus ou moins de dommage qu'ils occasionnent. En effet, quoique le grésil ne tombe guère qu'en hiver et au printemps, tandis que la grêle se présente principalement en été, et en général pendant les chaleurs, ils sont rangés cependant tous les deux dans la catégorie des phénomènes électriques, avec cette seule différence que la grêle est toujours accompagnée d'orage, tandis que le grésil tombe le plus souvent sans orage, mais lorsque l'atmosphère est violemment agitée et chargée d'électricité [3]).

En réalité, comment établir la différence entre le grésil et la grêle? Si l'on admet que la grêle est accompagnée d'orage et non le grésil, on est forcé de convenir que cette distinction est fort arbitraire; car ces deux phénomènes ont toujours lieu sous l'influence d'une forte quantité d'électricité, dont la plus légère augmentation suffit peut-être pour produire un orage. Quant à la grosseur des grains, elle ne peut non plus, d'après Kämtz, servir de base à une classification; car ce savant a vu, pendant de violents ouragans au printemps et en hiver, des grains de grésil plus gros que des grêlons tombés en été pendant un orage [4]). En hiver, l'air contient moins de vapeur d'eau qu'en été, et, par suite, les gouttes de pluie sont moins grosses que dans cette dernière saison: il en est certainement de même pour les grêlons. Si l'on ajoute à cela que, pendant un même orage, les grêlons ramassés sur le sommet des montrgnes sont plus petits que ceux que l'on trouve dans les vallées voisines, ce qui prouve, d'après toute vraisemblance, qu'ils augmentent de grosseur pendant la du-

---

3) Arago et quelques autres physiciens admettent encore une troisième espèce de grêle composée de petits grains de glace transparente; mais Kämtz prétend que ce sont tout simplement des gouttes de pluie qui gèlent avant d'avoir atteint la terre, lorsque les couches supérieures de l'air sont envahies brusquement par le vent du sud, tandis qu'à la surface de la terre se trouvent encore des couches d'air très froid.

4) Kämtz, l. c.

rée de la chute [5]), on en conclura qu'il devient encore plus difficile de distinguer la grêle du grésil par la grosseur des grêlons, puisque, sur le haut d'une montagne, l'observateur notera du grésil dans le même instant où la vallée sera couverte de grêle [6]).

En tenant compte de toutes ces difficultés, j'ai extrait de tous les journaux d'observations météorologiques que j'ai pu me procurer, les moyennes présentées dans les deux tableaux suivants sur le nombre de jours où l'on a observé qu'il était tombé de la grêle [7]). On remarquera sans doute que le nombre des localités indiquées dans ces tableaux est peu considérable, si on le compare au nombre général des lieux où il se fait en Russie des observations météorologiques; mais, parmi les observateurs répandus dans ces différents endroits, beaucoup n'ont fait aucune mention des cas de grêle, tandis que, dans les journaux de certains autres, ces cas sont présentés comme si rares, que l'on peut douter qu'ils aient tous été notés avec soin. Je n'ai point pris en considération les journaux de cette espèce, non plus que ceux dont les observations embrassaient un trop petit nombre d'années.

---

5) Olmsted, Froriep's *Notizen*. XXVIII, 114.

6) Kämtz, l. c.

7) Dans ces tableaux, les jours de grêle sont indiqués par les nombres entiers et par les fractions. Il se peut qu'à la vue de ces chiffres on se demande à quoi bon et ce que signifient des fractions dans un sujet qui ne semble comporter que des nombres entiers. La réponse est fort simple: le chiffre 0,8, placé, par exemple, au mois de juin pour la localité de Gorki, signifie qu'à ce endroit il est tombé pendant ce mois 8 fois de la grêle en 10 ans; le chiffre 0,1, pour le même mois à St.-Pétersbourg indique que dans cette ville il ne tombe, pendant ces même 10 années, qu'une seule fois de la grêle au mois de juin. Quand il s'agit d'un phénomène comparativement si rare, les fractions sont inévitables. Ainsi, pour trouver à Gorki la moyenne des jours de grêle en avril, il a fallu prendre la somme des cas observés en avril pendant 10 ans, somme qui est de 6, et la diviser par le nombre des années d'observation, ce qui produit la fraction 0,6.

1er TABLEAU.

Nombre annuel des jours de grèle en Russie.

Lieux des observations.	Moyenne des jours de grèle par an.	Nombre des années d'observation et indication des sources.
Arkhanguelsk	7,0	10 ans, 1841 — 1850. *Записки Гидрогр. Департ.* Part. I — X.
Pétrozavodsk	2,0	10 ans; Bergsträsser: *Опыт описания Олонецкой Губерніи.* Спб. 1838, p. 18.
Sweaborg	4,4	5 ans, 1843 — 1847. *Записки Гидрогр. Департ.* Part. III — VII.
Kronstadt	5,7	7 ans, 1844 — 1850. Ibid. Part. IV — X.
St.-Pétersbourg.....	1,6	14 ans, 1822 — 1834. Observations de Wisnewsky dans les *Mém. de l'Acad. Impér. des Sc. de St.-Pétersb.* VI sér. Tom. IV. Part. I.
Réval	1,6	34 ans, 1815 — 1848. Observ. de Schieferdecker: *Verzeichniss der Rittergüter in Ehstland, von Uexküll.* Reval 1853, p. 101.
Moscou	3,0	Kämtz, *Lehrb. d. Meteorol.* II. 512.
Vladimir	1,0	19 ans, 1832 — 1850. N. Doubensky, *Журн. Мин. Госуд. Имущ.* 1851, Part. XL, sect. II. p. 248.
Iekatérinbourg	3,4	14 ans, 1837 — 1850. *Annuaire magn. et mét. de Russie* et *Annales de l'Observ. phys. centr.*
Orel	2,4	8 ans, 1838 — 1845. Mes résumés des observations de Pétroff, *Журн. Мин. Госуд. Имущ.*, 1851. Part. XXXVIII, sect. II, p. 166.
Tambov	3,0	12 ans, 1825 — 1837. Observ. du D. Rang dans le *Bulletin de la Société des Naturalistes de Moscou.* 1837, No. 7.
Gorki, gv. de Mohilev	4,3	10 ans, 1844 - 1853. D'après les journaux inédits des observations de M. Schmidt, à l'Inst. agr. de Gorigoretz.
Koursk	3,9	4 ans, 1842 — 1845. Observ. de Th. Séménoff; *Annales de l'Observ. phys. centr.* 1848.
Saratov	2,0	8 ans, 1792–1799. Observ. du D. Meyer, publié par Hermann.
Astrakhan	2,7	6 ans, 1845 — 1850. *Записки Гидрогр. Департ.* Part. V — X.
Sévastopol	4,6	12 ans, 1840—1851. Observ. de M. Arkas; *Зап. Имп. Русск. Геогр. Общества* liv. IX.
Moyenne déduite eu égard au nombre des années d'observation dans chaque localité..	2,9	

2e TABLEAU.

Répartition des jours de grèle, par mois.

(Les sources et le nombre des années d'observation pour chaque localité sont les mêmes que dans le 1er tableau.)

	Janvier.	Février.	Mars.	Avril.	Mai.	Juin.	Juillet.	Août.	Septemb.	Octobre.	Novemb.	Décemb.	L'année.
Arkhang.	0,2	0,0	0,1	0,8	1,5	1,2	0,3	0,5	1,4	0,7	0,2	0,1	7,0
Sweaborg	0,0	0,0	0,4	0,8	0,4	0,2	0,2	0,6	1,0	0,4	0,2	0,2	4,4
Kronstadt	0,1	0,1	0,1	1,1	1,1	1,0	0,0	0,1	1,1	0,7	0,3	0,0	5,7
S.Pétersb.	0,0	0,2	0,2	0,2	0,2	0,1	0,2	0,2	0,2	0,1	0,0	0,0	1,6
Réval.....	0,0	0,0	0,0	0,1	0,2	0,2	0,0	0,2	0,5	0,3	0,1	0,0	1,6
Moscou...	0,0	0,0	0,0	0,1	0,7	1,1	0,3	0,7	0,1	0,0	0,0	0,0	3,0
Vladimir.	0,0	0,0	0,0	0,1	0,4	0,4	0,1	0,0	0,0	0,0	0,0	0,0	1,0
Iekaté-rinbourg	0,0	0,0	0,0	0,1	0,5	0,8	1,3	0,6	0,1	0,0	0,0	0,0	3,4
Orel.....	0,0	0,0	0,0	0,0	0,5	0,8	0,5	0,5	0,0	0,1	0,0	0,0	2,4
Gorki (g. Mohilev)	0,0	0,0	0,2	0,6	0.7	0,8	0,7	0,2	0,4	0,5	0,2	0,0	4,3
Koursk...	0,0	0,0	0,0	0,3	1,0	0,8	1,0	0,5	0,0	0,0	0,3	0,0	3,9
Astrakh..	0,2	0,3	0,2	0,2	0,2	0,2	0,2	0,2	0,0	0,7	0,0	0,3	2,7
Moyenne déduite eu égard au nombre des années d'observat. dans chaq. localité.	0,03	0,04	0,06	0,27	0,52	0,54	0,33	0,30	0,38	0,25	0,09	0,03	2,84
Sévastop.	0,3	1,1	0,3	0,5	0,1	0,1	0,0	0,1	0,1	0,4	0,8	0,8	4,6

Le petit nombre des localités qui ont fourni des observations ne permet pas de décider si les cas de grèle sont plus ou moins fréquents au nord ou au sud, à l'est ou à l'ouest de la Russie, ni en général quelle est l'influence des différentes conditions locales sur le phénomène dont il s'agit. Il faudrait, pour parvenir à de pareilles conclusions, réunir les observations d'un plus grand nombre de localités.

En conséquence, et sans essayer de tirer des données ci-dessus aucune déduction sur la répartition géographique de la grèle, ni de comparer entre elles les localités indiquées dans

le tableau, nous pouvons cependant considérer les moyennes que nous venons de présenter comme exprimant en général les rapports numériques du phénomène en Russie. En considérant dans le second tableau la répartition de la grêle par mois, on remarquera les différences que présente Sévastopol avec les autres localités. Ainsi les cas les plus nombreux de grêle se présentent à Sévastopol pendant les mois d'hiver, et dans les autres lieux pendant les mois d'été [8]). C'est pour cette raison que je n'ai pas compris Sévastopol dans le calcul des moyennes générales par mois.

D'après les recherches de Kämtz [9]), le nombre moyen des cas de grêle en Europe, dans les pays situés sur l'Océan Atlantique, et notamment en France et en Belgique, s'élève de 10 à 20 par an; mais en s'éloignant de l'Océan et avançant vers l'Orient, ce nombre diminue: ainsi en Allemagne il n'est plus que de 5,2; et en Russie, à Sévastopol, qui par sa position se trouve dans des conditions climatériques tout-à-fait exceptionnelles, il est de 4,6, et, dans le reste de ce pays, seulement de 2,8. Cette déduction, appuyée déjà sur un grand nombre d'observations, permet de conclure que plus on s'éloigne des rivages occidentaux de l'Europe pour pénétrer dans l'intérieur du continent, plus la moyenne annuelle des cas de grêle diminue. Il est à remarquer que la répartition de la pluie suit exactement la même marche.

En même temps que le nombre annuel des cas de grêle diminue, on remarque un changement dans la répartition de ce phénomène entre les différentes saisons de l'année. Supposant le nombre annuel des cas de grêle égal à 100, la répartition entre les différentes saisons sera représentée par les nombres suivants:

---

8) A Astrakhan les cas de grêle sont presque également répartis dans tous les mois de l'année; mais le petit nombre des années d'observation qui ont fourni les moyennes sur cette localité, ne permet pas de conclure qu'à Astrakhan la répartition de la grêle par mois soit décidément autre que dans le reste de la Russie.

9) *Lehrb. d. Meteor.* II, 508 — 510.

	Russie en général	Sévastopol	Allemagne	Côtes occident. de l'Europe.
Hiver.....	3,5	47,9	10,3	32,8
Printemps..	29,9	19,6	46,7	39,5
Eté	41,2	4,3	29,4	7,0
Automne...	25,4	28,2	13,6	20,7

Il résulte de ces chiffres que, sur les côtes occidentales de l'Europe, la grêle tombe le plus rarement en été et le plus souvent en hiver et au printemps, et que notamment en hiver elle y est plus de 4 fois plus fréquente qu'en été. En Allemagne la proportion est déjà tout autre, et les cas de grêle sont près de trois fois plus nombreux en été qu'en hiver. Sur les côtes occidentales de l'Europe le printemps l'emporte sur les autres saisons de l'année, et en Allemagne cette prépondérance est encore plus marquée «Cette différence climatologique en s'éloignant des rivages de l'Océan Atlantique et s'avançant en Allemagne, observe Kämtz, rappelle une différence toute semblable dans la répartition de la pluie et des orages» [10]).

En s'enfonçant encore plus dans l'intérieur du continent, nous trouvons qu'en Russie l'apparition de la grêle en hiver disparait presque complètement, tandis que l'été prend, comme fréquence de ce phénomène, une prépondérance formelle sur les autres saisons de l'année. De cette règle générale il faut excepter Sévastopol, où la répartition des jours de grêle dans les différentes saisons est presque la même que sur les côtes occidentales de l'Europe. Cette analogie de Sévastopol avec l'occident de l'Europe, avait été déjà remarquée par moi pour la répartition des pluies, d'après les observations de M. Arkas [11]).

Si les recherches sur la distribution géographique de la grêle sont utiles non seulement pour la géographie physique et la météorologie, mais aussi pour la statistique agricole, il ne sera pas superflu d'examiner ici avec plus de détails certaines questions particulières qui se rattachent à ce sujet.

---

10) *Lehrb. d. Meteor.* II, 510.

11) *Записки Имп. Русск. Геогр. Общества.* IX, 235.

Beaucoup de savants pensent que la grêle n'est pas un phénomène propre aux hautes latitudes septentrionales. Munke prétend que les pays exposés à ce fléau s'étendent à peine jusqu'au 60e degré de latitude. Cependant il n'affirme pas que ce soit là l'extrême limite de la formation de la grêle; mais il doute que la grêle proprement dite soit un phénomène ordinaire dans les latitudes plus élevées, quoique ce qu'on appelle grésil n'y soit pas rare [12]). Toutefois les données ci-dessus prouvent que la grêle s'étend au delà du 60e degré de latitude, ainsi qu'il résulte des chiffres placés en regard de Pétrozavodsk (61°47′ lat. n.) et d'Arkhanguelsk (64°32′ lat. n.). Les observations de Julin démontrent qu'il tombe même de la grêle à Uléaborg (65° lat. n.), quoique rarement et sans qu'elle cause de dommages notables [13]). On peut donc conclure que la grêle se rencontre même dans les parties les plus septentrionales du continent russe en Europe; mais, comme dans ces pays l'atmosphère contient fort peu de vapeur d'eau et que la pluie n'y tombe que sous la forme de gouttes très fines, les gros grêlons y sont fort rares, et, par suite, les habitants n'éprouvant de ce phénomène presque aucun dommage, n'y font pas attention. Quant aux latitudes encore plus élevées, il est probable que la grêle ne s'y rencontre plus; du moins Scoresby remarque qu'il n'a pas observé ce phénomène une seule fois [14]), quoique, au Groenland, le grésil soit assez fréquent, comme il résulte formellement des observations de Ginge à Gothaab [15]).

En considérant la répartition géographique de la grêle, on comprend combien il est important de rechercher quelle espèce d'influence peuvent exercer sur ce phénomène les différentes circonstances locales. Il est particulièrement remarquable que les cas de grêle ne se répètent pas également sur toute l'étendue d'une même contrée; et, dans beaucoup de

12) Gehler's *Physik. Wörterb.* V, 46. (Hagel.)

13) *Kongl. Vetenskaps Acad. nya Handlingar*, B. X för år 1789; p. 113.

14) Scoresby, *Account of the Arctic Regions*, I, 424.

15) Kämtz, *Lehrb. d. Met.* II, 518.

pays, on trouve cette opinion très accréditée parmi les agriculteurs, que la grêle aime certaines localités et en fuit certaines autres. Ainsi, en Livonie, d'après les registres tenus par la Société d'assurance contre la grêle existant dans ce pays depuis 25 ans, il est reconnu que, dans les districts montagneux de ce qu'on appelle la Suisse livonienne, la grêle ravage les champs bien plus souvent que dans le pays plat. En Pologne, la grêle ravage surtout l'étendue de pays située au pied des monts Carpathes; tandis que, dans les environs de Varsovie, elle est rare et se présente plutôt sous la forme de grésil: aussi ses ravages sont de peu d'importance, d'autant plus qu'elle tombe bien plus au printemps qu'en été [16]). On a remarqué également que la partie méridionale du gouvernement de Volhynie, traversée par les hauteurs d'Avratyn, prolongement des Carpathes, est plus exposée à la grêle que les plaines adjacentes. On sait depuis longtemps qu'il y a des lieux particulièrement recherchés par la foudre et où elle tombe toujours de préférence: il existe un endroit pareil tout près de St-Pétersbourg, à la 4e ou 5e verste sur la route de Péterhof, à gauche, là où commencent de petites élévations de terrain [17]). M. Doubensky atteste d'après des documents officiels recueillis sur les lieux, et conformément aux observations des plus anciens habitants, que, dans la zône de terre végétale argileuse qui forme sur la surface du gouvernement de Vladimir une espèce de proéminence (partie des districts de Iouriev et de Péréiaslav), la grêle et les orages sont plus fréquents et plus forts que dans le reste du gouvernement [18]). Dans le gouvernement d'Orel, il y a des cantons que visite régulièrement la grêle chaque année: ainsi les cantons de Verkhossossensk, dans le district de Maloarkhanguelsk. D'après les observations de M. Rébroff la grêle tombe rarement dans le pays situé sur la partie inférieure du

16) Il résulte d'une longue série d'années d'observation, qu'à Varsovie, l'année présente une moyenne de 9 jours, pendant lesquels il tombe de la grêle ou du grésil.

17) *Энциклопед. Лексик.* (Pluchart), XV, 63.

18) *Журн. Мин. Госуд. Имущ.*, 1851, Part XL sect. II, 100.

cours de la Kouma [19]). M. Khanykoff assure, dans son excellente «Description géographique du gouvernement d'Orenbourg», que la grêle tombe plus souvent dans les parties montagneuses que dans les plaines [20]).

De semblables particularités doivent avoir leurs causes, dont la découverte offrirait un intérêt égal et pour les sciences physiques, et pour l'économie rurale, au point de vue de l'utilité pratique. Il faut remarquer cependant que, jusqu'à présent, ces particularités n'ont presque jamais été soumises à aucune vérification scientifique, possible seulement au moyen de recherches détaillées faites sur les lieux mêmes. Ici, comme partout où un fait résulte non pas d'observations rationnelles, mais purement empiriques, la première chose à faire est de s'assurer du fait lui-même. En pareil cas, pour décider avec certitude si effectivement une localité est exposée plus fréquemment à la grêle par suite de ses conditions topographiques ou autres de nature invariable, ou si, au contraire, cette localité forme sous ce rapport une heureuse exception, il faudrait posséder des observations soigneusement faites pendant un grand nombre d'années; car on sait que, presque partout, la grêle ne se montre pas également fréquente chaque année, mais que souvent les mêmes pays qui, pendant plusieurs années de suite, ont été ravagés par ce fléau, sont ensuite épargnés pendant une période analogue. Ces inégalités dépendent peut-être de certaines prédispositions de l'atmosphère non encore expliquées, et qui, faute précisément d'explication, nous paraissent accidentelles: il est donc prudent de ne pas trop se hâter d'attribuer ces particularités du phénomène à des circonstances locales; du moins tant que l'existence du fait lui-même n'est pas attestée par des observations suffisantes. Muncke raconte un fait très curieux: Un physicien fut envoyé dans une certaine localité, pour rechercher les causes de la fréquence de la grêle dans cet endroit et les moyens d'éloigner ce fléau. Son

19) *Журн. Мин. Госуд. Имущ.* 1842. Part VI. p. 160.

20) *Матеріалы для Статистик. Россійской Имперіи, изд. Статист. Отдѣл. Совѣта Мин. Внутр. Дѣлъ.* Томъ I. 1839. p. 19.

compagnon de voyage ayant sur ces entrefaites assuré les habitants du lieu que le savant en question leur était envoyé pour chasser de chez eux les orages, et le hasard ayant voulu que, pendant plusieurs années en effet, cette localité fût préservée de la grèle, les habitants restèrent longtemps persuadés que le physicien les avait délivrés du fléau [21]). Lefour assure que pendant trois années de suite, 1827, 1828 et 1829, les environs de Meaux, dans le département de Seine et Marne, furent cruellement ravagés par la grèle, et qu'ensuite, pendant une période de 9 années, ce fléau ne s'y montra presque plus [22]).

D'après les observations soigneuses faites pendant 34 années par M. Schieferdecker, de 1815 à 1821 dans un bien appartenant à la paroisse de Ste-Catherine près Réval, et de 1822 à 1848 à Réval [23]) même, le nombre des jours de grèle, pendant cette série d'années, a présenté les chiffres suivants:

1815...—	1829...—
1816...—	1830...—
1817...—	1831... 2
1818... 2	1832... 1
1819...—	1833... 2
1820... 1	1834... 3
1821... 6	1835... 3
1822... 4	1836... 5
1823... 2	1837... 1
1824... 3	1838... 1
1825...—	1839...—
1826 . 2	1840... 1
1827... 1	1841... 1
1828... 3	1842... 1

21) Gehler's *Phys. Wörterb.* V. 44.

22) *Journal d'agricult. pratique* (publié par A. Bixio) tome II. p. 515.

23) R. Baron Uexküll: *Verzeichniss der Rittergüter in Ehstland*, Reval 1853, p. 101.

1843... 4	1846... 2
1844...—	1847... 5
1845...—	1848...—

Ainsi, pendant les cinq premières années, la grêle n'est tombée que 2 fois, mais pendant les cinq années suivantes elle est tombée 16 fois; sur ces 34 années ou en trouve 11 pendant lesquelles il ne s'est pas présenté un seul cas de grêle, et 5 pendant lesquelles la grêle est tombée de 4 à 6 fois annuellement. Le tableau précédent présente cette circonstance remarquable, que souvent les années dépourvues de grêle se succèdent dans un certain nombre, puis font place ensuite à un nombre à peu près semblable d'années offrant un nombre considérable de cas de grêle.

A Iecathérinbourg, il résulte d'observations faites avec soin à l'observatoire du Corps des mines, et consignées dans l'*Annuaire magn. et mét.* et dans les *Annales de l'Observ. Phys. central*, que le nombre des jours de grêle pendant les 14 dernières années a été réparti comme il suit:

1837... 6	1844... 3
1838... 9	1845... 3
1839... 2	1846... 4
1840... 1	1847... 1
1841...—	1848... 3
1842... 6	1849... 5
1843... 3	1850... 2

Du reste, de toutes les recherches scientifiques faites jusqu'à présent et appuyées sur des témoignages certains, on peut conclure avec une entière conviction que, de même que les diverses circonstances topographiques exercent une grande influence sur la pluie, de même pour la grêle il y a des localités qui se distinguent les unes des autres par la fréquence ou par la rareté de ce fléau. Mulzan, secrétaire de la Société d'agriculture de Lyon, assure que dans la commune de Thizy, département du Rhône, de mémoire d'homme on n'a vu un seul cas de grêle; tandis qu'à 2 ou 3 lieues de cet en-

droit la grêle est assez fréquente [24]). Despine, inspecteur des mines à Turin, dans son savant mémoire sur la grêle, arrive à cette conclusion, qu'il y a des endroits où la grêle est plus fréquente que dans d'autres [25]). Scheuchzer, dans son «Histoire naturelle de la Suisse», remarque que, dans le Valais et dans la plupart des vallées dont la direction est de l'ouest à l'est, la grêle est si rare, que, dans l'espace de 20 ans, on n'en cite pas un seul cas. L. von Buch affirme d'une manière générale que la grêle ne se présente point dans les vallées chaudes infectées du crétinisme, et notamment, outre le Valais déjà nommé, dans la vallée d'Aoste. Dans les Alpes, à la sortie de ces vallées renfermées dans les montagnes et bordées par elles de chaque côté comme par de hautes murailles à pic, s'étendent ordinairement, sous la forme de terrain accidenté, des plaines qui ne méritent guère ce nom que relativement aux étroites vallées que l'on vient de quitter, et que le soleil échauffe un peu moins seulement que ces dernières. Ces vallées, situées précisément au pied des hautes montagnes, sont ravagées régulièrement chaque année par la grêle. Il ne se passe presque pas une seule année sans que les champs de Borgofranco, à la sortie de la vallée d'Aoste, ne soient dévastés par la grêle; et Saussure, qui mentionne aussi ce fait, ajoute que, d'après ses propres observations, dans les plaines situées au pied même des hautes montagnes, la grêle se montre plus fréquente et plus forte à une certaine distance des montagnes que dans les endroits plus rapprochés ou plus éloignés de ces dernières. Aux environs de Mendrizio et de Lugano, sur les versants des Alpes qui regardent Milan, on fait entrer en ligne de compte dans toutes les estimations de biens fonciers, ainsi que dans les fermages, que $^1/_{10}$ des produits est détruit chaque année par la grêle. Bien plus, L. von Buch prétend que, sur les montagnes et dans les pays élevés, la grêle est plus rare que dans les vallées. En effet on a remarqué en Suisse que, dans le même moment où il tombe de

24) *Annales des sciences physiques et naturelles*, publ. par la Société d'Agricult. de Lyon, tom. VIII, p. LXXXI et tom. IX, p. LXV.

25) Même ouvrage, tom. VII, p. XXXVI.

la grèle dans les vallées, il ne tombe dans les lieux élevés de 1200 pieds au-dessus de ces mêmes vallées, qu'une grosse pluie. C'est sur ces faits que Kämtz établit cette supposition, que les grèlons, comme les gouttes de pluie et les flocons de neige, augmentent de grosseur pendant leur chute; de sorte que le grésil des couches supérieures de l'atmosphère arrive sur la terre à l'état de gros grèlons. Il ne résulte pas de là cependant que la grèle ne tombe pas dans les pays élevés, comme le démontrent suffisamment les observations météorologiques faites sur le St.-Gothard; mais, dans ces pays, les grèlons étant généralement moins gros et tombant avec une moindre vitesse, occasionnent aux champs un dommage moins considérable. Voilà pourquoi les agriculteurs, qui basent leurs indications concernant la grèle sur l'importance des ravages qu'elle a occasionnés, la notent comme plus rare que les météorologues, qui ne considérent que le phénomène en lui-même [26]).

J'ai réuni tous ces exemples et toutes ces autorités pour montrer que l'influence des causes locales sur la grèle est hors de doute; mais la recherche de ces causes elles-mêmes, pour en tirer quelque hypothèse générale, est fort compliquée, et exigerait les confrontations les plus diverses sur une foule de points différents. Une pareille recherche pourrait contribuer aussi à éclaircir la théorie encore fort obscure de la formation de la grèle, quoique, d'un autre côté, le manque d'explications satisfaisantes sur les causes et l'origine de la grèle apporte une nouvelle difficulté à la recherche de l'influence des conditions locales sur ce phénomène. Ces dernières, comme il résulte des exemples qui viennent d'être fournis, sont extrêmement diverses; mais l'une des principales semble être la conformation de la surface terrestre, c'est-à-dire les montagnes, les plateaux et les vallées, et surtout le rapport des vallées aux montagnes etc. La fréquence ou la rareté des phénomènes de grèle ne dépend-elle pas de la direction des vents dominant habituellement dans les diverses localités, lesquels à leur tour se trouvent dans une certaine dépendance

26) Kämtz, *Lehrb. d. Met.* II, 514.

avec la configuration du sol? Sauzey, membre de la Société d'Agriculture de Lyon, rapporte que, d'après des observations de très longue durée faites par Vaivolet, il n'est jamais tombé de grêle dans la commune de St.-Lager, département du Rhône, par le vent du nord-ouest; tandis que ce fléau ne manquait presque jamais, quand les nuages arrivaient de l'est ou du sud. Il attribue ce phénomène à l'action de la montagne au pied de laquelle est situé du côté de l'est le village de St.-Lager, et dont le sommet isolé, s'élevant à l'entrée de la vallée d'Ardier, pousse le nuage dans le défilé de la vallée, ou le rejette soit à droite, soit à gauche, sur le vaste amphithéâtre de collines qui domine les vignobles du Beaujolais. Sauzey a vérifié lui-même, pendant 15 années d'observations, l'assertion de Vaivolet, et l'a trouvée constamment juste[27]). La même observation a été faite à Lyon, où les averses de grêle sont apportées pour la plupart par le vent du sud-ouest. Fournet, connu par ses savants travaux sur la météorologie, pense que les montagnes ont une grande influence sur les nuages chargés de grêle, qui crèvent plus souvent sur leurs sommets qu'au-dessus des plaines[28]). Cette remarque n'explique-t-elle pas la fréquence de la grêle dans la Suisse livonienne et dans la partie méridionale du gouvernement de Volhynie? En 1843 la Bessarabie éprouva de fréquentes averses de grêle dans sa partie septentrionale et montagneuse, tandis qu'il n'y en eut pas une seule à l'extrémité méridionale de ce pays, occupée par des steppes. Au delà du Caucase, pendant cette même année, les cas de grêle les plus fréquents se sont présentés dans le district d'Akhaltsykh de l'ancien gouvernement de Koutaïs, district situé dans la partie la plus montagneuse du pays; tandis que, dans l'ancienne province Caspienne (Каспійская область), qui ne présente guère que des plaines et des pentes inclinées, l'année entière, d'après des documents officiels, n'a offert que deux cas de grêle[29]).

27) *Annales des sc. phys. et nat.* publ. par la Soc. d'Agric. de Lyon, tom. VIII, p. LXXX.

28) Même ouvrage.

29) *Журн. Мин. Внутр. Дѣлъ.* 1844, VI, 274.

Outre la configuration de la surface terrestre et les vents dominants, ne peut-on pas encore attribuer une influence quelconque à l'état plus ou moins boisé du sol? M. Passek, dans sa description du gouvernement de Kharkov [30]), rapporte un fait très curieux, qui donne lieu de croire que les bois ne sont pas non plus sans influence sur la grêle. Le 17 juillet 1836, un nuage venant du sud-ouest creva avec un violent orage et couvrit le sol de grêlons deux ou trois fois plus gros qu'une noix, et cela près de Kharkov, à l'endroit où commencent les grands bois. Ensuite la grêle, évitant Kharkov, se dissipa, puis tomba de nouveau, quoique avec moins de violence, à 18 verstes de là, dans la même direction, également à l'endroit où l'on voit reparaître les bois.

Quelques météorologues pensent que la composition géognostique ou minéralogique du sol n'est pas sans action sur la fréquence des orages. D'après les observations de Dillwyn, les orages dans le Devonshire sont plus fréquents et plus forts là où il y a peu ou point de mines de fer, et fort rares au contraire dans les environs des mines [31]). Arago, en déclarant que la preuve d'une liaison intime et prononcée entre la nature géologique des terrains et le nombre ou la force des orages serait une grande découverte dans la physique du globe, cite encore un exemple semblable emprunté à la «Statistique minéralogique et géologique du département de la Mayenne, publiée par Blavier»..... «Dans le département de la Mayenne, il existe des masses de diorite grenue ou compacte (*Grünstein*), qui renferment une proportion notable de fer, et qui agissent sur l'aiguille aimantée. Il nous a été assuré que certaines communes, celle de Niort, par exemple, voyaient toujours les orages les plus menaçants se dissiper à leur approche, ou les tourner dans certaines directions. Nous pensons que c'est dans l'action (l'action conductrice) de plusieurs masses considérables de diorite qui se montrent dans cette contrée, qu'il convient de chercher l'explication de ce fait.»

30) *Матеріалы для Статистик. Россійск. Имнер.* tom. 1, 1839, p. 141.

31) Arago, *Annuaire du Bureau des longitudes* 1838, p. 399.

Sans doute que ce peu d'exemples ne suffit pas pour résoudre une question si importante; mais ce sujet est bien digne, à ce qu'il semble, de plus amples recherches.

Dans ces derniers temps la Statistique russe a fixé tout particulièrement son attention sur le phénomène de la grêle en Russie, et, à partir de 1843, le Journal du Ministère de l'Intérieur inséra constamment tous les documents officiels parvenus au ministère sur des faits de cette nature, et de plus, à la fin de chaque année, publia des résumés sous le titre de: Statistique de la grêle dans l'Empire.

Ces résumés, dont nous possédons déjà 10 années [32]), indiquent pour chaque année le nombre de tous les cas de grêle répartis par gouvernements et par mois, en y ajoutant l'évaluation des ravages occasionnés, 1° comme étendue de terrain ravagé, 2° comme valeur des pertes éprouvées.

Ces données, d'après l'aveu du Journal du Ministère de l'Intérieur lui-même, ne peuvent être considérées comme complètes et entièrement exactes. Il est en effet très douteux qu'elles soient complètes; car toute cette statistique est basée sur les relevés officiels parvenus au Ministère, et ces relevés ne mentionnent que les cas de grêle ayant plus ou moins occasionné un dommage notable aux habitants. Les propriétaires ruraux, pour lesquels la grêle n'a d'importance qu'en proportion des ravages qu'elle exerce, en tiennent bien moins souvent compte que les météorologues, qui s'attachent au phénomène lui-même, sans prendre aucunement en considération les dommages qu'il a ou n'a pas occasionnés aux habitants. Du reste il n'est pas rare que la grêle soit assez in-

32) Pour l'année 1843, *Журн. М. В. Д.* 1844. Part. VI, 244.
» » 1844, » » » » 1845. Part. X, 256.
» » 1845, » » » » 1846. Part. XIV, 249.
» » 1846, » » » » 1847. Part. XVIII, 335.
» » 1847, » » » » 1848. Part. XXII, 197.
» » 1848, » » » » 1849. Part. XXVII, 236.
» » 1849, » » » » 1850. Part. XXXI, 3.
» » 1850, » » » » 1851. Part. XXXIV, 240.
» » 1851, » » » » 1852. Part. XXXVIII, 3.
» » 1852, » » » » 1853. Part. XLII, 3.

signifiante pour n'exercer aucun dégât sur l'agriculture; et naturellement des cas pareils échappent aux chiffres de la Statistique officielle, aussi bien que ceux où la grêle tombe sur des terrains non cultivés et inhabités, où il ne se trouve personne pour observer le phénomène. Ces circonstances ont d'autant plus d'importance que, comme il a déjà été dit, les averses de grêle, dans la plupart des cas, n'embrassent pas une grande étendue de terrain. On peut ajouter encore que pour l'agriculteur, et même en général pour la statistique, les cas de grêle n'ont d'importance que lorsqu'ils causent à l'homme quelque dommage; c'est fort juste; mais d'un autre côté il est fort juste aussi de ne pas établir sur la statistique de semblables cas des conclusions qui touchent aux lois du phénomène lui-même. En outre, et quant à ce qui concerne les cas de grêle dans le sens propre de ce mot, on peut encore poser cette question: si les rapports officiels les mentionnent tous?

M. Préobrajensky, dans son excellente «Description du gouvernement de Tver»[33]) qui se distingue par une judicieuse critique des données statistiques, s'exprime ainsi: «Dans le gouvernement de Tver la grêle est assez fréquente chaque été; mais, pour la plupart, ce ne sont ni les paysans exposés à ce malheur, ni les autorités rurales qui font connaître les cas de grêle: du moins il en était ainsi il y a 5 ans.» Ainsi, dans les endroits où les ensemencements occupent une vaste étendue de terrain, où le blé est bon marché, la grêle, qui généralement ne s'étend pas fort loin, peut fort bien ne pas causer de dommage notable, et, par suite, passer inaperçue, et n'être pas comptée au nombre des évènements désastreux qui méritent que l'on en fasse mention.

En second lieu, quant à ce qui concerne l'estimation des dommages causés par la grêle, tant comme nombre de dessiatines[34]) ravagées que comme valeur en argent, il faut avouer,

33) *Описаніе Тверской губерн.* Спб. 1845, in 8°. Ouvrage publié par le Comité scientifique du Minist. des Dom. de la Couronne, qui lui a décerné la médaille d'or.

34) La dessiatine représente à peu près l'hectare. Voici la proportion exacte: 1 dessiatine = 1,09259 h.

est-il dit dans le Journal du Ministère de l'Intérieur [35]), que les chiffres qui se rapportent à ces deux points, n'indiquent qu'approximativement la valeur réelle des pertes; et il ne pouvait en être autrement, vu le manque d'exactitude et d'uniformité des rapports officiels. Tantôt, par exemple, la perte subie est indiquée par le nombre de dessiatines sur lequel est tombée la grêle, sans estimation en argent, tantôt au contraire, par la somme d'argent que représente le dommage, sans égard à l'étendue ravagée par le fléau; d'autres fois même on se contente de dire: les habitants ont perdu la moitié de leurs semailles etc. Du reste les déductions représentées par les chiffres du tableau ont été établies sur des confrontations et des données assez exactes; savoir: la quantité générale des semailles par dessiatine pour chaque espèce de céréales; le rendement plus ou moins grand de la récolte dans chaque gouvernement, établi sur des documents officiels; les prix moyens de chaque espèce de grains dans chaque gouvernement, empruntés aux mêmes sources, etc. etc. Toujours en lutte contre les difficultés qu'apporte à l'appréciation des dommages le vague des renseignements locaux, les rédacteurs de la «Statistique de la grêle» eurent enfin recours au moyen suivant: pour les gouvernements où les chiffres fournis étaient à la fois précis et complets, il ne se permirent pas le moindre changement, mais, selon leur propre remarque, le nombre de ces gouvernements était très faible; quant aux autres, ils se divisaient tous en trois catégories: dans les uns les renseignements locaux n'indiquaient pas les pertes occasionnées par tous les cas de grêle: dans d'autres on indiquait le nombre de dessiatines ravagées, mais non pas la valeur des pertes; dans les derniers enfin la valeur des pertes était indiquée en argent, et non le nombre de dessiatines. Pour combler toutes ces lacunes les rédacteurs de la Statistique ont eu recours à des évaluations approximatives, basées sur les principes que nous venons d'indiquer [36]). On voit, par ce moyen d'établir une

35) *Журн. Мин. Внутр. Дѣл.* 1844, Part. VI, 277.

36) Ibid. 1850, Part. XXXI, p. 21.

«Statistique de la grèle», que les chiffres ainsi donnés comme représentant l'étendue des terrains ravagés et la valeur des dommages ne doivent être considérés que comme hypothétiques. En outre, il s'est encore présenté d'autres causes d'inexactitude. Ainsi, en 1844, il régna dans différentes localités de violents orages accompagnés parfois de peu de grèle, mais sévissant avec une fureur incroyable, et, par suite, occasionnant aux habitants des dommages que les rapports locaux ne séparaient pas de ceux causés spécialement par la grèle. Le 22 juin 1844, par exemple, dans un orage qui s'étendit sur les gouvernements de Volhynie, de Tchernigov et de Smolensk, la force du vent transporta des hommes jusqu'à une distance de dix sagènes, enleva de terre et tua des chevaux, renversa des forêts séculaires sur une étendue de plusieurs dessiatines, et enleva en l'air des poutres et des sacs de blé [37]). Les pertes de cette seule journée durent augmenter considérablement la somme totale des dommages causés par la grèle dans le courant de cette année; et cependant il est absolument impossible de distinguer un cas d'un autre, quand ils sont confondus dans les rapports locaux [38]).

Cependant, supposons que par divers moyens les rédacteurs de la «Statistique de la grèle» soient parvenus à suppléer jusqu'à un certain point à l'insuffisance des documents locaux sur la valeur des ravages causés par la grèle, il restera encore une circonstance dont ils ne tiennent aucun compte, et qui, d'après moi, est une des causes principales d'inexactitude dans leur estimation. Les évaluations des dégâts, présentées dans la «Statistique de la grèle», sont basées, comme il est dit plus haut, sur les rapports locaux rédigés immédiatement après l'événement; et par conséquent l'estimation des dégâts y est faite sous l'impression produite par l'aspect d'un champ ravagé. Cependant l'expérience des agriculteurs et les observations de toutes les Compagnies d'assurances contre la grèle démontrent que les dégâts occasionnés par la grèle ne sont

37) *Журн. Мин. Внутр. Дѣл.* Part. VII. p. 260 et 450.
38) Ibid. 1845. Part. X. p. 263.

pas ordinairement aussi importants qu'ils le paraissent d'abord. Aussitôt après l'orage, un champ parait complètement ravagé et ne semble laisser aucun espoir de récolte; mais peu après il se relève, et souvent le rendement n'est pas mauvais; seulement le grain est plus petit, plus léger et de qualité inférieure [39]). En outre, plus la grêle est tombée tôt, au commencement du printemps, alors que le blé était encore tout jeune, plus le dommage est facilement réparé par la suite. Ainsi la Compagnie d'assurance contre la grêle de Livonie, qui garantit pour ainsi dire l'espérance d'une récolte moyenne, paie comme indemnité, dans les cas de ravages par la grêle, la somme qui, lors de la moisson, se trouve en moins de la récolte moyenne garantie. Or il résulte des comptes rendus de cette Compagnie que, dans beaucoup de cas, on retire des champs ravagés par la grêle 80 et 90% de la récolte assurée, et que, en moyenne, on en retire 60%; de sorte que la prime à payer est à peine de 40% de la récolte assurée [40]). On doit conclure de cela que les estimations de dégâts, même les plus modérées, faites immédiatement après la grêle, surtout si elle est tombée très tôt, lorsque le blé était encore jeune, donnent très rarement le chiffre de la perte réelle soufferte par l'agriculteur, comme diminution de sa récolte. A l'appui de cette assertion je citerai un fait rapporté dans les procès verbaux de la Société d'Agriculture de Lyon:

«A la suite de l'orage qui a dévasté, le 19 mai 1844, un grand nombre de communes dans le département de l'Isère, les cultivateurs se sont empressés de faucher leurs blés, de labourer, d'ensemencer leurs terres en orge, pommes de terre, etc. M. Fréminville (un des membres de la dite Société) fit ses efforts pour dissuader quelques fermiers de suivre l'exemple général, en leur faisant considérer que les plantes annuelles de leur jardins qu'on casse avant qu'elles n'aient pu donner leurs graines, quoique se trouvant en pleine floraison, repoussaient de nouvelles tiges, qui, détruites à leur tour, étaient remplacées par de troisièmes; ce qui pro-

39) *Землед. Газета*, 1834, p. 69.
40) Ibid. 1834, p. 69.

longeait leur existence beaucoup au-delà de leur durée ordinaire, et parfois leur faisait traverser l'hiver, par suite de cette loi de la nature qui conserve la vie de toutes les herbes jusqu'à ce qu'elles aient produit la graine destinée à perpétuer leur espèce. Ils ont, ainsi que d'autres habitants, ajouté foi *à demi* à ce qu'on leur disait. Ils ont été émerveillés de voir, un mois après, leurs champs se couvrir d'épis aussi nombreux et aussi beaux que ceux détruits par la grêle; mais, faute d'avoir déféré à la seconde partie des conseils, qui était de sarcler leurs blés avec la petite houe, pour détruire les mauvaises herbes et briser la croûte du terrain fortement resserrée par la grêle et les grosses pluies d'orages, il est résulté que la maturité trop hâtée par la sécheresse a considérablement diminué le produit, et que le grain a été de moindre qualité. Ce qui a le plus frappé M. de Fréminville dans ce phénomène de végétation, a été la croissance du seigle, à laquelle il s'attendait d'autant moins qu'au moment de la grêle les grains étaient complétement formés dans les épis, tandis que le froment montrait à peine ses fleurs, et que tous les épis n'étaient pas encore hors du fourreau. Il en a conclu qu'après un semblable désastre, s'il arrive lorsque les céréales ne sont qu'en fleurs, le cultivateur ne doit point s'abandonner au désespoir; mais que, s'armant de courage et de persévérance, il peut recouvrer encore une partie notable de sa récolte par un bon sarclage, et que, s'il le fait sur toute l'étendue frappée, il peut obtenir au delà de ce que le sinistre lui a enlevé: que dans tous les cas, ne put-il donner aucune culture, il a plus à attendre de plantes en racines, pleines de vie, que de nouvelles graines qu'il confierait si tardivement à la terre» [41]).

Après toutes ces observations préalables sur l'insuffisance de la «Statistique de la grêle», il faut convenir cependant qu'elle présente quelques résultats vraiment curieux pour l'agriculture et la météorologie. La critique que nous avons d'abord présentée des données sur lesquelles sont basés ces

41) *Annales des Sciences physiques et naturelles, publiées par la Société d'Agriculture de Lyon.* Tome VIII. pag. XXXIII.

résultats, nous permet de juger maintenant du degré de confiance qu'on peut leur accorder. Dans bien des cas la critique des données a plus d'importance que les données elles-mêmes, et cette règle trouve ici son entière application.

Pour éviter le double emploi, on a considéré comme représentant un seul et même cas de grêle les rapports parvenus de districts ou de gouvernements contigus sur des orages arrivés le même jour. Par ce procédé on a obtenu l'énumération suivante des *différents cas* de grêle dans tout l'Empire:

	En mars.	En avril.	En mai.	En juin.	En juillet.	En août.	En septemb.	L'année.
1843.....	1	—	24	82	68	12	4	190
1844.....	—	1	28	80	52	18	1	146
1845.....	—	2	13	46	51	11	1	124
1846.....	—	—	3	26	30	7	3	69
1847.....	3	1	9	82	64	28	1	188
1848.....	—	—	18	89	43	12	1	163
1849.....	—	5	15	63	78	25	2	188
1850.....	—	1	30	45	62	24	1	163
1851.....	—	9	46	91	131	21	—	298
1852.....	—	—	53	101	94	31	4	283
Moyennes .	0,3	1,9	23,9	67,1	67,3	18,9	1,8	181,2

On voit par ce tableau combien le nombre des cas de grêle est inégalement réparti dans les différentes années: ainsi, en 1851, ce nombre a été deux fois plus grand qu'en 1845, et presque 4 fois et $^1/_3$ plus grand qu'en 1846. Il en résulte donc que l'observation déjà faite par les météorologues sur la fréquence des orages dans certaines années s'applique également aux cas de grêle. En général les années les plus chaudes et les plus fertiles sont aussi les plus exposées à la grêle [42]).

Le nombre des jours de grêle, auxquels se rapportent les divers cas indiqués dans le tableau précédent, se répartit, pour chaque mois, de la manière suivante:

42) Gehler's Physik. Wörterb., Vol. V, Part. 1, p. 43.

	En mars.	En avril.	En mai.	En juin.	En juillet.	En août.	En septemb.	L'année.
1843.....	—	—	17	30	25	12	4	88
1844.....	—	1	16	25	26	12	1	81
1845.....	—	2	11	24	25	9	1	72
1846.....	—	—	3	19	20	7	3	52
1847.....	2	1	8	29	28	11	1	80
1848.....	—	—	13	30	24	10	2	79
1849.....	—	4	13	28	27	15	2	89
1850.....	—	1	19	23	28	12	1	84
1851.....	—	6	25	30	31	16	—	108
1852.....	—	—	18	28	28	16	3	93
Moyennes .	0,2	1,5	14,3	26,6	26,2	12,0	1,8	82,6

Ce tableau nous amène aux conclusions suivantes: 1° Le plus grand nombre des cas de grêle se présente du mois de mai au mois d'août, et, dans les autres mois de l'année, ils sont très-rares. Mais on ne doit pas perdre de vue qu'il s'agit ici de la grêle proprement dite: quant au grésil qui, au point de vue météorologique, est un phénomène de même nature que la grêle, et qui, comme il a été remarqué, tombe en Russie principalement au printemps, il n'est point entré en ligne de compte. 2° Sur le nombre total des jours de l'année, $^1/_4$ est signalé par les désastres de la grêle dans un lieu quelconque de l'Empire russe. Mais, en ne considérant que les mois où la grêle est le plus fréquente, on trouve que les jours signalés par ce fléau représentent en mai $^1/_2$, en juin et juillet $^4/_5$ et en août $^1/_3$ du nombre total des jours de ces mêmes mois. Rappelons nous que, par divers motifs énoncés ci-dessus, l'énumération des cas de grêle présentée par la Statistique est loin d'être complète, et nous trouverons extrêmement probable la supposition suivante: Si l'on pouvait avoir des renseignements exacts et simultanés de tous les points de la Russie, il en ressortirait probablement, que, pendant le temps des plus grandes chaleurs, c'est-à-dire pendant les mois de juin, juillet et une partie d'août, il ne se passe pas un seul jour qui n'amène dans telle ou telle localité ces mouvements orageux de l'atmosphère qui contribuent à la formation de la grêle.

La somme totale des dégâts occasionnés par la grêle sur toute la surface de l'empire, se répartit de la manière suivante:

	Nombre de dessiatines ravagées par la grêle.	Dégâts estimés en argent. Rbls. arg.	Moyenne des dégâts pour chaque jour de grêle.		Moyenne des dégats pour chaque cas de grêle.	
			Dessiat.	Roubles.	Dess.	Rbls.
1843	209,835	1.919,789	2,384	21,320	1,100	10,100
1844	181,035	1.952,416	2,233	24,400	1,240	13,370
1845	118,222	942,459	1,642	13,090	953	7,600
1846	40,333	414,605	800	8,292	576	5,923
1847	125,366	1.539,243	1,567	19,203	666	8,171
1848	165,037	1.004,846	2,116	12,882	1,045	6,360
1849	135,594	1.490,922	1,748	16,762	786	7,530
1850	91,427	1.112,851	1,088	13,248	560	6,829
1851	285,715	2.912,912	2,646	17,712	526	3,516
1852	158,213	2.000,000	1,701	17,479	307	3,150

En moyenne, pendant ces 10 années, la grêle a dévasté annuellement 153,000 dessiatines, et les dégâts qui en sont résultés sont estimés à 1 million et demi de roubles; mais, d'après les explications que j'ai données ci-dessus, on doit croire que le dommage réel causé par la grêle à l'agriculture est bien loin d'atteindre cette somme. D'après la moyenne, *chaque jour de grêle* donne, comme étendue de terrain ravagé, environ 1800 dessiatines, et, comme perte en argent, 16,500 roubles; et *chaque cas de grêle* en particulier, plus de 780 dessiatines et environ 7,200 roubles. Ces déductions, si elles étaient basées sur des données plus complètes et plus exactes, pourraient avoir une grande importance; mais les remarques qui précédent sur l'insuffisance de la «Statistique de la grêle» m'empêchent de leur accorder un grand degré de confiance.

Passons maintenant de ces supputations générales à la répartition géographique de la grêle par gouvernements. Pour rendre les termes comparables entre eux, nous réunirons les gouvernements limitrophes par groupes autant que possible d'une égale étendue [43]), et prenant les moyennes de la période décennale de 1843 à 1852, nous aurons le tableau suivant:

43) Excepté le Caucase et la Sibérie.

	Nombre des cas de grêle.	Dégâts occasionnés.		Étendue des gouvern. en milles carrés géogr.
		Dessiat.	Rbls. arg.	
I. *Groupe du nord.*				
Gouvern. d'Arkhanguelsk ...	1,0	209	4,037	15,519
II. *Groupe du nord-ouest.*				
Gouvern. de Novogorod	1,8	246	2,855	2,168,16
— Olonetz	1,0	65	543	2,415,35
— Vologda.....	3,4	647	7,698	6,967
	6,2	958	11,096	11,550,51
III. *Groupe de l'ouest.*				
Gouvern. de St-Pétersbourg	1,9	250	5,022	815,56
— Pskov	8,3	923	11,952	802,04
— Esthonie	0,7	78	824	369,63
— Livonie	7,0	923	11,131	832,25
— Courlande	3,1	536	11,073	495,75
— Kovno.....	3,2	1,409	14,589	758,04
— Vilna	5,5	2,455	22,891	767,99
— Vitebsk	5,6	1,663	13,755	810,25
— Mohilev.....	7,1	1,274	13,858	884,89
— Smolensk.....	4,4	3,579	30,345	1,019,45
— Minsk	2,9	715	4,923	1,622,43
— Grodno	4,5	3,554	26,296	692,45
— Volhynie.....	8,4	9,492	89,271	1,296,59
	62,6	26,851	255,920	11,167,25
IV. *Groupe du centre.*				
Gouvern. de Tver	8,4	1,277	12,214	1,223,35
— Kostroma	4,9	1,285	11,051	1,496,00
— Iaroslav.....	2,5	482	6,670	659,99
— Moscou	7,8	1,705	23,416	589,26
— Vladimir	8,8	2,820	29,181	862,08
— Kalouga.....	4,1	1,589	20,001	573,44
— Orel.....	5,7	3,543	31,178	858,99
— Toula.....	5,9	4,721	60,792	554,99
— Riazan.....	6,9	3,616	27,164	766,44
— Tambov.....	6,3	3,506	38,717	1,202,24
— Penza	10,7	7,717	88,254	690,19
— Voronèje.....	3,4	4,143	28,383	1,209,42
	75,4	36,404	377,021	10,686,32
V. *Groupe du sud.*				
Gouvern. de Koursk	7,1	4,704	49,289	818,41
— Tchernigov....	10,6	9,611	61,334	999,88
— Poltava	5,7	5,239	53,076	896,66
— Kharkov	7,0	7,443	30,920	985,16
— Kiev	8,4	5,816	55,449	913,96
— Podolie	12,4	10,735	121,266	773,86
— Bessarabie.....	6,0	3,738	38,220	857,98
— Kherson	1,4	1,155	8,644	1,332,03
— Iekatérinoslav..	5,5	3,843	29,329	1,200,69
— Tauride.....	1,5	1,624	14,229	1,163,38
	65,6	53,908	461,756	9,941,98

	Nombre des cas de grêle.	Dégâts occasionnés.		Étendue des gouvern. en milles carrés géogr.
		Dessiat.	Rbl. arg.	
VI. *Groupe du sud-est.*				
Gouvernements d'Astrakhan, Samara, Simbirsk, Saratov et Orenbourg	17,0	12,417	114,632	14,281
VII. *Groupe du nord-est.*				
Gouvern. de Nijni-Novgorod	10,5	3,605	45,657	877
— Kasan.....	15,4	7,001	51,686	1,128
— Viatka	10,8	5,913	37,756	2,500
— Perm.....	4,5	954	8,280	6,073
	41,2	17,473	143,379	10,578
VIII. *Caucase.*				
Gouvernements de Stavropol et Transcaucasie.....	13,4	3,580	41,684	5,300
IX. *Sibérie.*				
Gouvern. de Tobolsk.....	1,5	587	4,170	24,056
— Tomsk.....	1,'	248	2,289	15,107
— Iénisseisk.....	2,6	274	3,376	47,370
— Irkoutsk	0,8	47	380	23,716
	6,0	1,156	10,215	110,249

Pour rendre les comparaisons plus faciles, nous réunirons les résultats généraux concernant chaque groupe de gouvernements dans le tableau suivant:

Groupes.	Nombre des cas de grêle.	Dégâts occasionnés.		Étendue.		Sur une étendue de 100,000 dess. il en a été ravagé par la grêle.
		Dess.	Rbls. arg.	Mill. car.	En dessiat.	
I. Nord.....	1,0	209	4,037	15,519	78,218,860	0,2
II. Nord-ouest	6,2	958	11,096	11,550	58,212,000	1,6
III. Ouest.....	62,6	26,851	253,920	11,167	56,281,680	47,7
IV. Centre.....	75,4	36,404	377,021	10,686	53,857,440	67,6
V. Sud.....	65,6	53,908	461,756	9,942	50,107,680	107,6
VI. Sud-est.....	17,0	12,417	114,632	14,281	71,976,240	17,3
VII. Nord-est.	41,2	17,473	143,379	10,578	53,313,120	32,8
VIII. Caucase.	13,4	3,580	41,684	5,300	26,712,000	13,4
IX. Sibérie.....	6,0	1,156	10,215	110,249	555,854,960	0,2

En étudiant ces chiffres, nous pouvons en tirer entre autres les conclusions suivantes:

Sous le rapport de sa répartition géographique, la grêle présente cette circonstance remarquable, qu'elle est beaucoup plus fréquente dans les groupes de l'ouest, du centre et du sud, beaucoup plus rare dans ceux du nord, du nord-ouest et du nord-est, ainsi qu'en Sibérie et au Caucase. Mais, pour apprécier à sa juste valeur ce résultat qui serait d'une grande importance pour la statistique agricole, nous devons rappeler ce qui a été dit plus haut sur la nature et l'insuffisance des données qui ont servi de base aux chiffres présentés ici. Quoique, en général, on puisse soutenir que les pays froids du nord sont moins exposés à la grêle que les pays chauds du sud; cependant le petit nombre de cas de grêle que l'on a constatés en Sibérie et dans les gouvernements du nord, dépend certainement en grande partie de ce que, dans ces gouvernements, la population peu nombreuse est répandue sur de vastes espaces peu ou point cultivés; de sorte que les cas où la grêle tombe sur des lieux incultes et ne cause aucun dommage à l'agriculture échappent facilement à l'observation et au calcul. Il est surtout permis de se défier des chiffres qui se rapportent au Caucase. En effet, si l'on peut admettre en théorie que la grêle doive être plus rare dans les parties septentrionales de la Russie d'Europe et en Sibérie que dans les gouvernements du centre et du sud, il faudrait pourtant dans tous les cas, pour justifier le petit nombre des cas de grêle au Caucase, des données plus certaines.

Outre la plus ou moins grande fréquence de la grêle, ainsi que la saison pendant laquelle elle se présente, on peut encore considérer comme exerçant une grande influence sur l'importance des dommages causés à l'agriculture les circonstances suivantes: l'étendue du terrain ravagé, puis la grosseur des grêlons, leur quantité et la rapidité de leur chute. A l'égard de ces circonstances, qui ont bien leur importance pour la statistique, nous trouvons dans le Journal du Ministère de l'intérieur de curieuses données.

En parlant de la répartition géographique de la grêle, nous avons déjà fait observer que les averses de grêle, toujours accompagnées d'un abaissement considérable de la température [44]), sont des phénomènes purement locaux, comme le prouvent Du Carla et Léopold von Buch, et embrassent rarement une vaste étendue. D'après les remarques de Musschenbroek et Dove, les terrains ravagés par la grêle présentent des bandes étroites, de quelques centaines de sagènes et rarement de plus de deux ou trois verstes de large, mais considérablement plus longues [45]). Cependant les annales de la grêle font mention de vastes étendues ravagées en une seule fois. On connait peu de cas de grêle aussi soigneusement décrits, sous le rapport de leur étendue, que le fameux orage qui tomba sur la France en 1788, et que Tessier décrivit dans les «Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris» [46]). L'orage commença dans le midi de la France, le matin du 13 juillet 1788; puis, en quelques heures, s'étendit sur tout le pays, du sud-ouest au nord-est, même jusqu'en Hollande. Les lieux ravagés par la grêle formaient *deux bandes parallèles*, l'une de 730 verstes de longueur, l'autre de 840: la largeur moyenne de la bande occidentale était de 16 verstes $^1/_2$, celle de la bande orientale de 8 verstes. Entre les deux bandes se trouvait un intervalle de 20 verstes de largeur qui ne reçut point de grêle, mais seulement une forte pluie. A l'est de la bande orientale, comme à l'ouest de la bande occidentale, il y eut également de fortes averses. Munke rapporte aussi quelques exemples de cas de grele assez étendus; mais il fait

---

44) Voici un cas remarquable rapporté dans le Journal du Ministère de l'Int. 1854. Part. XLII, 31: Dans le gouvernement de Tchernigov, district d'Oster, la grêle qui tomba le 17 mai amena un froid si vif que, sur les paturages, environ 200 têtes de bétail furent gelées.

45) Kämtz, Lehrb. der Meteor. II, 521. — H. Dove, Die Witterungsverhältnisse von Berlin. 2te Aufl. Berlin 1852, 37.

46) Mém. de l'Acad. 1790, p. 266. — Gehler's Phys. Wörterb. V. 42. — Poggendorff Annalen. XIII, 348. Kämtz, Lehrb. der Meteor. II, 521.

observer que, de tous les cas connus, celui de l'année 1788 est le plus étendu [47]).

Mais que sont tous ces cas différents, et même le fameux orage de 1788, en comparaison de l'énorme étendue de terrain que ravagea la grèle en Russie, le 27 mai 1843? La célébrité du cas de grèle de 1788 pâlit devant cet orage majestueux, à peu près sans pareil par l'étendue de l'espace ravagé. Dans ce jour fatal la grèle s'étendit de la mer Noire à la mer Baltique, du Dniester et du Niemen au Volga: toutes les localités ravagées ce même jour forment un immense quadrilatère, dont les points extrêmes sont: au sud-ouest, Tiraspol; au sud-est, Alechki; au nord-est, Tver; au nord-ouest, Wenden, et qui embrasse par conséquent 15 degrés en longueur et 10 degrés en largeur. La grèle ne tomba pas en une masse continue sur toute cette étendue; mais tourna en quelque sorte certaines localités et en ravagea d'autres. Voici la liste, dressée suivant l'ordre géographique du nord au sud, des localités qui ce jour là, d'après les renseignements parvenus au Ministère de l'Intérieur, furent frappées par la grèle:

Gouvernements.	Districts.	A quelle heure tomba la grèle et autres observations.
St. Pétersb...	Gdov	Le moment auquel tomba la grèle dans ce district n'est point indiqué; mais le journal de l'Observatoire de St. Pétersbourg constate ce même jour à 3 h. 20 m. tonnerre, éclairs et pluie.
Pskov.	Porkhov . . . . . / Véliki-Louki . . .	Entre 1 et 2 heures.
Livonie. . . .	Wenden.	Environ à 5 h.
Tver.	Zoubtzov. . . . . / Tver . . . . . / Staritza . . . . . / Rjev	En quelques endroits à 11 h. du matin, et dans d'autres de 1 à 2 h.

47) Gehler's Wörterb. V. 43.

Gouvernements.	Districts.	A quelle heure tombe la grêle et autres observations.
Moscou....	Volokolamsk ...	A 3 h.
Kalouga ...	Jisdra	
Smolensk ..	Dorogobouje. ...	A 5 h. après midi.
	Ielnia	
Orel.....	Briansk.....	Vers midi.
Minsk.....	Bobrouisk	A 3 h. après midi.
	Slountzk	
Kiev	Tarachtcha.....	A 4 h. après midi.
	Bogouslav	
	Tcherkask	
Podolie....	Olgopol.....	?
	Bratzlav.....	
	Litin	
Tchernigov .	Tchernigov	De 1 à 8 h. après midi.
	Oster	
	Niéjine	
Poltava....	Poltava	Vers 4 h après midi.
	Zenkov	
	Constantinograd .	
	Krémentchoug ..	
Kharkov...	Soumy	
Iekatérinoslav	Verkhnédniéprovsk	De 2 à 6 h. après midi.
	Iekatérinoslav....	
	Novomoskovsk ...	
Kherson ...	Kherson	A 5 h.
	Tiraspol	
Tauride ...	Dniéprovsk	

Ainsi, dans cette immense étendue, les localités frappées par la grêle forment deux groupes principaux: 1° Au sud, les gouvernements de Koursk, Kharkov, Tchernigov, Poltava, Kiev, Podolie, Kherson, Iekatérinoslav et Tauride; et 2° au nord, les gouvernements de Livonie, St.-Pétersbourg, Pskov, Tver, Moscou, Kalouga, Smolensk et Mohilev. Ces deux vastes étendues de pays sont reliées entre elles par le gou-

vernement d'Orel, où le fléau ne se manifesta que par une atteinte légère dans le district de Briansk.

En décrivant l'orage extraordinaire de grêle arrivé en France en 1788, Kämtz pose cette question: «Est-il possible que cet orage fût le résultat d'un seul nuage chargé de grêle s'étendant sur tout l'espace indiqué?» et il y répond nettement par ces mots: «Comme il arrive si souvent dans les orages et autres phénomènes de cette nature, au fur et à mesure que s'avançait l'orage, il se formait constamment de nouveaux nuages, qui répandaient la grêle au dessous d'eux.» [48]). On peut en dire autant, et plus vraisemblablement encore, de l'orage de grêle qui fondit sur les plaines de la Russie le 27 mai 1843. L'indication des heures de la journée auxquelles tomba la grêle ce même jour dans les différentes localités, prouve que l'orage ne se porta pas dans une direction déterminée, quoiqu'il se soit manifesté d'abord au nord et plus tard au sud. L'état orageux de l'atmosphère se manifesta même visiblement dès la veille: ainsi à Koursk et Lougan, le 26 mai au soir (v. st), il y avait déjà de l'orage avec éclairs et pluie [49]). Le 27 mai, jusqu'à midi, le commencement de l'orage de grêle put fort bien prendre naissance dans le gouvernement de Tver, situé, comme on le sait, sur le sommet de ce qu'on appelle le Grand Plateau. De là l'orage put se diriger vers le sud-ouest; puis, à 5 h. du soir, arrêté dans sa marche vers l'ouest par la chaine de montagnes élevées qui court entre les bassins de la Dvina occidentale et du Dniéper en séparant les provinces baltiques de la Russie blanche, l'ouragan put arriver jusqu'en Livonie. Enfin, dans sa marche vers le sud, ne rencontrant que des plaines ouvertes qui ne lui présentaient aucun obstacle, il put facilement arriver jusqu'à la mer Noire. Dans cette supposition, on peut se représenter la marche de l'orage de grêle dont il sagit, sous la forme d'une masse de nuages partant, comme d'un point central, des sources du Volga, et courant rapidement dans diverses directions. Au nord, l'orage s'a-

48) Kämtz, Lehrb. der Meteor. II, 522.

49) Annuaire mag. et mét. 1843, et Annal. de l'Obs. ph. cent. 1848.

vança à travers le gouvernement de Pskov jusqu'en Livonie, et toucha en passant le gouvernement de St.-Pétersbourg; le courant central traversa les gouvernements de Smolensk et de Minsk; mais le gros de l'ouragan se porta vers le sud par les gouvernements de Moscou, Kalouga et Orel, jusqu'à ceux de Koursk, Tchernigov, Poltava et Iekatérinoslav, d'où une partie des nuages inclina vers l'ouest par les gouvernements de Kiev et de Podolie, et l'autre, effleurant Kharkov, s'étendit au sud jusqu'aux gouvernements de Kherson et de Tauride [50]). Tout cela n'est qu'une supposition basée sur les différentes heures auxquelles tomba la grêle; mais on peut en conclure que cet orage, n'ayant point de direction unique, fut accompagné de mouvements violents dans l'atmosphère, de sorte que la grêle put se former à la fois dans différentes directions. Il est à remarquer que dans tous les lieux situés sur le passage de cet orage, à Poltava, Koursk, Gorki, les journaux météorologiques indiquent pour ce jour un vent violent de l'est et du sud-est, également remarqué à St.-Pétersbourg et à Lougan, mais ne font point mention de grêle. Seulement, à St.-Pétersbourg, que la grêle n'atteignit pas, il y eut à $3^1/_2$ h. après-midi du tonnerre avec éclairs et pluie; à Poltava, entre 3 et 7 h. du soir, pluie et tonnerre; à Gorki à 10 h. du soir de la pluie [51]); et enfin, dans le district de Bélosersk, gouvernement de Novgorod, d'après le journal météorologique d'un propriétaire, il y eut ce même jour également de la pluie [52]). Ce même jour il tomba aussi une forte pluie dans presque tout le gouvernement de Koursk. On voit donc que la grêle ne tomba pas dans tous les lieux de l'étendue sus-indiquée; mais au contraire qu'elle ne frappa que certaines localités, tandis que, dans les intervalles, il tombait une forte pluie ou il régnait un vent violent, comme cela eut lieu dans le district de Minsk, gouvernement de Minsk.

Quant à la plus ou moins grande violence qu'affecta cet

50) Журн. М. В. Д. 1844, Part. VI. p. 291.

51) Annuaire Magn. et Mét. et Annales de l'Observ. Phys. Centr.

52) Журн. Мин. Госуд. Им. 1844. Part. X. sect. IV. p. 67.

orage dans les diverses localités, on remarque qu'il exerça de bien plus grands ravages dans les gouvernements du sud que dans ceux du nord Dans le gouvernement de St.-Pétersbourg la grêle fut très fine, et n'occasionna que peu de dommage. Dans le gouvernement de Tver les grêlons avaient à peu près la grosseur d'un jaune d'oeuf; dans celui de Pskov, celle d'une noisette; dans celui de Kalouga, celle d'une noix; dans ceux de Moscou, Smolensk et Minsk, celle d'un oeuf de poule. Dans le gouvernement de Tchernigov le grêlon pesait 6 zolotniks; dans celui de Poltava, jusqu'à 12; enfin dans celui d'Iekatérinoslav de 15 à 72 zolotniks. L'orage sévit avec le plus de fureur, à ce qu'il semble, dans le gouvernement de Kherson, où, parmi les grêlons, il tomba d'énormes morceaux de glace.

Quoique, en parcourant le Journal du Ministère de l'Intérieur, qui a noté tous les cas de grêle remarquables, on n'en puisse trouver aucun à comparer avec celui du 27 mai 1843, quant à l'étendue de terrain ravagée, cependant on rencontre des cas nombreux où la grêle s'est étendue sur de vastes espaces.

Le 22 juin 1844 un violent orage de grêle s'étendit de la frontière méridionale du gouvernement de Volhynie jusqu'à la partie septentrionale du gouvernement de Smolensk d'un côté, et de l'autre côté jusqu'au gouvernement de Koursk. Cet orage énorme, égal par son étendue à l'orage qui eut lieu en France en 1788, offre encore cette particularité remarquable, que la grêle suivit dans sa marche la direction des montagnes et des hauteurs qui séparent les divers bassins, s'attachant en quelque sorte au relief du sol. En effet, un violent orage accompagné de gros grêlons, éclata ce même jour, vers 3 h. de l'après-midi, sur la partie méridionale du gouvernement de Volhynie, occupée, comme on le sait, par des ramifications des Karpathes, et où certains points de ce qu'on appelle le plateau d'Avratyne s'élèvent jusqu'à 1320 pieds anglais au dessus du niveau de l'Océan [53]). Les di-

53) Telle est la hauteur des montagnes qui se trouvent près de la ville de Krémenetz.

stricts ravagés par la grêle furent ceux de Doubno, Krémenetz, Zaslav, Ostrog, Novograd-Volhynsk et Jitomir. De là l'orage se dirigea vers le nord-est, sous la forme de deux bandes, dont l'une, la bande occidentale, suivit les hauteurs qui séparent les cours du Soje et de la Desna, en traversant les districts de Gorodnia, Novozybkov, Starodoub et Mglin dans le gouvernement de Tchernigov, celui de Mstislav dans le gouvernement de Mohilev, et ceux de Krasnoe, Dorogobouje, Poretchié et Bélyi[54]): elle atteignit ainsi les hauteurs où prennent leurs sources les cours d'eau qui s'écoulent d'un côté dans le bassin de la Dvina occidentale, d'un autre côté dans celui du Dniéper, et d'un troisième côté dans celui du Volga. Quant à la bande orientale, s'avançant du plateau d'Avratyne vers l'occident, au delà du Dniéper, dans le gouvernement de Kiev, puis par le district de Krémentchoug dans le gouvernement de Poltava, elle atteignit Poltava, où il ne tomba point, il est vrai, de grêle, mais où, depuis $2^1/_2$ h. après-midi jusqu'au soir, il y eut du donnerre et des éclairs. Traversant ensuite le district de Graivoron dans le gouvernement de Koursk, elle atteignit Oboiane, Time, Koursk[55]) et Chtchigry, c'est-à-dire un autre plateau, sur lequel se trouve Koursk à 920 pieds d'élévation, et où se rencontrent entre cette ville et Kromy les sources de l'Oka, de la Svapa et de la Sosna, qui appartiennent à trois différents bassins de rivières, celui du Volga, celui du Dniéper et celui du Don. Chacune de ces bandes avait une étendue d'environ 900 verstes. La fureur de l'ouragan était réellement terrible, comme on peut le voir par les faits rapportés dans le Journal du Ministère de l'Intérieur; et la grêle, qui occasionna de grandes pertes en ravageant les champs, les jardins, les potagers et les forêts, atteignit dans certaines localités jus-

54) Dorogobouj a 750 pieds et Poretchié 700 pieds d'élévation au-dessus de l'Océan.

55) A Koursk, ce même jour, comme on le voit dans les Annales de l'Observ. Phys. Centr., pour l'année 1848, il y eut à 6 h. du soir du tonnerre, et à 7 h. un orage accompagné de pluie et de grêle, qui dura $2^1/_2$ h.

qu'à la grosseur d'un oeuf de poule [56]). De même le grand orage de grêle du 9 juin 1847 s'étendit en une bande de 300 verstes, depuis Doubno dans le gouvernement de Volhynie, jusqu'à Iampol dans celui de Podolie. Furent plus ou moins dévastés par ce fléau les districts de Doubno et Kréménetz dans le gouvernement de Volhynie, de Proskourov dans celui de Podolie, de Lipovetz dans celui de Kiev, de Gaïssine, Iampol et Mohilev, dans le gouvernement de Podolie, et enfin de Khotine en Bessarabie. La grêle, en certains endroits plus grosse qu'un oeuf de poule, ravagea les champs, dégrada une grande quantité de constructions et blessa quelques hommes surpris par l'orage aux travaux des champs [57]). Une plus grande étendue de terrain fut encore ravagée en un seul jour également, et cette même année, le 15 juin. Les renseignements officiels sur cet orage ont été reçus des districts de: Novosil, gouvernement de Toula; Ranenbourg, gouvernement de Riazan; Lébédiane et Lipetzk, gouvernement de Tambov; Birioutcha, gouvernement de Voronèje; Dmitrovsk, gouvernement de Koursk; Penza, gouvernement de Penza; Nijegorod, gouvernement de Nijni-Novogorod; Sviajsk, Tétiouchy et Tsarévokokchaïsk, gouvernement de Kasan; Iouriévetz, gouvernement de Kostroma; Nikolsk, Totma et Oustioug, gouvernement de Vologda [58]). L'examen de cette étendue de pays sur la carte laisse subsister ce doute, s'il tomba ou non de la grêle dans les lieux situés entre les districts susmentionnés. S'il en tomba, peut-être ne causa-t-elle aucun dommage; peut-être ne fut-elle pas ce qu'on appelle proprement de la grêle; peut-être enfin dans ces intervalles les nuages se fondirent-ils en pluie, ce qui arrive souvent lors des orages de grêle d'une vaste étendue. Le manque de données locales ne nous permet pas de répondre à ces questions; cependant la vue d'une si vaste étendue de terrain confirme fortement cette hypothèse, que dans les orages de grêle qui s'étendent au loin, la grêle ne

56) Журн. М. В. Д. 1844. Part. VII. p. 259, 267, 450 et 461.
57) Ibid. 1847. Part. XIX. p. 301 et 450.
58) Ibid. 1848. Part. XXII. p. 209.

tombe pas d'un seul nuage rapidement emporté sur la surface du pays, mais bien de plusieurs nuages qui se forment continuellement et par degrés sous l'influence d'une même cause toujours agissante; de sorte qu'en certains endroits la grèle redouble de violence, tandis qu'en certains autres le nuage passe sans qu'il tombe de grèle

Le 8 juin 1848 il éclata de nouveau à l'extrémité occidentale de la Russie, au pied des monts Karpathes, un vaste orage de grèle, qui ravagea dans le gouvernement de Volhynie les districts de Kovel, Staroconstantinov, Jitomïr, Rovno et Loutzk; dans celui de Podolie, les districts d'Ouchitza, Proskourov, Bratzlav et Létitchev; et enfin dans le gouvernement de Kiev, le district de Tarachtcha. Le lendemain 9 juin, le fléau frappa également différents districts des gouvernements de Kalouga, Smolensk, Tchernigov, Poltava, Kiev et Podolie [59]). Il se présente un cas encore plus frappant le 6 juin 1849; car la grèle frappe le même jour l'énorme étendue de pays qui sépare le district de Khotine, en Bessarabie, de celui de Kaliazin, dans le gouvernement de Tver. Entre ces deux points extrêmes la grèle visita différents districts des gouvernements de Moscou, Riazan, Kalouga, Smolensk, Mohilev, Minsk, Grodno, Tchernigov, Kiev, Volhynie et Podolie [60]). Le 5 juillet de cette même année 1849, un vaste orage de grèle s'étendit sur un espace de plus de 600 verstes, depuis les sources du Khoper, par les districts de Tchembar, Penza, Nijnélomov, Kérensk, Narovtchat et Saransk dans le gouvernement de Penza; ceux de Loukoianov et Sergatch dans le gouvernement de Nijni-Novogorod; et enfin ceux de Chadrin, Tsivilsk, Tcheboksary, Kasan et Tsarévokokchaïsk dans le gouvernement de Kasan, jusqu'aux rives de la Viatka [61]). Le 27 juillet de cette même année, la grèle frappa simultanément tout le gouvernement de Simbirsk et la partie du gouvernement de Kasan qui y touche,

59) Журн. М. В. Д. 1849. Part. XXVII. p. 245.
60) Ibid. Part. XXXI. p. 10.
61) Ibid. Part. XXXI. p 13.

soit une étendue d'environ 1300 milles géographiques carrés [62]).

L'année 1850 vit aussi plusieurs orages de grèle remarquables par leur étendue. Ainsi, le 15 mai, la grèle frappa les districts de Zaslav et Ovroutch en Volhynie ; ceux de Proskourov, Vinnitza, Kamenetz-Podolsk et Litine en Podolie; et celui de Khotine en Bessarabie: le 12 juillet le fléau frappa divers districts des gouvernements de Novogorod, Vologda, Iaroslav, Kostroma, Kasan et Simbirsk. Le 30 juillet la grèle tomba dans les districts de Bogorodsk (gouvernement de Moscou), Rjev (gouvernement de Tver), Senno (gouvernement de Mohilev), Souraje, Nével, Gorodetz et Vitebsk (gouvernement de Vitebsk), Wenden (Livonie), Ostrov (Pskov) et Gdov (gouvernement de St.-Pétersbourg) [63]), jusqu'à St.-Pétersbourg même, où il n'y eut point il est vrai de grèle; mais où, de $5^1/_2$ h. à 11 h. du soir, il y eut du tonnerre, des éclairs et de la pluie [64]). En 1851 les principaux orages de grèle eurent lieu aux dates suivantes: le 7 mai l'orage commençant par le district de Soumy dans le gouvernement de Kharkov et celui d'Oboiane dans le gouvernement de Koursk, parcourut les districts suivants : Maloarckanguelsk, Dmitrov et Mtsensk (gouvernement d'Orel), Krapivna, Tchern et Novosil (gouvernement de Toula), et s'étendit jusqu'aux districts de Klin (gouvernement de Moscou), de Kortcheva (gouvernement de Tver) et d'Ouglitch (gouvernement de Iaroslav). Le 3 juin le fléau frappa quelques districts contigus des gouvernements de Viatka, Kasan et Nijni-Novogorod. Le 7 juin, la grèle tomba sur 26 districts des gouvernements de Olonetz, Tver, Iaroslav. Kostroma, Kasan, Nijni-Novogorod, Vladimir, Moscou, Riazan, Orel, Koursk, Kharkov, Penza et Saratov. Le lendemain 8 juin, le fléau frappa encore 7 districts des gouvernements de Nijni-Novogorod et Kasan, et 1 district dans le gouvernement de Viatka. Enfin le troisième jour, 9 juin, furent encore frappés par la grèle, dans le gouvernement

62) Журн. М. В. Д. p. 16.
63) Ibid. 1851. Part. XXXIV. p. 240.
64) Annales de l'Observ. Phys. Cent. Année 1850. p. 53.

de Viatka 1 district, dans celui de Kasan 3 districts, et dans celui de Nijni-Novgorod 7 districts, et en outre 1 district dans le gouvernement de Simbirsk, 2 dans celui de Penza, et 2 dans celui de Saratov [65]). Enfin en 1852, les jours qui se firent également remarquer par de vastes orages de grèle, furent les 8, 9, 10, 12 et 30 juin et le 1er juillet [66]).

De cette énumération il ressort cet important résultat, que, quoique la grèle, comme il a été dit plus haut, ne tombe pas ordinairement sur de grandes étendues de terrain, cependant en Russie il n'est pas rare que ce fléau frappe en une seule fois une étendue considérable du sol. En effet, pendant les 10 années sur lesquelles nous possédons des données, les cas de ce genre se sont présentés plusieurs fois chaque année. La cause de ce phénomène est peut-être la nature plate du sol, par suite de laquelle la grèle se forme avec une égale facilité sur de vastes étendues de pays. Cette déduction est d'une grande importance en ce qui concerne l'assurance des champs contre la grèle; car elle conduit à cette conclusion, que les compagnies d'assurance ont d'autant plus d'avantages qu'elles étendent leurs opérations sur un plus vaste terrain.

La grosseur des grèlons, leur quantité, la rapidité de leur chute, enfin la plus ou moins longue durée de la grèle, sont également des circonstances d'où dépend la plus ou moins grande importance des dommages causés par le fléau.

La grosseur des grèlons varie beaucoup; mais, d'après l'opinion de Muncke, dans les latitudes moyennes le diamètre des grèlons ne dépasse pas $1^1/_2$ ou $1^3/_4$ de pouce; et lorsqu'il tombe des masses plus épaisses, elles sont produites par la réunion de plusieurs grèlons en un seul, pendant le temps de la chute [67]). Quoi qu'il en soit, nous trouvons dans le Journal du Ministère de l'Intérieur et dans les journaux météorologiques des renseignements très curieux sur la gros-

65) Журн. М. В. Д. Part. XXXVIII. p. 3.
66) Ibid. Part XLII. p. 3.
67) Gehler's Wörterb. V. 34.

seur de la grêle, qui parfois atteint à des dimensions extraordinaires, ainsi que sur sa force et sa durée. Ainsi, le 24 mai 1843, dans le gouvernement de Smolensk et le district même de Smolensk, la grêle atteignit la grosseur d'un oeuf de poule; elle fut extrêmement violente et, dans l'espace d'une heure qu'elle dura, elle anéantit dans quatre villages toutes les semailles des champs et tous les fruits des potagers; elle cassa des branches d'arbres de la grosseur d'un pieu, creva les yeux au bétail et aux chevaux qui se trouvaient dans les champs et tua le petit bétail et les oiseaux. Dans plusieurs localités la grêle resta sur le sol pendant deux jours après sa chute [68]). Dans le district de Lébédine, gouvernement de Kharkov, le 19 juin de cette même année, il tomba des grêlons de la grosseur d'un oeuf de pigeon jusqu'à celle d'un oeuf de poule, et de plus les habitants ramassèrent des morceaux de glace carrés pesant plus de deux livres [69]). La grêle qui tomba dans le district de Tiraspol, gouvernement de Kherson, le 18 juin 1843, avait la grosseur d'une noix et même celle d'un oeuf d'oie; elle pesait jusqu'à une livre, et sur toute l'étendue des terres appartenant à cinq villages, elle ravagea les blés, les potagers, les vignes et les vergers, tua les oiseaux de basse cour, endommagea les toits des maisons, enfin blessa fortement plusieurs paysans qui se trouvaient dans les steppes, et faillit tuer quelques enfants [70]). Le 16 juillet de cette même année, dans le gouvernement et le district de Tomsk, commune de Dmitriev, la grêle eut pour la plus grande partie la grosseur d'un oeuf de pigeon, de poule ou d'oie, et atteignit même en quelques endroits à la grosseur d'un boulet de canon [71]). La grêle qui tomba le 20 juin 1844 dans le district de Jitomir en Volhynie, pesait jusqu'à 2 livres. Dans le district de Tiflis, le 11 juin de cette même année, il tomba une si grande quantité de grêle, qu'elle resta sans fondre

68) Журн. М. В. Д. 1843. III. 302.
69) Ibid. p. 311.
70) Ibid.
71) Ibid. IV. 299.

jusqu'à la moitié du jour suivant; et le 10 juillet, dans le district de Wolmar en Livonie, la grêle, qui avait la grosseur d'une pomme, formait encore sur la terre, le lendemain, une couche d'un pied d'épaisseur [72]). En 1845 il y eut deux cas de grêle remarquables par la quantité: le premier eut lieu le 3 juillet dans le district de Lipovetz, gouvernement de Kiev, où la grêle forma une couche d'une demi-archine d'épaisseur; l'autre le 1er juillet, dans le district de Vélije, gouvernement de Vitebsk, où la grêle séjourna sur la terre depuis 6 h. du soir jusqu'à 9 h. du matin du jour suivant. Le 2 juillet de cette même année, dans le district de Tchaoussy du gouvernement de Mohilev, la grêle, une demi-heure après sa chute, pesait encore $1^1/_2$ livre [73]). Le 11 août 1846, dans le district de Wenden en Livonie, il tomba une grêle grosse comme le poing; et le 17 juillet, dans le district de Piatigorsk, gouvernement de Stavropol, des plaques de glace pesant une demi-livre [74]). L'année 1848 est remarquable par la quantité extraordinaire de grêle qui tomba alors: dans le district de Kérensk du gouvernement de Penza, la grêle tombée le 6 juillet couvrit les champs pendant plus de deux jours, malgré la chaleur de l'été; et dans le district de Massalsk, gouvernement de Kalouga, la grêle couvrit sans interruption une bande de terre de 90 verstes de longueur [75]). En 1849, dans le district de Bratzlav en Podolie, la grêle mêlée de pluie remplit tous les ravins et les fossés, et resta accumulée en tas pendant l'espace de 10 jours [76]). En 1850, dans le cercle de Noukha, gouvernement de Chemakha, il tomba des grêlons ou pour mieux dire des morceaux de glace qui, suivant le rapport, pesaient 25 livres et enfoncèrent sept rangées de roseaux sur les toits des maisons [77]). En 1851 deux cas sont particulièrement remarquables par

72) Журн. М. В. Д. 1845. X. 292.
73) Ibid. 1846. XIV. 282.
74) Ibid. 1847. XVIII. 355.
75) Ibid. XXVII. 257.
76) Ibid. XXX. 24.
77) Ibid. XXXIV. 258.

la violence de la grèle: dans le district de Valouiki, gouvernement de Voronèje, la grèle perça des toits de fer, et dans le district de Nolinsk, gouvernement de Viatka, elle enfonça les toits des poulaillers et les remplit de telle sorte que presque toute la volaille périt. Dans le violent orage du 1er mai de cette même année à Kharkov, la grèle avait une forme irrégulière, généralement ovale, déprimée de deux côtés, avec de fortes aspérités; les grèlons avaient la grosseur d'une noix ou d'un oeuf de poule et pesaient de 50 à 71 zolotniks. La grèle tombée dans le gouvernement de Tomsk le 21 mai de cette même année, est aussi fort remarquable: elle était plate et avait la forme et la grandeur d'une nouvelle pièce de deux kopeks[78]). Le 12 août 1852, dans le district de Pavlovsk, gouvernement de Voronèje, la grèle tomba pendant $^3/_4$ d'heure, couvrit la terre à $^1/_4$ d'archine de hauteur, et y resta trois jours; dans le district de Goldingen en Courlande, le 27 mai, il tomba des grèlons gros comme le poing et pesant de $^1/_4$ de livre à 1 livre; dans le district de Toropetz, gouvernement de Pskov, le 29 mai, il en tomba d'une demi-livre, de forme allongée, et dentelés; et en Podolie, dans les districts d'Olgopol et de Balta, le 20 mai, il en tomba également d'une demi-livre, de forme extraordinaire, comme il est dit dans les rapports, et avec cette particularité, que, dans le premier de ces districts, cette grèle tomba pendant une heure entière. Enfin, d'après les termes des rapports, les grèlons tombèrent «sous la forme de morceaux de glace», dans le district de Piatigorsk, gouvernement de Stavropol, le 29 juin, par un orage très-fort, et encore dans le district d'Akhtyrka, gouvernement de Kharkōv, où les glaçons avaient 2 verchoks et plus en diamètre[79]).

Nous n'avons donné que les exemples les plus frappants concernant la grosseur, la force et l'abondance de la grèle. Les grèlons de la grosseur d'un oeuf de poule ou d'oie, comme il résulte de la «Statistique de la grèle» du Journal du Ministère de l'Intérieur, ne sont point une rareté, et il

78) Журн. М. В. Д. 1852. XXXVIII. 29 et 30.
79) Ibid. 1853. XLII. 33.

se présente chaque année quelques cas de grêle de cette espèce. Que des grêlons de cette grosseur, frappant les hommes et le bétail, causent chaque année un assez grand nombre de malheurs, cela parle de soi-même et se trouve confirmé par les rapports officiels.

Ordinairement la grêle ne tombe que pendant un temps très-court, quelques minutes seulement; mais il y a des cas où elle dure bien plus longtemps. On peut citer comme exemple, outre les cas rapportés ci-dessus, deux faits mentionnés dans le Journal de l'observatoire d'Iecathérinbourg: le 11 (23) juillet 1837 la grêle tomba trois fois dans un même jour: le matin à $11^1/_2$ h., et l'après-midi à $5^1/_4$ h. et à $7^1/_4$ h.; et dans ce même lieu, le 18 (30) mai 1839, la grêle tomba pendant tout l'après-midi, et les grêlons avaient 5 lignes de diamètre [80]).

Un témoin digne de foi rapporte un fait très-curieux: «Dans le *pay des Cosaques du Don*, le 3 juillet 1828 à 4 h. après-midi, il tomba des grêlons de la grosseur d'un oeuf de poule et d'un oeuf d'oie, et, parmi eux, des morceaux de glace d'une demi-archine de circonférence, ayant une quantité d'arêtes aigües. Des gens surpris dans les champs reçurent de fortes blessures; un cosaque fut frappé au sourcil jusqu'au sang; des femmes eurent les doigts blessés en se couvrant la tête; un enfant reçut à la tête un coup qui le fit saigner; enfin quelques veaux et plusieurs brebis furent tués, ainsi qu'une foule d'oiseaux divers. Cet orage dura une demi-heure, et s'étendit dans un même temps sur une surface de 150 verstes [81]).

80) Annuaire Magn. et Météor. de Kupffer.

81) Земледѣльческій Журналъ, изд. Имп. Московск. Общ. Сельск. Хозяйства, 1828. № XXIV. p. 448.

(Tiré du *Bullet. histor.-philol. T. XIII. No.* 1. 2.)

$\frac{3}{15}$ August 1855.

Ueber die neueste Behandlung der ehstnischen Grammatik. Von FERDINAND WIEDEMANN.

Schon im Jahre 1843 erschien die neueste Grammatik der ehstnischen Sprache von dem Herrn Pastor Ahrens zu Kusal, und schon sind wiederum bald zwei Jahre verflossen, seit er eine vielfach verbesserte und umgearbeitete zweite Auflage nebst der bei der ersten noch zurückbehaltenen Syntax herausgab, und dennoch ist dieses Werk über einen Gegenstand, der doch Viele interessirt, noch nirgends bei uns zum Gegenstande einer ausführlicheren und tiefer eingehenden Besprechung gemacht worden, obgleich es doch in dem viel ferneren St. Petersburg so viel Theilnahme und Würdigung erfahren hat, dass es im vorigen Jahre, sogar ohne zur Bewerbung um den Demidowschen Preis eingereicht zu sein, von dem Akademiker Staatsrath Sjögren der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften zu einem solchen empfohlen wurde, und diese Empfehlung dadurch für das Werk noch ehrenvoller erscheint, dass Herr Sjögren, wie er ausdrücklich bemerkt, den Verfasser noch gar nicht persönlich kannte und bisher in keinen anderen Beziehungen zu ihm gestanden hatte, als dass er manche von desselben «gelehrten Ansichten und Behauptungen öffentlich und wiederholentlich wiewohl vergeblich — bekämpft hatte».

Für ein Werk, dessen Abfassung so unendlich viel Mühe gekostet — wer sich dies nicht schon von selbst denken kann, den verweisen wir auf die Vorrede — ist eine stillschweigende Aufnahme wohl die unangemessenste und dasjenige, was es am wenigsten verdient hat. Selbst der Tadel, wenn er nur kein leichtsinniger oder böswilliger ist, erscheint dagegen noch als eine Achtungsbezeugung, und als eine solche wünschte ich, dass der geehrte Herr Verfasser, falls ihm von diesen Zeilen etwas zu Gesicht kommen sollte, das aufnehmen möchte, was in dem Nachstehenden etwa wie Tadel klingen sollte, denn jedenfalls sieht er daraus, dass ich sein Werk mit lebhaftem Interesse gelesen habe. Ueberdies verliert zum Theil der Tadel seine Spitze dadurch, dass er sich nur auf den formellen, nicht auf den materiellen Theil der Grammatik beziehen kann. Ich habe freilich auch wohl manches Wort und manche Wortform anders gehört, als Herr Ahrens sie giebt; aber er hat, wie er versichert, die Sprache genau so wiedergegeben, wie er sie dem Munde der Ehsten selbst abgehorcht, und dass ein Stadtbewohner nicht Gelegenheit hat, diese eben so rein und genuin zu hören, ist gewiss. Es ist bekannt, dass der Ehste sich — theils wohl aus Gutmüthigkeit, theils aus Achtung vor der sonstigen höheren Bildung — der schwachen Sprachfertigkeit dessen, mit welchem er verkehrt, accommodirt, wodurch das in den Städten und auch wohl noch in der Nähe derselben gesprochene Ehstnisch allmählich ein mehr oder minder schlechtes Kauderwälsch geworden ist, von dem durchaus kein Maassstab entnommen werden kann für die Arbeit des Herrn Ahrens, welcher als Prediger einer von den Städten genugsam entfernten Ehstengemeinde ohne Zweifel an einer reineren Quelle sitzt. Gewiss giebt es unter unseren übrigen Landpredigern manchen, der nicht nur die Sprache der Ehsten vollkommen inne hat, sondern auch allgemeine Sprachbildung genug besitzt, um die vorhin genannte Grammatik sowohl in materieller als in formeller Beziehung würdigen und beurtheilen zu können, und dass ich, dem nur die eine Hälfte der Befähigung zukommen kann, da mir die andern zugestandener Maassen abgeht, statt eines besser Befähigten mich hier zu einer Beurtheilung herbeilasse,

kann ich nur dadurch motiviren, dass bisher eine bessere sich hat vergeblich erwarten lassen. Von der vorhin erwähnten Beurtheilung durch den Herrn Staatsrath Sjögren ist hier natürlich abzusehen, denn diese konnte ihrem Zwecke gemäss keine in's Specielle gehende Untersuchung geben, sondern nur als das Resultat einer solchen ein in den engen Rahmen eines halben Bogens zusammengedrängtes, durch wenige, charakteristische Züge dargestelltes Gesammtbild.

Dass die ehstnische Grammatik des Herrn Ahrens sich vor allen vorangegangenen, welche er im ersten Paragraph der Einleitung aufzählt, sehr vortheilhaft auszeichnet, muss wohl Jedem sogleich in's Auge fallen. Abgerechnet einige Monographien über einzelne Theile der Grammatik, hat er zuerst den breitgetretenen Irrweg verlassen, welchem alle seine Vorgänger folgten, indem er es aufgab, den Sprachstoff in das Fachwerk der lateinischen Grammatik zu zwängen, und dafür nur dem Genius der ehstnischen Sprache selbst folgte und diesen überall hervorhob, so dass unter seiner Hand die Dinge eine ganz andere Gestalt gewonnen haben, als in welcher man sie bis auf Hupel inclusive zu sehen gewohnt war. Ausser diesem Lobe im Ganzen und Allgemeinen, das kein vorurtheilfreier Beurtheiler dem Verfasser vorenthalten kann, noch dies und jenes Einzelne lobend hervorzuheben, dessen glaube ich mich hier enthalten zu dürfen, weil durch dergleichen der Sache selbst, d. h. der ehstnischen Grammatik und Sprachkunde, wenig gedient wäre. Denn dieser ist es ohne Zweifel viel förderlicher, wenn gezeigt wird, wo und wie das Gute vielleicht hätte noch besser gemacht werden können. Ich werde mich also darauf beschränken nachzuweisen, wo es — meiner Meinung nach — dem Werke an innerer Consequenz zu fehlen scheint, wo eine Regel nicht recht klar ist, wo man Belehrung vermisst, oder wo irgend ein Punkt noch einer ferneren Betrachtung und Untersuchung zu besserer Begründung und befriedigenderer Darstellung anzuempfehlen wäre, Alles mit Berücksichtigung auch der anderen neuesten Arbeiten auf demselben Felde.

Die Grammatik von Ahrens beginnt mit einer historischen Einleitung in 12 Paragraphen, worin besprochen wird, was

bis dahin für die Grammatik und in dem Gebrauche der ehstnischen Sprache geschehen war. Von den Neueren werden hier Heller und der auch für diese Sphäre des Wirkens leider zu früh verstorbene Dr. Fählmann, mit Anerkennung genannt, von den älteren Hornung, zu dessen Ehrenrettung unser Verfasser vor einigen Jahren eine kleine Abhandlung erscheinen liess. — Die ersten Worte der Einleitung »die ehstnische Sprache ist eine Tochter der finnischen, denn diese verhält sich zu jener wie das Ursprüngliche zum Abgeleiteten« sind, wie ich fürchte, für den Verf. zu einer Klippe geworden. Es ist zwar, was darauf folgt, vollkommen wahr; es lassen sich allerdings viele Formen, welche im Ehstnischen räthselhaft erscheinen, aus dem Finnischen — oder besser: mit Hülfe des Finnischen — deuten und begreifen, und wenn es auch nicht gerade unmöglich ist, ohne Kenntniss der finnischen Sprache die ehstnische zu erlernen, zu ergründen und auf befriedigende Weise grammatisch oder lexicalisch zu bearbeiten, so wird es natürlich hier wie überall dem Bearbeiter einer Sprache fördersam sein, wenn er so viel wie möglich andere, namentlich verwandte Sprachen kennt, denn wenn die Idee (im Platonischen Sinne) der Sprache nur durch die Gesammtheit aller Sprachen in der Erscheinung dargestellt wird, so muss jede einzelne fragmentarisch erscheinen, jede von den anderen ergänzt werden, und je mehr Sprachen ein Grammatiker kennt, desto besser für seine Auffassung der einzelnen. Aber dennoch ist jener Satz in der Weise, wie ihn Herr Ahrens aufstellt, eine durch keine historischen Daten unterstützte, blosse Voraussetzung. Nichts berechtigt uns, die Ehsten für abgeartete Finnen zu halten, wenn auch unter allen Sprachen des weit verbreiteten finnischen Stammes die ihrige der im eigentlichen Finnland am nächsten steht. Warum sollen nicht Ehstnisch und Finnisch eben so gut coordinirte Glieder der ganzen Familie sein wie etwa Lappisch, Mordwinisch u. s. w.? — Will man nun gar jenen unerwiesenen Satz von der Tochterschaft des Ehstnischen, wie der Verf. z. B. bei der Beurtheilung der Volkslieder thut, so urgiren, dass alle solche von der jetzigen Grammatik abweichenden Wortformen, die mit finnischen

übereinstimmen, richtig, die aber nicht mit jenen übereinstimmenden falsch seien, wenn sie auch noch jetzt hier oder da im Volke dialektisch fortleben, so heisst das gewiss über die rechte Gränze hinausgehen. Nachweise hierüber zu geben, wird sich weiter unten Gelegenheit finden. Eine zu weit getriebene Connivenz scheint es mir auch zu sein, wenn Wortformen — wie manche Adverbe —, welche ganz gut das sein können, was sie noch jetzt anderswo im Ehstnischen sind, lieber für verstümmelte oder abgeartete finnische Casus gehalten werden sollen. Auch hiervon finden sich Belege weiter unten, wo vom Adverb die Rede ist.

Auf den geschichtlichen Ueberblick (§ 1 — 12) folgt in der Einleitung ein erster Abschnitt über die Orthoepie (§ 13 — 30) und ein zweiter über die Orthographie (§ 31 — 46), wobei es sonderbar erscheint, dass nicht der Abschnitt § 1 — 12 der erste genannt wird, sondern der erste erst mit § 13 beginnt. In diesen beiden Abschnitten schon hat der Verf. manches Eigenthümliche. Unter den acht Vocalen vermisst man das *õ*, welches von Einigen gebraucht wird, um einen Misch- oder Mittellaut zwischen *o* und *ö* zu bezeichnen; der Verf. hat für diesen Mischlaut dasselbe Zeichen, wie für das reine *ö*, und giebt Regeln, wo der unreine Laut eintritt. Da nicht *ö* allein, sondern mit Ausnahme des *i* und *u* alle langen Vocale einen gemischten, unreinen Laut annehmen können, welcher bisher im Ehstnischen nicht besonders in der Schrift bezeichnet wurde — wie im Finnischen wohl geschieht —, so scheint es freilich consequent, es auch beim *ö* nicht zu thun; es ist jedoch bei diesem der Fall in so fern ein anderer, als es den unreinen Laut auch da überall hat, wo es kurz ist, und zwar zum Theil gar so, dass man nicht mehr die beiden einzelnen Bestandtheile des Mischlautes unterscheiden kann, wie bei den übrigen unreinen Vocalen (z. B. *maale*, *süü*), sondern beide vollkommen zu einem neuen, einfachen verschmelzen, und daher würde ich es doch vorziehen, für diesen letzten Fall auch das besondere Zeichen *õ* beizubehalten. Die Beispiele welche der Verf. anführt, sind sämmtlich von der Art, dass das kurze *ö* in betonter offener Sylbe steht (z. B. *köne*, *pölema*, *töst*),

während die Beispiele für den Fall, wo die einzelnen Bestandtheile des Mischlautes noch zu unterscheiden sind, das *ö* in betonter geschlossener Sylbe haben (z. B. *löhki*, *töstma*, *wöötma*); der Verf. hat sich aber nicht darüber ausgesprochen, ob dies nur zufällig ist, oder ob der Unterschied in der Aussprache sich wirklich — wie ich gefunden zu haben glaube — auf diese Verschiedenheit in der Stellung des *ö* gründet. — Ueber das Verhältniss der unreinen Vocallaute zu den Diphthongen wird man etwas im Unklaren gelassen. Der Verf. sagt zwar, dass bei den unreinen langen Vocalen «nicht nur der Ton sondern auch die Länge immer auf dem «Vocale selbst ruhe, während der verunreinigende Vor- oder «Nachlaut nur flüchtig und leicht ausgesprochen werde,» und dass sie sich dadurch wesentlich von den Diphthongen unterscheiden, «deren beide Vocale ganz gleiche Zeitdauer haben»; aber dies scheint mir nicht ganz stichhaltig. Im Finnischen, welchem der Verf. doch sonst so viel einräumt, schreibt man, wie schon bemerkt, die unreinen Vocallaute und die Diphthonge ganz gleichmässig mit zwei Buchstaben, und meinem Ohre nach würde ich auch im Ehstnischen z. B. *maale* eben so gern mit den beiden verschiedenen Vocalen *o* und *a* schreiben (*moale*) wie *koera*, da mir in der ersten Silbe das *o* und *a* ganz gleichen Antheil zu haben scheinen, wie *o* und *e* in *koera*. Indessen will ich mich hierin gern bescheiden, und meine Auffassung des Mischlautes, welche vielleicht nicht die richtigste ist, nicht maassgebend machen. — In dem langen *ü*, welchem ein *i* nicht vor — wie bei den übrigen langen Vocalen — sondern nachlautet, collidirt diese Vocalmischung noch mit einem anderen Punkt, nämlich mit der Dilution, d. h. der Eigenthümlichkeit der Ehsten, in geschlossenen Stammsylben bisweilen den Vocallaut, bevor er den Consonanten erreicht, in ein *i* zu verdünnen oder zuzuspitzen (z. B. *kulp*, *tont*). Der verstorbene Masing hatte, um dies zu bezeichnen, das Jota subscriptum oder einen unter den Buchstaben gesetzten Punkt eingeführt, was allerdings ganz bequem ist und das richtige Lesen erleichtert; Ahrens hat sich auch hier, wie bei dem unreinen *ö*, damit begnügt, die Sache in Regeln zu fassen. Bei der Dilution des *ü* nun möchte man wissen, ob sie

auch das lange ü treffen kann, und ob dies dann anders lautet als das unreine ü mit seinem nachlautenden i.

Diphthonge finden wir zwölf aufgezählt, unter ihnen mit Unrecht, glaub' ich, auch *iu*, worin das *i* vielleicht eher der Consonant *j* sein möchte. Der Verf. giebt als Beispiel dafür das Wort *kiusama*, aber ich glaube kaum, dass sich hierauf anwenden lässt, was er von den Diphthongen behauptet, nämlich «dass der Nachdruck immer auf dem ersten ihrer beiden «Vocale ruht, welche ganz gleiche Zeitdauer haben sollen». Ebenso schreibt er anderswo *kiuksed* st. des herkömmlichen *juuksed* (Kopfhaar). Mit jener Definition der Diphthonge selbst auch möchte sich vielleicht ausser mir noch mancher Andere nicht einverstanden erklären. Wenn wirklich von den beiden Vocallauten, welche einen Diphthong bilden, der erste den Hauptton hätte, so sollte man meinen, dass bei einer über das gewöhnliche Maass hinausgehenden Dehnung des Diphthongs (z. B. beim Rufen) die Stimme auf diesem ersten Vocal ruhte; dies ist aber nicht der Fall, es wird vielmehr der erste nur kurz vorgeschlagen, und die Stimme verweilt auf dem zweiten. Wenn man es umgekehrt macht, so entsteht sogleich eine Theilung des Diphthongs in zwei Sylben, man vergleiche z. B. *loetama* mit *poeg*, *kautama* mit *kaua*.

Ueber die Aussprache der Vocale giebt Herr Ahrens die Regel: «ein einfacher Vocal ist kurz, ein doppelter ist lang». Dies kann man wohl nicht anders verstehen, als dass es immer so sei, nicht bloss bisweilen, und bei den doppelten Vocalen ist es auch wirklich so gemeint; gleich darauf aber heisst es wieder: «auch ein einfacher Vocal ist lang, wenn ihm kein Consonant sondern ein anderer Vocal folgt». Damit ist die vorhergehende allgemeine Regel «ein einfacher Vocal ist kurz» zum Theil wieder aufgehoben, ein Widerspruch, der durch eine etwas andere Fassung der Regel leicht hätte vermieden werden können. — Ich glaube indessen, es müsste noch näher untersucht werden, ob wirklich im Ehstnischen — gegen das Gesetz der altclassischen Sprachen — *vocalis ante vocalem* immer lang ist, und ob es nicht, falls vor anderen Vocalen wirklich auch kurze Vocale vorkommen, besser wäre, auch in dieser Verbindung die Länge des

Lautes durch Verdoppelung des Zeichens auszudrücken. Ich glaube in der That auch vor Vocalen kurze Vocale gehört zu haben, da ich aber, wie schon gesagt, meine Lautauffassung nicht für Andere maassgebend machen will, so mögen hier die theoretischen Gründe, welche ebenfalls dafür sprechen, den Sprachforschern zu fernerer Prüfung empfohlen werden. Die Wörter der dritten Classe erster Declination — nach unseres Verf. System — haben ohne Zweifel in der ersten Sylbe einen kurzen Vocal (z. B. *ema*, *küla*, *nina*). Wo bei solchen Wörtern eine Erweichung des Stammconsonanten eintritt, bleibt unbedenklich der Vocal kurz (wie *sawa* von *saba*, *töwe* von *töbi*); sollte nun, wenn durch eine andere Art der Schwächung der Stammconsonant elidirt wird, eben dieser Vocal wirklich verlängert werden? und haben nicht Wörter wie *lau*, *lae*, *jau*, *noa*, *jöe*, *mäe* u. dgl. in der That in der ersten Sylbe einen accentuirten kurzen Vocal wie *ladu*, *lagi*, *jagu*, *nuga*, *jõgi*, *mägi*, von welchen sie herkommen? — Anders ist es bei *sau*, *roa*, *sae*, wo das *a* und *o* schon im ersten Casus lang sind (*saad*, *roog*, *saag*). Wenn die Elision die Kraft haben sollte, den vorhergehenden Vocal zu verlängern, so müsste folgerichtig nach den Verhältnissen der Mutationsgesetze umgekehrt die Insertion auch die Wirkung haben, dass eben so der lange Vocal verkürzt wird. Dies behauptet freilich Herr Ahrens auch (§ 48), allein dem widersprechen die Beispiele im folgenden Paragraph. Es wird inserirt »nach einem langen Vocal auch *d* und *g*, wodurch der Vocal kurz wird« (§ 48), aber dennoch wird (§ 49) aus *rie* nach Insertion des *d* nicht *ride* sondern *riide*, aus *sae* nach Insertion der *g* nicht *sagida* sondern *saagida*. Sehen wir nun z. B. aus *sae* durch Insertion *saagida* werden, so halten wir auch in *sae* das *a* für lang, ungeachtet es nur einfach geschrieben ist; aus *tau* und *wea* dagegen sehen wir ebenfalls durch Insertion — *taguda* und *wedada* werden, nicht *taaguda*, *weedada*, und müssen daher, auch wenn wir die Wörter nicht sprechen hören, versucht werden, das *a* und *e* in *tau* und *wea* für kurz zu halten. Man vergleiche auch noch aus des Verf. Beispielen für seine erste und zweite Verbalclasse *wõa'a*, *wãe*, *mõs* mit entschieden langer Sylbe (von *woogama*, *waagima*, *mõõduma*)

und *loe*, *saa*, *lau*, *köe* mit voraussetzlich kurzer (von *lugema*, *sadama*, *laguma*, *küdema*). — Ziehen wir auch das Finnische noch herbei, dem unser Verfasser ja eine so grosse Autorität über das Ehstnische beilegt, so liefert auch dieses manche Belege für meine Ansicht. Nicht nur lehren die Grammatiker, dass «ein langer Vocal im Finnischen immer mit dem doppelten Vocalzeichen geschrieben wird» (vgl. *Collan finsk språklära* § 7), woraus doch folgt, dass ein einfach geschriebener Vocal immer kurz ist, sondern das Lexicon liefert auch Formen genug, welche mehr oder weniger direct dasselbe beweisen. Ich beschränke mich hier auf die Anführung weniger, wie sie mir bei einer flüchtigen Durchsicht des Renvall'schen Wörterbuchs gerade in den Wurf kamen. Die Kürze des einfachen Vocals vor einem andern beweisen zunächst solche Wörter, die eine Nebenform mit dazwischen gesetzten Consonanten haben, denn wenn man auch sich überreden wollte, dass, wenn die Elision erst bei einem anderen Casus oder einem anderen Theile des Zeitworts eintritt, sie die Verlängerung des vorhergehenden Vocals mit sich führen könne, so wird man doch schwerlich annehmen mögen, dass ein und derselbe Casus oder eine und dieselbe Verbalform zugleich einen gedehnten und kurzen Vocal haben könne, jenachdem man die Elision will eintreten lassen oder nicht. So ist ohne Zweifel die erste Sylbe kurz in *lijota* (von *likoan* einweichen) *pyjin* (von *pykiä* einkerben) *sawotan* (von *saottaa* verdicken), *täwyn* (von *täky* Köder), *wawon* (von *wako* Furche), *lakaisen* (von *lakaista* fegen), *wakun* (von *waku* Wiege), warum also nicht auch in den parallelen *liota*, *pyin*, *saotan*, *tä'y*, *wa'on*, *la'aisen*, *wa'un*? Dass auch bei der Elision, wenn der Vocal wirklich gedehnt ist, derselbe doppelt geschrieben wird, sieht man z. B. an *raaun* oder *raawun*, *waaun* oder *waawun* (von *raakua*, *waakua* krächzen). — Wenn ferner ein Vocal vor einem anderen ohnehin schon lang wäre durch diese Stellung, so würde man ihn wohl nicht in manchen Wörtern in diesem Falle noch besonders doppelt schreiben. Dies geschieht indessen wirklich, nicht nur in den dialektischen *lyyä* (schlagen), *myyä* (verkaufen) statt *lyödä*, *myydä*, sondern auch sonst, z. B. *liian*, *liioin*, *liiaksun* (von *liika* Aus-

wuchs) neben *lian* (von *lika* Schmutz), *nüan*, *niiata* knien; *piian* (von *piika* Mädchen) neben *pian* ehstn. *pea* (von *pika* Eile), *riiaus* (Freierei), *siian* (von *siika*, Schnäpel) neben *sian* ehstn. *sea* (von *sika* Schwein) *wiiakko* oder *wiidakko* (Gebüsch) neben *wian* (von *wika* Schade), *wiakas* (schadhaft). — Bei diesem Sachverhalt ist es wohl erlaubt zu schliessen, dass auch solche Wörter, denen nicht andere, ganz ähnliche, mit doppelt geschriebenem Vocal zur Seite stehen, die einfache *vocalis ante vocalem* kurz haben, wie *laen*, *joen*, *jaon*, *mäen*, *ja'an* (von *laki* Decke, *joki* Fluss, *jako* Antheil, *mäki* Berg, *jakaa* vertheilen), und eben so die ähnlichen ehstnischen *lae*, *jöe*, *jau*, *mäe*, *saan* (von *lagi*, *jögi*, *jagu*, *mägi*, *sadama*).

Es ist hier der Ort, noch eines besonderen streitigen Falles bei der Quantität der ehstnischen Vocale zu erwähnen, welcher zu denen gehört, worin der Staatsrath Sjögren «vergeblich» die Ansichten des Herrn Pastor Ahrens bekämpft hat. Dass nach einem solchen Vorgänger ich dies mit besserem Erfolg thun sollte, ist freilich nicht zu erwarten; aber es kommt ja auch darauf gar nicht an, dass ich durchaus in dem, wo ich mit Herrn Ahrens verschiedener Meinung bin, immer Recht behalte, sondern nur darauf, dass solche Punkte in der ehstnischen Sprachforschung, die noch nicht ganz erledigt sind, von verschiedenen Seiten beleuchtet und fernerer Betrachtung und Forschung empfohlen werden. — Es betrifft das Pronomen *se* (dieser), von welchem unser Verf. behauptet, dass es ein langes *e* habe, und welches er daher auch mit doppeltem *e* schreibt (*see*). Sjögren welcher das Ehstnische nicht aus eigener Anschauung kannte, schloss aus dem Finnischen, wo der Vocal dieses Wörtchens für kurz gilt, dass man eben so wie dort auch im Ehstnischen richtiger *se* (mit einem *e* schreiben müsse, weil die Quantität dort wohl eben so sein werde wie im Finnischen, wogegen Herr Ahrens meinte, die finnischen Grammatiker und Schriftsteller seien im Unrecht, und sie müssten eigentlich auch *see* schreiben (mit zwei *e*), weil nach Analogie des Ehstnischen auch bei ihnen das Pronomen einen langen Vocal haben werde. In seiner Grammatik sagt er nun noch Folgendes zur Begründung seiner Ansicht (s. Anm. S. 82): «Man hat behauptet, dass *see* nicht lang sondern

«kurz sei, und darum *se* geschrieben werden müsse. Die Nich-
«tigkeit dieser Behauptung ergiebt sich sogleich, wenn man das
«einsylbige Wort durch Hinzufügung einer Anhangspartikel
«in ein zweisylbiges verwandelt, und z. B. *seegi* ausspricht.
«Wäre das Pronomen wirklich kurz, so müsste die erste Sylbe
«lauten wie die des Verbums *segama* (nämlich *sägi* wie *sägama*).
«Denn jeder kurze offene Vocal nimmt in der Tonsylbe den
«Laut eines geschlossenen an (§ 16), so dass *e* fast wie *ä* aus-
«gesprochen wird; der Ehste sagt aber bekanntlich: *seegi*. Da-
«gegen nimmt z. B. das wirklich kurze Adverb *ju*, wenn es zu
«*juba* wird (§ 157), auch wirklich den geschlossenen Laut an:
«das *u* lautet in *ju* regelrecht (§ 15) fast wie ein *o*, aber in
«*juba* wie in *tuba*.» — Ich glaube, dass man alles über *seegi*
und *juba* hier Gesagte zugeben kann, dass aber für die
Aussprache des *se* damit nichts entschieden ist. Meine un-
maassgebliche Ansicht darüber ist folgende. Das Pronomen
se ist an sich kurz, es kann aber als einzelne offene Sylbe
dem Ohr nicht anders als lang erscheinen, sobald der Re-
deaccent darauf gelegt wird, um es nachdrücklich hervor-
zuheben. Um diesen Nachdruck hervorzubringen, verweilt
die Stimme länger bei dem Worte, und wenn es mit einem
Consonanten schlösse, so würde sie, um die Quantität des
Vocals nicht anzutasten, auf jenem Consonanten verweilen, so
dass z. B. die Casus *sel*, *sest* auch mit dem Redeaccent nicht
seel, *seest* lauten und zu lauten brauchen; bei einer offenen
Sylbe dagegen, wie *se*, kann das Verweilen der Stimme nur
auf den Vocal fallen, und es ist unvermeidlich, dass die kurze
Sylbe dadurch eine gedehnte wird. Ganz eben so verhält es
sich ja auch im Deutschen mit ähnlichen Wörtern. In dem
Satze «wenn die Sache so steht, so ist ihm nicht zu helfen»
lautet das erste «so» lang, das zweite kurz. Wenn nun aber
dasselbe Wort lang und kurz lauten kann, so fragt es sich,
welcher Schreibart man den Vorzug geben solle, da es doch
sonst nicht Gebrauch ist, die durch den Redeaccent hervorge-
brachten Veränderungen auch in der Schrift zu bezeichnen,
indem man darnach ein und dasselbe Wort bald so bald an-
ders schreibt. Ich glaube, dies muss von der Beantwortung
der Frage abhängen, ob wir es hier mit einem ursprünglich

kurzen Worte zu thun haben, das nur unter Umständen lang erscheint, oder mit einem eigentlich langen, das nur in gewissen Fällen kurz klingt, und da wird man sich wohl, wie es mir scheint, unbedenklich für das Erste entscheiden. Die ursprüngliche Kürze der Sylbe *se* zeigt sich deutlich in der ganzen Flexion des Wortes (s. S. 83 der Grammatik) *selle*, *sest*, *sel*, *seks*, *selt* u. s. w. und den abgeleiteten Adverb *sessi*, welche, wenn der Stamm *se* eigentlich lang wäre, wohl ohne Zweifel *seele*, *seest*, *seel*, *seeks*, *seelt*, *seeni* lauten würden. Das von Ahrens vorgehaltene *seegi* beweist uns in so fern nichts hiergegen, als die enclitische Partikel *gi* — eben so wie *p* — eben dazu dient, um auf das vorhergehende Wort einen besonderen Nachdruck zu legen, gleich der griechischen Enclitica *γε*. Eben deshalb ist nicht nur in *seegi* sondern auch in *seep*, dessen der Verf. an jener oben angezogenen Stelle nicht erwähnt, das Pronomen wirklich lang, und da es mit der Partikel zusammengeschrieben ein neues Wort bildet, so muss man unbedenklich hier die Länge auch durch die Schrift bezeichnen, wenn auch der allgemeine Gebrauch es verschmäht, an dem einfachen Pronomen selbst die durch den Redeaccent hervorgebrachte Verschiedenheit zu bezeichnen. Aber auch wenn dies nicht wäre, so könnte doch schon durch die blosse Verlängerung des Wortes vermittelst der angehängten Partikel die ursprüngliche Quantität der ersten Sylbe von *seegi* eine Veränderung erlitten haben. Der Verf. führt selbst einen Fall der Art an (S. 81), nämlich die kurzen Personalpronomina *mu*, *su*, welche durch die angehängte Partikel *ga* (S. 117) ihre Quantität ändern (*mooga*, *sooga*), und er hat wohl nicht bedacht, dass er dadurch selber entkräftet, was er in der oben angezogenen Anmerkung auf der folgenden Seite zur Unterstützung seiner Ansicht über die Quantität des *se* beigebracht hat. Er verlangt, dass man *se* für lang anerkennen soll, weil es in der Zusammensetzung *seegi* wirklich lang ist, und ein wirklich kurzes Wort (*ju*) auch in der Verlängerung (*juba*) seinen kurzen Vocal behält. Nun kann man ja aber eben so richtig umgekehrt schliessen: da die Länge der ersten Sylbe in den Zusammensetzungen *mooga* und *sooga* nichts beweist für die Quantität des einfachen Pronomens, welches dennoch immer

kurz ist, so liegt eben so wenig in der Länge der ersten Sylbe von *seegi* eine Nöthigung, auch das einfache Pronomen *se* für lang zu halten. Ja noch mehr! Eben dasselbe Adverb *ju*, welches mit seiner Verlängerung *juba* S. 82 dem *se* und *seegi* als Parallele gegenübergestellt ist, hat Herr Ahrens an einer anderen Stelle in einer ähnlichen Zusammensetzung angeführt mit langem Vocal, nämlich *jooks* (S. 120), d. h. *ju* mit der Fragepartikel *kas* verbunden. Ich glaube, dass hiernach ein Jeder wohl darin mit mir übereinstimmen wird, dass die Zusammensetzung nicht nothwendig etwas beweist für die Quantität des einfachen Wortes.

In dem Abschnitt von der Orthoepie handelt der Verf. zuletzt noch von der Betonnung, einem sehr wichtigen, von den früheren Grammatikern nicht gehörig berücksichtigten Punkte. Namentlich hat er von dem Nebenton und den Sylben, welche er trifft, genaue Regeln gegeben. Dabei vermisst man indessen mit Bedauern, dass er sich nicht ausführlicher über den von Dr. Fählmann besonders hervorgehobenen Einfluss des Accents auf die Formenlehre ausgesprochen hat. Von einem so gründlichen Kenner der Sprache wie Ahrens möchte gewiss jeder Lernende lieber eine Bestätigung oder Widerlegung der Fählmannschen Lehre als ein stillschweigendes Uebergehen. Schliesslich wäre zu diesem Abschnitt noch zu bemerken, dass der Verf. hier und auch später dann und wann ein Paar Ausdrücke gebraucht, welche das, wofür sie ihm dienen sollen, nicht bezeichnen, wenigstens nicht nach dem gewöhnlichen Sprachgebrauch der Grammatiker. Er versteht nämlich unter Ablaut nicht die Verwandlung eines Vocals in einen anderen, sondern den Wortschluss (z. B. S. 21), was man sonst Auslaut nennt, und sein Ausdruck «nasales *n*» ist in sofern unpassend, als ja bekanntlich das *n* überhaupt zu den Nasenlauten gehört, und daher jedes *n* «nasal» ist; richtiger wäre wohl, da Herr Ahrens den von ihm durch die Verbindung *ng* bezeichneten Laut versteht, die Benennung «gutturales *n*», oder wie er selbst auch anderswo (§ 48) sagt, «nasales *g*».

Der letzte Abschnitt der Einleitung handelt von der Orthographie, und hier hat der Verf. besonders viel Eigen-

thümliches. — 1) Er hat, wie eben bemerkt, das gutturale *n* durch die Verbindung *ng* bezeichnet, und darnach erst noch das darauf folgende *g* oder *k* gesetzt, z. B. *kinga*, *kingg*, *kingkima*, statt dass es nach der althergebrachten Orthographie dem Leser überlassen war, dem einfachen Zeichen *n* selbst diesen abweichenden Laut zu geben wegen des darauf folgenden Gutturals *g* oder *k*. Die neue Schreibweise von Herrn Ahrens ist entschieden vorzuziehen, denn nicht nur bekommt nicht immer das *n* durch ein darauf folgendes *g* den gutturalen Laut, sondern es fehlt nach der früheren Schreibweise auch die Bezeichnung für das selbständige gutturale *n*, ohne darauf folgendes *g* oder *k*, so dass man z. B. die verschieden lautenden *punga* (des Beutels) und *pungga* (in den Beutel) nicht in der Schrift unterschied. — 2) In der Declination schreibt er für das bisher gebräuchliche auslautende kurze *o* (z. B. *mo*, *minno*, *kohto*, *suhho*) ein *u* (*mu*, *minu*, *kohtu*, *suhu*), welches der Ehste «wie ein halbes *o*» ausspreche (§ 36), und behauptet, dass nur in dem einzigen Worte *soho* (in den Morast, von *soo*) ein auslautendes kurzes reines *o* vorkomme. Ob in andern Wörtern der Auslaut angemessener mit *o* oder *u* bezeichnet wird, darüber kann wohl nur ein aufmerksames Ohr entscheiden, und wenn, wie der Verf. ja selbst zugiebt, *o* oder *u* gleichen Antheil an diesem Auslaute haben, so lag vielleicht kein Grund vor, die hergebrachte Schreibweise zu verändern. Die theoretische Betrachtung, womit der Verf. es über allen Zweifel zu erheben glaubt, dass das *o* sein Dasein nur einem Missgriff des alten Stahl verdanke und kein anderes Recht für sich habe als das Verjährungsrecht, scheint mir nicht stichhaltig. Er sagt nämlich: «man vergleiche die Formen *kohus*, *kohtu*, *kohut* mit *puhas*, *puhta*, *puhast*. Beide Wörter gehören zu einer Classe (§ 86), welche den Stammvocal schon im Definitiv führt und daher ihren Relativ durch blosses Wegwerfen des *s* bildet. In *puhas* ist der Stammvocal *a*, in *kohus* ist er *u*, also müssen die Relative offenbar *puhta*, *kohtu* lauten.» — So kann man wohl nicht schliessen! — Die Beschaffenheit der Individuen liefert freilich die Motive zur Classificirung derselben, aber man kann nicht sagen: weil ich die und die Individuen

in eine Classe gestellt habe, so muss das eine davon die und die Beschaffenheit haben. — Die Classen sind ja nicht etwas von aussen selbst schon Gegebenes, wie die Individuen, und ohne damit etwas gegen die Classificirung des Herrn Verf. sagen zu wollen, die ich in der That im Ganzen für recht zweckmässig halte, bleibt doch immer noch die Möglichkeit, dass er hier und da gefehlt haben könnte, und die noch viel grössere Möglichkeit, dass die in eine Classe gestellten Wörter nicht in allen ihren Formen vollständig parallel sind. *Kohus* mag immerhin passender mit *puhas* als mit anderen Wörtern zusammen classificirt werden, und dennoch könnte der eine Casus ein auslautendes *o* haben statt des inlautenden *u* der übrigen Casus, wenn auch *puhas* in allen Casus in der letzten Sylbe *a* hat. *Puhas* und *kohus* stimmen ja auch sonst nicht vollkommen überein, da das erste im Indefinitiv nicht *puhat* heisst (wie *kohut*), sondern *puhast*. Belege von Vocalwechsel in der Endsylbe der Wörter giebt der Verf. zur Genüge in anderen Declinationsclassen. *U* verhält sich zu *o* eben so wie *i* zu *e*, und zwischen diesen zeigt sich dasselbe Schwanken wie zwischen jenen. Dass ich, meinem Ohre folgend, manchmal am Ende der Wörter lieber *i* schreiben möchte als *e* (z. B. in *ösi* «des Nachts», st. *öse*), kann ich natürlich nicht in Anschlag bringen, aber in der dritten Classe seiner ersten Declination z. B., welche Relativ und Definitiv gleichlautend haben soll (wie *ema, elu, kõri*) hat Herr Ahrens auch solche Wörter, die im Definitiv *i*, in allen übrigen Casus aber *e* haben. Theoretisch aber steht nun gewiss nichts dagegen, dass eben so gut *kohus* und *kohto* neben einander beständen wie *nimes* und *nimi*. Ferner sagt der Verf.: «man «schrieb bisher den Illativ von *suu* und *kus* nach Stahlscher «Weise *suho*, *kuho*. Vergleicht man aber die Formen *maa*, *maha* «— *pää*, *pähä* — *soo*, *soho*, so leidet es nicht den mindesten «Zweifel, dass aus *suu* auch *suhu* und aus *kus* auch *kuhu* wer«den muss (§ 105)». — Das folgt wiederum nicht nothwendig. Voraussetzen darf man freilich aus *maa*, *pää*, *soo* und ihren Illativformen, dass bei ähnlichen Wörtern die Sprache eine analoge Bildungsweise befolgt habe, aber wenn überhaupt die ehstnische Sprache die Eigenthümlichkeit hätte, in der Decli-

nation das auslautende *u* in «ein halbes *o*» abzuschwächen, so ist wohl nicht abzusehen, warum dies in *suhs* und *kuhs* weniger sollte geschehen können als in *kohtu*. Von keiner Sprache darf man erwarten, dass sie irgend eine Analogie streng und ohne Ausnahme durchführte, immer werden sich, da die Sprache nicht etwas von Anbeginn nach theoretischen Grundsätzen Construirtes ist, in ihren Bildungen die natürlichen Einflüsse einzelner Laute und ihrer Eigenthümlichkeiten geltend machen. Auch hat Herr Ahrens selbst an anderen Stellen seiner Grammatik an solchen Abweichungen von der Analogie keinen Anstoss genommen. Er gestattet z. B., dass in einigen Verben gegen die Analogie anderer eine schwache Form an die Stelle einer verloren gegangenen starken getreten sei (S. 93), wie *röhuma, puhuma* st. *röhkuma, puhkuma*, obgleich er andere ähnliche (wie *hauguma, loobima*) aus dem Wörterbuche gestrichen wissen will; er gestattet auch umgekehrt in anderen Verben eine starke Form st. der durch die Analogie geforderten schwachen, sogar wenn diese auch im dörptschen Dialekt und im Finnischen noch vorhanden ist (wie *jaeda*, finnisch *jaata*, für *jagada*), oder im revalschen Dialekt selbst auch früher existirt hat (wie *kou*, bei Ahrens *kogu*. — Dass unser streitiger kurzer Endvocal, wo er durch eine Verlängerung des Wortes gedehnt wird, nicht zu *u* sondern zu *o* wird (wie *mooga, sooga* aus *mu, su*), will ich hier nicht einmal geltend machen, da daraus, wie ich früher gezeigt habe, nicht nothwendig etwas für den kurzen Vocal selbst gefolgert werden kann, aber so viel wenigstens wird Jeder nach dem Beigebrachten wohl zugeben, dass, wie gesagt, mit theoretischen Gründen nichts über die Schreibart mit *u* oder *o* entschieden werden kann, und dass die Sache der aufmerksamen Beobachtung der auf dem Lande unter Ehsten Wohnenden empfohlen bleiben muss, falls unter solchen sich Stimmen gegen die von Ahrens gewählte Schreibart erheben sollten. — 3) der Verf. hat zum Theil die finnische Orthographie eingeführt, was schon von dem Staatsrath Sjögren mit Recht als ein entschiedener Fortschritt bezeichnet wurde. Er hat es nicht durchweg gethan, weil in manchen Stücken die finnische Schreibweise nicht so

gut den ehstnischen Laut bezeichnen würde, sondern nur in zwei Stücken, er schreibt nämlich auch in offener Sylbe den langen Vocal doppelt — freilich wieder nicht, wenn in demselben Worte ein anderer Vocal darauf folgt — und was noch wichtiger ist, er schreibt den Consonanten zwischen zwei Vocalen nur dann doppelt, wenn er wirklich auch doppelt lautet. Dies gewährt den Vortheil, dass dadurch sehr verschieden lautende Wörter, die man sonst ganz gleich schrieb (wie *kana* und *kanna*, *waras* und *warras*, *kala* und *kalla*) nun auch für das Auge unterschieden werden, dass in vielen Wörtern nicht mehr zwei verschieden lautende Casus dem Auge gleich erscheinen (wie *koti*, des Sackes, und *kotti*, in den Sack), und dass überhaupt diese neue Schreibweise in manche Eigenthümlichkeit und Schwierigkeit der ehstnischen Formenlehre eine leichtere Einsicht und einen freieren Ueberblick gewährt als die alte. In der Schreibung ehstnischer Wörter ist der Verf. natürlich lieber seinem Ohre gefolgt als dem Hergebrachten, und er giebt S. 25 ein Verzeichniss von Wörtern, welche seiner Meinung nach falsch aufgefasst und dadurch bisher unrichtig geschrieben sind; darunter mag aber wohl manche dialektische Verschiedenheit sein, so dass beide Schreibarten gleich berechtigt sein könnten, namentlich in solchen Wörtern, wo *o* mit dem unreinen *ö* wechselt, wie *woitlema* und *öhkama*, welche richtiger *wöitlema* und *ohkama* heissen sollen; eben so leben gewiss im Volke einige von den S. 21 verworfenen Diphthongen, in welche sich der gedehnte unreine Vocal *ü* aufgelöst haben mag, eben so wie es der Verf. von dem *ä* selber statuirt (z. B. *pea* aus *pää*).

Mit dem was Herr Ahrens S. 34 über die Vocale *ae* und *ai*, *oe* und *oi* sagt, kann man sich nicht recht zufrieden geben. In der alten Orthographie soll in diesem Stücke grosse Verwirrung herrschen, dies ist richtig, und eben so auch, dass der revalsche Dialekt eine Neigung zeigt, die Vocale *ai* und *oi* in *ae* und *oe* abzuschwächen, indem nicht nur viele Wörter, die im Finnischen und Dörptehstnischen mit *ai* und *oi* lauten, im Revalehstnischen *ae* und *oe* haben, sondern auch in diesem letzten selbst sich ein Fortschreiten dieser Ablautung kund

giebt. «Gilt nun», sagt der Verf., «die Regel schreibe, wie du «sprichst, so thut man recht *aeg* und *poeg* an die Stelle von «*aig* und *poig* zu setzen, aber inconsequenter Weise schreibt «man die davon abgelauteten Formen nicht *aea*, *poea*, sondern «nach dem alten Herkommen *aia*, *poia*». — Er giebt darauf Regeln, wo nach der alten Orthographie *ai* und *oi* rein lauten und wo unrein, und schliesst: «die Freunde der alten Ortho«graphie entgehen dieser Verwirrung am leichtesten, wenn «sie *e* st. *i* schreiben, wer aber der finnischen Schreibart folgt, «setzt naturgemäss (mit den Finnen) ein *j* st. des *e*.» — Finnisch ist dies freilich, aber in wiefern es naturgemäss sein soll, verstehe ich nicht. Der Verf. schreibt im Definitivcasus *poeg*, *aeg* nach derselben Regel «schreibe wie du sprichst» wie die Anhänger der alten Schreibweise, sollte es nun weniger inconsequent sein, dass er den zweiten Casus *poja*, *aja* schreibt (st. *poia*, *aia* wie früher), den dritten Casus *poega*, *aega* wieder mit *e*? und ändert dies die Physiognomie der Wörter nicht noch mehr als der nach der alten Orthographie bald doppelt bald einfach geschriebene Vocal (wie *tuul*, *tule*, *tuult*), was S. 20 getadelt wird? — Lautet aber im zweiten Casus (*poea*, *aea*) wirklich ein Consonant *j* — und doch nur in so fern könnte Herr Ahrens seine Schreibweise (*poja*, *aja*) naturgemäss nennen — dann wäre ja dies eine Mutation, welche an der betreffenden Stelle (§ 49) eben so gut verdient hätte besprochen zu werden, wie die anderen ähnlichen Fälle von Stammflexion. Wenn aus *poeg poja* würde, so wäre dies Insertion eines Consonanten mit vorhergehender Umlautung des Vocals, eben so gut wie in *lugema* von *loe*, *pidama* von *pea*. Meine unmaassgebliche Meinung über diesen Fall, welcher auch noch dem weiteren Bedenken der Sprachkenner anzuempfehlen wäre, ist diese. Der Vocallaut selbst ist in allen Casus von *poeg*, *aeg* u. a. der nämliche, und es ist nur die Art der Betonung, wodurch er etwas modificirt wird. *Poeg*, *poea*, *poega* oder *aeg*, *aea*, *aega* verhalten sich eben so wie *kot*, *koti*, *kotti* oder *suk*, *suka*, *sukka*; *kot*, *kotti* und *suk*, *sukka* haben die erste Sylbe geschlossen, *koti* und *suka* haben sie offen, der Vocal ist aber der nämliche. Man wird den Unterschied der Betonung sogleich gewahr werden, wenn man eine andere Reihe derselben Ca-

sus, wo die Betonung die gleiche bleibt, mit *poeg, poea, poega* vergleicht, z. B. *laud lawa lauda* (eben so betont wie *muld, mulla, mulda*). Ich möchte fast glauben, dass der Herr Verf. bei *poea* und *aea* etwas Aehnliches empfunden und das Bedürfniss gefühlt hat, die erste Sylbe als eine offene kurze darzustellen, wozu das *j*, als der dem Vocal *e* am nächsten verwandte Consonant sich am leichtesten darbieten mochte, da ein Diphthong — wie *oe, ae* —, der nach § 19 immer lang sein soll, dieser Betonung nicht fähig schien, es fragt sich nur, ob dadurch der eigentliche Laut des Wortes besser dargestellt wird, als wenn man das *e* von *poeg* und *aeg* beibehält. Vielleicht wäre es das Beste, wenn die Schrift einen Consonanten hätte, welcher eben so dem *e* zur Seite stände, wie *j* und *w* dem *i* und *u*; denn wenn man statt *poeg* oder *aeg* noch jetzt *poig* und *aig* spräche, so wüsste ich für den zweiten Casus allerdings keine passendere und bezeichnendere Schreibung als *poja, aja.*

Möge es, nachdem ich oben meine aufrichtige Anerkennung des Verdienstes ausgesprochen habe, welches Herr Ahrens sich um die Verbesserung der ehstnischen Orthographie erworben hat, nicht als eine Schmälerung dieses Verdienstes oder als eine Beschränkung meiner Anerkennung angesehen werden, wenn ich, bevor ich auf den die Formenlehre enthaltenden Theil seiner Grammatik übergehe, als Desideranda noch die Punkte hervorhebe, in welchen mir auch seine Schreibweise, so sehr ich sie im Ganzen der älteren vorziehe, doch noch einer Verbesserung fähig scheint. Ueber das Zeichen für die Dilution der Vocale und das unreine kurze *ö* (*õ*), über die Verdoppelung der Vocalzeichen auch vor anderen Vocalen zur Unterscheidung der langen von etwa vorkommenden kurzen, über eine unter Umständen zweckmässigere Bezeichnung der Diphthonge *ae* und *oe* ist schon bei Gelegenheit ausführlich gesprochen worden. Ausserdem habe ich noch Folgendes zu bemerken.

1) Herr Ahrens unterscheidet nicht, wo zwei zusammenstossende Vocale einen Diphthong bilden, und wo sie getrennt, zweisylbig auszusprechen sind. Man erkennt z. B. an der Schrift nicht, ob man *kautama, loetama, möub* lesen soll oder

ka'uama, *lo'etama*, *mö'ub*. Er giebt zwar eine Regel dafür, welche zwei Vocale durch Elision eines dazwischen gewesenen Consonanten zweisylbig auszusprechen sind (S. 13), allein das setzt dann voraus, dass man die schwierige Formenlehre schon vollkommen inne habe, wenn man richtig lesen will; da man aber beim Erlernen einer Sprache wohl in der Regel lieber erst lesen lernen will und dann decliniren und conjugiren, so scheint es, in einem Lehrbuche wenigstens, wünschenswerth, das die Aussprache der Doppelvocale genau bezeichnet werde, etwa mit Hülfe des auch im Finnischen gebrauchten Apostrophs. Mit der Regel des Verf. von der Elision reicht man ohnehin nicht aus bei Wörtern, wo keine Elision nachzuweisen ist, wie *kae* der graue Staar (§ 92).

2) Der Verf. hat zwar zwei Zeichen für den Zischlaut, aber sie dienen ihm nicht dazu, die beiden Qualitäten des Lautes, Stärke und Schwäche, zu unterscheiden, was doch sehr wichtig wäre. Durch diesen Mangel ist Herr Ahrens nicht nur genöthigt, wiederum Regeln zu geben, wo das *s* den schwachen und wo den starken Laut hat, sondern er ist auch zu der Inconsequenz gedrängt worden, einmal — nämlich in der Endung *se* des Illativs (z. B. *külasse*, *kohtusse*, *mudasse*) — doch einen Consonanten doppelt zu schreiben, obgleich er nur einfach lautet, was er sonst überall durch Anwendung eben der finnischen Schreibweise vermieden hat, und endlich ist ihm auch dadurch eine Art der Mutation ganz entgangen. In der Declination von Wörtern wie *asi*, *asja* findet ja nach des Verf. eigener Regel (§ 21) eben so gut eine Induration Statt, wie in *kaigas*, *kaika*, *raibe*, *raipe*.

3) Es führt einige Uebelstände mit sich, dass der Verf., eben so wie die Vocale, auch die Consonanten nicht überall doppelt schreibt, wo sie die Geltung von verdoppelten haben sollen. Er unterlässt es am Ende einsylbiger Wörter, und erst wenn das Wort wächst, so lässt er die Verdoppelung des Endconsonanten eintreten, z. B. *talla*, *nömme* von *tal*, *nöm*. Wenn nun der Endconsonant bei der Verlängerung des Wortes nicht in der Aussprache verdoppelt wird (wie *wak*, *waka*), so wird dies für eine Elision des Consonanten erklärt. Nun sieht man zwar deutlich eine Elision in Wörtern wie *naha*, *jala* von

nahk, *jalg*, aber befremdlich ist es jedenfalls, wenn man bei Wörtern wie *lepa*, *waka*, *patu* glauben soll, dass darin ein *p*, *k*, *t* ausgefallen sei, da man an *lep*, *wak*, *pat*, von welchen jene herkommen, doch auch nur ein einziges sieht. Und wenn man sich auch an solchen Wörtern aus theoretischen Gründen diese Ansicht will gefallen lassen, indem man *leppa*, *wakka*, *pattu* (jetzt der zweite Casus) mit doppeltem Consonanten als eigentlichen Stamm der Wörter ansieht (st. des jetzigen ersten Casus *lep*, *wak*, *pat*), so kann man doch nicht umhin, sich an anderen Stellen dagegen zu sträuben, wo dieser Grund fehlt. So nimmt der Verf. (S. 70) bei *käte*, *wete* (in die Hand, in's Wasser), welche aus *kät* und *wet* durch Anhängung eines *e* sollen gebildet werden, auch eine Elision an; *kät* und *wet* selber aber sind wieder aus *käsi*, *wesi* gebildet, «indem an die Stelle des Stammconsonanten die Endung *t* gesetzt wird» (S. 52), und man sieht nicht, warum dies *t* nun doch für zwei *tt* zählen, und bei der Ableitung des Illativs davon (*käte*, *wete*) die Ausstossung des einen angenommen werden soll; wenn der zweite Pluralcasus (*kätte*, *wette*) wirklich mit zwei *t* lautet, so beweist das hier wohl noch nichts, denn es brauchen ja nicht beide Casus ganz gleich gebildet zu sein, und sind es auch wohl nicht [1]). Auch

1) Was der Verf. § 55, 4 über den Relativ des Plurals sagt, beruht, wie mir scheint, auf einem Missverständniss. Der Relat. plur. ist gar kein Flexivcasus, wozu er nur dem Relat. sing., mit dem er ja auch in der Bedeutung nicht ganz übereinstimmt, zur Gesellschaft gemacht ist, sondern ein Suffixivcasus, nach des Verf. Eintheilung (§ 52), eben so wie der Definitiv des Plurals, denn beide entstehen nicht durch «Umwandlungen (Flexionen) der Nominalendungen», sondern «durch unwandelbare Anhänge (Suffixe), welche den «Flexivcasus angehängt werden». Von dem Defin. plur. sagt dies auch Herr Ahrens selbst, im Widerspruch mit seiner Eintheilung (§ 53); er sagt (§ 55), der Defin. plur. werde vom Relat. sing. durch Anfügung eines *d* gebildet, und etwas früher, dass die bei den anderen Flexivcasus noch vorkommende Mannigfaltigkeit der Bildung bei ihm gänzlich schwinde. Wie unterscheidet er sich denn also noch von einem Suffixivcasus, der von demselben Relat. sing. z. B. durch den unwandelbaren Anhang *l* oder *s* (Adessiv und Inessiv) gebildet wird? — Dass es sich mit dem Relat. plur. anders verhielte, ist wohl nur scheinbar. Wenn er, wie

in zweisylbigen Wörtern schreibt der Verf. die erste Sylbe, wenn sie geschlossen ist und die folgende Sylbe wieder mit einem Consonanten anfängt, nur mit einfachem Endconsonan-

---

der Verf. § 55, 4 angiebt, von dem Indefinitiv des Singulars gebildet wird, so muss es schon auffallen, dass dies auf so verschiedene Weise geschehen soll, bald durch Anhängung der Sylbe *de* bald eines blossen *e*. Ich glaube, sein Suffix ist immer *de*, welches nur nach euphonischen und physiologischen Gesetzen durch den vorhergehenden Laut, wenn es ein Consonant ist, Modificationen erleidet, indem das *de* mit einem vorhergehenden *t* in *t*, oder nach *l* und *r* in dritter Sylbe (vgl. § 51) in *d* zusammenfliesst, nach anderen Consonanten aber (vgl. § 62) sich zu *t* verhärtet und seltener eben so auch nach Vocalen durch den Einfluss des Nebentones (vgl. § 29). Steht nun das dem Suffix vorhergehende *t* in erster Sylbe und nach einem kurzen Vocal, so wird man durch den Einfluss des Hauptaccentes das zusammengeflossene *t* als ein doppeltes hören (wie *kätte* aus *kätde*); steht es aber nach einem langen Vocal oder oder nach einem Consonanten oder nicht in erster Sylbe, also überhaupt an Stellen, wo die Sprache keine Consonantverdoppelung duldet (vgl. § 31 und 38), so geht das *d* des Suffixes so darin auf, dass man nur ein *t* (oder *d*) vernimmt. Einige Beispiele nach den Declinationsclassen von Herrn Ahrens mögen dies erläutern (vgl. § 112).

Erste Declinat. I. *nahk*, *nahka*, *nahkade* u. s. w. dagegen mit Elision des Stammvocals *nael*, *naela*, *naelte* (st. *naelde* aus *naelade*) — *saks*, *saksu*, *sakste* st. *saksde* aus *saksade*) — *pois*, *poisi*, *poiside* oder *poiste* (st. *poisde*) etc. s. § 62.
II. *kiri*, *kirja*, *kirjade* etc.
III. *kala*, *kala*, *kalade* etc.

Zweite Declinat. I. *juur*, *juurt*, *juurte* (st. *juurtde*) etc.
II. *käsi*, *kät*, *kätte* (st. *kätde*) etc.
III. *meri*, *mere* (Relativ vgl. § 79), *merede* etc.

Dritte Declinat. I. *maa*, *maa* (Relativ wie vorher), *maade*.

Vierte Declinat. I. *kobar*, *kobarat*, *kobarate* (st. *kobaratde*) etc.
II. *hunik*, *hunikut*, *hunikute* (st. *hunikutde*) — *wistrik*, *wistriku*, *wistrikude* etc.
III. *katus*, *katust*, *katuste* (st. *katustde*) etc.
IV. *allikas*, *allikat*, *allikate* (st. *allikatde*) — *surnud*, *surnut*, *surnute* (st. *surnutde*) — *rikas*, *rikast*, *rikaste* (st. *rikastde*) etc.
V. *waher*, *wahtrat*, *wahtrate* (st. *wahtratde*), aber

ten, versteht aber einen doppelten darunter. Er sagt selbst (§ 31): »eigentlich müsste man *tüttre* schreiben, da dieses aber »nicht anders ausgesprochen wird als *tütre*, so ist das zweite »*t* überflüssig.« — Daraus ergiebt sich aber ein ähnlicher Uebelstand wie vorher. Wenn der Verf. z. B. sagt, dass *rikkuda*, *leppida*, *süttida* aus *riku*, *lepi*, *süti* mit Einschaltung von *k*, *p*, *t* gebildet sind, so findet man dies sehr einleuchtend; wenn man aber glauben soll, dass *kukla*, *wapra*, *tütre* mit derselben Einschiebung von *kukal*, *waper*, *tütar* gebildet seien, so fühlt man sich befremdet, da in jenen ebenfalls nur ein *k*, *p*, *t* zu sehen ist wie in diesen. Dazu kommt noch, dass — wie mir scheint — zwei Consonanten nicht nothwendig in der Aussprache so getheilt werden müssen, dass der letzte zur zweiten Sylbe gehört, der erste aber die erste Sylbe schliesst, und darum von Hrn. Ahrens für einen doppelten gerechnet wird. Eine Liquida — wie hier *l* und *r* — lässt sich sehr leicht mit einer vorhergehenden Muta zum Anlaut der zweiten Sylbe verbinden, und es lässt sich in *kukla*, *wapra*, *tütre* sehr leicht die erste Sylbe offen aussprechen, eben so gut wie in *kukal*, *waper*, *tütar*, so dass man eben so leicht *kukla*, *wapra*, *tütre* noch von *kukkla*, *wappra*, *tüttre* unterscheiden kann, wie oben *waka*, *lepa*, *patu* von *wakka*, *leppa*, *pattu*. Dass der Verf. selbst diese meine Ansicht theilt, geht

---

nach Liquiden *peial*, *peialt*, *peialde* (st. *peialtde*) — *kupar*, *kupart*, *kuparde* (st. *kupartde*), und *kuulus*, *kuuldsa* (Relativ s. § 88), *kuuldsate* (st. *kuuldsade*, wegen des Nebentons wie in der VIIIten Classe, vgl. § 29).

VI. *woodi*, *woodit*, *woodite* (st. *wooditde*) etc.

VII. *mähe*, *mähet*, *mähete* (st. *mähetde*) etc.

VIII. *habe*, *habeme* (Relativ s. § 95), *habemete*, aber *sööre*, *söörme* (syncopirt st. *sööreme* (§ 95), *söörmette* (wegen des Nebentones, vgl. *sörm*, *sörme*, *sörmede* nach der ersten Declination, ohne den Nebenton.

IX. *pime*, *pimedat*, *pimedate* (st. *pimedatde*) etc.

X. *karjane*, *karjast*, *karjaste* (st. *karjastde*) etc.

XI. *hooletu*, *hooletumat*, *hooletumate* (st. *hooletumatde*) etc.

hervor aus Wörtern wie *tüdruk*, *töbras*. Er sagt S. 70, dass man neben *käte* (in die Hand) auch *käde* hört, sei ein deutlicher Beweis, dass das *t* hier wirklich einfach sei, da das *d* nie doppelt vorkommen könne, und S. 25 noch ausdrücklich, dass die fünf ersten Consonanten (*b*, *d*, *g*, *h*, *j*) allemal einfach lauten. Daraus folgt also wohl unvermeidlich, dass die erste Sylbe in *tüdruk*, *töbras* eine offene ist, und beide Consonanten (*dr* und *br*) den Anlaut der zweiten Sylbe bilden, was meiner Meinung nach wirklich der Fall ist, oder dass die erste Sylbe mit einem Consonanten (*b*, *d*) schliesst, der dann noch nicht für einen doppelten gelten kann. Es stellt sich also wohl in der That das Bedürfniss heraus, für den Fall eine deutliche Bezeichnung zu haben, wo in ähnlichen Verbindungen die erste Sylbe wirklich eine geschlossene ist, und wo überhaupt ein Consonant doppelt lautet; das Einfachste wäre vielleicht, ihn im letzten Falle wirklich auch doppelt zu schreiben.

Die Formenlehre, von § 47 — 200, spricht in dem ersten Abschnitt (§ 47 — 51) von der Mutation. Dieser von den früheren Grammatikern ganz übersehene oder ignorirte, für die Formenlehre des Ehstnischen aber so überaus wichtige Punkt wurde erst 1842 von dem Dr. Fählmann zuerst ausführlich besprochen in einem Vortrage in der gelehrten ehstnischen Gesellschaft zu Dorpat, welcher auch das Jahr darauf im zweiten Heft des ersten Bandes der Verhandlungen dieser Gesellschaft abgedruckt erschien. Was nämlich in den Sprachen anderer Familien, wie der semitischen oder indogermanischen, nur vereinzelt oder in beschränktem Maasse vorkommt, dass bei der Flexion eines Wortes oder den davon gemachten Ableitungen nicht bloss die Endung abgeändert wird, sondern der Wortstamm selbst Veränderungen erleidet, das ist im Ehstnischen durchgängig und rücksichtlos geltende Regel, die fast ohne Ausnahme zur Anwendung kommt, wo nur in einem Worte die Elemente dazu vorhanden sind. Man könnte damit etwa vergleichen die Verdoppelung der Stammconsonanten und Veränderung des Stammvocals in den Conjugationsclassen des semitischen Verbs, die Bildung der Zeiten des griechischen, theils von einer einfacheren, theils von

einer verstärkten Grundform, die deutsche starke Conjugation nebst den mit dem Ab- oder Umlaut des Stammvocals gemachten Ableitungen. Die Stammflexion des Ehstnischen — und in geringerem Maasse auch der anderen Sprachen derselben Familie — unterscheidet sich aber von ähnlichen Erscheinungen anderer Sprachen wesentlich darin, dass dabei nicht der Begriff das Bestimmende ist, sondern der Wohllaut. Wenn der Araber z. B. قَبَّلَ oder قَبِلَ spricht statt قَبَلَ, so sind mit jenen Veränderungen des Stammes ganz bestimmte Begriffsveränderungen verbunden, eben so beim lateinischen *cadere* und *caedere*, beim griechischen ἔβαλον und ἔβαλλον; im Ehstnischen aber hängt das Eintreten oder Nichteintreten der Stammflexion nur von der Beschaffenheit der lautlichen Elemente des Wortes ab, und es kann der nämliche Casus, der nämliche Verbaltheil in dem einen Worte mit, in dem anderen ohne Stammflexion gebildet werden, je nachdem die lautlichen Erfordernisse dazu vorhanden sind oder nicht.

Fählmann nennt am angeführten Orte sechserlei Veränderungen, welche durch die Stammflexion eintreten, nämlich die Verdoppelung, Abstufung, Ausstossung gewisser Doppelconsonanten, Aneignung, Umstellung der Consonanten und Vocalveränderung. Ohne dem um die ehstnische Sprache hochverdienten Manne die Ehre der Priorität bei dieser wichtigen Lehre schmälern zu wollen[2]), muss man doch gestehen,

2) Hr. Ahrens sagt von ihm (§ 11 der Einleitung): «die Gesetze «der Sprache hat er zwar nicht entdeckt, aber durch seine Arbeiten «dem Streite über die echt ehstnischen Flexionen für immer ein Ende «gemacht.» — Wenn in diesem Urtheil «die Gesetze» so viel heissen soll, wie «alle Gesetze», so hat Hr. Ahrens wohl Recht, denn wie schwer ist es, in diesem Sinne «die Gesetze» irgend einer Sprache zu entdecken! Aber das so wichtige Gesetz der Stammflexion in der ehstnischen Sprache hat Fählmann doch allerdings entdeckt, in sofern er, wenn auch Andere vor oder mit ihm sich dieses Gesetzes bewusst wurden oder es in der Praxis befolgten, wenigstens der Erste war, welcher es öffentlich zur Sprache brachte und in seiner Wichtigkeit und allgemeinen Geltung nachwies. Dass seine Fassung dieses Gesetzes, wie hier gezeigt wird, vielfach nicht befrie-

dass die Ausführung derselben nicht befriedigen kann. Die Stammflexion liegt nach seiner Darstellung zum Theil nur in der Orthographie, welche ich, wie ich mich schon oben aus-

---

digt, und dieselbe später anderswo besser gelungen ist, kann sein Erstlingsrecht wohl nicht in Frage stellen. Jede Erfindung bleibt ja doch des Erfinders, wenn sie auch später noch so sehr verbessert und vervollkommnet wird. In demselben Paragraphen der Ahrens'schen Grammatik scheint mir noch sonst dem Dr. Fählmann Unrecht gethan zu werden, wenn ihm nämlich angemuthet wird, dass er absichtlich und gegen sein eigenes besseres Wissen Falsches und Unsinniges gegeben habe, um nur nicht mit seiner einmal aufgestellten Theorie in Widerspruch zu gerathen. Hr. Ahrens sagt von ihm a. a. O.: «um dieser falschen Regel willen hat er..... bei al«len übrigen Beispielen .... dieses Particip ganz weggelassen, um «weder Sprachfehler zu machen, noch auch in Widerspruch mit sei«ner Regel zu gerathen. Ferner hat er auf derselben S. 21 dem «Passiv immer die Endung *tud* gegeben,.... dass er die Ausnahme «selbst aber sehr gut kannte, beweist die Form *supeldi*, welche ihm «statt *supelti* entschlüpft ist. Endlich hat er eigenmächtig eine Menge «falscher Formen erfunden..... Auch syntactische Gewaltstreiche «hat er sich erlaubt, und...., weil er durchaus recht auffallende «Beispiele zu seiner Behauptung geben wollte, geschrieben: *nöudis «päranduse* (st. *pärandust*) *oma käte; kiitis wenna* (st. *wenda*) *wal«geks;* und gar *armastas lapse surnuks*, was ein Unsinn ist.» — Es kann wohl Jeder *bona fide* und ohne hinterlistige Absicht hier oder da etwas auslassen oder in eine Inconsequenz verfallen, und ich glaube, dass nicht nur meine eigenen Arbeiten, sondern auch Hrn. Ahrens Grammatik selbst Veranlassung zu gleich harten Urtheilen bieten würden, wenn ein Kritiker über uns käme, der sich nicht an das Werk allein halten, sondern Person und Charakter des Verfassers angreifen wollte. Ob die angeblich von Fählmann erfundenen syncopirten Formen *täima, täia, täisin, täinud* (st. *täidima, täidida, täidisin, täidinud*, wie Ahrens a. a. O. will) auch dialektisch im Ehstnischen durchaus unmöglich sind, weiss ich nicht, ich würde aber lieber glauben, dass Fählmann an seiner Geburtsstätte so sprechen gehört, als dass er sich eine absichtliche Fälschung erlaubt hat, und warum *armastas lapse surnuks* gar ein «Unsinn» sein soll, vermag ich nicht einzusehen. Man soll ja doch sagen können (vgl. § 253 der Ahrens'schen Grammatik) *ta magas oma lapse surnuks* (sie schlief ihr Kind todt, d. h. doch wohl «sie erdrückte ihr Kind im Schlafe»), warum also nicht auch *ta armastas lapse surnuks* (sie liebte das Kind

gesprochen habe, nicht für die zweckmässigste halte. Die «Verdoppelung» erscheint als etwas Willkührliches, da man Wörter wie *tal*, *nar*, deren zweiter Casus *talle*, *narri* heisst, eben so gut auch selbst schon mit doppeltem Endconsonanten schreiben könnte, wie sie doch lauten sollen (*tall*, *narr*), und wie man im Deutschen Stall, Narr etc. schreibt. Unter «Abstufung» versteht Fählmann nicht bloss den Uebergang des stärkeren Consonanten in den schwächeren (*p*, *t*, *k*, *b*, *g* in *b*, *d*, *g*, *w*, *j*), sondern auch das Ausfallen der schwachen, und wenn er davon wieder das «Ausfallen der Doppelconsonanten» unterscheidet, so ist das ein Unterschied, der grossentheils wieder willkührlich und bloss in der herkömmlichen Orthographie begründet ist. So sind ihm *lia*, *rao* (von *liig*, *raag*), *püan*, *leian* (von *püüdma*, *leidma*), *kue* (von *kuub*) nur Abstufungen, aber *prao*, *näo* (von *praggo*, *näggo*), *õe*, *raan* (von *õdde*, *raddama*), *toa*, *keo* (von *tubba*, *kibbo*) Beispiele von «Ausfallen» der Consonanten. Auf einer anderen Seite collidirt wieder, ebenfalls durch die Orthographie, die Aneignung oder Assimilation mit der Ausstossung. Er sieht z. B. in *nahha*, *wahho*, *õlle* Assimilationen aus *nahk*, *waht*, *õlg*, weil er jene Wörter mit *hh*, *ll* schreibt, während sie richtiger als Belege für die Ausstossung des *k*, *t*, *g* gelten, wenn man — dem Laute besser entsprechend — *naha*, *wako*, *õle* schreibt, mit einem *h* und *l*, wie Hr. Ahrens thut. Wenn ferner gelehrt wird, dass die «Abstufung eintrete nach Diphthongen, langen Vocalen und nach *l*, *m*, *n*, *r*» (S. 19), so begreift man nicht, wie auf der folgenden Seite unter den Beispielen auch *nabba*, *sabba* und *abbi* stehen können. — Das *nk* soll durch Abstufung in *ng* übergehen, das *ng* aber unverändert bleiben (S. 21) — allerdings wohl in der althergebrachten ungenauen Schreibweise, nicht aber in der wirklichen Lautung, und nicht nach der besseren Schreibweise, welche z. B. *punga* (von *pungg*) und *pungga* (sonst auch *punga* geschrieben) unterscheidet, das

---

todt, d. h. sie erdrückte es aus Liebe)? — Auch sind andere von Ahrens nicht angegriffene Sätze bei Fählmann eben so gebildet, z. B. *palusin meke tümaks* (ich bat den Mann weich, d. h. ich erweichte den Mann durch Bitten).

erste (des Beutels) mit, das zweite (in den Beutel) ohne Stammflexion. — Endlich noch heisst es S. 21: »in vielen Fällen, wo die weiche *muta* der Assimilation unterworfen sein sollte, geht sie in die weichste über.« Unter den angeführten Beispielen finden sich auch *alb*, *warb*, *kurb*, welche aber gar nicht unter die Regel von der Assimilation subsumirt werden können, folglich auch keine Ausnahme davon machen, denn unter den Consonantverbindungen, bei welchen eine Assimilation des letzten eintritt, sind wohl *ld*, *lg*, *rd*, *rg* genannt (S. 20), nicht aber *lb* und *rb*.

Besser geordnet finden wir die Lehre von der Stammflexion bei Hrn. Ahrens, welcher sie mit dem Namen Mutation bezeichnet, und es zeigt sich auch hierbei die grössere Zweckmässigkeit seiner Orthographie. Die Mutation zerfällt nach ihm in zwei Seiten, die Tenuation und Firmation, oder Schwächung und Stärkung, und in jeder unterscheidet er drei Vorgänge, die in beiden Seiten einander parallel gehen, und wobei die Vorgänge auf der einen Seite denen auf der anderen gerade entgegengesetzt sind. Diese drei Vorgänge sind: 1) Elision und Insertion oder Ausstossung und Einschiebung (z. B. *leht*, *lehe* — *puhas*, *puhta*); 2) Assimilation und Dissimilation, oder Anwandlung und Abwandlung — welche Uebersetzungen, beiläufig gesagt, wohl nicht recht glücklich sind — (z. B. *pöld*, *põllu* — *kallas*, *kalda*); 3) Emollition und Induration, oder Erweichung und Verhärtung (z. B. *tark*, *targa* — *kõlgas*, *kõlka*). Bei dieser Eintheilung ist nur auf die Consonanten des Stammes Rücksicht genommen, die mit der Mutation des Consonanten bisweilen gleichzeitig eintretende Umlautung des vorhergehenden Vocals (z. B. *rea*, *noa*, von *rida*, *nuga*) ist nachher besonders besprochen. Von einigen Desiderandis bei der Mutationslehre, welche mit der Orthographie des Verf. im Zusammenhang standen, ist schon oben bei Gelegenheit dieser die Rede gewesen. Es ist namentlich in diesem Abschnitt nichts gesagt über die Induration des *s* (z. B. *asi*, *asja*), und wünschenswerth schien es mir, dass die Elision und Insertion nicht in manchen Fällen durch die gewählte Schreibweise dem Auge entzogen würde (z. B. in *vak*, *vaka* — *lep*, *lepa* und *kukal*, *kukla* — *tütar*, *tütre*).

Mit Ausnahme solcher Wörter, welche durch ihre lautlichen Elemente keine Gelegenheit zur Mutation geben, und solcher, die in der Grundform so erstarrt sind, dass sie dieselbe überall beibehalten — was nur bei einer vergleichsweise sehr geringen Anzahl der Fall ist, bieten die Flexion jedes Wortes, sowohl in der Declination als in der Conjugation, und die Ableitungen theils schwache, theils starke Formen in sehr consequenter Regelmässigkeit, und dies ist für den Fremden, der in seiner Sprache nichts Aehnliches hat oder wenigstens nicht gewohnt ist das Analoge in derselben eben so anzuschauen, eine Hauptschwierigkeit beim Erlernen des Ehstnischen. Die älteren Grammatiker machten sich, wie schon gesagt, die Sache dadurch bequem, dass sie die ganze Mutation ignorirten, und wenn ihnen Fälle von Stammflexion zu Ohren kamen, diese im besseren Falle als besondere Ausnahme in der Praxis befolgten, im schlimmeren Falle aber für eine zufällige Verschiedenheit der Aussprache oder gar für eine Nachlässigkeit des ungebildeten Ehsten hielten, welche ihm der gelehrte Grammatiker abgewöhnen müsse; sie flectirten im Allgemeinen die ehstnischen Wörter nur am Ende, eben so wie die lateinischen. — Da die Mutation in Beziehung auf die im Lexicon angenommene Grundform (Nominativ, Infinitiv oder erste Singularperson des Präsens) bald als Schwächung, bald als Verstärkung erscheint, so wäre es nicht unzweckmässig, wenn ein künftiges Lexicon in der Weise darauf Rücksicht nähme, dass es neben der Grundform, in welcher es die Wörter aufführt, auch den Stamm derselben angäbe, und zwar als solchen am passendsten die starke Form, weil es leichter ist von dieser die schwache abzuleiten als umgekehrt.

Bei dem gegenwärtigen Stande der Sprachkunde erscheint im finnischen Sprachstamme die Mutation am ausgebildetsten im Ehstnischen; vielleicht liegt es zum Theil nur daran, dass man bei den verwandten Sprachen bisher weniger darauf geachtet hat, auch im Ehstnischen hat man sie ja, wie oben bemerkt, erst seit kaum 12 Jahren als ein Sprachgrundgesetz ausdrücklich anerkannt. Ganz unbemerkt ist sie in keiner geblieben. Manche finnische Volksstämme lassen sie sogar ein-

treten, wenn auch nur durch das Zusammentreffen zweier Wörter, nicht bloss durch die Flexion eines und desselben, die dazu nöthigen Bedingungen gegeben werden. Die Mokschanen sprechen z. B. *tolga* (Feder), aber *sarazyn' dolga* (Hühnerfeder), *kapa* (Schober), aber *rozen' gapa* (Roggenschober), *schama* (Antlitz), aber *lomanen' shama* (Menschenantlitz), *sas'* (kam), aber *son zas'* (er kam). Dass die Mutation den der finnischen zunächst verwandten Sprachfamilien, wie der türkischen und mongolischen, auch nicht unbekannt ist, kann nicht befremden, es finden sich aber Spuren davon auch in Sprachen des indogermanischen Stammes, wo sie indessen häufig von der Schrift nicht berücksichtigt wird, vielleicht weil man sie, als in dem Physikalischen der Sprache begründet und daher — auch ohne Erinnerung durch die Schrift — schon von selbst eintretend ansieht. So sprechen die Griechen nicht nur in demselben Worte z. B. *endos*, *embiria* (geschrieben ἐντός, ἐμπειρία), sondern auch beim Zusammentreffen zweier, z. B. *en duto*, *em bolemo* (geschrieben ἐν τούτῳ, ἐν πολέμῳ); wir sprechen im Deutschen «Stäbe; Wälder», im Singular aber «Stap, Walt», welche wir freilich auch mit *b* und *d* schreiben, nicht mit *p* und *t*, wie sie eigentlich lauten, und in niederdeutschen Dialekten — namentlich im Friesischen — ist diese Tenuation des Endconsonanten noch mehr verbreitet; als Ueberbleibsel hört man bei uns in Ehstland noch z. B. «Briewe, im Howe» st. «Briefe, im Hofe», wie man schreibt und anderswo auch spricht.

Im zweiten Abschnitt der Formenlehre (§ 52 — 122) handelt Hr. Ahrens von der Declination; die Vertheilung des hieher gezogenen Stoffes in 5 Unterabtheilungen erscheint aber etwas sonderbar. Die erste spricht nämlich von den Flexivcasus, die zweite von den Suffixivcasus, die dritte von der Comparation, die vierte von den Zahlwörtern, die fünfte von dem Pronomen. Hier sind offenbar ziemlich heterogene Dinge einander coordinirt und in eine Hauptcategorie, die Declination, vereinigt. Bei den beiden ersten hat der Verf. sich wohl nur das Nomen gedacht, da er ihnen Zahlwörter und Pronomina entgegenstellt, die allerdings auch declinirt werden, aber Flexiv- und Suffixivcasus, wovon in den beiden

ersten Theilen die Rede ist, kommen ja auch in der Declination der Zahlwörter und Pronomina vor, und bei diesen beiden Wortgattungen wieder handelt es sich nicht bloss um die Declination, sondern um Aufzählung und Gruppirung sämmtlicher in der Sprache vorkommender und Angabe ihrer Bedeutung, was der Verf. auch gethan hat; die Lehre von der Comparativbildung aber gehört vollends nicht hieher, sondern konnte nach der Anordnung des ganzen Werkes, da der Verf. die Formenlehre nicht nach den Wortgattungen vertheilt und behandelt, nur im fünften Abschnitt von der Wortbildung Platz finden.

Die ehstnische Declination ist ein Feld, auf dem noch viel Streit und Unklarheit herrscht. Zwischen der ersten und zweiten Auflage der Ahrens'schen Grammatik erschienen 1844 und 1846 von dem Dr. Fählmann zwei Abhandlungen über diesen Gegenstand in den Verhandlungen der gelehrten ehstnischen Gesellschaft zu Dorpat und von Hrn. Ahrens selber 1848 eine kleine Schrift, «zur Declinationslehre» betitelt, nach welcher in der zweiten Auflage der Grammatik dieser Gegenstand umgearbeitet erscheint. Es ist zu bedauern und gewiss ein Beweis für die grossen noch nicht beseitigten Schwierigkeiten des Gegenstandes, dass zwei so gute Kenner der Sprache darüber so wenig übereinstimmen, nicht bloss in Aeusserlichkeiten, sondern zum Theil in den Hauptsachen und Grundanschauungen. Sie sind uneinig über das Eintheilungsprincip der Declinationen, über die Anzahl derselben, ja sogar über Zahl und Bedeutung der Casus!

Die grosse Schwierigkeit bei der Behandlung der ehstnischen Declination hat ihren Grund, wie mir scheint, einerseits darin, dass die Grammatik — was man nicht leicht in einer anderen Sprache ihr zumuthet — im Interesse der Lernenden die Verpflichtung auf sich nehmen will, das zu geben, was man anderswo von dem Lexicon erwartet. Wer verlangt z. B. von der lateinischen Grammatik eine Belehrung darüber, wie jedes Nomen declinirt oder jedes Verbum conjugirt wird? — Die Grammatik braucht hier nur die Flexionen anzugeben, und welche Stammformen dem einen oder dem anderen zu Grunde liegen, diese Stammformen selbst aber giebt das Wör-

terbuch an. Wie unendlich weitläufig und schwierig wäre es, wenn das Wörterbuch z. B. nicht bei jedem Verbum der dritten Conjugation ausser der ersten Singularperson des Präsens, das Thema, noch das Perfect und Supinum angäbe, und die Grammatik nun sich die Aufgabe zu stellen hätte, diese Verba zu gruppiren und die Kennzeichen anzugeben, wornach man jedes einzelne Verbum in seiner Gruppe auffinden könnte und auf diese Weise conjugiren lernte? Und doch befindet sich die ehstnische Grammatik für die ganze Declination und Conjugation in diesem Falle. Das finnische Wörterbuch giebt — der Mutation wegen — bei jedem Verbum die starke und schwache Form an, und das möchte vielleicht auch für das ehstnische Verbum genügen; bei dem Nomen aber müssten, da hier noch andere, nicht in der blossen Mutation liegende Schwierigkeiten hinzukommen, ausser der Grundform oder dem Nominativ des Singulars noch diejenigen Casus angegeben werden, welche nicht auf einfache und gleichmässige Weise von der Grundform selbst oder von anderen Casus abgeleitet werden. Bei der leichteren und einfacheren finnischen Declination genügt es hierzu an dem Genitiv des Singulars, im Ehstnischen aber müssten wohl der Indefinitiv des Singulars und Plurals und der Illativ des Singulars noch dazu kommen, wenigstens so lange nicht, wie im Lateinischen, ein allgemein angenommenes System von Declinationen da ist, so dass das Lexicon mit einer blossen Zahlangabe kürzer abkommen könnte. Da es indessen an einem so eingerichteten Wörterbuche eben zur Zeit noch fehlt, so muss man es dem Grammatiker Dank wissen, wenn er sich bemüht, oder wenn es ihm gar gelingt, in das Chaos der ehstnischen Declination Licht und Ordnung zu bringen, und diejenige Anordnung verdient den Vorzug, bei welcher es am leichtesten wird, jedem Worte seine Stelle im System anzuweisen und dadurch die Declination desselben zu erfahren. In wie viel Classen man dazu die Wörter theilt, ist wohl höchst gleichgültig, es kommt nur darauf an, dass diese Classen so genau charakterisirt sind, dass man nicht zweifelhaft bleiben kann, in welche irgend ein Wort, das man decliniren will, gehört. Ich begreife nicht, wie man Hrn. Ahrens den

lächerlichen Vorwurf hat machen können, dass er zu viel Classen gemacht habe, nämlich 18 und nicht etwa bloss 10, wie Fählmann. Hat man wirklich meinen können, dass die Schwierigkeit des Declinirens mit der Anzahl der Classen im Verhältniss stehe? — Dabei muss ich jedoch bemerken, dass mir Hr. Ahrens bei dem was er selbst zur Rechtfertigung seiner 18 Classen sagt, sich in einer Täuschung zu befinden scheint. Er sagt: «habe ich sie denn etwa gemacht? Nein ich habe sie fertig vorgefunden, und nur aus dem Munde des Volkes auf's Papier übertragen.» — Linné, Jussieu und Andere fanden nicht ihr System von Classen, Ordnungen und Familien in der Natur vor, sondern nur Individuen oder — wenn man will — Arten, und diese wurden nach willkührlich gewählten Eintheilungsgründen von dem Einen so von dem Andern anders zu Gattungen, Familien, Ordnungen und Classen gruppirt, und diejenige Gruppirung hat für den Lernenden den Vorzug, bei welcher es am leichtesten wird, jeder ihm vorkommenden Pflanze ihre Stelle im System anzuweisen und dadurch zu erkennen. Ganz auf ähnliche Weise verhält es sich mit der Grammatik. Im Munde des Volkes findet man keine Declinations- und Conjugationssysteme, sonst könnte es ja darüber keine Uneinigkeit geben, sondern nur Wortformen, und dies sind hier die Individuen, welche der Grammatiker erst in ein System bringt, und zwar ebenfalls nach willkührlich gewählten Eintheilungsgründen, denn alleinige und ausschliessliche bietet die Volkssprache eben so wenig wie ein fertiges System. Der Endbuchstabe, nach welchem Gutsleff, und der Declinirvocal, nach welchem Fählmann die Declinationen ordnete, sind eben so aus dem Munde des Volkes genommen, wie das Eintheilungsprincip von Hrn. Ahrens.

Fählmann sagt: «die ehstnische Sprache hat nur eine «Declination, und dennoch habe ich versucht Declinationen «aufzustellen, um die Uebersicht zu erleichtern und das Er«lernen zu vereinfachen.» Ahrens hat zwar vier Declinationen (§ 61), dies ist jedoch, wie aus § 55 hervorgeht, nur eben so gemeint, wie die fünf bei Fählmann. Die Casusendungen sind im Ehstnischen so gleichmässig, dass von vier

oder fünf Declinationen in dem Sinne wie etwa in der lateinischen Grammatik wohl keine Rede sein kann. Und wenn es auch allerdings einige Casus giebt, welche bei dem einen Worte ganz anders enden als bei dem anderen, so haben doch beide genannte Herren darauf nicht durchgängig Rücksicht genommen, denn beide haben in einer und derselben Declination Wörter mit verschiedenen Casusendungen und wiederum in verschiedenen Classen oder Declinationen Wörter mit ganz gleichen Casusendungen [3]). — Was hier in der ehstnischen Grammatik Declinationen genannt wird, sind also eigentlich nur die Hauptgruppen, in welche die Wörter der einen, einzigen Declination nach den Eigenthümlichkeiten nicht sowohl ihrer Casusendungen als vielmehr ihrer Stammabwandlungen gebracht werden können, und diese Hauptgruppen zerfallen dann zum Theil wieder in mehr oder weniger Unterabtheilungen, Classen. Die älteren Grammatiker sahen, da sie von der Stammflexion keine Ahnung hatten, im Ehstnischen Alle nur eine Declination, selbst Hornung noch (1693), obgleich er schon die Stammflexion erkannte und die Indefinitivcasus, von ihm für Accusative genommen, richtig bildete. Erst Gutsleff, der Herausgeber der Grammatik von Thor Helle (1732), hat bei einer Hauptdeclination 17 Specialdeclinationen, diese aber — sehr unpassend — nach den Endbuchstaben der Nomina gebildet; dasselbe hatte, mit unbedeutenden Abänderungen, Hupel (1780 und 1818). Betrachten wir nun kurz, von welchem Eintheilungsprincip unsere neuesten Grammatiker sich bei ihren Specialdeclinatio-

3) Ahrens hat z. B. in einer Declination (der ersten) *kael*, *kaelu* — *lehm*, *lehmi* — *koer*, *koere* — *kas*, *kassa* — *hak*, *hakkistd* — ferner *kot*, *kotti* — *tuba*, *tupa* — *häda*, *hädasse* — in der zweiten *käsi*, *kät* — *weri*, *werd* —; dagegen haben z. B. *kammits* aus der ersten und *katus* aus der dritten, *minek* aus der ersten und *tammik* aus der zweiten Classe der vierten Declination ganz gleich lautende und gleich gebildete Casusendungen. Fählmann hat in einer Declination aus einer Classe *luk*, *lukku* — *kirrik*, *kirrikut* — oder *kot*, *kotti* — *kallewi*, *kallewit* — *werri*, *werd* —; dagegen haben z. B. *jummal* in der zweiten und *kunningas* in der dritten Declination ganz gleiche Casusformen.

nen haben leiten lassen, und wie ihre Declinationslehren sich zu einander verhalten. Die Grammatik von Ahrens ist zwar älter als die oben erwähnten Abhandlungen Fählmann's, da sie aber in ihrer neueren Auflage zugleich wieder jünger ist und namentlich in diesem Punkte umgeändert, so wenden wir uns zuerst zu der Declinationslehre von Fählmann.

Hauptgrund der Eintheilung ist diesem der sogenannte Binde- oder Declinirvocal, welcher den Auslaut des Genitivs im Singular bildet, und an welchen, mit wenigen Ausnahmen, die Suffixe der anderen Casus gehängt werden. Er ist theils schon im Nominativ vorhanden (wie in *emma*), theils erst im Genitiv angehängt (wie in *kirrik, kirriko*), theils durch Abwerfung des Endconsonanten im Nominativ gewonnen (wie in *rahwas, rahwa*); ausserdem aber werden, um nicht Aehnliches zu trennen, noch ein Paar durch besondere Eigenthümlichkeiten ausgezeichnete Wörtergruppen berücksichtigt, und dies giebt dann im Ganzen fünf Declinationen, von denen die zweite noch in vier, die vierte in drei Unterabtheilungen zerfällt, so dass wir überhaupt zehn Classen haben, in welche die Wörter ihrer Declination nach sich gruppiren. Die I. Declination enthält die wenigen Wörter, welche die Casusendungen ohne Bindevocal an den auslautenden Diphthong oder Vocal des Nominativs selbst hängen (wie *ma, pu, woi*); die II. hat in der ersten Classe den Declinirvocal *a* (wie *emma, jummal*), in der zweiten *o, u* (wie *onno, kirrik*), in der dritten *i* (wie *kot, kallew, kiwwi*), in der vierten *e* (wie *pilwe, noor, õigus*); die III. Declination enthält die Wörter auf *as* (*es, is*), welche im Genitiv das endende *s* abwerfen (wie *rahwas, kunningas*); die IV. diejenigen, welche den Bindevocal mit einem vorhergehenden Consonanten annehmen, und so hat hier die erste Classe im Genitiv *da* (wie *pimme, õbbe*), die zweite *ma* (wie *wallato, wäeti*), die dritte *me* (wie *asse, abbe*), und consequent hätte eigentlich noch eine vierte Classe gebildet werden sollen von den Wörtern, welche *ne* annehmen (*küüs, kaas, laas*); zur V. Declination endlich gehören alle abgeleiteten Wörter auf *ne*, welche im Genitiv dieses in *se* verwandeln (wie *sullane, kandmine*).

Prüfen wir dieses System zuerst darauf, ob darnach leicht

jedes Wort declinirt werden kann, so fällt das Ergebniss verneinend aus. Man kann keinem Worte seine Stelle im System anweisen, ohne den Genitiv zu kennen, und man muss es daher, wie der Verf. selbst sagt, vorher im Lexicon aufsuchen. Bei einem gut eingerichteten Lexicon aber bedarf es, wie schon oben angedeutet wurde, überhaupt für die Grammatik nur einer Declination mit Angabe der regelmässigen Casusbildung und der etwanigen Ausnahme davon. Fählmann's System hat daher den Vorzug der künstlichen, auf äusserliche Merkmale gegründeten Natursysteme nicht, wohl aber den Nachtheil, dass dadurch die Glieder naturgemässer Gruppen getrennt, und wiederum innerlich sehr Verschiedenes neben einander gestellt wird. Dadurch, dass der so genannte Declinirvocal theils schon im Nominativ vorkommen kann, theils erst im Genitiv eintritt, werden Wörter von sehr mannichfaltiger Form in eine Classe gebracht (wie *suk*, *illus*, *emma*, *jummal* oder *nõu*, *onno*, *kammarik*); dagegen unterscheiden sich z. B. *emma* und *kiwwi* aus der ersten und dritten Classe der zweiten Declination in ihrer Flexion durchaus nicht, oder doch nur in dem besonders abgehandelten, dort nicht mit aufgenommenen Indefin. des Plurals. Uebel ist es für das Declinationssystem auch, dass zwei Casus sich demselben gar nicht fügen, über welche hintennach noch besondere und allgemeine Regeln gegeben werden müssen, nämlich der Indefin. des Plur. und der Illat. des Sing. Bei dem letzten wird an die Aussprache eine Anforderung gemacht, von der ich nicht begreife, wie ihr nachzukommen ist. In der II. Declination nämlich sollen die ein- und dreisylbigen Wörter, die im Indefin. des Sing. auf den blossen Declinirvocal ausgehen, nach demselben Casus auch den Illat. bilden, jedoch mit etwas betonterer Endsylbe. Der Indefin. selbst aber soll schon, wie früher gelehrt wird, den Endvocal in diesem Falle betonen, der Hauptton aber fällt, wie überall, auf die erste Sylbe. Sollte es wirklich ausführbar sein, in einer Sylbe, welche nur einen Nebenton haben kann, noch zwei Abstufungen desselben zu machen, um dadurch zwei oder gar drei Casus zu unterscheiden? z. B. *sukkâ* (einen Strumpf) und *sukkâ* (in

den Strumpf) und ausserdem noch *sukka* (des Strumpfes) mit unbetonter Endsylbe?

Eigenthümlich gegen Ahrens hat Fählmann noch, nach Strahlmann's und Knüpffer's Vorgange, die Lehre von einem doppelten Modus in der Declination, um das Bestimmte und Unbestimmte an einem Gegenstande oder das Vollendete und Unvollendete an einer Thätigkeit zu unterscheiden. Ein Beobachten dieses Unterschiedes ist in den Sprachen des finnischen Stammes sehr verbreitet, und jene Lehre Fählmann's hat auf den ersten Anblick Vieles für sich, leider aber sind die besonderen Casusformen des unbestimmten Modus so mangelhaft, dass man eben so gern sich der Auffassung der anderen Grammatiker anschliessen möchte, welche dieselben theils als blosse, in der Bedeutung nicht unterschiedene Nebenformen den Casus des bestimmten Declinationsmodus zur Seite stellen, theils als besonderen Casus, von Ahrens Indefinitiv genannt, ihnen einreihen, und dessen eigenthümliche Bedeutung erst in der Syntax abhandeln wollen. Aus dem Singular des unbestimmten Modus ist nur ein Casus nachweisbar, welcher Accusativ sein, aber «der syntactischen Bedeutung nach» in manchen Fällen dem Nominativ anderer Sprachen gleich sein soll. Ich muss gestehen, dass ich dies nicht recht begreife. Was sonst als die Bedeutung kann denn überhaupt darüber entscheiden, ob irgend eine Form dieser oder jener Casus ist? — An einer anderen Stelle, in dem Nachtrag zu seiner Declinationslehre führt Fählmann mehre Fälle an, wo dieselbe Form auch noch genitivisch steht, warum nimmt er denn nicht an, dass die unbestimmte Declination im Singular drei Casus habe (Nom., Genit. und Accus.), welche gleichlautend sind, so wie er in der bestimmten Declination einen gleichlautenden Genit. und Accus. hat? — Aus dem Plural der unbestimmten Declination finden sich Beispiele von allen Casus, nur nicht vom Nominativ, weil dieser, wie die Sache etwas sonderbar motivirt wird, «immer der bestimmteste Casus» sei. Jene Beispiele sind aber doch so spärlich, bei den wenigsten Wörtern vorkommend, dabei in so eigenthümlicher Bedeutung, zum Theil kaum als Plural aufzufassen (z. B. *ta läks seppile, on seppil, tulleb seppilt*), dass man

kaum wagen möchte, daraus eine eigene Declination zu machen, und am wenigsten vielleicht hätte dies Fählmann selbst thun sollen, da er kurz vorher bei Gelegenheit der schwer zu bestimmenden Gränzen zwischen Casus und Adverbialformen sich dahin ausgesprochen hatte, nur solche Formveränderungen eines Nomen Casus nennen zu wollen, »die sich auch wieder an jedem anderen Nomen nachweisen lassen.«

Durchaus verschieden von der Fählmann'schen Declinationslehre ist die von Hrn. Ahrens, in Namen und Anzahl der Casus, Anordnung und Zahl der Specialdeclinationen. Statt des *Modus indefinitus* hat er die beiden überall vorkommenden Casus desselben unter dem Namen des Indefinitivs mit den Casus des bestimmten Modus zusammengestellt, die einzeln vorkommenden Pluralcasus aber werden nach Heller's und Anderer Vorgange nur für Nebenformen genommen, die sich in der Bedeutung von den anderen nicht unterscheiden. Ich glaube, dass mit dem Letztern wohl nicht das Richtige getroffen ist, da schwerlich in allen den von Fählmann angeführten Fällen der Ehste eben so gut auch die anderen Formen gebrauchen würde, z. B. — um bei dem oben Angeführten zu bleiben — *ta läks seppadele, on seppadel, tulleb seppadelt.* — Es scheint mir sehr wichtig und wünschenswerth, dass auf den Gebrauch dieser bisher zu wenig berücksichtigten Formen sorgfältiger geachtet werde. Das durch die Beobachtung gesammelte Material ist vielleicht noch zu gering, um schon jetzt darüber zu entscheiden, ob man wohl thut, eine eigene indefinite Declination im Ehstnischen anzunehmen, oder ob eine andere Ansicht von der Sache besser berechtigt wäre; aus diesem Grunde mag ich auch meine eigene Ansicht über diesen Gegenstand einstweilen noch zurückbehalten.

Unter den Casus hat Ahrens einen Essiv (z. B. *noorena, lapsena*), welcher bei Fählmann fehlt, wahrscheinlich weil er ziemlich selten und daher nicht »an jedem Nomen nachweisbar« ist. Wie schwer es indessen ist, in der Aufstellung eines Casusschema ganz consequent zu verfahren, darauf ist schon oben hingewiesen, und das zeigt sich auch hier bei

Hrn. Ahrens, welcher den Essiv zwar aufnimmt, aber den Terminativ (z. B. *kaelani*, *pölwesi*) nicht, obgleich, wenn man auf die Häufigkeit des Vorkommens sehen will, zwischen ihm und dem Essiv wohl ein noch geringerer Abstand sein möchte, als zwischen dem Essiv und Inessiv, auch nicht den Instrumental, welchen Fählmann hat, und dessen Gebrauch ganz allgemein ist [4]). Das Motiv hierbei kann ich nicht billigen. Wäre der Terminat. weggelassen wegen seiner Seltenheit, so liesse sich nicht so viel dagegen sagen, denn es giebt noch manche ähnliche selten vorkommende Formen, und conse quent eine Gränze zwischen Casus und Adverbialformen einzuhalten mag sehr schwer sein. So hat auch in der finnischen Grammatik Collan ein Paar Casus mehr als seine Vorgänger. Den Terminativ und Instrumental hat aber der Verf. darum nicht als Casus gelten lassen, weil er ihre Endungen für Präpositionen nimmt (s. § 161), wie der alte Gutslaff (1648) die Endungen aller Casus ausser seinem Nomin, Rectiv, Dat. und Accus. Hr. Ahrens ordnet die Präpositionen nach den verschiedenen Casus der Nomina, welche die Stelle der deutschen Präpositionen vertreten. Bei denen nur, welche eigentlich Illativcasus sein sollen (wie *pähä*, *wasta*), heisst es: «hieher «gehört auch das Suffix *ni*, bis. Denn es ist entstanden aus «dem finnischen Illativ, welcher den Begriff des *ni* ausdrückt, «z. B. *puoli yöhön* heisst *poole ööni*, bis Mitternacht.» — Diese

4) Von dem finnischen Adverbial (oder Instructiv) giebt Ahrens an, dass er im Ehstnischen nur noch verstümmelt vorkomme (§ 154); noch von ein Paar anderen Casus der neuesten finnischen Grammatiker finden sich im Ehstnischen Spuren, nämlich vom Prolativ auf *te*, *tse* (die ehstnische Adverbialendung *ti*, *te* bei Ahrens § 158, 2) und von dem Comitativ auf *ne*, welchen jetzt im Ehstnischen regelmässig der Instrumental vertritt; doch glaube ich an ein Paar Stellen, die Ahrens als Belege des Essivs gebraucht, ihn noch zu erkennen, nämlich *oad seiswad laudil warsinasa* (§ 102) und *tema kiskub juurina üles* (§ 273), was Hr. Ahrens erklärt «die Bohnen stehen auf der Riegenlage als ihre Stengel» und «er reisst als Wurzeln heraus»; warum nicht lieber gleich «mit (sammt) ihren Stengeln», mit (sammt) den Wurzeln, wie im Finnischen *äitti lapsine* oder *lapsinensa*, die Mutter mit ihrem Kinde?

Entstehung des *si* ist nicht nur eine ganz unbegründete Voraussetzung — ich wüsste nicht, wo sonst etwas Aehnliches auf diesem Gebiete geschehen wäre, dass eine Casusendung sich ablöste und zu einer Postposition würde —, sondern es werden dadurch auch an dieser Stelle ganz disparate Dinge verbunden, wirkliche Casus von Substantiven und eine blosse abstrahirte Casusendung. Ausserdem streitet dies auch gegen § 105, wo der Verf. aus dem finnischen Illativ etwas Anderes herleitet, nämlich den ehstnischen Illativ, und gegen die Weise, wie er sonst das Verhältniss der beiden Sprachen zu einander ansieht. Denn angenommen auch, das *si* entspräche wirklich der Endung des finnischen Illativs, so würde dies gerade ein Grund gewesen sein, es auch im Ehstnischen für eine Casusendung zu nehmen.

Etwas mehr Schein des Rechtes hat die Verwerfung des Instrumentals. Seine Endung (*ga*) hält Hr. Ahrens ebenfalls für eine Postposition, entstanden aus *kaasa* (Genosse), finnisch *kansa*, und identisch mit dem bei Stahl und Göseken dafür vorkommenden *kaas* (*kahs*). Die Möglichkeit ist allerdings vorhanden, dass Postpositionen mit dem regierten Worte so verwachsen, dass sie in der Aussprache nur noch als Suffixe erscheinen, und ich bin selber geneigt, auch beim ehstnischen Illativ ein solches Vorkommniss anzunehmen, aber die muthmassliche Entstehung eines Casussuffixes ist doch noch kein hinreichender Grund, um in einer Grammatik, welche ja keine Sprachgeschichte, sondern eine Schilderung der Sprache in ihrem gegenwärtigen Zustande giebt, alte und neue Zustände auf diese Weise zu vermischen. Ist *-ga* jetzt nicht selbständiges Wort, sondern Suffix, warum denn nicht auch Casussuffix wie *le*, *sse* u. a.? — Dazu kommt noch, dass ja noch jetzt ausser dem Instrumental *kaasa* als Postposition fortwährend im Gebrauch ist wie das finnische *kansa*, und davon wird das bei den alten Grammatikern vorkommende *kahs* nur eben so eine Verkürzung sein, wie im Finnischen auch *kans* statt *kansa* gebraucht wird. Sollte nun *ga* = *kaasa* angenommen werden, so begreift man nicht, wie denn nur einige *kaasa* so zusammengeschrumpft sein sollten, andere wieder nicht. Endlich aber ist die Postposition auch nicht von gleicher Bedeu-

tung mit dem Instrumentalcasus. Mit jener wird weder im Ehstnischen noch im Finnischen [5]) ein Instrumental ausgedrückt, sondern nur eine Gesellschaft oder Gemeinschaft, wofür wir im Deutschen freilich denselben Ausdruck gebrauchen, wie bei dem eigentlichen Instrumental, nämlich die Präposition «mit». Das Verhältniss des Instrumentals drückt im Finnischen der Adessiv aus (z. B. *hän löi minua kirweellä*, er schlug mich mit einem Beile), anderswo in derselben Sprachfamilie der Inessiv, anderswo giebt es dafür eine eigene Casusform, noch anderswo wird dafür eine Postposition gebraucht. Stahl und Göseken gebrauchen freilich das *kahs* auch zur Bezeichnung des Instrumentalverhältnisses, aber sie haben ja offenkundiger Maassen das Ehstnische so vielfach missverstanden, dass es wohl näher liegt, auch hier an ein durch das Deutsche herbeigeführtes Missverständniss zu denken, als anzunehmen, dass zu ihrer Zeit das *kaasa* wirklich diese von seiner jetzigen so abweichende Bedeutung sollte gehabt haben. Es scheint in der That kaum etwas der Annahme entgegenzustehen, dass damals, wie jetzt, eine Postposition *kaasa* (*kahs*) und ein Instrumentalcasus auf *ga* neben einander bestanden, dass aber jene alten Herren diesen letzten übersahen, wie manchen anderen Casus und noch sonst manches Andere, und sich an die Postposition allein hielten, welche ihnen das deutsche «mit» in seinen beiden Bedeutungen vertreten musste. Man könnte hiergegen vielleicht dies Bedenken erheben, dass der ehstnische Instrumental ja auch eine Gemeinschaft bezeichnen kann, nicht bloss ein Werk-

5) Missbräuchlich erlaubt man es sich freilich, namentlich im Åbodialekt, allein Finnländer selbst erklären dies für einen aus dem Schwedischen stammenden Solöcismus — ganz so erscheint das *kahs* bei Stahl und Göseken wie ein Germanismus —, der echt finnische Ausdruck für das Instrumentale bleibt der Adessiv, und schwerlich wird auch ein Grammatiker etwas Anderes darüber lehren als z. B. Renvall S. 123 und 124 unter «*kansa*» oder Collan § 115 unter «*kansa*» und § 56 unter «Adessivus». — Man vergleiche noch Renvall's Bemerkung S. 125 über die fehlerhafte Anwendung der finnischen Postpositionen durch wörtliche Uebersetzung aus dem Schwedischen.

zeug, und dass darum vielleicht doch sein Suffix mit der Postposition identisch sein möchte. Darauf würde ich entgegnen, dass der Instrumental zwar Beides bezeichnen kann, die Postposition *kaasa* aber nicht, und dass man sich ja auch anderswo ein ganz ähnliches Verhältniss zwischen Casus und Postposition ohne Scrupel gefallen lässt, ich meine beim Inessiv und der Postposition *sees*, welche auch zum Theil gleiche Beziehungen ausdrücken (wie *toas* und *toa sees*, in der Stube), zum Theil aber auch verschiedene (z. B. *mul on kingad jalas*, ich habe Schuhe an, aber nicht *jala sees*).

Seine zwölf Casus theilt Hr. Ahrens zunächst in zwei Partien, nämlich Flexivcasus, «welche durch Umwandlungen (Flexionen) der Nominalendungen», und Suffixivcasus, «welchen durch unwandelbare, den Flexivcasus hinzugefügte Anhänge (Suffixe) gebildet werden». Diese Eintheilung ist wohl überflüssig, um so mehr, da nicht einmal alle Casus hineingehen, denn einer (der Essiv) kann, wie später gelehrt wird, Flexiv- und Suffixivcasus zugleich sein, ein anderer (der Illativ) an einigen Wörtern Flexiv-, an anderen Suffixivcasus, an noch anderen das Eine oder das Andere zugleich. Abgesehen von dieser Eintheilung sind die 12 Casus mit ihren Benennungen folgende: 6 Localcasus, worunter 3 auf das Aeussere eines Gegenstandes sich beziehen (Adessiv, Allativ, Ablativ) und 3 auf das Innere (Inessiv, Illativ, Elativ), von Fählmann sämmtlich Locativi genannt, ferner der Caritiv (bei Fählmann Privativ), Factiv (bei Fählmann Factitiv), der Essiv, welcher — wie gesagt — bei Fählmann nicht vorkommt, und endlich drei Casus mit neuen, von Heller zuerst aufgebrachten Namen, Definitiv, Relativ und Indefinitiv; der letzte ist der Accusativ der alten Grammatiker und der Indefinit. oder Acc. des unbestimmten Modus bei Fählmann, der Definitiv und Relativ hiessen bisher Nom. und Genit. — Die frühere Benennung dieser Casus hat allerdings Manches gegen sich; es war namentlich unpassend, den Indefinitiv ausschliesslich Accusativ zu nennen, da der lateinische Accusativ unter Umständen auch durch den Definitiv und Relativ gegeben wird, und umgekehrt der Indefinitiv auch für den Nominativ und Genitiv steht. Die doppelte Bedeutung des alten ehstnischen

Nom. und Gen. hat Hrn. Ahrens veranlasst, jene neuen Namen zu adoptiren, während Fählmann die Doppeldeutigkeit der alten dadurch vermeiden wollte, dass er im Singular einen Genit. und Accus., im Plural einen Nom. und Accus. mit gleicher Endung annahm. Dies könnte man sich unbedenklich gefallen lassen, wenn nicht auch im Singular das leidende Object in gewissen Fällen durch die Form des alten Nom. ausgedrückt würde, wofür Fählmann eine etwas gezwungene, wenig befriedigende Erklärung giebt; in ähnliche Verlegenheit aber wird man wohl bei allen Sprachen kommen, wenn man die für eine andere gemachten Casusnamen adoptiren will, und wenn man den alten ehstnischen Nominativ darum nicht Nom. nennen will, weil er bisweilen auch für den lateinischen Acc. steht, so dürfte man den deutschen Dat. auch nicht Dat. nennen, da er ebenfalls öfters dem lateinischen Accusativ entspricht. Auf Namen kommt am Ende so sehr viel nicht an, wenn man nur weiss, was darunter zu verstehen ist und keinen falschen Begriff damit verbindet, und *a potiori fit denominatio*. Was Ahrens zur Rechtfertigung der neuen Namen sagt, befriedigt am Ende wohl auch nicht recht. Er sagt: «der Name (Relativ) bezeichnet im Plural den «Gen. allein, im Singular aber den Gen. und Acc. Dieser Acc. «ist zwar ein eben so bestimmter, als der durch den Definitiv «ausgedrückte Acc. plur., aber diese Bestimmtheit darf durch «den Casusnamen nicht ausgedrückt werden, weil der Genitiv «(sowohl im Singular als im Plural) weder bestimmt noch un«bestimmt ist». — Wie kann in einer Sprache, die keinen Genitiv hat, von einem bestimmten und unbestimmten Genitiv die Rede sein? Oder meint der Verf. den Genitiv anderer Sprachen, welchen im Ehstnischen der Relativ vertritt? warum sollte dieser nicht eben so gut bestimmt und unbestimmt sein können, wie der Nom. und Acc.? man vergleiche βοῶν ἀγέλη (eine Rinderheerde) und οἱ νομεῖς τῶν βοῶν αὐτοῦ (die Hüter seiner Rinder). — «Der Casusname», fährt der Verf. fort, «hat also nichts weiter zu bezeichnen, als die Be«ziehung (Relation) dieses Casus sowohl auf den Gen. als auf «den Acc., und das thut der Relativ.» — Aus demselben Grunde müsste wohl noch mancher andere Casus Relativ

heissen, z. B. der Adessiv, welcher auch einem Locativ und Dativ anderer Sprachen entspricht. Die beiden anderen Namen (Definitiv und Indefinitiv) findet der Verf. «trefflich gewählt», wohl wegen des Gegensatzes, den sie bezeichnen, und weil ihr syntactischer Gebrauch diesem entspricht. Für denselben Gegensatz dient aber theilweise auch der Relativ, nämlich beim Ausdruck des leidenden Objects im Singular, und es ist auch in der modernen Umbenennung der alten Casus nur der Grundsatz «*a potiori fit denominatio*» befolgt. Die neuen Namen haben endlich noch den Uebelstand, dass man unter demselben Namen sich im Singular etwas Anderes zu denken hat als im Plural. Der Definitiv steht im Singular nicht in denselben Verbindungen wie im Plural, der Relativ noch weniger, der Defin. und Rel. des Singulars sind demnach syntactisch, also wesentlich, von denen des Plurals verschieden, also eigentlich nicht dieselben Casus. So ist denn in der Bestimmung und Benennung der Casus des Ehstnischen auch in der neuesten Zeit, wie mir scheint, noch nicht etwas durchaus Befriedigendes zu Stande gebracht worden.

Die zuletzt besprochenen drei Casus nennt Hr. Ahrens Flexivcasus. Wenn man im Ehstnischen nicht, wie ich oben als wünschenswerth andeutete, neben den Casus noch eine Stammform der Wörter oder eine Wurzel, wie im Sanskrit, berücksichtigt, so kann man den Definitiv des Singulars wohl nicht eigentlich zu den Flexivcasus zählen, da er ja nicht durch «Umwandlung (Flexion) der Nominalendung» entsteht, sondern im Gegentheil in der Formenlehre als ein die Wurzel vertretendes, selber erst in andere Casus umgewandeltes Thema erscheint. Eben so wenig findet des Verf. Definition von Flexivcasus Anwendung auf den Relativ und Definitiv des Plurals; beide sind wahre Suffixivcasus (vergleiche oben die Anmerkung 1).

Es ist hier der Ort, noch ein Paar Worte über die seltsame Zwitterform des Illat. Sing. zu sagen. Fählmann sagt von ihm nur, seine allgemeinste Form sei ein dem Gen. angehängtes *sse* oder *se*; bei einer grossen Anzahl von Wörtern, welche Fählmann näher charakterisirt, habe er die Form des unbestimmten Accusativs nur mit etwas mehr betontem End-

vocal, und ausserdem gebe es noch einige eigenthümliche Formen; darauf giebt er specielle, auf die von ihm aufgestellten fünf Declinationen sich beziehende Regeln. Hr. Ahrens hat in diesem Chaos sehr richtig eine zweifache, ganz verschiedene Bildungsweise erkannt und unterschieden, nämlich theils durch Anfügung eines an den Relat. gehängten Suffixes wie die meisten Casus — einen Unterschied zwischen *sse* und *sse*, wie Fählmann, macht er nicht — theils durch Umwandlung des Wortstammes, ohne angehängte Endung. Ob es richtig sei, ihn im letzten Falle zum Theil mit dem Indefinitiv zu identificiren, von dem er sich nach Fählmann doch noch durch die Betonung jedenfalls unterscheiden soll, kann ich nicht entscheiden, und ob es überhaupt wohlgethan ist, ihn mit dem Indefin. in Verbindung zu bringen, statt als Flexivcasus für sich zu behandeln, mag hier dahingestellt bleiben, sonderbar aber klingt die Bemerkung (§ 103, III) «ja statt *jagusse*, *padasse* etc. hört man sogar *jausse*, *paasse* etc.» Es wäre im Gegentheil wohl sehr auffallend, wenn man nicht so hörte, denn das Suffix *sse* soll ja, wie der Verf. am Eingange desselben Paragraphen lehrt, an den Relativ gehängt werden, und dieser heisst eben *jau*, *paa* etc., nicht *jagu*, *pada*, so dass also gerade die Formen *jagusse*, *padasse* Ausnahmen von der Regel bilden; auch hätte die Angabe, dass «nur die vierte Declination den Illativ durch Anhängung des Suffixes bilde», lieber wegbleiben sollen, da gleich darauf Fälle genug aus anderen Declinationen aufgezählt werden, wo es eben so geschieht.

Woher nun aber diese so grundverschiedenartige Bildung eines und desselben Casus, eine Erscheinung, welche — abgerechnet allenfalls Aehnliches bei dem in seiner Stellung zu den übrigen Casus überhaupt noch sehr dunklen Indefinitiv — im Ehstnischen unerhört ist, wie in den übrigen Sprachen desselben Stammes? — Das Wenige, was Ahrens (§ 105) darüber angiebt, genügt wohl durchaus nicht. Allerdings endet der Illativ im Finnischen theils auf *hen*, theils auf *en*, theils auf *sen*, aber die letzte Endung verhält sich nicht zu den anderen, wie im Ehstnischen die suffigirte Endung zu der umgewandelten, denn nicht nur hat das Finnische kein starkes,

doppeltes, sondern nur ein schwaches, einfaches, aus dem *h* umgelautetes *s*, sondern es treffen auch die verschiedenen Formen des Finnischen gar nicht immer in denselben Wörtern mit den angeblich entsprechenden ehstnischen zusammen [6]), weil eben das Finnische in diesen Casus nicht eine grundverschiedene Bildungsweise zeigt, sondern nur eine auf bestimmten Wohllautsgesetzen beruhende Elision oder Umlautung des *h*; es kann daher im Finnischen auch nicht die Rede davon sein, dass bei einem und demselben Worte beide Illativformen zugleich vorkämen, was im Ehstnischen oft der Fall ist. Dies eigenthümliche Verhältniss der Sache im Ehstnischen führt darauf hin, bei dem Illativ auf *sse* an eine Zusammensetzung mit der Postposition *sisse* zu denken. So wären z. B. *merde*, *kiriku*, *taewa*, *sülle*, *tupa* eigentliche, durch Flexion gebildete Illative, dagegen *meresse*, *kirikusse*, *taewasse*, *pesasse*, *puusse* eigentlich zusammengezogen aus *mere sisse*, *kiriku sisse* etc. Etwas der Art scheint Fählmann gefühlt zu haben, wenn er es auch nicht eben so ausspricht. Er sagt nämlich von den doppelten Formen des Illativs, dass die längere von ihnen «die Innerlichkeit mehr hervorhebe», was in der That die Postposition selbst auch thut. Aehnlich spricht sich auch Ahrens aus, wenn er § 281 zu dem Beispiel «*ma tegin kaered maha köige paremasse maasse*» (ich säete den Hafer in das allerbeste Land) die Bemerkung macht: «weil *maha* hinunter heisst, so wird in das Land durch *maasse* ausgedrückt»; vgl. § 105, wo *maha* allein als Illativ von *maa* genannt ist.

Meine hier ausgesprochene Ansicht über den Illat. möchte

---

6) Die Endung *sen (seen)* statt *hen*, *en* hat nach Collan (*finska spr.* S. 58) ein Theil der mehrsylbigen, im Plural um eine Sylbe verlängerten Wörter, aber nicht alle, z. B. *taiwas* (Pl. *taiwaat*) *taiwaasen*, aber *totuus* (Pl. *todundet*), *totuuteen*, oder bei Renvall S. 56. 57 *saapas* (Pl. *saapaat*) *saappaseen*, aber *tytär* (Pl. *tyttäret*) *tyttäreen*; im Ehstnischen dagegen haben das Suffix *sse* auch einsylbige, nicht firmirte Wörter (wie *maasse*, *puusse*, *hädasse*, *pesasse*, *meresse*, *paasse*), während auch wieder mehrsylbige ihren Illativ ohne das Suffix bilden (wie *taewa*, *keldri*, *pörgu*, *kiriku*, *saraptku* etc.).

ich indessen nicht mit einer anderen Fählmann's vermengt sehen, die ich nicht unterschreiben kann. Er sagt nämlich in seiner o. a. Abhandlung über die Declination der Nomina auch: «Die Forscher in den indogermanischen Sprachen las-«sen die Casusendungen aus Raumadverbien oder Pronomina «entstehen. Nur die Endungen der drei innern Localcasus las-«sen sich einigermaassen ungezwungen auf die Verhältniss-«wörter *sees*, *sisse*, *seest* zurückführen. Die Endung des *Casus* «*instrumentalis* finden wir bei Stahl (1640) noch getrennt «(*Jummala kahs* st. *jummalaga* etc.); wir wollen aber diese «Trennung eher der Sprachunkunde Stahl's, als dem bei-«messen, dass zu seiner Zeit wirklich noch dies Suffix ge-«trennt gewesen wäre (wie Steingrüber will).» — *Sees* und *seest* können zur Erklärung und Herleitung des Casussuffixes im Inessiv und Elativ schon darum nicht dienen, weil sie ja selber eben diese nämlichen Casus des in *sisikond* (Eingeweide) noch gebräuchlichen Wortes *sisi* (Relat. *see*) sind, und selber schon eben das Suffix haben, das sie an anderen Nomina erklären sollen. Anders verhält es sich mit dem von mir zu diesem Zwecke vorgeschlagenen *sisse*. Dies ist nämlich nicht selbst schon mit dem Suffix *sse* gebildet — wie etwa *taewasse*, *kirikusse* etc. —, weil es da *seesse* lauten müsste, nach der Analogie von *sees* und *seest* (vom Relativ *see*), sondern es ist ein wirklicher Flexivcasus, von *sisi* gebildet nach der Analogie von *söda*, *söta* — *tuba*, *tupa* — *mägi*, *mäke* [7]). Aus *kiriku sisse*, *inimese sisse*, *haiguse sisse* konnte aber eben so leicht *kirikusse*, *inimesesse*, *haigusesse* werden, wie aus Formen wie die beiden letzten durch noch fernere Zusammenziehung noch jetzt wirklich *inimesse*, *haigusse* etc. wird. Es möchte vielleicht noch Bedenken erregen, dass bei einer sehr grossen Anzahl von Wörtern der Illativ nur mit dem Suffix *sse* vorkommt, und

7) Dies hat Hr. Ahrens übersehen, wenn er in der Anmerkung S. 87 der Syntax sagt: «Fählmann sah freilich (Verhandl. I, 3. «S. 25) in den Suffixen *s*, *sse*, *st* blosse Verkürzungen der Präpo-«sitionen *sees*, *sisse*, *seest*, übersah aber, dass diese Präpositionen «nichts Anderes sind als Substantive mit eben denselben Suffixen, «welche erst aus ihnen entstanden sein sollten (§ 155).»

dass der von Fählmann angegebene Unterschied der Bedeutung nur bei einer geringen Anzahl von Wörtern hervortreten könnte, da die meisten sich nur mit der einen oder der anderen Illativform, nicht mit beiden zugleich finden. Darauf würde ich erwiedern, 1) dass dieser Unterschied ein solcher ist, der sich schwerlich auf ein so bestimmtes Maass bringen lässt, dass angegeben werden könnte, wo man ihn machen muss, und daher sich sehr leicht nach Bequemlichkeit, Wohllautsgesetzen oder Häufigkeit des Hervortretens der einen oder der anderen Bedeutung in einzelnen Wörtern sich die eine der beiden Formen fixiren konnte, die man nun auch da gebraucht, wo nach dem Sinn der Rede eben so gut oder vielleicht auch noch besser die andere stehen könnte; die längere Form ist bequemer, weil leichter zu bilden, und daher mag sie eben so begünstigt worden sein, wie die längere und regelmässige Form des Indefin. Plur. auf *sid* anstatt und neben der kürzeren aber sehr schwierigen Form auf den blossen Stammvocal; 2) dass man theils aus vorgefassten Meinungen, theils aus Nachlässigkeit und Unkunde auf das Vorkommen und den Gebrauch der beiden Illativformen wohl noch zu wenig geachtet hat, und dass vielleicht bei viel mehr Wörtern, als man bis jetzt in den Grammatiken verzeichnet findet, wirklich beide noch da sind; es sind wenigstens unsere besten Sprachkenner in diesem Punkte nicht übereinstimmend, denn von *pada* z. B. giebt Fählmann a. a. O. an, dass der Illativ *patta*, Ahrens dagegen (§ 103, IV), dass er *padasse* oder *paasse* laute.

Ueber die übrigen Casus giebt die Ahrens'sche Grammatik ausführliche und sorgfältig gearbeitete Regeln, wie sie entweder von dem als Grundform vorangestellten Definitiv oder von einem von diesem abgeleiteten Casus gebildet werden, theils bei den einzelnen Declinationen besonders, theils hinter denselben. Ungern vermisst man hierbei eine Rücksichtnahme auf manche in der Fählmann'schen Abhandlung vorkommende Abweichungen, da Hr. Ahrens nach seinem eigenen Ausspruche Fählmann, wenn auch nicht als Grammatiker, so doch als Kenner der Sprache und Beobachter sehr hoch stellt. Dass auf die Prosodie, durch welche Fähl-

mann bei einer und derselben Declination vorkommende Doppelformen desselben Casus erklärt und unterscheidet, keine Bezugnahme geschehen ist, wurde schon früher erwähnt. Solche Abweichungen sind folgende: «die Fliege» heisst bei Ahrens *kärbane* und bildet in der zehnten Classe seiner IV. Declination *kärbase*, bei Fählmann heisst sie *kerbes*, Relativ *kerbse* statt *kerbekse*, wie *kerbes* nach der dritten Classe bei Ahrens bilden müsste; die zweisylbigen Wörter *takjas*, *walkjas*, *asti* lauten bei Ahrens dreisylbig *takias*, *walkias*, *astia*; Ahrens hat freilich in der Endung der längeren Illativform und zwar — wie früher schon angeführt wurde — dort allein die Verdoppelung des *s* aus der alten Schreibweise beibehalten, um die Stärke des Lautes hier zwischen zwei Vocalen, wo er sonst schwach sein soll, auch für das Auge zu bezeichnen, er macht aber nicht, wie Fählmann, hierbei noch einen Unterschied zwischen *sse* und *sse* je nach der Tonstelle (z. B. *jummalasse*, *kätkisse*, aber *kannasse*, *wõisse*); auch in der kurzen Illativform und dem gleichlautenden Indefin. Sing. schreibt Fählmann das *s* der Grundform, wo es nicht abgeworfen wird, doppelt, z. B. *poissi*, *märssi*; bei dem zweiten dieser Wörter wird die Sache vielleicht dadurch erledigt, dass auch das einfache *s* (vgl. § 21) sowohl in *mers* — wie Ahrens schreibt st. *märs* — wie in *mersi* stark lautet, so dass es nach der angenommenen Schreibweise unnütz wäre, in *mersi* ein doppeltes *s* zu schreiben, aber in *pois*, *poisi* müsste das *s* schwach lauten, und nach Fählmann's Beobachtung tritt also hier im Illativ dasselbe Verhältniss zum Relativ ein, wie es Ahrens bei anderen Wörtern angiebt, z. B. *kot*, Relat. *koti*, Illat. *kotti* oder *suk*, *suka*, *sukka*; dieselbe Verdoppelung des *s* hat Fählmann auch sonst noch im Indefin. Plur. und zum Theil im Gen. Sing., z. B. *wars*, Gen. *warsa*, Indefin. Sing. *warssa*, Indefin. Plur. *warssu* — *perse*, *persse*, *perset*, *persseid* — *pois*, *poisi*, *poissi*, *poissa* — *kaus*, *kausi*, *kaussi*, *kaussa*; in diesen Beispielen sind die übrigens gleichlautenden Casus Gen. und Indefin. Sing. (respective auch Illat.) durch die Mutation des Consonanten unterschieden, in anderen Wörtern wird der auch von Ahrens (§ 43) angeführten Bemerkung des alten Hornung «*habent Accusativum Genitivo simi-*

lem, tono tantummodo differentem» buchstäblicher entsprochen, indem die Endsylbe des Indefin. und Illat. wirklich durch den Accent stärker hervorgehoben werden soll, als die des Genitivs (die Wörter auf *o* im Genitiv verwandeln dies ausserdem noch in *u*); so heissen also z. B. von den Genitiven *emma, sukka, kotti, sõrme, onno, lukko* die Indefinitive *emmá, sukká, kotti, sõrmé, onnú, lukkú*, während sich bei Ahrens der Relat. (oder Genit.) von diesen theils gar nicht unterscheidet (*ema, sörme, onu*), theils das «*tono differre*» Hornung's durch eine Mutation des Consonantlautes erreicht wird (*koti, suka, luku*); Fählmann bildet, namentlich von Wörtern auf *e*, den Indefin. Plur. mit einem Diphthong (z. B. *rideid* von *rie*), wo Ahrens die Endung durch Ausstossung des *e* verkürzt; Fählmann giebt zu, dass diese Verkürzung zwar hier und da gehört werde, aber nicht zum Vortheil des Wohllautes und nicht in der Endung *eid* allein, sondern auch in *aid* und *uid* (*jummalid, kirrikid* st. *jummalaid, kirrikuid*), Ahrens dagegen räumt nur so viel ein: «es scheint, dass der Vocal vor der Endung *id* «ursprünglich nicht ausgefallen ist, sondern (wie *a* und *u*) «einen Diphthongen gebildet hat, denn man hört zuweilen «noch solche Formen (*istmeid, mahkeid* etc.)»; Fählmann lässt die Mutation eintreten, wo sie nach Ahrens — jetzt wenigstens — nicht mehr gehört werden soll, z. B. in *kibo*; endlich noch hat die Verkürzung der Endung *sid* des Indefin. Plur. in *si* bei Fählmann eine weitere Ausdehnung als bei Ahrens. Wer nun von den beiden Herren in den angeführten Punkten das Bessere und Richtigere hat, kann ich nicht entscheiden, da ich nicht den Vortheil habe, selber Ehste zu sein (wie Fählmann) oder Jahre lang von der Stadt entfernt unter Ehsten gelebt zu haben (wie Ahrens); ich möchte nur den Gegenstand Anderen, die sich in einer von diesen beiden Lagen befinden, zu genauer Prüfung empfehlen, und glaube, dass viele Leser der Ahrens'schen Grammatik mit mir in dem Wunsche übereinstimmen werden, dass der Verf. wenigstens in den wichtigeren Punkten diejenigen Ansichten seines Vorgängers in der Behandlung der Declinationslehre, mit welchen er nicht übereinstimmte, nicht bloss stillschweigend übergangen, sondern ausdrücklich widerlegt hätte.

Unerwähnt geblieben ist auch, dass, wenn der Relativ tenuirt wird, der Inessiv des Sing. bisweilen nicht von diesem gebildet wird, wie die übrigen Suffixcasus des Sing., sondern von der im Indefin. liegenden starken Form, z. B. von *nahk* (Haut), *ait* (Kleete), *laut* (Stall) u. a. *nahkas*, *aitas*, *lautas* von den Indefinitiven *nahka*, *aita*, *lauta*, neben *nahas*, *aidas*, *laudas* von den Relativen *naha*, *aida*, *lauda*. Auch Fählmann sagt nichts über diesen Gegenstand, ich kann indessen nicht glauben, dass mein Ohr mich getäuscht hat, da noch manche Andere aus verschiedenen Gegenden Ehstlands Gleiches wie ich gehört haben. Sollten solche Formen den Herren Ahrens und Fählmann nicht vorgekommen sein, oder haben sie sie absichtlich ignorirt als Solöcismen? — Aber abgesehen auch davon, dass die Sprachweise einer Gegend wohl eben so berechtigt ist wie die einer anderen, so liegt ja den Suffixivcasus des Plurals ohnehin vorzugsweise der Indefin. des Sing. zum Grunde, der Relat. nur ausnahmsweise, und sogar im Sing. selbst sind die Illative *jagusse*, *padasse* neben *jausse*, *paasse* (s. bei Ahrens § 103, III) ganz eben so gebildet.

Etwas sehr Dankenswerthes sind die zahlreichen Beispiele, welche Hr. Ahrens zu seinen Declinationen gegeben hat, denn sie machen es, indem sie einigermaassen die Stelle eines Lexicons vertreten, möglich, dass man mit Hülfe des aufgestellten Systems von Specialdeclinationen wohl die meisten ehstnischen Wörter wird richtig decliniren können. Ohne Lexicon aber, oder ohne Beihülfe dieser Beispiele würde freilich dieses neueste System auch nicht zureichen, obgleich ich ihm vor dem Fählmann'schen entschieden den Vorzug gebe, weil ich glaube, dass es naturgemässer ist und die Wörter mehr nach wesentlichen, inneren als nach äusserlichen, zufälligen Merkmalen gruppirt. Es hat jedenfalls, wenn es auch allein in der Praxis nicht ausreicht und allein nicht jedes Wort decliniren lehrt, den Vorzug der sogenannten natürlichen Systeme in der Botanik, dass es nämlich eine bessere Einsicht in die Sprache selbst und ihren Bau gewährt, als das künstliche Fählmann'sche. Von dem bloss theoretischen Standpunkt betrachtet, ist es aber wieder zu bedauern,

dass der Verf. — wohl aus Rücksicht auf die Lernenden und durch das Streben, diesen die Praxis möglichst zu erleichtern — der Consequenz seines Systems einigen Eintrag gethan hat.

Zur leichtern Uebersicht macht der Verf. in der eigentlich nur einen (vgl. § 55) Declination zuerst eine Hauptabtheilung in ein- und mehrsylbige Wörter. Diese Eintheilung, welche in anderen Sprachen als eine ganz müssige und auf unwesentlicher Aeusserlichkeit beruhende erscheinen würde, ist es im Ehstnischen nicht, weil hier auch eine Grundverschiedenheit der Flexion damit zusammenhängt. Bei den einsylbigen Wörtern ist nämlich die Mutation oder Stammflexion, wo sie überhaupt eintritt, immer Schwächung, bei den zweisylbigen Verstärkung; drei- und mehrsylbige Wörter erleiden gar keine Mutation. In so fern nun dieser erste Eintheilungsgrund mit wichtiger innerer Verschiedenheit zugleich ein leicht erkennbares äusseres Merkmal verbindet, ist er gewiss sehr glücklich gewählt; man muss nur, um ihn beim Rangiren der Wörter zu gebrauchen, wissen, dass der Verf. zu den einsylbigen Wörtern auch alle solche zweisylbige, auf einen anderen Vocal als *e* ausgehende rechnet, deren Stammconsonant gebunden ist, d. h. auf deren kurze und offene erste Sylbe ein einfacher (sonst doppelt geschriebener) Consonant folgt, welcher sich nie mit dem Vocal der ersten Sylbe vereinigen lässt, die dadurch aufhören würde eine offene zu sein, sondern an den Endvocal «gebunden» ist, wie *tuba*, *ema*, *kana* (verschieden von den wirklich als zweisylbige geltenden *happu*, *tömmu* mit geschlossener, oder *woodi*, *öige* mit langer erster Sylbe). Zum Erkennen solcher den einsylbigen gleich gerechneter zweisylbiger Wörter ist, wie man sieht, die neue Orthographie des Verf. unerlässlich. Wie überhaupt die zweisylbigen Wörter zu den einsylbigen gerechnet werden können, sucht der Verf. zu rechtfertigen durch Hinweisung auf ihre Form im Finnischen. — Einen weiteren Eintheilungsgrund nimmt er dann von der verschiedenen Form des Indefinitivs, was darin seine gute Begründung hat, dass dieser Casus nicht allein durch die grosse Schwierigkeit und Mannichfaltigkeit seiner Bildung, welche, da das Lexicon ihn bisher nicht mit aufführt, besondere, ausführliche Regeln in der

Grammatik nöthig macht, sondern auch weil ein grosser Theil der übrigen Casus von ihm abgeleitet wird. Da nun die einsylbigen Wörter dreierlei Formen des Indefinitivs haben können, die mehrsylbigen nur eine, so zerfallen die beiden Hauptabtheilungen demnach in vier Declinationen, in welchen der Verf. dann wieder zum Theil mehr oder weniger Classen unterscheidet nach der Weise, wie die Wörter ihren Relativcasus bilden. Kennt man nun ausser der Grundform des Wortes, oder dem Definitiv, noch den Relativ, so ist es, da zur zweiten und dritten Declination (Classe 4 — 7) nur wenig Wörter gehören, nicht sehr schwer die Classe aufzufinden, in welche jedes Wort seiner Flexion nach gehört, und schon die gewöhnliche Einrichtung des Lexicons würde, da man auch bisher schon immer den Relativ mit angegeben fand, hinreichen, um jedes Wort decliniren zu können, wenn nur die in manchen Fällen dabei unerlässliche Orthographie des Hrn. Ahrens von den Lexicographen angenommen wäre, und wenn nicht die Schwierigkeit noch bliebe, dass man nicht immer bei jedem einzelnen Worte weiss, ob und wie die Stammflexion (Mutation) bei ihm eintritt; diese Schwierigkeit hat der Verf. zum Theil beseitigt eben durch die zahlreich gegebenen Beispiele bei jeder Classe und Mutationsweise.

Bei der Anzahl der Classen ergiebt sich ein auffallender Widerspruch. S. 39 werden siebzehn gezählt, nämlich in der I. Declination 3, in der II. ebenfalls 3, in der III. 1, in der IV. 10; eine achtzehnte sollen die drei- und viersylbigen Wörter bilden können, welche der Verf. jedoch vorzieht, in die Classen der zweisylbigen Wörter, deren Gesetzen sie meist folgen, einzuschalten; später aber erscheinen ungerechnet diese drei- und viersylbigen Wörter nicht siebzehn sondern achtzehn Classen, nämlich in der IV. Declination nicht zehn, wie vorher angegeben war, sondern elf.

Obgleich ich es, wie ich schon oben ausgesprochen, an sich für ganz gleichgültig halte, ob man der Specialdeclinationen oder Classen, die man im Ehstnischen nun doch einmal nicht umgehen kann, zehn oder achtzehn oder noch weniger oder mehr annimmt, so mögen doch hier auch darüber noch einige Worte gesagt werden, theils weil eine unpartheiische

Beurtheilung verpflichtet ist, die Inconsequenzen nicht zu verhehlen, in welche der Verf., im Gedränge zwischen theoretisch richtiger Anschauung und gutmüthiger Rücksicht auf die Lernenden und dem Wunsche, diesen die Praxis möglichst zu erleichtern, bisweilen gerathen ist, theils weil Hr. Ahrens am Schluss seiner Vorrede selbst dazu herausfordert, wo er aus seiner Abhandlung »zur ehstnischen Declinationslehre« (1848) diese Worte anführt: »man versuche doch »nur eine einzige derselben (d. h. der achtzehn Classen) aus »zu märzen! Wem's gelingt, dem will ich unverzüglich als »meinem grammatischen Herrn und Meister huldigen!« — So wohlfeilen Kaufes von einem so fleissigen Forscher und gründlichen Kenner der Sprache für den Herrn und Meister gehalten zu werden, das ist gewiss wenigstens eines Versuches werth; mögen Andere entscheiden, ob er gelungen ist.

In der IV. Declination ist die zweite Classe ganz entbehrlich. Da in der ersten Classe unter anderen auch Wörter auf *ek* und *uk* (*minek*, *tüdruk*) vorkommen, so sieht man in der That gar nicht ein, warum die ganz eben so declinirten auf *ik* eine besondere — die zweite — Classe bilden sollen; bei solcher Eintheilungsweise würde sich die Zahl der Classen ja in's Unendliche vermehren, und S. 39 hat der Verf. selbst gesagt: »Wörter, welche in allen drei Casus (d. h. in der En»dung des Indefin. und Relat. und in der Sylbenzahl des De»finitiv) übereinstimmen, gehören zu einerlei Classe.« Die Ausnahmen in der zweiten Classe, da sie Ausnahmen eigentlich von der ganzen IV. Declination sind und sich nach der I. richten, hätten offenbar eben so gut bei der ersten wie bei einer zweiten Classe angegeben werden können. — Die sechste und siebente Classe haben beide den Relativ mit dem Definitiv gleichlautend, zu der siebenten aber sollen die Wörter auf *e*, zu der sechsten die auf einen anderen Vocal ausgehenden gehören, ein Eintheilungsgrund, von dem früher nirgends die Rede gewesen ist. Die Declination ist wieder in beiden Classen ganz gleich, nur soll im Indefin. Plur. der siebenten Classe der Vocal *e* der Definitivendung vor der Casusendung *id* wegfallen (z. B. *öigid* von *öige*). Fählmann bildet den Indefin. Plur. dieser Wörter auch durchgängig auf *eid* (*raipeid*,

ridsid, oneid, perseid) ohne Ausstossung des Vocals, wie in der Ahrens'schen sechsten Classe, und betrachtet, wie oben gesagt, die hier und da gehörte Verkürzung *id* nur als Ausnahme von der Regel. Welche von den beiden Formen das grössere Ausdehnungsgebiet für sich hat, kann natürlich nur durch aufmerksame und weitverbreitete Beobachtung entschieden werden; so viel ist aber gewiss, dass Hr. Ahrens selbst auch zu seiner sechsten Classe Wörter zählt, die den Endvocal des Definitiv ebenfalls ausstossen [8]), nämlich die auf *i* (z. B. *wikasti*, *wikastid*), und so sollte man meinen, dass die auf *e* auch wohl Raum darin gehabt hätten, um so mehr, da auch sonst an mehr als einer Stelle Wörter mit verschieden endigenden Definitiven und Indefinitiven in eine Classe gebracht sind, und nach des Verf. Eintheilungsprincip der Indefin. Plur. überhaupt gar nicht in Betracht kommt, vgl. S. 39; ausserdem enthält auch die siebente Classe selber noch Wörter mit verschieden gebildetem Indefin. Plur. Dass endlich ein Theil der Wörter der siebenten Classe der Mutation fähig ist, die der sechsten aber nicht, kann auch keinen Scheidungsgrund abgeben, da nicht nur in anderen Classen auch mutirte und nicht mutirte Wörter zusammengefasst werden, sondern auch viele Wörter der siebenten Classe selbst die Mutation nicht zulassen.

Zwei Classen scheinen also wirklich zur Befriedigung derer, welche vor der grossen Anzahl von achtzehn zurückschrecken, ausgemärzt werden zu können! Dagegen aber sind in der vierten und fünften Classe derselben Declination freilich wieder ziemlich ungleichartige Wörter vereinigt, welche sicher eher hätten geschieden werden können, als die erste und zweite oder sechste und siebente Classe, wenn man an des Verf. S. 39 aufgestelltem Eintheilungsprincip festhalten will. So stehen in der vierten Classe z. B. *pörsas, pörsa, pörsast — allikas, allika, allikat — ölut, ölle, ölut — surnud, surnu, sur-*

8) Etwas weiter unter (§ 95) führt der Verf. an, dass Hornung noch in solchen Wörtern das *i* beibehalte (*wesktid, woodild*) und giebt zu, dass auch der Vocal *e* ursprünglich nicht ausgefallen zu sein scheine, da man noch *mähkeid, heldeid* u. dgl. bisweilen höre.

nut; in der fünften *koorem, koorma, koormat — armas, armaa, armast* oder *tungal, tunggla, tungalt.*

Zum Schlusse dieser Betrachtung der Declination der Nomina noch ein Paar einzelne Bemerkungen.

S. 63 (§ 93) ist das Wort *liige* zur siebenten Classe der IV. Declination gerechnet und als Beispiel neben *luige* gestellt; es sollte also nach diesem seine Casus so bilden: *liige, liike, liiget, liiked, liigete, liikid;* auf der folgenden Seite aber findet es sich als Beispiel der achten Classe so declinirt: *liige, liikme, liiget, liikmed, liikmete, liikmid.* Eben so *mähe, mähkme,* wobei auf S. 93 verwiesen wird, wo dasselbe Wort als Beispiel der vorhergehenden Classe steht mit der Declination *mähe, mähke, mähet, mähked, mähete, mähkid.* Wenn bei diesen Wörtern der ungewöhnliche Umstand eintritt, dass sie zwei Classen zugleich angehören, so hätte dies wohl einer ausdrücklicheren Erwähnung und Bemerkung bedurft. — In der dritten Classe der IV. Declination ist bei den Wörtern auf *us* der Unterschied angegeben, dass die concreten im Relativ *kse*, die abstracten bloss *se* haben; die Beispiele passen aber wohl nicht alle hierzu, wenigstens sieht man nicht ein, warum z. B. *kiitus* (Lob) und *leikus* (Kornschnitt) nicht eben so gut concrete sein sollen, wie *teus* (Arbeit) und *oodus* (Zustand der Erwartung, Schwangerschaft).

Nach den Declinationsclassen, in welchen nur auf die sogenannten Flexivcasus Rücksicht genommen war, behandelt Hr. Ahrens die Suffixivcasus für sich besonders zusammen, weil ihre Bildung aus dem einen oder dem anderen Flexivcasus im Ganzen sehr einfach ist; nur von dem Essiv und Illat. Sing. ist speciell die Rede, von diesem wegen seiner schon oben besprochenen Doppelform, von jenem, weil sein Suffix nicht immer an denselben Flexivcasus, sondern theils an den Relat. und theils an den Indefin. gehängt wird, die Endung des letzten auch bei den Wörtern der II. Declin. auf *s* noch zu diesem Behuf eine besondere Veränderung erleidet. Von den übrigen Suffixivcasus werden zwar im Plural zahlreiche Beispiele der Ableitung von dem Indefin. Plur. (statt Indefin. Sing.) gegeben, aber ohne dass ihnen eine von den anderen, vom Indefin. Sing. abgeleiteten Formen abweichende Bedeu-

tung beigelegt würde, wie Fählmann wollte. Zuletzt ist noch (§ 112) eine den Defin., Relat., Indefin., Essiv, Illat., Ino der Adessiv Sing. und Relat. und Indefin. Plur. umfassende Tabelle von allen achtzehn Classen gegeben mit so vielen Beispielen aus jeder, dass dadurch nicht allein von allen vorkommenden mannichfaltigen Mutationen zugleich eine bequeme Uebersicht gewährt, sondern auch das Auffinden der Classe, in welche irgend ein zu declinirendes Wort gehört, sehr erleichtert wird.

Nach der Declination der Nomina spricht Hr. Ahrens — etwas unpassend, wie schon oben bemerkt wurde — in demselben zweiten, der Declination gewidmeten Abschnitte zunächst noch von der Comparation, den Zahlwörtern und Pronomen. Die beiden ersten Gegenstände nehmen nur wenig Raum ein, denn von den Comparativen, welche sämmtlich nach der ersten Classe der IV. Declination declinirt werden, war nur über die doppelte Endung *am*, *em* und einige Ausnahmen etwas zu sagen (§ 113 — 115), und von den Zahlwörtern (§ 116 — 117) werden nur die zwölf einfachen Formen der Haupt- und Ordnungszahlen mit ihrer Declinationsweise angegeben, und man wird nicht nur wegen des Gebrauchs der Zahlwörter, sondern auch wegen der Bildung der zusammengesetzten auf die Syntax verwiesen. Von den Cardinalzahlen ist ausser dem Relat. und Indefin. auch der Illat. angegeben, aber nur bei den ersten zehn, bei hundert und tausend fehlt er; bei den Ordinalzahlen, von welchen nur die beiden ersten genau nach einer der früher aufgestellten Declinationsclassen gehen, fehlt er durchaus, auch ist nicht angegeben, wie es sich hier mit dem Plural verhält, welcher bei den Cardinalzahlen nur im Defin. vorkommen soll, und wie, wenn er vollständig vorkommen sollte, sein Indefin. gebildet wird.

Etwas mehr Raum nehmen die Pronomina ein, nämlich die Personalia (§ 118), Reflexiva (§ 119), Demonstrativa (§ 120), Relativa und Interrogativa (§ 121), Indefinita (§ 122). — Bei allen ist natürlich auch die Declinationsweise angegeben, da sie sich nicht genau den Nominalclassen unterordnen lassen; auffallend ist es aber, dass dabei einzelne Casus, namentlich

Localcasus, übergangen sind. So fehlt z. B. bei den Personalpronomen der Inessiv aller drei Singularpersonen, der Ablativ der ersten und zweiten, der Adessiv der zweiten und dritten, ohne dass jedoch, wie bei dén Pluralcasus, ein »etc.« bei den angegebenen stände. Sind sie nun weggelassen, weil sie sich leicht nach der Analogie bilden lassen? das gilt ja aber von denen, welche der Verf. angegeben hat, eben so, mit Ausnahme höchstens des Illativs; oder sind sie nicht gebräuchlich? aber Ablativ und Adessiv werden doch wohl bei einer Person so gut vorhanden sein, wie bei der anderen, und von dem bei allen fehlenden Inessiv giebt Fählmann (a. a. O.) das Beispiel *minnus on mõistus*. Ob das Pronomen *kes* wirklich aus *kee see* entstanden ist, oder ob das schliessende *s* hier nicht eben so gut ursprünglich sein kann wie in *mis*, besonders da das vom Verf. herbeigezogene *kesse* = *kes* sich wohl noch besser aus *kes se* als aus *kee see* erklärt, muss wohl dahingestellt bleiben; aber die Erklärung von *emb kumb* aus dem finnischen *emmin*, *empiä* (abschlagen, verschmähen) scheint jedenfalls zu weit hergeholt, und schwerlich möchte etwas Anderes näher liegen als das finnische *jompi kumpi; kumb* (welcher von beiden) ist im Ehstnischen eine Comparativform; dasselbe sind im Finnischen *kumpi* (von *ku*) und *jompi* (von *jo*), und von dem Wegfallen eines anlautenden *j* liefert das Ehstnische auch aus sich selbst Beispiele, wie *ea* = *jää*.

Wichtiger und mehr Gelegenheit zu Neuem bietend ist der dritte Abschnitt, von der Conjugation (§ 123—147), und hier ist wieder neben der allerneuesten Arbeit von Hrn. Ahrens eine kleine 1842 erschienene Schrift von Fählmann »Versuch die estnischen Verba in Conjugationen zu ordnen« mit zu berücksichtigen, besonders da sie, obgleich ebenfalls von einem anerkannt gründlichen Kenner der Sprache kommend, doch ein durchaus verschiedenes Conjugationssystem aufstellt. Fählmann hat wie bei der Declination so auch bei der Conjugation besonders den sogenannten Bindevocal in's Auge gefasst, welcher theils die meist einsylbigen Verbalstämme mit den Endungen als ein wirkliches Glied verbindet, theils nur an einigen Stellen hervortritt und an anderen wieder wegfällt, theils endlich ganz schwindet, indem er mit dem ebenfalls

vocalisch auslautenden Verbalstamm verschmilzt. So erhält Fählmann vier Conjugationen: I. mit dem Bindevocal *a*, II. mit dem Bindevocal *e*, *i*, *u*, III. mit zum Theil fehlendem und IV. mit ganz fehlendem Bindevocal; über manche Unregelmässigkeiten bei den zu einer Conjugation gerechneten Verben soll auch hier, wie in der Declination, die Prosodie Aufschluss geben. Dies Conjugationssystem hat einige Analogie für sich im Lateinischen, ja sogar im finnischen Sprachstamme selbst, wo man namentlich im Mokschanischen auch schon eine ähnliche Classification der Verba nach dem Bindevocal versucht hat, und wo der Fählmann'schen I. Conjugation z. B. *lotkama*, *s'ulmama* entspricht, der II. *kerima*, *udyma*, der IV. *sama*, *muma*, *mima;* es ist auch einfach und beruht auf leicht erkennbaren Merkmalen, aber dies Alles genügt doch noch nicht. Nicht Analogie und einfache Charakteristik sind die Hauptsache, sondern nächst der überall unerlässlichen Consequenz noch besonders dies, dass der Eintheilungsgrund von wesentlichen Merkmalen entnommen sei und nicht bloss äusserlich Aehnliches, aber wesentlich Verschiedenes zusammengestellt werde. Vor diesen Ansprüchen nun besteht das Fählmann'sche Conjugationssystem wohl nicht. Namentlich die II. Conjugation umfasst sehr Ungleichartiges, nicht nur Verba, welche zum Theil den Bindevocal abwerfen, wie die der dritten, sondern auch Verba mit dem Bindevocal *a*, die eigentlich also zur I. Conjugation gerechnet werden sollten, aber dennoch, weil sie in manchen Theilen den Stammconsonanten ausstossen, hier mit denjenigen Verben der II. Conjugation verbunden werden, welche dasselbe thun — offenbar nach einem ganz anderen Eintheilungsgrund, als nach welchem die übrigen Verba geordnet sind; von den dreisylbigen Verben auf *lema* sagt Fählmann selbst, dass sie »einigermaassen aus der zweiten Conjugation heraustreten«, indem sie viele Stammveränderungen eingehen, die der ersten Conjugation eigen sind. In der dritten Conjugation finden sich alle die Verba, welche im Nomen — sonst erster Infinitiv genannt, bei Ahrens Illativ — vor der Endung *ma* keinen Bindevocal haben, in anderen Theilen aber bald *a*, bald *e*, bald *i* als solchen annehmen, und diese Verba sind es, welche im

Ehstnischen die grösste Schwierigkeit bei der Conjugation machen. Die Regeln, welche Fählmann giebt, sind nicht zureichend, weil sie sich zu sehr an die Beispiele halten, und wenn man sich genau nach diesen richten will, so kommt man wieder in manches Dilemma. Nach dem Paradigma von *wõidma* sollen z. B. auch *seadma* und *teadma* gehen; zwei Seiten weiter werden diese als Ausnahmen aufgeführt; von *petma* und *nutma* ist gesagt, dass sie die Veränderungen von *katma* und ähnlichen nicht eingehen; man erfährt aber nicht, wie sie denn eigentlich conjugirt werden, da sie in keines der übrigen zehn Paradigmen hineinpassen; das Imperfect ist bei *peksma* anders als in den übrigen Beispielen; neben der ersten Person *peksin* steht die dritte *peksis*, aber z. B. *laulsin* bildet nicht eben so *laulsis*, sondern *laulis*. Die IV. Conjugation, wo der auslautende Vocal des Stammes selbst die Stelle des Bindevocals vertritt — wie in den griechischen Verben auf μι — enthält überhaupt nur 14 Verba, von denen aber Ahrens eins als falsch bezeichnet, *tätma*, wofür man *täidima* sagen müsse.

Es scheint vielleicht ungerecht, von einer kleinen, kaum siebzehn grossgedruckte Seiten füllenden Abhandlung zu verlangen, dass sie alle ehstnischen Verba conjugiren lehre, zumal da sie nur ein »Versuch« sein will, »die ehstnischen Verba in Conjugationen zu ordnen«; allein ohne ihr zum Vorwurf machen zu wollen, dass sie nicht etwas Anderes giebt, als sie giebt, durfte doch hier nicht verschwiegen werden, was man nicht in ihr suchen dürfe. Stellt man aber auch an sie, nur als einen Anordnungsversuch betrachtet, nur die Anforderungen, welche man, wie ihr Verf. selbst am Schlusse sagt, an eine Conjugationslehre machen muss, nämlich 1) »dass jedes Verb durch ein leicht zu findendes äusseres Kennzeichen in seine Conjugation geordnet werden könne«, und 2) »dass eine jede Conjugation durch ihren innern Bau hinlänglich von den anderen sich unterscheide«, so muss ich bekennen, dass meiner Meinung nach nur der ersten einigermaassen Genüge geschehen ist, nicht aber der zweiten.

Die ehstnische Conjugation ist eigentlich nur eine einfache und einzige, noch mehr als die Declination, weil in dieser

doch noch mehr als in jener sich Abweichungen in den Endformen finden. Auch in anderem Sinne ist die Conjugation einfach. Es giebt nur drei Modi (Indicativ, Conditional und Imperativ), im Indicativ nur zwei einfache Tempora, im Conditional gar nur eins; ausserdem die dem finnischen Sprachstamme eigenthümlichen Verbalnomina, theils substantivischer, theils adjectivischer Art, von welchen zwei der ersten unserem Infinitiv entsprechen. Ein Theil davon erscheint als Casus eines Wortes, von dem aber eine Grundform nicht mehr da ist, wie etwa in manchen der verwandten Sprachen, auch dienen nicht diese Casus oder das Nomen mit Postpositionen zu mancherlei Satzverbindungen als verkürzte Adverbialsätze, wie den östlichen Finnen statt der ihnen fehlenden Conjunctionen. Das an gebräuchlichen Formen noch ärmere Passiv wird wie im ganzen finnischen Sprachstamm und noch einigen verwandten nicht sowohl durch besondere Endungen, als vielmehr durch eine Augmentation des Stammes unterschieden. Der Indicativ desselben hat das Eigenthümliche, dass er nur in unpersönlicher Gestalt gebraucht wird, und man ist bei diesen unpersönlichen Formen (z. B. *pestakse* und *pesti*) uneinig, ob man sie für active oder passive anzusehen habe, d. h. in syntactischer Beziehung, während man sie — sonderbar genug! — in formeller unbedenklich zum Passiv gestellt hat. Es handelt sich nämlich darum, ob man den Gegenstand, welcher im Deutschen Subject des passiven Ausdrucks ist, im Ehstnischen für ein Subject oder Object zu halten hat; im letzten Falle aber müsste die Verbalform denn doch wohl eine active sein. Wenn z. B. «das Pferd wird todtgeschlagen» ehstnisch *hobone lüakse surnuks* heisst, so behauptet Fählmann, *hobone* sei hier Nominativ, und das ehstnische Passiv entspreche also vollkommen dem Passiv anderer Sprachen. In dem folgenden Hefte der Verhandlungen der gelehrten ehstnischen Gesellschaft zu Dorpat (Band II Heft 1) vertheidigt dagegen der Propst Heller seine Ansicht, «dass das «ehstnische sogenannte *Verbum passivum* kein Passivum, son«dern ein unpersönliches Activum» sei, so dass man also in dem oben angeführten Beispiele *hobone* nicht für ein Subject, sondern für ein Object des Zeitworts *lüakse* zu nehmen

hätte, in einer Form, wie auch der Imperativ das Object zu sich nimmt (st. *hobose*). Ja er geht noch weiter und bestreitet nicht nur, unter Anführung von Zeugnissen finnischer Grammatiker selbst, die Richtigkeit eines bisher im Finnischen angenommenen persönlichen Passivs neben den den ehstnischen entsprechenden unpersönlichen Ausdrücken, sondern will auch dem Ehstnischen ein Passiv überhaupt absprechen, indem er die wenigen Formen, welche sonst ausser jenen unpersönlichen noch zum Passiv gerechnet werden, anders deutet. Ahrens hat einen Mittelweg eingeschlagen. Er sieht (§ 218) das Subject des deutschen passiven Satzes im Ehstnischen als Object an, fährt aber doch fort das Verbum ein Passivum zu nennen und in der Formenlehre als solches aufzustellen. Darin scheint jedenfalls eine Inconsequenz zu liegen. Wenn im obigen Beispiele *hobone lüakse surnuks* das *hobone* Object sein soll, wie in *löö hobone surnuks* (schlage das Pferd todt), warum soll da nicht *lüakse* eben so gut activ heissen wie *löö*? — Wie kann man eigentlich sagen, wie Herr Ahrens thut: *kutsutakse* heisst »es wird gerufen«, d. i. (dem Sinne nicht der Form nach) »man ruft«? — Das heisst doch mit andern Worten nichts weiter als: *kutsutakse* ist dem Sinne nach activ, der Form nach aber passiv. Wenn man nun im Lateinischen z. B. von *hortor* wohl so sagen kann, so hat das seinen guten Grund darin, dass die meisten Verba dieser Form passive Bedeutung haben, und daher — *a potiori fit denominatio* — diese Form eine passive heissen mag; im Ehstnischen aber, wo dieser Gegensatz von passiver und activer Bedeutung bei gleicher Form nicht vorhanden ist, was Anderes kann dort über das Wesen der Form entscheiden als die Bedeutung? Oder welches äussere Merkmal ist es denn, das *lüakse* oder *kutsutakse* absolut zu einem Passivum stempelt, ungeachtet seines activen Sinnes? — Sollte es das in anderen Theilen des Passivs immer, und meist auch in dem impersonellen Indicativ, vorhandene Wurzelaugment *t* (*d*) sein? Dies ist ja aber nicht absolut passivisch, sondern bildet gewissermaassen auch das Gegentheil, causative Verba, und seine passive Bedeutung wird, wie oben gesagt, überhaupt angestritten. Die Sache ist jedenfalls noch nicht erledigt;

sollte indessen eine gründliche Untersuchung, zu der es hier nicht Ort und Zeit ist, ergeben, dass die besprochenen Formen wirklich passivische sind, so hat man, denke ich, wenigstens nicht nöthig, an einer activen Bedeutung derselben festzuhalten.

Wenn man absieht von dem in sehr vielen Sprachen abweichend conjugirten Zeitwort «sein» und von den durch die Mutation oder Stammflexion veranlassten Ungleichheiten, so ist es nur das Imperfect, wo eine und dieselbe Person, nämlich die dritte im Singular, verschiedene Endungen (*s* oder *i*) annehmen kann, je nachdem die erste auf *sin* oder bloss *in* gebildet wird. Es ist indessen diese einzelne Verschiedenheit, von welcher auch die östlichen finnischen Sprachen Analoges bieten, wohl nicht wichtig genug, um daraus einen Grund zur Annahme zweier Conjugationen zu entnehmen, und so hat denn auch hier unser neuester Grammatiker, Hr. Ahrens, nur eine einzige angenommen, wovon er § 123 das Paradigma giebt. Bei der mangelhaften Einrichtung der Wörterbücher, welche nicht, wie im Lateinischen, alle Stammformen geben, wovon die übrigen Theile der Conjugation gebildet werden, übernimmt vor der Hand die Grammatik noch das Geschäft, den Lernenden darüber zu belehren, und daher wird es nöthig — wie in der Declination die Nomina — die Verba in verschiedene Classen zu theilen, um das Verhältniss ihrer Stammformen besser übersehen zu können. Bei einer grossen Anzahl Verben ist der Imperativ, die kürzeste Form, zugleich die einzige Stammform, von welcher alles Uebrige nach einem Paradigma (wie *valama* § 123) ganz gleichmässig und ohne Schwierigkeit durch Anfügung bestimmter Endungen gebildet werden kann, so bei allen drei- und viersylbigen Imperativen; bei den meisten ein- und zweisylbigen aber kommt man wegen der eintretenden Mutation damit nicht aus, und man muss, weil einem Theil der Conjugation die starke, einem anderen die schwache Form zum Grunde liegt, beide kennen. Die starke findet sich immer im ersten Infinitiv (bei Ahrens Illativ), die schwache aber bald im zweiten Infinitiv (bei Ahrens Indefinitiv), bald im Imperativ, und so wäre es zu wünschen, dass ein künftiges Lexicon bei

jedem Verbum diese drei Stücke angäbe[9]), die Grammatik brauchte dann nur zu lehren, wie von diesen Stammformen alles Uebrige abgeleitet wird, was Hr. Ahrens § 131. thut, und die unregelmässigen Bildungen anzugeben, nicht aber ausserdem noch lange Verzeichnisse von regelmässigen, was jetzt freilich ganz dankenswerth ist, da aus Gefälligkeit für den Lernenden die Grammatik, wie bei der Declination, auch zum Theil die Function des Lexicons noch übernimmt.

Alle einer Mutation fähigen und unregelmässigen, d. h. nicht ganz genau nach dem aufgestellten Paradigma conjugirten Verba theilt Ahrens in fünf Classen oder Specialconjugationen, und er unterscheidet dabei zunächst zweisylbige Stämme in drei Classen, einsylbige geschlossene und einsylbige offene Stämme zu je einer Classe. Er geht dabei von seinem Illativ aus, weil dieser immer zur starken Form gehört, und zeigt nun, wie in den einzelnen Classen sich durch die eintretende Tenuation Imperativ und Indefinitiv zum Illativ verhalten. Der Stamm ist, was nach Abwerfung der Endung *ma* vom Illativ übrig bleibt, der letzte Vocal und Consonant dieses Stammes wird Stammvocal (bei Fählmann Bindevocal) und Stammconsonant genannt, und der letzte ist ein freier oder gebundener in demselben Sinne, wie der Verf. diese Ausdrücke bei der Declination gebraucht. Die Verschiedenheit der Indefinitivendung (*ta* oder *da*) macht er nicht von der Prosodie abhängig, wie Fählmann, sondern von der Mutation. Die erste Classe enthält die Verba, deren Stammconsonant frei und der Tenuation fähig ist (z. B. *öskama*, *us-*

9) Renvall giebt in seinem finnischen Wörterbuche von jedem Verbum das Präsens und den Indefinitiv, dies genügt aber im Ehstnischen nicht, denn das Präsens wird zwar immer vom Imperativ gebildet, und dieser hat immer die starke Form, wenn der Indefinitiv die schwache hat (*wiska*, *wisata*) und umgekehrt (*usu*, *uskuda*), so dass Präsens und Indefinitiv allerdings immer die starke und schwache Seite der Conjugation repräsentiren, allein der Illativ des Infinitivs, welcher immer zur starken gehört, verhält sich nicht immer gleichmässig zu Präs. und Indefinitiv, z. B. *wiskan*, *wiskama* und *maksan*, *maksma* — *uskuda*, *uskuma* und *anda*, *andma*, daher eben müsste ein ehstnisches Lexicon den Illativ mit angeben.

kuma, *hüppama*, *noppima*, *leikama*, *rääkima*); die zweite die mit gebundenem *d* oder *g* (z. B. *kaduma*, *siduma*, *lugema*); die dritte die mit gebundenem *l*, *n*, *r*, *s* und darauf folgendem Stammvocal *e* (z. B. *tulema*, *panema*, *surema*); die vierte die mit einem der Tennation nicht fähigen Stammconsonanten, welche also ganz genau nach dem Paradigma gehen (z. B. *paluma*, *istuma*, *kateuma*); zur fünften Classe gehören die Verba, deren Stammvocal vor der Illativendung elidirt ist (z. B. *leidma*, *tahtma*, *kastma*), und zur sechsten die, wo der Stammconsonant fehlt. Die beiden letzten Classen entsprechen, wie man sieht, der dritten und vierten Conjugation Fählmann's, und die vier ersten Classen enthalten seine erste und zweite. In jeder Classe sind diejenigen Verba bemerkt, welche einzelne Unregelmässigkeiten zeigen, und in den drei ersten diejenigen, bei welchen die Mutation, welche eintreten könnte, dem Sprachgebrauche gemäss unterbleibt, so dass sie, wie die der vierten Classe, ebenfalls unverändert nach dem Paradigma (*walama*) gehen (z. B. *poegema*, *jahtuma*, *ägama*, *pölema*). Wenn die Aufzählung dieser ganz vollständig ist, was ich wegen des leider noch fehlenden vollständigen Wörterbuches nicht beurtheilen kann, so ist es möglich, nach diesem Conjugationssysteme jedes ehstnische Verbum richtig zu conjugiren, und es ist dem Declinationssysteme noch vorzuziehen, so wie es, meiner Ansicht nach, auch vor dem Fählmann'schen Conjugationssysteme entschieden den Vorzug verdient, nicht blos durch grössere Consequenz, sondern auch durch den auf den inneren Bau der Verba beruhenden und somit von natürlicheren und wesentlicheren Merkmalen genommenen Eintheilungsgrund.

Nach der Classeneintheilung, wobei nur die drei Grundformen des Zeitworts berücksichtigt werden, giebt der Verf. (§ 134 — 141) an, wie von diesen die übrigen Verbalformen abgeleitet werden, denn das vorausgestellte Paradigma (*walama*) genügt dazu in so fern nicht, als dort ein Unterschied zwischen starken und schwachen Verbalformen wegfällt, und § 142 wird dann zur leichteren Uebersicht noch eine Tabelle gegeben, wie bei der Declination. Darauf folgt die allen Sprachen des finnischen Stammes eigenthümliche, besondere ne-

gative Conjugation und etwas über den in Volksliedern vorkommenden und von den alten Grammatikern noch angeführten, in der Volkssprache aber, wenigstens des reval-ehstnischen Dialekts, jetzt ganz verschollenen Conjunctiv. Der letzte Paragraph dieses Abschnitts, mit der besonderen Ueberschrift «Zusatz», giebt an, «wie auf naturgemässem Wege von dem «Imperativ, als dem wahren Verbalstamme, der Indefinitiv «durchgängig abzuleiten wäre». Da sich indessen diese Ableitung, wie der Verf. selbst zugiebt, nicht mit Sicherheit überall bezeichnen lässt, so erscheint dieser Zusatz eigentlich ganz müssig; mit der Annahme und Angabe einer Stammform wird doch weder Grammatik noch Lexicon sich begnügen können.

So befriedigt ich mich von des Hrn. Verf. Behandlung der ehstnischen Conjugation im Ganzen erklärt habe, so kann ich doch nicht umhin, gegen Einzelnes darin noch einige Bemerkungen zu machen.

In der Ordnung der sechs Classen möchte die vierte besser die erste Stelle einnehmen, da sie ganz nach dem Paradigma flectirte Verba enthält, und sich also naturgemäss wohl diesem zunächst anschliesst.

Von dem *Modus infinitivus* (eigentlich *Nomen actionis*) sagt der Verf. (§ 124), dass sein Indefinitiv (z. B. *süa*) dem deutschen Infinitiv entspreche, das thut ja aber der Illativ (z. B. *sööma*) auch. Dieser letzte, so wie die drei folgenden Infinitiva (z. B. *söömas*, *söömast*, *söömata*) sollen echte Nominalcasus sein, von denen man auf eine Definitivform auf *m* (z. B *sööm*) zurückschliessen könne. Davon sagt der Verf. weiter: «so hat «es (das Nomen) auch wirklich gelautet, denn Joh. Gutslaff «führt als Verbalnomina an: *walam* (Trichter) von *walama*, «*etepanem* (Riegel) von *etepanema* (vorlegen) und *sadam* (Mäuse«falle) von *sadama* (fallen). Heut zu Tage ist noch *sadam* übrig «in der Bedeutung Hafen, denn *sadama* heisst in der Schiffer«sprache: anlanden». Warum zieht wohl der Verf. hieher nicht auch Wörter wie die (§ 166) von ihm angeführten *käim* Gang (von *käima* gehen), *loom* Geschöpf (von *looma* schaffen), *sööm* Essen (von *sööma* essen), *wöim* Kraft (von *wöima* vermö-

gen)? Man sollte doch denken, dass dies noch eher Verbalnomina sind als Trichter, Mäusefalle, Riegel und Hafen.

Von der dritten Classe (§ 129) wo die Tenuation den Indefinitiv treffen soll, nicht den Imperativ, wie in der vorhergehenden Classe, sagt der Verf., dass der «Indefinitiv eigent-«lich die stärkere Form habe (*ole, olla — pane, panna*), aber «wie die schwächere behandelt werde». Das ist wohl anders! — Vergleicht man die Verba dieser Classe, welche keine Mutation erleiden (*pölema, pöleda — munema, muneda*), so sollte von *olema, panema* u. dgl. der Indefinitiv ebenfalls ohne Mutation *oleda, paneda* heissen; daraus wird durch Elision, welche dieser Classe eigen sein soll, zunächst *olda, panda* und daraus durch die gewöhnliche Assimilation (also Tenuation) *olla, panna;* es sind also diese Formen und ähnliche (wie *minna, surra* etc.) nicht verstärkte, sondern im Gegentheil gewissermaassen doppelt geschwächte, durch Elision und Assimilation. Dass man *kusta, pesta* spricht st. *kusda, pesda* (durch Elision st. der vollständigen *kuseda, peseda*) ist (s. oben die Anm. 1) eine durch die Natur der Sprachorgane, welche sich sträuben starke und schwache Consonanten zu verbinden, herbeigeführte und darum auch in anderen Sprachen vorkommende Mutation (vgl *scribo, scripsi — lego, lectus* — τρίβω, τέτριπται — λέγω, λέλεκται. — ὀκτώ, ὄγδοος — ἑπτά, ἕβδομος). Will man diesen Uebergang des *d* in *t* hier eine Firmation nennen, so habe ich nichts dagegen, man muss aber nicht übersehen, dass die Verstärkung ja dann nicht, nach dem bei allen anderen Fällen der Art in der Formenlehre befolgten Princip, mit dem Wortstamm etwas zu thun hat, sondern nur die Endung trifft, und bei allen übrigen Verben dieser Classe, die nicht *s* zum Stammvocale haben, kann ohnehin von einer Verstärkung gar nicht die Rede sein, wenn man die Verdoppelung des Stammconsonanten nicht ganz äusserlich auffassen will, ohne auf den Grund der Sache zu gehen.

In der fünften Classe ist bei der Angabe über die Bildung des Indefinitivs («er setzt an die Stelle der Illativendung nach *s: ta*, nach *d* oder *t* ein blosses *a*») auf Verba wie *laskma, tapma* nicht Rücksicht genommen. Das letzte ist unter den durch Elision tenuirten nachher als Besonderheit angegeben, das

erste aber steht ohne Weiteres neben denen auf *tma*, und zwar mit doppelter Indefinitivform, *lasta* und *laska;* die erste dieser beiden wäre regelmässig gebildet von *lasema* nach der dritten Classe, und nach Fählmann sollen *lasema* und *laskma* neben einander vorkommen; Ahrens erwähnt dessen nicht.

Noch in ein Paar anderen Punkten hat Hr. Ahrens Angaben von Fählmann nicht mit aufgenommen, aber auch nicht widerlegt, so dass also der Lernende glauben muss, dass *adkuc sub judice lis est.* — So unterscheidet Fählmann den Imperativ und Indefinitiv von *tapma* durch Betonung der Endsylbe (*tappa* und *tàppa*), wofür Ahrens in derselben Weise wie bei dem Relativ und Indefinitiv der Declination einen einfachen und verdoppelten Consonanten vor dem Endvocal anwendet (*tapa* und *tappa*, wie *suka* und *sukka*, bei Fählmann *sukka* und *sukkâ*); Fählmann macht aber eben diesen Unterschied auch da, wo eine Unterscheidung durch den Consonanten nicht möglich ist, wie *pista* und *pistâ*, welches Verb nach Ahrens Imperativ und Indefinitiv gleichlautend haben soll (§ 132). — Die Verba der fünften Classe auf *dma* sollen im Particip des Passivs, welches hier vom Imperativ abgeleitet wird, den Stammvocal ebenfalls elidiren, wie im Illativ, z. B. *wöitud* von *wöïa* (*wöidma*); nach Fählmann haben sie vor der Endung *tud* noch einen Vocal *e*, also *wöietud.* — Die Verba derselben Classe auf *tma* mit vorhergehendem kurzen Vocal sollen in dem nämlichen Particip das *t* elidiren, z. B. *maetud*, *wöetud* st. *matetud*, *wötetud* von *matma*, *wötma;* Fählmann nimmt hiervon aus *petma* und *nutma*, Ahrens nur *petma;* sollte er also von *nutma* (weinen), welches § 131 unter anderen Verben dieser Form erwähnt wird, und doch wohl eben so gut ein Passiv haben kann wie *naerma* (lachen), wirklich das Particip *nuetud* bilden?

In dem vierten Abschnitt (§ 148 — 164) handelt Hr. Ahrens von den Adverben (§ 148 — 160), Präpositionen (§ 161 — 162), Conjunctionen (§ 163) und Interjectionen (§ 164). — Ursprüngliche Adverbe scheint er nicht zu statuiren, denn er theilt die Adverbe überhaupt ein in 1) solche, die durch Nominalcasus und 2) solche, die durch an Nominalcasus oder Verbalformen gefügte Endungen dargestellt werden, und zu

den ersten zieht er auch die »Formen von dunkler Herkunft oder mit räthselhafter Endung« (§ 157), welche sich auf keine von beiden angegebenen Arten herleiten lassen. Bei der Deutung der Formen zieht der Verf. sehr häufig das Finnische herbei, was bei der nahen Verwandtschaft beider Sprachen allerdings sehr natürlich und im Allgemeinen wohl auch zu billigen ist; im Einzelnen aber scheint er mir hier und da theils zu willkührlich zu verfahren, theils sich zu ängstlich und sclavisch an das Finnische zu halten, wo eine Deutung aus dem Ehstnischen eben so nahe zu liegen schien. So wird *peatasa* in der Formel *oma peatasa* (dem eigenen Kopfe nach) für einen Indefinitiv erklärt und auf das finnische *päätänsä* zurückgeführt; die ganz gleich aussehenden *körgutasa*, *laintasa* u. dgl. (nach der Höhe, Breite) sollen Definitivformen sein und werden mit den finnischen *korkeuteneä*, *leweytensä* zusammengestellt, und man sieht nicht, warum dies nicht eben so gut Indefinitivformen sein können, finnisch *korkeuttansa*, *leweyttänsä*. — Wenn *ühte puhko* (immerfort, in einem Athem) ein Indefinitiv ist, so ist wohl *puhko* verdruckt st. *puhku* (§ 63), und warum nicht *ühe* nach § 116? — Unter der Rubrik des Adverbials (§ 154) sind sehr mannichfaltige Formen zusammengefasst, zum Theil solche, die genau wirklichen ehstnischen Casus entsprechen, welche eben so gut adverbialisch gebraucht sein könnten, z. B. *wägise* (gewaltsam, als Relat. Sing. vgl. § 149). — *Hoopis* (ganz und gar) soll ein Inessiv sein (§ 152), obgleich es doch vom plattdeutschen *hopwise* hergeleitet wird. — Von *ülesse* und *hirmus* war schon im Anfange die Rede. Wenn auch im Finnischen *yles* für eine Verkürzung des Factivs *ylekst* genommen wird, so liegt es doch gewiss im Ehstnischen eben so nah, *üles* für eine Verkürzung des ebenfalls gebrauchten *ülesse*, und dieses für einen regelmässig gebildeten und in der Bedeutung gar wohl und noch besser als der Factiv entsprechenden Illativ zu nehmen; wenn die correlativen Localcasus nicht daneben auch im Gebrauch sind, so darf dies wohl weiter nicht befremden, da dasselbe auch sonst der Fall ist, z. B. in dem bald darauf auf derselben Seite angeführten *pärast*, ein Elativcasus ohne die correlativen *päras* und *pärasse* (oder *pärra*, wie man in Dorpat spricht). —

Eben so stehen dem *hirmus*, als Definitiv genommen und nicht — wie der Verf. will — als Verkürzung des finnischen Relativs *hirmuisen* [10]), nicht nur andere, ebenfalls im Definitiv als Adverbe gebrauchte Substantive zur Seite, sondern es ist auch im Ehstnischen, wie in anderen Sprachen, der Fall nicht sehr selten, dass Adjectiva (z. B. *woimatu*, *määratu*, *kaunis*, *hilja* [11]) in unveränderter Form zugleich als Adverbe dienen. — Die Bemerkung über den adverbial gebrauchten Ablativ (§ 153) scheint keinen rechten Grund zu haben. Es heisst dort nämlich: «alle Adjective auf *lik* bilden Adverbe durch ihren «Ablativ (*awalikult* öffentlich, *möistlikult* verständig etc.), aber «von den anderen Adjectiven steht der Ablativ nicht als Ad«verb, sondern statt des Essivs». Wenn nun aber solche angebliche Vertreter des Essivs selbst adverbial gebraucht werden? — Der Verf. hat in der Syntax (§ 319) den Satz «*oli hiljalt kohtu-herraks*» (er war vor Kurzem Gemeinderichter), und man sieht in der That nicht ein, warum hier der Ablativ, der offenbar auf adverbiale Weise gebraucht ist, dazu erst hätte den Umweg durch den Essiv machen müssen, und nicht sollte geradezu selbst als Adverb gebraucht sein können, so wie das in § 153 als Beispiel angeführte *awalikult*. — *Hilja* ist § 159 zu den Adjectiven gerechnet, welche der Form nach Adverbe sind, weil sie nicht declinirt werden, im folgenden § 160 gar zu den Adverben selbst, aber gewiss mit Unrecht, denn es hat ja nicht bloss den Factiv allein, wie Hr. Ahrens § 159 sagt, sondern auch den Ablativ, wie wir eben gesehen haben. — Zu den Adverben ist sonderbarer Weise (§ 150) auch «nichts» gezogen; der Indefinitiv (*ei ühtegi* etc.) ist hier eben so wenig Adverb, wie der Definitiv *ei ükski* (§ 122) «Niemand».

Den Präpositionen hat der Verf. ihren in anderen Sprachen gebräuchlichen Namen gelassen, obgleich der bei weitem grös-

---

10) Uebrigens giebt auch Renvall in seinem finnischen Wörterbuche nichts an von einem Gebrauche des Genitivs (Relativs) *hirmuisen* als Adverb.

11) Dass *hilja* wirklich Adjectiv ist, darüber vgl. das gleich unten Gesagte.

sere Theil im Ehstnischen Postpositionen sind; die Syntax giebt später Auskunft darüber, welche vor und welche hinter dem von ihnen regierten Worte stehen. Es sind lauter Nominalcasus, und viele dienen zugleich als Adverbe. *Wasta* steht doppelt, zuerst unter denen, welche die Illativform haben, und dann mit *wastas* und *wastast* unter denen, welche auf die Fragen «wohin», «wo» und «woher» in drei verschiedenen Casus vorkommen. — Ueber das zu den Definitivformen gerechnete Suffix *ga* habe ich schon oben bei der Declination meine abweichende Meinung ausgesprochen, eben so über die angeblich aus der Endung des finnischen Illativs entstandene suffigirte Präposition *ni*. — Bei den Präpositionen, welche in drei Casusformen vorkommen sollen, sind manche Versehen vorgefallen. Es sind nämlich dazu auch gezogen die nur in zwei Casus vorkommenden *kaasa*, *kaasas* und *eele*, *eel*; unter den im Illativ, Inessiv und Elativ gebrauchten steht auch *taha*, *taga*, *taka* oder *tagant*, welche im § 155, worauf der Verf. selbst zurückweist, als Relativ, Essiv und Indefinitiv bezeichnet werden; dass auch welche in vier Casus vorkommen (*wastu*, *wasta*, *wastas*, *wastast* — *keskis*, *keskele*, *keskel*, *keskelt*), ist nicht erwähnt worden.

Wenn das Suffix *ks* aus dem Fragewort *kas* (lat. *num*) verkürzt ist, so kann wohl *paljuks*, *kauaks*, *kunniks*, *mituks* nicht heissen «wie viel? wie lange? auf wie lange? wie viele?» sondern bloss «viel? lange? auf lange? viele?» (lat. *num multum*, nicht *quantum* etc.), so wie die daneben stehenden «*jooks* schon? *weelaks* noch?» und so müssten denn die in der Syntax gegebenen Beispiele «*kauaks talwel seda pääwa — walget on!*» und «*paljuks mind on!*» (§ 202 und 203) auch nicht heissen «wie lange hat man denn im Winter etwas vom Tageslichte» und «wie gross bin ich denn», sondern eigentlich «hat man denn wohl im Winter lange etwas vom Tageslichte» und «bin ich denn etwas Grosses».

Der fünfte Abschnitt (§ 165 — 185) spricht von der Wortbildung durch Ableitung und Zusammensetzung, darunter auch von der in dem ganzen finnischen und den verwandten Sprachstämmen so wichtigen, durch Augmentation des Verbalstamms hervorgebrachten Nüancirung des Verbalbegriffes,

worin aber das Ehstnische — gegenwärtig wenigstens — viel ärmer ist als seine Verwandten. Hr. Ahrens führt nur causative, frequentative und frequentativ-causative an, was in Vergleich mit dem nächsten finnischen Volkszweige, in Finnland, allerdings als eine grosse Armuth erscheint.

Mit diesem Abschnitte schloss in der älteren Ausgabe die Formenlehre; die neue fügt noch zwei hinzu, nämlich über die Dialekte (§ 186 — 191) und über die Volkslieder (§ 192 — 200).

Den Dialektverschiedenheiten will Hr. Ahrens nur lexicalische, nicht grammatikalische Bedeutsamkeit zugestehen. Es leide keinen Zweifel, «dass die Volkssprache in ganz Ehstland denselben grammatischen Gesetzen folge». Dies wird von dem grammatischen Bau der Sprache gewiss Jeder zugeben, aber wohl kaum von der Flexion. Wenn Jemand es unternähme eine Grammatik zu schreiben, und dabei ausschliessend nur die Sprechweise seiner nächsten Umgebung berücksichtigen wollte, so könnte die Formenlehre leicht in manchen Stücken etwas Anderes lehren, als die von Hrn. Ahrens. Er könnte z. B., um nur bei einem Paar von unserem Verf. selbst angeführten Stücken stehen zu bleiben, den Factiv auf *s* bilden statt auf *ks*, oder das Präsens auf *sse* statt auf *kse*, und dies wäre denn doch mehr als lexicalische Abweichung. In dem Gebrauch oder Nichtgebrauch der Stammflexion in Declination und Conjugation führt der Verf. selbst viele Abweichungen an, und es giebt deren ohne Zweifel noch mehre. So habe ich z. B. noch neulich auf dem Lande von *koidma* den Imperativ nicht mit der schwachen, wie Hr. Ahrens angiebt, sondern mit der starken Form gehört (*hoida* statt *hoia*). Mit welchem Rechte der Verf. solche Dialektverschiedenheiten fehlerhafte Formen nennt, verstehe ich nicht. Meines Bedünkens ist die Sprache einer Gegend vollkommen eben so berechtigt, wie die einer anderen; wie viel Fehler könnten sich sonst z. B. Würtemberger und Mecklenburger einander vorwerfen, oder aus grösserer Nähe Reval- und Dorpatehsten? Und wenn man dem Ehstnischen in Dorpat seine Selbständigkeit unangefochten lässt, warum nicht auch dem in Oberpahlen, Fellin, Pernau u. s. w. — Fehler würde der Schwabe

etwa dann begehen, wenn er den Dialekt des Mecklenburgers sprechen wollte und dann gegen diesen verstiesse, oder wenn er beim Gebrauch der jetzt einen Dialekt für sich bildenden hochdeutschen Schriftsprache hier und da sein Schwäbisch einmengte, aber die im Ehstnischen bisher vorzugsweise geltende Schriftsprache erkennt ja Hr. Ahrens selbst nicht für zu Rechte beständig an, und eine bessere hat noch nicht allgemeine Anerkennung und Annahme gefunden, so dass von Fehlern gegen diese noch eben so wenig die Rede sein kann, wie von Verstössen des einen gesprochenen Dialektes gegen den anderen.

Ueber den Werth der Volkslieder in sprachlicher Hinsicht urtheilt Hr. Ahrens sehr ungünstig. Er sagt von ihnen: «ihre Sprache enthält neben echten alterthümlichen (d. h. finnischen) Formen eine Unzahl willkührlich gemachter Anhängsel und Einschiebsel», und «wer die Gesetze der Sprache «kennt, der sieht fast in jedem Liede die widerwärtigen Spuren der Verwesung». — Wenn man auch etwas hiervon zugeben muss, so glaube ich doch, dass der Verf. hier viel zu weit geht. Die ehstnischen Dichter sind allerdings jetzt in demselben Falle wie die späteren griechischen Epiker, dass sie sich nämlich einer Sprache bedienen, welche nicht mehr ganz so im täglichen mündlichen Verkehr lebt. Die Sprache ihrer alten Volkslieder ist durch ihre Form für den rhythmischen Fall der ehstnischen Dichtkunst so geeignet, dass auch in der neueren Zeit die Dichter sich ihrer bedienen wollen, und da kann es allerdings nicht fehlen, dass manche jetzt nicht mehr gebrauchte und daher missverstandene Form am unrechten Orte angewandt wird, denn der Ehste hat nicht den Vortheil, dass ihm seine alte poetische Sprache geflissentlich durch Lesen und Lernen immer einigermaassen lebendig erhalten wird, wie dem späteren Griechen der Homer; es mag auch sein, dass der ehstnische Dichter sich des Rhythmus wegen — wie Homer auch schon an unzähligen Stellen — Dehnungen erlaubt, welche weder seine jetzige Sprache kennt noch das Finnische; aber soll denn dem armen ehstnischen Dichter gar keine der Freiheiten nachgesehen werden, die man dem Griechen unbedenklich zugesteht, soll er allein unter den

Dichtern aller Völker sich keinen Zoll breit von der Sprache des gemeinen Lebens entfernen dürfen? — Hierbei ist noch ein anderer Umstand wohl zu berücksichtigen. Durch die sehr dankenswerthe Bemühung des Hrn. Neus sind die ehstnischen Poesien erst einem grösseren Kreise zugänglich geworden, er hat aber die grosse Anzahl der in drei Abtheilungen mit deutscher Uebersetzung herausgegebenen Lieder bei weitem grösstentheils nach fremden Aufzeichnungen in den verschiedensten Gegenden des Ehstenlandes geben müssen, und da wird es gewiss Jeder billigen, dass er nicht mit voreiliger Kritik alle nach einem im Voraus gemachten Muster in eine gleiche Form brachte, sondern sich alles eigenmächtigen Hineincorrigirens enthielt. Daher mag es wohl sein, dass hier und da auch etwas von dem Aufschreibenden nicht richtig gehört und aufgefasst worden, es ist aber gewiss ein geringeres Uebel, dass dergleichen stehn blieb, als wenn damit vieles Andere zugleich mit verwischt wäre, was wirklich richtig und sogar noch in der Umgangssprache lebend ist. Hr. Ahrens will aber dem Dialektischen auch nicht einen Fuss breit Raum lassen. Da er von dem Satze ausgeht, «ursprünglich war die ehstnische Volkspoesie mit der finnischen Eins, wie die Sprache selbst mit der finnischen Eins war», so hat er zu der Beurtheilung jeder von der neuesten Grammatik abweichenden Form kein anderes Maass als das Finnische; was nicht mit diesem übereinstimmt, soll falsch sein, und doch ist auch beim Finnischen selbst nur auf das neue Finnische der Grammatiker und Lexicographen Rücksicht genommen, nicht auf die mannichfaltigen Dialekte, nicht auf die alte Sprache. Von den Ungerechtigkeiten, in welche Hr. Ahrens dabei verfallen ist, hier nur einige Beispiele.

«Die Formen des Definitivs», sagt er (§ 193), «haben sich «grösstentheils in ihrer ursprünglichen Reinheit erhalten, «denn er endet auf den Stammvocal, und dieser lebt in der «Prosa noch fort, zwar nicht mehr im Definitiv, aber doch in «den übrigen Casus. Daher die richtigen Formen *aega*, *tarka*, «*wahtu* etc., *suuri*, *noori* etc. Dagegen falsche Formen *saare*, «*järwe*, *tähte* etc.» — Warum falsch? Weil sie im Finnischen *saari*, *järwi*, *tähti* heissen! Können sie denn darum

nicht im Ehstnischen *saare, järwe, tähte* geheissen haben? oder sollte diesen Wörtern das Finnische näher sein als das Ehstnische selbst, welches auch jetzt in diesen Wörtern den Stammvocal *e* hat, nicht *i*, und ist denn nicht oft genug auch jetzt der Stammvocal im Ehstnischen ein anderer als im Finnischen? — *I* und *e* verhalten sich aber im Auslaute eben so wie *u* und *o*; in Beziehung auf die beiden letzten sind bis in die neuesten Zeiten noch die besten Sprachkenner nicht einig, ob man z. B. in der Relativendung besser *u* oder *o* schreiben soll, und unser Verf. selbst, der sich für *u* entschieden hat, giebt zu, »dass es der Ehste wie ein halbes *o* ausspricht (§ 36)», also dass das *o* in dem Laute gerade so viel Antheil hat wie das *u*; warum sollte es nicht mit *e* und *i* eben so sein können, dass in den Wörtern auf ein kurzes *i* die Sprache zwischen diesem und dem *e* so schwankt, dass man je nach Gegenden, Individuen, ja nach den zunächst stehenden anderen Vocal- oder Consonantenlauten bald deutlicher *i*, bald *e* zu hören vermeint. Ich habe noch neulich selber im Mordwinischen die Erfahrung gemacht, wo ich, wenn ich auch meine Beobachtung auf ein und dasselbe sprechende Individuum beschränkte, dennoch in demselben Auslaute bald mehr *e*, bald mehr *i* hörte. Hr. Ahrens selber hat S. 112 »*kesele* (*keseli*) in der Sprache», was ich nicht anders verstehen kann, als dass entweder beide Endungen — *e* und *i* — gebraucht werden, oder dass der Schlussvocal so zwischen *e* und *i* schwankt, dass es schwer ist, sich in der Schrift ausschliesslich für das eine zu entscheiden und das andere zu verwerfen. Ich halte es nicht für unmöglich, dass ein recht gewissenhafter Aufzeichner in Liedern nicht nur aus verschiedenen Zeiten und Gegenden, sondern auch in denselben, und von demselben Individuum gesprochen, sowohl *saari, järwi*, wie *saare, järwe* hören und schreiben kann, ohne dass man berechtigt wäre, nur eins davon für richtig anzunehmen, das andere durchaus zu verwerfen bloss auf den Grund hin, dass die finnische Schriftsprache nur jenes hat, aber nicht dieses. Die finnischen Dialekte wechseln ja selbst so mannichfaltig in den Vocalen überhaupt und in den Endsylben in's Besondere, dass nach der finnischen Schriftsprache ein Maass-

stab für das Ehstnische, das ihr doch noch viel ferner steht als die finnischen Volksmundarten, unmöglich genommen werden kann. Es finden sich z. B. neben einander *tulee, tuli* — *iltaa, iltoo* — *sorea, soria* - *kipeä, kipiä* — *lehden, lehdin* (von *lehti*) — *tähden, tähdin* (von *tähti*) — *toimme, toimma* — *me, mie, myö* — *te, tie, työ* — *meidän, meitin* — *teidän, teitin* — *neito, neiti, neitsy* — *osanса, osase* etc. etc. Was ist hier richtig, was falsch? — Wenn sich z. B. die § 57 angeführten *sarapik, sönnik* in den Liedern mit dem Stammvocal verlängert fänden — *sarapiku, sönniku* — würde sie Hr. Ahrens also dennoch für falsch erklären, weil diese Wörter im Finnischen, wo es allerdings Namen auch auf u giebt, dennoch nicht *sarawikku, sonnikku*, sondern *sarawikko, sonniko* heissen, — oder *puhku*, weil das finnische Lexikon *puhka* giebt? *Wahtu* wird für eine richtige Definitivform erklärt, weil das Wort im Finnischen auch *wahtu* heisse; es heisst aber dort auch *wahto* und *wahti*, und das ehstnische *wahtu* in den Volksliedern würde daher, nach demselben Grundsatz beurtheilt, eben so wohl richtig sein müssen, weil es mit dem Finnischen (*wahtu*) übereinstimmt, als falsch, weil es mit dem Finnischen (*wahto, wahti*) nicht übereinstimmt.

Das in § 194 bei einigen Wörtern gebilligte, bei anderen aber, welche statt dessen eigentlich nur den Stammvocal haben sollen, getadelte *da* im Indefin. Sing. findet im Finnischen auch sein Analogon, wo man z. B. *lieneä* und *lientä*, *nieneä* und *nientä*, *minua* und *minut*, *sinua* und *sinut* sagt; bei dem Indefin. Plur. erscheint der Tadel der Endung *sida* (jetzt *sid*) bei Wörtern, wo sie am unrechten Orte stehen soll, in so fern ungerecht, als der Verf. selbst an anderen Stellen (vgl. § 69, 70) Wörter genug anführt, wo beide Endungen (*sid* und der blosse Vocal) als gleich berechtigt anerkannt werden. — Unter den Verbalformen wird auch eine Verkürzung des Infinitivs (*köndi* statt *köndida*) für fehlerhaft gebildet erklärt (§ 198), aber in § 191 ist diese Bildung doch als noch jetzt lebende dialektische Abweichung aufgeführt.

Da es meine Absicht nicht sein kann, alle Hrn. Ahrens anstössig gewesenen Wortformen in den Volksliedern, worunter immerhin auch manches wirklich Unrichtige sein

mag, zu vertheidigen, so mag das Angeführte genügen, um meine hier und andeutungsweise schon im Eingange ausgesprochene Meinung zu rechtfertigen, dass er die Volkslieder nicht mit dem rechten Maasse gemessen und ihnen daher vielfach Unrecht gethan hat. Mit dem «einen einzigen recht schlagenden Beweise» (S. 147) von syntactischen Fehlern mag es auch immerhin sein Bewenden so haben, dass eine Verbindung von zwei verschiedenen Casus (*seda ukse* oder *seda uksi*) hier nicht am Orte oder jetzt in diesem Falle nicht gebräuchlich ist, indessen einen «Beweis von der völligen Zuchtlosigkeit, die in den Volksliedern herrscht», vermag ich auch darin nicht zu erblicken, da die lebende Volkssprache und die Grammatik selbst — wovon gleich unten — Fälle genug darbieten, wo Substantiv und Attributiv in ungleichen Casus verbunden werden. *Ukse* und *uksi* brauchen hier eben so wenig verschiedene Casus zu sein, wie die § 193 angeführten *noori*, *suuri* und *noore*, *suure*, sondern mögen beide für den Relativ genommen werden (vgl. das oben über das auslautende *i* und *e* Gesagte), und es handelte sich nur darum, dass dieser Relat. mit dem Indefin. *seda* verbunden ist; aber abgesehen auch davon, dass man von *se* ohnehin oft die unbestimmte Form statt der bestimmten hört (vgl. § 267), was ist denn an dieser Verbindung so sehr viel schlimmer als an den von Hrn. Ahrens selbst in seiner Syntax angeführten Sätzen: *see jääb poole ödedele — see wörra oligi seda töötegijat — mis pääwal — minewal kesknädalas — minewal reede — kahele poole — mine ühte neisse peresse — ma sain kaks rätikut?* Müssten diese nicht eben so die Zuchtlosigkeit der jetzigen Volkssprache beweisen, wenn die Grammatik sie nicht aus Gefälligkeit gehörigen Ortes als besondere Ausnahmen von der Regel einregistriren wollte?

Als Anhang zu der Formenlehre giebt der Verf. noch ein etymologisches Wörterbüchlein von einigen hundert Artikeln, welches beweisen helfen soll, was gleich im Anfange von dem Tochterverhältniss des Ehstnischen zum Finnischen gesagt war. Viel über diesen Gegenstand zu sagen, dazu ist hier der Ort nicht, und da ist es wohl besser nichts zu sagen als wenig. Die von dem Verf. versuchten Herleitungen sind entwe-

der so natürlich und auf der Hand liegend, dass darüber weiter nichts zu bemerken ist, oder sie erscheinen zweifelhaft und bedenklich, und dann liegt es in der Natur des Gegenstandes, dass dabei oft schwer eine andere als subjective Gewissheit zu erlangen ist, die Niemand dem Anderen aufdrängen kann.

Der zweite Theil der Grammatik von Hrn. Ahrens (§ 201 — 404) enthält die Syntax, und nach den dürftigen und confusen Machwerken, welche vorangingen, kann man seine Arbeit wohl immerhin als die erste auf diesem Felde betrachten und sein Verdienst um so höher anschlagen, da ihm so gut wie gar keine Vorarbeiten zu Gebote standen. Mein Antheil daran ist geringer als man nach der viel zu gütigen Aeusserung des Verf. darüber in der Vorrede mir vielleicht beimessen möchte; er beschränkt sich, wie ich der Wahrheit zu Ehren bekennen muss, darauf, dass wir den Gegenstand gemeinschaftlich besprochen, und Hr. Ahrens in einigen Punkten meine Einwürfe berücksichtigt und demgemäss hier und da etwas geändert hat, wodurch weder der Originalität des Werkes noch dem Verdienste des Verf., es mit grosser Liebe und unendlichem Fleisse ausgearbeitet zu haben, der geringste Abbruch geschehen ist. Die Anerkennung dieses Verdienstes, welche wohl kein Leser dem Verf. versagen wird, macht es dem Beurtheiler lästig, an Einzelnheiten zu mäkeln, und doch darf ich mich dessen nicht ganz entheben. Meine Betrachtung muss sich zwar zunächst an die Grammatik des Hrn. Pastors Ahrens, als die neueste Erscheinung auf diesem Felde, anknüpfen, sie hat es aber eigentlich mit der Frage zu thun: wie steht es überhaupt gegenwärtig um die Behandlung der ehstnischen Grammatik, was ist dafür gethan und was bleibt noch zu thun übrig, wo das bisher Geleistete noch nicht ganz befriedigt?

Es ist wohl überhaupt nicht zu erwarten, dass eine Arbeit, welche die erste auf irgend einem Felde genannt werden muss, schon eine vollkommene sein sollte, geschweige denn, wo der Gegenstand ein so sehr schwieriger ist, und so darf ich es denn wohl auch, ohne Hrn. Ahrens zu verletzen, aussprechen, dass hier noch viel zu thun übrig bleibt. Was ich

an seiner Syntax auszusetzen finde, betrifft theils die Anordnung des ganzen Stoffes, theils die Fassung einzelner Regeln, theils die Anwendbarkeit mancher der auch hier — wie in der Formenlehre — in dankenswerther Menge gegebenen Beispiele. Aber der Gegenstand ist so reichhaltig — die Syntax ist ganz nahezu eben so stark wie die Formenlehre — dass unmöglich jedes Einzelne gründlich besprochen werden kann, wenn man nicht selbst wieder ein ganzes Buch darüber schreiben will; so muss ich mich denn schon auf einige Belege des Gesagten beschränken.

Der Verf. hat seine Satzlehre nicht nach Wortgattungen, sondern nach den Satzgliedern geordnet. Es handelt der erste Abschnitt von dem Subject, der zweite von dem Prädicat, der dritte von dem Attribut, der vierte von dem Object, der fünfte von der Satzverbindung, und gegen diese Anordnung wäre durchaus nichts einzuwenden, wenn nur in der Formenlehre schon darauf Rücksicht genommen wäre. Wenn der Verf. das Wort «Formenlehre» nicht im allerstrengsten Sinne genommen, sondern ausser den Formen auch noch ihre Bedeutung angegeben hätte, so würde sich die Syntax vielfach übersichtlicher gestellt haben und manche Wiederholung weggefallen sein. Die §§ 201 und 248 enthalten der Lehre nach ganz das Nämliche, eben so 214 und 229, 205 und 260, 206 und 261, 215 und 277. In dem Abschnitt von dem Object handelt ein Paragraph (277) vom Prädicat, in dem von dem Attribut wird auch die Construction des Zahlworts besprochen, dabei ist aber auch von der Bildung der zusammengesetzten Zahlen die Rede, welche wohl eben so wenig in eine «Satzlehre» gehören dürfte, wie die Regeln von der Bildung der periphrastischen Conjugation (§ 220 u. ff.). — Von dem Indefinitiv, dieser *crux grammaticorum*, ist in allen vier ersten Abschnitten mehr oder weniger ausführlich die Rede, aber der Leser wird doch, wenn er es nun versucht, sich über das Wesen dieser räthselhaften Form Rechenschaft zu geben, sich gestehen müssen, er sei nicht über ein dunkles Gefühl hinausgekommen, dass an allen vier Stellen sich der Gebrauch des Indefinitivs auf die nämliche Grundbedeutung desselben gründe, und es bleibt immer noch der Wunsch übrig, dass diese

Grundbedeutung klarer gemacht würde, als es den bisherigen Versuchen gelungen ist. Ich muss gestehen, dass eben diese Verwendung zu allen vier Satzgliedern und zwar überall in wesentlich gleichem Sinne — wenn dieser auch nach den bisherigen Aufhellungsversuchen sich mehr ahnen als klar aussprechen lässt — es nahe legt, ihn lieber in der Fählmann-schen Weise als einen Declinationsmodus, nicht als einen mit den übrigen in gleicher Reihe zu stellenden Casus aufzufassen. Die Unterscheidung des definitiven und indefinitiven Nomen und Pronomen, der nur theilweise im Deutschen der Gebrauch oder Nichtgebrauch des Artikels entspricht, findet sich auch bei den ostfinnischen Völkern in dieser Weise. Den Indefinitiv im Ehstnischen als Ausdruck des Partitiven aufzufassen, wie Hr. Ahrens will, passt ebenfalls nur theilweise, da er in anderen Verbindungen gerade umgekehrt die ganze Gattung *in abstracto* bezeichnet. Es ist ein sehr dringendes Bedürfniss, dass diese dunkle Partie der ehstnischen Grammatik noch besser aufgehellt werde. Hr. Ahrens hat sich redliche Mühe damit gegeben und vielleicht keinen Fall übersehen, in welchem der Indefinitiv gebraucht wird, aber doch findet man bei den vielen Regeln und dem grossen Detail nicht die zum Grunde liegende Hauptbedeutung heraus, und daher wird man trotz der in grosser Menge und mit vielem Fleiss gesammelten Beispiele doch nicht in jedem anderen Falle sicher sein, ob man den Indefinitiv anzuwenden hat oder nicht, ja in den Beispielen selbst nicht immer einen genügenden Grund finden können. Nur ein Paar Fälle der Art unter vielen. S. 40 findet sich das Beispiel «*suust ninast peksis were välja*» (schlug aus Mund und Nase Blut heraus) und dazu die Anmerkung: «nach unserer Anschauungsweise müsste *werd* «stehen, aber der Ehste ..... betrachtet einen solchen Ab-«fluss als ein Ganzes, dessen Maass durch die Kraft der Ur-«sache bestimmt wird». Der Zusatz *välja* ist es also nicht, der hier den Indefinitiv ausschliesst, auch sagt der Verf. ein Paar Seiten weiter ausdrücklich: «man hüte sich aber sehr, jedes «Verbum, das mit einem Zusatz versehen ist, für abgeschlos-«sen und bestimmt zu halten. Die blosse Form entscheidet «nicht, sondern nur der Sinn». Warum soll man also nun

doch in einem ganz ähnlichen Falle sagen: *ninast jookseb werd* (aus der Nase fliesst Blut), wie § 202 angegeben wird? Schwerlich wird es einem Lernenden klar sein, warum er sich in diesem Falle das Blut nur als einen Theil, in jenem als ein Ganzes denken soll, und schwerlich wird er in künftig vorkommenden ähnlichen Fällen sicher sein, ob er sich nach dem einen oder nach dem anderen Beispiel richten soll. — Im § 231 heisst es: «oft wird der Indefinitiv, wenn er die «Bedeutung einer Eigenschaft hat, dem verbundenen Substan«tiv wie ein Adjectiv vorgesetzt (vgl. § 214, wo er in derse«ben Bedeutung als Prädicat vorkommt), z. B. *üks head sugu «lehm* eine gute Kuh (von guter Race). . . . Wenn aber der In«definitiv nicht die Bedeutung einer Eigenschaft hat, so kann «er nicht vor dem Substantiv stehen, sondern wird dann durch «den Relativ ersetzt: *ta on meie walla mees* (er gehört zu unse«rem Gebiet)». In § 214 aber, wo nach dem eben angeführten Citat der Indefinitiv in derselben Bedeutung (d. h. einer Eigenschaft) vorkommen soll, steht auch *mis walda sa oled, olen teist walda* (zu welchem Gebiete gehörst du, ich gehöre zu einem anderen Gebiete); woran soll nun wohl der Lehrling erkennen, dass hier im § 231 bei dem ganz ähnlichen Beispiel «*ta on meie walla mees*» mit demselben Attribute nicht eine Eigenschaft gemeint ist, und welche Richtschnur für künftige Fälle hat er wohl an diesen beiden Beispielen?

Fählmann, welchem der Indefinitus nicht sowohl ein Casus als ein Modus ist, glaubt dem Indefin. Sing.[12]) die Bedeu-

12) Im Singular soll dieser indefinite Modus oder die unbestimmte Declinationsform nur diesen einen Casus haben, im Plural sollen alle vorkommen, und Fählmann giebt Beispiele davon, ohne jedoch die von den Casus der bestimmten Declination abweichende Bedeutung überall nachzuweisen. Ahrens sagt über dieselben nur (S. 87 der Syntax). es sei ihm nicht gelungen, durch eine Regel zu bestimmen, in welchen Fällen die kürzern Pluralformen der Suffixivcasus (d. h. eben die der von Fählmann so genannten unbestimmten Declination) anzuwenden seien; sie dienten vorzüglich zur Bezeichnung der Körpertheile, deren es zwei oder mehre gebe, und ausserdem noch zu vielen stehenden Redensarten. Von dem Genitiv (Relat.), von dem Fählmann auch mehre Beispiele anführt, ist hier nichts er-

tung dreier Casus beilegen zu können, nämlich die des Nom., Accus. und Genit. Das Letzte findet Ahrens unbegreiflich (in seinem Schriftchen «zur ehstnischen Declinationslehre, 1848»); «*koorem puid, kümme kaske, pisut inimesi*» enthalten eben so wenig einen Genitiv als «ein Fuder Holz, zehn Birken, wenig Menschen», und «dass der Russe in diesen Fällen den Genitiv anwende, gehe doch den Ehsten nichts an». Das klingt sehr sonderbar! — Dass der Deutsche in diesen Fällen den Genitiv nicht gebraucht, wird wohl den Ehsten im Grunde eben so wenig angehen, und sollte man beim Ehstnischen denn nicht eben so gut das unter «Genitiv» verstehen, was im Russischen, Französischen, Griechischen oder Lateinischen, wie das, was im Deutschen mit dem Genitiv gegeben wird? — Aber ein mit solchen Waffen geführter Streit ist überhaupt ein ganz müssiger. «Genitiv» ist ja nicht ein für alle Sprachen gleich geltender, absoluter Begriff, sondern ein Name, und da nun — zum Kummer der Lernenden — sehr gewöhnlich eine Wortform der einen Sprache keine einer anderen mathematisch deckt, so sind, wenn man auch die für irgend eine Sprache erfundenen Namen in eine andere hinüberträgt, damit die Sachen selbst noch nicht erklärt, sondern man muss immer noch lernen, wo, wie, und wann diese und jene Wortform nach den Gesetzen ihrer Sprache gebraucht wird. Uebel ist es überdies für Hrn. Ahrens, dass ausser den am angeführten Orte von ihm namhaft gemachten Beispielen, wo der Indefinitiv nicht einem deutschen Genitiv entspricht, sowohl bei Fählmann als in seiner eigenen Syntax noch andere Beispiele vorkommen, wo wirklich nicht bloss im Russischen, Lateinischen oder Griechischen, sondern ganz ungezwungen auch im Deutschen selbst der Genitiv gebraucht wird, so bei Fählmann: *sedda usku* (z. B. *rahwas*, Leute dieses Glaubens), *teist seltsi* (z. B. *õunad*, Aepfel anderer Art) — bei Ahrens: *kõik ei ole üht sugu loomad* (sie sind nicht alle Thiere einer Art), *üht nägu mehed*

---

wähnt, und im § 228 heisst es, dass in der Bedeutung nicht der geringste Unterschied Statt finde; ein Definitivcasus im Ahrens'schen Sinne kann natürlich nicht vorkommen.

(Männer gleichen Aussehens), — sogar mit seiner eigenen Uebersetzung: *nemad on kaa meie usku inimesed* (sie sind auch unseres Glaubens), *tema on suurt sugu* (er ist vornehmen Geschlechts). Wie man nun eine ehstnische Wortform mit dem Genitiv übersetzen und dennoch behaupten kann, sie habe nicht die Bedeutung des Genitivs, das verstehe ich in der That nicht. Woran sonst soll man denn überhaupt erkennen, dass eine Wortform in der einen Sprache einer in der anderen entspricht? — Oder soll im Ehstnischen nur das die Bedeutung eines Nom., Gen., Accus. etc. haben, was immer mit einem Nom., Gen., Accus. etc. übersetzt werden muss? Dann könnte man ja aber auch z. B. von dem Relat. Sing. — wie doch Hr. Ahrens S. 34 thut — nicht sagen, dass er dem Genitiv entspreche, denn es wird ja weder der Genit. Sing. anderer Sprachen immer durch den ehstnischen Relat., noch der ehstnische Relat. Sing. immer durch den Gen. anderer Sprachen wiedergegeben.

Ich habe oben ausgesprochen, dass man, abgesehen von der Anordnung der Syntax und ihrem Verhältniss zum ersten Theil der Grammatik im Allgemeinen, auch im Einzelnen mit der Fassung mancher Regel und der Passlichkeit mancher Beispiele sich nicht ganz befriedigt und einverstanden erklären könne, wozu noch einige Belege folgen mögen.

In § 209 heisst es: «ferner steht das Subject auch dann im «Definitiv, wenn es als Prädicat eines Zeitadverbs gedacht «werden kann; lässt sich aber das Adverb nicht in ein Sub«ject verwandeln, so folgt der Indefinitiv». — Das Subject des Satzes soll als Prädicat eines Adverbs gedacht werden? — Das macht gewiss jeden Lernenden stutzig, und diese Regel erscheint überhaupt überflüssig, weil die Beispiele sich ganz einfach nach § 201 erklären. *Nüüd ei ole weel aeg koju minna* (jetzt ist noch nicht die Zeit nach Hause zu gehen) und *nüüd ei ole weel aega koju minna* (jetzt ist noch nicht Zeit nach Hause zu gehen) unterscheiden sich vollkommen eben so wie *nüüd on aeg koju minna* und *weel on aega koju minna* in § 201, wo der Verf. ohne diese wunderlich klingende Regel auskam. In solchen Verbindungen, wo der Indefinitiv vermöge seiner eigenen Bedeutung überhaupt und auch in affirmativen Sätzen

steht, hat man ja wohl nicht nöthig, ihn als von einer Negation abhängig zu betrachten.

Der § 215 lautet: «wenn das Prädicat aussagt, in welcher Eigenschaft das Subject vorkommt, oder welchem «Zwecke es dient, so steht es im Factiv». — Es liegt wohl die Vermuthung nahe, dass immer das Prädicat, wenn es ein Adjectiv ist, aussagt, in welcher Eigenschaft das Subject vorkommt, so § 213 *tündrid on tühjad* (Definitiv, nicht Factiv), und in der That heisst auch die Redensart *ole* oder *olge terweks* (Fact.), sei oder seid gesund, d. h. bedankt, in § 215 ganz das Nämliche wie *ole* oder *olge terwe* (Defin.) in § 213, ohne dass ein Unterschied bemerkbar gemacht wäre. — Unverständlich ist in dem letztgenannten § 213 auch der Passus: «wenn an die Stelle des Verbums die blosse Copula gedacht «werden kann, so folgt statt des Adverbs ein Adjectiv als Prädicat»; sollte der Verf., wenn er als Beispiel davon auch den Satz *kartuhwli pealsed paistawad* (*on*) *weel rohilised* (das Kartoffelkraut erscheint noch grün) aufstellt, wirklich der Meinung sein, dass «grün» hier ein Adverb ist, und gar deshalb, weil man statt «erscheint grün» auch sagen kann «ist grün»? Ich glaube nicht, dass irgend eine Sprache, welche Adjectiv und Adverb der Form nach unterscheidet, in diesem Satze bei «ist grün» das Adverb gebrauchen würde.

Es ist in § 236 davon die Rede, dass die Adjective auf *tu* oft andern Adjectiven vorgesetzt werden und dann die Bedeutung eines Adverbs haben. Dazu passt wohl nicht das Beispiel «*walitu töö-härg* (ein auserlesener Pflugochs)», denn weder steht hier *walitu* vor einem Adjectiv, noch hat es adverbiale Bedeutung.

Der Defin. Plur. der Zeitwörter soll (§ 239) nur bei einem Pluralnomen (d. h. wohl einem bloss im Plural gebräuchlichen Nomen) vorkommen, z. B. *kahed käärid* (zwei Scheeren), *kolmed pulmad* (drei Hochzeiten), jedoch auch bei Singularnomina, die aber dann in wirkliche Pluralnomina übergehen, welche einen ganz besonderen Sinn haben, z. B. *kahed lapsed* (Kinder aus zwei Ehen, aber *kaks last* zwei Kinder). Als Beispiel für das letzte steht auch *ühes saunas kolmed rahwas* (in einer Badstube drei Familien). Aber *rahwas* ist kein wirkli-

cher Plural, wie er in den anderen Beispielen vorkommt, sondern soll nur als ein Collectivbegriff mit einem Adjectiv im Plural verbunden werden können (§ 234). Hat es als Collectivbegriff keine Pluralform? aber *pere*, ebenfalls ein Collectiv (§ 224), hat doch auch eine solche (§ 94). Oder gilt, was in der Regel vom Pluralnomen gesagt ist, auch vom Collectivworte? das müsste dann aber doch wohl, als nicht von selbst verständlich, ausdrücklich angegeben sein.

Mit der verwickelten Regel über den Gebrauch des unbestimmten Artikels *üks* (§ 262) und den Beispielen dazu wird sich, wie mir scheint, wohl schwer ein Lernender zurecht finden. Es bleibt unklar, was der Verf. unter den betheiligten Personen versteht, von deren Bekanntschaft oder Unbekanntschaft mit einem Gegenstande es abhängt, ob dieser ohne oder mit dem unbestimmten Artikel gebraucht wird. Worin sollte z. B. die Betheiligung der angeredeten Person bestehen in Sätzen wie «*palus üht kohta*» (er bat um eine Stelle)? oder die Betheiligung des Redenden in Sätzen wie «*härg wõttis ühe hullu joone*» (der Ochs nahm eine arge Gewohnheit an)? Die Betheiligung des Redenden soll nur dann eintreten, wenn von keiner anderen Person die Rede ist. Wer versteht aber wohl, wie der Redende und der Angeredete dabei betheiligt sind, dass ein Ochs eine arge Gewohnheit annimmt, oder wie diese Betheiligung für den Redenden aufhören soll, wenn nicht ein Ochs, sondern sein eigenes Kind etwa eine üble Gewohnheit annimmt? — Der Ausdruck «betheiligt» scheint hier jedenfalls unglücklich gewählt und verwirrend. Ein anderes Beispiel scheint mir zu der Regel selbst nicht recht zu passen. Sollte Jemand, welcher sagt «hole etwas von einem Beile, irgend ein Beil», darunter wirklich ein sowohl ihm selber als auch dem Angeredeten bekanntes Beil verstehen? und doch soll eben aus diesem Grunde der Satz im Ehstnischen heissen «*too kirwest*», ohne den unbestimmten Artikel.

Der § 255 enthält am Schlusse die Bestimmung: «das Erhalten eines Zustandes wird als Abschluss der Thätigkeit betrachtet» (und es muss dann also das Object in der bestimmten Form gebraucht werden) — aber wie passt dazu das Bei-

spiel «*mees peetakse sõnast*» (der Mann wird beim Worte gehalten)? welches ist denn hier der Zustand, der erhalten wird?

Der Elativcasus soll den Gegenstand bezeichnen, von welchem ein Theil genommen, oder über welchen etwas gedacht oder gesagt wird (§ 299), z. B. *ta söi mu leivast* (er ass von meinem Brote). Wie gehört aber hieher das letzte Beispiel «*mis sa neist saabastest mädendad*? (was bringst du die Stiefel in Fäulniss)? Hier wird doch wohl nicht ein Theil von den Stiefeln gemeint, wenigstens erlaubt die von dem Verf. selbst dazu gestellte Uebersetzung nicht, zu verbinden «*mis neist saabastest*» (was an den Stiefeln, d. h. welchen Theil von den Stiefeln), sondern *mis* ist hier offenbar genommen wie das buchstäblich entsprechende deutsche «was» = warum.

Am Ende des § 307 begegnen wir der auffallenden Bemerkung «für Deutsche möchte es nicht überflüssig sein, hier zu «erinnern, dass die Verba *käskima*, *keelama*, *tänama*, *teenima*, «*uskuma* nicht wie im Deutschen den Dativ, sondern den Ac«cusativ fordern». — Wie kann im Ehstnischen ein Verbum einen Casus fordern, welcher gar nicht vorhanden ist, statt eines anderen, welcher ebenfalls nicht vorhanden ist, wenigstens nicht nach des Verf. eigener Declinationslehre?

Die Präpositionen theilt der Verf. (§ 324) in regelmässige, welche nach dem regierten Casus stehen und darum füglich Postpositionen heissen könnten, und in unregelmässige, welche theils dem regierten Worte vorgesetzt werden, theils einen anderen Casus (als den Relativ bei den Postpositionen der ersten Abtheilung) erfordern. Dagegen wäre nur zu bemerken, dass *wasta* in beiden Abtheilungen zugleich als Postposition aufgeführt ist, § 333 in der Bedeutung «gegenüber», 344 in der Bedeutung «gegen, entgegen». Die deutsche Uebersetzung war wohl kein genügender Grund zu dieser Trennung und Wiederholung, denn Aehnliches kommt ja auch bei anderen Postpositionen vor.

Mit den Regeln über den Gebrauch der Suffixivcasus, namentlich auch über den Unterschied der inneren und äusseren Locativcasus, so wie mit der Bestimmung derjenigen Verba, welche vermöge ihrer Bedeutung das unbestimmte Object fordern, hat sich der Verf. eine anerkennenswerthe

Mühe gegeben; dennoch aber muss man wünschen, dass dieser letzte Gegenstand noch mehr aufgeklärt werde, wenn er überhaupt der Grammatik aufgebürdet werden darf, was ich bezweifele. Es wird schwerlich gelingen, in irgend einer Sprache durch grammatische Regeln vollständig die Rection aller Zeitwörter zu lehren. Diese ist durchaus abhängig von der Weise, wie die verschiedenen Thätigkeiten von jeder Sprache aufgefasst werden, und von der Bedeutung ihrer Casusformen. Die Grammatik kann eigentlich nur angeben, welche Casus sich zur Bezeichnung der und der Thätigkeitsbeziehungen eignen, aber solche allgemeine Grundsätze lassen sich nicht ohne Weiteres auf eine andere Sprache übertragen, theils weil diese vielleicht nicht die congruenten Casusformen besitzt, theils weil die Anschauung von der Art und Weise der Thätigkeit bei den einzelnen Verben eine andere ist. Wenn z. B. die griechische Grammatik lehrt, dass einen sogenannten *Dativus communionis* alle solche Verba regieren, welche ein Mit- und Nebeneinandersein bedeuten und voraussetzen, so ist dies der richtige Ausdruck für eine griechische Anschauungsweise und ein richtiger Grundsatz; ein Römer würde aber doch vielleicht nicht sicher sein, ob er z. B. ἕπεσθαι und μάχεσθαι mit hieher ziehen müsse, da seine eigene Sprache von den gleichbedeutenden *sequi* und *pugnare* eine verschiedene Anschauung hat. Sich in eine solche fremde Anschauungsweise hineinzudenken, ist aber in der That die grösste Schwierigkeit bei dem Gebrauche einer fremden Sprache, denn alle *copia verborum* und vollständige Kenntniss der Grammatik reichen da nicht aus. Will nun die Syntax nicht bloss allgemeine Grundsätze über die Rection der Zeitwörter geben, sondern Gewissheit über den Gebrauch aller einzelnen, so bleibt ihr nichts übrig, als diese alle aufzuzählen und den allgemeinen Regeln, welche auf sie Anwendung finden, beizugeben; viel zweckmässiger aber bleibt es jedenfalls, die Angabe des Gebrauchs von jedem einzelnen Zeitwort dem Wörterbuch zu überlassen, wo die bequeme alphabetische Anordnung das Auffinden erleichtert.

Dadurch, dass Hr. Ahrens, wo möglich, keinen Fall weglassen wollte, wo der schwierige Indefinitiv gebraucht wird, ist er in die schlimme Lage gekommen, über die Anwendung desselben als Object zwei Grundgesetze festzustellen, von welchen eins von der Beschaffenheit des Objects selbst ausgeht, das andere von der Bedeutung des regierenden Zeitworts; es wird aber, wie der Verf. selbst sagt (§ 249), das eine Grundgesetz «durch das zweite gekreuzt und zum Theil aufgehoben, wodurch nicht geringe Schwierigkeiten entstehen». Durch das an sich lobenswerthe Verlangen, Alles oder doch recht viel in der Sache zu thun, hat er hier, wie anderswo, zu viel gethan. Zu diesem Zuviel rechne ich auch die grosse Menge von Beispielen, welche er fast überall giebt. Sie sind gewiss ein treffliches Material für den, welcher Lust hat, sich selbst eine Syntax zu construiren nach seinem eigenen Sinn, aber für den Lehrling wäre mit Wenigem eben so gut und vielleicht noch besser gesorgt, das Letzte nicht bloss da, wo einzelne Beispiele zu der Regel nicht passen, wovon oben einige Nachweise gegeben wurden, sondern auch da, wo der Gegenstand sich überhaupt gar nicht durch Beispiele erläutern lässt. Dies ist z. B. der Fall bei der Lehre von dem Gebrauche des unbestimmten Artikels. Er soll weggelassen werden, «wenn das Object beiden betheiligten Personen «bekannt ist, wenn es aber einer derselben oder beiden un«bekannt ist, hinzugefügt werden». — Was können hier Beispiele helfen? Wollte man auch funfzig Beispiele für jede Seite der Regel geben, so müsste doch bei jedem einzelnen, vorkommenden Fall immer wieder von neuem erwogen werden, welche von beiden Bedingungen dabei Statt findet, und diese Erwägung kann durch Beispiele sicher nicht erleichtert, eher für einen schwachen Kopf noch erschwert werden, weil sie ihn von dem Hauptpunkt der Betrachtung auf unerhebliche Nebendinge abführen können.

Als Resultat von allem über die neueste Behandlung der ehstnischen Grammatik hier Gesagten ergiebt sich, dass auf diesem Felde gerade in der neuesten Zeit Vieles und Dankenswerthes gethan ist, aber allerdings noch viel zu thun übrig bleibt. Ich hoffe jeden Leser davon überzeugt zu ha-

ben, dass es mir durchaus fern gelegen hat, aus blosser Tadel- und Verkleinerungssucht an den Leistungen Anderer zu mäkeln, und dass es mir nur um die Förderung der Sache selbst zu thun gewesen ist durch Aufdeckung der bisher noch ungenügend behandelten Seiten. Ich habe eben so wenig daran gedacht, gegen irgend eine Person zu Felde zu ziehen oder für eine andere den unberufenen Advocaten zu spielen, als meinen eigenen vorgefassten Meinungen Eingang verschaffen zu wollen. Möchten durch meine Besprechung des Gegenstandes die mit dem Material noch besser als ich Vertrauten sich angeregt finden, fleissig an der Aufhellung der noch dunklen Partien der ehstnischen Grammatik zu arbeiten, und möchte namentlich dem Hrn. Pastor Ahrens die Liebe zur Sache (vgl. seine Vorrede zur Syntax) auch ferner keine Ruhe lassen. Von allen öffentlich aufgetretenen Bearbeitern der ehstnischen Grammatik — über solche kann ich natürlich nur urtheilen — scheint er mir der am meisten dazu Berufene zu sein trotz der mancherlei Ausstellungen, welche ich im Interesse der ehstnischen Sprachforschung selbst und zur Ehre der Wahrheit an seinem Werke habe machen müssen. Ich wünsche ihm nur zu dem Fleisse, der Sprachkenntniss und der Liebe zur Sache, welche er schon hat, noch dies, dass es ihm gelingen möchte, sich von den so leicht dem Geiste zu einer hemmenden Fessel werdenden vorgefassten Meinungen loszumachen und auf einen freieren Standpunkt zu stellen, der ihn mehr überschauen liesse, als das Verhalten des Ehstnischen immer nur zu der finnischen Schriftsprache, die überdies wohl auch nicht ganz frei sein mag von solchen Sünden, wie sie Hr. Ahrens selbst vielfach in der ehstnischen mit mehr Recht als Erfolg bekämpft hat.

Möchte aber auch die gelehrte ehstnische Gesellschaft in Dorpat, welcher so viel Material und so viel Kräfte zu Gebote stehen, uns endlich ein gutes ehstnisches Wörterbuch geben, mit dessen Abfassung sie seit einer Reihe von Jahren schon beschäftigt ist. Erst wenn wir ein solches hätten, wäre auch dem Grammatiker sein Gebiet fester begränzt, während jetzt vielfach die Grammatik aus Rücksicht auf die

Bedürfnisse des Lernenden sich veranlasst findet, Elemente in sich aufzunehmen, durch deren Ausscheidung und Zuweisung an die Lexicographie sie nur gewinnen würde an Uebersichtlichkeit und Abrundung.

Reval, im Juni 1855.

Druckfehler.

Pag.	553	Zeile	27	lies	1271	statt	1771
»	559	»	10	»	1300	»	1400
»	563	»	17	»	31 Dec.	»	21 Dec.
»	566	»	24	»	VIIII	»	VIII
»	573	»	8	»	Marienjahr	»	Märzjahr
»	670	»	37	»	andere	»	andern

(Aus dem *Bull. hist.-phil. T. XIII. No.* 3. 4. 5. 6. 7.)

3 2044 025 665 126

This book should
the Library on or before the last date
stamped below.

A fine of five cents a day is incurred
by retaining it beyond the specified
time.

Please return promptly.